--/..

John Bellwood

Mendon,

Adams County,

Illinois.

July 16th. 1852.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR E'TENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME ONZIE'ME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

RAPPELLONS, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour observer les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil sont une simple Traduction de l'Anglois; & que diverses raisons, dont on a rendu compte à l'entrée du Sixiéme, ayant arrêté l'Auteur au milieu de sa carriere, on s'est engagé, pour satisfaire le Public, & par soumission pour des ordres respectables, à continuer une entreprise qui demandoit un redoublement de peine & de soin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de se voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoissoit les défauts. On avoit senti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloise blessoit les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuieuses répétitions; qu'elle étoit sujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renversemens & des obscurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorsqu'on étoit obligé d'envoyer chaque semaine, à la Presse, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorsque l'impatience des Souscripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

Il auroit fallu, pour donner à la partie Angloise de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les six Volumes qu'elle contient eussent passé la Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux raisons que j'ai touchées, c'est-à-dire, l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesure qu'elles sortent de la Presse, & l'impatiente vivacité des Souscripteurs, on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il est arrivé par les mêmes causes, que je

n'ai pu continuer le mien ſans ſuivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la néceſſité, je n'ai pas laiſſé de mettre, dans ſa méthode, pluſieurs changemens dont le Public a paru ſatisfait. Ils ſont expliqués, dans les Avertiſſemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec perſonne. S'il n'en réſulte pas un Ouvrage ſans reproche, j'oſe du moins penſer, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru juſqu'à préſent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puiſſe trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & ſur-tout un plus grand nombre de Relations étrangeres, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe ; ſans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui compoſeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuſe Collection.

A la vérité, lorſqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagemens, je me ſuis aſſujetti au Plan dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois ſoutenu par l'eſpérance que cette tyrannie ceſſeroit un jour. J'entrevoyois dans l'éloignement, qu'après être ſorti des Régions où les Anglois m'avoient laiſſé, il me ſeroit libre de ſecouer une partie du joug. J'ai pris plaiſir plus d'une fois à l'annoncer, comme une eſpece de récompenſe que je me promettois, pour avoir ſacrifié ſi long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems eſt venu d'en faire hautement profeſſion ; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entrepriſe.

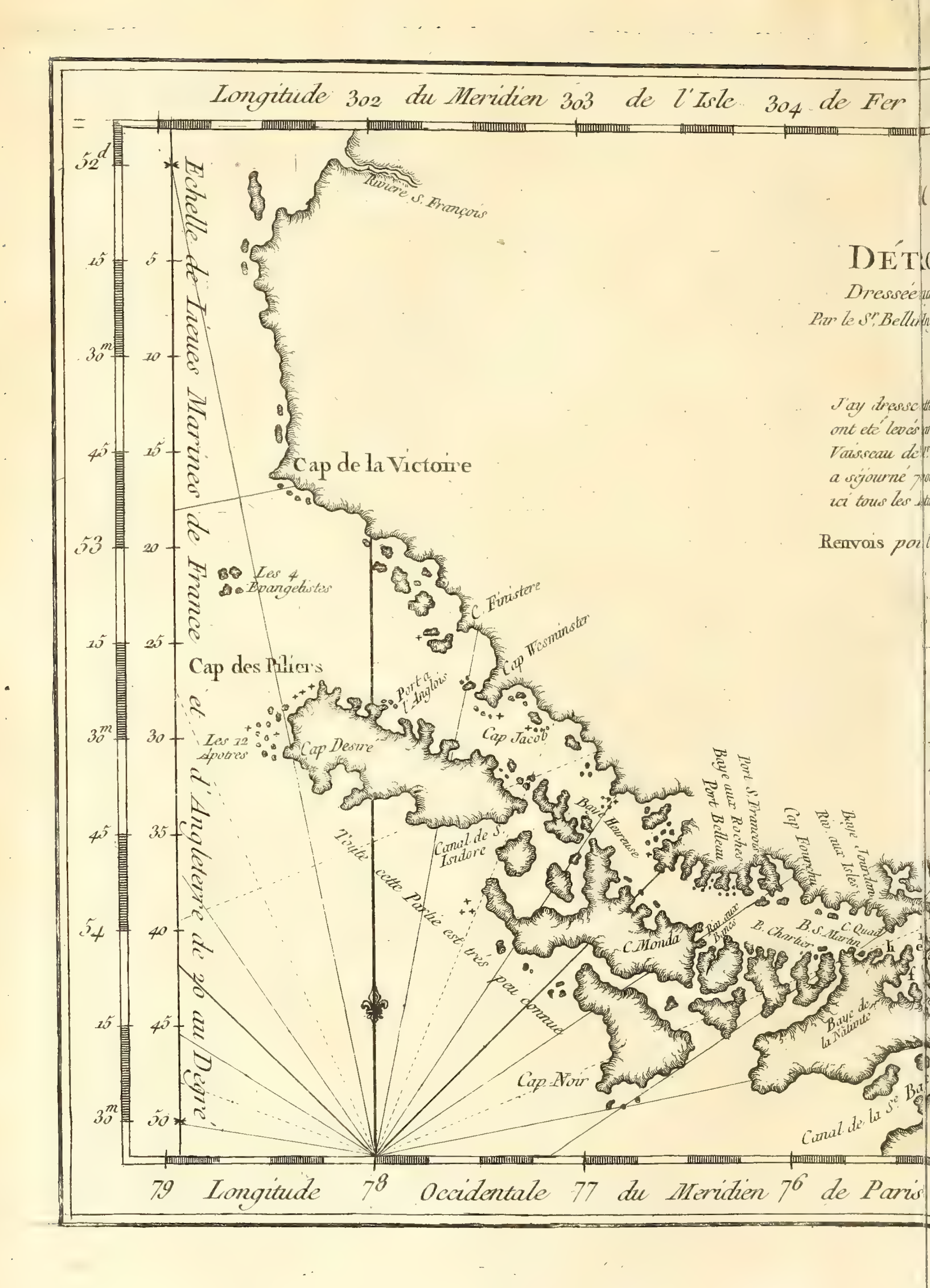
Je déclare donc que ce Volume eſt le dernier, où la méthode Angloiſe ſera conſultée ; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes ſuivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embraſſe une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui eſt indiſpenſable pour ne pas faire deux Ouvrages différens ſous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'eſt permis de prendre une comparaiſon du ſujet de mon Travail, qui découvre le rivage de ſa Patrie après une longue & pénible navigation, n'eſt pas plus content de ſa perſpective que je le ſuis de la mienne.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le onziéme Volume de l'*Hiſtoire Générale des Voyages.* FAIT à Paris ce 22 Juillet 1753.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE



Longitude 302 du Meridien 303 de l'Isle 304 de Fer
52d
15
30m
45
53
15
30m
45
54
15
30m
5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Riviere S. François
Cap de la Victoire
Les 4 Evangelistes
C. Finistere
Cap Wesminster
Cap des Piliers
Port a l'Anglois
Les 12 Apotres
Cap Desiré
Cap Jacob
Baye Heureuse
Canal de S. Isidore
Toute cette Partie est très peu connue
Baye aux Roches
Port Belleau
Riv. aux Isles
C. Monda
B. Charlier
B. S. Martin
Baye de la Nativité
Cap Noir
Renvois
79 Longitude 78 Occidentale 77 du Meridien 76 de Paris

305 306 307

CARTE RÉDUITE

DU

…OIT DE MAGELLAN

…r les Journaux des Navigateurs

…ng. de la Mar. De la Societé Royale de Londres

1753.

Remarque.

…te Carte sur les Memoires et les Plans qui
…r le S.r Labat Ingénieur embarqué sur le
…r de Beauchesne en 1699 et suivantes, et qui
…nis dans le Détroit, et dont l'on na pu placer
…tails. Voi. la Page 66 de ce Tome Note 2.

…l'Isle de Louis le Grand, et ses Environs.

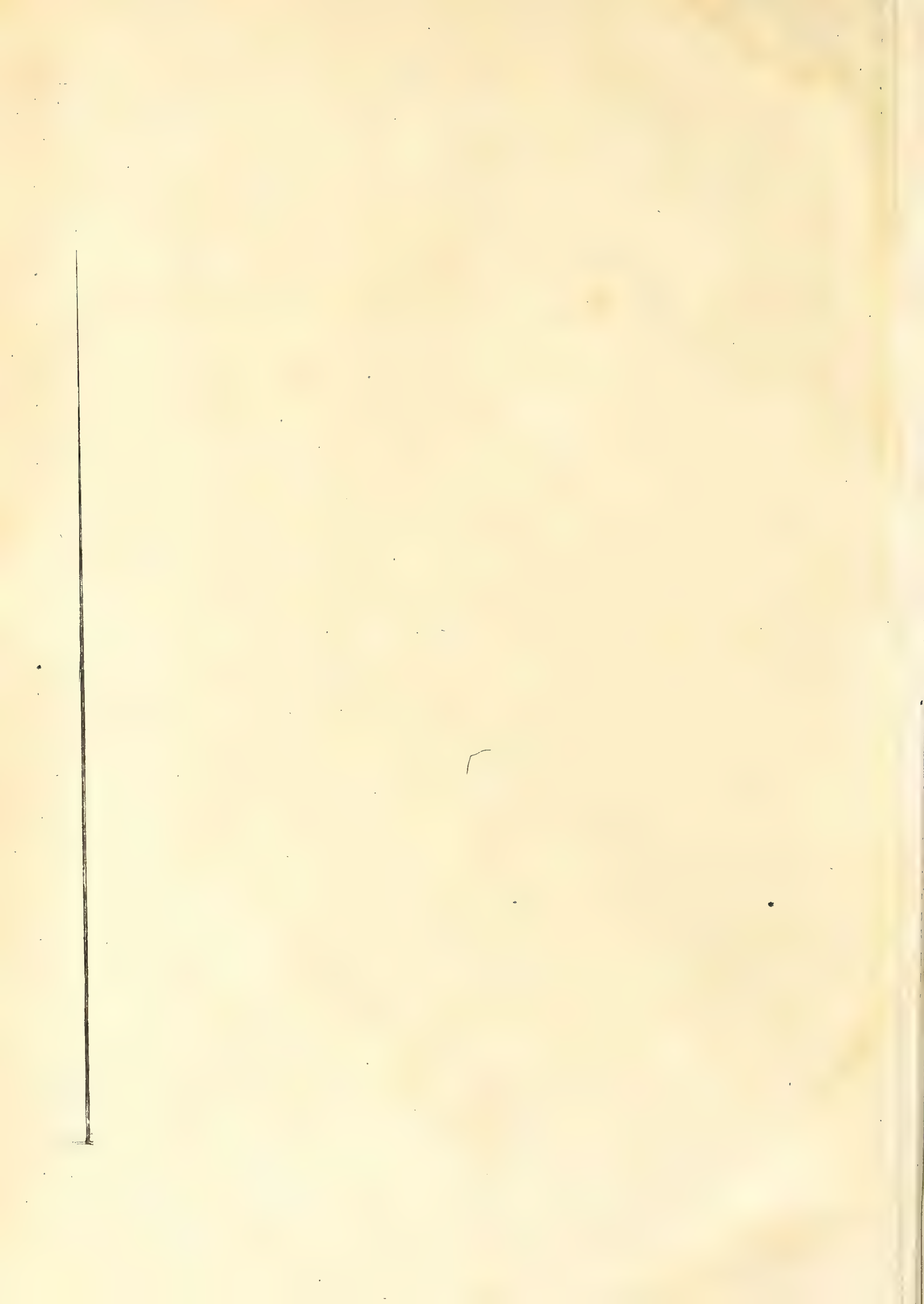
Port Phelippeaux
Baye Dauphine
Cap S. Jerosme
Detroit de S. Jerosme
Cap S. Denis
Cap de Perdition
Canal de la Compagnie et
Baye Ridder
Baye de la Mort au pain
Cap S.t Louis.

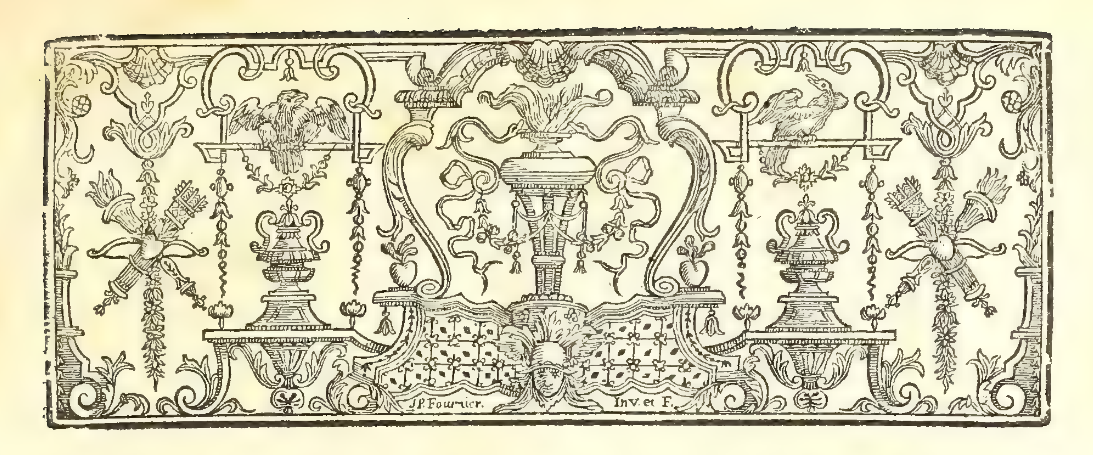
Oats Harbourg
Baye de Sueptakes
I. S.e E…
I. S. Bar…
Fresh Water Bay ou Baye d'eau douce
Cap aux Renards
Baye Famine ou étoit Philippeville Colonie Espagnole
Riviere Grave
Pointe S.e Anne
Cap Rond
Rio Francoise
Nouvelle Riviere
Cap Froward
Baye André
Cap Hollande
Riviere du Massacre
Baye Elisabet
Port Galand
C. Galand
B. Descordes ou B. Verte
I. de Louis le Grand
Detroit de Jelouzel inconnu
Toute cette Coste est Inconnue

75 74 73


Longitude 302 du Meridien 303 de l'Isle 304 de Fer 305 306 307 308 309 310
Carte Reduite du Détroit de Magellan
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Par le Sr. Bellin Ing. de la Mar. De la Societé Royale de Londres
1753.
Remarque.
J'ay dressé cette Carte sur les Memoires et les Plans qui ont eté levés par le Sr. Labat Ingénieur embarqué sur le Vaisseau de Mr. de Beauchesne en 1699 et suivantes, et qui a sejourné 7 mois dans le Détroit, et dont lon na pu placer ici tous les Details. Voi. la Page 66 de ce Tome Note 2.
Renvois pour l'Isle de Louis le Grand, et ses Environs.
a. Port Phelippeaux
b. Baye Dauphine
c. Cap S. Jerosme
d. Detroit de S. Jerosme
e. Cap St. Denis
f. Cap de Perdition
g. Canal de la Compagnie et -Baye Ridder
h. Baye de la Mort au pain
i. Cap St. Louis
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Cap de la Victoire
Les 4 Evangelistes
Cap des Piliers
Les 12 Apotres
Cap Desire
Cap Jacob
Port a l'Anglois
Cap Westminster
Finistere
Canal de S. Isidore
Toute cette Partie est très peu connue
Cap Noir
C. Mondi
Baye de la Nativité
Canal de la Ste. Barbe
I. de Louis le Grand
Canal
Riviere du Massacre
Baye Elisabet
Port Galand
C. Galand
Cap Froward
Baye Andre
Nouvelle Riviere
Cap Hollande
Toute cette Coste
est Inconnue
Detroit de Jelouzel inconnu
Cap Rond
Pointe Ste. Anne
Baye Famine
Cap aux Renards
Fresh Water Bay ou Baye d'eau douce
I. St. Elisabet
I. S. Barthelemi
I. S. Georges ou des Lions
Baye de Sueptakes
Baye Boucaud
Second Goulet
Baye Gregoire
Cap Gregoire
Premier Goulet
Baye de Pocession
Cap de Pocession
Cap Orange
Cap des Vierges
Cap du S. Esprit
Cap Monmouth
Détroit de St. Sebastien
on croit ici un Canal
Baye Sauvage
Terre de Feu
Riviere S. François
79 Longitude 78 Occidentale 77 du Meridien 76 de Paris. 75 74 73 72 71 70

Tome XI. No. 2.





HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

SUITE DES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.



E Voyage de Kæmpfer, la Deſcription du Japon, & celle de l'Iſle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'intermedes, on ne remettra pas plus loin la ſuite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Paſſages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raiſon qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Aſie, doit y faire joindre auſſi leur Deſcription; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement,

INTRODUCTION.

Voyageurs dont on a les remarques sur les Détroits de Magellan & de le Maire.

dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vû ses projets & son sort, dans la Description des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonso *de Camargo* partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'Arequipa, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisiéme, desespérant de surmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Espagne.

D'autres Espagnols passerent le même Détroit en divers temps; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

En 1578, François *Drake*, Anglois, passa le Détroit de Magellan, dans l'espace de treize jours, avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Espérance.

En 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Espagnol, venant du Pérou en Espagne par le même Détroit, y fonda la Colonie de Philippeville. On a déja remarqué que Winter, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake, avoit repassé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme lui, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Pérou.

Olivier *de Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Espagnols, entreprit, en 1599, de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de sa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage, se vit forcé de revenir en Hollande, sans avoir pû pénétrer jusqu'à la Mer du Sud.

En 1614, Georges *Spilberg* suivit les traces d'Olivier de Noort, pour soutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & passa heureusemsnt le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, passa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke se trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

Scharp, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Isthme

INTRODUCTION.

d'Amérique (1), se proposoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du passage, il porta plus loin au Sud, & rentra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, sans avoir eu la vûe d'aucune Terre, jusqu'à son arrivée dans l'Isle de Nevis.

En 1695, une Escadre Françoise de six Vaisseaux, sous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la guerre aux Espagnols, sur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année suivante ; mais n'ayant pas cessé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner sur ses traces.

Ce sont les observations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, sous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il est aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un siécle, par quelques Relations fort estimées (2). Telles sont, 1°. Celle de Woodes Rogers ; 2°. Celle d'Edouard Cooke, 3°. Celle de M. Fresier, Voyageur respectable à plusieurs titres, qui jouit de sa réputation dans un Poste honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anson, publiée par M. Walter, Ministre de l'Escadre Angloise dont il s'est fait l'Historien, & composée sur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de personnes éclairées dans la même Escadre.

Comment on les va donner successivement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici successivement ; avec cette différence, que ceux qui ont passé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conséquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits ; au lieu qu'une partie de ceux, qui ont poussé leur course jusqu'à la Mer des Indes, seront présentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

(1) C'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs autres Avanturiers, il se rendit par terre avec ses Compagnons, sur le bord de la Mer du Sud, où ses brigandages lui procurerent des Vaisseaux.

(2) On ne parle point de celle de Corneliss Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parce qu'elle ne contient rien qui ne se trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gobert, *in*-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, est à la fin de la premiere Partie de la traduction Françoise d'Herrera.



§ I.

VOYAGE DU CHEVALIER DRAKE.

DRAKE.
1577.
Motifs du Voyage & départ de l'Escadre Angloise.

HACKLUYT, qui nous a conservé le Journal Anglois de cette Expédition (3), nous apprend qu'elle fut long-temps mystérieuse, & que pour surprendre apparemment les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils se croyoient presqu'inaccessibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Brésil. Les vents ne la favoriserent pas moins jusqu'à la Riviere de la Plata, & delà jusqu'au Port que Magellan avoit nommé Saint Julien.

Punition exemplaire.
1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse Justice, sur quelques Mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques desordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, » qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accordée; après quoi il » embrassa le Général, il lui demanda pardon, il pria pour la Reine & le » Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha constamment à la » mort (4).

L'Escadre, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le Canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Observations de Drake sur le Détroit de Magellan.

Le dessein, qu'on s'est proposé, oblige ici de s'attacher aux moindres observations qui regardent le Détroit. » On y voit plusieurs beaux Havres, où » l'on trouve de fort bonne eau douce: mais la principale commodité man» que; c'est-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trouve pas de » fond pour mouiller, excepté dans quelque riviere étroite, ou entre quel» ques rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris de quelque vent contraire, » ou de quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. La terre, des

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 730. Ce Voyage a été traduit en François par F. de Louvencour, Sieur de Vauchelles, & publié à Paris chez Gosselin en 1613. Le Traducteur remarque dans son Epître, adressée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtomer, que Drake enleva tant de richesses aux Espagnols, qu'à son retour il fit pour plus de huit cens mille écus de présens à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoûte, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Paysan de Courromer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(4) Voyage de Drake, pages 25 & 26.

» deux côtés, est bordée de montagnes fort hautes, & couvertes de neige. » A l'Est & à l'Ouest, on rencontre plusieurs Isles, entre lesquelles la Mer » passe avec autant de force, qu'à l'entrée même du Détroit. Sa largeur est » de deux lieues en quelques endroits, & de trois ou quatre en d'autres, » mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y est très froid. Cependant les arbres » y sont toujours verds; & l'on trouve, dessous, quantité de bonnes herbes (*).

Drake. 1578.

Ignorance des Anglois.

Des remarques si vagues, & de si peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (5). La fortune leur tenant lieu d'autres lumieres, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'est-à-dire, de faire en treize jours, un passage, où des Navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude : mais cette disgrace même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baye, où ils mouillerent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner, à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the friends*, ou Baye de la séparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singuliere vertu (6).

Baye de la séparation des Amis.

1579.

Riche butin de la Flotte de Drake.

La suite de leurs courses, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols, & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournerent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il balance sur le choix d'une route pour son retour.

Il s'en présentoit deux : celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restoit encore à considérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Novergue. Deux raisons porterent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Espagnols, qui avoient eu le temps de rassembler leurs forces sur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, & pour des Vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avoient pû l'être à son arrivée, & pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit essuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ses meilleurs Pilotes ne se rappelloient pas, sans frayeur, les sables qu'ils avoient observés sur cette Côte.

(*) *Ibid*, page 28.

(5) On peut dire qu'elle est commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumieres qui se fait mutuellement.

(6) Voyage de Drake, p. 30.

DRAKE. 1579.

On résolut, dans une assemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (7), & cette opinion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par des calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre.

Froid excessif qui le fait retourner vers la ligne.

Le 5 de Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôle arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vûe d'un grand nombre de Cabanes, qui bordoient le rivage.

Découverte de la Nouvelle Albion.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Masses flottantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pieces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient absolument nuds; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espece de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs Maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foier, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Etat du Pays.

Douceur des Habitans.

Pendant tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cesserent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles séches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dresser les Tentes, ils s'arrêtoient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs présens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent aussi; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une sorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prie-

Ils prennent les Anglois pour des Dieux.

(7) On ne trouve pas un mot du dessein de passer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle plusieurs fois. Comme ce n'est pas le seul point sur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vassal de M. de Courtomer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on est assez en peine comment le Chevalier Drake espéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

res, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaisir. Après cette lecture, ils s'approcherent modestement des Tentes; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (8).

DRAKE. 1579.

Il juga que la nouvelle de son arrivée s'étoit répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre; & deux d'entr'eux, s'étant séparés des autres, lui firent connoître par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avoient distingué pour le Chef de sa Troupe. Ils continuerent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venoient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, sur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une visite. Le discours, dont ces signes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il leur vouloit toutes sortes de bien. Il leur offrit des présens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur causer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & son cortege poussoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une masse, ou un sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient composées de plumes, de diverses couleurs, & les chaînes paroissoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient sa Personne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds; mais ils avoient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; &, sans distinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque présent.

Le Roi du Pays visite le Général Anglois.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir, sans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglois. Celui qui portoit son Sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disoit, & cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de son Cortege, après avoir fait signe au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arriere. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causerent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, son Cortege, & tout le

Conduite extrêmement singuliere des Sauvages.

(8) Cette restitution, de quelque motif qu'elle pût venir, est assez singuliere pour faire remarquer que le Traducteur se trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, They restored again, to us, those things which before we bestowed upon them. *Page 737.*

DRAKE.
1579.

Peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les Tentes (9).

Drake se croit couronné Roi du Pays.

Après la danse, le Roi s'assit, & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de service : mais les Anglois se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit sur la tête de Drake. Ensuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & respectueux; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hioh*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les richesses du Pays fussent transportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de sa Patrie.

Exercice de Religion des Sauvages.

Le Peuple s'écarta aussi-tôt à quelque distance, & parut se livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, poussés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui, se mettant en cercle autour de lui, jettoient des cris fort tristes, en s'égratignant le visage & se picquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un Dieu, lorsqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu; & leur folle erreur ne faisant qu'augmenter, ils continuerent leurs Sacrifices, de trois en trois jours. Mais les Anglois trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaisoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

Drake, ayant pris possession du Pays, pour la Reine, sa Maîtresse, lui donna le nom de Nouvelle Albion; non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ses Côtes. Il fit graver, sur une lame de cuivre, le nom, le portrait (10) & les armes de la Reine, son propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange sorte de Lapins qui s'y trouvent.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires au Vaisseau, le Général observa plus soigneusement le Pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac,

(9) Pages 61 & précédentes.

(10) Le Journal Anglois dit simplement qu'il fit clouer, sur le pilier, une piece de Monnoie d'Angleterre.

dans

dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit composée.

Drake. 1579.

Retour de Drake en Angleterre.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles, jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, passant par les Isles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-dire, trois ans, douze jours moins, après son départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

1580.

§ II.

VOYAGE DE PIERRE DE SARMIENTO.

1580.

Occasion du Voyage de Sarmiento.

Le passage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma si vivement les Espagnols, que pour assurer la tranquillité de leurs Etablissemens, en fermant la seule voye qui les exposoit alors à l'invasion des Etrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Pérou avoit envoyé deux Vaisseaux de Guerre, sous le commandement de Pedro Serano, le plus habile Navigateur que l'Espagne eut dans ces Mers, pour donner la chasse à Drake, & lui enlever, s'il étoit possible, les richesses qu'il emportoit du Pérou; mais, les Anglois étant déja trop éloignés, Serano reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle maniere on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entreprise; & rempli de ses observations, il vint en Espagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit assez de succès, pour faire partir Diego Faris des Valdez, avec une Flotte de vingt-trois Vaisseaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

Les Espagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Mais cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux espérances de la Nation Espagnole. A peine la Flotte étoit sortie du Port de Cadix, qu'une affreuse tempête en fit échouer cinq Vaisseaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reste fut si mal traité par les flots, que Valdez ne put continuer son voyage qu'avec seize Voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à se radouber, ils se virent forcés de passer l'Hyver sur la Côte du Brésil, dans la riviere de Janeiro. Ils remirent en mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxiéme degré de latitude Australe, ils essuyerent une si rude tempête, que la moindre de leur disgrace fut de se voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'espace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Isle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occasion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

Disgrace de leur Flotte.

Sarmiento est nommé Gouverneur du Fort.

SARMIENTO. 1580.

Valdez, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux, qu'il ne put remettre en état de soutenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même Voyage sous de meilleures auspices, par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jesus*. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (11), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris, dans sa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre. On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit laissés au Détroit. Il reste à donner quelque idée de ses découvertes, sur le témoignage d'Argensola, Historien des Moluques (12), & du Capitaine Edouard Cooke (13).

Sarmiento bâtit Nombre de Jesus & Philippeville.

Ses observations dans le Détroit.

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant: mais il y découvrit des vestiges de pieds humains, des dards, des rames, & des filets. Ses gens monterent au sommet de plusieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Isles & un Canal fort spacieux, qui les traversoit. Quoique la plûpart de ces Isles fussent désertes, elles lui semblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, plusieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une espece de Canot, qu'ils abandonnerent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, sur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, composée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (14), dans laquelle il vit un amas de petites brossailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & plusieurs petits sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Isle à l'autre, il découvrit une Habitation, réguliérement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de latitude du Sud, sur une Pointe qu'il nomma Saint Isidore, il en trouva de fort traitables, qui se mêlerent familiérement avec l'Equipage du Vaisseau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de distance, qui vomissoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (15), & d'une grosseur proportionnée. Ses gens

(11) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déserte, jugea que tous les Espagnols étoient morts de faim.

(12) Livre 3 & 4.

(13) Dans la Relation de son Voyage à la Mer du Sud, pages 43 & 44.

(14) On a déja remarqué qu'ils sont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(15) C'est-à-dire, de neuf pieds. Quoique rien ne soit si positif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations, il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Geans du Détroit ayent comme disparu, & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre, n'ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosse-

en saisirent un, qu'ils amenerent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins surpris de trouver, à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO. 1580. Ville & Bourgs qu'il y découvre.

§ III.

DIFFERENS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE DE'TROIT DE MAGELLAN.

LA Loi qu'on s'est imposée, dans l'Avertissement du dixiéme Tome, de passer légerement sur toutes les Relations qui ne portent point un caractere particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait observer, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

THOMAS CANDISH. 1586.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (16), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Desiré*, ou *du Desir* (*). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude Australe, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, sur le rivage, vingt-trois Espagnols, & leur Chef nommé Hernando; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de misere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à Philippeville, dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'en-

Son arrivée au Détroit de Magellan.

Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagons, qui est celle du Nord.

(16) Son Journal se trouve dans la Collection d'Hackluyt, pages 803 & suivantes, sous le titre d'admirable & heureux Voyage, &c. On nous y apprend qu'il fut composé par François Prety, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de Candish; que Candish étoit lui-même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoise de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossiérement.

(*) On en verra, ci-dessous, la Description.

CANDISH. 1587.

droit où il se retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des Pingouins, au Sud-Ouest, tirant un peu vers le Sud.

Ses observations sur la Colonie Espagnole de Sarmiento.

Quoiqu'une partie de ses remarques, sur l'établissement de Sarmiento, se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au dessein qu'on se propose, de les rappeller ici dans ses propres termes. » Philippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été montée » d'une piece de canon de fonte; mais les Espagnols avoient pris soin d'enterrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affuts. Candish ne » manqua point de faire déterrer toutes les pieces, & de les faire transporter à bord. La Place étoit située, sans contredit, dans l'endroit le plus » favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit plusieurs Eglises. » Les Loix y devoient être fort séveres, car on voyoit quelques Gibets, » auxquels plusieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroissoit que les » Espagnols y avoient été long-temps réduits à ne vivre que de moules & de » limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques Daims, qui descendoient des montagnes pour se rafraîchir au bord » de la riviere. Ces Espagnols s'étoient flattés de se rendre les seuls Maîtres » du Détroit: mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas sa volonté. Pendant plus de deux ans qu'ils occuperent leur Ville, ils n'y virent rien croître & rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués par les » Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes leurs provisions, ils moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglois trouverent » leurs Cadavres tout vêtus. L'air en étoit encore infecté. Ceux qui étoient » demeurés vivans avoient pris le parti d'ensevelir, dans la terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, & se mettre en chemin le long du rivage, » dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avoient » pris que leurs arquebuses & quelques ustenciles; mais à l'exception de » quelques oiseaux de mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient » vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, » lorsqu'ils rencontrerent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route » vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient » deux femmes (17).

Il lui donne le nom de Port de Famine.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward (*) à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de Baye d'Elisabeth à une belle Baye sabloneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en est, dit-il, à deux lieues. De ce canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ de quatre-vingt-dix lieues; & la

(17) Journal de Thomas Candish, *ubi suprà*, page 806.
(*) C'est une corruption, pour Forward.

latitude du débouchement est à peu près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (18).

CANDISH. 1587.

Le reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes du Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (19).

1598. OLIVIER DE NOORT.

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la suite de Magellan, dans le Tome X. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire servir à jetter du jour sur la Relation de Pigafetta.

1598. SEBALD DE WEERT.

Ses disgraces.

III. SEBALD DE WEERT, également célebre par les Isles qui portent son nom, & par les malheurs qu'il essuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans son Journal (20), que le détail même de ses disgraces, qui l'obligerent de renoncer à son entreprise. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq Vaisseaux, dont il commandoit l'un, sous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Descordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps sur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année suivante. Elle y entra fort heureusement : mais les vents devinrent si contraires, que Sebald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vû séparé de ses Compagnons, qui continuerent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guéres permis de faire des observations utiles : cependant on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies.

1599. Noms qu'il donne à différens lieux.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navitageurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Descordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens, que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyés (21). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de la même Baye. » Il y trouva sept Canots, remplis de Sauvages, qui » n'avoient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur » étoit rousse & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent apperçu

(18) *Ibidem*, page 807.

(19) On trouve, à la suite de son Journal, les Hauteurs de quantité de lieux, les sondes, & les variations de l'Eguille sur toute sa route, par Thomas Fuller d'Ipswich, qui étoit son Pilote. Hakluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnoit Drake, & qui repassa le Détroit, celui de Chidley & de Whech; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(20) Au Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome I, page 609.

(21) *Ibid*, page 654.

SEBALD DE WERET. 1599.

» les Chaloupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jetterent une si gran-
» de quantité de pierres, que les Hollandois n'oserent s'en approcher.
» Alors, se flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquerent
» tous dans leurs Canots, pour fondre avec de grands cris sur les Chalou-
» pes. Le Vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire
» sur eux une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre,
» ou dans leur fureur ils arracherent, de leurs propres mains, des arbres
» qui paroissoient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retran-
» chemens & des armes (22). Tous ces Sauvages étoient entiérement nuds,
» à l'exception d'un seul, qui avoit autour du cou, une peau de chien ma-
» rin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des fléches
» d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureusement avec la main, &
» dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeuroit dans le corps
» de ceux qui en étoient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec
» des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas sans beaucoup de peine
» qu'on l'en tiroit, parce qu'elle pénétroit fort avant (23). La prudence obligea Descordes d'abandonner ces Furieux : mais d'autres Hollandois, qui furent surpris peu de jours après, ne se dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuses, » on n'y trouva plus ces hommes
» cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles marques de
» leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les Cadavres des
» Morts (24).

Ordre de Chevalerie Hollandoise.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éternifer la mémoire d'un Voyage si extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, composé des principaux Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la premiere célébration de cet Etablissement. Tous les Chevaliers prêterent, entre ses mains, un serment solemnel, par lequel » ils
» promirent de ne jamais consentir à rien qui fût contraire aux loix de
» l'honneur, dans quelques périls & quelques extrêmités qu'ils pussent tom-
» ber; ni à rien, qui pût tourner au desavantage de leur Patrie. Ils y ajoû-
» terent particuliérement la promesse d'exposer leur vie contre les Ennemis
» de leur Nation, & de faire tous leurs efforts pour rendre les armes des
» Hollandois triomphantes, dans les Pays d'où l'Espagne tiroit les trésors
» qu'elle employoit depuis tant d'années à faire la guerre aux Pays-bas. Cette
» cérémonie se fit à terre, sur la Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou
» la Confrairie, prit le nom du *Lyon déchaîné*. L'Amiral fit écrire les noms
» des Chevaliers sur une Table, qui fut placée, dans le même lieu, sur
» un haut pilier, afin qu'elle pût être vûe de tous les Vaisseaux qui tien-
» droient cette route; & la Baye reçut le nom de Baye des Chevaliers.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye Close*, par allusion à divers malheurs, qui ne cessoient pas de poursuivre la Flotte : mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; comme si tant de disgraces avoient fait perdre, aux Hollandois, le soin de ces

(22) *Ibid.* pages 651 & 652. (23) *Ibidem.* (24) Page 656.

Sebald de Weert. 1599.

Caractère & figure des Sauvages du Détroit.

observations (25). De Weert ne laisse pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractere des Habitans. Un jour, dit-il, que ses Matelots étoient à chercher des vivres, » ils découvrirent trois Canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, sauterent à terre, & grimperent comme des singes, sur les montagnes. On ne trouva, dans les Canots, que de jeunes Pingouins, des Harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandois apperçurent, au pied d'une montagne voisine, un femme, avec deux petits enfans, qui faisoit tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise, & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & sa couleur rousse. Elle avoit le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paroissoient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au cou des coquilles de limaçons; & par derriere, une peau de chien marin, qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps étoit nud. Les mammelles lui pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, les jambes tortues, & les talons fort courts.

» Elle refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux, qui se trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçut avidemment. Son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Ensuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derriere l'aîle droite, au-dessus de l'estomac & entre les deux cuisses. Elle les vuida, c'est-à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant passé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que le sang en couloit de ses levres. Pour vuider le gosier, elle commença par le retourner; & le tenant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, sans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents, avec tant d'avidité que le sang en ruisseloit sur son sein. Ses enfans mangerent, comme elle, de cette chair crue. L'un, qui étoit une fille, paroissoit âgée de quatre ans. L'autre ne pouvoit avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déja beaucoup de dents, & qu'il marchât seul (26).

» Leur maniere de manger étoit accompagnée d'un air fort sérieux, sans que la mere fît jamais le moindre souris, pendant que les Matelots rioient avec éclat. Après son repas, elle se mit sur les talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau. Les genoux lui touchoient au menton, & son petit enfant, qu'elle tenoit entre ses bras, avoit la bouche à sa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robbe, qui avoit des demi-manches & qui lui descendoit aux genoux, avec un bonnet sur la tête, & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alesne, dont elle parut fort satisfaite. On

(25) Pages 654 & 655.

(26) Pages 669 & 670.

SEBALD DE WEERT. 1599.

» vêtit le plus jeune de ses deux enfans, d'une robbe verte, avec quelques » grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande. Cette sé» paration parut chagriner la Mere : cependant elle descendit volontairement » dans la Chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille (27).

Cette femme sauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert, qui eut aussi l'occasion de les connoître. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye des Chevaliers; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un passage où chacun étoit occupé de ses propres besoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite Isle des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chassant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit descendu dans cette Isle; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avoit massacrés tous, à la réserve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques blessures, dont elle faisoit voir les cicatrices. Elle avoit le visage peint; & sur le corps, une espece de manteau, de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousues avec assez d'art, qui lui descendoit jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau, qui lui couvroit modestement les cuisses. Sa taille étoit grande, & ses forces paroissoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés assez court, au lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoissance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au Continent (28).

1600.

Isles de Sebald & d'où leur vient leur nom.

Enfin, Sebald de Weert sortit du Détroit le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux séjour, dans ces horribles Parages. Le 24, se trouvant à la vûe de trois petites Isles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courses, le Vaisseau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes, qui lui restoient de cent cinq, avec lesquels il étoit parti pour les Détroits (29).

GEORGES SPILBERG. 1614.

IV. GEORGES SPILBERG (*) prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques, avec une Flotte de six Vaisseaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoissance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maire & à Corneliss Schouten, qu'il rencon-

(27) Page 671.
(28) Page 681.
(29) Page 688.

(*) Le même, dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.

tra

tra l'année ſuivante, Jacques le Maire & Corneliſſ Schouten, dans l'Iſle de Java, ne put ſe perſuader de la vérité de leur récit. » Pendant leur longue » navigation, dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles Ter- » res, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils racontoient » ſeulement qu'ils avoient trouvé un nouveau paſſage, différent du paſſage » connu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puiſqu'ils avoient employé » quinze mois & trois jours dans leur voyage juſqu'à Ternate, & que de » leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables. Il les appelle de pré- » tendus faiſeurs de découverte (30); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber, ſur quelques autres, la gloire réelle de leur ſuccès. » Nous » étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres paſſages que celui » de Magellan, comme on le lit dans l'Hiſtoire des Indes Orientales, écri- » te en Eſpagnol par le Pere Joſeph de Coſte. Cet Hiſtorien dit, à la fin » du Chapitre X, que Dom Gava Mendoza, Gouverneur du Chili, ayant » envoyé le Capitaine Ladrihlero, avec deux Vaiſſeaux, pour chercher un » paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette » route en haute Mer, courant du Nord au Sud, ſans ſuivre le Détroit. » Pluſieurs autres Hiſtoriens ont tenu pour certain qu'il y avoit, dans le » Détroit même de Magellan, un paſſage du côté du Sud, par lequel on » ſe met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du » Chili (31).

GEORGES SPILBERG. 1614.

Ce qu'il penſoit de la découverte du Détroit de le Maire.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à ces apparences de jalouſie, Spilberg s'eſt rendu lui-même aſſez célebre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ſes Concurrens. Son Journal repréſente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puiſque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Oueſt, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais la plûpart de ſes obſervations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractere particulier qui les diſtingue, on ſe borne, ſuivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de Magellan (32).

Idée de ſon Journal.

Il arriva, le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nomme de Virginie; mais il y trouva le fond ſi mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit ſon cours à l'Oueſt Nord-Oueſt. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il ſe trouva proche du Pays, qu'il appelle les ſept Montagnes, où il fut ſurpris de ne ſe trouver que ſur dix braſſes d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort baſſes, qui lui parurent fort ſemblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faiſoit croire l'entrée du Détroit impoſſible à de ſi gros Vaiſſeaux, éclaterent en murmures. Quelques-uns propoſerent d'aller paſſer l'Hyver au Port Deſiré, à l'exemple de Candiſh & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Eſpérance, pour ſe rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverſer le Détroit de Magel-

1615.

Ses obſervations ſur le Détroit de Magellan.

(30) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, page 556.

(31) *Ibid*, pages 503 & 504.

(32) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

lan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choisir. Cette réponse, courte, prompte & résolue, imposa du respect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrerent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest, & de l'Ouest Quart de Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre sur vingt-huit à trente brasses, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, poussés le lendemain par un vent d'Ouest Quart de Sud-Ouest, se précipiterent si impétueusement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva sur un banc, où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'espace de deux jours il se vit seul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Est Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Ouest, pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite, il fit l'Ouest Nord-Ouest, toujours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, sur la terre de Feu, un homme de très grande taille, qui se montra plusieurs fois sur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre est un lieu fort sec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaisseau. On traversa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le second Pas.

Il donne des noms à différens lieux.

Le 4, on porta le Cap à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Nord-Ouest; & le soir, on mouilla sur seize brasses, à la pointe du second Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de Viane, engagea l'Amiral à descendre, pour visiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux Autruches, que toute leur vitesse ne put leur faire suivre long-temps. Ils trouverent une riviere fort large, dont les rives étoient bordées d'arbrisseaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, Cap de Viane. Sur le soir, après s'être avancé jusqu'à la pointe du second Pas, & s'être approché des Isles des Pingouins, qui sont au nombre de trois, il leur donna les noms suivans: à celle qui est au Sud, le nom d'Isle de la grande Côte; à celle du milieu, celui de la grande Patagone, ou d'Isle des Géans; à celle qui est au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'Isle de la Cruche. Sa curiosité le fit descendre dans l'Isle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, sans doute à la maniere du Pays, avec peu de terre sur eux, & des fléches à l'entour. Il fut surpris de l'art avec lequel ils étoient ensevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, composés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins lustrées que des Perles. Spilberg les fit recouvrir soigneusement de terre. Il ne trouva rien, dans les Isles, qui

fût propre à servir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des Pingouins.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Est, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de Port de Famine, parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de plusieurs Forts. Ensuite, rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris, vers le soir, après avoir mouillé sur trente brasses, & fort près du rivage, de voir, sur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un passage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & son regret fut d'être séparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart de Sud-Est, jusqu'à une grande pointe, derriere laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade est très bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Ouest, pour aller au troisiéme Pas, devant lequel il mouilla le soir, sur quarante-deux brasses. Le matin du jour suivant, il fit visiter une autre Baye; & descendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau douce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de Baye du Poivre.

On remit à la voile, avec des vents si variables, qu'on eut beaucoup de peine à repasser la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Isle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le soir, amena bientôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reste de sa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye Descordes. Tous les Officiers se rassemblerent, avec une joye extrême d'avoir surmonté tant de dangers, & de se revoir après une si longue séparation. Quelques-uns avoient apperçu, sur le rivage, plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Espagne, dont ils avoient paru fort satisfaits: mais, entendant tirer sans cesse aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait disparoître. Spilberg prit occasion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages, qui avoient besoin de rafraîchissemens, trouverent, dans la Baye Descordes, une grande abondance de Moules & d'autres coquillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du cresson de Mer, du persil, du persil de Macédoine, & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le soir, sur seize brasses, près d'une petite Isle, suivie de sept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé sur vingt-cinq brasses, derriere une Isle qui se présente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Isle, où, du sommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véri-

GEORGES SPILBERG. 1615.

table passage qui conduisoit à la Mer du Sud (33) : mais ses instructions, dit-il, portoient de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une riviere en tombant des Montagnes & qui se rendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de son nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put résister à la curiosité de faire chercher le passage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de plusieurs beaux oiseaux lui fit permettre, à quatre de ses gens, de descendre pour les tuer : ils se virent attaqués aussi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de grosses massues, qui en assommerent deux. Cette disgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une assez grosse riviere qui vient s'y décharger : mais cette entreprise faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le poussant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, sur les bords de la riviere, plusieurs petites hutes, où les Sauvages faisoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent, à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand espace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ses gens, qui se nommoit Abraham Pieters, lui fit donner, à cette riviere, le nom de Riviere d'Abraham.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal presqu'aussi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuosité, & qui s'étendoit à l'Ouest Nord-Ouest. Le vent & la marée favorisant la Flotte, on résolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la seule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui sont proche du Cap Maurice. C'étoit un spectacle assez surprenant, de voir de si gros Vaisseaux, comme enfoncés dans cet espace, aller de nuit à la voile sur une eau si profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (34). Le 5, on observa que le Canal s'élargissoit; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le soir & toute la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, assez reconnoissable par sa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui ressemblent à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de plusieurs dangereux écueils, & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Isles, qui se présentoient à l'avant, causerent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à peu près comme les Sorlingues sont à l'extrêmité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues, comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Isles qui les précedent.

(33) *Ibidem*, page 503.

(34) Page 506.

Il ajoûte que cette quantité d'Isles & d'écueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap Desiderado, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. » Ainsi, dit-il, après les périls du Dé- » troit, il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en » rendent témoignage, & je le confirme par le mien (35).

GEORGES SPILBERG. 1615.

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-temps redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Dom Rodrigue de Mendoza; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (36), par les Isles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617. 1616. 1617.

1623. JACQUES L'HERMITE.

V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la premiere fois, de faire visiter ce nouveau passage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage de ses Associés, paroissent avoir été la seule cause d'une si longue incertitude.

Jacques l'Hermite fut choisi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puissante qu'ils eussent envoyée dans ces Mers, & cette distinction lui fit donner le nom de Flotte de Nassau. Elle étoit composée d'onze Vaisseaux, montés de mille six cens trente-sept hommes, entre lesquels étoient six cens Soldats, distribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze pieces d'artillerie. Les Colleges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envie, aux frais de cet armement. Le Voyage, jusqu'au Détroit, fut très long, sans aucun obstacle qui parût capable de le retarder. On n'eut que le 1 de Février 1624, la vûe du Cap de Pennas, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva sur vingt-cinq brasses de fond. 1624.

L'Hermite avoit pris sa route par l'Isle d'Annobon. » Il lui fut impossible, » dit-il, de connoître si le Détroit de le Maire est bien placé dans les Cartes par rapport à cette Isle. La plûpart des Pilotes, quand ils ont navigé » dans la haute Mer, ont la mauvaise habitude de ne mettre, dans leurs Cartes,

(35) Page 507.

(36) Jean Cornelisz de Moye, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Botton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les sondes. » Je me suis » appliqué, dit il, à tout observer, pen- » dant les diverses navigations que j'y ai » faites. Je n'ai rien marqué que je n'aie vû » ou sondé moi-même. C'est par cette rai- » son qu'on y trouve certains Pays qui ne » sont pas entiérement dessinés, & vers les- » quels, du côté de l'Ouest, gît un bas- » fond de quatre à six brasses de profon- » deur, fond de roche, ainsi que me l'ont » assuré plusieurs Pilotes qui y ont navigé, » & qui ont vû clairement le fond. *Ibidem*, pages 560 & 561.

L'HERMITE. 1624.

» que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils ont parcourues. Au contraire, lorsqu'ils font route au large, & qu'ils soupçonnent » néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs Cartes, le » double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva aussi, dans la Flotte de Nassau, qu'en arrivant aux trente-uniéme degrés & demi, les pointages des » Pilotes se trouverent fort différens : mais, au Cap de Pennas, ils s'accorderent presque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de quatre cens lieues » sans avoir la vûe d'aucune terre. L'Hermite en conclut qu'il est plus sûr de se régler par sa propre expérience & par les régles de l'art, que par les Cartes (37).

Comme ses instructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Brésil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette riviere, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut poussé bien loin à l'Est, par les vents de Sud-Ouest ; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire, doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Brésil & la ranger le plutôt qu'il est possible (38).

Laissons le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si l'un des Pilotes, qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Espagne, ne l'eût reconnue à la forme de ses Montagnes. Cette Bouque ne laisse pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales, qui sont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le Pays des Etats, sont hautes, montueuses, & entrecoupées ; & le côté Occidental, qui se nomme le Pays de Maurice, offre plusieurs collines rondes, fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de Baye de Verschoor. Ils se mirent aussi-tôt sous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Est, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit sous le vent : mais lorsqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, est entre la seconde & la troisiéme pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaisseau à l'ancre. C'étoit une raison d'avancer ; & l'on crut ensuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureusement, les gens du Vaisseau nous apperçurent assez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le dessus de la pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze brasses d'eau, sur un fond presque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaisseaux que nous avions vûs au-dehors. Le troisiéme ne put mettre à la voile. Avant midi, la brune fut si épaisse, qu'elle nous dérobba la vûe des terres, de l'un & de l'autre côté. Ensuite, la pointe Méridionale du Détroit nous demeu-

(37) Journal de la Flotte de Nassau, Tome IV de ce Recueil. *Pages* 640 & précédentes.
(38) *Ibid*, page 691.

rant à l'Est, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes.

Il paroîtra surprenant que nous eussions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation : mais l'unique raison, qui la fit durer si long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous passâmes la Ligne dans une saison peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs mesures pour la passer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la course fort prompte & fort heureuse (39).

Le 3, à la hauteur de cinquante-six degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le temps, aux deux Vaisseaux qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Verschoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit : mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés sous voiles, pendant la nuit suivante ; & le lendemain, ils avoient visité les Bayes du côté Occidental du Détroit, sans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verschoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaisseaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu son nom d'un Pilote, nommé Valentin Jansz. Verschoor ayant aussi donné le sien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour visiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite riviere, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point assez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, sans en pouvoir obtenir de bestiaux ni d'autres rafraîchissemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poisson, du goût & de la figure du Merlan : mais n'y étant point à couvert du vent d'Est, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la distance de trois lieues au Nord Nord-Ouest. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on observa que la déclinaison de l'Aiguille étoit considérable, quoique les Boussoles différâssent les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-six degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à sept lieues Ouest ; d'où l'on conclut que les Courans portoient furieusement à l'Est, contre l'estime des Pilotes, qui croyoient, sur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Ouest. Aussi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Ouest du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Ouest Nord-Ouest. En le doublant, on apperçut, entre lui & le Cap le plus voisin à l'Ouest, un grand Golfe, qui entroit dans les terres aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On se flatta d'y trouver quelque bonne Baye : mais le calme n'ayant pas permis d'y mouil-

(39) Page 693.

L'HERMITE. 1624.

ler avant la nuit, l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16, à cinquante-six dégrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Eſt, on eut la vûe de deux Iſles, qui ſont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne ſont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Oueſt. Le 17, un vent Oueſt Nord-Oueſt ayant fait craindre, à l'Amiral, de déchéoir, pendant la bonace, au-deſſous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Naſſau; & s'y étant avancé l'eſpace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente braſſes, ſur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Briſans, dans un mouillage fort ſûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui deſcendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée juſqu'aux Chaloupes. Le bois & le leſt n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troiſiéme Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquerent rien de farouche. Cependant, ſans leur avoir fait la moindre inſulte, dix-ſept Hollandois, qui retournerent le 24, au ruiſſeau, furent aſſommés par ces Barbares. On ne trouva, ſur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers : ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (40).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis ſur un Yacht, nommé le Levrier, pour viſiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma Baye du Levrier, il y avoit paſſé la nuit à l'ancre; qu'étant deſcendu le matin, il avoit trouvé quelques Hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Eſt, & qu'après avoir traverſé un grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Eſt du Cap de Horn; qu'il étoit allé jetter l'ancre derriere un Cap, au-delà d'une Iſle, qu'il avoit nommée Terhaltens, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il aſſura auſſi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, eſt diviſée en pluſieurs Iſles; que pour paſſer dans la Mer du Sud, il n'eſt pas néceſſaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laiſſer au Sud, en entrant par l'Eſt dans la Baye de Naſſau, & gagner la haute Mer par l'Oueſt de ce Cap : que comme on voit par-tout des Anſes, des Bayes, & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres autant que la vûe peut s'étendre, il eſt vraiſemblable qu'il y a des paſſages dans la grande Baye de Naſſau, par leſquels on pourroit traverſer dans le Détroit de Magellan (41).

La plus grande partie de la Terre de Feu eſt remplie de Montagnes; mais avec un mêlange de belles Vallées, & de Prairies, arroſées de ruiſſeaux très agréables. Entre cette Terre & les Iſles, il ſe trouve pluſieurs bonnes Rades, où des Flottes entieres peuvent être à couvert. Le bois & le leſt y ſont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les Montagnes paroiſſent arides, elles ſont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Eſt, par la violence des vents oppoſés, qui ſoufflent ordinairement dans ce climat. La

(40) *Ibidem*, page 697.

(41) Page 698.

même Terre, qui produit tant d'arbres, est creuse, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on mesure facilement avec un bâton, en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y régner, & les tempêtes y sont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaisons qui sortent des eaux, & qui sont impétueusement poussées de l'Ouest à l'Est. Elles s'élevent, dit-il, si subitement, qu'à peine laissent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne suffisent pas pour affermir un Vaisseau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverse les Chaloupes, soit qu'elles soient à la toue, soit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Ouest, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'est le seul moyen de se délivrer des vents d'Ouest, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occasion d'observer, que les Habitans de cette Terre naissent aussi blancs que les Européens. Leurs Enfans paroissent tels que les nôtres : mais ensuite, ils se peignent le corps de diverses couleurs. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reste du corps très blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres sont tout à fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun se peint & se bigarre à son gré. Ils sont d'une taille puissante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne sont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles sont peintes, comme leurs maris; & leur parure consiste dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes se couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles pussent le supporter. Leurs hutes sont composées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en est ronde; mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Les meubles se réduisent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des instrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons assez semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne soient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fléches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe est un os tranchant, & garni de petits crochets; au plus grand nombre, des massues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne sont jamais sans ces redoutables instrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui sont à quelques lieues d'eux, vers l'Isle de Terhaltens, & qui sont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le sont presqu'entiérement de rouge (42).

Leurs Canots sont extrêmement singuliers. Ces Barbares ont l'adresse de

(42) Page 701.

L'Hermite. 1624.

dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils sçavent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent sur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaisseaux sur le chantier, jusqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite consistence. Alors, ils la garnissent, d'un bout à l'autre, de pieces de bois, qui la traversent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots est de dix à seize pieds, sur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir sept ou huit hommes, sans aucune sorte d'élancemens aux côtés; & la plûpart nâgent aussi vite que les Chaloupes à rames.

Ces misérables Indiens ressemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & sanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque besoin naturel, lorsqu'ils sont ensemble, ils se satisfont sur le champ, avec autant de saleté que d'impudence. Ils ne connoissoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles pussent leur nuire, ils prenoient les mousquets par le bout, & les lames des sabres à pleines mains. Cependant la ruse & la perfidie leur sont si familieres, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occasion de les surprendre & de les massacrer.

Quoique les Hollandois n'eussent pas trouvé de bestiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui porterent un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraîchissemens: mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (43).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest: ce qui lui donne occasion d'observer que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas possible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils supposoient faussement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chily traverser le Détroit, en cotoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chily, de monter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (44). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents alisés; parce qu'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se représentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux; d'autant plus que ses in-

(43) Page 703.

(44) Page 704.

ſtructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Iſle Juan Fernandez, où il n'étoit pas poſſible de ſe rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'aſſembler le Conſeil, pour recueillir les avis, dans la ſuppoſition que les vents d'Oueſt ne ceſſaſſent point de ſouffler. On propoſa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y paſſer l'Hyver : mais après en avoir peſé tous les dangers, on réſolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'eſpérance de doubler le Cap. Cette réſolution parut la plus ſage, lorſqu'après s'être avancé juſqu'à ſoixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Eſt, avec lequel on fit route ſi légerement, que le 28 du même mois on découvrit la Côte du Chily (45).

L'Hermite, 1624.

La Flotte paſſa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occaſion de ruiner le Commerce Eſpagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles puſſent conſerver la poſſeſſion. Mais les Hollandois avoient trop compté ſur l'eſpoir de trouver les Indiens diſpoſés à ſe révolter contre l'Eſpagne, ou ſur l'affoibliſſement des forces de cette Couronne. Après diverſes tentatives, qui ne ſervirent qu'à faire éclater leur ambition, ils ſe virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour ſe rendre aux Indes Orientales, par les Iſles Marianes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entrepriſe actuelle de s'emparer de Lima (46). Schapenham, qui avoit ſuccédé au Commandement général, ne ſe diſtingua que par de cruelles exécutions (47). Enfin, las de maſſacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Iſles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Inſulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchiſſemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Eſpagnols, puiſque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoiſe, juſqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de latitude du Nord, une Iſle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette eſtime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ſes Cartes, & qui lui parut aſſez peuplée. Mais, ce qui ſemble mériter plus d'attention, ayant réſolu, le 23, de prendre ſon cours au Sud Sud-Oueſt, juſqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva dans l'eſpace de huit jours à la vûe des Moluques, ſans avoir eu celle des Philippines. De-là, paſſant par l'Iſle d'Amboine, où ſon penchant, pour la cruauté, lui fit ſaiſir l'occaſion de châtier rigoureuſement quelques Rebelles, dans les Iſles de Cam-

Schapenham. 1625.

(45) Page 705.

(46) Page 721.

(47) Le 14 de Juin, il fut réſolu qu'on tueroit tous les Priſonniers Eſpagnols, à la réſerve de trois Vieillards. Les raiſons d'une exécution, ſi peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit què peu de vivres & encore moins d'eau ; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni ſervice, ni profit à eſpérer ; que de les relâcher, c'étoit bleſſer toutes les régles de la prudence, à cauſe des inconvéniens qui en pouvoient réſulter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il n'y avoit donc pas de voie plus ſûre que de leur ôter la vie. *Ibid*, p. 724. Le matin du 15, on pendit vingt-un Eſpagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient ſur le rivage, *ibidem*. A la priſe de Quaiaquil, on fit priſonniers dix-ſept Eſpagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Page* 733.

SCHAPENHAM. 1625. belle & de Louhou, il se rendit à Batavia. Sa Flotte y fut dispersée, par de nouvelles dispositions du Conseil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaisseaux, dont on lui avoit conservé le commandement, il mourut à bord, près de l'Isle Bostoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

1626. Ses deux Vaisseaux mouillerent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Espérance, & rentrerent heureusement au Texel, le 9 de Juillet (48).

§ IV.

VOYAGE

DU CHEVALIER JEAN NARBOROUGH.

INTRODUCTION. On apprend, d'un fameux Voyageur (49), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Espagnols, sur cette frontiere

(48) Page 709. Le reste du Journal n'a de curieux que le crime & le supplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet évenement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

» On se plaignit, à l'Amiral, que plusieurs Malades, qui avoient pris des remédes de Weger, étoient morts, d'une maniere à faire juger qu'il y avoit eu quelque chose d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhorterent à confesser son crime. Il refusa de parler; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la question. On le mit à demi nud; & dans cet état, on suspendit, à son corps, six des plus pesans pierriers. Il s'en ressentit si peu, qu'il eut l'insolence de le déclarer aux Commissaires, en affectant de les défier. Cette insensibilité, pour la douleur, l'ayant fait soupçonner de quelque sortilege, on acheva de le dépouiller, & on lui trouva sur la poitrine un sachet, qui contenoit une peau & une langue de serpent. On revint à l'examiner. Comme on le menoit à la Chambre du Conseil, il fit un si grand effort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il sauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un Trompette du Vaisseau, s'étant jetté aussi-tôt après lui, le soutint sur les flots; mais le Chirurgien s'efforçant d'avaller de l'eau, pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner le Trompette avec lui, d'autres Matelots, qui se jetterent aussi dans la Mer, eurent la force de les soutenir & de les ramener dans la Chaloupe. Après cette tentative, Weger, se voyant si bien observé qu'il perdit l'espérance d'échapper, confessa qu'il étoit originaire de Louvain, & Licencié en Médecine; qu'il avoit donné la mort à sept hommes du Bord, parce qu'il avoit trop de peine à les gouverner; qu'il s'étoit proposé de manger à la table de l'Amiral, & que si cette distinction lui eût été refusée, il avoit pris la résolution d'empoisonner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les Officiers qui lui auroient été contraires: que depuis long-temps, il avoit eu l'intention de faire pacte avec le Diable, mais que malgré toutes ses invocations il n'avoit pû l'engager à paroître; que depuis qu'il étoit prisonnier, il s'étoit efforcé de se tuer, ou de s'étouffer, sans l'avoir pû. On le soupçonnoit encore d'avoir commis d'autres crimes: mais on se contenta de cette confession volontaire, & le Conseil lui fit donner la mort. *Ibidem, pages 681 & suivantes.*

(49) Voyage de M. Anson, Tome I. pages 245 & suivantes.

de leurs Etats d'Amérique ; avec ordre d'établir, s'il étoit possible, quelque correspondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entreprise n'eut pas le succès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut séparé d'un petit Vaisseau, qui accompagnoit le sien, & perdit ensuite une partie de ses gens, qui se laissa prendre par les Espagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuses pour les Géographes & les Navigateurs (50). On raconte que Charles II, avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & qu'il en attendoit le succès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes, à son retour, il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravescend (51).

INTRODUCTION.

Ce Voyageur sortit de la Tamise le 26 Septembre 1669, à bord d'un Vaisseau de Roi de trente-six pieces de canon, nommé le *Swipstakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale ; avec une Flute du port de soixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante provision de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de brasselets, de haches, de serpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de sonnettes, de boetes, de linge ouvré, de toiles, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la pointe du Lezard, en Angleterre, est à cinquante degrés dix minutes de latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de longitude, parce qu'il prit toujours sa longitude de cette pointe (52).

1669. Départ, & provisions de Narborough.

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Brésil, il vérifia, comme il l'avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la saignée contribue beaucoup à soutenir la santé contre les excessives chaleurs, & que c'est en particulier un souverain reméde contre la fievre chaude. Il s'applaudit aussi d'une méthode, qu'il avoit toujours suivie dans la distribution des vivres, & qu'il croit très propre à prévenir les différends sur un Vaisseau : c'étoit de ne pas faire meilleure chere que le moindre de son Equipage. » En général, dit-il, nous buvions tous du même » tonneau, & nous mangions des mêmes provisions, tant qu'elles duroient. » Je ne souffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par » son choix. Il faut que le sort le donne. Les portions étoient distribuées à » ceux, que nommoit un homme à qui je faisois bander les yeux (53).

Préservatif vérifié sur Mer contre les maladies des climats chauds.

Le 21 Fevrier, on eut la vûe de la Terre, à l'Ouest ; & c'est proprement ici que commencent les observations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la sonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt

Observations depuis le quarante - septiéme dégré de latitude du Sud, jusqu'au Détroit de Magellan.

(50) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anson, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voisines, dressée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & supérieure sur quelques points à celle de M. Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi suprà*, page 249.

(51) *Ibid.* page 248.

(52) Journal du Voyage du Capitaine Narboroug, à la Mer du Sud, au Tome III du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale, Amsterdam, 1738, *page 3*. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough.*

(53) *Ibidem*, page 24. Avec cette bonne nourriture, & le secours de la saignée, en passant le Tropique du Cancer, personne n'eut de fiévre chaude pendant le Voyage. *Page 25.*

NARBOROUGH. 1669.

& une brasses, sur un fond de petites pierres & de sables. La terre, aux environs, n'est pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord-Ouest du Vaisseau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte, qui court au Sud, est médiocrement haute; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les sommets sont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une espece de Baye, on eut dix-sept brasses, sur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroissoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, sur les Montagnes, ni dans les Vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par estime, à quarante-sept degés quatorze minutes de latitude Australe. La distance Méridienne, depuis le Lezard à l'Ouest, étoit de 1014 lieues, un mille $\frac{7}{10}$. La longitude, prise du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{6}{10}$. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Est. Narborough craignit d'avoir passé le *Port Desiré*.

Baye des Veaux marins.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans sa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaisseau faisoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre, & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Isle, qui n'est qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide, entre cette Isle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Isle est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sabloneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges Dunes & des Montagnes. Les Anglois donnerent à l'Isle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une massue qu'ils avoient vûe flotter, & qui disparut à leurs yeux.

Isle de Tomahauke.

Au Nord-Ouest, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, Baye de Spirings ou des Eperlans, qui a trois petites Isles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept milles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses, & de l'herbe sur les Montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sabloneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'Isle des Pingouins, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Est au Sud Sud-Ouest, sur un demi-mille de largeur de l'Est à l'Ouest. Cette Isle n'est composée que de rochers escarpés, excepté vers le milieu, qui est graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'est la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins, & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins, dans l'espace d'un

Isle des Pingouins.

quart d'heure. Il en auroit pris aussi facilement trois mille, si sa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions, & terrasseroient un homme qui ne se tiendroit pas sur ses gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers séparés. Le fond est de mauvaise tenue, entre ces Isles, & hors de la pointe la plus avancée.

NARBOROUGH. 1669.

Port Desiré.

C'est au Nord de ces Isles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Ouest le *Port Desiré*. Narborough observa qu'on peut le découvrir, de l'Isle des Pingouins. Il en est à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut est marqué de raies noires, causées par la chûte des eaux. Le sommet en est plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye, la terre est bordée par des rochers escarpés, qui ressemblent à de grandes murailles, & sous lesquels il s'est formé un enfoncement sabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute est séparée du Vaisseau.

Le Vaisseau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ses deux Chaloupes, dans l'espérance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu sur le rivage, & brûler de l'herbe seche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ses gens monta sur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il sonda le Havre en basse marée. Le mouillage y est très bon pour les grands Vaisseaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a presque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes, & sur des Dunes assez larges, on voit quelques buissons, & de l'herbe seche & longue, qui croît en touffe. Le terroir est aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & semblable à du terreau.

Productions naturelles du Port Desiré.

On n'avoit apperçu, jusqu'alors, aucune marque d'habitation; mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derriere des buissons, & sur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta sur une hauteur, où ses gens avoient laissé, le jour auparavant, quelques brasselets, sous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que personne n'y avoit touché, il y laissa tout. Dans un lieu si désert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couroient sur les Montagnes. La curiosité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois sauvages, dont les feuilles sont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre plusieurs sortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui ressemblent à l'Ivraie, & dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui différe peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquilla-

NARBOROUGH. 1669.

ges, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite Isle, fort peuplée de Veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Narborough y passe l'Hyver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber son Vaisseau. D'ailleurs, la vûe portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite Anse, à demi mille du rivage, en remontant la riviere; l'autre, dans une Vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu somache; » car, dans ces Vallées arides, le terroir est naturellement salé: la terre & » les rochers sont couverts de salpêtre, comme d'un verglas.

Description du Pays.

Pendant qu'on travailloit au Vaisseau, Narborough pénétra dans diverses parties du Pays. A deux milles au Nord-Ouest, il le trouva plein de hauteurs, aride, sans bois & sans eau. On y voit néanmoins des Vallées assez basses, mais seches, dont la terre est de la nature du salpêtre, & quelques buissons dispersés, dont la feuille ressemble à celle de l'Aubépine. Les plus petits produisent une espece de petites noix de galle, dont la graine est aussi piquante que le poivre. Le terroir, en général, est graveleux & sabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creusant, on y trouve du sable, mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pieces de roches. Du haut des Montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des Dunes à peu près semblables à la terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la premiere fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui ressembloient à des Daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête sans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorsqu'il en fut à la portée du fusil, elles prirent la fuite, en hennissant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur grise, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne pussent voler, elles se sauverent par la vitesse de leur course. Un chien, qui fut lâché sur elles, en coupa une; mais sans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les Montagnes.

Isle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ses deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une massue & d'un bâton, avec lesquels il entra dans le Havre de l'Isle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'espace d'une demie-heure, ses gens en tuerent quatre cens. Aussi-tôt qu'ils étoient assommés, d'un seul coup qu'on leur donnoit sur la tête, il leur faisoit couper la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles est ordinairement celle d'un Veau. Ils ressemblent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le museau. La femelle n'a pas moins de ressemblance, par devant, avec la Lionne, excepté qu'elle est toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere. Ils sont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, jusqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds fort courts, qui en font l'extrêmité. Ils en ont deux autres

à

à la poitrine ; de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & grimper même sur les rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au Soleil, & à dormir sur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair est aussi belle que celle de l'Agneau, très bonne dans sa fraîcheur, & meilleure encore lorsqu'on la tient un peu dans le sel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & têtoient encore leurs Meres. Elles bêlent en arrivant à terre, & les Petits s'en approchent en bêlant, comme des Agneaux. Une vieille Mere en allaite quatre ou cinq, & chasse ceux qui se présentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraisser les plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres usages du Vaisseau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut aussi bonne aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en servoient, pour leurs salades, qui étoient composées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

Usage qu'ils en font.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, semblables aux Daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & sans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine assez longue, couleur de rose seche. Sous le ventre, sa laine étoit blanche. Il étoit de la grosseur d'un jeune Poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau, & les oreilles d'un Mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une Bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou, de l'espece de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou Guanacos. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bezoar, sur un ancien récit de quelques Espagnols des Indes Occidentales ; mais ses recherches furent inutiles. Dans la suite, il rencontra plusieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente & de quarante. Il vit aussi des Renards, des Chiens sauvages, & cinq ou six Lievres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiseaux, que des Milans, semblables à ceux de l'Europe, & de petits oiseaux qui ressemblent assez à la Linotte. Entre plusieurs sortes de Mouches, il vit de grosses abeilles.

Llamas ou Guanacos.

Quelques Anglois du Vaisseau, qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes ; d'où Narborough conclut, que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les Veaux marins, les Pingouins & les autres oiseaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui sont extrêmement gras. Il vit nâger des Veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Abondance de Poisson.

Un autre jour, il remonta la riviere avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Isle, qui est couverte de brossailles ; & s'étrecissant au-dessus, elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour, on rencontre une autre Isle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve

Inscription laissée par Jacques le Maire.

NARBOROUGH. 1669.

qu'un peu d'herbe & quelques petits buiſſons. Narborough deſcendit dans cette Iſle. Il fut ſurpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroiſſoit avoir fait partie d'un mât, dreſſé avec ſoin, & ſur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inſcription en Langue Hollandoiſe (54), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ſes Compagnons, avec l'année & le deſſein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boéte de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais ſi mangée de rouille, qu'il fut impoſſible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, ſur la planche, avec ſon couteau, le nom de ſon Vaiſſeau, & la datte de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Iſle, l'Iſle de le Maire. De-là, étant paſſé au rivage du Nord, il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les Guanacos, les Renards, les Lievres, les Chiens & les Chats ſauvages ſe préſenterent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chaſſé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal eſt de la groſſeur d'un Heriſſon, & ne lui reſſemble pas mal. Il porte, ſur ſon dos, une écaille, dont il ſe couvre comme d'une cuiraſſe, & qui ne peut être entamée par la morſure des chiens. On vit des Rats, en pluſieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches ſur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches, quelques Perdrix, & quantité de Milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traverſa une petite Baye, d'environ deux milles de long, & large de trente pieds, qui forme une Iſle de la même longueur. Il nomma cette Iſle, l'Iſle des Lievres, parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une ſeule troupe.

Iſle de le Maire.

Armadillo, animal ſingulier.

Narborough prend poſſeſſion du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le 25 de Mars, après avoir pris la réſolution de partir le jour ſuivant, il dit à ſon Equipage: » Meſſieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je » prens poſſeſſion de cette Côte, du Port Deſiré, & de tout le Pays des » deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour » ſes Héritiers. Enſuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuer, ſur un Pays où le » Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois.

(54) L'Auteur a pris ſoin de conſerver juſqu'à l'ordre des lignes:

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Genaenet eendracht
En Hoorn Gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertok-
ken met een
Schip, d'een-
dracht Den
January:
M. D C. X V I.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Arcs Claſſen.
Jan Corns Schots.
Claes Janſſen Ban.

Le lendemain (55) il fit voile au Nord, avec plus de soin, que jamais, de vérifier ses observations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (56), d'où il suivit la Côte, à trois lieues de distance, sur vingt brasses d'eau, fond de sable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Ouest, une petite Isle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes sont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre est basse, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, est plein de rochers. A deux lieues de cette petite Isle, on trouva vingt-trois brasses, sur le même fond de sable noir. Le Vaisseau s'approcha jusqu'à cinq milles de la Côte; & de l'Isle, jusqu'au Port Saint Julien, on fila, la sonde à la main, sur dix-huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. Lorsqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Isle, le rivage court Sud Sud-Ouest & Nord Nord-Est. A l'extrêmité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & escarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît divisé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'éleve en rond jusqu'au sommet. C'est-là qu'est le Port Saint Julien. L'embouchure est au milieu de la Baye (57); mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On est obligé, dans la basse marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, est élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui se terminent en pain de sucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Isle à Saint Julien.

NARBOROUGH. 1669.

Observations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

Sa situation.

Narborough fit jetter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux

(55) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 26 de Mars, à six heures du matin, lorsque le Soleil parut sur l'horison à l'Orient, la Lune se coucha sous l'horison à l'Occident, après s'être éclipsée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Ce Cap est à quarante-sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale, au Sud-Est de l'Amérique. Il vit l'Eclipse au Sud-Est de l'Amérique, à soixante-dix degrés de longitude Ouest du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entiere, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant son calcul, le Cap Blanco est à soixante-neuf degrés seize minutes de longitude Ouest du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juste, quoiqu'il en eût été plus sur, si la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainsi le Cap Blanc est à quarante-sept degrés vingt minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lezard. Distance Méridienne à l'Ouest 1014 lieues, un mille $\frac{6}{10}$ du Lezard. Le Port Desiré est à quarante-sept degrés quarante-huit minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. L'Isle des Pingouins est à quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-sept degrés trente minutes à l'Est. *Ibid, pages 68 & précédentes.*

(56) A quarante-huit degrés dix minute de latitude, sur la Côte des Patagons.

(57) A quarante-neuf degrés dix minutes de latitude du Sud, & à soixante trois degrés dix minutes de longitude du Lezard. La variation de l'Aiman se trouve de seize degrés dix minutes à l'Est.

NARBOROUGH. 1669.

lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté : mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumieres & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la senne, jettée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écailles, de la grosseur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin salé, rendirent la joie & le courage aux Anglois.

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narboroug l'encourage.

Salines du Port Saint Julien.

Le 22, Narborough visita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'un sel très blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Voyages de Narborough dans les Terres.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de serrer les agrets, pour remettre au Printems le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiseaux. Narborough, ayant fait goûter son projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ses découvertes & de ses observations (58). Le 6 de Mai, il fit sept ou huit milles dans les terres, au Nord-Ouest. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes, couvertes d'herbe. Sur le sommet des Montagnes, comme dans le fond des Vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes sur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre.

(58) Le 7 de Juin, vers le soir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit distinctement les Etoiles qui sont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre sont près du Pôle. Narborough en remarqua plusieurs autres, de la premiere & de la seconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des observations; particuliérement l'Etoile au Sud de l'Ariadne; celle qui est à la tête de l'Hydre; celle qui est dans l'œil du Pan; celles qui sont à la serpe de Tucan, & celles qui sont à sa cuisse & à son dos; celles qui sont à la tête, à l'aîle & au corps de Grus. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du Centaure & de la Croisade. Les autres Etoiles sont de la troisiéme, de la quatriéme & de la cinquiéme grandeur. On remarquoit aussi fort distinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle est le pied de la Croisade, & qui se voit toujours à plein lorsque la Croisade est sur l'Horison, comme elle y est toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemisphère Méridional, ne differe point de celui de l'Hemisphère Septentrional : mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des observations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Pôlaire, comme celle qui est à la queue de la petite Ourse au Nord. *Ibid, pages 80 & précédentes.*

C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vûes, car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes, & plusieurs salines à six milles dans les terres.

NARBOROUGH. 1669.

Un Volontaire du Vaisseau, se promenant dans une petite Isle, qu'on nomma l'Isle de Justice, rencontra deux écailles de Moule, attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui sembloit avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des Autruches, des Guanacos, & des Renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché, & des restes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir, car la chair qui restoit autour des os paroissoit crue. Narborough demeura persuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne servoit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfans. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fût la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils menent, dans ces affreux déserts, est plus misérable que celle des Bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrerent, sont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Ouest, les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces Montagnes sont assez unis; &, dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce : mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige.

Or trouvé dans des écailles de Moules.

Traces d'hommes.

Misérable vie des Sauvages.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre milles à l'Ouest, virent, sur une Montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des morceaux de peau qui leur servoient de souliers : le reste du corps étoit nû, mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher assez pour se laisser toucher, sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols, ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faisant signe de retourner au Vaisseau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroissoit sortir du fond de leur gozier, *ozse*, *ozse*. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jetta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas gouter. Ils n'avoient point de brasselets. Leurs regards étoient extrêmement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides : aussi prirent-ils la fuite, lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la Montagne.

Les Anglois en rencontrent sept.

NARBOROUGH. 1669.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

Dans un autre Voyage, quelques Anglois trouverent un paquet de peau, & deux Chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens, qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brasselets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des flèches, des écailles de Moules & d'Armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos, cousues ensemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de Moules paroissoient formées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté.

Leurs chiens.

Les Chiens lui parurent une sorte d'Epagneuls, assez gros, & si familiers, qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise, mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Jugement de Narborough sur le Pays des Patagons.

Malgré cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt mille, » la terre est en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de bestiaux; qu'il » n'y manque que du bois pour bâtir, & que les Montagnes n'y étant pas » trop hautes, ni l'air mal sain, il n'y a peut-être pas de meilleure Con- » trée en Amérique (59). Il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les Guanacos s'y présentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autruches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des Bécassines, des Oies sauvages, & quantité de petits oiseaux; des Milans, de petits Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens sauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuse ou féroce, ni rien qui puisse incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (60).

L'Auteur vante les rafraîchissemens de cette Côte.

Cette opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septembre, au Port Desiré, pour y faire de nouvelles provisions de Veaux marins, de Pingouins & d'œufs de ces Oiseaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la même abondance, au Port S. Julien. Il vante extrêmement les rafraîchissemens de cette Côte. » Pourvû qu'on ait du sel, dit-il, on s'y pour- » voit fort bien; & je puis assurer que ces provisions se conservent quatre » mois & plus, lorsqu'on s'entend bien à les saler. On trouve autant de » sel, qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même qu'en Eté, » on en peut faire au Port Desiré, car il y a du sel seché dans des trous » de rochers. Il y a aussi plusieurs basses, où l'on peut creuser, pour en » tirer du sel, après y avoir fait entrer l'eau de la mer. Outre les Pin- » gouins, on y voit quantité de Pies de mer, de Canards, de Mouettes,

(59) Page 90.

(60) Page 91.

» de Pigeons blancs de mer, de Plongeons, qui ont la gorge blanche, & » de Foulques (61).

NARBOROUGH. 1669.

Mais ils est temps de suivre Narborough au principal théâtre de ses observations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & six jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé Beachy-head, & la Montagne de S. Yves (62). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la riviere de Sainte Croix va se jetter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau tems (63). C'est-là que la riviere de Gallegoes se joint à la mer. Le 22, il se vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (64).

Il met à la voile près le Détroit.

Dans tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & descend ; elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses ; & les Anglois remarquerent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Possession*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position ; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est serré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

Sillage du Vaisseau.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure ; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canal. Ces brisans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Ouest, fut contraint de sortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq brasses, sur un fond de cailloux, pour y passer toute la nuit.

Embouchure du Détroit.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, jusqu'au second. La route, de l'un à l'autre, est au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, & au Nord-Est-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au second, il y a sept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît

Distance du premier au second, & sa description.

(61) Page 96.

(62) A cinquante degrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de seize degrés trente-sept minutes à l'Est.

(63) A cinquante-un degrés trente minutes de latitude du Sud.

(64) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux degrés vingt-six minutes de latitude ; & à soixante-cinq degrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Lezard ; & à la distance Méridienne du 1062 lieues à l'Ouest du Lezard. On y trouva la variation de l'Aiman, de dix-sept degrés à l'Est. *Ibidem, pages 98 & précédentes.*

NARBOROUGH. 1669.

une petite Mer ; car on ne peut remarquer le fecond Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A fa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Eft, forme une Baye, & préfente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit braffes, fur un fond de fable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent fouffle entre le Nord-Eft & le Sud-Oueft, il faut mouiller à l'Oueft. Les vents d'Oueft regnent beaucoup dans ce Canal.

Second Détroit.

Narborough, avançant la fonde en main, dans le fecond Détroit, trouva vingt-huit & trente braffes, fur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit, forme une Baye à la pointe Orientale, & n'eft qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Oueft-Sud-Oueft, & Eft-Nord-Eft. A la fortie, qui eft à l'Oueft, la Côte eft de rochers blancs, efcarpés, & la partie Méridionale fe forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Eft depuis cette pointe, & court enfuite au Sud; fon rivage eft bas. La Côte Septentrionale, qui eft de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord : elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre braffes d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Oueft de ce Détroit, on remontre trois Ifles, qui paroiffent autant de rochers efcarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Oueft-Sud-Oueft. La plus petite & la plus orientale s'appelle S. Barthelemi; la plus grande & la plus occidentale, *Elifabeth ;* & celle du milieu, qui eft la plus méridionale, l'Ifle faint Georges, nommée auffi l'Ifle des Pingouins, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Elifabeth, fur un fond de fable fin & noir, à huit braffes : la Pointe orientale de l'Ifle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Eft.

Ifle Elifabeth.

Le lendemain, Narborough ne put réfifter à la curiofité de defcendre à terre. Il s'y trouva, prefqu'auffi-tôt environné de dix-neuf Infulaires, aufquels il fit quelques préfens, qui les rendirent fort traitables. Enfuite il fonda le Canal, entre l'Ifle d'Elifabeth, & celle de S. Barthelemi : fa largeur eft environ d'un mille ; fa profondeur, de trente-huit braffes au milieu, & de neuf à dix près du rivage, fur un fond graveleux.

Peinture des Infulaires.

Les Infulaires, qu'il eut le temps d'obferver mieux en retournant à bord, font d'une taille médiocre & ramaffée, mais affez bien faits. Ils ont le vifage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ferrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes fur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps eft peint de rouge, détrempé avec de la graiffe ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, font barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement eft de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, faufilées enfemble, fans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecoffe portent l'efpece de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets font des peaux d'oifeaux, avec les plumes; & pour chauffure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira

Narborough. 1669.

mira combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorsqu'ils sont en action; & demeurant nuds, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une piéce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brasselets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier: ils répétoient souvent le mot *Ursa;* & si quelque chose leur déplaisoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du gosier. Ils se nourrissent indifféremment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approcherent d'eux sans crainte, l'arc & deux fleches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds; & celle de leurs fleches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé, & de deux plumes: la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Isle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux. Deux ruisseaux d'eau douce y coulent à peu de distance. Elle est entourée d'arbres, fort semblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois est propre à la charpente. On y trouve aussi des Groseliers sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. Après avoir employé plus de trois heures à la visiter, Narborough, lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa situation est à neuf lieues au Sud de la Baye de Sueeptakes. (65). Elle offre une Pointe sabloneuse & basse, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui est chargée de quelques arbres.

Sa description.

Cette Baye d'eau douce gît Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la distance de six lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne se montre point, lorsqu'on vient du Nord, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Ouest, avec la Pointe de Sainte Anne; car la Baye est dans un petit coin, au Nord-Ouest; & la terre, à son Ouest, est basse, en pointe & sabloneuse. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des Vallées remplies de beaux arbres verds, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du Bouleau.

(65) L'Auteur ne désigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de son Vaisseau.

NARBOROUGH. 1669.

Plusieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit, sur la Pointe de Sainte Anne, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse; & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine*.

Description du Port de Famine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois dégrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit dégrés neuf minutes de longitude Ouest du Lezard (66). Il y parcourut les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espéce d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (67); l'autre, qui ressemble au Hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y sont assez bonnes, quoique le terroir soit aride & sabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Ouest du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des Montagnes fort hautes, dont les sommets paroissent nuds & stériles: quelques-unes sont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élevent en pointes. On trouve sur le rivage, & dans l'eau douce, des Canards & des Oies sauvages, & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough est porté à croire que les Montagnes ne sont pas sans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit signe de la main vers les Montagnes.

Cap Forward.

Le Cap Forward est la terre la plus méridionale du grand Continent de l'Amérique (68). Ce qu'on découvre du Pays, derriere ce Cap, n'offre que des rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest regnent le plus.

Baye de Wood.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il se trouva devant le Cap de Hollande, près duquel sont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Descordes, celle de Fortescue, & le Cap Galant, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & Monmouth, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Fortescue. Plus, à l'Ouest, sont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le

Différentes Isles, & leurs noms.

(66) A la distance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'Estime.

(67) L'Auteur le prend pour le Winterbark, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

(68) A cinquante-trois degrés cinquante-deux minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit degrés quarante minutes de longitude Ouest du Lezard, à la distance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Ouest. La variation de l'Aiman s'y trouva de seize degrés à l'Est.

Bras Anglois. Le Cap Galant n'eſt pas à plus d'une lieue de la Baye de Forteſcue à l'Oueſt. On croiroit alors que le Détroit n'a point de paſſage vers l'Oueſt ; car la Côte Méridionale court ſi fort vers le Nord-Oueſt, qu'elle ôte la vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Iſle Charles, l'autre plus à l'Oueſt. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit pluſieurs de ces animaux.

NARBOROUGH. 1669. Bras Anglois.

Depuis le Cap Forward juſqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Oueſt Quart de Nord-Oueſt ; depuis le Cap de Hollande juſqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Oueſt Nord-Oueſt ; depuis le Cap Galant juſqu'à une Pointe baſſe vers l'Oueſt, trois lieues au Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale juſqu'aux Iſles que Narborough nomma les *Iſles Royales*. Il donna le nom d'Iſle *Rupert*, à l'Iſle la plus Occidentale, qui n'eſt éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon ; & celui de *Pointe du Paſſage*, à la Pointe baſſe, qui eſt vis-à-vis de l'Iſle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du paſſage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Eliſabeth, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le temps du flot. En général, les marées, loin d'être nuiſibles à la Navigation dans tout le Détroit, ſont d'un grand ſecours lorſqu'on veut changer de route.

Cap de Hollande. Cap Galant. Iſles Royales. Pointe des Baleines.

Le Détroit, entre la Baye d'Eliſabeth & la Riviere de Saint Jérôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays eſt élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit pluſieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaiſſeaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale eſt eſcarpée, pleine de roches, & bordée de petites Iſles. Celle du Nord eſt baſſe & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une riviere d'eau douce. Elle a ſi peu d'eau, pendant la baſſe marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe ; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, Riviere de Batchelor. Le mouillage eſt bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze braſſes, ſur un fond ſabloneux. Cette Rade de la Riviere de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de Rade d'York. Le Cap de Quade eſt ſur la Côte Septentrionale. Il eſt compoſé de roches eſcarpés, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé ſur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une eſpece de coude, la terre, des deux côtés, ſemble ſe joindre ; mais l'entrée du Paſſage ſe découvre à meſure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'eſt que de quatre milles. Ses deux Côtes ſont eſcarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, ſur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui ſe nomme la Baye de *Ridder*. Narborough n'y entra point ; mais, ſi le mouillage eſt bon, c'eſt la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaiſſeaux à couvert de toutes ſortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du paſſage juſqu'au Cap de Quade,

Baye d'Eliſabeth, & Riviere de Saint Jérôme. Riviere de Batchelor. Baye de Ridder.

NARBOROUGH. 1670.

en est le plus tortueux ; d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Isles, à l'Est du Cap de Quade.

Cap Monday ou du Lundi.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade, un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'est-à-dire du Lundi. La largeur du Détroit y est de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Isles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap Upright, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Ouest Quart-d'Ouest, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant ; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Isles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles sont en falaises. Vers midi, on passa devant une autre Isle, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Isle Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Isles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers*, ou de Gens de Loi. De l'Isle de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large.

Isle de Westminster.

Cap Desseada.

Depuis le Cap Monday jusqu'au Cap Desseada, qui est à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud (69), la Direction du Détroit est Nord-Ouest Quart-d'Ouest, & Sud-Est Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quade jusqu'à celui de Desseada ; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest demi-Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce bras, *Long-reach*, ou Bras long, tandis que ses gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la nomma *South Désolation*, c'est-à-dire, Désolation du Sud. Le Cap *Pillar*, est à cinquante-trois degrés cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-douze degrés quarante-neuf minutes de longitude Ouest du Lezard.

Terres nommées Désolation du Sud.

Suivant l'estime du sillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desseada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. » Lorsque vous serez de» vant le Cap Pillar, faites route, dit-il, au Sud-Est Quart-d'Est, & mê-

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

(69) A soixante-douze degrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lezard ; distance de 1149 lieues du même Méridien. Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Est.

Narborough. 1669.

» me encore plus à l'Eſt. Ne perdez pas de vûe la Côte Méridionale ; il y » a, vers celle du Nord, un ſi grand nombre d'Iſles & de Golfes, qu'on » pourroit s'y méprendre, & s'y briſer.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Iſles, aſſez proches l'une de l'autre. La plus Orientale eſt ſeule ; & ſa figure eſt celle d'une mule de foin, ou d'un pain de ſucre. Les trois autres ſont plates. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt du Cap Pillar, à ſix lieues de diſtance ; & au Sud-Oueſt du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les Iſles *de Direction*. Il conſeille de doubler ces Iſlots, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Les Anglois vont relâcher à l'Iſle de N. S. Del-Socoro.

Après la fatigue & l'ennui d'un ſi long paſſage, le Vaiſſeau Anglois ſe trouva ſur une Côte d'Iſles, peu éloignées du Continent, qui laiſſoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de Montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Iſles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de ſecours à tirer pour ſes beſoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Noſtra-Sennora-Del-Socoro, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Eſt, elle s'éleve en rond. Vers le centre, elle eſt plus baſſe qu'aux deux bouts ; ce qui forme une eſpece de Selle. Au Sud, elle eſt bordée de rochers. Au Sud-Eſt, à l'extrêmité de l'Iſle, on en voit deux forts pointus, qui ſont joints enſemble, & dont le ſommet eſt tout blanc de fiente d'oiſeaux. Cette Iſle a cinq ou ſix mares d'eau douce ; mais elle eſt ſans fruits, & preſque ſans herbe, parce que les bois y ſont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête ſauvage, & preſque pas d'autres oiſeaux que des Milans, des Oyes ſauvages, & des Mouettes ; en un mot, rien qui pût ſervir à leur nourriture (70). Ils paſſerent dans une autre Iſle, plus proche du Continent, qui leur parut reſſembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur eſt de quatre lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans ſon Routier, la nomma, de ſon propre nom, l'Iſle de Narborough, avec la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Angleterre (71). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Iſles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Iſle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le ſuit, dans cette route, & juſqu'à Baldivia, ſur la Côte du Chili, d'où les obſtacles qu'il trouva de la part des Eſpagnols (72), & la fuite de pluſieurs de ſes gens, l'obligerent de retourner bien-tôt vers l'Eu-

(70) N. S. Del-Socoro eſt à quarante-cinq degrés de latitude du Sud, & à ſoixante-onze degrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lezard. Variation de l'Aiman, onze degrés à l'Eſt.

(71) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anſe du Continent, qui eſt d'environ trois lieues au Sud-Eſt de cette Iſle, eſt l'endroit qui eſt nommé S. Domingo, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(72) Pour concluſion des éclairciſſemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint perſuadé que ſi les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Eſpagne, la liberté du Commerce ſur cette Côte, ils en tireroient de très grands avantages. Les Habitans, dit-il, le deſirent beaucoup : mais les Gouverneurs Eſpagnols n'oſent y conſentir ſans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y ſoient contraints par la force ; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaiſſeaux de vingt ou trente pieces de canon, qui feroient en état de ſe mocquer de leurs défenſes. *Pages* 171 & 172.

NARBOROUGH. 1669.

rope, que pour l'accompager à ſon retour, & le voit repaſſer, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la deſcription fait le principal objet de cet Article. Ainſi, remettant la ſuite de ſes Obſervations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on paſſe à le repréſenter au commencement de l'année ſuivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit ſi claires, qu'il voyoit quelquefois à la diſtance d'une lieue.

1671. Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne ſe comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Deſſeada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Iſles de Direction, qui ſont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Oueſt de ce Cap. Une heure après, lorſqu'il les eut au Nord, à la diſtance de trois lieues, la ſonde ne put lui faire trouver fond que ſoixante-dix braſſes. On étoit à cinq heures du matin: le temps ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Deſſeada, quoiqu'il reſtât encore de l'obſcurité ſur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Eſt du Vaiſſeau, à huit lieues de diſtance. Dans un temps clair, on le découvre de quinze ou ſeize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent fais, d'Oueſt Sud-Oueſt, il gouverna Eſt Quart de Sud-Eſt, pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit, au-deſſus de l'eau, quantité de briſans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Oueſt du Cap Deſſeada, où les vagues s'alloient briſer avec une violence épouvantable. Le même ſpectacle ſe préſentoit, juſqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni coutant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuſe. A neuf heures du matin, le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaiſſeau, à la diſtance d'un mille & demi. Narborough fut ſurpris de ne trouver alors que cinquante-deux dégrés, cinquante-une minutes de latitude du Sud, dans le même endroit, où, ſuivant ſon eſtime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conſeille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap ſur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On eſt sûr alors de découvrir les quatre Iſles de Direction, qu'il eſt toujours aiſé de reconnoître à la deſcription qu'il en a donnée. Lorſque le vent eſt à l'Oueſt, les houles ſe briſent avec beaucoup d'impétuoſité contre ces Iſles, dont la plus Orientale eſt éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar eſt une pointe de rochers eſcarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Deſſeada fait la pointe Occidentale, & n'eſt gueres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Deſſeada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Eſt, & ne preſente que des Rochers d'une hauteur inégale. A l'Oueſt du même Cap, à la diſtance d'environ quatre lieues, les briſans ſont en grand nombre, & paroiſſent, au-deſſus de l'eau, comme des ruines de pluſieurs anciens bâtimens. On y voit auſſi des rebords de rochers enfoncés: ce ſont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart d'Oueſt des Iſles de Direction; tant la premiere entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la terre, le paſſage eſt ſans danger; mais ſi l'on vouloit entrer

Conſeils importans pour ceux qui rentrent dans le Détroit.

de la mer du Sud, dans le Détroit, sans l'avoir déja traversé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Ouest à l'Est, parce qu'à la sortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit, vers le Nord, il y a quantité d'ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Passage, que le Détroit même. On répete, avec Narborough, que le plus sûr est de suivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux, il faut gouverner Est-Quart de Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & Sud-Est Quart-d'Est. C'est dans cette direction, que le Canal court jusqu'au Cap de Quade (73).

NARBOROUGH. 1671.

Toute la Côte Septentrionale, tirant vers l'Est, depuis le Cap de Victoire, jusqu'au Cap Forward, est un Pays affreux, plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Détroit, à la distance de quinze lieues, vers l'Est, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Isles hautes, bordées de rochers. On rencontre aussi de grandes Bayes, & des Anses, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le passage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on seroit exposé mille fois au naufrage, surtout si le vent étoit à l'Ouest, & le temps couvert; ce qui ne discontinue gueres pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de Victoire, & le Cap de Quade, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Côte Septentrionale & ses dangers.

Le 6 Janvier, au soir, il jetta l'ancre devant la Riviere de Batchelor, avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui est d'ailleurs excellent sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses, seroit celui du Sud, qui le traverse, si la mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Riviere, l'espace de quatre milles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils eussent pris le temps de la haute marée. Ils marcherent l'espace de 5 ou 6 milles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espece de marbre blanc; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Observations sur la riviere de Batchelor.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vûe de la Riviere de Segars, devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, son Lieutenant (74), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêcherent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où

Riviere de Segars.

(73) *Ibid.* pages 182 & précédentes.

(74) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finissant ici son Journal, ce qui suit est tiré de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du Swepstakes, qui continua le sien jusqu'en Angleterre.

NARBOROUGH. 1671.

le Vaiſſeau ſortit heureuſement du Détroit, on ne vit qu'un ſeul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, ſans arc & ſans fleches. On crut comprendre, par ſes ſignes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour ſortir d'eſclavage.

Depuis le Cap Deſſeada, juſqu'à l'Iſle Eliſabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Iſle, juſqu'au Cap des Vierges, les Anglois en chercherent inutilement dans pluſieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrerent dans celle de Grégoire, qui eſt après le Cap du même nom, cinq ou ſix milles à l'Eſt du ſecond Détroit. Toutes ces Bayes ſont ſabloneuſes, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut, dans une petite Anſe ſabloneuſe, trois ancres, au-deſſus des traces de la haute marée. Il deſcendit au rivage, dans l'eſpérance d'y trouver du canon, & d'autres reſtes de quelque Vaiſſeau ſubmergé. Un de ſes Matelots y trouva quelques inſtrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclairciſſemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres étoient Eſpagnoles. A cinq ou ſix milles aux environs, la terre eſt remplie de Rats, qui ſe retirent dans des trous, comme les Lapins: quantité de coquilles, qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets.

Cap & Baye de Grégoire.

Débris d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

Peuplade de Rats.

L'eau douce manque au Port Deſiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été ſi ſatisfait des rafraîchiſſemens du Port Deſiré, y envoya ſa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais ſon étonnement fut extrême, de la voir revenir ſans en avoir pû tirer plus de cinq ou ſix tonneaux, & d'une eau même qui étoit ſaumache. Il n'explique pas la cauſe de ce changement.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

Trois mois & demi, d'une heureuſe navigation, firent arriver le Vaiſſeau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'eſtime de Peket, Lieutenant de Narborough, la différence de la longitude, depuis le Cap Blanco, juſqu'au Cap Lezard en Anglererre, eſt de ſoixante degrés quarante-cinq minutes $\frac{5}{10}$; & la diſtance Méridienne, de huit cens quarante lieues (75).

(75) *Ibidem*, pages 200 & précédentes.



§ V.

§ V.

VOYAGE DE FROGER,

OU

Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

Vers l'année *1686*, quelques Flibustiers de l'Isle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu pendant plusieurs années les Côtes de Carac, de la Nouvelle Espagne & de l'Isle de Cube, sans voir leur fortune plus avancée, résolurent de tourner leurs brigandages sur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoissoient deux Passages ; l'un, par terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui est incomparablement plus court, avoit été tenté avec succès par quelques autres Avanturiers ; mais outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui sont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Espagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courses. Le Passage du Détroit leur paroissant plus sûr, ils prirent cette route ; & d'heureuses témérités leur firent traverser, sans disgrace, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils se firent long-temps redouter des Espagnols du Chili & du Pérou, par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaisseaux, qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal disciplinée, n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite, ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choisissoient, au large, quelqu'Isle déserte, où ils passoient le temps dans une vie sensuelle ; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées, qu'ils retournoient au pillage.

Introduction. Origine du dessein de ce Voyage.

Flibustiers qui passent dans la Mer du Sud.

Conduite qu'ils y tiennent.

Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans, ils penserent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblerent dans l'Isle Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui se sentirent pressés du desir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit : mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons sans regret, & se mirent dans une Barque, résolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent, sur la Côte du Pérou, cinq Vaisseaux Marchands, entre lesquels ils choisirent celui qui leur parut le plus propre à soutenir la fatigue d'un long Voyage ; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils se flatterent

Par quelles avantures ils repassent le Détroit.

INTRODUCTION.

de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obstacles sembloient disparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point jusqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils se virent réduits à construire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richesses ; & quoique leur nombre fût diminué par la faim & la misere, les plus heureux arriverent à l'Isle de Cayenne.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Isle, & que d'autres retournerent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant se consoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un second Voyage, dans la Mer du Sud, & passerent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ses services à M. de Genes, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux ; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la premiere distinction s'intéresserent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir une autre Hemisphère, & l'espérance de s'enrichir, engagerent à faire la Campagne avec lui (76).

Caractere de Froger.

Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, saisit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit, dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer surtout à faire des Cartes particulieres de l'entrée des Ports & des Rivieres, soit par lui-même, soit en réformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles ; & jusqu'à lui, la Marine Françoise n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

1695. Escadre Françoise, & son départ.

L'Escadre de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (77). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695 ; & se trouvant le premier de Juillet, à la vûe du Cap-Verd, elle prit des rafraîchissemens à l'Isle Françoise de Gorée. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Negres de Ru-

(76) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Mauperas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. *in-12*, à Paris, chez Michel *Brunet*.

(77) On doit toujours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine : 1°. Le Faucon Anglois, de quarante-six pieces de canon, & de deux cens soixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2°. Le Soleil d'Afrique, de trente-deux pieces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du Parcy, Capitaine de Frégate legere. 3°. Le Séditieux, de vingt-six pieces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de la Roque, Capitaine de Fregate legere. 4°. La Félicité, Corvette de huit pieces de canon, & de quarante hommes. 5°. La Gloutonne, Flute, de dix pieces & de quatre hommes. 6°. La Féconde, Flute, de quatre pieces & de vingt hommes. Ces deux Flutes portoient deux Mortiers & six cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un voyage de long-cours.

FROGER. 1695.

fisque, sans rien ajouter à ce qu'on a vû, sous toutes sortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Escadre François alla porter la guerre, dans la Riviere de Gambra, ou Gambie, au Fort Anglois de Saint James, qui se rendit avec peu de résistance. Les Rois Afriquains, de plusieurs Contrées voisines, rendirent honneur au Pavillon de France. Ensuite M. de Genes, traversant la grande Mer qui sépare l'Afrique du Brésil, arriva le 24 de Novembre aux Isles de Sainte Anne, qui servoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorsqu'ils entreprirent la Conquête du Brésil. Elles n'en sont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui est entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre du côté de la Terre ferme, une Anse fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les seuls rafraîchissemens qu'on y trouve sont quelques fruits sauvages, du pourpier, & de petites cerises canelées, qui ont à peu près le goût des nôtres; mais on est réjoui par le chant d'une infinité de petits oiseaux, qui remplissent les Bois dont ces Isles sont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal, espece de petit Moineau, dont les aîles & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate très vive, si toutes ses observations n'étoient tombées sur le Colibri, petit oiseau de la grosseur du Hanneton & d'un plumage verd. C'est un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire sa substance des fleurs, comme les Abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il est fait d'un coton très fin, & suspendu à des branches fort menues (78). Les deux autres Isles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anse fort commode pour carener les Vaisseaux, & celle du Sud n'est qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Isles, on apperçoit, sur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Son Expédition à la Riviere de Gambie.

Cardinal.

Colibri.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on se trouva devant deux grandes Roches, assez éloignées l'une de l'autre, qui s'élevent comme deux pains de sucre à l'embouchure de la riviere de Janeyro. La description de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faisons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Riviere. Après avoir payé assez cher les rafraîchissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Isle *Grande*. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entieres d'Orangers & de Citroniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Matelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le Matelas comme neuf (79). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Cap de Frie.

Description de l'Isle Grande.

Poire de Mapou.

(78) Page 62. (79) Page 85.

FROGER. 1696.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouveller l'eau & le bois dans l'Anse de l'Isle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne sera pas ennuyeuse par sa longueur. Les observations de Froger seront réduites à celles qui lui sont propres, ou qui peuvent servir à l'éclaircissement des Relations précédentes.

Trois spectacles extraordinaires.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne cessa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois spectacles, plus surprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dormoient sur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiseaux, qui suivoient le Vaisseau comme des Canards. Le 31, la Mer fut si couverte de petites Ecrevisses rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (80).

Cap S. Yñez de-las-Barreras.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñez-de-las-Barreras, dont les Terres sont basses & paroissent stériles. La plûpart de ceux qui ont navigué sur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vûe d'un Vaisseau, les Sauvages font de grands feux, & des sacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des Vierges (81), exposa l'Escadre à donner sur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à se dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer aussi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le soir à l'entrée de la Baye de *Possession*.

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

Ainsi les François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit de si terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la saison, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas constamment ces deux avantages; mais la variété même du temps, qui les arrêta au milieu de leur course, prouve assez qu'ils manquerent de patience à leur tour.

Cap Entrana.

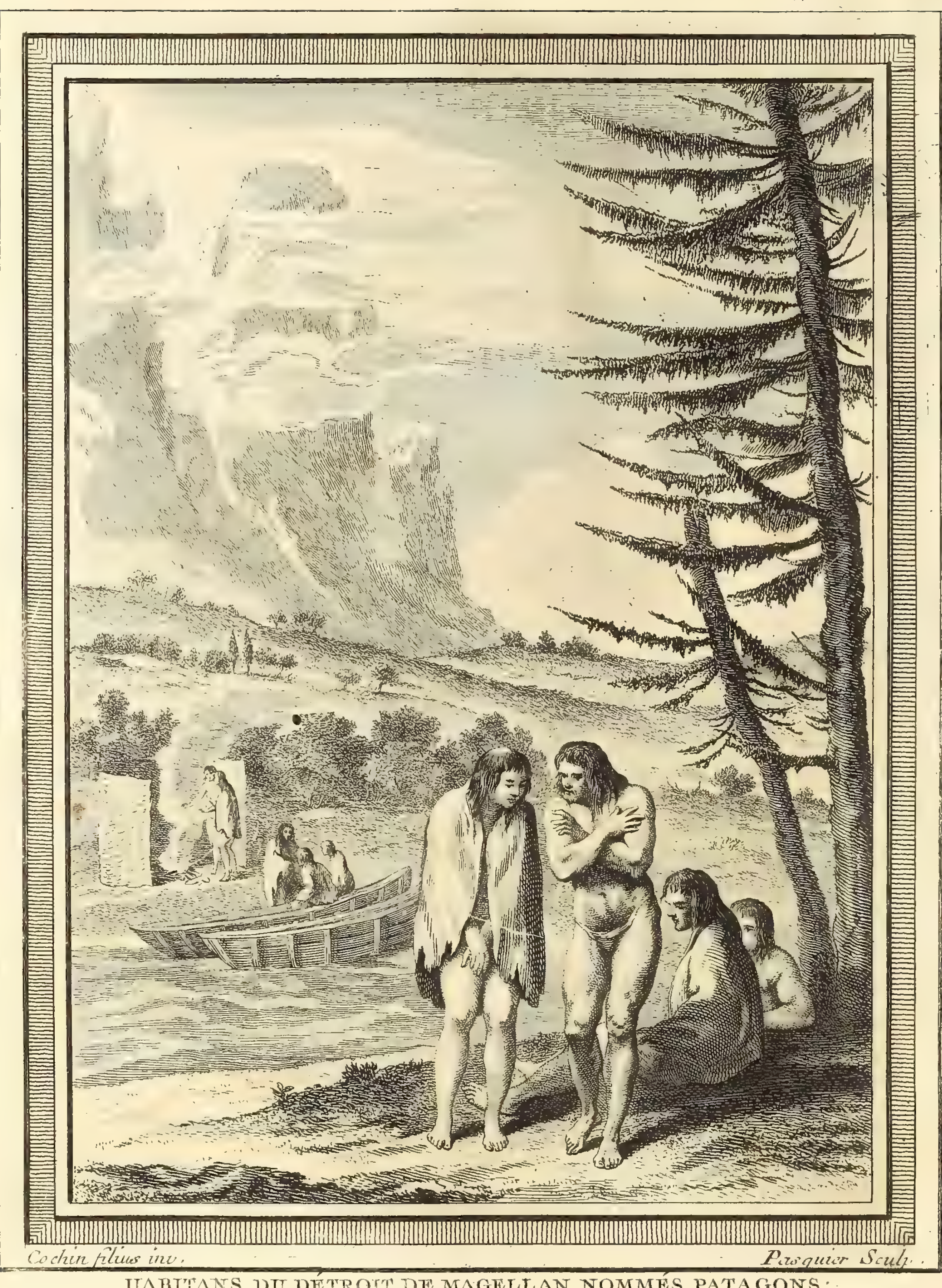
Baye du Boucaut.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublerent le Cap Entrana (82), pour aller mouiller à l'entrée de la Baye Boucaut, où ils virent quelques Baleines, & quantité de Marsouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoié jusqu'à midi, pour résister à la marée contraire, ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en est plate & stérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des Bécassines,

(80) Pages 87 & 88.

(81) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Description ne se trouvent point dans les autres Relations.

(82) Ce nom est nouveau; mais c'est la même Isle que les Anglois nomment Isle des Pingouins, parce qu'ils y en trouverent un grand nombre.



Cochin filius inv. *Pasquier Sculp.*

HABITANS DU DÉTROIT DE MAGELLAN, NOMMÉS PATAGONS;
LEURS BARQUES, LEURS CHAUMINES &c.

T. XI. N.° XI.

& d'autres oiseaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les terres, apperçurent même des Bœufs sauvages & des Chevres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuse quantité de Jambles & de Moucles, dont quelques-unes pesent jusqu'à demie livre; & les coquilles sont d'une beauté charmante.

Froger. 1696.

Le 16, on doubla le Cap Gregoire; & sur le midi, on mouilla une petite lieue au-dessous de l'Isle Saint Georges, dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Isle est d'une lieue. Elle est haute & seche. On y trouve des Champignons, des Oiseaux de Mer, & quelques Cases de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublerent pendant les jours suivans, firent différer à lever l'ancre jusqu'au 21. On rangea d'assez près l'Isle de Saint Georges, la sonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne se trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée sur la Carte. L'adresse des Pilotes sauva l'Escadre de ce danger. On mouilla, le soir, à six lieues de l'Isle de Saint Georges, dans une Anse où la Côte s'éleve agréablement, & commence à se couvrir de bois. Elle a de petites Rivieres, où l'on peut faire de très bonne eau. Le Selery, les Groseilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiseaux de Mer y sont en abondance.

Isle Saint Georges.

De cette Anse, où l'on fut retenu jusqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui est pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la premiere fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont représentés avec tant d'exagérations, jusqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaller des seaux de vin. Ils parurent fort sobres, & le plus haut n'avoit pas six pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui construisoient, sur le bond de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prierent les François, par divers signes, de n'y pas toucher. Une grande & veille femme, qui étoit avec eux, sembloit exercer quelque autorité sur les autres. Ils avoient des frondes & des fleches, avec cinq ou six petits Chiens, qui leur servoient apparemment pour la Chasse. Leurs fléches étoient armées de pierre à fusil, taillée en langue de serpent. Au lieu de fer, dont on observa qu'ils n'avoient aucune connoissance, ils se servoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la description: mais les François virent leurs Cases, qui ne consistent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelassent, pour se garantir des injures de l'air (83).

Premiers Sauvages que les François rencontrent.

Le 25, des vents variables & contraires obligerent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap Forward. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le soir au Cap de Hollande, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui sortoient d'entre deux Montagnes, & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présenta le premier: ce fut deux lieues au-dessus du Cap Forward,

(83) Page 97.

FROGER. 1696.

Baye Françoise, & Riviere de Genes.

dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au trois de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Riviere, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommerent Baye Françoise, & donnerent à la Riviere le nom de M. de Genes (84).

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5 ils reconnurent la Baye de Famine, où les Espagnols, qui s'y étoient établis sous le regne de Philippe II, seroient encore, suivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (85). Cette Baye est grande; le fond en est bon. Plusieurs grandes Plaines, dont elle est environnée, paroissent capables de culture, & le gibier y est en abondance.

Les François abandonnent leur entreprise.

Les jours suivans furent terribles, par la violence des coups de vents, qui repousserent un Vaisseau de l'Escadre jusqu'à la Baye Françoise. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires jusqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Escadre passa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conseil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on se détermina, si le vent ne changeoit pas dans l'espace de deux jours, à retourner vers l'Isle Grande, pour y renouveller les provisions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laisse pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient si légerement de résolution. » Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir » de faim, que de retourner sur ses traces. Ils s'accoutumoient déja à » manger des Rats, & les payoient quinze sols, prix courant (86). Il ajoute, » que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable aussi-tôt » qu'ils furent sous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui n'eut » pas plus de succès.

L'Escadre va se rafraîchir à S. Salvador.

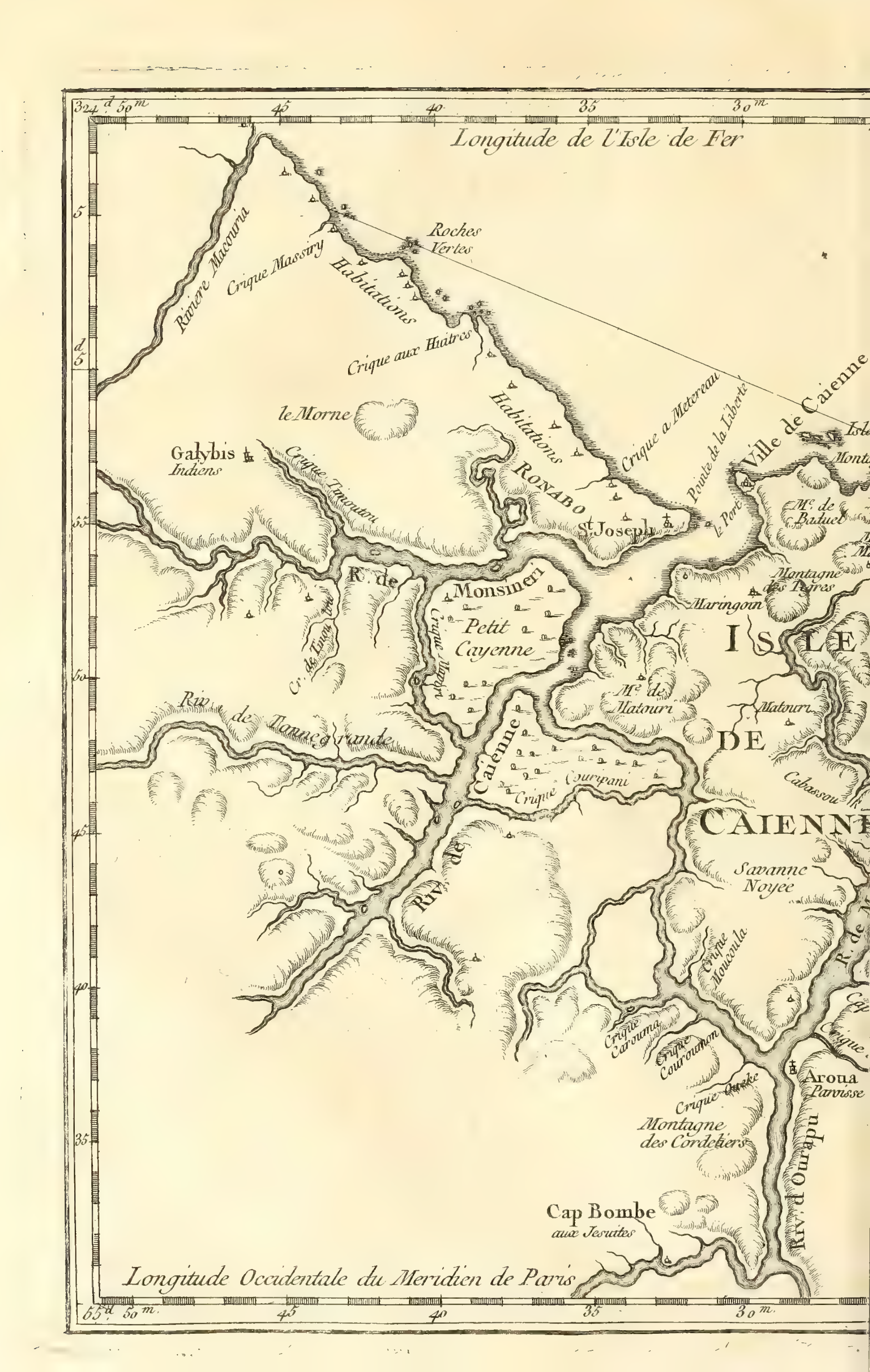
Quelques heures leur ayant suffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrerent dans la Mer du Nord le 7 d'Avril: les Côtes du Brésil leur promettoient les mêmes secours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils se rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de Saint Salvador, dont Froger fait une description (87), qui sera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes résolut de visiter la Cayenne, Isle Françoise, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis en 1677. par M. le Maréchal d'Estrées, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, premiere année de leur possession.

Elle se rend à l'Isle de Cayenne.

Sa Route.

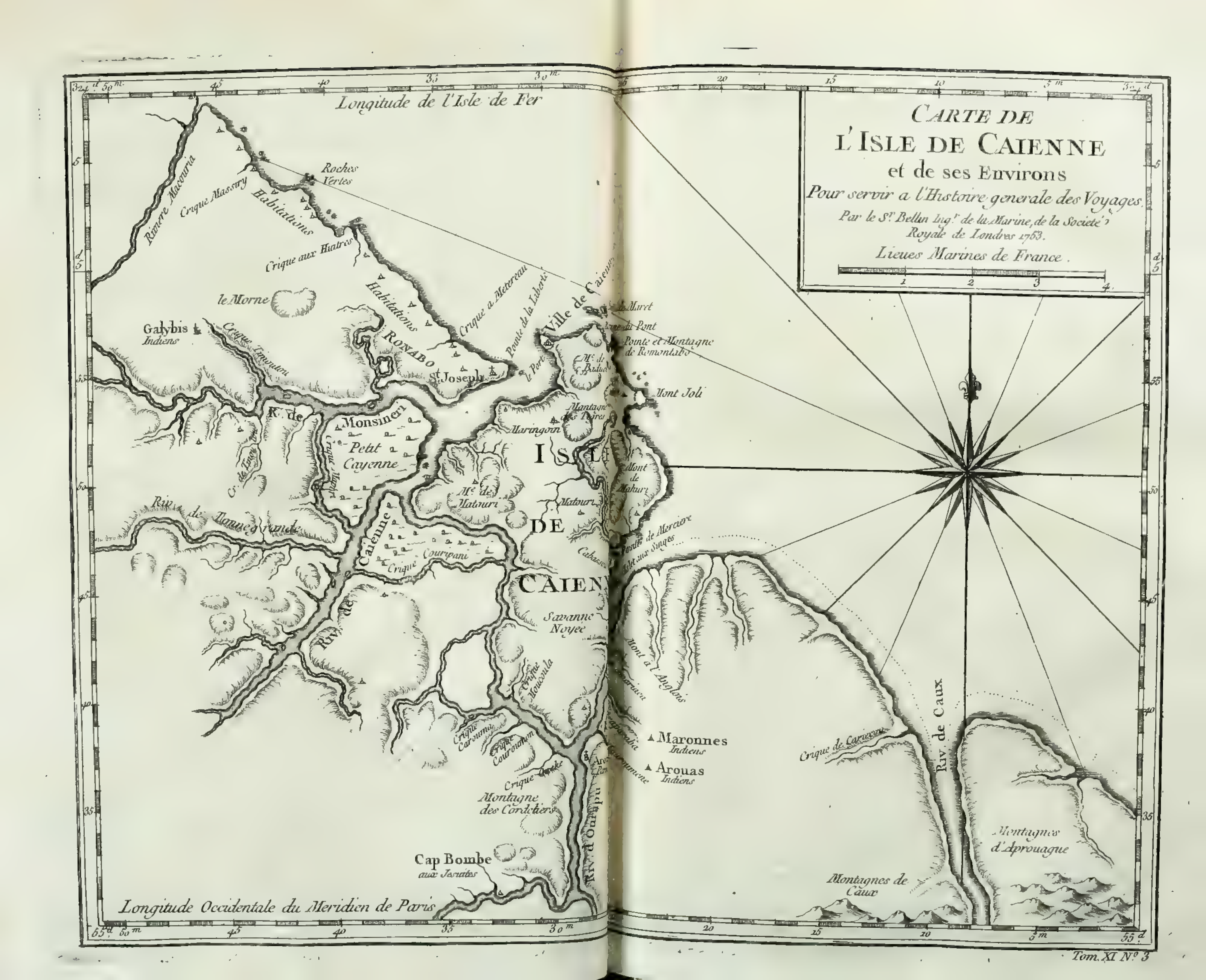
L'Escadre quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes sortes de rafraîchissemens; & doublant le Cap Saint Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse, par ses bancs de roches, & parce que les grains y sont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint Augustin, dont on se croyoit à plus de trente

(84) Page 100.
(85) Page 101.
(86) Page 104.
(87) Pages 134 & suivantes.



Longitude de l'Isle de Fer
Roches Vertes
Riviere Macouria
Crique Massiry
Habitations
Crique aux Huitres
le Morne
Habitations
RONABO
Crique a Metereau
Pointe de la Liberté
Ville de Caienne
Galybis
Indiens
Crique Timoutou
St. Joseph
le Port
Mt. de Baduel
Montagne des Tigres
Maringouin
R. de
Monsineri
Petit Cayenne
Crique Mapiri
Cr. de Tingu
ISLE
Mt. de Matouri
Matouri
Riv. de Tonne grande
Riv. de Caienne
Crique Couripani
DE
Cabassou
CAIENNE
Savanne Noyee
Crique Moucoula
Crique Carouma
Crique Courounon
Aroua
Paroisse
Crique Oueke
Montagne des Cordeliers
Riv. d'Ourapu
Cap Bombe
aux Jesuites
Longitude Occidentale du Meridien de Paris


CARTE DE
L'ISLE DE CAIENNE
et de ses Environs
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin Ingr. de la Marine, de la Societé Royale de Londres 1753.
Lieues Marines de France.
1
2
3
4
Mont Joli
Mont de Mahuri
Pointe de Merciere
Islet aux Singes
Pointe et Montagne de Romontabo
Mont à l'Anglois
Maronnes Indiens
Arouas Indiens
Crique de Cariacou
Riv. de Caux
Montagnes d'Aprouague
Montagnes de Caux
Tom. XI. No. 3.



CARTE DE
L'ISLE DE CAIENNE
et de ses Environs
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin Ingr. de la Marine, de la Societé Royale de Londres 1753.
Lieues Marines de France.
1
2
3
4
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Roches Vertes
Riviere Macouria
Crique Massiry
Habitations
Crique aux Huitres
le Morne
Habitations
Crique a Metereau
Pointe de la Liberté
Ville de Caienne
Galybis
Indiens
RONABO
St. Joseph
Le Port
Pointe et Montagne de Romontabo
Mont Joli
Monsineri
Petit Cayenne
Maringoin
ISLE DE CAIENNE
Montagne des Tigres
Mont de Mahuri
Mt. de Matouri
Matouri
Pointe de Mercière
Cabassou
Crique Courpani
Riv. de Caienne
Savanne Noyee
Mont a l'Anglois
Crique Mouenula
Crique Carouma
Crique Courouaion
Crique
Montagne des Cordeliers
Riv. d'Ouyapu
Maronnes
Indiens
Arouas
Indiens
Riv. de Caux
Crique de Caraguy
Cap Bombe
aux Jesuites
Montagnes d'Aprouague
Montagnes de Caux

lieues ; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant passé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portoient vers l'Ouest. Ils continuerent de courir au large, pour se mettre à la hauteur du Cap d'Orange (88). Le 27, lorsqu'ils se croyoient encore à plus de soixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuse, & qu'elle étoit un peu douce ; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones, qui, par sa rapidité conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours suivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre lieues, sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange ; le 30 ; & le même jour, ils doublerent une grosse Roche, nommée le Connétable, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillerent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Islots qui en sont fort proche.

FROGER. 1696.

Eau du Fleuve des Amazones.

Les Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parce que la Mer étoit basse. On se servit, autant qu'il fut possible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Isle, où il y a si peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée sous le canon de la Ville, à une portée de pistolet du rivage.

Description de l'Isle de Cayenne.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guaiane, à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle est formée par deux bras de Riviere, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer, & si marécageuse dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les Marais sont couverts de Mangles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelassement forme une espece de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre (89).

La situation de la Ville est à l'Occident de l'Isle, où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries, qui montent à près de soixante piéces de canon. Sa Garnison étoit alors de deux cens hommes de troupes reglées, & le nombre de ses Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Isle, où à peu de distance sur la Côte, & qui, à la moindre allarme, sont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de Féroles, avoit l'administration suprême de la Justice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne ; mais, sans parler des édifices, il ajoute uniquement que

(88) Les Hollandois, après avoir passé la Ligne sont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour se rendre à Surinam, & de suivre la Côte avec le Courant. *Page* 151. On commence de ce Cap, à voir des Montagnes dans le fond des terres. *Page* 153.

(89) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Asie, que les branches de ces arbres se courbent vers la terre où elles prennent racines, & forment des bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

FROGER. 1696.

les Jésuites, qui sont chargés de l'administration spirituelle, ont une Eglise dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Isle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal sain, non-seulement parce que le terrein y est plein de bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient presqu'aussi-tôt qu'ils voyoient le jour: mais depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes.

Son Commerce.

Le principal commerce de l'Isle consiste en Sucre & en Rocou; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Esclaves pour y travailler. Aussi les Navires y passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaison. Les marchandises, que l'on y porte de France, sont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes salées. Les Bœufs y sont très-rares. Il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parce qu'on veut leur laisser le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Ferremens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare: mais les Flibustiers, qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magasins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque temps, un Commerce assez avantageux d'Esclaves, de Poisson sec, & de Hamacs avec les Indiens de la Riviere des Amazones: mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faisoient cruellement massacrer tout ce qui s'opposoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Riviere, & se proposoit d'en chasser les ennemis de son Commerce. Outre l'ancien interêt de l'Isle, il avoit découvert que la Riviere des Amazones a des Mines d'argent.

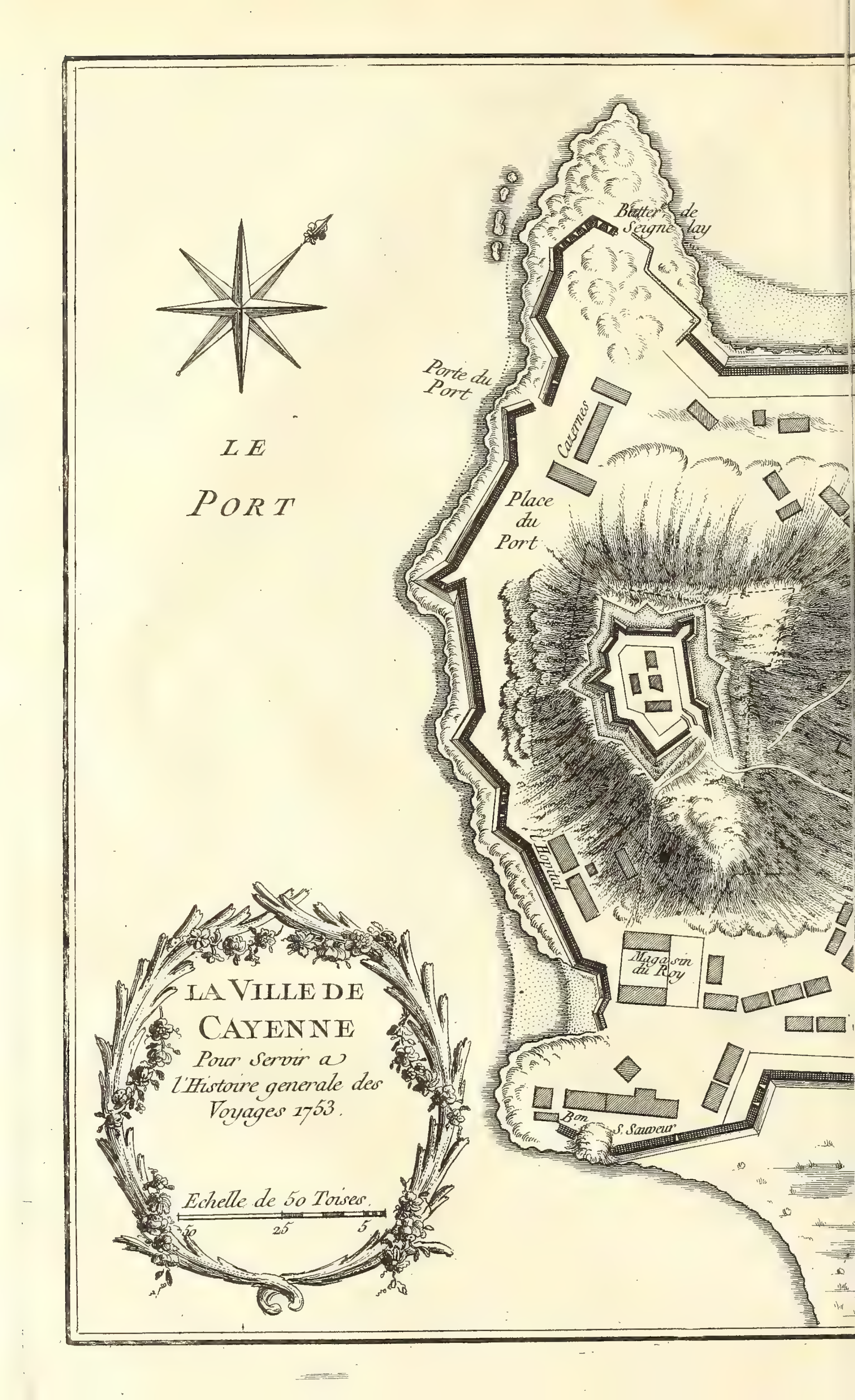
Ses productions.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Isle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle est très-fertile aussi en Maïz & en Manioc. Il y croît de la Casse, des Papaies, des Pommes d'Acajou, de la Vanille & de la Pite, espece d'herbe, dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soie, dont Froger croit qu'il ruineroit le Commerce, si l'usage en étoit permis en France (90).

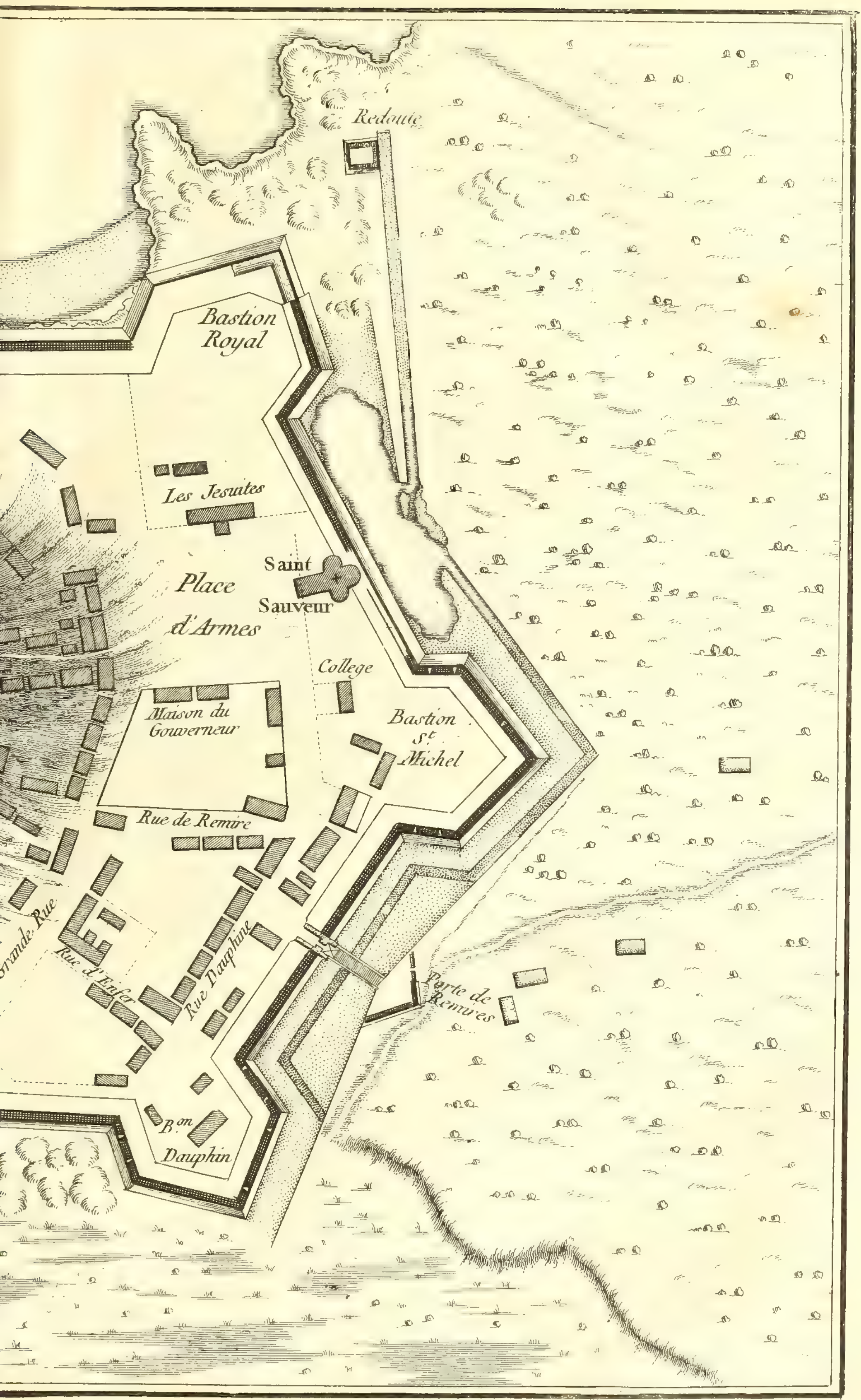
L'Ebene noire, la verte, le bois de Lettre, le bois de violette, & d'autres bois de Teinture & de Menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le Poisson & le Gibier y sont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil est de la grosseur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne est une espece de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant; mais voleur, & très sensible au froid, comme les Sagouins du Brésil. On trouve, dans l'Isle, de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux,

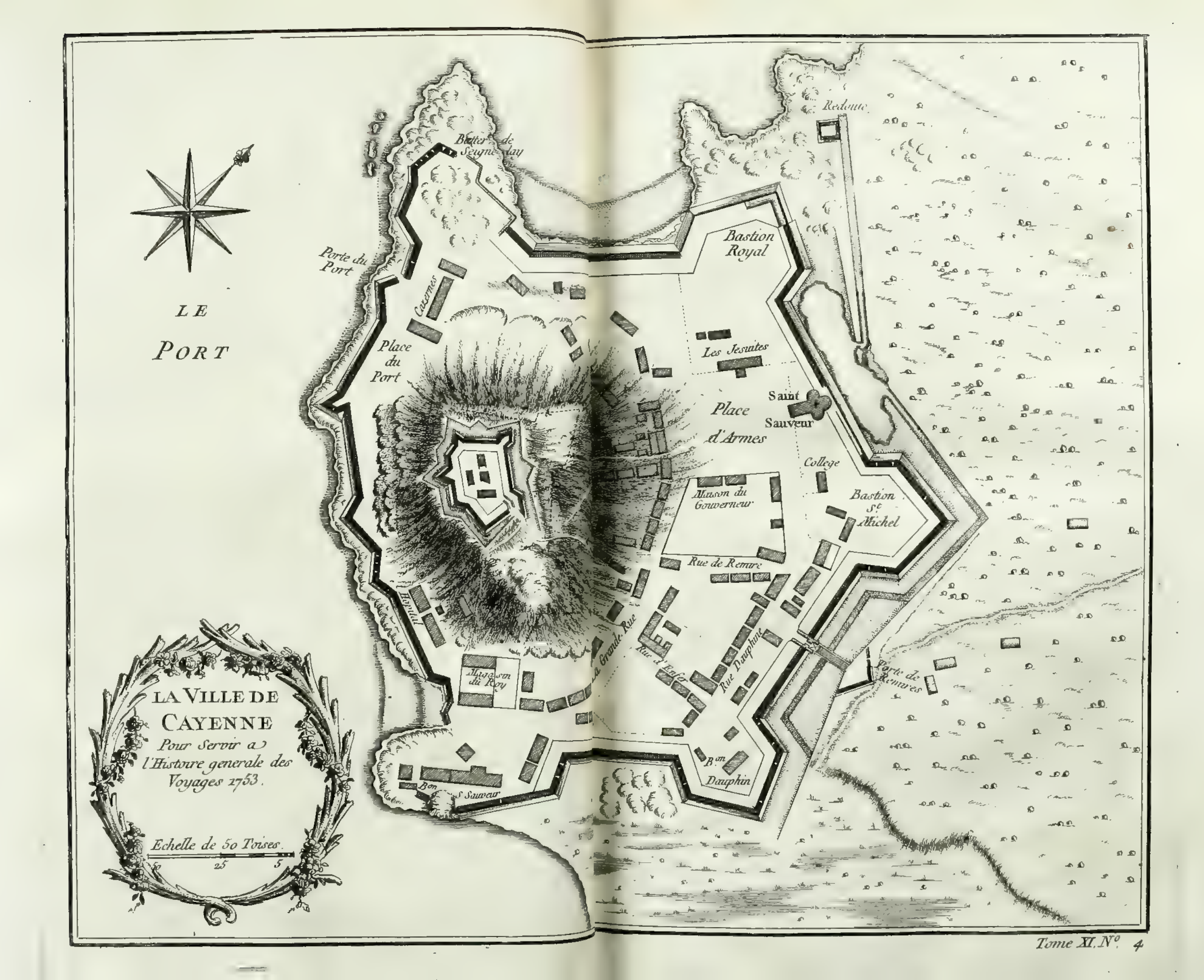
(90) Page 162.

les



Batter. de Seigne lay
Porte du Port
LE PORT
Casernes
Place du Port
l'Hopital
Magasin du Roy
Bon S. Sauveur
LA VILLE DE CAYENNE
Pour Servir a l'Histoire generale des Voyages 1753.
Echelle de 50 Toises
50
25
5


Redoute
Bastion Royal
Les Jesuites
Saint Sauveur
Place d'Armes
College
Maison du Gouverneur
Bastion St. Michel
Rue de Remire
Grande Rue
Rue d'Enfer
Rue Dauphine
Porte de Remires
B.on Dauphin


LA VILLE DE CAYENNE
Pour Servir a l'Histoire generale des Voyages 1753.
Echelle de 50 Toises.
50
25
5
LE PORT
Porte du Port
Casernes
Place du Port
Hopital
Magasin du Roy
Bon. S. Sauveur
Redoute
Bastion Royal
Les Jesuites
Place d'Armes
Saint Sauveur
College
Maison du Gouverneur
Bastion St. Michel
Rue de Remire
La Grande Rue
Rue d'Enfer
Rue Dauphine
Bon. Dauphin
Porte de Remires

Tome XI. N°. 4

FROGER. 1696.

les Perroquets y sont d'une beauté singuliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains Reptiles. Les Bois sont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oiseau de la grosseur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir sur le dos & blanc sous l'estomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un Pigeon. On admire particuliérement son bec, qui est presqu'aussi gros que son corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'Ebene & de l'Ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite (91). Les Flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes, comme les Canards; & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Son Gouvernement.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la Riviere de Marouy, qui le sépare de la Colonie Hollandoise de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, sur les Rivieres de Parou & de Macabu. Ce Pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & se colorent de Rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brasselets de rassade. La plûpart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piece d'argent, ou un gros grain de cristal verd, qui vient de la Riviere des Amazones. On distingue une Nation entiere, où l'usage est de se faire un trou fort large à la levre d'en bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de Carret.

Habillement des Indiens.

Leur industrie.

Les hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la Chasse & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail; de la Poterie, qui n'est pas moins estimée; & des Paniers, emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, sur leurs callebasses, diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la Guerre, s'ils apprennent que leur femmes soient accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs Maisons, ils se ban-

Quelques-uns de leurs usages.

(91) Page 164.

FROGER. 1696.

dent la tête ; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment Carbet, où plusieurs Familles vivent ensemble, sous un Capitaine. Ils se nourrissent de Cassave, de Maïs, de Poissons & de Fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivre à la Guerre. Froger, qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation, puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (92), assure qu'ils mangent la chair de leurs Prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre ; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de Cassave & de Fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les Astres ; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les Vieillards. Lorsque la Mort en enleve un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, sans autre cérémonie que de s'enivrer : mais après lui avoir laissé le temps de pourrir, ils assemblent les Habitans des Carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (93).

Leur Religion.

Etrange respect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Description de l'Isle Cayenne, par Antoine Biet.

Antoine Biet, qui publia, en 1674 (*), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Françoise, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de Camargue, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont le principal, qui est Cayenne, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une se nomme la Pointe de Ceperou. C'est à cette Pointe, que dans l'entreprise dont Biet raconte l'Histoire, on construisit un Fort, sur une petite colline, qui prend sa racine de la Mer, & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode, excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le

D'où elle tire son nom.

Pointe de Ceperou où le premier Fort fut construit.

(92) Page 166. (93) Pages 171 & précédentes. (*) A Paris, *in*-4°, chez Clousier.

secours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits, à cent pas de la colline; mais, dans la supposition d'un siége, il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croissant, plus de cent Vaisseaux à l'ancre, sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port, en forme aussi de croissant, dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher, le rivage de la Mer est un beau sable, d'un quart de lieue de longueur, jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui tarit par intervalles. Tout l'espace, depuis le Fort jusqu'au Ruisseau, est un terrein plat & capable de culture.

Pointe de Conobebo.

De l'autre côté, du même Ruisseau, on rencontre une colline, qui, s'avançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine sort sous une Roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobebo*. Elle est de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'Anse de Conobebo. Le terrein en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata*. Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'Anse de Romata. C'est encore un parfaitement beau terrein; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrêmité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse ou le Rivage de Remire, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse que dans les deux premieres tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine jusqu'à une petite Riviere, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Riviere, dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet; & le reste du terrein, qui est fort uni, se trouve mêlé de Savanes, ou de belles Prairies, dont les herbes sont excellentes (94).

Création fort singuliere de leurs Capitaines.

Biet, dont la sagesse & la piété sont des garants continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une Guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premiérement, raconte Biet, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa Case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la Case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine

(94) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. pages 95 & précédentes.

FROGER. 1696.

la liberté de se remuer. On suspend au-dessus, le Hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

Epreuve sans exemple.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de Millet bouilli & de Cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de cenx qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront desormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; au mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legere marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa Prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Elles finissent encore plus singuliérement.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solemnellement, & viennent se cacher aux environs de la Case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paroissant tous avec la fléche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la Case; ils prennent le Novice, déja fort extenué de son jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans son Hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un discours préparé; & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse, autour de lui, quantité d'herbes très fortes & très puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son Hamac; & s'il y demeure constamment, il tombe dans des pamoisons si profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ses forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire

autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses Fourmis noires, dont la picqûure est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il se leve ; & s'il a la force de se tenir debout, on lui verse, sur la tête, une liqueur spiritueuse, au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt, dans la Riviere, ou la Fontaine la plus voisine ; & retournant à sa Case, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors, il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à sa Dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un Canot, qu'on doit avoir fait soi-même ; ce qui demande encore un travail long & pénible (95).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode aussi étrange pour la création des Piaies, ou des Médecins.

La méthode du Pays, pour faire les Piaies (*), qui sont les Médecins, n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'Ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il est exténué jusqu'à manquer de force. Les Anciens Piaies s'assemblent, & se renferment dans une Case, pour lui apprendre le principal mystere de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines Puissances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au lieu de le foueter, comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que dans sa foiblesse il tombe sans connoissance. Mais on la lui rappelle, avec des ceintures & des colliers remplis de grosses Fourmis noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remédes, on lui met, dans la bouche, une espece d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la premiere année, à ne manger que du Millet & de la Cassave ; la seconde, à manger quelques Crabbes avec cette espece de pain ; & la troisiéme, à se contenter encore d'y joindre quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeller à la visite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puissances infernales ne mérite pas le soin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonstances : mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connoissance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, » avec lesquels ils font des cures admirables. Ils ont des

Simples d'une vertu admirable.

(95) *Ibidem*, pages 376 & suivantes.

(*) Froger donne ce nom à leur Divinité.

FROGER. 1696.

» racines, qui guérissent les plaies les plus empoisonnées, & qui ont la force » d'en tirer les fléches rompues. Biet assure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Isle de la Barbade (96). Pourquoi les François de la Cayenne, à qui ces connoissances doivent être familieres, ne nous communiquent-ils pas un trésor plus précieux que toutes les productions de leur Isle ?

Intempérance des gens de Mer.

L'Escadre Françoise passa trois semaines à rétablir ses Malades. Froger fait une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours, à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de Vin & d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Escadre reçurent leur solde pour un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une si belle occasion, ils bûrent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Isle.

1697. Retour de l'Escadre à la Rochelle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25; & passant par la Martinique & la Guadeloupe, sans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont jettées fort

(96) *Ibid*, pages 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques observations curieuses sur la Langue de cette Côte. Elle est, dit-il, d'une singuliére stérilité. Comme ces Sauvages ne connoissent aucune sortes d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le ministere des sens. Aussi n'a-t-on pas besoin de beaucoup de temps ni de peine pour les entendre. » Des huit » parties de l'Oraison, dont nous composons un discours, ils n'en ont que deux; » sçavoir, le nom des choses, & le Verbe, » pour représenter les actions & les passions. » Ils ont deux sortes de Noms, le Substantif & l'Adjectif; mais sans distinction de » Nombre, sans Cas & sans Articles. S'ils » veulent nommer du Pain, ils disent » *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient » à Pierre, ils disent *Meiou Pierre*. Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils se servent du mot *Papo*, qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent représenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom Taponimé, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une seule terminaison pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoûtent la négation *Oua*, qui signifie proprement Non. Par exemple, les François sont bons, *Francici troupa* : les François sont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, & pour distinguer les Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe substantif, ni de Conjugaison des Verbes, ni de passif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que jusqu'à quatre : 1, Annik; 2, Oko; 3, Orona; 4, Acourabamé. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupemé* signifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils se servent de leurs nœuds. Biet joint, à plusieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a pû recueillir. Une singularité qu'il fait observer encore, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon*; & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubon nisau*; une femme, *aou Ceperiri nisan*. Biet n'explique pas d'où cette différence est prise. *Ibid, pages 594 & suivantes.*

au large par la rapidité des Courans, & dispersées dans toute cètte Mer par les vents d'Aval, qui regnent continuellement sur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Escadre vint mouiller heureusement (97) devant la Rochelle.

§ VI.

VOYAGE DE WOODES ROGERS

Aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

Introduction.

De plusieurs Observations politiques, qui servent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour sur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conséquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne se sont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonstances ayant changées depuis le commencement du dix-huitiéme siécle, il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

Eclaircissement sur les Voyages des Anglois par le Sud-Ouest.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation, jusqu'au temps de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud, que dans ses Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, sans quelque dure restriction, que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte. » Les trésors immenses » des Indes Occidentales se rendoient, dit-il, tous les ans au Port de » Cadix, où la plûpart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins » d'intérêt. Nos marchandises y étoient embarquées tous les ans, sous les » noms de nos Facteurs Espagnols, ou vendues aux Marchands de cette » Nation, qui les envoyoient aux Indes pour leur compte; & nous avions, » au retour, de l'or, de l'argent, & d'autres richesses. Il y avoit d'ailleurs » un Commerce secret, par la voie de la Jamaïque, sur les Côtes de la » Mer du Nord; mais il se faisoit avec beaucoup de risque, parce que les » Garde-Côtes Espagnols enlevoient tous les Vaisseaux Anglois qu'ils » pouvoient surprendre. Cependant, comme nous leur fournissions de meil» leures denrées, & à plus bas prix, qu'ils ne les avoient de leurs Galions, » non-seulement leurs Marchands, mais leurs Garde-Côtes mêmes trafi» quoient sourdement avec nous, lorsqu'ils y voyoient de la sûreté.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Espagne, jusqu'à la Grande Alliance de 1701. La Maison d'Autriche, incapable par elle-même de se remettre en possession de cette Couronne, implora le secours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ses Alliés des frais de la

(97) Un Vaisseau, que les vents en avoient séparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands, pour faire du Chocolat à son Equipage. Cette liqueur étoit assez nourrissante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parce qu'elle leur étourdissoit la tête. *Pages 216 & 217.*

INTRODUCTION.

guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Espagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer de Sud, deux Vaisseaux chargés des productions de leurs Manufactures, sous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour essayer d'y établir quelque Commerce (98). Le succès avoit si bien répondu à leurs espérances, qu'ils continuerent d'y faire un trafic d'une vaste étendue, & que dans une seule année, on y vit jusqu'à dix-sept de leurs Vaisseaux, de Guerre ou Marchands. » Woodes Rogers » ne craint pas d'avancer, sur des témoignages, qu'il croit certains, que » dans les premieres années de ce siécle, ils rapporterent en France, sans » aucune exagération, plus de cent millions de risdales, qui montent » presqu'à vingt-cinq millions de livres sterling; outre ce qu'ils acqueroient » par leur trafic à la Mer du Nord, en servant de Convoi aux Galions ou » à la Flotte d'Espagne, pour le voyage & le retour des Indes Occidenta- » les. C'est par ces deux moyens, qu'ils se rendirent absolument maîtres » d'un Commerce inestimable, qui les mit en état de résister à la plûpart » des Puissances de l'Europe, & de soutenir une guerre, sous le poids de » laquelle ils auroient succombé sans cette ressource.

Observations de Rogers sur les intérêts de sa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha sa Nation, de tirer plus d'avantages de son alliance avec la Maison d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a besoin, dit-il, que de son expérience, pour assurer que cette entreprise pouvoit réussir; & s'il avoit eu des forces suffisantes, pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etablissemens. Après avoir refléchi sur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il est difficile à plusieurs Vaisseaux de faire un si long Voyage de Conserve. 2°. Qu'il ne l'est pas moins de se munir de vivres & d'autres secours, pour aller & revenir, dans la supposition de quelque disgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener assez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Objections qu'il se fait.

Comment il y répond.

Rogers croit bien répondre à la premiere, en établissant, par son expérience, que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t'il, que des Flottes entieres vont aux Indes Orientales & reviennent de Conserve, quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes, il répond que les deux Vaisseaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé

(98) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il se vante d'avoir une Copie. *Voyez* ci-dessous.

de

de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporteroit donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de temps qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les Rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Isles du Cap Verd & au Brésil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est gueres de plus que dix semaines. On arrive alors au Chily, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt. INTRODUCTION.

Enfin, pour réponse à la quatriéme objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagêne & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Aveu contraire à ses espérances.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. » Il est certain, dit-
» il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y maintiendrons jamais nos avan-
» tages, sans une Colonie: mais, s'il m'est permis de m'expliquer ouver-
» tement, il n'est gueres probable que nous puissions rétablir notre Com-
» merce en Espagne, pendant que cette Couronne sera sur la tête d'un Mo-
» narque François. En vain aspirons-nous au Commerce de la Mer du Sud.
» Nous n'y réussirons pas, si nous ne nous en saisissons pendant la guerre,
» pour obtenir qu'il nous soit confirmé par un Traité.

WOODES ROGERS. 1708.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raisonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaisseaux, nommés le Duc & la Duchesse, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un Voyage de long-cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déja signalé par de célebres Voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'instructions plus sages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conseil mieux reglé que celui qui fut établi dans les deux Vaisseaux; & pour conserver une relation exacte & fidéle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut exposé à la vûe de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le mon-

Départ de la Rade Royale.

WOODES ROGERS. 1708.

Remarques sur le Journal de Rogers.

de, de corriger sur le champ les moindres erreurs (99). Au reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (1). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Piece, n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conservée, dans une Note (2).

(99) Edition d'Amsterdam 1716, 2 volumes *in*-12.

(1) La plûpart sont tirés de sources suspectes; sur-tout ceux qui regardent les Jésuites du Paraguay.

Journal de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo.

(2) Beauchêne-Gouin, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je sache, qui ait passé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges, (ou de la Vierge) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famine; & quoique ce fût ici la plus rude saison de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à ce Havre, lui parut aussi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y essuya de grosses bourrasques de pluyes & de neiges, qui venoient de l'Ouest. Il compte qu'il seroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues; & qu'on pourroit semer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Isle Elisabeth. A la vûe des feux qu'il découvrit sur la Terre De-Fuego, il s'y rendit avec sa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou soixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort misérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une espece de tunique, qui ne leur passe point les genoux, faite de peaux de Bêtes sauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, sont aussi couvertes. Quelques-uns même se rendirent à bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinssent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile; & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le suivre de France, qu'ils trouveroient de ses Lettres au Port Galant, il y toucha. Il observe que le climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y sont violentes, & les bons mouillages très rares. Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jérôme, une Isle qui n'est marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus considérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit possession de l'Isle, & lui donna le nom d'Isle de Louis le Grand. Le Passage de ces Détroits, dit-il, est sûr dans la bonne saison, mais très difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla visiter le Port de San-Domingo, qui est la Frontiere des Espagnols, & le seul lieu où il croit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parce que tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jetta l'ancre à l'Est d'une Isle, qui porte différens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent Sainte Magdelaine. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buissons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est: d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y est très humide, par les pluies & les brouillards, qui viennent des Montagnes, dont elle est environnée. Il voulut passer ensuite à la découverte de quatre Isles, qui sont à la vûe de celle-ci & du Continent: mais, un vent du Nord-Ouest & l'épaisseur de la Brume lui ayant fait perdre la Terre de vûe, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette Frontiere. Il ajoûte que le Pays est rempli de hautes Montagnes, jusqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol, qui avoit passé l'Hyver dans ces Quartiers, l'assura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaisseaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans sur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un assez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chily, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap

CARTE RÉDUITE DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE DE L'AMERIQUE.

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Par le S.r Bellin Ingenieur de la Marine, De la Societé Royale de Londres, &.ca



Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des deux Vaisseaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, sans passer par les routes connues, & s'en ouvrir par conséquent une nouvelle, qui n'est ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

WOODES ROGERS. 1708.

Par quelle voye Rogers passe dans la Mer du Sud.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de Joncs marins fort hauts, presque tout ronds & branchus, qui paroissoient sur divers Rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Duchesse, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrêmité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Isles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Isles de Falkland, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juste, quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu est sous le cinquante-uniéme degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vûe d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la Cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme Fastnele, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrêmité Nord-Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les Côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Situation des Isles de Falkland.

Autres observations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc.

de Horn, qu'il place sous le cinquante-huitiéme dégré quinze minutes de latitude Australe, & son passage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre jusqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux dégrés quelques minutes, une petite Isle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'est pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans à peu de distance de cette Isle; & le 20, il se rendit à celle de Sebald de Wert, dont le terrein est marécageux, sans arbres, mêlé de quelques Montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'Oiseaux de Mer. *Ibid, pages 187 & précédentes.*

WOODES ROGERS. 1708.

A six heures du soir, on la perdit de vûe, sans avoir pû reconnoître si elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain à l'Est, depuis la petite Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de Brume, on ressentit un froid très vif. Le 5, la Mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, sous le soixante-uniéme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuviéme degré cinquante-huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (3).

1709.

Jusqu'où Rogers s'avance au Sud.

Il se trouve dans la Mer du Sud sans le sçavoir.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (4). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-Quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint Etienne, sur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud, à quarante-sept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, & souhaitoient impatiemment d'arriver à l'Isle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Isle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Ce n'est pas pour en donner ici la Description, qu'on y a conduit les deux Vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Histoire d'Alexandre Selkirk, Ecossois, abandonné dans l'Isle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaisseaux Espagnols ou François; & dans la nécessité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vûe de la Baye

(3) Pages 171 & précédentes.

(4) *Ibidem.*

(5) Dampier, qui étoit alors sur le même Vaisseau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à son habileté.

du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaisseau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Ouest; & ces deux Bayes sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecossois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaisseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

» Il avoit vû passer quantité d'autres Bâtimens, pendant le séjour qu'il » avoit fait dans cette solitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux, » qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'Equipage, » qui l'avoient apperçu, avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jusques dans les Bois. Il s'étoit heureusement dérobé à leur fureur, en » grimpant sur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur » avoit vû tuer plusieurs Chevres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas » fait de difficulté de se livrer à des François, s'il eût vû paroître quel- » qu'un de leurs Vaisseaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'exposer à mou- » rir dans un lieu desert, que de tomber entre les mains des Espagnols, » qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux Mines, » dans la crainte qu'il ne découvrît aux Etrangers ce qui appartenoit à la » Mer du Sud.

Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fife, en Ecosse; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine; qu'ayant été abandonné dans l'Isle, par le Capitaine Pradling, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins; outre que son Vaisseau étoit en mauvais état: » qu'étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, » il avoit souhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refusé de le » recevoir. Il ajoûta qu'il avoit déja touché à cette Isle, dans un autre » Voyage, & qu'on y avoit alors laissé deux hommes, qui n'y avoient passé que » six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avoient abandonnés. Cet exemple » l'avoit soutenu contre les premiers mouvemens du desespoir, en lui fai- » sant espérer le même traitement.

» Il avoit été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques » livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un » chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ses instrumens & ses » Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de » peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux Cabanes de branches d'arbres, » l'une à quelque distance de l'autre. Il les couvrit d'une espece de Joncs, » & les doubla de peaux de Chevres, qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit » besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire » du feu, avec deux pieces de bois de Piment qu'il frottoit, sur le ge-

WOODES ROGERS. 1709.

» nou, l'une contre l'autre. La plus petite de ses Hutes lui servoit de Cuisine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pseaumes & prioit Dieu. Jamais il n'avoit été si bon Chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou manque de pain & de sel, il ne mangeoit qu'à l'extrêmité de la faim. Il n'alloit se coucher que lorsqu'il ne pouvoit plus soutenir la veille. Le bois de Piment lui servoit à cuire sa viande & à l'éclairer ; & son odeur aromatique récréoit ses esprits abbattus.

» Il ne manquoit pas de poisson ; mais il n'osoit en manger sans sel, parce qu'il lui causoit un fâcheux dévoiement, à la réserve des Ecrevisses de Riviere, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & presqu'aussi grosses que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt grillées, comme la chair de ses Chevres, à laquelle il ne trouvoit pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont il faisoit d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les prenoit à la course ; & s'en faisant même un amusement, il en avoit lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuel l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des bois, sur les rochers & les collines, avec une vîtesse incroyable. Nous l'éprouvâmes, continue Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un Chien dressé au combat des Taureaux, & de bons Coureurs. Il les devançoit tous. Il lassoit nos Hommes & le Chien. Il prenoit les Chevres & nous les apportoit sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chûte lui fit perdre la connoissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la Chevre morte sous lui. Il étoit si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même place ; & s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa Cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en pût sortir qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la saison, il trouvoit quantité de bons Navets, que d'autres avoient semés, & qui couvroient quelques arpens de terre. » Il ne manquoit pas non plus d'excellens Choux, qu'il cueilloit sur les arbres qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnoit avec celui du Piment, nommé autrement poivre de la Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme Malagita (*), fort bon pour chasser les vents & pour guérir la colique. Ses souliers & ses habits furent bien-tôt usés, par ses courses, au travers des bois & des brossailles : mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglois, il fut quelque-temps sans pouvoir s'assujettir à porter des souliers.

Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenoit quelquefois plaisir à graver sur les arbres, son nom & la datte de son exil. Il dressoit des Chats sauvages & des Chevreaux, à danser avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques

(*) Apparemment celui que nous nommons Malaguette.

animaux de la même espece, sortis des Navires, qui avoient relâché dans l'Isle. Les Rats venoient ronger ses habits, & même ses pieds, pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les Chats, en les nourrissant de la chair de ses Chevres; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de sa Hute. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la force de son âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bonnet de peaux de Chevres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses bas lui servit de fil. Il étoit à sa derniere, lorsque les deux Vaisseaux lui apporterent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'aiguiser.

Il avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; & quelques semaines se passerent, avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa chair de Chevres, à ses racines & au poisson, une espece de Prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aisément, parce qu'elles croissent au sommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre, la reconnoissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur son Vaisseau, l'office de Contre-Maître (6).

Suite du Voyage.

Exploits des Anglois.

Les deux Vaisseaux quitterent l'Isle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparerent de Guaiaquil, dont ils tirerent une grosse rançon, & de quelques petits Vaisseaux, sur lesquels ils enleverent plus de Prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la prise d'un Vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquerent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (7) n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter plusieurs

(6) Pages 199 & précédentes. A l'occasion d'Alexandre Selkirk, l'Editeur observe d'après Ringrose, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibustiers, qu'un Vaisseau ayant péri sur les bords de cette Isle, un seul homme, qui échappa aux Flots, y vécut cinq ans, jusqu'à ce qu'un autre Vaisseau le reprît. Dampier parle aussi, dans ses Voyages, d'un Mosquite, qui fut laissé dans la même Isle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

(7) Par leur calcul, il ne devoit leur en rester que pour onze jours, en supposant qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Marianes.

WOODES ROGERS. 1709.

descentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conséquent, plus d'explications que leurs Pyrateries.

Observations de Woodes Rogers sur l'Isle Gorgone.

Ils s'arrêterent dans l'Isle de Gorgone, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Est & Sud-Est; mais il la représente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Espagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts, & d'où il découle un Baume, qui leur sert à guérir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y est bon, devant son Nord-Est; mais elle a des sables près du rivage, surtout au Sud-Est, & vers le Sud-Ouest, où l'on voit une autre petite Isle, qui semble s'y joindre, avec des Bas-fonds & des Brisans, qui ne s'étendent pas moins d'un mille à l'Est. Dampier, qui avoit visité plusieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaisseaux relâcherent, quoique ce soit la meilleure, ou plutôt la seule bonne rade qu'il y ait autour de l'Isle. Les Prisonniers Espagnols racontoient qu'on y essuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la saison des Brises, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems jusqu'au mois de Mai, on peut y ressentir de violentes Brises du Nord. Il conseille de mouiller alors de l'autre côté de l'Isle, où l'on est plus à l'abri. On voit divers Rochers remarquables, autour de l'Isle, particuliérement celui du Sud-Ouest, qu'on prendroit pour une voile, à demi mille du rivage. Il en paroît plusieurs au Nord-Est, qui sont escarpés & ronds, & sur lesquels les Oiseaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Isle, des Singes, des Cochons-d'Inde, des Lievres, des Lezards, & de fort beaux Cameleons, avec une si prodigieuse quantité de Serpens, de toutes sortes de grandeur, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain Animal, qui lui parut de la race des Singes de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le museau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de Misene. Il fut près d'une heure à monter sur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme un Pendule, tant sa marche étoit grave & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de Paresseux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraissé, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (8).

Espece de Singe, nommé Paresseux.

Singularité de cet Animal.

Baye de Tecames.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux

(8) Pages 344 & précédentes.

lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vûe des Maisons.

WOODES ROGERS. 1709.

Sa description.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, est un Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de Maisons : mais quatre lieues plus loin, dans les Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Espagnols nomment Rio-de-las-Esmeraldas, c'est-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui est remplie de sables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois brasses & court au Nord ; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entrerent, à la hauteur du Cap Saint François, sous un degré de latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approcherent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecames & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur, & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à sept brasses d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où sont les Maisons, on ne trouve pas plus de trois brasses, à une portée de mousquet du rivage. Les Brises de Mer & de Terre ne se font pas moins ressentir ici, que sur toute la Côte. La Brise de Mer souffle de l'Ouest-Sud-Ouest ; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Est. La premiere se leve ordinairement l'après midi, & continue jusqu'à minuit ; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot ; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la premiere Pointe, en entrant dans la riviere de l'Aiguade. Un Vaisseau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y est quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait sec, quoique le tems soit humide au Nord, où les pluies se bornent dans cette saison. Depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Décembre, le tems y est toujours beau & serein ; mais depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai, on y est exposé à de grosses pluies.

Ses dangers.

Haine des Indiens du Pays contre les Espagnols.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Espagnols. Ils sont armés de fleches empoisonnées & de fusils ; & la disposition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embusquer, il y auroit beaucoup de danger à

WOODES ROGERS. 1709.

vouloir y débarquer malgré eux. Rogers observe que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaisseau chargé de Lingots, en 1578; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Espagnols, dans cette Baye, en 1594, sous le regne d'Elisabeth (9).

Observations de Rogers sur les Isles Gallapagos.

Le 10 de Septembre, les Anglois relâcherent dans une des Isles Gallapagos, à deux degrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Isles sont en si grand nombre, qu'en deux fois, ils en compterent jusqu'à cinquante: mais il n'y en a pas une seule, qui semble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Espagnoles assurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle est située au premier degré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers sçavoit aussi, par de bons témoignages, qu'un Vaisseau de Guerre Espagnol, croisant sur les Pyrates, avoit touché à l'une de ces Isles, située sous un degré vingt ou trente minutes de latitude du Sud; qu'il la nomma Sainte Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poisson, & une bonne rade, & qu'elle est éloignée d'environ quarante lieues de l'Isle Plata. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'est la même où le Capitaine Davis, Flibustier Anglois, prit des rafraîchissemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, sont qu'elle est située à l'Ouest de ces Isles.

On voit presque toutes sortes d'Oiseaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, surtout des Faucons & des Tourterelles; si familiers les uns & les autres, qu'ils se laissent tuer à coups de bâton. Il n'est pas aisé de juger d'où les Tortues de terre y sont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même espece sur le Continent. Les Chiens marins n'y sont pas en si grand nombre que dans l'Isle Juan Fernandez, & leur fourure y est moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la grosseur d'un Ours, & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie picque. » J'étois, dit-il, sur le rivage, lorsqu'il sortit de l'eau, » la gueule béante, avec autant de vîtesse & de férocité, que le Chien le » plus furieux, qui a rompu sa chaîne. Il m'attaqua trois fois. Je lui en» fonçai ma picque dans la poitrine, & chaque fois je lui fis une large » blessure, qui l'obligea de se retirer avec d'horribles cris. Ensuite, se re» tournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents. » Il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'un homme de mon Equipage avoit » failli d'être dévoré par un des mêmes Animaux (10).

Il est attaqué par un Chien marin.

Baye de Segura.

Le 24 de Décembre, les deux Vaisseaux Anglois se retirerent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (11). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux Aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la terre est percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser

Ses marques & ses dangers.

(9) Pages 354 & précédentes.

(10) Page 367.

(11) Il le place vers le vingt-deuxiéme degré cinquante-cinq minutes de latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de longitude Ouest de Londres.

Woodes Rogers. 1709.

à gauche celui qui est le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix, jusqu'à vingt & vingt-cinq brasses. On y est enfermé par les terres, depuis l'Est Quart de Nord-Est, jusqu'au Sud-Est Quart-de-Sud. La rade ne seroit pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de Mer souffloit impétueusement (12).

Le Pays est fort montagneux, stérile, & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la Côte. Ses gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avoient fait esperer. Ils virent souvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Ses Habitans.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul, à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vus dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espece d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées: mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'exposer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau, qu'ils refuserent les colliers de verres des Anglois. Leur passion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail: mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustencile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agriculture aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poisson; ce qui joint à leurs misérables Cabannes, qui ne sembloient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens, qu'ils y employent, ne sont, ni des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un

Leur bonne foi.

(12) *Ibidem*, Tome II, page 17.

WOODES ROGERS. 1709.

Leur extrême adresse à plonger.

poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une espece de Canot. Rogers n'en fut pas témoin ; mais il vit lui-même plusieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils eussent atteint le fond (13). Une petite semence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroissoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurerent qu'elle avoit le goût du Caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des Yams, une sorte de légume qui croît dans une cosse, & dont le goût approche de celui des Pois verds, des Bayes semblables à celles du Lierre, & qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des Pois secs. Les Anglois trouverent d'autres Bayes, qui ont la figure des Groseilles rouges, mais dont la poulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pepin. Ils trouverent aussi des Poiriers piquans, dont le fruir a le goût de nos Groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaissonnement pour les sauces.

Productions du Pays.

Les peaux des bêtes fauves, qui étoient assez communes dans les Hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnoient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête un bonnet garni de plumes ; mais ils paroissoient jouir en commun de tout ce qu'ils possedoient. S'ils troquoient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux Vaisseaux étoient bien pourvus, ils les donnoient au premier Indien qui se trouvoit près d'eux ; & lorsqu'ils en avoient assez, il ne falloit plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il sembloit que leur vice dominant fut la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Il regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs fléches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à peu près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leùrs courses, des pierres fort pésantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le Fenouil marin y croît en abondance : mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (14)

Vie commune des Habitans.

Description de toutes les Côtes de la Mer du Sud, prise aux Espagnols.

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco jusqu'à Chiloé, grande Isle de la Côte de Chili, à quarante-quatre dégrés de latitude Mérdionale. Il la publie à la fin de son Journal (15), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur

(13) *Ibidem*, page 14. (14) Pages 11 & suivantes. (15) Au Tome II.

propre usage. Cependant il ajoute que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées ; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Espagnols ont dressées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé plusieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puisse reconnoître plus d'une erreur ; d'autant plus que l'exactitude des Espagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en assure pas moins que c'est le meilleur Guide qu'on ait publié jusqu'aujourd'hui (16). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs ; & dans l'ordre qu'on s'est proposé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Description de l'Amérique.

WOODES ROGERS. 1709.

Observation de Rogers sur cette Piece & sur les Cartes.

Le Duc & la Duchesse, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuse jusqu'à l'Isle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & se fiant aux lumieres de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils passerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & jusqu'à Batavia. Cette route parut si difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonstances à l'utilité de la Navigation.

1710.

Route des Anglois jusqu'à Batavia.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrerent à cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Australe, & à deux cens quarante degrés vingt-un minutes de longitude Ouest de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient ; & lorsqu'ils furent entre les Isles, qui sont au Nord de Zulayer, il les fit courir Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, pour se tenir à bonne distance des Isles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent ensuite la partie la plus Méridionale de l'Isle Celebes ; & de-là, ils prirent par le Canal où passent ordinairement les gros Vaisseaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banker, dont les premiers sont si dangereux, qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau, & quelquefois moins. Ils porterent donc le Cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage, mais où l'on voit de hautes Montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Ouest, on rencontre un Rocher assez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la sonde, se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à six lieues de distance, & devant lui une Isle basse & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit route droit vers le Nord de cette Isle, pour s'en approcher à la distance d'une lieue & demie ; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de

Passages dangereux.

(16) *Ibid*, page 76.

WOODES ROGERS. 1710.

sable, après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle même, derriere la langue de sable, où il trouva dix brasses & le fond très net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Est-Quart-de-Nord, à quatre lieues de distance, la plus Septentrionale des trois petites Isles Ouest, à deux lieues, & celle du milieu Ouest-Sud-Ouest, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Isle. On n'avoit pas cessé d'avoir la sonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de six brasses d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Isles, en se tenant toujours plus près de celle du Nord, sans trouver plus de dix brasses. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Ouest, ensuite au Sud-Ouest, à la faveur d'un bon vent de Sud-Est; & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui se trouvoit à l'Est. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & sans le secours de l'expérience, on puisse traverser heureusement ces redoutables Passages (17).

Réflexions jalouses de l'Auteur sur les Etablissemens Hollandois.

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Escadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaisseaux de diverses grandeurs. Le Conseil Hollandois, jaloux de ses propres avantages, lui donna quelques sujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puisse tenir en bride celle de Hollande. Il souhaiteroit particuliérement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois pussent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en use pas trop bien avec eux (18). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & soigneusement entretenue, pût leur devenir aussi avantageuse que Batavia l'est pour la Hollande. Jamais, dit-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaisseaux dans ce Port, avec assez de monde pour les équiper au besoin : d'où il conclut tristement que si la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chasser les Anglois de tous les lieux où ils sont établis dans les Indes (19).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Espérance.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaisseaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à seize Hollandois, qui devoient partir de Conserve pour les Ports de l'Europe (20); nombre surprenant, & qui donne une idée bien singuliere du Commerce de ces deux Etats, dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Description du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de son habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ses Observations sur celles de Kolben. Mais il représente cette Colonie Hollandoise dans un Tableau racourci, qui fera juger de ses progrès depuis environ ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque chose aux anciennes connoissances. » Aucun de mes gens,

(17) Pages 110 & précédentes.
(18) Page 134.
(19) *Ibidem.*
(20) *Ibidem*, pages 145 & 146.

» dit-il, n'y eut la moindre Avanture avec les Ours, les Tigres & les Hottentots : ainsi je me borne à quelques particularités, que j'y observai moi-même.

WOODES ROGERS. 1710.

Ses remarques sur cette Colonie.

La Ville Hollandoise est bien bâtie, & composée d'environ deux cens cinquante Maisons & d'une Eglise. On voit plusieurs Villages autour du Cap, depuis dix jusqu'à trente milles de distance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde; de sorte qu'on y peut lever, en peu de temps, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'est pas aussi brûlant qu'on se l'imagine. Sa situation est sous le trente-cinquiéme degré de latitude Australe. L'air est fort sain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les sables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne se trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandoise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'afferment à si grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garnisons à tous ces Etablissemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe, pour soutenir leur Commerce, malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. Je suis persuadé, observe Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente, lorsqu'elle abandonna ce poste pour celui de Sainte Helene, qui n'est pas, à beaucoup près, si bien situé, ni capable de répondre aux mêmes vûes (21).

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Sage politique des Hollandois.

Entre les avantages dont les Hollandois jouissent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, aussi-bien pourvu de Médecins, de Chirugiens & de remedes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languissans, & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'Agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; sage disposition, dont l'utilité se fait sentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cop un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, composée ordinairement de dix-sept jusqu'à vingt gros Vaisseaux. Cet Exprès porte des ordres secrets au Commandant de la Flotte. Il est le seul qui sçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaisseaux reçoivent de lui cet ordre caché, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonstances, à l'approche de leur Pays. C'est ainsi

(21) Page 148.

WOODES ROGERS. 1710.

que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureusement dans leurs Ports. Enfin, on observe de si bonnes loix au Cap, l'industrie, le bon ordre & la propreté y regnent si parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de le liberté Angloise, y trouve la Justice un peu trop sévere. L'Isle Robin, ou des Pingouins, qui est à l'entrée de la Baye, sert aujourd'hui de prison & de supplice aux Mutins. Ils y sont condamnés, par Sentence du Fiscal, à passer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoye, tous les ans, un Vaisseau du Cap à Madagascar, pour y acheter des Esclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun service des Hottentots; Nation si lâche, & si jalouse de sa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pyrates de Madagascar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables, qui avoient fait tant de bruit dans le monde, se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixante-dix hommes, dont la plûpart étoient devenus fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle, quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoutent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe; mais qu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire, lorsque les Troupes seroient congédiées, si l'on n'avoit soin d'en nettoyer l'Isle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (22)

Anciens Pyrates de Madagascar.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille, & monté de soixante-dix pieces de canon. Les Officiers de la Garnison, qui est d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens: mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie, sur une Pointe sabloneuse, qui se présente à droite, en entrant. Cette Rade est fort dangereuse en hyver, par la violence des vents de Mer, qui regnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Eté, quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressente de furieuses raffales du Sud-Est, qui venant de la Montagne de la Table, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir, dans un temps même assez calme (23).

Château du Cap.

A plus de cent mille du Cap, les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus désespérées.

En un mot, dans un séjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin, qui releve des Hollandois (24).

Jugement de Rogers sur le séjour du Pays.

1711.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, sous le Pavillon de l'Amiral Hol-

(22) Page 150. (23) Page 151. (24) Page 152.

landois;

landois; & le 1 d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes, monté de vingt pieces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses, qu'il avoit enlevées aux Espagnols : mais il en fait concevoir une haute idée, lorsqu'il parle de ses lingots, & de toute la vaisselle d'argent, de l'or, & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (25).

WOODES ROGERS. 1711.

Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

§ VII.

VOYAGE DU CAPITAINE WOOD, PAR LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'insérer dans un Recueil (26), prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite : mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage, que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

INTRODUCTION.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaisseau de Roi, nommé le *Rafle-tout*, de Conserve avec une Pinque, qui se nommoit le Jeune-homme ; & dès le 22 de Novembre, il se trouva au quarante-huitiéme degré vingt minutes de latitude australe, au Sud du Port Desiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Vood, s'étant mis dans sa Pinasse, suivit la Côte d'une grande Baye, qui est bornée au Sud par l'Isle des Chiens marins (27), & au Nord par une petite Isle pierreuse. Il trouva, sur la derniere, un si grand nombre de ces Amphibies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de son Equipage. Un mille plus haut, on rencontre une autre Isle, peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuerent quantité de jeunes, dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore, à la même distance, & près du rivage, on voit une quatriéme Isle, qu'ils nommerent l'Isle des Lievres, parce que ces animaux y sont en abondance. Ils en tuerent plusieurs, qui pésoient jusqu'à vingt livres. En les chassant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos Lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de Rochers, ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce.

ANNÉE INCERTAINE.

Départ, & vîtesse de sa route jusqu'au Port Desiré.

Lievres qui se terrent comme les Lapins.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord,

(25) Page 160.

(26) Elle se trouve au Tome V, du Recueil de Paul Marret, Amsterdam 1712, sans autre éclaircissement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée, à Londres, en 1699.

(27) Nommés par d'autres, Lions & Veaux marins.

WOOD. Année incertaine.

Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa une autre Baye, grande & profonde, qui se nomme Baye des Epices, où, parmi quelques Isles pierreuses, il reconnut celle des Pingouins. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vîte, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du Port Desiré, à seize brasses d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre. Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent nécessairement le détail qu'il leur donne dans son récit; & quoiqu'elles puissent leur ressembler par quelques circonstances, des Leçons importantes ne peuvent passer pour d'inutiles répétitions.

Observations de Wood sur le Port Desiré.

Il place le Port Desiré, à quarante-sept dégrés trente minutes de latitude australe. Si le vent est bon, dit-il, un Vaisseau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la basse marée même, il y a toujours assez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart du Flux, on peut en appercevoir tous les dangers; mais il ne conseille à personne d'y entrer, sans avoir observé le Havre en basse marée. C'est alors qu'on en voit distinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour se guider avec sûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Espagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Desiré, on découvre une chaîne de Brisans, qui s'élevent beaucoup hors de l'eau, à la distance d'une lieue du rivage, outre plusieurs autres qui en sont séparées. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Isle des Pingouins, entre cinq ou six plus petites Isles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mille du côté de la Mer, & à peu près autant de la Riviere, offre un Rocher en forme de Pyramide. Ce Rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres Rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même Rocher à leur Sud-Est.

Le vif de la marée, dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées, le flux & le reflux sont très-rapides, & l'eau monte d'environ ttois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de Brebis d'Espagne, aussi grosses que nos Daims, quelques Liévres, des Autruches, dont il est difficile d'approcher, des Canards, des Corbeaux, des Shags noirs, des Jabots blancs (28), & de gros Canards bleus, qui sont assez familiers. Les grosses Moules & les Limpets sont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, sur une des Isles, l'Inscription Hollandoise de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée; clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (29).

Monumens du Voyage de Jacques le Maire.

(28) En Anglois, White-Breasts.

(29) *Ibid*, page 143.

De cette Isle, les Chaloupes peuvent remonter la Riviere, l'espace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au-dessus de l'Isle, elle coule Sud-Ouest-Quart-d'Ouest; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large: mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites Isles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Est, à la distance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de source, lui parut de très bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorsque la Riviere entraîne de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Ouest. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux milles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Isle & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (30).

WOOD. Année incertaine.

Port de Saint Julien.

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Desiré, ils entrerent, le 7 d'Avril, dans celui de Saint Julien, pour y passer le reste de l'Hyver. Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean Carthagena, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir entrepris de porter son Equipage à la révolte, & qu'il laissa, dans ce Pays désert, l'Aumônier de son Vaisseau, qui fut ensuite massacré par les Naturels du Pays (31). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, sembloit demander d'autres éclaircissemens; sur-tout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'est le supplice de Thomas Doughtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'Isle de Justice, au lieu de l'exécution (32).

Fait singulier attribué à Magellan.

Remarques sur le Port Saint Julien.

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des regles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Desiré, ils doivent passer entre la premiere Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitiéme degré quarante minutes de latitude Australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y est sous le cinquantiéme degré vingt minutes de latitude, qu'elle y est basse, sans aucune sorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & escarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller sur sept, huit, neuf ou dix brasses d'eau: mais, à son embouchure, ils doivent se garder d'un Banc de Roche, qui est couvert de quatre brasses d'eau en haute

(30) Page 144.
(31) Pages 145 & 146.
(32) *Voyez*, ci-dessus, le Journal de Drake.

WOOD. Année incertaine.

marée, & où il n'en reste pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverser cette dangereuse Barre, ils doivent sonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Balise, parce que le fond de la Baye est sujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laisser au Nord-Ouest le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui est dans les terres. D'ailleurs, on peut se croire sûrement sur la Barre, lorsqu'on est vers le milieu de quelques collines blanches, qui se trouvent dans la Baye, au Nord-Est, à un mille & demi de l'embouchure du Havre, & qui ressemblent beaucoup à des Isles. On est alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de selle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir passée, on continuera directement sa route, environ l'espace d'un mille & demi, & l'on y pourra donner fond à six ou sept brasses. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, est entre l'Isle de la Justice, & une autre Isle voisine. Les marées sont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent est au Sud, l'eau monte autant par les basses marées que par les hautes (33).

Salines du Pays.

Wood passa plusieurs jours, au Port Saint Julien, sans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au sommet d'une Montagne, à l'Est, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits, il lui donna son nom, qu'il grava même sur une pierre. De-là, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & sa curiosité lui fit entreprendre de le visiter : mais, après avoir fait deux milles, il crut remarquer quelque chose qui remuoit derriere un buisson. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve ; lorsqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derriere une colline, où il fut joint par six autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau est une véritable saline, d'où il fit tirer, à diverses reprises, environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien, pour conserver ses Animaux marins, qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulerent un gros morceau dans un lieu fort sec. Mais, trois jours après, lorsqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main ; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goute de pluie. Wood parcourut les bords du Lac, dans ses deux principales dimensions. Il lui donne quatre mille de ses pas, d'un côté, & seize millle de l'autre ; c'est-à-dire, environ deux milles & demi de large, sur dix milles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel, de l'épaisseur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (34).

Grandeur de la principale saline.

Quelques Habitans se firent voir, par intervalles, sans se laisser approcher ; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs.

(33) Pages 147 & précédentes.

(34) Page 148.

Ils faisoient quelquefois un bruit horrible, dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer; mais ils ne les menacerent jamais de leurs fléches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays, à vingt milles à la ronde, lui parut sec, stérile, plein de Rochers & de gravier, sans bois & sans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoûte que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf milles du mouillage, il découvrit une Riviere d'eau douce, qui se décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, est remplie de Lacs salés. On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des besoins fort pressans, d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de sel.

WOOD. Année incertaine.

Wood y vit aussi quantité d'Animaux, que d'autres Voyageurs de sa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chasse l'amuserent beaucoup pendant tout l'Hyver; sur-tout lorsqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards, de Pluviers, de Bécassines, de Perdrix, & d'Oiseaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis sauvages, que les Espagnols nomment Llanacos, se montroient en troupes de six ou sept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles ressemblent au Chameau; mais, par le reste du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du Cheval. A la vûe d'un Homme, elles hennissent comme les Chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuerent plusieurs, & trouverent leur laine d'une finesse admirable. Ils en auroient pris d'avantage, s'ils avoient eu des Chiens pour les lasser à la course. Les Autruches, qu'ils voyoient aussi en fort grand nombre, ne peuvent se prendre sans le même secours. Les Lievres y sont de la même grosseur qu'au Port Desiré, & les Renards paroissent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec admiration un petit Animal, moins gros que la Tortue de terre, & couvert, sur le dos, d'une petite écaille, séparée en deux pieces qui se joignent. Sa chair est d'un goût exquis. Les Espagnols le nomment *Cochon cuirassé*. Un autre, beaucoup singulier par ses propriétés, porte le nom de Grondeur ou de Souffleur. Il a la queue épaisse. S'il voit paroître un Homme, il gronde, il souffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défense que son derriere, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait sortir des excrémens d'une insupportable odeur (35).

Divers Animaux qui s'y trouvent.

Deux Animaux singuliers.

Au reste, l'eau douce n'est rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, est un Rocher qui se présente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Desiré, n'est propre qu'à faire des Fagots.

Le 16 de Septembre, c'est-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaisseaux furent rappellés au Port Desiré, par la nécessité d'y faire une nouvelle provision de Pingouins & de Chiens de Mer. Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaisseau à trois mâts, peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Eu-

Les Sauvages font un Vaisseau de la forme des nôtres.

(35) Page 151 & précédentes.

WOOD. Année incertaine.

Progrès de nos légumes dans ce climat.

rope. Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de légumes, tels que des Choux, des Raves, des Carottes, des Raiforts, des Pois, des Féves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipse de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, soixante-dix degrés; c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (36).

Pointe nommée Tête de Rocher.

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit, à la même hauteur, une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves, dont le sommet forme une assez grande Plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en Pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Cap de Blancford.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge, où il arriva le 22, la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la Terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court entre les deux Caps, Nord Nord-Est, & le reflux Sud Sud-Ouest. En pleine & nouvelle Lune, le temps de la haute marée est à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la Vierge, à la distance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & escarpées, jusqu'au Cap, qui est la terre la plus haute: mais sur la derniere de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un espace noirâtre, vis-à-vis duquel est une Pointe de Rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conséquent, d'une bonne distance, si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très stérile, & sans autre bois que de petits Buissons, d'un Cap à l'autre (37).

Promontoire de la Reine Catherine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle est composée presqu'entiérement de collines blanches, à peu près de la même hauteur que l'Isle de Wight; & sa distance du Cap de la Vierge est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, jusqu'à la Pointe que les Espagnols ont nommée Possession, Wood compte neuf lieues Ouest, par la

(36) Page 152.
(37) Page 153.

Bouſſole (38). C'eſt ſur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir ſon premier Fort, qu'il nomma Nombre de Jeſus.

WOOD. Année incertaine.

Remarque de Wood ſur le Détroit de Magellan.

Le paſſage de la premiere Entrée coûta peu aux deux Vaiſſeaux Anglois. Ils ſe rendirent ſur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parce que l'eau y eſt fort baſſe; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt Sud-Oueſt, qu'on trouve la premiere entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, eſt de deux milles & demi; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fond, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Roches, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Poſſeſſion & l'entrée du Détroit. A l'égard de la Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert, en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (39).

Conſeils pour la Navigation.

Après avoir paſſé la premiere Entrée, ſi l'on n'eſpere pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud-Oueſt Quart-d'Oueſt, qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé de dériver ſur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parce que la terre y eſt baſſe; & dans un temps de Brume, l'embarras eſt ſi grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'eſt cette Pointe, qui ſe nomme le Cap Grégoire. A ſon Eſt, elle a une Rade, expoſée aux vents d'Oueſt, où l'on peut mouiller à ſept ou huit braſſes d'eau, ſur un fond d'aſſez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux ſur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuſe. Ils en conclurent qu'elle eſt fort peuplée. Le ſoir du même jour, ils traverſérent la ſeconde Entrée. Wood lui donne environ cinq milles de large à l'Eſt, & un peu moins à l'Oueſt. Sa longueur, d'un bout à l'autre, eſt de trois lieues; de ſorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'eſt qu'après l'avoir entiérement paſſée, qu'on découvre trois Iſles au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ quatre lieues, par la Bouſſole. L'une a reçu le nom d'Eliſabeth, du Chevalier Drake. Les deux autres ſe nomment Saint Gregoire & Saint Barthélemi.

(38) Perſonne n'avoit encore marqué ces diſtances. Auſſi ne ſont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

(39) Page 157.

WOOD. Année incertaine.

La Terre, entre ce second Détroit & la Pointe de l'Isle Elisabeth, est fort haute, séche & stérile en quelques endroits, fertile en d'autres, sur-tout dans les Vallées. Outre d'assez bonne herbe, elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur goût approche de celui des Raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites Cerises, & sont de couleur rougeâtre (40).

Raisins Magellaniques.

Depuis la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait, au Sud Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents, qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon, d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parce que la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits Havres, très avantageux pour les petits Vaisseaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, Port des Ecrevisses, parce que ces Animaux y sont en abondance, & que dans le besoin ils peuvent offrir une assez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de Port de Vaughan (41).

Conseils de Wood.

L'Isle Elisabeth a plus de six lieues en longueur, de l'Est à l'Ouest, sur trois de large, du Nord au Sud. Elle est d'une hauteur médiocre, particuliérement à sa Pointe Orientale, qui est fort escarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaisseau; mais à son Ouest le Canal est étroit, & si plein de Rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois brasses d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croisse de fort bonne herbe & plusieurs sortes de Bayes. Les deux autres Isles n'ont de remarquable que leurs Pingouins, qui sont meilleurs qu'au Port Desiré, & de jeunes Jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du second Détroit jusqu'au Sud des Isles, est haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée, d'une sorte de Poisson qui ressemble au Muge, que d'un seul coup de seine ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (42). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la premiere de ces Isles. On doit se garder, près de Saint George, d'un Banc de la longueur d'un mille sur

Description de l'Isle Elisabeth.

Ecueil de l'Isle Saint George.

(40) Page 158. (41) Page 159. (42) Page 160.

lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (43).

Wood. Année incertaine.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'Eau douce, pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les Canards, & d'autres Oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sabloneuse, où plusieurs Indiens des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignerent une joye extrême, à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnerent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, jusqu'au Port de Famine; mais Wood insiste beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup de violence. L'eau est profonde, & le mouillage assez sûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, jusqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la Pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre isolé, qui se présente sur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Est de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, si vous ne voulez vous exposer au risque de n'en pouvoir sortir; du moins, ajoûte-t-il, si ce n'est pas un passage à la Mer de l'Est, comme les Espagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébastien (44).

Baye d'eau douce.

Conseils nautiques.

En mouillant, au Port de Famine, Wood examina curieusement ce lieu fameux, où les Espagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le passage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; dessein aussi absurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour servir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reste aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (45). On pêche, dans cette Rade, des Eperlans de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (46). Une Riviere, qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgar. Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses especes d'Oiseaux, entre lesquels ils distinguerent une Perruche (47).

Dessein absurde des Espagnols.

Eperlans monstrueux.

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes escarpées, dont on a déja représenté l'horrible perspective, pour s'avancer vers le Cap Fâ-

(43) Page 161.
(44) Page 163.
(45) Page 164.
(46) *Ibidem.*
(47) *Ibidem.*

WOOD. Année incertaine.

cheux, qui est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouverent digne de son nom, par sa hauteur en écore, & par les dangereuses raffales qu'on y essuye. Il leur fut impossible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit & jusqu'au lendemain à midi, lorsqu'un peu à l'Ouest du Cap Holland, ils entrerent dans une Baye sabloneuse, à laquelle Wood donna son nom. Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Isles & les Rochers qui sont au Sud, ils trouverent une autre Baye sabloneuse, où l'on peut mouiller sur huit, neuf, ou dix brasses d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui est à l'Est du Cap Galant, reçut, de Wood, le nom de Fortescue. Elle renferme une petite Anse, commode pour de petits Vaisseaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit aussi deux petits Ruisseaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Est du Port Galant, la Terre s'abaisse vers le rivage; mais elle est haute à l'Ouest, & le sommet des Montagnes est couvert de neige. La Baye Descordes, qui contient une petite Isle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit est de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne semble, en plusieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun passage. A deux lieues de la Baye d'Elisabeth, qui est sur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Ouest, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Bachelor.

Baye que Woode nomme Fortescue.

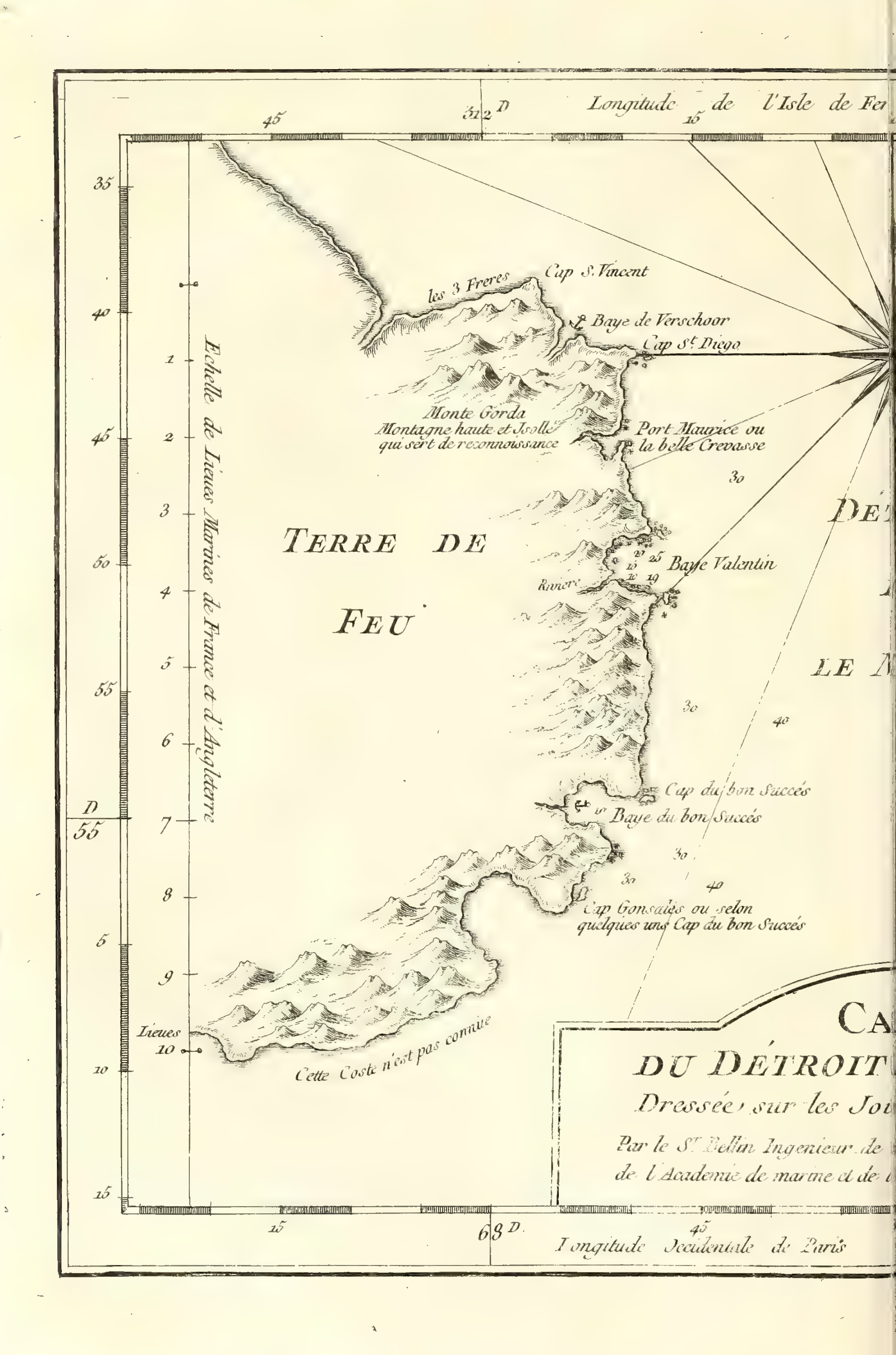
Riviere qu'il nomme Batchelor.

Si l'on observe avec quel soin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes est ici supprimé, on ne sera pas surpris de se voir transporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre qui est au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood observe, pour la premiere fois, que la variation Orientale est de seize ou dix-sept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivieres & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui sont demeurés sans noms dans les Cartes; mais où le temps ne lui permit pas de porter ses observations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, se croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage se trouva bon, à l'Ouest de laquelle on distingue cinq petites Isles pierreuses, qui, à mesure qu'on en approche, semblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaisseaux y passerent à l'ancre, on découvrit, à l'Ouest de cette Baye, une petite Anse, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiseaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois sortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allerent mouiller dans une Baye, à l'Est de l'Isle N. S. *Del-Socoro*. Cette Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une Maison, assez semblable à nos Berceaux de Jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes Oiseaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on apperçut, au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta sans ba-

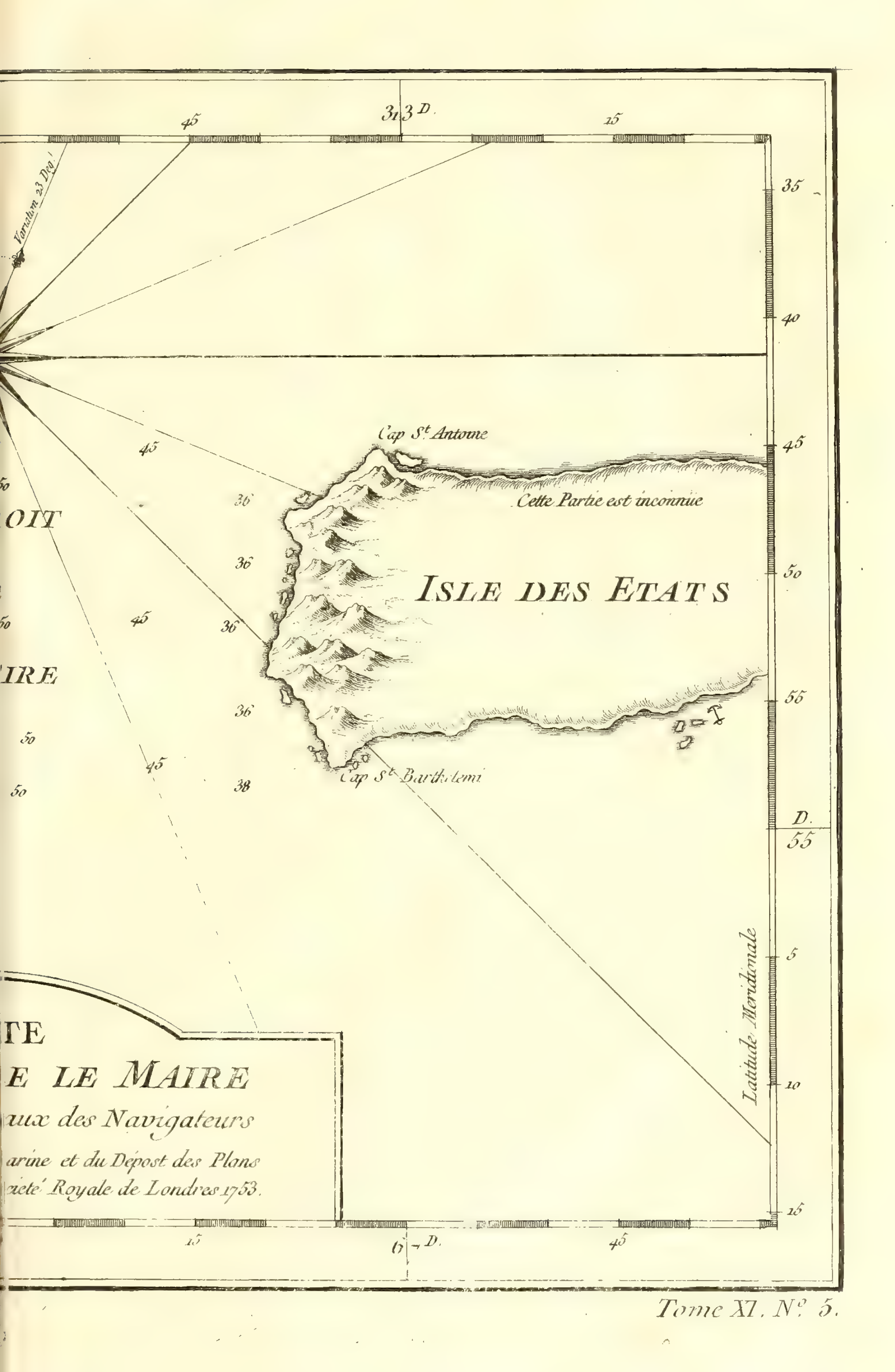
Cap Lundi.

Baye de Mardi.

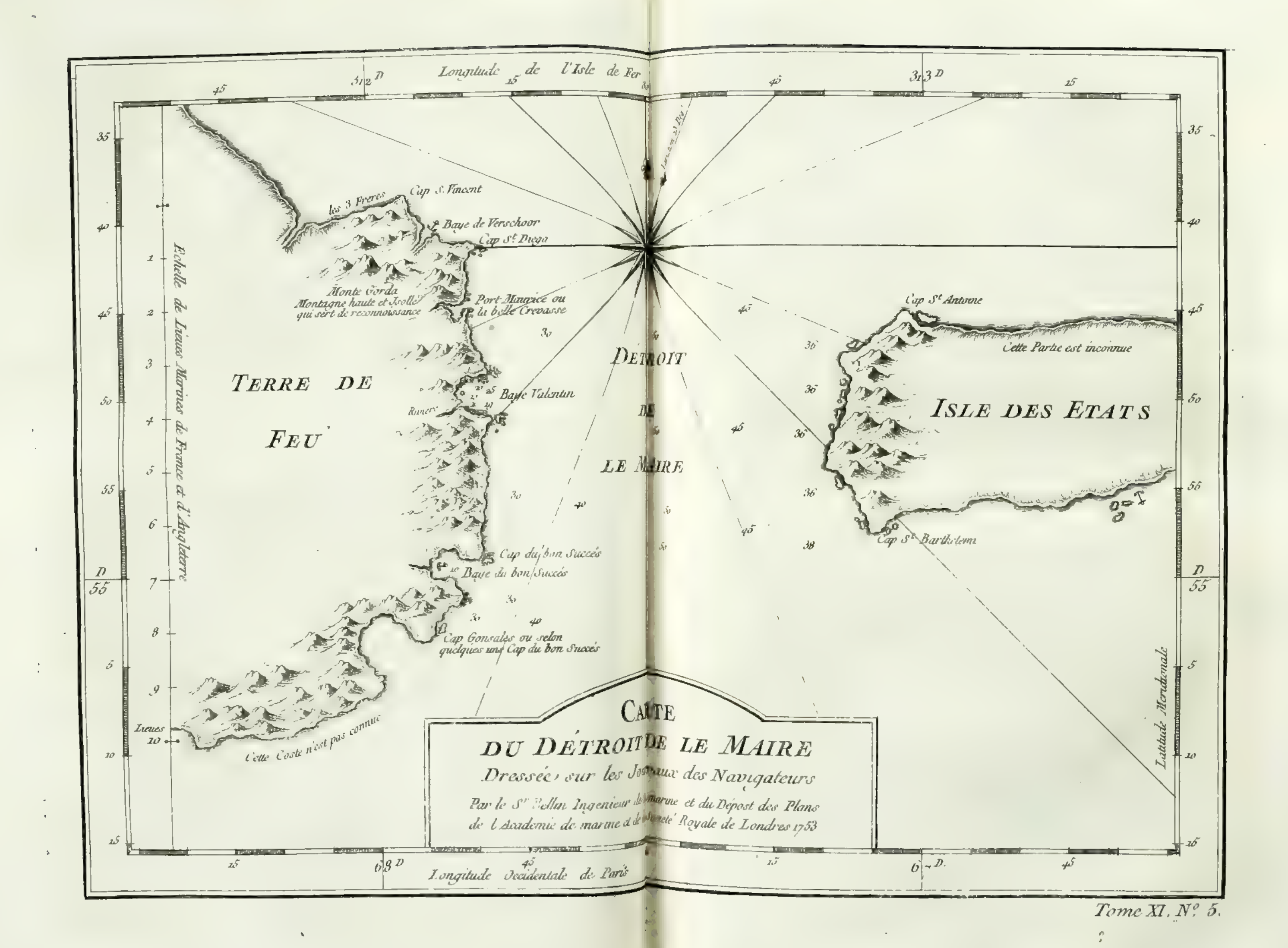
Isle de N. S. Del-Socoro.



Longitude de l'Isle de Fer
45
312 D
15
35
40
45
50
55
D
55
5
10
15
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
1
2
3
4
5
6
7
8
9
Lieues
10
les 3 Freres
Cap S. Vincent
Baye de Verschoor
Cap St. Diego
Monte Gorda
Montagne haute et Isolle qui sert de reconnoissance
Port Maurice ou
la belle Crevasse
30
TERRE DE
FEU
Baye Valentin
Riviere
LE M
30
40
Cap du bon Succés
Baye du bon Succés
30
30
40
Cap Gonsales ou selon quelques uns Cap du bon Succés
Cette Coste n'est pas connue
CA
DU DÉTROIT
Dressée sur les Jo
Par le Sr. Bellin Ingenieur de
de l'Academie de marine et de
15
68 D.
45
Longitude Occidentale de Paris



313 D.
45
15
Variation 23 Deg.
35
40
45
Cap St. Antoine
Cette Partie est inconnüe
ISLE DES ETATS
OIT
IRE
36
36
36
36
45
45
45
50
50
50
50
38
50
55
Cap St. Barthelemi
D.
55
5
10
15
Latitude Meridionale
TE
E LE MAIRE
aux des Navigateurs
arine et du Dépost des Plans
ciété Royale de Londres 1753.
15
6 D.
45


Longitude de l'Isle de Fer
Carte du Détroit de le Maire
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Terre de Feu
Isle des Etats
Détroit de le Maire
Cap S.t Vincent
les 3 Freres
Baye de Verschoor
Cap S.t Diego
Monte Gorda
Montagne haute et Isollée qui sert de reconnoissance
Port Maurice ou la belle Crevasse
Baye Valentin
Cap du bon Succés
Baye du bon Succés
Cap Gonsales ou selon quelques uns Cap du bon Succés
Cette Coste n'est pas connue
Cap S.t Antoine
Cette Partie est inconnue
Cap S.t Barthelemi
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
Lieues
Latitude Meridionale
Longitude Occidentale de Paris

Tome XI. N.° 5.

lancer, jusqu'à la vûe de divers autres enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien-tôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sabloneuses paroissoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Ouest; mais il n'auroit pas été possible d'en sortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest Nord-Ouest. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de Chiloé, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à Baldivia; & le neuviéme jour, on entra heureusement dans la Riviere de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Desseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Riviere, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante-deux lieues (48).

WOOD. Année incertaine.

Havres & Golfes inconnus.

L'inutilité de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre temps, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (49), depuis le Cap Desseado jusqu'au Port Desiré; enfin, son retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajoûter de curieux ou d'utile.

Retour de Wood en Angleterre.

§ VIII.

VOYAGE DE M. FREZIER, PAR LE DÉTROIT DE LE MAIRE.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puisque M. Frezier jouit encore, dans une heureuse Vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa Personne & son Ouvrage.

INTRODUCTION.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, son caractere, ses talens & sa fortune. » La structure de l'Univers, qui est l'objet naturel de » notre admiration, avoit toujours fait aussi le sujet de sa curiosité. Dès » l'enfance, il faisoit son plus grand plaisir de tout ce qui lui en pouvoit don» ner quelque connoissance. Les Globes, les Cartes, les Relations de Voya» geurs avoient pour lui des attraits singuliers. A peine s'étoit-il trouvé » capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'Italie. » Ensuite, le prétexte des Etudes avoit servi à lui faire parcourir une partie

(48) Page 170 & précédentes.

(49) Du 6 Janvier au 24.

INTRODUCTION.

» de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (50), qu'il eut l'honneur » d'obtenir au Service du Roi, il avoit perdu l'espérance de suivre l'incli- » nation qui le portoit à Voyager, lorsqu'avec la permission de Sa Maje- » sté, il embrassa l'occasion de faire le voyage de la Mer du Sud.

Dans son Epître, au Régent de France, il nous apprend que Louis XIV, » toujours magnifique, & toujours favorable au zèle & aux efforts de ses » Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales parties de » sa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par son ordre, & qu'il lui fai- » soit la grace d'en marquer de la satisfaction; récompense plus flateuse » pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée.

Ensuite, raisonnant dans sa Préface, sur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que de la part d'un Voyageur si éclairé, elle doit servir à nous reconcilier avec ceux qui se plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'observations nautiques. » Il y auroit, dit-il, beaucoup à retrancher, dans » ma Relation, si l'agréable devoit faire négliger l'utile. Mais il importe » plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoisse les » Saisons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouilla- » ges, & les Débarquemens, que des choses simplement amusantes & cu- » rieuses. Si nous avions connu les bons mouillages, dans la Baye de Tous » les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions pas perdu un cable » & deux ancres. On doit, sans doute, apporter plus de soin à la conserva- » tion des Vaisseaux & de leurs agrets, & plus d'attention au salut de ceux » qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui » jouissent, dans une vie molle, des avantages que les Navigateurs leur » procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (51). L'autorité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faisant servir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne pense point à s'en prévaloir, pour supprimer celles qui sont de pur agrément ou d'une utilité moins sérieuse.

Il ajoûte qu'il s'est attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit recon- nues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloises & Hollan- doises (52), & qu'à son retour, il eut la satisfaction de voir son travail confirmé, sur un point important, par les Observations astronomiques du Pere Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec estime, ne laissa point de l'attaquer dans la suite, sous des prétextes assez legers, & le mit dans la nécessité de se défendre par une Réponse fort vive. Sans entrer dans ces discussions, qui se sont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut servir à relever le prix de sa Relation, en faisant connoître qu'à son départ il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumieres d'un Voyageur. Il avoit composé un petit Traité de Navigation, sous M. de la Hire, & des Elémens d'Astronomie, sous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons instrumens, dont il fit un excellent usage. L'exercice n'ayant pû manquer de per-

(50) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majesté.

(51) Page 10, de l'Avertissement.

(52) On n'avoit point encore de Cartes Françoises, pour les Voyages de long-cours.

fectionner ses talens, il n'est pas surprenant qu'après son Voyage, la Cour l'ait honoré de plusieurs commissions distinguées (53). Mais son principal éloge est sa Relation même, dont on ne se propose néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au sujet de ce Volume (54).

INTRODUCTION.

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de trente-six pieces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du-Chêne Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui se nommoit *le Saint Joseph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé *la Marie*, pour servir au transport des vivres.

1711. Départ.

Les vents étoient si peu favorables au départ, qu'en sortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le Saint Joseph & la Marie furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel, sous le canon du Château de la Latte, dans la Baye de la Frenaie (55), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaisseau de trente-six pieces de canon (56), qui se brisa sur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte : spectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faisoit son premier essai de Navigation. L'obstacle des vents n'ayant pas cessé pendant près de deux mois, les deux Vaisseaux retournerent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents se rangerent à l'Est-Quart-de-Sud-Est, & l'on mit aussi-tôt à la voile, pour passer le grand Canal entre Rochedouvre & Guernesey, dans la vûe d'éviter les Corsaires, qui infestoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on sortit heureusement de la Manche ; & quoique la Mer fût très grosse, on parvint, sans disgrace, à la latitude de trente-deux degrés, où les vents alisés de Nord & Nord-Est rendirent la Navigation plus agréable.

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

En arrivant à la vûe de l'Isle de Palme, l'Auteur eut occasion de faire quelques remarques sur la Ligne & la Table de Lock (57). Quoiqu'on ne

Remarques sur la Table & la Ligne de Lock.

(53) Il fut chargé, pendant près de sept ans, du soin des Fortifications dans l'Isle de Saint Domingue. Ensuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis sur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(54) Edition *in-4°* (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponse de l'Auteur à la Préface critique des Observations du Pere Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établissement des Espagnols. La premiere Edition est de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume.

(55) Cette Rade n'est éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Ouest, & la plûpart des Vaisseaux, qui sortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour rassembler leurs Equipages.

(56) Il se nommoit la Grande-Bretagne, commandé par M. le Chevalier de la V....... L'Equipage fut sauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(57) On appelle *Lock*, du nom de son Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, est une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on estime le chemin d'un Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a dévidée pendant un certain temps, qui est ordinairement une demie minute, ou trente secondes, pendant lequel le Vaisseau, poussé par le vent, s'est écarté du Lock, qui est demeuré comme immobile au-dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* est un morceau de planche, divisé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'Estime de chaque jour. Dans la premiere sont marquées

FREZIER, 1712.

Témoignage que l'Auteur se rend à lui-même.

le suive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ses Observations, on se croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoissent pas le prix, de les rejetter souvent dans les Notes (58). Mais faisons honneur, à M. Frezier, d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, » sans avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en » Mer; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir qu'avec un peu de » connoissance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinaire» ment par pure routine, sans être capables de rendre aucune raison Géo» métrique de leurs pratiques les plus simples.

Il passe aux Isles du Cap-Verd.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de latitude, & vingt-un dégrés trente-neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de sonde, ne donnerent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (59). On se proposoit de prendre des rafraîchissemens, aux Isles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut successivement la vûe de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais sans autre régle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre dessinées. Cependant, celle

les heures, de deux en deux; dans la seconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaisseau par rapport aux principaux points indiqués par la Boussole; dans la troisiéme, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans le quatriéme, le vent qui souffle; dans la cinquiéme, les Observations sur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, sont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante-un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de sorte que si l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'est cette division que l'Auteur croit défectueuse.

(58) Page 6. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup. Depuis notre sortie de la Manche, nous nous trouvions presque toujours moins avant, que notre Estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils se trompent lourdement, si un degré est 57060 toises, & la lieue Marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont mesuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, suivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devroit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente secondes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin, en effet, que par notre Estime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{190}$, c'est-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée, le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la derniere observation, il trouva huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'Estime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la maniere de le jetter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pages 6 & 7.*

(59) Page 8.

de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre basse, qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept brasses d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la Montagne du Nord-Est (60).

Frezier, 1712.

Entrée de la Rade de l'Isle de Saint Vincent.

Observations sur cette Isle.

L'Isle de Saint Vincent offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entiérement desséché. On ne trouva, dans les cantons voisins, que des mares d'eau salée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quelques sacs de peau, & des écailles de Tortues, qui servoient de siéges, & de réservoirs pour garder de l'eau. Les Insulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui se refugierent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches, on découvrit, à la Pointe Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres escarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creusant, pour faciliter son cours, qu'on parvint à faire la provision du Vaisseau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans sa fraîcheur; & dans l'espace de sept ou huit jours elle devint si puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il est plus aisé de faire du bois, d'une espece de Tamarins, qui ne sont pas éloignés de la Mer. La pêche est aussi fort abondante dans la Baye. Elle est garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la senne que dans une Anse, entre deux petits Caps, vers l'Est Sud-Est: mais on se dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des Mules, des Poulets d'eau, des Machorans, des Sardines, des Grondeurs, des Becunes à dent blanche, & d'une espece qui ont la queue d'un Rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Observations de l'Auteur ont déja paru, au second Tome de ce Recueil, dans la déscription des Isles du Cap Verd.

Route jusqu'à l'Isle Sainte Catherine, au Brésil.

De ces Isles, après avoir continué la navigation jusqu'à quarante minutes de latitude du Nord, & vingt-trois dégrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Brésil, où les Courans portent au Nord-Ouest. On passa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquiéme degré de Tenerife. Les calmes retarderent le Vaisseau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des temps couverts, parmi lesquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de longitude, où l'on ne se crut pas loin de l'Isle de l'Ascension, parce qu'on apperçut quantité d'Oiseaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Isle, ni de celle de la Trinité, dont on se croyoit assez proche, suivant le témoi-

(60) Page 9.

FREZIER. 1712. Remarques sur l'Estime.

gnage de quelque Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, précisément avec l'Estime (61), à l'Isle de sainte Catherine (62).

(61) L'Auteur en donne un détail instructif. » Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'Estime, dit-il, nous précéda un peu; & le jour suivant, nous la précédâmes: mais, le 26 de Février, après avoir pris hauteur par les six degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique deux jours auparavant, nous eussions observé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de Courans, que nous appellons Lits de marée, jusques vers les neuf degrés Sud, de cinq à six minutes, suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la Ligne de Lock. Depuis les neuf jusqu'aux treize degrés, l'erreur étoit moindre que depuis les treize aux vingt-sept; & la différence étoit d'autant plus considérable, que nous approchions de terre; de sorte qu'un jour, il se trouva que nous avions fait vingt-cinq lieues, lorsque l'Estime n'en donnoit que seize.

Erreurs causées par les Courans.

Il paroît évident, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce soit directement, au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse sçavoir positivement: mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud Sud-Ouest, parce qu'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Brésil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de Woogt, qui, dans son *Flambeau de Mer*, observe que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Brésil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant du Sud s'annéantit; ou si cette remarque est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas réguliere pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils rapprocheroient de la Côte du Brésil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; & que l'expérience faisant voir, au contraire, que depuis les Isles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Isle Fernando Noronho, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond; 1°, que les Courans, qui prolongent la Côte du Brésil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Isles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particuliérement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterages du Brésil, en venant de l'Europe, parce qu'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve si bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux.

Quoiqu'il en soit, il est très vrai, conclut-il, que depuis l'Isle Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'Estime, quoiqu'on eût pris hauteur presque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arriverent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, positivement avec leurs points sur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inferer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, dit-il, à la plûpart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pages 16 & précédentes.*

(62) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de terre, on fonda vers le soir, & la fonde donna quatre-vingt-dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce

FREZIER. 1712.

Isle de Gal & ses approches.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Isle de Gal par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelque petits Islots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Isle, au Sud Quart de Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Isle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés vingt-deux minutes de latitude australe (63).

Anse d'Arazatiba.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'Arazatiba, qui est en terre ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Isle, découvrit d'abord une Aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire Est-Sud-Est. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maison abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déja informés de la Prise de Rio de Janeïro, que M. du Guay-Trouin avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite à quelques François Prisonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaisseau de France leur causa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déja sauvées dans les Montagnes. Cependant trois hommes, s'avançant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaisseau des vivres & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur, à la seule condition qu'on ne leur fît aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commission, passerent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toises, & fermé par l'Isle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouverent que deux brasses & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne cessoient pas de sonder, n'avoit nulle part assez d'eau pour un Navire de six canons. Ils côtoyerent plusieurs belles Anses de l'Isle; mais, arrêtés par les ténébres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse, où ils trouverent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passerent la nuit, en garde contre les Tygres dont les Bois sont remplis, & dont ils avoient vû des vestiges récens sur le sable. A la pointe du jour, ils pénétrerent une demie lieue plus loin, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu, avec M. Chabert, fit remarquer aux autres une langue de terre basse, où l'on trouve quantité de Bœufs sauvages: mais, quelque besoin qu'ils en eussent, ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette Chasse. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté; mais dans les vents d'Est, d'Est-Sud-Est, & de Sud-Est,

Observations de l'Auteur sur l'Isle Sainte Catherine.

(63) Une demie lieue plus à l'Ouest, ils trouverent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillerent entre l'Isle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Isle de Gal au Nord-Est Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Est, *Page 17*.

FREZIER. 1712.

on y est toujours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes, à l'Ouest de la pointe du Sud. On trouve, dans une Anse qui est à l'Est de l'Islot Fleuri, de très bonne eau & de petites Huitres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'Oranges douces, de Citrons & de grosses Limes, dont ils chargerent leur Canot. Vis-à-vis de la derniere Anse est un Islot, derriere lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du Poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeïro.

Rafraîchissemens de l'Isle.

En arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Mansa, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchissemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inspirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (64), & la saison paroissant déja fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche dix d'Avril : cependant le temps fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12 ; & ce délai produisit de nouvelles observations (65)

Oiseaux du Cap Blanc.

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six dégrés (66), on vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux, semblables à des Pigeons, d'un plumage réguliérement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de ***Damiers***, & celui de Pardela par les Espagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en falbala de petit deuil.

(64) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissent des Bœufs. Près de-là est le Port de Guarupa, où l'on est à l'abri de toutes sortes de vents ; mais il est difficile à connoître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. *Page 26.*

(65) En courant plusieurs bordées vers l'Isle & la Terre-ferme, la sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes sortes de vents, & une petite Riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Islot, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'Islot aux Perroquets. On reconnut aussi, en louvoyant, une grande Anse nommée *Toujouqua*, dans laquelle se décharge une grande Riviere. L'entrée de l'Anse paroît étroite ; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Page 27.* M. Frezier donne une courte Description de Sainte Catherine, & de ses Productions.

(66) *Voyez*, ci-dessous, le Journal d'Anson.

FREZIER. 1712.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoises, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest, on commença les sondes au quarante-troisiéme degré trente minutes de latitude, & suivant l'estime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-six degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (67), on trouva quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varierent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante & soixante-cinq, en suivant toujours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement de la Côte. La nuit du cinq au six de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vûe de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le soir, on eut celle d'une terre basse & de cinq ou six Mondrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (*), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes: mais ce sentiment étoit démenti par la derniere observation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Esprit de la terre de Feu. On jetta la sonde, qui donna trente-six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

Terre de Feu & ses apparences.

Le lendemain sept, on vit distinctement la Terre de Feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la Mer. Les bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette premiere Côte, on voit de hautes Montagnes, presque toujours couvertes de neige (68). Après avoir suivi la Terre de Feu jusqu'à cinq ou six lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de cours, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportoient la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (69).

Approches du Détroit de le Maire.

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a

(67) On se croyoit alors à cinquante-une lieues du Cap Blanc, sur une Carte manuscrite, c'est à dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Isle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténerife: ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres Sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte déserte, ou des Patagons, ne court pas Sud-Ouest, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Ouest-Quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. *Page 28.*

(*) La plûpart des Hollandois & les Anglois le nomment, Cap de la Vierge Marie.

(68) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Est. *Page 29.*

(69) Ce qui n'est gueres vraisemblable, suivant l'Auteur, à cause du gisement de la Côte opposée. *Ibidem.*

FREZIER. 1712.

nommés les trois Freres. Ils ſont contigus entr'eux, dans la Terre de Feu; & par-deſſus, on découvre une haute Montagne en pain de ſucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Eſt des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre eſt fort baſſe; enſuite un petit Cap, qui n'eſt pas plus haut, & qui ſe nomme Cap de Saint Diego (70). En arrivant au Nord-Nord-Eſt & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à meſure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Eſt du premier, on en voit toute l'ouverture: remarque dont l'Auteur fait ſentir la néceſſité, pour s'aſſurer du Détroit, par l'exemple de pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe ſont crus dans le Paſſage, quoiqu'ils fuſſent à l'Eſt de la Terre des Etats, & qu'ils ne la viſſent que du côté de l'Oueſt, trompés, dit-il, par des Mondrains ſemblables aux trois Freres, & par quelques Anſes ſemblables à celles de la Terre de Feu.

A l'Eſt du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide: Mais comme on n'ignoroit pas que ſon cours eſt de ſix heures, ou ſix heures & demie, on avoit pris le temps favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureuſement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & ſe partage en deux Courans, dont l'un ſuit le Détroit, qui n'eſt large que de ſix à ſept lieues, & l'autre ſe jette à l'Eſt le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on apperçoit le Port Maurice, petite Anſe d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, eſt une petite Riviere où l'on peut faire aiſément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anſe, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès, d'autres pour la Baye Valentin, & qui offre auſſi de l'eau & du bois (71). Il ſemble, obſerve l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anſe qu'on trouve en ſortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom ſeul paroît décider de la poſition de ces deux Bayes, parce que les Nodales, qui décrouvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux ſuccès d'avoir paſſé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en ſûreté. Les Sauvages n'y ſont pas ennemis des Etrangers (72). Ils ſont nuds, quoique le Pays ſoit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiſeau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque Bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils ſont preſqu'auſſi blancs que les Européens. Le rouge

Port de Bon-Succès, ou Baye Valentin.

Portrait des Habitans.

(70) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent eſt beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom eſt celui de Saint Diego, fondé ſur des Cartes manuſcrites Eſpagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des Nodales. *Page 30.*

(71) L'Auteur ajoûte; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(72) Ce récit porte ſur le témoignage de deux autres Vaiſſeaux François; la *Reine d'Eſpagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiſte*, de Saint Malo, en 1713.

leur plaît si fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur sur la tête d'un Officier, eut la hardiesse de le prendre & de le mettre sous son bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques Poulets du Vaisseau, la leur arrachoit pour l'emporter. Ils paroissent mieux faits & plus robustes qu'on n'est au Chili. Leurs femmes sont aussi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre sont cousues avec beaucoup d'art.

Frezier, 1712.

Dangers des deux Vaisseaux François.

On trouva la marée contraire, à l'Est de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap Saint Barthelemi, qui est le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureusement, & vers la nuit, on l'avoit laissé à deux lieues au Nord-Ouest: mais le temps, qui devenoit impétueux, força de mettre à la Cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, si proche de terre & vers le temps des ténebres. » Les Cartes, dit l'Auteur, nous menaçoient d'une perte inévitable; mais » heureusement pour nous la Terre des Etats, du côté du Sud, ne git pas » Est Sud-Est, & Ouest Nord-Ouest, comme elles le marquent. Elle ne » court qu'Est & Ouest, & prend même un peu du Nord près du Cap » Saint Barthelemi, comme on l'avoit remarqué avant la nuit. Suivant les » Cartes, nous devions dériver à l'Est Quart de Sud-Est, & nous ne pou- » vions éviter de périr (73).

La joie des deux Vaisseaux François fut extrême, de se revoir le lendemain, dans un calme, qui suivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de se remettre en état de souffrir les coups de Mer. Ils regagnerent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi jusqu'au cinquante-septiéme, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Est, & presque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Ouest, excepté depuis le vingt-sixiéme degré jusqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Est les tira d'un parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de Mai (74) on courut pendant la nuit au Sud-Est Quart de Sud, avec le vent au Sud-Ouest, dans la crainte de rencontrer les Isles Barnevelt, que quelques-uns placent à cinquante-sept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Ouest.

Méteore extraordinaire.

On se croioit à cinquante-sept degrés & demi de latitude, & à soixante-neuf ou soixante-six de longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Méteore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une

(73) On pourroit répondre, observe l'Auteur, » que le même Courant, qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû nous » empêcher de dériver autant au Nord-Est, » que nous l'eussions fait ailleurs, parce » qu'il devoit courir, comme la Côte, près » de Terre, & nous en tenir à même dis- » tance. Ce sentiment seroit probable, si » d'autres Navires n'avoient reconnu mieux » que nous ce gisement. Au reste, il est » évident que nous dérivâmes beaucoup à » l'Est. Car, sur les neuf heures du ma- » tin, le tems s'étant un peu éclairci, nous » ne vîmes plus de Terre, quoique nous » n'en dûssions être qu'à deux lieues au Sud, » ou au Sud-Est, tout au plus, si elle a » treize ou quatorze lieues de long, depuis » le Détroit, comme l'assurent ceux qui » l'ont côtoyée. *Page 33.*

(74) Le second Vaisseau avoit disparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de latitude, & soixante-quatre ou soixante-un de longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent si redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit dissipé entre les hauts bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête. Cependant les trois jours suivans n'apporterent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à se flatter d'être bientôt hors de ces affreux parages : mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de fougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ses peines. » Il sentit un mortel chagrin de s'être exposé à de si rudes incommodités; touché des maux présens, épouvanté de l'avenir, si son Vaisseau, comme plusieurs autres, étoit contraint d'aller passer l'hyver à la Plata, Riviere terrible par la mauvaise tenue du fond, par les coups de vent, les bancs de sable, & les naufrages dont plusieurs Officiers du Bord avoient été témoins. Je comparois, dit-il, la vie tranquille des plus Misérables à terre, avec celle d'un honnête homme sur Mer, dans un temps d'orage; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May, avec ces jours obscurs qui ne duroient que six heures & ne nous éclairoient gueres plus qu'une belle nuit, &c. Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante-un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-deux de longitude suivant l'Estime, on fut en état de se servir des vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest, qui sont les plus fréquens; & quelques changemens, qui succederent pendant les jours suivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut surpris d'appercevoir la terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit suivi une Carte manuscrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoises jusqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goss reculoit la Côte des Patagons de soixante lieues trop à l'Ouest, par rapport au Brésil. Cependant, suivant sa longitude, on atterroit fort juste (75). L'Auteur en prend occasion de faire ici quelques nouvelles remarques sur l'Estime (76), qui lui font conjecturer qu'il y a deux

Tempête furieuse. — *Regrets de l'Auteur.* — *Vûe de la Terre.* — *Remarques sur l'Estime.*

(75) Pages 36 & précédentes.

(76) Il observe que les Cartes manuscrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, sur les Journaux des Vaisseaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous assez bien sur la longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puisse faire une opinion certaine, parce qu'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxiéme au trente-cinquiéme degré de latitude, son Vaisseau avançoit un peu moins que l'Estime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock : mais, au contraire, depuis le 37 jusqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de six à sept lieues, sur cinquante; & trois jours après, de seize lieues & demie sur soixante-dix d'Estime, c'est-à-dire, d'environ un quart.

Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Ouest, & depuis le Détroit au Sud-Est & à l'Est-Sud-Est, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, ensuite par la nouvelle Terre des Isles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit suivre à peu près le gisement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar jusqu'au Cap de Horn, & de-là se tourner vers l'Est & l'Est-Nord-Est, le long des Isles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chily; & l'expérience le prouve aussi. Enfin, sans vouloir déterminer la direction particuliere des Courans, qui peut varier par des Causes particulieres, il assure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Est. La Marie se trouva sur l'Isle Diego Ramirez, non-seulement lorsqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, sur le témoignage de la Carte de Pieter Goss, où elle est reculée de trente lieues à l'Ouest, plus qu'elle n'est dans les Cartes manuscrites, mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrés plus Sud.

FREZIER. 1712.

Deux Courans, dont la connoissance est nécessaire.

Pour conclusion, l'Auteur conseille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Est, de prendre toujours du Sud & de l'Ouest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin; soit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Ouest, soit pour se précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il est arrivé à plusieurs Navires, qui se sont trouvés à terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, est venue sans doute l'erreur des Cartes Hollandoises qui mettent la moi-

Avis pour doubler le Cap de Horn.

Ensuite, ce compte alloit en diminuant; de sorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très bien avec l'Estime, jusqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de soixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Isle de Fer, ou trois cens seize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Ténérife. Depuis là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raison, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chily; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Est, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Ouest. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuscrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien sûr à l'Auteur, c'est qu'il n'est que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante six degrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Marines imprimées, il soit par les 57 ½ ou 58. Pour la distance de ce Cap à la Côte du Chily, elle est encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y exposer; car les vents y sont dangereux, du Sud-Sud-Ouest à l'Ouest. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit se sauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les soixante-quinze degrés trente-deux minutes trente secondes de longitude, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Ouest, que les Cartes manuscrites réformées; & supposant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Est que les Cartes de Pieter Goss, l'erreur du Vaisseau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la possibilité, par un détail d'observations, qui font concevoir comment son Vaisseau avoit pû dériver depuis qu'il étoit sorti du Détroit. *Pages 37 & 38.*

FREZIER. 1712.

tié trop de distance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

La Terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Est, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Islots, qu'on laissoit au Sud-Sud-Est, derriere le Vaisseau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Espagnols *Farellones de Carelmape*, dont on n'avoit passé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obscure. Le soir, on vit une autre Pointe au Sud-Est Quart-d'Est, & une troisiéme au Nord-Est Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à se former.

On remet ailleurs les observations de l'Auteur sur le Chily & le Pérou.

Le récit des courses de l'Auteur, sur les Côtes du Chily & du Pérou, & ses remarques sur ces deux Contrées, sur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieusement réservés pour enrichir les descriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le dessein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de le Maire, suivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reste qu'à représenter M. Frezier & ses Observations dans son retour en Europe.

1713.

Le lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, sur un Vaisseau de Marseille, nommé *la Marianne*, qui devoit passer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y sont, non-seulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, sans observer la latitude, il se trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'Estime, par les dix-sept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux, sortis du même Port après lui, tomberent dans la même erreur. Ses raisonnemens, sur une méprise si prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Pérou.

Remarques sur les Courans & les vents.

On conçoit facilement, dit-il, la raison de ces Courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Pérou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon : il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour succeder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans son Histoire de la Conquête du Pérou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Ouest, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année : il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, passant avec impétuosité par le Détroit de Magellan, poussent celles de la Côte du Pérou, vers le Nord, suivant son gisement. Cette derniere idée, conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand passage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été sans vraisemblance, si l'on observoit le même Courant dans la partie du Sud du Chily. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, suivant les meilleurs Journaux (77).

(77) Page 151.

Les

Frezier. 1713.

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Est-Sud-Est au Sud-Est, accompagnerent la Mariane jusqu'au trente-septiéme degré de latitude, & l'obligerent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changerent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (78). Il en faut conclure que ce n'est pas une ignorance indifférente, que celle de la Physique, dans un homme de Mer. Le seul raisonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'est peut-être dûe qu'au hasard.

Réflexions qui les confirment.

Cette remarque est accompagnée de plusieurs réflexions. Le flux, suivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Est, dans la Zône torride sur Mer, & non pas sur Terre, où ces vents ne sont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient aussi de la Mer; & par conséquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en sens contraire. Ainsi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan jusqu'au dix-huitiéme degré de latitude Australe. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Est dans les vastes Mers, le long de la Zône torride, c'est constamment une suite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, est emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles : & comme la Terre a plus de masse, elle doit avoir aussi plus de vîtesse que l'Atmosphère de l'air qui l'environne. On doit donc sentir de la résistance, comme si l'air fluoit sur un corps immobile. Cette résistance fait le vent sur Mer, & non pas sur Terre, parce que l'inégalité de sa surface, mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes, emporte la partie la plus basse de l'air que nous respirons.

L'expérience, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonstances de ce raisonnement. La Mer du Sud étant la plus vaste, c'est aussi dans cette Mer que les vents sont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Est. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction opposée; c'est-à-dire, des vents d'Ouest plus au Nord, ou plus au Sud, suivant que la disposition des Terres les rejette & suivant la saison. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents opposés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, causées par les tourbillons d'air qui se choquent; ce qu'il éprouva aussi par les trente degrés du Sud (79).

1714. Retour de l'Auteur dans la Mer du Nord.

Après avoir passé trois mois à la Conception, il sortit de ce Port du Chily (80) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte

(78) Page 253.

(79) Pages 254 & précédentes.

(80) A trente-six degrés quarante-trois minutes de latitude du Sud.

FREZIER. 1714.

qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui laisserent le regret de les avoir suivis jusqu'à la latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorsqu'il auroit pû passer quarante lieues plus au Nord, & racourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de rigoureux climats, où la fatigue est toujours inséparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on apperçut de la Marianne, à trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Isle inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pieces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est du Monde, on en vit un autre banc, à la distance de cinq quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureusement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, observe l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule Assomption, commandée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Est Nord-Est, n'apperçurent pas celle que la Marianne avoit vûe: mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'est un avertissement pour ceux qui entreprennent de passer le Cap de Horn en hyver: quoique peut-être aussi la plus dangereuse saison soit l'Automne, parce qu'alors les glaces se rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles sont fort épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Eté suivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur, dont le reste est dedans.

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

Conjecture sur leur formation.

Ne supprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai, dit l'Auteur, comme plusieurs le prétendent, que les glaces se forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des terres, il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle austral: mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les soixante-trois degrés de latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de longitude jusqu'aux quatre-vingt; car cet espace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des Terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres australes, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimeres qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

Ce que l'Auteur pense des Terres Australes.

Mais, quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres, quelques-uns (81) ont conservé le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins imaginaire que ces Terres australes, sans considérer que de tant de Navires, qui ont passé à l'Est

(81) L'Auteur cite de Fer, c'est-à-dire, sa Carte de 1700.

de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Eſt, ſoit à vûe de terre, ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des terres connues, qui ſont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-ſept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de latitude; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne ſoit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude, qui n'eſt pas connue certainement, mais qu'on peut regler à peu près ſur celle de la Conception, en ſuivant la plus grande conformité des Eſtimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au lieu de trois cens trois ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui de Pillar, qui courent enſemble Sud-Eſt Quart-d'Eſt & Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, au lieu qu'ils ſont marqués Sud-Eſt Quart de Sud & Nord-Eſt Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Oueſt, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal giſement.

FREZIER. 1714.

Erreurs des Cartes Marines.

C'eſt pour remedier à tous ces défauts, que l'Auteur s'eſt attaché à recueillir des Mémoires, ſur leſquels il a dreſſé une Carte, qu'on ſe croit bien autoriſé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Paſſage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tartane Françoiſe commandée par Marcand. Sur les ſix heures du matin, elle ſortit de la Baye d'Eliſabeth, en portant au Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Maſſacre; & gouvernant au Sud-Oueſt, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Eſt, ſur une Iſle qu'elle prenoit pour l'Iſle Dauphine, elle rangea conſtamment cette Iſle. Une heure après l'avoir dépaſſée, elle ſe trouva dans un grand Canal, où, du côté du Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Iſlots, mêlés de Briſans. Alors, ſe croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, ſur quatorze braſſes d'eau, fond de ſable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai, après avoir louvoyé pour ſortir de cette Baye, qui eſt ouverte à l'Eſt-Sud-Eſt, elle porta ſucceſſivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt, & au Sud-Sud-Oueſt. A midi, elle ſe trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'obſervation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante quatre degrés vingt minutes, à la vûe d'un Iſlot, ſitué à l'Eſt du Monde, & au Sud d'une grande Iſle, dont la pointe fut nommée *Cap Noir*, parce qu'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot eſt un Rocher, de la forme d'une très haute Tour, à côté duquel en eſt un autre, plus petit, mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne ſçauroient

Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

FREZIER. 1714.

le manquer, sur des marques si singulieres. Il est large d'environ deux lieues. Le fond en est bon, & les plus gros Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa derniere Carte du Chily, sous le nom de Jalouchté, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bâteau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

Isles découvertes par les Malouins.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Isles nouvelles, à cinquante & un degrés de latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du Maurepas & du Saint Louis, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits : mais celui qui les a côtoyées de plus près est le Saint Jean-Baptiste, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Isles basses presqu'à fleur d'eau. On doit la découverte de cette suite d'Isles à M. Fouquet, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de son Armateur (82).

Isles d'Anican.

Côte de l'Assomption.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Assomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Isles ; mais diverses raisons (83) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Isles ne soient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorsqu'il fut jetté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, le long de laquelle il fit environ cinquante lieues ; & la vûe de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Isles *Sebald* ; parce qu'on s'imaginoit que les trois, qui portent ce nom (84) dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hasard, faute d'en con-

Isles Sebald.

(82) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(83) 1°. Les latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption, à l'Est des Isles d'Anican. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diversité des Estimes est toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus ; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Isles nouvelles, dont le temps fera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. *Pages* 264, 265.

(84) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

noître mieux le nombre : mais le Vaisseau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeïro, & vit effectivement trois petites Isles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le sont dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

FREZIER. 1714.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où sa déclinaison est très considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvée de vingt-sept degrés, à l'Est des nouvelles Isles (85).

Revenons, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de latitude, & les trente-neuf de longitude, d'où les vents d'Est le menerent jusqu'au Tropique du Capricorne. Il y essuia quatre jours de calme, & d'une si grosse pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Isle de l'Ascension, ou plutôt, de l'*Acencaon*; nom Portugais qu'on lui a conservé, pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension, qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de longitude, c'est-à-dire, trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (86). Ce n'est proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très reconnoissable, du côté du Sud & de l'Ouest, par un Piton de forme un peu conique, & presqu'aussi haut que l'Isle. Du côté de l'Est, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Islots, dont l'un, qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long, est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Isle. Ces trois Islots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même; fondés sur ce qu'il est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la derniere dans sa latitude, sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Occidentales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir supprimée dans sa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Isle de l'Ascension, qu'il place, d'ailleurs, dans sa véritable latitude.

Isle d'Acencaon.

Si elle est la même que celle de la Trinité?

On trouve, dans cette Isle, une belle Cascade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre; mais les grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque: encore l'eau, dont la Marianne eut peine à faire quelques Barriques, se corrompit-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & pren-

(85) Pages 266 & précédentes.

(86) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante-quinze degrés quinze minutes de longitude, qui répondent aux trois cens trois degrés cinq minutes du Méridien de Tenerife, au lieu de deux cens quatre-vingt-dix-huit degrés, qui est celle des Cartes Hollandoises, trouva cette Isle, suivant son Estime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cens quarante-six degrés quinze minutes.

FREZIER. 1714.

Autres erreurs des Cartes Marines.

dre le parti de relâcher à la Côte du Brésil. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooss, Robin, Van-Kenlen, & Loots; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude, de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient reglés sur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six degrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Brésil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils trouverent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier, ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Brésil ou à l'Isle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud (87).

La Description de la Baye de Tous les Saints, & celle de Saint Salvador, Capitale du Brésil, dont l'Auteur s'occupa jusqu'au 7 de Mai, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit sur la Mariane, en compagnie des trois Malouins, qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent presqu'un mois à petites journées, sa navigation fut heureuse jusqu'au Mardi, 10 de Juillet, qu'elle eut la vûe du Pic d'une des Isles Açores, à laquelle cette Montagne a fait donner le même nom. Il est fait en pain de sucre, & si haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Ténerife, à la distance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après, on reconnut l'Isle Saint Michel, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooss approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (88), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiser les vivres.

Vûe du Pic des Açores.

Supplément à la Description de l'Isle Tercere.

Si la Description de l'Isle Tercere a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'est d'après les observations de Linschot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que les lumieres de leur temps, sur des lieux où l'espace de plus d'un siécle doit avoir apporté des changemens considérables. Les remarques de M. Frezier seront un utile Supplément.

Cette Isle est assez haute. Elle se fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre basse, qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouest, formé par une langue de Terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Islots taillés à pic, une lieue à l'Est de ce Cap. Trois Brisans à fleur d'eau sont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Est de ces deux Islots. Les uns & les autres sont mal placés, dans le Flambeau de Mer (89).

Avis pour le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Mariane mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, sur vingt brasses d'eau, fond de sable gris, coquillage pourri &

(87) Le Pere Feuillée, dans sa Préface Critique de ses Observations, prend parti pour le sentiment de Halley : mais M. Frezier paroît se confirmer dans le sien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pimentel, qui établit assez bien la distinction des deux Isles. *Réponse à la Préface de Feuillée, ubi suprà, pages 45 & 46.*

(88) L'Auteur la nomme *Terciere.*

(89) Page 282.

petit corail blanc (90). Elle falua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle fe trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de fe rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où font l'Aiguade & le Quai (91).

Frezier. 1714.

Situation de la Ville d'Angra.

Angra eft fituée au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anfe, formée par une langue de terre fort haute, qui fe nomme *Mont Bréfil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anfe. Il eft ouvert depuis l'Eft jufqu'au Sud-Oueft. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puiffe être en fûreté dans toute autre faifon que la plus belle partie de l'Eté. Il n'y regne alors que de petits vents, depuis l'Oueft au Nord-Nord-Oueft; mais auffi-tôt que l'Hyver commence, on y eft expofé à de fi rudes tempêtes, que la plus courte reffource eft de mettre à la voile, lorfqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

La haute Montagne fe couvre alors & s'obfcurcit; & quelques jours auparavant, les Oifeaux viennent croaffer autour de la Ville (92). Les Navigateurs, qui fe trouvent dans la néceffité de ne pas quitter la Rade, abandonnnent leurs Vaiffeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebaftien, & fe retirent dans la Ville jufqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, fept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, fans qu'on pût fauver un feul homme des Equipages qui fe trouvoient à bord (93).

Fortifications du Port.

Quelque mauvais que foit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de foin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, prefqu'à fleur d'eau, fur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui eft celui de Saint Antoine. Elle eft continuée enfuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, jufqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent fans beaucoup de néceffité; car les Rochers la rendent inacceffible aux Chaloupes. Pour conferver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traverfé par une petite crevaffe, qu'on paffe fur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu defquelles eft une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte fe joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent jufqu'au bord de la Mer.

Citadelle nommée Caftello de San Juan.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Caftello de San Juan*, eft fituée au pied du Mont Bréfil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la Place, du côté de l'Oueft, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique

(90) L'Auteur fait remarquer fa pofition, comme un Avertiffement pour l'éviter, parce que le fond y eft mêlé de groffes pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud-Oueft-Quart-d'Oueft, la Cathédrale au Nord-Oueft-Quart-de-Nord, les deux Iflots à l'Eft-Sud-Eft, & le Fort Saint-Sebaftien, au Nord-Nord Oueft.

(91) On y avoit le Fort Saint Sebaftien, au Sud, ou Eft-Quart-d'Oueft, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Eft, fur treize braffes d'eau, fond de fable noirâtre & vafeux, à diftance de Terre d'un bon cable.

(92) Page 284.

(93) *Ibidem*.

FREZIER. 1714.

Haut Fort.

sans fossé, serviroient peu, dans un siége par terre & par mer. Un Vaisseau, mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est Quart-de-Sud, les rendroit presqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie sur un Rocher, dans lequel on a creusé un fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce fossé, le long de l'escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par une traverse du même Rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la porte, ces rangs de Puits sont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la contrescarpe. La profondeur du fossé, le renfort des puits, la hauteur des murailles, & la solidité de leur Maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable. Les Espagnols y ont soutenu contr'eux trois ans de siége, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcerent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (94). M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui sans palissade, dont le glacis, à l'angle saillant du Bastion, vers la Ville, est si roide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau, pour gagner le fossé à la sape; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le Rocher, au-dessous, paroît fort traitable. Ensuite le fossé n'est défendu que par trois Pieces de canon, parce que les flancs du Bastion sont si petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, sous le Rampart, est un assez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui est au Mont Brésil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parce que la Côte de l'Ouest est bordée de batteries à peu près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t-il de ce côté-là qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est, on voit deux Tours nommées *Facha*, où l'on entretient sans cesse une Sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Isle, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il montre successivement.

Jugement de l'Auteur.

Autres Ouvrages d'Angra.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne Maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matiere, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante. On y compte environ vingt piéces de canon; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Fort Saint Sebastien.

Le Château de San Juan n'ayant été bâti par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du côté de l'Est, un petit Fort nommé Saint Sebastien, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de Maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la terre, avec un petit fossé; & du côté de la

(94) *Ibidem.*

Mer,

FREZIER. 1714.

Mer, une batterie en angle saillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du Rocher, qui bat très-avantageusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, sur-tout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pieces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoye de France. Aussi paroissent-ils fort misérables; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit lorsqu'ils s'assemblerent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint Georges (95).

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corydors qui en préparent l'entrée, particuliérement la Cathédrale, qui se nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du second ordre sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'éleve au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (96). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plûpart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Forte dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parce qu'il sert aujourd'hui de Magasin à poudre. C'est un quarré de Maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'Antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville; & le mêlange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forme une perspective fort riante.

Description de la Ville d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs sans enceinte, & sans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en sont à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus recommandable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiseaux qu'on nomme Canariens, ou Serins. Quoiqu'ils y soient plus petits que ceux qu'on éleve en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Elle peut être attaquée par Terre.

(95) Page 287.

(96) Page 289.

FREZIER. 1714. Observations sur les Basses de cette Mer.

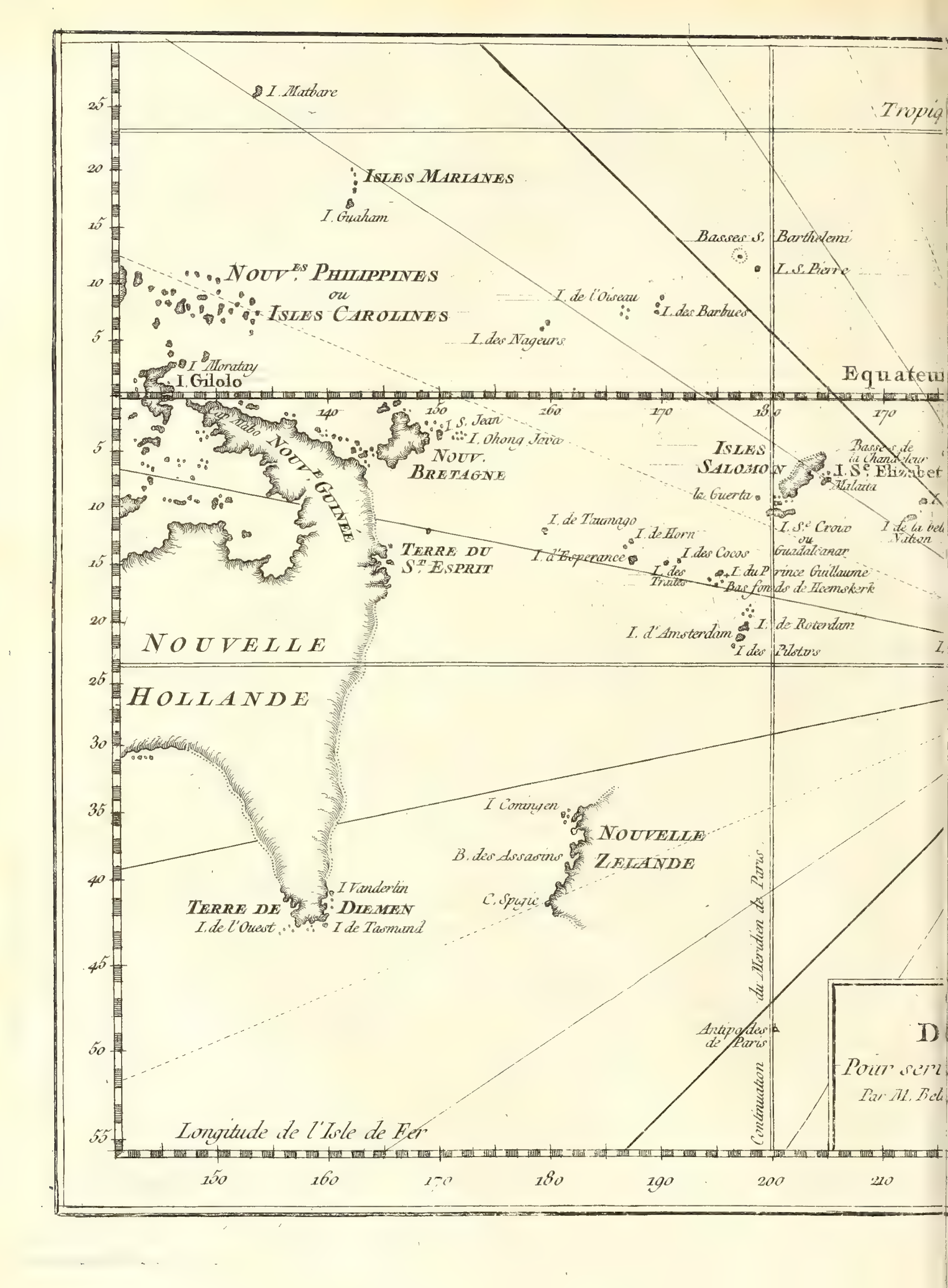
Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques provisions de Bœufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18 de Juillet. L'Isle de Saint Michel, dont elle eut la vûe, le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Islots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contigues, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Est, à la distance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, sans craindre une Basse que les Cartes marquoient sur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe: sur quoi l'Auteur observe, qu'on se seroit bien gardé de cette manœuvre, si l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Basses, qui se trouvent sur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des Formigas, qui soient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne sont proprement que des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante brasses d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Basses marquées à l'Ouest, environ soixante lieues au large, sur lesquelles on trouve beaucoup de Poisson, que les Insulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a supprimées dans sa Carte; ce qu'il n'a pu faire sans de fortes raisons, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaisseaux qui la suivroient avec confiance (97).

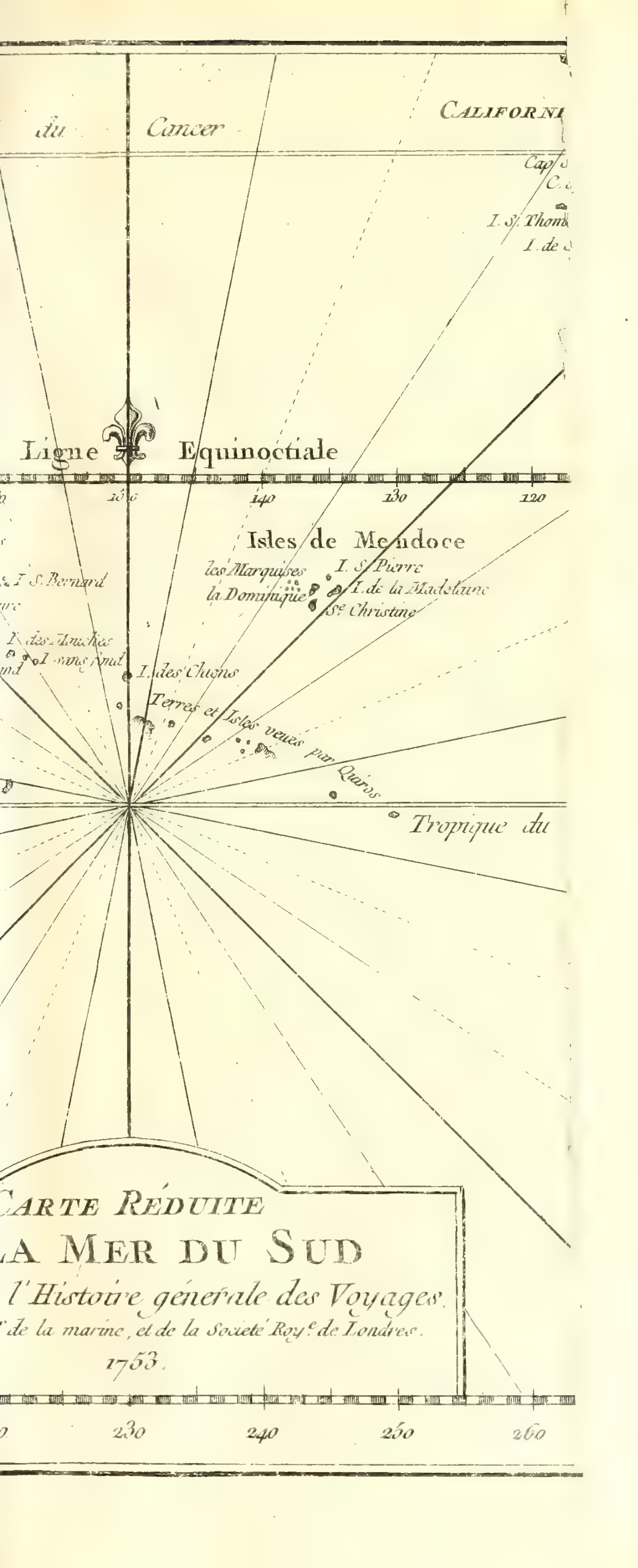
Témoignage d'un Capitaine Portugais.

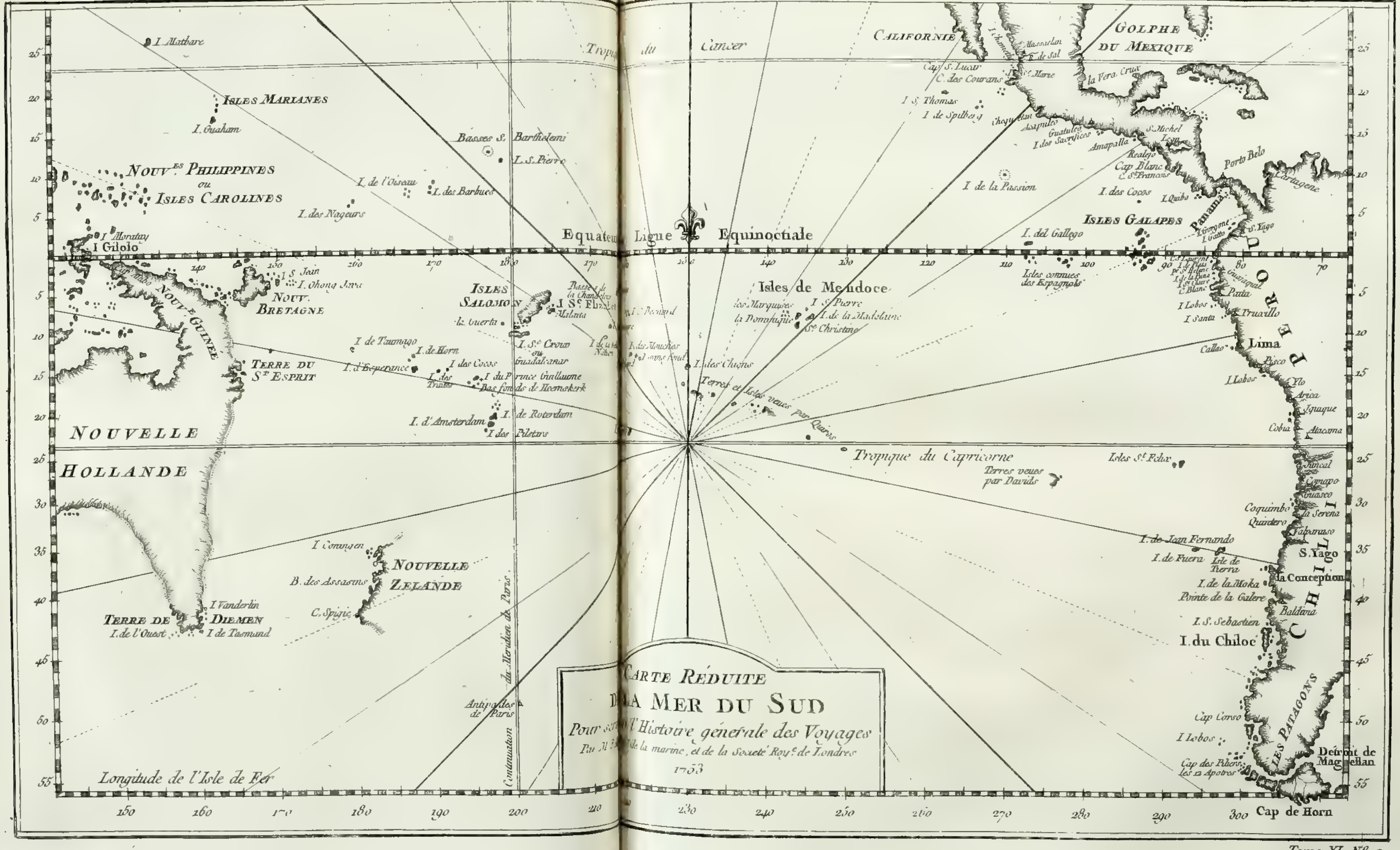
Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans tous leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais, outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (98).

Des vents favorables, qui commencerent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la Mariane à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand Flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups du canon de Ceuta, assiégée depuis plus de trente ans par les Maroquins; & vers le soir, il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (99).

(97) Page 290. (98) Pages 289 & 290. (99) Page 291.


I. Matbare
Tropiq
Isles Mariannes
I. Guaham
Basses S. Barthelemi
I. S. Pierre
Nouv.es Philippines
ou
Isles Carolines
I. de l'Oiseau
I. des Barbues
I. des Nageurs
I. Moratay
I. Gilolo
Equateur
Nouv. Guinée
I. S. Jean
I. Ohong Java
Nouv. Bretagne
Isles Salomon
Basses de la Chandeleur
I. S.te Elizabet
Malaita
la Guerta
I. de Taumago
I. de Horn
I. S.te Croix ou Guadalcanar
I. de la bel Nation
Terre du S.t Esprit
I. d'Esperance
I. des Cocos
I. des Traites
I. du Prince Guillaume
Bas fonds de Heemskerk
I. d'Amsterdam
I. de Roterdam
I. des Pilstars
Nouvelle
Hollande
I. Coringen
Nouvelle
Zelande
B. des Assasins
C. Spigie
I Vanderlin
Terre de Diemen
I. de l'Ouest
I de Tasmand
Continuation du Meridien de Paris
Antipodes de Paris
Pour serv
Par M. Bel
Longitude de l'Isle de Fer
25
20
15
10
5
5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
140
150
160
170
180
170
150
160
170
180
190
200
210


du Cancer
CALIFORNI
Ligne Equinoctiale
140
130
120
Isles de Mendoce
les Marquises
la Dominique
I. S. Pierre
I. de la Madelaine
Ste. Christine
I. S. Bernard
I. des Chiens
Terres et Isles veues par Quiros
Tropique du
CARTE RÉDUITE
LA MER DU SUD
l'Histoire generale des Voyages.
de la marine, et de la Societé Roye. de Londres.
1753.
230
240
250
260


Carte Réduite
de la Mer du Sud
Pour servir à l'Histoire générale des Voyages
1753
Californie
Golphe du Mexique
Tropique du Cancer
Isles Marianes
I. Guaham
Nouv.es Philippines ou Isles Carolines
I. Gilolo
Equateur Ligne Equinoctiale
Nouv. Bretagne
Nouv. Guinée
Isles Salomon
Terre du St Esprit
Isles de Mendoce
Isles Galapes
Panama
Porto Belo
Carthagene
Lima
Callao
Perou
Tropique du Capricorne
Nouvelle Hollande
Terre de Diemen
Nouvelle Zelande
Chili
S. Yago
la Conception
I. du Chiloe
Les Patagons
Detroit de Magellan
Cap de Horn
du Meridien de Paris
Longitude de l'Isle de Fer

§ IX.

VOYAGE DE GEORGE ANSON,

Autour du Monde, par le Sud-Oueſt.

LES motifs de cette fameuſe Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'affoiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la principale ſource de ſes forces, il ſeroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Hiſtoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, ſans offenſe, qu'il y a peu d'entrepriſes de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (1) ſemble avoir rapporté toutes ſes vûes à l'honneur de ſa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occaſion de traiter ſon Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que ſur quelques Deſcriptions affectées, ou ſur un petit nombre de raiſonnemens & de conjectures, qui paroiſſent venir de l'orgueil du triomphe. Les ſoupçons ne peuvent tomber ſur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins exiſtent encore, & contre lequel on n'a point appris, juſqu'à préſent, que perſonne ait reclamé. Ainſi, faiſant profeſſion de ne s'attacher qu'à la Partie hiſtorique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus inſtructifs qui ayent paru dans ce Recueil. INTRODUCTION.

L'Eſcadre Angloiſe mit à la voile le 18 Septembre 1740; compoſée (2) de cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obſtacle continuel des vents contraires, lui firent employer Départ, & forces de l'Eſcadre Angloiſe.

(1) C'eſt M. *Walter*, Aumônier de l'Eſcadre. Sa Préface eſt une Piece étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inſpirer le goût des mêmes Entrepriſes à tous les Anglois. Il a joint, à ſon récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dreſſés ſur les obſervations de ſon Chef. La traduction de ſon Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution. Chez Delormel, 1750, *in*-12, 4 vol.

(2) Les Vaiſſeaux étoient le Centurion, de ſoixante pieces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. Anſon, Chef d'Eſcadre; le Gloceſter, de cinquante pieces & de trois cens hommes, commandé par Richard Norris; le Severe, de même force que le Gloceſter, ſous les ordres d'Edouard Legg; la Perle, de quarante pieces de canon & de deux cens hommes, commandé par Mathieu Mitchel; le Wager, de vingt-huit pieces & de cent ſoixante hommes, ſous le commandement de Dandy Kidd. La Chaloupe, nommée le Tryal, étoit de huit pieces & de cent hommes, commandée par Jean Murray. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Eſcadre, quatre cens ſoixante-dix

ANSON. 1740.

Elle est menacée par la Flotte Espagnole de Dom Pizarro.

quarante jours, pour se rendre à l'Isle de Madere (3), quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avoit vû depuis quelques jours, à peu de distance des Côtes, sept ou huit Vaisseaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Espagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût destinée à traverser son entreprise; & la suite des événemens le convainquit que c'étoit la fameuse Escadre Espagnole, qui étoit commandée par Dom Joseph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne causa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (4).

Rendez-vous donné dans l'Isle Sainte Catherine.

Saint Jago, une des Isles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anson avoit donné aux Vaisseaux de son Escadre, si quelque accident venoit à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison étoit déja fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Isle de Sainte Catherine, sur la Côte du Brésil. En faisant route vers cette Isle, les Anglois observerent que la direction des vents alisés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils eussent fondé leur attente sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & sur l'expérience des Navigateurs (5).

Différences dans la direction des Vents alisés.

Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel Cracherode. La santé du Capitaine Norris l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner son Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel; qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Marray aiant succédé sur le Wager au Capitaine Kidd, le commandement du Tryal fut donné au Lieutenant Chaap. *Voyage d'Anson, Tome I. pages 35 & 45.*

(3) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-septiéme degré.

(4) Après avoir essuyé toutes sortes de desastres, pendant cinq ou six ans, un seul de ses Vaisseaux, nommé l'Asie, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuse Flotte; sur-tout la conspiration d'un Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Asie, avec dix ou onze de ses Compagnons, entreprit de se rendre Maître du Vaisseau, tua un grand nombre d'Espagnols & périt les armes à la main. *Tome I. Chapitre III.*

(5) Le Docteur Halley, dans son Traité des Vents alisés, qui régnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Ocean Atlantique, dit que depuis le vingt-huitiéme jusqu'au dixiéme degré de latitude Septentrionale, il regne généralement un vent frais du Nord-Est, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Est que l'Est Nord-Est, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est: mais que du côté de l'Amérique le vent est tant soit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il saute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord. Il ajoûte que depuis le dixiéme degré jusqu'au quatriéme de latitude Septentrionale, il regne des calmes & des travades, & que depuis le quatriéme degré jusqu'au trentiéme de latitude Méridionale, les vents soufflent presque toujours entre le Sud & l'Est. Les Anglois de l'Escadre comptoient sur cette Doctrine; mais ils éprouverent les différences suivantes: Quoique le vent fût Nord-Est vers le vingt-huit degré de latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq jusqu'au dix-huitiéme degré de la même latitude, il ne passa pas une seule fois l'Est vers le Nord, & il resta presque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitiéme degré jusqu'au sixiéme & vingt minutes, il fut au Nord de l'Est, mais pas entiérement, ayant tourné pendant quelque temps à l'Est-Sud-Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même latitude, il fut très variable. Il venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'Avitaillement, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Escadre représenterent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remede, que de faire six ouvertures à chaque Vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les Ponts ; d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des refléxions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de Mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (6).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le sondent.

Après avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on se trouva le 10 du mois suivant au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est si peu, à trente.six degrés trente minutes de longitude & à vingt de latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allerent ensuite en augmentant, jusqu'à quatre-vingt-dix ; & le fond se dérobba tout d'un coup à la sonde, quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les Estimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (7) du Cap Frio. Au-delà du seiziéme degré de latitude Méridionale, l'Escadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud, & qui suivant la Côte du Brésil, s'étendoit même jusqu'au midi de la Riviere de Plata. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures ; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois quarante. L'Auteur observe que s'il est causé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, poussée sur la Côte du Brésil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisement de la Côte ; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des terres ; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toujours facile de corriger l'Estime par la latitude observée (8).

Courans & leur explication.

Les Anglois arrivent à l'Isle Sainte Catherine.

Les maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui sont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fievres ardentes ; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais

tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Ensuite il resta presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & se maintint après cela entre le Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés treize minutes de la même latitude ; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à vingt-un degrés trente-sept minutes. Mais après cela, même jusqu'à la latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Escadre n'étoit gueres éloignée des Côtes du Brésil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces observations fort importantes, non-seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur la cause des Vents alisés & des Moussons. *Pages 93 & précédentes.*

(6) *Ibid.* pages 95 & suivantes.

(7) Dans tout cet Extrait, les lieues sont de vingt & un dégrés.

(8) *Ibid*, page 103.

ANSON, 1740.

dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dyssenterie opiniâtre, & des Tenesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce désordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil. La Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. On apperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de Sainte Catherine. Les Anglois passerent entre sa Pointe Septentrionale & celle d'une Isle voisine, qui se nomme Alveredo. Ils laisserent tomber l'autre sur douze brasses, à trois milles de la premiere & six de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent destinés à fermer le passage entre l'Isle Sainte Catherine & le Continent. Avec le secours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils allerent mouiller sur cinq brasses & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port*. Le lendemain ils remirent à la voile, pour se placer au-delà des deux Forts, qui se nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette position, ils se promirent, des Portugais, tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Description de cette Isle.

Les changemens qui sont arrivés dans l'Isle de Sainte Catherine, depuis les descriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ses Observations, en faveur des Vaisseaux Anglois qui peuvent y toucher en faisant voile à la Mer du Sud. Cette Isle, si l'on en croit les Habitans, n'est large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa situation est à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis quarante-sept degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitiéme degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en soient hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Brésil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est. La meilleure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoredo, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la sonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Alvoredo, le nom d'Isle de Gal; la derniere de ces Isles étant sept ou huit milles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'Alvoredo, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Isle de Masaquura. Son Plan est d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles. Il est à huit milles de l'Isle Saint Antoine; & la direction, depuis son entrée jusqu'à cette Isle est Sud-Sud-Ouest demi-Quart à l'Ouest. Vers le milieu de l'Isle, il est resserré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce passage, on avoit commencé à construire une Batterie sur la Pointe, du côté de l'Isle. Mais cet ouvrage paroît inutile,

dans un Canal, qui n'ayant que deux brasses de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le passage ordinaire, au Nord de l'Isle, est si large & si sûr, qu'une Escadre y peut toujours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à construire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le Saint Juan, est sur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Isle aux Perroquets; le second, en forme de demie lune, est sur l'Isle de Saint Antoine, & le troisiéme, qui a l'air d'une Forteresse réguliere, est sur une Isle peu éloignée du Continent. C'est la résidence du Gouverneur.

Ses Productions.

Le terroir de Sainte Catherine est si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il n'est pas possible de le traverser. On y trouve néanmoins quelques sentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces passages, & quelques terres défrichées, sur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, sont les seuls endroits de l'Isle qui soient découverts. Les bois, composés d'arbres & d'arbustes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre est libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croissent presque sans culture. Aussi n'y manque-t'on point d'Ananas, de Pêches, de Raisins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, sont d'un secours extrême pour les Vaisseaux. On vante moins les autres vivres. Ce sont quelques chetifs Bœufs, qui ressemblent à des Bufles, mais dont la chair est molasse & d'un goût désagréable; ce qui vient apparemment des Calbasses sauvages, qui leur servent de nourriture. Les Faisans, qu'on y peut prendre en grand nombre, sont aussi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes sortes de Poissons exquis, dans quantité de petites Anses sabloneuses, où la senne se tire facilement.

Eau & Climat de Sainte Catherine.

L'eau de l'Isle, comme celle de la Terre-ferme qui se présente vis-à-vis, est d'une bonté admirable, & se conserve fort bien sur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur insupportable, & d'abord elle se couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume se précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, mirent cet Aiguade en réputation, se fournissoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'est excellente que pour les Vaisseaux, qui n'y doivent pas faire un long séjour. L'Escadre Angloise fit de l'eau dans l'Isle même de Sainie Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port est environné, sont un grand obstacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élevent d'un Sol fort gras, & d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espece, sont assez épaisses pour couvrir l'Isle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne se dissipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de

ANSON, 1740.

Mer qui le chasse. Les Anglois trouverent si peu de secours contre leurs maladies, dans un lieu si mal sain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fiévres, accompagnées des plus dangereuses dyssenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuse quantité de Moustiques qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûure est beaucoup plus venimeuse que celle des Cousins de l'Europe. Après leur retraite, ils sont remplacés vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites Mouches, presqu'invisibles, mais très incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûures, qui causent des tumeurs, suivies d'une demangeaison fort cuisante. En un mot, tout ce que l'Isle de Sainte Catherine a d'intéressant pour la Navigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Brésil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux Etrangers, qui abordoient à leur Isle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Brésil (9), ces honnêtes

Pourquoi cette Isle a changé de Gouvernement.

Observations sur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Brésil.

(9) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce Siécle, que le Brésil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plantations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a gueres plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Brésil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeïro*. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorsque les pluies ou les Rivieres ont coulé pendant quelque-temps dans un endroit, on est toujours sûr d'y trouver de l'or. Les eaux séparent ce métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Riviere son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de-là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Brésil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivieres & des Torrens & celui de le laver, est confié à des Esclaves Negres, sous la seule condition de rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitiéme partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le surplus leur appartient. On a vû des Negres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitiéme d'once par jour; ce qui revient environ à neuf schellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Brésil à Lisbonne. Ce Quint a été estimé en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres sterling, c'est à peu près trois cens mille; & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquiéme, montera à un million & demi de livres sterling. D'ailleurs, par la proximité de la Riviere de Plata, il se fait, entre les Portugais & les Espagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche consiste à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas se tromper en évaluant

Anson. 1740.

tes Bandits ont été contraints de souffrir, dans leur Isle, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à présent l'honneur d'être commandés par un Officier de considération. Celui que les Anglois y trouverent, se nommoit Dom Jose-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéressé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ses moindres faveurs, & qui leur faisoit regretter le caractere & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus sûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Isle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Brésil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (10).

1741. Navigation de l'Escadre jusqu'au Port Saint Julien.

La saison, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port Ami où ils s'étoient proposé de toucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes Ennemies, ou desertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous seroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel qu'il leur seroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle

Instructions données aux Capitaines.

évaluant cet échange, qui se fait à Buenos Ayres, à un demi million : ce qui feroit monter la somme totale de l'or, qui sort chaque année du Brésil, à deux millions de livres sterling.

Les Diamans du Brésil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, se trouvent précisément comme l'or, dans le lit des Rivieres & dans des Ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit se persuader que ce qui avoit toujours été méprisé comme de simples cailloux, contînt de si précieuses richesses. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie qui a le droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Brésil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui est rigoureusement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand District, proche du lieu où les Diamans se trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la seule crainte que succombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fissent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anson*, *Tome I. pages 141 & precédentes.*

(10) *Ibid*, page 142.

ANSON. 1741.

de Nostra-Señora del Socoro (11). Ils devoient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettroient (12). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre, ils pouroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Riviere Tigris, proche de Canton, sur la Côte de la Chine, d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna*, qu'il étoit impossible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui viennent des Courans.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les Vaisseaux de l'Escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Isle Sainte Catherine; c'est-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne portoit l'Estime. La même erreur continua, sans beaucoup de variation, jusqu'au de-là de la Riviere de Plata. On observa même alors que les Courans n'avoient point encore cessé. Il est difficile d'en apporter une raison qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent se persuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur Estime. Ils la trouverent plusieurs fois par expérience, lorsque le calme leur permettoit de s'y rapporter (13).

Utilité des Sondes.

Aussi-tôt qu'ils eurent passé la latitude de la Riviere de Plata, ils trouverent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur observe que ces sondes, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage pour reconnoître les lieux (14). Pendant une partie du temps, on eut la vûe du Cap

(11) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à soixante-onze degrés douze minutes de longitude Occidentale du Cap Lezard.

(12) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

(13) *Ibid*, page 160.

(14) Cette raison, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux observations des Anglois. A trente-six degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt brasses, même fond que le précédent. Entre cette derniere latitude & quarante-trois degrés seize minutes, fond de sable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante brasses. Ensuite, pendant un demi degré, toujours

Blanc (15), qui est la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faisant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Est, la profondeur augmenta jusqu'à cinquante brasses, toujours même fond. Alors on s'approcha d'avantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Ouest, un peu vers l'Ouest, & le fond se trouva par-tout de sable, jusqu'à ce qu'on n'eût plus que trente brasses. Là, on revit la Terre, à huit lieues de distance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de latitude; & le même jour, au soir, 17 de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Isle, au Nord-Ouest, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Ouest-Sud-Ouest. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Ouest. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui se félicitoit d'être échappée à la chasse de cinq gros Vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Escadre de relâcher au Port de Saint Julien, si l'on n'y avoit été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au soir (16). Comme c'est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une description plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (17).

L'Escadre mouille au Port Saint Julien.

On donne le nom de Terre des Patagons à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui est au Sud des Etablissemens Espagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays est remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terrestre: quoique tout le Pays, qui est au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui est au Sud de cette Riviere est absolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & aussi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des brossailles disper-

Description de la Côte, jusqu'au Détroit de Magellan.

quarante brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées. Alors, ils se trouverent à la vûe, & à sept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent, différens fonds; d'abord de sable noir; ensuite de vase; & après, fond rabotteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit brasses, ils eurent un fond vasart, jusqu'à la latitude de quarante-six degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-six brasses, & côtoyerent la Terre jusqu'à ne plus trouver que douze brasses, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi suprà, pages 161 & suivantes.*

(15) A quarante-six degrés cinquante-deux minutes de latitude, & à soixante-six degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces secours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que soient ces Plans, il est impossible de les donner tous dans ce Recueil.

(16) Sur dix-neuf brasses, fond vasart, mêlé de sable, ayant, à l'Ouest-Sud-Ouest, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's Mount.*

(17) L'Auteur donne ici deux points-de-vûe de la Côte: la premiere est celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où est Wood's-Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La seconde vûe est celle de la Baye même. Il y ajoûte un Plan particulier du Port ou du Havre, & deux autres vûes; l'une, qui regarde le haut de la Riviere; & l'autre qui suppose, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde vers l'embouchure. La barre, les bas-fonds, & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent passer en basse eau, sont marqués avec beaucoup d'exactitude.

ANSON. 1741.

sées. Mais si ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, leger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols, qui se sont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des Chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le suif. Cette Chasse est singuliere. Les Habitans du Pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux sauvages, est une espece de lance, dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de Cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zele jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pû le déraciner (18).

Multiplication surprenante des Taureaux & des Vaches.

Maniere de les tuer.

Maniere de les prendre.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la seule vûe d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse, qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espece de lacqs, composé d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminée en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle; & lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la suit avec tant de vîtesse, que le lacq n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre Chasseur jette son nœud aux jambes de derriere de l'animal; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux Chevaux, dressés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse, qui renverse l'animal. Les Chasseurs s'arrêtent; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier Taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à se le persuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos Ayres (19). Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, surtout aux Chiens sauvages,

Chiens de la Terre des Patagons.

(18) *Ibid.* page 176.

(19) *Ibid.* page 178.

dont le nombre est prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Espagnole, & descendus de Chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs Maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (20). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chasseurs, ou séparées du Troupeau par quelque accident.

Anson, 1741.

Chevaux sauvages.

Les Chevaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort cheres, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux, qui relâcheront sur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des Chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent gueres que de l'eau saumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Eau rare sur cette Côte.

Vigognes, & autres Animaux.

Le Pays est peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (*); mais ils y sont si défians & si legers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la Côte, d'immenses troupeaux de Veaux marins & une grande variété d'Oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les Pingouins. Les Habitans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols: mais, à cette hauteur, le Climat est plus doux, les perspectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne sont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale.

Observations jusqu'au Détroit de le Maire.

L'Escadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Ma-

(20) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

(*) D'autres les nomment Llanacos, & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

ANSON. 1741.

gellan (21). Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouverent ici ce que les Observations ne cesserent pas de leur confirmer; c'est que sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de fort courte durée, & que lorsqu'il est extrêmement beau, il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi-Quart à l'Est. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la Côte, pendant tout le jour, & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierres & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la terre; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint Diego étoit à l'Est Sud-Est de l'Escadre; le Cap Saint Vincent au Sud-Est demi-Quart à l'Est; le Mondrain du milieu des trois Freres, au Sud vers l'Ouest; Monte Gorda, Sud; & le Cap Saint Barthelemy, qui est la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. L'Auteur a pris soin de représenter toutes ces Vûes dans ses Cartes. Il observe que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donnné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas suivi assez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & se seroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Est de la Terre des Etats.

Horrible aspect de la Terre des Etats.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de Rochers inaccessibles, hérissés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paroissent suspendues d'une maniere étonnante. Les Rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs Côtes sont presque perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

Passage du Détroit.

Le jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées ausquelles ils aspiroient, se formoient déja des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chily

(21) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de latitude Méridionale, & soixante-onze degrés quarante-quatre minutes, à l'Ouest de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même est représenté.

& du Pérou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du sept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Tempêtes sans exemple.

Avant que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils essuyerent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excedoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimeres ou d'exagérations, les difficultés dont ils avoient vû la peinture dans plusieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. » Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement, nous eumes, dit l'Auteur, une suite continuelle de temps orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expérimentés, que tout ce qu'ils avoient appellé tempêtes n'étoit rien en comparaison. Elles élevoient des vagues si hautes & si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague, qui se seroit brisée sur notre Vaisseau, nous auroit coulés à fond. Elles causoient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaisseau. Nous eumes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & se noya : un autre se disloqua le col. Un troisiéme fut jetté par l'écoutille entre les Ponts, & se cassa la cuisse. Un de nos Contre-Maîtres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les séparent. Elles étoient accompagnées de pluie froide & de neige, qui couvroient nos agrets de glace, & geloient nos voiles; ce qui rendoit les uns & les autres si cassans, qu'ils ne pouvoient résister au moindre effort. Nos gens en avoient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les mains tomberent en mortification, &c. (22).

Suite d'erreurs & de dangers.

Il y avoit sept semaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les Vaisseaux avoient donné des signaux de détresse. Les uns avoient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on se flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'Estime, on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l'Ouest, on se croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmenterent : mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'Escadre auroit

(22) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1741.

échoué sur cette Côte, si le temps, qui avoit été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la Lune fit voir sa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve, nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs Estimes les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (23).

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs Estimes.

On

Observations nautiques.

(23) Page 222. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de Horn, la sécheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si important; mais elle m'oblige de l'abreger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Brésil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchissemens, l'Isle Sainte Catherine est la derniere Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que Cochons, Moutons, Vollaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande salée. 2°. Parce que cette Isle est trop voisine de la Riviere de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeïro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Volailles; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

Avis nécessaire pour doubler le Cap de Horn.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la derniere nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de passer par le Détroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant à cette latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi, il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont, 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Détroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la latitude de soixante-un à soixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Ouest, c'est que suivant toute apparence, les Courans seront moins violens à cette hauteur, & le temps moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour se dégager des Terres, il eut des vents moins tempêtueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y sont aussi

Extrémités du Chef d'Escadre.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantiéme degré de latitude du Sud, & suivant

aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés, & l'Auteur en apporte diverses explications.

Un autre avis de la même nécessité, c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Eté, c'est-à dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le temps du passage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable; mais le froid excessif & la briéveté des jours exposeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin, ce sont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence: & surtout il ne faut pas s'exposer, après le mois de Mars, aux Mers situées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement, à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Isle Fernandez qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle est remplie, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les mouillages en ayent été reconnus.

Au lieu des Côtes du Brésil, on a déja connoissance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte sa Nation à faire mieux reconnoître. L'un est l'Isle Pepys, à quarante-sept degrés de latitude Sud, & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Patagons. Le second seroit aux Isles Falkland, à la latitude de cinquante-un degrés, & à peu près au Sud de l'Isle Pepys. Cette derniere Isle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondante d'ailleurs en Oiseaux, & en Poisson. Les Isles Falkland ont été vûes de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans sa Carte de l'extrêmité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Isles.* Wood's-Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Isles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles sont composées de hauteurs, qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent. On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le Duc & la Duchesse de Bristol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Isles de Falkland, jusqu'à celle de Juan-Fernandez; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrêmité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisiéme pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines, dressée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres observations, puisqu'il rangea cette Côte presque toujours à la vûe des Terres. Il croit aussi sa position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit il, est trop à l'Est de huit à dix degrés, du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des observations Astronomiques. Par exemple, sur ces autorités, on ne peut

ANSON. 1741.

l'Estime, à six degrés à l'Ouest du Cap noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le Chef d'Escadre perdit de vûe ses quatre autres Vaisseaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens (24), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle de Socoro, premier Rendez-vous, ensuite la hauteur de Baldivia, où le second Rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Isle Juan Fernandez. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affoibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (25).

En quel état il arrive à l'Isle Juan Fernandez.

La vûe de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il

gueres placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & un degrés de longitude Ouest, de Londres; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent à moins de soixante trois de Londres; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Est du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Est, mais il exagere au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Brésil, & celle du Pérou, qui est à l'opposite dans la Mer du Sud, sont très bien placées; mais que depuis la Riviere de la Plata à l'Est, & le Point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; de sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position. C'est du moins le résultât des observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés $\frac{1}{4}$ & soixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé sur l'observation d'une Eclipse de Lune faite dans ce Port, par Wood, la fixe à soixante-seize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non-seulement le cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'Estime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les Sondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'essentiel. *Pages 258 & précédentes.*

(24) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ses plaies se r'ouvrir lorsqu'il fut attaqué du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient guais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'instant. *Page 270.*

(25) Page 282.



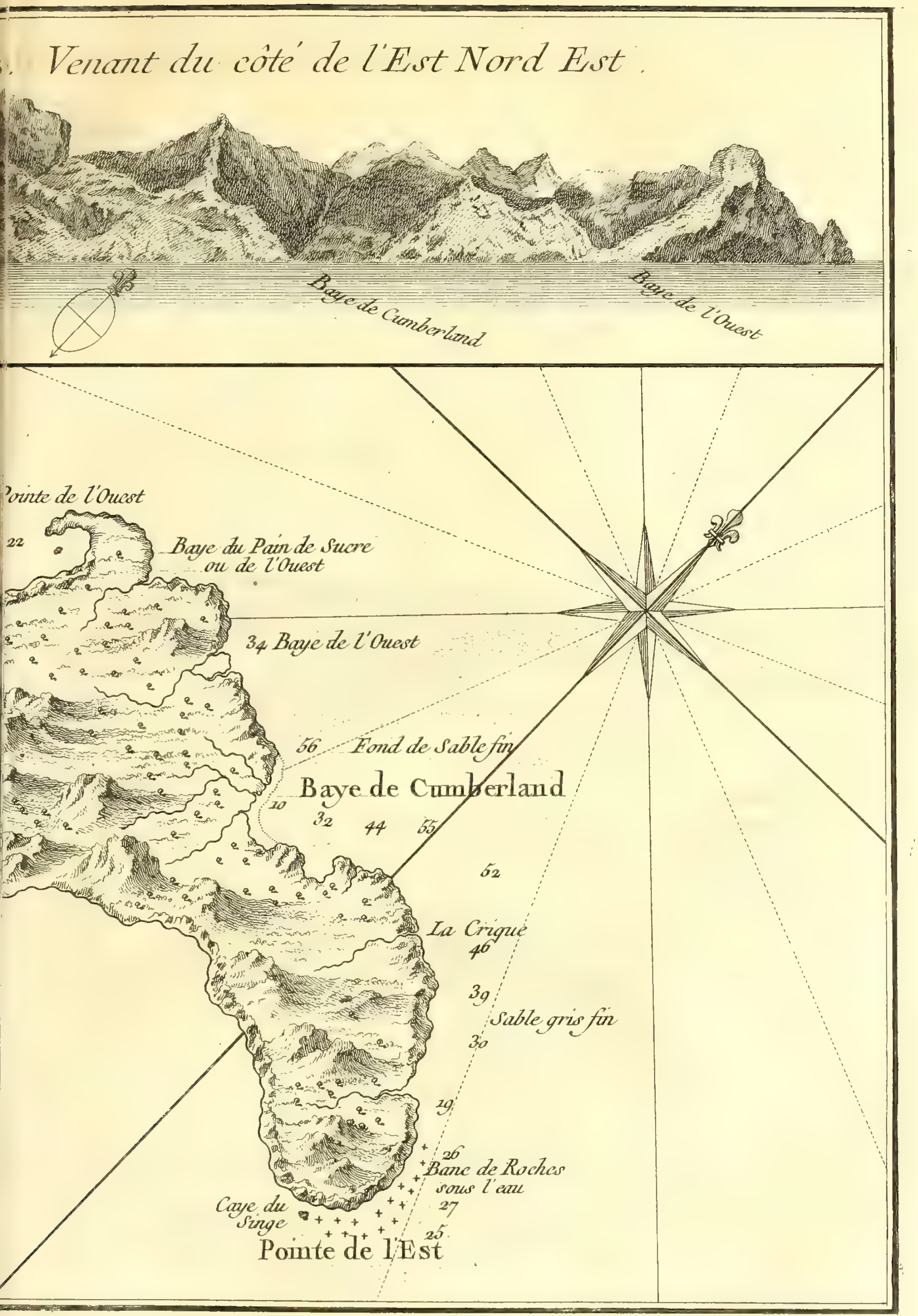


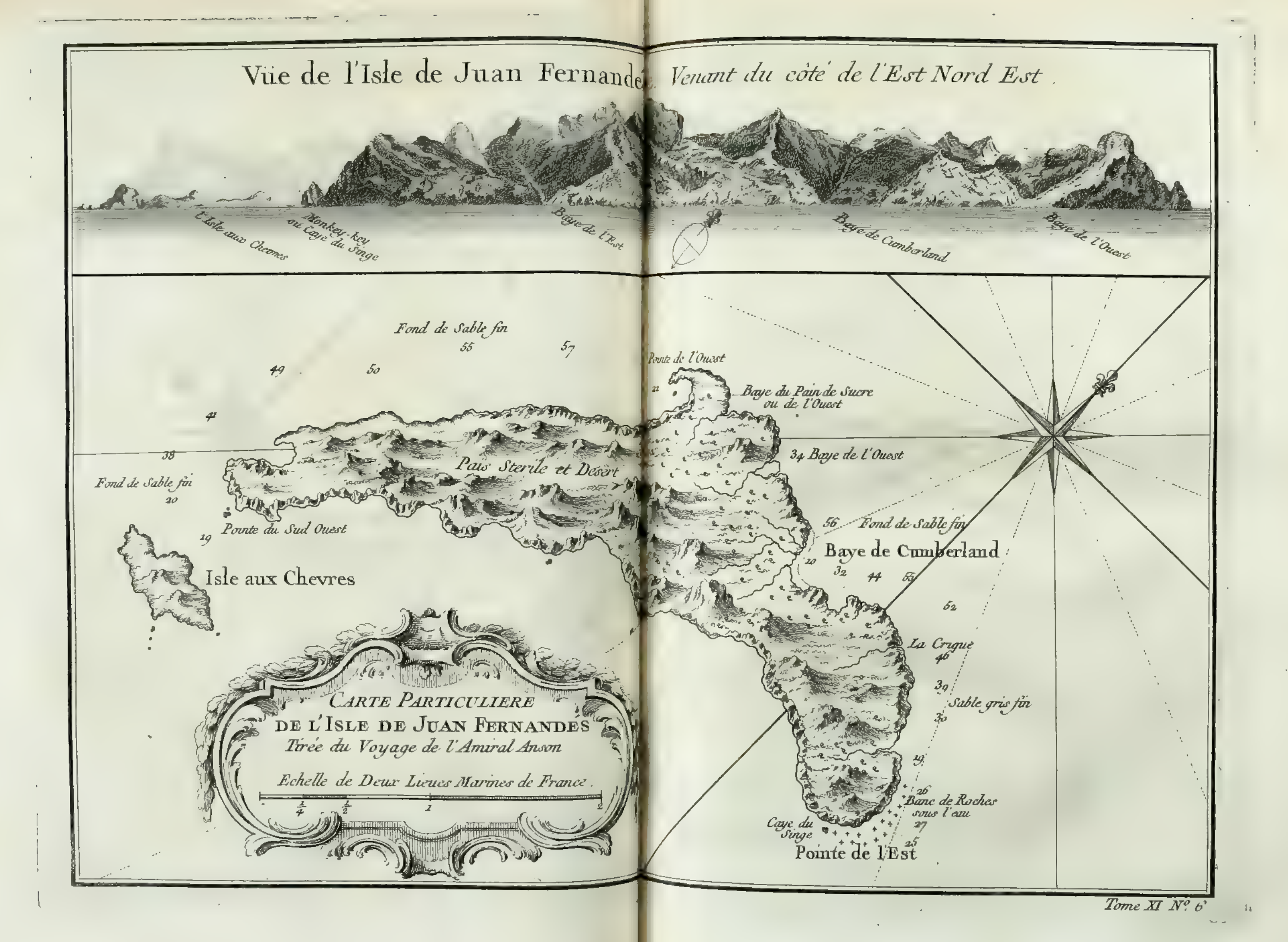
Fond de Sable fin
55
57
49
50
41
38
Fond de Sable fin
20
Païs Sterile et Desert
Pointe du Sud Ouest
19
Isle aux Chevres

CARTE PARTICULIERE
DE L'ISLE DE JUAN FERNANDÉS
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson.

Echelle de Deux Lieues Marines de France.

$\frac{1}{4}$ $\frac{1}{2}$ 1 2


Venant du côté de l'Est Nord Est.
Baye de Cumberland
Baye de l'Ouest
Pointe de l'Ouest
22
Baye du Pain de Sucre ou de l'Ouest
34 Baye de l'Ouest
56
Fond de Sable fin
Baye de Cumberland
10
32
44
55
52
La Crique
46
39
Sable gris fin
30
19
26
Banc de Roches sous l'eau
27
Caye du Singe
25
Pointe de l'Est


Vüe de l'Isle de Juan Fernandes Venant du côté de l'Est Nord Est.
L'Isle aux Chevres
Monkey-key ou Caye du Singe
Baye de l'Est
Baye de Cumberland
Baye de l'Ouest
Fond de Sable fin
55
57
49
50
Pointe de l'Ouest
Baye du Pain de Sucre ou de l'Ouest
34 Baye de l'Ouest
Pais Sterile et Desert
38
Fond de Sable fin
20
Pointe du Sud Ouest
19
Isle aux Chevres
56
Fond de Sable fin
Baye de Cumberland
32
44
52
La Crique
46
39
Sable gris fin
30
29
26
Banc de Roches sous l'eau
27
25
Caye du Singe
Pointe de l'Est
Carte Particuliere de l'Isle de Juan Fernandes
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson
Echelle de Deux Lieues Marines de France.
1/4
1/2
1
2

fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroiable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur cinquante-six brasses; & dès le même jour on découvrit une Voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le Tryal, un des Vaisseaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Escadre.

Description exacte de l'Isle Juan Fernandez.

Après les soins qui furent rendus aux Malades, la premiere occupation de ceux qui jouissoient d'un reste de santé fut de reconnoître toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson, qui rapportoit toutes ses vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris par sa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes; car son incertitude sur la vraie position de l'Isle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai, lorsqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Est; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Ses trois Bayes.

Il fit examiner soigneusement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle Juan Fernandez est située à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la distance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession: mais qui après avoir tenté d'y faire un établissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une figure irréguliere (26). Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le seul bon mouillage est à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue sous le nom de Baye de Cumberland, est la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle Baye de l'Est, & l'autre, Baye de l'Ouest, ne sont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent transporter des futailles jusqu'au rivage.

Baye de Cumberland & ses propriétés.

La Baye de Cumberland est à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord soufflent si rarement dans ce Climat, & sont si peu violens, que le risque est leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Isle, on croit nécessaire d'ajoûter que les Vaisseaux doivent mouiller sur sa Côte Occidentale, á la distance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye.

Vents qui y soufflent.

Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernieres brasses de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matiere, propre à les garantir du frottement des roches de fond.

(26) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent ses différentes Vûes.

ANSON. 1741.

On a déja remarqué que le vent de Nord est ici fort rare; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y regnent ordinairement, viennent souvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent gueres plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plûpart soient couvertes de bois. Le terrain y est leger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne; & s'étant accroché, dans sa chûte, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des Rochers (27).

Partie Méridionale.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, differe beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parce que la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y regne presque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres qui croissent dans les Bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente; à l'exception du Mirthe, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pieces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avoit été réguliérement taillée. Une espece de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Productions de l'Isle.

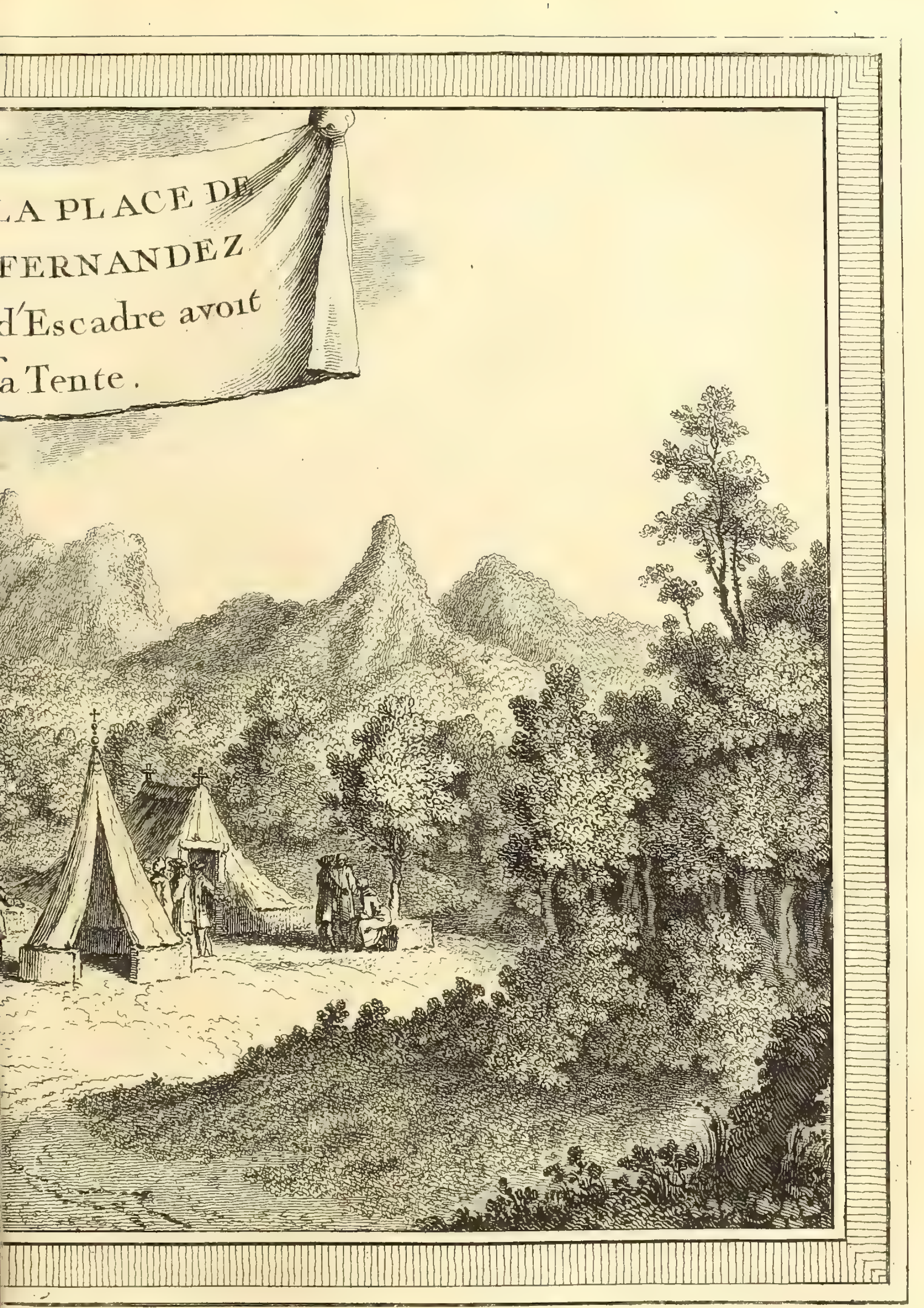
Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle Juan Fernandez, & dont la description demanderoit plus de connoissance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouverent presque tous les végétaux, qui passent pour souverains contre le scorbut de Mer; tels que du Cresson d'eau, du Pourpier, d'excellente Oseille, & une prodigieuse quantité de Navets, & de Raves de Sicile. La partie verte des Navets leur paroissoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient souvent cordées. Ils trouverent aussi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de Navets & de Raves. M. Anson, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des Laitues, des Carottes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce soin ne fut pas

M. Anson y seme ou plante diverses sortes de fruits.

(27) *Ibidem*, Tome II, page 22.



CHEDEL F

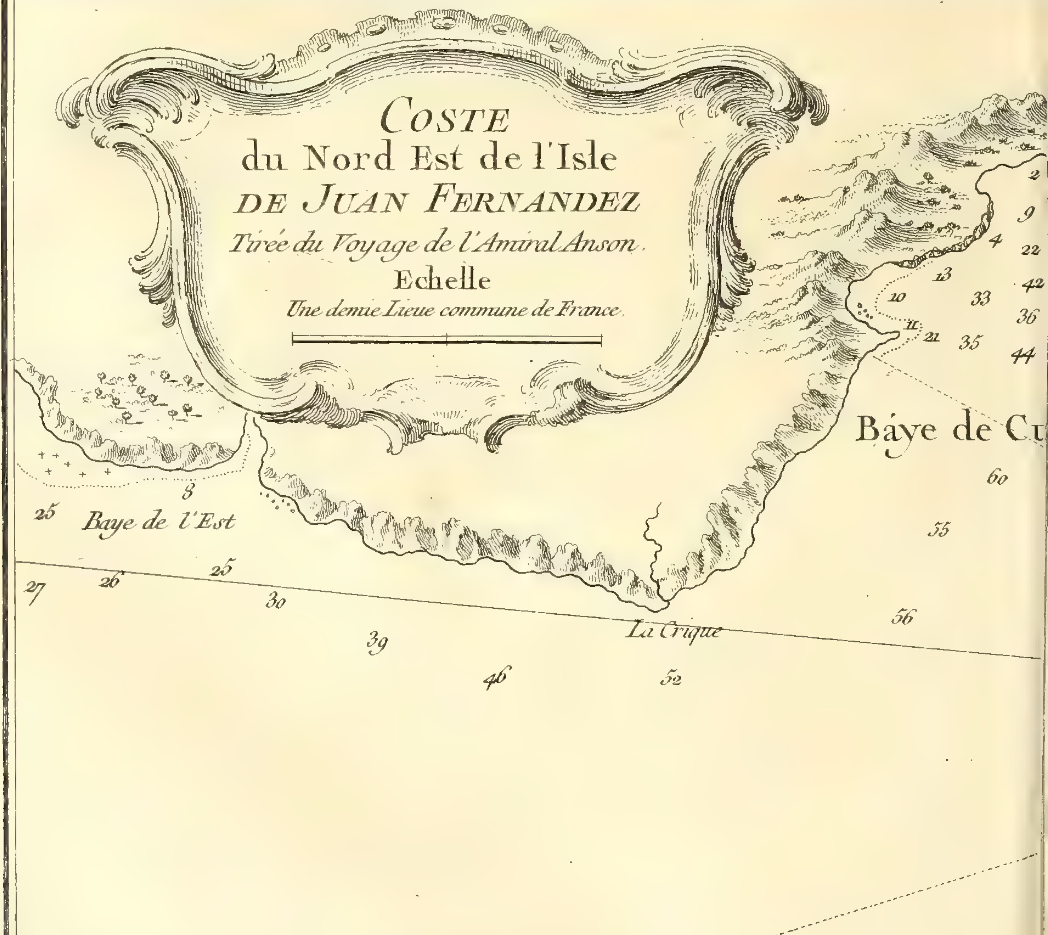


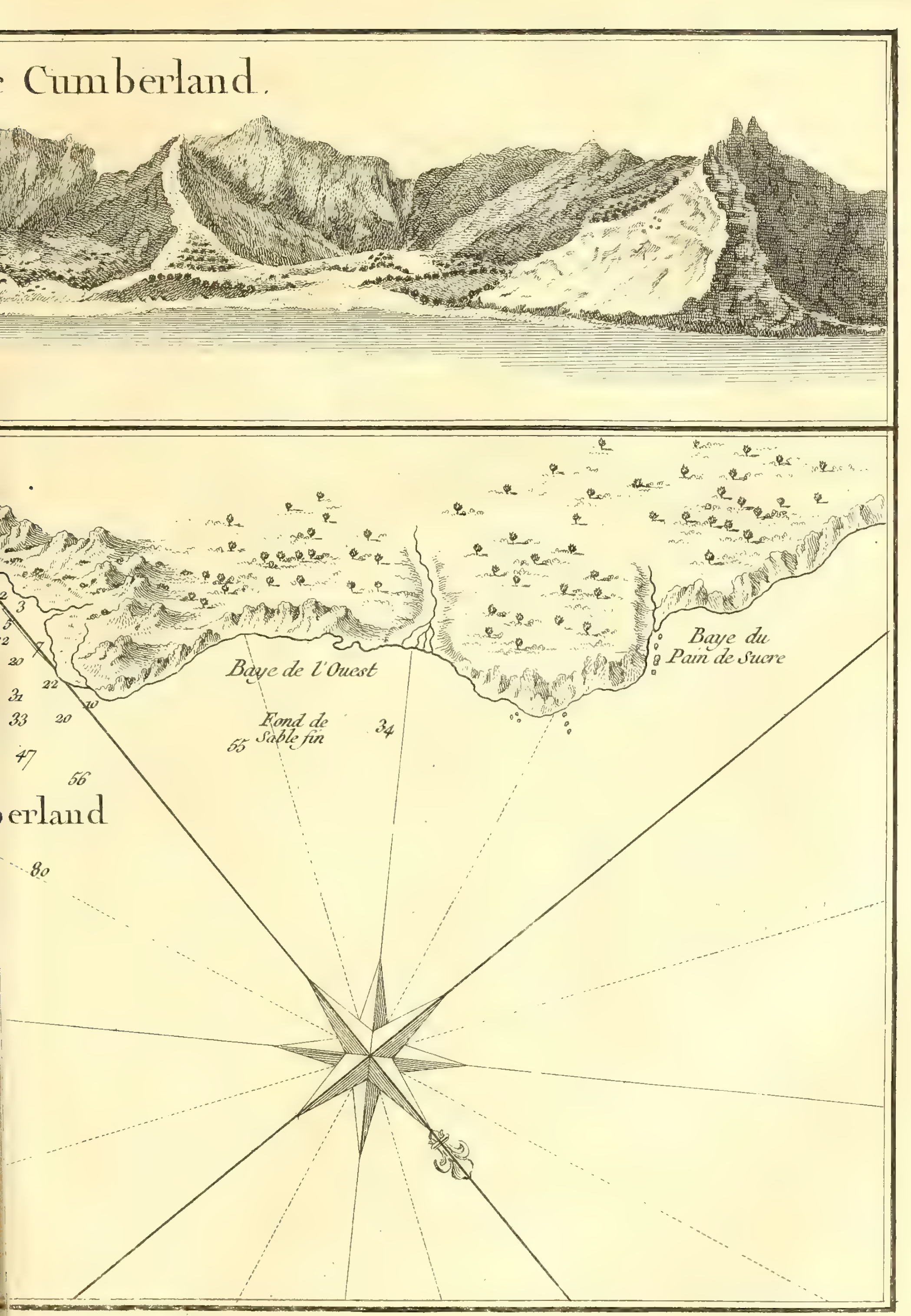
T. XI. N°. XIII.


VÛE DE LA PLACE DE
JUAN FERNANDEZ
où le Chef d'Escadre avoit
sa Tente.

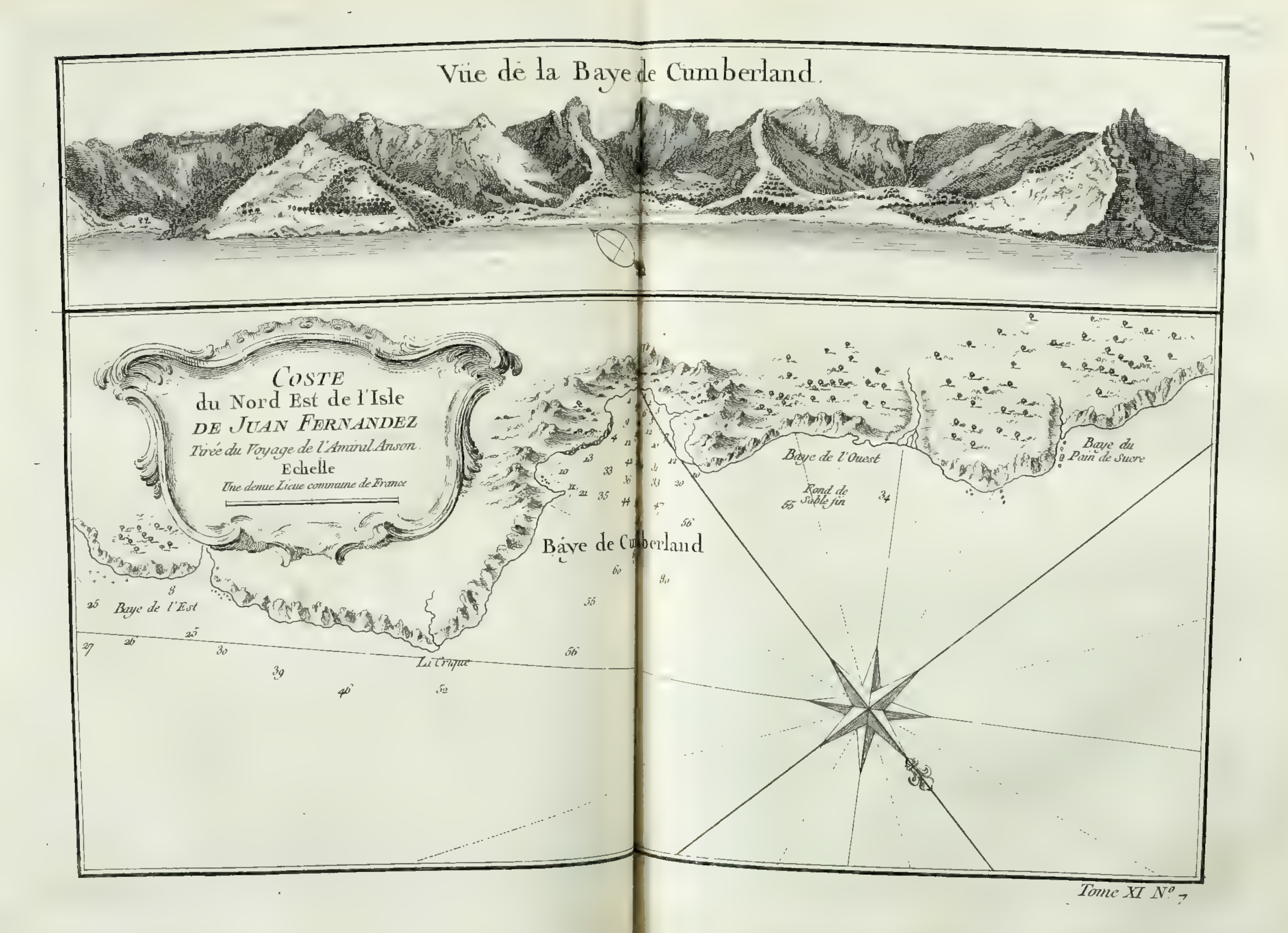
T. XI. N.° XIII.

Vüe de la Baye





Cumberland.
Baye de l'Ouest
Baye du Pain de Sucre
Fond de Sable fin
erland



Vüe de la Baye de Cumberland.
COSTE
du Nord Est de l'Isle
DE JUAN FERNANDEZ
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson.
Echelle
Une demie Lieue commune de France
Baye de l'Ouest
Baye du
Pain de Sucre
Fond de
Sable fin
Baye de Cumberland
Baye de l'Est
La Crique

inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs jusqu'alors.

Anson. 1741.

Beautés naturelles de l'Isle.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes escarpées sont couverts, étoient sans brossailles qui en fermassent le passage; & la disposition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raison à former un grand nombre de belles Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plûpart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort transparente, composoient ensemble un séjour aussi délicieux, qu'on en connoisse peut-être sur la Terre. Achevons cette description dans les termes de l'Auteur: » Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que la simple Nature surpasse ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'est pas possible de représenter, par des » paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa Tente, & » qu'il choisit pour sa demeure. C'étoit une Clariere de médiocre étendue, » éloignée du bord de la Mer d'un demi mille, & située dans un endroit » dont la pente étoit exrêmement douce. Il y avoit, au-devant de sa Tente, une large Avenue, coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. La Baye, » avec les Vaisseaux à l'ancre, paroissoit au bout de cette Avenue, qui s'abbaissoit insensiblement jusqu'au rivage. La Clariere étoit ceinte d'un Bois » de grands Myrthes, rangés en forme de Théâtre. Le terrain que ce Bois » occupoit ayant plus de pente que la Clariere, & n'en ayant point assez » pour dérobber la vûe des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentoient » la beauté de la Perspective, par le spectacle qu'ils offroient au-dessus des » arbres; & pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'un si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que le cristal, couloient » sous les arbres; l'un au côté droit de la Tente, & l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges. L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Paysage méritoit d'être conservée dans une Planche, qu'il a fait graver fidélement (*).

Animaux qui s'y trouvent.

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêment fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les temps qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre d'un Ecossois, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Isle, & qui dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connoître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Duchesse, Vaisseaux de Bristol, & publia la Relation de ses Avantures (**). Il assure particuliérement, que prenant à la course plus de Chevres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour dans l'Isle de Juan Fernandez avoit précédé l'arrivée de l'Escadre Angloise, d'environ

Anciennes Chevres d'Alexandre Selkirk.

(*) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un peu Romanesque.
(**) *Voyez*, ci-dessus, le Voyage de Wood's Rogers.

ANSON. 1741.

trente-deux ans. Cependant la premiere Chevre, qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été détruites par les Chiens.

Mais cette multitude de Chevres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de Chiens, qui s'y sont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les Parties accessibles; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre, parmi les Rochers & les Précipices, où il n'est pas possible aux Chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des Boucs & des Chevres, qui restent dans l'Isle, n'excede pas deux cens (28).

Restes échappés.

Chiens de l'Isle, & de quoi ils vivent.

Les Chiens, qui les ont détruites, ou chassées de toutes les Parties accessibles de l'Isle, sont de différentes especes, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs provisions. Ils attaquerent même quelques Matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, observerent qu'elle avoit un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages, qui commençoient à se dégoûter de poisson, mangerent aussi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglois mangeoient sous le nom de Bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidélement.

Description des Lions Marins.

Les Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile (29). Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil; & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée clai-

(28) Page 35.

(29) Ce qui revient, à peu près, à cinq cens pintes, mesure de Paris.



CHEDEL. DEL. SC.

Tom. XI. N°. XII.

re ; mais leur queue & leurs nâgeoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrêmités de leurs nâgeoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur, qui les distingue des Veaux marins, ils en différent encore, sur-tout les mâles, par une espece de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'Eté dans les flots, & l'Hyver à terre. C'est dans la seconde de ces deux Saisons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux Petits, qui naissent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la sienne, & qui suçent les mammelles de leur mere.

Ils sont amphibies.

Les Lions marins, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes ; & le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller ; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont si bruians & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'allarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux ; & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les mâles ; & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris, à la vûe de deux de ces Animaux, qui leur parurent d'une espece toute nouvelle ; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le Bacha, sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail, & la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires ; & les blessures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces Animaux sont le cœur, & surtout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la Mere se jetta sur lui, lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (30).

Comment ils vivent, & leur précaution pour se garder.

Leurs combats pour les femelles.

Ils attaquent les hommes.

L'Isle Juan Fernandez n'a pas d'autres Oiseaux que des Faucons, des Merles, des Hiboux & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette espece, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs

Oiseaux de l'Isle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

(30) *Ibidem*, pages 44 & précédentes.

ANSON. 1741.

ont donné la description, sous le nom de *Pardelas* ou *Damices ;* cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque dans un long séjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les Tentes.

Poisson de l'Isle & son abondance.

Enfin, la Baye fournit plusieurs especes de Poisson. Les Morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de Mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poissons argentés, des Congres d'une espece particuliere, & un excellent Poisson noir, assez semblable à la Carpe, que les Anglois nommerent, dans leur langue, Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisément à l'hameçon; & dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une Chaloupe. Le seul obstacle vient des Requins, & d'autres Poissons si voraces, qu'ils enlevent le Poisson au moment qu'il est pris. Les Ecrevisses de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y sont d'un excellent goût, & pesent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une Chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec le croc.

Allarmes des Anglois pour le reste de l'Escadre.

L'Auteur conclut qu'un Vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à desirer que cette Isle. Aussi les Malades y trouverent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait espérer d'y être bien-tôt rejoints par le reste de l'Escadre. Cette attente leur faisoit tenir sans cesse les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vû paroître dans l'espace de quinze jours, ils commençerent à desespérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient se dissimuler que si leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir si long-temps la Mer, il n'y seroit pas resté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Glocester.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocester, qui par ses voiles basses, les seules qu'il paroissoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-temps, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette œconomie, leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-tems autour de l'Isle, ils surmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avoit perdu

Etat auquel il est réduit.

du de vûe, les vents l'avoient poussé jusqu'à la petite Isle de *Masa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant, de son Bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle, il avoit envoyé sa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de si grosses lames sur la Côte, qu'il avoit été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Isle, la représentent comme un roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Escadre, qu'elle est couverte d'arbres & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut espérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaisseau dans le besoin.

ANSON. 1741.

Soins nautiques.

On doit, à l'instruction des Navigateurs, la description d'une partie des soins que le Chef d'Escadre prit pour sa sûreté. En visitant son mât de misaine, il fut allarmé de le trouver fendu, justement au-dessus du premier Pont, près des barreaux du second Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence: mais les Chapentiers, après l'avoir examinée, jugerent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il seroit aussi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il se fût chargé d'une grosse quantité de ces deux provisions, elles avoient été consumées dans une suite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torse, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des restes de voiles, tout ce qu'on en put ramasser fut à peine suffisant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à peu près guéris, obtinrent la permission de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés jusqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant séparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement: mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage, au premier coup de canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraîchissemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graisse des Lions marins. Cette huile s'employoit à divers usages. Elle servoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres, pour les espalmer. Quelques Matelots furent employés à saler de la Morue, sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avoit fait construire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuisoit du pain frais pour les Malades.

Arrivée de la Pinque-Anne, & ses Avantures.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entiere, à tous les Equipages; & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste Mer. Il parut fort surprenant que l'Equipage d'un Vaisseau, qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les au-

ANSON. 1741.

tres, fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de foiblesse : mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Isle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquiéme degré quinze minutes de latitude du Sud. Ensuite, un vent Ouest-Sud-Ouest l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Isles, qui se présentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Est de l'Isle d'Inchin : mais, ne s'étant pas placé assez près de l'Isle, & l'Equipage n'étant pas assez fort pour filer du cable aussi promptement qu'il étoit nécessaire, le Vaisseau fut poussé à l'Est. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On continua de dériver; & le lendemain on jetta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque temps : mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancres, jusqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroissoit haute & fort escarpée. Les Chaloupes faisoient beaucoup d'eau. Il ne se présentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage se crut perdu; avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes qui eussent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoissent d'Européens que les Espagnols, ausquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaisseau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorsqu'au moment où sa perte sembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les espérances. On coupa aussi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Isle & le Continent. Elle conduisit les Anglois dans un Port également sûr & tranquille, ou l'excellence de l'eau, & les rafraîchissemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuse découverte.

Ses Avantures.

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidelle description de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jettés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui regnent presque continuellement dans ces parages (31).

Description de la Baye & de l'Isle d'Inchin, nouvellement découverte.

L'Isle d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles des Chonos, que les Géographes Espagnols placent, en grand nom-

(31) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossieres Esquisses de deux mauvais Dessinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'Estime de leur distance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Estime, les erreurs ne sçauroient être fort considérables. Il ajoûte qu'à la vérité, la latitude, qui est un article important, n'en est pas trop certaine, parce que les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq dégrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-dessus, beaucoup moins importante. *Page 84.*

bre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois prirent pour le Continent ne fût une autre Isle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont si favorablement disposés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une Ecope. Le plus considérable est au Nord-Est du Port. Les Anglois trouverent quelques poissons dans le ruisseau, & sur-tout quelques Mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraîchissemens, ils trouverent des Plantes, telles que le Celeri sauvage, les Orties; des Coquillages, surtout des Petoncles & des Moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'Oies, de Mouettes & de Pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer si long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Eté, plusieurs rafraîchissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'est qu'il est fort eloigné des Etablissemens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il seroit facile de s'y défendre; & si l'on étoit en possession de l'Isle qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une armée nombreuse. Cette Isle est escarpée, presque par-tout, du côté du Port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit sur ses ancres à vingt toises de terre. Il seroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaisseau, protegé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presqu'inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnoître avec plus de soin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (32).

Rafraîchissemens qui s'y trouvent.

Il est d'une facile défense.

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Espagnols & les Indiens; & n'osant perdre le Vaisseau de vûe, ses courses se bornoient aux Terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays est si couvert de Bois & si rempli de Montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle est si déserte, que pendant tout le temps que les Anglois s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Indiens, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue.

Fausses idées des Espagnols.

Famille Indienne que les Anglois amenent à bord.

(32) *Ibidem*, page 88.

ANSON. 1741.

Ils y avoient apparemment toutes leurs richesses, qui consistoient en un Chien, un Chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le Capitaine envoya son Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir : mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau; & la nuit seulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'Eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la Chasse, & prenoit plaisir à voir tirer quelque piece de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien de sa gayeté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau, monté de si peu de gens, lui causoit de la surprise : il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimoit en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'Ecoutille du Château d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse, pour sortir avec sa Femme & ses Enfans, par cette ouverture; & passant par-dessus le bord du Vaisseau, il descendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hansieres qui retenoient la Chaloupe & sa Pirogue, à l'arriere du Vaisseau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart se fît sur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent si prompts & si secrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaisseau. Mais il étoit trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avoit plus, ni Chaloupe, ni Canot; & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçu de l'estime pour le caractere extraordinaire de cet Indien, supposant qu'il rôdoit encore avec sa famille dans les Bois qui sont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de provisions, engagerent le Capitaine à faire exposer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avoient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres disparurent; & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (33). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoissance de son Avanture aux Espagnols, qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au soir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtiment plus respectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché, & que cette af-

Caractere extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec sa famille.

(33) *Ibid.* page 95.

fectation, d'imiter les Vaisseaux de Guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & se rendit heureusement à l'Isle Juan Fernandez.

Anson. 1741.

Sort de trois Vaisseaux de l'Escadre Angloise.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Brésil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-septiéme degré de latitude Méridionale, entre deux petites Isles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le réglement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (34).

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaisseaux dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Glocester, à faire visiter l'Isle de Masa Fuero, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun Vaisseau: mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (35).

Description de l'Isle Masa Fuero.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La premiere est celle où l'Escadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de Masa Fuero, parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans Bois, sans Eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du Tryal s'assurerent qu'elle est couverte d'Arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de Terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Isle, à deux milles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Avantages qu'elle a sur celle de Juan Fernandez.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de Chevres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle seroit néanmoins très utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui

(34) Page 121 & précédentes.
(35) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord-Est, & l'autre du Sud.

ANSON. 1741.

craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi supérieur (36).

La Pinque Anne est dégradée.

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugerent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres Bâtimens (37). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passerent à bord du Glocester, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvoit être sans allarmes, en considérant le peu de forces qui lui restoient. Depuis son départ d'Angleterre, il avoit perdu, sur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Glocester, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & se voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le Tryal, dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & son bonheur en avoit sauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de soixante & dix-neuf. A bord du Glocester, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois Vaisseaux, qui devoient composer désormais toute l'Escadre, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mousses. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pû passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipoient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions paroissoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû ranima toutes leurs espérances.

Etat ou l'Escadre se trouvoit réduite.

Prise d'un Vaisseau Espagnol.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposerent destiné pour Valparaiso, ils lui donnerent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (38). C'étoit un Vaisseau Marchand du port

(36) Page 126.

(37) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre goutieres étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit presqu'usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambort en très mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.

(38) Il n'avoit que trois pieces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de servir, & quelques pistolets. *Page 148.*

de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de Coton & de Tabac; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piastres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs Lettres & d'autres Papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Informations que les Anglois en reçoivent.

Ce Bâtiment, qui se nommoit Notre-Dame du Mont-Carmel, étoit commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avoient sçu qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Informations fort utiles aux Anglois.

Ils apprirent, de leurs Prisonniers, qu'elle étoit composée de cinq grands Vaisseaux Espagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs desseins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que de la Plata, cet Amiral avoit averti les Espagnols du Pérou qu'une partie de l'Escadre Angloise pouvoit passer avec succès dans la Mer du Sud; mais que jugeant par sa propre expérience qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défense, il conseilloit au Viceroi d'armer en guerre les Vaisseaux qu'il pourroit employer à cet usage, & de les envoyer vers le Sud, où vraisemblablement ils surprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le Viceroi, goûtant ce conseil, avoit fait équiper sur le champ quatre Vaisseaux qui étoient partis de Callao; un de cinquante pieces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin, mais n'ayant pas vu paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-tems la Mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croisiere. Ensuite ils avoient été désarmés en arrivant à Callao; & les Prisonniers ajoûterent qu'en quelque temps qu'on apprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, ils se passeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Danger qui les avoit menacés.

Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernan-

ANSON. 1741.

dez, quelques monceaux de cendre, des restes de Poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, & il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses Ennemis; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la Pinque Anne, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pû résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Isle; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Combien leur état cause d'étonnement aux Espagnols.

Ils se disposent à croiser.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglois. Elles portoient que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même temps de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisieres; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut transportée sur le Carmel; & le Glocester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Glocester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Est, pour joindre le Tryal à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après ils rencontrerent ce Bâtiment, qui avoit déja pris, avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cens Tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit guéres la valeur de cinq milles livres sterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'Aaranzanu, qu'il nomma *La prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Viceroi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pieces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

Prise de l'Aranzanu.

Ce Vaisseau est nommé la Prise du Tryal.

Dans

Anson. 1741.

Dans les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Pérou & le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, » les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès, & ne vont jamais jusqu'à la certitude; parce que les accidens, qui ne peuvent entrer en compte dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence sur les événemens. La fâcheuse Avanture du Tryal, & la nécessité qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisiere pour l'assister, donnerent le temps aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaiso. On ne découvrit point une seule Voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaiso, ne voyant point paroître le Carmel & l'Aranzanu, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre aussi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours s'étoient déja passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte détermina les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-Quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorziéme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Vieillard*. L'espace, entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisiere qu'il y ait sur cette Côte; parce que tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de Barranca, qui est située à dix degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction, si long-temps desirée, d'appercevoir un Vaisseau. Le Centurion lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé Sainte Therese de Jesus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui est très fort, & qui se fait d'une espece d'herbe; de draps de Quito, de Cacao, de Noix de coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandises. Les especes, qui se trouverent à bord, ne montoient qu'à cent soixaute-dix livres sterling. La charge auroit été de grande valeur, si les Anglois en avoient pû disposer: mais comme il est défendu, aux Espagnols, de rançonner jamais leurs Vaisseaux, la plûpart des choses qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité,

Projets qui s'évanouissent.

Les Anglois vont se placer sous le vent de Callao.

Isle de Saint Gallan, bonne croisiere.

Prise de la Sainte Therese.

ANSON. 1741.

pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les Anglois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils causoient à leurs Ennemis (39).

Trois Dames qui s'y trouvent, & générosité des Officiers Anglois.

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves noires, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit-il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent excessivement allarmées, de se voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singuliere de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laisserent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseroient pas d'être bien servies; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, & pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote, parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sçut bientôt, par le témoignage des Prisonniers, & dans la suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est que differé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnieres.

Rougeur de la Mer, & sa cause.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent, pour tourner ensemble le Cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à plusieurs milles autour d'eux. On observa que cette couleur venoit d'une prodigieuse quantité de Poisson, qui couvroit la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de mettre dans un verre, ne laissoit pas d'être aussi pure que le cristal; excepté qu'on y voyoit surnâger quelques globules rouges & glaireux (40).

Différence de la chaleur dans des latitudes égales.

En rangeant la Côte, on remarquoit presque sans cesse un Courant, qui faisoit dériver les Vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à se voir entourés de Bonites & de Poissons volans, les premiers qu'ils eussent vûs depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable,

(39) Pages 185 & 186.

(40) Page 190.

que sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vûe, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (41).

ANSON. 1741.

Prise du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos (42), les Anglois se saisirent, sans combat, d'un Navire Espagnol de cent soixante-dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la Canelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire transporter, dans les Terres, le trésor du Roi & le sien. On sçut aussi qu'il y avoit, à la Douanne de Paita, une somme considérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, joint à la

Motifs qui portent les Anglois à faire une entreprise sur Paita.

(41) L'Auteur s'abandonne ici à ses réflexions sur les causes de cette différente chaleur, & se plaint que les Physiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté là. Il commence par établir le fait; c'est-à-dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de regle par laquelle on puisse juger du degré de chaud ou de froid qui y regne. On ne sauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des Saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Brésil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. Les Thermometres, qui doivent passer pour une regle infaillible du degré du chaud & du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, suivant la méthode de Farenheit, monta une fois, à Londres, jusqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta jusqu'à 98°, à l'ombre; degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t-elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égalée ou même surpassée vers le cercle Pôlaire? L'Auteur repond que l'estime du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y regne quelquefois, mais plutôt sur la chaleur moyenne d'une Saison, ou peut-être d'une année entiere. Il ajoûte une raison, qui est prise de nous; c'est que notre sensation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermometre; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. *Pages 203 & précédentes.*

(42) A six degrés vingt-sept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Isles de ce nom: celle ci, qui s'appelle Lobos de la Mer; & une autre plus Septentrionale, qui ressemble beaucoup à la premiere, & qu'on nomme Lobos de Tierra.

ANSON. 1741.

certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'allarme seroit bien-tôt répandue sur toute la Côte & qu'il seroit inutile d'y croiser plus long-temps, détermina M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses Prisonniers, qui étoient en grand nombre, & qui consumoient des provisions dont il avoit besoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'instruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

Description de Paita & de ses environs.

La Ville de Paita est située dans un Canton fort stérile (43), dont le terrein n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toîts de feuilles séches. Cette maniere de bâtir est assez solide, pour un Pays où la pluie est extrêmement rare. La plûpart des Habitans sont des Indiens, des Esclaves Negres, des Mulâtres, ou des Mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancrage y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord ; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Realejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant presque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions que du Poisson & des Chevres, les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils transportent à Paita, sur des Radeaux, de l'eau, du Maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchissemens. On y amene aussi des Bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre ; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine ; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des Bois de Salse-pareille, elle s'impregne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les Passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a sur la Côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (44).

Projet de l'attaque.

Paita est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avoit appris de ses Prisonniers que le Fort étoit muni de huit pieces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rampart, & qu'il n'avoit, pour garnison, qu'une Compagnie très-foible. On ajoûtoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le dessein du Chef d'Escadre étoit d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses Vaisseaux étoient à douze lieues de la Côte ; distance

(43) A cinq dégrés douze minutes de latitude Méridionale.

(44) Pages 221 & précéd.

qui les assuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne pussent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténebres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis: & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de Guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidélement ils seroient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres Prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, & que tous leurs Compagnons seroient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singuliere, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitane Clipperton, qui l'avoit forcé de lui servir de Guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les Terres au Sud de Paita. Ainsi son mauvais sort l'avoit destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette Côte, pendant un si long intervalle (45).

ANSON. 1741.

Comment les Anglois surprennent Paita.

Ce ne fut point avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais lorsqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaisseau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumieres, qui se promenoient rapidement, & d'autres marques d'un extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant avant qu'ils pussent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pieces de canon en état de tirer, & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglois.

Ils s'en rendent Maîtres.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs Guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettoit, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes, & le son de leurs tambours, qui se faisoient entendre de toute leur force, persuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'essuyerent qu'une décharge de

(45) *Ibidem*, page 223.

ANSON. 1741.

quelques Marchands, postés dans une galerie qui entouroit la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur Poste, & laisserent la Place à la discrétion des Vainqueurs (46). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglois se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte, que d'un homme tué & deux de blessés.

Usage qu'ils font de leur victoire.

Brett plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maison du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chaussé, l'autre nud, abandonnant sa femme qui n'étoit âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours; d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la Douane, où les Trésors des Marchands étoient déposés. Il trouva des Magasins remplis de Marchandises précieuses, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Escadre: mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dons un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emporterent, la Vaisselle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres sterling. Les Joyaux, tels que les Bagues, les Bracelets, &c. étoient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglois eussent fait sur cette Côte (47).

A quoi les Espagnols ont fait monter leur perte.

La Ville de Paita est livrée aux flammes.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception des deux Eglises, qui se trouvoient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étoient des Draps fins, des Soieries, des Batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaisseaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Prisonniers.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit, parmi les Prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avoit distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du Vice-Président du Conseil de Chili. L'impression qu'il avoit reçue, en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'étoit renouvellée avec tant d'hor-

(46) Pages 227 & précédentes.

(47) *Ibid.* page 252.

reur, lorsqu'on l'avoit fait passer sur un Vaisseau de l'Escadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré son sort, dans les termes les plus touchans, en regrettant son Pere, sa Mere, ses Freres, ses Sœurs, sa Terre natale, dont il se croyoit séparé pour jamais; & n'envisageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur esclavage, tous les autres Espagnols avoient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour, à sa table, ceux qui méritoient cette distinction: il ordonna qu'ils fussent tous traités, non seulement avec humanité, mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer, & la joie succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son Bienfaicteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglois, que lorsqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (48). Les trois Dames de la Therese, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroissoit fort consideré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua, surtout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (49).

Reconnoissance des Espagnols.

L'auteur termine ce récit par des refléxions fort sensées. » La maniere, » dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de notre Nation n'est pas une » chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus, que celle de » tout le reste du Monde. Le Commerce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, est non-seulement fort considérable, » mais il est d'une nature toute particuliere, qui exige de part & d'autre » de l'honneur & de la bonne foi. Ainsi M. Anson joignoit une considération » politique à son propre penchant, qui le portoit à ne pas traiter avec du» reté ceux que le sort des armes livroit entre ses mains (50).

Principe d'une sage politique.

Pendant l'expédition de Paita, le Glocester, commandé par Mitchel, avoit continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'étoit saisi de deux Bâtimens Espagnols; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterling en especes; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la derniere avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorsqu'ils eurent transporté la Cargaison à bord du Glocester, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Pistoles & de Piastres, dont le total montoit à douze mille livres sterling (51).

Deux autres prises des Anglois.

Après avoir rejoint le Glocester, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il seroit possible, le Cap de Saint Lucas en Cali-

M. Anson se flatte de communiquer par l'Isthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

(48) Page 255. (49) Page 258. (50) Page 259. (51) Page 266.

ANSON. 1741.

fornie, où le Cap de Corientes sur la Côte du Méxique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposoit aux Indes Orientales, où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il lui paroissoit possible que Porto Bello fût déja occupée par une garnison Angloise, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois, qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer, soit par les Indiens du Pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministere même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense auroit pû gagner : & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aisé de la continuer. Par une voye si courte, M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord, il ne pût se rendre Maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (52).

Ses projets sur Panama.

Cependant,

(52) Pages 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn, sans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger possible par l'exemple du Duc & de la Duchesse, Armateurs de Bristol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Brésil jusqu'à l'Isle Juan Fernandez ; l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Espagnol, en Amérique, représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la disposition actuelle des Habitans, Espagnols & Indiens. » La mésintelligence, dit-il, » regnoit entre les Gouverneurs. Les Créoles étoient mécontens à l'excès. Il n'y » avoit ni armes ni munitions. Les garnisons & toute discipline militaire étoient » absolument négligées. Les Indiens de la » Frontiere n'attendoient que le moment » favorable pour prendre les armes, & pour » se vanger des barbaries qu'ils avoient essuyées depuis deux siécles. M. Anson fut » instruit de tout par les Lettres qu'il trouva sur ses prises. La crainte de l'Escadre » Angloise augmenta beaucoup l'animosité » des Gouverneurs. Ils rejettoient l'un sur » l'autre les malheurs qu'ils prévoyoient. » Le Président du Chili, celui de Panama, & » tous les autres Commandans demandoient » au Viceroi du Pérou, les secours d'argent » nécessaires pour leur défense. Le Viceroi » répondoit que la caisse Royale de Lima » étoit vuide, & qu'il avoit assez de ses » propres besoins. D'ailleurs, le Peuple étoit » fort mécontent. Il étoit persuadé que depuis plusieurs années les affaires de la » Monarchie n'avoient été ménagées que » par des vûes particulieres d'intérêt. Il y » avoit cent preuves que telle étoit l'opinion régnante chez les Créoles, & l'Auteur se contente d'en rapporter une : c'est » le témoignage des Académiciens François, » envoyés en Amérique, pour y mesurer un » degré du Méridien près de l'Equateur. » Dans une Relation de M. de la Condamine, qui contient le meurtre du Chirurgien François, on lit que pendant le tumulte qu'il y eut à cette occasion, tous les » Habitans s'accordoient à maudire le Gouvernement.

» Les Indiens de leur côté panchoient à » la révolte, sur presque toutes les Frontieres. Plusieurs Lettres interceptées firent » connoître que pour peu qu'ils eussent été » secondés ils auroient pris les armes. C'étoit particuliérement la disposition de » ceux qui habitent vers le Sud du Pérou, » des Arancos, & des autres Peuples du » Chili ; c'est-à-dire, des Nations les plus » puissantes. Les Espagnols menaçoient alors » les Chiliens, des grandes forces qui leur » venoient d'Espagne, sous les ordres de » l'Amiral

Cependant, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M.

» l'Amiral Pizarro, & se vantoient qu'il al» loit achever ce que ses Ancêtres n'avoient » pu finir. Ces menaces effrayerent les In» diens, jusqu'à leur faire croire que leur » destruction totale étoit résolue. Les Pi» zarres ont été les premiers Conquérans » du Pérou; & les Peruviens, qui n'ont pas » oublié la ruine de leur Empire, la mort » d'Atalipa, dont ils chérissent encore la » mémoire, l'abolition de leur Culte, & le » massacre de leurs Ancêtres, détestent tout » ce qui porte le nom de Pizarre. On n'i» gnore pas non plus, au Chili, que c'est » de la même source que sont venus l'esclava» ge & la misere des Habitans. La mémoire » de ces événemens tragiques est si peu af» foiblie chez ces Peuples, que toutes leurs » solemnités sont accompagnées de Specta» cles, qui leur rappellent l'idée de leur » ancienne grandeur & de leurs infortunes. » Ils assistent à ces Représentations avec des » transports de regret & de fureur; marque » sensible qu'ils ne respirent que les occa» sions de recouvrer leur liberté & de se » vanger de leurs Tyrans. Les Gouverneurs » Espagnols, qui connoissoient bien ces dis» positions, craignoient si fort un souleve» ment général, que vers le même temps ils » avoient employé tous leurs soins à tran» quilliser les plus fiers de ces Indiens. Le » Président de Chili avoit fait de grands » présens aux Chefs des Arancos, pour en » obtenir une trève à des conditions qui » leur étoient fort avantageuses; & la Né» gociation n'étoit pas encore conclue à » l'arrivée des Anglois. M. Anson auroit » trouvé toutes les Côtes dénuées de trou» pes & dépourvûes d'armes. Il apprit, avec » certitude, que dans tout le Royaume de » Chili, il n'y avoit pas trois cens armes à » feu, & la plûpart vieux mousquets. Bal» divia ne lui auroit coûté que la peine de » l'attaquer. Les Arancos, les Pulches & les » Pouguinches, qui habitent les bords de » la Riviere impériale, à vingt-cinq lieues » au Nord de cette Ville, auroient d'abord » pris les armes. Ces Peuples peuvent met» tre trente mille hommes en campagne, » presque toute cavalerie. Rien ne les au» roit empêchés d'entrer dans le Chili, » qu'ils auroient trouvé sans armes & sans » munitions, & peuplé d'Habitans effémi» nés, que l'opulence & la mollesse ont » rendus incapables de résister à la fatigue. » Ceux des Frontieres du Pérou n'étant pas » moins disposés à secouer le joug Espa» gnol, il pouvoit en résulter un souleve» ment général, dans toute l'Amérique Es» pagnole. Alors la seule ressource des Créo» les, mécontens d'ailleurs du gouverne» ment, eût été de s'accommoder avec les » Indiens, & de secouer le joug d'un Maî» tre, qui veilloit si mal à leur sûreté. Si » cette conjecture paroît frivole, l'Auteur se » croit sûr, du moins, que l'arrivée des An» glois faisant prendre les armes aux In» diens, l'Ennemi n'auroit pas été capable » de résister à leurs entreprises. Il ajoûte » qu'il n'y avoit que deux Places, sur les » Côtes de cette Mer, Panama & Callao, » qu'on pût supposer en état de soutenir les » efforts de l'Escadre Angloise; & M. An» son étoit bien informé qu'elle ne les au» roit pas soutenus long-temps. Le Viceroi » même craignoit qu'on ne rendît une vi» site à Lima. En effet, il y a plusieurs en» droits sur la Côte où le mouillage est » fort bon; sur-tout un, à deux lieues du » Sud de Callao; justement au Nord de la » Pointe que M. Anson nomme Morro So» lar, dans sa Carte. On y trouve soixante à » quatre-vingt brasses d'eau, à deux cables » du rivage; & les Espagnols connoissoient » si bien la facilité d'y faire une descente, » que l'épuisement de la caisse royale ne leur » ayant pas permis d'y bâtir un Fort, ils » y tenoient une garde de cent Cavaliers, » dont toute l'utilité se seroit réduite à leur » apprendre de bonne heure l'arrivée des » Anglois. Avec quantité d'autres avanta» ges, que l'Auteur accumule en faveur de » l'Escadre, il fait considérer qu'elle auroit » pû recevoir, par l'Isthme de Panama, » les armes, les munitions, & les recrues » dont elle auroit eu besoin; en un mot, » que l'Angleterre, dit il, auroit pû se main» tenir dans ses Conquêtes en dépit de tous » les efforts de l'Espagne. La Cour de Ma» drid n'avoit que deux voies pour rentrer » en possession d'un si riche Domaine; celle » des armes, ou celle de la Négociation: » la premiere eut été fort difficile, ou peut» être impossible; & la seconde auroit du » moins procuré, à l'Angleterre, un Trai» té qui eut mis des bornes à l'ambition » de ses Ennemis.

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter ait pris plaisir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un si beau songe.

ANSON. 1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traverse ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du temps dont il avoit besoin, parce que ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des Cocos étoit plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

Il va faire de l'eau à l'Isle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept milles de distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restoit au Sud-Sud-Est demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les Vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisiere. Le 22, au matin, on vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Est vers l'Est, à sept milles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le Glocester prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo: mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents, qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes Montagnes, que les Espagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'Atmosphere, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les Côtes du Brésil. On eut jusqu'au septiéme degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevols, quoique, suivant l'opinion commune, cette Saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

La durée des Vandevols n'est pas fixe.

Isle de Quibo, & sa position.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons Voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq Vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la

Pointe Orientale (53) de l'Isle de Quibo, au Nord-Nord-Est, à quatre lieues de distance, & l'Isle de Quicara à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloignement. Le fond, sur soixante-cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin, on avoit le Cap Masiaro, au Nord-Est demi-Quart au Nord, à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de Sebaco, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les Vaisseaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la Pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno, en faisant le tour d'un bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Isle. Ce Canal n'a pas moins de six milles de largeur, & l'on y peut passer à un mille & demi des Brisans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage, à trente-trois brasses d'eau, fond vasart. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de Sebaco, à l'Est vers le Nord (54).

Anson. 1741.

Description de l'Isle de Quibo.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Ouest demi-Quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sabloneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particuliérement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la Casse, & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir, dans un lieu si tranquille, d'autres Oiseaux que des Perroquets, des Perriques, & des Aras. Les autres Animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des Singes & des Lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul Tygre, quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une espece de Serpens, que l'Auteur nomme Serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'Animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux Alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands Poissons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

M. Anson visite l'Isle. Il est charmé de divers spectacles.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentoit au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne

(53) A sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale.

(54) Pages 282 & précédentes. L'Auteur donne ici un Plan de l'extrêmité Orientale, où est l'Aiguade, avec le Mouillage & les Sondes.

Anson. 1741.

toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une cascade, qui cause de l'admiration. Une Riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se répandant sur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemploient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'Aras passa au-dessus d'eux; » & comme si ces » Oiseaux avoient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence » du spectacle, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent » tout le temps de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux » qui furent témoins de cette scène ne peuvent encore la décrire de sang » froid (55).

Huitres perlieres de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouverent quelques Huttes sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlieres soient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huitre s'est nourrie; si le fond est vasart, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche sont des Esclaves Negres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (56).

Ses Tortues, & maniere de les prendre en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ses mauvaises huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pesent otdinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit sur le

(55) Page 288.

(56) Page 290.

derriere de l'Animal, qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau, l'Homme & la Tortue, jusqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

Anson. 1741.

Préjugé des Espagnols contre la chair des Tortues.

L'Auteur admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent ayent pû se persuader que la chair de Tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espece de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Esclaves, Indiens & Negres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils suivirent leur exemple, & se féliciterent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres.

L'Escadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de Tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contenterent de couler la Barque à fond, pour gagner leur Croisiere sans obstacle.

Ordres donnés par le Chef d'Escadre, pour chercher le Galion.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes (57), où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Isle du milieu des trois Maries (58), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devoient se rendre à l'Isle de Macao, sur la Côte de la Chine.

Isle des Cocos, & sa position.

L'espérance commune étoit qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois, par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Isle des Cocos, qui n'est, suivant l'Estime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (59). Elle a, dans sa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abbaisse, & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Isle, on voit le Cap à l'Ouest vers le Nord; &

1742. Vent alisé.

(57) A vingt degrés vingt minutes.

(58) A vingt-un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

(59) A cinq degrés vingt minutes de latitude Septentrionale.

ANSON. 1742.

jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 de Janvier. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tortues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Il ne souffle que fort loin du Continent.

Erreur des Anglois.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumiere au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être apperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurerent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port: il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sabloneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit apperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Ils cherchent Acapulco.

Sur la derniere partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de Seguateneio. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Negres, avec la pré-

caution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en piéces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été submergés.

Anson. 1742.

Ces Prisonniers assurerent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolerent toute l'Escadre, en ajoutant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaison ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici (60) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

Les Anglois manquent le Galion.

Ils esperent de le prendre à son retour.

Le Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure Méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui regnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vûe d'abréger le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

Qu'on se rappelle ici la Description de l'Isle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (61). L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandises qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles sont les Epiceries, les Soieries de la Chine, & sur-tout des Bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de Mousselines, de Toiles peintes & d'autres especes; sans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Do-

Marchandises qui vont de Manille à Acapulco.

(60) Dans ce même Volume.
(61) Le Pere . . . . *Voyez*, ci-dessus, pages . . . .

ANSON. 1742.

mestiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Regles de ce Commerce.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il est restraint à certaines personnes, par diverses Ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de Registre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille, à titre de gratification pour le soutien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de Marchandises, proportionnée au nombre de bales qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de transporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoîr de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé que cette valeur est fixée à six cens mille Piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'année où la Cargaison ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Piastres.

A quelle somme il monte.

On le croit préjudiciable à l'Espagne.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de Politique, admise par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'Espagne, sur le Commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les Soieries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Espagne; & que l'usage des Toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduisoit presqu'à rien le débit des Toiles de l'Europe, transportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes, qui passeroient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires: au lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrêmité du Monde.

Dom Joseph Patinho veut l'abolir.

Dom Joseph Patinho, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune Marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaisseaux de Registre. Mais le crédit de ceux, ausquels on y attribue le principal interêt, fit avorter ce dessein (62).

(62) Pages 341 & précédentes.

On

ANSON. 1742.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des Marchandises, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi le Voyage est à peu près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y employe qu'un seul Vaisseau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve, pour y suppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pieces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Espagne au haut du grand mât.

Curieuse route du Galion.

Cette Navigation a des regles, ou des usages, qui s'observent fidélement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le menent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de Mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajoûter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (63).

(63) Carreri, qui a publié sa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuieux & d'épouventable Voyage*, ne raconte rien qui ne puisse servir ici de confirmation. Son Journal est peu intéressant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Espagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer jusqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuse*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. » C'est que la paye des Matelots est » de trois cens cinquante pieces de huit, » dont on ne leur donne que soixante quinze à Cavite, dans la crainte que s'ils en » avoient seulement la moitié, ils ne voulussent pas retourner aux Philippines pour » avoir le reste. C'est que chaque Voyage » apporte cent cinquante, & deux cens pour » cent de profit aux Marchands, neuf pour » cent aux Facteurs, & qu'il est fort agréable de retourner chez soi avec dix-sept ou » dix-huit mille écus de profit, en moins » d'un an, sans compter ce qu'on fait pour » soi-même. Un Gentilhomme Espagnol, » qui faisoit le Voyage sans aucun emploi, » dit à Carreri qu'il y gagnoit trente mille » pieces de huit, seulement pour les commissions. On comptoit au Pilote vingt » mille; aux sous-Pilotes, neuf mille chacun; au Général, quarante mille. Le Contre-Maître, le Maître & le Gardien, qui » peuvent serrer plus de Balots de Marchandises, n'ont besoin que d'un Voyage pour » s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à » cinquante pour cent, peut en gagner encore autant, sans que la marchandise, » qui se perd, soit sur son compte. De si » grands gains font compter pour rien la

ANSON. 1742.

Comment les Espagnols se procurent de l'eau douce.

Le Voyage ne prenant gueres moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de Marchandises & de Monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce : mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futaillles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des Vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes Jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les Jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les Jarres. d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les Futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (64).

Autres difficultés que l'Auteur rejette sur leur ignorance.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui est la premiere cause des Maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des Marins Espagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expressément aux Capitaines de faire la traversée, sous la latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; c'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alisés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bien-tôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest; & tous les inconvéniens se réduiroient à ceux

» misere & le danger. Pour moi, ajoûte le » même Voyageur, toutes ces espérances, » & même de plus grandes, ne m'exciteront » jamais à recommencer une telle Naviga» tion, qui est capable de faire perdre la vie, » ou tout au moins de la rendre inutile à » jamais. *Carreri, Tome V. page 327. Voyez, d'ailleurs, ci-dessous, son propre Voyage.*

(64) Voyage d'Anson, Tome III, pages 345 & suivantes.

qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vanderas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (65).

Anson. 1742.

Signes qui annoncent la Terre au Galion.

Lorsque le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de longitude, à compter du Cap Espiritu Sancto, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (66). Cette vûe est pour eux un signe certain (67) qu'il sont assez près de la Californie. Aussi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de Bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrêmité Méridionale de cette presqu'Isle, qu'ils osent chercher la Terre, autant pour prendre langue & sçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croisent dans ces Mers, que pour vérifier leur Estime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allume certains feux pour leur servir de signaux (68). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croisiere qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraîchissemens.

Ce qu'il fait à Acapulco, & temps qu'il y passe.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage

(65) Page 351 & précédentes.

(66) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espece de Poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creuses en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine ressemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi suprà, page 342.*

(67) C'est un usage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaisseau. On leur permet cette réjouissance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorsqu'ils commencent à se croire au Port, parce qu'il ne leur en reste plus à faire que sept cens. Le Matelot, qui voit la premiere herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pieces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on éleve un dais, & le Président, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'asseient dessous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Ensuite ils jugent aussi les Passagers. L'Ecrivain lit l'accusation de chacun; & là-dessus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle est changée sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, biscuit, viande, vin, ou confiture. *Carreri, ibidem, pages 338 & 40.*

(68) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madere, & qui commence à se mettre en réputation au Mexique. C'est le Marquis de Valero, qui a fourni aux premiers frais de cet Etablissement. *Voyage d'Anson, ubi suprà, page 354.*

ANSON. 1742.

Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autres temps, se remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la Cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les Marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprès le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de Cochenille, de Confitures de l'Amérique Espagnole, de Mercerie & de Bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de Vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul Vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette Cargaison prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs Passagers; de sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes (69).

Son retour à Manille.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, jusqu'à la vûe de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité, les Isles Marianes, c'est que pendant tout le mois de Juin il est ordonné, aux Espagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur.

Précautions qu'il doit prendre.

L'Isle de Guam est gardée par une Garnison Espagnole (70), dans la vûe d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Espiritu Sancto, dans l'Isle de Samal. Il doit observer les Signaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batusan, de Birriborongo, & de l'Isle de Batan. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & son devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se regler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert dans l'asile qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, y débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (71).

Vaine attente des Anglois.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet; mais elles

(69) *Ibid*, pages 361 & précédentes.

(70) *Voyez*, ci-dessus, la Description des Isles Marianes.

(71) Voyage d'Anson, Tome III, page 354.

sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la Prise de Paita, il se flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché jusqu'à la vûe des Montagnes, qui se nomment les Mammelles, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco: mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui regnent près de la Côte, l'assurerent qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (72).

Anson. 1742.

M. Anson veut surprendre Acapulco.

Les Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avoient pû sçavoir, comme ils le sçurent dans la suite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient sur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo sur le Galion jusqu'à l'année suivante. Mais demeurant toujours persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au Port de Seguataneio, parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ sept milles à l'Ouest des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les descriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anson renvoya les Chaloupes pour le sonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Escadre pouvoit être sans danger.

Il est forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

L'Auteur croit en devoir une description exacte. Le Port, ou la Rade de Chequetan, est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sabloneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que dans la belle Saison les Vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le Pays est assez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & sur quelques éminences, on voit des Tours, qui servent apparemment d'Echauguettes. Cette Perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par

Description de ce Port.

Côte à l'Ouest d'Acapulco.

(72) *Ibidem*, pages 282 & précédentes.

Anson. 1742.

une chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent surpris seulement, que dans un espace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une seule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Ouest, on trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Isle : trois milles plus loin, à l'Ouest, on voit un Rocher blanc assez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui se nomme *Petaplan*. C'est proprement une presqu'Isle, jointe au Continent par une Langue de terre basse & étroite, couverte de brossailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers Oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan ; & sept milles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de son entrée, au Sud demi-Quart à l'Ouest (73).

Montagne de Petaplan.

Difficulté de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

Si l'on côtoie la Terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de May ; quoique dans le reste de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vûes prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres ; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse quelquefois. Les Anglois observerent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Est & Ouest.

Situation & propriétés de l'Aiguade.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, sans décharge, & séparé de la Mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en est un peu saumache, surtout du côté de la Mer ; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce

(73) L'Auteur joint ici diverses Cartes, qui représentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

& fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employerent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voie, jusqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrain est si bas, aux environs, qu'il doit être presqu'entiérement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage (74).

Anson. 1742.

Le Pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaison avec les Habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit souvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin se divise entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande Savanne, où ils ne cesserent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcerent enfin de retourner vers l'Escadre: mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent sur la route, des billets en langue Espagnole, par lesquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidélement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auroient bien-tôt découvert une Ville ou un Bourg, qui n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'est le seul endroit de ces Mers où ils pêcherent des Torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la Raie, & qui tire son nom d'une propriété singuliere, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-seulement ceux qui marchent dessus ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient demeure quelque-temps engourdi, & qu'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger (75).

Course inutile des Anglois dans le Pays voisin.

Rafraîchissemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

On cessa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligés d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terte ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les Alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, sur le sable de l'Aiguade, les tra-

Autres Animaux, & Plantes du Pays.

(74) *Ibid*, page 399.

(75) Page 410.

ANSON. 1742.

ces d'un grand nombre de Tigres ; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les Faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs especes, sur la Côte, offriroient une ressource toujours présente, si leur chair n'étoit séche & sans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiseaux de moindre grosseur, particuliérement des Perroquets, que les Anglois tuoient souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les Bois fournissoient-ils assez de Limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques Papas, & cette espece de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la Morgeline. Elle croît sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle passe pour un Antiscorbutique.

Observations sur le Port de Chequetan.

M. Anson, toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un Pays assez étendu, qui paroissoit double, avec une espece d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe : mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, sont jointes par une Vallée, & ne laissent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres, sa connoissance est importante pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de Côtes ; à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines ; & ce Passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols du Pays seroient capables de rassembler (76).

Les Anglois brûlent leurs prises & renvoyent leurs Prisonniers.

La Saison ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine espérance, ils ne penserent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Glocester. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs Equipages & leurs agrets sur ces deux Vaisseaux, qui n'auroient pu résister, sans ce secours, aux Mers orageuses de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers, à la réserve des Mulâtres, & de quelques Negres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança, pour cette Commission, jusqu'à l'entrée du Port d'Acapulco, en prit occasion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voisine (77).

Fausses idées des Anglois, en partant pour la Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de Mai, l'Escadre se promettoit de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins

(76) Page 414 & précédentes.

(77) L'Auteur le donne. Ce Plan représente la Pointe Occidentale de l'Entrée, qui se nomme *El-Griffo*, à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude ; une Isle, qui restoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Est, à trois lieues de distance, & qui fait la Pointe Occidentale de l'Entrée ; le Port *Marquis* ; Sierra di-Brea, un Rocher blanc dans le Port, & des Echauguetes.

de

ANSON. 1742.

de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents aliſés, qui viennent du Nord-Eſt, & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent ſe faire ſentir à la diſtance de ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raiſon de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorziéme degré de latitude du Nord, qui eſt le parallele qu'on ſuit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on eſt perſuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'eſpace de ſept ſemaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Aſie, lorſque, ſuivant leurs eſpérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaiſſeaux ſouffroient déja beaucoup du ſcorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'eſt un ſentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de proviſions fraîches, eſt un puiſſant préſervatif contre le ſcorbut : ces deux ſecours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui conſiſtoient à nettoier ſoigneuſement leurs Vaiſſeaux, & à tenir les écoutilles & les ſabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. » On n'acquérera jamais, dit-il, » une connoiſſance exacte de ſa cauſe; mais on conçoit aiſément, qu'il » faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des Animaux, » & que cet air, ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune de ſes propriétés con- » nues, peut être tellement alteré par les vapeurs qui s'élevent de l'O- » céan, qu'il en devienne moins propre à conſerver la vie des Animaux » terreſtres, à moins qu'elles ne ſoient corrigées par une ſorte d'exhalai- » ſons, que la terre ſeule eſt capable de fournir (78).

Ils recommencent bientôt à ſouffrir.

Obſervations ſur le ſcorbut.

Les malheurs communs, n'empêcherent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſoit rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'Oiſeaux, ſigne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert juſqu'à préſent. La plûpart

Oiſeaux qu'on rencontre en pleine Mer.

(78) Anſon, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triſte état des deux Equipages, M. Anſon fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant ſon départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remédes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez; & quoiqu'il fût preſqu'à l'agonie, il ſe trouva bientôt mieux. Enſuite, il ſe fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de ſe rétablir à terre. D'autres ſentirent un ſoulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas ſoulagés. Mais les uns & les autres ne ſe trouverent pas plus mal, que s'ils n'euſſent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le reméde agiſſoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la tranſpiration, ou par le vomiſſement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produiſoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

ANSON. 1742.

de ces Oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre ; & la maniere, comme le tems de leur arrivée, ne laissoit pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

M. Anson se détermine à brûler le Glocester.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'Estime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Isles Marianes (79), il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignoit l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgraces irréparables, qui arriverent au Glocester, firent prendre la résolution de détruire ce Vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer sur le Centurion l'argent & les vivres; seules richesses qu'on pût sauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne consistoit plus qu'en soixante-dix-sept Hommes, dix-huit Garçons, & deux Prisonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de soixante-dix, furent transportés dans la Chaloupe, avec tout le soin qu'on devoit à leur foiblesse. Cependant, il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hissoit pour les faire entrer dans le Centurion.

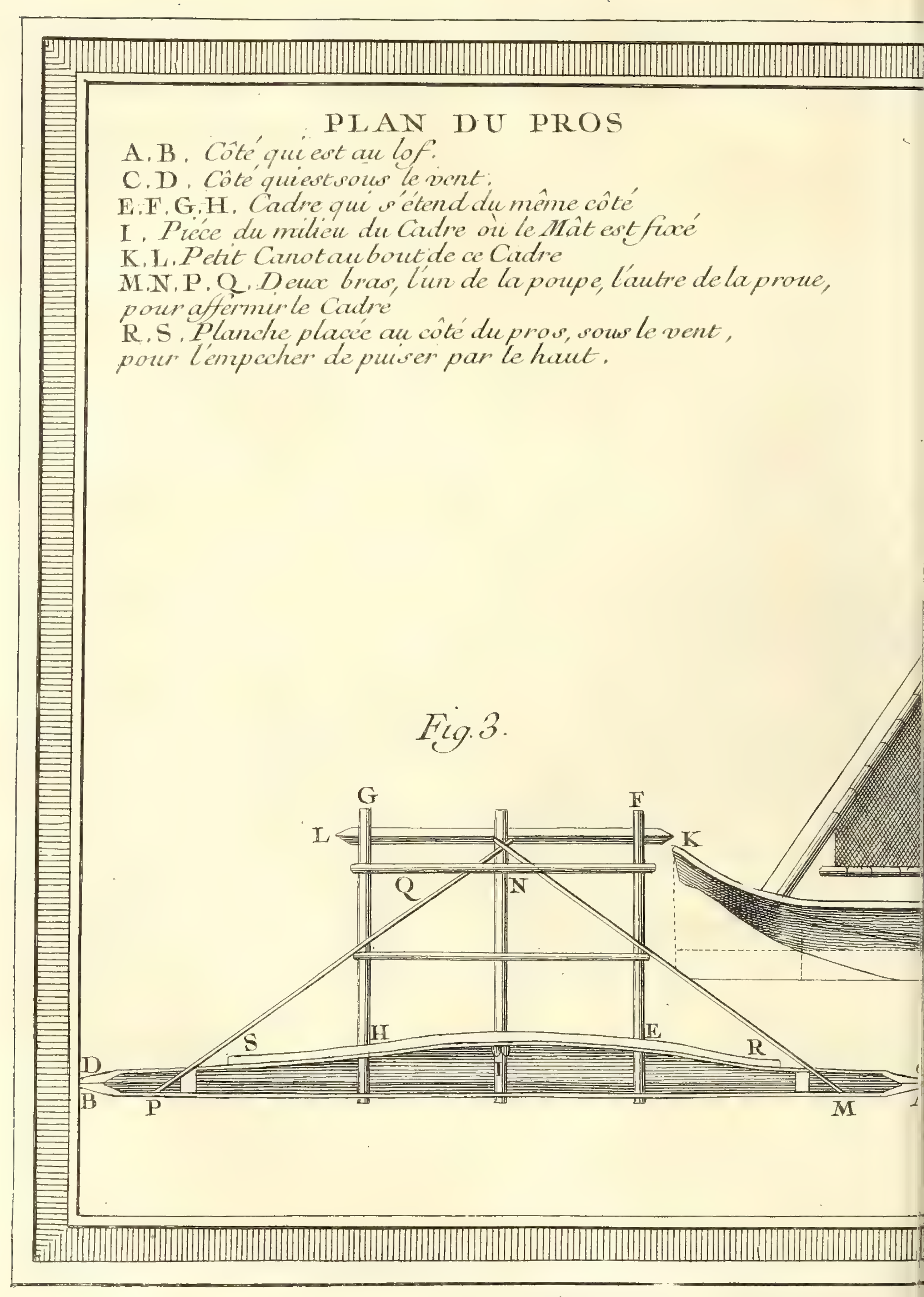
Extrêmités où le Centurion tombe à son tour.

Ce renfort, ne laissoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaisseau qui restoit de l'Escadre. Mais il avoit été détourné de son cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été si fatale au Glocester. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvoit à dix-sept degrés & un quart de latitude au Nord, au lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes, ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles Marianes ; & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que sans en être apperçus, le Courant ne les eût portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choisir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Asie, où trouvant la Mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur auroit pas été possible d'aborder ; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triste perspective de voir périr tout l'Equipage du scorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passoit point de jour, où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes ; & pour comble de désolation, on avoit à boucher une voie d'eau que les Charpentiers désesperoient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

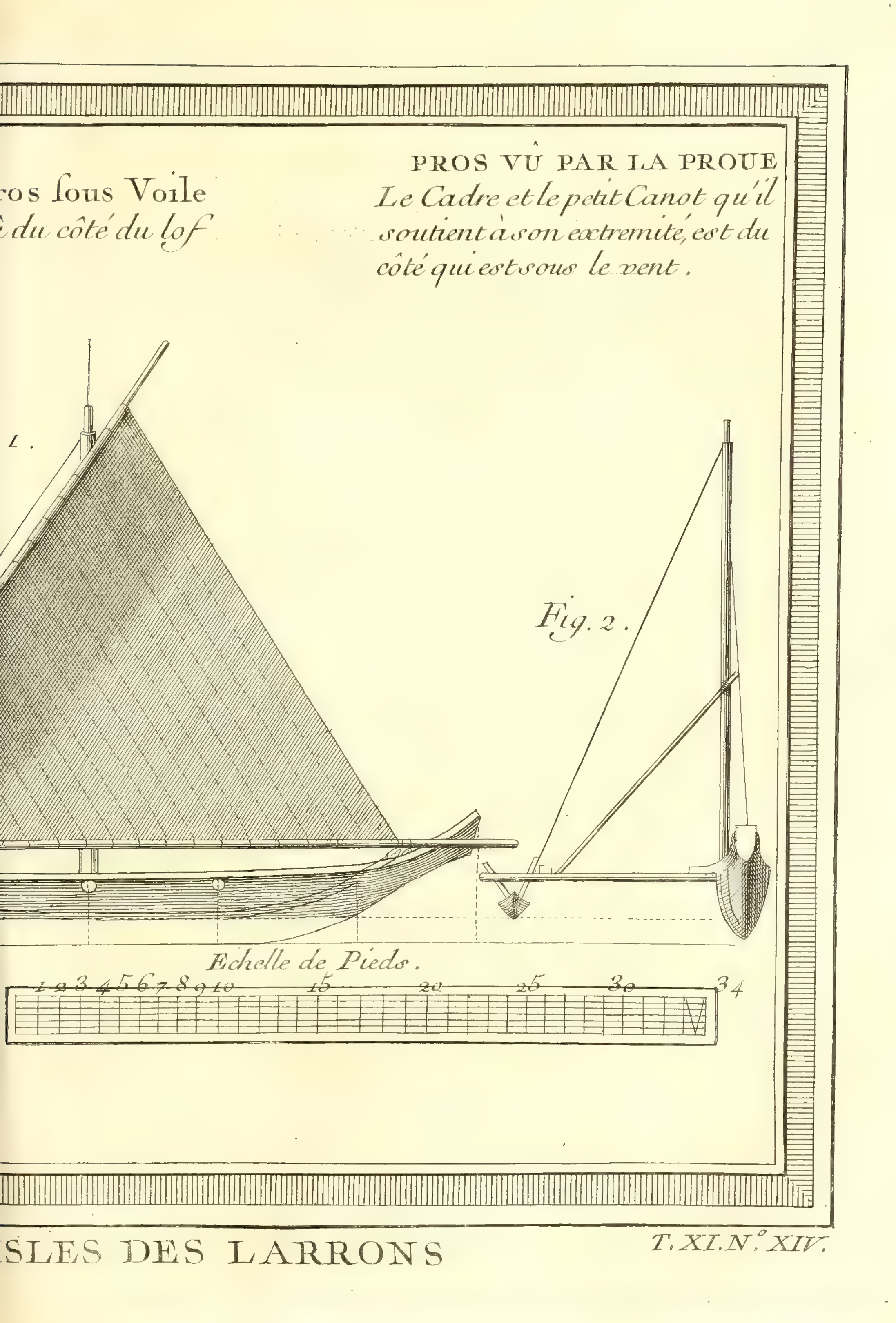
Il découvre deux des Isles Marianes.

Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, étoit celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan, qui avoit l'appa-

(79) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom, d'Isles des Larrons.

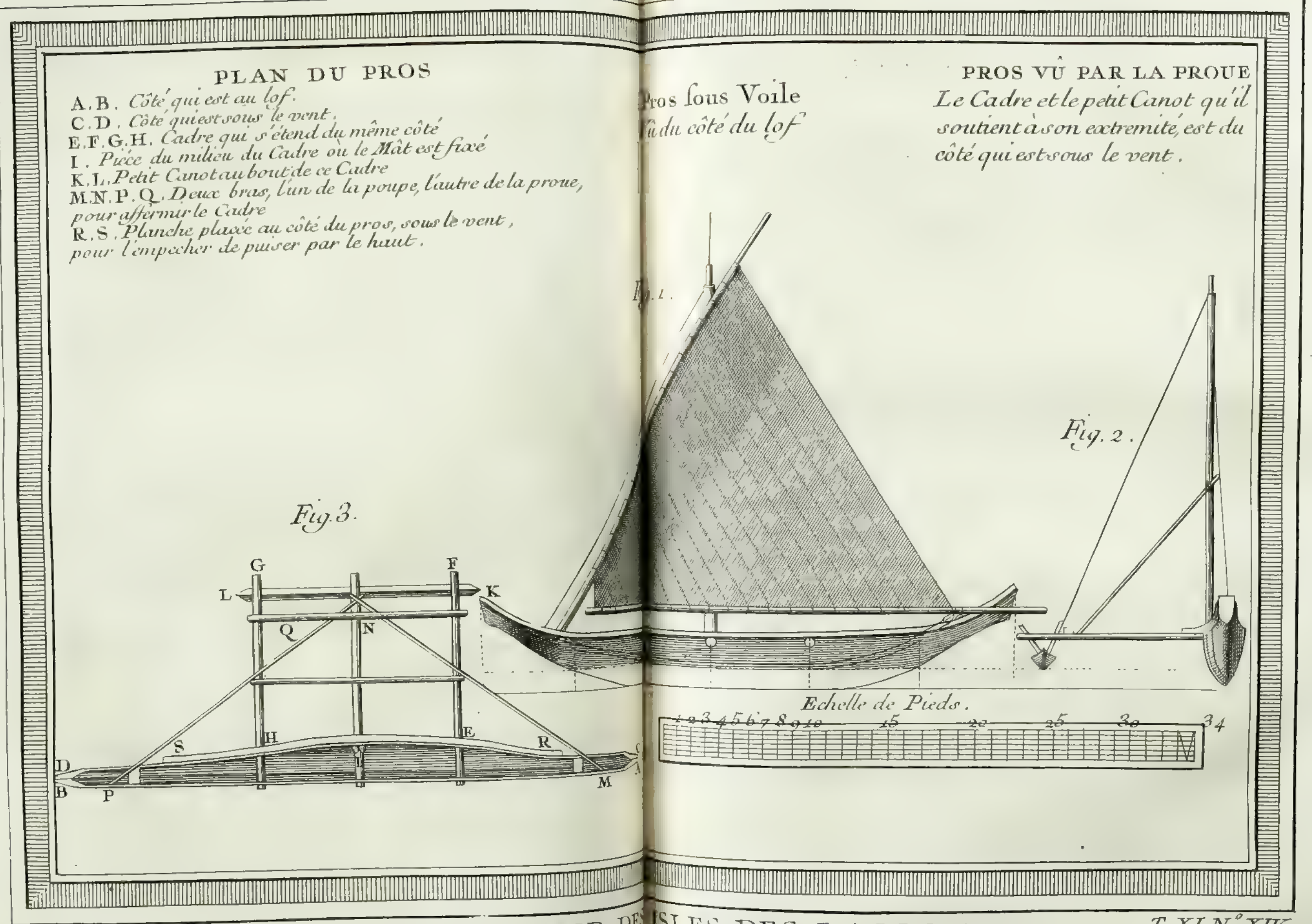


BATIMENT LEGER DE



SLES DES LARRONS

T. XI. N.° XIV.



BATIMENT LEGER DES ISLES DES LARRONS

T. XI. N.° XIV.

rence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Isle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anson, fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information, sur les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le Pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires prenant son Vaisseau, pour le Galion de Manille, s'empresseroient de venir à bord. En effet, on vit paroître après midi un Pros, qui portoit un Espagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinasse Angloise, tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage.

ANSON. 1742.

Ils abordent à l'Isle de Tinian.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'Isle, fit aux Anglois un récit, qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle étoit sans Habitans; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Isle même remplie de toutes sortes d'Animaux d'un goût exquis; que les Bois produisoient naturellement des Oranges, des Limons, des Citrons, des Noix de Cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain;* que les Espagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garnison de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garnison, & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens, pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Espagnol.

Ce détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarieres, qu'on auroit prises pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajoûté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonstance fit sentir à M. Anson combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Beauté de l'Isle.

Ce ne fut pas sans une peine extrême, que le Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante-onze; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu, de la prise de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, se retirerent dans les Bois de l'Isle, & laisserent plusieurs Cabanes, qui épargnerent, aux Anglois, la peine & le temps de dresser des Tentes. Une de ces Cabanes, qui leur avoit servi de Magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef

Les Anglois la trouvent déserte.

ANSON.
1742.
Description de l'Isle de Tinian.

d'Escadre lui-même, prêterent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude, Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrein en est sec, & un peu sabloneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'éleve insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois, jusqu'au milieu de l'Isle : mais avant que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines est fort uni, & les Bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année sont les seuls Maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble, dans une grande Prairie; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces Animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils onr ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'Animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les Bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher. M. Anson en fit tuer quelques-uns, à coup de fusil; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenoit aisément à la course. La chair en est bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille, qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent, dans les Bois, une grande quantité de Cochons sauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces Animaux étoient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étoient déja dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les Cochons, pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirerent plusieurs Chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol, les Anglois admirerent l'abondance de Cocos, de Goyaves, de Limons & d'Oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à Pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au Pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre, qui s'éleve assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé, & leur

longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; & dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'Artichaud. En meuriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mûre: mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain, pour cauſer la dyſſenterie (80). Outre ces fruits, l'Iſle avoit des Melons d'eau, de la dent de Lion, de la Menthe, du Pourpier, du Cochleatia & de l'Oſeille, que les Anglois dévorerent, avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards, de Sarcelles, de Corlieux, & de Pluviers ſifflans.

ANSON. 1742.

L'Iſle de Tinian étoit autrefois habitée.

Il doit paroître étrange qu'un lieu, ſi favoriſé du Ciel, ſoit entiérement déſert, ſurtout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (81), lorſqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcerent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avoit ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts: mais, après cette tranſmigration, la plûpart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Priſonniers fut confirmé par la vûe de plusieurs ruines, qui prouvoient aſſez que l'Iſle avoit été fort peuplée. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à-dire les piliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre (82). Ces monumens, ſuivant le témoignage des Priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſteres Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient ſuppléé à ce défaut par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. On y voit auſſi de grandes pieces d'excellente eau dormante, qui paroiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de Moucherons, & d'autres Inſectes, tels que des Millepedes & des Scorpions. On y eſt tourmenté auſſi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête ſous l'épiderme, y cauſent une douloureuſe inflammation.

Ruines que les Anglois y trouverent.

Quelle eſt ſon eau.

(80) *Ibidem*, Tome III, pages 52 & précédentes.

(81) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription générale des Iſles Marianes.

(82) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

ANSON. 1742.

Le mouillage n'y eſt pas ſûr.

Les Anglois trouvoient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Iſle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas ſûr dans certaines ſaiſons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils euſſent à redouter. La meilleure ſituation, pour les Vaiſſeaux conſidérables, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baye ſabloneuſe, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade eſt rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, expoſent un Bâtiment à de grands dangers. Cette Saiſon eſt celle de la Mouſſon de l'Oueſt. Auſſi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & ſurtout dans celui de la nouvelle, eſt ordinairement ſi variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut ſe fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'eſt-à-dire, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au milieu de Juin, le temps eſt égal & conſtant (83).

Triſte expérience qu'en firent les Anglois.

Ces connoiſſances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaiſſeau, ils donnerent tous leurs ſoins aux Malades, qui commençoient à ſe rétablir heureuſement. M. Anſon, attaqué lui-même du ſcorbut, s'étoit fait dreſſer une Tente ſur le rivage, où il vivoit ſans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence néceſſaire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, lui fit ordonner, pour la ſûreté du Vaiſſeau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept depuis les écubiers, d'une bonne hanſiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta celle d'abbaiſſer entiérement la grande vergue & la vergue de Miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

Leur Vaiſſeau eſt jetté en Mer par une tempête.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſerent ſans diſgrace; & quoique le temps fût orageux, on ſe repoſoit ſur des meſures auxquelles il ne paroiſſoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuoſité ſurprenante, rompit tous les cables & jetta le Vaiſſeau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les ſignaux de détreſſe, auſquels on devoit ſuppoſer que Saumarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anſon, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouverent privés, ſans le ſçavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtoit pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation.

Etat de ceux qui ſe trouvoient dans l'Iſle.

» A la pointe du jour, lorſqu'ils remarquerent, du rivage, que le Vaiſ-
» ſeau avoit diſparu, leur conſternation fut inexprimable. La plûpart, per-
» ſuadés qu'il avoit péri, ſupplierent le Chef d'Eſcadre d'envoyer la Cha-

(83) Pages 64 & précédentes.

(84) Cette tempête eſt décrite fort au long.

» loupe faire le tour de l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui le » croyoient capable d'avoir résisté à la tempête, n'osoient se flatter qu'il fût » jamais en état de regagner l'Isle; car le vent étoit toujours à l'Est, avec » une extrême violence, & l'on sçavoit qu'il y avoit trop peu de monde à » bord, pour lutter contre un temps si orageux. Dans l'une & l'autre sup- » position, il n'y avoit pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de Ti- » nian. Ils se trouvoient à plus de six cens lieues de Macao, Port le plus » voisin pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre ressource que la petite » Barque Espagnole, dont ils s'étoient saisis, & qui ne pouvoit contenir » le quart de leur nombre. Le hasard de quelque Vaisseau, qui relâchât » dans l'Isle, étoit sans aucune vraisemblance. Peut-être le Centurion » étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut approché. Il ne falloit » pas espérer, de plusieurs siécles, les accidens qui l'y avoient conduit. Il » ne leur restoit donc que la triste attente, de passer le reste de leurs jours » dans cette Isle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils de- » voient appréhender que le Gouverneur de Guam, instruit de leur mal- » heur, n'envoyât contr'eux toutes ses forces; & le plus favorable traite- » ment, qu'ils pussent envisager, étoit de passer toute leur vie dans les chaî- » nes. Peut-être même avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité » de Pirates; car leur Commission étoit à bord du Vaisseau.

Qouique ces cruelles idées fissent une juste impression sur le Chef d'Esca- » dre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premieres refléxions étoient » tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il » communiqua, aux plus intelligens de sa Troupe, un plan qu'il jugea possi- » ble; & le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les au- » tres, pour leur représenter qu'il y avoit peu d'apparence que le Centu- » rion fût submergé; que s'ils consideroient avec attention la force d'un tel » Vaisseau, ils conviendroient qu'il étoit capable de soutenir les plus fortes » tempêtes; que peut-être reparoîtroit-il dans peu de jours: mais que dans » la supposition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jetté » assez loin de l'Isle pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, & » qu'il auroit pris la route de Macao: que pour se préparer néanmoins à » toute sorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de sortir de » l'Isle; qu'il en avoit déja trouvé un, qui consistoit à scier en deux la » Barque Espagnole, pour l'allonger de douze pieds; ce qui feroit un Bâ- » timent d'environ quarante tonneaux, & capable de les transporter tous » à la Chine; que les Charpentiers, qu'il avoit consultés sur cette en- » treprise, lui en promettoient le succès, & qu'il ne demandoit que les » efforts réunis de l'Assemblée. Il ajoûta qu'il vouloit partager le travail » avec eux; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner » l'exemple: mais qu'il étoit important de ne pas differer l'ouvrage, & de » se persuader même que le Centurion ne pouvoit revenir, parce qu'en » supposant son retour, il n'en résulteroit pas d'autre inconvénient, que » l'inutilité du travail; au lieu que s'il ne reparoissoit pas, leur infortune » & la Saison exigeoient d'eux toute la diligence, & par conséquent toute » l'activité possible.

» Ce discours releva leur courage; mais il ne produisit pas d'abord tout

Anson. 1742.

» l'effet que leur Chef en avoit attendu. La ressource même, qu'il leur » offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencerent à se flatter que » le retour du Centurion les dispenseroit d'un travail pénible, auquel ils » auroient toujours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une » vaine attente, leur ayant ôté l'espérance de revoir le Vaisseau, ils se li- » vrerent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considere com- » bien ils étoient mal pourvus de tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution, » il paroîtra surprenant que M. Anson pût se promettre, non-seulement » d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de » parcourir un espace de six ou sept cens lieues, dans des Mers qui lui » étoient inconnues. Aussi croit-on devoir ici le détail de quelques circon- stances, qui feront admirer l'industrie des gens de Mer.

» Par un bonheur, dont les Anglois remercierent la Fortune, les Char- » pentiers étoient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le Vaisseau » fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouvoit aussi, avec sa forge & quel- » ques outils; mais ses soufflets étoient restés à bord. Le premier soin fut » d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y suppléa par » des peaux. Les Indiens, ou les Espagnols, avoient laissé un amas de chaux, » dont on se servit pour tanner quelques peaux de Bœuf. Les soufflets, » dont le tuiau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que » la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

» Pendant que le Forgeron s'occupoit de son travail, d'autres abattoient » des arbres, & scioient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, » qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni assez de poulies, ni la » quantité nécessaire de cordages pour hâler la Barque à terre, on propo- » sa de la mettre sur des rouleaux. La tige des Cocotiers, étant ronde & » fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, » aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. » Dans le même-temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la Bar- » que, par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au bassin. D'un autre » côté, on tuoit des Bœufs, & l'on amassoit toutes sortes de provisions. » Après avoir déliberé sur ce qui pouvoit être employé à l'équipement de » la Barque, on trouva que les Tentes qui étoient à terre, & les cor- » dages que le Centurion avoit laissés par hazard, pourroient suf- » fire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit » quantité de suif, on résolut de le mêler avec de la chaux, & de suiver » la Barque de ce mêlange.

Il restoit l'embarras de se procurer les vivres nécessaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvoit se conserver en Mer. Quoiqu'on eût assez de Bétail en vie, on n'avoit pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'au- roit pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de Noix de Co- cos qu'il seroit possible, & de suppléer au pain par du riz. L'Isle fournis- soit des Cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de Rota, où l'on sça- voit que les Espagnols ont de grandes Plantations, confiées au soin des Habitans

Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; foible ressource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le départ de la Barque absolument impossible. Après avoir reglé tout ce qui regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à peu près, dans quel temps l'ouvrage seroit achevé. » Ensuite, on devoit naturellement » considérer le cours qu'il falloit suivre, & la terre où l'on devoit » aborder. Ces idées menerent les Officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils » n'avoient, dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déja passé » huit jours, sans aucune ressource pour cette disgrace; lorsqu'en fouillant » dans une caisse, qui appartenoit à la Barque Espagnole, on y trouva » une petite Boussole, qui ne valoit gueres mieux que celles qui servent » de jouet aux Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée comme un » trésor inestimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de trouver » sur le rivage un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque Mort de » l'Equipage. On s'apperçut, à la vérité, que les Pinules y manquoient, ce » qui le rendoit inutile; mais un Matelot ayant tiré par hazard la layette » d'une vieille table, que les flots avoient poussée à terre, y trouva quel» ques Pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle, & qui ser» virent sur le champ à déterminer, avec assez de précision, la latitude de » Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la Fortune, avança » si heureusement, que le 9 d'Octobre, on se crut assez Maître de l'exé» cution pour en régler la durée; & le départ fut fixé au 5 de Novem» bre (85).

Mais l'embarras des Anglois, devoit finir plutôt, & par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un Matelot qui se trouvoit sur une hauteur, au milieu de l'Isle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le Rivage, en criant de toute sa force, le *Vaisseau*, le *Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la porterent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il espéroit si peu, lui fit jetter sa hache; » & sa joie, suivant l'ex» pression de l'Auteur, parut altérer pour la premiere fois cette parfaite » égalité d'ame, qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout le monde l'accom» pagna jusqu'au Rivage, avec des transports qui approchoient de la fréné» sie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit cru privé pour jamais (86).

Heureux retour du Centurion.

L'absence du Centurion avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténébres. Ensuite, les Courans l'avoient fait dériver

Ses souffrances pendant dix-neuf jours.

(85) Pages 101 & précédentes.

(86) Page 102.

ANSON. 1742.

plus de quarante lieues à l'Oueſt, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de ſa double Chaloupe, qui s'étoit briſée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anſon dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire tranſporter toutes les futailles ſur des Radeaux; & de furieux coups de vent l'expoſerent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de proviſions, que l'Iſle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (87).

Les Anglois quittent l'Iſle de Tinian.

La Mouſſon de l'Eſt ſembloit bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & conſtant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il reſtoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée ſi parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equipage étoit dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe ſoumettoit ſans plaintes & ſans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route juſqu'à Macao.

Le 3 de Novembre (88), on découvrit une Iſle qu'on prit, à la premiere vûe, pour celle de Betel-Tobago-Xima: mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de Formoſe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaiſſeau n'eût été pouſſé par quelque Courant dans le voiſinage des Iſles de Bachi. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors, M. Anſon fit porter à l'Oueſt; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. Cette vûe ne laiſſa plus douter que la ſeconde Iſle ne fût Betel-Tobago-Xima; & la premiere, un Iſlot ou un Rocher, ſitué à cinq ou ſix milles de cette Iſle, que les Cartes ni les Journaux n'ont point obſervé.

Iſle de Betel-Tobago-Xima.

Rochers de Vele-Rete.

En approchant de l'Iſle Formoſe, on prit le parti de gouverner à l'Oueſt vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'appeçut qu'à deux heures après midi On les avoit alors à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à trois milles de diſtance, & la Pointe Méridionale de Formoſe reſtoit au Nord demi-Quart d'Oueſt, à cinq lieues. Pour ſe garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Oueſt, les laiſſant entre la terre & le Vaiſſeau. Quoiqu'ils paroiſſent hors de l'eau, de la groſſeur du corps d'un Vaiſſeau, ils ſont environnés de Briſans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'eſt un bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'eſpace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, eſt Sud-Oueſt vers l'Oueſt; & la diſtance, de treize lieues. Suivant la meilleure Eſtime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formoſe eſt à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-

(87) L'Auteur donne ici une courte Deſcription des Iſles Marianes, mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lûe dans l'article particulier de ces Iſles. *Voyez, ci-deſſus.*

(88) Le détail de cette route eſt d'une importance qui ne permet pas d'en rien ſupprimer.

trois degrés cinquante minutes de longitude Ouest de Tinian ; quoique quelques-uns la missent un dégré de plus à l'Ouest.

Anson. 1742.

Dans l'empressement de relâcher à Macao, on porta de Formose, à l'Ouest-Nord-Ouest, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Est de Pedro-Blanco, Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle on amena souvent pour jetter la sonde ; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, sur quarante-deux brasses, un fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles de-là, vers l'Ouest-Nord-Ouest, on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite, les profondeurs allerent en diminuant jusqu'à vingt ; mais, peu après, elles remonterent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulieres au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Ouest. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les sondes recommencerent à diminuer réguliérement jusqu'à vingt-deux brasses ; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large, pour attendre le jour.

Inégalité des Sondes.

La surprise des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faisant monter à six mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes ; mais la plûpart cinq. Cet Essain de Pêcheurs est le même sur toute cette Côte, jusqu'à Macao. M. Anson se flatta que parmi tant de Marins, il se trouveroit un Pilote, qui consentiroit à servir de Guide au Vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils présentoient du poisson (89) pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand Vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordoit si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la foible connoissance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la latitude & de la profondeur de l'eau, qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses, qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (90). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Ouest, sans cesser de voir une multitude de Bateaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le son d'un Cornet. Le Centurion, continuant son cours, dépassa deux petits Rochers, qui se

Nombre surprenant de Bateaux de Pêcheurs.

Les Anglois prennent fort mauvaise idée des Chinois.

(89) Les Anglois sçurent dans la suite que Macao signifie Poisson.

(90) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la latitude de Pedro Blanco, qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui est presque partout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher, on peut être assuré du lieu où l'on est, par la nature du fond. Jusqu'à trente milles de Pedro-Blanco, on trouva toujours fond de sable ; mais près de ce Rocher, on eut un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit espace, fut de vase verdâtre, mêlée de sable. *Ibid*, pages 151 & 152.

ANSON. 1742.

présentoient à quatre ou cinq milles de la Côte, & vit arriver la nuit, sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de grosseur, mais qui est assez élevé, & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit milles de la Côte. Le 7, on apperçut une chaîne d'Isles, qui s'étend Est & Ouest, & qui porte, comme on l'apprit dans la suite, le nom d'Isles de Lema. Elles sont au nombre de quinze ou seize, de différentes grandeurs, stériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (91). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre, par des signes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Isles (92). On suivit leur conseil; & le soir, on jetta l'ancre à dix-huit brasses de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente Piastres, qui lui furent comptées sur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Isle est située, avoit alors onze Vaisseaux Européens, dont quatre étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Isles de Bambou & de Cabouce, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Isles, où les sondes furent à peu près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Isle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une espece de chaînes. A sept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Ouest Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (93).

Isles de Lema.

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la premiere fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une legere idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaise de Macao. » Cette Ville, dit-il, » autrefois très riche, très peuplée, & capable de se défendre contre les » Gouverneurs Chinois de son voisinage, est extrêmement déchûe de son » ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portugais, & commandée par un Gouverneur que le Roi de Portugal nomme, » elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre » Maîtres. Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de les » choquer (94).

Etat présent de cette Ville.

(91) L'Auteur donne ici une Vûe des Isles de Lema, dans le Point où la plus Occidentale de ces Isles reste à l'Ouest Nord-Ouest, à un mille & demi de distance.

(92) Son Rocher le plus Occidental est une très bonne marque de reconnoissance pour ceux qui viennent de l'Est. Il est à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord; au Sud, soixante-quatre degrés vers l'Ouest, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de distance. Il faut le laisser à stribord. On peut en approcher jusqu'à un demi mille, où l'on trouve dix-huit brasses d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Ouest, demi-Quart à l'Ouest, pour embouquer le Canal entre les Isles de Cabouce & de Bambou. *Ibid*, pages 158 & 159.

(93) Sur cinq brasses d'eau; la Ville demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance; la Pointe de Lantoun à l'Est vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Est; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance d'environ cinq lieues. *Page 158.*

(94) *Ibid*, page 160.

La Riviere de Canton, seul Port de la Chine, qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaisseaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui se régle sur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude; & le Chef d'Escadre Anglois se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

Difficulté du Chef d'Escadre Anglois pour les Droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le payement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voisin, sûr, & propre au radoub du Vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaisseau se rend au Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette proposition, leverent l'ancre, & se rendirent à Tipa, Port formé par plusieurs Isles & situé à six lieues de Macao. Ils saluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la Médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son Bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui représenter » qu'il étoit Commandant en Chef d'une Escadre » de Sa Majesté Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer du » Sud, pour croiser sur les Espagnols qui étoient en guerre avec le Roi son Maître; qu'en retournant dans sa Patrie, une voie d'eau & la nécessité de » se pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de Macao; » qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les secours dont il avoit be- » soin; mais qu'ignorant les usages du Pays, il n'avoit pû trouver d'accès

Les Portugais s'excusent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anson au Viceroi de Canton.

ANSON. 1742.

» à la Cour, & qu'il se voyoit réduit à faire renfermer ses demandes » dans une Lettre : qu'elles consistoient dans la permission de prendre les » Ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & d'acheter des vivres, » pour se mettre en état de partir avant la fin de la Mousson.

Un Mandarin Chinois va visiter le Vaisseau Anglois.

Cette Lettre, rraduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de Janson, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure & d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur un Escadre de dixhuit demie-Galeres, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Musiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit ordre du Viceroi de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangerent sur le tillac. Il monta sur le Bord au son des Tambours & de toute la Musique Militaire des Anglois ; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre de Pouppe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les articles de la Lettre, & particuliérement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, se disposerent à l'exécution de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Adresse du Chef d'Escadre.

Ce Mandarin paroissoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux ; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avoit représentée, & conclurent qu'il étoit impossible de mettre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Escadre, qu'il reconnoissoit la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau ; & sa principale attention tomba sur les pieces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des Boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane ; & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui se trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajoûta que si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misere dans un Port, surtout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé.

Il obtient des vivres des Chinois.

Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour à Canton, on tiendroit un Conseil, dont il étoit Membre ; & que sur ses représentations, il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au Vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il com-

mit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin (95).

Anson. 1742. Repas qu'il donne aux Mandarins.

Après cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excusant, sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chere qu'il le desiroit. » Entre plusieurs mets, on leur servit » du Bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignoroit que depuis plusieurs siécles, ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jetterent sur quatre grosses pieces de » volaille, qu'ils mangerent presqu'entiérement. Ils parurent fort embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir essaié en vain » de s'en servir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à » leur usage; c'est-à-dire, de se faire couper leur viande en petits morceaux, par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrerent moins » Novices dans l'art de boire. M. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand Mandarin, qui avoit » remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du Vaisseau, lui » frappa sur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'Interprête, qu'il ne lui » croyoit pas les mêmes raisons de sobriété qu'au Chef d'Escadre, & qu'il » le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglois, voyant que » quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient pas la sérénité du » Mandarin, fit apporter un Flaccon d'eau des Barbades, auquel ce Magistrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi, il se leva de table, » avec tout le sang froid qu'il y avoit apporté (96).

1743. Craintes qui troublent le travail des Anglois.

Malgré ses promesses, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (97) qui prolongerent le retardement de la permission du Conseil, jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut poussé avec vigueur (98). Il ne laissa pas d'être troublé pas différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la suite,

(95) Pages 183 & précédentes.

(96) Pages 186 & précédentes.

(97) L'Auteur attribue une partie des obstacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ses plaintes, qui sont assez instructives. » Il y en avoit » un, habitué dans cette Ville, qui parloit » fort bien la langue du Pays, qui sçavoit » parfaitement combien tout y est vénal, » & qui connoissoit en particulier plusieurs » des Magistrats; en un mot, très propre » à traverser les desseins de M. Anson. Ses » intrigues ne doivent pas être entiérement » attribuées à la haine Nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux Parties. » Un motif encore plus puissant y avoit sans » doute part, c'étoit la vanité. Les François prétendent que les Vaisseaux de leur » Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, » & leurs Officiers craignoient que toute » distinction, qui seroit accordée au Chef » d'Escadre Anglois, en vertu de la Commission de son Roi, ne les rendît moins » respectables aux yeux des Chinois, ou ne » fût à l'avenir un exemple peu favorable » aux Vaisseaux des Compagnies. Et plût à » Dieu qu'il n'y eût que les Officiers François, qui eussent donné dans l'affectation » de s'ériger en Commandant de Vaisseaux » de guerre, & qui se fussent laissés aller » à la crainte de perdre un peu de leur considération, si l'on en usoit autrement avec » le Centurion qu'avec eux. Le mal fut que » ces motifs firent le même effet sur nos » Compatriotes. *Ibid, page 192.* Ainsi, les Anglois mêmes de ce Canton déclarerent contre le Chef d'Escadre.

(98) On leur fit payer le fer jusqu'à trois livres sterling le quintal, & les Ouvriers en demanderent mille, qui furent réduits à six cens pour la main d'œuvre.

ANSON. 1743.

que le Conseil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire metre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'étoit chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille Piastres; & que ce dessein n'avoit manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce Message, qui fut renouvellé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidélement observé, força les Anglois de lever l'ancre aussi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plûpart Lascarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mousson de l'Ouest fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroissoit entreprendre, passe pour impossible dans cette Saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il vouloit se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient servi de cette occassion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Faux bruits que les Anglois répandent.

Grandes vûes de M. Anson.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des desseins beaucoup plus importans. M. Anson considéroit que le Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la résolution d'aller les attendre au Cap d'Espiritu Sancto, dans l'Isle de Samal, premiere Terre que les Espagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on représentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pieces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'escorteroient mutuellement; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il sçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immense trésor, qu'il se flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ses gens.

Il les explique à ses gens.

Il avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & son chagrin, dans tous les délais qu'il avoit essuyés à Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond secret à Macao,

Macao, parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne servît à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses gens sur le demi Pont. Après leur avoir expliqué son dessein, » il les assura qu'il sçauroit choisir une Croisiere, où les Galions ne » lui échapperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâtimens, il » croyoit sa victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois ils étoient » composés; que si l'on s'en rapportoit aux Fables Espagnoles, ils étoient » impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il répondoit » sur sa parole, que pourvû qu'il les pût joindre, il les combattroit de si » près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perce- » roient tous deux de part en part (99).

Anson. 1743.

Jusqu'où vont leurs transports de joye.

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le Monde promit solemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. M. Anson, dit-il, ayant fait provision, à la Chi- » ne, de Moutons en vie, demanda un jour, à son Boucher, pour quoi » il n'en voyoit plus servir sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le » Boucher répondit, du ton le plus sérieux, qu'il en restoit deux encore; » mais que si M. le Chef d'Escadre le permettoit, il avoit dessein de les gar- » der pour en traiter le Général des Galions (100).

Erreur de Dampier, sur la position des Isles de Bachi.

En quittant le Porr de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Isle Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la latitude où Dampier place les Isles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnerent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la latitude de la Pointe Méridionale de Formose. Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Isles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vûe de Betel-Tabago-Xima: & l'on en prit occasion de corriger la position des Isles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (1).

Elle est corrigée par les Anglois.

De-là, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Ouest, pour s'approcher du Cap *Espiritu Sancto*. On le découvrit, le 20 de Mai, au Sud-Sud-Ouest, à onze lieues de distance. C'est une Terre médiocrement haute, & relevée de plusieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles sur ce Cap, pour faire des signaux aux Galions lorsqu'ils approchent de terre, M. Anson fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croisiere étoit celle qu'il avoit choisie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on s'efforçât de se tenir dans la latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de longitude Est de Betel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de Mai. Les Galions étant attendus le mois suivant, chacun se flattoit

Croisiere qu'ils choisissent.

(99) Pages 208 & précédentes.

(100) Page 209.

(1) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Isles, qui est au milieu, est à douze degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Elles sont au Sud-Sud-Est de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de distance; & cette derniere Isle est à vingt & un degrés cinquante-sept de la même latitude. *Page 210.*

ANSON. 1743.

d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ses maux (2).

M. Anson exerce ses gens.

Dans cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant sur le Vaisseau, M. Anson fit exercer réguliérement son monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un usage qu'il avoit observé pendant tout le Voyage, lorsque les circonstances l'avoient permis ; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui justifia ses soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de sa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. » Qui n'avouera pas, » dit-il, qu'entre deux Vaisseaux de guerre, égaux en nombre d'hommes » & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins d'habileté, dans » l'usage du Canon & de la Mousqueterie, est si grande, qu'il n'y a point » d'autre circonstance qui puisse la balancer. S'il est certain que ce sont ces » Armes qui décident du combat, quelle doit être l'inégalité entre deux » Partis, dont l'un sçait employer ses Armes, de la maniere la plus destru» ctive pour son Ennemi; & dont l'autre employe si mal les siennes, qu'il » les rend presqu'aussi dangereuses pour lui-même que pour l'Ennemi (3). On peut se plaindre aussi, suivant l'Auteur, que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas toujours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a suivie pour l'enseigner. Sur le Vaisseau de M. Anson, on apprenoit, aux Matelots, la maniere la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Escadre proposoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, si bien instruit, vaut le double de celui qui n'est pas exercé à tirer (4).

Observations sur la nécessité de cette méthode.

Projets de défense à Manille.

Toutes les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérobber à la vûe des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaisseau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adresserent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq Vaisseaux ; deux de trente-deux pieces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre; mais de nouvelles disputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mousson contraire, arrêterent encore une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & que le Vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à mesure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils se voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à représenter, avec l'Auteur, combien l'idée des trésors Espagnols s'étoit emparée de leur imagination ; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs espérances, » ils devoient en sentir la plus vive inquiétude » & que d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit » diminuer (5).

Impatience des Anglois.

(2) Page 209.
(3) Page 213.
(4) Page 216.
(5) Page 220.

Cependant le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois juste après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours sur le Centurion. M. Anson ne pouvoit se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long-tems en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Anson. 1743. Ils découvrent un des Galions.

Vers midi, les Anglois se trouvererent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hisserent leur voile de Misaine, & s'avancerent sous leurs Huniers, le Cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pieces; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il se promettoit d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jetter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre dans cette posture qu'elle soit lâchée; après quoi ils se relevent, pour servir assez vivement le Canon & la Mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

On se prépare des deux côtés au combat.

Méthode des Espagnols pour éviter les bordées.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora son Pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots leur Bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer sur eux ses pieces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pieces de l'arriere; & le Centurion ayant prolongé sa vergue de sivadiere, pour se disposer à l'abordage, les Espagnols affecterent de l'imiter. Bientôt, il se plaça sous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jetter dans le Port de Jalapay, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Le combat s'engage.

Pendant une demie heure, les Anglois dépasserent le Vaisseau ennemi, & foudroyerent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étoient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de Misaine. Cet acci-

ANSON. 1743.

Accident qui nuit aux Espagnols.

dent, qui parut causé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confusion ; mais il fit craindre aussi, au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrerent de cet embarras, en coupant leurs bastingues, & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur ; tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion, & qu'après avoir nétoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui se montroit sur le demi Pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant, après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure : mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anson s'apperçut de leur désordre. Il voyoit de son Bord les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus ; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'Etendart qui étoit au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (6).

Feu terrible des Fusiliers Anglois.

Le Galion se rend.

Son nom & ses forces.

Le Galion se nommoit *Nostra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente-six pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit bastingué, & qui se défendoit par demi picques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleurs armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir (7).

Jöie des Vainqueurs, & danger qui les menace.

On n'entreprend point de représenter les transports de l'Equipage Anglois, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avoit fait depuis si long-tems l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avoit tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si présent ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'Ennemi eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion ; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

(6) Pages 229 & précédentes. (7) Page 230.

Il donna le commandement de la Prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du Vaisseau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la Manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le Centurion se fût posté au Cap Espiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une (8).

ANSON. 1743.

Un autre Galion leur échappe.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Riviere de Canton. Cependant, M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré, contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non-seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la foiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée d'Enfans (9). Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses Planches, deux especes de tuiaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de Cale, ces tuiaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers, qui n'auroient pû déboucher par un Canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la méche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Prisonniers étoient bien avertis que le moindre trouble seroit puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'Equipage Anglois ne se tînt prêt à la moindre allarme. Tous les fusils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs Sabres ni leurs Pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (10) à côté d'eux.

Précautions du Chef d'Escadre.

Comment il s'assure des Prisonniers.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit excessive, ils souffroient, à fond

Leur misérable situation.

(8) Page 233. (9) Page 235. (10) Page 237.

ANSON. 1743.

de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un assez long Voyage, cette affreuse misere n'en fît pas mourir un seul : mais un mois d'une si rude Prison les métamorphosa si singuliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étoient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squellettes ou de Fantômes (11).

Les Anglois retournent à la Riviere de Canton.

Pendant qu'on prenoit toutes ces mesures pour la sûreté des trésors & des Prisonniers, M. Anson faisoit gouverner vers la Riviere de Canton : & le 30 de Juin, au soir, on eut la vûe du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata (12), la plus Occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Prise; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arriverent heureusement devant la Ville de Macao.

Compte des richesses du Galion.

Ils avoient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pieces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de Cochenille, & quelques autres Marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette Prise, jointe aux autres, faisoit à peu près la somme totale de quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les Marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui, ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoûte, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'Escadre Angloise la jetta dans ses Ports d'Amérique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (13).

On trouva, sur le Galion, des Desseins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (14).

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois.

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, passage étroit, qui forme l'embouchure de la Riviere de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Isle du Tigre, où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson

(11) Page 238.

(12) A cent trente-neuf lieues; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de Grafton.

(13) Page 242.

(14) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du Centurion sur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille; Observations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment, une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols; qu'il vouloit entrer dans la Riviere, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saison, & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un Etat des Hommes, des armes, & de toutes les munitions de guere qu'il avoit à bord, parce que son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'allarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginerent qu'à cette occasion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois de conduire les deux Vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

ANSON. 1743.

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

Ce Passage n'a gueres qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures : mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un Rocher élevé; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Riviere de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit, sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'opposer.

M. Anson écrit au Viceroi de Canton.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroi, dans laquelle il lui expliquoit les raisons qui l'avoient obligé de passer le Détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il étoit de lui aller rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même temps, quelques Officiers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller, pour sçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Prisonniers déclarerent de bonne foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juste impression sur

Témoignage que les Prisonniers Espagnols rendent aux Anglois.

ANSON. 1743.

l'esprit des Chinois, qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour nn Pirate. Mais quoiqu'ils ne pûssent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demanderent comment il étoit possible qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puisque les deux Nations étoient en guerre. A la premiere de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaisseau de guerre, qu'il avoit par conséquent beaucoup d'avantages sur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'usage établi entre les Nations Européenes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractere, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette réponse inspira, aux Mandarins, beaucoup de respect pour lui; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors, dont il étoit en possession, n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractere (15).

Explications du Viceroi.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'un Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoûterent, en réponse à sa Lettre, que le Viceroi s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorsque la Saison commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joie. M. Anson étoit informé qu'on avoit déja fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlerent des Droits, que les deux Vaisseaux devoient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandises, dans leurs Ports, & n'ayant pas de ssein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaisseaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaisseaux de guerre, dans les Ports où l'usage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi son Maître lui défendoient expressément de se relâcher sur ce Point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passerent au dernier Article de leur Commission; c'étoit de prier le Chef d'Escadre de relâcher les Prisonniers qu'il avoit à bord, parce que le Viceroi craignoit que l'Empereur son Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand Commerce avec ses Sujets. M. Anson souhaitoit ardemment d'être délivré de

Ses Prisonniers Espagnols sont relâchés à sa priere.

(15) Pages 254 & suivantes.

ses

ses Prisonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit dessein d'accorder, il fit quelques difficultés ; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent ; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux Vaisseaux allerent jetter l'ancre au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

Anson. 1743.

Plaintes ameres que les Anglois font des Chinois.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols que les Anglois essuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice, dit-il, de » fausseté, & d'attachement pour le gain, il seroit difficile de trouver, dans » aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on » voit tous les jours à la Chine (16). Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoûte-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation » qu'on préfere souvent au reste des humains, comme le modéle des plus » excellentes qualités (17).

M. Anson prend le parti d'aller à Canton.

Mais le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presqu'à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses refléxions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau, pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe, & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Escadre.

Ses précautions pour son Vaisseau.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna la Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son Vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portoient que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion seroit détruit, & que le Centurion descendroit la Riviere au-dessous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Il est trompé par les Marchands Chinois.

Tous les Officiers des Vaisseaux Anglois, Danois & Suédois, se rendirent à bord du Centurion, pour servir de cortege au Chef de la Nation Angloise. Le même jour, il s'embarqua dans sa Chaloupe, suivi de celles des Vaisseaux Marchands. En passant devant la Rade de Wampo, où les Européens étoient à l'ancre, il fut salué par tous leurs Vaisseaux, à l'exception de ceux des François ; & le soir il entra dans Canton. A son arrivée il reçut la visite des principaux Marchands Chinois, qui le féliciterent

(16) Page 263.

(17) Page 275.

ANSON. 1743.

d'être venu sans obstacle, & qui affecterent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer, sur eux, du soin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisant reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Porte de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (18), lui servit d'Interprête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & le secours que les Anglois prêterent aux Habitans, pour la conservation du reste de la Ville, disposerent si favorablement l'esprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Secours qu'il donne dans une incendie.

Il obtient une Audience du Viceroi.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pû se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des droits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sûr d'ailleurs de son Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé pour le Chef d'Escadre, un siége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

Ce qui s'y passe.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point

(18) Il se nommoit *Flint*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé, alors, qu'il étoit fort utile à la Compagnie Angloise d'y avoir un bon Interprête de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pû l'espérer. Il se plaint » qu'on » préfére ridiculement de faire un Com» merce, aussi considérable que celui de » l'Angleterre à Canton, par le Baragouin » Anglois de quelques Interprêtes Chinois, » ou par le canal très suspect d'autres Na» tions. *Page 293*.

des droits. On lui accorda toutes les permiſſions qu'il demandoit ; & lorſqu'il eut achevé ſes explications, le Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit ſur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette eſpece de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe.

ANSON. 1743.

En ſorant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avoit préparé des rafraîchiſſemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joye fut extrême, non-ſeulement d'avoir obtenu des permiſſions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mouſſon, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût ſçavoir, en Europe, qu'il étoit en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux de guerre de ſa Nation dans les Ports de la Chine (19).

Deux avantages dont M. Anſon s'applaudit.

Les ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'eſpace de quatre jours, M. Anſon vit toutes les proviſions à bord, & qu'il ne lui reſta qu'à faire lever l'ancre pour deſcendre la Riviere. Le Centurion & ſa Priſe paſſerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert ſix mille piaſtres pour le Galion, prix fort au-deſſous de ſa valeur. Ils ſouhaitoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anſon avoit trouvé aſſez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être perſuadé que la guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France ſe déclareroit pour l'Eſpagne. Il ſçavoit auſſi qu'on ne pouvoit être informé de ſa victoire, en Europe, avant le retour des Vaiſſeaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raiſons, qui devoient lui faire hâter ſon Voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la ſomme qu'on lui offroit.

Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

Il mit à la voile, pour ſon retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Iſle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8 ; & la même fortune l'accompagna juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Trois ſemaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoiſe, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Iſle de Sainte Helene le 19, mais ſans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard ; & le 15 au ſoir, il arriva, ſans perte & ſans danger, à la Rade de Spithead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (20).

Son retour en Angleterre. 1744.

(19) *Ibidem*, page 307.

(20) *Ibid.* page 327.

ANSON.
1744.

§ X.

Observations Critiques sur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anson, quelques Observations critiques sur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'article de la Chine, dans le sixiéme Tome de ce Recueil (21), mais que leur singularité ne permet pas de supprimer.

Critique des Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empressement, prouvent assez que les Chinois sont industrieux. Mais cette adresse dans les Arts méchaniques, qui peut passer pour leur talent favori, n'est pas poussé au plus haut point. Ils sont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans plusieurs choses, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation, ils ont cette stérilité d'invention qu'on a toujours reprochée aux Imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque surtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque piece à part, & sçavent donner, à tout l'assemblage, assez de ressemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réussir dans le dessein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la maniere de distribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractere particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élévation.

Critique de leur Littérature.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'absurdes, & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siécles, tous leurs voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois seuls ont négligé, jusqu'à présent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode grossiere de représenter les mots par des caracteres arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caracteres trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siécles précédens, par cette voye, doit être enveloppé de

(21) Le Voyage a paru depuis.

ténebres & de confusion ; car les liaisons, entre ces caracteres & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les Livres ; il faut qu'elles ayent passé d'âge en âge par le secours de la Tradition ; ce qui suffit seul pour répandre une très grande incertitude sur des matieres compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre, en passant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand sçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

ANSON. 1744.

Critique de leur Morale.

Quelques Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modéles de justice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, suivant le témoignage des Missionnaires mêmes, qu'au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines & donner des regles générales de conduite, ces prétendus Sages se bornent à recommander un attachement assez ridicule à quelques points peu importans de Morale. Ce n'est pas sur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni sur leur bonté, que les Chinois sont fondés à s'attribuer de la supériorité sur leurs voisins, mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors, & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le sens-froid & la patience dont les Chinois se glorifient, & qui les distinguent des autres Nations, sont-ils au fond la source de tous leurs vices ; car on a souvent observé qu'il est difficile d'affoiblir, dans un homme, les passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter, en même-temps, la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale source dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Nation.

Critique de leur Gouvernement.

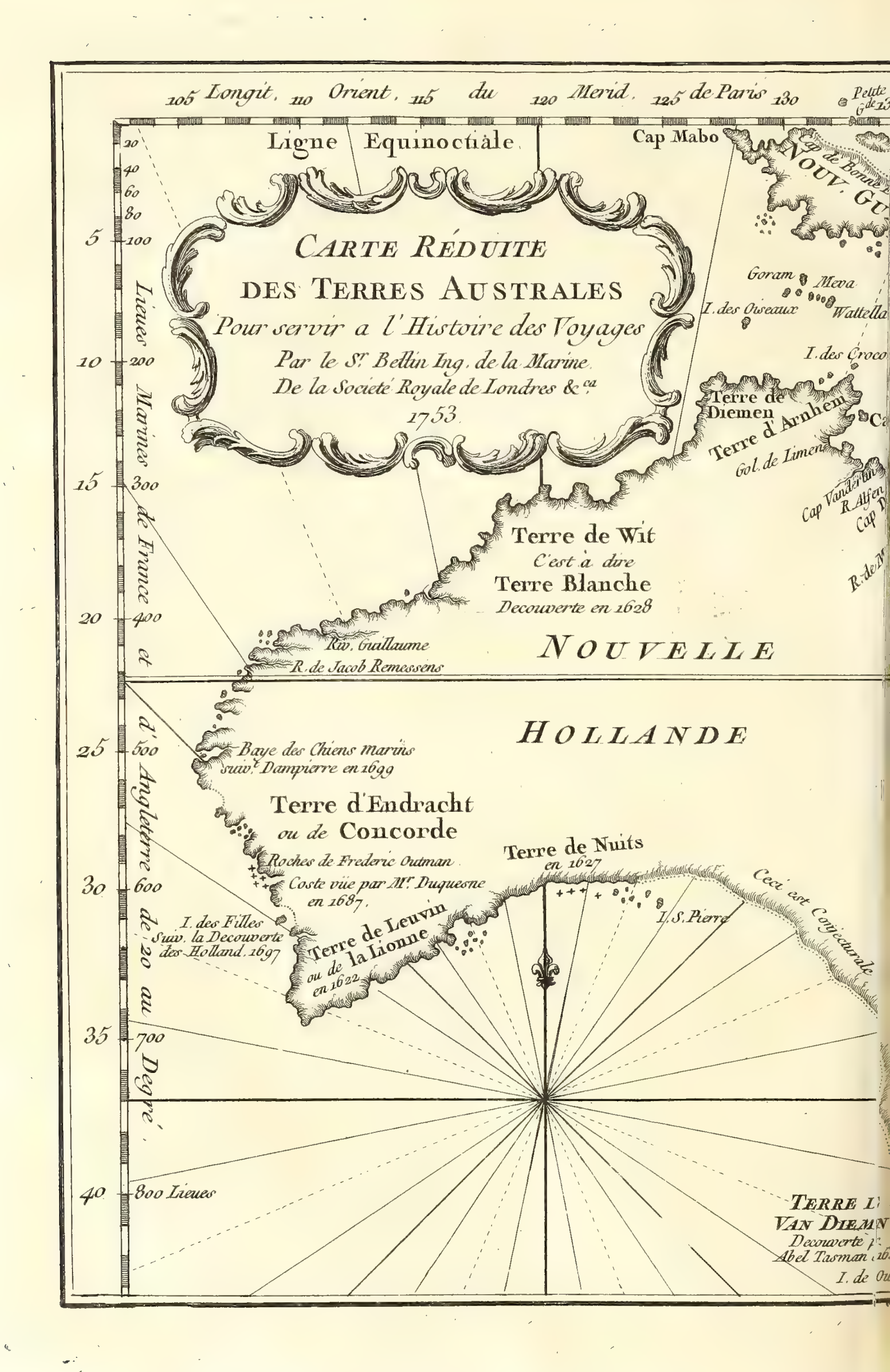
L'Auteur ne fait pas plus de grace à leur gouvernement. Il en appelle encore à M. Anson. Nous avons vû, ce sont ses termes, que les Magistrats Chinois sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution même de l'Empire est défectueuse, puisque le premier but d'un sage Gouvernement doit être d'assurer la tranquillité des Peuples contre les entreprises des Puissances étrangeres : or, cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont relevées par tant d'Ecrivains, s'est vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé, non-seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. On a remarqué, à l'occasion des différends de M. Anson avec les Chinois, qu'avec le Centurion seul, ce Général Anglois se croyoit supérieur à toutes les forces navales de la Chine. L'Auteur, pour jus-

ANSON. 1744.

tifier une aſſertion ſi hardie, donne le deſſein des deux ſortes de Navires, qui ſont en uſage à la Chine. Le premier eſt une Jonque de cent vingt tonneaux ; eſpece de Bâtiment qui ſert ſur les grandes rivieres, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre eſt de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand Port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaiſſeau eſt tout-à-fait plat. Lorſque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſiéme planche de cette ſurface platte eſt ſouvent ſous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, ſont d'une forme encore plus groſſiere que le corps. Les mâts ſont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelaſſés, & ſouvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Etague de la vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſiéme hauban. Les voiles ſont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une Côte de Bambou. Elles gliſſent le long du mât à l'aide de pluſieurs cerceaux ; & lorſqu'on les amene, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux Marchands ſont ſans artillerie. On doit juger, par leur deſcription, qu'ils ſont abſolument incapables de réſiſter au moindre de nos Vaiſſeaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un ſeul, que ſa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magaſin des forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (22).

(22) Pages 323 & précédentes.




105 Longit. 110 Orient. 115 du 120 Merid. 125 de Paris 130
Ligne Equinoctiale
CARTE RÉDUITE
DES TERRES AUSTRALES
Pour servir a l'Histoire des Voyages
Par le S.r Bellin Ing. de la Marine.
De la Societé Royale de Londres &.ca
1753.
Cap Mabo
Goram
Meva
Wattella
I. des Oiseaux
I. des Croco
Terre de Diemen
Terre d'Arnhem
Gol. de Limen
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré.
800 Lieues
Terre de Wit
C'est a dire
Terre Blanche
Decouverte en 1628
Riv. Guillaume
R. de Jacob Remessens
NOUVELLE
HOLLANDE
Baye des Chiens marins
suiv.t Dampierre en 1699
Terre d'Endracht
ou de Concorde
Roches de Frederic Outman
Coste vüe par M.r Duquesne
en 1687.
Terre de Nuits
en 1627
I. S. Pierre
Ceci est Conjecturale
I. des Filles
Suiv. la Decouverte
des Holland. 1697
Terre de Leuvin
ou de la Lionne
en 1622
TERRE
VAN DIEMEN
Abel Tasman


140
145
150
155
160
165
L'Equateur
I. Mathias
I. Orageuse
C. Solomaswer
Volcan
I. du Chr. Rob.
la Couronne
I. Longue
Volcan
I. Pierreuse
I. du Ch. Geo.
Rok
C. du Roy
Guillaume
Glocester
Ste. Anne
I. de Ger Denis
I. de S. Jean
I. Ohong Java
Cap Ste. Marie
Cap S. George
Baye S. Georges
Cap Orford
Port Mortagne
NOUVE. BRETAGNE
Passage de Dampierre
R. Spult
R. Batavia
R. Coen
R. Nassau
R. des Etats
R. de Dumen
R. Caron
Carpentarie
TERRE DU ST. ESPRIT
Decouverte en 1606 par
Fernand de Quir.
le Jordan
R. S. Sauveur
LA
GRANDE
MER
DU
SUD
Tropique du Capricorne
Je suppose que la Terre de Diemen peut venir se joindre avec la Terre du S. Esprit mais sans preuves
5
10
15
20
25
30
35
40
I. des 3 Rois
I. Coningen
COSTE qu'Abel
Tasmand a Decouverte
en 1642 et qu'il a nommée
NOUVLE. ZELANDE
qui peut faire partie
d'un grand Continent
Antipode de l'Europe
Baye des
Assassins
Cap Spigie
I. Vanderlin
I. Schouten
I. Ste. Marie
Baye Frederic Henri
Cap du Sud
I. Tasmand



CARTE RÉDUITE
DES TERRES AUSTRALES
Pour servir a l'Histoire des Voyages
Par le Sr. Bellin Ing. de la Marine.
De la Societé Royale de Londres &ca.
1753
Ligne Equinoctiale
l'Equateur
Cap Mabo
NOUV. GUINÉE
NOUVe. BRETAGNE
Cap S. George
Terre de Diemen
Terre d'Arnhem
Carpentarie
TERRE DU St. ESPRIT
Decouverte en 1606 par Fernand de Quir.
LA GRANDE MER DU SUD
Terre de Wit
C'est a dire
Terre Blanche
Decouverte en 1628
NOUVELLE HOLLANDE
Riv. Guillaume
R. de Jacob Remessens
Baye des Chiens marins suivt. Dampierre en 1699
Terre d'Endracht ou de Concorde
Roches de Frederic Outman
Coste vüe par Mr. Duquesne en 1687.
I. des Filles Suiv. la Decouverte des Holland. 1697
Terre de Leuvin ou de la Lionne en 1622
Terre de Nuits en 1627
I. S. Pierre
Ceci est Conjectural
Tropique du Capricorne
Je suppose que la Terre de Diemen peut venir se joindre avec la Terre du S. Esprit mais sans preuves
TERRE DE VAN DIEMEN
I. Vanderlin
I. Schouten
I. Ste. Marie
Baye Frederic Henri
Cap du Sud
I. Tasmand
I. Coningen
I. des 3 Rois
COSTE qu'Abel Tasmand a Decouverte en 1642 et qu'il a nommée NOUVle. ZELANDE qui peut faire partie d'un grand Continent Antipode de l'Europe
Baye des Assassins
Cap Spigie
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
800 Lieues
Longit. Orient. du Merid. de Paris

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

VOYAGES AUX TERRES AUSTRALES OU ANTARCTIQUES.

LORSQUE Magellan eut ouvert un Passage, dans la Mer du Sud, par le Détroit qui a rendu son nom immortel, on se trouvoit aux Côtes du Chili & du Pérou, dont la renommée suffisoit pour occuper entiérement des Voyageurs, plus alterés de richesses que de connoissances utiles ; & l'on s'embarrassa peu des Pays, qu'on laissoit au Midi, c'est-à-dire, à la gauche du Détroit. Ces Terres furent regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être aussi grand que l'Amérique entiere. C'est sur ce fondement qu'on les voit tracées dans une ancienne Carte (*), quoique sans noms, parce que cette Carte est antérieure à ceux qu'elles portent aujourd'hui. Les Navigateurs ont détruit, par degrés, ces conjectures ; & l'avenir ne peut nous faire attendre que de leurs recherches, ou du hasard, de plus parfaites lumieres sur la situation, l'étendue & les propriétés d'une Région, qui ne cesse pas d'être presqu'inconnue, depuis plus de deux Siécles qu'on en connoît l'existence. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qu'on nomme *Terres Australes* (**) est renfermé entre la Mer d'Ethiopie, la Mer du Sud, & l'Océan des Indes. INTRODUCTION.

Ainsi l'on comprend, sous ce nom, non-seulement toutes les Terres, qui sont sous le Pôle & le Cercle Antarctique, mais encore plusieurs autres, qui se trouvent situées du même côté, & qui étant trop éloignées des autres Parties

(*) Celle de Plantius.

(**) Les Latins nommoient *Auster* le vent que nous appellons vent du Midi. De ce mot, ils firent l'Adjectif *Australis*, qui désigne ce qui est vers cette Partie du Monde. Ainsi, l'on a nommé, Terres Australes, les Terres peu connues, qui sont vers le Pôle, opposé à celui du Nord. Antarctique se dit de même, de ce qui est opposé au Pôle Arctique ou du Nord.

Introduction.

de la Terre-Ferme, ne peuvent être placées plus naturellement que sous le Continent Méridional. On compte même dans ce nombre la Terre de Feu, découverte par Magellan, au Sud-Ouest, le long du Détroit qui porte son nom. Ce célébre Voyageur n'eut pas d'autre raison pour la nommer Terre de Feu, que parce qu'il en vit sortir beaucoup de fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit. Jaques le Maire reconnut, un Siécle après, que c'est une véritable Isle, dont les deux endroits les plus remarquables sont le Cap de Horn, au Sud, & le Cap Deseado, ou Desiré, à l'Ouest, & sur le Détroit de Magellan. La Terre des Etats, celle de Maurice, & l'Isle de Barnaveldt, que le Maire découvrit en même-temps, au Sud & à l'Orient du Détroit de son nom; celle de *Brower*, ainsi nommée du Capitaine Hollandois, qui la découvrit, avec la fausse espérance d'y trouver un nouveau Détroit, au-dessous de celui de le Maire; enfin, les Isles mêmes de Salomon, qui furent découvertes par Alvare de Mendoze, à l'Orient de la Nouvelle Guinée, & qui n'ont pas été retrouvées depuis, & plusieurs autres Isles déja nommées dans la Relation de le Maire, telles que *Horn*, les *Cocos*, les *Traîtres*, les *Chiens*, &c., sont ordinairement comprises entre les Terres Australes.

Cependant, il paroît que cette dénomination ne convient proprement qu'à diverses parties d'un Continent Antarctique, que les Navigateurs de l'Europe ont visitées en divers temps; les uns poussés par le hasard des Vents & des Tempêtes, & d'autres conduits par le dessein de reconnoître le Pays, pour y former des Etablissemens. Les premiers n'ont pas publié de Relations particulieres, d'un incident qui n'appartenoit pas au principal objet de leur Voyage, à l'exception de *Pelsart*, Marchand Hollandois, & de *Gonneville*, Capitaine François (*). Les autres, en fort petit nombre, ont rendu compte au Public du succès de leur expédition; mais, ayant été rebutés presque tous par des difficultés insurmontables, ils ne rapportent rien qui puisse passer pour une véritable description; & dans tous leurs récits, on remarque moins des Observateurs attentifs, que des Navigateurs incertains de leur route, & sans cesse allarmés des dangers de leur situation. C'est néanmoins dans leurs Journaux, que se trouvent les seules lumieres qu'on ait eûes jusqu'à présent sur une si vaste étendue de Pays; & cette raison les rend si précieux, qu'elle doit faire pardonner leur sécheresse, & quelquefois leur obscurité. Mais, pour suppléer à ce qui leur manque, il paroît nécessaire de ranger ici les principales découvertes dans l'ordre des années.

La Terre, ou l'Isle de Feu, en 1520, par le fameux Magellan.

La Nouvelle Guinée, en 1527, par Alvaro de Savedra, Espagnol, qui lui

(*) On va donner place ici à la Relation de Pelsart, parce qu'il passe aux yeux des Hollandois, & même à ceux de Thevenot, qui n'en fait du moins aucune plainte, pour le premier qui ait découvert la Terre Australe, proprement dite. Cependant, il paroît incontestable, par les dattes, que c'est à Gonneville, que cet honneur doit être attribué. On n'a point le Journal de son Voyage; mais on publia, à Paris, en 1663, une Relation composée sur ses Mémoires, où l'on apprend qu'il avoit amené, avec lui, un des fils du Roi du Pays. L'Auteur de la *Méthode*, pour étudier la Géographie, assure que ce Prince Austral, nommé *Essomery*, s'établit en Normandie, & que ses descendans, qui subsistent encore, ont toujours été reconnus pour Gentilshommes. *Tome III. page 325.* On ne parle point du prétendu Voyage de *Jaques Sadeur*, qui n'est qu'un pur Roman. *Voyez* l'Article *Sadeur*, dans le Dictionnaire de Baile.

donna ce nom, parce qu'elle est presque diamétralement opposée à la Guinée d'Afrique. Antoine *Urdanetta*, la reconnut l'année suivante. Quelques-uns la confondent avec la Terre des Papous; d'autres prennent cette Terre pour sa Partie Occidentale; & d'autres encore les croyent absolument séparées.

INTRODUCTION.

Les Isles de Salomon, en 1567, par Alvaro de Mendoza, Espagnol.

La Nouvelle Albion, par le Chevalier Drake, Anglois, en 1579. On n'a pas été plus heureux à la retrouver, que les Isles de Salomon.

La Terre Australe, proprement dite, au Midi de l'ancien Continent, en 1603, par *Gonneville*, François; les Hollandois disent, en 1630, par Pelsart.

La Terre de *Quir*, ou Terre Australe du Saint Esprit, située au Sud-Ouest des Isles de Salomon, entre les dix & vingt & un degrés de latitude Méridionale, en 1606, par Pedro Fernando de *Quir*, Espagnol, qui lui donna son nom.

La Terre, ou l'Isle des Etats, celle de Maurice, celle de Barnaveldt, & plusieurs autres Isles, en 1616, par Jaques le Maire & Guillaume Schouten, Hollandois.

La Nouvelle Hollande, au Midi des Moluques, dont elle est séparée par la Mer de *Lantchidol*, sans qu'on sçache encore si c'est une Isle, où si elle est jointe au Continent, en 1618, par *Zechaen*, Hollandois. On n'en connoît que les Côtes, à différentes parties desquelles on a donné les noms de *Concorde*, d'*Arnheim*, *Edels*, *Lewin*, &c.

La Terre de *Nuitz*, entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée, en 1627, par Pierre *Nuitz*, Hollandois. Il ne paroît point que cette Terre ait été visitée depuis. Mais on publia, en 1718, un Mémoire assez bon, pour prouver qu'étant dans le cinquiéme Climat, entre les trente & les trente-six degrés de latitude, elle doit être, comme tous les Pays qui sont dans la même position, une des parties du Monde les plus habitables, les plus riches, & les plus fertiles (*).

Les Terres de *Dimentz* & de *Tasman*, en 1642, par Abel Jansen *Tasman*, Hollandois.

La Terre de *Brower*, en 1643, par Brower, Hollandois.

La Nouvelle Zélande, dont la Côte s'étend du Sud au Nord, entre les soixante-quatre & quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, & que les uns prennent pour une Isle, d'autres pour le Continent, en 1654, par les Hollandois.

La Terre de Carpenter, ou la Carpenterie, située entre la Nouvelle Guinée, & la Nouvelle Hollande, en 1662, par Carpenter, Hollandois.

La Côte opposée à celle de Madagascar, visitée en 1697, par Ulammins, Hollandois.

La Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier, Anglois, en 1700.

Le Cap de la Circoncision, découvert & nommé en 1739, par deux Vaisseaux François.

(*) Ce Mémoire (Amsterdam, chez Humbert) paroît avoir été composé par l'ordre de M. *Law*, pour inspirer le goût des nouvelles Colonies.

VOYAGE
DE FRANÇOIS PELSART,
AUX TERRES AUSTRALES.

PELSART. 1629.

C'ÉTOIT pour les Indes Orientales que Pelsart étoit parti du Texel, le 28 d'Octobre 1628, avec une Flotte nombreuse, & dans les vûes ordinaires du Commerce (1); lorsqu'approchant du Cap de Bonne-Espérance, son Vaisseau, nommé le Batavia, fut séparé des autres par la tempête, & porté, pendant la nuit, aux vingt-huit degrés de latitude du Sud, vers des Rochers que les Hollandois nomment *Roches de Fréderic Outman*. Pelsart étoit dans la langueur d'une incommode maladie. Cependant, ayant cru s'appercevoir que son Vaisseau touchoit, il se hâta de courir sur le tillac, où il trouva toutes les voiles hautes, & la route Nord-Est au Nord. Un temps assez clair, dont on avoit l'obligation à la Lune, lui fit appercevoir, dans l'éloignement, une écume fort épaisse. Son inquiétude augmente. Il demande en quel endroit du Monde est le Vaisseau, & d'où peut venir une écume si blanche? Le Pilote lui répondit que cette blancheur paroissoit venir des rayons de la Lune, mais que Dieu seul connoissoit la situation du Vaisseau, & qu'il n'y avoit que trop d'apparence qu'on étoit sur un Banc inconnu.

1630. Tempête qui jette Pelsart dans une Mer inconnue.

Son naufrage.

Pelsart fit jetter la sonde. On trouva dix-huit pieds d'eau à l'arriere, & beaucoup moins au-devant. Un si terrible danger fit prendre la résolution de jetter toute l'artillerie en Mer, dans l'espérance que le Vaisseau se remettroit du moins à flot. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce travail, il s'éleva un orage de pluie & de vent; & ce fut alors que chacun se crut à l'extrêmité de sa vie. On se vit entre des rochers & des bancs, contre lesquels le Vaisseau ne cessoit pas de heurter. Pelsart fit couper le grand mât, qui ne servoit plus qu'à redoubler les secousses. Malheureusement, quoiqu'on eût observé de le couper vers le pied, il fut impossible de le dégager des manœuvres. On ne voyoit point de terre que la Mer ne couvrît, à l'exception d'une Isle, qui paroissoit éloignée de trois lieues, & de deux autres moins grandes, ou plutôt deux Rochers, qu'on jugeoit encore plus proches. Le Pilote, qui fut envoyé pour les reconnoître, assura que la Mer ne les couvroit point; mais qu'entre tant de bancs & de roches, l'accès en seroit fort difficile. On résolut néanmoins d'en courir les risques, & de faire porter d'abord à terre les Femmes, les Enfans & les Malades, dont les cris & le désespoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux Matelots. Ils furent embarqués, avec beaucoup de diligence, dans la Chaloupe & dans l'Esquif.

(1) Son Journal se trouve dans le grand Recueil des Navigations Hollandoises, & dans la Collection de Thevenot, Tome I. pages 50 & suivantes.

Pelsart. 1630.

Brutalité des Matelots.

Vers dix heures du matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit entr'ouvert. Pelsart fit redoubler les efforts, pour sauver le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parce qu'on ne s'imaginoit pas qu'on en pût manquer à terre. L'Auteur fait admirer ici la brutalité d'une partie des Matelots Hollandois, qui dans un état si desespéré, » ne penserent, dit-il, qu'à se » gorger de vin, parce qu'il étoit à l'abandon. Aussi ne put-on faire que » trois voyages avant la nuit, & porter, au rivage, environ cent quatre- » vingt personnes, vingt barils de pain & quelques petits barils d'eau. Ces provisions furent même dissipées par l'Equipage, à mesure qu'elles arrivoient dans l'Isle. Pelsart y passa, pour arrêter le désordre. Cette attention fut d'autant plus utile, qu'elle servit à lui faite reconnoître que l'Isle étoit sans eau. Mais lorsqu'il revenoit avec une vive impatience, pour en faire transporter, avec les plus précieuses marchandises du Vaisseau, un grand vent l'obligea de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord. La Mer brisoit si rudement, contre le Vaisseau, qu'il lui fut impossible d'aborder. Un Matelot s'étant jetté à la nage, pour le venir joindre, & lui représenter le besoin que ses gens avoient de son secours, il renouvella plusieurs fois les mêmes efforts. Mais desespérant de surmonter la force des vagues, il se vit réduit à renvoyer le Matelot par la même voie, avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveroient sur le Vaisseau, de les attacher ensemble, & de les jetter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher, pour en faire des nâgeoires à la Chaloupe ou à l'Esquif. Mais l'orage n'ayant fait qu'augmenter, & la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les Malheureux, qui imploroient son assistance, il fut contraint de retourner à l'Isle, & de laisser, avec une vive douleur, son Lieutenant & soixante-dix hommes dans un péril dont il n'y avoit plus que le Ciel qui fût capable de les délivrer (2).

Isles qui leur servent de retraite.

Ceux, qui s'étoient crus heureux de pouvoir passer dans l'une ou l'autre des deux Isles, n'y étoient guéres en meilleur état. En faisant le compte de leur eau, ils n'en trouverent, dans la petite Isle, qu'environ cinquante pintes, pour quarante personnes dont leur troupe étoit composée. Il y en avoit moins encore dans la grande Isle, où le nombre des Malheureux étoit d'environ cent quatre-vingt. Pelsart ayant relâché dans la premiere, on lui représenta la nécessité d'employer la Chaloupe & l'Esquif à chercher de l'eau dans les Isles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette résolution sans l'avoir communiquée à ceux de la grande Isle, qui tomberoient autrement dans le dernier désespoir, en voyant éloigner la Chaloupe & l'Esquif. Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on étoit, qu'il ne fût retenu dans la grande Isle. Cependant, lorsqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vûe de son Vaisseau, que de laisser la plus grande partie de ses gens & de ses amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter sa résolution. Mais, en approchant de la grande Isle, ceux qui l'accompagnoient dans l'Esquif, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas d'en sortir, & que s'il avoit quelque chose à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit

(2) Voyage de Pelsart, *ubi suprà*, pages 50 & 51.

PELSART. 1630.

crier pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jetter dans l'eau, pour gagner le rivage. On le retint avec tant d'obstination, que se voyant forcé de suivre la Loi qu'on lui imposoit, il prit le parti de jetter ses Tablettes dans l'Isle, après y avoir écrit qu'il partoit avec l'Esquif, pour aller chercher de l'eau, dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Pelsart les quitte dans une Chaloupe.

Il en chercha d'abord le long des Rochers, & sur les Côtes de plusieurs autres petites Isles. Mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la Mer, qui brisoit continuellement contre ces écueils, s'y étoit mêlée & la rendoit inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite Isle, pour y faire, de quelques mauvaises planches, une espece de Pont à la Chaloupe; car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation, avec un Bâtiment découvert. Pelsart, ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Il prit hauteur. Elle se trouva de vingt-huit dégrés treize minutes. Bien-tôt, il eut la vûe d'une Côte, qu'il prit pour la Terre-ferme, à six milles, suivant son Estime, au Nord Quart-d'Ouest du lieu de son naufrage. La sonde lui donna vingt-cinq & trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna, le soir, de la Côte: mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en étoit, vers neuf heures, qu'à trois milles. Elle lui parut basse, sans arbres, & pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite Anse, dont le fond n'offroit que des sables. Le temps, qui étoit fort gros, ne lui permit pas d'y entrer. Le jour suivant, 10 de Juin, il se tint sous le même parage, en variant ses bordées. Mais, la Mer ne cessant pas d'être fort orageuse, il se vit dans la nécessité d'y jetter une partie de ses provisions, qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la Chaloupe se remplissoit continuellement. Le vent s'étant appaisé, il fit route le lendemain au Nord, sans oser s'engager dans les Brisans, qui lui faisoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur se trouva de vingt-sept degrés. Il suivit la Côte, avec un vent Sud-Est, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort escarpée, & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le Pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur; d'où il conclut que le Courant l'avoit porté vers le Nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ses efforts pour aborder. La Côte étoit composée de rochers rouges & d'une même hauteur, sans terre & sans sable, qui parussent former un rivage.

Il découvre la Terre Australe.

Il visite la Côte.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée, qui portoit beaucoup vers le Nord, permit encore moins de chercher une descente. Cependant, Pelsart, ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il se promit de trouver de l'eau, dans un Canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la Côte étoit inaccessible, & la Mer si grosse, qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, six de ses hommes, se fiant à leur adresse, sauterent dans les flots, & gagnerent enfin la terre, avec beaucoup de peine & de dangers; tandis que la Chaloupe s'arrêta sur son ancre, à vingt-cinq brasses de fond. Ils employerent tout le jour à chercher de l'eau; & dans leurs courses ils apperçurent quatre hom-

mes, qui s'avançoient vers eux, le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds & les mains, comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens, qui les obligerent de se lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la Chaloupe même. Ces sauvages sont noirs & tout-à-fait nuds. Les six Hollandois, n'ayant pû découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelsart à la nage, blessés & meurtris du choc des vagues & des rochers. On leva l'ancre; & malgré la crainte des Brisans, on continua de suivre la Côte (3).

Habitans du Pays.

Le 15, on découvrit un Cap, &, vers sa Pointe, un Récif, ou une chaîne de Rochers, qui s'avançoit d'un mille en Mer. Pelsart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces Ecueils, parce que la Mer y paroissoit peu agitée. Mais il n'y trouva qu'un Cul-de-sac, dont l'enfoncement n'avoit aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver, par degrés, que deux pieds d'eau & beaucoup de pierres. Mais cette Côte offrant un rivage de sable, d'un mille de largeur, il y descendit, pour y faire creuser des Puits. L'eau n'en étoit pas moins salée que celle de la Mer. Cependant on trouva, dans les creux des Rochers, un reste d'eau de pluie, qui fut d'un extrême soulagement pour des Malheureux qui périssoient de soif, & qui n'avoient eu, depuis plusieurs jours, qu'un demi-septier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent cinquante pintes. Des cendres & des coquilles, qu'ils trouverent dans le même lieu, leur firent juger que les sauvages y étoient venus nouvellement.

La misere oblige Pelsart de prendre la route de Batavia.

L'espérance de recueillir une plus grande quantité d'eau, dans les Rochers, eut la force de leur faire surmonter d'affreux périls. Ils retournerent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la sonde. Mais comme il n'avoit pas plû depuis long-temps, les plus belles apparences furent trompeuses. Tout étoit sec, dans les plus profondes ouvertures des Rochers. La terre, qu'on découvroit au-delà, ne promettoit pas plus d'eau. C'étoit une vaste Campagne, sans herbe & sans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de Fourmies, ou plutôt des especes de Ruches, que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plûpart si grandes, qu'on les prendroit de loin pour des Maisons d'Indiens. Les Mouches étoient en si grand nombre, que Pelsart & ses gens étoient fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent, à quelque distance, huit Sauvages, qui prirent la fuite à leur approche. Enfin, desespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du Récif, dans la résolution d'abandonner cette Côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la Riviere de Jacob Remmessens; mais se trouvant à vingt-deux degrés dix-sept minutes, & le vent du Nord-Est, qui devenoit fort violent, ne leur faisant envisager que de nouvelles difficultés, ils considérerent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour se rendre promptement à Batavia, où le récit de leur malheur procureroit des secours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laissés dans les Isles.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile, au Nord-Est; & malgré l'incertitude continuelle de leur route, ils n'employerent pas plus de quinze jours dans cette téméraire Navigation.

(3) *Ibidem*, pages 51 & 52.

PELSART. 1630.

Avanture tragique d'une partie de son Equipage.

Tandis qu'ils pensoient moins à se reposer de leurs fatigues, qu'à solliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés, il se passoit une horrible scène dans les trois Isles, où ils avoient laissé cette malheureuse Troupe. Un des Commis, qui se nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité depuis longtemps, avec le Pilote & quelques Matelots, de se rendre maître du Vaisseau, pour exercer la Pyraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de se rendre à terre, il passa deux jours sur le grand mât, qui flottoit; & lorsqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, servit à le faire arriver dans une des Isles. Il devoit commander dans l'absence de Pelsart. Loin d'être porté, par le malheur commun, à se repentir de ses perfides desseins, il crut que c'étoit une occasion de les exécuter; & que s'il pouvoit se rendre maître de ce qui étoit resté de l'Equipage, il lui seroit aisé de surprendre le Commandant, lorsqu'il arriveroit avec le secours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & de se saisir de son Vaisseau. Mais il falloit se défaire de ceux, qu'il craignoit de trouver opposés à son entreprise. Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer à ses Complices une promesse par laquelle ils s'engageoient à suivre aveuglement ses ordres. La plus grande partie de l'Equipage se trouvoit dans l'Isle où il étoit arrivé, & qu'un triste pressentiment avoit déja fait nommer le Cimetiere de Batavia. Il envoya dans la seconde Isle, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune Officier, nommé *Weybehais*, homme d'esprit & de résolution, dont il appréhendoit le plus d'obstacle; & ne craignant rien de la pénétration des autres, il prit ses mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante, avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échapperent au massacre se sauverent sur quelques pieces de bois, & joignirent Weybehais, auquel ils firent le récit de leur avanture. Il avoit quarante hommes, dans l'Isle où il étoit passé; & ne doutant pas que les assassins ne lui destinassent le même traitement, il se mit en état de leur résister. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient sur ses gardes. Leur fureur les conduisit d'abord à la troisiéme Isle, où joignant la surprise à la force, ils tuerent tous les Malheureux, qui s'y étoient rassemblés, à l'exception de quelques femmes & de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardoit Weybehais, dans l'espérance qu'étant mal armé, il se détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. Cornelis employa ce temps à faire ouvrir les caisses des Marchands, qu'on avoit sauvées du Vaisseau. Il distribua les étoffes à sa troupe; & s'étant choisi des Gardes, il les fit habiller d'écarlate, avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes, qu'il avoit fait conserver, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui. Une autre, qui étoit fille du Ministre, fut donnée à son Lieutenant; & les trois autres demeurerent abandonnées au Public, avec quelques réglemens, ajoûte l'Auteur de la Relation, pour la maniere dont elles devoient servir (4).

Quantité de Hollandois égorgés.

Affreuse licence des Assassins.

Cornelis est nommé leur Capitaine Général.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire Capitaine général, par un acte qui fut signé de tous ses Partisans. Ensuite, il envoya vingt-deux

(4) *Ibid.* page 55.

hommes sur des Chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehais; mais, ce Détachement ayant été repoussé, il entreprit d'y aller lui-même, avec trente-sept hommes, qui étoient tout ce que deux petits Bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybehais vint le recevoir au débarquement, presque sans autres armes que des bâtons ferrés de cloux, & le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors, aux Assassins, la voye de la négociation. Ils proposerent un Traité de paix. Weybehais ne fit pas difficulté de s'y prêter; & le Ministre, qui étoit avec lui, fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut conclue, aux conditions suivantes : que Cornelis cesseroit d'insulter la troupe de Weybehais; qu'il lui donneroit une partie des étoffes, pour habiller ses gens; qu'on s'employeroit de concert à chercher de l'eau & des vivres, qui seroient distribués avec égalité dans les deux troupes; & que du côté de Weybehais, on rendroit un petit Bateau, avec lequel un Matelot, du parti opposé, s'étoit sauvé dans son Isle. Mais, tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelis écrivit à quelques Soldats François, qui s'étoient attachés à Weybehais, & leur offrit, à chacun, six milles livres, pour les corrompre; dans l'espoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de surprendre ses Ennemis. Ces Lettres furent montrées à Weybehais, qui résolut d'employer l'artifice contre la trahison. Le jour suivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis, qui ne se croyoit pas découvert, apporta lui-même les étoffes, avec trois ou quatre de ses gens. On lui laissa la liberté de descendre; mais il fut arrêté aussi-tôt, & chargé de chaînes. Le reste de sa troupe, furieuse de l'avanture de son Chef, s'efforça inutilement de le délivrer (5).

Pelsart. 1630.

Il est arrêté par Weybehais.

La guerre continua long-temps entre les deux Partis, avec une animosité d'autant plus surprenante, que des deux côtés on avoit à combattre en même-temps la faim & la soif. Il est difficile de juger quelle auroit été la fin de cette querelle. Mais Pelsart, qui n'avoit pas perdu un moment, quoique son absence eût déja duré plus de deux mois, étoit parti enfin de Batavia, sur une Frégate, nommée *le Serdam*; & n'ayant trouvé que des vents favorables, il n'eut pas de peine à reconnoître des lieux dont son malheur lui avoit fait conserver une vive image. En approchant, il vit de la fumée, qui s'élevoit d'une des Isles. Cette vûe, qui l'assuroit que tous ses gens n'étoient pas morts, fut une douce consolation pour lui. Il jetta l'ancre. Le Ciel permit que Weybehais fut le premier qui l'apperçut. Ce généreux Hollandois se mit aussi-tôt dans une Chaloupe avec quatre hommes, & se rendit à bord du Serdam. Il apprit à Pelsart toutes les horreurs qui étoient arrivées pendant son absence, & le dessein que les Conjurés avoient formé de se rendre maîtres du Vaisseau. Pendant qu'il faisoit ce récit, Pelsart découvrit deux Chaloupes, qui s'avançoient avec le vent; & sa surprise fut extrême de les voir remplies de gens armés, qui étoient couverts de dentelles d'or & d'argent. Il se mit en état de défense; & lorsqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils venoient les armes à la main. *Waterlos*, qui les commandoit, & que Cornelis avoit créé son Lieutenant, répondit qu'ils lui rendroient compte de leurs motifs, lorsqu'ils se-

Retour de Pelsart au lieu de son naufrage.

Comment il évite sa perte.

(5) *Ibidem.*

PELSART. 1630.

Il se saisit de tous les Assassins.

roient à bord. Mais Pelsart leur ordonna de jetter leurs armes dans la Mer, avec menace de les couler à fond sur le champ, s'ils refusoient d'obéir. Ils n'eurent pas d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ils jetterent leurs armes. On les fit entrer dans le Vaisseau, où le premier soin de Pelsart & de Weybehais fut de leur faire mettre les fers aux pieds. Un de leurs Officiers, nommé Jean de Bremen, qui fut interrogé avant les autres, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, confessa volontairement, avec la même impudence, que de cent vingt-cinq personnes, qui avoient été massacrées, il en avoit tué vingt-sept de sa propre main. Le même jour, Weybehais fit amener Cornelis à bord.

On étoit au 18 de Septembre. Pelsart envoya, le lendemain, un détachement bien armé dans ses propres Chaloupes, pour se saisir du reste des Assassins. Ils perdirent courage, en apprenant le sort de leurs Chefs; & quoiqu'ils fussent encore au nombre de trente, qui auroient pû causer de l'embarras par leur résistance, ils reçurent patiemment les fers.

Richesses qu'il sauve du naufrage.

Les jours suivans furent employés à faire la recherche d'un grand nombre de marchandises précieuses, qui étoient dispersées en divers endroits de l'Isle. On retrouva tout, à l'exception d'une chaîne d'or. Ensuite, Pelsart s'approcha des débris du Vaisseau *le Batavia*. Ce malheureux Bâtiment étoit en pieces; la quille échouée d'un côté sur des sables, une partie du devant sur une roche, & d'autres pieces dispersées. Un si triste spectacle donna peu d'espérance de sauver les principales richesses de la Compagnie. Cependant un Matelot déclara qu'un mois auparavant, étant allé pêcher assez proche du débris, il croyoit avoir donné, du bout d'une pique, contre une caisse pleine d'argent. Pelsart prit un beau jour, avec les Plongeurs Guzarates, qu'il avoit amenés; & l'on tira successivement cinq caisses fort entieres. Les Plongeurs assurerent qu'ils en avoient trouvé plusieurs autres; mais il leur fut impossible de les tirer, parce que le temps devint fort mauvais, & l'on fut réduit à laisser une ancre & une piece de canon, pour marquer l'endroit où ces trésors demeuroient ensevelis.

Il fait exécuter tous les Criminels.

Un vent du Sud, froid & violent, qui ne permettoit pas de continuer plus long-temps ce travail, fit prendre, à Pelsart, le parti de retourner promptement à Batavia. Mais, le grand nombre des Prisonniers lui causant de l'inquiétude, il assembla le Conseil, pour délibérer s'ils devoient être jugés avant son départ, ou transportés à Batavia. La crainte d'exposer, à de nouveaux périls, tant de richesses qu'on avoit heureusement sauvées du naufrage, l'emporta sur le respect qui étoit dû au Tribunal de la Compagnie. D'ailleurs, les crimes, qu'on avoit à punir, n'étant pas d'une nature qui demandât plus de preuves & d'explications, tous les Coupables furent jugés & exécutés, la veille du jour où l'on remit à la voile (6).

(6) L'Auteur remarque, pour l'utilité des Navigateurs, que dans l'Isle de Weybehais, après avoir creusé deux puits, dont on n'avoit pas voulu boire l'eau pendant long-temps, parce qu'elle montoit & baissoit avec la marée, on fut forcé à la fin d'en faire usage, & qu'elle ne causa de mal à personne.

VOYAGE

VOYAGE
D'ABEL JANSEN TASMAN,
Aux Terres Australes inconnues.

Introduction.

CETTE Relation se sent encore de la sécheresse & de la pésanteur, pour laquelle j'ai demandé grace dans quelques-unes des précédentes, en faveur de leur utilité. L'Auteur même, renonçant à toute espérance de plaire, ne fait valoir que sa fidélité pour l'ordre qu'il avoit reçu de s'employer à la découverte des Terres Australes, & le service qu'il croit rendre à la Navigation.

Départ de Batavia.

Il fit voile de Batavia, le 14 d'Août 1642, avec deux Vaisseaux, nommés le *Heamkerk* & le *Zee-Haan* (1). Le 5 de Septembre, il jetta l'ancre à l'Isle Maurice (2), qu'il trouva de cinquante milles d'Allemagne, plus à l'Est qu'il ne l'avoit cru. Les vents l'ayant retenu jusqu'au 8 d'Octobre, il remit en Mer, pour faire route au Sud, avec un vent de Nord-Ouest, jusqu'au quarantiéme degré; & dans cet espace, il trouva vingt-trois, vingt-qnatre & vingt-cinq degrés de variation de l'Aiman. Le 22 d'Octobre, ayant porté à l'Est, un peu vers le Sud, il se trouva le 29 du même mois, à quarante-cinq degrés quarante-sept minutes de latitude Méridionale, & à quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes de longitude, avec vingt-six degrés quarante-cinq minutes de variation vers le Nord-Ouest.

Variations de l'Aiguille, attribuées à des Mines d'Aiman.

Le 6 de Novembre, il étoit à quarante-neuf degrés quatre minutes de latitude du Sud, & à cent quatorze degrés cinquante-six minutes de longitude. Alors, trouvant vingt-six degrés de variation au Nord-Ouest, & l'air étant chargé de brouillards, avec des revolins & de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest & du Sud, il désespéra de rencontrer des Terres voisines, vers ces deux Rhumbs. Le 15, son observation lui fit trouver quarante-quatre degrés trois minutes de latitude, & cent quarante degrés trente-deux minutes de longitude. Il remarqua dix-huit degrés trente minutes de variation au Nord-Ouest : mais cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21, étant à cent cinquante-huit degrés de longitude, il ne trouva plus que quatre degrés de variation. Le 22, l'Aiguille fut dans un mouvement continuel, sans s'arrêter sur aucun des huit Rhumbs; ce qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelques Mines d'Aiman.

Terre de Van-Diemen, ainsi nommée par Tasman.

Enfin, le 24 de Novembre, à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent soixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il découvrit la Terre, à l'Est Quart-de-Sud-Est. Sa distance n'étoit que d'environ dix milles. Il lui donna le nom de *Van-Diemen*. Alors

(1) Recueil de Fréderic Bernard, Amsterdam, 1738, Tome III, page 203.
(2) Nommée aujourd'hui l'Isle de France.

ABEL TASMAN. 1642.

l'Aiguille se tourna droit vers cette Côte. Le temps qui étoit orageux, obligea Tasman de porter au Sud Quart-d'Est, le long de la Côte, à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, où la Terre court à l'Est & de-là au Nord-Est Quart-de-Nord. Mais, étant arrivé à quarante-trois degrés dix minutes de latitude, & cent soixante-sept degrés de longitude, il mouilla, le 21 de Décembre, dans une Baye qu'il nomma la *Baye de Frederic Henri*. Il crut entendre, sur le rivage, un bruit de Trompette : & cette idée rendit les recherches de ses gens fort ardentes. Ils rencontrerent d'abord deux arbres, qui avoient plus de deux brasses de grosseur, & plus de soixante pieds de hauteur au-dessous des branches. On avoit taillé, dans l'écorce, des degrés, à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre, pour monter jusqu'au sommet; d'où Tasman conclut que les Habitans de cette Terre devoient être d'une taille démesurée, ou que pour faire usage de ces degrés, ils avoient quelque méthode inconnue. Dans l'un des deux arbres, les degrés paroissoient aussi frais que s'ils eussent été taillés depuis quatre jours. Les Hollandois de l'Equipage apperçurent des traces de Bêtes sauvages, qu'ils prirent pour celles d'un Tigre. Ils trouverent de la gomme d'arbres & de la laque. Le Pays n'est pas embarrassé de buissons, ni de brossailles, & les arbres n'y sont pas fort épais. On y voyoit, en plusieurs endroits, de la fumée dans l'éloignement. Tasman consulta la prudence, qui ne lui permettoit pas de s'engager si loin comme du hazard. Il se contenta de faire planter un Poteau, où tous ses gens mirent leur nom, & sur lequel il fit attacher un Pavillon. La variation, dans cette Baye, est de trois degrés au Nord-Est; & la marée y monte & descend d'environ trois pieds (3).

Baye de Frederic Henri.

Route projettée.

Le 5 de Décembre, les deux Vaisseaux Hollandois s'étant avancés à quarante-un dégrés trente-quatre minutes de latitude, & vers cent soixante-neuf degrés de longitude, Tasman quitta la Terre de Diemen, dans la résolution de courir à l'Est jusqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Isles de Salomon. Le 9, à quarante-deux degrés trente-sept minutes de latitude, & cent soixante-seize degrés vingt-neuf minutes de longitude, il trouva cinq degrés de variation au Nord-Est. Le 12, de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest, lui firent juger qu'il chercheroit en vain des Terres vers ce Rhumb. Le 13, à quarante-deux degrés dix minutes de latitude, & cent quatre-vingt-huit degrés vingt-huit minutes de longitude, après avoir trouvé sept degrés trente minutes de variation au Nord-Est, il découvrit une Terre fort élevée & montueuse, qui porte aujourd'hui, dans les Cartes, le nom de Nouvelle Zélande. Il gouverna au Nord Quart-de-Nord-Est, sans cesser de suivre la Côte jusqu'au 18 Décembre, qu'il mouilla dans une Baye, à quarante degrés cinquante minutes de latitude du Sud; & cent quatre-vingt-onze degrés quarante & une minutes de longitude. La variation y étoit de neuf degrés au Nord-Est. Il n'y fut pas long-temps sans appercevoir des Sauvages; mais les premiers signes ne parurent pas leur inspirer beaucoup de confiance. Les plus hardis ne s'approcherent du Vaisseau qu'à la distance d'un jet de pierre. Ils avoient la voix rude & la taille grosse, la couleur entre le brun & le

Sauvages de la Nouvelle Zélande.

(3) Voyage de Tasman, page 206.

jaune, les cheveux noirs, à peu près aussi longs que ceux des Japonois, & relevés au sommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une piece de natte, les autres de toile de coton. Le reste étoit nud. Quelques-uns jouoient d'un instrument, dont le son approchoit de celui de la Trompette.

Abel Tasman. 1642.

Dès le lendemain, ces Barbares, devenant plus hardis & plus familiers, oserent monter à bord de l'un des deux Vaisseaux, pour y faire des échanges. Tasman se défia de quelque surprise. Il envoya aussi-tôt sa Chaloupe avec sept hommes, pour exhorter le Capitaine de ce Bâtiment à garder des précautions. La Chaloupe étoit sans armes. Elle fut attaquée par les Sauvages, qui tuerent trois des sept Hollandois & forcerent les autres de se sauver à la nage. Tasman, pénétré de douleur, nomma cet endroit la *Baye des Meurtriers*. Il vouloit tirer vengeance d'une si noire perfidie; mais le gros temps ne permit point à ses gens d'aborder. Cette Terre lui parut agréable & fertile. Il sortit de la Baye; & portant à l'Est, il se trouva bientôt environné de Terre, & dans le doute s'il trouveroit un Passage. Son inquiétude le fit retourner vers la Baye: mais le 26, un vent favorable lui fit faire route au Nord, un peu vers l'Ouest. Le 4 de Janvier, à trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes de longitude, il s'avança jusqu'à la hauteur d'un Cap, qui est au Nord-Ouest, où de grosses houles du Nord-Est, ne lui laisserent aucun doute qu'il n'y eût une grande Mer du même côté, & qu'il avoit trouvé le passage qu'il cherchoit. Une Isle, qui s'offrit à peu de distance, fut nommée l'*Isle des trois Rois*, parce que les deux Vaisseaux s'en approcherent le jour de cette Fête, dans l'espérance d'y trouver des rafraîchissemens. Tasman découvrit, sur une Montagne, trente ou quarante hommes, d'une taille qui paroissoit fort haute dans l'éloignement, armés de gros bâtons, & qui crioient d'une voix forte, mais sans pouvoir faire comprendre leurs intentions. Il remarqua qu'en marchant ils faisoient de fort grands pas. Les deux Vaisseaux firent le tour de cette Isle. On n'y découvrit aucune marque de culture, & les Insulaires ne se firent pas voir en plus grand nombre; mais on y trouva une Riviere d'eau douce. Tasman résolut de porter à l'Est, jusqu'à deux cens vingt degrés de longitude; ensuite, au Nord, jusqu'au dix-septiéme degré de latitude du Sud, & de-là vers l'Ouest jusqu'aux Isles des Cocos & de Horn. C'étoit le terme qu'il proposoit à ses gens pour se rafraîchir, si la fortune ne lui en offroit pas un plutôt; car il avoit abordé à la Terre de Diemen, sans y rien trouver, & le temps ne lui avoit pas permis de descendre une fois au rivage de la Nouvelle Zélande (4).

Baye des Meurtriers.

1643.

Isle des trois Rois.

Le 8 de Janvier, à trente degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes de longitude, il remarqua neuf degrés de variation au Nord-Est. Les grosses houles, qui venoient du Sud-Est, ne lui laisserent point espérer de Terre du même côté. Le 12, à trente degrés cinq minutes de latitude, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt-sept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés & demi

(4) *Ibid.* page 211.

ABEL TASMAN. 1643.

au Nord-Est, & les houles venoient du Sud-Est & du Sud-Ouest. Le 16, à vingt-six degrés vingt-neuf minutes de latitude, & cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes de longitude, l'Aiman varioit au Nord-Est de huit degrés. Le 19, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes de latitude, & deux cens quatre degrés quinze minutes de longitude, la variation étant de sept degrés & demi au Nord-Est, on découvrit une Isle d'environ trois milles de circonférence, haute, escarpée, stérile, autant qu'on en put juger dans l'éloignement. Une vive impatience faisoit souhaiter aux deux Equipages de s'en approcher; mais la force du vent leur en ôta le pouvoir. Ils la nommerent l'Isle des *Pylstaarts*, parce qu'ils y voyoient voltiger un grand nombre de ces Oiseaux. Le lendemain, ils découvrirent deux autres Isles.

Isle des Pylstaarts.

Isles d'Amsterdam & de Rotterdam.

Le 21, à vingt & un degrés vingt minutes de latitude du Sud, & deux cens cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude, la variation se trouvant de sept degrés $\frac{3}{4}$ au Nord-Est, on s'approcha de la plus Septentrionale des deux Isles, qui est aussi la plus haute & la plus grande. Elle fut nommée *Amsterdam;* & l'autre, *Rotterdam*. On trouva, dans la premiere, quantité de Porcs & de Poules, & toutes sortes de fruits. Les Insulaires étoient sans armes. Ils parurent doux & bienfaisans, mais portés au vol. La direction de la marée est au Nord-Est, autour de ces deux Isles; & le vent y souffle continuellement au Sud-Est & au Sud-Sud-Est. On ne fit point d'eau, à celle d'Amsterdam, parce qu'on ne put en surmonter la difficulté. Tasman tourna ses espérances vers celle de Rotterdam. Il y trouva des Insulaires du même naturel, c'est-à-dire, fort doux & sans aucune sorte d'armes, mais grands voleurs. On y fit de l'eau plus facilement, & les rafraîchissemens n'y étoient pas moins en abondance. On y vit quantité de Cocotiers, plantés très régulièrement, & de beaux Jardins, remplis de toutes sortes de fruits, dont les arbres étoient dans un ordre admirable. En quittant cette Isle, on en découvrit d'autres. Tasman se confirma dans la résolution de porter au Nord, jusqu'au dix-septiéme degré de latitude, & de tourner ensuite à l'Ouest, sans passer par l'Isle des Traîtres & par celle de Horn.

Isles du Prince Guillaume, & Bas-fond d'Hacmskerk.

Le 6 de Février, à dix-sept degrés dix-neuf minutes de latitude du Sud, & deux cens un degrés trente-cinq minutes de longitude, les deux Vaisseaux se trouverent engagés entre dix-neuf ou vingt Isles, entourées de sables, & de rochers. Elles portent, dans les Cartes, le nom d'Isles du Prince Guillaume, & de Bas-fonds d'Hacmskerk. Le 8, dans la crainte d'être plus à l'Ouest, qu'on ne le présumoit par l'Estime, & de tomber au Sud de la Nouvelle Guinée, ou sur des Côtes inconnues, on prit le parti de faire route au Nord, ou du moins au Nord-Nord-Ouest, jusqu'à cinq ou six degrés de latitude du Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest vers la Nouvelle Guinée. On courut, suivant cette direction, jusqu'au 20 de Mars, avec plusieurs variations de l'Aiman, entre huit, neuf & dix degrés au Nord-Est. Le 22, à cinq degrés deux minutes de latitude du Sud, & cent soixante-dix-huit degrés trente-deux minutes de longitude, ils eurent la vûe de la Terre, à quatre milles du côté de l'Ouest. C'étoit une vingtaine d'Isles, nommées, dans les Cartes, *Anthong-Java*, qui ne sont qu'à quatre-vingt-quatorze milles des Côtes de la Nouvelle Guinée.

Isles d'Anthong-Java.

Le 25, à quatre degrés trente-cinq minutes de latitude, & cent soixante-quinze degrés dix minutes de longitude, ils trouverent neuf degrés trente minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Mark*, dont on doit la découverte à Guillaume Schouten & Jacques le Maire. Elles sont au nombre de quatorze ou quinze. Leurs Habitans sont des Sauvages, qui ont les cheveux noirs, & relevés comme ceux de la Baye des Meurtriers dans la Nouvelle Zélande. Le 29, on passa l'Isle Verte, & le 30 celle de Saint Jean.

ABEL TASMAN. 1643. Isles de Mark.

Ce fut le premier d'Avril, à quatre degrés trente minutes de latitude du Sud, & cent soixante-onze degrés deux minutes de longitude, qu'on eut la vûe de la nouvelle Guinée, vers le Cap que les Espagnols nomment *Santa Maria*. La variation s'y trouva de huit degrés quarante-cinq minutes. Tasman suivit la Côte, qui court Nord-Ouest. Il passa les Isles d'*Antoine Caens*, de *Gardener*, de *Vischer*, vers le Promontoire qui porte le nom de *Struys Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Est. Il ne cessa point de la suivre, dans l'espérance de trouver un passage au Sud. Le 12, à trois degrés quarante-cinq minutes de latitude & cent soixante-sept degrés de longitude, il trouva dix degrés de variation au Nord-Est. Le même jour, un tremblement de terre se fit sentir, avec de violentes secousses. On crut avoir touché sur quelque Rocher; mais la sonde ne trouva point de fond. Les deux Vaisseaux avoient alors doublé le Struys-Hoek, & se trouvoient dans la Baye de Bonne-Espérance. Le 14 à cinq degrés vingt-sept minutes de latitude, & cent soixante-six degrés cinquante-sept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés quinze minutes. On avoit la vûe de la Terre, depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Sud, & de-là jusqu'au Sud-Sud-Ouest. Tasman fit chercher un passage entre ces deux Termes; mais on n'y trouva qu'une même Côte, jusqu'à l'Ouest même. Il fallut tourner le Cap vers l'Ouest, le long de la Côte, où l'on fut surpris de plusieurs calmes.

Cap de Santa Maria.

Isles de Caens, de Gardener, & de Vischer, & Cap de Struys-Hoek.

Baye de Bonne Espérance.

Le 20 d'Avril, à cinq degrés quatre minutes de latitude du Sud, & cent soixante-quatre degrés vingt-sept minutes de longitude, on se trouva proche de l'Isle *Brûlante*, & pendant la nuit on apperçut des flammes, qui sortoient du sommet d'une Montagne. Entre cette Isle & le Continent, on vit quantité de feux, près du Rivage & vers le milieu d'une haute Montagne; d'où Tasman conclut que ce Pays est fort peuplé. Les calmes recommencerent souvent sur cette Côte. On y rencontra des arbres flottans, & diverses brossailles, que les Rivieres entraînoient dans leurs eaux. Après avoir doublé la Montagne ardente, on suivit la Côte, qui court Ouest-Nord-Ouest. Le 27, à deux degrés dix minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-six degrés quarante-sept minutes de longitude, Tasman crut voir l'Isle de Moa; mais c'étoit celle de Jama, qui est un peu plus à l'Est. On y trouva des Cocos en abondance, & quantité d'autres provisions. Les Habitans sont tout-à-fait noirs. Ils peuvent répéter facilement tous les mots étrangers qu'ils entendent; d'où Tasman conclut que leur propre Langue est fort abondante: mais la prononciation en est difficile, parce que la lettre *R* y entre souvent, & qu'elle se fait sentir plusieurs fois dans un même mot. Le lendemain on mouilla devant l'Isle de Moa, où l'on trouva

Isle Brûlante.

Isle de Moa.

ABEL TASMAN. 1643.

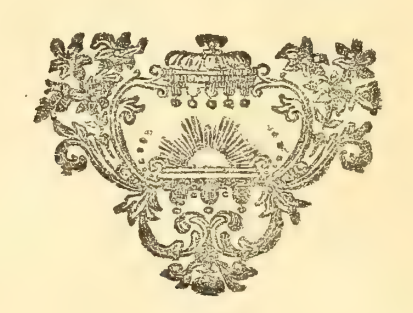
beaucoup de rafraîchissemens, & où l'on fut retenu, jusqu'au 6 de Mai, par les vents contraires. Le Commerce n'y fut pas plutôt ouvert avec les Habitans, qu'un Matelot de l'Equipage y fut blessé d'un coup de fleche, par un de ces Insulaires. Mais les autres se hâterent volontairement d'amener le Coupable à bord, & de l'offrir à la vengeance des Hollandois; après quoi les échanges se firent avec autant de tranquillité que de bonne foi. Tasman se rappella qu'en 1616, Guillaume Schouten & Jacques le Maire avoient été moins heureux. Les violences des mêmes Sauvages les avoient obligés de faire avancer leur Vaisseau fort près des Terres, & de faire plusieurs bordées, qui avoient eu plus d'effet que leurs offres d'amitié, pour mettre ces Barbares à la raison.

Isle de Schouten.

Le 12 de Mai, à cinquante-quatre minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-trois degrés dix-sept minutes de longitude, la variation fut de six degrés trente minutes au Nord-Est. On fit voile le long de la Côte Septentrionale de l'Isle de Schouten, qui est longue de dix-huit ou dix-neuf milles & fort bien peuplée. Le 18, à vingt-six minutes de latitude & cent quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de longitude, la variation n'excedoit pas cinq degrés trente minutes. On étoit parvenu à l'extrêmité Occidentale de la Nouvelle Guinée, qui est une Pointe détachée. Les calmes & les vents contraires y causerent de l'embarras aux deux Vaisseaux. Cependant, ayant mis le Cap vers le Nord de Ceram, ils y arriverent avec plus de bonheur qu'ils ne s'en étoient promis. Le 27, ils passerent le Détroit au Nord de Bouro; & le 15 de Juin, après un Voyage de dix mois, ils mouillerent au Port de Batavia, d'où ils étoient partis (5).

Retour à Batavia.

(5) Pages 223 & précédentes.



VOYAGE
DE GUILLAUME DAMPIER,
AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

TOUTES les parties de cette Relation, qui n'ont aucun rapport au principal objet du Voyage, sont renvoyées aux Articles des Pays qu'elles regardent.

Dampier s'est acquis une si juste réputation, par le nombre & l'étendue de ses Courses, par ses profondes Observations sur les Vents, les Marées, les Courans, les Bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des Régions qu'il a parcourues, que son nom seul emporte son éloge. En partant d'Angleterre (6), à bord du Vaisseau le Chevreuil, dont on lui avoit confié le Commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Australes, il profita d'une observation du célebre Docteur Halley, dont il releve beaucoup l'importance. Comme elle est courte, & qu'elle n'a paru à Londres que dans une Feuille volante, sous le titre d'Avis pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre, on l'insere ici d'autant plus volontiers, qu'elle tire un nouveau prix de la recommandation d'un homme tel que Dampier (7).

Avis important pour ceux qui naviguent dans la Manche.

On observe, depuis long-tems, que les Vaisseaux destinés à passer le Canal, tombent au Nord des Sorlingues, & qu'enfilant par méprise le Canal de Bristol, ou la Mer de Severn, ils courent beaucoup de risque. Plusieurs même y ont péri malheureusement. Cela vient sans doute de ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la latitude du Lézard & des Sorlingues est marquée près de cinq lieues trop au Nord. On voit du moins, par des observations incontestables, que la Pointe du Lézard est à quarante-neuf degrés cinquante-cinq minutes, le milieu des Sorlingues étant à son Ouest, & que sa Partie Méridionale est au plus juste à quarante-neuf degrés cinquante minutes, au lieu que dans la plûpart des Cartes & des Livres de Navigation, on les met à cinquante degrés au Nord, & dans quelques unes mêmes à cinquante degrés dix minntes. Cette erreur ne produisoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Est, comme elle étoit lorsque les Cartes furent composées. Mais depuis l'année 1657, elle a tourné si fort à l'Ouest, qu'elle se trouve aujourd'hui de sept degrés & demi ou environ ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Est par la Boussole,

(6) On s'attache à la seconde Edition, d'Amsterdam, chez Marret, 1705, en cinq Volumes *in*-12, dont les trois premiers contiennent le Voyage autour du Monde. Elle passe pour la plus correcte.

(7) Ce profil a été publié vers le même temps.

INTRODUCTION.

s'éloignent au Nord & se détournent de leur véritable course, d'environ deux tiers de Rhumb. Ce n'est pas tout; de quatre-vingt en quatre-vingt milles, ils changent leur latitude à peu près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien accorder pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente; surtout s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de cinquante degrés. Quelques-uns l'attribuent au Courant du Canal de Saint Georges, dans la supposition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais si la variation est une fois compensée, on trouve que ce Courant n'est pas sensible, & que les Vaisseaux, qui font route par l'Est-Quart au Sud, durant deux Empoulettes & par Est durant une autre, gardent exactement leur parallele. C'est ce qui rend cette pratique importante pour tous les Maîtres de Vaisseaux, qui ne sçavent pas faire ces compensations. On leur conseille aussi, lorsqu'ils sortent de l'Océan pour entrer dans le Canal, de suivre un Parallele, qui ne soit pas à plus de quarante-neuf degrés quarante minutes au Nord; ce qui les amenera droit au Lézard.

Mais ce n'est pas le seul danger, auquel ce changement de la variation expose les Vaisseaux dans le Canal. On en a vû plusieurs, qui étant partis des Dunes, ont fait un triste naufrage sur la Côte de France & sur les Casquetes. Si l'on compare le profil exact de la Côte de France avec l'aspect de celle d'Angleterre, à laquelle on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il se trouvera que la véritable route pour aller de Beachy ou de Dungyness aux Casquetes, est à vingt-six degrés de l'Ouest, en tirant vers le Sud. Autrefois, lorsque l'Aiguille nordestoit autant qu'elle nordeste aujourd'hui, la route étoit à peu près Sud-Ouest Quart à l'Ouest par la Boussole; & la route Ouest-Sud-Ouest, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinés à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui, tout Vaisseau qui fait route Ouest-Sud-Ouest dans le Canal, quelque près qu'il range la Côte da Beachy, ne manquera pas de tomber sur les Casquetes, ou plutôt à leur Est. Il s'en suit de-là, qu'eu égard à la variation présente de l'Aiguille, la route à l'Ouest-Quart au Sud doit être la route du Canal, au lieu de l'Ouest-Sud-Ouest; & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Isle de Wight, & tenir à peu près le milieu entre la Pointe de Portland & les Casquetes, qui en sont à quatorze lieues au plus, & presque sous le même Méridien (8).

DAMPIER, 1699.

Départ de Dampier. Il passe au Brésil.

Dampier partit des Dunes le 14 Janvier 1699, & passa l'Equateur le 10 de Mars, vers le tems de l'Equinoxe. Il avoit résolu de ne pas toucher au Cap de Bonne-Espérance; & cette raison le fit tourner vers le Brésil, pour s'y procurer des rafraîchissemens. Après avoir employé près de cinq mois à remplir ce projet, il remit à la voile vers son terme; mais en gouvernant à l'Est, il ne put éviter de tomber, au commencement de Juin, à la vûe du Cap, dont il ne se trouva qu'à seize lieues. De-là il prit sa route à l'Est-Sud-Est, pour la rendre plus courte jusqu'à la Nouvelle Hollande. Ce Pays néanmoins est au Nord-Est du Cap; mais tous les Vais-

Il reprend la route des Terres Australes, du Cap de Bonne-Espérance.

(8) Dampier, Tome IV, page 16.

seaux

feaux qui s'y destinent pour cette Côte, ou pour le Détroit de la Sonde, doivent courir quelque tems le même parallele, ou dans une latitude, entre le trente-cinquiéme & le quarantiéme degré du moins, un peu au Sud de l'Est, pour se soutenir dans la route des vents variables, & ne doivent pas porter trop le Cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étendue des vents alisés, qui les détourneroient de leur route à l'Est.

Ses observations sur l'approche d'une tempête.

La nuit du Mardi 6 de Juin, le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais, qui ressembloit à la terre, & ceux qu'on voyoit au-dessus étoient colorés d'un rouge obscur. Le lendemain, lorsque le Soleil approcha de l'Horison, les nues parurent fort agréablement dorées. Cependant le Soleil n'étoit pas monté plus de deux degrés, lorsqu'il entra dans un nuage épais, couleur de fumée & parallele à l'Horison, d'où l'on vit sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nues, fort serrées les unes près des autres, de la nature de celles que les Marins nomment Solides, & qui ne menacent pas de pluie. Depuis le bord de l'Horison, jusqu'à trois ou quatre degrés de hauteur, elles étoient de couleur d'or; ensuite, jusqu'environ dix degrés, elles paroissoient plus rouges & fort éclatantes. Celles qui venoient après, jusqu'à soixante ou soixante-dix degrés de hauteur, étoient plus obscures; mais, au-delà, elles avoient leur couleur naturelle. Dampier a cru cette peinture importante, parce qu'il a toujours observé que les nuages de cette espece annoncent une tempête prochaine. Aussi se prépara-t-il à tous les dangers de la Mer, & bien-tôt il sentit la nécessité de ses précautions. Il essuya, pendant deux jours, une violente agitation des flots (9).

Le 19 de Juin, il étoit à trente-quatre degrés dix-sept minutes de latitude Méridionale, & à trente-neuf degrés vingt-quatre minutes de longitude Orientale du Cap. Quinze jours après, c'est-à-dire le 4 de Juillet, il se trouva, par son calcul, dans un Méridien éloigné d'onze cens lieues de celui du Cap. Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route; excepté qu'il se vit accompagné, pendant tout le chemin, par quantité d'Oiseaux, surtout par des Pintades, & que de temps en temps on découvroit une Baleine. Mais en approchant de la Nouvelle Hollande, on en voyoit souvent trois & quatre ensemble. A quatre-vingt-dix lieues de terre, on apperçut des herbes marines, toutes de la même forme. A trente lieues, on vit flotter des os de Seche; & parmi quantité de Poissons, qu'on ne cessa pas d'appercevoir, les jours suivans, un de ceux qu'on nomme *Gais* sauta quatre fois près du bord. On découvrit aussi, sur l'eau, quantité de petits Globules, qu'on auroit pris pour des Perles, & dont quelques-uns étoient de la grosseur des pois secs, mais clairs & transparens. Lorsqu'on les écrasoit, il en sortoit une goutte d'eau; & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée, qu'on ne la discernoit pas facilement. Le 30 de Juillet, tous les Oiseaux qui avoient escorté Dampier abandonnerent le Vaisseau; mais on en vit d'une toute autre espece, qui étoient de la grosseur des Vaneaux, avec le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les aîles longues, & la queue fourchue comme celle des Hirondelles. L'espé-

Approche de la Nouvelle Hollande.

(9) *Ibid*, pages 90 & suivantes.

DAMPIER. 1699.

rance d'appercevoir la terre croiſſoit à chaque moment. Dampier ſe crut au Sud des Bancs de terre, qu'il trouvoit marqués, dans une de ſes Cartes, à vingt-ſept degrés dix-huit minutes de latitude, & qui devoient s'avancer d'environ ſept lieues dans la Mer. Tous ſes calculs s'accordoient avec cette ſuppoſition; mais il trouva, au contraire, que ces Bancs étoient au Sud du Vaiſſeau, & que leur bord extérieur étoit à ſeize lieues du rivage. Enfin, le premier d'Août, à neuf heures du matin, on découvrit la Terre, du haut du grand mât; & bientôt on fut en état d'en prendre différentes vûes, à pluſieurs diſtances inégales.

Diſpoſition de la Côte & du terrain.

Dampier ne penſa qu'à trouver un Havre, pour y faire prendre du repos à ſes gens, après avoir couru l'eſpace de cent quatorze degrés depuis le Bréſil. D'ailleurs ſon deſſein étoit de commencer ici les découvertes, qu'il étoit chargé de faire dans la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroiſſoit fort uni. On y découvroit néanmoins quelques Côteaux rouges & blancs. A vingt-ſix degrés, on vit une ouverture, qui ſembloit promette le Havre qu'on cherchoit; mais l'embouchure, qui n'avoit pas moins de deux lieues de large, étoit fermée par des Rochers; ſans compter qu'il ne s'offroit, ſur la Côte, ni buiſſon ni herbe, & que les bords de la Mer étoient forts eſcarpés. On continua de ſonder toutes les Anſes, juſqu'au 6, qu'on mouilla dans une Baye remplie de Chiens marins. Elle fut nommée la Baye des Chiens marins (10). Mais n'y ayant pû trouver d'eau, ni d'autres habitans que des Aigles, des Oiſeaux de Riviere & de Mer, & pour Animaux terreſtres, une ſorte de Lapins, dont la chair eſt fort bonne, & des Guanos d'une hideuſe figure, qui s'arrêtent & ſifflent lorſqu'on s'approche d'eux, ſans ſe mettre en peine de prendre la fuite. On leva l'ancre, pour chercher une retraite plus favorable. Les ſondes & les recherches furent continuées juſqu'au 21. On vit, ce jour-là, quantité de Serpens; les uns jaunes & de la groſſeur du poignet, longs d'environ quatre pieds, avec la queue plate & large de quatre doigts; les autres, beaucoup plus petits & plus courts, ronds, & marquetés de noir & de jaune. La Terre, dont on étoit à neuf lieues, ſembloit former une eſpece de Cap; & l'on reconnut, en s'approchant, que c'étoit l'extrémité Orientale d'une Iſle de cinq à ſix lieues de longueur, ſur une de large. Trois ou quatre autres Iſles, couvertes de Rochers, s'offroient à la diſtance d'une lieue de cette Pointe; & du haut du grand mât, on en découvroit une infinité d'autres à l'Eſt & à l'Oueſt, auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On en voyoit auſſi du côté du Sud, la plûpart aſſez élevées pour ſe faire découvrir de huit à neuf lieues. Dampier ne douta preſque point que ce ne fût une ſuite d'Iſles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Eſt-Nord-Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & même aſſez loin en largeur. Les groſſes marées, qu'il rencontra quelque temps après, lui firent ſoupçonner que dans cette eſpece d'Archipel, il y a peut-être un Paſſage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Guinée dans la grande Mer du Sud vers l'Eſt: il réſolut de le tenter à ſon retour, s'il n'y trouvoit pas d'autre obſtacle. Mais il craignoit alors de manquer

Baye des Chiens marins.

Conjecture ſur un paſſage dans la Mer du Sud.

(10) Le rivage y eſt couvert de coquilles d'une beauté extraordinaire.

d'eau, sans être sûr d'en trouver dans ces Isles. Ce Parage est à vingt degrés vingt & une minutes de latitude, quoiqu'il soit marqué à dix-neuf degrés cinquante minutes, dans la Carte de Tasman.

DAMPIER. 1699.

Rencontre de quelques Habitans.

Après avoir erré, avec aussi peu de succès, pendant un mois entier, appercevant toujours des Serpens, des Baleines, & divers Oiseaux, entre lesquels on prit quelques Buses, qui sont assez communes dans les lieux situés entre les deux Tropiques, & qui viennent se percher la nuit sur les Vaisseaux, où elles se laissent prendre sans se remuer, on revit la Terre le 30, à dix-huit degrés vingt & une minutes, & l'on remarqua beaucoup de grosse fumée sur le rivage. Le 31, Dampier descendit au rivage, accompagné de dix ou douze de ses gens. Ils étoient armés de sabres & de mousquets, avec des bêches & des hoyaux pour creuser la terre. A leur approche de la terre, ils virent deux grands Hommes noirs, tous nuds, qui étoient vis-à-vis d'eux dans une Baye sabloneuse, mais qui prirent la fuite en les voyant avancer. Dampier envoya la Chaloupe à quelque distance du rivage, pour y demeurer à l'ancre, & se mit à poursuivre ces trois Noirs. Laissons à lui-même le récit de son premier exploit. » Ils avoient déja » gagné le sommet d'une petite Colline, où ils s'étoient joints à huit ou » neuf autres Sauvages. Mais nous voyant marcher sur leurs traces, ils s'é» loignerent aussi-tôt. A notre arrivée sur la Colline, nous découvrîmes une » Savanne, à un demi mille de nous, & quelque petites éminences, que » nous prîmes de loin pour des maisons; mais ce n'étoit que des Rochers. » Tous les Noirs ayant disparu, nous commençâmes à creuser la terre, » pour chercher de l'eau. Pendant ce travail, neuf ou dix Sauvages paru» rent sur une petite hauteur, à quelque distance de nous, & joignirent » de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main. Enfin l'un » d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. J'allai d'a» bord à sa rencontre; mais tous mes signes de paix & d'amitié ne l'em» pêcherent point de me tourner le dos, & son exemple entraîna les » autres. L'après-midi, je ne pris que deux hommes avec moi, & je mar» chai le long du rivage, dans l'espérance de surprendre un de ces Barba» res, pour sçavoir du moins d'où ils tiroient leur eau douce. J'en ap» perçus une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lors» qu'ils nous eurent vus quitter le gros de nos Compagnons. Ensuite une » Dune les empêchant de nous voir, nous fîmes halte dans le détour, » avec l'espérance de les surprendre, s'ils continuoient de s'avancer. Eux, se » fiant à leur nombre, espérerent aussi de nous saisir: & les uns passerent » vers le rivage, tandis que les autres occuperent les Dunes. Nous sça» vions, par l'expérience du matin, qu'ils n'étoient pas legers à la course. » Un jeune homme fort dispos, qui étoit avec moi, n'en vit pas plutôt » paroître quelques-uns, qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord; » mais lorsqu'ils les eut atteints, ils se tournerent pour le combattre. Il » n'étoit armé que d'un sabre, & ses Ennemis l'étoient de lances de bois. J'en » poursuivis en même temps deux autres, qui s'étoient avancés vers le rivage; » mais dans la crainte que mon jeune homme ne fût trop exposé, je re» vins sur mes pas, & je le trouvai serré de fort près. Aussi-tôt que je » parus, un des Noirs me darda une lance, dont il faillit de me percer.

Combat de Dampier contre plusieurs Sauvages.

DAMPIER. 1699.

» Je tirai un coup de fusil en l'air, pour leur causer de l'épouvante; mais » revenant bientôt de leur frayeur, ils se mirent à secouer les bras, à » crier pouh, pouh, pouh, & à presser plus que jamais le jeune homme. » Sa vie & la mienne me parurent en danger. Je me hâtai de recharger » mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces Misérables, qui fut étendu » par terre. Les autres discontinuerent le choc & s'éloignerent avec leur » Compagnon blessé. Le second des miens n'avoit pu me secourir, parce » qu'il étoit venu sans armes. L'autre eut la joue percée d'un coup de lan- » ce, dont on crut d'abord le bois empoisonné. Mais cette idée se trouva » fausse (11).

Portrait de leur Chef.

Entre les Ennemis que Dampier avoit combattus, il en remarqua un, qui, par sa conduite & ses dehors, sembloit être leur Chef ou leur Prince. C'étoit un jeune homme de taille médiocre, vif & plein de courage. Il avoit seul un cercle de peinture blanche, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit peinte aussi de blanc, avec une partie de ses bras. Tous les autres avoient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crêpus, la taille haute & déliée. Mais il fut impossible, à Dampier, d'examiner s'il leur manquoit, comme à d'autres sauvages du même Pays, deux dents de la machoire supérieure. Il vit quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté des branches d'arbre, pour se garantir du vent de Mer, qu'il appelle Brise, & qui ne manque jamais de souffler ici du même point. On trouvoit, dans tous ces gîtes, de gros monceaux de coquilles & d'os de poisson.

Description du Pays & de ses productions.

Le terrain du Pays est assez bas. Il paroît renfermé, du côté de la Mer, par une longue chaîne de Dunes, qui empêchent de voir plus loin. Les marées sont si hautes, que la Côte paroît fort basse au vif de l'eau; mais elle est d'une hauteur médiocre, après le reflux, & si couverte de rochers, qu'on n'y peut aborder que dans une Chaloupe. En haute marée, on passe par-dessus la Baye sabloneuse, qui regne le long des Dunes. A mille ou douze cens pas de la Mer, les Terres sont arides, & ne portent que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient couverts de fleurs jaunes, les autres de fleurs bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable. Plusieurs offroient un fruit, assez semblable à des cosses de pois, dont chacune renfermoit dix petits pois, en nombre toujours égal. On trouvoit, en abondance, une sorte de fêves, & une autre espece de petit légume, rouge & dur, enveloppé aussi d'une cosse, avec un petit germe noir comme les fêves. Dampier le compare à celui dont on se sert aux Indes Orientales, pour peser l'or. Ce fruit, qu'il nomme toujours légume, croît sur un buisson. Une troisiéme espece de fêves vient sur une tige rampante. Les Dunes étoient couvertes de toutes ces sortes de fruits; les uns verts, d'autres murs, & d'autres déja tombés; mais il ne paroissoit point qu'on en eût cueilli, ni que les Habitans en fissent usage.

Plus loin, c'est-à-dire, autant que la vûe pouvoit s'étendre dans le Pays, il paroissoit plus bas, que proche de la Mer, uni, entremêlé de Savanes & de Forêts. Ces Prairies portent une espece d'herbe, rude & déliée. Presque

(11) Dampier, *ubi suprà*, pages 118 & 119.



gravé par L.ᵈᵉ Tardieu

1.2.3.4. Plantes de la N.ˡᵉ Hollan



ɘ6.7.8. Plantes que Dampier trouva au Bresil. T. XI. N.° VI.



gravé par Ld. Tardieu

1.2.3.4. *Plantes de la N.le Hollande* 6.7.8. *Plantes que Dampier trouva au Bresil.*

T. XI. N.° VI.

par-tout, le terroir eſt d'un plus gros ſable que celui du rivage; mais, dans quelques endroits, il eſt argilleux. On y voit quantité de rochers, de cinq ou ſix pieds de haut, dont le ſommet eſt rond; les uns rouges, & les autres blancs. Les Forêts ne ſont compoſées que de petits arbres, dont les plus gros n'ont pas trois pieds de circonférence. Leur tige a douze ou quatorze pieds de hauteur, & de petites branches en forment la tête. On rencontre quelques petits Mangles noirs, ſur les bords des anſes.

DAMPIER. 1699.

Les Animaux terreſtres n'y ſont pas en grand nombre. Dampier vit quelques Lézards. Ses gens rencontrerent deux ou trois Bêtes, qui reſſembloient à des Loups affamés, & dont la maigreur étoit extrême. Il n'y avoit pas d'autres Oiſeaux de terre que des Corneilles, tout-à-fait ſemblables aux nôtres, des Faucons, des Milans, quantité de Tourterelles graſſes, & deux ou trois ſortes de petits Oiſeaux, dont les plus gros ne le ſont pas plus que nos Alouettes. Les Oiſeaux maritimes ſont des Pélicans, des Boubis, des Buſcs, des Corlieux & des Pies de Mer. Les Baleines, quoique les plus groſſes que Dampier eut vûes dans ces Mers, n'approchent pas de celles du Nord. Les Tortues vertes y ſont en grand nombre; mais il eſt impoſſible d'en prendre, parce qu'il n'y a point de Canal où elles puiſſent ſe retirer, & que la violence des marées ne permet pas de diſpoſer les filets. On apperçut des Chiens marins & des Patricotes. On prit, à la ligne, pluſieurs de ces Poiſſons que les Matelots nomment Vieilles. Les Huitres communes, les Conques, les Moules & les Petoncles étoient en abondance. Dampier amaſſa des Coquilles fort extraordinaires, ſur-tout de l'eſpece de celles qui ſont garnies de rayons ou de pointes (12).

Animaux terreſtres.

Coquilles & Plantes.

(12) Entre diverſes Plantes, il trouva, 1°. Celle qui eſt à préſent connue ſous le nom de *Rapuntium*, de la Nouvelle Hollande. Le *Perianthium*, compoſé de cinq parties longues & pointues. 2°. La forme du Vaiſſeau de la ſemence, prouve, dit-il, que cette Plante eſt un Rapuntium. 3°. Le *Fucus aliis Capillaceis breviſſianis.* Ce beau *Fucus* eſt une eſpece d'*Erica marina*, ou de *Sargaza*; mais ſes parties ſont beaucoup plus déliées. 4°. Un Ricinoides, à feuilles angulaires & épaiſſes. Cette Plante approche du buiſſon. Ses feuilles ſont épaiſſes, & cotonneuſes, ſur-tout au-deſſous. Son fruit eſt velouté au dehors, avec le godet diviſé en cinq parties. Elle reſſemble au *Ricini fructu parvo frucoſa Curaſſavica.* 5°. Le *Solanum-Spinoſum*, qu'on nomme à préſent de la Nouvelle Hollande. Ce nouveau Solanum porte une fleur bleuâtre, comme les autres. Mais les feuilles ſont blanchâtres, épaiſſes, & cotonées deſſous & deſſus, longues d'un pouce, & à peu près auſſi larges. Les picquans en ſont fort aigus, bien ſerrés les uns contre les autres, & d'une couleur d'Orange obſcure, ſur-tout vers la pointe. 6°. Une ſorte de *Scabieuſe*, dont la fleur, croiſſant ſur un pied long de quatre pouces, eſt enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long. Elles ſont fort étroites, vertes audeſſus, blanches & cotonnées au-deſſous, & croiſſent en touffes. La fleur, de celle que Dampier cueillit, étoit ſi ſéche & ſi gâtée, qu'on n'a pas oſé déterminer ſi c'étoit une Scabieuſe ou un *Helichryſum.* 7°. L'*Alcea*, qu'on nomme à préſent, de la Nouvelle Hollande, dont les feuilles & la tige ſont toutes cotonnées, de même que le deſſous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui ſont à peine auſſi grandes que le godet, & au milieu deſquelles il y a une petite colonne, toute garnie de pointes émouſſées; ce qui fait voir que cette Plante eſt une eſpece de Mauve. 8°. Un arbriſſeau, dont les feuilles approchent de l'Amelanchier-Lob. Elles ſont vertes au-deſſus & fort cotonnées au-deſſous: mais elles ne ſe terminent pas en pointe, comme les autres; elles ont une entaillure au ſommet. Sa fleur eſt très belle, de couleur rouge, & compoſée de cinq grandes feuilles cotonnées de part & d'autre, ſur-tout au-deſſous. Le milieu de la fleur eſt rempli de filamens, co-

DAMPIER. 1699.

Réflexions de Dampier sur son projet.

Il s'étoit déja passé cinq semaines, depuis l'arrivée de Dampier aux Terres Australes, & sa course, le long des Côtes, avoit été d'environ trois cens lieues, pendant lesquelles il avoit cherché inutilement de l'eau & des vivres, pour se mettre en état de pousser plus loin ses découvertes. Il fait ici de curieuses réflexions sur son projet. Ce vaste espace, d'une Région presque inconnue jusqu'aujourd'hui, s'étend depuis la Ligne, à un degré près, jusqu'au Tropique du Capricorne & même au-delà. Sa situation est si avantageuse, dans les plus riches Climats du Monde, c'est-à-dire dans la Zône torride & la Zône temperée, qu'étant résolu d'en faire le tour, il devoit se flatter de trouver, sur le Continent & sur les Isles, des lieux où la Nature produiroit des fruits, des drogues, des épiceries, peut-être aussi des minéraux, en un mot tout ce qui se trouve dans les autres Parties de la Terre, enfermées sous les mêmes paralleles de latitude. On pouvoit croire du moins que la plûpart de ces végétaux s'accommoderoient du terroir & du climat, s'ils y étoient transplantés avec un peu de soin pour leur culture. D'ailleurs il se proposoit de prendre une connoissance exacte des plus petites Isles, des Rivages, des Caps, des Bayes & des Havres, qui lui paroîtroient propres à servir d'abri, ou capables d'être fortifiés, des Rochers & des Bancs de sable, des différentes profondeurs, des Marées & des Courans, des Vents & des Saisons, des variations de l'Aiguille, enfin de tout ce qu'il jugeroit utile à la Navigation & au Commerce. S'il eût pû suivre, en partant d'Angleterre, un plan qu'il avoit formé dans une autre occasion,

tonnées au bas, aussi longs que les feuilles, & couronnés chacun de son apex ; le godet est divisé en cinq parties rondes & pointues. Le genre de cet arbrisseau est incertain. Il n'a pas le moindre rapport avec aucune Plante qu'on ait jamais décrite. 9°. Le *Dammara* de la Nouvelle Hollande. M. Rumph est le premier qui envoya, d'Amboine, deux sortes de Dammara ; l'une, avec les feuilles étroites & longues ; l'autre, qui les avoit plus courtes & plus larges. Celle-ci est du même genre, parce que les fleurs & les fruits se ressemblent beaucoup ; mais la différence est considérable à l'égard des feuilles. Les fleurs, remplies de filamens, paroissent de couleur d'herbe & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus, & pâle au-dessous, rangées par couples à l'opposite les unes des autres, & si serrées qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur. Il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Les feuilles ont un goût fort aromatique. Si l'on voyoit cette Plante sans ses vaisseaux seminaux, on la prendroit pour une Erica, ou pour une *Sanamunda*. 10°. Un *Equisetam* à feuilles très longues. On peut douter si c'est un Equisetam ; mais la contexture des feuilles a plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre, puisqu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espece. Les plus longues ont à peu près neuf pouces. 11°. La Colutée, dite à présent de la Nouvelle Hollande. Comme cette Plante n'a point de feuilles, il est difficile de sçavoir à quel genre on doit la rapporter. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles du Colutea-Barba-Jovis-Folio, Flore-Coccines-Breynu. Elles sont de la même couleur écarlate. Elles ont aussi une tache de pourpre enfoncé sur le *Vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point. Le godet est fort cotonné, & se termine par un filament qui a presque deux pouces de long. 12°. Enfin, un Conyza, dit de la Nouvelle Hollande, qui a beaucoup de branches, & qui ressemble à un arbrisseau. Ses fleurs ont une queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles ; & ses feuilles ressemblent parfaitement à celles du Romarin, excepté qu'elles sont plus petites. Cette Plante est devenue d'un goût fort amer en séchant. *Dampier, ibid, pages 125 & suivantes.*

il auroit passé à l'Ouest par le Détroit de Magellan, ou plutôt il auroit fait le tour de la Terre de Feu, pour commencer ses découvertes sur le côté Oriental & moins connu des Terres Australes. Mais la saison, trop avancée, ne lui permit pas de tenir cette route, parce qu'il auroit été obligé de faire le tour du Sud de l'Amérique, dans une latitude fort haute, & pendant l'Hyver de ces Régions. Il avoit donc été forcé de tourner à l'Est, par le Cap de Bonne-Espérance, & de s'éloigner ensuite des vents reglés, qui lui auroient été contraires; bien persuadé d'ailleurs que les Parties des Terres Australes qui méritoient le plus ses recherches, étoient celles qui sont les plus proches de la Ligne, & sous une influence plus directe du Soleil. Toutes ces raisons l'avoient déterminé à courir d'abord le long de la Côte, vers le Nord, pour passer ensuite à l'Est, dans le dessein d'en faire le tour & de revenir en Eté par le Sud de ces Terres. Il se flattoit même de pouvoir accourcir ce passage, s'il trouvoit, en arrivant sur la Côte de la Nouvelle Guinée, qu'il y eût proche de l'Isle du Romarin, comme il le soupçonnoit, un Canal qui se rendît dans ces Mers; car il ne pouvoit croire que l'espece de Golfe, qu'il y avoit vû dans un autre Voyage, ne fût formé que par une grande Riviere; & dans la suite sa conjecture lui parut certaine, lorsqu'en rangeant la Côte de la Nouvelle Guinée, il vérifia que d'autres endroits de cette vaste étendue de la Terre Australe, qu'on avoit pris jusqu'alors pour le rivage d'un Continent, n'étoient que des Isles. Il en est de même, apparemment, de la Nouvelle Hollande, comme il l'a déja fait observer; quoique d'autres raisons l'ayant empêché de revenir par la route qu'il s'étoit proposée, il n'ait pû fixer absolument sa conjecture. Du moins, tout ce qu'il avoit vû, depuis le vingt-septiéme degré Méridional, jusqu'au vingt-cinquiéme, où se trouve la Baye des Chiens marins, & depuis cet endroit jusqu'à l'Isle du Romarin, c'est-à-dire jusqu'au vingtiéme degré, ne lui parut, du côté de la Mer, qu'une chaîne d'assez grandes Isles; quelque jugement qu'on veuille porter de ce qu'elles ont par derriere, & soit qu'on le prenne pour d'autres Isles ou pour un Continent.

Dampier. 1699.

Dessein qu'il ne put exécuter.

Idées qu'il vérifie sur la nature des Terres Australes.

Il se remit donc en Mer, le 5 de Septembre, dans le dessein de ranger la Côte au Nord, en tirant vers l'Est, pour faire de nouvelles découvertes. Son espérance étoit de trouver de l'eau douce, en creusant dans la terre. Mais il fallut bientôt changer de résolution. Les bas-fonds, qu'il ne cessa point de rencontrer, sur un Rivage inconnu, car il étoit à seize degrés, neuf minutes, & les dangers qu'il y prévoyoit à l'arrivée de la Mousson du Nord-Ouest, qui vient accompagnée de tourbillons, de grains de vents furieux, & dont la saison n'étoit pas loin, lui firent interrompre son entreprise, pour aller faire de l'eau douce à l'Isle de Timor. Il considera qu'il pouvoit y trouver des fruits & d'autres rafraîchissemens pour son Equipage, qui étoit attaqué du scorbut. D'ailleurs, étant vers la fin de la saison seche, il craignit qu'en creusant même la terre, sur la meilleure Côte de la Nouvelle Hollande, il ne fût difficile d'y trouver de l'eau.

Il est obligé d'interrompre son projet.

Ce fut à quinze degrés trente sept minutes, & le 8 de Septembre, qu'il fit tourner ses voiles vers Timor. On apperçut, le même jour, quelques petites nuées blanches, les premieres qui eussent paru depuis la Baye des

Il fait voile vers Timor.

DAMPIER. 1699.

Chiens marins : c'étoit un signe que la Mousson du Nord-Ouest approchoit. La variation continuelle des vents étoit une autre marque. Le 10, on découvrit une petite Isle sabloneuse, qui est marquée dans les Cartes à treize degrés cinquante minutes, mais qu'on trouva, par une observation exacte, à treize degrés cinquante-cinq minutes. Ce n'est qu'un monceau de sable, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Les jours suivans, on apperçut quelques Oiseaux, de la grosseur des Alouettes, & quantité de Serpens marins, dont l'un étoit gros & fort noir, le seul que Dampier ait jamais vû de cette couleur. Le 14, on eut la vûe des hautes Montagnes de Timor. La difficulté n'étoit qu'à trouver un bon Havre, de quelque côté qu'il se présentât, dans une Isle que Dampier connoissoit peu. Il avoit entendu dire que les Hollandois & les Portugais y avoient des Etablissemens; mais il ignoroit de quel côté il devoit les chercher. La nuit ne lui permettant pas de se fier à la Côte, il attendit le lendemain pour s'approcher de l'Isle, qui est haute & très-remarquable, de quelque côté qu'on la regarde. L'ancre fut jettée à quatorze brasses, fond de vase noire, à un mille du rivage. Dampier, observant le terrain, près de la Mer & au Sud, le trouva bas & sabloneux, dans un espace d'environ deux cens verges, & couvert d'arbres hauts & droits comme des Pins. Au-delà, vers les Montagnes, l'espace de trois mille en largeur, on voit des terres marécageuses & remplies de Mangles. La Marée ne monte jamais sans inonder ce terrain, par diverses ouvertures qu'on apperçoit du côté de la Mer. C'étoit vis-à-vis d'une de ces ouvertures, que Dampier avoit mouillé. Il la passa, dans sa Chaloupe, pour aller prendre langue des Insulaires voisins; car, à peu de distance, on découvroit, sur les Collines, des plantations, des maisons & de la fumée. Il trouva un grand Lac d'eau salée, qui se divisoit en plusieurs branches, mais il ne vit aucune marque d'eau douce; & les Mangles, qui étoient fort serrés dans un terrain bourbeux, ne lui permirent pas de s'avancer à pied jusqu'aux Habitations.

Jalousie des Hollandois pour cette Isle.

Premieres Observations sur le terrain.

Difficulté d'y trouver un Havre & de l'eau douce.

Il se vit dans la nécessité de lever l'ancre; & rangeant à l'Est une Côte droite & unie, il fit plus de vingt lieues sans trouver de Pointes, ni d'Anses, ni d'ouverture capable de recevoir une Chaloupe. La Terre paroissoit agréable, du moins les Côteaux & le sommet des Montagnes, qui étoient revêtues de bois, entremêlés de pâturages. On découvrit une Plantation de Cocotiers, accompagnée de plusieurs maisons; mais sans aucune apparence de pouvoir s'en approcher. Après avoir changé plusieurs fois de route, on reprit vers le Sud-Ouest de l'Isle; & le soir du 18 on apperçut l'Isle de Rotay, avec une autre, au Sud, qui n'étoit pas marquée dans les Cartes, toutes deux au Sud-Ouest de Timor. On y découvrit de la fumée, pendant le jour, & des feux pendant la nuit. C'étoit, comme on l'apprit bientôt, diverses Sucreries des Portugais. Le 21, on entra dans une grande ouverture, où l'on ne trouva de fond qu'après en avoir doublé le Cap Oriental, & l'on y mouilla sur neuf brasses, à une lieue du rivage. Cette ouverture, qui est d'environ cinq lieues de l'Est à l'Ouest, fut regardée d'abord comme une Baye, qui s'étendoit bien loin dans l'Isle de Timor; mais on reconnut ensuite que c'étoit un passage, entre l'Ouest de cette Isle, & une autre petite Isle nommée Anamabao. Les Cartes, qui représentoient les deux

Erreur des Cartes.

côtés

côtés de ce passage joints ensemble, sous le nom de Timor, causerent cette erreur, & Dampier rectifia tout dans la sienne.

DAMPIER. 1699.

Secret que les Hollandois se réservent.

Il croit ces observations d'autant plus importantes, que tout ce qui concerne l'Isle de Timor n'est connu aujourd'hui que de la Nation Hollandoise, qui s'en réserve comme le secret. La seule précaution, qu'il crut nécessaire, fut de se faire précéder par sa Chaloupe, avec ordre de l'avertir, par des signes, si la profondeur étoit au-dessous de huit brasses, & de voguer sans crainte, s'il y avoit plus de fond. Il tourna plus vers la Côte, à l'Ouest, parce qu'y voyant quantité de petites Anses, il espéroit d'y trouver un bon abri, d'où il pourroit envoyer ses Canots, avec plus de sûreté, pour chercher de l'eau douce. Mais un vent impétueux l'obligea de retourner vers la Côte Orientale de Timor, que sa Chaloupe avoit suivie. Enfin, il prit le parti de jetter l'ancre à trois lieues de la Pointe Sud-Ouest, où il avoit mouillé le matin, & à deux lieues d'une autre Pointe, qui est au Nord-Nord-Est.

Dampier rencontre le Gouverneur du Fort.

A peine eut-il fait amener les voiles, qu'il vit une Barque, avec Pavillon Hollandois, qui doubloit ce dernier Cap. Il se hâta d'y envoyer sa Chaloupe. C'étoit une Barque Hollandoise du Fort de la Concorde, le seul que les Hollandois ayent dans cette Isle, & dont le Vaisseau n'étoit éloigné que d'environ cinq lieues. Elle portoit le Gouverneur du Fort, qui fut extrêmemenr surpris d'appercevoir un Bâtiment étranger. Cependant, comme il étoit escorté de trente ou quarante Soldats, il permit à la Chaloupe d'approcher. Dans le premier mouvement, il avoua qu'il ne croyoit ce Passage connu que des Hollandois; & marquant peu d'envie d'accorder de l'eau, il ajoûta que dans toute cette partie de l'Isle, on n'en trouvoit qu'au Fort, où les Insulaires étoient accoutumés à faire main-basse sur les Etrangers. On apprit ensuite qu'à la vûe des armes, que les gens de Dampier avoient dans la Chaloupe, il les avoit pris pour des Corsaires, & qu'après être revenu même de cette défiance, il les avoit du moins soupçonnés d'avoir enlevé les Cartes particulieres de quelque Vaisseau de sa Nation, parce que les Cartes communes n'observent point qu'il y ait un Passage entre Timor & Anabao, & qu'il est défendu expressément aux Hollandois de communiquer les leurs (13). Aussi s'en retourna-t-il au Fort avec de fâcheux préjugés. Mais Dampier fit peu d'attention à son mécontentement. Dès le lendemain, il leva l'ancre, pour faire voile vers le Fort. En approchant de l'extrêmité du Passage, il vit, assez près de la Mer, plusieurs maisons de l'un & de l'autre côté, & quantité de Bateaux près du rivage. La terre est assez haute des deux côtés, quoique celle de Timor le soit plus; mais elle paroît aride & rougeâtre. Les arbres y sont petits, secs & dispersés.

Défiance des Hollandois.

Description de l'Isle d'Anamabao.

L'Isle Anamabao, ou Anabao, n'a gueres plus de dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'en est pas moins divisée en deux Royaumes; celui d'Anamabao, situé à l'Est, vers Timor, & au Nord-Est; & celui d'Anabao, qui occupe l'Ouest & le Sud-Ouest de l'Isle. Les Habitans naturels du Pays ont le teint bazané, & les cheveux noirs. Ceux d'Anabao vivent en bonne intelligence avec les Hollandois, comme avec les Naturels du Royaume

(13) Dampier, *ibidem*, pages 15 & précédentes.

DAMPIER. 1699.

de Cupang, qui eſt vis-à-vis d'eux dans l'Iſle de Timor, & dans lequel les Hollandois ont leur Fort de la Concorde : mais ils ſont mortels Ennemis de ceux d'Anabao, quoique leurs plus proches voiſins. Ces Inſulaires s'exercent à cultiver leurs petites Plantations, qui conſiſtent en Cocotiers & diverſes ſortes de racines. Ils aiment la Chaſſe & la Pêche, juſqu'à s'y livrer pendant quatre ou cinq jours, ſans penſer à retourner dans leurs familles. On ne les voit jamais ſans armes. Dampier en apperçut pluſieurs, qui s'obſtinerent à ne pas s'approcher de lui. Ils font ſécher & fumer, ſur des grils de bois, le Poiſſon & la chair des Bufles, pour en conſerver une proviſion dans leurs Magaſins.

Les défiances, qui ne parurent pas ceſſer de la part des Hollandois, & les meſures mêmes qu'ils prirent pour leur défenſe, firent paſſer le Vaiſſeau à la vûe du Fort, ſans leur faire d'autres ſollicitations. On avoit, de l'autre côté, une petite Iſle baſſe & ſabloneuſe, remplie de Bayes, & couverte d'arbres aſſez hauts. Le 27, on jetta l'ancre au milieu de la Baye de Cupang, environ quatre lieues au-deſſus du Fort Hollandois, tandis que la Chaloupe cherchoit inutilement de l'eau douce. Dampier ſe flatta de trouver plus d'humanité dans les Portugais, dont on lui avoit appris que l'habitation étoit à quarante lieues de cette Baye. Il rangea la Côte Septentrionale de Timor, vers l'Eſt, à la faveur des briſes de Terre & de Mer. Le terrain, près du rivage, eſt d'une hauteur médiocre; mais plus loin, dans le Pays, on découvre des Montagnes, dont les Côteaux ſont entremêlés de Bois & de Champs. Les arbres y paroiſſent petits & fort ſecs; les Champs, d'une couleur jaunâtre, comme ſi l'herbe y manquoit d'humidité. Mais, dans les Vallées & proche de la Mer, la verdure eſt aſſez vive. On n'apperçut aucune ouverture, juſqu'au 30. Enfin l'on découvrit une Baye aſſez profonde, avec deux grandes Vallées & une plus petite, qui ſe réduiſoient en une ſeule au pied des Montagnes. La marée, qui juſqu'alors avoit paru foible autour de l'Iſle, devint ici plus forte. Le flux tournoit à l'Eſt & le reflux à l'Oueſt. Dampier apprit bientôt, des Portugais, que le Courant tourne toujours à l'Oueſt dans le Canal du milieu, qui eſt entre Timor & une chaîne d'autres Iſles qui la regardent au Nord, telles que Miſicomba, Pintaro, Laubana, Ende, &c.

Baye de Cupang.

Baye où Dampier trouve de l'eau douce.

On alla mouiller au fond de la Baye, ſur vingt-cinq braſſes, fond de vaſe molle, à demi mille du rivage. On y trouva, dans un Etang, à cinquante pas de la Mer, de l'eau fort pâle, mais qui n'en étoit pas moins bonne. Les arbres fournirent du bois pour la réparation des Chaloupes. De l'écorce du Maho & des Calebaſſiers, on eut l'induſtrie de faire des cordes; tandis qu'une partie de l'Equipage tua quantité de Pigeons, de Perroquets & de Cackatous. Le 6 d'Octobre, on remit à la voile, pour ſuivre la Côte à l'Eſt, juſqu'aux habitations des Portugais; & la force du Courant ne permit pas de faire plus de ſept lieues en cinq jours. A cette diſtance de la Baye, on paſſa devant une petite Iſle, qui n'a pas un demi mille de long, ni plus de cent verges de large, aſſez haute néanmoins pour ſe faire voir de dix lieues en Mer, & preſqu'à moitié chemin entre la Baye & la principale habitation des Portugais. Elle eſt à trois lieues de la Côte de Timor.

Dampier. 1699.

Le 12, à la vûe de quantité de maisons qui bordoient le rivage, Dampier y envoya dans sa Chaloupe un de ses Officiers, avec un Matelot Portugais, qu'il avoit amené du Brésil. Sa députation fut reçue fort civilement. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit quelques Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui fit offrir toutes sortes de rafraîchissemens. Il le fit prier de descendre, pour voir le Gouverneur, dont la résidence étoit sept milles plus loin. On remit aussi-tôt à la voile, & l'on entra dans la Baye de Laphao, où l'ancre fut jettée à vingt brasses d'eau, sur un fond vasart, vis-à-vis de la Ville (14). L'abondance commença bientôt à regner sur le Vaisseau. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit dans la Baye, traita les Officiers Anglois avec beaucoup de politesse. Il leur fit voir de grandes pieces d'or, un peu minces ; & d'autres Habitans leur dirent, qu'ayant une assez grosse quantité de ce Métal, ils en négocieroient volontiers, pour toutes sortes de Marchandises de l'Europe. Le Gouverneur vint exprès de sa Campagne, & Dampier le salua de son Artillerie. Leur entrevûe se fit dans une petite Eglise, où tous les Habitans de quelque distinction s'étoient assemblés, tandis que le Peuple étoit en foule au dehors. Cet Edifice n'étoit fermé d'un mur, qu'à l'Est : de tous les autres côtés, ce n'étoit qu'une simple palissade de planches, à la hauteur de trois ou quatre pieds du rez-de-chaussée. Il ne se trouvoit que deux Blancs, dans toute cette Assemblée; un Prêtre, qui étoit venu avec le Gouverneur, & un Marchand de la Ville. Les autres étoient, suivant l'expression de Dampier, couleur de cuivre jaune, avec les cheveux noirs & plats. La conférence dura deux heures, par la bouche d'un Interprête. Dampier s'informa du temps, où la Mousson du Nord-Ouest commenceroit à souffler. On lui répondit qu'elle étoit attendue à toute heure, qu'elle arrivoit quelquefois au mois de Septembre, mais qu'elle ne tardoit jamais plus long-temps qu'en Octobre, & qu'on lui conseilloit par conséquent de quitter au plutôt ce Parage, parce qu'il lui seroit alors impossible de s'y tenir sur ses ancres. Il demanda s'il n'y avoit pas quelque Havre, dans lequel il pût se mettre à couvert de la premiere furie des vents. On lui dit que le meilleur Havre de l'Isle étoit celui d'Anabao, au Nord de la Baye de Cupang, qu'il étoit inhabité, mais que les bois y étoient remplis de Bufles, la Mer de Poissons, & qu'il s'y trouvoit aussi de l'eau douce ; que d'ailleurs le Port de Sesial offroit une bonne retraite, vingt lieues à l'Est de Laphao ; qu'il étoit aussi sans Habitans, mais qu'il avoit une Riviere d'eau douce, & que si Dampier prenoit le parti de s'y rendre, on y enverroit des Insulaires, avec des Bestiaux, qu'ils troqueroient indifféremment pour toutes sortes de Marchandises. On ajoûta qu'à l'Est de l'Isle Ende, il trouveroit encore un fort bon Havre, & une Ville Portugaise, nommée *Larentuka*, où les rafraîchissemens ne lui manqueroient pas plus que le *Dammer*, espece de godron qui s'employe pour les Vaisseaux ; mais qu'il y avoit quelque risque à faire ce trajet sans Pilote, parce que les marées étoient fort violentes entre l'Isle d'Ende & celle des Solor. Enfin, que dans la seconde de ces deux Isles, il y avoit quantité de Hollandois, qu'on y avoit bannis pour leurs crimes.

Baye de Laphao, où les Portugais sont établis.

Civilités que Dampier y reçoit d'eux.

Informations qu'il en tire.

Ville Portugaise de Larentuka, dans l'Isle d'Ende.

(14) *Voyez*, ci-dessous, la Description de Timor.

DAMPIER. 1699.

La curiosité de visiter des lieux si peu connus des Voyageurs, joint au besoin de carener le Vaisseau, tenta beaucoup Dampier de passer dans l'Isle d'Ende, surtout lorsqu'après avoir fait visiter le Port de Sesial, il eût appris que ce n'est qu'une méchante petite Anse, exposée au vent du Nord; qu'il y a des Rochers de l'un & de l'autre côté de son entrée, & que le Canal est si étroit qu'on ne peut s'y engager sans risque. Mais les civilités des Portugais n'allant point jusqu'à lui accorder un Pilote, il prit le parti de retourner à Anabao. Le 23, il mit le Cap à l'Ouest. Toute la Côte lui parut saine, & sans aucun bas-fond. L'intérieur du Pays est plein de Montagnes; mais il s'y trouve de grandes Vallées, vers l'extrêmité Orientale.

Dîner du Gouverneur Hollandois.

Dampier arriva, le 27, dans la Baye de Cupang; & le lendemain, il mouilla dans la Rade d'Anabao, sur vingt brasses, fond vasart, à trois milles de la Terre. Il y employa sept semaines à se radouber, ou à faire des provisions; sans cesse en garde contre les Insulaires, qui, sans habiter les bords de cette Rade, y viennent quelquefois en troupes, & cherchent le moyen de nuire à tous les Vaisseaux étrangers. Avant son départ, il eut à se louer des Hollandois. Le Gouverneur, revenu de ses allarmes, lui donna un somptueux dîner dans le Fort. » La table, dit-il, fut couverte du » linge le plus propre, & de quantité d'excellentes viandes. Les plats & » les assietes étoient d'argent, ou de belle porcelaine. Je n'ai jamais été si » magnifiquement traité dans tous mes Voyages, ni avec tant d'ordre & » de bienséance. Il me montra quelques tiroirs remplis de coquilles, » les plus extraordinaires & les plus curieuses que j'eusse vûes de ma » vie (15).

Préludes de la Mousson du Nord Ouest.

Quoiqu'on attendît, de jour en jour, la Mousson du Nord-Ouest, elle n'étoit pas encore arrivée; mais, depuis près d'un mois, on voyoit paroître tous les jours des nuages fort noirs, & l'on entendoit gronder le tonnere sur les Montagnes, où la pluye tomboit, sans s'approcher de la Rade. Dans les Bois mêmes, Dampier, qui s'y exerçoit souvent à la Chasse, trouva quantité d'arbres abbattus & déracinés par la violence des vents, quoiqu'il n'en eût pas encore senti le moindre souffle.

Enfin, l'on fit voile d'Anabao, le 12 de Décembre; & la scène s'ouvre ici pour une Navigation d'autant plus curieuse, qu'elle conduit Dampier dans des lieux, dont le nom est à peine connu des autres Voyageurs.

Dampier quitte Timor.

En côtoyant l'Isle de Timor à l'Est, il vit paroître, vers la hauteur de Laphao, des nuages fort noirs au Nord-Ouest; mais étant résolu de chercher la Nouvelle-Guinée à toutes sortes de risques, il continua intrépidement sa route. Le 20, il apperçut l'ouverture, entre les Isles Omba & Fetter; & le Courant l'ayant fait dériver six ou sept lieues au Sud-Ouest, pendant la nuit, il ne put traverser cette embouchure avant le 22. Une exacte observation lui fit trouver que la Pointe Sud-Ouest d'Omba est à huit degrés vingt-cinq minutes de latitude, quoique dans ses Cartes elle fût placée à huit degrés dix minutes. La véritable route d'Anabao tourne à l'Est, vingt-cinq degrés Nord, cent quatre-vingt-trois milles de distance. On découvrit, sur la Pointe Nord-Est d'Omba, plusieurs hommes & quelques jolies maisons.

Omba & Fetter.

(15) Page 34 & précédentes.

L'après-midi, un tourbillon, accompagné de pluie, de tonnere & d'éclairs, annonça l'arrivée de la Mousson.

DAMPIER. 1699. Isle Brûlante.

Le 27, on eut la vûe de l'*Isle Brûlante*, qui est assez haute, mais petite, à six degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. Depuis la Mer, elle s'éleve en talus jusqu'au sommet de sa Montagne, qui se divise en deux Pointes; & de l'entre-deux, il sortoit une prodigieuse fumée. Le côté Septentrional offre de la verdure; mais tout le reste est sec & stérile. Dampier dirigea sa route vers deux Isles, nommées les Tortues, qui étoient dans ses Cartes, à cinquante lieues de l'Isle Brûlante, Nord-Est-Quart à l'Est. Le 28, il vit, au Nord de sa route, deux petites Isles basses, qu'on nomme Lucaparros. Il ne se croyoit plus qu'à vingt lieues des Tortues; & le 29, se trouvant à leur latitude supposée, il cherchoit à les découvrir: mais il n'apperçut qu'une seule Isle vers le milieu du jour; & si c'étoit une des Tortues, elle n'étoit pas marquée juste, ni pour sa latitude, ni pour sa longitude. On trouva ici un degré deux minutes de variation Orientale. L'après midi, faisant route Nord-Est Quart à l'Est, pour l'Isle qu'on avoit apperçue, on vit du haut du mât, à beaucoup plus de distance que les Tortues n'étoient dans les Cartes, deux Isles, dont l'une est une fort haute Montagne qui s'éleve en pointe, fendue au sommet comme l'Isle Brûlante, mais plus grande & plus haute. La seconde paroissoit longue & plate. On ne put douter que ce ne fût les Isles de Banda. Le lendemain, après avoir eu peu de vent pendant la nuit, on vit, à la pointe du jour, une autre Isle, haute & pointue, dont on ne se trouva bientôt qu'à huit lieues. Dampier la reconnut pour l'Isle des Oiseaux. Mais, suivant son observation, les Cartes qui la mettent à cinq degrés neuf minutes, l'avancent trop au Sud de vingt-sept milles.

Erreurs des Cartes maritimes.

Diverses Isles.

La nuit suivante, il fit petites voiles, pour ne pas s'approcher trop de plusieurs Isles, qui se recourbent & forment une espece de demie lune, entre Ceram & Timor. Le jour les lui ayant fait découvrir, il les trouva plus éloignées de l'Isle des Oiseaux qu'il ne l'avoit cru. Un Courant, qui avoit sa direction vers le Sud, ne lui permit de traverser toutes ces Isles que vers le soir. Il doubla heureusement la petite Watela. Ce ne fut pas sans effroi, qu'il vit tomber d'un nuage noir, assez près du Vaisseau, une Trombe, accompagnée de quantité de pluie, de tonnerre & d'éclairs. Elle ne fut pas plutôt détachée du nuage, qu'il se dissipa. L'Isle de Kosiway, dont on eut long-temps la vûe, parut couverte de fumée jusqu'à la nuit.

Trombe qui tombe d'un nuage.

1700. Dampier arrive à la Nouvelle Guinée.

Le premier jour de Janvier, on découvrit la Terre de la Nouvelle Guinée; & le lendemain, on s'approcha de plusieurs Isles assez hautes, qui regnent devant la Côte. La Terre parut haute & unie, couverte de grands arbres fleuris & verdoyans, qui formoient un spectacle agréable. On courut à l'Ouest de quatre Isles montagneuses, avec l'escorte de quantité de nuages noirs. Le 6, Dampier, se voyant combattu par un gros Courant, prit le parti de jetter l'ancre sur trente-huit brasses, entre la Côte & une Isle d'une lieue de long, à trois milles de distance. La pointe de terre, la plus Orientale qu'il eut en vûe, étoit Est Quart au Sud Demi-Sud, à trois lieues du Vaisseau; & la plus Occidentale, Ouest-Sud-Ouest-Demi-Sud, à deux lieues; ce qui lui formoit comme un bassin fort tranquille. Avant la nuit, ses gens

DAMPIER. 1700.

Poules d'une admirable beauté.

lui apporterent diverſes ſortes de fruits, qu'ils avoient trouvés dans les Bois, & une Poule, dont il admira la beauté. Elle étoit de la groſſeur des plus gros Coqs. Son plumage étoit d'un bleu céleſte, avec une tache blanche, au milieu des aîles, environnée de quelques autres taches de couleur rougeâtre. Elle avoit, ſur la tête, une groſſe hupe de longues plumes, le bec de la forme de celui d'un Pigeon, les jambes & les pieds comme les Poules domeſtiques, avec cette ſeule différence, que ſes pieds étoient rougeâtres. Son jabot étoit rempli de petites Bayes; & ſes œufs, dont les Chaſſeurs n'avoient trouvé qu'un, ſur l'arbre où elle nichoit, reſſembloient à ceux de nos plus groſſes Poules. La Pêche ne fut pas moins heureuſe. On prit, d'un ſeul coup de filet, trois cent cinquante-deux Maquereaux & quantité d'autres Poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des Brochets, qui reſſembloient beaucoup au Parracotta, mais qui avoient le muzeau plus long. On trouva auſſi de fort bonne eau, mais nulle trace d'hommes. Cependant, on découvrit, dans une petite Anſe, deux Barbecues, ou deux Grils de bois, qui ſembloient n'être pas fort anciens, & les Perches en paroiſſoient taillées avec quelque inſtrument aigu; d'où l'on crut pouvoir conclure que les Habitans du Pays avoient l'uſage du fer. Mais, perdant l'eſpérance de trouver d'autres rafraîchiſſemens, Dampier fit lever l'ancre, pour s'avancer vers la Côte Septentrionale de la Baye. Il paſſa près d'une Iſle qui n'eſt pas nommée dans les Cartes, & qu'il nomma Blanche, parce qu'elle offre quantité de rochers de cette couleur. Elle eſt d'ailleurs aſſez haute, remplie de Bois, longue d'une lieue, à cinq milles du Continent, dont elle ſe rapproche néanmoins par ſon extrêmité Occidentale. Sa ſituation eſt à trois degrés quatre minutes de latitude Méridionale, à cinq cens douze mille Eſt d'Anabao.

Iſle Blanche.

Le Courant avoit ici tant de force, qu'on employa trois jours à le combattre, pour doubler une pointe de Terre, après laquelle on fut délivré de cet obſtacle, & l'on fit route vers le Nord. La ſonde faiſoit trouver différentes profondeurs, mais toujours en diminuant juſqu'environ quatre lieues du Cap. A cette hauteur, on eut la vûe de quelques Iſles, qui paroiſſoient éloignées de quatre lieues à l'Oueſt. On s'en approcha, parce qu'on y vit de la fumée. Quelques Sauvages, qui ſe laiſſerent attirer par des couteaux, des grains de verre & des haches, apporterent à bord quantité de racines & de fruits. Leur Iſle n'a pas de nom dans les Cartes : mais ils l'appellent Sabuda. Sa longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux milles de large. Elle eſt aſſez haute pour être apperçue d'onze ou douze lieues en Mer, & remplie de Rochers, au-deſſus deſquels on trouve une bonne Terre noirâtre, qui, ſans avoir beaucoup de profondeur, porte quantité de grands arbres, & toutes ſortes de racines & de fruits. Dampier y vit des Plantains, des Noix de cocos, des Pommes de pin, des Oranges, des Papahs, des Patates, & d'autres groſſes racines. Les Jacas ſauvages y ſont de la groſſeur des deux poings, & d'un goût fort agréable. Le Libby croît dans les Vallées marécageuſes de l'Iſle, & les Inſulaires en font une ſorte de gâteaux. Dampier en acheta quarante, avec quelques Noix muſcades, qui étoient dans leurs Coquilles, & qui paroiſſoient fraîchement cueillies; mais, ſoit qu'elles vinſſent du terroir ou de quelque autre lieu, il ne put tirer cet aveu des

Iſle de Sabuda & ſa deſcription.

Dampier, 1700.

Habitans. Entre les Animaux, il vit des Boubis, ou des Buses, des Guerriers, des Goldens, des Preneurs d'Ecrevisses, dont le plumage est d'un blanc de lait; de gros Pigeons, des Corneilles, qui ne différent des nôtres que par le dessous des aîles, qu'elles ont tout-à-fait blanc; de grosses Poules, couleur de bleu-céleste, comme celle qu'on avoit tuée sur la Côte de la Nouvelle Guinée; & quantité de petits Oiseaux, qui lui étoient inconnus. Les Chauve-Souris n'y sont pas moins grosses que de jeunes Lapins. Par le cou, la tête, les oreilles & le museau, elles ressemblent au Renard. Leur poil est rude. Celui qu'elles ont autour du cou est d'un jaune pâle; mais il est noir sur la tête & sur les clavicules. Leurs aîles ont quatre pieds de long, d'une extrêmité à l'autre. Elles jettent une odeur, aussi forte que celle du Renard. La position exacte de cette Isle est à deux degrés quarante-trois minutes de latitude Méridionale, à quatre cens quatre-vingt-six milles du Port d'Anabao. Elle est accompagnée de neuf ou dix autres petites Isles, qui se trouvent dans les Cartes.

Ses Habitans.

Ses Habitans paroissent une sorte d'Indiens, fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & dont les usages approchent beaucoup de ceux de Mindanao. Outre cette espece, qui est la principale, Dampier y vit des Negres de la Nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crêpus & cotonnés. La plûpart sont Esclaves, nuds & fort pauvres. Cependant leurs femmes ont une espece d'habit, de toile de coton; & leurs ornemens sont des bracelets, garnis de grains bleus & jaunes. Les hommes sont armés d'arcs & de fléches, de lances garnies d'un os pointu, & de sabres. Ils dardent le Poisson fort adroitement, avec une toupie de bois. Dampier admira leur esprit, dans la maniere dont ils le font venir sur l'eau (16). Quoiqu'ils tirent leur principale subsistance de leurs Plantations, ils ont de grandes Chaloupes, qu'ils employent à faire le Voyage de la Nouvelle Guinée, où ils achetent des Esclaves & de beaux Perroquets, qu'ils transportent à Goram, & pour lesquels ils tirent, en échange, des toiles de coton. Dampier acheta d'eux quelques Perroquets. Il leur proposa de lui vendre aussi quelques Esclaves; mais ils ne voulurent les troquer que pour des toiles de coton, qu'il n'avoit pas. Leurs Maisons sont si petites, qu'elles ne peuvent servir qu'aux besoins essentiels de la nature. Il s'en trouve néanmoins de plus grandes, de l'autre côté de l'Isle. Dans la difficulté de distinguer leur Religion, Dampier jugea seulement que ce n'est pas le Mahométisme; parce qu'ils bûvoient, sans scrupule, des liqueurs fortes, dans la même coupe que les Anglois (17).

Leur Commerce.

Cap Maho.

Après avoir fait d'abondantes provisions, il remit à la voile vers le Nord; & les jours suivans il passa devant quantité de petites Isles, entre plusieurs bas-fonds, qui ne sont pas dangereux. Le 4 de Février, il se vit à trois lieues du Cap Nord-Ouest de la Nouvelle Guinée, que les Hollandois ont nommé le Cap Maho. On trouve, à la hauteur de ce Cap, une petite Isle couverte de Bois, suivie de plusieurs autres, au Nord & au Nord-Est. Cette

(16) Ils ont, dit-il, une piece de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un Dauphin ou de quelque autre Poisson. Ils l'attachent à une petite corde, & la plongent dans l'eau, avec un petit poids qui sert à l'enfoncer. Quand ils la croyent assez bas, ils la retirent tout d'un coup; & le Poisson, qui monte après cette figure, ne paroît pas plutôt sur l'eau, qu'ils le dardent.

(17) *Ibid*, page 68.

DAMPIER. 1700.

partie de la Nouvelle Guinée est un Pays haut, enrichi de grands arbres fort verds. Le Cap même n'est pas fort élevé; mais il se termine en plusieurs Pointes, qui lui donnent, de loin, l'apparence d'un diamant, lorsqu'on se trouve vis-à-vis la Pointe du milieu.

Pigeons & Petoncles.

On s'approcha de la plus Occidentale des Isles, sans trouver de fond avec une ligne de cinquante brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée pour reconnoître un Banc de sable, à moins d'un mille du rivage, rapporta un beau Petoncle (18), dont la coquille pesoit soixante-dix-huit livres. Comme il s'y en trouve un grand nombre, & de beaucoup plus gros, Dampier nomma cette Isle, l'Isle des Petoncles. Il y vit aussi quantité de Pigeons & de grosses Chauve-Souris. Le lendemain étant descendu dans une petite Isle, à six ou sept lieues de l'autre, il y trouva plus de Pigeons qu'il n'en avoit jamais vûs dans aucun endroit des Indes Orientales & Occidentales, & une si grande quantité de Petoncles, qu'une heure auroit suffi pour en remplir la Chaloupe. On en prit une, dont l'écaille vuide pesoit deux cens cinquante-huit livres (19). Le 7 de Février, on s'approcha d'une autre Isle, que Dampier nomme l'Isle du Roi Guillaume. Elle est fort haute, extrêmement chargée de Bois, & longue d'environ deux lieues & demie. Les arbres, dont la plûpart lui étoient inconnus, avoient non-seulement le feuillage très verd, mais étoient chargés de fleurs jaunes, ou blanches, ou couleur de pourpre, qui répandoient une odeur fort agréable. La plûpart ont la tige haute & droite, & de la même grosseur jusqu'au sommet.

Isle du Roi Guillaume.

Isles de la Providence & de Schouten.

On continua de courir à l'Est jusqu'au 14, à la vûe de diverses ouvertures, qui se présentoient par intervalles sur le rivage du Continent, mais dont le vent ne permettoit pas d'approcher. Ensuite, variant la route, pour doubler deux Caps, à vingt lieues de distance l'un de l'autre, on trouva quatre degres de variation vers le dernier, qui étoit le Cap de Bonne-Espérance Australe. Le vent & la pluie étant diminués, on reconnut, le 15, une petite Isle assez haute, qui fut nommée la Providence; & cinq lieues plus loin, au Sud, on vit celle qui porte le nom de Guillaume Schouten dans les Cartes. La terre en est haute; & dans sa longueur, elle n'a pas moins de vingt lieues. Le 16, en passant la Ligne, on trouva six degrés vingt-six minutes de variation Orientale. Le Courant portoit au Sud; mais le 21, il changea au Nord, contre la véritable Mousson reglée, que Dampier attendoit ici, comme dans tous les autres Parages, parce qu'on approchoit de la pleine Lune. Le 22, un foible Courant tournoit au Sud. On eut, le 24, un spectacle singulier. Deux Poissons, qui accompagnoient le Vaisseau depuis cinq ou six jours, apperçurent, comme les

Combat d'un Serpent contre deux Poissons.

(18) Semblable à ceux de l'Isle Celebes.

(19) Il est important d'observer que le flux est ici à l'Ouest, & le reflux à l'Est, mais que le dernier est foible; ce qu'on ne cessa pas d'éprouver depuis l'Isle de Timor. Lorsque les vents sont à l'Est, il est impossible, sur cette Côte, d'avancer contre vent & marée. Ces vents d'Est ne firent que se renforcer pour Dampier, depuis environ deux degrés de latitude Méridionale; & plus il approchoit de la Ligne, plus il tournoit à l'Est. Il ajoûte que dans ce Parage, qui est au Nord du Continent de la Nouvelle Guinée, où le rivage court Est & Ouest, il trouva que le vent alisé souffloit de l'Est, quoique dans les plus hautes latitudes, il soit ordinairement Nord-Nord-Ouest, & Nord-Ouest. *Page 72.*

les Anglois, un gros Serpent marin, & se mirent à le poursuivre. Ils étoient à peu près de la figure & de la grandeur des Maquereaux, mais de couleur jaune & verdâtre. Le Serpent, qui les fuyoit d'une grande vîtesse, portoit la tête hors de l'eau; & l'un des Poissons s'efforçoit de lui saisir la queue. Aussi tôt qu'il se retournoit, le premier Poisson demeuroit en arriere, & l'autre prenoit sa place. Ils le tinrent long-tems en haleine; toujours attentif à se défendre en fuyant, jusqu'à ce qu'on les perdît tous de vûe (20).

Le 25, Dampier donna le nom de Saint Mathias à une Isle montagneuse, de neuf ou dix lieues de longueur. Sept ou huit lieues plus loin, à l'Est, il en découvrit une autre, longue de deux ou trois lieues, qu'il nomma l'Isle orageuse, parce qu'il essuya, le même jour, de violens tourbillons qui l'empêcherent d'y aborder. Elle est basse, unie, chargée de Bois; & vers sa Pointe Sud-Ouest, elle est jointe par une chaîne de Rochers, d'un mille de long, à une autre Isle de moindre grandeur, qui n'est pas moins couverte de Forêts. L'impétuosité du vent, qui sautoit d'un point à l'autre, la pluie, les trombes, les éclairs, & toutes les horreurs de la Mousson, n'avoient pas permis jusqu'alors de se rapprocher du Continent. Cependant, le Ciel s'étant éclairci du côté de la Terre, on crut découvrir, le 26, à dix lieues de distance Sud-Sud-Est, le Cap de Solomaswer; & le 27, après avoir traversé quantité de petites Isles basses & pleines de Bois, qui ne sont pas marquées dans les Cartes, on se vit à peu de distance de la Côte. La variation étoit alors de neuf degrés cinquante minutes. On avoit laissé, le matin, à la gauche du Vaisseau, une grande Isle fort haute, qui n'est pas à plus de six lieues du Continent, & qui porte, dans les Cartes Hollandoises, le nom d'Isle Wishart.

Isle orageuse.

La Nouvelle Guinée est ici haute, montagneuse, & couverte de beaux arbres verds. On voyoit, sur le bord des Montagnes, quantité de grandes Plantations & de Champs défrichés, qui ne laisserent aucun doute que le Pays ne fût habité. Dampier brûloit de lier commerce avec les Sauvages. Représentons son embarras dans ses propres termes, pour animer, du moins par la variété, une Relation purement nautique. Ces Peuples n'avoient jamais vû d'Européens. » En abordant au rivage, j'apperçus, dit-il, une » Pirogue; ensuite, deux, & trois: enfin j'en vis sortir, de toutes les » Bayes & les Anses, un si grand nombre, que j'en comptai bientôt qua- » rante-six. Elles s'approcherent si près de nous, que nous pouvions distin- » guer mutuellement nos signes, & même entendre le son des voix, » quoique nous ne comprissions rien au langage les uns des autres. Ces » Barbares paroissoient nous exhorter à descendre. Mais n'osant me fier à » leurs dispositions, surtout pendant une grosse pluie, qui nous auroit » ôté l'usage de nos armes à feu, je voulus entrer dans une Baye, où » j'étois résolu de jetter l'ancre. Le vent étoit si fort, qu'il nous fit dériver. » Cependant les Pirogues ne cessoient pas de nous suivre. Je montrois, aux » Sauvages, des colliers de verre & des couteaux, pour engager les plus har- » dis à s'approcher. Ils paroissoient insensibles à mes offres. Je leur jettai

Dampier aborde à la Nouvelle Guinée.

Effet que sa vûe produit sur les Habitans.

(20) *Ibid*, page 77.

DAMPIER. 1700.

» un couteau, lié sur un morceau de planche, & une bouteille de verre » bien bouchée, dans laquelle j'avois mis quelques grains. Ils s'en saisirent, » avec quelques marques de joie. Au reste, ils se frappoient souvent le » front de la main droite; & de l'autre main, ils tenoient sur leurs têtes » un gros bâton noir; cérémonie fort nouvelle pour moi, que j'expliquai » néanmoins comme un signe d'amitié, & qui me fit ordonner à mes » gens de les imiter. Si nous avancions vers le rivage, ils sembloient nous » applaudir; & lorsqu'ils nous voyoient prêts à nous écarter, ils fronçoient » le sourcil; mais ils continuoient de nous suivre & de nous montrer la » terre du doigt. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Baye. On » n'y trouva point de fond, à moins d'un mille du rivage. Le circuit du » bassin étoit d'environ trois milles. Dans l'incertitude du mouillage, je » fus d'autant moins porté à m'y arrêter, que la nuit étoit proche, & » qu'on voyoit paroître, à l'Ouest, un gros nuage noir; signe infaillible de » quelque nouvel ouragan. D'ailleurs, je me voyois suivi de plus de deux » cens hommes, dans les Pirogues; & je n'en découvrois pas moins de » quatre cens, qui bordoient les rives. J'ignore quelles étoient leurs ar- » mes, & quel pouvoit être leur dessein; mais à peine eus-je viré de » bord, que ceux des Pirogues nous lancerent une grêle de pierres, avec » des machines dont je ne pus découvrir la forme. Je les pris pour des » frondes, & je donnai à ce Parage le nom de Baye des *Frondeurs*. Un » seul coup de canon, que je fis tirer aussi-tôt, les jetta dans un étonne- » ment qui arrêta leurs hostilités, surtout lorsqu'ils virent quelques-uns de » leurs Compagnons tués ou blessés par le boulet (21).

Baye des Frondeurs.

Le jour suivant, Dampier passa devant plusieurs Isles & vit plusieurs Bayes, d'où les Pirogues commençoient à sortir plus souvent, mais avec aussi peu d'inclination à l'aborder. D'épais nuages, qui rouloient sur le haut des Montagnes, & qui descendoient ensuite au pied, l'avertissoient de l'approche des ouragans. Son unique soin étoit alors de se jetter dans le premier abri. Le 3 de Mars, à cinq lieues d'une grande Isle, qui en a deux autres à son Nord-Est, il revit le Continent devant lui, & une autre grande Isle à sept lieues, vers laquelle il prit le parti de gouverner. Les Cartes Hollandoises la nomment l'Isle Garret-Denis. Son circuit est de quatorze ou quinze lieues. Elle est haute, montagneuse & couverte de Bois. Les Bayes sont bien garnies de Cocotiers. On y voit quelques petites maisons, & quantité de Plantations sur les Collines. La Terre nouvellement défrichée paroissoit d'un brun rougeâtre. Le corps de l'Isle est environné de Pointes, qui rendent sa figure tout-à-fait irréguliere. Elle est à trois degrés dix minutes de latitude Méridionale. Ses Habitans sont noirs & robustes. Ils ont la tête grosse & ronde. Leurs cheveux courts & frisés sont coupés différemment, & teints de rouge, de blanc & de jaune. Ils ont le visage rond & large, le nez gros & plat: ce qui ne rendroit pas leur figure desagréable, s'ils ne défiguroient l'un par des peintures, & l'autre par une cheville, de la grosseur du doigt, & longue de quatre pouces, dont ils traversent tellement leurs narines, que les deux bouts tou-

Isle Garret-Denis.

Ses Habitans.

(21) *Ibidem*, page 82.

chent à l'os des joues, & qu'à peine distingue-t-on le nez autour de son ornement. Leurs oreilles sont percées de grands trous, qui contiennent aussi des chevilles. Ils ont une adresse extrême à manier leurs Pirogues. Dampier admira l'art, avec lequel ces petits Bâtimens sont construits. Ils sont longs & étroits, avec des Bout-dehors d'un côté (22). L'avant & l'arriere sont plus élevés que le reste, & toujours ornés de quelque ouvrage de Sculpture, qui représente un Oiseau, un Poisson, ou une main peinte en relief. La ressemblance en est assez vive, pour faire honneur à l'invention des Habitans. Ils ont de fort jolies Pagayes, dont ils ne se servent pas moins adroitement. Leurs principales armes sont la lance, des épées de bois, des frondes, l'arc & les fléches. Dampier leur trouva beaucoup de rapport avec ceux qui l'avoient attaqué dans la Baye des Frondeurs, & ne douta point qu'ils ne fussent aussi perfides. Leur langage paroissoit bien articulé. Ils répétoient souvent ces deux mots, *Vacousi allamai*, en montrant le rivage de la main. Leurs témoignages d'amitié consistent à mettre sur leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre chargée de feuilles, en se frappant souvent le front.

Leur bizarre figure.

Le lendemain, à la faveur d'un bon vent, on arriva, sous une Isle haute, de quatre ou cinq lieues de circuit, couverte de Bois, & riche en Plantations sur le penchant des Collines. Sa position est à trois degrés vingt-cinq minutes de latitude; & sa distance Méridienne du Cap Maho, d'environ treize cens seize milles. On découvre, à son Sud-Est, trois ou quatre petites Isles, remplies de Forêts & de Cocotiers; l'une pointue, l'autre basse & plate. A son Nord, on en voit une autre de hauteur médiocre, mais d'un plus grand circuit. Dampier choisit son passage, entre celle-ci & celle que les Cartes Hollandoises nomment l'Isle d'*Antoine Cave*. Il est persuadé que les Hollandois n'ont jamais vû les deux autres, non plus que celles qui sont au Nord de l'Isle Garret-Denis.

Isle d'Antoine Cave.

Cependant les Canots continuoient de le suivre; & les Bayes étoient couvertes d'hommes, qui marchoient à mesure qu'ils voyoient avancer le Vaisseau. Quelques-uns même tenterent de le joindre à la nâge; mais ils demeurerent bien loin par derriere. En arrivant à la Pointe Nord-Est, il trouva un furieux Courant, qui portoit au Nord-Ouest, & qui l'entraîna vers l'Isle basse. Trois Insulaires eurent ici la hardiesse de s'approcher dans une Pirogue. On leur donna un couteau, un petit miroir, & un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Dampier fit mettre, devant leurs yeux, des Citrouilles & des écailles de Cocos, en les invitant, par des signes, à lui apporter des mêmes fruits. Ils se hâterent d'offrir trois Cocos, qu'ils avoient dans leur Pirogue. On leur fit voir ensuite des Noix muscades, & leurs signes firent juger que leur Isle en produisoit. On leur montra aussi de la Poudre d'or, qui ne parut pas leur être inconnue. Ils s'écrierent *Manil, Manil*, en tournant le doigt vers le rivage. Quelques autres Canots ayant voulu s'approcher à leur exemple, Dampier conclut, de quelques différends qui s'éleverent entr'eux, qu'ils avoient pris querelle par un mouvement de

Hardiesse de quelques Insulaires.

(22) Page 84.

DAMPIER. 1700.

jalousie. Leur couleur étoit noire ; & leur taille fort haute. Ils avoient le corps bigarré de peintures, les cheveux frisés, & les narines lardées de grosses chevilles.

En gouvernant au Sud-Sud-Est, depuis leur Isle, on eut à vaincre un Courant fort rapide ; quoiqu'on ne l'apperçût que dans quelques endroits, où l'on voyoit flotter des troncs d'arbres avec leurs branches. Dampier en fit isser un, pour en faire de petites buches qu'il destinoit au feu : mais on le trouva rongé de vers, dont quelques-uns étoient en vie, & de la grosseur d'une plume d'Oie. Ils avoient plus d'un pouce de longueur, & leur tête paroissoit incrustée d'une écaille fort mince.

Isle Saint Jean.

On arriva près d'une Isle, que les Hollandois ont nommée Saint Jean, & qui fut laissée au Nord. Son circuit est de neuf ou dix lieues. Elle présente quantité de Plantations sur les Collines, de longues allées de Cocotiers, & des Bocages épais sur le bord des Bayes. Les Canots qu'on en vit sortir ressembloient à ceux des Isles précédentes, & le langage des Insulaires parut le même. A la Pointe de cette Isle, Dampier n'en appercevant plus d'autres à l'Est, & voyant peu de sûreté à s'arrêter dans celles qu'il avoit vûes, parce qu'elles lui paroissoient trop peuplées, revint au projet de continuer ses découvertes sur le Continent. Les vents d'Ouest n'étoient pas éloignés de leur fin ; c'est-à-dire, que la belle saison approchoit ; & lorsqu'il pourroit suivre la Côte sans danger, il se flattoit d'y trouver facilement de l'eau & du bois, qui étoient ses seuls besoins.

Cap de Saint George.

Le 8 de Mars, après avoir découvert de la fumée dans quelques endroits du Continent, on s'en approcha sans découvrir aucune ouverture ; mais la Terre parut haute, & remplie de Bois, mêlés de quelques Savanes. On voyoit, au Sud, un Cap, au-delà duquel le rivage cessoit de se montrer : ce qui fit juger qu'il tournoit à l'Ouest. Ce Cap est au cinquiéme degré deux minutes de latitude Méridionale, & son Méridien à deux mille deux cens quatre-vingt-dix milles du Cap Maho. Du même côté, plusieurs Pointes, qui avancent dans la Mer, forment autant de jolies Bayes. On découvrit, le lendemain, à une lieue du Cap au Nord, une petite Isle ronde, assez haute, qui renferme une grande & profonde Baye. Dampier donna au Cap, le nom de Cap Saint George. Le rivage court ensuite Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ dix lieues ; c'est-à-dire, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Mais une Terre, qu'on avoit jugée à son Ouest, étoit un autre Cap à cette distance. Dans l'intervalle, on trouve une Baye de plus de vingt lieues de profondeur, au fond de laquelle on voit quelques Pointes, qui ressemblent à des Isles. Le lendemain, Dampier apperçut d'autres Terres au Sud-Est de la Pointe Occidentale. Il donna le nom d'Isle Saint George, à l'Isle, qui est vis-à-vis du Cap, & le nom du même Saint à la Baye, qui est entre le Cap & la Pointe Occidentale. Dans la vûe qu'il avoit de faire honneur, à sa Patrie, de ses nouvelles découvertes, il observe ici qu'il s'en faut environ dix lieues que les Cartes Hollandoises n'aillent aussi loin que ce Cap.

Cap d'Orford.

A moins d'une lieue du rivage, qui est assez haut & rempli de Forêts, on n'apperçut point de Plantations ; mais, le 11, au matin, on découvrit

une Montagne brûlante, ronde, haute, pointue au sommet, comme sont la plûpart des Volcans, & qui exhaloit quantité de fumée. Le 12, on passa près du Cap Sud-Ouest de cette Baye, qu'on laissa au Nord. Dampier le nomma Cap d'Orford, à l'honneur du Seigneur de ce nom. Il est à dix-huit lieues du Cap Saint George, au Sud-Ouest (23). Le rivage s'étend ensuite Nord-Ouest Quart à l'Ouest, La variation Orientale est ici de neuf degrés. Des deux côtés du Cap d'Orford, on voit plus de Savanes que de Bois, & la Terre la plus haute est au Nord-Ouest. Le Cap même est une Pointe plate, d'une hauteur médiocre, avec une Plaine au-dessus. En continuant de suivre la Côte Sud-Ouest, pour trouver l'occasion de faire du bois & de l'eau, elle parut haute & montagneuse, mais moins couverte d'arbres que l'autre côté du Cap.

DAMPIER. 1700.

Baye profonde, & danger que Dampier y court.

Le 14, à la vûe d'une Baye assez profonde, & de quelques Isles qui la couvrent, Dampier se flatta d'y pouvoir mouiller en sûreté. Il vit de la fumée dans quelques endroits, & toutes les apparences sembloient lui promettre de l'eau douce. A peine eut-il passé la Pointe de la Baye, qu'il vit quantité de Cocotiers & de Maisons. Lorsqu'il fut à cinq ou six milles du rivage, six Chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent observer le Vaisseau. On leur fit signe de retourner à Terre. Leur curiosité n'en devenant que plus vive, ils feignirent de ne rien entendre. Dampier tira un coup de fusil, qui les fit ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner. Mais trois autres Chaloupes s'approcherent du côté opposé; l'une fort grande, bien bâtie, montée d'environ quarante hommes; & les deux autres plus petites. Aussi-tôt, on en vit paroître une quatriéme, aussi grande que la premiere & remplie de Sauvages armés, qui venoient du fond de la Baye. Dampier ne douta point que leur dessein ne fût de l'attaquer. Il tira un coup de fusil, sur la premiere des deux grandes Chaloupes, qui étoit la plus proche du Vaisseau. Le coup n'étoit qu'à plomb; mais quelques grains, qui se firent sentir aux Sauvages, les obligerent de recourir à leurs rames. Cependant ne s'étant retirés que pour se joindre aux autres, Dampier, que le calme empêchoit d'avancer, prit le parti de faire tirer un coup de canon à grosse dragée ronde & quarrée, qui, tombant autour d'eux, parut leur causer beaucoup d'effroi. Ils prirent aussi-tôt la fuite. On profita d'un petit vent, pour s'avancer vers la Pointe, quoiqu'elle fût chargée d'un grand nombre d'hommes, qui étoient dispersés sur les Rochers. Un second coup de canon les épouvanta beaucoup aussi. Enfin, Dampier, appercevant le long des Côtes quantité d'autres Sauvages, assis sous des arbres, fit tirer un troisiéme coup, qui leur causa la même terreur. Son dessein n'étoit que de se faire assez redouter, dans un Pays si peuplé, avec peu de confiance à l'humanité des Habitans, pour faire tranquillement de l'eau & du bois. Cette conduite eut tant de succès, qu'ayant envoyé ses deux Chaloupes à l'embouchure de la Riviere, il les vit revenir, avant la nuit, avec quelques tonneaux d'eau fraîche; & le jour suivant, il eut la même facilité à s'en procurer.

Son adresse l'en délivre.

(23) Le Cap Orford, est à cinq degrés vingt-quatre minutes de la même latitude, & à quarante-quatre milles Ouest du Méridien du Cap Saint George.

DAMPIER. 1700.

Comment on tâche d'apprivoiser les Sauvages.

Mais ses gens observerent que les Sauvages avoient quantité de Porcs, d'Yams, & d'excellentes racines. Ce récit fit prendre la résolution de s'arrêter quelques jours de plus. On s'occupa le lendemain, sans obstacle, à faire du bois. Trente ou quarante Habitans, que le hasard fit passer par le lieu du travail, donnerent d'abord quelques marques de crainte. On les rassura par des signes d'amitié, qui leur firent continuer tranquillement leur chemin. Les Hommes avoient des plumes de diverses couleurs, autour de la tête, & des lances à la main. Les femmes ne portoient aucun ornement, & n'avoient, pour couvrir leur nudité, que de petites branches vertes, passées, devant & derriere, dans un cordon qui leur servoit de ceinture. Elles portoient, sur la tête, de grandes corbeilles remplies d'Yams. Dampier observa constamment, parmi ces Nations barbares, que les femmes portent les fardeaux; tandis que les hommes marchent les premiers, sans aucun autre embarras que celui de leurs armes (24).

On visite leurs Habitations.

Des apparences si tranquilles ayant augmenté la hardiesse des Anglois, quelques-uns s'avancerent jusqu'aux premieres Habitations. Les Sauvages avoient cueilli toutes les Noix de cocos & conduit leurs Porcs à l'écart. On demanda, par divers signes, à quelques Vieillards, qui ne s'étoient pas éloignés du Village, ce que leurs Bestiaux étoient devenus. Ils montrerent, du doigt, quelques Maisons au fond de la Baye; & pour donner apparemment un témoignage de leur bonne foi, ils imiterent en même-temps le cri naturel des Porcs & des Chevres. Ils tenoient aussi la main étendue horizontalement, à différentes hauteurs de Terre, pour marquer sans doute qu'il y en avoit de différentes tailles. Dampier entreprit de visiter lui-même quelques-uns de leurs Villages. Il en parcourut trois, qu'il trouva déserts. Ses Officiers & tous ses gens le presserent beaucoup de les envoyer au fond de la Baye, où ils se flattoient de trouver des Bestiaux. » J'avois » peine, dit-il, à leur accorder cette liberté, dans la crainte qu'ils ne traitassent trop mal les Habitans du Pays. A deux heures, il s'éleva quantité de nuages noirs, & j'espérois que cette vûe les détourneroit de leur » entreprise. Mais ils furent si pressans, que je fus obligé d'y consentir. » Je leur donnai des Clincailleries, en leur recommandant sur toutes choses d'employer les voyes de la douceur, & de garder des précautions pour » leur propre sûreté. L'endroit de la Baye, où ils devoient se rendre, étoit » à deux milles du Vaisseau. Lorsqu'ils furent partis, je me disposai à les » soutenir avec ma grosse artillerie. Ils se présenterent hardiment au rivage; » mais les Habitans s'opposerent à leur descente, & secouerent leurs lances » d'un air menaçant. Quelques-uns même eurent l'audace d'entrer dans » l'eau, avec leurs armes. Les signes d'amitié & la vûe des curiosités parurent peu les toucher. Mes gens, qui étoient résolus d'obtenir des provisions à toute sorte de prix, tirerent quelques coups de mousquet, pour » les effrayer; & ce bruit, qu'ils avoient appris à redouter, fit disparoître » en un moment le plus grand nombre: cependant, il en resta plusieurs, » qui tinrent ferme dans une posture assez guerriere. Enfin, un nouveau » coup de mousquet, dont un des plus hardis fut blessé au bras, & qui

Entreprise violente des Anglois.

(24) *Ibidem*, pages 95 & précédentes.



grave par L.se Tardieu

1.2. Plantes de la N.le Guinée . 3. 4. 5. 6.



8 9.10. Plantes de la N.le Hollande. T. XI. N.o VII



Gravé par I.ne Tardieu

1.2. Plantes de la N.le Guinée, 3.4.5.6. 9.10. Plantes de la N.le Hollande.

T. XI. N.° VII

» lui fit abandonner son Bouclier, acheva de les mettre tous en fuite. Mes » gens descendirent; & trouvant, autour des Maisons, quantité de Porcs ap» privoisés, ils en tuerent neuf, qu'ils se hâterent d'apporter à bord. Je ne » les empêchai point de retourner, sur le champ, au même lieu; & vers » le soir, ils revinrent avec huit autres Porcs.

Dampier. 1700.

Dampier, se reprochant, au fond, d'avoir enlevé le bien d'autrui avec un peu de violence, fit mettre, dans un petit Canot des Indiens, qui se trouva sur le rivage, deux haches, deux couperets, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de colliers, & quatre bouteilles de verre: dédommagement assez foible pour leurs pertes. Cette Baye est à six degrés dix minutes de latitude Méridionale, & à cent cinquante & un milles Ouest du Méridien du Cap Saint George. Dampier la nomma le Port de Montaigu, du nom, dit-il, de son Protecteur. Le Pays est montagneux, rempli de Bois, de Vallées & d'agréables Ruisseaux. La Terre des Vallons est profonde & jaunâtre; mais celle des Collines est d'un brun fort obscur, peu profonde, & pierreuse au-dessous, quoique d'une fécondité admirable pour les Plantations. Si les arbres n'y sont pas épais, la verdure en est très vive. Quelques-uns étoient chargés de fleurs; d'autres, de Bayes; & d'autres, de gros fruits, de plus d'une espece, qui étoient inconnus aux Anglois. Les Cocotiers y croissent parfaitement; & quoique leurs Noix soient d'une grosseur médiocre, le lait & le noyau en sont fort épais & d'un goût très agréable. On y trouve du Gingembre, des Yams & des racines potageres. Les Anglois de l'Equipage n'y virent point d'autres Animaux, à quatre piés, que des Porcs & des Chevres; mais les Pigeons, les Perroquets, les Cockedores & les Corneilles y sont des Oiseaux fort communs; &, parmi quantité de petites especes, on en distingue une qui est de la grosseur de nos Merles. La Mer & les Rivieres abondent en Poisson: mais les Anglois ne prirent que des Cavallis, des Poissons à queue jaune, & des Raies *sauteuses*.

Réparation que Dampier fait aux Sauvages pour le vol de ses gens.

Productions du Pays.

Après avoir quitté cette Baye, le 22 de Mars, ils découvrirent, le 24, une Terre haute, vers le Nord-Ouest, demi-Ouest, à l'Ouest de laquelle, un peu vers le Sud, on appercevoit quelque chose qui avoit l'apparence d'un rivage. Dans l'incertitude, on gouverna toute la nuit à petites voiles. Vers minuit, on vit paroître, au Nord-Ouest Quart à l'Ouest, un grand feu, qui s'élevoit en forme de colonne, quelquefois fort haut, l'espace de trois ou quatre minutes, & qui s'abbaissoit ensuite pendant la même durée. Quelquefois, à peine étoit-il visible, jusqu'à ce qu'il recommençât avec une nouvelle force. Dampier, après avoir employé plus d'une heure à l'observer, reconnut, à ses intervalles, que c'étoit une Isle brûlante. On fit route vers cette Isle; & le lendemain, on en découvrit quantité d'autres, la plûpart basses & petites, environnées de bancs de sable. Le soir, on étoit à trois lieues du Volcan, & à deux lieues du Continent. Le Canal parut fort bon entre les deux Côtes, & la sonde y fit trouver cinquante-deux brasses d'eau, fond de sable & de vase. On prit au Nord, pour sortir de ce Détroit. L'Isle vomit du feu & de la fumée, pendant toute la nuit. A chaque secousse, on entendoit un bruit aussi terrible que celui du tonnerre. Il étoit suivi d'une éruption de flammes, les plus terribles que Dampier eût jamais vûes. Il ne comptoit pas plus d'une minute, entre-

Volcan prodigieux.

Sa Description.

DAMPIER. 1700.

les intervalles des secousses. Elles n'étoient pas toutes de la même force ; mais les plus foibles jettoient quantité de feux, & les autres produisoient une grosse flamme, d'une hauteur surprenante, accompagnée d'un épouvantable mugissement. On voyoit alors une grande traînée de feu, qui couroit jusqu'au pied de la Montagne, & même jusqu'au rivage. C'étoit de sa trace, qu'on voyoit sortir, pendant le jour, beaucoup de fumée, qui venoit sans doute de la matiere sulphureuse qu'on avoit vûe sortir en flamme pendant la nuit, & qui augmentoit ou diminuoit suivant la quantité de cette matiere. Le soupirail du Volcan étant au Sud, on cessa d'appercevoir le feu, lorsqu'on fut à l'Ouest de l'Isle. Sa position est à cinq degrés vingt-trois minutes de latitude Méridionale, & à trois cens trente-deux milles Ouest du Méridien du Cap Saint Georges (25).

Passage découvert par Dampier.

La Partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée n'est éloignée que de quarante milles à l'Ouest de cette étendue de Pays. Quoiqu'elle s'y trouve jointe dans les Cartes, Dampier trouva ici un passage entre deux, avec quantité d'Isles, dont les plus grandes sont au Nord de ce Détroit. Le Canal est bon entre les Isles & la Terre, à l'Est. Cette Partie Orientale de la Nouvelle Guinée est haute & montagneuse. Elle se termine, au Nord-Est, par un grand Promontoire, que Dampier nomma le Cap du Roi Guillaume. Il y apperçut de la fumée en divers endroits ; & l'ayant laissée à la gauche du Vaisseau, il suivit la Côte à l'Est, qui se termine par deux Caps, éloignés entr'eux de six ou sept lieues. Dans l'enceinte de chacun, deux belles Montagnes s'élevent par degrés depuis le rivage. Elles sont entremêlées de Bois, dont les arbres sont fort verds, & de Champs que l'Auteur compare aux Prés les plus unis d'Angleterre.

Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier.

Cap de Glocester & Cap d'Anne.

Après avoir tourné vers les Isles, l'Equipage eut long-tems les yeux fixés au Nord, sans y pouvoir découvrir aucune Terre ; ce qui fit conclure, avec certitude, qu'on avoit passé au travers d'un Canal, & que l'étendue de Pays qui est à l'Est ne touche pas à la Nouvelle Guinée. Dampier en prit droit de lui donner le nom de Nouvelle Bretagne. Il donna celui de Glocester au Cap Nord-Ouest, & celui d'Anne au Cap Sud-Ouest. Le corps de cette grande Isle, qu'il nomma la Nouvelle Bretagne, est à quatre degrés de latitude Méridionale. Sa partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes ; & celle qui est le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue, de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes Vallées, qui paroissent aussi fertiles que les Montagnes. Les arbres, dans la plûpart des cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus ; les Habitans en grand nombre, de belle taille, robustes, & naturellement fort hardis. A juger des productions du Pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette Région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre Partie du Monde, & qu'il ne seroit pas difficile de lier un Commerce reglé avec les Habitans. Mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter (26).

Jugement de l'Auteur sur la Nouvelle Bretagne.

(25) *Ibidem*, pages 100 & 101.

(26) *Ibidem*, pages 102 & précédentes.

Dampier. 1700.

Le lendemain, se trouvant à l'Ouest de l'Isle Brûlante, il continua sa route au Sud, vers une Isle haute, & longue de dix ou douze lieues, qu'il nomma l'Isle du Chevalier Rook. Il vit aussi quelques autres Isles à l'Ouest. La nécessité de se radouber lui en fit choisir une petite, au Nord-Ouest, assez près de la longue, qu'il avoit devant lui; & s'étant assuré d'un bon mouillage, entre trente & quarante brasses, dans l'enceinte d'une chaîne de Rochers, qui forme une demie-Lune du Nord de l'Isle au Sud-Est, il prit la résolution de s'y arrêter. Mais un travail, dont il prévit la longueur, lui fit bientôt craindre de ne pouvoir tenir ce Parage, parce que les vents d'Ouest souffloient déja. Il se vit obligé de lever l'ancre, le sixiéme jour, & de tourner vers deux Isles, l'une à quatre lieues de l'autre, pour traverser le Canal qui les sépare. Il nomma la plus Méridionale, l'Isle Longue, à cause de sa longueur, qui est bornée à chaque bout par une haute Montagne. La plus Septentrionale, est ronde & haute. Elle s'éleve, au sommet, en plusieurs Pointes, qui ont quelque ressemblance avec une couronne; ce qui lui fit donner le nom d'Isle de la Couronne. Ces deux Isles forment une très-agréable Perspective, entremêlée de Champs & de Bois, dont les arbres sont extrêmement verds & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Celle de la Couronne est environnée de Bancs & de quantité de Rochers, qui s'avancent plus d'un mille en Mer. Le même jour, on découvrit une autre Isle au Nord-Ouest Quart d'Ouest; & passant à son Nord, on apperçut une ouverture d'environ deux lieues, qui la sépare à l'Ouest, d'une autre, avec laquelle on l'avoit crue jointe dans l'éloignement.

Isle Longue.

Isle de la Couronne.

Autres Isles sans noms.

Le Mardi, second jour d'Avril, on vit à l'Ouest une Isle haute & pointue, qui sembloit jetter de la fumée, du sommet d'une Montagne. Le 3, on passa au Nord de l'Isle Brûlante, sans en voir la flamme, parce que le soupirail est au Sud. Ensuite on découvrit trois autres Isles, & quelques Terres au Sud, sans pouvoir distinguer si c'étoit des Isles ou une partie du Continent. Toutes ces Isles sont hautes, remplies de beaux arbres, & d'agréables Savannes, sans en excepter l'Isle Brûlante, dont le terroir est fort beau jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. On vit encore une autre Isle, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée, qui s'évanouit presqu'aussi-tôt. On apperçut aussi, entre les Isles, trois petits Vaisseaux garnis de voiles, dont il avoit paru jusqu'alors que l'usage étoit tout-à-fait inconnu aux Habitans de la Nouvelle Bretagne.

Le temps devenoit fort variable; tantôt clair, tantôt couvert de nuages, rouges ou noirs, qui finissoient par des vents orageux, ou par de grosses ondées de pluies. Dampier crut son Vaisseau menacé d'une Trombe, qui lui parut plus surprenante que toutes celles qu'il avoit vûes. Il la décrit avec admiration. » Un quart d'heure après le lever du Soleil, il étoit tombé » une grosse pluie au-dessus du vent. Un Matelot s'écria tout d'un coup » qu'il voyoit quelque chose d'extraordinaire, qu'il ne pouvoit distinguer. » Bientôt on apperçut clairement une Trombe, qui se formoit à un quart » de mille du Vaisseau, & contre le vent. On redoubla de voiles pour » l'éviter. Elle vint avec une extrême vîtesse; & sans qu'on vît le nuage » qui la causoit, elle attira une colonne d'eau, à la hauteur de six ou sept

Trombe surprenante.

DAMPIER. 1700.

» verges. Dans l'espace de quatre ou cinq minutes, elle fut à la longueur » d'un cable du Vaisseau, où cette dangereuse proximité répandit beaucoup » d'effroi. Dampier vit alors la longue traînée d'un nuage pâle, qui éle- » voit l'eau, & qui étoit aussi large qu'un Arc-en-ciel. L'extrêmité supé- » rieure étoit fort haute, mais sans aucune apparence de noirceur; ce qui » fit le principal étonnement de tous les anciens Matelots. Elle passa sous » le vent, à fort peu de distance; & crêvant ensuite, elle ne produisit pas » d'autre effet qu'une grande agitation de l'air, qui se fit vivement sentir » autour du Vaisseau (27)

Les Courans étoient très-rapides à l'Est ou à l'Ouest, quoiqu'on ne fût jamais à plus de vingt lieues de la Terre; & comme il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent venir du rivage, Dampier conclut, avec beaucoup de vraisemblance, que la Terre est ici séparée, c'est-à-dire, qu'il y a un Passage au Sud, & que depuis le Cap Guillaume, on ne voit qu'une Isle, séparée de la Nouvelle Guinée par quelque Détroit, comme la Nouvelle Bretagne. Cependant il ne donne cette idée que pour une conjecture (28).

Odeur de l'Isle Guillaume.

Le 14, passant à la hauteur des Isles de Schouten & de la Providence, il eut toujours un Courant fort rapide, qui portoit au Nord-Ouest. Le 17, on vit, sur le Continent, une haute Montagne, qu'il n'avoit point encore apperçue, & dont la pointe exhaloit beaucoup de fumée. L'après-midi, on découvrit l'Isle du Roi Guillaume; & le calme ayant arrêté le Vaisseau pendant toute la nuit à deux milles du rivage, on ne cessa point de sentir une odeur très-agréable. Le lendemain, à deux lieues de la même Isle vers l'Ouest, on trouva des tournans si dangereux, que le Vaisseau y pirouettoit sans aucun vent. On ne put s'en tirer qu'à la faveur d'un souffle assez vif, qui se leva tout d'un coup. Ces Tournans n'étoient pas fixes dans un même lieu. Ils sembloient voltiger de la maniere la plus étrange, & l'on y voyoit quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, qui portoit à croire qu'elle se précipitoit dans un gouffre. Dampier y fit jetter la sonde; mais elle ne trouva point de fond. Le 18, on se vit au Sud du Cap Maho. Suivant le dernier calcul de l'Auteur, il est à cinquante minutes de latitude Méridionale, & à douze cens quarante-trois milles du Cap Saint George. L'Isle de Saint Jean est à quarante-huit milles à l'Est de ce dernier Cap. Ainsi, joignant cette distance à celle qui est entre ces deux Caps, c'est douze cens quatre-vingt-onze milles, & le terme le plus éloigné où Dampier eut porté sa course à l'Est. En allant, il avoit compté que la distance Méridienne entre le Cap Saint George & le Cap Maho, étoit de douze cens quatre-vingt-dix milles; mais, à son retour, il n'en trouva que douze cens quarante-trois, c'est-à-dire quarante-sept milles de moins. Il croit pouvoir attribuer cette différence aux Courans, qu'il eut à combattre en revenant sur ses traces. L'Isle du Roi Guillaume est à vingt & une minutes de latitude Méridionale, & se fait voir distinctement lorsqu'on est à la hauteur du Cap Maho.

Tournans extraordinaires.

Dernier terme de Dampier à l'Est.

Le lendemain, à la vûe d'une grande ouverture dans les Terres, & d'une Isle qui se présenta au côté Méridional, il y fit voile, dans l'espérance d'y jetter l'ancre. Mais, à deux lieues de cette Isle, un vent d'Ouest,

(27) *Ibid.*, page 106.

(28) Page 107.

qui lui boucha directement l'ouverture, l'obligea de gouverner au Nord. Il y vit plusieurs Bayes profondes, où les vagues formoient beaucoup d'écume. La sonde n'y trouva point de fond, & l'on reconnut que l'agitation des flots ne venoit que d'une marée.

Dampier. 1700.

Enfin le vent, qui sembloit tourner à l'Est, comme on devoit s'y attendre dans cette saison, détermina Dampier à regler sa route suivant les circonstances, plutôt que de revenir, par le même chemin, contre la Mousson, qui ne pouvoit manquer de lui être long-temps opposée. Il avoue néanmoins qu'il connoissoit les dangers de la route qu'il avoit déja faite, & qu'il ignoroit ce qu'il avoit à craindre dans celle qu'il vouloit entreprendre.

Son retour par une route inconnue.

» Je me voyois, dit-il, dans un Canal de huit ou dix lieues de large, » avec une rangée d'Isles au Nord, & une autre au Sud, sans y pouvoir » trouver de fond. Le 22 d'Avril, j'envoyai ma Chaloupe vers une des » Isles du Nord, & je suivis la même route avec le Vaisseau. Mes gens » y trouverent fond, à la longueur d'un cable de terre; mais ils tomberent ensuite entre des Rochers de Corail. Ils ne virent pas d'autres Oiseaux, à terre, qu'une Perruche, bigarrée de diverses couleurs, ni d'autre » eau que celle d'un Etang salé. Cette Isle est d'une hauteur médiocre, » fort pierreuse, & couverte de grands arbres, dont les racines courent » nues le long des Rochers. Le 24, après avoir passé sur un Banc, où » nous n'avions que cinq brasses & demie d'eau, & d'où je fus obligé » de nous faire touer par la Chaloupe, nous trouvâmes d'étranges marées, » qui formoient des Courans, & qui enfloient les vagues avec tant de » bruit, qu'on les entendoit venir d'un mille. La Mer paroissoit entrecoupée autour du Vaisseau, & s'agitoit si violemment, qu'il n'obéissoit » pas au gouvernail. Ces refreins duroient environ dix ou douze minutes. » Ensuite, les flots devenant aussi calmes que l'eau d'un Etang, je fis » jetter plusieurs fois la sonde : on ne trouva point de fond. Mais je ne » m'apperçus point que toutes ces inégalités nous eussent fait dériver. Pendant le cours d'une nuit, nous essuyâmes plusieurs de ces étonnantes marées, qui venoient toutes de l'Ouest; & comme le vent souffloit du » même côté, nous les entendions long-temps avant qu'elles arrivâssent » jusqu'à nous. Elles étoient d'une grande étendue, du Nord au Sud; mais » je remarquai qu'elles n'avoient pas plus de deux cens verges de l'Est à » l'Ouest. Elles rouloient avec une extrême vîtesse; & lorsqu'elles s'approchoient du Vaisseau, nous avions de grosses lames, mais qui ne brisoient pas.

Peintures de sa situation.

Dans une situation si nouvelle pour le Capitaine & pour les plus anciens Matelots, tout le monde se crut fort heureux, le 26, de découvrir l'Isle de Ceiram. Les refreins étant devenus plus foibles, on rangea cette Isle vers l'Ouest, pour y chercher quelque Havre. Le 27, en gouvernant vers la Pointe Nord-Ouest, on laissa, droit à l'Ouest, une petite Isle nommée Bonao. La variation Orientale étoit ici de deux degrés quinze minutes. Dampier fit mouiller, à peu de distance du rivage. La Terre est basse, marécageuse, & couverte de Bois. On découvroit deux Rivieres, qui couloient à cent pas l'une de l'autre. L'une venoit de l'intérieur de l'Isle,

Isles de Ceiram & de Bonao.

DAMPIER. 1700.

vis-à-vis le Vaisseau ; & l'autre, qui partoit du Sud, rouloit ses eaux le long du rivage, à fort peu de distance de la Mer. On fit de l'eau dans la plus Septentrionale, qui est la plus grosse. Les arbres voisins ne sont, ni fort gros, ni fort hauts. Dampier ne trouva dans leurs feuilles, ni dans leurs fruits & leurs Bayes, aucune ressemblance avec les especes qu'il connoissoit. Il ne vit point d'Animaux à quatre pieds ; mais il trouva des Pigeons, des Perroquets, des Cokadores, & quantité d'Oiseaux qui lui étoient inconnus. Un de ses Chasseurs en tua deux, dont le corps étoit noir & la queue blanche. Leur grosseur étoit celle d'une Corneille. Ils avoient le cou assez long, & couleur de saffran. Leur bec ressembloit à la corne d'un Bélier. Ils avoient la jambe courte & forte, les pieds de Pigeon, & les aîles d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol. Ils se nourrissent de Bayes sauvages & se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de si bon goût, qu'il paroît regretter de n'avoir vû de ces Oiseaux qu'à Ceiram & dans la Nouvelle Guinée.

Oiseaux singuliers de l'Isle de Ceiram.

Bonao est une petite Isle, à quatre lieues de la Pointe Nord-Ouest de Ceiram, qui, dans sa petitesse, se trouve arrosée par une belle Riviere. Les Hollandois y ont un Etablissement ; & quoique detestés par les Ceiramois, ils occupent, malgré ces Insulaires, la Pointe la plus Occidentale de leur Isle.

Dampier, ayant remis à la voile, ne put passer, comme il se l'étoit proposé, entre Ceiram & Bonao. Il fit route vers le Nord ; & le lendemain, à l'approche de l'Isle de Bouro, il fut agréablement surpris de l'excellente odeur, qui s'exhaloit de cette Isle. Mais un Courant, qui portoit à l'Ouest, lui faisant craindre d'approcher trop de la Terre, il tourna au Sud, pour passer entre Bouro, à l'Ouest, & Kilang, à l'Est ; après quoi, il eut, pendant plusieurs jours, un Courant, qui portoit au Sud, avec assez d'impétuosité pour causer beaucoup d'agitation dans les flots. Le 14, on découvrit l'Isle Misacombi, que plusieurs Cartes nomment Omba. Sa longueur est d'environ vingt lieues, sur cinq ou six de large. Elle est montagneuse, avec un agréable mêlange de Champs & de Bois ; mais Dampier n'y vit aucune trace d'Habitans. Au contraire, l'Isle Pentare, qu'on apperçoit, à son Ouest, offre un grand nombre de Maisons dans les Terres, & quantité de Plantations sur le rivage. Il passa, le jour suivant, entre Pentare & une autre Isle, qu'il nomme Laubana, favorisé par un Courant, qui le portoit au Sud. » Dans ces Mers, dit-il, on trouve ordinairement, près du rivage, » une marée qui porte au Nord ou au Sud, suivant la situation de la Côte ; » mais celle qui tourne au Nord ne monte pas plus de trois heures en douze, & n'a que peu de force. Elle ne sert même quelquefois qu'à rallentir le Courant opposé, qui monte avec beaucoup de violence, surtout » dans les passages étroits, tels qu'ils sont entre deux Isles (29). A sept ou huit lieues des deux dernieres, on découvrit, à l'Ouest, une haute Montagne, ronde & pointue, du sommet de laquelle il sortoit de la fumée, comme d'un Volcan. Trois autres Montagnes, fort hautes & fort pointues, se

Isle de Misacombi ou d'Omba.

Observation sur les marées.

(29) *Ibidem*, page 118.

présentent des deux côtés du Volcan ; deux à l'Est, & l'autre à l'Oüest.

DAMPIER. 1700.

On se retrouva, le 18 de Mai, à la vûe de Timor ; & bientôt dans la Baye d'Anabao, où, la Mousson ayant causé beaucoup de désordre, on fit de l'eau fort bourbeuse, mais douce & de fort bon goût. On y trouva quinze minutes de variation Occidentale. L'Isle Rotte, qu'on rangea le lendemain après avoir levé l'ancre, est haute & couverte de bois ; mais les arbres y paroissoient aussi petits que des buissons, & toutes les Savannes y étoient séches & brûlées ; effet apparemment de la derniere Mousson. Le jour suivant, Dampier se promettoit d'arriver avant la nuit, à l'Oüest de toutes les Isles. Cependant, ayant recommencé le soir à découvrir la Terre, au Sud-Oüest-Quart à l'Oüest, il observe qu'on trouve ici plus d'Isles qu'il n'y en a de marquées dans aucune Carte. Aussi fut-il obligé de courir plus à l'Oüest, pour se dégager tout-à-fait des Terres (30).

Isle Rotte.

Retour de Dampier dans sa Patrie.

Il ne lui arriva, dit-il, rien de considérable jusqu'au 23 de Juin, qu'étant sur la Côte de Java, & se trouvant à la vûe de l'Isle du Prince, il vérifia, par ses calculs, qu'entre Timor & cette Isle la distance est de quatorze degrés trente-deux minutes. Son séjour, à Batavia, jusqu'au 17 d'Octobre, n'a rien de plus intéressant que sa route, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & de-là jusqu'à l'Isle de l'Ascension, où il arriva le 23 de Février 1701 (31). Mais, le jour d'auparavant, il s'étoit fait, à son Bord, une si grande voye d'eau, que malgré tous les soins qu'on employa pour la fermer, il se vit dans la triste nécessité de se faire transporter à terre avec ses gens, & tout ce qu'il put sauver du naufrage. Le reste de son Journal, qui sert à faire connoître les ressources qu'une Isle si nue peut offrir aux gens de Mer, dans le plus grand malheur qu'ils ayent à redouter, auroit moins de grace dans mes termes que dans les siens.

Son naufrage dans la Baye de l'Isle de l'Ascension.

Ressources qu'il trouve dans cette Isle.

Lorsque je ne vis plus rien à me promettre, du travail, ni de l'industrie, je fis porter une petite ancre au rivage de la Baye, pour touer mon malheureux Bâtiment jusqu'à trois brasses & demie d'eau. Après l'avoir bien amarré, je fis faire un Radeau, sur lequel nos coffres & nos lits furent trans-

(30) Comme tous ses soins se rapportent à l'utilité de la Navigation, il croit important d'avertir que le 26 de Mai, il eut un Courant très fort, qui tournoit au Sud, sans qu'il puisse dire exactement sur quel point. Par la ligne des Minutes, tout son sillage n'étoit que de quatre-vingt-deux milles ; & par observation, la différence de latitude, depuis le 23, à midi, étoit de cent milles, c'est-à-dire, dix-huit milles de plus que tout le sillage. D'ailleurs la route, sans rien compter pour la dérive, étoit Sud dix-sept degrés Oüest, ce qui ne donne que soixante-seize milles de différence de latitude ; c'est-à-dire, vingt-quatre milles de moins qu'il n'avoit trouvé par observation. Au reste, il s'attendoit au Courant qu'il trouva au Sud, parce qu'il y en a toujours un entre Timor & les Isles situées à son Oüest. Il est aussi probable, ajoûte-t-il, qu'il y en a un dans tous les autres Canaux, entre les Isles, même depuis l'Est de Java, jusqu'au bout de cette rangée d'Isles, qui court à l'Est & à l'Oüest de Timor. Le 27, il trouva que les dernieres vingt-quatre heures, il avoit été neuf milles moins au Sud, que la ligne des Minutes ne donnoit ; d'où il conclut qu'il étoit hors du Courant, qui portoit au Sud. Il vit ici quantité d'Oiseaux du Tropique, & la variation Occidentale étoit de cinq degrés trente-huit minutes. Mais il trouva qu'elle augmentoit beaucoup, à mesure qu'il avançoit vers l'Oüest. *Ibidem, pages 122 & suivantes.*

(31) Le 29 de Novembre, au matin, un Emerillon vint planer au-dessus du Vaisseau, & se percha sur la vergue du mât de Misene, où il fut pris. La Terre la plus proche étoit Madagascar, à cent cinquante lieues.

DAMPIER. 1701.

portés. La plûpart de mes gens se rendirent dès le soir au rivage. Pour moi, j'attendis, avec mes Officiers, jusqu'au matin du jour suivant; & je fis alors détacher les voiles, pour nous servir de Tentes. J'avois envoyé, à terre, deux Tonneaux d'eau, avec un sac de riz pour notre usage commun; mais, en y arrivant, je trouvai qu'une bonne partie de cette foible provision avoit disparu.

Quelques recherches firent heureusement découvrir, dans l'Isle, une source d'eau douce, à huit milles du lieu où nous avions dressé nos Tentes, au-delà d'une fort haute Montagne, qu'on ne peut traverser qu'en grimpant. On trouva aussi de fort bonnes Tortues, à peu de distance. Avec ces deux secours, nous nous vîmes du moins sans crainte, du côté de la soif & de la faim. Le 27, je partis avec mes Officiers, pour visiter la fontaine. Nous passâmes la nuit en chemin. Cette eau douce, est au Sud-Est de la Montagne, à un demi mille du sommet. Nous trouvâmes, aux environs, quantité de Chevres & d'Ecrevisses de terre; mais les brouillards, qui s'y élevent continuellement, rendent l'air très froid & fort mal sain. A deux milles au Sud Est de la source, nous vîmes trois ou quatre petits arbres, sur l'un desquels on distinguoit la figure d'une ancre, taillée dans l'écorce, avec un bout de cable & le nombre Romain de l'année M. DC. XLII. Cinquante ou soixante pas plus loin, nous trouvâmes un endroit fort commode, pour se mettre à l'abri du mauvais tems. L'air y étoit pur. On pouvoit se loger en grand nombre dans les Cavernes des Rochers; & l'on voyoit, aux environs, des Chevres, des Ecrevisses de terre, des Buses & des Guerriers. Plusieurs Matelots prirent le parti d'y faire leur demeure. Quelques jours après, ils découvrirent, de cette retraite, deux Vaisseaux, qui sembloient venir vers l'Isle. Aussi-tôt qu'ils m'en eurent informé, je fis tourner, sur le dos, une vingtaine de Tortues, pour me concilier la faveur des Equipages dont j'attendois l'arrivée; mais ces deux Bâtimens ayant disparu le matin, on remit les Tortues en liberté.

Vaisseaux qui le ramene en Angleterre.

On ne vit plus de Vaisseaux jusqu'au 2 d'Avril, qu'il en parut onze au-dessus du vent de l'Isle, mais qui passerent sans y mouiller. Le lendemain quatre autres vinrent toucher dans la Baye. Ils étoient Anglois, Dampier monta sur un Vaisseau de Roi, qui se nommoit l'Anglesey, avec trente-cinq hommes de son Equipage, dont le reste fut distribué sur deux autres Vaisseaux de guerre, & retourna heureusement dans sa Patrie.



DESCRIPTION
DE L'ISLE DE TIMOR.

L'AFFECTATION des Hollandois, à fermer l'accès de cette Isle aux Vaisseaux de toutes les autres Nations, est seule capable d'exciter la curiosité pour une description à laquelle ils n'ont point de part, & dont la fidélité seroit peut-être suspecte, si c'étoit l'ouvrage de leurs Voyageurs.

Grandeur & position de Timor.

Dampier, qui avoit parcouru l'Isle entiere, lui donne environ soixante & dix lieues de long, sur quinze ou seize de largeur. Elle est située, dit-il, à peu près au Nord-Est & au Sud-Ouest; & son milieu est presqu'à neuf degrés de latitude Méridionale. Elle n'a point de Rivieres navigables, ni beaucoup de Havres; mais on y trouve un grand nombre de Bayes, où les Vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons. La Côte est saine; c'est-à-dire, sans Rochers & sans Bas-fonds. Elle n'a même aucune Isle qu'on ne découvre, & qu'on ne puisse éviter facilement.

Canal qui la sépare d'Anabao.

Celle d'Anabao, qui la couvre, au Sud-Ouest, est une Isle haute, longue de dix ou douze lieues, & large de quatre; séparée de l'autre par un Canal d'environ dix lieues de longueur, & si profond que toutes sortes de Bâtimens y peuvent passer, mais qui n'ayant, en quelques endroits, qu'une lieue de large, n'est pas marquée dans la plûpart des Cartes; ce qui a fait croire long-temps qu'Anabao faisoit partie de l'Isle de Timor. Ce Canal n'a qu'une petite marée, dont le flux porte au Nord. A l'extrêmité, vers le Nord-Est, on trouve deux petites Pointes de terre, qui ne sont pas à plus d'une lieue l'une de l'autre, & dont la Méridionale, qui appartient à Timor, se nomme Cupang. Celle, qui lui est opposée, termine l'Isle d'Anabao, dont la Côte s'étendant de-là vers le Nord, l'espace de deux ou trois lieues, fait une grande ouverture vers la Mer, & se recoube ensuite vers l'Ouest. Après avoir passé ces deux Pointes, on entre dans une Baye, qui n'a pas moins de huit lieues de long, sur quatre de large, & dont le côté Méridional borne plusieurs petites Anses.

Disposition de ses Côtes & de ses Bayes.

Fort Hollandois de la Concorde.

C'est dans cette Baye, une lieue à l'Est de la Pointe de Cupang, que les Hollandois ont un Fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti sur un Rocher qui touche au rivage. Une petite Riviere d'eau douce, qui coule à l'Est du Fort, offre un Pont de bois fort large, qui lui sert d'entrée. Au-delà de la Riviere est une petite Baye sabloneuse, où se retirent les Chaloupes & les Barques des Insulaires, que le Commerce amene au Comptoir de la Compagnie Hollandoise. Les Directeurs ont, à cinq cens pas de la Mer, & à deux cens du Pont, un beau Jardin, fermé d'excellens murs de pierre, où l'on voit en abondance toutes sortes de fruits & de légumes. Il est accompagné d'un grand Enclos pour les Bestiaux, après lequel on trouve un assez gros Village, composé d'un mélange d'Insulaires

Description de l'Isle de Timor.

& d'autres Indiens, attachés au service de la Compagnie, ou dévoués à ses interêts. La Garnison du Fort est de quarante Soldats. Il n'a pas d'Edifices plus remarquables que son Eglise, qui est assez proprement entretenue. Quatre pieces d'Artillerie, qu'on découvre sur la pointe d'un Bastion, font juger que les autres ouvrages n'en sont pas plus mal pourvûs.

Isle de la Baye.

Au-delà du Fort, le rivage s'étend l'espace d'environ sept lieues, jusqu'au bout de la Baye, qui n'en a pas alors plus d'une demie en largeur. Là il tourne au Nord, & du Nord à l'Ouest, formant le côté Méridional. A distance égale, entre le Fort & l'extrêmité de la Baye, on rencontre une petite Isle, à l'Ouest de laquelle le rivage forme insensiblement un coude, & se termine enfin par une Pointe de terre, qui s'avance d'un mille, environnée de Brisans dans la haute marée, mais seche après le reflux. Vis-à-vis de cette Langue, à un demi mille de distance, & à l'Ouest des Brisans, est une autre Isle, assez haute, pierreuse & couverte d'arbres, d'où sort une chaîne de Rochers de corail, qui ne laissent qu'un petit Canal entre les deux Isles. Une lieue au-delà de la derniere, on en trouve une troisiéme, basse, petite & sabloneuse, d'où l'on compte environ trois lieues jusqu'au Fort Hollandois, & trois lieues & demie jusqu'au Cap Sud-Ouest de la Baye. Les Vaisseaux, qui tiennent cette route, doivent passer entre cette petite Isle & la premiere Pointe, avec beaucoup d'attention à ranger l'Isle de près.

Elle se nomme Babao. Ses commodités.

Cette Baye a toutes sortes de profondeurs, depuis trente brasses jusqu'à trois, & présente par-tout un bon fond de vase. C'est le meilleur abri, que l'Isle de Timor ait contre tous les vents. Mais depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, pendant les vents du Sud, ou même les brises de Mer & de Terre, le plus sûr est de mouiller du côté du Fort; au lieu qu'à l'arrivée des vents du Nord, le meilleur ancrage est entre les deux Isles pierreuses, sur dix-neuf ou vingt brasses d'eau. On y est également en sûreté contre les vents & les flots. Le seul mal, qu'on y ait à redouter, vient des Vers, dont cette Mer est remplie, & qui exposent un Vaisseau à d'autres dangers. Ce mouillage se nomme Babao. On n'y manque pas d'eau douce pendant la saison des pluies; parce que la moindre ravine en amene beaucoup au rivage. Dans les temps secs, on est réduit à suivre les Bufles, les Porcs sauvages, & d'autres Animaux, pour découvrir les Etangs & les creux où la soif les conduit soir & matin. Mais on en tire un avantage, qui est de les tirer facilement, & d'en rapporter un bon nombre, du moins lorsque les Chasseurs sont assez bien armés pour se défendre contre les Insulaires; car ces Barbares n'apperçoivent pas plutôt un Vaisseau dans la Rade, que s'approchant des Côtes, d'où leurs habitations sont éloignées, ils massacrent sans pitié tous les Européens qu'ils trouvent à l'écart. On ne manque point, dans cette Baye, de Tortues, d'Huitres, & de plusieurs sortes de Poisson, qu'on prend facilement avec la senne.

Depuis la Pointe Nord-Est de la même Baye, du côté Septentrional de l'Isle, le rivage court Nord-Nord-Est, l'espace de quatre ou cinq lieues; ensuite, Nord-Est ou plus à l'Est; quatorze ou quinze lieues à l'Est de Babao,

on

on rencontre une Pointe, qui ressemble au Cap de Flambourg pour ceux qui sont fort près de la terre, mais qu'on prendroit pour une Isle, lorsqu'on en est éloigné de l'un ou de l'autre côté. Quatre lieues plus loin, à l'Est, on en découvre une autre, à côté de laquelle s'éleve une petite Isle, qui couvre l'entrée d'une Baye assez profonde & sabloneuse, où les Vaisseaux peuvent trouver un abri, à l'Est, d'une Pointe, qui vient en talus des Montagnes, & qui a, des deux côtés, un fort joli Vallon. Elle offre de l'eau douce, en deux ou trois endroits; &, dans les grandes marées, on est surpris d'y voir des bouillonnemens, qui ne viennent que du choc des vagues. En continuant de gouverner, à l'Est entre la petite Isle & la Côte, on arrive cinq ou six lieues plus loin, à la vûe d'une grande Vallée. Ensuite, on apperçoit bientôt quelques Maisons, au-delà desquelles on découvre une Baye; mais il est dangereux de mouiller ici, avant que d'avoir doublé la Pointe suivante, après laquelle on voit un plus grand nombre de Maisons. C'est un Etablissement Portugais, éloigné de Babao d'environ seize lieues. On y peut jetter l'ancre en sûreté, sur vingt ou trente brasses d'eau, vis-à-vis des Maisons, & le plus près de leur Ouest qu'il est possible. Ce quartier se nomme *Laphao*. La Ville est composée de quarante ou cinquante Maisons, dont chacune a son Enclos, rempli d'arbres fruitiers, tels que des Tamarins, des Cocotiers & des Toddis. Chaque Enclos a son puits. Une Eglise, à demi ruinée, fait le principal ornement de la perspective. Assez près du rivage, une mauvaise Plateforme, accompagnée d'un petit Edifice, soutient six canons de fer, montés sur des affuts pourris; & quelques hommes y font la garde (32).

Description de l'Isle de Timor.

Quartier, & Ville Portugaise de Laphao.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuse des Habitans de Laphao. » La plûpart, dit-il, sont nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, » & le visage couleur de cuivre jaune. Leur langue est le Portugais. » Ils se disent Catholiques Romains, & ne se font pas moins honneur de » leur Religion que de leur origine. Ils se fâcheroient beaucoup, contre ceux » qui leur refuseroient le nom de Portugais : cependant je n'en vis que » trois, qui méritassent le nom de *Blancs;* deux desquels étoient Prêtres. Ils ont trois ou quatre petits Bâtimens, qui servent à leur Commerce avec les Insulaires, & qu'ils envoyent même jusqu'à Batavia, pour en tirer des Marchandises de l'Europe. L'Isle leur fournit de l'or, de la cire & du bois de sandal. Quelques Chinois, qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites Jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soies, &c, & qui prennent d'eux en échange, de l'or pur, tel qu'on le trouve sur les Montagnes, du bois de sandal, de la cire & des Esclaves. Il leur vient quelquefois aussi un Vaisseau de Goa. Tous les Bâtimens, que le Commerce amene à Laphao, commencent à s'y rendre vers la fin de Mars, & ne s'y arrêtent jamais au-delà du mois d'Août. Aussi-tôt, que les vents du Nord-Nord-Ouest commencent à souffler, il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puissent résister à leur violence. Dans la Mousson même du Sud-Sud-Est, qui est la plus favorable, & qui dure depuis le mois de

Portrait des Habitans.

Leur Commerce.

Difficulté des Moussons.

(32) *Ubi suprà*, pages 43 & suivantes.

Mars jusqu'au mois de Septembre, on est obligé de s'amarrer avec trois cables ; deux vers la terre, à l'Est & à l'Ouest, & le troisiéme vers la Mer ; parce que les vents les plus impétueux sont alors de terre. D'ailleurs leur différence est grande, des deux côtés de l'Isle. Ceux du Sud sont foibles sur la Côte Méridionale, & très rudes sur la Côte du Nord. C'est en Octobre que les tempêtes commencent sur la premiere ; au lieu que sur l'autre, elles n'arrivent qu'au mois de Décembre.

Indépendance des Portugais de Timor.

Les Portugais ont un autre Etablissement, qu'ils nomment *Porta-nova*, au bout Oriental de l'Isle de Timor, où leur Gouverneur général fait sa résidence ; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le second rang. On assura Dampier que dans l'espace de vingt-quatre heures, ils pouvoient assembler cinq ou six cens hommes, bien armés de fusils, d'épées & de pistolets. Quoiqu'ils se reconnoissent Sujets du Portugal, leur situation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vûs pousser la hardiesse, jusqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportoient des ordres du Viceroi de Goa. Comme ils ne font pas scrupule de s'allier avec les femmes de l'Isle, cette indocilité ne fait qu'augmenter, à mesure qu'ils se multiplient, & que leur sang s'éloigne de sa source.

Port de Ciccale.

De Laphao, le rivage court Est-Quart-de-Nord-Est, l'espace d'environ quatorze lieues, & s'ouvre par plusieurs Bayes sabloneuses, où les Vaisseaux peuvent mouiller. On trouve, à cette distance, un petit Port nommé Ciccale, d'où l'on compte soixante lieues, jusqu'à l'extrêmité Sud-Ouest de l'Isle. On l'avoit beaucoup vanté à Dampier ; mais l'embouchure en est fort étroite ; il est exposé aux vents du Nord, & tous ses avantages consistent dans deux chaînes de Rochers, qui servent à rompre les vagues, aux deux Pointes de l'Est & de l'Ouest.

L'Isle de Timor est divisée en plusieurs Royaumes.

Leurs Noms.

L'Isle de Timor est divisée en plusieurs Royaumes, dont chacun a son langage ; quoique la ressemblance de la figure, des usages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, semble prouver que tous ces Insulaires ont une origine commune. Les principaux de ces petits Etats se nomment Cupang, Amabie, Lortribie, Pobumbie & Namquimal ; auxquels on joint l'Isle, qui porte indifféremment le nom d'Anabao ou d'Anamabao. Chacun a son Roi ou son Sultan, qui jouit de tous les droits du pouvoir suprême, & dont les Sujets sont distingués en plusieurs ordres. La bonne intelligence est rare entre tous ces Princes. La Compagnie Hollandoise, qui a son Fort & son Comptoir dans le Royaume de Cupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs divisions ; tandis que vivant en paix avec chaque Puissance de l'Isle, elle tire tous les profits du Commerce. Le Roi de Cupang, ami particulier des Hollandois, est ennemi mortel de tous les autres Rois, qui sont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire, du Fort de la Concorde, un secours secret d'hommes & de munitions, qui lui est refusé en apparence, comme à tous ses Concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, & de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre est si cruelle de la part des Cupangois, que les Nobles du Pays mettent leur gloire à placer, sur des pieux, au sommet de leurs Maisons, les têtes des Ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les simples Soldats sont obligés de porter celles qu'ils

Guerres intestines, dont les Hollandois profitent.

Cruauté militaire.

peuvent abbattre aussi, dans des Magasins destinés à les recevoir. Le Village Indien, qui est voisin du Fort Hollandois, contient un de ces sanglans dépôts. On doit juger que la haine des Portugais, qui voyent leurs têtes menacées du même sort, ne tombe pas moins sur les Hollandois que sur le Roi de Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'Isle, s'ils en avoient la permission du Roi de Portugal; seule occasion, où le respect a la force de les arrêter. Mais il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des Soldats Européens, & sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs Ennemis. D'ailleurs, ils ont, à peu de distance (33), leur Etablissement de Solor, dont ils pourroient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi, dans l'Isle d'Ende, qui n'est pas plus éloignée; & leur Ville, qui se nomme Lorantuca, vers l'extrêmité Orientale de cette Isle, est mieux peuplée qu'aucune Place de Timor. Mais, loin de s'entreprêter de l'assistance, les Gouverneurs de leur Nation, dans ces deux Isles, se haissent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor font partie d'une chaîne d'Isles, situées au Nord de Timor. Dampier observe que dans le Canal qui les sépare, il y a, pendant toute l'année, un Courant qui tourne à l'Ouest; quoiqu'il y ait des marées proche de l'un & de l'autre rivage: mais comme le flux, qui court à l'Ouest, monte l'espace de huit ou neuf heures, & que le reflux n'est que de trois ou quatre, la haute marée, en quelques endroits, s'éleve de neuf ou dix pieds (34).

Description de l'Isle de Timor.

Bravades des Portugais.

Etablissement Hollandois de Solor.

Ende & autres Isles, au Nord de Timor.

Les Insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'une agilité singuliere; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur Nation, leur fait perdre les avantages qu'ils pourroient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de vivacité, suivant l'expression de Dampier, que pour la trahison & la barbarie. Leurs Habitations ne présentent que de la misere. Ils sont nuds, à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des sourcils, servent à leur couvrir le front. Elles sont si minces, & disposées avec tant d'art, qu'elles semblent enfoncées dans la peau. Cependant les fronteaux de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets, de feuilles entremêlées.

Portrait des Insulaires de Timor.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la saison seche, ils mettent le feu aux arbres & aux buissons, pour nettoyer leurs champs & les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluies. D'ailleurs le goût de la chasse, qui les occupe sans cesse, leur fait négliger leurs Plantations. Ils ne manquent point de Bufles, ni de Porcs

Leurs usages.

(33) A dix-huit degrés de latitude.

(34) *Ubi suprà*, page 56.

Description de l'Isle de Timor.

ſauvages. Leurs armes ne ſont que la lance & la zagaye, avec une ſorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur Religion. On l'aſſura qu'ils n'en avoient point (35). Il obſerve qu'à la faveur de la langue Malayenne, qui eſt en uſage dans toutes les Iſles voiſines, le Mahométiſme s'étoit répandu dans celles qui faiſoient quelque Commerce, avant que les Européens y fuſſent venus. C'eſt ainſi qu'il eſt devenu la Religion dominante de Solor & d'Ende : mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'Iſle de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois y ayent obtenu plus de faveur pour le Chriſtianiſme.

Propriétés de l'Iſle de Timor.

Tout le terrein de l'Iſle eſt inégal, c'eſt-à-dire, coupé par des Montagnes & de petites Vallées. Une chaîne de hautes Montagnes la traverſe preſque d'un bout à l'autre. Elle eſt aſſez bien arroſée, dans les tems mêmes de ſéchereſſe, par quantité de ruiſſeaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes Rivieres, parce qu'étant fort étroite, les ſources qui tombent de l'un ou de l'autre côté des Montagnes, ont peu de chemin à faire juſqu'à la Mer. Dans la ſaiſon pluvieuſe, les Vallées & les Terres baſſes ſont couvertes d'eau. Alors les ruiſſeaux paroiſſent autant de groſſes Rivieres, & les moindres caſcades ſe changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la Terre eſt preſque généralement ſabloneuſe, quoiqu'aſſez fertile & couverte de Bois. Les Montagnes ſont remplies de Forêts & de Savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans : dans la plûpart des autres, ils paroiſſent tortus, ſecs & flétris, & les Savannes ſont pierreuſes & ſtériles. Mais pluſieurs de ces Montagnes ſont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruiſſeaux, où les Inſulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Son or & ſon cuivre.

Arbres qui lui ſont propres.

Différentes ſortes de Mangles.

Arbre à Calebace.

Cotonier.

Carouges.

Il s'attacha particuliérement à connoître les arbres de l'Iſle. Elle en produit un grand nombre, qui lui étoient inconnus, & pour leſquels il ne ſe fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais, il vit des Mangles, blancs, rouges & noirs. Il vit le Maho; l'arbre à Calebace, qui eſt ici rempli de piquans, & qui s'éleve fort haut, en diminuant vers la pointe; au lieu que dans les Indes Occidentales, il eſt bas, & ſes branches s'étendent beaucoup en dehors; le Cotonier, qui n'eſt pas fort gros à Timor, mais qui eſt plus dur que celui de l'Amérique; deux ou trois ſortes de Carouges, différens de ceux qu'il avoit vûs dans d'autres lieux, & qui portent une grande fleur blanche, à laquelle ſuccede un fruit qui n'eſt pas doux.

Cana Fiſtula.

Le Cana-Fiſtula, qui eſt ici fort commun, a la groſſeur de nos Pommiers ordinaires; mais ſes branches ne ſont, ni épaiſſes, ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'Octobre & de Novembre. Ses fleurs reſſemblent beaucoup à celles de nos Pommiers, & ſont preſqu'auſſi grandes. Elles ſont d'abord rouges; mais lorſqu'elles ſont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréable. Le fruit, dans ſa maturité, eſt rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé, qui tire ſur le rouge. Les cellules du milieu

(35) *Ibid*, page 52.

ſont entr'elles à la même diſtance, que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve auſſi une petite ſemence plate. En un mot, il paroît de la même nature : cependant l'Obſervateur demeura incertain ſi c'eſt le véritable Cana-Fiſtula, parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

Description de l'Isle de Timor.

Tamarins ſauvages.

Il vit des Tamarins ſauvages, qui ne ſont pas ſi gros que les Tamarins francs, quoiqu'ils leur reſſemblent beaucoup par l'écorce & la feuille ; des Figuiers ſauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les Figues ne croiſſent point à part ſur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ſes groſſes branches, depuis la racine juſqu'au ſommet. Elles ſont, à peu près, de la groſſeur d'une Pomme ſauvage, verdâtres, & pleines de petits grains blancs, mais ſans ſuc & ſans goût. Le temps de leur maturité eſt le mois de Novembre.

Figuiers de Timor.

Arbre de Sandal.

Entre quantité d'arbres, qui peuvent ſervir à toutes ſortes d'uſages, on trouve, à Timor, le Sandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au Pin. Ils ont la tige droite & unie ; mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, péſant, & rougeâtre, ſurtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre ſortes de Palmiers, que Dampier n'avoit vûs dans aucun autre lieu. Les troncs de la premiere eſpece ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croiſſent vers le ſommet, comme celles du Cocotier ; & leur fruit reſſemble aux Noix de Coco ; mais il eſt plus petit, de figure ovale, à peu près de la groſſeur d'un œuf de Canne. La coquille en eſt noire & dure, avant ſa maturité. Il eſt rempli d'une chair ſi dure, qu'on ne ſauroit la manger ; & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les Noix de Coco. En meuriſſant, ſa coquille devient jaune, molle, charnue, & pleine de petites fibres : mais alors elle tombe, & pourrit à terre, où elle ſent fort mauvais.

Palmiers qui ne ſe trouvent qu'à Timor.

D'autres Palmiers ne ſont pas moins gros & moins hauts que les précédens : leur tronc, comme celui de tous les Palmiers, eſt droit & ſans branches juſqu'à la tête ; mais au lieu d'y jetter quantité de longues branches vertes, ceux-ci n'en ont que de courtes, d'un pied de long, à peu près de la groſſeur du bras, dont chacune ſe partage en pluſieurs petites verges coriaces, qui pendent chargées de fruit, comme autant de glanes d'Oignons. Ce fruit eſt auſſi gros que nos groſſes Prunes, & chaque arbre en porte pluſieurs boiſſeaux. Les branches, qui le ſoutiennent, ne ſortent de la tige qu'à cinquante ou ſoixante pieds de hauteur ; & le tronc, qui eſt de groſſeur égale juſqu'à cette élévation, diminue peu à peu, de-là juſqu'au ſommet, où n'étant pas plus gros que la jambe d'un homme, il ſe termine en moignon. Comme l'abre n'a pas d'autre verdure que celle du fruit, il a l'apparence d'un tronc mort.

Eſpece de Pin.

Entre divers arbres de haute futaye, qui ne portent aucun fruit, & dont les tiges ſont fort droites, Dampier en admira un, qui lui parut approcher beaucoup de nos Pins. Il croît en abondance autour de l'Iſle, à peu de diſtance du rivage. Le bois en eſt dur, rougeâtre & péſant.

Les fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plûpart des autres Con-

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Herbe, nommée Calalalou.

trées des Indes; mais il paroît que les Insulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois, qui les y ont transplantés. Dampier y trouva une herbe sauvage, qui se nomme Calalalou, en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins saine que les Epinars. L'Isle produit naturellement du Pourpier, du Fenouil marin, & d'autres herbes connues des Européens. Le Blé d'Inde y croît avec peu de culture. C'est la nourriture commune des Habitans; mais les Portugais & leurs voisins sement un peu de riz.

Animaux terrestres.

Les Animaux terrestres de l'Isle sont les Bufles, les Chevaux, les Porcs, les Vaches, les Chevres, les Brebis, les Singes, les Guanos, les Lézards, & quantité de Serpens. Outre les Bufles & les Porcs domestiques, on en trouve, dans les Forêts & les Montagnes, une prodigieuse quantité de sauvages, que chacun peut tuer librement. On ne doute point que les Chevaux, les Brebis, & les Chevres, n'ayent été apportés, à Timor, par les Portugais & les Hollandois. Il ne paroît pas même qu'ils s'y soient heureusement multipliés. Dampier ne vit des Bœufs & des Vaches, qu'aux environs du Fort de la Concorde. Mais l'Isle n'est que trop peuplée de Singes & de Serpens. On y trouve un grand nombre de Serpens jaunes, de la grosseur du bras, & longs de quatre pieds; moins dangereux apparemment qu'une autre espece, dont la seule description semble annoncer la malignité. Ils ne sont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur est de cinq pieds. Ils sont verds partout le corps. Ils ont la tête rouge, plate, & de la grosseur du pouce.

Oiseaux d'une beauté distinguée.

Entre les Volatiles, on distingue, par le nombre autant que par la beauté, les Coqs & les Poules sauvages, les Aigles, les Faucons, deux sortes de Pigeons, les Tourterelles, les Corbeaux, trois ou quatre sortes de Perroquets, les Perruches, les Cackatous, & les Merles; sans compter une infinité de petits Oiseaux, de diverses couleurs, qui font retentir les Bois d'une charmante mélodie. Les Anglois du Vaisseau de Dampier en nommerent un, l'Oiseau à répétition, parce qu'il chantoit six notes deux fois de suite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finissoit d'un ton assez bas. Sa grosseur est celle d'une Alouette. Il a le bec petit, noir & pointu; les aîles bleues; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raye bleue autour du cou. Les Oiseaux de Mer sont le Guerrier, le Boubi, le Faucon pêcheur, le Heron, le Golden, le Chasseur d'Ecrevisses & d'autres especes. On ne voit gueres de Volaille domestique, que chez les Hollandois & les Portugais. Les Forêts sont remplies d'Abeilles, qui produisent quantité de miel & de cire.

Oiseau à répétition.

Mer féconde en Poisson.

Mais Dampier parle, avec beaucoup plus d'admiration, des richesses de la Mer, quoique les Insulaires ayent si peu de goût pour la Pêche, qu'à peine leur connoît-on quelques Barques employées à cet usage. On trouve en abondance, autour de leurs Côtes, des Muges, des Basses, des Brêmes, des Maquereaux, des Brochets, des Perroquets marins, des Gars, des Poissons que les Anglois ont nommés *Ten-Pounders*, parce qu'ils pesent tous dix livres; des Seches, des Raies bouclées, des Raies sauteuses, des Raies dont la peau sert à faire des rapes & des étuis, des Mangeurs d'Huitres, des Cavallis, des Congres, des Rougets, des Chiens marins, & quantité

d'autres Poiſſons. Les Raies ſont en ſi grand nombre, qu'on ne retire jamais la ſenne, ſans en amener pluſieurs. Il s'en trouve dont la queue a treize pieds de long. Les Mangeurs d'Huitres ont la figure des Cavallis, & ſont à peu près de la même groſſeur. Ils ont, dans le goſier, deux os fort épais, durs & plats, avec leſquels ils caſſent la coquille, pour avaller enſuite le Poiſſon qu'elle renferme. Auſſi trouve-t'on toujours, dans leur eſtomac, quantité de ces coquilles en pieces. Il y a trois ſortes d'Huitres; des Huitres communes, mais fort plates; de longues, qui viennent en abondance ſur les Rochers; & de groſſes, dont les écailles ſont ſi boſſues & ſi raboteuſes, qu'on ne les diſtingue pas aiſément des pierres. Trois ou quatre ſuffiſent pour raſſaſier l'homme le plus affamé. Les Petoncles ne ſont pas moins communs. C'eſt un coquillage gras, de bon goût, & de la groſſeur de la tête d'un Enfant, dont l'écaille eſt quelquefois d'une rare beauté. Enfin les Côtes de Timor ſont remplies d'Ecreviſſes, de Chevretes, de Tortues vertes; & l'on y voit auſſi quelques Crocodiles, de l'eſpece que les Voyageurs Anglois ont nommée Alligators (36).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Singularité du Mangeur d'Huitre.

(36) Dampier, *ibidem.*



VOYAGE
DE DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS,
AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

ON a rendu compte, dans l'Introduction générale de cet Article, des motifs d'un Voyage, dont on ne connoît d'ailleurs ni les Associés, ni les Chefs. Il paroît seulement, par quelques observations répétées dans le cours du Journal, qu'il se fit sous les auspices de la Compagnie des Indes de France; que les Officiers, dont l'un est Auteur de cette Relation (37), avoient conjointement sous leurs ordres, deux Vaisseaux nommés l'*Aigle* & la *Marie*.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Ils partirent de l'Orient, le 19 de Juillet 1738; & sans avoir cessé de trouver des Mers favorables, ils mouillerent, le 11 d'Octobre, à l'Isle de Sainte Catherine.

L'arrivée de deux Vaisseaux François parut causer d'abord de l'ombrage aux Portugais. Diverses informations qu'ils avoient reçues, depuis la Prise de l'Isle de Fernand Noronha, leur firent craindre une attaque, à laquelle ils étoint mal préparés; & des impressions si peu favorables, qui ne pouvoient être effacées tout d'un coup, joint à la disette des vivres, causée par le passage de divers autres Vaisseaux, en faveur desquels l'Isle s'étoit épuisée, laisserent peu d'espérance, aux François, d'y trouver les secours qu'ils s'y étoient promis. Quelques rafraîchissemens qu'ils obtinrent, ne leur furent accordés qn'à prix d'argent; mais ils n'eurent point d'ailleurs à se plaindre de la politesse du Gouverneur, qui leur fit trouver beaucoup de facilité à prendre de l'eau & du bois.

Leur route & leurs observations.

Laissons, à l'Auteur même, la suite d'un récit, peu intéressant sous toute autre forme. Le 13 de Novembre, après divers contre-temps, nous quittâmes Sainte Catherine, pour aller chercher, suivant nos instructions, les quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, vers les trois cens cinquante-cinq degrés de longitude, Méridien François. Le 26, à trente-cinq degrés de latitude, & trois cens quarante-quatre de longitude, nous commençâmes à trouver de la brume, qui ne nous quitta presque plus, aussi longtemps que les deux Vaisseaux ne furent point séparés. Souvent elle étoit d'une épaisseur, qui ne leur permettoit pas de s'entrevoir, à la distance d'une portée de fusil; & quoique les feux manquâssent aussi peu dans les ténébres de la nuit, que le bruit du canon pendant le jour, nous eûmes une peine extrême à gouverner de Conserve. Comme il falloit changer sou-

(37) Elle fut publiée en 1740, sans autre explication, dans le Journal de Trévoux, d'où je la tire, avec peu de changemens. Année 1740, Février, Article XII, *pages 251 & suivantes.*

vent

vent de voilure, & quelquefois de route, notre plus grande crainte étoit de nous aborder, en faisant toutes ces manœuvres. Mais nous avions d'autres sujets d'inquiétude. La Mer où nous entrions est peu connue. Nous sçavions, à la vérité, qu'elle avoit été traversée dans quelques parties; mais nous nous proposions des courses beaucoup plus incertaines, dans des Parages tout-à-fait ignorés. Les deux Vaisseaux étoient mauvais Voiliers, & la saison nous pressoit. Cependant, rien n'étant capable de rallentir notre courage, nous continuâmes de faire route. Je pris l'avant sur l'Aigle, & j'ordonnai à la Marie de suivre. Cet ordre fut observé constamment, dans la suite de notre Navigation; & je crus devoir cet exemple à mes gens, qui ne coururent ainsi nul péril, auquel je ne fusse exposé le premier.

Deux Vaisseaux François. 1738.

Le 30 Novembre, à trente-neuf degrés vingt minutes de latitude, & trois cens cinquante & un degrés de longitude, nous commençâmes à voir de cette espece d'herbe, qu'on nomme du Goëmon. Nous vîmes aussi diverses sortes d'Oiseaux. On travailla, sur la Marie, à monter une Chaloupe qu'on y avoit en faisceau. J'en avois fais monter une, à Sainte Catherine, qui nous avoit servi à faire de l'eau & du bois, & je l'avois gardée toute montée sur le Pont de l'Aigle. J'en fis mettre deux autres en six quartiers. Le temps s'étant éclairci, le 4, nous trouvâmes, par observation, quarante & un degrés dix-neuf minutes de latitude, & trois cens cinquante-deux degrés de longitude. Le nombre des Oiseaux & l'abondance du Goëmon augmentoient de jour en jour. Nous pouvions être près de terre, & nous prîmes toutes les précautions convenables à cette crainte.

Depuis quelques jours, nous avions, à bord des deux Vaisseaux, des Vigies au sommet des mâts, du moins lorsque la brume ne les rendoit pas inutiles. Je fis enverguer un jet de voiles neuf, & changer les poulies. A chaque ancre des Bossoirs, je fis étalinguer une touée de deux cables, que j'avois fait épisser dans cette vûe. La sonde, qui fut jettée à huit heures du soir, ne trouva point de fond à cens quatre-vingt brasses. On continua de sonder chaque jour, à bord de l'Aigle. Le 5 de Décembre, par les quarante-deux degrés quarante minutes de latitude, & trois cens cinquante-quatre de longitude, nous essuyâmes du tonnerre & de la grêle, après avoir mis pour la premiere fois à la Cape, dans une brume si épaisse & si noire, qu'on entendoit les Manœuvres sans les voir. Le lendemain matin, on appareilla vers trois heures. Mais je fis continuer de mettre en travers toutes les nuits; & pour peu qu'il y eût de clarté, l'Aigle forçoit de voiles, se mettoit à la vûe, & servoit de guide à la Marie, en faisant un usage continuel de la sonde. Le 6, nous eûmes un fort gros temps, accompagné de pluye & de grêle. On fut consolé par la vûe du feu Saint Elme. En effet, le temps devint plus doux à sept heures du matin. Mais nous eûmes beaucoup de peine à nous conserver. L'Aigle dérivoit plus à la Cape que la Marie. Il falloit arriver de temps en temps l'un sur l'autre, & toujours avec la crainte de recevoir quelques mauvais coups de Mer: danger d'autant plus redoutable, que les Ponts des deux Bâtimens étoient embarrassés de Bateaux, montés ou en faisceaux.

Le 7 Décembre, à quarante-quatre degrés de latitude & trois cens cinquante-cinq de longitude, nous fimes l'Est, pour gagner les sept degrés de longitude par ce Parallele. On apperçut trois ou quatre Oiseaux, qui bat-

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

toient quelquefois des aîles, comme les Oiseaux de terre. Je leur trouvai assez de ressemblance avec les Poules Maures. La brume continuoit, & le froid étoit vif; quoique le mois de Décembre soit, dans ce Climat, ce que le mois de Juin est en Europe. Le 8 & le 9 nous amenerent des Poules Maures, avec un assez beau temps, qui fut le premier dont nous eussions joui depuis le 26 de Novembre. Les Equipages en profiterent, pour sécher leurs hardes, qui commençoienr à pourrir d'humidité; car la brume, qu'on avoit eue si long-temps, ne mouilloit pas moins que de la pluye. Le 10, on se trouva par les quarante-quatre degrés de latitude & le premier Méridien. C'est à ce point que plusieurs Géographes placent les Terres Australes. Mais nous n'y découvrîmes aucune apparence de terre. La brume étant redevenue fort épaisse, nous continuâmes de faire route le jour, avec un vent très-favorable, sans autre soin que d'augmenter ou diminuer de voiles, suivant l'épaisseur de la brume. Je conçus, à la fin, que ne pouvant espérer un temps plus clair dans ces Parages, il y avoit trop d'imprudence à s'y arrêter plus long-temps. Le 12, au septiéme degré de longitude, je pris le parti de tourner le Cap au Sud. Si la brume s'éclaircissoit par intervalles, c'étoit pour nous faire retomber bientôt dans les plus épaisses ténébres. Le 13 & le 14 n'y apporterent aucun changement.

Le 15, à la même longitude, & vers quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude, égale par conséquent à celle de Paris, nous apperçumes, entre cinq & six heures du soir, une grosse glace, suivie de plusieurs autres, qui étoient entourées d'un grand nombre de glaçons, de différentes grosseurs. La Marie donna le signal de danger, & se hâta de changer les armures. Je m'avançai, pour lui parler, & je lui déclarai que j'allois continuer la route au Sud. La vûe de ces glaces, ajoûtai-je, devoit nous réjouir. C'étoit une marque certaine que la Terre n'étoit pas éloignée. J'avois observé du moins que la hauteur des glaces étoit une preuve de celle des Terres, auprès desquelles elles s'étoient formées; & je n'ignorois pas que les Terres hautes sont ordinairement les plus saines. Ces glaces n'avoient pas moins de deux à trois cens pieds de haut. Leur grandeur étoit, depuis un quart de lieue jusqu'à deux ou trois lieues de tour. Je fis plusieurs fois huit lieues, pour arriver à l'extrêmité de celles qui étoient à ma vûe. Elles avoient différentes figures, d'Isles, de Forteresses, de Bâtimens. Dans ces circonstances, la Mer nous parut changée. Nous vîmes quantité de Plongeons & d'autres Oiseaux. La sonde ne trouvoit point de fond à cent quatre-vingt brasses. Il fallut avancer tout le jour, au travers des glaces, avec autant d'inquiétude que de danger. A neuf heures du soir, ne trouvant point encore de fond, nous mîmes à la Cape, dans l'endroit qui nous parut le plus favorable pour ne pas dériver sur les glaces, & pour éviter qu'elles dérivassent sur nous. La brume ne diminuoit pas. Nous essuyames, pendant toute la nuit, de la neige, de la grêle, & les plus vives pointes du froid.

Depuis que nous nous trouvions dans des Parages inconnus, nous avions pû supposer, dans la brume, tous les dangers des Mers connues. Mais ce n'étoit qu'une supposition, dont l'horreur n'approchoit pas de la certitude où nous étions d'en avoir actuellement de beaucoup plus terribles autour de nous. Les glaces étoient autant d'écueils flottans, bien plus à craindre que la Terre, puis-

que le malheur de s'y perdre, en les abordant, ne laissoit aucun espoir de se sauver dessus. Les glaçons étoient encore plus dangereux que les grosses glaces, parce qu'étant à fleur d'eau, & confondus avec les vagues, la moindre agitation de la Mer ne permettoit pas de les distinguer facilement. Le 10, à quarante-neuf degrés quarante-deux minutes de latitude, nous vîmes quantité de ces Animaux amphibies, qu'on nomme Pingouins, & qui ont des nâgeoires au lieu d'aîles. A mesure que nous avancions, vers le Sud, les glaces se multiplioient. L'après-midi, nous en fûmes tellement environnés, que du Sud, où nous avions mis le Cap, nous fumes obligés de venir à l'Est, pour trouver un Passage. Il me parut probable que si ces redoutables glaces venoient des Terres, qui sont plus près du Pôle, vis-à-vis du Cap de Horn, nous en trouverions moins en gouvernant à l'Est. Je considérois encore que s'il y avoit un Cap avancé, seulement jusqu'au quarante-huitiéme degré, tel qu'on pouvoit supposer celui où Gonneville avoit abordé, ce Cap, quel qu'il fût, serviroit comme de barriere aux glaces, & qu'il ne s'en trouveroit plus à l'Est. Je fis part de cette conjecture aux Officiers de la Marie. Il ne se passoit point de jour, où je ne me procurasse l'occasion de leur parler; & j'employois tout ce que je croyois capable de soutenir leur courage. Enfin, de concert avec eux, je fis prendre, à la route, autant de Sud qu'il fut possible. Mais la brume continuelle, les glaces, & les vents contraires ou forcés, nous empêcherent d'élever les cinquante-quatre degrés avant le dernier de Décembre; sans compter que le froid, qui s'étoit fait sentir dès les quarante-quatre degrés de latitude, étoit devenu excessif parmi les glaces. Il est constant que sans l'obstacle de la brume, nous aurions joui d'une clarté continuelle; car le Soleil, dans son plus grand éloignement, ne fait que tourner un peu au-dessus de l'horison. Mais, dans ces Parages, le temps est toujours si bas, qu'il est également rare d'y voir le Soleil, la Lune & les Etoiles.

1739. Découverte du Cap de la Circoncision.

Le premier jour de Janvier 1739, vers trois heures après midi, nous découvrîmes une Terre fort haute, qui nous parut couverte de neige & fort embrumée. Nous lui trouvâmes l'apparence d'un gros Cap, & nous la nommâmes le *Cap de la Circoncision*. Cette Terre nous restoit, à l'Est-Nord-Est, à la distance de dix ou douze lieues. Les vents en venoient. Nous nous en approchâmes, pour la reconnoître. La situation du Cap est par les cinquante-quatre degrés de latitude Méridionale, entre les vingt-sept & vingt-huit de longitude. Nous ne devions pas en être passés à plus de trois lieues, le jour précédent. Les deux Vaisseaux avoient été à la Cape, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, sans pouvoir se reconnoître, dans l'épaisseur de la brume. A dix heures du soir, elle s'étoit assez éclaircie pour nous laisser voir une très grosse glace, fort près de nous. On avoit mis à la Cape sur l'autre bord. Il y a beaucoup d'apparence que cette glace étoit une de celles, que nous vîmes ensuite border la Terre. Nous étions sans cesse exposés aux mêmes risques.

Pour écarter de si fâcheuses réflexions, je fis, à l'Equipage de l'Aigle, la lecture d'un article de nos Instructions, par lequel la Compagnie accordoit des gratifications & des récompenses aux Officiers & aux Matelots, à la vûe des Terres que nous cherchions. Je donnai vingt Piastres au Pilote, qui avoit vû le premier la Terre. Les Matelots, qui alloient en Vigie au

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

sommet des mâts, y souffroient un froid cuisant. J'avois cru devoir les ranimer par des promesses intéressantes. Le 20, on chanta le *Te Deum*, avec des transports de joye; & l'on se crut, par l'Estime, à cinquante-quatre degrés quarante minutes. C'est le plus loin que nous ayions pénétré au Sud. Les glaces, qui nous menaçoient, la brume, qui nous empêcha de tirer parti de nos bordées, & la panne de la nuit, nous firent un peu tomber sous le vent. Cependant, le 30, nous soutînmes la nuit sous nos Huniers, & nous regagnâmes ce que nous avions perdu le jour précédent. J'allai le même jour à bord de la Marie. J'y lûs, comme j'avois fait sur l'Aigle, l'article des Instructions en faveur des Equipages, & je n'épargnai rien pour relever leurs espérances. La Marie étoit en meilleur état que l'Aigle. Elle avoit, à la vérité, plusieurs Matelots, qui ne faisoient point le Quart; mais ils n'avoient pas d'autres maladies que des rhumes: au lieu qu'à bord de l'Aigle, il y avoit déja quelque temps que le scorbut s'étoit déclaré.

Le 4, on soutint encore la nuit à petites voiles; & malgré les glaces & la brume, on fit quatre ou cinq lieues. Le 5, la brume eut tant d'épaisseur, qu'elle nous déroba la vûe de la Terre. Le 6, un peu avant midi, on vit tout d'un coup paroître une prodigieuse quantité d'Oiseaux d'un très-beau blanc & de la grosseur d'un Pigeon. La lumiere, qui nous éclaira dans cet intervalle, nous fit appercevoir une grosse glace, à la distance d'un quart de lieue devant nous, & la terre à moins de deux lieues. Les ris étoient dans les Huniers. On n'eut pas le temps d'orienter les voiles, avant le retour de la brume, qui redevenant aussi épaisse que jamais, fit disparoître en un instant la terre & la glace. C'étoient les Courans, qui nous avoient portés si près de la terre, lorsque nous en devions être de trois ou quatre lieues plus loin que la veille. Après avoir reviré pour gagner au large, il fallut forcer de voiles, dans la vûe de nous élever de la Côte, sans nous trop éloigner. Je voulois demeurer à portée de profiter des premiers instans de lumiere, pour envoyer les Bateaux à terre, avec ordre de la reconnoître. Ces incidens faisoient une terrible impression sur les Equipages, & ce n'étoit pas sans peine qu'on les empêchoit de tomber dans le découragement.

Le 7, une brume très-épaisse se dissipa vers le soir. Nous eûmes des vents d'Ouest favorables, pour reconnoître la terre. Le 8, à la pointe du jour, on s'avança vers la Côte. On la vit dans un instant, avec quelque surprise de s'en trouver plus proche, qu'on ne s'étoit imaginé. A cinq heures du matin, la brume revint & l'on perdit la terre de vûe. On ne laissa pas d'avancer du même côté, dans l'espérance que la brume pourroit tomber. Mais elle s'épaissit, au contraire; & ne voyant pas devant nous la longueur du Navire, nous serrâmes de plus près. A six heures, nous crûmes découvrir une Terre nouvelle, à peu près au Nord-Est du Cap de la Circoncision. Un Banc de glace, qui s'offroit du même côté, sembloit confirmer cette opinion. Il étoit important de sçavoir si cette Terre étoit contigue au Cap, pour ne pas s'abbattre dans un Golfe, où les vents d'Ouest, ordinaires & violens dans cette Plage, auroient battu en plein. On mit donc le Cap sur cette Terre supposée. A sept heures, la brume redevint fort épaisse, & nous continuâmes jusqu'à neuf heures: mais la brume ne tombant point, nous remîmes à l'autre bord. On avoit porté au Nord, pour

s'approcher de cette Terre. A l'entrée de la nuit, on se crut obligé de retourner, en faisant le Sud sur les Huniers, dans la crainte d'être surpris par les glaces.

Deux Vaisseaux François. 1739.

Le 9, à la pointe du jour, on remit le Cap sur la même Terre, qu'on crut voir encore. La brume & les glaces obligerent deux fois de revirer, sans aucun éclaircissement.

Le 10, un temps clair & fin, entre trois & quatre heures du matin, fit reconnoître que c'étoit un nuage qu'on avoit pris pour une Terre. On se réduisit à faire route, pour côtoyer la Terre, à l'Est du Cap de la Circoncision. Mais vers cinq heures, la brume reprit toute son épaisseur. Elle ne cessa point le jour suivant; & l'on se crut d'autant plus heureux d'être élevés, que le vent chassoit vers la Côte.

Depuis qu'on étoit à la vûe de la Terre, on n'en avoit pas retiré d'autre avantage que de l'avoir vûe s'étendre huit à dix lieues vers l'Est-Nord-Est, & six à sept au Sud Est. On n'avoit pû reconnoître si elle fait partie du Continent, ou si c'est une Isle avancée. Le temps n'avoit pas permis d'y envoyer les Esquifs. D'un autre côté, la saison s'avançoit sans s'adoucir. Une grande partie des Matelots étoient malades, ou feignoient de l'être. On ne voyoit plus, sur le Pont, que les Officiers, & quelques jeunes Matelots, que l'honneur, & la force de l'âge, soutenoient encore; & la plûpart avoient la voix fort éteinte. Ces fâcheuses considérations me déterminerent à quitter une Terre si Méridionale, & peut-être inaccessible par les obstacles de la brume & des glaces.

Raisons qui porterent les deux Vaisseaux à quitter leur entreprise.

Je fis route, pour visiter celle qui pouvoit se trouver au Nord-Est. Le lieu où Gonneville eut le bonheur d'aborder, est situé, suivant sa Relation, dans une latitude égale à celle de quelques Provinces de France. Les plus Septentrionales sont par les quarante-cinq degrés. Nous élevâmes le parallele des cinquante & un à cinquante-deux, & nous les parcourumes avec les mêmes incommodités & les mêmes dangers. Le 22, je passai encore à bord de la Marie; & le 25, nous arrivâmes, suivant notre Estime, par les cinquante & un degrés de longitude. Les fortes variations nous assuroient que nous n'étions pas plus à l'Ouest. Cependant, nous avons trouvé, à l'atterrage du Cap de Bonne-Espérance, que nous étions alors par les cinquante-cinq degrés. Quand nous eussions trouvé les Terres à cette longitude, elles eussent été trop à l'Est pour remplir les vûes de la Compagnie. Il étoit temps d'aller chercher nos Relâches. Elles étoient éloignées. Nos Vaisseaux étoient pésans. Nous pouvions être contrariés, & nos Equipages étoient hors d'état de tenir long-temps la Mer. Les vents, à l'Est, me portoient encore à prendre ce parti. Je fis donc mettre le Cap au Nord. Ce jour même, pour la derniere fois, nous vîmes une grosse glace, & notre Pont fut couvert de neige.

En avançant vers le Nord, nous trouvâmes, par degrés, la brume moins épaisse & moins fréquente. Le froid devint plus supportable; le vent fut presque toujours orageux, & la Mer grosse, jusqu'au 5 de Février. Un demi calme, qui succeda, me donna l'occasion de passer à bord de la Marie, & de renverser les Marchandises de ce Vaisseau, à bord duquel je gardai douze Soldats, & le Bateau, avec cinq bariques de Charbon, qui s'y trouvoient encore.

Il nous falloit du bois, pour une longue route, & nous ne pouvions

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

nous en promettre beaucoup au Cap de Bonne-Espérance. On prit le parti de se séparer. Chacun des deux Vaisseaux fit sa route ; l'Aigle pour l'Isle de France, & moi dans la Marie, pour le Cap de Bonne-Espérance.

Leur retour en France.

Je mouillai dans cette Baye, le 28 de Février. Mes premiers soins furent donnés aux Malades ; & je fus assez heureux pour n'en perdre aucun, dans le transport que j'en fis faire au rivage. Deux Vaisseaux de la Compagnie, le Philibert & le Duc de Chartres, étoient alors dans cette Rade, commandés par MM. De Lobry & de la Chesnaye. Quelques jours après, j'y vis arriver MM. de la Porte-Barré & Drias, Commandans des Vaisseaux, le Condé & le Duc d'Orleans. Le 31 Mars, je remis à la voile avec eux. Mais le lendemain, conformément à mes Instructions, je fis l'ouverture du paquet secret, où je devois trouver de nouveaux ordres. Il m'étoit prescrit d'élever au plutôt le quarante-sixiéme Parallele, & de le parcourir jusqu'au premier Méridien, parce que supposant que nous n'eussions parcouru que le quarante-quatriéme, nous n'aurions pu sçavoir si le Continent Austral ne s'avançoit pas jusqu'au quarante-sixiéme Parallele. Mais les incidens de Terre nous avoient portés bien plus au Sud ; & ce n'étoit plus un doute pour nous, que le Continent ne fût plus reculé vers le Pôle. Nous avions encore l'expérience, qu'une Isle, dans ces Parages, n'auroit pu fournir un lieu propre à relâcher. D'ailleurs, la saison avancée, la courte étendue des jours, & l'intempérie de ces climats, auroient rendu la Navigation trop difficile, pour un Vaisseau tel que la Marie ; au lieu qu'elle est toujours facile en venant d'Europe. Ainsi, je me crus obligé de renoncer à cette entreprise, pour entrer dans les vûes de ceux dont je tenois ma Commission.

Isles entre l'Afrique & l'Amérique.

Nous pouvions trouver un lieu de relâche, soit à la Côte d'Afrique, soit aux Isles situées entre l'Afrique & l'Amérique, qui sont dans une latitude où régnent les vents alisés. Je m'arrêtai, au dernier de ces deux partis, comme le plus simple. Plusieurs Géographes marquent, avec distinction, deux, & d'autres, trois Isles différentes, vers la même latitude Méridionale, de vingt degrés vingt minutes ; les Isles de Martin-Vaz, & l'Isle de la Trinité. Nous élevâmes cette latitude dès les treize degrés trente minutes de longitude, & nous la conservâmes jusqu'aux trois cens quarante-huit degrés trente minutes, où nous trouvâmes une Isle, & quatre Islots, qui en sont éloignés de huit ou neuf lieues à l'Est. Le *Flambeau Anglois* la dépeint fort bien, sous le nom d'Isle de la Trinité. Après en avoir eu connoissance, le 29 d'Avril, au soir, j'envoyai, le lendemain, entre les Islots & l'Isle, un Bateau pour la reconnoître ; & ne continuant pas moins d'en approcher, jusqu'à la portée du fusil, je vis distinctement les trois quarts de cette Isle, qui n'est à parler proprement, qu'un Rocher presqu'inaccessible. Un de nos Officiers, qui en fit le tour dans la Chaloupe, me fit la même peinture des parties que je n'avois pas vûes. En 1599, Olivier de Noort, Commandant de quatre Vaisseaux Hollandois, suivit ce Parallele de vingt degrés vingt minutes, depuis cette Isle jusqu'à la Côte du Brésil. Ainsi l'on peut conclure qu'il n'y a, sous cette latitude, qu'une seule Isle dans cette Mer, au lieu de deux ou trois qui se trouvent dans la plûpart des Cartes.

Le reste de la Navigation fut si tranquille, qu'après une absence de près d'un an, l'Auteur revit les Côtes de France sans avoir, à bord, un seul Malade. C'est le dernier Voyage aux Terres Australes, dont on ait publié la Relation.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

VOYAGES ERRANS,

C'EST-A-DIRE, SANS TERME FIXE.

POUR faire sentir le prix du nouveau Plan que je ne cesse pas de suivre, & qu'on doit regretter que les Anglois n'ayent pas observé dans les premiers Tomes de ce Recueil, je dois faire remarquer, à ceux qui tiennent compte à un Auteur de sa fidélité pour les Loix qu'il s'impose, que j'ai déja renvoyé, à la Table Historique, plus de cent Voyageurs obscurs, & qui ne méritent guéres d'être mieux connus. Il n'y avoit que cette méthode qui pût épargner au Lecteur un surcroît de répétitions, & jetter assez de jour sur le reste de ma carriere, pour me mettre en état d'en fixer les bornes. D'ailleurs la plûpart des Relations, qui se trouveront supprimées, contribueroient si peu au dessein de cet Ouvrage, qui a toujours été de mêler l'agrément à l'instruction, qu'on croit leur faire grace en conservant leurs noms dans un Index, pour apprendre au Public qu'elles ont existé. INTRODUCTION.

On ne doit pas porter le même jugement de celles qui vont composer cet Article. Quoiqu'elles présentent un grand nombre de lieux, avec lesquels on s'est familiarisé dans les Parties précédentes, c'est avec des circonstances & des observations nouvelles, qui semblent leur faire prendre une autre face. Mais, ce qui paroît d'une toute autre importance, des *Voyageurs Errans*, comme j'ai cru pouvoir les nommer, ne s'attachant point à suivre les routes communes, & se laissant conduire, tantôt par la seule curiosité, tantôt par le hasard des événemens, il arrive souvent qu'ils visitent des Pays ignorés, & les parties des Pays connus qui n'avoient jamais été visitées par d'autres Voyageurs; ce qui devient d'une extrême utilité pour l'Histoire & la Géographie. Cependant, entre les Relations mêmes de cet ordre, on ne s'attachera qu'à celles qui méritent une véritable distinction.

VOYAGES
DE
GAUTIER SCHOUTEN.

INTRODUCTION.

LE motif de ce Voyageur, dans ses longues & périlleuses Navigations, n'eut rien de plus réglé que ses courses mêmes, ausquelles il semble que le seul hasard ait toujours présidé, sans qu'il s'attribue jamais la moindre vûe dont on puisse faire honneur à son caractere. Cette apparence de légéreté seroit une forte raison de se défier de son jugement & de sa bonne foi, si ces deux qualités n'éclatoient au contraire dans ses récits & dans ses descriptions. Non-seulement les peintures y sont vives & les détails intéressans, mais il y regne un air de candeur & de sagesse, qui plaît autant que la variété de ses avantures.

1658. Départ de Schouten sur le Nieuport.

Sa curiosité, dit-il, le fit entrer au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658, il s'embarqua au Texel, sur une Flute, nommée le *Nieuport*, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'habitude qu'il avoit de mener une vie reglée lui fit voir d'abord, avec étonnement, les débauches & les excès de la plûpart des gens de Mer. » Mais il en fut moins surpris, lorsqu'il eut conçu qu'une » grande partie de ceux, qui font le Voyage des Indes, n'embrassent cette » résolution que parce qu'ils ne peuvent subsister dans leur Patrie. Ils y » sont contraints, soit par la misere dans laquelle ils sont nés, soit par » celle où divers accidens les ont fait tomber. On fit passer à bord un » homme qui avoit joui des plus grands avantages de la Fortune, & qui » s'étant ruiné par le jeu, étoit forcé par ses Parens de servir la Compa- » gnie des Indes, avec la simple qualité de Soldat. Sa femme, qui vint » lui faire ses adieux sur le Vaisseau, lui laissa un petit coffre, médiocre- » ment garni; seul reste de l'abondance où il avoit vécu, auquel néan- » moins, suivant la réflexion de l'Auteur, il pouvoit en joindre le souvenir.

Quelle sorte de gens passe aux Indes.

Spectacle amusant pour l'Auteur.

La Navigation n'eut rien de plus remarquable, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, que la constance extraordinaire du beau temps, qui offrit, à Schouten, un amusement continuel dans le spectacle d'une Mer presque toujours verte, & d'une armée innombrable de toutes sortes de Poissons & de Monstres, qui ne cessoient pas de se faire voir autour du Vaisseau. Ceux qu'on nomme Diables de Mer, étoient d'une grosseur épouvantable, & nâgeoient si vîte, qu'ils paroissoient voler au travers des flots. On prit des Tons, des Marsouins & des Chiens de Mer, dont la chair n'est pas d'un goût délicat, ni de facile digestion (1).

(1) On ne s'arrête à cette observation, que pour y joindre une maniere de les préparer, qui en fait une nourriture agréable & saine : c'est d'y faire une sauce abondante, de vin de France ou du Rhin. L'Auteur regrette, en faveur de l'Equipage, que tout le monde ne soit pas en état de suivre cette méthode. Mais les Marsouins, dit-il, se mangent fort bien au poivre & au vinaigre. D'ailleurs, les Dorades, les Bonites, les Corettes, & les Poissons volans, sont une très bonne nourriture. *Page 4.*

Jamais

Gautier Schouten. 1658.

Jamais aucun Vaiſſeau ne paſſa la Ligne, avec moins d'incommodité que le Nieuport. Il arriva au Cap, le 23 de Juillet. Les Hollandois y commençoient à recueillir le fruit de la dépenſe & des peines qu'ils avoient employées à cet Etabliſſement. Schouten fut charmé de réunir dans un ſeul coup d'œil, de très-hautes Montagnes, des Rochers eſcarpés, d'affreux Déſerts, des Vallées admirables & des Campagnes charmantes. La curioſité, ſon cher motif, auquel il n'avoit pas encore appris à joindre de la prudence, le fit monter avec l'Ecrivain du Vaiſſeau ſur la *Montagne des Lions*, qui tire ſon nom de la multitude de ces Animaux qu'on y prend ou qu'on y tue. Cette raiſon, qui ne permet qu'aux Chaſſeurs hardis d'en approcher, ne l'empêcha point de monter vers le ſommet. Il y trouva de fort bons herbages, & quantité de fleurs d'une odeur excellente, mais peu d'arbres. En arrivant à la hauteur des nues, il fut arrêté par l'épaiſſeur de l'air, & par des roches fort eſcarpées. Pour deſcendre, il prit vers une belle Vallée, qui eſt entre cette Montagne & celle de la Table, » où les » bonds des Chevreuils, des Daims, & d'autres Bêtes fauves qui fran» chiſſoient les lieux les plus eſcarpés, le réjouirent beaucoup : mais ce » plaiſir fut bientôt interrompu par la dangereuſe vûe d'un Lion, qui ſe » montra tout d'un coup, aſſez près de lui, & qui s'enfonça tranquille» ment dans quelques broſſailles. Il comprit quelle avoit été ſa témé» rité, de ſe haſarder, ſans armes, aux périls de la Montagne ; & » cette refléxion lui fit prendre le plus court chemin pour retourner au » rivage.

Il ſemble que dans le récit de ſes petites avantures, ſon deſſein ſoit de faire connoître par quels degrès ſa raiſon & ſon courage eurent l'occaſion de ſe former. Après ſon départ du Cap, il reçut bientôt des leçons plus fortes, dans une tempête, dont la nature & les ſuites forment une deſcription fort ſinguliere.

Deſcription d'une tempête fort extraordinaire.

On avoit fait environ deux mille lieues, du Texel au Cap ; & ſuivant le compte des Pilotes Hollandois, il en reſtoit ſeize cens juſqu'à Batavia. Ils porterent au Sud, pour trouver les vents aliſés de l'Oueſt, qu'ils rencontrerent en effet, vers trente-neuf & quarante degrés de latitude auſtrale. Alors, courant à l'Eſt, le Vaiſſeau fit beaucoup de chemin. Les jours étoient de neuf heures, & les nuits de quinze ; le froid fort âpre ; le Ciel couvert d'épaiſſes nuées, d'où il ſortoit quelquefois des vents impétueux, de la grêle, & beaucoup de neige. Cependant, la violence des vents ne les rendant pas moins favorables, on n'alloit preſque qu'avec la ſeule Miſene ſur les ris ; & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, on faiſoit quarante & quelquefois quarante-huit lieues de chemin. Cet heureux temps dura quinze jours ; mais il ceſſa par une horrible révolution.

Vers la fin d'une nuit, les vents commencerent à ſouffler des quatre coins du Monde, en ſe choquant avec une impétuoſité que l'Auteur n'entreprend pas de repréſenter. Enſuite ils deſcendoient en tourbillon, comme s'ils ſe fuſſent précipités du Ciel, & les flots s'abbaiſſoient ſous le poids. Quand ces tourbillons, remarque Schouten, ne viennent que d'une partie du Monde, quelques violens qu'ils puiſſent être, on les nomme des queues d'ouragan. Alors, au lieu d'abbaiſſer les flots, & de cauſer la

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

perte des Vaisseaux en les faisant pirouetter, ou quelquefois en les enlevant dans l'air pour les faire retomber dans un horrible désordre, ils élevent les vagues & les Navires, jusqu'à faire croire qu'on va toucher le Ciel. Mais ici, les vents sauterent d'abord de rhumb en rhumb, & parcoururent toutes les pointes du Compas; après quoi, s'assemblant en l'air, ils se précipiterent avec une furie qu'on ne peut décrire. Toutes les voiles, qui se trouverent déployées, furent aussi-tôt en pieces. La Mer, qui étoit auparavant fort agitée, redevint unie; & ce qui doit paroître étonnant, le Vaisseau n'en fut pas moins tourmenté; par les violentes secousses qu'il recevoit hors des flots, où les vents faisoient le bruit du tonnerre. Enfin il cargua tellement, que le plat-bord étoit dans l'eau. Les efforts qu'on faisoit à la pompe, & pour puiser de toutes parts, n'empêchant point que l'eau ne montât dans le fond de cale, les plus habiles Matelots s'écrierent: nous périssons, nous coulons bas; Ciel ayez pitié de nous. Ce funeste cri fit cesser presque toute la manœuvre, & chacun se mit en prieres, comme au dernier moment de sa vie. Les vents, qui s'étoient combattus jusqu'alors, se réunirent, pour rouler effroyablement de l'Ouest à l'Est, & pour soulever les vagues jusqu'au Ciel. Ce changement fit relever un peu le Navire. On reprit courage, en voyant qu'il puisoit moins d'eau; & le beau tems étant revenu à midi, on fit route à l'Est-Nord-Est.

Maladie singuliere, & ses effets.

Mais tout l'Equipage, qui avoit déja beaucoup souffert, fut accablé de cette cruelle fatigue. En peu de jours, cinquante hommes tomberent dans une fiévre ardente. Elle fut suivie d'une espece de contagion, qui infectant bientôt tout le Vaisseau, emporta près de quarante hommes dans l'espace de deux jours. Les plus vigoureux en furent atteints. Ils entroient dans des transports, qui approchoient de ceux de la rage. On leur voyoit sortir le pourpre, avec le bubon, le charbon & tous les symptômes de la peste. Quelques-uns saignoient beaucoup du nez, sans en recevoir aucun soulagement. D'autres vomissoient ou se déchargeoient par les selles; mais ils n'en étoient pas moins tourmentés, & ne laissoient pas d'expirer dans leurs douleurs. Il se formoit sur les levres, sur la langue, à la gorge & au palais, des croutes qui bouchoient les conduits, & qui arrêtoient la respiration. Elles étoient noires, comme le tour de la bouche. Si les remedes paroissoient un peu les dissiper, elles revenoient presqu'à l'instant. La fureur, qui possedoit une partie des Malades, les portoit à vouloir se tuer eux-mêmes; & la plûpart de ceux, qui moururent, jettoient de l'écume par la bouche. Leur corps demeuroit bleu, ou verdâtre, défiguré, couvert de pustules, qui crêvoient au moindre mouvement, & qui rendoient une puanteur extrême. On perdit, par ce funeste accident, le premier & le second Pilote, l'Ecrivain, plusieurs autres Officiers, & quantité de Matelots. Un Volontaire, riche & de bonne famille, se jetta dans la Mer, tandis qu'on étoit allé lui chercher quelque secours; & toute la diligence qu'on employât pour le secourir ne put faire retrouver son corps (2).

Les Hollandois perdent l'espérance d'arriver à Batavia dans cette Mousson.

Une autre disgrace mit le comble à l'infortune des Hollandois. Les

(2) Pages 15 & précédentes. A l'occasion de cette étrange maladie, Schouten déclare qu'il étoit Chirurgien, & qu'ils étoient deux de cette profession sur le Vaisseau.

vents alisés du Sud-Est, soufflant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, les firent tomber au-dessous du Détroit de la Sonde, sur la Côte Occidentale de Sumatra. Ils se crurent aussi peu avancés que s'ils n'eussent fait que partir du Texel, parce qu'il ne leur restoit plus d'espérance d'arriver à Batavia, dans une Mousson, pendant laquelle ils alloient avoir à combattre, jusqu'au mois de Novembre, des Courans aussi contraires que les vents. Cependant ils prirent le parti de mettre du monde à terre, dans une Vallée couverte de verdure, où l'on pouvoit espérer des rafraîchissemens pour les Malades. En portant le Cap sur la Côte, on découvrit un Golfe, qui fut reconnu pour la Baye de Sillebar, où les Bois & la forme des Montagnes donnent beaucoup d'agrément au rivage. La mauvaise qualité du fond, à l'entrée de cette Baye, exposa le Navire au danger d'être jetté sur un Banc de roches, où la Mer battoit furieusement : mais les ancres mordirent mieux, dans un autre endroit, qui n'est pas éloigné d'un Bourg. Plus loin, dans la Baye, on découvrit un Cap, derriere lequel est située la Ville de Sillebar. Les Hollandois ne pouvoient détacher leurs yeux, d'un si beau Pays. Mais, ne voyant paroître aucun Habitant, & quantité de feux, qu'ils appercurent pendant la nuit, leur faisant juger qu'ils étoient observés, ils mirent la Chaloupe en Mer, avec tout ce qu'ils avoient de gens en bonne santé. L'Officier, qui la commandoit, fit arborer un Etendard de paix, en approchant du rivage. Les Indiens s'obstinant à demeurer cachés, il avança jusqu'au-delà du Cap, où il en vit un grand nombre, sur un rivage couvert d'arbres. Ils étoient fort noirs, & sans autre habillement qu'un morceau de toile au milieu du corps. Leurs armes étoient des arcs & des fléches. Deux Matelots, qui parloient la Langue Malayenne, leur expliquerent la situation & les besoins du Vaisseau. Ces perfides répondirent, tous d'une voix, qu'ils avoient diverses sortes de rafraîchissemens au service des Hollandois, & qu'ils les donneroient au prix courant. Ils montrerent une Riviere bordée d'arbres, où l'on pouvoit faire aisément de l'eau. Enfin, rien ne paroissant manquer aux apparences de bonne foi, ils apporterent eux-mêmes, à la Chaloupe, quelques jarres d'eau pour essai. L'Officier se hâta de retourner à bord, & son récit sembla rendre la vie aux Malades. Dans la violence du feu qui les dévoroit, il s'empresserent d'obtenir un verre d'eau qu'il avoit apporté. Elle fut distribuée avec discrétion ; mais ce qu'ils en burent eut tant d'effet pour les rafraîchir, que jusqu'au lendemain ils ne soupirerent qu'après un remede si doux & si naturel.

Ils s'arrêtent dans la Baye de Sillebar.

Les Indiens se présenterent le lendemain, avec les mêmes démonstrations d'amitié. Mais ils étoient en plus grand nombre ; & lorsqu'il fut question de remplir les tonneaux, ils proposerent de faire avancer plus loin la Chaloupe, sous prétexte que l'eau y seroit meilleure, & que les vivres y viendroient plus facilement de Sillebar. L'Officier Hollandois les remercia de cette offre, & parut satisfait de l'eau qui s'offroit dans la Riviere. Son refus déconcerta une troupe de Traîtres, qui avoient résolu de massacrer tout l'Equipage ; ils n'étoient pas capables de déguiser plus long-temps leur fureur ; & sur un signal, dont ils étoient convenus, les uns se jetterent, avec des cris effroyables, sur les deux Interprétes Hollandois, tandis que les autres

Trahison qu'ils essuyent de la part des Indiens.

Massacre de leurs Interprétes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

décocherent une multitude de fleches sur la Chaloupe. Les Interprétes se dégagerent d'abord assez heureusement, & coururent vers le rivage pour se jetter dans les flots; mais ils furent arrêtés & percés de coups. Leurs têtes furent coupées, roulées dans le sable, enlevées par les cheveux, & placées sur la pointe de deux piques, où elles demeurerent exposées. Dans l'état où la maladie avoit réduit les Hollandois, ils ne purent tirer vangeance de cette détestable trahison, qu'en faisant une décharge de leurs Mousquets au travers de leurs Ennemis. Ils apprirent ensuite, à Batavia, que depuis quelques mois un autre Vaisseau de leur Nation avoit été surpris, par les mêmes artifices, sur la Côte de Palinbam, & que tout l'Equipage avoit été cruellement égorgé. La Compagnie Hollandoise s'en étoit vangée par la ruine de cette Ville (3).

Nouvelle tempête qui les surprend.

Cependant les Malades du Vaisseau perdoient toute espérance de secours, comme ils avoient déja perdu celle d'arriver bientôt à Batavia. Dans un Conseil, où la raison présida moins que le désespoir, on résolut de faire route contre vent & marée. A peine eut-on quitté la Baye de Sillebar, qu'il s'éleva une tempête, accompagnée de tout ce que la Mer a d'horrible. Le tonnerre tomba proche du Vaisseau; & la violence des vents, qui souffloient vers la Côte, tint assez long-temps les Hollandois dans la funeste attente de s'y briser, ou de retomber entre les mains de leurs barbares Ennemis, qui avoient fait des feux sur le rivage, & qui faisoient sans doute des vœux pour leur perte. Mais l'orage cessa vers le jour. On leva l'ancre, pour courir au large. Il fut impossible de surmonter la force réunie de la Mer & du vent. On se vit réduit à courir des bordées le long de la Côte de Sumatra. Cette manœuvre dura jusqu'au mois d'Octobre. Ensuite, les vents & les Courans ayant commencé à varier, on doubla le bas Cap, pour enfiler le Détroit de la Sonde, où, tantôt louvoyant, tantôt étallant la marée, on dérivoit souvent par les calmes. Après des peines extrêmes, on se rendit à la Côte de Java, où l'on comptoit de trouver des rafraîchissemens: mais cette espérance fut encore trompée. La Côte dépendoit du Roi de Bantam, qui étoit en guerre avec les Hollandois. Il fallut continuer la Navigation avec de nouvelles fatigues, en mouillant jusqu'à huit fois en vingt-quatre heures. On doubla l'Isle de Cracatau, dont les arbres sont d'une hauteur extraordinaire, & les Isles voisines, telles que Sibbesée, Besié, la Traversine & Toppershoutié, qui sont toutes au milieu du Détroit. Ensuite, rangeant la Côte d'Anyer, on rencontra heureusement, vers Bantam, deux Navires Hollandois, qui croisoient dans ce Parage, & dont on reçut quelques rafraîchissemens. Enfin, le 25 d'Octobre, on jetta l'ancre devant Batavia.

Isles de Cracatau, de Sibbesée, de Besié, de la Traversine & de Toppershoutié.

Ce fut dans une si rude Navigation, que Schouten acquit diverses qualités, qui lui manquoient, & dont il étoit destiné à faire un long exercice. Cet Exorde a paru nécessaire, pour faire connoître les fondemens de sa constance, dans une infinité d'occasions dont on commence le récit. Il y joignit le secours de l'exemple, dès les premiers jours de son arrivée, à

(3) *Ibidem*, page 24.

Batavia ; & ce trait, de la vérité duquel il ne veut pas qu'on ose douter, mérite aussi de servir de prélude à ses propres Avantures.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Avanture qui instruit Schouten.

Un Vaisseau, nommé le Dragon, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage sur les Côtes d'une Terre australe inconnue. A la premiere nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques Officiers, échappés dans une Chaloupe, on envoya dans le même lieu, sous leur conduite, une Flute de la Compagnie, pour ramener les restes de l'Equipage, & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une Côte déserte, que ses guides reconnurent pour le Théâtre de leur naufrage, & la Chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dresser des Tentes, pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un Bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les Tentes brisées ; & l'on ne découvrit, ni les Hollandois, ni même un seul Habitant dans le Pays. On chercha des traces, auxquelles on put reconnoître si l'on avoit construit quelque Barque sur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile. Il ne se trouva pas la moindre indication, qui put faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de Matelots, qu'on y avoit laissés.

Cependant, comme les restes du Vaisseau, dont les flots n'avoient encore emporté que les bordages, & tout ce qui n'avoit pû résister à leur violence, sembloient capables seuls d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voisine, on entreprit de les chercher plus loin dans les Terres & le long du rivage. Mais plusieurs troupes, qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de succès que la premiere. On alluma des feux sur des Terres élevées, on poussa des cris, on tira un grand nombre de coups. Tant de soins n'eurent aucun effet. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la Flute. Dans cette résolution, la Chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux, qui la conduisoient, n'apporterent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commission. Il s'éleva, dans leur absence, une si furieuse tempête, que la Flute fut obligée de se mettre au large, où elle passa quelque-temps : mais ne voyant pas revenir la Chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite Riviere par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit tristement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retourner à bord. La Flute avoit déja disparu. Il fallut retourner au rivage, pour se mettre à couvert de l'impétuosité des flots. Mais on étoit sans vivres, & le Pays n'offroit rien qui pût servir de nourriture. Les Montagnes étoient des Rochers, & les Vallées de vrais déserts. Les Plaines n'étoient composées que de sable ; le rivage, plus affreux encore, étoit bordé de Roches, contre lesquelles la Mer brisoit avec d'effroyables mugissemens.

Les Hollandois de la Chaloupe étoient au nombre de treize, déja fatigués & fort affoiblis. La faim les pressoit. Le froid & l'humidité augmentoient leurs souffrances. Ils se regarderent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant, à force de recherches, ils découvrirent entre les Rochers diverses sortes de Limaçons, qui parurent excellens à des estomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois, pour les préparer, l'usage con-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

tinuel qu'ils firent d'un aliment si cru les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une si foible ressource ne suffiroit pas long-temps pour conserver leur vie ; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la résolution de s'exposer aux flots ; dans l'idée que s'il ne se présentoit rien de plus favorable sur Mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils se flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre Côte, où la Nature leur offriroit des alimens plus propres à des Créatures humaines.

Ils employerent tout ce qui leur restoit de force, à calfater la Chaloupe, à remplir leurs tonneaux, à se pouvoir de Limaçons ; & mettant en Mer, ils abandonnerent des lieux où ils n'avoient rien vû qui fût capable de respiration. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute Mer. Ils avoient heureusement, avec eux, le second Pilote de la Flute, qui les guida par le cours des Astres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur Voyage, jusqu'à la Côte Septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit à cette idée. Dans le beau temps, & pendant le jour, ils croyoient avancer avec assez de succès ; mais à la moindre agitation des flots, sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure, ils perdoient toute connoissance de leur route ; & les vagues passant par-dessus leurs têtes, ils n'espéroient pas de voir le jour suivant. Leur plus cruelle Avanture fut la nécessité de jetter leurs Limaçons, qui commencerent bientôt à se corrompre. Ils se virent réduits à l'eau, pour tout aliment. La nuit, ils ressentoient un froid insupportable ; & le jour, ils étoient brûlés des ardeurs du Soleil. Enfin, le travail de la Navigation & le retranchement absolu de leur nourriture avoient entiérement épuisé leurs forces ; lorsqu'un jour, au matin, ils découvrirent des Terres, qu'ils reconnurent pour les Montagnes Méridionales de la grande Java. Dans le transport de leur joye, ils gouvernerent droit vers la Côte, au hasard de se perdre mille fois sur les Rochers qui la bordent. Un heureux hasard les fit tomber devant une belle Plaine, arrosée d'une Riviere & plantée d'un grand nombre de Cocotiers. Mais lorsqu'ils espéroient de descendre dans un lieu si convenable à leurs besoins, ils s'apperçurent que la Mer brisoit si violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher sans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf, qui sçavoient nager, se jetterent brusquement dans les flots ; & n'écoutant, ni leur foiblesse, ni les cris de leurs Compagnons, ils gagnerent heureusement la Terre. Là, sans prendre un instant pour respirer, ils coururent aux Cocos, dont ils se rassasierent, avant que d'entrer en délibération sur leur sort. Ensuite, tournant les yeux vers la Mer, ils virent leur Compagnons, qui, dans l'impuissance d'arrêter plus long-temps la Chaloupe, les exhortoient par des signes à revenir à bord. Mais les Brisans rendoient cette entreprise fort difficile ; & tandis que des deux côtés, on raisonnoit apparemment sur les obstacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la Mer & la Terre de ses voiles.

Ceux, qui étoient demeurés dans la Chaloupe, attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent paroître ; mais ce fut pour leur apprendre que la force des Courans les ayant fait dériver, ils étoient de-

vant une autre Côte, où ils ne voyoient plus de Vallée. C'étoient au contraire de hautes Montagnes, d'affreux Déserts, des Bois épais, un rivage en écore, & bordé de Rochers inaccessibles. Cependant, lorsque le vent fut diminué, ils s'approcherent assez facilement d'une ouverture qui faisoit l'extrêmité d'une Vallée. Ils y débarquerent, & s'étant efforcés d'assurer leur Chaloupe, ils entrerent dans le Bois, pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le seul qu'ils trouverent dans ce lieu désert, leur rendit assez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs Compagnons. Deux d'entr'eux demeurerent à la garde de la Chaloupe, pendant que les deux autres se mirent à suivre le rivage, dans l'espérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vûe pendant la nuit: mais leur marche fut interrompue par des Roches escarpées, & par une profonde Riviere qui coupoit la Côte pour se rendre dans la Mer. Cet obstacle les força de retourner sur leurs traces. Ils se rembarquerent; quoiqu'à peine capables de pousser leur Chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverser le Brisant, qui la repoussoit, une lame la jetta si violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracassée. Cet accident leur parut sans remede. Ils retournerent sur le rivage, la tristesse dans le cœur, avec le surcroît de fatigue & d'épuisement que le travail venoit de leur causer. » Les prieres du Chrétien, » observe pieusement Schouten, ne retournent jamais à lui sans effet. » Celles de ces Infortunés pénétrerent au plus haut des Cieux. Dieu fortifia » leur courage, & leur inspira l'idée de suivre la Côte Orientale, oppo» sée à celle où ils avoient cherché leurs Compagnons. Ils marcherent, pendant tout le jour, entre la Mer qu'ils avoient à gauche, & des Montagnes fort désertes; mais ils trouverent du moins des herbages, des racines, & de l'eau fraîche dans quelques petits ruisseaux. Le soir, ils s'arrêterent sous des arbres, où ils passerent tranquillement la nuit. Après avoir continué, le lendemain, de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent, sur le rivage, deux petits Canots, vers lesquels ils ne balancerent point à descendre. En chemin, ils apperçurent, dans l'herbe, un sentier battu, qu'ils suivirent, & qui les conduisit près d'une Hute. C'étoit la demeure d'un vieil Hermite Indien, auquel leur figure Européenne causa moins de frayeur que d'étonnement. Ils sçavoient un peu de Malay. Le récit qu'ils firent de leur avanture excita sa compassion. Il leur présenta du Poisson sec, qui étoit le fruit de sa pêche; & du riz, qu'il cultivoit de ses propres mains. Un accueil si charitable leur fit prendre la résolution de passer quelque temps avec lui: mais, dans la crainte que sa charité ne se réfroidît, en leur voyant consumer ses provisions, il s'exercerent à la pêche, dans les petits Canots, & ils prirent beaucoup de Poisson. L'Hermite leur apprit diverses méthodes, pour surprendre les Chevres sauvages, & d'autres Animaux des Montagnes. La Chasse ne leur réussissant pas moins que la Pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur Hôte, qui leur accordoit l'usage de sa Hute pour la nuit. Ils s'accoutumerent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les Bois & les broussailles avec autant de légereté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces, jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pen-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

ferent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de Brigands, qui ne vivant que de rapines, erroient dans les Bois & le long du rivage, & tuoient sans pitié tout ce qui tomboit de vif entre leurs mains. Ces Furieux (4) attaquerent la Hute; & ne trouvant pas de résistance dans quatre hommes sans armes, qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent sçavoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient sauvés. Ainsi l'espérance qu'ils eurent, de tirer quelque profit de cette rencontre, sauva les Hollandois, en les dérobbant à leurs premiers transports. L'Hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ses Hôtes, se jetta à genoux, les mains élevées vers le Ciel; & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha si vivement ces Barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre Etrangers à Japara, Pays le plus voisin, où l'on voyoit souvent des Vaisseaux de leur Nation. Cette offre parut si sincere aux Hollandois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'Hermite, ils se mirent en chemin avec leurs Guides, par des Déserts & des Bois affreux: mais, entrant de-là dans les Plaines agréables & bien cultivées, ils arriverent dans la Ville du Mataram, Empereur de l'Isle, d'où ils se rendirent sans peine au Comptoir de Japara. Les Directeurs donnerent quelque récompense aux Brigands qui les avoient conduits. Schouten vit ces quatre hommes à Batavia, où ils avoient été renvoyés depuis peu; mais il n'a pas sçu qu'on ait jamais entendu parler de leurs Compagnons (5).

Passion de l'Auteur pour les Voyages.

Son goût pour les Voyages n'ayant fait que s'enflammer par les avantures d'autrui & par les siennes, il apprit, avec une satisfaction extrême, qu'on équipoit deux Vaisseaux, qui devoient partir, sous la conduite de Guillaume Reyersz, pour aller découvrir de nouvelles Régions dans les Mers les plus reculées au Sud. Ces deux Bâtimens furent munis de vivres pour dix-huit mois, chargés de précieuses marchandises, & montés d'un fort gros Equipage. Quantité de Volontaires y prirent parti, sans autre motif que la gloire. Schouten conçut une passion si violente pour obtenir la permission de s'embarquer, que ne s'étant pas rebuté de plusieurs refus, il eut le bonheur d'être employé, par l'ordre de Reyersz même, sur une Flute, nommée le Cerf rouge, qui devoit accompagner les deux Vaisseaux.

1659.

Cette petite Escadre partit de Batavia au mois de Mars 1659, & prit

(4) Leur genre de vie leur fait donner le nom de *Vagans*. Pour s'exciter au meurtre & au pillage, ils prennent de l'Amfion ou de l'Opium. L'Auteur raconte que dans les Villes mêmes, il leur arrive souvent de commettre les mêmes désordres. » Lorsque l'Opium commence à produire son effet, ils » se mettent à crier, Amoek, Amoek, qui » signifie massacre; &, le sabre ou le poignard au poing, ils tombent sur tout ce » qui se trouve exposé à leurs coups. Schouten en vit exécuter trois, dont la rage » s'étoit exercée jusqu'au milieu de Batavia. » On leur coupa d'abord les mammelles; » ensuite on les roua, en commençant par » le bas du corps. Malgré la crainte qu'on » tâche de leur inspirer par de si cruels supplices, leurs fureurs se renouvellent souvent dans les Villes & au-dehors. *Page 40.*

(5) Pages 51 & précédentes.

son

ſon cours à l'Eſt, le long des hautes Montagnes de Java, qui ſont toutes revêtues d'arbres. Dix jours après, elle jetta l'ancre devant la Ville de Japara, dont l'Auteur prit plus de connoiſſance, dans l'eſpace de quelques jours, qu'on n'en a tiré juſqu'ici de toutes les autres Relations de ce Recueil.

Il s'embarque pour une Expédition inconnue.

Obſervations ſur Japara.

La vûe de la Ville, & des belles Campagnes qui ſont au-delà, l'ayant porté à deſcendre au rivage, il trouva, dit-il, que Japara eſt fort bien murée, ſurtout du côté de la Mer. Ses maiſons ſont bâties de pierre & de chaux. Elle eſt arroſée d'une Riviere qui deſcend des Montagnes, & qui venant ſe jetter dans la Mer, forme à ſon embouchure un très-bon Port. Les rues, les remparts, les Places publiques, & la plûpart des Edifices, ſont ornés, comme les Campagnes, de beaux arbres & de Jardins remplis de fruits. Les Places, où ſe tient le Marché, cauſerent de l'admiration à Schouten, par la diverſité des Nations qui s'y trouvoient réunies; Perſans, Arabes, Guzarates, Chinois, Habitans des Côtes de Coromandel & d'Achem, Malais, Peguans, &c. On y voyoit auſſi toutes ſortes de marchandiſes étrangeres, ſans excepter celles de l'Europe. Il y a peu de belles rues, parce que les maiſons ſont iſolées, avec de ſpacieux Enclos, qui n'ont aucun alignement, & qui forment une eſpece de Labyrinthe. La jalouſie des Javans & des Chinois rend ces détours fort dangereux pour les Etrangers. Les femmes du Pays ſont ſi coquetes, qu'elles perdent toute retenue, lorſqu'elles rencontrent des hommes, ſurtout des Européens, autour de leurs Jardins & de leurs Maiſons; & ſi l'on refuſe de ſatisfaire leur paſſion, elles deviennent capables de toutes ſortes d'emportemens. Cependant elles ſont ſi laides & ſi déſagréables, qu'avec le deſir même de s'abandonner à la débauche, les Hollandois ne ſont gueres tentés d'accepter leurs avances (6).

Danger que l'Auteur évite dans la Cour d'une Moſquée.

Le Mahométiſme étant la Religion dominante à Japara, on y voit une Moſquée, qui parut moins remarquable à Schouten par ſa beauté, que par la rigueur extraordinaire avec laquelle on en éloigne ceux qui ne ſont pas profeſſion de la même Loi. Il ne leur eſt pas même permis d'entrer dans la Cour qui l'environne. Idolâtres ou Chrétiens, ils ſont pourſuivis en Juſtice par les Prêtres Maures, qui demandent leur mort par le feu, ou par quelqu'autre ſupplice. La Moſquée paſſe alors pour ſouillée; & ſi l'on ne ſe hâte de la purifier par des cérémonies éclatantes & par des prieres publiques, il faut qu'elle ſoit détruite auſſi par le feu. Schouten & quelques autres Hollandois, qui n'étoient pas informés de ce rigoureux uſage, ſe laiſſerent conduire, par leur curioſité, dans un lieu fort agréable dont ils virent la porte ouverte. C'étoit malheureuſement la Cour de la Moſquée, qui étoit bien plantée d'arbres, & qui contenoit divers Edifices, pour le logement & les fonctions des Prêtres Maures. Il y avoit autour de la Moſquée même, un beau Canal, où pluſieurs femmes ſe lavoient, avec peu d'égard pour la pudeur. Elles prirent la fuite; ce qui n'empêcha pas Schouten & ſes Compagnons de paſſer ſur un Pont, bordé d'une baluſtrade à hauteur d'appui. Ils touchoient à la porte de la Moſquée, & leur

(6) Page 53.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

indiscrétion les alloit faire entrer, lorsqu'ils se virent tout d'un coup environnés d'une troupe de Javans, qui sembloient ne respirer que vangeance. Ces Furieux tirerent leurs poignards; & se saisissant des Hollandois, ils paroissoient prêts à leur percer le sein. Schouten, qui ne pouvoit ni leur parler, ni les entendre, n'eut pas d'autre ressource que de se jetter à genoux. Il crut comprendre qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux, & que les uns vouloient une punition sanglante, tandis que les autres se laissoient toucher à la pitié. Enfin quelques Prêtres vinrent leur représenter que la Mosquée n'étoit pas encore profanée, puisque les Etrangers n'y étoient pas entrés, & qu'il falloit pardonner quelque chose à leur ignorance. Schouten se crut sauvé par un miracle; d'autant plus, dit-il, que les Habitans de cette Ville ont plus de haine & de cruauté pour les Hollandois, qu'aucun autre Peuple de l'Orient. Il n'y avoit rien d'ailleurs de singulier dans cette Mosquée. C'étoit un espace quarré, avec une chaire environnée de bancs. L'Edifice étoit quarré aussi par le dehors, & s'élevoit comme une Tour, avec quatre ou cinq Plateformes, les unes au-dessus des autres (7).

Les Hollandois sont détestés à Japara.

Montagnes de Thamahoo.

L'Escadre Hollandoise ayant remis à la voile, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle Célebes. Après avoir passé entre son extrêmité Méridionale & l'Isle de Salcyer, on reconnut, au commencement du mois d'Avril, les hautes Montagnes de Thamahoo, dont le sommet se cache dans les nues. Elles sont dans l'Isle de Bourro, au Sud de laquelle il falloit passer, pour traverser le Détroit qui la sépare de l'Isle d'Anblau. Les Hollandois employerent plus de trois semaines à ce passage, tantôt arrêtés par les calmes, tantôt combattus par les vents & la marée. Le rivage, qui est fort escarpé, sur une profondeur qu'on ne peut sonder, ne permettant pas d'y jetter l'ancre, ils étoient repoussés avec une violence qu'ils ne pouvoient vaincre. Enfin ils arriverent dans le Détroit, à la vûe d'un petit Fort que les Hollandois ont sur la Côte d'Anblau. Le Commandant de cette Place vint à bord, avec le Roi de l'Isle, pour saluer le Chef d'Escadre. On leur présenta de l'Arrack & du Gingembre confit. Le Roi n'eut pas plutôt jetté les yeux sur cette Confiture, que la prenant pour de la chair de Porc, & rejettant ce qu'il tenoit déja dans sa main, » il fit un saut, & s'écria : ô Peuple Hollandois, pourquoi m'offencez-vous? Pouvez-vous ignorer que je ne mange » point de lard? Cette exclamation fit rire tout l'Equipage. Cependant, » comme le Roi paroissoit persuadé qu'on avoit voulu lui faire insulte, » on crut devoir le désabuser. L'Ecrivain du Vaisseau, le prenant par la » main, lui dit : Qu'avez-vous, Roi d'Anblau? Pourquoi rejettez-vous » nos civilités? Ce n'est pas du lard qu'on vous présente, ni rien qui » soit défendu par la Loi de Mahomet. Goûtez-en, & vous fiez à moi. » Ce discours ayant appaisé le *Roitelet*, il prit des Confitures & en man» gea très-bien; puis il but de l'Arrack, & paroissant fort gai, il se mit » à sauter & à caprioler.

Simplicité du Roi d'Anblau.

Comment les Hollandois traitent les Rois Indiens.

Si le dessein de l'Auteur, dans un détail de cette nature, étoit de faire sentir quel air de familiarité les Hollandois prennent avec les Rois

(7) Pages 59 & 60.

Gautier Schoutier. 1659.

Indiens qui sont dans leur alliance, d'autres récits, dont une grande partie de son Journal est composé, n'apprennent pas moins avec quelle hauteur ils traitent les Rois qui s'opposent aux interêts de la Compagnie. De nouveaux ordres ayant fait changer la destination de l'Escadre, Schouten se vit employé sur une autre Flotte, qui porta la guerre à quantité d'Isles dont les Hollandois avoient reçu divers sujets de plaintes. Il nomme particuliérement Goram, Sallowaki, Mannabocki, Cerambau, & la Partie Orientale de la grande Isle de Ceram, où ils commirent toutes sortes de barbaries, par les mains de trois milles Indiens qu'ils avoient pris à leur service. Ensuite, formant de plus hauts projets, ils entreprirent la conquête de l'Isle Célebes; & cette expédition ne leur réussit pas moins heureusement. On se dispense de répéter ce qu'on a déja traité avec assez d'étendue dans la description de cette Isle : mais on croit devoir observer que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entreprise de la Compagnie Hollandoise à son ressentiment contre les Jésuites (8). » Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité » & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macassar, ni qui ait » tant de fois violé sa foi & ses promesses. L'expérience a fait connoître » que lorsqu'ils nous flattoient le plus & qu'ils nous témoignoient le plus d'a» mitié, ils étoient sur le point de faire éclater quelque nouveau trait de » perfidie. Il est vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par les » Portugais, qui, sous prétexte de les secourir, se mettoient en possession » de leurs Forteresses, en bâtissoient de nouvelles, & nous représentoient » comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, gens » qui vouloient vivre sans Princes & sans Rois, & qui se croyoient tout » permis, mais qu'on pouvoit aisément détruire, si les Macassarois vou» loient l'entreprendre (9). Ainsi la guerre, qu'on portoit à l'Isle Célebes, n'étoit qu'une vangeance, contre les Insulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de son Commerce. Schouten ne dit rien non plus du projet concerté par le Conseil de Batavia, pour susciter, à l'Isle, des Ennemis dans son propre sein : mais il convient que le secret de l'entreprise fut gardé long-temps, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chasser les Portugais des petites Forteresses qu'ils occupoient dans ces deux Isles (10). L'armée Hollandoise étoit de trente-trois voiles, qui consistoient en vingt-deux Vaisseaux, trois Galions, & huit Chaloupes, sur lesquels on avoit embarqué douze cens Européens, divisés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Nassalau. Schouten admira les impressions de la crainte, dans le changement qui se fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorsqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macassar, dont ils connoissoient les Habitans pour une Nation fort belliqueuse. » Ils demeurerent aussi interdits, que s'ils eussent

Cause de leurs guerres continuelles.

Forces de l'Armée où se mit Schouten.

Timidité des Noirs.

(8) Ils les accusoient d'avoir fait manquer le succès de leur Ambassade à la Chine. *Voyez*, ci-dessus, Tome IX.

(9) Page 120.

(10) Pages 121 & 126.

GAUTIER SCHUOTEN. 1659.

» été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, qui man-
» geoit à la Table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu goûter
» de viande, parce qu'il avoit fait vœu, disoit-il, que la premiere qu'il
» mangeroit, seroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils auroient
» tués : mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on alloit à
» Macassar; & chacuu d'eux se crut mené à la boucherie (11).

Récit de la défaite des Portugais. 1660.

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonstances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Description de l'Isle Célebes. C'est par le témoignage des Partis opposés, qu'on éclaircit les événemens. » Le 10 de Juin 1660,
» nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la nuit, & au clair
» de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui avoient toujours
» gardé l'avant. Lorsque nous eumes mouillé autour d'eux, ils nous firent
» sçavoir ce qui s'étoit passé. Ils avoient trouvé, au quartier des Portu-
» gais, six Vaisseaux de cette Nation, richement chargés, qui étoient ve-
» nus depuis peu de Macao, pour se remettre en Mer au premier jour, &
» continuer leur route vers Goa. Cette prise étoit trop avantageuse, pour
» la laisser échapper. Il fut donc résolu qu'on feroit voir un échantillon
» du courage des Hollandois, devant le Palais du Roi de Macassar, à la
» vûe & aux yeux de toute sa Cour, & qu'on ne donneroit pas aux Por-
» tugais le temps de se reconnoître, pour éprouver s'ils sçauroient soutenir,
» comme ils l'avoient tant de fois publié à cette Cour, que les Hollan-
» dois n'étoient que des Faquins & des Lâches. Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois porterent sur la Flotte Portugaise; & pour compliment, ils lui envoyerent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défense; & d'abord ils firent assez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour des Combattans. La Ville de Macassar & la Forteresse, nommée Samboupo, retentissoient du fracas de l'artillerie; & le Roi voyoit que sous ses yeux, deux Vaisseaux en osoient attaquer six des Portugais, dans ses Ports & sous ses Ramparts. Des millions d'Habitans attendoient sur le rivage de quel côté la victoire alloit se déclarer; lorsqu'une étincelle, qui tomba sur la poudre de l'Amiral des Portugais le fit sauter en l'air.

Deux autres de leurs Vaisseaux, qui ne purent se garantir de la flamme, brûlerent jusqu'à fleur d'eau, & sauterent aussi; tandis que les Equipages, s'étant jettés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnerent assez heureusement le rivage. Enfin, deux autres se firent échouer sur la Côte; & le sixiéme, qui se nommoit Notre-Dame des Remedes, fut le seul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouverent chargé d'étoffes de soye, de bois de Sandal, & d'autres Marchandises de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changerent son nom de Notre-Dame des Remedes, en celui de *Remedes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes; mais le nombre des blessés fut plus grand. Ils ignorerent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne pussent douter que l'artillerie & les flammes n'en eussent fait périr un grand nombre (12).

(11) Page 132.

(12) Page 134.

Barbaries des Hollandois & des Macassarois.

Le récit de l'attaque de la Ville, & du reste de cette guerre, s'accorde assez fidellement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné sur le témoignage des Portugais. Il ne déguise pas même les excès de barbarie auxquels sa Nation s'emporta (13). Macassar fut réduite en cendres, & les Portugais chassés de l'Isle. La Paix, qui succéda, & qui mit la Compagnie Hollandoise en possession de tout ce que les Portugais y avoient occupé, ne laissa pas d'être violée, pendant le séjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Insulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes : mais s'il faut juger de leur soumission présente par les fureurs qui l'ont précédée (14), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entretiendront par la rigueur.

Schouten part pour Arrakan.

Après le retour de la Flotte à Batavia, Schouten reçut ordre de remonter sur le même Vaisseau pour le Voyage d'Arrakan, qui est, dit-il, à six cens lieues de cette Capitale des Indes Hollandoises. C'étoit flatter son unique passion. On mit à la voile, le 12 de Septembre. Cette route, jusqu'au Golfe de Bengale, n'eut de remarquable que la rencontre d'un Navire Hollandois, qui avoit été commis pour chercher la nouvelle Isle de Sainte Helene, & qui revenoit sans avoir pû la trouver. Mais, en entrant dans le Golfe, Schouten apprit à connoître l'orage annuel que les Européens, comme les Habitans de ces Contrées, nomment l'Eléphant. C'est une tempête extraordinaire, qui survient tous les ans aux mois d'Octobre & de Novembre, & qui court tantôt le long de la Côte d'Arrakan, tantôt le long de celle de Tanasseri, du Pegu, du Bengale, ou le long de la Côte Occidentale d'Orixa & de Coromandel. Elle est si terrible, qu'il n'y a point d'ancres capables d'arrêter les Vaisseaux; & s'ils sont surpris en Mer, ils évitent rarement leur perte (15). Après avoir couru les plus horribles dangers, Schouten arriva heureusement à l'embouchure de la grande Riviere d'Arrakan,

Eléphant, nom d'une tempête extraordinaire.

(13) Entre plusieurs traits fort odieux, il raconte qu'après une mêlée, d'où les Insulaires, se retiroient, » un Soldat Hollan» dois acharné au combat, furieux sans » doute, dit-il, & transporté hors de lui» même, trouvant dans son chemin une » femme de Macassar, avec un enfant en» tre ses bras, qu'elle tâchoit de conserver, » le lui arracha & lui perça inhumainement » le cœur. La mere, transportée à son tour, » prit un cri, qui est le poignard de l'Isle, » & l'alla plonger dans le sein du Soldat, » qui tomba mort d'un seul coup. Mais » cette généreuse femme fut tuée à l'instant » par d'autres Hollandois, qui presque tous » n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes. *Page 243*.

(14) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. Ces Perfides, dit-il, n'ont pas laissé de rompre cette paix par des fourberies & des cruautés, telles qu'ils en avoient déja exercé contre notre Nation. Plusieurs de nos gens, échappés du naufrage, ont été massacrés par leurs mains. Ils ont attaqué nos Forteresses. Ils ont enlevé nos Marchandises. Ils ont envoyé des Flottes contre nous, jusqu'à Button, avec dix mille hommes de débarquement. Ils nous pressoient avec une fureur incroyable, en *1666*, lorsque l'Amiral Corneille Spelman, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, au secours de cette Isle, remporta sur eux une glorieuse victoire. Le Roi de Macassar, affoibli, demanda encore la paix : mais elle ne dura pas plus que les précédentes. Toutes les parties de l'Isle conspirerent la perte des Hollandois, en *1669*. Le même Spelman, qui fut employé à dissiper cette tempête, n'en vint à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire mériteroit d'être perpétuée par une Histoire particuliere. Enfin, conclut Schouten, les Macassarois furent réduits, & la grande & puissante Isle de Célebes est maintenant soumise à la Compagnie. *Pages 160 & 161*.

(15) Page 163.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

qu'il falloit remonter l'espace d'environ dix-huit lieues. On jetta l'ancre devant l'Isle de Butting, pendant un courant fort rapide, qui vient de la Riviere; & le lendemain, on continua de remonter, en voyant des Campagnes fort agréables, des Bois, des Villes, des Bergers & des Bergeres avec leurs Troupeaux, & des Montagnes couvertes de verdure, jusqu'au sommet, qui sembloient s'élever au-dessus des nues. On fut obligé de mouiller, pour étaler la marée; & le jour suivant on passa devant Oryenton, Ville célebre par sa Pagode, qui attire sans cesse un grand nombre de Pélerins, de toutes les parties de l'Orient & de l'Occident. Ensuite, on traversa des Campagnes de riz, diversifiées par des Jardins, des Vergers, des Bois & de gros Bourgs; & vers la nuit, on mouilla devant Bandel, Ville fort peuplée où les Hollandois ont leur Comptoir, à dix-huit lieues de la Mer, & à une grande lieue de la Capitale du Royaume. La Riviere a si peu d'étendue, dans cet endroit, que pendant le vif de l'eau, sa largeur n'excéde pas la longueur du Navire.

Ville d'Oryenton.

Il fallut se conformer à la Loi du Pays, qui oblige de saluer le Roi, à cette distance de la Capitale, d'où il peut entendre facilement le bruit du canon. A peine le Soleil fut-il levé, qu'on vit arriver, de sa part, des Syckes & des Conseillers d'Etat, pour répondre à cette politesse. Ils étoient dans les *Jelyasses*, ou les Galeres à rames du Roi, qui s'avancerent parées des Pavillons, de Flammes & de Girouettes, au son des flutes, des trompettes & d'autres instrumens. Le principal Sycke passa d'un air grave sur le bord Hollandois, & fut suivi des autres Seigneurs, qui n'entrent dans la Chambre de Pouppe qu'un moment après lui. Ils avoient à leur suite un si grand nombre de Courtisans, de Pages, de Sécretaires, d'Ecuyers, de Laquais, & d'autres Domestiques, que le Vaisseau en étoit rempli. Quelques-uns d'eux, qui n'étoient peut-être que des Valets, voyant plusieurs Hollandois sur le demi-Pont, tandis qu'ils passoient dessous pour suivre leurs Maîtres, s'en plaignirent comme d'un affront. Ils demanderent à Worburg, Président du Comptoir, pourquoi ils étoient si peu respectés? Il leur demanda grace pour des Etrangers, qui ne connoissoient pas les usages du Pays; & se tournant vers les Hollandois du Vaisseau, il leur dit d'un air fort sérieux: Amis, passez un peu à côté, ou descendez; car c'est un point d'honneur, dans le Pays où nous sommes, de ne pas passer sous un Pont, lorsqu'il se trouve quelqu'un dessus (16). Il n'y a point de Peuple au monde, observe Schouten, qui soit plus rempli de vanité que celui d'Arrakan. La plûpart des Seigneurs étoient des hommes âgés, gros & épais, de bonne mine, & qui s'attiroient du respect: mais leur fierté se déclaroit dans leur contenance & leur démarche, autant que dans leurs discours. Ils ont le teint fort brun, sans être aussi noir que d'autres Peuples de l'Asie. Ils étoient magnifiquement vêtus, & leurs habits exhaloient une odeur très agréable. Le Capitaine Hollandois prit la Lettre dont le Gouverneur de Batavia l'avoit chargé pour le Roi, & la mit entre les mains de Worburg, qui la tint élevée, suivant l'usage du Pays, pour la faire voir à tout le monde, comme un témoignage de la continuation de l'alliance entre les deux Nations. Ensuite, on fit des présens aux

Les Syckes d'Arrakan viennent sur le Vaisseau Hollandois.

Leur bizarre point d'honneur.

Leur figure.

(16) Page 168.

Seigneurs & aux principales personnes de leur suite : c'étoit du poivre, du girofle, du maïs, des noix muscades, de la canelle, & un grand miroir doré, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Chacun saisit sa part, avec une avidité que l'Auteur compare à celle des Fourmies, qui entraînent leur grain. L'excès de leur joye déconcerta, dit-il, toute leur gravité ; & dans ce transport, ils firent cent grimaces, qui démentoient l'air avec lequel ils étoient entrés. Les présens furent portés brusquement dans les Jelyasses, sans aucune attention à ce qui se passoit sur le demi-Pont : mais lorsqu'il fut question de porter la Lettre au Comptoir, où elle devoit être en dépôt jusqu'au jour de l'Audience, les airs graves recommencerent ; & pour éviter de la faire passer sous les Tillacs & les Ponts, on la donna, de la main, à quelques Officiers qui l'attendoient dans une Barque. Il y avoit, sur le rivage, plusieurs Eléphans richement équipés, pour servir de monture aux Seigneurs, qui la porterent au Comptoir. De-là, ils continuerent leur route, par terre, vers Arrakan.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Présens des Hollandois.

Avec quelle joye ils sont reçus.

Aussi-tôt que les Hollandois furent avertis de se rendre à l'Audience, ils partirent de Bandel, dans l'ordre dont on leur fit une Loi. Le Kutual, ou le premier Magistrat de cette Ville, marchoit le premier, monté sur un Eléphant, & vêtu d'une toile blanche. Il étoit entouré d'Archers, de Valets & d'Esclaves, qui marchoient pieds nuds, le long d'une digue herissée de petites pointes de roches, & sur un terrain pierreux. Le *Roos*, ou le second Magistrat, suivoit son Supérieur, avec le même habillement & le même cortege. Une troupe de Musiciens, qui étoient sur les aîles, firent entendre leurs instrumens pendant tout le chemin. Les Hollandois formoient une autre troupe, avec leurs présens, qui consistoient en divers ouvrages de vernis du Japon, en miroirs, en étoffes d'écarlate, & en épiceries. Worburg étoit assis sur un grand Eléphant ; & tenant d'une main la Lettre qui étoit pour le Roi, il l'élevoit souvent au-dessus de sa tête, pour la faire voir aux Spectateurs. Quantité d'Huissiers de la Cour, & les Matelots Hollandois, marchoient autour de lui, pour écarter le Peuple. Il étoit suivi de Moocker, Capitaine du Vaisseau, & de Dirk-Fracy, Commis du Comptoir, assis tous deux sur un même Eléphant ; & la marche étoit fermée par quelques Mousquetaires Hollandois, qui faisoient de temps en temps leur décharge.

Marche des Hollandois vers la Capitale.

Ce bizarre Cortege ayant traversé la Ville d'Arrakan jusqu'à l'entrée du Palais, on fit descendre le Président, le Capitaine & le Commis. Ils passerent par plusieurs grandes Portes, & par d'autres lieux, qui les conduisirent à la Salle d'Audience, où le Kutual leur déclara que le respect ne leur permettoit pas d'entrer chaussés. Ils laisserent leurs souliers à la Porte. Quantité de Sickes & d'autres Seigneurs étoient assis dans cette Salle, sur de magnifiques tapis, les jambes croisées & richement vêtus. On obligea les Hollandois de s'incliner, ou plutôt de s'accroupir, & de baisser le visage jusqu'à terre avec les mains jointes sur le front. Ces humbles révérences furent répétées plusieurs fois. Ensuite le Roi parut, sortant d'un Cabinet ; & chacun, tenant alors les mains jointes sur le front, baissa la tête, pour se reconnoître indigne de contempler la Majesté Royale. Les trois Hollandois, qui avoient peine à garder cette posture, ne purent s'empêcher de lever un

Ils arrivent au Palais.

Humiliations auxquelles ils sont assujettis.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Préfens du Roi.

peu la tête : mais quelques Valets de Chambre, qui les obfervoient, les forcerent de la baiffer. Un Interprête ayant reçu la Lettre, & les Préfens, les remit entre les mains d'un autre Officier, & fit aux Hollandois quelques civilités de la part du Roi. Alors on apporta auffi les préfens que ce Prince vouloit leur faire. Ceux qui étoient pour le Gouverneur de Batavia parurent les premiers, & furent pofés fur la tête courbée des trois Hollandois, qui n'oferent même fe tourner pour les voir. C'étoit quatre petites pieces de toile groffiere du Pays, qui valoient à peine trois Rifdales. Quatre autres pieces, qui étoient pour les trois Hollandois mêmes, furent mifes auffi fur leurs têtes; & leur remercîment fe fit par de nouvelles inclinations.

Figure de ce Monarque.

Avec quelque foin qu'ils fuffent obfervés, ils ne laifferent pas de regarder, du coin de l'œil, le Monarque d'Arrakan, qui leur parut âgé d'environ dix-huit ans, robufte, déja chargé d'embonpoint, & d'un teint affez blanc. Il avoit des braffelets, des boucles d'oreilles, & un collier d'or, enrichis de quantité de diamans & d'autres pierreries. Lorfqu'il eut affez confidéré les Hollandois, il rentra dans le Cabinet d'où il étoit forti; & ce ne fut qu'après fon départ, qu'il leur fut permis de lever la tête. Ils fe releverent fi engourdis de cette violente pofture, qu'à peine pouvoient-ils fe tenir fur leurs jambes; & lorfqu'ils furent retournés à bord, il leur en refta des douleurs, qui les obligerent d'avoir recours au Chirurgien (17).

Les Hollandois vifitent le Pays.

Ils avoient fait ce Voyage, pour acheter du riz & des Efclaves. Mais le riz, qui étoit encore dans les Campagnes, les obligeant d'attendre le temps de fa maturité, ils employerent cet intervalle à vifiter diverfes parties du Royaume. Worburg leur prêta fon Lakno, efpece de Galere à quarante Rameurs, d'où leurs regards pouvoient s'étendre dans le Pays; & quelquefois ils la quittoient pour entrer dans les Terres. D'une Montagne, qui eft à la droite de Bandel, ils découvroient la Ville d'Arrakan, & les toits dorés du Palais. De l'autre côté, ils eurent la vûe d'une très fpacieufe Campagne, qui contenoit des Bourgs, des Villes, & qui offroit le plus beau Payfage du monde. Une infinité de ruiffeaux, dont le Royaume eft arrofé, forment, entre les Champs de verdure, des Etangs prefque tous quarrés, de cinquante, foixante, & jufqu'à cent perches de tour. On vante la vertu de leurs eaux, pour la fanté des Hommes & des Bêtes. Les Hollandois en firent plufieurs fois l'expérience. Ils virent quantité de vaftes Ecuries, dans chacune defquelles on entretenoit dix-huit, vingt, ou vingt-cinq Eléphans. Chaque fois qu'ils defcendoient à terre, ils étoient furpris, non-feulement de la fertilité & des agrémens du Pays, mais encore plus du nombre de fes Habitans, que Schouten trouva *prodigieux*, & qui lui fit douter fi le monde a quelque autre Pays auffi peuplé.

Le Roi ne fe fait voir à fes Sujets qu'une fois en cinq ans.

De cinq en cinq ans, le Roi fort de fon Palais & fe fait voir au Public. Ce jour, qui eft ordinairemenr le 15 de Décembre, eft le feul auquel il foit permis de le regarder; ou du moins cette faveur n'eft accordée, en d'autres temps, qu'aux principaux Seigneurs de l'Etat, parce que dans la néceffité où ils font d'être fouvent avec leur Maître, il eft impoffible de faire autrement. Lorfque Schouten arriva dans le Royaume, on avoit dé-

(17) Pages 183 & précédentes.

pêché des Courriers de toutes parts, pour annoncer cette cérémonie & porter l'ordre, à tous les Sujets de l'un & de l'autre sexe, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante, de se rendre dans la Capitale, pour voir le Roi, sous peine d'une amende pécuniaire d'environ dix sous : plaisant usage, observe Schouten, pour lever des sommes immenses, dans un Pays si peuplé; car, le nombre de ceux qui font ce Voyage ne monte pas, dit-il, à la dixiéme partie des Habitans. L'amende est trop legere pour les effrayer. Cependant, la curiosité seule, & le plaisir de voir une Fête célebre, suffisent toujours pour attirer une multitude innombrable. Schouten décrit un spectacle, dont il fut témoin.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Profit qu'il en tire.

Cérémonies de ce grand jour.

Le jour de la cérémonie, on vit, dès le matin, toutes les Places voisines du Palais, garnies d'échaffauts, d'amphithéâtres, & de préparatifs pour les feux d'artifice. Les principales rues avoient été soigneusement nettoyées, & la plûpart étoient bordées d'appuis ou de balustrades. On avoit distribué, à des distances réglées, quantité d'Huissiers & de Soldats, pour contenir le Peuple & faire regner l'ordre. Le Roi sortit du Palais, au son des tambours, des trompettes & des flutes, monté sur un Eléphant de médiocre grandeur, vêtu d'habits superbes, la tête couverte d'un riche turban, sur lequel il portoit une couronne d'un prix inestimable. Il étoit assis, les jambes croisées sous lui, & conduit par un Seigneur, qui étoit placé sur le cou de l'Animal. Les harnois étoient bordés de perles & d'or. Plusieurs Seigneurs soutenoient, sur la tête du Monarque, une espece de Dais ou de Parasol. Autour de lui marchoient, à pied, un grand nombre des principaux Officiers du Royaume, avec les Gardes. A peine étoit-il passé, au milieu de toutes sortes d'instrumens de Musique, qu'on voyoit paroître, sur un autre Eléphant, le premier Seigneur de la Cour, entouré de son propre cortege. Après lui venoient successivement tous les autres Sickes, montés aussi sur des Eléphans, chacun suivant l'ordre de sa naissance ou de sa dignité, & tous avec le même air de richesse & de splendeur. On employa beaucoup de temps à mettre en ordre des Equipages si nombreux, & à les faire sortir de la Forteresse & du Palais. Les Talapoins & les Musiciens fermoient la Marche (18).

Serment de fidélité.

Le Monarque d'Arrakan alla passer dans les principales rues des différens Quartiers de la Ville, & dans toutes les Places & les Promenades publiques. A son retour, il s'arrêta dans une vaste Esplanade, qui est devant la Forteresse, & ses Gardes formerent une haye fort épaisse autour de lui. Au-delà du cercle étoient les Spectateurs. Là, on leur fit prêter serment de fidélité, suivant l'usage qui s'observe aussi tous les cinq ans. Au milieu des acclama-

(18) » Je ne crois pas, dit Schouten, » qu'on ait jamais vû, en aucun lieu du » monde, une si grande parade de richesses, de joyaux exquis, de perles, de pierreries, d'or, d'argent, & de toutes sortes » d'ornemens, de vêtemens riches, d'étoffes de soie & de broderies. Les armes n'étoient pas moins enrichies que tous les » autres ornemens des Hommes & des Eléphans; & pour tout dire, en un mot, la » richesse, la splendeur & la magnificence » de cette Fête surpasse tout ce qu'on s'en » peut imaginer. Jamais on n'a vû tant de » Drapeaux, de Banderolles, de Parasols » d'un ouvrage exquis & de superbes étoffes. » Jamais on n'a tant vû de diverses sortes » de figures & de modes dans les ajustemens, & dans tous les ornemens qui furent étalés. *Page 193.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Spectacles dont il est suivi.

tions, les instrumens de Musique, le Canon, les Pierriers & la Mousqueterie se firent entendre avec un bruit épouvantable, parmi lequel on fit jouer les feux d'artifice. Il n'y a point de Peuples, en Orient, qui l'emportent sur celui d'Arrakan, pour cette invention. Vers le soir, on termina la Fête par des Spectacles, des Danses & des Concerts de Musique. Le Roi n'en attendit pas la fin, pour rentrer dans son Palais; & le lendemain, tous les Spectateurs reçurent ordre de retourner à leurs demeures.

Allarmes qui se répandent dans le Royaume d'Arrakan.

Pendant que la Nation étoit encore remplie de ces idées, il se forma, du côté de l'Ouest, un nuage qui la jetta dans de vives allarmes. Cha-Susa, seul fils de Cha-Jehan, qui fut échappé aux armes de son frere Aureng-zeb, se vit forcé de quitter le Bengale, par l'Armée victorieuse de l'Emir-Jemla, & de chercher une retraite, sous quelque protection puissante. Il s'étoit proposé de s'embarquer à Daca, Place située sur la frontiere Orientale du Pays qu'il abandonnoit, & de se rendre à Mocka, dans la Mer rouge, pour aller implorer de-là le secours du Roi de Perse. Mais n'ayant pas trouvé de Vaisseau à Daca, la crainte de tomber, entre les mains de ses Ennemis, lui fit prendre le parti de passer dans le Royaume d'Arrakan, avec lequel les Bengalois étoient en guerre. Cette résolution doit faire juger de son désespoir. Schouten, qui étoit alors à Bandel, fut témoin des dernieres infortunes de ce Prince. Il en prend occasion de raconter l'Histoire d'Aurengzeb & de toute la famille Impériale de l'Indoustan. Mais, son récit n'ajoûtant rien à celui de Bernier & de quelques autres Voyageurs, on doit borner ici son témoignage à quelques circonstances moins connues, qui regardent Cha-Susa, & qui se passerent sous ses yeux.

Cha-Susa, frere d'Aureng zeb, y vient chercher un azyle.

1661.

Ce malheureux Prince arriva sur la frontiere du Royaume d'Arrakan, avec toute sa famille, & cinq cens de ses plus fidéles Sujets. Le Roi, sur la premiere nouvelle de leur marche, leur envoya ordre de s'arrêter, & leur fit demander dans quelle vûe ils osoient entrer armés dans ses Etats: » Cha-Susa répondit qu'il étoit le Prince de Bengale, qui, pour éviter la » furie d'un impitoyable Vainqueur, venoit se jetter aux pieds du Roi d'Ar» rakan, & lui demander sa protection; qu'il regrettoit amérement de l'avoir » offensé, en lui déclarant la guerre, & que malgré cette offense, il avoit » une si haute opinion de sa générosité, qu'il aimoit mieux se livrer vo» lontairement entre ses mains, que de tomber dans celles de son frere: » qu'il s'y livroit sans réserve, & qu'il étoit libre au Roi d'user à son gré » du pouvoir qu'il lui donnoit sur lui-même & sur ce qu'il avoit de plus » cher; mais qu'il ne doutoit pas qu'un si grand Monarque ne fût touché » de l'infortune d'un homme de son rang, & qu'il ne lui donnât quelques » marques de compassion (19).

Réponse qu'il fait aux Envoyés du Roi.

Il est bien traité;

Le Roi d'Arrakan, & toute sa Cour, ne balancerent point à prendre la protection du Prince fugitif. Il reçut un accueil honorable dans la Capitale: mais cette disposition dura peu, & les promesses auxquelles il avoit pris confiance furent bientôt rétractées. L'aversion naturelle pour les Bengalois, qu'un rayon de générosité avoit comme suspendue, fut ranimée par la vûe des trésors que le Prince avoit apportés dans sa suite. Toute la pitié, qu'on

(19) Page 230.

avoit marquée pour ses malheurs, se convertit en haine. On affecta néanmoins de cacher de si noirs sentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater : mais Cha-Susa s'apperçut de ce changement, & se vit réduit à fuir encore, pour conserver sa vie. La prudence étant nécessaire à ses résolutions, il fit représenter au Roi que l'air d'Arrakan nuisoit à sa santé, & qu'il avoit besoin, pour se rétablir, de faire quelque séjour à la Campagne. On ne put lui refuser cette faveur. Son dessein étoit d'envoyer sécretement, par divers chemins, une partie de ses Bengalois vers la Frontiere, & de prendre ensuite le temps de la nuit pour les joindre avec sa famille, dans l'espérance de passer sur les Terres du Pegu. Il en fit partir environ quatre-vingt. Mais, quelques mesures qu'ils eussent apportées à l'exécution de ses ordres, ils ne purent se rassembler sans faire naître des soupçons. On leur demanda où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient Sujets de Cha-Susa, & qu'étant chargés, par leur Prince, d'une commission fort importante, ils demandoient la liberté du passage. Elle leur fut offerte, à condition qu'ils remettroient leurs armes. Une Loi si honteuse leur paroissant plus insupportable que la mort, ils entreprirent de passer malgré ceux qui s'y opposoient. Le désespoir les rendit terribles ; mais, après avoir résisté long-temps aux efforts d'un grand nombre d'Ennemis, ils ne virent plus d'autre espérance de se sauver, qu'en mettant le feu aux Maisons. Un vent de Nord-Est, qui souffloit avec violence, la proximité des Maisons, dans un Pays où les Campagnes ont l'apparence continuelle d'une Ville, & la sécheresse des matériaux dont elles sont composées, donnerent tant d'impétuosité aux flammes, qu'un peu d'heures, tous les édifices, qui étoient sous le vent, furent consumés jusqu'à la Riviere. De-là, le feu se communiquant le long du bord alla jusqu'au Vaisseau Hollandois, qui étoit descendu vers Oryenton, & mit les Matelots dans la nécessité de couper les cables, pour s'éloigner promptement de la rive. Il ne fut arrêté, dans cet endroit, qu'après avoir détruit une rangée de plus de mille Maisons, dans l'espace de plusieurs lieues. Mais cette fureur ne tourna point à l'avantage des Bengalois. La plûpart furent tués, & ce ne fut pas les moins heureux ; ceux, qui ne purent éviter d'être pris, furent empalés, & brûlés vifs sur le pieu (20).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

On change de sentimens pour lui.

Tentatives qu'il fait pour s'évader.

Sort des gens qu'il employe.

Incendie de plusieurs lieues d'étendue.

Cha-Susa, quoique mortellement affligé du sort de ses Serviteurs, ne cessa point de chercher de nouvelles voyes, pour se délivrer d'un dangereux esclavage. Il fit partir encore quelques Bengalois, avec ordre de lui ménager une retraite ignorée, chez quelque Habitant du Pays même ; soit dans les Montagnes, ou dans une Province éloignée de la Cour. Cet expédient lui réussit. Il disparut, avec les principaux de sa suite ; & ses précautions furent si justes, qu'il emporta heureusement ce qu'il avoit de plus précieux.

Cha-Susa disparoît.

Dans le même-temps, on apprit que l'Emir-Jemla, résolu de le poursuivre dans toutes ses retraites, s'étoit avancé, avec une Armée redoutable, jusqu'à la Ville de Diange, sur les Frontieres du Royaume d'Arrakan. La consternation fut aussi vive, à la Cour, que dans les Provinces. Les Hollandois mêmes tinrent conseil ; & de deux partis, dont l'un panchoit à se

Il est poursuivi par une armée de son frere.

(20) Page 234.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

retirer sur le champ, l'autre à se hâter moins, mais à se tenir sur ses gardes; le second fut embrassé. Un ordre du Roi, pour la levée des troupes nécessaires à sa défense, fit bientôt paroître deux puissantes Armées, qui marcherent vers Diange. Jemla, surpris de cette diligence, ne se hasarda point à pénétrer dans un Pays entrecoupé de Rivieres & de Canaux. Ses plus grandes hostilités furent quelques pillages & quelques incendies, par lesquels il se flatta d'engager les Armées d'Arrakan à se réunir, pour quelque action décisive.

Cependant le Roi d'Arrakan n'épargnoit rien, pour découvrir le Prince de Bengale; & toutes les Gardes des Frontieres avoient ordre de ne laisser passer aucun Maure, sans un Passeport de sa main. Les Hollandois furent observés avec tant de rigueur, que non-seulement on fit défense aux Maures & aux Sujets du Royaume d'aller à leur Vaisseau, sous le prétexte ordinaire du Commerce, mais qu'on visita soigneusement les moindres Barques, qui prenoient cette route. Le temps vérifia, néanmoins, qu'on les avoit soupçonnés mal-à-propos d'avoir entrepris de conduire le Prince à Batavia. Il fut enfin découvert, & mené dans la Ville d'Arrakan, où le Roi se crut autorisé par sa fuite à lui faire donner la mort. Les Bengalois, qui furent arrêtés, eurent le même sort que leur Maître; & ses trésors tomberent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les Gardes, qui s'étoient saisis de sa personne, ou par les Sujets d'Arrakan, qui avoient favorisé son évasion. Schouten assure que l'année suivante, les Hollandois, qui retournerent au Comptoir de Bandel, en apporterent de précieux restes, qu'ils acheterent de diverses personnes qui n'en connoissoient pas le prix (21).

On decouvre sa retraite.

Il reçoit la mort.

1662.

Schouten visite la Ville d'Arrakan & le Quartier Portugais.

Après ces tragiques événemens, qui arriverent à la fin de l'année 1661, Schouten, curieux de visiter encore une fois la Ville d'Arrakan, & les lieux voisins, remonta dans le Lackno de Verburg, avec quelques Officiers de son Vaisseau. Ils passerent d'abord entre deux Rochers fort élevés, qui semblent avoir été séparés pour faire passage à l'eau, & qui forment de chaque côté comme un rempart. Bientôt, ils entrerent dans la Ville, qu'ils traverserent d'un bout à l'autre, sans faire arrêter leurs Rameurs; & continuant de remonter avec la marée, qui les poussoit rapidement, ils arriverent au Quartier des Chrétiens Portugais, qui en est à deux lieues. Les Portugais de cette Colonie étoient alors au service du Roi d'Arrakan, dans ses Guerres contre le Bengale, Siam & le Pegu. La plûpart commandoient des Jelyasses; & la paye, qu'ils recevoient de la Cour, leur fournissoit une subsistance honnête. Schouten, sans nous apprendre leur nombre, ni quel hasard les avoit amenés dans le Royaume, fait une peinture agréable de leur demeure & de leur situation. Ils étoient établis, dit-il, dans un Bourg très riant, au milieu d'une fertile Plaine, proche de la grande Riviere, sans être gênés dans l'exercice de leur Religion. Quelques-uns étoient mariés avec des femmes Portugaises. D'autres, ayant épousé des femmes idolâtres, les avoient engagées à recevoir le Baptême. Leur vie paroissoit fort douce. Ceux qui tiroient leur solde du Roi étoient alors à l'armée. Les autres firent beaucoup de caresses aux Hollandois; sur quoi Schouten observe que malgré la différence

Situation des Portugais dans le Royaume.

(21) Page 237 & précédentes.

d'opinions, qui partage les Chrétiens, tous ceux, qui se rencontrent dans ces Régions éloignées, ont les uns pour les autres plus de confiance & d'affection que pour les Idolâtres, du moins lorsque ces sentimens ne sont pas suspendus par quelque animosité particuliere (22).

Description de la Capitale.

En revenant à la Ville, les Hollandois y entrerent, à pied, par une grande Porte, bâtie sur une éminence de Roche. Outre les murs, qui sont de pierre & d'assez belle hauteur, Arrakan est fortifiée, de chaque côté, par des Rochers escarpés, qui en rendent l'accès fort difficile. Schouten y observa des rues fort marchandes & plusieurs belles Places, qui conduisent au Palais; mais son admiration tomba particuliérement sur l'affluence du Peuple, qu'on y rencontroit de toutes parts. Un Secrétaire du Kutual de Bandel, qui conduisoit les Hollandois, & sans lequel ils n'auroient pas eu la liberté d'entrer dans la Ville, leur fit voir quelques parties de la Forteresse, qui renferme le Palais du Roi. Ils distinguerent, dans l'éloignement, l'appartement de ce Monarque & celui de ses femmes, dont les toits dorés s'élevent au-dessus de tous les autres. La Ville d'Arrakan est à peu près de la grandeur d'Amsterdam. Elle est entourée de Fauxbourgs, qui ont quelques lieues de longueur. Schouten ne se lasse point de répéter qu'il n'a jamais vû de Ville, où les Maisons soient si serrées & les Habitans en si grand nombre. » Il » semble, dit-il, que les Bâtimens des Riches & des Pauvres soient entassés » les uns sur les autres : mais la plûpart sont si bas, qu'ils ne répondent » gueres à la vanité de la Nation. Dans la Ville, dans les Fauxbourgs, & » dans toutes les parties du Royaume que j'ai visitées, elles n'avoient pas » plus de quatre, ou cinq, ou six pieds de hauteur. La plûpart sont construites de Gabbagablas, de branches de Palmier, de Roseaux & de feuilles de Cocotier. Elles ont beaucoup de fenêtres & de jolis appartemens, dont les communications sont bien distribuées. On n'y voit pas de foyers, de Greniers, ni de Caves. La cuisine se fait hors des Appartemens, sous de petits Auvents, qui sont proche des Portes, où les femmes font cuire les alimens dans des pots de terre. On couche sur des tapis & des nattes; & l'on n'employe que des Cabaies de toile & de coton, pour se garantir du froid. Mais le principal agrément du Pays consiste dans la beauté de ses Païsages. Les Bois, les Campagnes, les Jardins sont verds pendant toute l'année, quoique l'hyver y dure depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, & se passe en pluies & en orages. A ce mauvais temps succéde une saison charmante, pendant laquelle on recueille les fruits de la terre, qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie (23).

Retour de Schouten à Batavia.

Nouvelle qu'on y reçoit de la perte de Formose.

Le retour de Schouten, à Batavia, lui fit apprendre une nouvelle, dont l'affection qu'il devoit à sa Patrie l'obligea de partager le chagrin, avec tous les véritables Hollandois. Une Frégate, qui venoit de Taiouan, rapporta que cent Jonques Chinoises, commandées par l'Amiral Coxinga, étoient venues surprendre l'Isle Formose, & que les Chinois s'en étoient rendus maîtres. Tous les Hollandois de l'Isle s'étoient retirés dans leur Fort, qui se nommoit Zélande, & s'y défendoient avec courage. Mais il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent résister long-temps à quarante mille hommes, qui

(22) Page 241.

(23) Page 247.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

les tenoient assiégés. Un de leurs Vaisseaux avoit sauté en l'air, dans un combat contre les Jonques, & les autres avoient pris le chemin du Japon; tandis que la Frégate étoit venue faire, à Batavia, le récit de cette disgrace.

Flotte équipée pour secourir les Hollandois.

L'allarme fut si vive, dans le Conseil, qu'on y donna sur le champ des ordres pour faire partir dix Navires, qui furent équipés avec une diligence surprenante. Schouten ne se sentit aucun penchant, pour une Expédition militaire. Il s'engagea dans un autre Voyage, qui eut plus d'attraits pour sa curiosité : mais ayant appris, au retour de la Flotte, tout ce qui s'étoit passé dans cette importante occasion, il en peut parler, dit-il, avec autant de certitude, sur le témoignage de plusieurs personnes également intelligentes & sinceres, que s'il y eût été lui-même (24).

Récit de cet événement.

L'Isle que les Européens nomment Formose, & qui porte, à la Chine, le nom de Pacanda, n'a pas moins de cent quarante lieues de tour. Sa forme est longue. Elle est située sous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les vingt & un jusqu'au de-là des vingt-cinq degrés de latitude du Nord. C'étoit des Portugais qu'elle avoit reçu le nom de Formose; & sa beauté l'en rendoit digne, avant que les Chinois l'eussent désolée. Elle avoit plusieurs grands Bourgs, extraordinairement peuplés, & tant de bonnes choses en abondance, que les Hollandois, suivant l'expression de l'Auteur, s'y croyoient dans un Paradis terrestre. La plus grande partie étoit au pouvoir de leur Compagnie des Indes, qui n'avoit rien épargné pour y répandre les lumieres du Christianisme. Elle y avoit bâti plusieurs Forts, pour se conserver la possession d'une Isle, d'où son Commerce pouvoit tirer de grands avantages.

Comment les Hollandois étoient établis à Formose.

Schouten ajoûte » que les Insulaires, ayant reconnu la bonne foi des Hollandois, leur témoignoient de l'affection, & leur obéissoient volontairement. Le nombre des Chrétiens augmentoit de jour en jour. Il falloit leur bâtir souvent de nouvelles Eglises, & multiplier le nombre des Ecoles. Quantité de Chinois alloient s'établir à Formose & à Taiouan, pour y exercer leur Commerce sous la Régence des Hollandois. Les Marchandises, qu'ils y reçevoient de Chincheo & d'Aimoi, étoient transportées, par les Hollandois, en Europe, au Japon, & dans toutes les Indes.

Ainsi l'Isle Formose étoit déja florissante, & les Chinois mêmes sembloient avoir quelque intérêt à l'enrichir. Mais, la face de cet Empire ayant changé par la Conquête des Tartares, Coxinga, fameux Pirate (25), qui avoit succédé à la puissance de Chinchilung, & qui haïssoit les Hollandois, parce qu'ils s'étoient souvent opposés à ses brigandages, entreprit de ruiner leur Etablissement pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il vint fondre sur les Taiouanois avec toutes ses forces.

Présages qui les avertissent de leur ruine.

Schouten remarque, avec autant de gravité que de confiance, que divers présages avoient annoncé ce malheur à Formose. Au mois de Janvier de la même année, on avoit senti les secousses d'un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler toutes les Montagnes de l'Isle, & tomber trente & une Maisons à Taiouan. Les épaisses murailles du Fort de Zélande en avoient beaucoup souffert. En même-temps les flots de la Mer s'étoient sou-

(24) Page 265. On ne prendra, de sa narration, que ce qui manque à l'Article de la Chine, Tomes VI & VII de ce Recueil.

(25) *Voyez*, la fortune & les avantures de ce Chinois, dans l'Article de la Chine.

levés avec une violence, qui sembloit menacer l'Isle de sa ruine. Le 15 d'Avril, à minuit, on avoit entendu, sur un Bastion du Fort de Zélande, d'effroyables bruits, qui avoient éveillé toute la Garnison. Elle avoit pris les armes, pour courir au lieu d'où ce fracas s'étoit fait entendre : mais, avec beaucoup de recherches, on n'y avoit rien trouvé, & cet accident avoit causé une surprise incroyable. Il y avoit, dans la Rade de Baxamboi, trois Vaisseaux à l'ancre, sur lesquels on vit de terre, une heure avant le jour, des flammes épaisses, qui s'élevoient par intervalles, comme d'un canon qui auroit tiré ; tandis que du côté des Vaisseaux, on voyoit la même chose au Fort de Zélande ; & tous ces Phénomènes, qui ne furent accompagnés d'aucun bruit, disparurent à la pointe du jour. Le 29 du même mois, en plein midi, on vit, devant les nouveaux ouvrages du Fort, sortir trois fois de l'eau, & rentrer autant de fois, un Homme, ou quelque Animal de figure humaine, qui disparut après ces trois apparitions. L'après-midi, du même jour, on apperçut, sous un des Bastions du Fort, une Syrene, qui avoit de longs cheveux blonds, & qui parut aussi trois fois. L'Auteur ne combat, ni la vérité des faits, ni l'opinion de ceux qui les regardoient comme un avertissement du Ciel.

Ils sont attaqués par le fameux Coxinga.

Le matin du dernier jour d'Avril, lorsque le Soleil eut dissipé un brouillard fort épais, qui couvroit l'horizon, on vit, du Fort de Zélande, la Mer couverte d'une Forêt de mâts. Cette grande Armée se divisa aussi-tôt en trois Escadres ; la premiere, passant devant le Fort, alla jetter l'ancre trois lieues au-dessus, du côté du Sud. La seconde gouverna au Nord, vers le passage de Lagimoi, qui est entre Formose & le Banc long & étroit de Baxamboi. La troisiéme demeura vis-à-vis du Fort, à la portée du canon des Vaisseaux Hollandois, qui étoient dans la Rade. Un grand nombre de troupes ayant aussi-tôt débarqué, se répandirent dans l'Isle, & commirent toutes sortes d'hostilités. Les Insulaires & les Chinois mêmes ne furent pas plus épargnés que les Hollandois. Quatre cens hommes, qui furent envoyés pour la défense du Fort de Kijkam, furent coupés & taillés en pieces. Une partie de ceux, qui échapperent au massacre, entra dans la Place ; l'autre ne put se sauver, qu'en repassant à la nage dans le Fort de Zélande. Les Ennemis se hâterent d'assieger Kijkam. On se défendit courageusement : mais la disette d'eau & de vivres ayant bientôt rebuté les Assiégés, ils se rendirent à discrétion. Le traitement, qu'ils essuyerent, fut un cruel esclavage.

Exemple de la tendresse paternelle.

Au Fort de Zelande, Pedel, qui commandoit la garnison, fit dresser trois batteries dans un Fauxbourg de la Place, pour battre le long du rivage. Le lendemain, on lui apporta son fils, qui s'étant trop avancé avec son Précepteur, avoit eu le bras coupé d'un coup de sabre, & n'avoit eu que la force de se rapprocher des murs. Le Précepteur avoit été massacré, en voulant favoriser sa retraite. Pedel, transporté de douleur, demanda au Gouverneur du Fort la permission de sortir à la tête de deux cens hommes, pour chercher les Assassins de son fils ; & l'ayant obtenue, il marcha le long du rivage, soutenu de plusieurs petits Bâtimens qui rasoient de terre, & qui portoient des pierriers. Les Chinois, qui le virent paroître, firent marcher contre lui une Armée entiere. Loin d'en être effrayé, il fondit sur cette légion d'Ennemis, dont il fit un grand carnage : mais accablé par le nom-

Gautier Schouten. 1662.

bre, il fut tué, avec la plus grande partie de ses gens. Le reste, au nombre de quatre-vingt, se sauva par le secours des petits Bâtimens, ou à la nage, & rapporta cette triste nouvelle au Fort. Pendant ce combat, les trois Vaisseaux Hollandois se battoient aussi sur Mer. Mais, le feu ayant pris aux poudres de l'Hector, & l'ayant fait sauter en l'air, avec plus de cent hommes, les deux autres, qui se trouverent trop foibles, se retirerent sous le canon du Fort. Le Gouverneur, dans la crainte de les voir enlever sous ses yeux, fit partir l'un pour le Japon, & dépêcha l'autre à Batavia.

Un Vaisseau Hollandois saute en l'air.

Barbaries de Coxinga.

La situation des Hollandois paroissoit d'autant plus désesperée, que les Insulaires & les Chinois habitués ayant pris la fuite, ou fléchissant sous des forces supérieures, ils n'avoient à se promettre que des secours éloignés, qui ne pouvoient arriver assez-tôt pour leurs besoins. Coxinga fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous les armes. Cette rigueur, qui n'excepta ni l'âge, ni le sexe, ayant hâté la soumission de Habitans, il se vit bientôt en état de former lui-même le siege de Zélande. Mais, après avoir serré ce Fort, il y envoya un Ministre Hollandois, nommé Hambrouk, qui étoit tombé entre ses mains, pour offrir une bonne composition au Gouverneur (26), & lui déclarer, que s'il refusoit cette offre, on n'épargneroit ni les Prisonniers, ni même les Enfans qui étoient à la mammelle. Personne ne se trouva disposé à se fier aux promesses d'un Pirate. Hambrouk, dont la femme & les enfans étoient au pouvoir de l'Ennemi, ne put se résoudre à les abandonner. Il embrassa ses amis pour la derniere fois; & retournant au Camp de Coxinga, il y eut la tête tranchée. Les autres Prisonniers Hollandois eurent le même sort. Leurs femmes furent violées à leurs yeux, & mises en pieces à coups de sabre.

Les Hollandois se défendent dans leur Fort de Zélande.

En se retirant dans le Fort, avec tout leur canon, les Assiégés avoient mis le feu aux maisons de la Ville qui en étoient les plus proches : mais les Chinois l'éteignirent, & trouverent, dans quantité de Magasins, de quoi satisfaire leur ardeur pour le pillage. Ensuite, remplissant de terre les paniers & les caisses, il les employerent à faire des retranchemens dans les rues. Ils éleverent des Cavaliers, sur lesquels ils placerent des batteries & plusieurs sortes de feux d'artifice. Enfin il se mirent en état de battre le Fort, avec tant de violence & de tant de côtés, qu'ils se flatterent d'y faire bréche. Cependant leur espérance fut trompée. Les Hollandois firent une sortie, dans laquelle ils enclouerent tout le canon qui les menaçoit. Ils firent jouer aussi des grenades. Les Chinois, qui ne connoissoient point encore cette invention militaire, couroient vers les lieux où ils les voyoient tomber, & n'en revenoient pas sans être blessés. Un de leurs Mandarins eut la tête tranchée, pour en avoir marqué quelque frayeur. Ils ne laisserent pas de continuer vivement leurs attaques. Baxamboi, dont les Assiégés s'étoient conservé la communication jusqu'alors, fut occupé par l'ordre de Coxinga, qui y fit élever deux nouvelles batteries; & le Fort fut ainsi battu de toutes parts.

Arrivée de la Flotte qui vient les secourir.

Il ne restoit plus d'autre ressource, aux Hollandois, que de mourir les

(26) Il se nommoit Coyet, & son nom a paru dans d'autres Relations.

armes à la main; lorſqu'ils virent paroître une puiſſante Flotte de leur Nation, qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. C'étoit l'armement de Batavia, qui avoit été favoriſé des vents, dans toute ſa navigation, & dont ils ſe flatterent que la ſeule vûe feroit lever le Siege. Mais, ſuivant la pieuſe refléxion de Schouten, en vain les hommes comptent ſur leurs forces, ſi le Ciel n'a pas béni leurs deſſeins. A peine cet agréable ſpectacle eut-il frappé les yeux des Aſſiégés, à peine les douze Vaiſſeaux eurent jetté l'ancre, qu'il s'éleva une horrible tempête, qui obligea de couper les cables & de courir au large, où toute la Flotte fut emportée ſi loin, qu'ils perdirent l'eſpépérance de recevoir un ſecours aſſez prompt. D'ailleurs une Flute, nommée l'Urck, ayant eu le malheur de toucher, tomba au pouvoir des Chinois, qui en tirerent, à leur gré, des informations ſur tout ce qu'ils avoient à redouter.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Malheurs qui tombent ſur elle.

Cependant tous les Vaiſſeaux, s'étant rapprochés du rivage, débarquerent des troupes & des vivres. Cauf, qui les commandoit, en poſta cinq derriere la Ville, pour battre en enfilade dans les rues : mais les Ennemis y étoient ſi bien retranchés, qu'au lieu d'être incommodés par l'Artillerie Hollandoiſe, leurs propres batteries forcerent les cinq Vaiſſeaux de ſe retirer. Pendant cette manœuvre, le Krukerke, gros Navire Hollandois, toucha auſſi, & fut preſqu'auſſi-tôt brûlé par les feux d'artifice des Chinois. Toute la pouppe ſauta en l'air. Une partie de l'Equipage fut taillée en pieces. Quelques Matelots, qui ſe laiſſerent prendre, furent jettés vifs dans les flammes qui ſortoient du Vaiſſeau embraſé; & la plûpart des autres s'étant noyés, il s'en ſauva très-peu. Enſuite une petite Flute, nommée le Kornhof, toucha encore. Le Capitaine ayant ſauté dans le Canot, avec une partie de ſes gens, un mouvement ſi bruſque fit tourner ce petit Bâtiment, & les enſevelit dans les flots. Des autres, on ne revit que ceux qui purent ſe ſauver à la nage. Cauf, impatient de tant de diſgraces, arma les Chaloupes, pour attaquer les Jonques Chinoiſes, dont les Vaiſſeaux ne pouvoient approcher. Il chargea ſes gens de grenades & d'autres feux d'artifices, dans l'eſpérance que des Bâtimens ſi légers ne réſiſteroient pas aux flammes. Mais leur grand nombre, & l'adreſſe de leurs Matelots à les conduire, mirent les Chinois en état d'enfermer les Chaloupes, & d'en prendre trois, dont les Equipages demeuroient Priſonniers. D'ailleurs, ils eurent l'habileté de recevoir les grenades dans de grandes pieces de voiles, & de les rejetter auſſi-tôt dans les Bâtimens Hollandois, où elles cauſoient beaucoup de déſordre. L'Officier, qui les commandoit, prit le parti de ſe retirer, avec perte de trois cens quatre-vingt hommes, ſans y comprendre les bleſſés; tandis que les Ennemis, coupant le nez, les oreilles & les parties naturelles aux Maures qui tomberent entre leurs mains, ſe faiſoient un barbare amuſement de les jetter à ceux qu'ils voyoient fuir (27).

Pluſieurs autres diſgraces des Hollandois.

Ainſi, pour employer les termes de Schouten, le Ciel, les Elémens, l'Air, les Vents, les Courans, le Feu, la Terre, tout ſe déclaroit contre la Compagnie de Hollande; tout étoit favorable à ſes Ennemis. Juſqu'a-

Avec quel courage ils réſiſtent à la Fortune.

(27) Pages 279 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

lors, les Assiégés avoient eu la communication libre avec leur Flotte. Les Chinois entreprirent de leur couper le passage : mais le Gouverneur du Fort, pénétrant leur dessein, fit élever une petite Redoute de bois, dont la batterie incommoda beaucoup ceux qui tenterent de prendre poste entre la Forteresse & les Vaisseaux. D'un autre côté, il prit un petit Bâtiment de la Flotte, qu'il mit en brûlot, sans aucune marque extérieure dont l'Ennemi pût se défier. Les Chinois s'étant avancés pour le combattre & le prendre, on affecta de l'abandonner, avec diverses apparences de frayeur. Ils le conduisirent au milieu de leurs Jonques, où sautant tout d'un coup avec beaucoup de fracas, il en fit périr un grand nombre.

Trahison de quelques-uns de leurs gens.

Cette constance, à se roidir contre l'infortune, auroit pû soutenir les Hollandois, & forcer Coxinga de lever le Siege, si la perfidie de leurs propres gens n'eût fourni des armes pour leur ruine. Un Sergent, nommé Hans-Jurian, & quelques autres Soldats, à son exemple, passerent au Camp des Chinois, par une lâche désertion. Ils s'y firent un mérite, non-seulement de représenter l'état du Fort, mais encore de découvrir les desseins du Gouverneur. Sur leurs informations, trois Vaisseaux Hollandois, qu'on envoya aux Isles Piscadores, pour y acheter des Bestiaux & du Poisson, furent coupés par les Ennemis, & brûlés après un sanglant combat, dans lequel presque tous les gens des Equipages périrent glorieusement. Dix ayant été pris dans l'eau & sur le rivage, les Chinois leur couperent le nez, les oreilles & la main droite ; & dans cet état, ils les renvoyerent au Fort, pour joindre l'insulte à la plus barbare inhumanité.

Barbarie des Chinois.

Les Hollandois implorent en vain le secours des Tartares.

Il ne restoit rien à se promettre, de sept Vaisseaux auxquels la Flotte étoit réduite, contre une multitude de Jonques, qui n'avoient presque rien souffert, & qui avoient l'avantage continuel d'être à couvert, sur un rivage inaccessible aux gros Bâtimens. L'Amiral Cauf prit le parti d'en laisser deux sous le Fort, pour toutes sortes d'événemens, & de se rendre à la Chine, avec les cinq autres, pour y demander du secours aux Conquérans Tartares. Mais une nouvelle tempête ayant dispersé sa petite Escadre, il fut jetté, avec trois Vaisseaux, sur la Côte de Siam, d'où il les fit repasser à Batavia. Les deux autres allerent à la Chine, où toutes leurs sollicitations ne leur firent rien obtenir.

Le Fort de Zélande est menacé de l'assaut.

Coxinga ne cessant point de faire battre la Redoute, sur laquelle il avoit déja tiré plus de dix-sept cens coups de canon, les Hollandois se virent contraints de l'abandonner. Ce ne fut pas sans un dernier effort, qui peint vivement leur désespoir. Ils laisserent, près de la poudre, une méche allumée, qui, faisant son effet au moment que les Chinois entrerent dans la Redoute, en fit sauter plus de cent. Mais ces opiniâtres Ennemis y éleverent aussi-tôt un Cavalier, sur lequel ils mirent des Pieces de trente-six livres de balle ; & le mur du Fort n'ayant pas résisté long-temps, ils se disposerent à donner l'assaut.

Il capitule.

Les Hollandois n'étoient pas en état de le soutenir. La dyssenterie & le scorbut régnoient dans la Place. Depuis le commencement du Siege, on avoit perdu plus de seize cens hommes. Les Eglises & les Magasins étoient remplis de Malades. Il falloit capituler ou périr. Dans cette extrêmité, on résolut de tenter les dispositions de Coxinga, par deux Officiers, qui furent

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

envoyés dans son Camp. Il ne se fit pas presser pour recevoir leurs propositions, ni même pour envoyer des ôtages; & le Traité fut conclu sous les conditions suivantes : Que de part & d'autre, les Prisonniers seroient rendus : Que le Fort de Zélande seroit remis entre les mains des Chinois, avec tous les effets, l'argent & le canon de la Compagnie (28) : Que les Assiégés, sains & malades, au nombre d'environ neuf cens hommes, sortiroient avec leurs armes, & les Enseignes déployées.

Conditions du Traité & départ des Hollandois.

Avant que les Chinois prissent possession du Fort, Coxinga voulut qu'on fît encore une décharge générale de l'artillerie, dans la crainte qu'elle ne fût empoisonnée (29). Les Hollandois s'embarquerent assez librement sur les Vaisseaux, qui leur restoient, & se firent transporter à Batavia.

Schouten part pour Bantam & Ceylan.

Schouten en étoit parti, avant leur arrivée, sur le Lion rouge, Vaisseau de la Compagnie, qui avoit ordre de se rendre à Bantam; d'où il remit à la voile, le 12 d'Août 1661, pour l'Isle de Ceylan. Les Hollandois ne se croyoient point assez vangés, des outrages qu'ils prétendoient avoir reçus des Portugais; ou plutôt, où ils ne croyoient point encore leur propre puissance assez bien établie dans les Indes, par la prise de Colombo, de Point-de-Galle, de Negapatan, de Malaca, & d'une infinité de Forts qu'ils leur avoient enlevés. Les Villes de Cochin, de Cranganor, Cananor & Coylang, sur la Côte de Malabar, incommodant beaucoup leur Commerce, ils pensoient à s'en rendre maîtres; & le Conseil de Batavia n'attendoit que les nouvelles forces, qu'on lui faisoit espérer de Hollande, pour en former l'entreprise. Dans l'intervalle, il raissembloit d'avance tous les Vaisseaux qu'il avoit aux Indes, & le Rendez-vous étoit à Colombo : sur quoi Schouten admire que la perte de Formose & d'une Flotte presqu'entiere ne changeât rien au progrès de la Compagnie des Indes, & que dans ses disgraces comme dans ses prospérités, elle trouvât les mêmes motifs pour s'aggrandir & se fortifier par des Conquêtes.

Projets de Conquête des Hollandois.

Armée qu'ils forment à Colombo.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre, après avoir relâché dans plusieurs Ports, que Schouten mouilla dans la Rade de Colombo. Il y trouva l'Armée Hollandoise, déja composée d'un bon nombre de Vaisseaux de guerre, qui formerent bientôt une Flotte de vingt grands Navires, & de quelques autres Bâtimens de moindre grandeur. On y embarqua toutes sortes de munitions & d'ustenciles de guerre. Il arrivoit aussi, tous les jours, des troupes de Manar, de Jafanapatan, de Negombo, de Caltere, de Point-de-Galle, de Negapatnam, & des autres Etablissemens Hollandois. Schouten employa le temps, qu'il passa dans la Rade, à visiter la célébre Ville de Colombo, où l'on voit les débris de plusieurs grands Edifices, tombés de vieillesse, ou ruinés par les Guerres & les Siéges. Des rues entieres n'offrent que de l'herbe & des ronces. Cependant, il en reste encore de très belles, dont les Maisons sont spacieuses, claires, bien exhaussées, & bâties de pierre. Il y reste des Eglises & d'agréables Promenades. Colombo est située

Schouten visite Colombo. Ses observations.

(28) L'argent montoit à quelques tonnes d'or, c'est-à-dire, à plusieurs centaines de mille florins. Le nombre du canon étoit de quarante pieces. L'Auteur n'évalue point les effets. Mais, en regrettant la perte que sa Nation fit de l'Isle Formose, il l'appelle, » un riche Fleuron, qui fut arraché de la » Couronne de l'illustre Compagnie des In- » des. *Page 282*.

(29) Page 281.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

presqu'au septiéme degré de latitude du Nord, sur la Côte Occidentale de Ceylan. Il y avoit cent trente ou quarante ans qu'elle avoit été bâtie & peuplée par les Portugais, lorsqu'en 1656, les Hollandois s'en rendirent maîtres, après un Siege de sept mois. La Conquête de cette Ville étonna beaucoup les principaux Rois des Indes, qui la regardoient comme une Place imprenable. Depuis que la Compagnie Hollandoise en a pris possession, la difficulté de la garder, sans une garnison fort nombreuse, lui a fait prendre le parti d'en diminuer l'étendue & d'en faire une Forteresse réguliere. On y voit de bonnes Portes, des Remparts, des Bastions, un Fossé plein d'eau, beaucoup d'artillerie, & tout ce qui peut la rendre capable d'une longue résistance. Derriere la Ville, à l'Est, & au Nord, les Campagnes sont agréables & bien cultivées, avec un mêlange de Bois, pleins de Canelle, d'Etangs, de Marais & de Rivieres (30).

Départ d'une Flotte Hollandoise, pour se saisir des Villes du Malabar.

Aussi-tôt que toutes les troupes furent embarquées, elles furent distribuées en vingt-sept Compagnies, sous le commandement du Général Van-Goens, qui portoit le Pavillon au grand mât, & la flamme dessous. On mit à la voile; & ce ne fut qu'après avoir fait route assez loin, qu'Adrien *Rothaos* fut déclaré Amiral, Isbrandt *Godskens*, Vice-Amiral, & Pierre *Waar*, Capitaine Major. Chacun de ces trois Généraux montoit un Vaisseau particulier, qui portoit les Pavillons de son commandement. On avoit attendu le même temps, pour distribuer les Matelots sous des Drapeaux. Les Maîtres Canoniers, & ceux qui devoient servir le canon sous eux, reçurent aussi leurs ordres; & chaque partie des Equipages eut ainsi ses Commandans, ses Vice-Commandans & ses Capitaines. Enfin, par un mouvement de piété qui ne demandoit qu'une meilleure cause, on ordonna que de quinze en quinze jours il y auroit, dans l'Armée, un jour de Prieres extraordinaires, pour attirer la bénédiction du Ciel sur une entreprise qui devoit servir à l'augmentation des richesses & des forces de la Compagnie.

Elle passe devant Tutocorin & Calipatnam.

Le 20 de Novembre, on passa devant Tutocorin, petite Ville célébre par la pêche des Perles, & dont les Hollandois étoient en possession depuis 1658, qu'ils l'avoient enlevée aux Portugais. On y prit des rafraîchissemens en abondance, & toute la Flotte alla mouiller devant Calipatnam, où elle se fournit d'un grand nombre de Bâtimens plats, propres à débarquer sur la Côte de Malabar. De-là on détacha quatre Vaisseaux, pour aller prendre poste devant la Ville de Coylang; & le Lion rouge, que Schouten n'avoit pas quitté, fut de ce nombre. Ils y arriverent le premier de Décembre 1661, & s'étant placés à une petite lieue l'un de l'autre, pour fermer l'entrée du Port, ils remarquerent, sur le rivage, beaucoup d'ardeur à former des batteries & des retranchemens : mais ils ne virent pas un seul Bâtiment qui eut la hardiesse de paroître en Mer (31).

Son arrivée à Coylang.

Quatre jours après, les travaux des Portugais furent interrompus par l'arrivée de toute la Flotte, qui parut avec ses Pavillons, ses Flammes, ses Girouettes & ses Enseignes, au bruit du canon & de la mousqueterie, au son des tambours, des trompettes, & des instrumens militaires d'une troupe de Lascarins de Ceylan. Les Portugais n'en montrerent pas moins de

(30) Page 309.

(31) P. 317. On ne connoît pas d'autre récit de cette importante Expédition, que celui de Schouten; ce qui rend cet article précieux.

courage. Ils furent les premiers qui commencerent les hostilités, par quatre volées de canon.

Ses prétentions sur cette Ville.

La Ville de Coylang, ou Coulang, est située sur une pointe de terre qui s'avance en Mer. C'est une des premieres que les Portugais ayent bâties dans les Indes. Après l'avoir gardée près de cent cinquante ans, ils se l'étoient laissée enlever par les Hollandois : mais, depuis quelques années, Henri Gluwinck, Gouverneur pour la Compagnie des Indes, étant à se promener hors des murs avec quelques-uns de ses Officiers, avoit été massacré par les Habitans, qui avoient rappellé aussi-tôt leurs anciens Maîtres (32). Ainsi, c'étoit la vengeance, autant que l'intérêt, qui portoit les Hollandois à commencer leur expédition par cette Ville. Ils se disposerent à faire leur descente, en s'approchant fort près du rivage ; & tous les canons de chaque Vaisseau ayant été rangés sur le flanc qui regardoit la terre, toute l'Armée, en ligne, occupoit un si grand espace, qu'elle pouvoit battre toutes les parties du rivage. Dans une disposition si redoutable, on se promit de trouver peu d'obstacles. En effet, le 7 de Décembre, au matin, pendant que l'artillerie fit un feu terrible, toutes les troupes descendirent dans les petits Bâtimens, & s'avancerent vers la terre sans y trouver la moindre résistance. Leur nombre étoit d'environ quatre mille hommes, qui furent divisés en trois corps.

Comment elle fait sa descente.

Tandis qu'ils se mettoient en ordre sur le rivage, un Déserteur Negre, qui sortit d'un Bois, pour les venir joindre, apprit au Général qu'il étoit attendu, entre la Ville & la Mer, par sept ou huit mille hommes, Portugais & Malabares ; que cette Armée s'étoit postée fort avantageusement sous de grands arbres, où elle se tenoit cachée pour surprendre les Hollandois dans leur marche ; qu'elle étoit soutenue par une batterie, dont elle espéroit que le premier feu les mettroit en désordre ; après quoi elle devoit fondre sur eux avec toutes sortes d'armes, & les mettre hors d'état d'insulter jamais les Places Portugaises (33).

Avis qu'elle reçoit d'un Deserteur.

Sur ce rapport, le Général fit camper vers le soir ; & le lendemain, toute la Flotte s'avança devant les troupes de terre, pour s'accommoder à leur marche, & s'approcher peu à peu de la Ville, jusqu'à ce qu'elle fut vis-à-vis de la batterie des Portugais. Alors ils commencerent à la faire jouer : mais les petits Bâtimens Hollandois, s'étant avancés jusqu'au bord du rivage, firent un si grand feu sur elle, que l'ardeur de ceux qui la servoient parut diminuer. On tira beaucoup aussi, de la Ville & des retranchemens extérieurs. Les troupes Hollandoises prirent ce temps pour s'approcher de la batterie, non par devant, comme l'Ennemi se l'étoit imaginé, & comme elles auroient fait, si l'avis du Déserteur n'eût servi à les guider, mais du côté qui les mettoit à couvert du canon. Les Malabares ne les attaquerent pas avec moins de furie ; & l'*Opium* qu'ils avoient pris les rendant comme insensibles aux blessures, il hacherent à grands coups de sabre tout ce qui s'offroit à la portée de leurs bras. L'action devint fort sanglante ; & le feu des Vaisseaux fut nécessairement interrompu, parce que dans cette confusion les coups seroient également tombés sur les deux Par-

Les Hollandois sont attaqués par les Naïres.

(32) Page 318.

(33) Page 320.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

tis. Mais les Hollandois s'étoient fait ſuivre de quelques petites pieces de campagne, chargées à cartouches. Ils s'ouvrirent, au ſignal qui leur fut donné, & la premiere décharge fit tomber un grand nombre de leurs Ennemis. Cependant les autres ſe rebutoient ſi peu, que ſautant par deſſus les Morts, ils continuoient de charger avec la même réſolution. Un Commis Hollandois, s'étant un peu écarté de ſes voiſins, eut la tête abbatue d'un ſeul coup de ſabre. Enfin les Naïres commencerent à s'ébranler; & s'étant tout-à-fait rompus, ils prirent la fuite en confuſion. Alors les Hollandois tirerent le ſabre à leur tour, & les pourſuivirent en bon ordre. Après avoir achevé de les diſperſer, ils ſe rendirent maîtres de leurs batteries & de leurs retranchemens, où ils trouverent pluſieurs pierriers, des fuſils, des ſabres & d'autres armes, mais peu de poudre. Ils compterent leurs Morts, qui n'étoient qu'au nombre de treize, & trente bleſſés. Mais la terre étoit couverte de Malabares. Schouten ne fut pas ſurpris de leur perte, après avoir vû l'aveugle fureur avec laquelle ils ſe précipitoient eux-mêmes ſur la pointe des piques & devant l'Artillerie.

Combat ſanglant.

Feſtin des Hollandois après la Victoire.

Les Hollandois, ayant enlevé pluſieurs ſortes de Beſtiaux dans quelques Villages voiſins, qu'ils trouverent déſerts, firent ſur le Champ de bataille un feſtin ſans apprêt. Les quartiers de Bœuf & de Mouton furent rôtis entiers, avec le poil & la peau. On fit ſervir les épées de broches; & les piques, encore teintes de ſang humain, tinrent lieu de landiers. Les Cocotiers, ſous leſquels on étoit aſſis, fournirent d'excellentes Noix, dont l'agréable liqueur échauffa la joie du triomphe. Enſuite l'Armée ſe remit en ordre de bataille, & marchant le long du rivage, elle s'approcha des murailles de Coylang. Les Portugais continuoient de faire jouer leurs batteries ſur les Vaiſſeaux, dont quelques-uns avoient mouillé à la portée de leur canon. Mais lorſqu'ils virent arriver leurs Ennemis, enſeignes déploiées & tambours battant, leur ardeur ſe refroidit. Ils firent ſortir deux Malabares, avec un Drapeau blanc, & une Lettre pour le Général Hollandois, par laquelle ils propoſoient de rendre la Place, à des conditions qui furent rejettées. Le mauvais ſuccès de cette Négociation leur cauſa tant d'épouvante, qu'abandonnant auſſi-tôt la Ville, ils envoyerent leurs femmes & leurs enfans à Cochin, pour ſe donner le temps de joindre les Naïres, & d'en former une nouvelle Armée.

Ils trouvent la Ville déſerte.

Le Général Hollandois, ne voyant perſonne qui ſe préſentât ſur les murs, comprit qu'il y trouveroit peu de réſiſtance. Il y fit filer des troupes, avec beaucoup d'étonnement de voir la Ville entiéremené déſerte. On y planta le Pavillon des Provinces-Unies, & la victoire fut célebrée par une décharge du canon. Les précautions furent ſuperflues, pour régler l'ordre du pillage. Tous les effets des Portugais avoient été tranſportés à Cochin, & ceux des Malabares ne méritoient pas l'attention du Vainqueur, Coylang avoit encore ſept grandes Egliſes, bâties de pierre; mais il n'y reſtoit qu'un petit nombre de maiſons. Les principales rues & les autres édifices étoient tombés en ruine, depuis la décadence des Portugais dans les Indes. L'herbe & les ronces y croiſſoient de toutes parts; & pour Habitans, les Hollandois ne trouverent que des Crapaux & des Serpens dans les mazures.

Van-Goens accorda deux jours de repos à ſes Troupes, après leſquels, il en-

treprit de marcher contre les Naïres, qui s'étoient rassemblés en assez grand nombre, commandés par le Roi de Coylang, sous la direction des Portugais. Il les découvrit bientôt ; & les ayant mis en fuite, avec une ardeur qui emporta les Hollandois jusqu'au Palais du Roi, il acheva de les défaire près d'une Idole dorée, dont ils s'étoient flattés que la protection rappelleroit la victoire sous leurs Enseignes. Le butin fut assez considérable, surtout en Artillerie, dont il fit enlever quatorze pieces. Mais cette glorieuse Journée, qui établit la Compagnie Hollandoise à Coylang, coûta plus de sang, que celle qui lui avoit ouvert l'entrée de la Ville.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Ils achevent de dissiper les Naïres.

Pillage du Palais du Roi.

La saison pressoit. Une tempête, qui maltraita beaucoup tous les Vaisseaux de la Flotte, fit employer beaucoup de temps à les radouber. Van-Goens, ayant mis une garnison dans Coylang, rembarqua toutes ses troupes, pour se hâter, avant l'Hyver, de joindre à sa conquête celle de Cranganor & de Cochin. Il arriva bientôt devant la seconde de ces deux Villes; mais la réservant pour la fin de sa Campagne, il se contenta d'y laisser trois Navires, pour en fermer l'entrée à toutes sortes de secours. L'Armée continua sa route, & mouilla dans la Rade de Cranganor, le premier jour de l'année 1662. Tous les Pavillons furent arborés, avec une extrême affectation de confiance.

1662.

Cranganor n'est qu'à cinq lieues du Cochin au Nord, à la distance d'une lieue du rivage. Une grosse Riviere baigne ses murs, du côté qui regarde la Mer. Celui de la Terre offre des Plaines cultivées, des Etangs, & des Campagnes couvertes de verdure. Une autre Ville de même nom, qui appartient aux Malabares, & qui n'est pas éloignée de celle des Portugais, s'avance un peu plus vers la Mer. Schouten confesse ici, » que la » seule Ville de Cochin avoit été l'objet de l'armement. Mais qu'il n'étoit » pas aisé de la prendre. Il auroit fallu beaucoup de troupes pour l'investir. On avoit déja la Ville de Coylang, qui est au Midi; & le Roi » de Calicoulang étant dans les interêts de la Hollande, on ne craignoit » pas que de ce côté-là Cochin reçût la moindre assistance. Mais, du côté » opposé, les Portugais de cette Ville en pouvoient recevoir beaucoup de » Cranganor. La prudence obligeoit de leur ôter cette ressource, avant que » de les attaquer dans le centre de leurs forces; sans compter qu'il étoit » important de couper le passage aux secours qui pouvoient leur venir de » Cananor, de Goens, & de divers autres lieux (34).

Deux Cranganors. Leur situation.

Politique des Hollandois.

Cette politique Hollandoise servit en effet à priver Cochin, de celui qu'elle auroit pû tirer d'une Ville si voisine : mais Van-Goens ne considéroit pas que c'étoit laisser, aux Portugais, le temps de se fortifier dans leurs murs. D'ailleurs, avec quelque facilité qu'il comptât d'emporter Cranganor, la perte qu'il avoit faite à Coylang, dans son dernier combat contre les Naïres, devoit lui faire craindre une nouvelle diminution de ses propres forces, qui le mettroit hors d'état de pousser ses attaques, avec la vigueur, que l'importance même de son entreprise & la fin de la saison sembloient demander.

Aussi-tôt que les ancres furent jettées, le Samorin de Calecut, le Roi

(34) Pages 337 & 338.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Visite que les Rois du Pays rendent à bord de la Flotte.

Malabar de Cranganor, & d'autres Princes, vinrent visiter la Flotte, & déclarerent au Général qu'étant Ennemis des Portugais, & bien disposés au contraire pour la Nation Hollandoise, ils promettoient de guider les troupes par des chemins commodes, de leur fournir des vivres, & d'y joindre un bon nombre de leurs Naïres. Le lendemain, Van-Goens, ayant débarqué toutes ses forces, les distribua, comme à Coylang, en trois Corps, ausquels il donna les mêmes Officiers. Elles marcherent sous les Cocos, dont les chemins étoient bordés; & passant à la vûe du Palais & de la Ville, elles allerent camper dans une grande Plaine, assez proche des murs. Van-Goens s'étoit imaginé que dans cette situation, il ne restoit qu'à les escalader, & que la Ville seroit emportée au premier assaut; mais il reconnut bientôt que les Portugais n'ayant rien négligé pour la défendre, elle demandoit un Siége dans les formes. Il ne perdit pas un instant. Le gros canon, les mortiers, les bombes, les grenades, & toutes les machines de guerre furent débarquées par les Matelots. On dressa des batteries. On ouvrit des tranchées. Les Soldats furent distribués dans les ouvrages; & déja le feu du canon étoit fort animé de part & d'autre.

Les Hollandois sentent les difficultés du Siége de Cranganor.

Mais les Hollandois manquoient de vivres; & les promesses des Princes ne s'exécutoient pas. Schouten proteste, que dans tous ses Voyages, il n'a jamais tant souffert, de la faim, que pendant les quatre ou cinq premiers jours qui suivirent son débarquement. Il avoit de l'argent, dit-il; mais de quel secours l'argent est-il, contre les besoins d'un estomac affamé? Il auroit donné volontiers tout ce qu'il possedoit pour un morceau de biscuit moisi (35). Lorsque le Général fit des reproches au Samorin & aux autres Princes, de l'embarras où ils laissoient ses troupes, ils lui répondirent que la crainte d'être insultés empêchoit leurs Sujets d'apporter des vivres au Camp. Sur cette réponse, on prit le parti d'envoyer divers détachemens dans les Villages voisins, surtout à la Ville Malabare de Cranganor, où l'on eut la liberté d'acheter tout ce qui s'y trouvoit.

Schouten est pressé de la faim.

Approches & travaux.

Cependant les travaux étoient continués avec tant d'ardeur, que les Portugais ne pouvoient plus se montrer sur leurs ramparts, sans essuyer une grêle de balles. On avoit poussé les tranchées, jusqu'à pouvoir entendre leurs discours. Chaque jour au soir, après le coucher du Soleil, ils faisoient une sortie, qui emportoit beaucoup de monde aux Assiégans: mais ils ne laissoient pas d'y être toujours repoussés. Souvent on les laissoit avancer assez loin, pour se trouver exposés au canon des batteries Hollandoises, qu'on faisoit jouer alors, & qui leur tuoit quantité de braves gens. Van-Goens reçut enfin un Corps assez nombreux de Naïres, fort bien armés, qui lui étoient envoyés par le Samorin. Ils allerent à la tranchée d'assez bonne grace; mais ce n'étoit que de jour, & pour quelques heures. D'ailleurs ils étoient mal exercés à l'usage des armes à feu. Comme ils ne miroient point leurs coups, & que pour tirer, ils ne faisoient que tourner un peu la tête, leurs balles se perdoient en l'air sans aucun effet. Dans le cours des attaques, rien ne chagrina tant les Hollandois, que de s'entendre accabler d'injures, par les Déserteurs de leur Nation. Ces Perfides, que

Haine des Déserteurs Hollandois pour leur Nation.

(35) Page 344.

l'Auteur

l'Auteur appelle une race dégénerée, défendoient une Contrescarpe, vers la Riviere. Ils n'avoient pas honte de répéter sans cesse à leurs Compatriotes, qu'ils s'occupoient à nouer des cordes & à faire des gibets pour les pendre (36).

Gautier Schouten. 1661.

Après quinze jours d'un Siége fort animé, Van-Goens fit sommer la Place par un Trompette. Les Portugais répondirent qu'il restoit trop de sang dans leurs veines, pour ne le pas répandre avant que de consentir à cette lâcheté. Cette réponse fit redoubler le feu de part & d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, tandis que les cloches de la Ville sonnoient pour appeller le Peuple à la Messe, Van-Goens, irrité de se voir arrêter si long-temps, & sentant l'importance du délai, prit la résolution de faire donner l'assaut. Ses troupes reçurent ordre de demeurer tranquilles jusqu'à midi, pour laisser aux Travailleurs le temps de faire les préparatifs. Alors, laissant leurs Drapeaux sur les retranchemens & les batteries, dans la vûe de ne faire naître aucun soupçon, elles marcherent, sans bruit, vers un endroit de la Ville, qu'un Naïre du Pays avoit marqué pour le plus foible, tandis que pout donner une fausse allarme, on fit jouer le canon de l'autre côté, avec un mouvement extraordinaire d'armes & d'instrumens. On ne laissa pas de battre aussi le côté par lequel on vouloit commencer l'attaque; & les Hollandois, couverts de la fumée, s'avancerent jusqu'aux ouvrages des Ennemis. Ils monterent sur le bastion : mais ils y trouverent une résistance, qui les força de se retirer. Les Portugais, qui gardoient ce Poste, firent des prodiges de valeur. Cependant les Hollandois, étant remontés en plus grand nombre, renverserent tout ce qui s'opposoit à leurs efforts, & se virent sur le point d'entrer aussi-tôt dans la Place. L'arrivée du Gouverneur, qui se nommoit *Urbano Fialho Ferreira*, fit recommencer le combat avec une vigueur surprenante. Schouten lui attribue » des actions de valeur, qui méritent de n'être pas oubliées. Il parut sans cesse » à la tête de ses gens. Il les anima par ses exhortations & par son exemple; & leur courage se soutint merveilleusement, jusqu'à ce que ce généreux Chef tomba percé de coups. Ils perdirent l'espérance à cette vûe; » & se retirant par dégré jusqu'à l'Eglise des Jésuites, ils demanderent » quartier. Les principaux sortirent de l'Eglise, une Baniere blanche à la » main.

Van-Goens fait donner l'assaut à Cranganor.

Valeur du Gouverneur Portugais.

Van-Goens, qui se présenta devant eux, leur accorda une meilleure composition qu'ils n'avoient osé l'esperer. Il leur permit de sortir de la Ville, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais une partie des Soldats demanda d'être transportés en Europe. Les autres furent embarqués sur les Vaisseaux Hollandois, & conduits dans la suite à Goa, pour y faire, au Peuple, le récit des pertes que les Portugais souffroient aux Indes, & qu'on lui cachoit soigneusement. Cet assaut leur coûta cher. Ils y perdirent cent quatre-vingt-dix Blancs, avec un grand nombre de Naïres, d'Esclaves & d'autres Domestiques. Il s'en étoit sauvé une partie, qui avoit passé la Riviere, d'où ils se rendirent à Cochin. Les Hollandois eurent soixante-dix hommes de tués, entre lesquels ils compterent plusieurs bons Officiers.

Reddition de la Place, & sort des Assiégés.

Perte des deux Partis.

(36) Page 347.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Le nombre de leurs blessés fut si grand, que tous les Chirurgiens de la Flotte employerent trois jours & trois nuits à leur donner les premiers secours de leur art, sans pouvoir trouver un seul moment pour dormir (37). Les uns avoient une partie du corps, brûlée par les grenades. Les autres avoient perdu une main, un bras, une jambe. Presque tous avoient la tête, la poitrine ou le ventre, percés de plusieurs balles.

Ordre qui regne aussi-tôt dans la Ville.

Le 18 de Janvier, Van-Goens reçut la visite du Samorin, du Roi de Cranganor, & de plusieurs autres Princes, accompagnés d'un nombreux cortege, qui vinrent le féliciter de sa Conquête. Ils parurent surpris que dans un espace si court, il eût déja fait régner l'ordre autour de lui. Leur admiration tomba particuliérement sur le soin qu'on donnoit aux Malades, dans les Eglises qui leur servoient d'Hôpitaux; sans en excepter les Négres, qui étoient servis avec autant de zéle & d'attention que les Hollandois. Ce spectacle leur causa tant de satisfaction, que dès le même jour, ils envoyerent, dans la Ville, des Brebis, des Poules, des Œufs, du Lait, & toutes sortes d'Herbages.

Les Portugais blessés, à qui l'on avoit accordé la vie, furent portés avec les Hollandois, dans la même Eglise, & pansés comme eux; outre quantité de blessures, le vaillant Gouverneur avoit une jambe rompue. On se donna beaucoup de peines, pour sa guérison; mais, toute l'habileté des Chirurgiens n'ayant pû lui sauver la vie, le Général Hollandois, qui sçavoit honorer la vertu jusques dans un Ennemi, lui fit faire d'honorables funérailles (38). Les Déserteurs de la Nation, qui s'étant échappés de l'Isle de Ceylan & d'autres lieux, avoient embrassé les intérêts du Portugal, & s'étoient rendus encore plus coupables par les imprécations auxquelles ils s'étoient abandonnés contre leur Patrie, devoient s'attendre au châtiment de leur trahison; mais, cette crainte leur ayant fait tout risquer pour prendre la fuite, ils passerent la Riviere à la nage & se retirerent à Cochin. On n'en arrêta qu'un, qui fut envoyé au supplice.

Les Hollandois vont à Cochin.

Après avoir donné les ordres nécessaires pour la conservation de Cranganor, Van-Goens prit la route de Cochin, par terre, avec sa petite Armée, & suivit l'Isle de Veiping, qui s'étend, dans une longueur de cinq lieues, depuis le côté Septentrional de la Riviere de Cranganor, jusqu'au côté Méridional de celle de Cochin. Les Vaisseaux remirent en même-temps à la voile, pour s'approcher de Cochin, & fermer les passages par Mer. Cette Ville est fort longue. Elle est située sur le bord Méridional de la Riviere de même nom, qui la sépare de l'Isle de Vaiping; & par un de ses bouts, elle s'étend jusqu'au rivage de la Mer. Les Hollandois, s'étant avancés jusqu'à la pointe de l'Isle, y trouverent une Eglise Portugaise, accompagnée d'une grande Maison, qui appartenoit à l'Evêque. Ils y bâtirent, en très peu de temps, un Fort, qu'ils nommerent Orange, d'où les balles de mousquet pouvoient porter jusques dans Cochin; & les batteries, qu'ils y dresserent aussi-tôt, commencerent à jouer sur la Place. Van-Goens y mit huit cens hommes; & s'étant rembarqué avec le reste de ses troupes, il suivit la Côte, pour aller descendre de l'autre côté de Cochin. Le Roi Malabare

Situation de cette Ville. Isle de Vaiping.

Roi Malabare de Cochin. Ses qualités.

(37) Pages 350 & précédentes. (38) Page 354.

du Pays vint lui offrir, à bord, son secours pour cette Expédition, en lui demandant, pour unique grace, d'épargner ses Terres. Ce Prince étoit le véritable Roi; mais les Portugais, lui ayant reconnu du penchant pour la Nation Hollandoise, avoient fait tomber le pouvoir souverain entre les mains de la Reine douairiere, sa tante, qui étoit dévouée à leurs intérêts. Après le débarquement, il offrit, au Général, de servir de guide à ses troupes, & de lui faire apporter des vivres. Sa taille étoit belle, & ses manieres caressantes. Il avoit les cheveux en boucles, & noués, comme ceux des femmes; des anneaux d'or, & quelques pierreries aux oreilles, des brasselets du même métal, une bague à chaque doigt, & une chaîne d'or autour du corps, qui étant nud jusqu'à la ceinture, n'étoit couvert, par le bas, que d'une toile blanche de coton, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. Son âge paroissoit d'environ trente-quatre ans. Il entendoit fort bien le Portugais; & s'il avoit le corps fort agile, il n'avoit pas l'esprit moins souple & moins adroit.

Marche des Hollandois.

L'Armée, divisée en trois corps, marcha le long du rivage, jusqu'aux murs d'une petite Ville Malabare, dont les Habitans se rassemblerent, après avoir donné quelques marques de frayeur, & fournirent, sur la parole de leur Roi, toutes sortes de rafraîchissemens aux Hollandois. Ce Prince engagea aussi tous les Naïres, qui lui étoient attachés, à se déclarer pour une Nation qui venoit les rétablir dans leur ancienne liberté. L'après midi, on se remit en marche, sans s'effrayer de quelques retranchemens, que les Ennemis avoient élevés sur le rivage, dans l'opinion que la descente se feroit à moins de distance de la Ville. On continua d'avancer, jusqu'à une petite lieue des murs, & l'on ne trouva pas plus de résistance. La vûe d'une grande Eglise, qui s'offroit en pleine Campagne, au milieu d'une multitude de Cocotiers, & de plusieurs Maisons, qui rendoient le Païsage fort agréable, porta les Hollandois à s'y arrêter vers l'entrée de la nuit. Les Habitans avoient pris la fuite; mais ils revinrent, sur le témoignage du traitement qu'on avoit fait à leurs voisins. Le soir, un vieux Portugais, accompagné de sa femme, & de deux filles nubiles, vint demander en grace d'être présenté au Général. Il lui représenta, qu'il habitoit ce lieu depuis plusieurs années, sans être engagé au service de sa Nation, & sans avoir pris part aux guerres du Pays. Dans cette disposition, qu'il vouloit conserver, il le supplia d'ordonner qu'on ne lui fît aucune insulte, ni à sa femme, ni à ses filles, & qu'on respectât leur Maison. Van-Goens lui accotda sa demande. Le lendemain, il revint se jetter aux pieds du Général, & se plaindre, avec beaucoup de larmes, que des Soldats, entrés chez lui les armes à la main, avoient violé ses filles. On lui répondit que s'il pouvoit faire connoître les Coupables, il seroit témoin de leur supplice. Mais, ne pouvant les découvrir par aucune marque, il se vit dans la nécessité de retourner chez lui sans vengeance. Schouten, touché de l'infortune de ses filles, lui reprocha l'imprudence qui les lui avoit fait amener dans un Camp, parées, dit-il, d'ornemens recherchés, qui relevoient leur jeunesse & leurs agrémens, pour les donner, comme en spectacle, aux yeux d'une Armée (39).

Ils violent deux jeunes Portugaises.

(39) Page 362.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Après avoir passé la nuit dans ce lieu, les Hollandois reprirent leur marche le long du rivage, tandis que la Flotte régloit ses manœuvres sur leurs mouvemens, & s'avançoit à mesure qu'elle les voyoit approcher de la Ville. Ils furent surpris d'appercevoir un tourbillon de flammes, qui s'élevoit d'une Eglise, à une portée de mousquet des murs. Mais comprenant que l'Ennemi même y avoit mis le feu, pour empêcher qu'ils ne s'y logeassent, & qu'ils ne la fissent servir à battre la Place, ils s'efforcerent d'y arriver assez-tôt pour l'éteindre. Elle étoit déja réduite en cendres, à la réserve des murs, qui étoient de pierre, & de l'épaisseur de ceux d'une Forteresse. Van-Goens ne laissa pas de s'en saisir, parce qu'il la jugea propre à la défense de l'Aiguade, & pour faire apporter de ses Vaisseaux, les munitions & les autres secours. Il en fit approcher la Flotte, avec ordre de jetter l'ancre aussi près de la terre qu'il seroit possible.

Eglise où ils se logent.

De ce lieu, l'Armée passa dans une Campagne fort ouverte, malgré le feu des Ennemis, qui ne cessa pas sur leurs remparts. Mais leurs boulets passoient dessus les troupes Hollandoises, & servoient à les amuser, par les bonds qu'ils alloient faire entre les arbres. Ainsi, rien ne les empêcha de s'avancer jusqu'au pied des murs, d'où la prudence les obligea néanmoins de se retirer, pour s'asseoir tranquillement sur l'herbe, à la vûe des Portugais, pendant que le Général assignoit les postes.

Ils campent à la vûe de la Ville.

Après Goa, la Ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais possedassent dans les Indes Orientales. Elle a peu de largeur; mais sa longueur est d'une demie-heure de chemin, vers les Terres. C'étoit du même côté, que la vieille Reine avoit son Palais, assez près d'une bonne Aiguade. La plûpart des Naïres, du Pays, engagés par cette Princesse à prendre parti pour les Portugais, s'étoient rassemblés dans ce lieu & formoient un corps assez nombreux. Van-Goens entreprit de les réduire, avant que d'attaquer une Ville qu'ils pouvoient secourir continuellement d'hommes & de vivres. Il fit marcher, vers eux, les deux tiers de l'Armée. Mais les Naïres l'ayant bientôt apperçu, se mirent en ordre de bataille, & s'avancerent d'un air furieux, après avoir pris beaucoup d'Amfion. Ils étoient soutenus de quelques grosses pieces de canon, qui firent un feu terrible; pendant qu'au mépris des piques & des balles de mousquet, ils se jetterent sur leur Empereur, avec de grands sabres qu'ils tenoient à deux mains, & dont la pointe étoit aussi redoutable que le tranchant. Ils tuerent beaucoup de monde, & ils en blesserent encore plus. Cependant les Hollandois, animés par un danger si pressant, firent, de leur côté, tant d'efforts, qu'après en avoir tué un grand nombre, ils pousserent les autres jusques dans le Palais, qui étoit voisin du Champ de bataille. Là, les Naïres se rallierent, & firent face avec beaucoup de courage: mais ayant moins d'espace pour l'usage du sabre, ils se virent contraints par les Mousquetaires, qui étoient entrés après eux, d'abandonner les Salles & de sauter par les fenêtres. Ainsi, les Hollandois demeurerent maîtres du Palais. Schouten assure que le sang y couloit à grands flots; & que soit dans les Chambres, ou dans les Avenues, on compta plus de quatre cens Naïres, morts ou expirans (40). Le reste avoit pris la fuite & s'étoit dispersé.

Combat des Hollandois contre les Naïres du Cochin.

Sanglant carnage.

(40) Page 366.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Le Palais est pillé, & la Reine tombe entre les mains des Vainqueurs.

On trouva, dans ce Palais, plusieurs pieces de gros canon, de la poudre, du plomb, des fusils, des sabres, & d'autres munitions de guerre. Les pendans d'oreilles des Naïres, leurs anneaux & leurs chaînes d'or, furent abandonnés aux Soldats; mais, dans cette confusion, ils observerent fidélement l'ordre qu'ils avoient reçu de ne faire aucune insulte au Peuple; & la confiance des Malabares étoit déja si bien établie, que loin de fuir, ils s'étoient postés en divers endroits pour être spectateurs du combat, sans prendre le moindre intérêt à la perte des Naïres. La vieille Reine fut arrêtée, parce qu'elle favorisoit trop hautement les Portugais. Cependant, le Général ordonna qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Le Roi même, qu'elle avoit détrôné, intercéda généreusement pour elle. On se contenta de lui donner des Gardes, sans craindre, observe Schouten, qu'elle les corrompît par sa beauté, car elle étoit vieille & laide: ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût extrêmement parée de chaînes d'or & de joyaux, qui donnoient une sorte d'éclat à la noirceur de son teint (41). Pendant que Van-Goens étoit occupé de ces soins, il reçut avis, d'une brigade qu'il avoit laissée devant les murs de la Ville, que les Portugais avoient fait sur elle une vigoureuse sortie; mais qu'ayant été repoussés avec perte, tout le mal qu'ils avoient fait aux Hollandois se réduisoit à quelques Blessés.

Assaut donné à la Ville.

Le jour suivant, on prit la résolution d'aller à l'assaut. Le temps pressoit. La Mousson des pluies n'étoit pas éloignée; & les forces d'ailleurs étant fort diminuées, par tant de combats, & par les garnisons qu'on avoit laissées dans plusieurs Places, on ne pouvoit tenir long-temps le reste des troupes exposé aux injures de l'air, & à d'autres fatigues qu'elles n'étoient pas capables de supporter. La prise du Palais sembloit donner de la facilité pour l'attaque, par cette partie de la Ville. Van-Goens marqua l'endroit & le jour.

Was, Capitaine Major, fut chargé de cette importante entreprise; & tandis qu'il devoit commencer ses opérations, d'autres reçurent ordre d'aller donner l'allarme dans un autre endroit des murailles. Mais les Assiégés furent informés de ce plan. Ils se trouverent en si grand nombre, à la principale attaque, qu'ayant comme enfermé les Hollandois, lorsqu'ils s'efforçoient de franchir quelques vieux murs, & de pénétrer dans le Fauxbourg, ils les forçerent de tourner tous leurs efforts à se dégager. Ensuite, mettant le feu à quelques maisons, par lesquelles ils leur voyoient chercher un passage, ils les jetterent dans un autre embarras pour éviter les flammes. Was comprit que son salut dépendoit de sa prudence & de son courage. Il fit des actions, que Schouten croit dignes de l'immortalité: mais deux coups de mousquet le firent tomber mort. Van-Goens, qui s'étoit lui-même avancé pour animer ses gens, reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui servoit à retrousser son chapeau. Rothas & les autres Chefs ne furent pas moins en danger. Cependant ils écarterent les Portugais, & s'ouvrirent une retraite.

Retraite forcée des Hollandois.

Cette action leur coûta quantité de braves Soldats; mais, en se retirant, ils eurent la gloire de demeurer maîtres d'une partie du Fauxbourg;

(41) Page 367.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Le Siege est poussé avec vigueur.

& loin de sentir leur courage affoibli, ils se confimerent dans la résolution de presser le Siége. On apporta, de la Flotte, tous les instrumens nécessaires pour les travaux. La tranchée fut ouverte, & les batteries réguliérement dressées. Mais pendant qu'on battoit la Ville, les Portugais tiroient aussi sans interruption; & les brêches, qu'on faisoit à leurs murs, étoient réparées avec une promptitude qui causoit de l'étonnement. Van-Goens, accablé du nombre de ses Blessés & de ses Malades, fit disposer une Eglise pour les recevoir. Pendant qu'il pressoit cet ouvrage, il fut informé que le Roi de Pescatti, ou Porca, fidéle aux Portugais, avoit rassemblé six mille hommes, & s'avançoit pour le prendre par derriere, tandis que les Assiégés feroient une sortie. Cette nouvelle jetta beaucoup d'allarme parmi les troupes Hollandoises, qui pouvoient être surprises à toute heure du jour & de la nuit. Elle rendit, aux plus malades, la force de reprendre les armes, & de veiller pour la défense de leur vie. Mais le Roi de Porca, s'étant contenté de demeurer aux observations, à quelques lieues de la Ville, l'inquiétude qu'il avoit causée ne servit qu'à faire connoître de quoi les hommes sont capables dans l'extrêmité du danger.

Ignace de Sarmiento, Gouverneur de Cochin.

Après trois semaines de Siége, pendant lesquelles il ne s'étoit pas passé de jour sans attaque ou sans sortie, Van-Goens, qui ne croyoit pas les Assiégés dans un moindre embarras que le sien, tenta leur constance par l'offre d'une bonne composition. Il leur envoya un Trompette, avec des propositions honorables. Ignace de Sarmento, Gouverneur de la Place, répondit qu'ayant été chargé de la garde de Cochin, il étoit résolu de répandre tout son sang, pour la conserver au Roi son Maître. On recommença, de part & d'autre, à tirer avec une nouvelle furie. Mais les Hollandois reconnurent bientôt d'où venoit la confiance de leurs Ennemis. Dès le jour suivant, la Ville reçut un secours de monde & de toutes sortes de munitions, qui lui étoient envoyées de Goa. Dans la multitude de passages & d'eaux intérieures, que les Assiégeans ne pouvoient fermer, il ne fut pas difficile au Convoi Portugais d'arriver en plein jour. On vit aussi-tôt les Enseignes élevées sur les tours & les remparts de la Ville. On entendit sonner les cloches, & pousser des cris de joie (42).

Secours qui vient aux Assiégés.

Un si fâcheux augure ne put manquer de répandre la consternation dans l'esprit des Hollandois. Ils n'ignoroient pas que la saison des pluies approchoit. Le nombre de leurs Malades augmentoit de jour en jour. A peine leur restoit-il quatorze cens hommes. Outre leurs réflexions sur les vicissitudes de la guerre, & sur le besoin de diverses provisions, qu'on leur avoit fait espérer inutilement de la Côte de Coromandel, ils considéroient que le Roi de Porca n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Enfin le parti de la retraite parut si nécessaire, qu'on ne chercha plus que les moyens de se dérobber aux yeux des Portugais. Le gros canon & les mortiers furent emmenés sur des Radeaux. Cette manœuvre ne plût point aux Matelots, qui ne respiroient que le butin, & qui n'étoient point encore informés de la résolution du Conseil. On s'efforça de leur persuader qu'il étoit question d'un nouvel assaut, & que dans l'incertitude du succès, on

Les Hollandois levent le Siege de Cochin.

(42) Pages 374 & précédentes.

commençoit à transporter ce qu'il y avoit de plus embarrassant pour l'Armée. Ils furent entretenus dans cette idée, jusqu'au soir du 2 de Mars; & lorsqu'ils reçurent ordre de partir, ils se figuroient encore que c'étoit pour combattre : mais, en les faisant marcher vers le rivage, on leur déclara qu'il falloit rentrer à bord, & l'embarquement se fit sans confusion. Van-Goens, pour cacher son départ aux Portugais, engagea un Juif, par une grosse récompense, à sonner une cloche pendant la nuit, comme les Hollandois en avoient l'usage. Un Canonier, nommé Henri *Boerdop*, qui avoit le talent de contrefaire différentes voix, ne craignit pas de demeurer à terre, pour faire le bruit ordinaire, à chaque Poste, en criant, qui va-là? Ronde, Caporal, &c. Vers la pointe du jour, il eut le bonheur de retourner librement au rivage, & les Portugais ne s'apperçurent qu'à midi de la levée du Siége (43).

Précautions singulieres pour cacher leur retraite.

La même expédition fut recommencée, l'année suivante, avec plus de bonheur; & Cochin eut le sort des autres Villes Malabares, qui étoient passées au pouvoir des Hollandois. Mais, Schouten étant alors employé dans d'autres lieux, son récit n'auroit pas autant d'autorité, sur la foi d'autrui, qu'il paroît en avoir eu jusqu'à présent sur le témoignage de ses propres yeux. Cette raison, qui donne beaucoup de prix à plusieurs parties de son Journal, disparoît absolument, lorsqu'il entreprend la description d'un grand nombre de lieux qu'il n'a jamais vûs, ou la relation de quantité d'événemens, auxquels il n'a pas eu de part. Aussi croit-on devoir l'abandonner dans ses excursions, qui ne représenteroient d'ailleurs que ce qu'on a lû, avec plus d'ordre & de fidélité, dans d'autres Voyageurs. Il continue, pendant plusieurs années, de suivre l'inclination qui le portoit sans cesse à changer de Climat. Il visite successivement toutes les Colonies Hollandoises. Enfin, revenant à Batavia, il commence, en 1665, à sentir quelque regret de vivre loin de sa Patrie. Une Flotte d'onze grands Vaisseaux, fort richement chargés, étoit prête à mettre à la voile pour l'Europe. Il saisit l'occasion; & la considération qu'il avoit méritée, par ses services, le fait recevoir à bord de l'Amiral, qui se nommoit *le Valcheren*, commandé par *Bitter*, pour la Chambre de Zélande.

Remarques sur l'Auteur & sur ses Voyages.

Mais avant que de le suivre, dans sa derniere Navigation, empruntons de lui quelques éclaircissemens sur l'air & les saisons des Indes, qu'il regarde lui-même comme le fruit le plus certain de ses propres observations.

La maniere, dit-il, dont il a plû au Ciel de diversifier la température de l'air, les saisons & les influences des Elémens, non-seulement sur les deux Côtes de Malabare & de Coromandel, mais dans toutes les Indes Orientales, est admirable & véritablement incompréhensible. Des Pays & des Côtes, qui sont à peu de distance, ou même qui se joignent, ont si peu de ressemblance par les qualités de l'air, soit dans les temps secs, pour les degrés de chaleur & de sécheresse, soit dans la saison humide & pluvieuse, pour l'abondance des pluies & pour leurs effets, que cette différence ne peut être observée sans étonnement.

Ses observations sur les saisons des Indes.

Dans les Pays de la Côte des Indes, ou de Malabar, la saison des pluies,

(43) Pages 376 & précédentes.

ou l'Hyver, commence ordinairement au mois d'Avril, ou de Mai au plus tard, & finit dans le cours de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Elle se passe en grosses pluies, accompagnées de fréquens orages, & la plus grande partie du Pays se trouve couverte d'eau. Mais la même Mousson commence plutôt, autour du Cap de Comorin, que du côté du Nord. Elle se fait sentir, par exemple, à Coylang & à Cochin, plutôt qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qui arrive sur toute la Côte, à proportion qu'elle est plus au Nord, parce que le gros temps y vient du Sud.

Lorsqu'il approche, les Européens font des provisions de vivres pour toute sa durée. Ils déchargent les Vaisseaux. Ils les mettent à l'abri. Ils les défunent & les couvrent de nattes. Ceux qui sont destinés pour quelque Voyage, se mettent en Mer avant que le mauvais temps les surprenne. De la Côte de Malabar, ils vont à celle de Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on attend la belle saison, dans le même temps que les Malabares attendent la mauvaise. Les Vaisseaux qui viennent d'ailleurs, pour se rendre au Malabar, ne manquent pas de se hâter aussi, parce que le retardement les expose aux plus affreux dangers. Des vents du Sud Ouest chassent de grosses nuées de la Mer, vers les Montagnes qui séparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent bien loin du Sud au Nord. Ces nuées, arrêtées par les sommets des Montagnes & par les vents opposés qui y soufflent, reçoivent, de ce contraste, une pression si violente, que venant à crever, elles se débordent en eaux, elles forment des torrens, qui se précipitant des Montagnes, entraînent avec eux une abondance de sable, vers la Mer, où l'orage, qui fait enfler les flots & qui augmente les Brisans, en pousse beaucoup aussi vers le rivage. C'est de cet assemblage, de ce qui descend des Montagnes, & de ce que la Mer apporte, que se forment les Bancs qui bouchent les Ports, & qui barrent les Rivieres. On les prendroit pour des ouvrages de l'art humain, qui se seroit attaché à faire des digues. Il est non-seulement dangereux, mais souvent impossible d'y passer dans cette saison; & les Vaisseaux, qui ont le malheur de se trouver en Mer, doivent se tenir au large, fort loin de la Côte.

Ces eaux ne grossissent pas seulement les Rivieres. Les basses Terres en demeurent couvertes. Heureusement, les nuées ne cessent pas de former comme un mur de séparation entre la Terre & le Soleil, qui est là, chaque jour, au Zenith. Elles amortissent l'ardeur de ses rayons; sans quoi la chaleur y seroit insupportable. Mais on ne laisse pas d'y mener une vie fort triste, surtout aux environs des nouvelles Lunes, où les jours sont fort obscurs, & les nuits d'une affreuse noirceur. Alors les femmes, condamnées à ne pas sortir de leurs maisons, ne connoissent pas d'autre amusement, que de mâcher du Bétel & de l'Arecca, & de se tenir quelquefois dans leurs Galeries, ou dans les Cabinets de leurs Jardins, pour y respirer l'air, lorsqu'elles peuvent saisir quelques momens moins fâcheux. Les hommes s'occupent à cueillir les fruits, dont la plûpart arrivent alors à leur maturité dans plusieurs parties des Indes. On remarque même, que dans cette saison, les arbres & les plantes ont plus de fraîcheur & d'agrémens,

mens. Les Terres hautes, qui avoient été long-temps arides, se couvrent alors de verdure, & produisent des fleurs & des fruits. D'ailleurs, l'air n'a de fâcheux que son humidité. Mais les rues & les chemins deviennent impraticables; & ce désordre regne si long-temps, que plusieurs semaines après le retour même de la belle Mousson, les torrens continuent de rouler sur les Côtes, par les passages qu'ils se sont ouverts, & vont combattre encore, avec violence, les vents ou les brisans de la Mer qui s'opposent à leur chûte. La fin du mauvais temps s'annonce presque toujours par quelque horrible tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs; & lorsque la belle saison a pris sa place, c'est pour durer, sans interruption, jusqu'au retour de l'Hyver.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Succession de la chaleur & du rafraîchissement.

Dans plusieurs Pays des Indes, on prépare la terre pendant la saison des pluies. On y seme du froment, du riz & d'auttes grains, qui produisent d'abondantes moissons, lorsque la saison seche est arrivée. Alors les vents de Mer soufflent constamment pendant le jour, & sont relevés pendant la nuit par les vents de terre, qui diminuent vers dix heures du matin. Un calme, dont ils sont réguliérement suivis, laisse les Habitans exposés à l'excessive chaleur. Mais bientôt il s'éleve un petit souffle de Mer, qui augmente par degrés, jusqu'à devenir, vers midi, un vent assez fort, & qui rafraîchit les hommes & les animaux. Il dure jusqu'au coucher du Soleil; & le vent de terre recommence avec la nuit. Celui-ci est foible aussi d'abord; mais durant la nuit, il souffle du Nord-Est avec tant de force, que personne ne se plaint alors de la chaleur. En effet, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits sont extrêmement froides au Pays de Malabar, & le deviennent encore plus par la rosée.

Propriétés des vents de terre.

Mais les vents de terte, qui soufflent avec tant de force jusqu'au matin, ne se font pas sentir bien loin en Mer. Leur plus grande étendue est à dix ou douze lieues de la Côte, ou plus proche, & quelquefois à la seule vûe des Terres. Dans quelques Pays, on ne les sent point du tout, ou presque point, sur les flots; particuliérement le long des Côtes de Ceylan, de Java, de Sumatra & de Célebes. Les Pilotes, qui ont le vent contraire en haute Mer, ne manquent point alors de raser la terre autant qu'il leur est possible. Pendant tout le cours de cette agréable Mousson, à peine remarque-t'on le moindre nuage au Ciel. De la Côte de Coromandel, comme de celle de Malabar, on voit également les deux Etoiles pôlaires sur l'Horison; mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y passe deux fois l'année, sur la tête des Habitans; une fois, lorsqu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer; ce qui arrive à la fin d'Avril & dans le cours de Mai; l'autre fois, lorsqu'il retourne du Nord au Sud, à la fin de Juillet & dans le cours d'Aoû. Dans cet intervalle, la chaleur seroit insupportable, sous la Zône torride, si la Providence n'avoit pas temperé les ardeurs du Soleil par de gros nuages, qui laissent tomber d'abondantes pluies dans leur saison, & par la fraîcheur des vents de Terre & de Mer.

Dans la saison des pluies, sur la Côte de Malabar, elles ne tombent pas sans relâche. Le beau temps leur succede quelquefois; mais ces intervalles sont fort courts. On éprouve les mêmes alternatives, dans la sécheresse. Il s'éleve quelquefois un orage subit, lorsque l'air est le plus doux

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

& le temps tout-à-fait tempéré. Mais ces accidens ne ſont pas moins extraordinaires, pour les Indiens, qu'un temps doux & ſerein l'eſt en Europe, au milieu de l'Hyver, ou de la neige & des frimats pendant l'Eté.

Etrange variété du temps dans des lieux peu éloignés.

Schouten ne trouve rien de ſi merveilleux que ce qu'il nomme les ***Limitations*** de la Providence, dans cette double Mouſſon. Pendant que les pluies & les tempêtes regnent à Surate, & le long de la Côte de Malabar, juſqu'au Cap de Comorin, on trouve qu'à l'Eſt de ce Cap, & ſur toute la Côte de Coromandel, il fait un fort beau temps. Cependant cette derniere Côte commence par la même hauteur, que celle de Malabar, & court auſſi du Sud au Nord. A peine la diſtance eſt-elle de ſoixante, ou ſoixante-cinq lieues, de l'une à l'autre; & l'on n'en compte pas même plus de trente, du côté du Sud.

Depuis long-temps, les Européens & les Indiens s'accordent à faire, par terre, le Voyage de Cochin & des autres Villes du Malabar, à Saint Thomé. Les Habitans du Coromandel prennent le même chemin, pour aller au Malabar; & de part & d'autre, c'eſt un Voyage de peu de jours. Mais il faut traverſer les hautes Montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, font la ſéparation des deux Côtes. Sur la cime de ces Montagnes, il eſt étonnant & preſqu'incroyable combien on paſſe ſubitement du chaud au froid, de l'Eté à l'Hyver, d'un air ſerein à l'épaiſſeur la plus oppoſée. D'un côté du Cap de Razalgate, qui eſt dans la Mer d'Arabie, les Vaiſſeaux ſont tranquillement ſur leurs ancres, ou font route ſans danger. De l'autre côté du même Cap, juſqu'aux Côtes les plus reculées de l'Arabie heureuſe, ils n'oſent tenir la Mer, dans la crainte continuelle des tempêtes. La Mouſſon orageuſe commence, à Coromandel, vers la fin d'Octobre, dans le même temps que l'Eté s'ouvre à Malabar, & dans les Royaumes d'Orixa, de Bengale & d'Arrakan. Alors, il n'y a plus de ſûreté pour les Vaiſſeaux, ni à Paliacate, ni dans aucun autre lieu vers le Sud: mais du côté du Nord, ils ont un temps favorable. A Tutocorin, qui eſt aſſez près du Cap de Comorin à l'Eſt, & même au Sud du même Cap, on jouit du plus beau temps; pendant qu'à Coylang & dans les autres Pays de cette Côte, on éprouve ce que l'Hyver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans tout le cours de la Mouſſon ſéche, il regne, à Negapatam, & plus loin vers le Nord, des vents de terre ſi chauds, qu'on ſe croit prêt d'étouffer. Au mois de Juillet, Pétapoli & Maſulipatam en reſſentent d'auſſi chauds, qui ſont encore plus mal ſains. Mais les vents de Mer, qui ſe levent réguliérement à l'entrée de la nuit, raniment les hommes & les animaux par leur fraîcheur.

Dans l'Iſle de Ceylan, l'Hyver attaque, au mois d'Octobre, la Partie Septentrionale; c'eſt-à-dire Warmias, Jafanapatam, & les petites Iſles voiſines: mais dans le même temps, on jouit de tous les charmes de l'Eté, vers les Parties Méridionales. Au contraire, tandis que Jafanapatam reſſent la douceur de l'Eté, Colombo, Caleture, Point-de-Galle, Bellingham, Matura, Donderi, ſont couverts d'un air ſombre & chargé, & noyés par des pluyes continuelles.

Enfin, Schouten ayant porté ſes obſervations au-delà des Indes, & dans une partie des Iſles qui ſont à l'Eſt, il aſſure qu'à Ceram, Iſle peu éloignée d'Amboine, l'Hyver regne dans la Partie du Nord, tandis que dans celle du Sud,

qui n'en eſt qu'à trois ou quatre lieues, on trouve la ſaiſon de l'Eté (44).

En partant du Port de Japare, où les Hollandois vont charger des poutres, du riz, des beſtiaux, des fruits & d'autres denrées pour leurs divers Etabliſſemens, non-ſeulement il nous apprend les noms de pluſieurs Places qui ne ſont point entrées dans la deſcription de l'Iſle de Java, mais il fait une curieuſe peinture de la Cour du Mataram, dont les autres Voyageurs n'ont gueres connu que le nom.

Route de Japare à Mataram.

Pati & Dauma, qui ſont, dit-il, dans le voiſinage de Japare, y envoyent leurs grains & leur poiſſon; mais ces deux Villes ſont de peu d'importance. Samarang, qui eſt à ſept lieues de Japare, eſt une Ville fort peuplée, dont les Habitans s'occupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les Forêts, & à le préparer pour la Charpenterie & pour d'autres uſages. Les Ambaſſadeurs, qu'on envoye de Batavia au Mataram, prennent cette route pour ſe rendre à ſa Cour. On y trouve de belles Campagnes, dont la plûpart ſont ſemées de riz; des Bois, des Prairies, des Plaines, & des Vallées d'une beauté ſurprenante. On marche auſſi le long des Montagnes d'Ongaran, de Marbabou & de Bilerang, dont les cimes ſont revêtues d'arbres verds, qui ſemblent porter leurs têtes dans le Ciel. On paſſe dans les Bourgs d'Ongaran, de Chiandi, de Saleriga, & de Silimby, qui ſont tous extrêmement peuplés, & l'on en découvre un grand nombre d'autres. On traverſe pluſieurs Rivieres, dont la plus conſidérable eſt celle de Damack, qui roule ſes eaux, avec beaucoup de bruit, du haut des Montagnes où elles prennent leur ſource (45).

Deſcription de cette Ville.

Mataram, Ville Capitale du Prince, qui porte le même nom, & qu'on appelle ordinairement l'Empereur de Java, eſt ſituée dans une Plaine agréable & fertile, environnée de hautes Montagnes, qui ſont couvertes d'une éternelle verdure, & qui ne ſont pas moins fertiles que la Plaine. Schouten repréſente ce lieu comme un chef-d'œuvre de la Nature (46). La Ville eſt fortifiée par ſa ſeule ſituation. Les Montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui ſervent de rempart, du côté de l'Occident. Au Nord, elle a la Montagne de Bilerang, qui paſſe pour la plus haute de l'Iſle, & qui eſt inacceſſible de pluſieurs côtés. Les Vaiſſeaux, qui s'approchent à la vûe de l'Iſle, pendant la Mouſſon de l'Eſt, découvrent Bilerang de trente lieues en Mer. Ainſi, Mataram, renfermée par des Montagnes & couverte par des Bois impénétrables, a d'autant moins beſoin d'autre défenſe, qu'elle trouve, dans cet eſpace, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie de ſes Habitans.

Comment elle eſt défendue par ſa ſituation.

Quatre Portes, qu'on a ménagées dans les Paſſages étroits, ouvrent & ferment ceux par leſquels on vient de Samarang. Le premier ſe nomme le Col de Silimby. Il eſt dans un Vallon fort reſſerré, où l'on n'aborde que par divers détours, qui régnent pendant l'eſpace de dix-huit ou vingt lieues. Il eſt gardé par un corps de troupes, qu'on releve tous les mois. Dans l'intérieur de ce Col, on trouve Silimby, Bourg fort peuplé. Perſonne ne paſſe, ſans être préſenté au Commandant de la Porte, qui tient regiſtre des affai-

(44) Pages 508 & précédentes. Les remarques précédentes ſembloient appartenir à l'Article de l'Hiſtoire Naturelle; mais la Relation de Schouten y auroit trop perdu, & l'on ſe contentera d'y renvoyer le Lecteur.

(45) Page 298.

(46) *Ibidem.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

res & du nom de chaque Voyageur. La même précaution s'obſerve au ſecond Col, qui ſe nomme *Tadie*. Les Portes ne ſont que de bois ; mais rien n'approche de leur force & de leur épaiſſeur. Elles ſont bordées d'une haye de gros pieux, qui s'étendent juſqu'au pied des Montagnes. Il ſeroit extrêmement difficile de s'ouvrir un autre Paſſage, au travers des ronces, & de diverſes ſortes d'obſtacles ; mais il le ſeroit encore plus de ſe cacher, dans des lieux que leur pente eſcarpée offre de toutes parts à la vûe ; & ceux qui ſeroient découverts, dans cette entrepriſe, l'expieroient ſur le champ, par un cruel ſupplice. Les deux autres Paſſages, qui défendent l'accès de Mataram, ſe nomment le Col d'Oupack, & le Col de Caliadir. La Ville eſt environnée d'un grand nombre de beaux Villages, qui en forment comme les Fauxbourgs. On en compte juſqu'à trois mille, ſoit dans la Plaine, ou ſur la pente, & juſques ſur la cime des Montagnes. On y voit auſſi des Maiſons de plaiſance, accompagnées de Garennes & de Vergers. Mais rien n'y cauſe tant d'admiration, que la multitude des Habitans.

Sa grandeur & ſa forme.

La Ville, depuis la Porte de Caliadir juſqu'au Palais Impérial, a deux lieues de longueur. Sa largeur eſt à peu près égale. A l'Occident, elle eſt fermée d'une muraille haute & forte, de maſſonnerie ſéche, mais de pierres de taille quarrées. Du côté du Sud, elle finit par le Palais impérial. La Porte de Caliadir eſt au Nord. Les Montagnes font le reſte du circuit. Schouten ſe pleint du mauvais ordre & de la ſaleté des rues. Il n'y en a qu'une, qui s'étende en droite ligne du Sud au Nord ; encore ſe courbe-t-elle en ſabre, dans les principaux Quartiers. C'eſt à l'extrêmité de cette principale rue, que le Palais ſe préſente. Il n'a pas moins de deux lieues de long ; mais, quoiqu'il paroiſſe magnifique aux yeux des Javanois, les Hollandois n'y trouvent rien d'admirable. Ses plus grands ornemens ſont les Jardins, qui l'accompagnent, ſes Vergers, ſes Plants d'arbres, la belle Place, qui eſt au-devant, & pluſieurs grands Bois, ſéparés les uns des autres par des enclos, dont les uns ſont pour la chaſſe, & les autres pour élever des Rhinoceros, des Cerfs, des Taureaux ſauvages, des Chevaux, des Vaches, & quantité d'autres Animaux.

Empire du Mataram.

Le Mataram, qui régnoit alors, ſe nommoit *Souſouhounan Ingelaga*. Il étoit fils de Sultan Mahomet, qui occupoit le trône avant lui. Ingelaga n'avoit pas eu peu de difficultés à ſurmonter, pour recueillir la ſucceſſion de ſon Pere : mais étant enfin parvenu à ſe faire proclamer, il avoit fait périr tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſes droits. Enſuite, il avoit formé le plan d'un regne ſage & moderé, qui le faiſoit chérir & reſpecter de ſes Peuples. Son Empire étoit compoſé de douze Provinces ; ſept maritimes, & cinq intérieures. La forme de ſon Gouvernement n'avoit rien de plus remarquable, que ſon attention continuelle à l'entretien de l'ordre, & ſa fermeté à punir les moindres fautes de ſes Officiers : mais, Schouten fait le récit de quelques uſages ſinguliers de cette Cour, qui ne doivent pas être négligés.

Deſcription des Tournois qui y ſont en uſage.

Celui qu'il met au premier rang, eſt l'uſage des Tournois, qui ſe font réguliérement, chaque ſemaine, le Lundi, & quelquefois le Samedi, dans la Place qui eſt devant le Palais. Les plus grands Seigneurs de l'Etat, au nombre de cinq à ſix cens, y paroiſſent dans leur plus riche parure, & celle

des Chevaux n'est pas moins magnifique. Ces ornemens sont une piece d'étoffe de soie à fleurs, ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas; car le reste est nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui n'est ordinairement qu'un petit morceau de toile de coton ou d'étoffe de soie, tourné plusieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban. On plante, autour de la Place, pour chaque Seigneur du Tournois, un Poteau, où leur Cheval est attaché & gardé par un Valet. Il est entouré d'autres Domestiques, qui jouent de divers instrumens. Les Musiciens de l'Empereur, qui sont rangés autour de cette Place, se font entendre aussi, sur-tout lorsque le Monarque sort du Palais, & s'avance à Cheval, entouré d'une centaine de Gardes à Cheval. Aussi-tôt qu'il paroît, tout le monde jette les yeux sur lui, pour sçavoir si c'est un bonnet à la Javanoise, ou un turban qu'il a sur la tête. Si c'est un bonnet, chacun se hâte de mettre le sien; & si c'est un turban, on voit tout le monde aussitôt coeffé d'un turban.

Les Avenues de la Place, qui est entourée d'une espece de Palissade, se ferment lorsqu'il y est entré, & personne n'a plus la liberté d'en sortir. Autour de la Palissade, dix ou douze mille hommes sont debout sous les armes. L'Empereur s'avançant du bord, avec beaucoup de gravité, va faire une volte autour du Pilier; & chaque Seigneur va faire la sienne après lui. S'il veut faire une course, il choisit un des principaux Champions, qui ont, à la main, une lance, dont le bout est armé d'un bouton. L'Empereur court le premier, & ses Gardes courent de toutes leurs forces, à ses côtés. Celui qu'il a désigné, pour courir contre lui, s'efforce de le joindre jusqu'à la portée de sa lance, qu'il avance à côté de son Maître, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre; & le Prince se sert de la sienne pour parer le coup, comme s'il s'en croyoit menacé. Lorsqu'ils ont couru jusqu'au bout de la Place, ils font volte face avec beaucoup d'adresse; & continuant leur combat, celui qui poursuivoit dans la premiere course est poursuivi dans la seconde. Ensuite les Seigneurs font leurs courses à leur tour. Souvent, ils changent de Chevaux; mais, c'est toujours de concert, jusqu'à ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage sur l'autre. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur ait quelque supériorité sur lui, il se garde bien d'en marquer de la fierté. Il se compose. Il cherche quelque tour adroit, pour faire sentir son avantage; mais sans perdre l'air respectueux, & sans pousser trop loin son triomphe (47).

Comment l'Empereur y court.

La durée ordinaire du Tournoi est depuis quatre heures après midi, jusqu'au coucher du Soleil. Les Seigneurs Javans ont beaucoup d'agilité dans leurs courses, avec une adresse extrême à se servir de leurs lances. Chacun s'efforce d'enlever son Adversaire de dessus la selle; & celui qui reçoit cette disgrace est exposé à quantité de railleries. Les bonnets & les turbans sont fort menacés, dans ces exercices. Ceux qui courent se font un plaisir d'en enlever de toutes parts avec leurs lances, & l'Empereur même s'en fait un amusement. Les Javanois sont fort bien à cheval. Leurs selles sont petites, & leurs étriers courts. Avec la bride, pour gouverner leur cheval, ils ont un petit crochet, retenu par une corde, qu'ils nouent autour

Maniere dont on y conduit les Chevaux.

(47) Page 319.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

d'eux, comme une ceinture. Ainsi, c'est du corps seul qu'ils régissent; & cette méthode, qu'ils exercent avec beaucoup d'adresse, rend leurs mains absolument libres pour manier la lance.

Le Mataram est gardé par des femmes.

Schouten ne paroît pas moins informé de ce qui se passe dans l'intérieur du Palais. La Garde, dit-il, s'y fait nuit & jour par un grand nombre de femmes armées. Il n'est pas permis, aux hommes, d'y passer pendant la nuit. On fait monter le nombre de ces femmes, à dix mille. Elles ont des Commandantes, & diverses sortes d'Officieres, qui n'ont pas d'autre objet que le repos & la sûreté du Mataram. On les voit sortir du Palais, tour à tour, pour aller chercher, dans la Ville, tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie; tandis qu'il en reste toujours, aux Passages, un corps nombreux, qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes d'en sortir. Les Portes, les Appartemens & les Promenades, sont gardés par les plus vieilles. Le service intérieur est réservé pour les jeunes. Une partie est employée à la Cuisine; une autre à tout ce qui regarde l'entretien ou la propreté du Palais; & le reste, à divers ouvrages de mains. Elles ont leur tour, pour sortir; mais toujours sous les yeux d'une Gouvernante, qui veille sur leur conduite au dehors. Le Mataram ne fait jamais un pas, sans en avoir quelques-unes à sa suite. Les unes sont armées de lances & de legeres armes à feu. D'autres lui portent du Bétel, du Siribou, du Tabac, une natte pour s'asseoir, des sandales & d'autres commodités. Une des plus belles lui soutient un Parasol sur la tête. Une autre chasse, avec un éventail, les mouches qui s'approchent de son visage. S'il est assis, elles forment un cercle autour de lui; & chacune prend des airs complaisans, agréables & flatteurs.

Leur nombre & leur ordre.

Leurs occupations.

Comment elles amusent le Mataram.

Dans ses divertissemens & ses festins, il fait appeller les meilleures Danseuses de sa Garde. Elles paroissent avec leurs cheveux frisés & pendans, entremêlés de fleurs, qui sont placées fort adroitement dans les boucles, & nouées de rubans. Leur sein n'est couvert que d'une petite piece d'étoffe de soie, dont le bout, descendant sous le bras, se joint au reste de l'habillement, & leur laisse le corps nud, depuis la ceinture jusqu'à la poitrine. Toute la partie inférieure est couverte d'une sorte de juppe, repliée par trois ou quatre tours, & dont l'étoffe est à fond noir, bleu, ou d'autre couleur, relevé avec beaucoup d'art par des étoiles d'or & d'argent, par des feuillages, des tiges & des fleurs. Leurs bras, au-dessus & au-dessous du coude, sont ornés d'anneaux & de cercles d'or. Ces filles, quoique brunes, parurent fort agréables à Schouten; surtout pendant la nuit, où les agrémens de leur parure & de leur beauté reçoivent beaucoup d'éclat de la lumiere des flambeaux. Lorsque le Mataram est satisfait de leurs exercices, il frappe d'une main dans l'autre, il donne des louanges à celles qui ont le bonheur de lui plaire, & souvent il leur distribue des anneaux d'or ou d'autres ajustemens. Quelquefois les Seigneurs, qui ont aussi quantité de femmes à leur service, font amener les plus belles, avec la permission du Monarque, pour disputer le prix de la danse à celles du Palais. Les Grands du premier ordre sont distingués, dans cette Cour, par les titres de Pangorans & de Tommagras (48).

(48) Pages 342 & précédentes.

Schouten raconte les cérémonies d'un mariage Maure, de l'Isle de Java, dont il fut témoin. Un jour, dit-il, que nous étions à terre, la curiosité de voir une Fête, dont nous avions entendu vanter les agrémens, me conduisit, vers le soir, chez un riche Maure, qui devoit se marier la nuit suivante. Le premier spectacle, qui frappa mes yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de lanternes fort élevées, qui jettoient beaucoup de lumiere au milieu des ténébres, & qui s'avançoient lentement vers la maison. On voyoit, à la suite, un grand nombre de Danseurs, de tambours & d'instrumens, tels que des cornemuses, des especes de flute & des bassins d'airain, dont le mélange n'avoit rien de désagréable. C'étoit comme l'avant-garde de la Noce. Cette troupe joyeuse étoit suivie par deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, après lesquels venoient les Parens des deux familles. Leur marche étoit d'une lenteur & d'une gravité qui me causa de l'impatience. Enfin, je vis paroître l'Epoux, monté sur un beau Cheval de Perse, avec un air modeste, & les yeux toujours baissés vers la terre. On lui portoit, sur la tête, un magnifique Parasol, bordé d'une grande frange de soie, qui faisoit un effet assez singulier à la lumiere des flambeaux, parce qu'on le faisoit tourner sans cesse. Les rênes de la bride du Cheval étoient tenues par deux Maures. Deux autres Maures faisoient tomber une pluie d'eau rose, sur le Marié, & parfumoient l'air autour de lui de diverses odeurs, rassemblées dans des mouchoirs de coton. Quelques jeunes gens, de son âge, le suivoient à Cheval & fermoient la marche

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Cérémonies des Mariages Maures, dans l'Isle de Java.

Marche de l'Assemblée.

Ce cortege étoit suivi d'une foule de Spectateurs, qui avoient vû mille fois la même cérémonie, & dont l'attention n'en étoit pas moins ardente. De la maison du Marié, on alla passer devant celle de l'Epouse, & successivement dans les principales rues de Java. Ensuite on retourna devant la maison de l'Epouse. Cette Procession s'étoit faite réguliérement tous les soirs, depuis près de quinze jours. En arrivant au dernier terme, le Marié descendit de Cheval, soutenu par ses Paranymphes, & fut conduit, par toute la troupe, sous une Tente qui étoit tendue avec beaucoup d'appareil, & qui formoit une espece de salle devant la maison. Aussi-tôt on étendit, à terre, plusieurs tapis, pour servir de nappes, & l'on mit des coussins devant les Convives, qui s'assirent à la maniere du Pays, c'est-à-dire, les jambes croisées sous le corps. Deux jeunes filles très-noires, vétues d'habits fort blancs, leur servirent quantité de mets dans de la vaisselle de bois. Le premier service, qui n'étoit que pour exciter l'appétit, fut de Betel & d'Arecca. Après ces entrées, on vit paroître des Poules rôties, & d'autres pieces de volaille en Karri, espece de compote que les Javanois aiment beaucoup. Un profond silence regna pendant tout le festin; mais en récompense, on mangea si bien & si long-temps, que tous les plats furent emportés vuides. Les hommes furent dispensés de servir les femmes, ou de leur faire d'autres civilités; car elles mangerent à part dans un grand sallon, avec le même silence, & sans autre bruit que celui des Instrumens. A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire. Le festin se termina comme il avoit commencé, c'est-à-dire par le Betel, après avoir duré jusqu'au milieu de la nuit.

Elle se renouvelle pendant quinze jours.

Festin qui la suit.

On vint avertir, alors, que la cérémonie du mariage alloit commencer.

Cérémonies du Mariage.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Quelques Esclaves, proprement vêtus, apporterent, au milieu de la Tente, un petit banc, haut d'un pied & long de six, sur lequel on fit monter l'Epoux, avec deux de ses Paranymphes, au milieu desquels il se plaça. Ses habits étoient de la plus fine toile de coton. Il portoit, au sommet de son turban, une lame d'oripeau; & sur le devant, une seconde lame, qui, jouant avec l'autre, faisoit une espece de cliquetis. Le turban étoit bordé de fleurs blanches & de roses. Deux longues écharpes, attachées aux deux côtés, pendoient devant les yeux & jusques sur le ventre du Marié, voltigeant avec assez de grace, suivant les mouvemens qu'il se donnoit. Il avoit une chaîne d'or autour du cou, des bagues ou des anneaux du même métal aux doigts & au bout des oreilles, & plusieurs écharpes de soye autour du corps. Son âge paroissoit d'environ trente-six ans.

Comment la jeune fille se présente.

Deux Esclaves vinrent élever devant lui un grand rideau, qu'ils soutenoient des deux côtés, & qui le cachoient entiérement, lui & ses deux Paranymphes. Alors le Pere de l'Epouse entra dans la Tente, avec sa fille, qu'il portoit sur ses deux bras, enveloppée de diverses écharpes, comme les enfans le sont de leurs langes. On ne lui voyoit pas même le visage; mais on pouvoit appercevoir, au mouvement des écharpes qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit assez fort. Le Pere se plaça debout, devant le rideau qui cachoit son Gendre, sans cesser de la tenir dans ses bras. Deux Prêtres s'avancerent, la tête couverte, & firent une courte priere pour le succès de la Fête. Ensuite, ils demanderent, au Maure, s'il prenoit la jeune fille pour son épouse. Il répondit que c'étoit sa résolution. La même demande, qu'ils firent à la jeune fille, parut lui causer une étrange altération. Non-seulement elle continuoit de pleurer; mais offusquée par la violence de ses sanglots, & par les écharpes, où elle étoit comme ensevelie, elle se trouva effectivement si mal, qu'on fut obligé de lui apporter de l'eau, pour lui faire rappeller ses esprits. Elle en but un peu, & ses agrémens parurent alors à découvert. Elle avoit des bagues d'or, passées dans le nez & dans les oreilles. Ses doigts en étoient chargés; & son front étoit paré, comme celui de l'Epoux, de fleurs & d'une lame d'oripeau. Elle n'avoit pas plus de quinze ans; & son teint, dont les Spectateurs louerent la beauté, n'offrit aux yeux de Schouten que la couleur d'une Taupe.

Conclusion de la cérémonie.

Aussi-tôt qu'elle eut repris ses forces, les Prêtres ayant répété leur demande, elle répondit oui, d'un ton timide. A ce signal, toute l'Assemblée fit éclater sa joie, par de longs applaudissemens; surtout les jeunes filles, qui chanterent en chœur quelques airs assez mélodieux, dont les paroles contenoient des félicitations & des vœux en faveur de l'heureux couple. Ces acclamations furent interrompues par un moment de silence, pendant lequel on baissa le rideau; & le Marié prit cet instant pour jetter une fleur blanche à son épouse. On releva aussi-tôt le rideau, & les chants recommencerent. La même cérémonie fut répétée jusqu'à quatre fois. Ensuite la jeune personne fit la même chose à son tour; c'est-à-dire qu'on cessa de chanter & qu'on baissa le rideau quatre fois, pour lui donner le temps de jetter une fleur blanche au Héros de la scène. Après cette espece de

de badinage, le rideau fut baissé plus long-temps. L'Epoux tira de son doigt un diamant, qu'il mit au doigt de son Epouse. Elle en tira un du sien, qu'elle lui mit de même. Les chants recommencerent encore, & le rideau fut levé pour la derniere fois. Cet intervalle fut court. L'Epoux, prenant alors un collier de fleurs blanches, le mit autour du cou de sa noire moitié, qui lui fit la même galanterie de ses propres mains. Ensuite, le rideau ayant tout-à-fait disparu, il alla s'asseoir, il reçut sa femme des bras de son pere, & la tint dans les siens. On lui présenta, dans cette situation, une couppe de lait, dont ils burent quatre fois alternativement, l'un mettant chaque fois la couppe dans la main de l'autre; & chaque fois, ils se rinçoient la bouche d'un peu d'eau.

Gautier Schouten. 1665.

Le Marié reçoit sa femme & s'enfuit avec elle.

Après cette cérémonie, l'Epoux sortit brusquement de la Tente, chargé de sa femme. Il alla monter à Cheval, avec le secours de ses Paranymphes, sans cesser de la tenir entre ses bras. Ces jeunes Maures, qui sembloient l'aider à fuir avec sa proie, étant remontés aussi sur leurs Chevaux, ils marcherent ensemble, d'un air grave, mais un peu empressé, jusqu'à la porte de la maison conjugale, où le Marié se hâta de descendre, & d'emporter sa femme, sans prononcer un mot, & sans faire le moindre remercîment à son cortége. Chacun se retira chez soi, dans le même silence. Pendant toute la fête, on ne remarqua, dans l'Assemblée, aucun transport, aucune marque extraordinaire de gayeté. On ne vit aucune agitation, on n'entendit aucun cri. Tout se passa sans le moindre excès & dans la derniere modestie. » Il paroît bien, conclut Schouten, que » ces Peuples ne connoissent ni *Bacchus*, ni *Venus* (49).

Etablissement Hollandois de l'embouchure du Gange.

Description d'Ougly.

Dans un autre endroit, il fait une peinture de l'Etablissement Hollandois, à l'embouchure du Gange, qui peut servir de Supplément à la Relation de Luillier (50). Comme c'est Ougli, dit-il, & Pipely, qu'il visita particuliérement, on doit se fier à ses observations. Ougly est de médiocre grandeur. Sa figure, qui est en longueur, sur le bord du Gange, offre une Perspective agréable. Ses rues sont larges, mais elles ne sont point pavées. On y voit d'assez beaux Edifices, dans le goût du Pays, de riches Magasins, des Maisons commodes, des Boutiques remplies de toutes sortes de marchandises, particuliérement de soies, de toiles de coton, & d'autres étoffes de toutes les Parties des Indes. Outre les Marchands Maures, qui exercent le principal Commerce, les Mogols y protegent un grand nombre d'Idolâtres, Banians & Gentives, dont la plûpart se bornent aux Arts méchaniques. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du Marché, parce qu'ils sont divisés en cinq principales Sectes (51); & chaque Pagode est dans le Quartier de ceux qui en professent la Religion. C'est une loi, pour tous les Marchands, Domestiques ou Etrangers, de placer leur Boutique autour de la Pagode, à laquelle ils sont attachés.

Beauté du Comptoir Hollandois.

Mais Ougly n'a rien de plus éclatant, que le Comptoir Hollandois. Il est bâti dans une grande Place, à la portée du mousquet de la rive du Gange. On le prendroit moins, pour une Loge de Marchand, que pour

(49) Tome II, pages 51 & précédentes.

(50) Au Tome IX de ce Recueil.

(51) *Voyez* l'Article des Religions, dans la Description de l'Indoustan.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

quelque Château d'importance. Les murailles en sont hautes & bâties de pierre, comme tous les ouvrages, dont il est fortifié (52). Il est bien monté d'artillerie, & ceint de fossés pleins d'eau. Les Campagnes, qui environnent la Ville, plaisent beaucoup aux Etrangers par la variété de leurs agrémens. On y voit des Terres labourables, de jolies Maisons, de grands Jardins, des Etangs, des Bassins d'eau pour le bain, d'agréables Villages, & des chemins qui forment les plus belles Promenades du Monde.

Description de Pipely.

Pipely est située de même, dans une très-belle Plaine, sur le bord d'une Riviere, qui a si peu de profondeur, que les Vaisseaux Hollandois sont obligés de jetter l'ancre à deux lieues de la Côte, où ils sont comme en pleine Mer, sans aucun abri pendant le regne des vents du Sud. Mais, au mois de Novembre, & les trois suivans, lorsque les vents du Nord ont ramené le beau temps, la Rade est sûre & commode pour les plus grands Vaisseaux. Les petits vont mouiller vers le Gange & derriere l'Isle de Gale. Dans la haute marée, on remonte & l'on descend la Riviere de Pipely, mais avec le danger continuel d'aller toucher à des Bancs qui sont au-delà de l'embouchure, & d'où l'on a beaucoup de peine à se relever. Pipely est à quatre ou cinq lieues dans les Terres. Elle est un peu moins grande qu'Ougly. Quoique sans défense, & même sans murs, elle est fort bien peuplée. Ses principales Maisons, ses Pagodes, & tous ses Edifices publics sont accompagnés de grands espaces, de Galeries, de Jardins & de Vergers. Les Maures y tiennent le premier rang, comme à Ougly, & possedent les plus belles Maisons. Celles des Banians & des Gentives ne sont ordinairement bâties que d'un mêlange de fiente de Vache & d'argile, & couvertes de Roseaux ou de feuilles de Cocotiers. Elles sont posées sur des monceaux d'argile, pour les garantir des innondations du Gange, qui s'étendent fort loin dans les Terres. Le Comptoir Hollandois de Pipely avoit éprouvé depuis peu la violence de ces débordemens, & Schouten fut témoin de l'ardeur avec laquelle on s'employoit à le rebâtir. Celui des Anglois étant menacé du même sort à Ougly, les Facteurs de cette Nation le faisoient rebâtir sur un nouveau Plan.

Bellesoor.

Bellesoor est une autre Ville, éloignée de cinq lieues, à l'Ouest, de la Riviere de Pipely. Les Anglois y ont un fort beau Comptoir, devant lequel la plûpart de leurs Vaisseaux vont mouiller. La Rade y est admirable, à la faveur du Cap de Palmeris, qui la tient à couvert des vents impétueux du Sud. Dans un temps serein, les Anglois, qui sont à l'ancre dans cette Rade, & les Hollandois, qui se trouvent dans celle de Pipely, peuvent se voir mutuellement. Schouten observa que dans les marées ordinaires, l'eau du Gange monte de trois à quatre brasses, & que le fond en est d'argile, douce & blanchâtre. Il vit des milliers d'Idolâtres, qui venoient y faire des Pélerinages, & qui attribuoient à ses eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits. Ils y plongent leurs têtes, ils s'arrosent toutes les parties du corps; & pendant cette cérémonie, ils s'écrient souvent de toute leur force, & les mains jointes; O Gange! lave-moi, purifie-moi. On y porte même les Malades. Si leurs maux ne permettent pas de les arroser entiérement, on leur met, dans l'eau, quelque partie du corps. Ceux

Superstitions dont Schouten est témoin.

(52) Graaf ne parle point de Fortifications.

Gautier Schouten. 1665.

qui meurent dans l'opération passent pour des Favoris du Ciel. Les Maures ne portent pas la superstition si loin. Ils croyent seulement que l'eau du Gange est fort saine, & les principaux en font apporter, pour leur usage, dans des lieux fort éloignés. Schouten convient qu'elle est très bonne. Cependant il lui sembloit, dit-il, qu'il en avoit bû de meilleure, c'est-à-dire, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, tels qu'Amboine, Dingding, & d'autres lieux (53).

Comparaison de l'eau du Gange avec d'autres eaux.

Isle de Dingding.

La Flotte Hollandoise arrive au Cap de Bonne-Espérance.

Transportons-nous, avec la Flotte Hollandoise, au Cap de Bonne-Espérance, où les horreurs d'une furieuse tempête, qui la dispersa pendant plusieurs jours, ne l'empêcherent point d'arriver heureusement, le 10 de Mars. La curiosité de Schouten l'avoit conduit, en 1658, sur la Montagne du Lion. Il résolut, à son retour, de visiter celle de la Table, dont il avoit entendu raconter mille singularités, qu'il voulut vérifier par ses propres yeux; & c'est la seule de ses observations à laquelle on ait dessein de s'arrêter, sur un lieu dont on a déja donné de longues & fidéles descriptions.

Voyage de Schouten sur la Montagne de la Table.

Cette Montagne étant d'une extrême hauteur, Schouten n'inspira pas aisément, à ses Amis, le goût d'un Voyage si dangereux & si pénible. Enfin, le Pilote & le Charpentier du Vaisseau consentirent à le suivre. Ils se mirent en chemin, le premier jour d'Avril. En arrivant au pied de la Montagne, ils commencerent à monter par une espece de sentier fort étroit, qui finissoit vers la moitié de la hauteur. D'un côté, ils voyoient une pente fort escarpée, avec une Vallée au-dessous; & de l'autre, un gros Ruisseau, qui se précipite entre les Rochers. Le passage, par lequel ils montoient, est si difficile, que souvent, lorsqu'ils vouloient franchir quelque endroit scabreux, ils rouloient vers le bas, d'où ils recommencoient à monter avec de nouvelles peines. Le Pilote se trouva bientôt si fatigué, que perdant courage, il s'assit au milieu du chemin, avec promesse d'y attendre ses Com-

Un des trois Hollandois perd courage.

(53) On connoît Amboine par une longue description: mais Schouten, seul Voyageur, qui ait décrit Dingding, nous apprend que c'est une Isle déserte, à plus de trente lieues de Malacca, au Nord-Ouest. On y voit des Montagnes, des Bois épais, & des lieux extrêmement sauvages. Les Côtes sont bordées, en plusieurs endroits, de Rochers qui s'avancent & pendent sur l'eau, & qui étant tout couverts de ronces, de halliers, & même de très grands arbres, ne permettent pas de marcher sur les bords de la Mer. Nous vîmes, dit il, le long du rivage, une Roche creuse, de la grosseur d'une grande Maison. Nous y entrâmes d'un côté, & nous en sortîmes de l'autre. L'intérieur étoit un grand antre, divisé par la Nature en plusieurs petites Chambres. Il tombe, des Montagnes, en diverses parties de l'Isle, des eaux qui s'assemblant dans les Vallées, y forment des ruisseaux & de petites Rivieres. Ces eaux sont d'une extrême clarté, & d'un agrément singulier. On entend, dans les lieux les plus sauvages de l'Isle, le bruit d'un grand nombre de Serpens à sonnettes; mais ils fuyent la vûe des hommes: » Je ne sçais si j'en serai cru, ajoûte Schouten, mais je puis bien assurer » avec vérité que nous prenions, à Dingding, les Huitres dans les arbres, comme si nous les y eussions cueillies, & que » nous y en prenions des multitudes. Il faut » considérer que les rivages de cette Isle & » ceux de la Côte de Perach, qui n'en est » qu'à une demie lieue, sont de vrais déserts, où les Bois des rochers, panchés » sur la Mer, sont continuellement arrosés » de ses eaux, & trempent même, par leurs » branches, dans l'écume salée. C'est autour » de leur écorce, ainsi détrempée, que se » forment les Huitres. J'ai vû plusieurs arbres, dont l'écorce étoit déja toute pétrifiée en dehors, & c'est ainsi qu'elles » commencent à se convertir en coquillages. » Ces Huitres sont petites, mais de bon » goût. *Pages 137 & 138.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

pagnons. Ils lui laisserent une partie des provisions qu'ils avoient apportées: mais dans la crainte de ne le pas rejoindre aisément, ils lui conseillerent de retourner au Village voisin, s'il ne les revoyoit pas dans l'espace de deux heures.

A peu de distance, ils trouverent, au milieu des précipices, un passage qui avoit à peine quatre pieds de large. Une roche escarpée, qui le bordoit assez long-temps, sembloit monter jusqu'aux nues & descendre jusqu'au sein de la terre. Ensuite, les deux Hollandois furent réduits à grimper, en se tenant à l'herbe & aux broussailles. Les rochers étoient si serrés les uns contre les autres, qu'il leur étoit souvent fort difficile de se glisser entre deux. Ils arriverent à l'entrée d'une grande ouverture, qui n'a de loin que l'apparence d'une petite fente, & par laquelle ils continuerent de monter. On y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbe verte. La voix s'y répete, par un écho très agréable, qui servit, aux deux Hollandois, pour se faire entendre du Pilote qu'ils avoient quitté, & pour conduire même ses réponses jusqu'à eux, quoiqu'ils fussent déja fort éloignés, & qu'ils ne pussent le voir. Ils s'arrêterent dans le même lieu, pour se rafraîchir avec quelques biscuits, du fromage de Hollande, & un peu d'Arrack, qu'ils avoient apporté. De-là, ils considéroient, avec admiration, des pieces de roches, aussi grosses que les plus grands édifices, qui s'élancoient en l'air, sans que par-dessous elles parussent porter sur aucun appui. Elles ne tenoient, que d'un côté, à d'autres roches, d'où il sembloit qu'elles fussent prêtes à se détacher. On entendoit aussi, par intervalles, un bruit prodigieux dans la Montagne. Schouten jugea que c'étoient des masses de pierre, emportées par leur poids, qui rouloient jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par d'autres masses.

Ouverture qui sert de passage aux deux autres.

Ils arrivent au sommet de la Montagne.

Enfin, l'ardeur d'une infatigable curiosité fit parvenir les deux Voyageurs au sommet de la Montagne. Ils n'y trouverent qu'un espace de six ou sept pieds, aussi plat qu'une Table, & bordé comme de murs en saillie, qui présentent des précipices autour d'eux. En y arrivant, ils se sentirent pressés d'une soif extrême, qui leur fit chercher de l'eau. Ils en découvrirent, dans les creux du rocher dont cette Table est composée. C'étoit apparemment une distillation, ou comme la rosée, des épais nuages, qui couvrent souvent la Montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Schouten, qui en porte ce jugement, la trouva d'excellent goût.

Ce qu'ils y trouvent.

Après s'être agréablement rafraîchis, les deux Hollandois s'assirent au bord de la Table, pour contempler, comme du haut des airs, les Pays qui s'offroient à leurs regards. Ils avoient besoin de repos. Il étoit une heure après midi; & depuis sept heures du matin, ils n'avoient pas cessé de marcher en montant (54). Le Soleil, qui luisoit avec une extrême clarté, leur donna un des plus rares spectacles de la Nature. » Les expressions, dit » Schouten, ne peuvent faire comprendre de quelle petitesse nous paroissoient les autres Montagnes, & tous les Paysages dont nous étions environnés. La grande Baye de la Table, les Monts qui sont au Nord, & » tout le Pays, aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, ne nous sembloient

Spectacle singulier.

(54) *Voyez* sa véritable hauteur dans les Relations de Kolben & de Tachard.

» pas plus grands que ce qu'on découvre autour de soi, dans un Pays uni. » A peine distinguoit-on les Vaisseaux. La Forteresse paroissoit un point; & » les Maisons, les Jardins, les Champs, étoient entiérement effacés. La » seule Montagne des Lions conservoit un peu de grosseur; mais, vers le » milieu, on ne la distinguoit pas des Plaines.

Récit de Schouten.

» Nous dînâmes, continue l'Auteur, dans le lieu où nous étions assis, » c'est-à-dire, sur la plus célébre Table du Monde, & celle qui sert le » moins à cet usage. Notre festin fut de fromage, de biscuit, d'arrack » & d'eau claire. L'herbe nous servit de nappe, deux pierres de siége, & » nos mains de gobelets. Ensuite nous allâmes nous placer de l'autre côté » de la Montagne, d'où nous contemplâmes les Côtes maritimes de Cabo-» Faco, & leurs hautes Montagnes, qui nous parurent fort basses. L'aspect » étoit affreux du côté de la Baye. Il n'y a point de mur plus droit que » cette face de la Montagne; où si l'on croit s'appercevoir qu'elle panche, » c'est du côté de la Plaine, & dans quelques endroits elle paroît prête à » tomber. Cependant, assez près du sommet, on voit des espaces unis, où » l'herbe est mêlée de quelques arbrisseaux. Loin d'être renversée par l'ef-» fort du vent, comme dans les lieux moins élevés, elle est haute, droite, » fleurie; & ses fleurs jettent une odeur agréable: ce qui nous fit juger que » les vents n'y soufflent jamais avec l'impétuosité qu'ils ont vers le bas. » Nous ne vîmes, de vivant, qu'un grand nombre d'oiseaux; mais nous ap-» perçumes, en plusieurs endroits, de la fiente de Chevreuils, de Daims, » & d'autres Animaux. Nos yeux chercherent en vain des Lacs, des Eaux » dormantes, & remplies de Poisson, comme nous avions esperé d'en trou-» ver, sur le témoignage de quelques Voyageurs. Nous ne découvrîmes pas » d'autre eau que celle des creux de la Table, où nous ne vîmes aucune » apparence de Poisson ni de Vermisseau.

Difficulté de son retour.

» A trois heures après midi, nous reprîmes le chemin par lequel nous » étions venus, sans laisser d'autre monument de notre curiosité que nos » noms, écrits sur les rochers. Il fallut descendre assis sur le derriere, en » nous attachant à tout ce qui se rencontroit sous nos mains. La vûe des » affreux précipices, que nous avions continuellement sous nos pieds, étoit » capable de troubler l'esprit & les yeux. Au lieu de retrouver notre Com-» pagnon dans le lieu où nous l'avions laissé, nous apperçumes son mou-» choir, pendu à l'arbre, sous lequel il nous avoit attendus. C'étoit une » marque, que son impatience l'avoit fait descendre. Là, nous étant flattés » que le reste du Voyage nous coûteroit peu, nous descendîmes si lente-» ment, que la brune nous surprit, & nous fit manquer notre chemin. » Nous nous trouvâmes dans une affreuse Vallée, où nous n'apperçûmes que » des rochers, de grandes cavernes, & un gros ruisseau, qui se précipitoit » des parties supérieures.

» Notre surprise fut extrême, de nous voir dans un lieu qui n'étoit pas » le bas de la Montagne, & d'où nous n'allions pas néanmoins en descen-» dant, mais où nous ne faisions que tournoyer autour des roches. Nous » marchions avec beaucoup d'ardeur, dans l'espérance de découvrir quel-» que sentier. Cet empressement ne servit qu'à nous précipiter dans une » Forêt d'Orties griéches, environnées d'antres & de profondeurs, qui

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

De quel lieu la crainte le tire.

» formoient un Labirinthe inexplicable. Cependant nous retrouvâmes l'endroit, par lequel nous y étions descendus; mais c'étoit une hauteur escarpée, par laquelle il nous fut impossible de remonter. La nuit devenoit plus obscure, & nous commençâmes à craindre de la passer dans un lieu, où nous étions menacés d'être la proye des Bêtes sauvages. Cette idée nous fit rappeller toutes nos forces. Nous remontâmes, avec des efforts dont je ne me serois pas cru capable; & marchant vers le sentier que nous avions perdu, nous le retrouvâmes enfin, malgré les ténébres, que notre ardeur sembloit nous faire pénétrer. Mais, après l'avoir suivi pendant quelque-temps, nous arrivâmes dans un terrein marécageux, où nous enfoncions jusqu'à la cheville du pied, tandis que nous étions dans les broussailles jusqu'au menton. En le traversant, nous renversâmes un nid rempli de gros Oiseaux, qui firent tant de bruit, en prenant tous à la fois leur vol, que mon Compagnon se crut entre les griffes d'un Lion ou d'un Tigre, & jetta un horrible cri. Enfin, d'autres incidens ne nous empêcherent point d'arriver au Bourg, où le Pilote nous attendoit. Le lendemain, nous retournâmes à bord, les jambes nües & déchirées par les ronces, qui avoient mis en pieces nos bas & nos souliers (55).

Nouvelles fâcheuses qui arrivent à la Flotte Hollandoise.

Pressentiment de Schouten.

Peu de jours après le retour de Schouten, un Vaisseau, qui venoit de Hollande, apporta pour nouvelle, que la peste regnoit dans les Provinces-Unies, & qu'elles étoient en guerre avec les Anglois, qui leur avoient enlevé plusieurs parties de leur Domaine. Ce récit fit juger à tous les Hollandois de la Flotte, que trouvant la guerre allumée, sur les Mers qui leur restoient à traverser, ils alloient se voir exposés à diverses sortes de périls. Schouten, qui n'avoit aucune part aux richesses de son Bâtiment, ne s'en allarma pas moins pour l'interêt de sa Patrie, & pressentit tous les malheurs qui vont faire une partie fort intéressante de son Journal-

Il est confirmé par un Vaisseau François.

L'Amiral Bitter leva l'ancre, le 22 d'Avril, avec onze Vaisseaux richement chargés. Le 23 du mois suivant, il avoit passé la Ligne, à plus de six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. Jusqu'au quarante-septiéme degré, sa navigation n'eut rien de plus remarquable qu'un gros temps, qui dispersa quatre de ses Vaisseaux. Mais, l'onziéme jour de Juillet, à cette hauteur, il découvrit trois voiles, qui s'efforçerent de s'éloigner après l'avoir reconnu. On ne laissa pas d'en arrêter un, qui fut amené sous le Pavillon, & dont le Patron se déclara François. Il venoit de Terre-Neuve. Il avoit pris la chasse, dans l'opinion que la Flotte étoit Angloise. Avant son départ de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hollande, & les Anglois avoient commencé à prendre, sans distinction, tout ce qui portoit le Pavillon des Etats. Ils n'avoient pas même attendu la déclaration de la guerre, pour s'emparer de la Nouvelle Hollande & d'une partie de la Guinée. Au départ du Patron, les deux Puissances armoient avec tant de chaleur, qu'il ne doutoit pas que l'une & l'autre n'eût, en Mer, des Flottes redoutables, & qu'elles ne se fussent déja livré quelques batailles, dont les suites devoient être importantes. Enfin il conseilloit à l'Amiral de se tenir sur ses gardes, & d'éviter l'armée d'Angleterre.

(55) Pages 389 & précédentes.

Un avis de cette nature attira des marques de reconnoiſſance au Patron François ; mais il répandit beaucoup d'inquiétude, ſur tous les Vaiſſeaux de la Flotte. On jugea qu'il étoit temps de s'armer. Tout fut diſpoſé pour le combat, & le moindre Hollandois parut déterminé à vendre bien cher les tréſors de ſa Nation.

Gautier Schouten. 1665.

Dans quelle diſpoſition la Flotte avance.

On continua d'avancer vers le Nord, par des vûes qui n'étoient pas encore bien éclaircies ; & dans le cours du mois de Juillet, on s'avança juſqu'au ſoixantiéme degré, où, dans cette ſaiſon, il n'y a preſque point de nuit. Le Soleil ſe couchoit à onze heures & demie du ſoir, ne baiſſant qu'un peu à côté de l'Horizon (56). Il reparoiſſoit une heure après, & l'obſcurité n'étoit jamais aſſez grande, pour empêcher de lire à minuit. Chaque jour on voyoit les Terres. On eſpéroit de rencontrer quelques Vaiſſeaux de guerre Hollandois, entre Hitland & Ferro. Attente inutile. Le vent contraire, accompagné d'une brume épaiſſe, qui ſépara, pendant quelques jours, pluſieurs Vaiſſeaux de la Flote, & qui fit dériver les ancres, ne permit pas de tenir cette route. A la hauteur de ſoixante-ſix degrés & demi, on réſolut de pouſſer juſqu'à la vûe des Côtes de Norvege, pour retourner de-là vers la Hollande. Ici, dans un mouvement de zèle pour ſa chere Patrie, Schouten » ne doute pas que cet incident ne fût dirigé » par des vûes particulieres de la Providence, qui vouloit conſerver la » Flotte Hollandoiſe. Il employa, dit-il du même ton, ce bon Dieu, » qui de temps en temps fait de véritables & d'éclatans miracles pour la » conſervation de notre République, il employa des vents qu'il tient dans » ſes mains. Il nous envoya le vent d'Eſt & la brume, comme des Meſ» ſagers de ſa part, qui, ſupérieurs aux ordres de la Compagnie, nous contrai» gnirent de changer une route marquée, & rompirent les meſures de » nos Ennemis. Vingt-cinq Vaiſſeaux de guerre Anglois croiſoient ſur » nous, entre Hitland & Ferro ; & s'il eût plû à Dieu de nous laiſſer » ce paſſage ouvert, la riche proie, qu'ils dévoroient en eſpérance, n'auroit » pû leur échapper (57).

Longueur des jours, à ſoixante degrés du Nord.

Bonheur des Hollandois.

A ſoixante & cinq degrés, les jours étoient encore plus longs qu'ils n'avoient été, & Bitter ſe crut aſſez proche de l'Iſlande. Le premier jour d'Août, on découvrit un Vaiſſeau, dont on s'approcha vers le ſoir. C'étoit un Pêcheur François, qui revenoit de Groenlande. Il rapporta, qu'ayant rencontré, deux jours auparavant, une Galiote Hollandoiſe, le Patron lui avoit dit qu'il croiſoit, comme pluſieurs autres, pour donner avis de la guerre aux Vaiſſeaux qui arrivoient des Indes ; que l'Amiral Ruiter étoit revenu de Guinée, où il avoit repris les Places dont les Anglois s'étoient ſaiſis ; que le Commerce avoit ceſſé dans les Provinces-Unies, & que tous les Vaiſſeaux Marchands y étoient retenus dans les Ports. Après ce récit, il prit ſa route autour de l'Angleterre, dans la défiance où il étoit lui-même des Ennemis de la Hollande, qui ne reſpectoient pas toujours le Pavillon François.

Nouvelles de guerre qui ſe confirment.

Un violent orage, qui ſurvint les jours ſuivans, augmenta beaucoup

Incertitude de l'Amiral Bitter.

(56) Il ſe couchoit ordinairement au Nord-Quart-de-Nord-Oueſt, & ſe levoit au Nord-Quart-de-Nord-Eſt. *Page 395.*

(57) Page 398.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

l'embarras de Bitter. Il étoit incertain s'il devoit tourner le Cap vers les Pays-Bas, ou plutôt vers la Côte de Norvege, lorsque le vent viendroit à diminuer. Rien ne l'affligeoit tant que de n'avoir pas trouvé, dans cette Mer, un seul Bâtiment Hollandois, dont il eût pû recevoir des informations précises. Il déclara néanmoins que son inclination le portoit à chercher le salut de la Flotte dans les Ports de Hollande, plutôt que sur une Côte étrangere; & soutenant cette proposition avec chaleur, il représenta qu'il n'y avoit d'apparence de sûreté qu'à profiter de l'avantage du vent, en se tenant prêt à la plus vigoureuse défense. Non-seulement cette généreuse résolution fut approuvée, mais tous les Equipages en firent éclater leur joie. On gouverna aussi-tôt vers la Hollande, avec un vent du Nord qui ne pouvoit être plus favorable.

Il rencontre deux Galiotes Hollandoises.

Deux heures après, on découvrit une Galiote Hollandoise. La joie devint encore plus vive: mais elle fut modérée, par la peine que ce petit Bâtiment trouvoit à s'approcher de la Flotte; & l'impétuosité des vagues ne permit pas même de se parler d'un bord à l'autre. Cependant on remarqua, par divers signaux, que tous les gens de l'Equipage faisoient de la main & du corps, qu'ils ne conseilloient pas de continuer la route vers la Hollande; & parmi leurs cris, on entendit enfin distinctement ces deux mots, *côtés en travers, côtés en travers*. L'ordre fut donné sur le champ pour cette manœuvre. Avant la fin du jour, ou eut la vûe des Côtes de Norvege. Le lendemain, on n'étoit qu'à trois lieues de la Terre, d'où l'on vit venir une seconde Galiote, qui aborda l'Amiral presqu'en même-temps que la premiere. On fut informé, par l'une & l'autre, non-seulement que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, mais qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu ayant pris aux poudres de l'Amiral Hollandois, qui portoit quatre-vingt-quatre pieces de canon & cinq cens hommes, il avoit sauté, sans qu'il s'en fût sauvé plus de cinq hommes; que les Lieutenans-Amiraux avoient été tués avec plusieurs Capitaines & quantité de Soldats & de Matelots; que la Flotte Hollandoise avoit perdu quelques Vaisseaux, & qu'elle avoit été forcée de se retirer dans ses Ports; que les Anglois usoient insolemment de leur victoire; qu'ayant divisé toutes leurs forces en trois Escadres, ils avoient envoyé, au Nord, trente gros Navires de guerre, qui devoient croiser entre Hitland & Ferro, pour attendre la Flotte des Indes; que dans la crainte de perdre une si belle proie, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher sur les Côtes de Norvege; & que sans les avis salutaires qu'elle avoit reçus de la petite Galiote, elle seroit tombée infailliblement au milieu d'eux: qu'en évitant même cette Escadre, elle n'auroit pû manquer de rencontrer leur Corps d'armée, qui étoit passé entre le Dogrebanc & les Ports de Hollande, où ils enlevoient tout ce qui venoit des Pays éloignés.

Ce qu'il apprend d'un combat entre l'Angleterre & la Hollande.

Ordre qu'ils reçoivent de relâcher au Port de Berg, en Norvege.

Les Hollandois bénirent le Ciel, qui sembloit les avoir conduits par la main. Ils reçurent, des Patrons de l'une & l'autre Galiote, un ordre de la Compagnie des Indes, suivant lequel ils devoient relâcher à Berg en Norvege, où ils apprirent aussi que trois de leurs Vaisseaux, qui s'étoient écartés, avoient déja mouillé fort heureusement. Le vent venoit du Nord. Ils se hâterent de porter vers Berg. Lorsqu'ils se furent approchés du Liet, qui

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

qui est la Partie Occidentale du Havre de cette Ville, ils s'efforcerent d'entrer par le Nord de la longue Isle, dans un Canal qui se nomme Jeltefourt; mais ce dessein n'ayant pû réussir, parce qu'on étoit trop au Sud, on prit vers Kruisfourt, au risque de rencontrer les Ennemis, dans un espace de cinq lieues qu'il falloit faire au Sud.

Il y a beaucoup d'apparence, observe Schouten, que l'orage du jour précédent avoit poussé bien loin, au Sud, les Anglois qui croisoient devant ce Port. Aussi les Hollandois y reconnurent-ils une nouvelle marque de la protection du Ciel. Ils entrerent joyeusement dans la Passe de Kruisfourt, pour s'avancer jusqu'à Bakefond, qui est à demie lieue dans les Terres, & comme un petit Golfe entre des Rochers. Le vent, qui étoit contraire, ayant obligé tous les Vaisseaux d'y jetter l'ancre, ils se trouverent si serrés dans une Rade fort étroite & remplie de petites Isles & de Rochers, qu'on pouvoit passer d'un bord à l'autre. Il y entra, dans le même temps, un petit Bâtiment qui venoit de Berg, & dont le Patron affecta de visiter les Officiers Hollandois, pour les féliciter de leur arrivée : mais c'étoit un Espion, qui les ayant quittés le lendemain, alla déclarer à leurs Ennemis qu'ils étoient à Bakesond, c'est-à-dire dans un lieu où il leur étoit impossible de se défendre, & où les Anglois, avec un peu de diligence, pouvoient les envelopper comme dans un filet.

Leur embarras à Bakefond.

Cependant il vint des Lamaneurs à chaque Vaisseau; mais on n'en demeura pas moins amarré aux Rochers, pendant toute la nuit & le jour suivant. Bitter fit partir une des deux Galiottes, pour aller porter de ses nouvelles en Hollande. Les Habitans du Pays apporterent des rafraîchissemens sur la Flotte : mais ils les mettoient à si haut prix, que pour épargner de l'argent, on s'avisa de leur donner, en échange, de vieux habits d'étoffes des Indes. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, que la plûpart étoient à demi nus; & ce fut un spectacle assez réjouissant, pour les Hollandois, de voir tous ces Paysans du Nord travestis en peu de jours, & couverts d'étoffes rayées ou à fleurs.

Bizarrerie des Paysans Norvégiens.

Un bon vent, qui se leva le 8 d'Août, mit la Flotte en état de passer le reste de ces Détroits, dont quelques-uns n'ont pas plus de largeur que les Canaux ordinaires de Hollande. Elle traversa la Rade interne, qui se nomme le Liet de Berg; & vers midi, elle arriva dans la Ville même, où chaque Vaisseau fut amarré aux Quais. Il lui en manquoit deux, qui n'étoient pas revenus sous le Pavillon de l'Amiral, depuis la derniere tempête : mais elle trouva, dans le Port, près de cinquante Navires Marchands, qui s'y étoient retirés, en venant de divers Pays, & qui attendoient une Escorte pour retourner en Hollande (*).

Les Hollandois mouillent à Berg.

Les Habitans de Berg reçurent les Hollandois, avec de grandes marques de joie. Leur Gouverneur, qui se nommoit Caspel de Sisignon, ne leur épargna point les saluts de l'Artillerie. L'Amiral fut traité au Château par toute la Noblesse, & les Officiers n'y trouverent pas un accueil moins favorable chez les Citoyens. Mais cet intervalle de repos ne fut pas de longue durée. La Galiote, que l'Amiral avoit fait partir depuis deux jours, pour la Hollande, revint à Berg sans voiles & sans mât. Elle avoit rencontré,

Danger qui les menace.

(*) Le récit de cet événement est d'autant plus curieux, qu'il ne se trouve dans aucun Historien.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

en Mer, une Escadre Angloise, qui lui avoit donné la chasse, & dont elle n'avoit pû se garantir, qu'en s'efforçant de rentrer dans les Détroits. Elle avoit cinglé avec tant de force, que son mât s'étant rompu, elle avoit été forcée de se faire remorquer jusqu'à la Ville, par les petits Bâtimens du Pays. Comme il y a plusieurs passages pour entrer dans le Port de Berg & pour en sortir, l'Amiral fit partir aussi-tôt l'autre Galiote, avec la même Commission.

Le même jour, il reçut avis que cinq heures après son départ de Bakesond, quatorze grands Vaisseaux de guerre y étoient entrés, dans l'espérance d'emmener la Flotte Hollandoise en Angleterre; & que la trouvant partie, le regret de voir échapper une si belle proye les avoit jettés dans des transports de fureur, qui causoient de l'épouvante aux Habitans. Schouten regarde ce nouvel incident comme un troisiéme Miracle, & des plus sensibles, dit-il, en faveur des Hollandois. Ils se croyoient d'ailleurs en sûreté, dans un Port du Roi de Dannemark, avec qui l'Angleterre étoit en paix. Cette confiance leur fit apprendre, sans allarme, que l'Ennemi s'étoit avancé jusqu'à Bakesond. Cependant le Gouverneur de Berg reçut bientôt une Lettre fiere & menaçante, à laquelle on le pressa de répondre. Elle portoit, » que les Anglois s'étonnoient beaucoup & se trouvoient fort offensés, qu'il eût reçu, dans son Port, une Flotte Hollandoise, chargée » des richesses de l'Orient, & qu'il eût entrepris d'enlever, au Roi de la » Grande-Bretagne, des Vaisseaux qui lui appartenoient par les droits de » la guerre. Elle exigeoit des explications sur cet attentat (58).

Lettre de l'Amiral Anglois au Gouverneur de Berg.

Réponse du Gouverneur.

Le Gouverneur, de l'avis de son Conseil, où l'Amiral Hollandois fut appellé, répondit que les Anglois ne devoient, ni s'étonner, ni se croire offensés de ce que les Alliés des Danois étoient reçus au Port de Berg, lorsque le Roi de Dannemark s'étoit déclaré neutre dans la querelle, qui mettoit aux mains l'Angleterre & la Hollande: que Berg étoit une Ville Marchande, ouverte à tous les Amis du Dannemark, c'est-à-dire, aux Sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux des Provinces-Unies; que si les Anglois avoient besoin de rafraîchissemens, ils étoient libres d'y en venir prendre, comme les Hollandois; sous la condition, dont sa Cour lui avoit fait une loi, qui étoit de ne laisser entrer dans le Port, que six Vaisseaux de guerre à la fois.

La Flotte Angloise s'approche de Berg.

Les Anglois répliquerent qu'ayant tenu long-temps la Mer, ils avoient besoin en effet de rafraîchissemens, comme les Vaisseaux des Indes, & que c'étoit l'espérance d'en trouver, au Port de Berg, qui les avoit fait entrer si loin dans les Terres du Dannemark. Deux jours après, on fut informé qu'ils s'avançoient avec un grand nombre de Vaisseaux de guerre, de Caiches & de Brûlots. Ils jetterent l'ancre à deux lieues de la Ville. De-là, ils députerent, dans une Chaloupe bien armée, avec le Pavillon de la Grande-Bretagne, un Seigneur (59), qui alla descendre au pied de la Forteresse, & qui après avoir pressé le Gouverneur de faire sortir, du Port, la Flotte Hollandoise, lui déclara que s'il n'avoit pas cette complaisance pour les Anglois, ils avoient des ordres du Roi, leur Maître, qui les obligeoient

(58) Page 410.
(59) Les Hollandois le prirent pour l'Amiral même, qui se nommoit *Tideman*.

de poursuivre leurs Ennemis, dans quelque lieu qu'ils pussent choisir pour retraite. Le Gouverneur répondit, qu'il n'avoit aucun droit sur les Vaisseaux Hollandois; que loin de les chasser de son Port, il lui étoit ordonné d'accorder sa protection à tous les Vaisseaux, Amis du Dannemark, que le hasard ou leur propre inclination y pouvoit amener; & qu'il sçauroit défendre, & la Ville, & le Port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre quelque violence.

Gautier Schouten. 1665.

La vigueur de cette réponse ayant obligé le fier Anglois de prendre un ton plus doux, il demanda qu'il lui fût permis de venir acheter des rafraîchissemens avec toute son Escadre. Volontiers, lui dit le Gouverneur, si votre dessein n'est pas de donner atteinte à la paix. Il se retira sans faire connoître autrement ses intentions. Les Hollandois ne purent se persuader que tant de Vaisseaux de guerre vinssent mouiller, comme eux, presqu'au milieu de la Ville; & loin d'en ressentir toute l'inquiétude que cette proposition devoit leur causer, ils ne la prirent que pour une bravade de leurs Ennemis. Mais ils virent bientôt arriver quatorze grands Navires, quatre Yachts & trois Brûlots, tous arborans Pavillon rouge, qui étoit celui de leur Escadre. Leur Vice-Amiral, qui les commandoit, tandis que leur Amiral étoit demeuré à l'entrée du Détroit avec trois ou quatre autres Vaisseaux, les fit touer aussi-tôt jusqu'à la Barriere de la Ville, pour tenir les Hollandois comme enfermés. Là, formant une espece de croissant, ils se serrerent à la queue l'un de l'autre, & présenterent d'abord leur flanc, garni de fort gros canon. Ils étoient affourchés, avec des embossures à leurs cables. Dans cette situation, ils avoient l'apparence d'un retranchement, dont on auroit fermé le Port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement, qui le termine. Ils étoient de cinquante à soixante pieces de canon, & quelques-uns même en avoient d'avantage. Outre les pieces, qui étoient dans leur place naturelle, aux Sabords, les Anglois y en avoient fait passer d'autres; ou plutôt, ils y en avoient entassé, suivant l'expression de Schouten, pour foudroyer leurs Ennemis sans ressource.

Les Anglois demandent la liberté de venir dans le Port.

Ils y viennent avec toute leur Escadre.

Leurs préparatifs.

L'Amiral Hollandois, ne comprenant rien à toutes ces préparations, alla demander, au Gouverneur, la liberté de repousser l'attaque, qui paroissoit le menacer, & le secours qu'il avoit droit d'attendre d'une Ville alliée de ses Maîtres. Il revint satisfait de la disposition des Danois. Lorsque l'Escadre Ennemie avoit paru, il n'avoit pas manqué d'arborer aussi tous ses Pavillons, & de répondre aux trompettes & aux tambours des Anglois, par les mêmes fanfares & le même bruit. Revenant à bord, il fit amarrer ses Vaisseaux les uns aux autres, Beaupré sur pouppe, dans le même ordre que l'Ennemi, c'est-à-dire, en forme de demie-lune, avec des embossures aux cables, & présentant Stribord; mais avec moins de forces, puisqu'il n'avoit que sept ou huit Vaisseaux, qui fussent capables de résistance. Il n'y avoit même aucune apparence qu'ils pussent soutenir de grands efforts. Ils étoient extrêmement chargés; ils faisoient eau; l'embarras étoit extraordinaire sur les Ponts; & dans le peu de temps qu'on avoit à se promettre, il étoit impossible de les dégager & de les mettre en meilleur état. D'ailleurs, ils étoient dans l'intérieur de la Ville, & dans la plus étroite partie du Canal, où l'espace leur manquoit pour les mouvemens nécessaires.

Comment les Hollandois y répondent.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Réflexions de Schouten.

» Je trouve, dit ici Schouten, que les Anglois, avec toute leur hauteur & » leur arrogance, ne furent audacieux qu'à demi. Après avoir osé franchir » les bornes, ils devoient pousser plus directement leur entreprise. S'ils » nous eussent attaqués en entrant dans le Port, ils se seroient infailliblement » saisis de notre Flotte & de tous les Vaisseaux Marchands, qui s'y » trouvoient avec elle. Ils auroient accroché nos Vaisseaux, ils en auroient » coupé les cables, & rien ne leur auroit été plus facile que de les traîner » en ouaiche & de les remorquer jusqu'aux leurs. Le temps même ne leur » manqua pas pour exécuter leur dessein, depuis qu'ils se furent approchés. » La plûpart de nos Matelots étoient à terre, échauffés de vin, & si troublés, » qu'ils ne comprenoient rien à l'ordre qu'on leur donna de retourner » à bord pour se défendre (60).

Epouvante des Habitans de Berg.

Le Gouverneur de Berg fit sonner l'allarme, à la priere de l'Amiral Hollandois, & publier que tous les Matelots se rendissent à bord, sous peine de la perte de leurs gages & d'une rigoureuse punition. En même-temps tous les Bourgeois reçurent ordre de s'armer. Schouten ne se croit pas capable de représenter quelle fut leur frayeur & leur indignation, lorsqu'ils apprirent ce que les Anglois vouloient tenter au milieu de leur Ville. L'épouvante fut d'autant plus vive, que jamais on n'avoit vû d'Ennemis si proche des murs. Dans ce premier transport, la plûpart n'attendirent que la nuit pour abandonner leurs Maisons, & pour se sauver dans les Montagnes avec ce qu'ils avoient de plus précieux.

Précautions de l'Amiral Bitter.

Tous les Matelots Hollandois ayant repris courage en arrivant à bord, l'Amiral, qui connoissoit le génie de sa Nation, lente à s'échauffer, mais capable d'une chaleur constante lorsqu'une fois elle a pris feu, se transporta le soir sur chaque Vaisseau, & s'efforça d'animer tous les Equipages, par les plus grands motifs qui puissent faire impression sur le cœur des hommes; l'amour de la Patrie, l'honneur & la liberté. Schouten rend témoignage qu'après un discours fort éloquent, dont il rapporte les principaux traits : » il entendit tous les Hollandois de son Bâtiment crier d'une seule » voix, & d'un ton qui ne marquoit ni surprise ni tristesse; oui, notre » Amiral, nous combattrons avec tant de courage que nous vous répondons » de la victoire. Nous périrons, jusqu'au dernier, plutôt que de laisser » tomber entre les mains de l'Ennemi, un si riche butin, qui peut contribuer » au salut de notre Patrie, & plutôt que de tomber nous-mêmes au » pouvoir des Anglois. L'Amiral, s'adressant ensuite aux Officiers, leur » recommanda de faire périr leurs Vaisseaux, s'ils perdoient l'espérance de » les conserver (61).

Ardeur de ses gens.

Après avoir achevé le tour de la Flotte, il employa ses soins à partager les Equipages des Navires Marchands, qui n'étoient pas capables de combattre. Une partie fut distribuée sur les Vaisseaux des Indes, & le reste envoyé au Château de la Ville, où quantité de Bourgeois entrerent aussi, dans la résolution de ne pas manquer à leurs Alliés. Les Brûlots des Anglois étoient redoutables pendant la nuit : mais, heureusement pour la Flotte Hollandoise, ils étoient au-dessous du vent. On n'entendit jusqu'au lende-

(60) Pages 415 & 416.

(61) Page 420.

main, sur tous leurs Vaisseaux, que des cris de joye, accompagnés d'injures grossieres, » qui nous faisoient connoître, ajoûte Schouten, qu'ils re» gardoient notre Nation comme le rebut du genre humain, comme l'é» cume de la terre, & comme les plus viles Créatures de l'Univers (62).

Gautier Schouten. 1665.

Mépris des Anglois pour eux.

A la pointe du jour, leur Vice-Amiral, étant descendu dans une Chaloupe, alla sommer encore une fois le Gouverneur de Berg de livrer les Vaisseaux Hollandois, au Roi d'Angleterre. Plusieurs Danois assurerent les Hollandois qu'il avoit offert la moitié du butin aux Commandans de la Ville, s'ils vouloient demeurer neutres. Mais ils rejetterent cette offre, en déclarant au nom du Roi, leur Maître, qu'il ne prétendoit pas que les Privileges de son Port fussent violés, & que si l'un ou l'autre des deux Partis commençoit les hostilités, ils employeroient toutes leurs forces pour secourir ceux qui demanderoient la paix. L'Anglois s'enveloppa dans de vaines excuses, par lesquelles il sembloit laisser quelque doute de ses dernieres résolutions.

Offres qu'ils font aux Commandans Danois.

A son retour, il ne se fit pas conduire droit à ses Vaisseaux; mais s'approchant de ceux des Hollandois, il affecta de les considérer l'un après l'autre. Cette bravade leur parut si offençante, qu'ils le saluerent de trois coups de leur plus gros canon. Aussi-tôt qu'il fut retourné à bord, on vit les Anglois en mouvement, pour les derniers préparatifs du combat. Ils arborerent leurs Pavillons, ils mirent leurs Ponts volans, ils se pavoiserent. Toutes ces manœuvres étoient accompagnées de grands cris, & du bruit de leurs tambours & de leurs trompettes. Les Hollandois prirent aussi leurs postes. Le Soleil, qui s'étoit levé fort clair, fut alors offusqué par des nuages. Ensuite, il tomba une grosse pluie; mais le vent demeura toujours le même, c'est-à-dire, favorable à la Flotte Hollandoise.

Ils se disposent au Combat.

Vers six heures du matin, au signal qui fut donné par un coup de canon, les Vaisseaux Anglois firent une décharge de toute leur artillerie. Cette bordée de Babord, où toutes leurs pieces étoient rassemblées, fit un fracas si terrible, que le Ciel & la Terre en parurent ébranlés. Elle ne pouvoit être de moins de quatre cens canons, proches les uns des autres, & chargés de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles, qui firent bouillir l'eau en tombant autour des Hollandois. Cependant, elle leur causa peu de dommage. Le Vaisseau de Schouten ne perdit que deux hommes, dont l'un fut coupé en deux par le milieu du corps, & l'autre eut la tête emportée. Cette premiere furie n'abbatit point leur courage, comme leurs Ennemis s'y étoient attendus. Ils firent feu de leur côté, avec la double ardeur de la justice & du ressentiment. Après cette brusque ouverture, on se hâta de recharger de part & d'autre; & le combat fut continué avec une furie, qui fait douter, à Schouten, qu'il s'en soit jamais donné d'aussi terrible. Les Hollandois virent, avec un extrême étonnement, la Baniere blanche arborée du côté des Danois; ils se crurent trahis: mais,

L'action commence par un feu terrible.

Les Danois abandonnent la Flotte Hollandoise.

(62) L'Auteur répéte amérement quelques-unes de leurs injures: » Pauvres Misérables, que prétendez-vous faire? Chiens, Scélérats, Tinettes à beurre. Ils n'en peuvent plus. Ils sont demi morts de fatigue, malades ou yvres; & de tels guerriers oseroient se battre contre nous? Comment ils fuyront demain! Comment ils iront se cacher, lorsqu'ils entendront le bruit de notre canon! *Page 422.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

loin de sentir leur courage abbattu par ce cruel incident, ils redoublerent leurs efforts, dans l'idée qu'ils ne devoient rien attendre que d'eux-mêmes. Le vent ne cessoit pas d'être pour eux. Il poussoit la fumée du côté des Anglois; & dans cette épaisse obscurité, la plûpart de leurs coups, qu'ils ne pouvoient pointer réguliérement, devenoient inutiles, où ne causoient de mal qu'aux Edifices de Berg, dont plusieurs furent extrêmement maltraités. Au contraire, les Hollandois, ayant toujours l'avantage de voir leurs Ennemis & de tirer dans le flanc de leurs Vaisseaux, dont les Equipages étoient fort nombreux, leur tuoient beaucoup de monde. Ils avoient des pieces de trente, de trente-six & de quarante-huit livres de balle, qui faisoient une affreuse exécution. » C'étoit moins un combat naval, qu'un » massacre d'hommes & une véritable boucherie (63). Enfin, les Hollandois remarquerent que l'ardeur de l'Ennemi commençoit à diminuer; & ce changement releva leur courage, jusqu'à leur faire desirer la continuation du combat, pour remporter une victoire complete sans le secours des Danois.

Ils se laissent engager à tirer sur les Anglois.

Cependant les pressantes sollicitations des Marchands, qui s'étoient renfermés dans le Château, & peut-être le ressentiment de voir la Ville si peu respectée, engagerent le Gouverneur à prendre parti pour les Hollandois. Il s'excusa d'avoir arboré la Baniere blanche, par l'espérance qu'il avoit eue de faire accepter sa médiation aux deux Partis; *excuse plaisante*, observe Schouten; & faisant élever un Drapeau rouge à la place, il fit tirer, du Château & du Fort de Nordenes, sur l'Escadre Angloise. Le combat avoit déja duré plus d'une heure, & le feu des Anglois s'étoit extrêmement rallenti. Cette diversion, à laquelle ils ne s'attendoient plus, acheva de les déconcerter. Ils ne penserent plus qu'à faire retraite en désordre; & coupant leurs cables, ils abandonnerent toutes leurs ancres. On leur prit, dans cette confusion, deux Chaloupes & un Canot. Schouten fait une vive peinture de leur embarras (64). » Heureusement pour tant de Vaisseaux » qui s'embarrassoient dans leurs mouvemens, le vent, qui leur avoit été si contraire pendant le combat, les aidoit à sortir du Port. Ils se retirerent enfin au Liet, où ils mouillerent plus tranquillement.

Retraite des Anglois.

Perte de la Flotte Hollandoise.

Les Hollandois n'eurent que trente hommes de tués, dans cette grande action, & soixante & dix blessés. Ils regarderent, comme un bonheur, que leurs Equipages fussent si foibles; parce qu'ayant peu de monde sur les tillacs, les boulets y passoient sans incommoder personne. Cependant

(63) Page 427 & précédentes.

(64) » Il est certain, dit-il, qu'on ne » peut voir plus de confusion & des marques d'épouvante. Presque tous leurs Vaisseaux carguoient extraordinairement, par » la quantité de canon qu'ils avoient passée » au même bord, & qu'ils n'avoient pas le » temps de retirer. D'autres carguoient du » côté opposé, parce que nos coups les » ayant percés du côté qu'ils avoient présenté, tous les efforts des Equipages » avoient été employés à passer brusquement l'artillerie à l'autre bord, pour pouvoir tenir Babord hors de l'eau. Leurs » voiles, leurs vergues, leurs manœuvres » étoient embarrassées les unes dans les autres; & comme nous ne cessions pas de » tirer sur eux, nous dûmes les incommoder furieusement. Leur vanité peut les » empêcher d'en faire l'aveu; mais si la prodigieuse charge de nos Vaisseaux nous eût » permis de les poursuivre, on les auroit » réduits à de terribles extrêmités. *Pages 429 & 430.*

les Vaisseaux avoient été moins épargnés que les hommes. La plûpart étoient désemparés de leurs mâts, & de leurs manœuvres. D'autres avoient été percés de plusieurs coups. Mais on se hâta de les radouber. Pendant le combat, l'air fut toujours chargé, & la brume si épaisse, qu'elle tomboit en petite pluie. A peine l'action fut-elle terminée, que le Soleil reparut avec tout l'éclat qu'il avoit eu le matin; » comme si cet Astre, ajoûte poétique- » ment Schouten, eût craint de voir deux Nations Chrétiennes s'entredé- » chirer avec une brutale furie (65).

Les Anglois menacent le Gouverneur de Berg.

Le jour suivant, les Anglois écrivirent au Gouverneur de Berg, que n'ayant rien entrepris contre les Habitans, ni contre la Ville, ils étoient fort surpris des hostilités ausquelles il s'étoit emporté contr'eux; qu'ils avoient fait une perte considérable (66), dont ils accusoient moins leurs Ennemis que les Danois; mais qu'ils ne laisseroient pas cet affront sans vengeance, & que dans peu de jours, ils reviendroient assez forts pour enlever la Flotte Hollandoise, à leurs yeux. Le Gouverneur leur déclara, par une réponse ferme, que s'ils se rapprochoient de la Ville, ils y seroient encore mieux reçus que la premiere fois. Mais, au lieu de se rapprocher de la Ville, ils se retirerent plus loin pour se radouber. L'Amiral Bitter députa aussi-tôt, en Hollande, une Galiote fort légere, avec le récit des périls dont le Ciel avoit délivré la Flotte, & de ceux qui la menaçoient encore. On rendit, à Dieu, des actions de graces publiques, dans la Ville & sur chaque Vaisseau; & les Hollandois, de concert avec les Habitans, firent de nouveaux préparatifs pour leur défense.

Menaces des Anglois.

Le 15 d'Aout, on reçut une Lettre des Anglois, par laquelle faisant valoir leur modération, quoiqu'ils se vantassent d'avoir été renforcés depuis leur retraite, ils demandoient, au Gouverneur, la liberté de faire pêcher leurs ancres & d'acheter des rafraîchissemens pour leurs Malades. Mais, après leurs violences, on ne jugea point à propos de leur accorder cette faveur. Ils recommencerent leurs bravades & leurs menaces, ausquelles on répondit avec la même fermeté; & le Gouverneur fit pêcher leurs ancres, dont on trouva jusqu'au nombre de vingt-quatre. Cependant, comme on ne doutoit pas qu'ils ne revinssent avec de nouvelles forces, on redoubla les soins pour se disposer à les recevoir. Le 20, on apprit par un Bâtiment Ecossois, qui arriva dans le Port, que la peste causoit beaucoup de ravage en Anglererre, & que les François, irrités de l'enlevement de plusieurs de leurs Vaisseaux, alloient déclarer la guerre à cette Couronne. Les Hollandois se promirent quelque heureux fruit de ces deux nouvelles. En

Nouvelles qui facilitent le départ de la Flotte Hollandoise.

(65) Page 431.

(66) On apprit des Prisonniers, & par les avis qu'on reçut d'Angleterre, qu'ils avoient perdu le Comte de Sandwich, un de leurs principaux Officiers, avec quatre ou cinq Capitaines, & cinq cens hommes, tant bas-Officiers, que Soldats & Matelots. Le nombre de leurs Blessés fut très considérable. Ils furent si incommodés de leurs Morts, qu'ils en jetterent une grande partie dans les flots, pour donner plus d'air aux Blessés. Plusieurs de ces Cadavres furent rejettés, par la Mer, sur le rivage, & les Norvegiens trouverent encore, sur eux, de quoi piller. Le reste fut porté à terre pendant la nuit, & jetté en monceaux dans de grandes fosses, qui furent ouvertes derriere les rochers On les y trouva, fort mal couverts, après la retraite de l'Escadre. *Page 432.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

effet, ils furent informés, deux jours après, de la retraite de leurs Ennemis. Le 27, ils apprirent que l'Armée Navale des Etats, commandée par Ruiter, avoit quitté la Riviere d'Embs, où les vents contraires l'avoient retenue long-temps; & que celle des Anglois, au nombre de quatre-vingt Vaisseaux, étoit entrée dans les Ports d'Ecosse, pour y prendre de l'eau & des vivres. La Galiote, que Bitter avoit dépêchée en Hollande, étant arrivée peu de jours après, avec la confirmation de tant d'agréables circonstances, on jugea qu'il étoit temps de se remettre en Mer, où les dangers de cet Elément étoient presque les seuls qu'on crut avoir à redouter (67).

Elle met à la voile.

Bitter fit rappeller tous ses gens à bord : mais tous les Vaisseaux de la Flotte ne purent lever l'ancre en même temps. Celui de Schouten fut un des premiers qui mirent à la voile. Il comptoit de sortir promptement par le passage de Kruisfourt, lorsque le vent ayant changé, il se vit obligé de faire dix ou douze lieues au Nord, entre les Terres, pour aller mouiller dans le passage de Jeltefourt, qui est plus proche de la Mer. Ce retardement affligea d'autant moins l'Equipage, que le lendemain il vit arriver, dans le même lieu, tous les autres Vaisseaux de sa Nation. Ils se trouverent au nombre de soixante & cinq, mouillés dans cette Rade : mais le gros temps ne leur permettoit pas d'en sortir. Ils y reçurent des Lettres de l'Amiral Ruiter, qui leur recommandoit de se hâter, parce que l'Armée Navale se trouvoit fort incommodée de croiser sans cesse, pour favoriser leur Navigation. Cet avis, qui sembloit renfermer quelque défiance, leur fit rappeller l'inquiétude que les Habitans de Berg avoient témoignée à leur départ. » Ils avoient répété plusieurs fois, hélas ! que » vous avez peu de sujet de vous réjouir. Vous ne manquerez pas d'être » attaqués en Mer, & vos Vaisseaux dispersés auront beaucoup de peine à » se sauver. Prédiction, ajoute Schouten, qui ne fut que trop malheureu- » sement vérifiée (68).

Lieux marqués pour le Rendez-vous.

Cependant on remit en Mer le 4 de Septembre, après avoir dépêché, à l'Amiral Ruiter, une Galiote pour l'en informer. Le 6 on découvrit l'armée, à laquelle toute la Flotte Marchande se joignit. Le premier Rendez-vous, dans la supposition de quelque disgrace, fut marqué un peu au Sud du Dogrebanc; le second au Texel, & le troisiéme proche de Goerée. Toute la Flotte, qui étoit alors de cent quatre-vingt-dix voiles, sans y comprendre plusieurs Vaisseaux qu'on attendoit encore, formoit un spectacle admirable, sur une Mer unie & dans un temps fort serein. Mais ce qui ne s'offroit pas à la vûe étoit beaucoup plus précieux que les Vaisseaux mêmes; car tant de Navires Marchands, que l'Armée devoit escorter, renfermoient des richesses inestimables (69). Enfin ceux qu'on attendoit, de Bakesond & de Drontheim, arriverent sous le Pavillon; & le 8 de Septembre, on reçut, avec une joye extrême, l'ordre de mettre à la voile.

Prodigieuse Flotte.

Plaintes de Schouten.

Laissons à Schouten la liberté d'exprimer ses regrets, dans des termes qui font autant d'honneur à sa piété, qu'à son zèle pour le Pays de sa

(67) Pages 441 & précédentes. (68) Page 442. (69) Page 445.

naissance.

naissance. Il s'écrie : » que les ressorts de la Providence sont incompréhen-
» sibles, & quelles réflexions ne donne-t-elle pas lieu de faire sur
» notre néant ? Dans les périls innombrables des tempêtes, dans les pres-
» santes extrêmités où nous étions tombés tant de fois, pendant tous nos
» Voyages, nous n'avions pas vû le bras de la chair prêt à nous appuyer.
» Nous avions jetté les yeux sur Dieu seul. Nous n'avions eu recours
» qu'à lui, & jamais nos ardentes prieres n'avoient manqué d'être exaucées.
» Nous avions été tirés des abîmes de la mort & des mains de nos Enne-
» mis, par des miracles visibles. Maintenant, qu'environnés d'une grosse
» Armée Navale, prête à nous défendre, & que rendus presque aux por-
» tes de notre Patrie, il semble qu'il n'y ait plus rien à craindre pour
» nous de la part des hommes, Dieu nous ôte sa protection, pour nous
» faire connoître sa puissance, & nous livre à nos propres conseils.
» Aussi-tôt nous succombons, nous faisons naufrage au Port, & nous
» sentons l'impuissance du roseau brisé que nous avions pris pour notre
» soutien (70).

Gautier Schouten. 1665.

Malheurs qui poursuivent la Flotte Hollandoise.

Les Hollandois gouvernerent au Sud, avec un vent d'Ouest, qui devenoit fort impétueux. Le temps d'ailleurs étant embrumé, l'Amiral Ruiter fit bientôt arborer son Pavillon, pour signal de forcer de voiles & de le suivre. Pendant qu'on faisoit cette manœuvre, l'air se trouva extrêmement chargé, avant que la Flotte eût encore bien reglé son cours, & le vent passa au Nord-Ouest avec une nouvelle force. On mit des feux sur tous les Vaisseaux, comme le seul moyen de prévenir la dispersion d'un si grand nombre de Bâtimens. La Mer en parut couverte ; & de toutes parts, on voyoit réflechir la lumiere sur les eaux. Nous suivîmes le gros de ces feux, raconte Schouten, & nous en fûmes environnés jusqu'à minuit. Alors, la tempête, qui venoit du Nord-Ouest, augmenta si furieusement, que tous les Vaisseaux se disperserent ; & par degrés, nous perdîmes la vûe des feux qui nous conduisoient. D'ailleurs notre Arcasse, qui avoit beaucoup souffert dans notre retour des Indes, ne pouvant plus résister aux coups de Mer, nous fûmes obligés de mettre côté en travers. Ainsi nous serrâmes une partie de nos voiles, & nous nous laissâmes dériver toute la nuit à la merci des vagues. Le jour suivant, l'orage ne fit que redoubler. Nous ne vîmes plus que dix ou douze Vaisseaux, dont la plûpart se laissoient dériver comme nous, & quelques autres couroient vent arriere, le Cap sur la Hollande. Les lames nous couvroient d'eau. Comme nous n'avions point d'habits de laine, & que nous revenions des Pays chauds, le froid nous paroissoit insupportable. Nous passâmes deux fois vingt-quatre heures dans cette situation. La tempête ayant commencé à diminuer, nous nous rejoignîmes, au nombre de seize Bâtimens, dont cinq ou six étoient des Vaisseaux de guerre. On tint Conseil, à bord du Contre Amiral, & l'on y résolut de porter vers la Hollande, dans l'espérance de rencontrer, au Sud du Dogrebanc, plusieurs des Vaisseaux dispersés, & peut-être le gros de la Flotte.

Le Vaisseau de Schouten est séparé.

On étoit à la hauteur de soixante degrés soixante minutes, de latitude du

(70) Pages 445 & 446.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Nord. Vers midi, sept Vaisseaux se firent voir à la distance du canon; & dans l'opinion qu'ils étoient de la grande Flotte, on fit petites voiles jusqu'au soir, pour les attendre : mais ils se dérobberent pendant la nuit. Cet incident n'empêcha point d'avancer, avec beaucoup de vîtesse, jusqu'au delà du Dogrebanc, où l'on ne rencontra, ni l'Armée, ni aucun Vaisseau Marchand. Les Officiers conclurent qu'il falloit profiter du vent, pour se rendre droit au Texel. On continuoit de voguer si légérement, qu'ils ne se crurent pas à plus de vingt-cinq lieues de leurs Ports; & dans la confiance d'être échappés à tous les dangers, il ne leur resta plus le moindre doute que l'Armée Angloise n'eût relâché au Port de Soltsbay. Cette supposition fit conclure que si l'on découvroit plusieurs Vaisseaux, en quelque nombre qu'ils pûssent être, on ne devoit pas les éviter, parce qu'ils ne pouvoient être que de l'Armée Hollandoise. Ainsi, continuant la route, avec une tranquillité qu'on n'avoit pas eue depuis long-temps, on se flattoit d'être bien-tôt à la vûe des Isles, ou de Vlie, ou de Schevleing, ou du Texel.

Fausse confiance des Hollandois.

Ils retombent dans de nouveaux dangers.

Le 13 de Septembre, l'air se chargea d'une brume fort épaisse. On étoit alors au nombre de seize voiles; & tous les Officiers, dans leur flateuse prévention, avoient sans cesse le verre à la main. Pendant qu'ils étoient à table, un Matelot les avertit qu'on découvroit un grand nombre de Vaisseaux. Cet avis les fit sortir avec beaucoup d'empressement; & l'air s'étant un peu éclairci, ils découvrirent clairement le Pavillon de Hollande. Ils firent serrer le vent, pour s'en approcher. Une Galiote, qu'ils avoient avec eux, reçut ordre d'aller reconnoître de plus près cette Flotte; mais la brume recommença tout d'un coup avec tant d'épaisseur, & les nuages devinrent si sombres, qu'elle ne put percer les ténébres. Cependant toute la petite Flotte ne continua pas moins d'avancer, jusqu'à ce qu'elle entendit un grand bruit de canons. L'inquiétude prit la place d'une téméraire confiance. Les uns jugerent que c'étoient les deux Armées Navales, qui combattoient. D'autres se livrerent aux plus ridicules conjectures. Enfin, l'air s'étant déchargé par une grosse pluie, ils distinguerent plus de cent gros Navires, qui couvroient la Mer autour d'eux, & qui arrivoient sur eux, vent arriere, à pleines voiles. Une partie de ce redoutable nombre canonoit encore, & ne cessa qu'après la chûte d'un mât, des huniers, & de toute la voilure d'un Vaisseau, qui parurent tomber dans la Mer.

Ils se trouvent au milieu de la Flotte ennemie.

Cette manœuvre augmenta les soupçons des Hollandois, sans être capable encore de les détromper entiérement : mais la Galiote leur apprit bientôt qu'ils étoient au milieu de toute l'armée Angloise, qui les avoit trompés en arborant le Pavillon des Provinces-Unies. Deux petits Bâtimens de leur Nation, échappés à la poursuite de l'Ennemi, passerent sous leur vent, & leur crierent de se dérobber à la fureur des Anglois, qui étoient prêts à fondre sur eux. En effet, tandis que le gros de l'armée Angloise demeura rangé en croissant, ses meilleurs Voiliers se détacherent & firent force de voiles pour les joindre. Ils n'étoient pas en état de se défendre. D'ailleurs, la consternation d'une si malheureuse avanture ôtoit le courage aux plus Braves. Leur unique espérance étant dans la fuite, ils prirent chasse, quoique bien tard, puisqu'ils n'étoient pas à plus d'une petite lieue de l'Ennemi.

Le Vaisseau de Schouten avoit été fort maltraité par les tempêtes, &

par le combat, qu'il avoit soutenu à Berg. Il faisoit eau de toutes parts; il étoit sale, à demi désemparé, & fort pésant de voiles. Aussi demeura-t-il en arriere, tandis que les autres s'efforcerent de s'éloigner. Un petit Bâtiment, qui s'étoit sauvé du milieu des Ennemis, passa fort près du bord; & le Capitaine cria dans sa frayeur : » Amis, forcez de voiles. C'est toute « l'armée Angloise. Il ne leur faut pas une heure pour nous joindre. Je » suis échappé jusqu'à présent : mais la plûpart de mes Compagnons, sont » tombés entre leurs mains. Nous avons été trompés par leurs Pavillons. » Le Vice-Amiral, le Contre-Amiral de la Flotte des Indes, & plusieurs » autres, ont été pris devant mes yeux, après un furieux combat. Chan- » gez de route; vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver. Ce Bâtiment étoit si fin de voiles, que la vîtesse de sa course ne permit pas d'en recevoir d'autres avis. Mais on résolut de faire fausse route à la brune, si l'on étoit encore en état de suivre ce conseil; & quoique le Vaisseau fût si mal paré pour la défense, on se promit de le vendre bien cher, dans l'opinion que l'inhumanité des Anglois, pour leurs Prisonniers, étoit plus à craindre que la mort (71).

Gautier Schouten. 1665.

Le Vaisseau de Schouten est abandonné des autres.

La nuit arriva. Elle fut si noire, que l'armée Ennemie ayant disparu, on prit librement le parti de porter au Nord-Est. Le vent souffloit du Sud. L'air étoit chargé, la Lune nouvelle, & l'on ne voyoit plus que la Mer, qui paroissoit toute en feu. On fit cesser la manœuvre des pompes, & tout ce qui pouvoit faire du bruit. Tous les feux furent ôtés, parce qu'on devoit passer vers l'aîle droite des Anglois, au hasard d'aborder quelqu'un de leurs Vaisseaux : mais, entre mille dangers, cette voye parut la plus sûre, pour s'éloigner d'eux en les trompant. La force du vent n'empêcha point de faire servir toutes les voiles. On filla si vîte, que toutes les parties du Vaisseau en étoient ébranlées, & qu'on craignoit à chaque moment de voir rompre les mâts. A minuit, la Navigation n'ayant été troublée par aucune rencontre, on mit le Cap à l'Est, pour ne pas tomber trop loin des Côtes de Hollande. Cette route fut continuée jusqu'à la pointe du jour; & le temps de l'obscurité, qui ne cessa point d'être fort épaisse, fut employé à rendre graces au Ciel d'une faveur si sensible.

Il fait fausse route pour fuir.

Lorsqu'on apperçut la premiere clarté du jour, on crut avoir fait treize ou quatorze lieues à l'Est; mais on se trouvoit au milieu des flots, comme une Brebis, suivant l'expression de Schouten, égarée dans les déserts au milieu des Loups. On ne découvrit aucun Vaisseau. C'étoit un sujet de joye. Cependant, quelle route choisir, pour échapper à l'Ennemi! On auroit gouverné, vers la Hollande; mais le vent & la marée étoient contraires. On prit le parti de demeurer dans le même parage, en louvoyant & faisant de petites bordées, jusqu'au changement qu'on espéroit. Les Pilotes se crurent assez proche du Port de Hambourg, & de la petite Isle Heilig-Landt; surtout lorsqu'ils virent passer des Semaques, & plusieurs autres Bâtimens, qui prenoient apparemment la route de l'Elbe, ou qui sortoient de ce Fleuve. Il étoit à craindre que les Bremois, ou leurs voisins, plus affectionnés aux Anglois qu'à la Hollande, ne leur donnassent avis de l'arrivée d'un Vaisseau Hol-

Embarras de sa situation.

(71) Page 454.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Il entreprend de se retirer à l'Oresondt.

landois sur leur Côte. L'armée Ennemie ne pouvoit être fort éloignée. On avoit à redouter aussi les Capres. D'ailleurs, l'eau & les vivres commençoient à manquer. Dans cet état, avec des vents forcés du Sud, qui ne laissoient point d'espérance de gagner les Ports de Hollande, on mit en délibération s'il n'y en avoit pas d'autres à chercher. Ceux de Hambourg & de Glukstad étoient les plus proches; mais il paroissoit dangereux d'entrer dans l'Elbe, dont les Pilotes ne connoissoient pas les eaux, & où les Anglois sont toujours en fort grand nombre. On ne pouvoit entreprendre de retourner à Berg, dont on étoit trop éloigné, & où l'on craignoit même de n'être pas reçu. Fleckeren, Languesond, & Frederikstad, ne paroissoient pas des lieux assez sûrs, non plus que les Côtes du Jutlandt. En prenant la route de l'Oresond, on craignoit les Capres, qui infestoient la Pointe du Jutlandt & la Mer Baltique. Cependant la nécessité fit embrasser cette ressource. On se flatta de trouver de la protection & des rafraîchissemens à Copenhague, ou à Cronenbourg, & de pouvoir résister aux Capres, si l'on n'en avoit à combattre qu'un ou deux à la fois.

Il rencontre un Capre, & cinq Vaisseaux Anglois.

Après ce conseil, on se hâta de faire vent arriere, pour courir au Nord. Le 16 de Septembre, pendant qu'on avançoit beaucoup, avec un plein vent du Sud, on découvrit un Vaisseau, que sa manœuvre fit bientôt reconnoître pour un Capre. Les Hollandois firent si bonne contenance, qu'ils lui ôterent l'envie d'approcher. Mais le lendemain, ils virent paroître cinq grands Vaisseaux, qui portoient sur eux à pleines voiles. Ils ne douterent pas que ce ne fût cinq Anglois, que le Capre avoit appellés pendant la nuit; & désespérant de les éviter par la suite, ils prirent la résolution de les attendre. Cependant, comme ils étoient peu éloignés de la Pointe du Jutland, ils continuerent leur route à petites voiles, avec la précaution de raser la terre de fort près, pour ne prêter qu'un côté à leurs Ennemis. Ils passerent leurs vingt-quatre plus grosses pieces de canon à babord, c'est-à-dire, du côté de la Mer, dans l'espérance de faire croire qu'ils avoient de l'autre côté vingt-quatre autres pieces de la même grosseur. Ils arborerent l'Enseigne de poupe & la flamme au grand mât, pour se donner aussi l'apparence d'un gros Vaisseau de guerre. Enfin, se promettant, à l'extrêmité, de pouvoir se sauver à terre avec la Chaloupe & le Canot, ils résolurent entr'eux de faire sauter le Vaisseau plutôt que de se rendre aux Anglois.

Ses dispositions pour le combat.

Espions qui viennent l'observer.

Quelques Pêcheurs vinrent à bord, avec un reste de Poisson, dont ils avoient vendu la plus grande partie aux cinq Vaisseaux. On apprit d'eux que le plus gros Bâtiment de cette Escadre portoit cinquante pieces de canon. Ils demanderent, à leur tour, d'où les Hollandois étoient partis, & ce qui les amenoit dans cette Mer. Comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent envoyés pour reconnoître le Vaisseau, on leur répondit qu'il étoit parti du Texel, & qu'il avoit ordre d'aller dans le Sond, pour servir d'escorte à quelques Marchands, qui devoient retourner en Hollande. Ils demanderent encore d'où venoit une si forte odeur de poivre? On leur dit, sans affectation, qu'il avoit été du convoi qui avoit conduit les Vaisseaux des Indes, & que s'étant chargé de quelques Epiceries, pour soulager ceux qui avoient besoin de ce secours, l'odeur lui en étoit resté. Ils porterent cette réponse aux Anglois.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Le temps étoit beau, & la Mer fort unie. Bientôt les Ennemis s'approcherent, à la faveur d'un petit vent de l'Ouest. Ils étoient si bien armés, que la plûpart des Hollandois perdirent, à cette vûe, tout espoir de résister. L'épouvante alla jusqu'à faire détacher la Chaloupe, pour gagner le rivage tandis qu'on le pouvoit encore, & pour mettre le feu aux poudres en s'embarquant. Les ordres des Officiers ne furent plus respectés. Chacun prit son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. Ceux, que l'exemple ne pouvoit faire consentir à cette lâcheté, demeuroient immobiles, & sembloient attendre, pour sortir d'incertitude, les premieres bordées que l'Ennemi étoit prêt à leur envoyer. Mais, Schouten fait toujours veiller les Puissances célestes à la conservation de son Vaisseau. » Au milieu de ce » danger, dit-il, & dans l'attente des horreurs de la Mort, ou d'un bar» bare esclavage, le Ciel, aussi puissant en moyens que riche en miséri» cordes, nous délivra par un miracle, dont nous devons lui rendre gra» ces à jamais (72).

Desespoir des Hollandois.

Les Anglois étoient si proche, qu'il ne leur restoit qu'à jetter le grapin pour aborder. Ils considérerent attentivement le Navire Hollandois, & jugeant que c'étoit un Vaisseau de guerre, où ils n'avoient à gagner que de la poudre & du plomb, ils conclurent qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, ceux qui le défendoient ne manqueroient pas de le faire échouer ou couler à fond, & que par conséquent, l'Angleterre n'en recueilleroit aucun fruit. Un Seigneur, qui étoit sur le Vaisseau du Pavillon, ayant approuvé ce raisonnement, ils s'y conformerent, par l'espérance de rencontrer les Marchands, auxquels ce Navire Hollandois alloit servir d'escorte. Enfin, ils lui laisserent continuer sa route vers la Mer Baltique, sans lui envoyer une seule volée de canon; & courant à l'Est, ils perdirent volontairement le pouvoir de lui nuire.

Raisons qui portent les Anglois à ne pas les attaquer.

Ce Seigneur, à qui Schouten croit devoir son salut, s'étoit trouvé au combat de Berg. Il alloit porter les plaintes du Roi d'Angleterre à la Cour de Dannemark, sur la conduite que les Officiers Danois avoient tenue dans cette occasion. Son chagrin fut égal à sa honte, lorsqu'il apprit bien-tôt que c'étoit un Vaisseau des Indes, richement chargé, qu'il avoit rencontré sous la Pointe du Jutlandt; & tous les Equipages de son Escadre lui reprocherent d'avoir écouté les conseils d'une fausse prudence. Schouten trouve ici deux Miracles : celui qui aveugla, les Anglois, sur ce qu'ils avoient devant les yeux; & celui qui retenant les Hollandois effrayés, les empêcha de précipiter la fuite à laquelle ils étoient résolus (73).

Vers le soir, ils se trouverent à l'extrêmité du Jutlandt, vis-à-vis du Bourg de Schagen, qui n'est habité que par des Pêcheurs. Ils y apprirent qu'on avoit vû passer six Vaisseaux de guerre Hollandois, qui faisoient route vers le Sond. Cette nouvelle augmenta leurs espérances. Ils continuerent leur route; & le 18, ayant passé devant les Isles de Lesou & d'Anholt, ils mouillerent le soir à trois lieues de l'Oresondt. Le lendemain, à la vûe du Château de Cronenbourg, ils découvrirent cinq grands Vaisseaux, qui arrivoient, sur eux, à pleines voiles, & qui furent bien-tôt re-

Schouten arrive à l'Oresondt.

(72) Page 463.

(73) Page 465.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

connus pour des Hollandois. C'étoit un détachement de la grande Flotte, commandé par le Contre-Amiral Stachouwer, qui venoit prendre, sous son Escorte, les Marchands qui se trouvoient alors dans la Mer Baltique.

Informations qu'il y reçoit.

Ils allerent jetter l'ancre ensemble, devant la petite Ville d'Elseneur, où ils furent informés de toutes les disgraces de leur Patrie. Les Anglois n'avoient pris que deux Vaisseaux des Indes; mais ils en poursuivoient deux autres, qui s'étoient sauvés, l'un à Soënwater, l'autre à Fleckeren. Ils avoient enlevé quantité de Navires Marchands. La Flotte Hollandoise avoit perdu aussi quelques Vaisseaux de guerre, dont le sort n'étoit pas encore éclairci. Cependant les Amiraux Ruiter & Tromp s'étoient remis en Mer, avec soixante & dix Vaisseaux; & cette vigueur, après tant de pertes, sembloit annoncer plus de bonheur aux Provinces-Unies. Schouten apprit, en même-temps, que l'Envoyé d'Angleterre, s'étant rendu, par Gottenbourg, à la Cour de Dannemark, en étoit parti fort mécontent. Loin de lui accorder la satisfaction qu'il avoit demandée, on lui avoit répondu que l'entreprise des Anglois étoit un attentat, dont le Roi de Dannemark avoit droit lui-même de faire des plaintes, & pour lequel il attendoit une juste réparation (74).

Comment il retourne en Hollande.

Tous les Marchands Hollandois s'étant rassemblés à l'Oresondt, au nombre de vingt-trois Navires de différentes grandeurs, ils partirent avec celui de Schouten, le 2 d'Octobre, sous l'Escorte des six Vaisseaux de guerre. Le 7, ils arriverent à la vûe des Côtes de Hollande, d'où ils se rendirent heureusement au Texel. Leur Armée navale étoit alors vers Goerée, pour observer celle des Anglois. Rien ne marque mieux l'animosité des deux Nations, dans cette guerre, que le dernier danger dont le Vaisseau de Schouten fut menacé. A l'approche du Passage de Goerée, un vent de Nord-Est & l'obscurité, ne lui permettant point d'y entrer le soir, il fut obligé de faire des bordées pendant toute la nuit. Des cris, élevés dans les plus épaisses ténébres, l'avertirent d'être sur ses gardes & de faire bon quart. On avoit reconnu, à diverses marques, plusieurs Vaisseaux Ennemis, qui s'étoient mêlés dans la Flotte des Marchands Hollandois, & qui avoient déja profité de la confusion pour en enlever un.

Schouten arrive au Texel.

Le 8 d'Octobre, Schouten se trouva devant Vlie, où les Pilotes n'oserent mouiller, parce qu'on ne pouvoit s'en approcher qu'en louvoyant, avec beaucoup de danger pour un Vaisseau si riche. Mais le vent, qui venoit alors du Nord-Est, étant plus favorable pour se rendre au Texel, ils prirent cette route; & le lendemain, on arriva devant Halder, où l'on suivit la Côte à la faveur du flot. Les Dunes étoient bordées de Spectateurs, qui applaudissoient à l'heureux retour du Vaisseau. Le soir, on mouilla dans la *Passe*, & le lendemain devant le Schildt; d'où l'on se rendit au Texel, le Dimanche 11 d'Octobre 1665 (75).

(74) Page 470.

(75) Page 473 & précédentes.



VOYAGE
DE GUILLAUME DAMPIER,
Autour du Monde.

Introduction.

Ce fameux Voyageur auroit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, s'il n'étoit diſtingué par la ſingularité de ſa route, qui le fit entrer dans la Mer du Sud, ſans avoir paſſé par aucun des deux Détroits, à la deſcription deſquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs, ſes vûes n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de ſon Voyage, il appartient plus naturellement à la Claſſe des Voyageurs Errans; avec cet avantage particulier, que le haſard, ſon guide continuel, lui donna plus d'occaſions de connoître les Iſles de la Mer du Sud, qu'on n'en avoit jamais eu juſqu'à lui.

Deſſein & premieres courſes de Dampier.

Ses premieres courſes appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il ſe donne pour un ſimple Avanturier, qui, dans les premieres vûes de ſon ambition, ne ſe propoſoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique. Le fond de ſes eſpérances rouloit ſur quelques marchandiſes, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du ſucre, des ſcies, des haches, des chapeaux, des bas, des ſouliers, & d'autres denrées, dont il connoiſſoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vûes l'engagerent dans des entrepriſes plus importantes. Il n'oſe les nommer plus glorieuſes, quoiqu'elles duſſent le conduire à la fortune par des voies beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha ſucceſſivement au ſervice de divers Avanturiers, avec leſquels il pénétra dans la Mer du Sud par l'Iſthme de Darien. Son retour, par terre, après diverſes avantures, ſervira, dans la ſuite de cet Ouvrage, à jetter beaucoup de jour ſur la deſcription de cette partie de l'Amérique.

Il part de la Virginie, en qualité d'Avanturier.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant ſervi qu'à lui inſpirer le goût d'une vie errante, il ſe joignit en 1683, au Capitaine Cook, qu'il avoit rencontré à la Virginie, & qui partoit, avec une troupe d'Avanturiers choiſis, pour ſe rendre par le Détroit de Magellan ſur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le deſſein d'enlever, aux Eſpagnols, des richeſſes qui excitoient depuis long-temps la jalouſie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles avantures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverſes qu'il eſſuya dès les premiers jours de ſa Navigation, & l'obſtacle des vents, qui le jetterent ſucceſſivement aux Iſles du Cap verd, & de-là ſur la Côte de Sierra Liona, semblerent lui annoncer ce qu'il avoit à craindre dans un Voyage dont il ignoroit le terme. C'eſt de la Riviere de Scherborough, ſur cette derniere Côte, qu'il ſe repréſente prêt à partir, avec les Compagnons de ſon entrepriſe (76).

(76) Voyage de Dampier, Edition d'Amſterdam, 1701, Tome I, page 86.

DAMPIER. 1683. Traversée de la Côte d'Afrique, aux Isles Sebald.

Ils eurent, à leur départ, un temps fort chaud, avec des grains violens, qui viennent ordinairement du Nord-Est, mais qui ne sont pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour se remettre au Sud, & la Mer devient tout-à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui recommençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec toutes leurs voiles, parce que dans les intervalles ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui souffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, les retarderent beaucoup jusqu'au passage de la Ligne. Après l'avoir traversée à un degré Est du Méridien de Saint Jago, une des Isles du Cap Verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Ouest: mais lorsqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Est, ils firent route au Sud Ouest Quart-de-Sud. A mesure qu'ils avancerent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Est. A trois degrés de latitude Méridionale, il devint Sud-Est. A cinq degrés, on l'eût constamment Est-Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de latitude Méridionale. Dampier admire que dans un si long espace, on ne rencontra rien de remarquable; pas même un poisson, dit-il, si ce n'est des poissons volans, spectacle familier pour les Voyageurs (77)

Mer blanche.

Mais, à cette hauteur, on observa que la Mer, de verte qu'elle avoit été jusqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelqu'écueil fit prendre aussi-tôt la sonde. On ne trouva point de fond à cent brasses. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomène. Il compta, le même jour à midi, d'être éloigné du Lézard de quarante-huit degrés cinquante minutes Ouest. La variation, qui avoit augmenté le matin, se trouva, suivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Est. On étoit au 18 de Janvier.

1684. Isles Sebald.

Le 28, on prit le parti de faire voile vers les Isles Sebald de Weert, qui sont situées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, &, suivant le calcul de Dampier, à cinquante-sept degrés vingt-huit minutes de longitude Occidentale du Lézard (78). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de persuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Isles, où l'on pouvoit esperer de faire de l'eau, en lui représentant que si l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit, avec un peu de ménagement, arriver à l'Isle Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui restoit encore fût tout-à-fait consumée. Son intention, dans ce conseil, étoit de rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu soumis, qu'il ne croyoit pas capable de se réduire à prendre les mesures & les soins nécessaires dans ce redoutable Passage. Les Isles Sebald sont pierreuses & stériles : on ne put approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troisiéme, on n'y trouva terre qu'à deux cables du rivage, & toutes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Isles, on avoit apperçu de grosses troupes d'Ecrevisses rouges, qui couvroient la Mer un mille à la ronde autour du Vaisseau.

Ecrevisses rouges.

(77) Voyage de Dampier, autour du Monde, page 87.

(78) La variation s'y trouva de vingt-trois degrés dix minutes.

La

La plûpart n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt ; mais les petites, comme les grandes, avoient les pattes grosses. C'est le seul endroit du Monde, où Dampier en ait jamais vû de naturellement rouges. D'autres Voyageurs ont fait la même observation, à la même hauteur.

Dampier. 1684.

Comment le Vaisseau de l'Auteur passe dans la Mer du Sud.

Après avoir perdu l'espérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne restoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'il devint impossible de porter les Perroquets, & de s'approcher de la terre. Cependant, le 6 de Février, on découvrit le Détroit de le Maire, vers lequel on ne balança point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Ouest. A quatre mille de l'embouchure, on fut pris d'un calme ; & l'on trouva une vigoureuse marée, qui chassant du Détroit vers le Nord, mit le Vaisseau dans un extrême danger. » Je ne sçais, dit » l'Auteur, si c'étoit le flux ou le reflux ; mais je sçais que la Mer étoit » courte, hérissée, comme si deux marées s'étoient combattues. Elle sembloit poussée de toutes parts. Tantôt, elle se brisoit sous le milieu du » Bâtiment, tantôt sous la pouppe ; tantôt elle passoit sur notre Château » d'avant, en faisant rouler le Vaisseau comme une coquille d'œuf. Je n'ai » senti, de ma vie, un mouvement si incertain & si bizarre (79). A huit heures du soir, un petit vent d'Ouest-Nord-Ouest fit naître l'idée de porter à l'Est, dans la résolution de faire le tour de l'Isle des Etats ; & graces au vent, dont la faveur se soutint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Isle. Dampier remarqua trois autres Isles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers assez élevés, & blancs de la fiente des Oiseaux. Après avoir observé le Soleil, on fit route au Sud, pour tournoyer autour du Cap de Horn, partie la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vûe le soir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pû faire aucune observation sur cette Terre ; d'autant plus qu'il avoit appris de plusieurs personnes, qui avoient fait la même route, qu'ils y avoient vû du feu & de la fumée, non sur le sommet des Montagnes, mais dans les Plaines & dans les Vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays est fort peuplé.

On croit la Terre de Feu fort peuplée.

Depuis les Isles Sebald, jusqu'à la Mer du Sud, on n'eut qu'une fois la vûe du Soleil ; & l'observation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de latitude. Ensuite on avança jusqu'à soixante degrés. C'est la plus grande latitude Méridionale, où l'Auteur ait jamais pénétré.

Rencontre d'un Vaisseau Anglois.

Le 14, à cinquante-sept degrés, une furieuse tempête fit voir mille fois, aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte sous le Vaisseau, & leur perte qui sembloit écrite au fond de l'abîme. Cette situation dura jusqu'au premier de Mars : mais elle ne les empêcha point de recueillir vingt-trois barils d'eau de pluie. Les jours suivans, un vent d'Est les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuerent d'avancer assez heureusement, avec un vent de Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de latitude du Sud, où ils rencontrerent un Vaisseau Anglois, commandé par le Capitaine Eaton. Ils lui donnerent du biscuit & du Bœuf, en échange pour de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit ; & ses vûes le conduisant aussi à l'Isle Fernandez, ils acheverent le Voyage ensemble.

(79) *Ibidem*, page 90.

DAMPIER. 1684.

Avanture d'un Moskite, qui passe trois ans seul, dans l'Isle Fernando.

Ils eurent la vûe de cette Isle, le 22 de Mars; & le lendemain ils mouillerent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laissé en 1681 (80), lorsqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec Scharp, par l'Isthme Darien. C'est à lui-même qu'il faut laisser un récit, intéressant par sa naiveté: » Nous mîmes aussi-tôt le Canot » en Mer. Le Moskite étoit déja sur la Côte. Lorsque nous en approchâ» mes, un autre Moskite, que nous avions avec nous, sauta le premier » à terre, & courant à son Compatriote, qu'il nomma son Frere, il se » jetta tout de son long à ses pieds, le visage contre terre. L'autre le re» leva; & l'ayant embrassé, il se jetta aussi à ses pieds, le visage collé à » terre, d'où il fut relevé à son tour. Nous nous arrêtâmes avec plaisir, » pour jouir de la surprise & de la tendresse d'une cérémonie si touchante. » Après les civilités des deux Indiens, nous nous approchâmes, pour em» brasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses » vieux amis, qu'il croyoit venus exprès pour le chercher. Il s'appelloit » Will, comme l'autre se nommoit Robin; noms qu'ils avoient reçus des » Anglois, car n'en ayant point entr'eux, ils regardent comme une grande » faveur d'être nommés par quelqu'un de nous.

» Cet Indien avoit demeuré seul, plus de trois ans, dans l'Isle; & quoique » les Espagnols, qui sçavoient que nous l'y avions laissé, l'eussent cherché » plusieurs fois, ils n'avoient jamais pû le trouver. Il étoit dans les Bois, » à la chasse des Chevres, lorsque le Capitaine Anglois avoit fait rem» barquer ses gens, & l'on avoit mis à la voile sans s'appercevoir de son » absence. Il n'avoit que son fusil & un couteau, avec une petite corne » de poudre & un peu de plomb. Après avoir consumé son plomb & sa » poudre, il avoit trouvé le moyen de scier, avec son couteau, le canon » de son fusil en petits morceaux, & d'en faire des harpons, des lances, » des hameçons, & un long couteau. Il faisoit d'abord chauffer les pieces » au feu, qu'il allumoit avec sa pierre à fusil, & un morceau de canon » qu'il avoit appris à durcir au service des Anglois. Les pieces de fer étant » chaudes, il se servoit de pierres pour les battre, & pour leur donner » la figure qu'il vouloit. Il les scioit ensuite avec son couteau, dont il avoit » fait une espece de scie; il leur faisoit une pointe à force de bras, & les dur» cissoit à son gré (81). Avec ces instrumens, il eut toutes les provisions » que l'Isle produit, Chevres & Poisson. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait

(80) Les Avanturiers, avec lesquels il étoit alors, en avoient été chassés par les Espagnols. On appelle Moskites une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap Gratia-Dios, entre Honduras & Nicaraguas, & qui est fort amie des Anglois de la Jamaïque.

(81) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas l'industrie de ces Indiens, assure que dans leur Pays, ils font tous leurs instrumens de pêche sans forge & sans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de temps. D'autres, dit-il, n'ayant pas l'usage du fer comme les Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois est doux & tendre, & dont ils bâtissent ensuite des Maisons & des Canots. D'ailleurs, ils font, avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils. Ces haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur au milieu. Elles sont plates, & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche si large & si profonde, qu'un

„ des hameçons, il avoit été forcé de manger du Veau marin, qui est une „ nourriture très-ordinaire; mais que depuis, il n'en avoit tué que pour „ faire des lignes de leur peau, qu'il coupoit en courroies. A demi-mille de „ la Mer, il avoit une petite Hute, revêtue de peaux de Chevre. Son lit „ étoit sur des pieux, qui avoient dix pieds de hauteur, & couvert des „ mêmes peaux. Il ne lui étoit pas resté d'habit. Une simple peau servoit „ à lui couvrir les reins. Il avoit apperçu notre Vaisseau, le jour avant que „ nous fussions entrés dans la Baye; & ne doutant pas que nous ne fussions „ Anglois, il avoit tué, le matin, trois Chevres, qu'il avoit fait cuire pour „ nous trairer (82)

Bornes que Dampier donne à la Mer Pacifique.

Les deux Vaisseaux Anglois remirent à la voile (83) le 8 d'Avril, pour entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en géneral *Mer Australe*, Mer du Sud, ou Mer Pacifique, il lui semble néanmoins que ce nom ne doit s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentiéme jusqu'au quarantiéme degré de latitude Méridionale, & depuis les Côtes de l'Amérique jusqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pû le remarquer jusqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer est en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages pluvieux, quoique souvent l'Horison soit assez épais pour ne pas permettre l'usage du Quart-de-Cercle, & que les matinées soient quelquefois accompagnées de gelée blanche & de brouillards épais qui mouillent fort peu. Il n'y a, sur cette Mer, que les vents reglés. Elle n'est sujette, ni aux grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y fassent sentir comme sur la Mer Atlantique. Cependant, toute pacifique qu'elle est, elle a de hautes & grosses vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces vagues ne se coupent point en Mer, & sont par conséquent peu dangereuses, excepté sur les rivages, qu'elles battent assez, pour y rendre la descente fort difficile (84).

Meilleure route dans cette Mer.

La meilleure route des deux Vaisseaux Anglois, sur cette Mer, fut du côté de la Ligne, jusqu'au vingt-quatriéme degré de latitude Méridionale, où ils suivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays étant fort haute, ils se tinrent à douze ou quinze lieues de terre, pour se dérobber à la vûe des Espagnols qui l'habitent. Dampier observe que cette hauteur excessive des Montagnes, qui se nomment Andes, ou Sierra Nuevada des Andes, est peut-être cause qu'il ne se jette aucune grande Riviere dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en si petit nombre, qu'il faut quelquefois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en découvrir une sur le rivage. Les plus proches sont à trente & quarante lieues les unes des autres, & ne sont pas d'ailleurs assez profondes pour être jamais navigables. Elles tarissent même dans quelques saisons. Telle est celle d'Islo,

Rareté des Rivieres sur les Côtes de la Mer du Sud.

homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient, dans cette coche, autour de la tête de la hache, ils s'en servent comme d'un manche. *Ibid*, page 95.

(82) Pages 93 & 94. *Voyez*, dans la Relation de Wood's Rogers, une autre Histoire de même nature.

(83) Le Capitaine Cook prit dans l'Isle une Maladie, dont il mourut.

(84) Page 102.

DAMPIER. 1684.

qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, jusqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui disparoît entiérement vers la fin de Septembre (85).

Les Avanturiers se rendent à l'Isle Lobos.

Un Vaisseau chargé de bois de charpente, qui alloit de Guaiaquil à Lima, étant tombé entre les mains des Anglois, à neuf degrés quarante minutes de latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déja informé, sur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroi du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de se précautionner contre leurs insultes. Ils prirent aussi-tôt la route de Lobos, Isle située, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur à terre avec un Astrolabe, à six degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale. On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la distinguer d'une autre Isle, qui n'en est pas éloignée, & qu'on appelle Lobos de la Terre, parce qu'elle est plus proche de la Côte. La premiere, où les deux Vaisseaux mouillerent avec leur Prise, le 9 de Mai, est composée de deux parties, d'un millé de circuit chacune, hautes, & séparées par un petit Canal qui ne peut recevoir de Barques. Le côté du Nord offre divers Rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le carénage. Le reste de la Côte n'est composé que de Rochers, à petites pentes; & l'intérieur de l'Isle est moitié sable & moitié pierre. Aussi le terroir est-il d'une extrême stérilité, sans eau douce, sans arbres, sans la moindre apparence de verdure, & sans Animaux terrestres. Mais il s'y trouve quantité d'Oiseaux de Mer, surtout des Boubies, des Pingouins, & de petits Oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit. Cette derniere espece est un assez bon aliment. Dampier n'en a jamais vû qu'à Lobos & dans l'Isle Fernandez.

Sa Description.

Dessein des Anglois sur Truxillo.

Le dessein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-Ferme, dont Lobos n'est qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelque entreprise sur une des meilleures Villes de la Côte; telles que Guaiaquil, Zana ou Truxillo. Ils se déterminerent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignorassent point les difficultés qu'ils avoient à surmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. Guanchaquo, Port le plus proche de la Place, dont il est à six milles, leur étoit représenté, par leurs Prisonniers, comme un lieu peu commode pour les descentes. Les Pêcheurs mêmes, qui l'habitent, ont besoin de trois ou quatre jours pour en sortir. Cependant on fit la revûe des Equipages, qui composoient, outre les Malades, cent huit hommes capables de service, & l'on se préparoit à faire voile; lorsque l'arrivée de trois Bâtimens Espagnols, dont on se saisit avec peu de résistance, fit changer cette résolution. On apprit, des Prisonniers, que les Habitans de Truxillo avoient déja pris les armes, & qu'ils bâtissoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui sembloit annoncer d'autres sujets de crainte, fit penser les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Prises. Le vent étoit Sud-Quart-d'Est, comme il est ordinairement dans cette Mer. Ils leverent l'ancre le 15, pour faire route au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, dans le dessein de courir la latitude des Isles de Gallapa-

Informations qui les font partir pour les Isles de Gallapagos.

(85) *Ibidem*, page 104.

gos, & de s'éloigner de l'Oueſt, parce que ne ſçachant pas bien la diſtance de ces Iſles, ils n'avoient pas de régle ſûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournerent le Cap à l'Oueſt, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arriverent à la vûe des Iſles de Gallapagos. Vers le ſoir, ils mouillerent à l'Eſt d'une des plus Orientales de ces Iſles, à un mille de la Côte, ſur un fond clair & ſabloneux.

Dampier. 1684.

Deſcription de ces Iſles.

Les Iſles, qui ont reçu des Eſpagnols le nom de Gallapagos, ſont ſituées, les unes ſous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une aſſez grande étendue. La plus Orientale eſt à cent dix lieues de la Terre-Ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de longitude, d'où elles s'étendent à cent ſoixante degrés vers l'Oueſt; & par conſéquent, au calcul de Dampier, leur longitude du Lézard ſeroit d'environ ſoixante degrés du côté de l'Oueſt: mais il eſt perſuadé qu'on ne les éloigne pas aſſez de l'Occident. Les Eſpagnols, qui en ont fait la premiere découverte, prétendent qu'elles ſont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident de la Ligne juſqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont ſept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plûpart ſont plates & unies, mais aſſez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroiſſent ſtériles, ou ne produiſent que des *Dildos*. C'eſt un arbriſſeau verd & fort épineux, qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa groſſeur, depuis le pied juſqu'à la tête, eſt celle de la jambe humaine. Ses picquans ſont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbriſſeau n'eſt propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre ſorte de petits arbres, qu'on a nommés Bortous, & qui ſont de meilleur uſage pour le feu. Dampier ſe ſouvint d'en avoir vû, dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, ſurtout aux Iſles Sambales & dans la Baye de Campêche; mais il ne s'en trouve qu'aux Iſles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Iſles, on eſt ſurpris de rencontrer des Lacs, ou de larges foſſés, qui ſont remplis d'eau Quelques-unes, plus baſſes & plus unies, paroiſſent auſſi plus fertiles, & produiſent du moins pluſieurs ſortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales eſt noir & profond. Auſſi leurs arbres ſont-ils beaucoup plus grands, ſur-tout les Mammets, qui croiſſent dans quelques-unes avec aſſez d'abondance pour compoſer des Bois où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit auſſi des rivieres aſſez larges, & des ruiſſeaux d'un eau fort douce. Les Eſpagnols rendent témoignage qu'en les découvrant pour la premiere fois, ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortues de terre. Le nombre n'en eſt pas diminué. Dampier y vit des Guanos plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & ſi familiers, que dans l'eſpace d'une heure, un homme ſeul peut en aſſommer vingt avec un bâton. Les Tortues de terre y ſuffiroient pour nourrir pendant pluſieurs mois cinq ou ſix cens hommes, ſans aucune autre proviſion. Elles ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & ſi délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puiſſe manger avec plus de plaiſir. Les plus groſſes peſent environ deux cens livres; & quelques-unes

Nombre extraordinaire de Guanos & de Tortues.

Dampier. 1684.

ont le carapace, ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles ressemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Espagnols nomment Hecates. Leur écaille est plus épaisse, que celle des autres Tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici sur les propriétés des Tortues, prétend que celles de Gallapagos s'arrêtent la plus grande partie de l'année dans ces Isles, & qu'ensuite passant la Mer, elles vont pondre sur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en est à plus de cent lieues (86).

L'air des Isles de Gallapagos est assez temperé, pour leur situation. Il est rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent assez froid. Pendant la saison pluvieuse, qui arrive aux mois de Novembre, & qui dure jusqu'à la fin de Janvier, le tems est extrêmement sombre, orageux, & mêlé de tonnerres & d'éclairs. Cette saison est quelquefois précédée, & suivie, de petites pluies rafraîchissantes; mais l'air est toujours clair & serein, pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Isle proprement nommée Gallapagos.

L'Isle, qui s'appelle proprement Gallapagos, & qui communique son nom à toutes les autres, n'est qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle est également pierreuse & stérile, longue de cinq ou six lieues, & large de quatre. On y jetta l'ancre, au Nord de l'Isle, sur seize brasses d'eau. La Côte est d'un accès si difficile, qu'il n'y a de sûreté que dans cet endroit : encore la Rade estelle médiocre, & le fond si escarpé, que si l'ancre lâche une fois prise, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la terre. Pendant la nuit, il est plus à l'Ouest, mais toujours fort doux. Le côté du Nord de l'Isle, a de fort bonne eau, qui tombe comme un torrent, de plusieurs Rochers, dans une Baye sabloneuse. On y trouve un grand nombre de Tortues. La Mer est fort poissonneuse aux environs, & l'on y pêche, surtout, quantité de Goulus. Dampier ayant pris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Astrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (87).

Dessein des Anglois sur Ria-Lexa.

Un Indien, du nombre des Prisonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à Ria-Lexa, & leur offrit de les y conduire. Les lumieres qu'il donna sur la situation & les richesses de cette Place, exciterent aisément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entreprise, dans la résolution néanmoins de toucher à l'Isle des Cocos, où la grande abondance de ces fruits leur promettoit un agréable rafraîchissement.

Leur route, instructive pour les Voyageurs.

On fit route, au Nord, jusqu'à quatre degrés quarante minutes de latitude, où l'on se proposoit de tourner à l'Ouest-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Pilotes consultoient volontiers, parce qu'il avoit déja voyagé dans ces Mers, se souvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Ouest; ensuite, il devint Sud-Sud-Ouest; changemens auxquels on ne s'étoit point attendu. On se flatta d'abord qu'il reviendroit au Sud;

(86) Pages 111 & suivantes. (87) *Ibid.* page 120.

mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Oueſt-Quart-de-Nord, & cette route fut continuée juſqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on déſeſpera de trouver l'Iſle des Cocos; & quand on ſeroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail néceſſaire pour l'inſtruction des Navigateurs (88). » Ceux, dit-il, qui ne connoiſſent point, par expérience, » la nature des vents dans cette Mer, croiroient avec raiſon que nous » pouvions aller à voiles déployées juſqu'à Ria-Lexa. Nous l'eſperions nous- » mêmes : mais nous reconnûmes notre erreur, lorſqu'en approchant de » terre nous eumes le vent directement contraire (89).

Cap Blanco.

Les Anglois n'eurent pas d'ailleurs à ſe plaindre du temps, juſqu'au commencement de Juillet, qu'ils arriverent à la vûe du Cap Blanco, ſur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux Rochers blancs, qui ſe découvrent de loin, & qui ſemblent en faire partie. Mais en approchant, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt, on les prendroit pour deux Vaiſſeaux à la voile; & lorſqu'enſuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mille.

Sa Deſcription.

Ce Cap, qui eſt ſitué à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, paroît une véritable Pointe, d'où regnent juſqu'à la Mer quantité de Rochers eſcarpés. Son ſommet ne laiſſe point d'être plat & uni, dans l'eſpace d'un mille; après quoi baiſſant peu-à-peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbres que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui regne depuis le Nord-Oueſt du Cap juſqu'au Nord-Eſt, l'eſpace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Eſpagnols nomment *Caldera*. Au côté du Nord-Oueſt, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruiſſeau d'excellente eau douce. Le terrain s'y abbaiſſe, & forme une eſpece de ſelle entre deux petites Montagnes. C'eſt un canton extrêmement riche, dont le fond eſt noir & gras, & qui produit des arbres d'une ſinguliere beauté. Le Pays des Bois finit du côté du Nord-Eſt, à la diſtance d'un mille du Vaiſſeau; mais c'eſt pour offrir d'excellens pâturages, diverſifiés par un mêlange de petits Bois moins épais, qui rendent la Perſpective très-agréable. L'herbe y eſt épaiſſe & longue, mais ſi bonne, » que Dampier n'en a jamais vû de meilleure aux Indes Occidentales ». Vers le fond de la Baye, le Pays eſt bas & couvert de Mangles. Enſuite, il s'éleve en Montagnes. Depuis le fond de cette Baye juſqu'au Lac de Nicaraga, ſur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus de quatorze ou quinze lieues (90).

Baye de Caldera.

(88) Il y joint des obſervations, qu'il ne croit pas moins utiles, ſur l'Iſle des Cocos. Elle n'eſt point habitée, mais elle eſt remplie de grands Bois de Cocotiers. Son circuit eſt de ſept ou huit lieues. Elle eſt élevée au milieu, qui eſt ſans arbres, & baſſe près de la Mer. Sa ſituation eſt à cinq degrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers, qui la rendent preſqu'inacceſſible, elle a, du côté du Nord-Eſt, un petit Havre, où les Vaiſſeaux peuvent entrer & mouiller ſûrement; & ce Havre contient un petit ruiſſeau d'eau douce, qui ſe jette dans la Mer. J'en parle, ajoûte Dampier, non-ſeulement ſur le témoignage des Eſpagnols, mais encore ſur celui du Capitaine Eaton, qui ayant relâché dans cette Iſle, m'en a fait le même récit. *Page 121.*

(89) Dampier promet ici d'autres explications dans ſon Chapitre des Vents.

(90) Page 123. L'intervalle eſt rempli de pâturages, quoiqu'il y ait auſſi quelques Montagnes, *ibid.*

DAMPIER. 1684.

Les Anglois sont trompés par quelques Indiens.

Quelques Indiens Espagnols, dont les Anglois se saisirent, & qu'ils amenerent à bord, leur avouerent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, sur l'avis que le Président de Panama leur avoit donné, que l'Espagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoieut de Nicoya, petite Ville de Mulâtres, située sur les bords d'une Riviere du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vers l'Occident; & leur profession étoit de construire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui est également propre à bâtir des Vaisseaux neufs ou à radouber les vieux. On leur demanda qu'elles étoient les richesses du Pays. Ils répondirent que la plûpart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient aussi quantité de Bestiaux; que dans plusieurs endroits voisins de la Mer, il leur croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parce qu'ils étoient obligés de le transporter au Lac de Nicaraga, qui se jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyoient aussi les peaux de leurs Taureaux & de leurs Vaches, pour lesquelles ils rapportoient en échange des marchandises de l'Europe; que la chair des Bestiaux ne leur servoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays si chaud, ils connoissoient peu l'usage du fromage & du beure. Ils ajouterent, à ce récit, que dans une Ferme voisine, les Anglois trouveroient un grand nombre de Taureaux & de Vaches.

Ils se rendent à terre pour tuer des Bestiaux.

Cette information fit assez de plaisir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-temps, d'autre chair que celle des Tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre desquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Espagnols, qui consentit à leur servir de Guide. Ils descendirent au rivage, à une lieue des Vaisseaux; & traînant leur Chaloupe sur le sable, ils marcherent à la suite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de Bestiaux, dans un vaste pâturage, éloigné d'environ deux milles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois proposerent de tuer d'abord trois ou quatre Vaches, & de les porter au Vaisseau. D'autres s'opposerent à cet avis, & jugerent plus à propos de passer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de Bestiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui souhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette résolution, & ne put faire goûter la sienne qu'à douze hommes, qui faisoient la moitié de sa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obstacle de la part des Indiens; & sur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois sanglant*, ou bois de Nicaragua.

Avanture d'onze d'entr'eux.

Une partie du jour suivant se passa, sans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obstinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduisoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa surprise fut extrême, de trouver les onze Avanturiers sur un petit Rocher, à demi mille de terre, & dans l'eau jusqu'aux reins. Ils avoient passé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient sortis pour y faire entrer des Vaches. Tandis qu'ils étoient dispersés, une troupe

d'Indiens

d'Indiens étoit venue fondre sur eux, & ne leur avoit laissé que le temps de se rassembler, pour marcher avec beaucoup de résolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras, avoit été plus grand, que Dampier ne peut le représenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vûe des Vaisseaux; & cette partie du rivage étoit embarrassée de Bois épais, où les Indiens Espagnols pouvoient facilement s'embusquer. La marée n'étoit retournée qu'à demi, lorsqu'ils découvrirent, à quelque distance de terre, un Rocher qui commençoit à se faire voir sur l'eau. Ils le regarderent comme un Fort, dans lequel ils pourroient faire une bonne défense, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux sonda le gué. Ils le passerent tous, après lui; & s'étant postés avantageusement sur le Rocher, ils y demeurerent jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir, & lorsque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Espagnols. Dampier observe qu'elle monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les brossailles, derriere lesquelles ils se tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fusils & des picques: mais les Espagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particuliérement dans les embuscades. La vûe d'une Chaloupe, remplie de Guerriers, qui s'avançoient sans aucune marque de crainte, leur fit chercher aussi-tôt leur salut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons sans avoir ressenti d'autre mal que la faim (91).

DAMPIER. 1684. Comment ils se défendent au milieu de l'eau.

Dampier remarque, à l'occasion des lances Espagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il est droit, dur, pésant, & de si bon usage, que les Flibustiers s'en procurent à toute sorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fusil. La plûpart ont toujours, en réserve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne se servent que dans les occasions importantes. Aussi les Anglois des deux Vaisseaux en couperent-ils un grand nombre. Dampier ne connoît pas d'autre Pays, qui produise le même bois, dans la Mer du Sud.

Bois excellent pour les lances.

Après la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de son Vaisseau s'étoit accordé à lui donner, pour successeur, Edouard David, qui avoit tenu jusqu'alors le premier rang après lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent, qui étoit au Nord, y porta les deux Vaisseaux & les Prises, dans l'espace de trois jours.

Edouard David succéde au Capitaine Cook.

Ria-Lexa, nommé aussi *Rialejo*, est le Pays le plus remarquable de cette Côte, par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment Volcano vejo, ou le vieux Volcan. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le Cap au Nord-Est, & ranger de fort près la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Ouest, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parce que l'entrée est impossible avec les vents de terre. Le Volcan n'est pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans

Approches de Ria-Lexa, ou Rialejo.

(91) *Ibid.* pages 128 & précédentes.

DAMPIER. 1684.

compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois de flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Isle plate & basse, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Isle ont leur Canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant, à la Pointe de l'Isle, vers le Nord-Ouest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Après avoir passé cet écueil, il faut côtoyer l'Isle de fort près, pour éviter une Pointe basse & sablonneuse, qui s'étend jusqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les Courans y sont si forts qu'il n'y a jamais de sûreté pour les Vaisseaux. Le Havre contiendroit facilement jusqu'à deux cens voiles. Le mouillage est près de la terre, sur un fond de sable clair & dur, à sept ou huit brasses d'eau.

Ville de ce nom.

La Ville de Ria-Lexa en est à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux Anses, ou deux petites entrées, qui baissent du même côté. La plus Occidentale descend derriere la Place, & l'autre conduit jusqu'au pied des murs; mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de Mangles rouges, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux. Un demi mille au-dessous de la Place, les Espagnols avoient élevé un bon Parapet, sur les bords de l'Anse Orientale. L'Anse Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Les Anglois abandonnent leurs desseins sur cette Ville.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois; & se trouvant à sept ou huit milles de terre, ils étoient résolus de prendre le temps de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Est, qu'ils essuyerent vers le soir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien disposés, arrêterent tout d'un coup leur résolution. Ils eurent le temps d'observer la situation de l'Isle, qui est à douze degrés dix minutes de latitude du Nord, & d'y visiter une belle source d'eau douce; mais ils prirent aussi-tôt la route du Golfe d'Amapalla, dans le dessein d'y carener leurs Vaisseaux.

Golfe d'Amapalla.

Ce Golfe est un grand bras de Mer, qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à son entrée du côté Méridional, la Pointe de *Casivina*, & le Mont Saint-Michel, au Nord-Ouest; deux objets également remarquables. Casivina est à douze degrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Isle du côté de la Mer, parce que les Terres en sont fort basses. Le Mont Saint-Michel est une fort haute Montagne, mais peu escarpée. Les Terres qui l'environnent, au Sud-Est, sont basses & unies pendant plus d'un mille; & c'est à ces Terres basses que commence le Golfe d'Amapalla.

Isles de Mangera & d'Amapalla.

On rencontre, à l'entrée, deux Isles assez considérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus Méridionale se nomme Mangera, & l'autre Amapalla.

Leur Description.

Mangera est ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers, avec une petite Baye sablonneuse du côté du Nord-Est. La terre en est noire, peu profonde, & mêlée

de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on se rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Isle d'Amapalla est plus grande; mais son terroir est à peu près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'autre à l'Orient. La derniere, qui n'est pas à plus d'un mille de la Mer, est bâtie au sommet d'une Montagne; & le chemin par lequel on y monte est si difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendroit l'accès à coups de pierres, contre de nombreuses troupes. On découvre une fort belle Eglise au milieu de la Ville: sur quoi Dampier observe que dans toutes les Villes Indiennes, qui sont sous la domination des Espagnols, les Images, & les Statues des Eglises sont vêtues à l'Indienne; au lieu que dans les Villes, où les Espagnols font le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'Espagnole. La Rade de l'Isle est à l'Orient, vis-à-vis d'une terre basse. Un peu plus loin, on peut mouiller aussi fort près de terre, au Nord-Est. C'est le lieu que les Espagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment Port de Martin-Lopez. Le Golfe a plusieurs autres Isles, mais plus basses & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au-delà; quoiqu'il y ait si peu d'eau dans cet espace, qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y pénétrer.

Hardiesse du Capitaine David.

Le 26 de Juillet, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer vers les Isles, dans l'espérance de faire quelques Prisonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le soir à Mangera, mais sans sçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il apperçut, dans la Baye, un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déja découvert les deux Vaisseaux; & sur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Espagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais, à la vûe des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville, où ils répandirent l'allarme. David trouva un petit chemin, dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduisit bientôt aux premieres Maisons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de se retirer dans les Bois. Il ne trouva, dans la Ville, qu'un Religieux Espagnol, qui n'avoit pû fuir, & deux jeunes Indiens, qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit proposé que d'enlever quelques Insulaires, il reprit le chemin de la Mer avec ses trois Prisonniers; & les faisant servir de Pilotes pour le conduire à l'Isle d'Amapalla, il y arriva heureusement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas espérer un butin considérable dans les deux Isles. Ces Indiens sont pauvres & ne vivent que de leurs Plantations de Maïz. Ils reconnoissent l'autorité du Gouverneur de Saint-Michel, Ville située au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parce qu'ils n'ont rien dont ils puissent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-seulement le seul Prêtre, qui servît les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le seul Blanc qu'il y eût dans toutes les Isles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un seul de tous les Indiens, qui sçût la Langue Espagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Registres & les Livres de Compte, en qualité de Secrétaire des deux principales Isles. Le Casica, ou le Chef des Indiens, ne sçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

Il trouve Mangera sans Habitans.

David n'en étoit pas moins résolu de pénétrer dans l'Isle d'Amapalla. Il

DAMPIER. 1684.

laissa trois ou quatre hommes pour garder ses Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec ses Guides. On a fait observer que le chemin en est fort escarpé. Les Indiens se firent voir au sommet de la Montagne; & le Secrétaire, qui paroissoit les commander, voyant approcher David à la tête de ses gens, lui demanda, en Espagnol, d'une voix assez forte pour se faire entendre au bas de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit. Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Basque, & qu'il avoit commission du Roi d'Espagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener ses Vaisseaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du secours aux Indiens de l'Isle. Cette réponse parut de si bonne foi, qu'après quelques momens de consultation, le Secrétaire assura les Anglois qu'il les voyoit avec joye, & qu'il avoit beaucoup de respect pour tous les Espagnols, surtout pour les Basques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (92). Ensuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, suivi de tous ses gens, grimpa aussitôt sur la Montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Casica & le Secrétaire l'embrasserent; & ses gens furent traités, des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les salutations, ils prirent tous le chemin de l'Eglise? C'est le lieu, remarque Dampier, » où se font » non-seulement leurs assemblées publiques, mais leurs jeux mêmes & leurs » divertissemens. De-là vient que dans les Eglises des Villes Indiennes, » on voit des Masques de toute sorte de formes, & d'autres ornemens » bizarres pour les deux sexes, avec quantité d'instrumens de Musique (93). » Leurs Fêtes se célébrent la nuit. Elles consistent à danser & à chanter, » sous des habillemens antiques, en joignant, à leurs danses & à leurs chants, » diverses postures par lesquelles ils croyent représenter aussi les usages de » leurs Ancêtres. Si la Lune donne beaucoup de lumiere, ils allument peu » de flambeaux; mais, dans les nuits sombres, l'Eglise est fort illuminée (94). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, sous la domination des Espagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de tristesse; & quelque chose, qu'il nomme *Dolent*, dans leurs Chansons & leur Musique. En un mot, leur joye lui a paru forcée. Il ne décide pas si c'est leur caractere, ou si c'est un effet de leur esclavage. Mais, il est porté à croire, qu'ils ne font ces assemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'est-à-dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, sçachent peu ce que c'est que d'être libres, & ne se souviennent pas de l'avoir été, il lui semble que la triste condition, à laquelle ils ont été réduits par les Espagnols, fait sur eux une profonde impression, qui augmente lorsqu'ils entendent parler, ou qu'ils se représentent l'image, de leur ancienne liberté (95).

Comment il se fait conduire à l'Isle d'Amapalla.

Sa réponse aux Indiens.

Il les trompe.

Fêtes de ces Insulaires, accompagnées de tristesse.

(92) Page 137.

(93) Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoûtant que le Secrétaire n'aimoit pas beaucoup les Espagnols, & qu'il avoit persuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur laissoit rien à craindre, en leur disant que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Espagnols mêmes, qui les traitoient en Esclaves. *Ibid.*

(94) Page 138.

(95) *Ibidem.*

Le dessein de David, en se laissant conduire à l'Eglise, étoit de les y renfermer tous, & de composer ensuite avec eux, pour les rafraîchissemens & les secours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vûe, lui avoit promis de les engager dans ses intérêts, jusqu'à lui donner l'espérance qu'ils pourroient lui prêter main forte, pour attaquer apparemment la Ville Espagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pour quoi les Anglois aimoient mieux devoir ce service à la violence, qu'aux persuasions de la douceur & de l'amitié : mais, avant que tous les Indiens fussent dans l'Eglise, un des gens de David eut l'imprudence d'en pousser quelques-uns, pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent aussi-tôt la fuite; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de Daims. David, surpris d'un changement dont il ignoroit la cause, surtout lorsqu'il se vit seul dans l'Eglise avec le Religieux Espagnol, ne put modérer lui-même son ressentiment. Il fit tirer sur les Fuiards, & dans cette confusion le Secrétaire fut renversé d'un coup mortel. Dampier accuse le Capitaine & ses gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet qu'il n'explique pas mieux, mais qui consistoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

DAMPIER. 1684. Imprudence des Anglois, qui fait manquer leur dessein.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Ecclésiastique engagea les Insulaires à porter toutes sortes de rafraîchissemens aux Equipages. Ils nourrissoient des Bœufs, dans quelques petites Isles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut besoin, & reçut d'autres services de ces timides Indiens. Un Parti de François, qui arriva peu de temps après dans les mêmes Isles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-seulement il eut la liberté de s'y rafraîchir; mais, après s'y être arrêté long-temps sans trouble & sans défiance, il fut aidé à faire sa descente, pour se rendre, par terre, à la Riviere qui se jette dans la Mer du Nord, près du Cap Gratia-Dios. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans lesquelles ils arriverent heureument à la Mer du Nord. Les Avanturiers connoissoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti d'Anglois, qui avoit remonté la même Riviere jusqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit descendu, pour marcher vers une Ville qui se nomme Ségovie : mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Riviere, qui étant coupée par plusieurs cataractes, le mettoit dans la nécessité de hâler souvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du Passage. Dampier apprit ces circonstances de plusieurs personnes, qui étoient de l'expéditon (96).

Passage d'un parti François, de la Mer du Sud, dans celle du Nord.

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaisseaux Anglois rompirent leur société; & Dampier, fidéle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils essuyerent chaque jour quelque orage; surtout de ces terribles grains, qui sont fort communs, sur cette Côte, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouverent le beau temps à la hauteur du Cap Saint François, c'est-à-dire, à dix degrés de latitude Septentrionale. Ce Cap est revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus basse, qu'on prendroit pour le Cap

Cap Saint François.

(96) Page 140.

DAMPIER. 1684.

même : mais on est alors au-delà du Cap, & presqu'aussi-tôt on l'apperçoit avec ses trois Pointes. Le Pays est fort élevé, & ses Montagnes paroissent noirs.

Isle de Plata. D'où lui vient son nom.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Isle de Plata, qui reçut ce nom des Espagnols, lorsque le Chevalier Drake, s'étant saisi d'un riche Vaisseau, dont la principale cargaison étoit d'argenterie, y mena sa Prise, pour y faire le partage du butin. Sa longueur est d'environ quatre milles, sur un mille & demi de large. Elle est assez haute, & bordée de Rochers fort escarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le sommet en est plat & le terroir sablonneux. Elle n'a de l'eau que dans un seul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule si lentement des Rochers, qu'il est aisé de la recevoir dans des vases. L'Isle avoit autrefois beaucoup de Chevres ; mais il n'en reste plus, ni d'autres Animaux de Terre. Les seuls Oiseaux, qu'on y voit en grand nombre, sont des Boubies & des Soldats. Le mouillage est à l'Orient, vers le milieu de l'Isle, à deux cables de la Baye sablonneuse, sur un assez bon fond de dix-huit à dix-neuf brasses. La Mer y est fort calme, parce qu'une Pointe de l'Isle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laissent pas d'y regner sans interruption. Dampier place cette Isle à dix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap Saint Laurent, à l'Ouest Sud-Ouest, demi-Quart-d'Ouest.

Sa Description.

Pointe de Sainte Hélene & Pays voisins.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de Sainte Hélene. Cette Pointe est au Sud de l'Isle de Plata, à deux degrés quinze minutes de latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Isle, parce les Terres en sont fort basses. Elle s'avance dans la Mer du côté de l'Ouest, & forme au Nord une assez grande Baye. On trouve, à la distance d'un mille dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de Sainte Hélene. Le Pays qui l'environne est bas & sablonneux, sans arbres, sans herbages & sans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Riviere de Colanche, qui est à quatre lieues, dans le fond de la Baye. A peu de distance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la haute Mer, on voit sortir d'un petit trou une matiere bitumineuse & bouillante, que les Espagnols nomment *Algatrane*. Elle est de la liquidité du Goudron. A force de bouillir, elle prend la consistence de la poix. Aussi sert elle aux mêmes usages, & les Indiens du Pays la recueillent soigneusement dans des cruches. Elle est plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'est alors que les Indiens s'empressent à l'amasser (97). Ils sont Pêcheurs. La plûpart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale subsistance est le Maïz, qu'ils tirent, en échange, des Vaisseaux qui viennent charger l'Algatrane. Le mouillage est fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne se fait pas sentir ; mais l'eau est si profonde, à l'Ouest de la même Pointe, que l'ancre n'y sçauroit mordre. Les Anglois firent une descente, qui n'eut pas le succès qu'ils s'en étoient promis. Ils enleverent une Barque & quelques Indiens, avec lesquels ils reprirent la route de Plata.

Source bitumineuse & bouillante.

(97) Page 145.

David tourna ses espérances vers Manta, qui est à deux ou trois lieues du Cap Saint Laurent vers l'Ouest. C'est un Village d'Indiens, situé sur une éminence, à sept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne s'y proposoient que d'y faire des Prisonniers; car le butin devoit être médiocre dans une habitation composée de quelques misérables édifices, & qui n'a de recommandable, qu'une fort belle Eglise, ornée de quantité d'ouvrages de sculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Espagnols : mais il n'y en restoit plus un; & malgré tous les agrémens de sa situation, le terroir est si sablonneux & si sec, qu'à peine produit-il quelques arbrisseaux. Cependant, entre le Village & la Mer, on trouve une source de fort bonne eau. Assez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne, de la forme d'un pain de sucre, que les Espagnols nomment *Monte Christo*. Elle est au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la distance d'un demi mille du rivage, les Vaisseaux doivent se garder d'un Rocher, d'autant plus dangereux, qu'il est toujours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de Brisans. Un mille au-delà de cet écueil, on trouve six, huit, ou dix brasses d'eau, sur un fond dur & sablonneux, où le mouillage est fort sûr. Depuis Manta jusqu'au Cap Saint Laurent, le Pays est assez élevé, mais fort uni.

Manta. Sa description.

Les Anglois firent leur descente à la pointe du jour, & marcherent aussitôt vers le Village : mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnerent l'allarme à leurs voisins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets, ils ne trouverent, dans des maisons pauvres & désertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirerent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entreprise. Ils apprirent d'elles, que sur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit passé dans les Mers du Sud par l'Isthme de Darien, & venoit dans des Canots, les Gouverneurs Espagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaisseaux & de se défaire de toutes les provisions. C'étoit à cette occasion que depuis moins d'un mois, on avoit fait passer des Indiens dans l'Isle de Plata, pour y détruire les Chevres. Les Anglois y retournerent fort incertains, & s'y arrêterent jusqu'au mois d'Octobre, sans avoir pris aucune résolution.

Précaution des Gouverneurs Espagnols contre les Avanturiers.

Ils étoient prêts à partir comme au hazard, lorsqu'ils y virent arriver un Vaisseau de leur Nation, commandé par le Capitaine Swan. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandises qui convenoient à cette vûe : mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Espagnols & des Indiens, son Equipage, rebuté d'une course inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, sous le commandement du Capitaine Harris, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit donné sa Barque; & conservant toujours l'autorité, il venoit, avec ce renfort pour tenir aussi Conseil dans l'Isle de Plata. La joie fut extrême, entre tant d'Avanturiers réunis. David & Swan s'associerent, avec toutes les formalités établies dans leur profession : mais

Arrivée du Capitaine Swan.

Il s'associe avec David.

DAMPIER. 1684.

ils regretterent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces jointes à celles des deux Vaisseaux & de la Barque, auroient pû composer une redoutable Escadre. Le petit Bâtiment, qu'on avoit pris à Sainte Hélene, reçut ordre d'aller croiser, pendant qu'on équiperoit le Vaisseau de Swan, qui étoit trop embarrassé de sa cargaison pour recevoir ses nouveaux Hôtes. Toutes ses marchandises fines furent étalées sur le tillac & vendues à crédit. Le reste fut jetté dans la Mer.

Le Bâtiment de Sainte Hélene revint, trois jours après, avec une Prise de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Espagnols, qui armoient dix Frégates pour chasser les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton, & fit prendre le parti d'envoyer une Barque jusqu'à Lobos, pour le ramener à toute sorte de conditions.

Ils font voile à Lobos de terre.

Après ces dispositions, les deux Vaisseaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arriverent que le 23 à la Pointe de Sainte Hélene. Le 25, ils croiserent dans la Baye de Guaiaquil. Le 30, ils doublerent le Cap Blanc; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de Payta. La vûe de cette petite Ville Espagnole, dont la description seroit inutile après celle qu'on a lue, dans le Journal d'Anson, tenta les Anglois d'y faire une descente (98). Ils n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres : mais dans le chagrin

Ils brûlent Payta.

Observations de Dampier.

(98) Ils la firent à quatre milles de la Place, du côté du Midi. Dampier est le seul de nos Voyageurs qui parle de Pinta, grande Ville, à quarante milles dans les terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les Marchandises, qui lui viennent de la Mer. Il apprit de quelques Prisonniers Espagnols, qu'elle est dans un Vallon, arrosé par un petit ruisseau, qui se jette dans la Baye de Chirapi, à sept degrés de latitude du Nord : mais, cette Baye est dangereuse & peu fréquentée, parce qu'elle a peu d'eau. Dampier apprit aussi que Payta, qui est un Pays stérile, où il ne pleut jamais, tire tous ses vivres, par une petite riviere d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée Colan, qui en est à deux lieues au Nord-Nord-Est. Il eut la curiosité d'observer les Barques, dont les Indiens de Colan se servent pour aller en Mer, & la description qu'il en donne est d'une singularité qui ne permet pas de la supprimer. » Elles sont composées de plusieurs troncs d'arbres, en maniere de Radeau, & différentes, suivant l'usage auquel on les destine. Si l'on veut s'en servir pour la Pêche, elles ne sont composées que de trois ou quatre troncs de bois leger, de sept à huit pieds de long, placés à côté les uns des autres, attachés » avec des chevilles de bois, ou liés avec » des saules. Ces troncs sont placés de maniere, que ceux du milieu sont plus longs » que ceux des côtés, principalement ceux » de devant, qui vont en diminuant, & » forment une pointe, pour couper mieux » l'eau. On en fait d'autres, qui servent à » voiturer les Marchandises. Leur fond est » de vingt ou trente gros arbres, d'environ vingt, trente, ou quarante pieds de » long, attachés aussi dos à dos. Sur ceux-ci, on en met, en travers, d'autres plus » courts, bien attachés les uns aux autres, » comme ceux de dessous. Ce double rang » de planches, qui fait le fond de l'Edifice, » est d'une largeur considérable. C'est sur » ce fondement qu'on éleve la Barque d'environ dix pieds, avec des rangs de bois, » qu'on place debout, & qui soutiennent » quelquefois plus d'un plancher. Dampier » remarqua que ces planchers sont composés de gros arbres, mis en travers les » uns sur les autres, comme un tas de bois, » avec cette différence qu'ils ne sont pas » près les uns des autres, & qu'étant suspendus par les bouts & par les côtés, le » milieu demeure creux & fait une Chambre : mais il y a, de distance en distance, une poutre qui traverse, pour tenir » le

chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de marchandises, ni même assez de vivres pour y faire un seul repas, ils y mirent le feu en retournant à bord.

Dampier. 1684.

Ils reprirent la route de Lobos, où ils arriverent le quatorziéme jour; mais la ressemblance de Lobos de Terre, avec Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la premiere de ces deux Isles qu'ils mouillerent le soir, au Nord-Est, sur quatorze brasses de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mille, du côté du Nord, une grosse Roche creuse, & un bon Canal, qui n'a pas moins de sept brasses d'eau. Il ne leur offrit que des Pingouins, des Boubies & des Veaux marins, dont les deux Capitaines louerent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à se contenter d'une si mauvaise nourriture. Dampier loue leur politique, parce que rien n'est plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Avanturiers : mais il n'explique point par quel prodige, tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouverent une Lettre que leur Barque y avoit laissée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit passé dans cette Isle, & qu'il y avoit laissé diverses traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit prise. Ils perdirent, avec chagrin, l'espoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faisoient des provisions, telles que l'Isle pouvoit en fournir, ils découvrirent, à trois lieues du rivage, une petite Barque, qu'ils prirent d'abord pour la leur; & cette raison les empêcha de lui donner la chasse. Ils se féliciterent de cette erreur, lorsqu'ils apprirent dans la suite que c'étoit une Barque Espagnole, qui étoit venue pour ob-

Barque Espagnole qui les observe.

» le Radeau plus assujetti. Ce creux, ou cette » chambre, a pour plancher supérieur un » rang de petites perches, qui fait le plancher inférieur d'une autre chambre. On » ne peut entrer, dans chaque chambre, » qu'en passant entre les grosses traverses » des arbres, qui composent les murailles » de cette Maison navale, & par conséquent » en se baissant beaucoup. Les chambres » basses servent de celliers. On y met, avec » le lest, qui est composé de grosses pierres, les vaisseaux où l'on porte l'eau douce, & généralement tout ce qui est à l'épreuve de l'humidité. Une charge si pésante tient le fond de la premiere chambre & la Barque entiere, si enfoncées, » qu'il n'en paroît que deux ou trois pieds » hors de l'eau. La seconde chambre est pour » les Matelots, & pour tout ce qui sert à » leurs usages. Au-dessus de celle-ci sont » les Marchandises, entassées à la hauteur » qu'on veut leur donner, mais ordinairement jusqu'à huit ou dix pieds, & assujetties par des perches placées debout tout » autour. Il y a seulement un petit réduit » par derriere, pour celui qui tient le gouvernail, & un autre devant, pour le » foyer où se fait la cuisine On laisse principalement cet espace, quand on se propose de faire un Voyage de long-cours, » tel que celui de Guaiaquil à Panama, qui » est de cinq ou six cens lieues. Au milieu » est le mât, avec une grande voile. Ces » Barques demandent d'avoir toujours le » vent en pouppe, & ne peuvent aller avec » un vent contraire. Aussi ne sont-elles » bonnes que pour ces Mers, où le vent » est presque toujours le même, ne variant » que d'un point ou deux depuis Lima jusqu'à la Baye de Panama. Si l'on a quelquefois des vents de Nord, on baisse la » voile & l'on abandonne la Barque en attendant qu'il change. Jamais ces Barques » ne peuvent couler à fond. Elles contiennent soixante ou soixante-dix tonneaux, & trois ou quatre hommes suffisent pour les conduire. Comme elles ne » peuvent servir pour le retour, contre le » vent réglé, on les vend au terme, avec les » Marchandises; & les Matelots reviennent » sur quelque Vaisseau. *Ibidem, pages 153 & suivantes.*

DAMPIER. 1684.

ſerver s'ils étoient à Lobos. Ses ordres étoient de ne pas s'approcher trop, dans l'idée que les Anglois ſe trahiroient eux-mêmes en courant auſſi-tôt ſur elle. Mais, s'étant tenus ſi couverts qu'ils ne furent point apperçus, ils en eurent plus de facilité à s'avancer bien-tôt vers l'Iſle de Puna, où l'on ne ſe défioit point qu'ils fuſſent ſi proche.

Leur deſſein ſur Guaiaquil.

Leur deſſein étoit d'attaquer Guaiaquil, avant que de retourner à Plata. Ils mirent à la voile, le 19, vers la Baye du Mementon, qui eſt entre le Cap Blanc au Midi, & la Pointe de Chandi du côté du Nord. A vingt-cinq lieues du Cap Blanc, près du fond de la Baye, on trouve une petite Iſle, nommée Santa Clara, qu'on prendroit à quelque diſtance pour un homme mort, étendu & comme enſeveli, dont le côté Oriental repréſente la tête. Les Bâtimens deſtinés pour la Riviere de Guaiaquil paſſent au Sud, pour éviter les écueils qui ſe trouvent du côté du Nord. Les Eſpagnols racontent qu'un Vaiſſeau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Iſle, & qu'une partie de ſes tréſors fut retirée par un Ingénieur d'Eſpagne, qui vint exprès, avec des ordres particuliers de la Cour pour la pêche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu ſon travail, le Vaiſſeau eſt demeuré dans le même état, c'eſt-à-dire expoſé aux larcins des Indiens, qui en tirent de temps en temps quelque choſe à la dérobbée, & qui en tireroient beaucoup plus, s'ils n'étoient arrêtés par la crainte des Chats de Mer, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye.

Hiſtoire d'un riche Vaiſſeau ſubmergé.

Deſcription des Chats de Mer.

Dampier obſerve que le Chat de Mer reſſemble beaucoup au Merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus groſſe. Sa gueule, qui eſt fort large, eſt armée, des deux côtés, de petits poils ſemblables aux mouſtaches d'un Chat; & de-là lui vient ſon nom. Il a trois nâgeoires, une ſur le dos, & deux aux côtés. Elles ſont compoſées d'une arrête pointue, extrêmement venimeuſe pour ceux qui en ſont piqués. Pluſieurs Eſpagnols, qui ont entrepris de chercher les tréſors du Vaiſſeau abîmé, en ont fait une triſte expérience, les uns par une mort précipitée, les autres par l'engourdiſſement perpétuel de leurs membres. » J'ai connu des Blancs, ajoute Dampier, » qui avoient perdu l'uſage des mains, pour avoir été légerement piqués par » la nâgeoire de ce dangereux Poiſſon. Auſſi n'en prenions-nous jamais ſans » les fouler aux pieds, pour leur ôter l'hameçon de la gueule, dans la crainte d'en être piqués en voulant l'ôter avec les mains. Les plus gros Chats de Mer peſent ſept ou huit livres. Il s'en trouve de la groſſeur du pouce, dont les nâgeoires ne ſont pas moins pernicieuſes. Mais leurs autres arrêtes n'ont rien de redoutable, & leur chair eſt également agréable & ſaine. Ils ſe raſſemblent ordinairement à l'embouchure des Rivieres, où dans les eaux bourbeuſes (99).

Golfe de Guaiaquil.

Iſle de Puna & ſa deſcription.

De l'Iſle de Sainte Claire, on compte ſept lieues, à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'à *Punta d'Arena*, qui eſt la Pointe la plus Occidentale de l'Iſle de *Puna*. Tous les Vaiſſeaux, qui vont à la Riviere de Guaiaquil, y mouillent, & ſont obligés d'y prendre un Pilote, pour les conduire au travers des écueils. L'Iſle de Puna eſt aſſez grande, mais elle eſt baſſe & plate. Sa longueur eſt d'environ douze lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa largeur de qua-

(99) *Ibidem*, page 161.

tre ou cinq. Les marés y sont violentes; mais elles coulent par un si grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laissent, de tous côtés, des sables dangereux. L'Isle n'a qu'une Ville d'Indiens, située au Midi, sur le rivage, à sept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte aussi le nom de Puna. Tous les Habitans sont Matelots, & les seuls Pilotes de cette Mer, surtout pour la Riviere de Guaiaquil. Ils sont forcés, par les Espagnols, de faire bonne garde lorsqu'il arrive des Vaisseaux à Punta d'Arena, & leur Poste d'observation est une autre Pointe de Terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à Cheval. De cette Pointe, jusqu'à Punta d'Arena, la distance est de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de Mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troisiéme, qui est gardée aussi dans les occasions pressantes, mais où l'on ne peut passer que dans un Canot. Le milieu de l'Isle n'offre que des pâturages; & quelques Bois, dont la plûpart des arbres sont inconnus aux Voyageurs. Celui que les Habitans nomment Palmeto est une espece de Palmier, de la grosseur du Frêne, & de trente pieds de hauteur, dont le tronc est fort droit, sans feuilles & sans branches, excepté vers le sommet, qui en a plusieurs petites, les unes grosses de la moitié du poignet, les autres de la grosseur du doigt. Elles ont trois ou quatre pieds de long, sans aucun nœud. Chacune de ces branches pousse une feuille, à peu près de la largeur d'un grand éventail, & toute pliée en naissant, comme un éventail fermé, mais qui s'ouvre à mesure qu'elle croît, & qui devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée, du côté de la queue, par de petites côtes qui se changent en feuilles, mais plus petites & plus déliées que celle qui les soutient. Dans les espaces vuides, où ces arbres croissent, les Insulaires ont des Plantations de Maïz, de Yams & de Patates. La Ville de Puna est composée d'environ vingt maisons & d'une petite Eglise. Ces Edifices sont élevés sur des pilotis, à dix ou douze pieds de terre, & l'on y monte en dehors par des échelles. Ils ne sont couverts que de feuilles de Palmeto, mais les chambres sont revêtues de bonnes planches (1).

Description du Palmeto.

Ville de Puna.

Le mouillage de l'Isle est devant la Ville même, où l'on trouve cinq brasses d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De sept lieues, qu'on compte de-là jusqu'à Guaiaquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Riviere, qui n'a pas moins de deux milles de large. Son Canal est assez droit: mais les deux côtés sont si bas & si marécageux, que les descentes y sont impossibles. A quatre milles de Guaiaquil, on rencontre une petite Isle, qui divise la Riviere en deux beaux Canaux, où les Vaisseaux peuvent monter & descendre. Le plus large est celui du Sud-Ouest; mais l'autre n'est pas moins profond, quoique resserré par quantité d'arbrisseaux, qui s'étendent des deux rives. L'Isle a plus d'un mille de long. De son extrêmité jusqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & presqu'autant d'un côté de la Riviere à l'autre. Les Vaisseaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand espace; mais Dampier répete que la meilleure Rade est devant la Ville de

Approches de Guaiaquil.

(1) Page 162 & 163.

DAMPIER. 1684.

l'Isle. Celle de Guaiaquil fait face à l'Isle. Elle est bâtie sur la Riviere, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant est du côté de la Riviere, qui inonde souvent la basse Ville. Elle est défendue par deux Forts, l'un dans la Plaine & l'autre sur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salse-pareille, des Draps de Quito, & diverses petites denrées.

Comment les Avanturiers conduisent leur dessein.

Comme c'étoit au pillage de cette Place que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laisserent leurs Vaisseaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'étant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils se rendirent, le jour d'après, à l'Isle de Sainte Claire. De-là, ils envoyerent deux Canots, la nuit suivante, à Punta d'Arena, sous prétexte d'y prendre des Moules, des Huitres & des Petoncles, qui sont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de se cacher dans une Anse, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna. Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile aux Avanturiers de l'enlever sans bruit, & de se rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent le même sort. A la marée suivante, ils prirent une petite Barque, chargée de draps, qui étoit partie de Guaiaquil pour Lima, sur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être suivie de trois autres Barques, chargées de Négres. Cette nouvelle les détermina sur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit restée à Sainte Claire avec la plus grande partie de leur troupe, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reste des Canots. On prit le parti de la laisser devant Puna, sous une Garde de cinq hommes bien armés, qui suffisoient pour contenir les Prisonniers, avec ordre de ne pas quitter ce Poste jusqu'au lendemain à huit heures, parce qu'on se flattoit d'être alors en possession de Guaiaquil. Le reste de cette expédition, dont le succès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ses Associés, deviendroit mois intéressant dans d'autres termes que les siens.

Ils prennent une Barque, dont ils reçoivent des informations.

Récit de l'Expédition.

» Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes » pas fait deux milles, qu'ayant rencontré une des trois Barques chargées » de Négres, nous la prîmes sans résistance. Le Patron nous dit que les deux » autres partiroient de Guaiaquil, par la prochaine marée. Nous coupâmes » le grand mat de sa Barque & la laissâmes à l'ancre. Comme nous avions » alors pleine marée, nous continuâmes de ramer en diligence, dans l'es» poir d'arriver à la Ville avant la fin du flux: mais nous trouvâmes qu'il » y avoit plus loin que nous ne nous l'étions imaginé; ou plutôt, que nos » Canots, trop pleins de monde, n'alloient pas, à beaucoup près, aussi » vîte que nous l'aurions souhaité. Le jour vint. Nous étions encore à deux » lieues de la Place; & suivant notre compte, il ne nous restoit que deux » heures de marée. Notre Capitaine proposa, au Pilote Indien, de nous me» ner dans quelque Anse, où nous pussions nous tenir cachés tout le jour. » Il fut obéi, & nous dépêchâmes un Canot à notre Barque, du côté de » Puna, pour recommander à nos cinq hommes de ne pas remuer, & d'é» viter toute occasion de faire feu jusqu'au lendemain. Mais le Canot arriva » trop tard, pour révoquer les premiers ordres. Les deux Barques, chargées

» de Négres, étoient parties de la Ville sur la fin de la marée du soir ; & » pendant le flux, elles s'étoient tenues à l'ancre, fort près de la Côte. Com- » me nous passions de l'autre côté, nous les manquâmes, & nous n'en fû- » mes, ni vûs, ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'ayant levé l'an- » cre, elles continuerent leur route vers Puna. Les cinq hommes de notre » Barque les voyant venir à eux, toutes deux pleines de monde, se figure- » rent que nous avions été défaits, & que les Barques chargées, de Troupes » Espagnoles, avoient été détachées pour surprendre nos Vaisseaux. Dans » cette idée, ils tirerent trois coups de canon sur les deux Barques, lors- » qu'elles étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Elles mouillerent aussi- » tôt ; & les Maîtres, sautant dans leurs Canots, s'efforcerent de gagner la » terre à toutes rames. Ces trois coups de canon nous jetterent dans un grand » désordre. La plûpart de nos gens, persuadés qu'ils avoient été entendus » à Guaiaquil, jugerent qu'il étoit désormais inutile de demeurer dans l'An- » se, & qu'il falloit avancer vers la Place ou retourner à nos Vaisseaux. La » marée n'étant alors qu'au quart de son cours, il nous étoit impossible de » monter, quand nous aurions voulu l'entreprendre. David déclara qu'il étoit » résolu de descendre à terre, pour marcher droit à Guaiaquil, & qu'il ne » demandoit que quarante hommes, qui voulussent le suivre ; & sans per- » dre le temps à raisonner, il descendit en effet, au travers des Mangles, » qui couvroient ces lieux marécageux. Ceux, qui furent animés par son » exemple, sauterent sur la rive après lui, au nombre d'environ cinquante : & » Swan demeura tranquille dans l'Anse, avec le reste de la troupe. David & » ses Compagnons furent absens l'espace de quatre heures, & revinrent » mouillés, harassés, sans avoir pu trouver de passage pour se dégager des » Mangles. Ils avoient été si loin, qu'ils avoient perdu l'espérance de pou- » voir revenir sur leurs pas, dans cette variété infinie de détours.

» Aussi-tôt qu'il fut arrivé, nous nous déterminâmes à nous avancer vers » la Ville avec la premiere marée, résolus d'abandonner nottre entreprise & » de retourner à Puna, si les Habitans avoient déja pris l'allarme. Au pre- » mier flot, nous recommençâmes à ramer ; & passant près de l'Isle, nous » prîmes le Canal le plus étroit, qui est celui du Nord-Est. Les troncs d'ar- » bres & les branches, qui le resserrent, nous y firent trouver tant de dan- » gers, que dans l'obscurité de la nuit, temps que les Avanturiers choisis- » sent toujours pour leurs entreprises, un de nos Canots, qui heurta contre » un tronc, auroit été renversé, s'il n'eût été promptement secouru. A » peine fumes-nous au bout de l'Isle, qu'on nous tira un coup de mous- » quet au travers des brossailles. La Ville étoit alors devant nous, & les » ténébres n'étoient pas si épaisses que nous ne pussions la découvrir. Mais » le coup ne fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes illuminée de flambeaux. » C'étoit assez pour nous faire connoître que le coup de mousquet étoit » un signal, & que nous avions été découverts. Cependant plusieurs d'entre » nous assurerent que le jour suivant étoit un jour de Fête, & que ces il- » luminations n'étoient que des feux d'artifice, d'usage ordinaire parmi les » Espagnols.

» Nous avançâmes un peu plus loin, & nous trouvâmes une Terre fer- » me, qui n'étoit plus embarrassée de Mangles. David descendit, avec les

DAMPIER, 1684.

» gens de son Canot. Swan & la plûpart des siens, condamnoient encore » le dessein d'attaquer une Ville, qui paroissoit en allarme : mais on leur » fit tant de honte de cet excès de prudence, qu'ils descendirent aussi. » L'endroit de la descente n'étoit qu'à deux milles de la Ville. Mais, au » lieu de Mangles, on y trouva bien-tôt des Bois si forts, qu'il parut im- » possible d'y marcher pendant la nuit. On fit alte, pour attendre le jour. » Nous avions, avec nous, deux Pilotes Indiens, dont l'un, ayant été mal- » traité d'un Gentilhomme de Guaiaquil, nous avoit offert volontairement » ses services, pour trouver l'occasion de se vanger. Aussi le trouvâmes- » nous fidéle. L'autre ne paroissoit pas moins bien disposé. Il étoit conduit » par un de nos gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur pour aller à la Ville, » & qui reprochoit même aux autres de manquer de courage. Cependant, » ce faux Brave, comme il en a fait l'aveu depuis, coupa secrettement la » corde, qui lui servoit à retenir le guide; & le laissant fuir du côté de la » Ville, sans faire un pas pour le suivre, il s'écria seulement que le Pilote » s'étoit sauvé. Toute la troupe se mit en mouvement pour le chercher; » mais les peines qu'on se donna furent inutiles. Notre consternation fut » alors extrême, de nous trouver dans les ténébres, & comme perdus au » milieu des Bois. Ainsi, notre entreprise étant échouée sans ressource, » personne ne parla d'aller plus loin. Nous attendîmes le jour; & lorsqu'il » eut commencé à luire, nous gagnâmes, à force de rames, le milieu de » la Riviere, d'où nous vîmes la Ville à découvert. Les Habitans, qui ne » purent manquer de nous appercevoir, ne tirerent pas sur nous, & nous » nous retirâmes sans avoir fait feu sur eux (2).

Crainte des Espagnols de Guaiaquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Espagnols, puisque les Avanturiers, qui ne pouvoient descendre la Riviere qu'avec la marée du soir, leur donnerent le temps, non-seulement de tirer, mais de les attaquer sur Terre, dans une Ferme où ils descendirent pour attendre la marée, & où ils tuerent même quelques Bestiaux. En retournant à Puna, ils retrouverent à l'ancre les trois Barques de Négres, dont ils n'eurent pas de peine à se saisir. Elles contenoient mille jeunes Négres, de l'un & de l'autre sexe, dont ils ne conserverent que douze ou quinze des plus vigoureux. Dampier, s'abandonnant ici à son imagination, prétend que sa troupe n'eut jamais une plus belle occasion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille Négres, à Sainte Marie, dans l'Isthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il assure que cette entreprise étoit d'autant plus aisée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec sa propre troupe, avoit chassé les Espagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haissoient mortellement, étoient au contraire amis zélés des Anglois, & prêts à les seconder de toutes leurs forces. » Nous avions, continue » Dampier, la Riviere de Sainte Marie pour carener nos Vaisseaux. Nous » en pouvions fortifier si bien l'embouchure, que tous les Espagnols du » Pérou n'auroient pas été capables d'y entrer malgré nous. S'ils avoient

Fortune que Dampier regrete d'avoir manqué.

(2) *Ibid.* pages 170 & précédentes.

» amené des Vaisseaux de guerre, pour nous y enfermer, nous aurions pû » tirer des vivres d'un Pays de grande étendue, & de quantité de Nations » Indiennes. Mais notre plus grand avantage étoit du côté des Mers du » Nord, qui nous favorisoient, & par lesquelles nous aurions pû faire » venir des troupes & des munitions. Plusieurs milliers d'Avanturiers se» roient venus nous joindre, de la Jamaïque, & principalement des Isles » Françoises. En un mot, nous aurions été secourus de tout ce qui n'étoit » point Espagnol, dans les Indes Occidentales, & nous serions aujourd'hui » maîtres, non-seulement des Mines les plus riches de l'Amérique, mais » encore de toute la Côte jusqu'à Quito. Qui sçait même si nous n'aurions » pas poussé plus loin nos Conquêtes (3)? On ne s'est arrêté à faire ici parler Dampier, que pour avoir occasion de remarquer que l'Auteur du Journal de M. Anson n'est pas le seul Anglois, qui ait pris plaisir à se repaître de ces beaux songes (*).

Les Avanturiers cherchent des Rivieres désertes.

Les Vaisseaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, jusqu'à Punta d'Arena, ils retournerent encore à Plata, dans l'espérance d'y trouver le Capitaine Eaton: mais, après y avoir cherché en vain ses traces, ils penserent à reconnoître qnelque Riviere où les Espagnols n'eussent aucun Commerce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens, qui leur étoient nécessaires dans leurs descentes. Le 23 de Décembre, ils firent voile vers le Cap de Passao, qu'ils doublerent dès le lendemain. Ce Cap, qui est à dix degrés huit minutes de latitude Méridionale, s'avance dans la Mer en forme de Pointe, haute & ronde, & paroît divisé par le milieu. Il est nud, près de la Mer; mais plus loin, & des deux côtés, il est couvert d'arbres. Entre le Cap de Passao & le Cap de Saint François, la Côte est remplie de petites Pointes, dans l'intervalle desquelles on trouve autant de petites Bayes sablonneuses. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables de les conduire dans toutes les Rivieres Espagnoles, mais qui connoissoient peu celles dont les Vaisseaux de cette Nation n'approchent jamais. Ils sçavoient néanmoins qu'il s'en trouve plusieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs, ils ne pouvoient ignorer que depuis la Ligne jusqu'au Golfe de Saint-Michel, les Indiens, qui habitent toute cette Côte, ne sont pas sous la dépendance de l'Espagne, & qu'il y a seulement, près de l'Isle Gallo, deux Rivieres où les Espagnols se sont établis, pour y chercher l'or dont on croit que le sable est mêlé. Dans la difficulté de se conduire, ils eurent recours à quelques Livres qui s'étoient trouvés dans leurs Prises, & l'expérience leur apprit qu'ils n'avoient pu choisir de meilleurs guides. Ils se fixerent à la Riviere de Saint Jago, parce qu'elle n'est point éloignée de Gallo, où les Livres Espagnols leur promettoient une Rade sûre. Entre le Cap Saint-François & cette Isle, ils apperçurent plusieurs grandes Rivieres, que cette raison leur fit négliger. Enfin, ils arriverent, le 26, devant celle de Saint-Jago, qui est située presqu'à deux degrés au Nord de la Ligne. Elle est large & navigable, pendant l'espace de quelques lieues; ensuite, se partageant en deux bras, elle forme quatre grandes Isles. Le plus large de ces deux Canaux est celui du Sud-Ouest; mais ils sont tous deux fort pro-

Cap de Passao.

Lumieres qu'ils tirent de quelques Livres Espagnols.

Ils arrivent à la Riviere de Saint Jago.

(3) Page 171. (*) Voyez sa Relation, ci-dessus, p. 115.

DAMPIER. 1684.

fonds, & l'entrée du plus étroit est si remplie de sables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la basse marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Riviere sort des riches Montagnes de Quito. Elle traverse un des meilleurs Pays du Monde, surtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui est noire & profonde, porte des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les especes qui croissent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui causerent de l'admiration (4).

Description d'une espece de Cotonier.

Il prend l'un pour une espece de Cotonier, dont il distingue deux sortes; l'une rouge, & l'autre blanche. Le Cotonier blanc est plus gros & plus grand que nos Chênes. Il a le corps droit, sans nœuds & sans branches, jusqu'à la tête, où il jette, comme le Chêne, plusieurs grosses branches. Son écorce est unie & de couleur grise. Ses feuilles ont la largeur de celles du Prunier. Elles sont dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un Coton très fin, qu'on appelle Coton de soie, & qui, dans sa maturité, leur donne l'apparence d'un Pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parce que la terre en étoit alors couverte. Il n'est pas si fort, ni si long, que celui qui croît, dans les Plantations, sur les petits Cotoniers. Aussi les Indiens en font-ils peu d'usage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril : mais, pendant que les vieilles tombent, il en pousse de nouvelles, & dans l'espace d'une semaine, il reprend ce que Dampier appelle une robbe neuve (5). Le Cotonier rouge lui ressemble, mais il n'est pas tout-à-fait si gros; il ne porte point de Coton, & son bois est un peu plus dur: cependant, ils sont tous deux doux, spongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à sec & godronés souvent; sans quoi les vers & l'eau les détruisent bientôt. Ces arbres sont les plus gros, que Dampier connoisse aux Indes Occidentales; comme l'arbre a Chou en est le plus haut. Il en donne aussi la description.

Arbre à Chou de la Riviere de Saint Jago.

Son tronc n'est pas d'une extrême grosseur, mais il est fort droit. La plûpart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & plusieurs ne sont pas plus grosses que le bras. Elles sont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles poussent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croissent si réguliérement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une seule feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit sort au milieu des branches, depuis le sommet de l'arbre. Il est enveloppé dans plusieurs jeunes feuilles, qui s'étendent à mesure que les vieilles tombent. Dans sa maturité, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'est pas plus blanc. Dampier compare sa douceur à celle d'une noix, lorsqu'on la mange crue; mais il le trouve également sain & délicieux, lorsqu'il est cuit. Outre ce fruit, on voit croître, entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout desquels pend une petite graine dure & ronde, de la grosseur d'une cerise,

(4) *Ibidem*, pages 177 & suivantes. (5) Page 178.

qui

qui sert à nourrir les Porcs. De-là vient que les Espagnols imposent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc est environné, du haut en bas, d'une espece de viroles, à demi pied les unes des autres. L'écorce en est mince & cassante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point sur l'arbre, pour cueillir le fruit; parce qu'il meurt aussi-tôt qu'il a perdu sa tête. Mais, comme on fait beaucoup d'usage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre maniere de faire tomber le choux, que de couper le tronc. Il suffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres comme l'ornement des Bois, par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-dessus de toutes les autres.

Comment le fruit se cueille.

Les Espagnols ont fait peu de découvertes, sur la Riviere de Saint Jago, & sur toutes celles de la même Côte; apparemment, parce qu'elles ne sont pas directement sur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, jusqu'aux Isles de Caboya, pour trouver le vent d'Ouest. De-là, ils vont au Cap Saint François, & ne touchent ordinairement qu'à Manta, près du Cap Saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent suivre la Côte : mais alors leurs Vaisseaux sont toujours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Espagnole. Ils ont peu d'habitations qui ne soient à plusieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois impraticables, on ne peut guéres y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivieres seroient exposés aux fléches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embusquer de toutes parts pour résister à leurs Ennemis. Ils ont de petites Plantations de Maïz, & quantité de Plantains, dont ils font leur principale nourriture (6).

Pourquoi les Espagnols n'ont pas pénétré sur cette Côte.

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir passer pour Espagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le dessein de chercher des Canots dans ces Rivieres. Le 26, ils entrerent, avec leur Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramerent l'espace de six lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites Hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maisons, se hâterent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vîte qu'on ne pût les suivre. Leurs Hutes étoient sur le bord Oriental de la Riviere, précisément vis-à-vis l'extrêmité de l'Isle. Les Anglois découvrirent, à la distance d'une lieue, sur l'autre bord, plusieurs grandes maisons : mais les Courans leur parurent si rapides, qu'ils n'oserent entreprendre de les traverser. Ils entrerent dans les Hutes, où ils trouverent un Porc, de la Volaille & des Plantains. Le Porc étoit de l'espece des nôtres, apparemment de la race de ceux, que les premiers Espagnols firent passer aux Indes Occidentales; car les Indiens sauvages n'ont point de Cochons dans leurs Bois. Ils y ont des Pecaris & des Warris, qui sont une espece de Sangliers (7).

Les Avanturiers Anglois entrent dans la Riviere.

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation dont ils n'avoient

(6) Page 180.

(7) *Ibidem*, page 181.

DAMPIER. 1684.

pû se faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea les Anglois de retourner vers l'embouchure de la Riviere : mais ils n'y trouverent plus leurs Vaisseaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traverserent quelques bras de Mer, en suivant la Côte, pour s'avancer vers *Tomaco*, grande Riviere, qui prend son nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer sa source, des riches Montagnes de Quito. Dampier n'ose l'assurer ; mais il rend témoignage que ses bords sont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Espagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laissent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Riviere de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays est bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Riviere à l'autre. Les Anglois, étant arrivés au Village de *Tomaco*, vers minuit, enleverent tous les Habitans, avec un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de Charpente. Son Vaisseau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à se saisir ; mais ils ne leur trouverent, pour toutes richesses, qu'une assez bonne provision de vin, qu'ils emporterent. A quelque distance, ils apperçurent une Maison de quelque apparence, où leur Prisonnier Espagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ses Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite : cependant ils y trouverent plusieurs onces d'or, dans des Calebasses (8).

Riviere de Tomaco.

Pillage des Avanturiers.

Ils prennent des Lettres Espagnoles.

L'éclat de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter long-temps dans une Riviere si peuplée, ils se hâterent de partir, avec le Chevalier Espagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés. Dans leur route, à Gallo, qui n'est qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faisoit voile à Lima. Les Espagnols, qui le conduisoient, jetterent dans les flots la malle des Lettres : mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la transporterent à Gallo. Cette Isle déserte est située dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de latitude du Nord. L'eau & le bois y sont en abondance. La Rade est proche d'une petite Baye sablonneuse, où l'on peut mouiller sûrement à six ou sept brasses d'eau : mais le Canal d'entrée a si peu de profondeur, qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toujours la sonde à la main.

Isle de Gallo.

Les Anglois employerent six jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Espagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Président de Panama pressoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuse nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres desseins, pour s'arrêter à celui de carener promptement leurs Vaisseaux, & de se mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Isles Royales, ou de la Perle, furent le lieu qu'ils jugerent le plus favorable à cette grande entreprise, parce qu'étant sur la route de tous les Vaisseaux qui viennent de la Côte de Lima, il paroissoit presqu'impossible d'y manquer cette Flotte au Passage. Toutes leurs forces

(8) *Ibidem*, page 184.

consistoient en deux Vaisseaux & deux Barques, avec un Brûlot qu'ils avoient construit à Plata. Ils leverent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils se saisirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Ensuite, s'avançant du côté de *Gorgonia*, Isle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillerent le 9, sur trente-huit brasses, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Isle, qui n'est pas habitée, à trois degrés de latitude Septentrionale. Elle est remarquable par deux Collines en forme de Selles. Sa longueur est de deux lieues, sur une de largeur; & sa distance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle est couverte de diverses sortes d'arbres, qui ne cessent jamais d'être verds & fleuris, & fort bien arrosée par quantité de ruisseaux, qui sortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petits Singes noirs, & quelques Lapins des Indes, mais peu d'autres Animaux terrestres. Les Espagnols assurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier observa qu'en effet la Côte est extrêmement humide, & que les pluies y sont du moins très fréquentes. Dans leur véritable saison, l'eau, dit-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de sept pieds, & laisse toujours, sur le sable, quantité de coquillages, dont les Singes font leur nourriture. Les Rochers y sont couverts, à quatre ou cinq brasses d'eau, d'huitres plates & menues, dans lesquelles on trouve souvent jusqu'à vingt & trente petites Perles. Le poisson n'en est ni sain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille est plus brillant que les Perles mêmes.

DAMPIER. 1685.

Forces & projet des Avanturiers.

Isle Gorgonia, & sa description.

L'Escadre, augmentée d'un Vaisseau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 13, & doubla, trois jours après, le Cap de Coriente, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le Courant y étoit fort impétueux du même côté. Une petite Isle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut prise pour un Vaisseau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on apperçut la Pointe de Garrachine, à sept degrés vingt minutes. Elle est élevée, sans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Isles Royales sont à douze lieues de cette Pointe; & dans l'intervalle on rencontre une petite Isle basse, plate & stérile, nommée *Galera*. L'Escadre mouilla près de cette Isle, après avoir envoyé ses Canots aux Isles Royales, pour y chercher un lieu convenable au dessein qui l'y conduisoit.

Isles Royales.

Ces Isles sont basses & pleines de Bois, situées au Nord-Nord-Ouest Quart-de-Nord, & au Sud-Est Quart-de-Sud, à sept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Isles Royales. Il ne sçait pas mieux pourquoi la plûpart des Cartes leur donnent celui *de la Perle;* car on n'y trouve que des huitres communes, sans aucune apparence de Perles. La plus Septentrionale de toutes ces Isles, se nomme Pacheque, à onze ou douze lieues de Panama; & la plus Méridionale est connue sous le nom de Saint Paul. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoisse plusieurs, qui les surpassent en étendue. Quelques-unes ont des Plantains, des Bananes & des Champs de riz, que les Espagnols de Panama font cultiver par des Négres; mais la plûpart, surtout les plus grandes, sont tout-à-fait incultes. C'est dans ces Isles désertes, que se réfugient les Négres déserteurs. Le Canal,

Leur description.

DAMPIER. 1684.

qui les sépare du Continent, est large de sept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ses parties. Les Isles sont assez proche les unes des autres; ce qui n'empêche point que dans les espaces qui les séparent, il n'y ait plusieurs Canaux serrés & profonds, où les Bateaux seuls peuvent passer du côté du Sud-Est. A une lieue de l'Isle Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on se rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côté du Nord, & où le flux monte perpendiculairement jusqu'à près de dix pieds.

Especes d'Huitres, nommées *Clams*.

Le Havre, que les Avanturiers avoient choisi pour cette operation, est entouré de trois Isles; & celle, où leurs Vaisseaux étoient à sec, est une petite Isle au Nord, qui n'a qu'une petite Baye sablonneuse. Tout le reste est environné de Rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des Huitres, des Clams, des Moules & des Limpites. Le Clam est une espece d'Huitre, qui s'attache si fort aux corps durs, qu'il est impossible de l'en détacher. Aussi l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle se trouve, pour en tirer la chair, qui est fort grosse, fort grasse & de très-bon goût. Dampier n'en a vû, de cette espece, qu'aux Isles Royales, à la Pointe de Garrachine, à Pina & sur la Côte du Mexique, à vingt-trois degrés de latitude Septentrionale. Les seuls Animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Isles, sont des Guanos, des Pigeons & des Tourterelles.

Eclaircissement sur l'origine des Avanturiers, dans les Mers du Sud.

Après avoir achevé les réparations nécessaires à l'Escadre, les Anglois, leverent l'ancre le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils résolurent d'aller croiser devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en a dû trouver jusqu'à présent dans son Journal, sur les principaux motifs qui attiroient un si grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déja fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la premiere course de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui sur les informations du Capitaine Wright, eut la hardiesse de pénétrer, avec un Parti, jusqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine Coxon, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les Paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le sujet lui avoit paru fort surprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Espagne donnoient avis, à leurs Correspondans de Panama, d'une Prophétie qui couroit alors au sujet de l'Espagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de si grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriroient une porte qu'ils avoient crue bien fermée; c'est-à-dire, un passage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par lesquelles chaque Marchand pressoit ses Amis de veiller à l'interêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & ses Associés avoient conclu que la porte, qui faisoit l'inquiétude des Espagnols, ne pouvoit être que le passage de l'Isthme de Darien, avec le secours des Nations Indiennes, qui s'étoient soulevées nouvellement contr'eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils se rappellerent alors combien de fois ces Indiens les avoient sollicités de passer par leur Pays, & d'aller fondre sur les Espagnols dans les

Prophétie qui annonçoit leur passage par l'Isthme Darien.

Mers du Sud. Ils résolurent de penser sérieusement à diverses entreprises, dont l'exécution ne fut pas éloignée ; & recachetant la plûpart des Lettres, ils les envoyerent à Porto-Bello (9).

Dampier. 1685.

Comment ils s'acquirent l'amitié des Indiens de l'Isthme.

A ce récit, Dampier joint les raisons qui avoient acquis, aux Anglois, la bienveillance des Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wrigth eût croisé sur cette Côte, il avoit pris, entre les Isles Sambales, un jeune Indien qui se promenoit dans un Canot ; & l'ayant fait vêtir à l'Angloise, il avoit résolu de l'élever, sous le nom de Jean Gret. Quelques Moskites, à qui le Capitaine avoit obligation, lui demanderent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de l'amitié, & l'emmenerent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre leur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wright, ils le marierent à une femme de leur Nation. Quelques années se passerent, jusqu'au temps où les Lettres Espagnoles furent interceptées par Coxon. Wright, étant revenu alors aux Isles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque considération. Ensuite, repassant chez les Moskites, il reprit Jean Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chasse, & qui fut ravi de se trouver avec un jeune homme de son Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'esprit d'offrir leurs services au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Isthme ; projet que les Avanturiers avoient conçu plusieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient ôté la hardiesse de tenter. Jean Gret proposa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte aussi-tôt d'Indiens armés. Il se jetta volontairement à la nage, avec un simple linge autour des reins, suivant l'usage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur maniere, & l'entendant parler leur langue, s'assemblerent tranquillement autour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays ; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans son enfance, il ajoûta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Espagnols. Il leur apprit aussi les bons traitemens que les Anglois ne cessoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains ; il nomma son pere, & cet Indien se trouva heureusement du nombre de ceux qui s'étoient assemblés sur la Côte. En un mot, il leur conseilla de faire alliance avec une Nation bien disposée pour eux, dont le secours pouvoit servir à leur faire dompter les Espagnols. En même temps il assura le pere du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui jusqu'au Vaisseau qu'ils voyoient à l'ancre près de l'Isle *Dorée*, la plus Orientale des Sambales, non-seulement on lui rendroit son fils, mais qu'il y seroit reçu avec toutes sortes de caresses. Sur sa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'instant, dans deux Canots chargés de Plantains, de Bananes & de Volailles. Wright, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On se fit des présens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à son pere, vêtu fort proprement à l'Angloise. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de passer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

Histoire de Jean Gret.

Jean Gret persuade les Sauvages.

Traité qu'ils font avec Wright, Capitaine Avanturier.

(9) *Ibid.* pages 194 & 195.

DAMPIER. 1685.

La Sonde, Avanturier François.

On étoit convenu, par un des Articles, que lorsqu'ils s'approcheroient du rivage, soit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Espagnols, ils feroient un signal, auquel on devoit les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François qu'on a déja nommé, se trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce signal, & l'employa peu de temps après avec cent vingt hommes de sa Nation, pour traverser heureusement le Pays des Indiens.

Mort de Jean Gret.

C'est à des sources si legeres, c'est-à-dire, aux Lettres Espagnoles & à la Négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, suivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoûte qu'une alliance, si desirée des Anglois, faillit d'être rompue dans sa naissance. A peine s'étoit-il passé quelques mois, lorsqu'un Vaisseau Marchand de la Jamaïque aborda sur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de considération dans le Pays, s'empressa d'aller à bord avec cinq ou six autres Indiens du même rang, dans l'espérance d'y trouver ses Alliés & ses Amis. Mais les Anglois du Vaisseau, qui n'étoient pas informés de ses services & du Traité de Wright, ne virent dans cette visite qu'une occasion de faire quelques Esclaves, qui se vendoient alors à grand prix, & se disposerent à les arrêter. Jean Gret & ses Compagnons, effrayés des apparences, se jetterent à la nage; mais ils furent tous massacrés dans les flots. Les Indiens de leur Nation n'apprirent point cette tragique Avanture; & dans la suite ils demanderent plusieurs fois, aux Avanturiers Anglois, ce que le malheureux Gret & ses Amis étoient devenus. On leur répondit si constamment qu'on l'ignoroit, qu'ils se persuaderent que les Espagnols les avoient tués ou fait Prisonniers (10).

En arrivant devant Panama, David, qui conservoit toujours la principale autorité dans l'Escadre, envoya au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, son Prisonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverses Avantures, entre les mains des Espagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commission, avec le consentement des autres Prisonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Escadre alla mouiller aux Isles de Pericon (11), pour attendre la réponse du Gouverneur; & dès le lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour lesquels on lui donna quarante Espagnols (12).

Isle de Tabaco & ses agrémens.

Le 24, David fit mettre à la voile vers Tabaco, Isle de la Baye, à six lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois milles de long & deux de large. Elle est élevée, & montueuse du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend jusqu'à la Mer; & la perspective n'est pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Isle entiere, pour un beau verger. Ses principaux fruits sont des Plantains & des Bananes: mais elle est environnée de grands Cocotiers & de *Mammets*, qui font un spectacle charmant. Le Mammet est un grand arbre, droit,

Mammets, espece d'arbres.

(10) Pages 198 & précédentes. Dampier joint, à son récit, la maniere dont l'argent se recueille à Lima, pour être transporté à Porto-Bello, par Panama; mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(11) Trois petites Isles pierreuses, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune description, *ibid*.

(12) Page 201.

sans nœuds, & sans branches jusqu'au sommet, qui s'éleve à plus de soixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en plusieurs petites branches, qui croissent à peu de distance & qui sont fort entrelassées. L'écorce est épaisse & rude. Le fruit, qui devient jaune en meurissant, est plus gros que le Coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de son goût. Il contient deux noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. On remarque, de sa peau, qu'elle est cassante avant sa maturité, & de la souplesse du cuir lorsqu'il est meur. On trouve, dans l'Isle, un fort beau ruisseau d'eau douce, qui sort de la Montagne, & qui ne se jette, dans la Mer, qu'après avoir long-temps arrosé les arbres fruitiers. Le mouillage est bon, à un mille de la Côte, sur seize & dix-huit brasses. Au Nord-Ouest de Tabaco, on découvre deux autres petites Isles, séparées par un bon Canal, dont la premiere se nomme *Tabogille*. L'autre, qui est couverte de Bois, n'a jamais eu de nom.

Comment les Avanturiers sont renforcés par d'autres.

Pendant que les Anglois faisoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui passoient entre cette Isle & celle de Tabogille. Dampier ne dissimule pas que cette vûe les jetta dans une vive allarme. Ils demeurerent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorsqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinssent à eux, ils sortirent de leur consternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'Ennemis. Mais leur joye succéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoissant, pour des Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traversé l'Isthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre-vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines Gronet & Lequie. On apprit d'eux, qu'ils devoient être suivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient restés dans l'Isthme, sous le commandement du Capitaine Townley, pour se faire des Canots. Tous les Anglois furent aussi-tôt reçus à bord des deux Vaisseaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Espagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoissance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commission du Gouverneur François du petit Guave, dans l'Isle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Gronet, Capitaine François.

Commissions singulieres du Gouverneur du Petit Guave.

Il y avoit plusieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du petit Guave s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commissions en blanc, avec la liberté d'en disposer à leur gré. Ces Commissions étoient une sorte de Passeports, qui mettoient ceux, à qui elles étoient accordées, sur le pied des Armateurs en titre, c'est-à-dire, qui les dérobboient au châtiment ou à la vangeance du Parti opposé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permission de Pêche & de Chasse. Mais c'étoit sous ce prétexte, que toutes les parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre; & les Gouverneurs du petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la ressource de tous ceux à qui l'infortune faisoit tenter les hasards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (13).

(13) *Ibid*, page 206.

Dampier. 1685.

Les Avanturiers se rendent au Golfe de Saint-Michel.

Après de sages dispositions, David résolu de ne rien négliger pour assurer ses desseins sur la Flotte d'Argent, proposa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déja sur Mer. Tout le Monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe est à trente lieues de Panama, au Sud-Est. On y trouve quantité des Rivieres. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui est à six degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle grossiere, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plûpart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui est cependant le plus considérable, & qui forme la véritable Pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui est le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de Saint Laurent. Les principales Rivieres, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, sont celles de *Sainte Marie*, de *Sambo*, & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de se rendre à celle de Congos, qui lui paroissoit le plus court chemin pour le Voyage par terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cette Riviere vient directement du Pays; & recevant plusieurs ruisseaux, qui s'y jettent des deux côtés, elle se décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur; mais sa profondeur le rend navigable: & quoique les dehors soient remplis de sables, on y trouve un Canal, que les Vaisseaux peuvent suivre sans danger. La Riviere de Sambo, qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, se jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivieres, le Golfe se rétrecit un peu, & forme cinq ou six petites Isles, couvertes de gros arbres verds, & séparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il est si serré, par deux Pointes de terre basse, qu'il ne forme plus qu'un petit Détroit, d'un demi-mille de large, qui sert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Est, l'embouchure de plusieurs Rivieres, dont la principale est celle de Sainte Marie, qui est navigable l'espace de huit ou neuf lieues; après quoi, elle se divise en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & descend, d'environ dix-huit pieds. A six lieues de son embouchure, du côté du Sud, les Espagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célébre par ses Mines d'or, qu'ils avoient nommée Sainte Marie, du nom de la Riviere. Ils y employoient, dans la belle saison, un grand nombre d'Esclaves au travail des Mines; mais on a déja remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Harris, qui les commandoit au dernier Siége, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute sorte d'Artisans, & quantité de hoyaux & d'autres instrumens de fer, pour le travail des Esclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du sable, ils en découvroient souvent de grosses masses, enchassées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conservé une, de la grosseur d'un œuf de Poule, qu'il fit voir à Dampier: & ses gens en avoient pris de beaucoup plus grosses; mais il avoit fallu les mettre en pieces, pour en faire le partage. A la vérité, ces especes de

Erreur des Cartes.

Riviere de Congos.

Riviere de Sambo.

Riviere & Ville de Sainte Marie.

Mines d'or.

de lingots ne sont pas solides : ils ont des crevasses & des pores, qui sont remplis de terre & de sable (14).

Dampier. 1685.

L'embouchure de la même Riviere offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & située au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur est moins insupportable qu'à Sainte Marie.

Rencontre du Capitaine Townley & d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

En approchant du Golfe, les Anglois en virent sortir deux Bâtimens, sur lesquels, ils furent agréablement surpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ses gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant sorti de la Riviere de Congos, pendant la nuit, avoit rencontré deux Barques Espagnoles, destinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de sucre & d'huile; il s'en étoit saisi, avec beaucoup de remercimens à la Fortune, qui leur procuroit tout-d'un-coup un si riche échange pour leurs Canots.

Ils avoient appris, des Prisonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à faire voile; & dans la défiance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, sans autres armes que leurs épées & leurs mousquets, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faisoit rencontrer l'Escadre. Deux jours après, un Canot, sorti de la Riviere de Sainte Marie, les assura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit par terre de la Mer du Nord. L'Isthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient passer dans celle du Sud (15).

Porto Pinas & sa situation.

Le saison seche, qui touchoit à sa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Escadre fut obligée de faire voile à Porto Pinas, qui en est à sept lieues, au Sud-Quart d'Ouest. On lui a donné ce nom, parce qu'il y croît quantité de Pins. Le Pays en est élevé; & les Terres, qui bordent la Mer, sont couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à sept degrés de latitude du Nord. A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Isles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Espagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il soit exposé aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent sur cette Côte : mais les Anglois en trouverent l'entrée dangereuse. Ils se contenterent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruisseau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité seulement pour remplir les tonneaux.

Lettres interceptées, qui instruisent les Avanturiers de la route de la Flotte d'Argent.

En retournant vers l'Isle de Tabaco, un heureux hasard, qu'ils regarderent comme le présage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Espagnols se hâterent de jetter leurs Lettres en Mer, & la plûpart furent perdues. Mais la diligence de David en sauva quelques-unes, qui marquoient positivement que la Flotte partoit, avec toutes les forces qu'on avoit pu rassembler dans le Royaume du Pérou; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, sans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-temps déliberé sur la route qu'ils devoient tenir, pour éviter leur rencontre (16).

(14) Pages 210 & précédentes.

(15) Page 212.

(16) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raison nous défend de les supprimer. I. Monsieur, m'étant trouvé avec son Excellence, on a dit que ce n'étoit pas le temps de partir, & l'on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on craignoit l'Ennemi, & qu'on pouvoit bien suivre cette

DAMPIER. 1685.

La seconde de ces deux Lettres suppose que la Flotte partoit de Malabrigo, qui est à huit degrés de latitude Méridionale; & l'autre est écrite dans la supposition qu'elle devoit partir de Lima, qui est quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'est pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il est très difficile d'éviter en effet, avec les vents qui soufflent alors. Mais on croyoit cet ordre nécessaire, parce qu'on étoit persuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré sur leur anciennes lumieres, & sur le rapport des Prisonniers, ils quitterent Tabaco pour retourner aux Isles Royales, comme au seul Poste que les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrerent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la seconde fois, à la Riviere de Sainte Marie, d'où il amenoit les derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés : mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arriverent à Chepelio, la plus agréable de toutes les Isles de Panama. Elle n'est éloignée que d'une lieue du Continent. Dans sa longueur, qui est d'environ deux milles, sur presqu'autant de large, la partie du Sud est haute & pierreuse; mais celle du Nord, qui est basse, & dont le terroir est une espece de terre glaise, a l'apparence d'un Jardin, planté de toutes sortes d'excellens fruits. Dampier admira les Sapedles, les Avogatos, les Mammets-Sapota & les Pommes à l'étoile, jusqu'à se faire un devoir d'en donner la description.

Isle de Chepelio.

Excellence de ses fruits.

Sapadillier.

Le Sapadillier est de la grosseur commune du Poirier. Son fruit ressemble beaucoup à la Poire de Bergamotte; mais il est quelquefois un peu plus long. Lorsqu'il est verd, ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux. Ensuite il devient aussi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a deux pepins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille. L'Avogato, qui peut passer aussi pour une espece de Poirier, a l'écorce noire & fort unie, la feuille large & ovale, & le fruit de la grosseur d'un gros Limon. Il devient jaunâtre en meurissant. On ne le mange

Avogato.

route. Sur quoi son Excellence m'a ordonné d'écrire la route, que voici : Le premier jour, il faut faire route à l'Ouest-Sud-Ouest; de-là à l'Ouest, jusqu'à ce qu'on soit à quarante lieues en Mer. Ensuite, il en faut faire autant au Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'on soit sous la Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Porco, & de la Côte de Lavelia & de Nata, où l'on prendra langue; & suivant ce qu'on apprendra, on peut continuer la même route pour Otoque. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meilleure. II. La route la plus sûre qu'on doit tenir, partant de Malabrigo, est celle-ci. Il faut faire route à l'Ouest-Quart-de-Sud, pour ne pas passer à vûe des Isles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'opposite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus près que vous pourrez; & s'il est nécessaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez ensuite, & vous éloignez, gardant toujours votre latitude. Quand vous serez à quarante lieues des Isles Lobos, gardez cette distance jusqu'à ce que vous soyiez sous la Ligne; alors, si le vent général vous suit plus loin, il faut faire route au Nord-Nord-Est, jusqu'à ce que vous soyiez à trois degrés Nord. Si vous trouvez les vents de Mer à cette latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainsi de Panama. Si pendant votre Voyage, vous venez à vûe de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûe des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre. *Ibidem, pages 215 & 216.*

que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en eſt verd, & doux comme le beurre. Auſſi le mêle-t'on avec du ſucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de ſel & du Plantain rôti. Il eſt fort ſain, de quelque maniere qu'il ſoit apprêté, & ſi nourriſſant, qu'il peut raſſaſier la plus grande faim. On aſſure qu'il excite aux plaiſirs de l'Amour, & que cette raiſon le fait rechercher des Eſpagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans pluſieurs endroits où les Eſpagnols ſont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Iſle (17).

DAMPIER. 1685.

Mammet-Sapota.

Le Mammet-Sapota eſt différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déja décrit. L'arbre n'eſt, ni ſi gros, ni ſi grand, & le fruit n'eſt pas ſi rond. L'écorce en eſt mince & fragile; le dedans, d'un rouge enfoncé, & le noyau rude & plat. Il paſſe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vû que dans les Contrées ſoumiſes à l'Eſpagne. On diſtingue une troiſiéme eſpece de Mammet, qu'on nomme ſauvage, parce que ſon fruit n'eſt d'aucune valeur: mais l'arbre eſt droit, haut, dur, & par conſéquent le meilleur dont on puiſſe faire des mâts (18).

Pommier à étoile.

Le Pommier à étoile reſſembleroit au Coignaſſier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il eſt fort touffu; & ſes feuilles ſont larges, ovales, & d'un verd obſcur. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une groſſe Pomme, en eſt ſi couvert, qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. On vante ſa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que ſur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Eſpagnols, ne faſſent aucune plantatation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etabliſſemens qui leur viennent de cette Nation (19).

Rade de Chepelio.

La Rade de Chepelio eſt du côté du Nord, & le mouillage y eſt ſûr, à demi-mille de la Côte. Cette Iſle eſt ſituée vis-à-vis l'embouchure de la Riviere de Chepo, qui ſort des Montagnes au Nord du Pays; mais, étant enfermé au Sud par d'autres Montagnes, elle ſerpente long-temps à l'Oueſt, pour trouver un paſſage au Sud-Oueſt, où elle ſe jette dans la Mer à ſept lieues de Panama. Sa profondeur eſt extraordinaire, & ſa largeur d'un quart de mille. Mais l'entrée eſt bouchée par des ſables, qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A ſix lieues de la Mer, ſur la rive gauche, on rencontre une petite Ville Eſpagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à ſe ſaiſir, qu'ils la trouverent déſerte. L'unique fruit, qu'ils tirerent de cette expédition, fut d'avoir obſervé que le Pays voiſin eſt plat, & qu'au Midi de la Riviere on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue.

Riviere & Ville de Chepo.

Ils continuerent de croiſer vers les Iſles Royales, juſqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de mouiller à Pacheque, la plus Septentrionale de ces Iſles. Le 28, après une matinée fort pluvieuſe, telle qu'ils devoient l'attendre dans un Pays où la ſaiſon des pluies arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le temps s'éclaircit aſſez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Eſpagnole, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle, où ils étoient à l'ancre.

(17) *Ibid.* page 218.

(18) Page 219.

(19) *Ibidem.*

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers découvrent la Flotte Espagnole.

Ses forces.

Elle étoit composée de quatorze Voiles; sans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaisseaux de guerre étoient au nombre de six; l'Amiral, monté de quarante & une pieces de canon, & de quatre cens cinquante hommes; le Vice-Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-six canons & trois cens soixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes; le second, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troisiéme huit canons & trois cens hommes. Il y avoit aussi deux gros Brûlots & six Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Espagnols avoient joint quelques vieilles troupes qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient prises à Lima, consistoient en trois mille hommes : mais pour ne rien donner au hasard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs trésors à Lavelia.

Forces des Avanturiers.

Les Avanturiers avoient grossi leur Escadre, jusqu'au nombre de dix Vaisseaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritassent proprement ce nom; celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-six pieces de canon & de cent cinquante-six hommes, la plûpart Anglois; & celui du Capitaine Swan, de seize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'industrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois; Gret, trois cens, tous François; Harris cent, la plûpart Anglois; Branly trente-six, Anglois & François. La Barque de transport du Vaisseau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faisoit le dixiéme Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens soixante.

Stratagême qui les trompe, & qui sauve la Flotte Espagnole.

Tous les désavantages de leur situation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conséquent le choix de combattre ou d'éviter l'Ennemi : le cri général fut pour l'action. Ils leverent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Espagnole, qui se tenoit près du vent avec la même apparence de résolution. Mais la nuit étant survenue, on se réduisit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténébres, l'Amiral Espagnol mit un fanal, pour faire mouiller sa Flotte. On vit ce feu l'espace d'une demie heure. Il disparut; & peu de temps après, il se fit revoir. Comme les Avanturiers ne cessoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cette lumiere étoit toujours à la hune de l'Amiral. Mais la suite leur apprit que c'étoit un stratagême. Le fanal avoit été mis, la seconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Espagnols firent éloigner; & les Avanturiers y furent d'autant mieux trompés, que se fiant à leur premiere opinion, ils continuerent de se croire au-dessus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent l'Ennemi qui venoit sur eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pour regagner ce qu'ils avoient per-

Dampier. 1685.

eu; & combattant tout le jour comme en courant, ils firent presque le tour de la Baye de Panama : vers le soir, ils revinrent mouiller à l'Isle de Pacheque. » Ainsi finit cette journée. Ainsi finirent, avec elle, tous les projets » dont ils s'étoient entretenus pendant cinq ou six mois. Au lieu de se rendre maîtres de la Flotte Espagnole, ils se crurent fort heureux de lui » échapper, & d'avoir obligation de leur salut à leurs Ennemis mêmes, qui » n'avoient pas sçû tirer parti de leur avantage (20). Le 30, au matin, ils virent la Flotte Espagnole rassemblée à trois lieues d'eux; & bien-tôt il se leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour se rendre à Panama.

Les Avanturiers se croyent heureux d'échapper.

Dans un Conseil que les Avanturiers tinrent aussi-tôt, ils prirent la résolution de faire voile aux Isles de Quibo, pour y chercher un de leurs Bâtimens, qui avoit été forcé de se séparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Isles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, est située à sept degrés quatorze minutes de latitude du Nord. Il fallut repasser entre la Pointe de Garrachine & les Isles Royales, & de-là s'approcher de Moro de Porcos, Montagne haute & ronde, sur la Côte de Lavelia. Ce côté de la Baye de Panama s'étend à l'Ouest, jusqu'aux Isles de Quibo. On y trouve plusieurs Rivieres & quelques petits Ports; mais étant couvert de Bois fort épais, il est médiocrement habité, quoique plus loin dans les Terres le Pays ne consiste qu'en vastes pâturages, où l'on nourrit toutes sortes de Bestiaux. L'Isle, qui se nomme proprement Quibo, ou Caboye, est une Isle basse, de six ou sept lieues de long, sur trois ou quatre de large. Elle produit différentes especes de grands arbres, & de l'eau excellente à l'Est & au Nord-Est. On y trouve quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. Au Sud-Est de la Pointe de l'Isle, il faut se garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, situé une lieue au Nord de cet écueil, à un mille de la Côte, qui ne se fait voir qu'à la fin de la marée. C'est le seul danger qu'il y ait aux environs de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller à un quart de mille du rivage, sur un sable clair, à six, huit, dix, ou douze brasses. On découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Est. Celle de Quicaro, qui est au Sud-Ouest de Quibo, est une assez grande Isle. Celle de Rancheria ferme la vûe, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés Palmaries, qui sont fort différens des Palmiers, malgré la ressemblance des noms, & qui servent à faire d'excellens mâts. Ce bois est remarquable par la disposition de ses veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre. *Canales* & *Cantarras*, sont deux autres petites Isles, au Nord-Est de Rancheria, séparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en sûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas séparées du Continent. Quoiqu'elles ayent toutes leur nom particulier, on les comprend presque toujours sous le nom général de Quibo, qui en est la plus grande & la plus remarquable. Swan ne laissa pas de donner, à quelques-unes, celui

Ils se rendent aux Isles de Quibo, ou Caboya.

Isle de Quicaro.

Isle de Rancheria, & ses Palmaries.

(20) *Ibid.* pages 224 & précédentes.

DAMPIER. 1685.

des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de son Vaisseau.

Swan leur donne d'autres noms.

Tous les Avanturiers, s'étant rassemblés dans ces Isles, tinrent un nouveau Conseil sur l'état de leur fortune. Après avoir vû manquer tant de fois leurs desseins, du côté de la Mer, ils résolurent d'essayer si la Terre ne leur seroit pas plus favorable. Leon, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais, le Voyage étoit long par terre. D'ailleurs, ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conseil fit tourner leurs premiers soins à se procurer un secours, qu'ils ne pouvoient trouver plus présent que dans les grands arbres des Isles de Quibo; & Dampier en prend occasion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers suppléent au défaut de toutes sortes d'Ouvriers.

Maniere dont les Avanturiers font des Canots.

Chaque Vaisseau, dit-il, travailloit pour soi; mais, on avoit besoin de s'entr'aider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parce qu'on en faisoit quelques-uns à plus d'un mille de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit sur le plat, pour donner la figure au côté opposé, qui devoit faire le fond. Ensuite, on le renversoit encore, pour le creuser. De plusieurs méthodes, celle qui parut la plus sûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisiéme en haut, pour mesurer ainsi le plus épais du fond; sans quoi l'on auroit pû craindre de le faire plus mince qu'il ne devoit l'être. On lui laissoit trois pouces d'épaisseur en bas, & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-six pieds de long, & de cinq à six de large (21). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Escadre se trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partent de Quibo pour l'Expédition de Leon.

Elle prit la route de Ria-Lexa, qui est le Port de Leon. Après avoir passé entre la Riviere de Quibo & celle de Rancheria, elle suivit une Côte basse, couverte de Bois, & peu habitée, pour traverser le Golfe de Nicoya, le Golfe de Dolce, & l'Isle de Canco. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le soir, pour toute la nuit, un vent de terre Nord-Nord-Est. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, suivant l'observation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'éleve en pain de sucre, & que la fumée, qu'ils en virent sortir, leur fit prendre pour le *Volcan Vejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le Cap au Nord. C'est la route qui conduit au Havre de Ria-Lexa. Ils doublerent cette Montagne, & tous les Canots furent disposés pour y descendre le lendemain.

Volcan-Vejo.

Les Avanturiers vont à Ria-Lexa.

Suivons Dampier. Nous laissâmes, dit-il, nos Vaisseaux à huit lieues de la Côte; & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos gens, sur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, nous jetta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour suivant, nous nous approchâmes du Havre. Notre Pilote le connoissoit assez, pour nous mener à l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardiesse d'aller plus loin; parce que ce n'est qu'une petite Anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le len-

(21) Page 230.

demain, à la pointe du jour, nous entrâmes dans l'Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Elles sont couvertes de Mangles rouges, qui ne permettent point d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une redoute, pour s'opposer aux descentes. Quelques Indiens, qui la gardoient, allarmés par le bruit de nos rames, prirent aussi-tôt la fuite vers Leon. Nous nous hatâmes de descendre, dans l'espérance de les joindre. On fit un détachement de quatre cens soixante-dix hommes, pour marcher droit à la Ville; & je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des Canots.

Dampier. 1685.

Leon est située à vingt milles dans les Terres. On s'y rend par un chemin fort uni, au travers de plusieurs grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaye. A cinq milles du rivage, on rencontre une Manufacture de Sucre. On en trouve une autre, trois milles plus loin; & deux milles au-delà, on passe une belle Riviere, qui a peu de profondeur. C'est la seule eau qui s'offre, jusqu'à deux milles de Leon. Mais le chemin est droit, agréable, & sablonneux. La Ville est assise dans une Plaine, à peu de distance du Volcan, qui s'apperçoit de la Mer. Quoique les Maisons n'y soient pas hautes, elles sont spacieuses, solidement bâties, & la plûpart environnées de beaux Jardins. Les murs sont de pierre, & les couvertures de tuile. Leon n'est pas célébre par son Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richesses consistent en Pâturages, en Bestiaux, & en Plantations de cannes de sucre (22).

Ville de Leon.

Il étoit huit heures du matin, lorsque les Avanturiers étoient sortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faisoit l'avant-garde. Swan marchoit ensuite, à la tête de cent hommes, suivis de David, avec un corps de cent soixante-dix hommes. Knight faisoit l'arriere-garde. A quatre milles de la Place, ils rencontrerent un corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé, jusqu'à la Ville, sans qu'il se présentât personne pour lui disputer le passage, eut l'audace d'y entrer avec ses quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Espagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renversés des premiers coups, tout le reste prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée sur la Place d'Armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit aussi sa retraite en les voyant fuir; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuerent d'y entrer successivement (23).

Elle est prise, pillée & brûlée.

Dampier passe avec affectation sur les circonstances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié sur un Anglois, nommé Swar, qui fut massacré par les Espagnols. C'étoit, dit-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir servi sous Cromwel dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas cessé de suivre les Avanturiers. Il avoit refusé de demeurer à la garde des Canots: mais la foiblesse de ses jambes ne lui ayant pas permis de suivre le détachement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin

(22) Page 233.

(23) Page 235.

Dampier. 1685.

de demander grace, pour sa vie, il tira son fusil au milieu d'eux, avec le soin de garder un pistolet chargé : & sans respect pour son âge, qui se déclaroit par la blancheur de ses cheveux, ils le tuerent de plusieurs coups.

Artifice d'un Anglois.

Un autre Anglois, nommé Smith, que la fatigue avoit aussi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Prisonnier ; & sa captivité ne servit pas peu à garantir ses Compagnons du danger qui les auroit menacés, si leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes sous les armes : mais Smith, qu'il se fit amener, & qu'il interrogea sur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux Canots. Cette déclaration fit perdre tout reste de courage, à la Milice Espagnole. Le Gouverneur arbora le pavillon de trève, & proposa de racheter la Ville, plutôt que de la laisser brûler. On lui demanda trois cens mille pieces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais sa lenteur fit juger, qu'il ne pensoit qu'à se procurer le temps d'augmenter ses forces. Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnerent en échange. Ils retournerent le soir aux Canots ; & s'étant rembarqués le lendemain, ils se rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaisseaux vinrent mouiller le même jour.

Ria-Lexa essuye le même sort que Leon.

Le bras de Mer, qui mene à Ria-Lexa, commence au Nord-Ouest du Havre & s'étend jusqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Isle qui est à l'entrée du Havre, jusqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet espace. Mais on entre ensuite dans une Anse étroite & profonde, bordée des deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent presque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anse tourne à l'Ouest ; & dans cette Anse, les Espagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Isle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'opposer à la descente des Avanturiers. Vingt toises au-dessous de la Redoute, une Estacade de gros arbres fermoit le passage de la Riviere. Dix hommes, ajoûte Dampier, en auroient pû défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fusil mirent en fuite la Garnison du Fort, & les Avanturiers n'eurent besoin que d'une demie heure pour couper l'Estacade. Ils y firent leur descente, & marcherent aussi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en est éloignée que d'un demi-mille. Elle est située dans une Plaine, sur le bord d'une petite Riviere. C'est une assez grande Ville, dont les maisons sont fort belles, mais séparées par des Cours & des Jardins. Le fond du Pays est une terre glaise, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'Anses & de Marais, rend l'air pesant & mal sain. On ne laisse pas d'y trouver diverses sortes de fruits, quantité de poix & de résine, du chanvre, dont on fait des cordages, des Manufactures de sucre, & des Maisons de Campagne, où l'on nourrit un grand nombre de Bestiaux. Les Avanturiers entrerent dans la Ville, sans aucune apparence d'opposition. Ils trouverent les maisons désertes ; mais les Habitans n'ayant pû transporter toutes leurs provisions, il y restoit beaucoup de farine, de poix, de résine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les Parcs de Bestiaux & les Manufactures de

sucre

ſucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, » quelques-uns de nos *Brûleurs*, raconte paiſiblement Dampier, mirent le » feu à la Ville. Je ne ſçais, ajoute-t-il, qui leur en donna l'ordre; mais nous » rentrâmes dans nos Canots, à la vûe des flammes (24).

DAMPIER. 1685.

Séparation des Avanturiers.

On croit entendre ici qu'ils furent ſatisfaits de leur butin, puiſque ſans aucun ſujet de querelle ou de refroidiſſement, ils prirent occaſion du deſir que les uns avoient de retourner ſur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Oueſt, pour rompre leur ſociété. Dampier, qui avoit été juſqu'alors avec le Capitaine David, paſſa ſur le Vaiſſeau de Swan; & joignant toujours la curioſité d'un Voyageur aux exercices d'un Avanturier, il proteſte, que dans ce changement il ne ſe propoſa que d'acquérir quelque connoiſſance des Parties Septentrionales du Mexique. Il ſçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit deſſein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de paſſer enſuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ſes deux Barques, & les autres ſuivirent le Capitaine David. Ils emporterent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fiévres malignes, qui vangerent long-temps les Eſpagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (25).

Dampier part avec Swan.

Swan comptoit trois cens quarante hommes dans ſon Vaiſſeau & ſur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le ſuivre. Ils mirent à la voile le 3 de Septembre, pour faire route à l'Oueſt en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe, le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent auſſi-tôt le Volcan de Guatimala, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de ſucre, & dont il ſort ſouvent du feu & de la fumée. Guatimala, dont elle tire ſon nom, eſt une Ville fameuſe par la quantité d'indigo, d'Anatte, de Cochenille & de Silveſtre, quatre précieuſes teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle eſt ſituée au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & ſuivant les Eſpagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de Marique, dans la Baye de Honduras, ſur la Mer du Nord, Dampier, appercevant pour la premiere fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fumée ſans aucune flamme. Les Terres voiſines de la Mer ſont aſſez élevées; mais elles paroiſſent baſſes, en comparaiſon des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle Bois flottans, & qu'il n'avoit vûs nulle part en ſi grand nombre. Ils étoient mêlés de pierres de Ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluies de cette Région entraînent ſur la Côte (26).

Volcan de Guatimala.

Beauté d'une Côte du Mexique.

A quatorze degrés trente minutes de latitude du Nord, en côtoyant Oueſt avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrêmement haute, qui vient de l'Eſt, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vûe. Après l'avoir ſuivie pendant dix lieues, on la vit finir du côté de l'Oueſt par une fort agréable Colline; & le Pays qui ſuccede eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration. Ce ſont de riches Pâturages, entremêlés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de ſables mettent à

(24) Page 239. (25) Pages 239 & ſuivantes. (26) Page 246.

DAMPIER. 1685.

couvert des inondations de la Mer. Les vagues sont fort hautes, sur toute cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inaccessible aux Canots. Townley, qui étoit descendu quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'espérance de trouver une Ville nommée Tecoantepeque, où les Livres Espagnols font passer une grosse Riviere, revint à bord avec le chagrin de n'avoir pû la découvrir. On se remit à côtoyer l'Ouest après son retour, & l'on fit encore vingt lieues, jusqu'à Tangole, petite Isle assez haute, & bien pourvue d'eau & de bois, où le mouillage est fort bon. On continua de suivre la Côte l'espace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degrés trente minutes. Il se nomme Gatulco. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la distance d'un mille, du côté de l'Est, on rencontre une petite Isle, fort proche de la Terre; & l'entrée du Port est remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un bruit qui se fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette espece de caverne, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en sortant la figure des jets-d'eau qu'on voit lancer aux Baleines. Les Espagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La largeur du Havre est d'environ trois milles, sur un de large. C'est le côté de l'Ouest qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parce qu'ils y sont fort à couvert, & que dans les autres parties ils seroient exposés aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent. Le fond est par-tout d'une égale bonté, depuis six brasses jusqu'à seize. Au fond de l'espace, on trouve un beau ruisseau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres, à deux cens pas de la Mer; seul reste d'une Ville ou d'un Village, qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays est orné de grands arbres, si beaux & si couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce spectacle au-dessus de tout ce qu'il avoit jamais vû de la même nature. Townley se mit à la tête d'un Parti, pour aller chercher, dans le Pays, des Maisons ou des Habitans. Il marcha du côté de l'Est, jusqu'à la Riviere de *Capalita*, qui n'est pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle soit fort rapide, deux de ses gens la passerent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord: mais on ne put se faire expliquer, par leurs signes, si les Espagnols avoient quelque Etablissement voisin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la résolution de se faire conduire à la premiere Habitation, par un de ces stupides Indiens. Dampier voulut courir aussi les risques de cette téméraire entreprise. Ils firent quatorze milles, pour arriver à la vûe d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repentir de leur audace. Les Habitans étoient des gens simples, qui se rassurerent aux premiers signes d'amitié. Ils sçavoient quelques mots d'Espagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays est sous la dépendance de l'Espagne; mais ils ajoûterent qu'on voyoit peu d'Espagnols dans leur Canton. Dampier observa qu'ils faisoient sécher, au Soleil, une grosse quantité de Vanille (27); quoique leur Pays, depuis la Mer jusqu'au Village,

Port de Gatulco.

Rocher nommé Buffadore, qui lance de l'eau.

Riviere de Capalita.

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.

(27) Il la nomme Vinello, & dans sa description, il traite toujours la Plante de Vigne. Le Vinello, dit-il, est une petite gousse, pleine de petites graines noires. Elle est d'environ quatre ou cinq pouces de long, & de la grosseur de la côte d'une feuille de

ne soit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres.

En sortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier observa que pendant l'espace de vingt ou trente lieues, les terres sont à l'Ouest & un peu au Sud. Il fallut suivre la Côte d'aussi près qu'il étoit possible, parce que les vents de Mer étoient toujours contraires, & qu'à l'Est on fut arrêté par un Courant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Isle verte, d'un demi-mille de longueur, à la distance d'une lieue de Gatulco. Une belle Baye, qu'on découvre à l'Ouest de l'Isle, n'étant pas moins dangereuse par les rochers, dont elle est remplie, la meilleure Rade est entre l'Isle & la Terre-ferme, à cinq ou six brasses d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de suivre une Côte, où la Mer est fort grosse, & qui ne laisse pas de s'ouvrir par quantité de Bayes sablonneuses. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels*, deux revinrent à bord, le 22, sans l'avoir pu trouver; & les deux autres, emportés par le vent, ne reparurent que plusieurs jours après.

Isle de Sacrificio.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de Port Angels, que les Pilotes du Vaisseau reconnurent plus heureusement. C'est une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Ouest; & le mouillage est sûr, dans toutes ses parties, à trente, vingt, & douze brasses d'eau: mais jusqu'à douze brasses, on y est exposé à tous les vents de Mer. Le flux y monte au Nord-Est, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y est toujours si grosse, qu'on ne peut gueres descendre au rivage qu'à l'Ouest, derriere les Rochers. Dampier s'étonne que les Espagnols comparent la bonté de ce Havre à celle de Gatulco, qui est une Rade presque fermée. Il n'est pas aisé de le connoître au portrait qu'ils en font; & de-là venoit l'erreur des deux Canots: mais on le distingue plus facilement à ses propres marques, & par sa latitude, qui est de quinze degrés du Nord. La Côte, qui le borne, est élevée. Le terroir, dans quelques endroits, en est rouge & sablonneux, mêlé de Bois & de Pâturages, & remarquable par la grandeur de ses arbres. Les Avanturiers y trouverent de l'eau douce & quantité de Bestiaux.

Port Angels.

Le 27, ayant remis à la voile, ils allerent mouiller, à seize brasses d'eau, près d'une petite Isle, dont les Espagnols ne parlent point dans leurs

Tabac, à laquelle elle ressemble fort quand elle est séche. Elle croît sur un petit pied de Vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'entortille. C'est d'abord une fleur jaune, d'où procéde ensuite la gousse. Elle est verte en se formant, mais à mesure qu'elle meurit, elle devient jaune. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la cueillent & l'exposent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtein. Ensuite, ils la pressent souvent entre leurs doigts, mais sans l'applatir. Je ne sçais s'ils y font autre chose, mais j'ai vû les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité de ces Vignes à Bocca-Toro, où j'ai essayé d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout; ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque secret que j'ignore. Un Anglois nommé Crée, homme fort curieux, ne fut pas plus heureux que moi. Il sçavoit la langue Espagnole; il avoit été Prisonnier sept ans à Porto-Bello, & à Carthagene: cependant, toutes ses recherches n'avoient pu lui faire trouver personne qui entendît le ménagement du Vinello. Outre l'usage que les Espagnols en font pour parfumer le Chocolat, quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. *Ibid. Page 252.*

DAMPIER. 1685.

Lac d'eau salée.

Livres de Marine, située à moins d'un mille de la Terre-ferme, & six lieues, à l'Ouest, de Port Angels. Le lendemain, à la vûe d'une Côte remplie de petites Montagnes & de Vallées, ils rencontrerent les deux Canots qu'ils croyoient perdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant remonté fort loin pour trouver Port Angels, étoient entrés à leur retour dans une grande Riviere, où ils avoient été surpris par cent cinquante Espagnols : mais ils s'étoient sauvés, sans autre disgrace que celle d'un homme blessé ; & delà ils étoient entrés, à seize degrés quarante minutes de latitude du Nord, dans un Lac d'eau salée, où ils avoient trouvé quantité de Poisson sec, dont ils apporterent une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toises de large. Elle a, de chaque côté, des Rochers assez hauts, derriere lesquels plusieurs personnes peuvent s'embusquer fort avantageusement, pour en défendre l'accès. Swan, regrettant le poisson que les deux Canots n'avoient pu charger, en fit partir un avec douze hommes, pour aller prendre le reste. Mais les Espagnols, qui avoient vû disparoître une partie de leur provision, s'étoient assemblés derriere les Rochers. Ils laisserent avancer le Canot jusqu'à l'extrêmité du Canal, qui est long d'un quart de mille, & faisant feu tout d'un coup, ils blesserent plusieurs de leurs Ennemis. Dans leur premiere consternation, les Avanturiers, n'osant retourner par la même voye, s'avancerent dans le Lac, & ramerent jusqu'au centre, où ils se trouverent hors de la portée du fusil. De-là, ils chercherent des yeux quelque ouverture, pour sortir, plus large que celle par laquelle ils étoient entrés : mais, n'en appercevant aucune, ils passerent deux jours & trois nuits dans cette situation. Le Vaisseau & les trois Barques étoient à l'ancre, trois lieues au-dessous du Lac ; & Swan, loin de s'allarmer du retardement de son Canot, s'imagina que les douze Avanturiers avoient fait quelque découverte importante, qui les occupoit plus utilement que la pêche. Cependant plusieurs coups de fusil, qui se firent entendre du côté du Lac, porterent Townley à s'avancer avec sa Barque. Il comprit bientôt l'embarras de ses Compagnons ; & débarquant proche des Rochers, il chassa les Espagnols de cette retraite. Sans un secours si présent, le sort des douze Avanturiers auroit été de mourir de faim au milieu du Lac, ou d'être massacrés par leurs Ennemis (28).

Danger auquel les Avanturiers y sont exposés.

Rocher d'Algatros.

Swan continua de faire côtoyer l'Ouest, avec le vent de terre & la faveur du Courant. Le 2 de Novembre, on passa près d'un Rocher, que les Espagnols nomment Algatros. Le Pays voisin est couvert de Bois, & montueux dans l'éloignement. On apperçoit, près du rivage, sept ou huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui sont éloignés de cinq ou six milles, à l'Ouest d'Algatros. A quatre ou cinq milles du rivage, au Sud-Quart-d'Ouest de ces Rochers, un dangereux banc de sable s'éleve presqu'à la surface de l'eau. Deux lieues, à l'Ouest des mêmes Rochers, on rencontre une assez grande riviere, qui forme une petite Isle à son embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, est bouché par des sables ; mais celui de l'Ouest est assez creux pour recevoir des Canots. Les Espagnols ont, sur ses bords, une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point

(28) Page 251 & précédentes.

les Avanturiers d'y descendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour sa défense. Dampier confesse, avec ingénuité, que si les Espagnols prenoient aisément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la supériorité de leur nombre, c'est qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il se trouva, dans le Fort, une grosse quantité de sel, qu'ils tenoient en réserve pour saler le poisson qu'ils prenoient dans le Lac. C'est presque uniquement une espece de Brochet, que les Anglois nomment Snook, & qui n'est, ni d'eau douce, ni de Mer. Sa longueur est environ d'un pied. Il est rond, & de la grosseur du bas de la jambe, avec la tête un peu longue & l'écaille blanchâtre. L'abondance en est extrême dans tous les Lacs salés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les Espagnols le prennent. Jamais les Avanturiers ne trouverent, sur cette Côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni même une Barque ou un Canot.

DAMPIER. 1685.

Raison qui donnoit de l'avantage aux Avanturiers sur les Espagnols.

Ils marcherent l'espace de deux ou trois lieues dans le Pays, sans y rencontrer plus d'une maison, où quelques Mulâtres, qu'ils firent Prisonniers, leur apprirent qu'un Vaisseaux de Lima étoit nouvellemeut arrivé au Port d'Acapulco. Townley, qui ne respiroit que l'occasion de se procurer un bon Vaisseau, la crut certaine, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec lui dans ce Port. Il en fit aussi-tôt la proposition. Elle fut approuvée de tous les Equipages, malgré l'opposition du Capitaine Swan, qui en représenta vivement le danger. Mais l'avis de Townley ayant prévalu, on remit à la voile pour continuer de côtoyer l'Ouest vers Acapulco. Le 7, on en découvrit les hauteurs, à la distance d'environ douze lieues, sur-tout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la Terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le soir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entreprise qu'il avoit conçue.

Projet audacieux du Capitaine Townley.

Le Port d'Acapulco est également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Isle basse, qui s'étend d'un mille & demi de l'Est à l'Ouest, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal est bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on sort par un vent de Terre; & ces deux vents sont favorables tour-à-tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal Occidental est le plus étroit, mais il est si profond, qu'on ne peut y mouiller. C'est celui par lequel passent les Vaisseaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Ouest. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; ensuite, s'étrécissant beaucoup, il tourne à l'Ouest, & regne encore l'espace d'un mille. La Ville est au Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de plusieurs pieces de canon. Sur la rive opposée, du côté de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de quarante pieces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Platte-forme.

Situation du Port d'Acapulco.

DAMPIER. 1685.

Townley entreprend d'y enlever un Vaisseau.

Townley fut d'abord assailli d'un grain violent, qui faillit d'abréger son expédition par le naufrage de tous ses Canots. Cependant il eut le bonheur d'entrer, la seconde nuit, dans un bon Havre, nommé *Port Marquis*, une lieue à l'Est de celui d'Acapulco. Là, ses gens employerent tout le jour à faire sécher leurs habits, leurs armes & leurs munitions. La nuit suivante, ils s'avancerent vers le terme de leurs espérances. Dans la crainte d'être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames; mais agitant leurs avirons sans les faire sortir de l'eau, comme s'il eût été question de pêcher une Manate, ils arriverent fort près de la Ville, où ils trouverent le Vaisseau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir assez considéré pour reconnoître le danger de leur entreprise, ils la jugerent tout-à-fait impossible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une course inutile, ils descendirent au rivage, pour donner brusquement sur une Compagnie d'Espagnols, qui avoit été postée dans ce lieu depuis le jour précédent. Mais ils ne lui firent pas d'autre mal, que de l'effrayer par le bruit. Le jour, qui parut bientôt, leur donna le temps d'observer, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui se faisoient autour de la Ville & du Fort. Ensuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & désespérés de leur avanture (29)

Côte à l'Ouest de ce Port.

Le 12, ils firent voiles, pour s'avancer plus à l'Ouest, avec un vent de Terre, qui est ordinairement Nord-Est sur cette Côte, tandis que les vents de Mer y sont Sud-Ouest. Ils passerent près d'une Baye sablonneuse, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec tant de violence, qu'il est impossible aux Canots d'en approcher. Cependant le mouillage n'en est pas moins bon, à un mille ou deux de la Côte. Elle produit diverses sortes d'arbres, surtout des Palmiers, qui forment quantité de petits Bois, d'un bout de la Baye jusqu'à l'autre. L'intérieur du Pays est rempli de petites Montagnes stériles, entre lesquelles on découvre autant de petits Vallons, d'une verdure agréable. La Montagne de Petaplan se fait remarquer à l'Ouest de la Baye, vers dix-sept degrés trente minutes de latitude du Nord. C'est une Pointe ronde, qui s'avance dans la Mer, & qu'on prend de loin pour une Isle. Les Avanturiers firent plusieurs descentes au-delà de cette Montagne. Entre plusieurs sortes de Poissons, qu'ils y prirent en abondance, Dampier vante le *Poisson Juif* (30), qui ressemble fort au Merlus, avec cette différence, qu'il est beaucoup plus gros. Il pese trois, quatre & jusqu'à cinq cens livres. Sa chair est ordinairement fort grasse, mais d'un excellent goût. Il a la tête large, & les écailles fort grandes. Sa retraite est entre les Rochers.

Havre de Chequetan.

Le Havre de Chequetan, où les Avanturiers mouillerent, deux lieues à l'Ouest de la même Montagne, offre un lieu propre à carener les Vaisseaux, près d'une petite Riviere d'eau douce. Trois milles plus loin, dans un lieu, qui se nomme *Estapa*, ils trouverent, assez près de la Mer, des

(29) *Ibid.* page 263.

(30) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'ayant des écailles & des nâgeoires, il est net, suivant la Loi Mosaïque. Aussi les Juifs en mangent-ils sans scrupule. *Ibid. page 264.*

Pâturages remplis de Bœufs & de Vaches, dont ils tuerent un grand nombre. Leur bonheur amena dans le même lieu quelques Voituriers, qui conduisoient, sur des Mules, quarante sacs de Farine, du Chocolat & quantité de marchandises de Terre, pour Acapulco. Les Mules leur servirent, pour transporter à bord un assez riche butin.

DAMPIER. 1685.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, sont Nord, & les vents de Mer Ouest-Sud-Ouest. A l'Ouest des Montagnes, qui se présentent en grand nombre, on découvre plusieurs Vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le sommet se divise en deux pointes. Les Livres Espagnols placent, à peu de distance, une Ville qu'ils nomment Thelupan; mais il fut impossible aux Avanturiers d'en trouver le chemin. Swan & Townley descendirent avec deux cens hommes, pour en chercher une autre, qui se nomme Colima. Ils ne furent pas plus heureux à la découvrir. Dampier étoit de ce nombre. » Il y a si peu de commerce, dit-il, aux environs de cette Mer, » que nous ne pûmes trouver de Guides, pour prendre langue, ou pour nous » faire mener aux lieux habités. De toute cette Côte, Acapulco est la seule » Ville, dont on puisse approcher par Mer. Nous fîmes vingt lieues le » long du rivage, & nous le trouvâmes par-tout fort incommode pour une » descente. On n'y découvre aucune trace d'Habitans. Nous fûmes surpris » de trouver déserte, une belle Vallée, qui se nomme *Maguella*. Dans » toutes ces courses, nous ne vîmes qu'une seul Cavalier, à l'endroit où » nous fîmes notre descente. C'étoit apparemment une Vedette, qu'on » avoit posée pour nous observer. Nous suivîmes facilement la trace du » Cheval, sur le sable de la Baye : mais nous la perdîmes dans les Bois, » & toutes nos recherches ne purent nous faire trouver les Maisons, ou la » Ville, d'où le Cavalier étoit venu. Le 28, nous retournâmes à bord, avec » autant de chagrin que de fatigue (*).

Ville de Thelupan.

Vallée de Maguella.

Cependant les Avanturiers découvrirent, de leurs Vaisseaux, le Volcan de Colima. C'est une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de cinq ou six lieues de la Mer. Elle se termine par deux petites Pointes, de chacune desquelles on voit sortir sans cesse des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne son nom, n'en sçauroit être éloignée. Les Espagnols en vantent la grandeur & les richesses, & parlent de la Vallée, où elle est assise, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, » où elle forme, dit-il, » une petite Baye : mais il ne put juger combien elle s'avance dans le » Pays. On assure qu'elle est remplie de Jardins bien cultivés, & de Champs » fertiles, qui produisent du Froment & toutes sortes de grains. La Côte, » qui est basse & sablonneuse, semble inviter à descendre : mais les vagues » y sont si violentes, qu'il est impossible d'en approcher. On y voit beau» coup de Bois à l'Est, pendant l'espace d'environ deux lieues; après les» quelles on trouve une Riviere assez profonde, où la barre est malheureu-

Volcan & Ville de Colima.

(*) Page 267.

DAMPIER. 1685.

» sement si haute, qu'elle en ferme l'entrée aux moindres Canots. Les Avan- » turiers regretterent amérement de ne pouvoir faire d'autres découvertes » dans cette charmante Vallée (31).

Port de Sallagua.

Le premier de Décembre, ils passerent près d'un Port, nommée *Sallagua*, à dix-huit degrés cinquante-deux minutes de latitude. Il fait partie d'une Baye assez profonde, & divisée par deux Rochers pointus, où l'on peut mouiller en sûreté à dix ou douze brasses. Un Ruisseau d'eau douce s'y jette dans la Mer. Les Avanturiers y découvrirent une grande Maison, & quantité d'Espagnols à cheval & à pied, qui sembloient les défier par une contenance fort guerriere. Swan & Townley mirent à terre deux cens Hommes, qui leur firent prendre aussi-tôt la fuite. Ce détachement suivit, pendant l'espace d'environ quatre lieues, un grand chemin, qui sembloit conduire dans l'intérieur du Pays : mais le trouvant embarrassé de Bois & de Rochers, qui pouvoient favoriser une embuscade, les plus hardis jugerent à propos de retourner sur ses traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent Prisonniers, leur apprirent qu'il conduisoit à une grande Ville, nommée *Oarrha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Espagnoles étoient venues ; qu'il n'y avoit pas de Place considérable à moins de distance, & que le Pays étoit pauvre & désert. Ils ajoûterent que ces Troupes avoient été rassemblées pour secourir le Vaisseau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Passagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célébre Armateur Anglois, nommé Cavendish, entre les mains duquel ce Vaisseau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une si belle entreprise. Ils firent voile aussi-tôt, pour aller croiser vers le Cap Coriente. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriser les maladies qui commençoient à les attaquer. C'étoient des fiévres, qui dégénéroient en hydropisie. Plusieurs en moururent, & Dampier en souffrit long-tems. L'hydropisie est la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoissent pas de meilleur remede, que la pierre de l'espece de Crocodile, que les Anglois ont nommé *Alligator*. Il en a quatre à chaque jambe, les unes proche des autres, & comme enchassées dans la chair. On en pulverise une, qu'on avalle avec de l'eau. Mais, quoique Dampier & ses Compagnons, n'ignorassent point cette recette, qu'ils avoient vûe dans un Almanac du Mexique (32), ils ne pouvoient espérer de trouver facilement des Alligators ; & la crainte de manquer le Vaisseau des Philippines, leur fit passer, entre Salaque & le Cap Coriente, plusieurs Rivieres, qui leur en auroient peut-être offert. En approchant du Cap, les Terres leur parurent assez élevées, mais bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays est rempli de Montagnes stériles & désagréables à la vûe. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Ouest par une belle pente ; mais à l'Est, elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée, qui se divise en trois petits sommets pointus, ausquels cette figure, qui approche assez d'une couronne, a fait donner, par les Espagnols, le nom de *Coronada*.

Ville d'Oarrha.

Hydropisie commune sur cette Côte, & son remede.

(31) Page 269.

(32) Page 277.

Les

Les Avanturiers arriverent le 11 à la vûe du Cap de Coriente, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Oueſt. La hauteur en eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes de latitude du Nord. Sa longitude, depuis le Pic de Tenerif, eſt de vingt-trois degrés cinquante & une minutes; mais il la prend, dit-il, à l'Oueſt, ſuivant le cours de ſon Voyage; & ſuivant ce compte, il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Lézard: de ſorte que la différence du temps monte à huit heures & près de ſix minutes (33).

DAMPIER. 1685.

Cap de Coriente, & ſa ſituation.

Il étoit queſtion d'attendre le Vaiſſeau des Philippines, qui paſſe toujours à la vûe du Cap. Mais, après avoir reglé les Poſtes & les diſtances des quatre petits Bâtimens, il fallut penſer à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laiſſa quatre Canots avec quarante-ſix hommes, tandis qu'on feroit voile vers les Iſles de Chametly. Elles ſont à ſeize ou dix-huit lieues à l'Oueſt du Cap de Coriente; la plûpart petites, baſſes, couvertes de Bois & bordées de Rochers. On en compte cinq, qui forment une demie Lune. Leur éloignement de la Côte n'eſt pas d'un mille; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles ſont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la Purification; grande Ville, ſituée à quatorze lieues dans les Terres.

Iſles de Chametly.

Les Avanturiers arriverent le 20, aux Iſles de Chametly, du côté du Sud-Eſt, où le mouillage eſt bon à cinq braſſes d'eau, ſur un fond ſablonneux. Ils y trouverent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles Cabanes. Ils jugerent que les Pêcheurs y venoient dans le temps du Carême, & n'y demeuroient pas conſtamment. Cependant, ſur quelques informations, Townley partit avec un Détachement de ſoixante hommes, pour ſe rendre, à ſept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette Expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, paſſerent à l'Oueſt juſqu'à la Vallée de *Valderas*, ou *Valdiris*, ſituée au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de Pentique, qui ſont à dix lieues l'un de l'autre. Cette Vallée a trois lieues de large. La Baye eſt ſablonneuſe, & commode pour une deſcente. Une belle Riviere, qui s'y jette, reçoit facilement les Batteaux: mais, vers la fin de la ſaiſon ſeche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'eſt pas ſans un petit goût de ſel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée eſt bornée par une petite Montagne verte, dont la pente eſt fort agtéable du côté de la Mer. Elle eſt enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre leſquels on voit croître une ſi grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il ſemble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages ſont remplis de Bœufs & de Vaches. On y voit auſſi quelques Chevaux; mais les Avanturiers n'y purent découvrir une Maiſon (34).

Belle Vallée de Valderas.

Ils deſcendirent dans un ſi beau lieu, au nombre de trente-ſept, avec une ardeur proportionnée à leurs eſpérances. Mais à peine eurent-ils fait

Les Avanturiers y tombent dans une embuſcade.

(33) Page 272.

(34) Page 274.

DAMPIER. 1685.

trois milles, qu'ils tomberent dans une embuscade de cent cinquante Espagnols. Ils trouverent heureusement un petit Bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuerent dix-sept hommes, dont la chute refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant dissipés, ils ne trouverent aucun obstacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonstances, avec quantité de provisions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui regna pendant quelques jours dans tous les Equipages, les consola d'une disgrace à laquelle ils s'étoient exposés témérairement.

Cependant, après avoir continué long-temps de croiser sur cette Côte, sans voir paroître le Vaisseau de Manille, ils jugerent qu'il avoit pû leur échapper, tandis qu'ils étoient à chercher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le temps qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occasion de quitter Swan, & de retourner sur les Côtes du Pérou. Dans cette division de sentimens & d'intérêts, Dampier, moins ardent pour s'enrichir, que pour acquérir de nouvelles connoissances, ne balança point à choisir, entre les Capitaines, celui qui vouloit aller plus loin au Nord-Ouest. » Nous partîmes donc, dit-il, Townley pour l'Orient, & nous pour » l'Occident, résolus d'aller si loin, que nous trouverions des Etablisse» mens Espagnols (35).

1686. Le 7 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Pentique, qui en est la Pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minutes de latitude du Nord. Elle est haute, ronde & pierreuse. Une lieue plus loin à l'Ouest, on rencontre deux petites Isles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus sûre est à gauche de ces Isles. Au-delà de la Pointe, la Côte regne vers le Nord, pendant l'espace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverses Bayes sablonneuses. Le 14, on apperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord, une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaisseau qui porte ses voiles. Elle est séparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze brasses d'eau : mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la sonde. Depuis cette espece d'Isle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la violence des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au soir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de terre. Le 20, il jetta l'ancre trois milles à l'Est de quelques Isles, qui se nomment Chametly, quoique différentes de celles qu'on a décrites sous le même nom. Leur situation est à trois degrés onze minutes du Nord, vers le Midi du Tropique, à la distance d'environ trois lieues du Continent. Elles sont assez hautes, & quelques-unes produisent différentes sortes d'Arbrisseaux; mais la plûpart sont pierreuses & steriles.

Secondes Isles de Chametly.

Dampier observa, dans les deux plus Septentrionales, plusieurs Bayes sablonneuses, où l'on trouve une espece de fruit aussi remarquable par sa figure, que par son nom, & par l'agrément de son goût, qui tire un

(35) Page 277.

peu sur l'aigre. Il en distingua même deux sortes; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît sur une tige verte, de la grosseur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, sur un pouce de large, & sont bordées de piquans fort pointus. Le fruit sort au sommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient seize ou vingt. Il est de la grosseur d'un œuf, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en est assez épaisse, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il se nomme Pingouin. Le rouge, qui porte aussi ce nom, est de la couleur d'un petit Oignon sec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas sur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'éleve à côté de soixante ou soixante & dix fruits de son espece, qui croissent ensemble, fort près les uns des autres, & tous sur la même racine. Ils sont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, aussi piquantes que celles du Pingouin jaune. Ces deux fruits se ressemblent fort par le goût. Ils sont tous deux extrêmement sains, & jamais ils ne nuisent à l'estomac : mais si l'on en mange avec excès, on sent de la chaleur, avec un petit chatouillement, à l'anus (36).

Dampier. 1686.

Pingouins, fruit singulier.

On trouve aussi des Veaux marins sur le rivage des mêmes Isles; & Dampier fait remarquer que c'est la premiere fois qu'il en ait vû dans ces Mers, au Nord de la Ligne (37).

Veaux marins, rares au Nord de la Ligne.

Swan mit cent hommes dans ses Canots, pour aller chercher au Nord la Riviere de Cullacan, qui est peut-être celle de Pastla, que plusieurs Géographes mettent dans la Province de Cullacan, vers les vingt-quatre degrés de latitude Septentrionale. Il apprit de quelques Prisonniers, que les Espagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils passent dans leurs Canots sur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a sçu depuis, d'un Espagnol qui s'étoit employé à cette Pêche, qu'on y trouve en effet quantité d'Huitres Perlieres, mais que les Indiens, voisins du lieu où elles se pêchent, étoient mortels Ennemis de sa Nation. Swan fut trois ou quatre jours absent, & fit plus de trente lieues sans trouver aucune Riviere. Il trouva cette Côte fort basse, les Bayes sablonneuses, & la Mer si grosse, qu'elle ne permet pas d'y descendre. A son retour, il rencontra son Vaisseau, qui suivoit après lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre se fit à vingt-trois degrés trente minutes de latitude, d'où il retourna vers l'Est; & c'est le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (38).

A six ou sept lieues au Nord-Nord-Ouest des secondes Isles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mene dans un Lac, situé douze lieues à l'Est, & parallele à la Terre. Les Espagnols le nomment *Rio de Sal*, parce que l'eau en est salée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le débarquement y est commode. A l'Ouest du Lac, les Avanturiers trouverent du Maïs & quantité de Bestiaux. Ils s'avancerent l'espace de quatre ou cinq lieues, malgré l'opposition d'un Corps d'Espagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue résistance; & sur les informations d'un Prisonnier, ils arriverent à Massaclan, Ville Indienne qu'ils

Ouverture qui conduit à Rio de Sal.

Ville de Massaclan.

(36) Page 279. (37) Page 280. (38) *Ibidem*.

DAMPIER. 1686.

trouverent abandonnée de ses Habitans. Après y avoir passé la nuit, ils enleverent paisiblement toutes les provisions qu'ils purent transporter à leurs Canots.

Riviere & Ville de Rosario.

Le 2 de Février, Swan alla descendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Riviere de Rosario. Il marcha vers la Ville du même nom, qui est à neuf mille de la Mer, & qui n'est habitée que par des Indiens. Quelques Prisonniers, qu'il y fit, l'assurerent qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or; mais il aima mieux retourner à bord, avec quelques boisseaux de Maïs qu'il avoit enlevés, & qui valoit mieux pour ses gens que tout l'or du monde. » Si l'on considere, observe Dampier, quelle étoit notre situation sur cette Côte, Etrangers, sans Pilote pour nous mener aux Rivieres, & sans autres provisions que celles dont nous étions redevables au hasard, on admirera la constance qui nous y retenoit si long-temps. Quoique notre Livre de Pilotage nous fût d'une grande utilité pour trouver les Rivieres, comme nous manquions de Guides pour nous conduire aux Plantations, deux ou trois jours se perdoient en recherches, avant que de pouvoir découvrir un lieu favorable pour la descente; & lorsque nous étions à terre, nous ne sçavions de quel côté prendre, pour chercher une Ville; à moins que le hasard ne nous fît tomber dans quelque chemin. A la vérité, les Prisonniers que nous avions à bord sçavoient les noms de diverses Habitations du voisinage; mais ils ignoroient le chemin comme nous, pour y aller de la Mer, & la prudence ne nous permettoit pas de nous éloigner long-temps de nos Canots (39). La Riviere de Rosario est à vingt-deux degrés cinquante & une minutes de latitude du Nord. On voit, dans le Pays, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart-de-Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre, de forme longue, que les Espagnols nomment *Cabo de Cavallo*.]

Singuliere situation des Avanturiers.

Riviere d'Oleta, & de Saint Jago.

Le 8, Swan fit une course inutile pour chercher la Riviere *Oleta*, qui est à l'Est de celle de Rosario. Mais il trouva le lendemain celle de Saint Jago, qui est aussi à l'Est; & tous ses Bâtimens mouillerent près de l'embouchure, à sept brasses d'eau, sur un bon fond. Ils voyoient, sur la Côte, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest, un Rocher blanc, nommé Maxentelbo; & dans le Pays, au Sud-Est, la haute Montagne de Zelisco, dont le milieu s'enfonce en forme de selle. La Riviere de Saint Jago, qui est une des principales de cette Côte, est à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a guéres moins d'un demi-mille de large à l'embouchure, & sa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en est un peu salée; mais, en creusant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employerent deux jours, à roder dans les Anses & les Rivieres. Ils se saisirent enfin d'un Indien, qui leur apprit, qu'à la distance de quatre lieues, les Espagnols avoient une Ville, nommée Sainte Pecaque, où il promettoit de servir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec lesquelles il s'avança l'espace

Les Avanturiers se rendent à Sainte Pecaque.

(39) Page 283.

de cinq lieues dans la Riviere. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage soit assez haut des deux côtés, le Pays est plat & fort uni. Après avoir fait sa descente, Swan laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel son Guide Indien le fit passer, offroit tantôt des Bois, tantôt de riches Pâturages, remplis de Chevaux, de Bœufs & de Vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans résistance.

Dampier. 1686.

Elle est située dans une Plaine, & près d'un Bois. Ce n'est pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort réguliere. La plûpart des Habitans sont Espagnols, & font leur principale occupation de l'Agriculture; à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues, de Sainte Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, est estimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en sont aussi plus riches; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produisent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque transportent ces métaux à Compostelle, pour y être rafinés, & fournissent aux Esclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïs, dont la Ville abonde, & qui n'est destiné qu'à cet usage. On y trouve aussi du Sucre, du Sel, & du Poisson salé (40).

Description de cette Ville.

Ses Mines d'or & d'argent.

Dans la joie d'une si belle découverte, Swan se hâta de rassembler quantité de Chevaux, qui paissoient aux environs de la Ville; & divisant sa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures provisions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le transport devoit se faire avec la même sûreté, auroit eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidélement observé. Mais après avoir fait heureusement le premier voyage, ses gens se relâcherent, pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui composoient le second Corps, avec autant de Chevaux chargés, se laisserent surprendre par quelques troupes Espagnoles, qui les tuerent jusqu'au dernier (41). Swan comprit bientôt leur tragique avanture, à la vûe de plusieurs Chevaux, qui revinrent seuls à la Ville. Il se mit en marche, à la tête des gens qui lui restoient; & dans son chemin, il trouva les Morts sur le Champ de Bataille, » nuds, & si déchiquetés, qu'à peine en » reconnut-il un seul «. Les Espagnols, qui se tenoient à quelque distance, n'eurent pas la hardiesse de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuscade. Dampier perdit, dans cette occasion, Ringrosse, son intime ami, » Auteur de cette partie de l'Histoire des Bou» caniers, dont il fait honneur au Capitaine Scharp. Il avoit marqué peu » d'inclination pour le Voyage de Sainte Pecaque; mais il falloit en courir » les risques, ou mourir de faim (42).

Massacre d'une partie des Avanturiers.

Une perte si considérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entreprises, qu'ils auroient pû tenter dans la même Riviere. Swan leur proposa d'aller

Cette disgrace rebute les autres.

(40) Page 285. (41) Page 287. (42) Page 288.

DAMPIER. 1686.

carener leurs Vaisseaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double motif d'y être à couvert des insultes de leurs Ennnemis, & d'y pouvoir former quelque liaison avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le *Lac* (43), & pour enlever peut-être les trésors du nouveau Mexique. Ce Lac est peu connu des Espagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de Pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs descriptions. Quelques-uns font une Isle de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme : mais ils n'observent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ses eaux; ni les Havres, les Rivieres, & les Anses qui sont sur ses bords. Il paroît qu'ils connoissent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Asie, depuis le Cap Saint Luc, jusqu'au quarantiéme degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent est plus exact & plus uniforme (44).

Leurs nouveaux desseins.

Observations sur l'Occident de la Californie.

Le projet de Californie, est abandonné.

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 21, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer jusqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de si violens à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut surpris, après un temps couvert & pluvieux, de se retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. » Si notre dessein, ob» serve Dampier, eût été seulement d'aller en Californie, pour de nouvel-

(43) C'est Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(44) Les lumieres de Dampier, & ses raisonnemens sur les découvertes qu'il proposoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de considération, que c'est peut-être sur ce fondement que Jean de *Fuca*, Martin d'*Aguilar*, & l'Amiral *Fonte*, se sont ouvert de nouvelles routes. » Je » crois, dit-il, que la longueur du Voya» ge, est une des raisons qui empêchent de » faire des découvertes dans ces Pays-là. » Cependant, il n'est pas impossible d'y al» ler par un chemin plus court, que celui » que nous prîmes; je veux dire, de passer » par le Nord-Ouest. Je sçais que diver» ses fois on a vainement tenté de trouver ce » Passage. Tous nos Compatriotes, qui en » ont fait l'entreprise, ont tâché de passer » du côté de l'Ouest, & ont commencé » leurs recherches par le long de la Baye » de David ou d'Hudson. Mais, si j'avois » à faire cette découverte, je voudrois en» trer d'abord dans la Mer du Sud, baisser » de-là le long de la Californie, & cher» cher par-là un passage dans les Mers de » l'Ouest. Comme les autres ont passé la » belle saison à faire des recherches dans » un Pays, plus proche & plus connu, & » qu'après les avoir faites, la saison rigou» reuse les a forcés d'abandonner leur des» sein, & de songer à revenir, de peur d'ê» tre surpris par l'Hyver, je voudrois, au » contraire, commencer par les Côtes de la » Mer du Sud; & par ce moyen, je n'au» rois pas besoin de m'en retourner. Au » contraire, si mon dessein réussissoit, j'a» querrois de nouvelles connoissances, & » je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur » à ceux qui passent d'un Pays connu dans » un autre qui ne l'est pas. C'est cela, au» tant que j'en puis juger, qui a fait échouer » ceux qui ont entrepris, jusqu'ici, de faire » ces découvertes, & qui leur a fait aban» donner un dessein, qui étoit sur le point de » réussir.

» J'en userois de même, si j'avois à faire » la découverte des Passages du Nord-Est. » Je passerois l'Hyver aux environs du Ja» pon, de la Corée, ou au Nord-Est de la » Chine; & ayant le Printems & l'Eté à » moi, je voudrois commencer par la Côte » de Tartarie. Si je réussissois, je passerois » dans les Pays connus, & j'aurois beau» coup de temps pour pousser jusqu'à Ar» changel, ou à quelque autre Port. Il est » vrai, que, s'il en faut croire le Capitaine » Wood, le Nord-Est n'est pas pratiquable, » à cause des glaces : mais, combien a-t-on » vû abandonner, comme impossibles, des » desseins dont on est venu à bout dans un » autre temps & par d'autres moyens ? *Ibid, pages 289 & 290.*

DAMPIER. 1686.

» les découvertes, nous aurions dû faire route à soixante ou quatre-vingt » lieues de la Côte, où nous aurions évité les vents de Terre & profité du » véritable vent d'Est alisé (45). Dans l'impuissance d'avancer, on reprit plus à l'Est, vers les Isles Maries, & l'on mouilla le 7, à l'Est de l'Isle du milieu, sur un fond sablonneux, à huit brasses d'eau. Les Maries sont trois Isles désertes, à vingt & un degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Ouest-Sud-Ouest du Cap Saint Luc en Californie, & de vingt du Cap Corriente. On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Ouest & Sud-Est. La plus Occidentale est la plus grande; mais elles sont toutes trois assez hautes. Leur terroir est aride, pierreux, & couvert d'arbrisseaux & de brossailles; quoique dans quelques parties, on trouve quantité de grands Cédres. Sur toute la Côte, qui est sablonneuse, il croît une Plante verte & piquante, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du Pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (*). Ces racines, cuites au four, font la principale subsistance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'essai, avec peu de satisfaction; & Dampier, qui eut la curiosité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la Bardane. Les trois Isles produisent, d'ailleurs, quantité de Guanos & de Racons, qui sont une grosse espece de Rats, des Lapins des Indes, des Pigeons & des Tourterelles d'une grosseur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de Poisson. C'est le second endroit de cette Côte, où Dampier ait vû des Veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déja, qu'il ne s'en trouve gueres que dans les lieux où le Poisson est en abondance. Swan nomma l'Isle du milieu, Isle du Prince George (46).

Isles Maries & leur description.

Isle du Prince George.

Il commençoit à se rebuter lui-même, d'une misere, dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses esperances s'étoient soutenues long-temps. Outre les richesses des Pays, dont il avoit suivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit persuadé que la Navigation & le Commerce y étoient florissans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello sont au Pérou; c'est-à-dire, des Marchés où l'on transportoit continuellement les Marchandises, de l'une à l'autre Mer. Il ne se trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce se faisoit par Mer; au lieu qu'il se fait presqu'uniquement par Terre, & le plus souvent par des Mulets. Ainsi, renonçant à pousser plus loin ses recherches, il prit le temps où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Isles Maries, pour leur proposer le Voyage des Indes Orientales. Son dessein particulier n'étoit pas d'y continuer ses brigandages. Il avoit souvent assuré Dampier, qu'il vouloit embrasser la premiere occasion, pour retourner en Angleterre: mais dissimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la soumission de ses gens, il leur parla de croiser à Manille, & de se venger, sur les Espagnols des Philippines, du malheur qu'il avoit essuyé à Sainte Pecaque. Cette couleur, dont il revêtit fort adroitement sa proposition, lui fit obtenir des applaudissemens.

Raisons qui rebutent Swan, & proposition qu'il fait de passer aux Indes Orientales.

(45) P. 291. (*) C'est à la Joubarbe, qu'on donne particuliérement ce nom. (46) P. 292.

DAMPIER. 1686.

Objections des Equipages.

Cependant, après avoir considéré plus sérieusement la distance des Isles Maries, à l'Isle de Guaham, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, sans aucune certitude d'y trouver des provisions, la plûpart furent effrayés d'une si téméraire entreprise. Les plus ignorans s'imaginerent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne se persuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour soixante jours de vivres. Il ne restoit à bord qu'environ quatre-vingt boisseaux de Maïs, dont les Rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de Poisson salé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ses Vaisseaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce temps-là, il ne doutoit pas qu'ils ne pussent achever cette course en six semaines; surtout dans une saison, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajoûta que c'étoit toujours le temps, où les Espagnols partoient d'Acapulco; que s'ils employoient soixante jours à leur Voyage, cette lenteur venoit de la grosseur & du poids de leurs Vaisseaux; sans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarrassoient moins d'avancer promptement, que d'observer leur circonspection ordinaire, & qu'en approchant de l'Isle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'espace d'une semaine, pour ne rien donner au hasard, à si peu de distance de la Terre. Dampier remarque ici que ses Compagnons auroient dû se rappeller ces exemples, lorsqu'ils s'approcherent de cette Isle; mais que dans quelque extrêmité que les Avanturiers se trouvent, ils ne sont pas capables de cette prudence (47).

Ses réponses.

Les Avanturiers se déterminent à le suivre.

De toutes les raisons du Capitaine Swan, la plus puissante fut l'espérance de croiser à la hauteur de Manille. On ne pensa plus qu'à se rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Coriente, pour y faire une nouvelle provision de bonne eau & de Juif salé. Le 31 de Mars, après une heureuse Pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revûe des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes; cent sur le Vaisseau, & cinquante dans la Barque, sans y comprendre les Esclaves. Swan profita de cette favorable disposition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Est, fit laisser le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaisseaux dans le véritable vent alisé, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est sans mêlange, qui dura jusqu'à quarante lieues de l'Isle de Guaham.

Leur départ du Cap Coriente & leur route.

On étoit à deux cens cinquante lieues de terre. La faveur d'un si bon vent fit déployer toutes les voiles; & le temps étant d'ailleurs fort serein, on fit, au Soleil, plusieurs bonnes observations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de latitude, qui est presque celle de Guaham. Ensuite, on avoit tourné le Cap à l'Ouest, sans cesser de garder la même latitude. Les Equipages, surpris de voir prendre un si long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils se virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuillerées de Maïs bouilli. Leurs murmures la

(47) Page 296.

firent

firent augmenter. Cependant, les plus ſages reconnurent que cette diette involontaire étoit utile à leur ſanté. Dampier ſe reſſentoit encore de ſon hydropiſie; quoique pendant ſon ſéjour aux Iſles Maries, il ſe fût aſſujetti à des remédes violens, qui l'avoient ſoulagé. On l'avoit mis ſous le ſable chaud, dont on lui avoit couvert la tête; & dans cette ſituation, il avoit ſué prodigieuſement: mais, ſi la ſueur avoit diſſipé le fond du mal, elle ne lui avoit pas rendu ſes forces, qui ne commencerent à revenir que lorſqu'il ſe vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour ſe fortifier contre une néceſſité ſi dure, ne bûvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-ſept jours ſans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier obſerve, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (48).

Dampier. 1686.

Comment Dampier eſt guéri de l'hydropiſie.

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un ſeul Poiſſon, ni aucune ſorte d'Oiſeaux, à l'exception d'un aſſez grand nombre de Boubies, qui ſe firent voir à quatre mille neuf cens ſoixante & quinze milles du Cap Coriente, & qu'on crut parties de certains Rochers, dont on n'étoit pas éloigné, mais qu'on n'apperçut pas, quoiqu'ils fuſſent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, ſuivant le calcul Anglois (49), Swan eut beſoin de toute ſon adreſſe, pour appaiſer de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Eſpagnols pouvoit être le meilleur; mais, comme le vent étoit toujours le même, il en conclut qu'une ſi longue & ſi pénible Navigation touchoit à ſa fin. En effet, peu de jours après, on eut une petite pluie, & l'air ſe couvrit de nuages, du côté de l'Oueſt; ſigne preſqu'infaillible qu'on approchoit de la terre. Dans ces climats, où les vents aliſés ſoufflent toujours, les nuages, qui volent rapidement ſur la tête, ne laiſſent pas de paroître ſuſpendus, près de l'horiſon, dans les endroits où la terre n'eſt pas éloignée. Dampier avoit ſouvent fait cette obſervation, ſur tout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement ſenſible (50).

Circonſtances & fatigue du Voyage.

Diſtance des lieues.

Le 20 de Mai, la Barque, qui faiſoit route trois lieues devant le Vaiſſeau, donna ſur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de Poiſſons autour des Rochers. Ce nouveau ſigne de terre étoit capable de ranimer les eſprits. Cependant, comme on étoit alors à douze degrés cinquante-cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Eſpagnols mettent l'Iſle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain ſi la route, qu'on ne ceſſoit pas de faire, à l'Oueſt, n'étoit pas fauſſe, parce que les Cartes Eſpagnoles ne marquent point de bas-fonds autour de cette Iſle. Dans un ſi cruel embarras, Swan fit tourner le Cap au Nord: mais, vers le ſoir, on eut la vûe de Guaham, à huit lieues; & le lendemain, on y mouilla fort heureuſement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il ſe vit déli-

Embarras des Avanturiers.

(48) Page 298.

(49) Les Livres Anglois de Pilotage, comptent la diſtance entre le Cap Coriente & Guaham, entre quatre-vingt-dix & cent degrés, ce qui ne revient pas à deux mille lieues, & les Eſpagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. *Page 296.*

(50) Page 299.

Dampier. 1686.

Ils arrivent à l'Isle de Guaham.

vré. Il ne restoit de provisions, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaisseau, de manger successivement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la proposition. Dampier auroit eu son tour après lui. » De-là vient, dit-il assez plaisamment, qu'après avoir mouillé, à Guaham, Swan lui » dit, en l'embrassant; ah, Dampier! vous leur auriez fait faire un mau- » vais repas. Il avoit raison, ajoûte-t-il; car j'étois aussi maigre & décharné, » qu'il étoit gras & dodu (51).

(51) Page 300. On a parlé, dans la Description des Isles Marianes, (Tome X, de ce Recueil, p 374) d'une Table à sept Colomnes, dans laquelle Dampier prit soin de marquer le sillage de chaque jour, & qu'il croit nécessaire pour tous les usages de la Géographie & de la Navigation. C'est ici le lieu de la donner après lui. La premiere Colomne marque les jours des mois. La seconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas sur lequel on faisoit route. La troisiéme offre la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles Italiques, ou Géométriques, à raison de soixante pour un degré; ce qui se compte toujours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatriéme & la cinquiéme Colomnes montrent combien de milles on faisoit par jour, au Sud, & combien à l'Ouest. Ce dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on se trouvoit assez proche de la latitude du Guaham; & comme on suivoit alors ce parallele, le Nord & le Sud ne servoient, par conséquent, qu'à proportion qu'on se détournoit de la droite route. Ce détour est marqué par *N* ou *S*, dans la cinquiéme Colomne. *O*, signifie qu'on fait route droite à l'Est. La sixiéme Colomne, contient la latitude de chaque jour, où *R* signifie la supputation de la latitude par Estime, & *Ob.* la latitude par observation. La septiéme & derniere Colomne, désigne les vents. Dampier n'ajoûte point une huitiéme Colomne, pour la variation de l'Aiguille, parce qu'il ne fit qu'une seule observation là-dessus. A son départ du Cap Coriente, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Est. *Voyez* ses Réflexions sur la largeur de la Mer du Sud, dans la Description des Isles Marianes.

TABLE DU SILLAGE.

	Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars.	31	S. O. Sd. O.	27	17	20	20 11	O. N-O.
Avr.	1	S. O. S. O.	106	68	81	R. 19 3	N-O. N-N O.
	2	S. O. 1. O.	142	98	101	R. 17 25	N-O.
	3	O. 5. S.	102	19	100	Ob. 17 6	N.
	4	O. 12. S.	140	29	136	Ob. 16 37	N. N-N-E.
	5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
	6	O. 10. S.	108	18	106	Ob. 15 25	N-E.
	7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N-E. E-N-E.
	8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E-N-E.
	9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E-N-E.

	Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
	10	O. 5. S.	138	12	137	Ob. 14 39	E-N-E.
	11	O. 5. S.	124	10	123	Ob. 14 29	E-N-E.
	12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E-N-E.
	13	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 1	E-N-E.
	14	O. 5. S.	180	15	177	R. 13 46	E-N-E.
	15	O. 6. S.	174	18	172	R. 13 18	E-N-E.
	16	O. 6. S.	182	19	180	R. 13 9	E-N-E.
	17	O. 6. S.	216	22	214	R. 12 47	E-N-E.
	18	O.	192		192	R. 12 47	E 4 N.
	19	O.	10		180	R. 12 47	E.
	20	O.	177		170	R. 12 47	E-N-E.
	21	O.	171		171	R. 12 47	E-N-E.
	22	O.	18		180	R. 12 47	E 4 N.
	23	R. O. Ob. O. 4. N.	170	11 N.	168	R. 12 47 Ob. 12 58	E 4 N.
	24	R. O.	146		46	R. 12 58	E 4 N.
	25	O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
	26	O. 3. N.	185	9 N.	184	Ob. 13 7	E 4 N.
	27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
	28	O.	167		167	R. 13 7	E 4 N.
	29	O. 2. N.	172	5	171	Ob. 13 12	E.
	30	O.	173		173	Ob. 13 12	E-N-E.
Mai.	1	O.	196		96	R. 13 12	E 4 N.
	2	O.	160		160	Ob. 13 13	E 4 N.
	3	O.	154		154	R. 13 12	E-N-E.
	4	R. O. Ob. O. 2. S.	153	5 S.	152	R. 13 12 Ob. 13 7	E-N-E.
	5	O. 2. N.	180	7 N.	179	Ob. 13 14	E-N-E.

DAMPIER. 1686.

Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
6	O. 3. N.	172	9 N.	171	Ob. 13 22	E-N-E.
7	O.	160		160	Ob. 13 22	E-N-E.
8	O. 3. S.	149	7 S.	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 4. S.	134	9 S.	133	Ob. 13 6	E-N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5. S.	112	9	111	Ob. 12 57	E-N-E.
12	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S.	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5 S.	108	Ob. 12 49	E-N-E.
18	O.	120		120	R. 12 49	E-N-E.
19	O.	137		137	R. 12 49	E-N-E.
20	O.	134		134	R. 12 50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R. 12 59	E-N-E.

Somme totale de la route, à l'Oueſt, ſept mille trois cens vingt-trois; qui font en tout, de longitude, pour l'Iſle de Guaham, cent vingt-cinq degrés onze minutes; & de latitude, treize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid, pages 301 & ſuivantes.*

Secours & conſeils qu'ils y reçoivent des Eſpagnols.

On n'ajoûtera rien à la deſcription de l'Iſle Guaham & des autres Marianes, qu'on a donnée, dans une juſte étendue, au dixiéme Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, eſt compoſée des obſervations de Dampier. Les Avanturiers y trouverent un accueil aſſez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garniſon du Fort Eſpagnol. Ils ne furent pas tentés d'employer la violence, dans un lieu, où toutes ſortes de ſecours leur furent offerts volontairement. On leur conſeilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de ſe rendre à l'Iſle de Mindanao, qui eſt une des Philippines, parce qu'elle ne manque d'aucune proviſion; & l'on ne fit pas difficulté d'ajoûter qu'ils y ſeroient d'autant mieux reçus, qu'elle étoit alors en guerre avec les Eſpagnols. Swan, qui avoit abjuré la Piraterie au fond du cœur, embraſſa d'autant plus volontiers cette ouverture, que c'étoit ſon chemin pour les Indes Orientales; ſans compter que la Mouſſon de l'Oueſt approchant, il ne pouvoit eſperer de retraite plus ſûre que Mindanao,

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Est assez violent, qui dura trois ou quatre jours. Ensuite il devint Ouest; mais ce fut pour se remettre bientôt à l'Est, & souvent au Sud-Est. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Isles Philippines, les Cartes communes se trouverent assez justes. Le 21, on eut la vûe de l'Isle de Saint Jean, qui est, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Isles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est, & vingt-quatre lieues dans sa plus grande largeur. Ces deux Isles étoient alors les seules, qui ne reconnussent pas l'autorité de l'Espagne. Saint Jean n'est pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre sept & huit degrés de latitude Septentrionale.

DAMPIER. 1686.

Ils partent pour Mindanao.

Isle Saint Jean.

Les Avanturiers arriverent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao; & le vent étant Sud-Est, ils s'avancerent au Nord, sans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à sept degrés quarante minutes de latitude, où ils mouillerent dans une petite Baye, à la distance d'un mille de la Terre, sur un fond sale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Isle de Mindanao étoient à cette hauteur; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Isle; mais ils demeuroient incertains si la Ville étoit à l'Est, ou du côté opposé. Après avoir passé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour suivant, ils trouverent quelques Insulaires, qui leur firent entendre, par divers signes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Isle. Swan, n'ayant pû les engager à lui servir de Guides, leva l'ancre pour faire route au Sud-Est. Il s'avança jusqu'à l'extrêmité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Isles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Passage qu'il ne connoissoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Est de ces Isles. Celles de Meangis furent les premieres qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la situation, qui est au Sud-Est, à seize lieues de Mindanao.

Difficultés pour trouver la Ville de Mindanao.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Ouest des deux premieres Isles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze brasses d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux milles de largeur, à son embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & sa longueur est de sept au Nord-Nord-Ouest. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Est, on découvre de belles Anses sablonneuses, où l'on peut mouiller sûrement à quatre, cinq & six brasses. Du même côté, le Pays est montueux & couvert de Bois, sans en être moins arrosé de petits Ruisseaux. Il s'y trouve même une Riviere, assez profonde pour recevoir des Canots. De grandes Savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Ouest, depuis l'entrée de la Baye, produisent une herbe longue, dont les Bêtes fauves font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles se mettent à couvert dans les Bois voisins; mais le matin & le soir, on les voit en troupes nombreuses dans les Plaines, où elles sont d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental présente un grand nombre de Plantations, au pied des Montagnes. Swan y envoya quelques-uns de ses gens, dont la seule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainsi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de passer

Belle Baye.

Elle n'est peuplée que de Bêtes fauves.

Dampier. 1686.

dans la Baye, il ne put tirer aucune lumiere sur la situation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Est de l'Isle, qu'en suivant la Côte du Sud, il trouva des Pêcheurs, qui répondirent à ses questions, par des signes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Riviere de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Riviere, à cinq degrés vingt-deux minutes de longitude du Nord, & à vingt-trois degrés douze minutes de latitude du Cap Lézard, en Angleterre (52).

Embouchure de la Riviere de Mindanao.

On jetta l'ancre à deux milles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Isle, qu'on avoit au Sud du Vaisseau. Swan fit tirer aussi-tôt huit ou neuf coups de canon, auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut cessé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demanderent, en Espagnol, de quel Pays étoit le Vaisseau ? On leur répondit dans la même langue. Mais, quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la même satisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Isle. Ils étoient informés, depuis long-temps, de l'arrivée du Vaisseau ; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlud*, avoit relâché quelques mois auparavant sur leur Côte, & leur avoit dit, à son départ, qu'ils devoient s'attendre à recevoir bientôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour leur faire des propositions de Commerce (53).

Digression sur un projet d'Etablissement dans cette Isle.

Dampier se jette ici dans une digression fort curieuse. » Je suis persuadé, dit-il, que nous n'aurions pû prendre de meilleur parti, que de profiter de cette ouverture, & de nous rendre au desir qu'ils marquoient de » nous voir prendre un Etablissement dans leur Pays. Outre que nous y » aurions trouvé plus d'avantage qu'à continuer de courir comme des Vagabonds, il y a beaucoup d'apparence que l'Angleterre entiere en auroit » tiré de grands profits, par un Commerce régulier, non-seulement avec » cette Isle, mais avec plusieurs autres Isles voisines, qui produisent des » Epiceries. Celles de Meangis, que j'ai déja nommées, sont à vingt » lieues de Mindanao. Ce sont trois petites Isles, qui abondent en or, » s'il en faut croire leurs Habitans, & qui n'étoient pas encore connues » des Hollandois. D'ailleurs, la communication avec les Philippines seroit » aisée, pour ceux qui seroient bien établis à Mindanao. Comme sa situation est très-avantageuse en général, pour le Commerce de cette partie de l'Orient, & que par elle-même elle est comme le centre du commerce d'or & d'épiceries de toutes les Isles voisines, il est important de » considérer que malgré son éloignement, le Voyage est moins difficile & » moins ennuyeux qu'on ne se le figure. Voici la route que je voudrois » tenir, en partant d'Angleterre vers la fin d'Août. Je ferois le tour de la » Terre de Feu ; & m'avançant ainsi vers la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger cette Côte aussi loin qu'il seroit nécessaire, pour approcher » de Mindanao ; après quoi, je ferois voile droit à cette Isle. Par cette » voie, j'éviterois l'approche des Etablissemens Hollandois ; & lorsqu'une » fois j'aurois passé la Terre de Feu, je serois assuré de trouver un vent

Plan de Dampier pour la route.

(52) *Ibidem*, pages 394 & précédentes. (53) Page 394.

DAMPIER, 1686.

„ d'Est frais & constant. Au contraire, passant à la hauteur du Cap de „ Bonne-Espérance, on n'a pas plutôt gagné l'Océan de l'Inde Orientale, „ qu'il faut traverser le Détroit de Malaca, ou d'autres Détroits à l'Orient „ de Java, dans lesquels on est sûr de trouver des vents peu favorables, „ de quelque côté de la Ligne qu'on puisse tourner; ce qui fait un Voya- „ ge d'environ huit mois: au lieu que j'espererois finir l'autre en six, „ ou sept au plus. Je ferois, au retour, la manœuvre des Espagnols dans „ leur Voyage de Manille au Mexique; avec cette seule difference, qu'au „ lieu qu'ils font route, vers le Pôle Septentrional, pendant les vents va- „ riables, je voudrois la faire au Sud, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vent „ propre à me faire passer la Terre de Feu. On ne manque point de lieux „ où l'on peut toucher, pour se rafraîchir. En allant, on toucheroit, par „ exemple, aux deux côtés des Etats de Pata, ou, si l'on aimoit mieux, „ aux Isles de Gallapagos, qui offrent des rafraîchissemens en abondance. „ Au retour, on pourroit vraisemblablement relâcher en quelque en- „ droit de la Nouvelle Hollande, & faire en même temps de nouvelles „ découvertes, sans se détourner de sa route. Pour en expliquer naturelle- „ ment mon opinion, je crois que si cette vaste étendue de Terre Austra- „ le, qui borne la Mer du Sud, n'est pas mieux connue des Anglois, c'est „ parce qu'on a négligé une route si facile. Ceux, qui traversent cette Mer, „ ont ordinairement quelque dessein, sur la Côte du Pérou ou du Mexi- „ que, & passent par conséquent bien loin des Terres Australes. J'ajoûte- „ rai, pour confirmer cette idée, ce que j'ai appris du Capitaine David, „ depuis mon retour en Europe. Il m'a dit, qu'après nous avoir quitté „ à Ria-Lexa, il s'étoit rendu aux Isles Gallapagos, & que de-là faisant voile „ au Sud, pour prendre le vent & gagner la Terre de Feu, à vingt-sept de- „ grés de latitude Méridionale, il vit tout-d'un-coup près de lui, une petite „ Isle sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette Isle, il découvrit une longue „ étendue de Pays, assez élevé, qui tiroit au Nord-Ouest. C'étoit, sans dou- „ te, une Côte des Terres Australes (54).

Lieux de rafraîchissemens qu'il propose.

Mais, en mettant à part l'intérêt de notre Patrie, & supposant que nous n'en eussions reçu aucun secours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'exécuter cette entreprise, que si nous étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier nécessaire, que plusieurs de nos gens ne fussent capables d'exercer. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron pour les gros ouvrages; mais nous aurions pû le trouver à Mindanao. Nous avions une grosse provision de fer, de plomb, & de toutes sortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons, dont nous pouvions nous priver, sans affoiblir trop notre Vaisseau. Ajoûtez que notre avantage étoit extrême sur des Facteurs sans expérience, qu'on envoye d'Anglerre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circons-

Combien les Avanturiers étoient propres à cette entreprise.

(54) C'est apparemment sur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Australes, dont on a déja donné la Relation.

DAMPIER. 1686.

pection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entreprise; sans compter que le changement d'air & de régime expose beaucoup leur vie : au lieu que nous étions déja faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, la plûpart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à soupirer après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque espérance de commodité. Nous avions un bon Vaisseau; assez de monde pour en employer une partie à cultiver notre Etablissement, & l'autre à porter, en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de leurs effets. Swan avoit gardé précieusement cinq mille livres en or, qu'il avoit reçues pour ses marchandises, depuis qu'il les avoit vendues dans l'Isle de Plata. S'il en avoit employé une partie en Epiceries, les Marchands, qui lui avoient confié leurs espérances, auroient été fort satisfaits d'en tirer au moins ce fruit (55).

Premieres mesures de Swan, à Mindanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refuserent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des provisions; & pour l'assurer de leur bonne foi, ils lui conseillerent de mettre son Vaisseau à couvert dans un lieu plus sûr, dans la crainte des vents d'Ouest, qui devoient souffler bien-tôt avec la derniere violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne sçurent, qu'après le départ de ces deux Insulaires, que l'un étoit Raja Lau, Général des Troupes de l'Isle, & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint aussi-tôt à bord, & mesura le Vaisseau. C'est un usage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend toutes les dimensions des Bâtimens qui viennent y charger, pour sçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, persuadé que la saison l'obligeroit de faire quelque séjour dans cette Isle, se crut intéressé à ménager le Sultan. Non-seulement il souffrit l'exécution de ses ordres, mais il lui fit annoncer un présent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un Cimeterre à la Turque & une paire de Pistolets. More, Anglois de quelque distinction, qui fut choisi pour les porter, se fit mener d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de son dessein, fit ses préparatifs pour le recevoir. Vers le soir, quelques-uns de ses Officiers vinrent prendre le présent. More fut conduit, à la lumiere des flambeaux, jusqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de son Conseil, assis sur de riches tapis. La conversation se fit en Espagnol, par le ministere d'un Interprête. Elle donna, au Sultan, une si vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait presser de descendre dès le lendemain, il le reçut aussi-tôt, dans sa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il se fit apporter deux Lettres Angloises, qu'il le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles serviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient esperer dans son Isle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privileges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laissée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le hasard ameneroit dans l'Isle.

Lettres Angloises, qui se trouvoient à Mindanao.

(55) Pages 399 & précédentes.

Elle

Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'est-à-dire, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & pour celles de l'Europe qui seroient vendues aux Insulaires. Le prix reglé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piastres, Monnoie de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piastres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne se rappelle pas le prix des marchandises. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajoûter au bas de sa Lettre : » défiez-» vous de ces gens-là, qui sont tous des Voleurs; mais n'en témoignez rien «. Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Isle, quelques marchandises à Goodlud, & qu'il étoit parti sans avoir obtenu de satisfaction. Cependant ils ne purent conserver la défiance que sa Lettre leur avoit inspirée, lorsque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui imposer le châtiment qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il se fût réfugié dans les Montagnes. Swan s'excusa d'ordonner son supplice : mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grace. Le lendemain, au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une situation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le visage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toujours le Soleil au visage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parce qu'il livre tout à la fois le Coupable à l'excessive chaleur du Climat & à la fureur des Mouches, dura jusqu'au soir. Il auroit été suivi d'une mort encore plus barbare, si les prieres de Swan n'eussent appaisé la Raja.

Avis qu'elles contenoient.

Etrange punition d'un Voleur.

Malgré ce zéle pour la justice, qui fut suivi d'autant de franchise & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bientôt l'occasion de s'appercevoir qu'on cherchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur représenter si vivement les dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Riviere, qu'ils avoient consenti à faire remonter leur Vaisseau vers la Ville. Il fallut le décharger, pour le rendre plus leger, dans un Canal assez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une assez grosse quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidélement en riz. On vit arriver le temps qu'il avoit annoncé. La pluie & les tempêtes commencerent vers la fin de Juillet, & durerent jusqu'à la fin d'Août. La Riviere, qui s'enfla prodigieusement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toujours garantir le Vaisseau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mille de long, sur le bord de la Riviere, paroissoit bâtie au milieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit passer d'une maison à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette disgrace commune qui fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils jugerent au contraire, que l'Isle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette fâcheuse saison, ils alloient se consoler chaque jour avec leurs Pagallys (56), d'un mal dont tous les Insulaires se ressentoient comme eux. Mais lorsque le temps fut adouci, & qu'ils penserent à radouber leur Vaisseau, ils furent extrêmement surpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des rayons de miel. La

Les Anglois s'apperçoivent qu'on veut les tromper.

(56) Pages 411 & précédentes.

DAMPIER. 1686.

Leur Vaiſſeau eſt mangé des vers.

Barque, qui n'avoit qu'un ſimple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus ſervir (*). A la vérité, comme le Vaiſſeau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux ſur la mauvaiſe foi du Général. Lorſque venant à bord, il les trouva tous occupés à détacher les planches de la doublure, & qu'il vit, par deſſous, un fond ferme & ſolide, il branla la tête & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaiſſeau qu'il eût jamais vû à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé des vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit ſaiſi du canon. Son eſpérance étoit ſans doute d'avoir auſſi celui des Avanturiers : mais elle fut trompée. Ils ſe raſſemblerent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers ; ils en ſubſtituerent d'autres ; & vers le mois de Décembre, leur Vaiſſeau fut parfaitement rétabli.

Exemple effrayant

Propriétés des vers de Mindanao.

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette eſpece de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, ſçavent ſi bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux Inſectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens ſur le ſec, ils en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir ſoigneuſement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais long-temps dans l'eau. On aſſure que ces vers, qui percent un Vaiſſeau dans l'eau ſalée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'eſt pas ; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement, dans l'eau qu'on nomme ſomache, c'eſt-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de ſel. Quelques-uns croyent qu'ils s'engendrent dans les planches : mais Dampier eſt perſuadé que c'eſt la Mer qui les produit. Il ſe ſouvint d'en avoir vû nager des millions dans la Baye de Panama, dans celle de Campeche, & dans pluſieurs autres lieux. Swan & David, avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfater ſouvent leurs Vaiſſeaux : mais ils n'en avoient jamais vûs de ſi gros, ni de ſi voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur obſerve auſſi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils ſont toujours dans les Bayes, dans les Anſes, aux embouchures des Rivieres, en un mot à peu de diſtance de la Terre.

Révolte des Avanturiers contre Swan.

Cette expérience de la mauvaiſe diſpoſition du Général, joint à quelques autres ſujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etabliſſement dans l'Iſle de Mindanao, & le fit penſer à quitter inceſſamment cette Iſle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de ſon Equipage, par des hauteurs & des ſévérités mal entendues, il ne ſe défioit pas d'un affreux complot, que ſes gens trâmoient contre lui. Un jeune homme de Briſtol, nommé Jean Reed, qui s'étoit fait eſtimer de ſes Compagnons, par ſon eſprit & par ſon intelligence dans la Marine, trouva par haſard le Journal du Capitaine, depuis l'Amerique juſqu'à Guaham. La plûpart des Avanturiers y étoient aſſez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs reſſentimens ; & s'étant aſſuré du plus grand nombre, il ſe fit nommer Commmandant du Vaiſſeau. Swan, qui

A quelle occaſion.

(*) Cette peſte de la Navigation, étoit déja connue ſur diverſes Côtes, particuliérement dans les Ports du Bréſil.

étoit à terre, occupé des derniers préparatifs de son départ, fut averti de cette furieuse entreprise, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la soumission. Il avoit près de lui trente-six hommes, qui furent enveloppés dans sa disgrace, c'est-à-dire, abandonnés comme lui; à l'exception de Dampier & du Chirurgien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de suivre la fortune du Vaisseau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Isle, sans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahissoit (57).

Dampier. 1686. Ils choisissent Reed pour Capitaine. Sort de Swan.

1687.

Dampier observe ici, que ce fut pendant son séjour à Mindanao, qu'il s'apperçut, pour la premiere fois, d'un changement, sur lequel il fait ses réflexions. Après avoir été si loin à l'Occident, en suivant toujours le cours du Soleil, il trouva que la différence du temps étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées; compte assez juste, dit-il, puisque la différence des longitudes d'Angleterre & de Mindanao, est d'environ deux cens dix degrés du Lézard. Tous les Européens, qui vont au Levant par le Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, par une route opposée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Mosquées, qui n'est que le Jeudi en Europe. Cependant les Espagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous, & Dampier en donne pour raison, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident : mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Espagnoles des Philippines (58).

Réflexions de Dampier sur le changement du temps, & nécessité de cette observation.

(57) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affoibli par la perte de seize hommes, qui étoient morts, à Mindanao, la plûpart de poison, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Insulaires empoisonnent avec beaucoup d'art. Quelques-uns de leurs poisons sont lents. Plusieurs Anglois, qui croioient partir sains, en moururent quelques mois après. *Ibid.* page 423.

A l'égard de Swan, son sort, dont Dampier ne fut informé que dans la suite, doit trouver place au moins dans une Note. Il se flatta long temps de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaisseau de sa Nation; & cette espérance l'empêcha de suivre l'exemple de plusieurs de ses Compagnons, qui prirent le parti de passer à Ternate, sur des Barques Hollandoises, & de Ternate à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs Journaux. Il en vit mourir, près de lui, quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaisseau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & sur lequel il étoit déterminé à retourner en Europe, quelques Insulaires renverserent son Canot, & le tuerent dans l'eau. On a cru que cette perfidie venoit du Général Mindanayen, qui s'empara aussi-tôt de son or. D'autres la regardent seulement comme une espece de punition, que Swan s'étoit attirée par ses emportemens & ses menaces, contre l'Isle entiere, qu'il accusoit de l'avoir trompée. *Ibid, page 500.*

(58) Il ajoûte, qu'une forte raison, qui doit obliger les Marins d'observer la différence du temps, est la nécessité d'être exacts dans leurs latitudes. Comme nos Tables de la déclinaison du Soleil, sont supputées pour les Méridiens des lieux où elles ont été composées, elles différent, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze minutes, des parties du Monde, situées sous des Méridiens opposés; & pendant les autres temps de l'année, elles différent aussi à proportion de la déclinaison du Soleil. Si l'on alloit aussi loin que Dampier, la différence seroit encore plus grande, & causeroit des erreurs considérables. Les gens de Mer, ceux mêmes qui ont de l'habileté, ne s'en apperçoivent presque point en voyageant, quoique cette remarque soit si nécessaire; & cela, parce qu'ils ne font point assez d'attention à la raison sur laquelle est fondée

Dampier. 1687.

Le nouveau Capitaine quitte Mindanao.

Aussi-tôt que le nouveau Capitaine se vit en Mer, il déclara que son dessein étoit d'aller croiser devant Manille. On fit route à l'Ouest, en côtoyant le Midi de l'Isle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de terre; & le lendemain on se trouva devant Chambongo (59), Ville de cette Isle, à trente lieues de la Riviere d'où l'on étoit sorti. Ce Port, où les Espagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en Bestiaux; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traversa plusieurs petites Isles, où les marées sont fort inconstantes; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, jusqu'à la vûe de quelques autres Isles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à son Vaisseau, pour le rendre plus leger à la voile, fit jetter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Ouest d'une Isle de huit ou dix lieues de long, qui ne se trouvoit pas nommée dans ses Cartes, ni dans ses Livres. Elle est à l'Occident de celle de Zebu (60). Dampier profita du temps que les Ouvriers donnoient au travail, pour visiter diverses parties de cette Baye.

Sa route & son dessein.

Observation de Dampier sur les Rattangs.

Dans quelques endroits, il trouva de ces Cannes, qu'on nomme Rattangs, & dont l'usage est commun en Europe; mais elles étoient d'une espece curieuse, dont il fait la description. La plus grande distance de leurs nœuds n'est pas de plus de deux pieds dix pouces, & leur distance commune est de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Leur longueur est de quinze ou vingt brasses; & depuis la racine jusqu'à cinq ou six pieds du bout, elles sont d'une grosseur extraordinaire. La peau qui les couvre est épaisse, barbue, & de couleur brune; mais cette peau se dépouille, en la passant seulement par la main fermée, & laisse une Canne d'un verd pâle, qui brunit en séchant. Dampier en coupa plusieurs, qui se trouverent très-fortes & très-pésantes (61. La Baye contient une petite Isle, couverte de Bois & d'un mille de circuit, qui est la retraite d'une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, avec des aîles si longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrêmités. Dampier donne à chaque aîle sept ou huit pieds de long; ce qui paroîtroit sans vraisemblance, pour un corps, qu'il ne représente pas plus gros qu'un Canard, s'il n'assuroit qu'il vit de près un de ces hideux Oiseaux. Elles sont de la même substance que celles des Chauve-souris ordinaires, brunes, ou couleur de Souris. On distingue, sur la peau, des côtes, ou des especes de varangues, qui regnent dans toute leur longueur, & qui font trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrêmités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par lesquelles l'Oiseau peut se pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces Animaux prenant leur vol, comme des Essains d'Abeilles, passoient de leur petite Isle à la grande. On les voyoit s'é-

Isle des Chauve-Souris.

Aîles prodigieuses de ces Animaux.

cette nécessité; comme il arriva, dit-il, à ceux de notre Troupe, qui après avoir passé cent dix degrés, commencerent à diminuer la différence de la déclinaison; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fimes durant toute la route. *Ibid. page 426.*

(59) Apparemment Sambangan.

(60) C'est sans doute l'Isle des Négres. *Voyez*, la Carte des Philippines.

(61) Page 429.

lever, jusqu'à se dérobber à la vûe ; & le lendemain, depuis la pointe du jour jusqu'au lever du Soleil, on le revoyoit descendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Isle.

Ecueil dangereux.

En sortant de cette Baye, à deux milles de l'Isle aux Chauve-souris, du côté de l'Ouest, on rencontre un Rocher d'autant plus dangereux, que la Mer n'y fait point de Brisans; excepté peut-être dans les mauvais temps, & lorsqu'il est découvert. De-là, Reed fit porter le Cap à l'Ouest, & mouilla successivement dans plusieurs autres Isles. Mais, ayant appris de quelques petits Bâtimens, chargés de riz ou de marchandises, qui tomberent entre ses mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le dessein d'aller croiser vers l'Isle de Luçon, pour aller passer le reste d'une saison fort avancée à Pulo Condor, une des petites Isles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui servoient de Guides dans des Mers qu'il ne connoissoit pas, il lui sembla que cette retraite étoit assez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faisoit craindre d'être attaqué par des forces supérieures.

Reed se rend à Pulo Condor.

Il étoit à quatorze degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il fit gouverner au Sud-Quart-d'Ouest, vers Pulo Condor. Cette route le fit passer fort près des Bas-fonds de Poncel, & d'autres écueils aussi dangereux, entre lesquels il compte trois petites Isles, ou trois monceaux de sable, qui se montrent presqu'à la surface de l'eau. Il n'arriva que le 13 de Mars à la vûe de Pulo Condor, où il mouilla le lendemain au Nord de l'Isle, devant une Baye sablonneuse, à un mille de la Côte, sur un excellent fond de sable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener son Vaisseau, il y entra, sans autre ménagement pour les Insulaires. Dampier, moins Pirate que Géographe & Naturaliste, résolut d'employer le temps du séjour à connoître une Isle, dont la plûpart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, sans joindre à cet éloge aucun autre éclaircissement.

Description de cette Isle.

Pulo Condor est la principale des Isles de Camboya, & la seule qui soit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, à la distance d'environ vingt lieues Sud-Quart-d'Est de l'embouchure de la Riviere de Camboya. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en distingue deux, qui sont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale est celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur est de quatre ou cinq lieues de l'Est à l'Ouest, & sa plus grande largeur de trois milles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, est longue d'environ trois milles, sur un demi mille de large. Elle est si favorablement située à l'Occident de la plus grande Isle, que l'espace qui les sépare forme un Havre très commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Au Midi, les deux Isles se ferment, & ne laissent qu'un petit passage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Isles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou six, à peu de distance de la grande Isle.

DAMPIER. 1687.

Productions qui lui sont propres.

Arbre à Goudron.

Le terroir de Pulo Condor est noirâtre, & généralement assez profond. Les Montagnes seulement y sont pierreuses. Entre plusieurs sortes d'arbres, qui croissent particuliérement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vû dans aucun autre lieu. Son tronc est de trois ou quatre pieds de diamétre. On en tire un suc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en composer un excellent Goudron. S'il bout plus long-temps, il devient aussi dur que de la poix. Il sert indifféremment à l'un & l'autre usage. La maniere de le tirer est de faire horisontalement un grand trou, jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-dessus de cette cavité, jusqu'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une espece de bassin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie supérieure qu'on a coupée, le suc tombe dans ce réservoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendanr quelques mois, après lesquels il s'arrête; & l'arbre se rétablit.

Mango de Condor.

Les fruits, dont la Nature a favorisé l'Isle de Condor, sont le Mango, la Grappe, & la Muscade sauvage. Ils croissent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango est le fruit d'un arbre, de la grosseur du Pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de plusieurs autres Pays. Il n'est pas plus gros qu'une petite Pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans sa maturité, il est jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui se confisent, comme les autres Mangos, au sel, & au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorsque les Avanturiers arriverent à Condor. Ils répandoient une odeur si délicate, que sans les voir, & même d'assez loin, on les distinguoit à cette marque, dans l'épaisseur des Bois. Il suffisoit d'être au-dessous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, où les Mangos sauvages vaillent ceux qu'on cultive soigneusement dans les Jardins (62).

Arbre à Grappe.

La Grappe est un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il sort aussi du tronc de son arbre, qui est droit, & d'un pied de diamétre, au plus, avec assez peu de branches. On en distingue deux especes, la rouge & la blanche. Les pelotons ressemblent beaucoup à la grappe de Vigne, par la figure & la couleur; & de-là leur vient apparemment leur nom, qu'ils méritent aussi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vû ce fruit qu'à Pulo Condor. (63)

Muscadier sauvage.

L'arbre qui porte la Noix muscade sauvage, est de la grosseur du Noisetier, avec cette différence, que les branches sont plus épaisses & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme les Noisettes. Il est enfermé dans une gousse déliée, & plus particuliérement dans une espece de fleur, dont il est entouré dans la gousse. Cette Muscade sauvage ressemble si fort à la véritable, quoiqu'un peu moins grosse & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre: mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que de plu-

(62) Page 440. (63) Page 441.

ſieurs Iſles voiſines, la grande, c'eſt-à-dire, celle qui ſe nomme proprement Pulo Condor, eſt la ſeule qui produiſe l'arbre à Goudron, l'arbre à Grappe, le Mangoyer & le Muſcadier ſauvage (64).

Animaux de l'Iſle.

Ces Iſles ſont remplies de Perroquets, de Ramiers, de Pigeons communs, de Coqs & de Poules ſauvages, dont la chair eſt blanche & délicate. Les Coquillages, & les Tortues vertes, y ſont en abondance. Elles ſont d'ailleurs bien arroſées, par de petits ruiſſeaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à tarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques Etangs; mais il eſt facile d'y creuſer des puits. Au mois de Mai, la pluie vient, & les Ruiſſeaux reprennent leur cours.

Commodité de cette Iſle pour un Comptoir.

Les Iſles de Condor joignent, à tant de commodités, celle de leur ſituation, qui eſt ſur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Cochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacan, ou par celui de la Sonde, Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'inſulte par un Fort. Il ne feroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Inſulaires de la grande Iſle, qui eſt la ſeule habitée, ſont originaires de la Cochinchine. Ils ſont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazanés que les Mindanayens. Ils ont le viſage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une groſſeur médiocre, les levres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice eſt de tirer le ſuc des arbres au goudron, qu'ils amaſſent dans des vaiſſeaux de bois, pour le tranſporter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des Tortues, dont ils font bouillir la graiſſe, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaiſſeaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politeſſe, va juſqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux que les fatigues de la Mer ne rendent point inſenſibles au plaiſir. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Dampier vit dans un Village, au Midi de l'Iſle, un petit Temple, qui contenoit d'un côté une figure d'Eléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de l'autre celle d'un Cheval; toutes d'eux avoient la tête tournée vers le Midi (65).

Figure & caractere des Habitans.

Courſe des Avanturiers.

Iſle d'Ubi.

Après les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, Reed employa quelques ſemaines à croiſer dans cette Mer, juſqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans l'Iſle d'Ubi, qui eſt préciſément à l'entrée, quarante lieues à l'Oueſt de Pulo Condor. Elle a ſept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers toucherent à quelques autres Iſles, où ils ne trouverent que des Habitations de Pêcheurs. Mais cette courſe leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaiſſeau chargé de Poivre, qui venoit de Palimbam. Ils retournerent à Pulo Condor, avec leur proie. Dampier & le Chirurgien, perſuadés qu'on n'y feroit pas un long ſéjour, voulurent profiter de l'oc-

(64) *Ibidem.*

(65) Pages 445 & précédentes.

Dampier. 1687.

casion, pour se dérobber à cette Troupe de Furieux, qu'ils regrettoient de n'avoir pû quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déja descendu, fut forcé de remonter à bord.

On remit à la voile le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Metif Portugais, qui s'étoit trouvé sur le Navire chargé de Poivre, & qui sçavoit plusieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands desseins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent si contraires, qu'après les avoir combattus long-temps, on désespéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de visiter l'Isle de *Prata*, dont on n'étoit pas fort éloigné. Cette Isle est petite, mais dangereuse, par les Rochets dont elle est environnée. Elle est située à vingt degrés quarante minutes de latitude, sur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Espagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaisseaux, à leur retour de Manille; & le Metif Portugais assura Reed, que dans la crainte du même sort, les Marchands de Canton n'osoient entreprendre de pêcher tant de trésors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Aussi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obstinerent pendant cinq ou six jours à lutter contre les vents : mais celui du Sud-Est prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Isle de Prata.

Richesses qui s'y trouvent ensevelies.

Isle de Saint Jean, sur la Côte de Canton.

Le 25, ils eurent la vûe de la Terre; & le même jour, ils mouillerent au Nord-Est de l'Isle Saint Jean. Cette Isle est à vingt-deux degrés trente minutes de latitude Septentrionale, sur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle est assez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en Bestiaux. Les Insulaires sont Chinois, & Dampier en prend occasion de faire quelques observations vagues (66) sur le caractere & les usages de cette Nation : mais il confesse qu'ayant eu peu de temps pour s'en instruire, il n'a pu bien connoître un Pays, dont la description, dit-il, demanderoit un Livre entier (67). Après avoir fait des provisions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet.

Affreuse tempête.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer sa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les Elémens conjurés pour sa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaisseau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureusement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais essuyée, les Avanturiers ne penserent qu'à se mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils consulterent leurs Cartes (68), pour se rendre aux Isles Piscadores, à vingt-trois degrés de

(66) Page 457.

(67) Page 461.

(68) Comme nous n'avions personne à bord, qui connut ces Côtes, notre seule ressource étoit nos Cartes, qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produisoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes. *Ibid. page 468.*

latitude

latitude Septentrionale. Ce sont plusieurs grandes Isles, mal peuplées, entre l'Isle de Formose & la Chine, & presqu'à la même hauteur que le Tropique du Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de Chevres. Le Havre est assez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'est le plus, les Chinois ont une Ville, avec un Fort, qui commande le Havre, & qui est ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Isles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, sa surprise fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer, lorsqu'il y apperçut un grand nombre de Vaisseaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son dessein avoit été de se tenir caché : mais se trouvant déja trop avancé, il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraîchissemens, & la permission de mouiller jusqu'après la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil civil, & des offres de secours; mais le Gouverneur Chinois, s'excusant sur les Loix, qui ne lui permettoient aucun commerce avec les Etrangers, lui conseilla de se rendre à l'Isle d'Aimoi, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empressa d'envoyer à bord quelques présens de vivres, pour lesquels Reed lui fit aussitôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers se crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun soupçon. Un vent de Sud-Ouest assez favorable leur fit prendre aussi-tôt le parti de se rendre à d'autres Isles, qui sont situées entre Formose & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient distinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils se persuaderent que des Isles, ausquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y seroient assez à couvert, pour se disposer sécrettement à visiter celle de Luçon.

DAMPIER. 1687.

Les Avanturiers se rendent aux Isles Pescadores.

Leur imprudence & leur audace.

Ils se rendent à des Isles sans noms.

Dans leur route, ils côtoyerent le Sud-Ouest de Formose, qu'ils laisserent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Isle à vingt & un degrés vingt minutes, & son Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte sa longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, jusqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Est du Pic de Tenerif (69).

Le 6 d'Août, ils arriverent aux cinq Isles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, sur quinze brasses de fond, à la longueur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement surpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes se présentoient à une lieue du rivage; & dans la suite, ils en virent une quatriéme, plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite Montagne peu éloignée aussi de la Mer.

Ces Isles, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur, sont à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord; & suivant ses Cartes, leur longitude est de vingt-quatre degrés cinquante minutes. Com-

Leur situation.

(69) Page 474.

DAMPIER. 1687.

Elles reçoivent leurs noms des Avanturiers.

Isle d'Orange.

Isle de Grafton.

Isle de Monmouth.

Isle de Bachi.

Isle des Chevres.

Observations utiles de Dampier.

me elles étoient sans noms, les Avanturiers se crurent en droit de leur en imposer. Quelques Hollandois de la Troupe demanderent que la plus grande, qui est la plus Occidentale, fût nommée l'Isle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre. Sa longueur est de sept ou huit lieues, sur deux de large, & sa situation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en sont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'est-à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Isle de Grafton, par Dampier, qui prend cette occasion pour faire remarquer, que sa femme appartenoit, par le sang, à la Duchesse de ce nom. La longueur de cette Isle est d'environ quatre lieues, sur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnerent, à l'autre, le nom d'Isle de Monmouth. Elle n'est pas à plus d'une lieue de l'Isle de Grafton, du côté du Sud; & sa longueur est de trois lieues, sur une de large, dans la même situation que les deux autres. Entre l'Isle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Isle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites, & rondes, situées toutes deux à l'Est. La plus Orientale, fut nommée l'Isle de *Bashee*, ou Bachi, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la derniere, qui est la plus petite, reçut celui d'Isle des Chevres, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Au Nord de toutes ces Isles, on découvre deux Rochers fort élevés (70).

Il est assez étonnant que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq, soit tout-à-fait inhabitée. Mais, quoique plate dans sa hauteur, & même assez unie, tous ses bords n'offrent que des Rochers escarpés, qui ne permirent point aux Avanturiers d'y descendre. Dampier fait là-dessus quelques remarques, pour l'instruction des gens de Mer (71). Monmouth &

(70) Page 475.

(71) Donnons-en l'extrait, dans la même vûe: J'ai toujours observé, dit-il, que dans les endroits où la Côte est défendue par des Rochers escarpés, la Mer est très profonde, & qu'il est rare qu'on y puisse mouiller. Au contraire, dans les lieux où les terres panchent du côté de la Mer, quelque élevées qu'elles soient plus loin dans le Pays, le fond est bon, & par conséquent le mouillage. A proportion que la Côte panche ou qu'elle est escarpée, à proportion le fond, pour ancrer, est ordinairement plus ou moins profond. Il n'y a point de Côte, au Monde, dont j'aie entendu parler, qui soit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce sont ces hauts & ces bas, qui font les inégalités des Côtes & des bras de Mer, des petites Bayes, des Havres, &c., où l'on peut mouiller sûrement, parce que telle est la surface de la terre, tel est ordinairement le fond, qui est couvert d'eau. Ainsi, l'on trouve plusieurs bons Havres sur les Côtes, où la terre borne la Mer par des Rochers escarpés, s'il y a des pentes spacieuses entre ces Rochers: mais, dans les lieux où la pente d'une Montagne ou d'un Rocher n'est pas à quelque distance, en terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme sur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va du côté de la Mer, ou dedans, avec une face perpendiculaire ou fort escarpée, depuis les Montagnes voisines, la Mer y est profonde, & l'on y trouve peu de Havres. Toute cette Côte est trop escarpée pour qu'on y puisse jetter l'ancre, & je n'en connois point où il y ait si peu de Rades. Les Côtes de Gallice, de Portugal, de Norvege, de Terre-Neuve, &c., sont comme la Côte du Pérou & des hautes Isles de l'Archipelague, mais moins dépourvûes de bons Havres. Là, où il y a de petits espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrêmités de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans les Mers, comme sur la Côte de Carracos & d'autres. Les Isles de Juan Fernandez, de Sainte Hélene, &c. sont des terres hautes dont la Côte est profonde. A la vûe des Isles des Etats, proche de la Terre de Feu, on ne doit pas même songer à mouiller, parce que, près de la Mer, les Rochers sont escarpés. Cependant, il peut s'y trouver

Grafton sont deux Isles fort montueuses. Les deux petites sont plates & unies. L'Isle de Bachi a seulement une Montagne escarpée ; mais celle des Chevres est tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Isles est rouge ; mais il est noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croissent en assez grand nombre, quoiqu'ils y ayent peu de grosseur. L'herbe y est grosse, & l'on n'en trouve de petite que sur la pente des Montagnes. Les fruits sont des Plantains, des Bananes, des Ananas, des Morges, & des Cannes à sucre. Mais les Insulaires font leur nourriture commune de Patates & d'Yames, qui leur servent de pain. Ils ont du coton, qui croît sur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Isles, d'autres quadrupedes que des Chevres & des Porcs. Elles ont peu d'autres Oiseaux que des Perroquets ; & pour Volaille domestique, on n'y voit que des Coqs & des Poules.

DAMPIER. 1687.

Productions de ces Isles.

Monmouth & Grafton sont fort habitées ; mais l'Isle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Insulaires ont la taille petite & ramassée. Ils ont en général le visage rond, le front bas, les sourcils longs, les yeux couleur de noisette, la bouche de grandeur médiocre, les lévres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laissent jamais descendre au-dessous des oreilles. Les deux Sexes vont toujours tête nue. La plûpart des hommes ne portent qu'un petite pagne à la ceinture ; mais quelques-uns sont entiérement couverts de feuilles de Plantains, auxquelles ils donnnent la forme

Figure & parure des Insulaires.

de petits Havres, pour les Barques & les petits Bâtimens.

Comme les Côtes hautes & escarpées ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont aussi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & qu'on s'en approche sans danger. C'est ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou pour s'exprimer plus simplement, Côtes exhaussées : mais, pour les terres basses, on ne les voit que de fort près ; & la crainte d'échouer, avant que de les appercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas de bancs, formés par le concours des grosses Rivieres, qui se jettent des terres basses dans la Mer ?

Cependant, il est vrai, en général, qu'on mouille plus sûrement près des terres basses, & les exemples le prouvent. Au Midi de la Baye de Campeche, où la plûpart des terres sont basses, on peut jetter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de Honduras, & celle qui suit de-là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, jusqu'à la hauteur de Sainte Marthe, & plus loin jusques vers la Côte de Caracos, qui est haute, offre un fort bon ancrage ; de même que les terres des environs de Surinam, qui sont basses aussi sur la même Côte ; & de-là, vers la Côte de Guayane. Telle est encore la Baye de Panama, où les Livres de Pilotage ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la sonde à la main. Dans les mêmes Mers, depuis les hautes terres de Guatimala au Mexique, jusqu'à la Californie, la plus grande partie de la Côte est basse : aussi peut-on y mouiller sûrement. En Asie, la Côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale, toute la Côte de Coromandel, celle des environs de Malaga, & près de-là, l'Isle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces Côtes sont basses & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plûpart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les Isles de Borneo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre considération, qui ont de bonnes Rades avec plusieurs fonds bas. Mais les Isles de l'Océan, de l'Inde Orientale, sur-tout l'Ouest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales, non-seulement de Sumatra, mais aussi de Java, de Timor, &c. En un mot, il est rare que les Côtes hautes soient sans eaux profondes ; au contraire, les terres basses & les Mers peu creuses se trouvent presque toujours ensemble. *Pages 479 & précédentes.*

DAMPIER. 1687.

d'une espece de Juste-au-corps. Les femmes ont un jupon de grosse toile, qui leur descend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles font elles-mêmes du coton de leurs Isles. Toute la Nation porte aux oreilles des anneaux d'un métal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'ose assurer que ce soit de l'or; mais il est porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui ressemble à celle de notre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Insulaires ont une passion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats sur l'usage du bien d'autrui, ne purent se persuader qu'une couleur si pâle fût celle d'aucune espece d'or; & Reed fut le seul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la simple vûe de satisfaire sa curiosité, & sans espérance de gagner au change. Lorsqu'ils étoient soigneusement polis, ils paroissoient très-clairs: mais ils se ternissoient avec le temps. On les enduisoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jettant au feu, on les y laissoit assez pour donner au métal le temps de rougir. Ensuite on les faisoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (72). Dampier ne put être informé dans quel état les Insulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues.

Métal que Dampier croit de l'or.

Villes & Maisons singulieres.

Leurs maisons sont fort basses, & si petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble, dans de petits Villages, bâtis au sommet ou sur le penchant des Montagnes les plus pierreuses. On y voit plusieurs rangs de maisons, les uns au-dessus des autres, & comme suspendus sur des précipices. Aussi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois: mais l'espace, qui contient chaque rang, est assez large pour laisser une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui regne devant les portes, entre les maisons & le pied du second rang, dont l'esplanade est au niveau du faîte des maisons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, est à peu près au milieu, dans un défilé fort serré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue sont aussi sur des précipices, il suffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y est pas moins tranquille du côté d'en-haut, parce qu'on choisit, pour bâtir ces étranges Villes, des Montagnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui sont inaccessibles de toutes parts. C'est à la seule Nature que les Habitans sont redevables de la disposition de ces précipices, car les Rochers paroissent si durs, qu'il est impossible de les entamer avec les instrumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puisse faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Isles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Isle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde le Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une maniere si nouvelle de se fortifier contre toutes sortes d'invasions & de surprises. Dampier est persuadé

Comment elles se trouvent fortifiées.

(72) Page 480.

que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq Isles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déserte, que parce qu'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (73).

Dampier. 1687.

Ces Insulaires ne sont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes qui ressemblent beaucoup à celles de Deal en Angleterre, & qui sont liées avec des chevilles de bois & des cloux. Les plus grandes, qui sont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & sont à double banc; c'est-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui ramenc chacun de leur côté. Ils connoissent, non-seulement l'usage du fer, mais la maniere de le mettre en œuvre. Leurs soufflets ressemblent à ceux de l'Isle de Mindanao (74). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroies de peau de Buffles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent, au métal dont ils font leurs bagues, le nom de ***Bullawan***, qui est celui que les Mindanayens donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le son, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Mais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puisque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Isles (75).

Industrie des Habitans.

Leur Langue.

Ils ne tuent jamais de Porcs ni de Chevres, pour leur usage; mais lorsqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empressoient de ramasser les intestins & les peaux, qu'ils faisoient griller sur les charbons, ou cuire à l'eau, avec un mêlange d'herbes & de poissons, pour les manger fort avidement. Dans la saison où les nuées de Sauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverses sortes de filets, & les font griller dans des vases de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les aîles & les jambes, dit-il, se détachent d'elles-mêmes sur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles sont naturellement. Comme le corps est fort plein, c'est un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (76).

Leurs alimens.

Dampier mange des Sauterelles.

Quoique les Insulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur composée du jus de leurs cannes de sucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît aussi dans leurs Isles. Ils la laissent fermenter deux ou trois jours; & lorsqu'elle s'est éclaircie, Dampier assure que la meilleure Biere d'Angleterre n'est pas plus forte, plus saine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur dont ils s'ennivroient souvent sans en ressentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Isles. Ils éprouverent aussi qu'elle inspire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportemens ni de querelles. Les Insulaires, qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en sont pas moins la plus paisible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ses Voyages. Jamais il n'y vit

Liqueur qui se nomme Bachi, & ses bonnes qualités.

(73) Pages 482 & précédentes.

(74) *Voyez* la Description des Philippines, au Tome X de ce Recueil.

(75) Page 85.

(76) Page 484.

DAMPIER. 1687.

Caractere admirable des Insulaires.

aucune apparence de colere ni de mécontentement. Ils sont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les Etrangers (77), d'une propreté surprenante dans leurs personnes & dans leurs maisons, & si désintéressés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient besoin de quelques morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils possedoient : & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorsqu'on les visitoit dans leurs maisons, on les voyoit sortir avec empressement & donner une ou deux pieces de leur or, pour en acheter quelques cruches de leurs voisins. Ils n'ont aucune Monnoie : mais ils amassent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent : & n'ayant point de balances, ni d'autres mesures, ils le donnent sur l'estimation des yeux, en si petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (78).

Leur armes.

Leurs armes sont uniquement des lances de bois, dont la plûpart ne sont pas même armées de fer. Ils ont pour défense une piece de peau de Buffle, en forme de Casaque, mais sans manches, & cousue par les deux bouts, avec des trous pour passer la tête & les bras. Cette espece de Cuirasse leur descend jusqu'aux genoux.

Ils n'ont pas de Religion.

Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune difference entre les jours, ni qu'ils reconnoissent des Chefs, ou quelque degré d'autorité. Ils paroissent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maisons, à l'exception des enfans, qui respectent leurs peres, jusqu'au temps du mariage. Leurs Plantations sont dans les Vallées, assez loin des Habitations. Chacun possede en propriété une portion de terre, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les soins domestiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les Plantations de Patates & d'Yams, dont elles apportent chaque jour, sur leurs têtes, autant qu'il est nécessaire pour la subsistance de la famille.

Exemple de leur justice.

Malgré leur indépendance, Dampier juge qu'ils sont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille supposer que le Gouvernement réside dans l'Assemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir nécessairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit, dans la terre, un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son sort, & sans faire le moindre mouvement pour s'en défendre. On jetta de la terre sur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été bientôt étouffé (79).

Reed & tous ses gens, aussi contens des Isles Bachi, pour les rafraîchissemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaisir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les eussent connues si

(77) Page 487. (78) Page 488. (79) Page 486.

parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mousson Orientale. Après avoir mouillé d'abord, près d'un fort joli ruisseau, dans l'Isle de Grafton, ils s'avancerent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orienrale de cette Isle. Ensuite ils passerent entre la même Isle & celle de Monmouth, où la marée est fort violente. Son cours, dans tous ses Canaux, est au Sud-Quart-d'Est & au Nord-Quart-d'Ouest. De là ils côtoyerent, pendant l'espace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Isle de Monmouth; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allerent à l'Isle de Bachi, où ils jetterent l'ancre au Nord-Est, près d'une Anse sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur. Ces deux Isles sont séparées par un Canal assez large, où l'on peut mouiller par-tout, & dont la profondeur commune est entre douze & seize brasses. Ce fut dans cette Rade qu'ils passerent agréablement six semaines, les uns à faire d'excellentes provisions, & les autres à réparer leur Vaisseau. Mais le 26 de Septembre, ils essuyerent un furieux vent de Nord-Quart-d'Ouest, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur situation, & qui les ayant fait chasser quelque temps sur leurs ancres, avec le bonheur néanmoins de ne renconter ni sables ni roches, les emporta bien loin en haute Mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter pendant les deux jours suivans, leur fit voir mille fois la mort sous ses plus horribles faces. Cependant, le beau temps ayant succedé, ils retournerent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chassés. Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à terre, & qui avoient perdu l'espérance de les revoir, furent traités, par les Insulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les presserent d'abord de se faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choisir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres instrumens propres au travail, & une piece de terre à cultiver.

Dampier. 1687.

Tempête qui jette les Avanturiers en Mer.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, jusqu'à leur faire perdre l'envie de croiser devant Manille. Leur découragement, suivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit souhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & Teat, qui commandoit sous lui, proposerent de se rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer sur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils pensoient à croiser dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à persuader. La Mousson Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure roure étoit de passer par le Détroit de Malacca : mais le Capitaine représenta que le grand nombre d'Isles & les sables, dont elle est remplie, la rendoient fort dangereuse pour des gens qui ne connoissoient pas cette Mer. On résolut de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, & de faire route au Sud vers les Moluques, pour passer à la hauteur de l'Isle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennuyeuse, & ne laissoit pas d'avoir ses dangers; mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer des Vaisseaux Anglois ou Hollandois, qui faisoient la principale crainte des Avanturiers. » Pour » moi, dit Dampier, je fus assez content de leur résolution, parce qu'en » allant plus loin, j'esperois acquérir plus de lumieres & d'expérience; » ce qui étoit toujours mon principal but : sans compter que cette route

Découragement des Avanturiers.

Route qu'ils se proposent.

DAMPIER. 1687.

» me promettoit plus d'occasions de m'échapper de leurs mains (80).

Ils partirent des Isles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud; & passant à l'Orient des Philippines, ils arriverent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les esprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconstance de sa Troupe, évita de relâcher dans cette Isle. Il fit porter, avec un vent Nord-Ouest, vers l'Isle Célebes. Les remarques de Dampier, sur cette Isle, en ont enrichi la description (81). Il parle d'une file de grandes & de petites Isles, & de plusieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués sur ses Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou six lieues de Célebes : Reed fit mouiller dans une Baye sablonneuse, à un degré cinquante minutes, sans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ses Canots à la pêche des Tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier observe qu'elles y sont fort sauvages, comme dans toutes les autres Isles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raison, que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne sont pas moins farouches, dit-il, dans les lieux où elles sont souvent inquiétées. Cependant il ajoûte qu'elles le sont beaucoup aussi sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiétent peu. Entre plusieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la basse marée, il parle, avec admiration, d'une espece de Petoncles si monstrueux, qu'un seul auroit suffi pour rassasier sept ou huit hommes (82). Il remarque, avec le même soin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-temps d'un mal de jambes, trouva une Vigne, soutenue par des arbres voisins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les faisant bouillir hachées avec de la graisse de Porc, le guérirent promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Isthme de Darien; & jusqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux où il étoit descendu, sans en avoir pû trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une grosse provision; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulceres, en reçurent beaucoup de soulagement.

Omission dans les Cartes marines.

Monstrueux Petoncle.

A trois degrés de latitude du Sud, & dix lieues de l'Isle de Célebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent causer de l'embarras aux Navigateurs; & vers le soir, on eut un nouveau sujet d'épouvante, dans plusieurs trombes d'eau, qui se firent voir successivement. Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur; sans excepter les Jésuites, d'après lesquels on en a donné la description, dans leur Voyage de Siam (83). Mais quelque

Trombe d'eau décrite par Dampier.

(80) Page 494.

(81) *Voyez*, ci-dessus, Tome X.

(82) Page 504.

(83) Il n'en avoit jamais vû que dans les Mers Occidentales. La Trombe, qu'il nomme Cataracte, est, dit-il, une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais; & quelquefois elle paroît au milieu, comme une espece d'arc, ou plutôt, dans la forme du bras lorsqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû qui pendît perpendiculairement. Le bout d'en-bas ne paroît pas plus gros que le bras; mais elle est plus grosse du côté du nuage. Quand la surface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circonférence d'environ cent pas, & se mouvoir doucement en rond, jusqu'à ce

quelque effroi qu'elles puissent causer, il les croit peu dangereuses. » Quoi- » qu'il en ait vû souvent, dit-il, & qu'il en ait été même enveloppé, la peur » a tojours été plus grande que le mal.

DAMPIER. 1687.

Le 5 de Décembre, on arriva d'un fort beau temps au Nord-Ouest de l'Isle de Button. Les Tortues y sont en si grand nombre, qu'on ne put résister à la passion que les gens de Mer ont pour ce rafraîchissement. Mais elles sont si farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder, suivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent respirer sur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles soufflent assez fort pour se faire entendre à trente ou quarante verges de distance. Les Pêcheurs sont conduits par cette marque, & s'en approchent plus facilement que pendant le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend. La Manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit.

Deux lieues plus loin, au Sud, les Avanturiers trouverent un bon Havre, à quatre degrés cinquante-quatre minutes de latitude Méridionale. L'Isle de Button est longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Ouest au Nord-Ouest, sur dix de largeur. Les Terres en sont élevées, mais assez unies, & remplies de Bois. A la distance d'une lieue du mouillage, on découvre une grande Ville, qui se nomme *Callasusung*, bâtie sur le sommet d'une petite Montagne, & ceinte de bonnes murailles de pierre. Les Habitans, qui ressemblent beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit, offrirent toutes sortes de secours au Vaisseau. Mais Reed s'apperçut bientôt que le Havre n'étoit pas sûr, ni la saison commode; & lorsqu'on voulut appareiller, l'ancre se trouva si fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'abandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Est. On fit route au Sud-Est, vers quatre ou cinq petites Isles, qui sont à cinq degrés quarante minutes de latitude du Sud, & à cinq ou six lieues du Havre de Callasusung. La marée y est forte, & sa direction au Sud. Le côté Sud-Ouest, à une lieue de ces Isles, est semé de sables qui ne sont pas marqués dans les Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Est; mais on y trouve des passages entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timor, & passerent, le 20, près de l'Isle d'Omba, qui a treize ou quatorze lieues de long

Isle de Button & Ville de Callasusung.

Isles voisines & leurs écueils.

ce que ce mouvement augmente. Ensuite, elle s'éleve à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une espece de colomne; mais elle diminue peu à peu, en montant, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la petite partie de la Trombe, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est apparemment le Canal par lequel l'eau, qui s'éleve, est transporté dans le nuage. C'est de quoi Dampier ne croit pas qu'on puisse douter, si l'on considére que le nuage en devient plus gros & plus noir. On distingue aussi-tôt son mouvement, quoiqu'auparavant on n'en apperçut aucun. La Trombe le suit, & tire l'eau chemin faisant. C'est ce mouvement, qui fait le vent. Il dure l'espace de demie-heure, plus ou moins, jusqu'à ce que le nuage soit rempli. Alors, le nuage creve; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par sa chûte, & met les flots en mouvement. Il est fort effrayant de se trouver sous la Trombe lorsqu'elle vient à crever. Aussi, tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible. Mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la Trombe travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se forme. Aussi, lorsqu'on la voit venir, & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon : mais jamais, ajoûte Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réussi. *Pages 506 & 507.*

DAMPIER. 1687.

ſur cinq ou ſix de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou ſix lieues du Nord-Eſt de Timor. Le 23, ils côtoyerent de fort près l'Iſle de Pentare, à ſept ou huit lieues de l'Oueſt d'Omba. La marée, qui eſt extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Iſles par leſquelles ils voulurent paſſer, les auroit fait briſer infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvrirent, au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, la Pointe Nord-Oueſt de l'Iſle de Timor.

Iſle Timor.

Ils ſçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etabliſſemens dans cette grande Iſle; mais étant mal informés de ſes productions, ils ne jugerent point à propos, pour des eſpérances incertaines, de s'expoſer à la rencontre de leurs Vaiſſeaux, qu'ils redoutoient au contraire, & qu'ils s'étoient propoſé d'éviter. Reed fit porter le Cap au Sud, dans la vûe de toucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Auſtrales. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de ſuivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner ſur ſes traces, & la ſaiſon n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Iſles au Sud de la Ligne.

Les Avanturiers font route à la Nouvelle Hollande.

Le 31, à treize degrès vingt minutes de latitude, le Cap toujours au Sud, ils le tournerent bruſquement au Nord, dans la crainte d'un banc, qu'ils trouverent marqué ſur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Oueſt de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'apperçurent devant eux. C'eſt une petite barre de ſable, qui ſe fait voir ſur la ſurface de l'eau, environnée de Rochers qui s'élevent de huit ou dix pieds. Sa forme eſt triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'éviterent heureuſement, en portant au Nord, juſqu'à la pointe Orientale des Rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à ſeize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande: mais Dampier étoit certain d'avoir fait ſoixante lieues droit au Sud, avant que d'être à cette hauteur, & n'étoit pas moins perſuadé que dans ce voiſinage il n'y a point d'endroit, de la Nouvelle Hollande, qui ſoit auſſi Septentrional de quarante lieues qu'on le trouve ſur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit néceſſairement, dit-il, que ſon Vaiſſeau eût été emporté à l'Oueſt de quarante lieues hors de ſa route: mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoit été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas ceſſé d'être Oueſt. A la vérité, lorſque la Mouſſon change, les Courans ne changent pas auſſi-tôt; ils continuent l'eſpace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déja deux mois que la Mouſſon avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'ayent trompé. Ajoûtez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'il trouva, ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient conſtamment le même cours; le flux au Nord-Quart-d'Eſt, & le flux au Sud-Quart-d'Oueſt (84).

Banc dangereux.

Obſervations de Dampier ſur la ſituation de la Nouvelle Hollande.

(84) Pages 518 & 519.

Les Avanturiers arriverent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à seize degrés cinquante minutes, sans avoir cessé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouverent point de bon mouillage, parce que cette Côte est exposée au Nord-Ouest : mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'espace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une assez longue Baye, coupée de quantité d'Isles; & le 5, ils y mouillerent, à deux milles de la Côte, sur un bon sable & vingt-neuf brasses d'eau. Sans sçavoir encore (*), observe Dampier, si la Nouvelle Hollande est une Isle, je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette partie est basse & unie, à l'exception des Pointes, qui sont pierreuses.

DAMPIER. 1688.

Les Avanturiers y arrivent.

Le terroir du Pays est sec, sablonneux, & sans autre eau que celle des puits. Il produit diverses sortes d'arbres; mais les Bois n'y sont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de grosseur. La plûpart paroissent des arbres à Dragon. L'écorce en est blanchâtre, & les feuilles noires. On voit distiller leur gomme, des nœuds & des crevasses du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du sang de Dragon qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres sont inconnus aux Européens; & l'on n'en voit pas un seul qui porte le moindre fruit.

Etat du Pays.

On n'apperçut, non plus, aucune sorte d'Animaux, ni même d'autres traces que celles d'une Bête à quatre pieds, qu'on prit pour un Chien. Quelques petits Oiseaux terrestres, qui se firent voir sur les arbres, n'étoient pas plus gros que nos Merles. Les Oiseaux marins y sont encore plus rares. La Mer est peu poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons, les Vaches marines & les Tortues, qui sont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni Bateaux ni fer.

Ces Indiens sont les plus misérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots sont riches en comparaison, puisqu'ils ont des maisons & des habits de peau, des Brebis, de la Volaille, des Fruits & des œufs d'Autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne different pas des Brutes. Ils sont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupiéres sont toujours à demi fermées, pour se défendre des Mouches, qui leur fatiguent sans cesse les yeux, les narines & la bouche. Aussi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lévres épaisses & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire supérieure; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur visage sont fort difformes. Leurs cheveux sont noirs, courts & crêpus comme ceux des Négres. Enfin, par le visage & le reste du corps, qu'ils ont aussi fort noirs, ils ressemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Négres de la Guinée.

Figure & misere des Habitans.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier com-

(*) *Voyez*, ci-dessus, la Relation du même Pays, que l'ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du temps.

DAMPIER. 1688.

Caractere insociable des Habitans.

merce avec quelques-uns de ces Barbares, qui se présenterent sur la Côte. Mais la vûe du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs habitations; & n'en découvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de passer aux Isles voisines. Les Insulaires furent d'abord aussi farouches. Cependant on en prit plusieurs, qui se familiariserent assez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maisons, que des branches d'arbres entrelassées. Leur unique nourriture est le poisson qu'ils prennent dans de petits réservoirs de pierre, où la marée en laisse toujours, les Moules, les Limaçons & les Petoncles, qu'ils cherchent autour des Rochers. La Terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Reed, ayant fait creuser des puits, espera de tirer d'eux quelque service, pour le transport de l'eau : mais n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux, ils succomboient sous le moindre poids; & rebutés des premiers efforts, ils refuserent de continuer ce travail.

Isles à l'Occident de Sumatra.

Un Pays si stérile & des Habitans si peu sociables déterminerent bientôt les Avanturiers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le dessein de se rendre à l'Isle des Cocos, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraîchissemens. Mais, à douze degrés douze minutes de latitude Septentrionale, qui étoit celle de cette Isle, suivant leurs Cartes, un vent Sud-Ouest, dont ils ne purent surmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour tourner vers les Isles qui sont à l'Occident de Sumatra. Dampier se félicita d'un changement, qui lui faisoit esperer quelque occasion de s'échapper. Ils rencontrerent, à dix degrés trente minutes du Nord, & suivant le compte de Dampier, à douze degrés six minutes de longitude Ouest de la Nouvelle Hollande, une petite Isle, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pourvue d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller.

Grandes Ecrevisses terrestres.

Leurs Canots, qui ne laisserent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'Oiseaux, tels que des Boubies & des Guerriers. Ils apporterent aussi une sorte d'Ecrevisses terrestres, qui se tiennent dans les sables arides, où elles se terrent comme les Lapins. Le Chevalier Drake fait la description d'un Animal de cette nature, qu'il trouva dans d'autres Isles. C'est une nourriture fort saine & d'excellent goût. Avec la même qualité, ceux dont les Avanturiers firent ici l'essai étoient de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles sont d'un brun obscur, qui devient rouge lorsqu'elles ont bouilli (85).

Isles abondantes en Cocos.

La suite de cette Navigation n'eut rien de remarquable jusqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vûe de l'Isle de Sumatra. Le 13, on mouilla sous une petite Isle, nommée l'Isle *Triste*, à quatre degrés de latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de Cocos y sont en abondance, comme dans plusieurs autres Isles qui la suivent, & qui paroissent à peu près de la même grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Ouest de l'Isle de Nassau, assez grande Isle, mais déserte, à trois degrés vingt minutes de latitude Méridionale. Reed s'étant saisi, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les

(85) Page 530.

quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur, étoit d'ôter à ses propres gens, non-seulement l'occasion, mais le desir même de le quitter; parce qu'en maltraitant les Indiens, il se figuroit que personne du Bord n'auroit la hardiesse de se jetter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, sur le projet qu'il avoit conçu d'aller croiser dans la Mer rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudissemens. Dampier le pressoit si vivement d'aborder au premier Comptoir de sa Nation, que ces instances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit été menacé plusieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu désert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer rouge, proposerent de se rendre aux Isles de Nicobar, comme un lieu commode, pour calfater le Vaisseau, qui avoit besoin de cette réparation; & propre aussi, par son éloignement des Comptoirs Européens, à retenir les Mécontens sous le joug. On mit à la voile aussi-tôt vers ces Isles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, est à quarante lieues du Nord-Ouest de l'Isle de Sumatra: mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Isles voisines, qui sont au Sud de celles d'Andeman (86).

DAMPIER. 1688.

Dampier soupire après la liberté.

On arriva, le 5 de Mai, à la vûe de l'Isle, qui se nomme proprement Nicobar; & l'ancre fut jettée au Nord-Ouest, dans une petite Baye, à huit brasses d'eau. Cette Isle est à sept degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur est d'environ douze lieues, sur trois ou quatre de large. Le côté Méridional est élevé par lui-même, & par des Rochers escarpés, qui le bordent; mais le reste de l'Isle est bas & uni. Dans cet espace, qui est arrosé de plusieurs ruisseaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui semblent ne former qu'un seul Bois. Mais, rien ne la rend si belle que les Cocotiers, qui croissent autour des Bayes. Comme elles sont en grand nombre, & qu'elles ne sont séparées les unes des autres que par de petites Pointes pierreuses, la vûe de toutes ces Côtes forme un spectacle charmant. Derriere les Cocotiers, c'est-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vû que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Insulaires le nomment Malory. Il est de la grosseur & de la hauteur de nos Pommiers. L'écorce en est noirâtre, & la feuille assez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la grosseur, aux pains d'un sou, a la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort semblable à celle de la pomme, excepté qu'elle est remplie de filamens, de l'épaisseur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaisseaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaisseau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorsque le fruit est mou, on le pele; on sépare la chair des filamens, avec un couteau de bois, & de ce qui reste, on fait des masses, ou des pains, de la grosseur d'un fromage de Hollande, qui se gardent six ou sept jours, & qui font la principale nourriture des Insulaires. Elle est si saine & de si bon goût, qu'elle leur fait négliger les Yams, les Patates, les Plantains, & le Riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourrissent, par la même raison, peu de Bestiaux & de Volaille. Le plus grand usage,

Isles Nicobar.

Fruit, nommé Malory, qui leur est particulier.

Sa description & son usage.

(86) Page 534.

Dampier. 1688.

qu'ils font des Cocotiers, est pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment Toddy, & qu'ils aiment avec passion (87).

Portrait des Habitans.

Les Habitans naturels de l'Isle, sont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toute les parties du visage, que dans celles du corps. C'est leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'usage des femmes est de s'arracher les sourcils. Elles portent, pour unique habillement, une espece de jupon, qui s'attache aux reins & qui descend jusqu'aux genoux. Les hommes sont nuds, à la réserve d'une longue & étroite piece de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, descendant entre les cuisses, se releve par derriere, jusqu'à la ceinture. Leur langage est différent de toutes les Langues, que Dampier avoit entendues; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malayens, qui leur viennent, apparemment, des Vaisseaux qui touchent à leur Isle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puisse leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la suite au Tonquin, l'assura qu'ils avoient du penchant pour le Christianisme; & l'on a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage, que les Jésuites ont entrepris de leur porter les lumieres de l'Evangile.

Leur langage.

Leur demeure.

Ils font leur demeure dans les Bayes, à peu de distance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens Maisons, bâties sur des piliers, petites, basses & quarrées. Leur hauteur est d'environ huit pieds jusqu'au toît, qui s'éleve de huit autres pieds, en forme de dôme, par des soliveaux courbés en demi-croissant, & couverts de feuilles de Palmier. Ils ne cultivent que les Cocotiers & les Melons, qui croissent près de la Mer. La terre n'est pas défrichée plus loin; & Dampier observa qu'après avoir passé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduisent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que toutes les Isles voisines ont les mêmes usages (88).

Comment Dampier se procure la liberté.

Mais il étoit occupé d'un soin trop important, pour se livrer à d'autres observations; & c'est ici qu'il faut donner la peinture de son embarras dans ses propres termes. » Je crus alors qu'il étoit temps de me retirer, & » d'obtenir, s'il étoit possible, la permission de demeurer dans cette Isle; » car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir se dérobber; & rien ne » m'empêchoit d'espérer cette permission, dans un lieu où mon séjour n'en» traînoit aucun danger pour la Troupe, quand mon dessein même auroit » été de lui nuire. Outre que la conjoncture étoit favorable, j'avois une » raison particuliere de vouloir demeurer: c'étoit l'espérance de m'avancer » considérablement par le commerce de l'Ambre gris, & de faire une gran» de fortune avec les Insulaires. Je pourrois, en peu de temps, apprendre » leur langage. En m'accoûtumant à ramer avec eux sur leurs Canots, & » surtout en me conformant à leur maniere de vivre, j'aurois vû comment » ils tiroient leur Ambre gris, combien ils en tiroient, & dans quel temps » de l'année ils en trouvent le plus. Je jugeois qu'ensuite il me seroit aisé

(87) Pages 536 & 538.

(88) Pages 539 & précédentes.

Dampier. 1688.

» de me retirer, & de m'embarquer ſur le premier Vaiſſeau Européen, qui » toucheroit à l'Iſle, ou de m'attacher quelque jeune Indien, qui me tranſ- » porteroit dans la Rade d'Achem, ſur ſon Canot. J'aurois pû m'y pour- » voir des marchandiſes les plus recherchées de mes Inſulaires; & je m'en » ſerois ſervi à mon retour, pour acheter leur Ambre gris.

» Juſqu'alors, j'avois affecté de ne pas deſcendre à terre : mais lorſque » je vis le Vaiſſeau prêt à lever l'ancre, je priai le Capitaine de me faire » mettre au rivage. Lui, qui ſe trouvoit importuné de mes plaintes, & » qui croyoit que je ne pouvois pas le quitter dans un lieu moins fréquen- » té, ſe rendit volontiers à ma priere : ce qu'il n'auroit pas fait ſans dou- » te, s'il eût cru que je duſſe partir bien-tôt de l'Iſle, parce qu'il n'auroit » pas voulu me donner occaſion de faire ſon Hiſtoire aux Anglois & aux » Hollandois. Je me hâtai de prendre mon coffre & mon lit, dans la crain- » te qu'il ne changeât de réſolution, & je cherchai auſſi-tôt quelqu'un, » pour me mettre à terre. Le Canot, ſur lequel je me mis, me débarqua dans » une petite Baye ſablonneuſe, qui étoit bordée de quelques Maiſons. Un » Indien vint à moi; & ne pouvant s'imaginer le deſſein qui m'amenoit, » il m'offrit ſon Bateau pour retourner à bord. Je le refuſai. Alors, il me » fit ſigne d'entrer dans ſa Maiſon. J'y portai mon coffre & mes habits. » A peine y étois-je depuis une heure, que le Lieutenant du Vaiſſeau, » accompagné de trois ou quatre hommes armés, vint me déclarer qu'il » falloit partir avec eux. Il n'étoit pas beſoin d'envoyer un ſi gros cortege. » Je répondis que j'étois prêt à les ſuivre. Il m'auroit été facile de me ca- » cher dans les Bois : mais, ils auroient tué ou maltraité quelques Inſulai- » res, pour animer les autres contre moi. J'entrai, donc avec eux dans leur » Canot. Mais, en arrivant à bord, je trouvai tout en mouvement. Le » Chirurgien, nommé *Coppinger*, & deux autres, encouragés par mon » exemple, demandoient qu'il leur fût permis de m'accompagner. Ces trois » hommes avoient toujours eu le même deſſein que moi. Les deux der- » niers, qui ſe nommoient *Hall* & *Ambroſe*, n'y trouvoient pas beaucoup » d'oppoſition : mais Reed & toute la Troupe ne vouloient pas perdre le » Chirurgien. Il ſauta dans le Canot, armé d'un fuſil, en jurant qu'il fe- » roit feu ſur celui qui entreprendroit de l'arrêter. Le Quartier-Maître ſauta » bruſquement après lui; & l'ayant déſarmé, avec le ſecours de deux ou » trois autres, il le fit rentrer dans le Vaiſſeau.

Il devient libre avec ſept autres hommes du Vaiſſeau.

» Nous fûmes plus heureux, Hall, Ambroſe & moi. On nous rendit » la liberté d'aller à terre. Un de nos Rameurs dérobba, par pitié, une » hache qu'il nous donna, comme un excellent outil parmi les Indiens «. Nous deſcendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maiſon de l'Inſulaire qui m'avoit déja reçu. A peine y étions-nous arrivés, qu'un Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Priſonniers, & le Métif Portugais que nous avions amené de Pulo-Condor. Reed les croyoit déſormais inutiles à ſes deſſeins, parce qu'il alloit quitter des Mers où le Portugais lui ſervoit d'Interprête, & parce qu'il ne craignoit plus qu'à quarante lieues de Sumatra les Achemois pûſſent entreprendre de nous tranſporter dans leur Pays. En effet, cette entrepriſe étoit hardie, & ce ne fut pas notre premier objet. Nous conſidérâmes d'abord, que nous étions aſſez

DAMPIER. 1688.

Observations sur la férocité des Sauvages.

forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Insulaires de nous attaquer. Mais quand je me serois trouvé seul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je été plus tranquille, parce que j'aurois été plus sûr de ne choquer personne. » Je suis persuadé qu'il n'y a point de Nation assez » barbare, pour tuer un Etranger que le hasard fait tomber entre ses mains, » s'il ne s'attire ce malheur par quelque violence : & dans cette supposition » même, si l'on pouvoit se garantir de la premiere fureur des Sauvages & les » faire entrer en négociation, il seroit facile de les ramener à la paix ; sur- » tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûe, & que » tout Européen, qui a vu le monde, peut inventer sur le champ pour les » amuser ; comme de tirer du feu d'un caillou avec un morceau d'acier. Dans » tous mes Voyages, je n'ai pas vû d'Atropophages, ou de Mangeurs d'hom- » mes. Je n'ai point entendu dire, qu'il y eût au monde une Nation qui » n'eût pas quelque chose à manger, soit poissons ou animaux terrestres, soit » au moins des fruits, des grains, des racines, ou d'autres légumes, qui » croissent naturellement ou par la culture. Les Habitans mêmes de la Nou- » velle Hollande, avec toute leur pauvreté, ne laissent pas d'avoir du Pois- » son, & ne tueroient pas un homme pour le manger. Je ne sçais quels » barbares usages peuvent avoir autrefois regné dans quelques Parties du Mon- » de, ni s'il est vrai que certains Peuples ayent dévoré leurs Ennemis, ou » les ayent sacrifiés à leurs Dieux : mais je sçais, par mon expérience, que » ceux, dont on nous a donné cette idée, commercent aujourd'hui fort hon- » nêtement avec les Européens ; & leurs Prisonniers nous apprennent, que » s'ils ont quelque barbarie dans les guerres qu'ils croyent justes, elle ne va » point jusqu'à leur faire maltraiter un homme, qui tombe seul entre leurs » mains (89).

Danger que Dampier court de la part des Insulaires.

Dampier ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas seul ; mais ce fut particuliérement après avoir considéré qu'il étoit capable, avec ses Compagnons, de faire la manœuvre, & de passer dans l'Isle de Sumatra. Aussi prirent-ils la résolution d'acheter un Canot ; & le lendemain, *6* de Mai, ils virent, sans regret, le Vaisseau qui mettoit à la voile. Leur Hôte avoit paru surpris de les voir en si grand nombre ; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maisons leur marquant moins de confiance, ils se déterminerent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Isle, le changement de la Mousson, qui ne pouvoit être éloigné. La disposition des Côtes les obligeoit de prendre le large : mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renversa le Canot. Ils se sauverent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits. Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pû garantir de l'eau, son Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dressées lui-même. Tout le reste fut mouillé ; mais le soin qu'on eut d'ouvrir aussitôt les coffres, & de faire secher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une seconde fois le large.

Son Canot est renversé. Il sauve son Journal & ses Cartes.

Quelques Insulaires, qui avoient eu le temps de s'assembler sur leurs

(89) Pages 542 & précédentes.

Canots,

Canots, sembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloir disputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira sur eux un coup de fusil, pour les effrayer. Ils ne laisserent pas de suivre, jusqu'à la Baye où le Canot aborda; mais, n'osant s'approcher des armes à feu, ils se contentoient de branler souvent leurs lances. Hall, se flattant de pouvoir les appaiser, sauta seul à terre, tandis que ses Compagnons se tenoient prêts à faire feu, s'ils eussent marqué de la disposition à l'insulter; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, sans faire le moindre mouvement. Mais lorsqu'après les avoir salués, il leur eut touché la main, avec divers signes d'amitié, leur joie parut extrême; & la paix fut conclue d'autant plus sincérement, que leur rendant la liberté de pêcher sans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apporterent, au Canot, du Melory & d'autres rafraîchissemens. Dampier ajoûte, » qu'il auroit pû composer, à vil prix, pour » quelques petits Porcs, mais qu'il ne voulut pas scandaliser ses amis Ache- » mois, qui étoient Mahométans (90).

Dampier. 1688.

Résolution d'un Anglois.

Les jours suivans furent employés, à faire une bonne provision de Melory & d'eau fraîche. Douze coquilles de Cocos & trois Bambous servirent de tonneaux. Le dessein des Anglois étoit de se rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une si témeraire entreprise. Quoique le vent fût encore Est, les nuages sembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un signe infaillible que la Mousson Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement sensible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faisant juger que le vent étoit déja Ouest en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, résolurent de saisir l'occasion d'un temps clair & chaud, qui leur donnoit l'espérance de finir leur course avant que la nouvelle Mousson fût bien affermie; parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mousson, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau temps (91). Dampier perdroit trop, si je lui dérobbois l'honneur de ce récit.

Entreprise extraordinaire de Dampier & de ses Compagnons.

Notre Canot, dit-il, étoit à peu près de la longueur des Bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais moins large; & si mince, que lorsqu'il étoit vuide, quatre hommes suffisoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions un bon mât; & une voile de natte, avec de bons & forts aîlerons, très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le soutenir aussi long-temps qu'ils y seroient fermes. Nous étions redevables de cette invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoissions mieux que les autres toute la grandeur du danger. Aussi leur confiance alloit-elle si loin pour nous, qu'ils se rendoient sans objection à tout ce qu'ils nous entendoient proposer. Au fond, j'étois le mieux pourvû. Avant que de quitter le Vaisseau, j'avois consulté exprès notre Carte des Indes: il n'y en avoit qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié, dans mon Livre de poche, la hauteur & la distance des Côtes de Malaca, de Sumatra, de Pegu & de Siam. J'avois emporté aussi un compas de poche, pour me servir de guide dans toutes mes entreprises.

Ils traversent quarante lieues de Mer dans un Canot.

Secours qu'ils tirent de Dampier.

(90) Page 548.

(91) Page 552.

DAMPIER. 1688.

Nous fîmes route au Sud, persuadés qu'en sortant de l'Isle, nous trouverions le vent qui nous convenoit; car la Terre attire le vent, & souvent on en trouve en Mer un tout different. Nous ramions tour-à-tour, avec quatre rames. Hall & moi, nous étions aussi tour-à-tour au gouvernail, parce nos Compagnons n'étoient pas capables de ce soin. Le premier soir & la nuit suivante, nous crûmes avoir fait douze lieues, au Sud-Sud-Est. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, l'Isle d'où nous étions partis. J'en conclus que nous avions fait, à l'Est, un point de plus que je ne me l'étois figuré; ce qui m'obligea de porter au Sud-Quart-d'Est. A quatre heures après midi, nous eûmes un petit vent d'Ouest-Sud-Ouest, qui continua jusqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud-Sud-Ouest, sans nous servir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. Les Brisans ne me permirent pas de douter que nous n'eussions, près de nous, un impétueux Courant. La Mer faisoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendu d'un demi-mille. A neuf heures, elle fut calme; mais le vent revint une heure après, & souffla vivement toute la nuit.

Ils se retrouvent à la vûe de l'Isle d'où ils étoient partis.

Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Isle de Sumatra, dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous portoit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis notre départ. Cependant, après avoir fatigué long-temps nos yeux, nous apperçumes, avec chagrin, à l'Ouest-Nord-Ouest, l'Isle de Nicobar, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous avions eu, pendant toute la nuit, un Courant contre nous. Un vent frais nous consola. Nous prîmes hauteur à midi. Ma latitude étoit de six degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva sept.

Anneau du Soleil, signe de tempête.

Le 18, les nuages qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêcherent l'observation. Nous eûmes alors un fort mauvais présage, dans un grand cercle, qui parut autour de cet Astre, & qui étoit cinq ou six fois plus grand que lui. Ce Phenoméne annonce ordinairement de l'orage ou beaucoup de pluie; & s'il y a quelque brêche au cercle, c'est de-là que viennent presque toujours les plus violentes tempêtes. J'avoue que la vûe du cercle me fit souhaiter ardemment la terre. Cependant j'excitai mon courage, pour en inspirer à mes Compagnons; & je proposai, si le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obstiner à le combattre, mais de suivre le cours du vent & de la Mer, dont l'effet le plus redoutable seroit de nous emporter cinquante ou soixante lieues hors de notre route, vers la Côte de Queda, qui est un Royaume de Commerce. On roula, suivant mon avis, le pied de la voile autour d'un pieu qui y étoit attaché; & la vergue fut mise à trois pieds, du côté du Canot. On ne portoit ainsi qu'une fort petite voile; mais elle étoit encore trop grande pour le vent, qui la faisoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fût soutenue par les aîlerons. Les pieux des aîlerons, qui sortoient des côtés, plioient jusqu'à faire craindre qu'ils ne fussent prêts à rompre; accident, qui auroit rendu notre perte infaillible. D'ailleurs la Mer, qui grossissoit à vûe d'œil, auroit rempli d'eau notre Canot. Cependant nous nous efforçâmes de tenir quelque-temps contre le vent: mais le voyant sans cesse augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous abandonner au vent & à la Mer. Cette situation dura tout

Précautions contre l'orage.

le reste de l'après midi, & la moitié de la nuit suivante. La Mer devenoit plus haute & brisoit souvent, mais sans nous causer aucun dommage. Comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague & la rompoit. Il y entroit, à la vérité, beaucoup d'eau, que nous jettions sans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors que je les avois exhortés sagement à changer de route. Autrement, les coups de Mer prenant le Canot de côté, chaque vague l'auroit rempli d'eau, & nous auroit exposés à couler à fond. Quoique les aîlerons fussent bien attachés, ils n'auroient pû soutenir une Mer de cette violence.

DAMPIER. 1688.

Terrible situation de Dampier.

Le soir du 18 fut effrayant. Le Ciel se couvrit de nuages, qui le rendirent extrêmement sombre. Le vent fut impétueux, & la Mer haute. Elle bruioit déja autour de nous, & l'obscurité de l'air n'étoit adoucie que par l'écume des flots. La nuit, qui survint, couvrit tout des plus noires ténébres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans un abîme invisible. On doit juger de notre consternation. Je m'étois vû dans plusieurs périls; mais le plus terrible n'approchoit point de celui que je représente. Je n'avois pas eu le temps, du moins, d'envisager les autres, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux; mais ici je voyois la mort autour de moi, sans espérance de pouvoir l'éviter. Le courage, qui ne m'avoit jamais manqué, m'abandonna presqu'entiérement. Je fis des reflexions ameres sur ma vie passée. Je me rappellai, avec horreur, des actions que je désapprouvois déja, mais dont le souvenir me faisoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long-temps à me repentir de l'odieuse carriere où je m'étois engagé, je formai alors des résolutions, qui devoient encore être plus sinceres, puisqu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'esprit. En un mot, je retrouvai la force de prendre le gouvernail, pendant que les autres vuidoient l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'autres mesures à prendre, contre des maux, dont la main de Dieu seul étoit capable de nous délivrer (92).

Suite d'une affreuse nuit.

A dix heures, le tonnerre, les éclairs & la pluie commencerent. La pluie fut reçue d'abord avec reconnoissance pour le Ciel, parce que la provision d'eau fraîche étoit épuisée: mais elle excita bientôt des remercimens plus vifs, lorsqu'on eut observé qu'elle diminuoit la fureur du vent, & que les flots commençoient à s'abbaisser. Je regardai alors mon compas, avec un morceau de méche allumée, qu'on avoit réservée pour cet usage, & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pendant que nous avions été forcés de suivre le vent. Notre route étoit encore à l'Est. Mais les obstacles étant affoiblis, je trouvai le Canot assez fort pour remettre le Cap au Sud-Sud, dans l'espoir de regagner l'Isle de Sumatra. A deux heures, un nouvel orage nous obligea de serrer la voile, & de nous livrer encore au vent. La pluie, qui ne cessoit pas de tomber, nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce, qui ne soit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus froids, la Mer est chaude; & dans les plus chauds, la pluie est froide & mal saine (93). Nous passâmes le reste de la nuit dans ce triste état, sans pouvoir juger même de quel côté nous étions poussés par

(92) Pages 557 & précédentes. (93) Page 557.

DAMPIER. 1688.

les vents & les flots. Le jour parut enfin ; mais chargé de tant de nuages à l'horison, que le premier rayon de lumiere se fit voir à trente ou quarante degrés d'élévation : spectacle assez effrayant, pour ceux qui ont appris, par une longue expérience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & que la basse amene les petits (94).

Le Canot arrive à l'Isle de Sumatra.

Nous continuâmes, jusqu'à huit heures du matin, de suivre le vent & la Mer, qui nous portoient à l'Est. Alors, un de nos Achemois cria, de toute sa force, Pulo-way. C'est le nom d'une Isle, située au Sud-Ouest de Sumatra. Nous vîmes la terre, en effet, du même côté ; mais après nous être efforcés de nous en approcher, avant la nuit, nous reconnûmes, vers le soir, que l'Achemois s'étoit trompé, & que ce qu'il avoit pris pour une Isle étoit une haute Montagne de Sumatra, que les Anglois nomment la Montagne d'Or. Le vent ayant commencé à diminuer, nous reprîmes nos rames, que nous ne quittâmes plus de toute la nuit. Le lendemain, nous découvrîmes clairement la terre basse, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour, nous arrivâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui se nomme *Passange Jonca*, à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem, & à six de la Pointe de Diamant, terre basse qui s'avance en forme de Rhombe.

Dampier perd presque tous ses Compagnons.

Nos Achemois connoissoient parfaitement le Pays. Ils nous menerent à un petit Village de Pêcheurs, du même nom que la Riviere, & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un si dangereux Voyage, les ardeurs du Soleil, que nous avions essuyées en partant de Nicobar, & les pluies froides qui leur avoient succédé pendant deux jours, mais plus encore, nos craintes & nos agitations continuelles, nous causerent à tous une fievre violente, avec une langueur qui ne permettoit pas à l'un de secourir l'autre. Il nous fut impossible de hâler notre Canot jusqu'au Village ; mais nos Achemois disposerent les Habitans à nous servir (95).

Dampier vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Noblesse voisine, sur le témoignage des quatre Achemois, qui raconterent fidélement leur Avanture. Après avoir pris quelques jours de repos, il n'espéra sa guérison que dans Achem, où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut assez commode, avec les vents de Mer & de Terre, qui le favoriserent successivement ; mais il perdit, en peu de jours, la plûpart de ses Compagnons. Ambrose & le Portugais furent emportés par la fievre. Les quatre Achemois ayant disparu successivement, on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur sort. Hall & Dampier en furent quittes, pour de longues souffrances.

Son retour en Europe.

LE reste du Voyage ne contient que des événemens communs, ou trop souvent répétés (96), jusqu'au retour de Dampier, qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de Bencouli, fut retenu pour y servir avec des appointemens considé-

(94) *Ibidem.*
(95) Pages 560 & précédentes.
(96) Tels que plusieurs Voyages de Commerce, en divers endroits des Indes Orientales, qu'il a recueillis dans son troisiéme Tome, pour servir de Supplément à son Voyage autour du Monde. Ses principales remarques sont entrés dans la Description qu'on a déja donnée, de Sumatra, de Java, & des autres Pays qu'il eut l'occasion de visiter.

rables, en qualité de Canonier; mais, s'ennuyant enfin d'un état, dont il ne pouvoit espérer d'accroissement pour sa fortune, ni pour ses lumieres, il s'échappa sécrettement, à bord d'un Vaisseau, qui faisoit voile, en Europe, & revint en Angleterre, par le Cap de Bonne-Espérance. Il arriva, aux Dunes, le 16 de Septembre 1691 (97).

Dampier, 1688.

Histoire du Prince Jeoly.

On a dû remarquer qu'il s'étoit peu enrichi dans tous ses Voyages, quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'estime qu'il obtint dans sa Patrie, par son expérience & ses lumieres, lui fit donner le commandement d'un Vaisseau, pour une expédition qui a fait le sujet d'un autre article de ce Recueil. Ici, c'est-à-dire, en arrivant à Londres, en 1691, toute sa fortune se réduisoit à la propriété qu'il avoit obtenue, par degrés, d'un Prince Indien, nommée *Jeoly*, dont il espéroit tirer de grosses sommes, en le montrant au Public, comme un spectacle fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié, dans les Indes; & le reste lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais, pressé de ses besoins en arrivant, il se vit dans la nécessité de le vendre pour une somme modique; & ceux, qui l'acheterent de lui, y firent un immense profit. Pour augmenter l'empressement des Anglois à le voir, ils publierent une Relation, qui fut traduite dans plusieurs Langues, & qui contenoit non-seulement les avantures du Prince Jeoly, mais encore celles de sa sœur, qu'on représentoit comme la plus belle personne du monde, qui étant tombée avec lui dans l'esclavage, avoit inspiré une violente passion au Sultan de Mindanao. On ajoûtoit que la seule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuses: & pendant qu'on le montroit à Londres, on exposoit, à la porte, sa figure dans un Tableau, avec quantité de Serpens, qui sembloient le fuir. Dampier n'entreprit point alors de détromper le Public, parce que son marché l'obligeoit de fermer les yeux sur l'imposture: mais en publiant ses Voyages, il croit devoir, à l'Europe abusée, une explication plus fidelle.

Il fait d'abord le portrait du Prince. » Jeoly, dit-il, étoit peint tout » le long de l'estomac, entre les épaules, sur le devant des cuisses, & » tout autour des bras & des jambes, en forme de grandes bagues & de » brasselets. Je ne saurois dire à quoi ressembloient proprement ces figu- » res; mais elles étoient fort curieuses, bien variées par quantité de lignes, » de fleurons, & d'ouvrages à quarreaux, le tout avec un art & une pro- » portion admirables. Par ce que j'appris de lui-même, je compris que cela » se faisoit, comme on fait, sur le bras, les croix de Jérusalem, c'est-à- » dire, en piquant la peau & la frottant d'un onguent caustique: mais au » lieu qu'on se sert de poudre à tirer, pour la croix de Jérusalem, les In- » sulaires de Meangis, d'où étoit Jeoly, employent une gomme pulvéri- » sée, que les Anglois nomment Dammer, & dont on se sert au lieu de » poix en plusieurs endroits des Indes. Il me dit que la plûpart des hom- » mes & des femmes de son Pays étoient ainsi peints, & portoient, aux oreilles, » des anneaux d'or; & aux jambes & aux bras, des chaînes de même métal.

Le Prince Jeoly étoit donc né dans une des Meangis, Isles voisines de Mindanao, & se disoit fils du Raja de son Isle, qui avoit cinq femmes

(97) Pages 616 & précédentes.

Dampier. 1688.

& huit enfans. Un jour qu'il passoit d'une Isle à l'autre, avec son Pere, sa Mere, son Frere, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta sur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pêcheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; ensuite on les vendit pour l'esclavage. Dampier n'avoit pas vû les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vû, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pû porter. Jeoly fut vendu, avec sa Mere, à un Mindanayen, nommé Michel, qui entendant assez bien l'Anglois, servoit d'Interprête à Raja-Lau, Général de l'Isle. Michel battoit souvent son Esclave, pour le faire travailler: mais, c'étoit inutilement; jamais les promesses, les menaces & les coups, ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & sa Mere, pour la somme de soixante Piastres, à un Facteur Anglois, nommé Mordy, de qui Dampier l'obtint, à Madras, par un autre accommodement.

Sa condition étant devenue plus douce, sous un Maître fort humain, il le suivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite Maison, hors du Fort Anglois, sans lui donner d'occupation. Mais sa Mere & lui s'occupoient volontairement; elle à faire ou à raccommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à son Maître. Il les faisoit fort mal, & ne laissoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pieces du Monde. Quelque temps après, ils tomberent tous deux malades; & malgré tous les soins de Dampier, la Mere mourut. Dampier eut tant de peine à consoler Jeoly, qu'il craignit sérieusement de le perdre. On lui ôta le corps de sa Mere, près duquel il ne cessoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton; mais n'en paroissant pas satisfait, il y ajoûta tous ses habits, & deux pieces de toile des Indes, que Mordy lui avoit données, en disant qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à sa Mere, & qu'il vouloit qu'elle emportât tout ce qu'il possedoit. Dampier entra dans tous les caprices de sa douleur, par ménagement pour sa santé. Il continua d'en prendre le même soin. Dans tous les lieux où il toucha pendant son retour, on s'assembloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration; ce qui lui donnoit l'espérance d'un gain considérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamise, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. « Comme j'avois besoin d'argent, » dit-il, je me trouvai dans la nécessité d'en vendre d'abord une partie, » & peu à peu je le vendis tout-à-fait. On le promena, pour le montrer; » & j'appris ensuite qu'il étoit mort, à Oxford, de la petite vérole (98).

Supplément aux Remarques Geographiques sur le Tonquin.

On se gardera bien de supprimer les Remarques Géographiques de Dampier sur le Tonquin, qui feront un Supplément, d'autant plus utile pour la connoissance de ce Royaume, que Baron n'en a donné qu'une idée générale dans sa Description (99). Dampier, ayant rétabli ses forces, quitta le

(98) *Ubi suprà*, pages 614, 675, & suivantes.

(99) Au Tome IXe. de ce Recueil.

Dampier. 1688.

Port d'Achem, avec le Capitaine Wallon, Marchand Anglois, que divers interêts du Commerce appelloient à Cachao (1). Une heureuse Navigation les conduisit à la Baye de Tonquin, dont l'entrée, du côté de l'Ouest, est entre le Sud-Est de la Pointe de Champa, vers les douze degrés de latitude Septentrionale, & l'Isle d'Aynan à l'Est, vers les dix-neuf degrés. Cette entrée semble fermée par de grands Bancs, nommés Bancs de Pracal, qui laissent néanmoins, des deux côtés, un grand Canal, par lequel les Vaisseaux peuvent entrer & sortir.

Baye de Tonquin.

La Baye de Tonquin n'a pas moins de trente lieues, dans sa plus grande largeur. On peut jetter la sonde & l'ancre dans toute ses parties. Sa plus grande profondeur, qui est vers le milieu, n'est que d'environ quarante-six brasses. La vase, dans cet endroit, est noire & couleur de poivre; mais du côté de l'Ouest, on trouve un limon mêlé de sable rougeâtre. Au fond de la Baye, entre plusieurs petites Isles, qui bordent le rivage du Tonquin, on en distingue deux plus considérables, non pour leur grandeur, mais parce qu'elles servent comme de Balise, pour les deux principales Rivieres, ou plutôt, pour les deux branches de la principale Riviere du Pays. Une de ces branches, que les Habitans nomment Rokbo, se décharge dans la Mer, près du Nord-Ouest de la Baye, à vingt degrés six minutes du Nord. Dampier n'y entra point; mais on l'assura qu'elle n'a pas plus de douze pieds d'eau à son embouchure, que son fond est un limon fort mou, & qu'elle n'est commode, par conséquent, que pour les petits Vaisseaux. C'est la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

Rivieres de Rokbo, & de Domea.

L'autre branche est beaucoup plus large & plus profonde. Dampier la nomme *Domea* (2), du nom de la premiere Ville qu'il rencontra sur ses bords. Elle se jette au Nord-Est, vingt lieues au Nord-Est de Rokbo, à vingt degrés quarante-cinq minutes. On doit se garder, entre ces deux Rivieres, de quantité de sables & de bas-fonds, qui s'étendent à plus de deux lieues de la Côte. La Domea même présente une Barre d'environ deux milles; mais le passage a plus d'un demi-mille de largeur, & se trouve bordé, de chaque côté, par des sables. Les Pilotes, qui fréquentent cette Riviere, assurent que sa profondeur varie, suivant la difference des saisons. Elle n'a pas, dans certains temps, plus de quinze ou seize pieds d'eau, dans la haute marée; au lieu qu'en d'autres temps, elle en a jusqu'à vingt-six ou vingt-sept. Les hautes marées y arrivent au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, pendant la Mousson du Nord; & les plus basses, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, qui sont la Mousson du Sud. Le Canal de la Barre est d'un sable dur, qui le rend fort dangereux; & les marées, ne laissant pas de les remuer, y forment divers changemens, qui augmentent le danger. Non-seulement les Vaisseaux étrangers ont besoin d'un Pilote, pour leur servir de guide; mais s'ils arrivent dans la marée basse, il n'y a point de Pilote, qui ose entreprendre de les conduire avant qu'elle soit haute. La marque de cette Riviere est une grande Montagne, qu'on a nommée l'Eléphant, vers laquelle on doit mette le Cap Nord-Ouest-Quart

Entrée de la Barre.

Marque de la Riviere de Domea.

(1) D'autres écrivent Cacho, d'autres Chequo.

(2) Son véritable nom est Songkoy.

DAMPIER. 1688.

le Nord : ensuite, faisant voile droit au rivage, on trouve par degrés moins de profondeur, jusqu'à six brasses ; & l'on est alors à deux ou trois milles de l'entrée de la Barre, presqu'à la même distance d'une petite Isle, qu'on tient le plus près qu'il est possible au Nord-Nord-Ouest. C'est-là qu'on peut jetter l'ancre, pour attendre le secours des Pilotes. Ceux qu'on employe sont des Pêcheurs du Pays, qui habitent un Village, nommé Batcha, dont la situation est si favorable, à l'embouchure de la Riviere, qu'ils peuvent voir les Bâtimens qui arrivent, ou entendre les coups de canon que la plûpart des Européens tirent à leur arrivée.

Ville de même nom.

Le Vaisseau Anglois trouva quatorze brasses & demie d'eau sur la Barre. Après l'avoir passée, Dampier observa que la Riviere se retrécit. La premiere Ville, qu'il a déja nommée Domea, est à cinq ou six lieues de l'embouchure, & située sur la Rive droite en montant, à si peu de distance du bord de l'eau, que la marée baigne quelquefois le pied des murs. Elle est composée d'environ cent maisons. C'est le lieu où les Marchands Hollandois demeurent à l'ancre, mais les Anglois s'avancent ordinairement trois milles plus loin, parce qu'ils y trouvent la marée moins forte. Elle hausse & baisse, à Domea, de neuf ou dix pieds. Le Commerce se faisant à Cachao, principale Ville du Royaume, qui est éloignée d'environ quatre-vingt milles de Domea, Dampier & Weldon acheverent le Voyage dans des Chaloupes du Pays. Ils arriverent, en quatre jours, à la vûe d'Hean, Ville considérable, où l'on ne compte pas moins de deux mille maisons. Un peu au-dessous de cette Ville, ils virent l'endroit où la Riviere se partage en deux branches, qui forment une Isle triangulaire, entre la Mer & le point de leur séparation. Les François avoient alors un Comptoir à Hean, & le Palais de leur Evêque étoit le plus bel édifice de la Ville (3). Quoique les Vaisseaux Européens ne puissent monter jusqu'à cette Ville, les Jonques des Chinois & des Siamois y arrivent facilement par la Riviere de Rokbo, & Dampier y en vit plusieurs à l'ancre. De Hean, il employa deux jours entiers, pour se rendre à Cachao ; parce que la marée cesse ici de favoriser la Navigation.

Hean, grande Ville.

Palais d'un Evêque Siamois.

(3) Dampier le vit à son retour. Il y avoit alors deux Evêques François, au Tonquin, l'un sous le titre d'Evêque d'Ascalon, & l'autre d'Auran, & dix Missionnaires Européens. C'étoit dans le même temps que le Christianisme étoit en honneur à Siam, sous la protection du fameux Ministre Constance. Mais ces Ouvriers Evangéliques n'avoient pas encore obtenu les mêmes faveurs à Cachao. Ils n'avoient pas la liberté d'y demeurer ; & s'ils y étoient quelquefois appellés par la Cour, c'étoit pour raccommoder des Horloges & des Instrumens de Mathématiques. Ils avoient appris exprès tous ces Arts, pour les faire servir à l'avancement de la Religion. Dampier se loue de l'accueil qu'il reçut d'eux. Ils lui demanderent s'il sçavoit la composition de la poudre. Il se souvint d'une recette qu'il avoit trouvée dans le Magasin des Arts de Sturmey. Elle consiste à prendre du souffre, du salpêtre & du charbon de foyer, à les peser en égale quantité, à les mettre en poudre, & à les bien mêler. Je fis, dit Dampier, une espece de crible d'un morceau de parchemin, que je perçai par-tout avec un petit fer chaud, pour servir à grener la poudre. J'avois deux petites boules, pour les rouler dans le crible, & faire ainsi passer la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien. Quand elle fut séche, nous l'éprouvâmes. Elle répondit à notre attente. Un jour, ajoûte-t-il, il racommoda de même, à Bencouli, plusieurs barils de poudre, qui s'étoit réduite en pâte. *Ubi suprà, Tome III. pages 108 & 109.*

En

Dampier. 1688.

Etat où Dampier trouve Cachao.

En arrivant à Cachao, Capitale du Tonquin, il fut surpris de la trouver sans murailles, sans ramparts & sans fossés. Cette Ville est néanmoins fort peuplée, & l'on y compte près de vingt mille maisons. Elle est située dans une petite Plaine, à l'Ouest de la Riviere. Ses édifices sont de boue & de paille, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit été bâti, depuis peu, de brique & de tuiles, à l'exemple des Comptoirs Européens. Les principales rues sont fort larges, mais la plûpart mal pavées, & très sales dans la saison des pluies. Le Palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne soit que de bois. On donne, à ses murs, trois lieues de circonférence. Ils ont cinq ou six pieds de hauteur, & presqu'autant d'épaisseur ; ce qui forme une Promenade publique, où l'on monte par quelques degrés, qui sont aux pieds de la porte. Le Comptoir Anglois est très-agréablement situé au Nord de la Ville, sur le bord de la Riviere ; & celui des Hollandois le touche au Sud. Ce petit nombre de circonstances manque au récit de Baron (4), comme le nom des Provinces du Tonquin. Dampier fait profession de devoir ses lumieres, à plusieurs Marchands Anglois, qui demeuroient depuis long-temps à Cachao.

Division des Provinces du Tonquin, échapée à Baron.

Le Royaume est divisé en huit grandes Provinces, dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux de Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. La cinquiéme, qui est au milieu, se nomme *Cachao*, ou Cacho, comme la Capitale. Les noms des trois autres sont *Tenam*, *Tenchon* & *Ngeam*.

La Province de Tenam est la plus Orientale. Elle a la Chine au Sud-Est, l'Isle d'Aynan & la Mer au Sud & au Sud-Ouest, & la Province de l'*Est* au Nord-Ouest. Son étendue est médiocre, & sa principale production consiste en riz.

La Province de l'Est s'étend, depuis celle de Tenam, jusqu'à celle du Nord. Elle est bornée à l'Est, par la Chine ; à l'Ouest, par une partie de la Province du Sud, & par la Province de Cachao ; au Sud, par la Mer. C'est un fort grand Pays, qui est extrêmement bas & presque rempli d'Isles, particuliérement dans sa Partie Sud-Est, que la Mer borde, du côté de Tenam. *Hean* en est la Capitale, & le siége du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des Bestiaux, & ses Habitans maritimes s'exercent beaucoup à la pêche.

La Province du Sud est cette Isle triangulaire, qui est fermée, à l'Est, par la Riviere que Dampier nomme Domea, & par celle de Rokbo à l'Ouest ; ou plutôt par ces deux bras d'une même Riviere, que Baron nomme Songkog. C'est un Pays extrêmement bas, où le riz & les Bestiaux sont en abondance.

Tenchoa, qui est à l'Ouest du Rokbo, a la Province de l'*Ouest* au Nord, l'Isle d'Aynan à l'Ouest, & la Mer au Sud. Ses richesses consistent aussi en riz & en Bestiaux.

Ngeam, située à l'Ouest de Tenchoa, est bornée, au Sud & à l'Ouest, par la Cochinchine, & au Nord, par la Province de l'Ouest. C'est une assez grande Province, qui joint, aux avantages des autres, celui d'être gardée continuellement par des Troupes, contre les attaques & les surprises des Cochinchinois.

(4) Au Tome IXe, de ce Recueil.

DAMPIER. 1688.

La Province de l'Oueſt a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oueſt, la Province de Cachao à l'Eſt; & au Nord, la Province du Nord. Elle eſt grande, extrêmement agréable, riche en Bois & en Pâturages. On en tire beaucoup de laque & de ſoie.

La Province du Nord eſt un vaſte Pays, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Laos à l'Oueſt; la Chine à l'Eſt & au Nord; le Royaume de Baws ou Baos (5), au Nord-Oueſt; & les trois Provinces de l'Oueſt, de Cachao & de l'Eſt, au Sud. Dans ſa grande étendue, elle eſt diverſifiée par la qualité de ſon terroir. La plus grande partie contient de hautes Montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'Eléphans ſauvages. Les autres Cantons produiſent quantité de laque, de la ſoye, & diverſes ſortes de marchandiſes.

La Province de Cachao forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. Dampier, qui eut le temps de la viſiter, ne loue pas moins ſa fertilité que ſon agrément. Elle ne manque point de bois, mais le riz, la laque & la ſoye y ſont le principal objet du Commerce (6).

Eclaircissement sur Pulo Dinding et sur Bencouli.

1689. Etabliſſement Hollandois de Pulo Dinding.

APRE's le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Iſle de Sumatra, Dampier s'engagea ſucceſſivement ſur pluſieurs Vaiſſeaux de ſa Nation, qui lui procurerent l'occaſion de viſiter Malacca & d'autres Villes célebres. Mais d'un grand nombre d'obſervations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En paſſant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força ſon Vaiſſeau de mouiller dans la Rade d'une Iſle Hollandoiſe, dont la deſcription ne ſe trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. Elle ſe nomme Pulo Dinding. Sa ſituation eſt fort proche du Continent. La Terre en eſt haute, & bien arroſée par quantité de ruiſſeaux. On y trouve diverſes ſortes de bons arbres, dont la plûpart ſont aſſez gros pour toute ſorte d'uſages. Quelques-uns mêmes peuvent ſervir à faire des mâts & des vergues. La Rade eſt excellente du côté de l'Eſt, entre l'Iſle & le Continent. On y entre avec une briſe de Mer, & l'on en ſort avec un vent de Terre (7).

Fort de l'Iſle.

Les Hollandois, ſeuls Habitans de l'Iſle, y ont un Fort du côté de l'Eſt, au bord d'une petite Anſe, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. Il n'eſt pas flanqué de Baſtions; mais les murailles ſont d'une épaiſſeur conſidérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y diſtingua douze ou quinze pieces de canon, montées ſur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ ſeize pieds. Une ſuite de degrés, qui prennent d'aſſez loin en dehors, eſt l'unique chemin par lequel on y puiſſe entrer, en montant à la Porte, qui donne ſur cette plate-forme. Il ſert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garniſon de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoiſes, qui cultivent les Terres de l'Iſle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & ſur la mê-

(5) Ou Baota.

(6) *Ibid.* pages 23 & précédentes.

(7) Page 187.

me Anse, on découvre une maison basse, d'assez bonne charpente, où le Gouverneur passe le jour, & qui n'est composée que de deux ou trois Chambres.

DAMPIER. 1689.

Le Continent, qui n'en est qu'à trois ou quatre milles, offre une assez belle Campagne, revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anse du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Riviere navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voisin produit quantité de cette sorte d'étain, qu'on nomme Tutaneg, plus grossier que le nôtre, mais d'un grand usage dans plusieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faisoient autrefois le commerce avec les Etrangers; mais ils en sont exclus à présent par les Hollandois, qui ne se sont établis dans l'Isle, que pour assurer ce profit à leurs Marchands. Comme la distance du Fort au Continent ne leur permettroit pas de veiller assez sur ce qui se passe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaisseau bien armé, qui voltige sans cesse à l'embouchure de la Riviere & dans les Anses voisines. Ce Tutaneg, qui se vend fort cher dans la Baye de Bengale, passe ici dans leurs mains, pour diverses marchandises qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui est plus au Nord, & qui produit aussi quantité du même métal : mais leur situation, dans l'Isle de Dinding, les rend maîtres absolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (8).

Commerce du Tutaneg, dont les Hollandois jouissent seuls.

En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etablissement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs mêmes de cette Nation. Il est situé sur la Côte Occidentale de l'Isle de Sumatra, vers les quatre degrés de latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre assez loin dans les Terres. La Pointe de Sillibar, qui n'est éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le reste de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoûte à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par sa beauté. Une petite Riviere, qui passe au Nord-Ouest du Fort, présente, à son embouchure, un grand Magasin; & du même côté, on rencontre sur ses bords, à peu de distance, un Village Indien, dont toutes les maisons sont bâties sur des piliers, parce que le terrein est bas & marécageux.

Etablissement Anglois de Bencouli.

C'étoit le Commerce du Poivre qui avoit attiré les Marchands Anglois sur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voisin, avec d'autant plus d'espérance, qu'ils étoient bien informés que tout le Poivre, qui passoit en Europe, ne croissoit pas dans l'Isle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Cantons de Sumatra. On raconta d'ailleurs à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du succès à leurs propres soins, qu'aux sollicitations de plusieurs Rajas d'Achem, qui avoient depêché jusqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Isle, avant que les Hollandois en formassent le dessein. Quoiqu'il en soit, dit-il, les Anglois eurent le

Comment ils y supplantent les Hollandois.

(8) *Ibidem*, pages 180 & suivantes.

DAMPIER. 1689.

bonheur d'y arriver les premiers ; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fussent prévenus. Une Flotte Hollandoise parut sur la Côte, avant qu'ils y eussent mis le pied. Cependant, ils débarquerent à la vûe de leurs Concurrens ; & s'étant hâtés de planter quelques piéces d'artillerie sur le rivage, ils les effrayerent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année. 1685. Ensuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour se fortifier. Mais, avec beaucoup de dépense, ils ne parvinrent qu'à se faire un Logement agréable, sans avoir pû faire un ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pentagone, est demeuré avec quatre Bastions. Dampier le trouva si mal construit, qu'il conseilla au Gouverneur de le raser entiérement, pour en élever un autre. Mais on s'est contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de résistance.

Description du Fort

Le Climat y a peu d'agrémens. Chaque année apporte réguliérement de grosses pluies & de violentes chaleurs. Lorsque le vent se leve, l'air devient très froid. Les vents de Terre passent sur les Marais, qui leur communiquent toujours une odeur insupportable. En un mot, c'est une demeure mal saine, où les Anglois vivent peu, & ne sont jamais sans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle Plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Ouest, & qui est bordée, au Sud-Est, par une grande Forêt.

Habitans du Pays.

Les Habitans du Pays sont aussi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts méchaniques, qu'ils viennent exercer dans le Fort Anglois. Les autres sont livrés à l'Agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbrisseaux qui portent le poivre. Malheureusement, observe Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en si mauvaise intelligence avec leurs voisins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, sans autre reproche, que de n'avoir apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas, piqués de cette insolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets : mais, quoique peu capable de défense, il avoit résisté sans peine à de si mauvais Soldats. Quoique ces Insulaires ne manquent point de courage, ils n'ont presque pas d'autres armes, que des sabres, des crosses & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir long-temps contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fusils, qu'ils se procurent secretement par des échanges, ils en ignorent l'usage. Peu de temps avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de surprendre les Anglois, sous le prétexte d'un combat de Coqs, auquel ils espéroient que la curiosité pourroit les amener ; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancerent brusquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (9).

Mauvais gouvernement des Anglois.

Reproches que Dampier fait à la Compagnie Hollandoise.

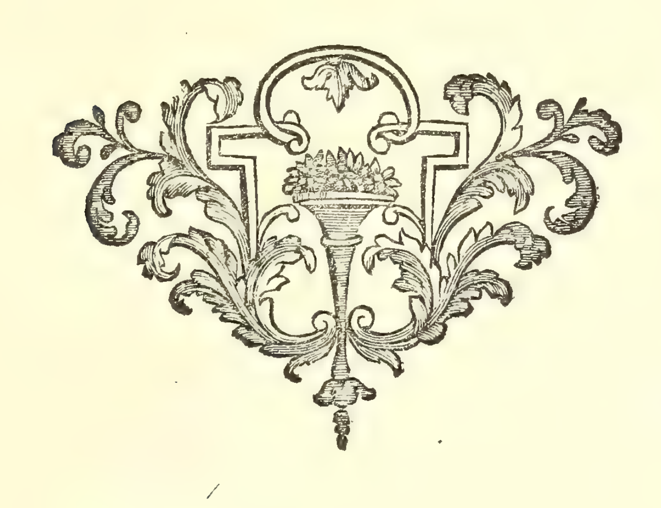
Dans plusieurs autres Voyages, que Dampier fit avant la fin de la même année, ses réflexions tombent souvent sur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. Elle ne cherche, dit-il, qu'à se rendre maîtresse absolue du Commerce du Poivre, comme elle l'est devenue de celui de la Canelle & de la Muscade. Dans les lieux, où elle ne peut établir des

(9) *Ibidem*, pages 201 & précédentes.

Dampier. 1689.

Comptoirs, elle envoye des Garde-Côtes, qui se postent à l'embouchure des Rivieres, qui en écartent les Etrangers, & qui contiennent les petits Princes dans la crainte & la soumission. Elle feint de ne prendre tous ces soins, que par affection pour les Peuples de l'Inde; mais la plûpart sçavent le jugement qu'ils en doivent porter, quoiqu'ils n'osent le témoigner ouvertement. C'est sans doute à cette raison, continue Dampier, qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que les Malayens exercent sur ces Côtes. Ils ne sont pas naturellement portés au vol; mais, irrités des obstacles que les Hollandois apportent à la liberté du Commerce, ils deviennent Pirates, dans l'espérance de gagner, par cette voye, ce qu'ils ne peuvent esperer d'une honnête industrie; ou du moins, ils favorisent ceux qui suivent cette profession, pour se vanger d'une odieuse Puissance à laquelle ils ne peuvent résister autrement (10).

(10) C'est particuliérement sur la Côte de Queda & de Malacca, que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.



DESCRIPTION
DE LA CÔTE DE MALABAR.

INTRODUCTION.

IL doit paroître assez surprenant qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se soient attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractere & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten, & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce défaut.

Etendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui est situé sous le douziéme degré au Nord de la Ligne. C'est seulement dans cet espace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier sens, la longueur de la Côte est d'environ deux cens lieues. Elle est divisée en plusieurs Royaumes indépendans, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calecut. Les autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop souvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on se propose, doit faire observer qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre gueres que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes Loix & les mêmes Usages (11).

Ses Habitans. Leur figure & leur habillement.

Les Habitans originaires sont noirs, ou fort bruns; mais la plûpart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes est à peu près le même. Les deux Sexes se ceignent d'une piece de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds: mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soye pour attacher leur cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds.

Dans les autres Pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soye, & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce sont les femmes des plus basses Tribus, qui employent les étoffes précieuses à se vêtir; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de

(11) Voyages de Dellon, Tome I. page 173.

coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de buffle; mais il n'est permis de porter des brasselets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui pésent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier seche & roulée. Cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, & rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture desquelles on passeroit aisément le poing.

Ornemens & longueur de leurs oreilles.

Les Malabares Gentils se font raser la barbe. Quelques-uns ont des moustaches, quoique la plûpart n'en conservent point. Leurs Maisons sont bâties de terre, & couvertes de feuilles de Cocotier. La pierre n'est employée qu'à la construction des Pagodes & des Maisons royales. Dans leurs Campagnes, qui paroissent ne former qu'un grand Village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des Maisons dispersées, chacun a son enclos & son puits, surtout s'il est à quelque distance des rivieres. Il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un voisin, qui n'est pas de la même Tribu.

Distinction entre les Mahométans & les Gentils.

On distingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croyent originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres sont venus s'établir sur cette Côte. Tout le Commerce du Pays est entre leurs mains; parce que les Gentils, & surtout les Naïres, qui composent leur Noblesse, se croiroient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long-cours. Aussi les Mahométans Malabares sont-ils presque tous riches. Ils passent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les hommes. Ils font leur demeure dans les grosses Bourgades, où ils ne souffrent pas d'Habitans, qui ne soient de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de Basar, qui signifie Marché, parce qu'ils ne sont peuplés que de Marchands. Les plus considérables sont situés près de la Mer, ou sur le bord des Rivieres, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne se bornent point aux méthodes ordinaires qui conduisent à la fortune. La plûpart sont Corsaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment Paras. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté opposé, jusques dans le sein Persique & dans la Mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Prisonniers sont traités avec la derniere barbarie. Quoique leurs Bâtimens soient presque toujours montés de cinq à six cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croyent foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils sont plus subtils que braves. La moindre résistance les met en fuite. Mais, ils sont insolens & cruels dans la victoire; & lorsqu'ils sont en Mer, ils ne font aucune distinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Basars. Les Princes, sous l'autorité desquels

Les Mahométans s'enrichissent par le Commerce & la Pyraterie.

Description du Malabar.

ils sont établis, ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs Sujets, lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les distingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laissent croître; à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux; & plus sûrement encore à leurs habits, qui sont des vestes & des turbans; au lieu que les Gentils sont presque nuds.

Leur cruauté pour leurs Prisonniers.

Si les Prisonniers, qu'ils font sur Mer, sont Malabares, soit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage, s'ils sont Gentils d'une autre Contrée. S'ils sont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abregent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort, & qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un Corsaire met pour la premiere fois une Galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses Esclaves Chrétiens; & l'arrosant de leur sang, il en espere plus de bonheur dans ses courses. S'il n'a pas de victimes qu'il puisse encore immoler, il attend, pour cet exécrable sacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais sont la premiere Nation de l'Europe, qui ait formé des Etablissemens aux Indes, c'est aussi celle qui a le plus souvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occasion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux, dont on peut se saisir, sont conduits à Goa, & condamnés à ramer sur les Galeres, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne sont pas plus sensibles au malheur de leurs amis, qui sont Esclaves des Portugais, qu'à la misere des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Comment les Portugais se vangent d'eux.

Ces Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'exercice de leur Culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs Basars. Ils y ont peu de Mosquées, & la plûpart sont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la Religion & de l'humanité les touchent moins, que la passion de s'enrichir par des voyes indignes de l'une & de l'autre.

Division de Tribu, entre les Gentils du Malabar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-seulement parce qu'ils sont les Habitans originaires, mais parce leur nombre excede beaucoup celui de Mahométans, on les divise en plusieurs Tribus, dont la premiere & la plus éminente est celle des Princes. Les Nambouris, ou Grands-Prêtres forment la seconde; les Bramines, la troisiéme; & les Nahers ou Naïres, qui sont les Nobles du Pays, composent la quatriéme. La Tribu des Tives, qui est la cinquiéme, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à distiller l'Eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du Prince. Les Mainats, sixiéme Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chetes, qui sont les Tisserands, composent aussi une Tribu particuliere; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les Métiers. Les Moucouas sont la plus nombreuse.

Leur

Leur unique exercice est la Pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages sont bâtis. On les estime indignes de porter les armes; & dans le plus grand besoin de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La derniere, & la plus vile de toutes les Tribus de Malabar, est celle des Pouliats. Cette malheureuse espece d'hommes est regardée, de toutes les autres, comme la plus méprisable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de Palmier. Leur unique fonction, dans la société, est de garder les Bestiaux & les Terres. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Description du Malabar.

Tribu des Pouliats, vile & impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher; mais personne de ces quatre Tribus ne peut prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, sans contracter une tâche qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & deshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une Tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une Tribu supérieure. Mais ces Loix regardent particuliérement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premieres Tribus, rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique, il jette un cri, d'aussi loin qu'il peut le voir; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de fléche ou de mousquet; pourvû que le terroir ne soit pas privilégié, c'est-à-dire, consacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît si méprisable, qu'un Naïre, qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge & de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre; & peut-être seroient-ils tous exterminés depuis long-temps, si le besoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelassées, leur servent à se couvrir. Ils sont d'alleurs fort sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des Bœufs & des Vaches; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces Animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent: encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils ayent disparu. On le lave, pour le présenter aux Dieux; & celui, qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut aussi que leur Requête soit présentée d'assez loin; & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes; & pour éviter la mort, ils apportent fidélement la taxe qu'on leur impose. Les Voyageurs ex-

A quels outrages ils sont livrés.

Comment on reçoit leurs offrandes & leurs requêtes.

DESCRIPTION DU MALABAR.

D'où ils tirent de quoi payer les taxes.

pliquent comment des Malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possedent rien, & qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir, se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amassé, & d'ajoûter chaque jour quelque chose à leur trésor, sans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, sans en avoir donné connoissance à leurs Héritiers, dans l'espoir de retrouver ces richesses & de pouvoir s'en servir, lorsque, suivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oisiveté, employent la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces trésors cachés; & le bonheur, qu'ils ont souvent d'y réussir, les fait accuser de sortilége. L'usage qu'ils font de cet argent est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

Naïres & leur distinction.

Les Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne sont pas moins distingués par leur adresse & leur civilité, que par leur naissance. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & leur Tribu est la plus nombreuse de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profession du Commerce, la plûpart ont fort peu de bien; mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur solde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puissans, ausquels ils servent d'escorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect, pour marquer l'égalité de la naissance.

Quel service ils rendent aux Etrangers.

Les Etrangers, qui résident ou qui passent dans le Pays, sont obligés de prendre des Naïres pour les garder: mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne consultent là-dessus que leurs facultés, ou le desir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'est, d'ailleurs, une nécessité indispensable de se faire accompagner de quelques Naïres, lorsqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'insulte sont les moindres dangers ausquels on s'expose, de la part d'une Tribu, qui doit sa subsistance à cet usage. L'assassinat même est une violence assez ordinaire; & comme on prend soin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, sur leur négligence ou leur avarice; d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorsqu'on employe volontairement leurs services. Ils se louent jusqu'à la Frontiere de l'Etat, dont ils sont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voisin, à la conduite desquels ils abandonnent le Voyageur qui s'est mis sous leur protection. Leur zèle va si loin, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier, plutôt que de survivre à ceux, dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, si l'on rapporte quelques exemples de trahison, ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur servent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pieces de leurs propres mains, avec des circonstances, dont le récit fait frémir.

Leur fidélité à les défendre.

Dellon observe qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, est plus

en sûreté sous l'escorte d'un enfant Naïre, que sous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parce que les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse & l'enfance (12). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point assez forts pour soutenir & pour manier des armes, portent une petite massue de bois, d'un demi pied de longueur. Il est surprenant, ajoûte Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans, que sous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfere le plaisir de paroître avec une suite nombreuse, à la certitude d'être à couvert de toutes sortes d'insultes, sous une escorte qui flatte moins la vanité (13).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Les enfans de cet Ordre sont respectés des Voleurs.

Un Naïre, qui sert de Garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En Campagne, sa paye est de huit tares. C'est une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à peu près, deux liards, & dont seize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit sols. Les Rois Malabares ne fabriquent point d'autres especes : mais ils laissent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

Paye des Naïres.

Rien n'approche de la délicatesse & des scrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. On a déja remarqué qu'un homme peut indifféremment se marier, ou prendre une Maîtresse, dans sa Tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne. Mais s'il est convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu supérieure, les deux Coupables sont vendus pour l'esclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, est de la Tribu des Nambouris, & le Galant de celle des Bramines, on se contente de les vendre. Si l'homme est d'une Tribu plus basse, il est condamné à mourir; & la femme est remise entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Etranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premieres Tribus, l'emportent ordinairement sur les autres, par la beauté & les agrémens, il se présente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui sont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (14).

Alliances & Mariages.

A quelle occasion les femmes sont vendues.

(12) *Ubi suprà*, pages 256.
(13) *Ibidem*.
(14) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilscery, un Vaisseau Portugais se perdit dans le Port de Cananor. On en sauva toutes les Marchandises; mais le Bâtiment fut brisé. Le Capitaine, obligé de faire quelque séjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir souvent à Tilscery, qui n'est qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit surpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il se hâta de se rendre au Bourg, & trouvant cette jeune personne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint aussi-tôt avec elle, parce qu'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentoient, l'un de la perte de son Vaisseau, & l'autre de celle de sa liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne sur son Avanture, par notre Interprête; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de sa Mere, qu'elle avoit perdue dans son enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de son âge & de

DESCRIPTION DU MALABAR.

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un long séjour au Malabar, observe, comme une circonstance extrêmement singuliere, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'est commis, & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la Tribu du Séducteur (15). Les Naïres exercent ce droit barbare sur les Tives & les Chétes; ceux ci sur les Maucouas, & les Maucouas sur la misérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le temps & la liberté d'abandonner son Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide est un crime plus leger que le larcin au Malabar.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances; & dans ces occasions mêmes, c'est moins la justice que le ressentiment des familles, qui regle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent jusqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il est puni avec tant de sévérité, que souvent le vol de quelques grappes de Poivre conduit au supplice. On ne connoît point, au Malabar, l'usage des Prisons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du Prince, Juge souverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accusation est douteuse, & le nombre des Témoins insuffisant, on reçoit le serment de l'Accusé, dans cette forme: il est conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accusé, d'une feuille de Bananier, sur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait perdu sa rougeur, c'est-à-dire, l'espace d'environ trois minutes. Alors, l'Accusé le jette à terre, & présente sa main aux Blanchisseurs du Roi, qui se tiennent prêts, avec une serviette mouillée dans une espece d'eau de riz, que

Formalités singulieres du serment.

sa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plû, lui avoit aussi paru fort aimable. Il l'avoit suivie long-temps; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit passer; enfin, il lui avoit inspiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir plusieurs fois, elle s'étoit laissée persuader de l'introduire chez son Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & surpris ensemble dès la premiere fois; qu'il en avoit coûté la vie à son Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans son Palais, les transports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au premier Chrétien qui s'étoit présenté pour l'acheter. Elle interrompit souvent son discours, par des soupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du sort de son cher Tive, que de l'éloignement de sa famille & de la perte de sa liberté: Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui sentoit pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit instruire & bâtiser, & où je l'ai vûe plusieurs fois depuis. *Dellon, Tome I. pages 261 & suivantes.*

(15) Le même, page 264.

les Indiens nomment Cange, & dont ils l'enveloppent. Ils lient ensuite la serviette, avec des cordons, dont le Prince scelle lui-même les nœuds de de son cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après lesquels on découvre en public la main du Prisonnier. Lorsqu'elle se trouve saine & sans aucune apparence de brûlure, il est renvoyé absous : mais s'il y reste la moindre impression du feu, on le conduit sur le champ au supplice. C'est par la bouche du Prince, que l'Arrêt est prononcé. L'exécution ne se differe jamais. Si le crime est digne de mort, on fait sortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, se faisant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorsque le crime est assez noir pour dégrader le Coupable de sa Tribu, ses parens s'empressent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver, dans son sang, la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en pieces à coups de sabre, pour attacher leurs membres à plusieurs troncs d'arbre (16).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Sentence de mort & son exécution.

Chaque Royaume du Malabar a plusieurs familles de Princes, qui composent ensemble la Tribu Royale, distinguée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son Successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette Tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense, après son couronnement, à se procurer un Lieutenant Général, sur lequel il puisse se reposer des soins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, est ordinairement mise à l'enchere; mais il a droit de choisir, entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les Lettres, les Passeports, & tous les ordres de la Cour. Aussi-tôt que le Roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entiérement l'Administration publique, pour se retirer dans un de ses Palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait son premier soin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant, en effet, du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les graces & les récompenses, il fait, à son gré, la paix ou la guerre; & quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son Maître, il se dispense souvent de cette servitude, surtout lorsque la vieillesse du Souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

Tribu royale.

A qui la Couronne appartient.

Lieutenant Général, & son autorité.

Cependant, à quelque décrépitude que le Roi soit parvenu, jamais un Lieutenant Général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui; ni prendre la liberté de faire entrer, dans son Palais, un seul de ses propres Gardes; ni lui parler, sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche; ce qui passe, au Malabar, pour la marque du plus profond respect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'exposeroit à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité; parce que le Roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses Lieutenans Généraux, sans être

Ce qu'il doit au Souverain.

(16) *Ibid.* page 267.

Description du Malabar.

obligé de les rembourser de leur finance. Mais ces violentes extrêmités sont presque sans exemple. Il est rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son Maître.

Faste des Rois du Malabar.

On donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calecut. Lorsque ces Monarques sortent de leur Palais, ils sont portés sur un Eléphant, ou dans un Palanquin. Ils ne paroissent jamais en public, sans porter sur la tête une couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. C'est de la main de son Lieutenant Général, que chaque Monarque reçoit cette couronne. Elle ne sert qu'à lui. Après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la Pagode Royale; & le Roi qui succede en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Faste des Grands.

Les Souverains du Malabar se font toujours accompagner d'une nombreuse Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres instrumens (*). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent se retirer. Tous les Princes, qui se font voir hors de leurs Palais, sans être à la suite du Roi, sont escortés aussi d'un grand nombre de Gardes, d'instrumens, & d'Officiers qui les précedent, pour éloigner les personnes des Tribus inférieures. Les Princesses jouissent du même privilege. Si le Lieutenant Général de l'Etat n'est pas Prince, il peut avoir des Naïres pour sa Garde; mais il n'a pas de trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de se retirer.

Ordre de la naissance, d'une Tribu à l'autre.

Les Princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres Tribus, dans l'ordre politique, sont inférieurs, dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne sont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Observons, pour éclaircir toutes ces differences, qu'une des coûtumes les plus sacrées, est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs peres, parce qu'ils n'en tirent pas leur noblesse, & qu'ils la tirent seulement de leurs meres, à la Tribu desquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princesses avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui sortent de ces mariages, sont Princes & capables de succéder à la Couronne : mais, comme il n'y a pas toujours assez de Princesses pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouser aussi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans sont de la Tribu de leur mere. Les Princes n'épousent point des Princesses. Ils prennent leurs femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans sont Naïres, & ne sont pas Princes. Les Naïres se marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui est la plus nombreuse; & leurs enfans sont Naïres. Cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans les Tribus qui suivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mere, & n'ont aucun droit à la Noblesse. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier, & l'infraction de cette Loi leur coûte la vie ou la liberté.

(*) *Voyez* les Figures du premier Tome de ce Recueil.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités & leurs caresses, à se contenter d'un seul Mari : mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer plusieurs, pourvû qu'ils soient tous, ou de sa Tribu, ou d'une Tribu supérieure. C'est une Loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de Maris qu'elles en veulent choisir, par opposition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de Maris ne produit aucun désordre. S'ils sont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une visite, à leur femme commune, laisse ses armes à la porte de la maison, pendant tout le temps qu'il s'y arrête ; & ce signal en éloigne les autres. Ceux, à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laissent d'autres marques à la porte, qui n'assurent pas moins leur tranquillité.

Une femme peut avoir plusieurs maris.

Comment leurs droits s'accordent.

Au reste, les promesses, qui sont l'unique bien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils se plaisent mutuellement. Aussi-tôt que leur amour se rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raison de dégoût, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale est une piece de toile blanche, dont le mari fait présent à sa femme, & qu'elle employe pour se couvrir. Il n'est pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'est pas rare d'y voir durer l'amour aussi long-temps que la vie, ou de ne le voir finir que par des raisons assez fortes pour justifier l'inconstance.

Facilité du divorce.

Quoique les femmes ayent souvent plusieurs Maris, la pûpart des hommes n'ont qu'une seule femme. Celles qui se voyent sans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'est de ce droit des femmes, qu'est venu l'usage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs meres. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorsqu'ils n'ont aucune regle pour distinguer leurs peres ? C'est apparemment la même raison qui fait passer l'héritage aux neveux du côté des sœurs, c'est-à-dire, aux descendans des femmes ; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne soient du véritable sang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre si sûr, pour exclure les Etrangers de leur succession, que sans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins soigneux d'enfermer leurs femmes, ils observent l'usage de faire passer les biens aux neveux maternels.

Ordre de l'héritage.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir Meres à dix. La plûpart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles sont propres, & généralement d'une figure agréable. La Loi, qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à se faire brûler vives, avec le Mari qu'elles ont perdu.

Temps du Mariage pour les filles.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Vie simple des Malabares.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'employent que des Paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de Cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons, parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de se chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes : mais leurs mets ont peu de délicatesse ; & leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort simples. Les uns & les autres n'ont qu'une piece de bois pour chevet.

Leurs Pagodes ou leurs Temples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, sont d'une magnificence surprenante. La plûpart sont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des bassins d'une grandeur proportionnée à la richesse du Temple, où ceux, qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par se purifier. Les plus célébres de ces édifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui passent pour des lieux si sacrés, que c'est un crime irrémissible d'y avoir répandu du sang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort; où s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui substitue son plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre sans cesse aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour, aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours, sans égard pour leur Religion ; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Religion du Pays.

La Religion des Malabares Gentils ne différe de celle des Banians, que par quelques usages ; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs Animaux, auxquels ils rendent un Culte religieux. Mais ils adorent particuliérement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allarmes, au tems des Eclipses, leur sont communes avec tous les Orientaux, & presqu'avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumiere & la chaleur du Soleil sont encore plus nécessaires, leur frayeur est beaucoup plus vive pendant les éclipses de cet Astre.

Aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire.

Description du Malabar.

Respect égal pour les Dieux & les Rois.

Ils ſaluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes geſtes & les mêmes cérémonies ; & leur reſpect va ſi loin pour leur Prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoient de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes Naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, ſans ſe relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Fêtes & Cérémonies.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le temps par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui ſe préparent à ces ſolemnités, par des jeûnes très auſteres. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voiſins d'une Pagode s'y rendent tumultueuſement, pour accompagner les Idoles, qu'on promene dans les Villages de la dépendance du Temple, ſur des Eléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur ſervent à chaſſer les Mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des inſtrumens, mêlés aux acclamations du Peuple ; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un ſabre à deux tranchans, dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le Cortege, avec toutes les agitations d'un Furieux, en ſe donnant, par intervalles, des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps. On voit couler abondamment le ſang de ſes bleſſures. Mais, outre les cérémonies ſanglantes, les Malabares en ont de ſi contraires à la pudeur, que les Voyageurs modeſtes s'en interdiſent le récit. On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres ; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (*).

Adreſſe des Malabares dans l'exercice des armes.

Les Malabares, à qui la Loi permet de porter les armes, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. A peine les Enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs, & des fléches proportionnées, avec leſquelles ils font la guerre aux Oiſeaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils ſont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la ſubſiſtance & l'inſtruction ſont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il ſe ſert. Leurs mouſquets ſont néanmoins fort legers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuient la croſſe du fuſil contre leur joue, ſans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils ſe ſervent auſſi de ſabres & de lances. Mais rien n'eſt comparable à l'adreſſe, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vû tirer ſouvent deux fléches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la ſeconde le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs eſt de ſix pieds ; & leurs fléches ſont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, ſur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites ; mais ils en tiennent ſix ou ſept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mouſquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, ſans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui eſt ſoutenu par un crochet de fer. Cette arme

(*) *Voy.* dans la Deſcription de l'Indouſtan, tout ce qui appartient au fond de leur Religion.

ne s'employe que dans les combats serrés, où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Exercices Académiques de la jeune Noblesse.

Dans les Académies, la jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choisissent leurs plus habiles Ecoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en Champ clos pendant un temps limité. Mais ces divertissemens dégénerent presque toujours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang, qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes Champions.

Comment se terminent les grandes querelles.

Quoique les Naïres soient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentimens particuliers. La plûpart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'éleve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puissans, & que l'honneur de leur famille y est interessé, chacun des deux Adversaires choisit un, ou plusieurs de ses Vassaux, dans une Tribu inférieure. Ils sont abondamment nourris, pendant quelques semaines. On leur apprend à manier les armes. Aussi-tôt qu'on les croit bien instruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit se terminer. Le Prince s'y rend avec toute sa Cour. Les deux Adversaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vassaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cause. Alors, les deux Naïres se reconcilient tranquillement, avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, & dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il est assez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont survêcu à leurs Ennemis, jouissent peu de leur victoire, parce qu'ils ne sortent d'un combat si desespéré qu'avec des blessures mortelles.

En général, les Malabares sont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colere ; s'ils se vengent, c'est toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le Poison, qu'à peine sçavent-ils de quoi il peut être composé ; quoique ce détestable usage soit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Guerres des Malabares.

Dans leurs guerres, ils ne connoissent aucun ordre. On ne leur voit observer ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre apparence de discipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénétrent chez leurs Ennemis, c'est pour se venger par quelques ravages ; & lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement toutes leurs Conquêtes, à l'exception du butin (17).

L'air est fort sain sur toute la Côte. On y trouve abondamment du gibier

(17) Gautier, Schouten, Dellon, Pyrard, Baldus, &c.

de toutes les especes. La Mer voisine est fort poissonneuse, & le Poisson en est excellent. L'Asie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes. Les fruits & les plantes y sont d'une excellence & d'une variété singulieres. Cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques Etats voisins, quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du Cardamome que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer d'environ six à sept lieues. Le profit en est grand pour les Propriétaires, non-seulement parce qu'il n'en croît point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, & même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui se sont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil desséche après l'Hyver. Leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le Cardamome. Il se transporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, & jusqu'en Europe, où il ne s'employe guéres néanmoins que pour les usages de la Médecine : mais la plûpart des Peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du Cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, jusqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

DESCRIPTION DU MALABAR. Propriétés de l'air & du terroir.

Seul endroit où croît le Cardamome.

Il se trouve de la Canelle dans le Pays de Malabar; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'est guéres employée que pour la teinture. On passe sur les arbres, qui sont communs à toutes les parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les Cocotiers soient en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.

Canelle inférieure à celle de Ceylan.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga*, au Cocotier & à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante pieds. Il est d'une grosseur médiocre, fort droit, & sans autres branches que dix ou douze feuilles, qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles sont divisées, comme celles du Palmier, qui porte les dattes. On les employe, seches & tressées, pour couvrir les Maisons. Elles résistent, pendant plusieurs années, à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très belles nattes, qui se transportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui est comme la tige de la feuille, & qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit, aux Cocotiers, un nombre de feuilles presque toujours égal, parce qu'il en succéde continuellement de nouvelles aux anciennes.

Description du Cocotier Malabare.

Le bois de l'arbre est spongieux, & se divise en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maisons & des Vaisseaux que dans sa vieillesse, lorsqu'il devient plus solide. Ses racines sont en fort grand nombre & très déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le Cocotier n'en résiste pas moins à la violence des orages; sans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de prise à l'effort du vent. Au sommet, on trouve, entre les feuilles, une sorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le

Forme & qualités de l'arbre.

DESCRIPTION DU MALABAR.

goût, mais qui a quelque chose de plus agréable. Un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes. Cependant on en fait peu d'usage, parce que l'arbre meurt aussi-tôt qu'il est cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaisir d'en manger, font toujours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il sort plusieurs bourgeons fort tendres, à peu près de la grosseur du bras. En coupant leur extrêmité, on en fait distiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très agréable, qu'on recueille, avec soin, dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la Tribu s'attache particuliérement à l'Agriculture, montent chaque jour, soir & matin, au sommet des Cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vase, dans lequel ils renversent ce qui a distillé depuis le soir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indoustan, le nom de Tary ou Soury. C'est la seule qu'on recueille réguliérement sur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumieres de la Médecine au discernement commun, la croit plus utile (18). Dans sa fraîcheur, elle est douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle est dans sa perfection du soir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'espace de vingt-quatre heures, elle est tout-à-fait aigre. En la distillant dans sa plus grande force, on en fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient même très violente, lorsqu'elle a passé trois fois par l'alambic. Si le Tary frais est jetté dans une poële, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaissit en consistence de miel. S'il bout un peu plus long-temps, il acquiert la solidité du sucre, & même à peu près sa blancheur; mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le Peuple fait toutes ses confitures. Les Portugais l'appellent Jagre, de *Jagara*, qui est le nom Malabare.

Tary, ou Soury, liqueur du Cocotier.

Cocos, qui en sont le fruit.

Les Cocotiers, dont on fait distiller le Tary, par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit, parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des Cocos, poussent, de chacun de leurs bourgeons, une sorte de grappe, composée de dix, douze, ou quinze Cocos au plus. La superficie de leur premiere écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & tire sur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à mesure que les Cocos meurissent, une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent, aux Cocos à demi-murs, le nom d'*Elexir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans leur parfaite maturité, il n'y reste que très peu d'eau; & le goût en devient moins agréable, à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuisiniers Indiens en expriment le suc, dans leurs sauces les plus délicates. On la presse

Eau, huile, & chair des Cocos.

(18) *Ubi suprà*, page 177.

dans des moulins, pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant, elle acquiert le goût de l'huile de noix; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

Description du Malabar.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des Cocos est, à peu près, celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent: mais, on en est peu tenté, parce qu'étant sans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La premiere écorce des Cocos est fort polie, & toujours verte; quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la premiere pellicule de cette écorce, ce qui reste est épais de trois doigts. On le divise en filamens, qui servent à faire toutes sortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure, & de l'épaisseur d'un pouce. C'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses, des cuillieres, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle, pour en faire du charbon, qui sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc, dont le Peuple nourrit les Pourceaux & la Volaille, & dont quantité de Pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Admirables propriétés du Cocotier.

Dellon conclut que l'éloge du Cocotier, n'est point exagéré, lorsqu'on le représente comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la Nature. On fait, de son tronc, des maisons commodes, dont le toît est couvert de ses feuilles, & dont les meubles, ou les ustenciles sont composés de son bois & de ses coquilles. On en fait des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles se font de ses filamens les plus déliés, dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui se trouve ainsi composé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon, qui soient tirés des autres parties.

Quelques arbres particuliers au Malabar.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matiere d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar.* Schouten & Dellon vantent beaucoup une espece d'arbre, plus particuliere à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes (19), qui est de la hauteur de nos plus grands Noyers, & dont la feuille ressemble assez à celle du Laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable; & de son tronc, il distille une gomme, qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier, dans une si grande espece, c'est que ses branches, comme celles du Paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaissent enfin vers la terre, & qu'à peine y ont-elles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le temps elles deviennent si grosses, qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoûte que si l'on n'avoit soin d'en couper une partie, pour les empêcher de s'étendre, un seul arbre couvriroit, par degrés, les plus vastes Campagnes, & formeroit une épaisse Forêt.

(19) Dellon, *ubi suprà*, page 197. Schouten, *passim*; sur-tout, pages 438 & suivantes.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Plantes singulieres.

La Côte de Malabar produit toutes sortes de légumes. On y trouve particuliérement une sorte de féves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les cosses sont longues d'environ un pied & demi. Elles sont moins délicates que les nôtres; mais elles croissent en fort peu de temps. La plante pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très bel ombrage. On cultive, avec soin, dans le même Pays, une autre Plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la Pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du Jasmin double: mais au lieu d'être blanches, elles sont d'un très vif & très beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaisir de la vûe. La Plante croît si vîte & s'étend si fort, qu'en peu de temps, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un Jardin, lorsqu'elles sont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin, au lever du Soleil; & conservant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Astre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette Plante continue de fleurir ainsi, sans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ses propriétés, c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois; parce qu'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & se renouvellent d'elles-mêmes. Aussi les Jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre soin que de les arroser dans les temps secs.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs, que les Peuples sujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au lieu de se frotter d'essences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'employent que de l'huile de Cocos.

Animaux remarquables.

Entre plusieurs Animaux remarquables, les Perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuse, autant que par la variété de leurs especes. Dellon assure qu'il avoit souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet (20). Les Paons y sont aussi en très grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile; & cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles servent, dans toute l'Asie, à faire des Parasols, des Eventails & des Chasse-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent, & de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de Hiboux (21), dont toute la Côte est infestée. Ces Oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent, pendant le jour, sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieursi millers. Le Malabar ne produit point d'Eléphans; mais on y en amene du dehors, & les Princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoyent des Elé-

(20) *Ibidem.* page 200.

(21) C'est vraisemblablement une erreur de nom, au lieu de Chauve-Souris; du moins, si l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

phans dans leurs Terres. Ces Animaux, qu'on prend ſoin d'irriter, abbatent les maiſons & les arbres, ravagent les Jardins, ruinent les Campagnes, & forcent les plus obſtinés à rentrer dans la ſoumiſſion.

Description du Malabar.

Trois ſortes de Tigres.

De toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar eſt celle, où les Tigres ſont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois ſortes, qui different moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre eſpece ne ſont pas plus grands que nos plus gros Chats. Dellon eut la curioſité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au Comptoir François de Tilſcery. Il refuſoit tout autre aliment que de la chair crüe. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne aſſez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la premiere, & ſon Maître en reçut une bleſſure conſidérable à la main. La ſeconde fois, il diſparut entiérement; mais il ne laiſſa point de ſe tenir caché long-temps aux environs du Comptoir, où il faiſoit une guerre cruelle à la Volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adreſſe de répandre une partie du riz qu'on lui préſentoit, auſſi loin qu'il le pouvoit dans ſa ſituation. Cette amorce attiroit les Poules & les Cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant deſſus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

Les Tigres de la ſeconde eſpece ſont les plus communs. Leur grandeur excede rarement celle d'un Mouton. Ils cauſent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la ſoif du ſang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les beſtiaux. On leur fait une guerrre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuſe chaſſe, par differens degrés de récompenſe. Celui qui a délivré le Pays d'un Tigre, dans un combat ſingulier, ſans autres armes que l'épée ou la fléche, reçoit un braſſelet d'or, qui paſſe pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée, que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mouſquet, ou qui ont employé le ſecours d'autrui, ne ſont recompenſés que par une ſomme d'argent.

Le Tigre de la troiſiéme eſpece eſt celui que les Portugais nomment Tigre royal. Il eſt de la grandeur d'un Cheval, & par conſéquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'eſpece en eſt moins nombreuſe. Dellon, qui ne vit pas, ſans frayeur, la peau d'un de ces redoutables Monſtres, rend témoignage qu'on en auroit pû couvrir un lit quarré de ſix pieds. Ils ſont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorſqu'on rencontre un Tigre, ſi l'on eſt armé d'un fuſil ou d'un piſtolet, le parti le plus ſage eſt de tirer en l'air, à moins qu'on ne ſe croye ſûr de le tuer ou de l'abbattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend plus terrible. On aſſure auſſi que la vûe du feu écarte les Tigres.

Adive ou Jakar.

L'Animal que les Indiens nomment *Jakar*, ou Jakal, & les Portugais *Adive*, eſt un autre fleau du Malabar. Ils reſſembleroit au Chien par la figure, s'il n'avoit la queue du Renard, & le muſeau du Loup. Les Adives ſe dérobbent à la lumiere, & ne ſortent gueres de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri eſt plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de différens âges, qui ſe plaignent, ou qui pleurent enſemble. Ils font la guer-

DESCRIPTION DU MALABAR.

re à toutes sortes de Volaille, & ne sont pas moins ennemis des Chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les Enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soient d'un naturel si féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser. Il est souvent arrivé que des Adives, entrant dans une Maison ouverte & sans défense, ont enlevé des Enfans au berceau, ou dans les bras d'une Mere effrayée. Tous les Malabares sont persuadés, par de longues observations, que la Nature a mis une singuliere intelligence entre le Tigre & l'Adive. Un Tigre, qui cherche sa proie, se sert du secours d'un Adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ses cris, les Chiens où les Enfans hors des Maisons. On reconnoît aisément, si l'Adive est accompagné d'un Tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que si plusieurs se font entendre à la fois, les Malabares ne se croyent pas menacés du plus cruel de leurs Ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'est quelquefois occupé à chercher des Adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanieres, il y faisoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduisoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. » J'ai trouvé, dit-il, dans plusieurs de ces tanieres, qui étoient » capables de contenir vingt personnes, jusqu'à trente Adives suffoqués (22).

Son intelligence avec le Tigre.

Les Buffles sauvages, sont en beaucoup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'usage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des souliers, des bottes, des rondaches, des outres, & une sorte de grandes cruches, garnies intérieurement d'ozier, dans lesquelles on conserve & l'on transporte toutes les dentées molles ou liquides.

Civette du Malabar.

La Civette du Malabar est un petit Animal, qui ressemble au Chat, mais qui a le museau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes sont aussi beaucoup moins dangereuses. On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont sous la queue, une espece de graisse, que les Européens nomment Civette, & dont il se fait un commerce fort considérable dans le Royaume de Calecut. Les Singes, dont le nombre & la variété sont incroyables au Malabar, y passent pour des Animaux divins, auxquels on éleve des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y causent, ce seroit un crime capital d'en tuer un, sur les terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de plusieurs Fêtes, instituées à leur honneur, qui se célébrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies (23).

Couleuvres & autres Serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lû sur les Couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ses yeux, & la présence du spectacle augmenta son étonnement. On en distingue plusieurs especes, qui différent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes, & de la grosseur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuil-

(22) *Ibidem*, page 224.

(23) *Ibidem*, page 228.

les,

les, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, si l'on ne fait beaucoup de bruit : au contraire, elles s'élancent sur les Passans, dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage, dans les chemins étroits, est de se faire précéder d'un Esclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Malabare, qui servoit quelquefois Dellon, en qualité d'Interpréte, allant un jour, du Bourg de Balliepatan à la Pagode du même nom, accompagné d'un seul Naïre, qui le précédoit, vit un de ces dangereux Reptiles, qui s'élança sur son Guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Naïre tomba sans connoissance, & ne fut pas long-temps sans expirer. Une autre espece, que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'est-à-dire, *bonne Couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une espece de chapeau. Son corps est émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vûe aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. Cependant, elles ne sont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels Animaux font le plus bel ornement des Pagodes. On leur adresse des prieres & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une Couleuvre dans sa Maison, la supplie d'abord de sortir. Si ses prieres sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui présentant du lait, ou quelqu'autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer ? On appelle les Bramines, qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'espece. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau, qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remédes ordinaires ; & ceux qui l'accompagnoient, se contenterent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller aussi-tôt les Bramines, qui représenterent à l'Animal combien la vie d'un Officier si fidele, étoit importante à l'Etat. Aux prieres, on joignit les menaces. On lui déclara que si le Malade périssoit, elle seroit brûlée vive dans le même Bucher. Mais elle fut inexorable, & le Secrétaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute secrette, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses, & quantité de profondes révérences.

Description du Malabar.

Avanture d'un Naïre, qu'un Serpent tue par le nez.

Comment les Serpens sont honorés des Malabares.

Une piété bisarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les Forêts, ou sur les Chemins, pour la subsistance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raisonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'an-

Description du Malabar.

cienneinent la vûe des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les Maisons, en leur fournissant de quoi se nourrir au milieu des Champs & des Bois.

La loi que les Idolâtres s'imposent, de ne tuer aucune Couleuvre (24), est peu respectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers, qui s'arrêtent au Malabar, font main-basse sur ces odieux reptiles; & c'est rendre sans doute un important service aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espece de Serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaller un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guéres que dans les lieux inhabités. Dellon en vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou sur le rivage de la Mer. A quelque distance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage (25), & qui confirme ce qu'on a lû dans d'autres Relations sur la voracité de quelques Serpens des Indes.

Serpens d'une monstrueuse grandeur.

Ce qu'ils font capables d'avaller.

Schouten donne, à ces Monstres affamés, le nom de Polpogs. » Ils » ont, dit-il, la tête affreuse, & presque semblable à celle du Sanglier. » Leur gueule & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voyent » une grosse piece à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'é- » tranglent ordinairement, lorsqu'ils dévorent un homme, ou quelque » animal; on prétend, d'ailleurs, que l'espece n'en est pas venimeuse. Il est

(24) La plûpart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment Serpens, en général.

(25) » Pendant la récolte du riz, quelques Chrétiens qui avoient été Gentils, » étant allés travailler à la terre, un jeune » Enfant, qu'ils avoient laissé seul & malade à la maison, en sortit pour s'aller coucher, à quelques pas de la porte, sur des » feuilles de Palmier, où il s'endormit jusqu'au soir. Ses Parens, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; » mais ne pensant qu'à préparer leur nourriture, ils attendirent qu'elle fût prête, » pour aller l'éveiller. Bientôt ils lui entendirent pousser des cris à demi étouffés, » qu'ils attribuerent à son indisposition. Cependant, comme il continuoit de se plaindre, quelqu'un sortit, & vit, en s'approchant, qu'une de ces grosses couleuvres » avoit commencé à l'avaller. L'embarras du » Pere & de la Mere fut aussi grand que leur » douleur. On n'osoit irriter la couleuvre, » de peur qu'avec ses dents elle ne coupât » l'Enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de » l'engloutir. Enfin, de plusieurs expédiens, » on préféra celui de la couper par le milieu » du corps; ce que le plus adroit & le plus » hardi exécuta fort heureusement d'un seul » coup de sabre. Mais comme elle ne mourut pas d'abord, quoique séparée en deux; » elle serra, de ses dents, le corps tendre de » l'Enfant, & l'infecta tellement de son venin, qu'il expira peu de momens après.

» Un soir, ajoûte Dellon, après avoir » soupé, nous entendîmes un Adive qui » crioit seul, proche de notre Maison, & » d'une maniere si extraordinaire, que tout » le bruit de nos Chiens ne le fit point écarter. Nous fimes sortir nos gens, avec » leurs armes, par précaution contre les » Tigres. Ils trouverent qu'une Couleuvre » avalloit l'Adive, qu'elle avoit apparemment trouvé endormi. Ils la tuerent & » l'Adive aussi. Elle n'avoit pas plus de dix » pieds de long. *Ubi suprà, page 242.*

» vrai, que nos Soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trou-» vé, qui venoient de crever pour avoir avallé une trop grosse piece, » telle qu'un Veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient » dévorée, l'ont fait cuire, & l'ont mangée, sans qu'il leur en soit arri-» vé le moindre mal (26).

Description du Malabar.

Serpens qui servent de Chats dans les Maisons.

Le même Ecrivain en décrit une espece, que les Hollandois ont nommé *Preneurs de Rats*, parce qu'ils vivent effectivement de Rats & de Souris, comme les Chats, & qu'ils se nichent dans les toits des Maisons. Loin de nuire aux hommes, ils passent sur le corps & le visage de ceux qui dorment, sans leur causer aucune incommodité. Ils descendent dans les chambres d'une maison, comme pour les visiter; & souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, sans y jetter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux Insectes qui s'y retirent (27).

Jugement sur la beauté du Malabar.

Ajoûtons à cette Description du Malabar, le jugement d'un Voyageur, qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder » comme le plus beau Pays des Indes Orientales, au-deçà du Gange. Ce n'est pas, dit-il, que l'Asie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aspect est charmant; mais, à ses yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, plusieurs Villes considérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coylang, &c. On y découvre des Allées, ou plutôt des Bois de Cocotiers, de Palmiers, & d'autres Arbres. Les Cocotiers, qui sont toujours verds & chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les Brisans vont arroser leurs racines, sans que les Cocos reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les Bois seuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles Campagnes de riz, des Prairies, des Pâturages, de grandes Rivieres, de gros Ruisseaux, & des torrens d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, jusqu'à Coylang, par des eaux internes; il est vrai, qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands Etangs, des Viviers & des Bassins pour toutes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poisson. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'est pas moins ornée, parce que la gelée, la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

Ordre des Etats qui composent cette Côte.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plûpart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calecut, Siége de l'Empire des Samorins, commence proche de la Riviere de Bergera, au Nord du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues, sur vingt de largeur, Cranganor est entre Calecut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue : mais depuis que les Hollandois sont en possession de sa Capita-

(26) Tome I. page 483.

(27) *Ibidem.*

Description du Malabar.

le, ils l'ont aſſez fortifiée pour la rendre capable de réſiſter à toutes ſortes d'attaques. Le Royaume du Cochin commence à la Riviere de Granganor, & finit à cinq ou ſix lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui eſt ſa Capitale. Il renferme, dans ſa dépendance, l'Iſle de Vaipin. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Percatti, ou Porca; & plus loin dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle conſidération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui finit de même au Sud de celui de Coylang; & Coylang s'étend au Sud, juſqu'au Cap de Comorin, Partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de ſoin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; ſur quoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour laquelle il ſemble que les Portugais euſſent travaillé pendant plus d'un ſiécle, en faiſant bâtir quantité de belles Villes, qui ſont paſſées entre ſes mains, & qui ſont aujourd'hui le fondement de ſa puiſſance. Les hautes Montagnes de Balagate, qu'on découvre de pluſieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de ſéparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laiſſe l'une au Nord, & l'autre au Sud (28).

Bonheur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales.

(28) Gautier Schouten, Tome I. pages 451 & précédentes.



VOYAGES DE GEMELLI CARERI.

AVANT toutes sortes de discussions sur les entreprises de ce fameux Voyageur, observons qu'il est presque le seul qui ait fait assez de fond sur sa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui seront tentés de faire, après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il semble qu'il manqueroit quelque chose à ce Recueil, si les regles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant inspirer de la confiance pour les siennes, on ne fera pas difficulté de les faire servir d'Introduction à cet Article, comme elles en servent à la Relation de ses Voyages (29).

INTRODUCTION.

§ I.

Avis, & Routes diverses, pour le Voyage autour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, sans exercer quelque commerce sur la route. S'il se chargeoit de grosses sommes d'argent, il seroit sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande distance des lieux, de trouver le Correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui employe son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il se procure un moyen naturel de converser avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de si barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de ses fatigues est de s'instruire.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

On peut s'embarquer sur les Vaisseaux Européens, qui partent souvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux, qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive nécessairement, lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance, on passe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piastres, ou jusqu'à deux cens, suivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en passant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Persique, & de-là se joindre à la Caravanne de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du Monde, il faut passer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où

Diverses routes qu'ils peuvent prendre.

Premiere route.

(29) Edition de 1727, à Paris, chez Ganeau, six Tomes *in*-12.

Introduction.

l'on se rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Espagne. La meilleure marchandise & la moins embarrassante qu'on puisse porter, aux Indes Orientales, est le Tabac en poudre, soit de Séville ou du Brésil. Mais, comme il est défendu, sous de rigoureuses peines, de passer ce Tabac sur les Vaisseaux Portugais, Careri conseille à ceux qui prendront cette voye, de se munir de piastres, sur lesquelles il y a quelque chose à gagner en achetant des marchandises de l'Orient.

Seconde route.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au Port d'Aléxandrie, & de-là remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux Vaisseaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuse Ville, l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

Troisiéme route.

La troisiéme route & la plus ordinaire, aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Aléxandrette, ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan. La premiere, par le Diarbek & Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mousul & Amadan; la troisiéme par Bagdat & Rengavar; la quatriéme, en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Anna Bagdat & Bassora; la cinquiéme, par le grand Désert. Mais la derniere n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des Chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que dans tout autre temps, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoûtez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes soient formées.

Quatriéme route.

La quatriéme route & la plus sûre est celle de Constantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite, il faudroit passer la Mer noire, & traverser la Natolie. Careri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle est remplie.

Maniere de tirer du profit de ce Voyage.

Ceux qui veulent faire un profit considérable sur les monnoies, dans la route de Turquie & de Perse, doivent se pourvoir de Séquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de Piastres. Les Lettres de change sont utiles jusqu'en Turquie. A l'égard des Marchandises, les plus convenables sont des coliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des Velours & des Raz de Naples, verds, bleus & rouges; des cristaux en forme d'olive, qui se font à Venise, & que les Orientaux achetent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la Thériaque de Venise, qui est aussi fort estimée dans tout l'Orient, surtout à Ispahan, où elle se troque contre le précieux baume de Perse, qu'on appelle de la Momie. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour; parce que ce Baume étant ramassé pour le Roi sous leur direction, ils ne manquent point de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommo-

dité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de Serpent pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Isle, où, suivant la tradition commune, l'Apôtre Saint Paul rassembla miraculeusement & fit mourir tous les Animaux venimeux, dont elle étoit infestée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un sou piece, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine; » où l'on est persuadé que les Serpens les plus venimeux ne font aucun » mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de » maniere, dit-il, que la pierre touche à la chair. Les Emeraudes se vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans; & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

INTRODUCTION.

Grand profit d'un peti. capital.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du Commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connoître, en général, les différens symptômes des maladies, à sçavoir faire une saignée, & composer quelques médicamens, des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter, avec soi, une petite provision de drogues, dans une boëte un peu curieuse, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, sont deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vûe sont fort communes.

Maniere de voyager sans le secours du Commerce.

Careri conseille, à ceux qui veulent passer en Perse & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit Corail, & seulement ce qu'il en faut pour les frais du Voyage; parce qu'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes causent peu de diminution. Ces impôts sont legers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui risque de frauder les droits n'est taxé qu'au double, s'il est surpris, & ne perd point sa Marchandise. En Perse, on ne paye rien; mais les Gardes exigent des présens, qui se mesurent sur la qualité extérieure des Marchandises, sans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Un Voyageur, qui se proposeroit de faire par terre la plus grande partie du tour du Monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage, à d'autres Marchands que ses propres Sujets. Ils employent deux ans à ce Voyage, qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs affreux deserts, & dans des Forêts épouvantables; & si leurs Caravannes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

Voyage d'une grande partie du tour du Monde, par terre.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracruz, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque Vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de

Même entreprise par l'Occident.

INTRODUCTION.

Marchandises qu'il y faut porter.

Route & secours pour le Voyage des Philippines.

pistoles d'Espagne & de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des Lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises & de bijoux (30). Avec un Administrateur fidele, on peut se promettre un profit du triple (31). Ensuite, pour continuer le Voyage jusqu'aux Philippines, & de-là au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer sur le Vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part réguliérement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des Piastres; & les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'industrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays : cependant ils aiment les Estampes de France & de Flandres, simples ou enluminées, les Lunettes, les Télescopes, les Microscopes, les Verres à boire, & d'autres vases de cristal.

La Navigation, du Mexique aux Isles Philippines, est si commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent sans crainte. On a toujours le vent en pouppe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement est entre deux, trois, & quatre cens piastres, suivant la place que le lit & les marchandises occupent dans le Vaisseau : mais on est dispensé de toute sorte de frais, lorsqu'on peut obtenir, du Gouverneur Espagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui passent tous les ans aux Philippines (32).

Comment on se rend à la Chine, & comment on revient.

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, de Manille à la Chine,

(30) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé sur l'expérience. Les Marchandises doivent être des satins unis & travaillés, de couleur célestе, ou d'un verd gai-clair, ou couleur de fleur de Mauve, ou gorge de Pigeon, ou gris de perles; des toiles de même couleur à fond d'or & d'argent; des rubans à fonds de satin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs; du Velours qu'on appelle doublement frisé, & des toilettes de Velours, mais seulement noir; des bas de soie de couleurs modestes; des bas transparens de soie retorse, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais surtout, couleur de perles, & de fleur de romarin; des habits de femmes tout taillés, où dont l'étoffe ne soit pas cousue, tels que ceux qui portent, en Espagne, le nom de Guardapier, mêmes couleurs que celles des Satins, mais surtout gorge de Pigeon & bleu céleste : des glaces de Venise, surtout de trois palmes & demie de hauteur, & larges à proportion, pour les Carosses & les Miroirs; des couvertures d'étoffes de soie, remplies de coton, & diversement travaillées, la couleur, d'un côté, différente de celle de l'autre, avec des franges autour; de la Soie crue, & de la torse à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de soie noire, à œil de perdrix; des toiles fines & moiennes de France & de Hollande, & toutes sortes de dentelles de Flandres. A l'égard des Bijoux, il faut principalement des Colliers de Corail rond, gros au moins comme des pois, & du rouge le plus vif; des figures de Notre-Seigneur & de Saint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en est incroyable : des Tabatieres d'argent à ressort, gravées ou garnies de corail; des Hochets de corail; des Croix de cristal & de corail noir, &c.

(31) C'est-à-dire, de trois cens pour cent.

(32) Cet expédient ne peut plus être employé, si l'on exécute un Réglement de Philippe V, qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés sur le Vaisseau de Manille, soient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parce qu'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faisant un présent, dont ils étoient remboursés par leur solde.

sur

sur des Jonques Chinoises, ou sur les Navires Espagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou sur la Côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des Vaisseaux François, Anglois, ou Mores, que le Commerce amene ou fait partir continuellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de soie & d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & sur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaisseaux Espagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre, qui s'achete à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend ensuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

INTRODUCTION.

En passant par Goa & par les Etats du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par rerre; ensuite, des perles à Bender Congo & dans le Golfe Persique. Il peut s'avancer de-là vers Bassora, d'où, traversant le grand Desert, il se rend, par Alep, à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à sa course, iroit par terre du Golfe Persique à Ispahan, où il prendroit la voie des Caravannes, pour se rendre à Alep par la route de Bagdat; s'il n'aimoit mieux descendre, par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, jusqu'à Trebizonde sur la Mer noire, & de Trebizonde à Constantinople.

Profits qu'on peut faire au retour, par différentes voies.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célebres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de plusieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déja vû les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

§ II.

Différentes Courses, par lesquelles Careri se rend à la Chine.

PARTONS, avec Careri, de Bander Abassi (*), pour arriver, le 11 de Janvier 1695, à Daman, Ville Portugaise, sur la Côte des Indes. Il la place au vingtiéme degré de latitude, quoique la plûpart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle est située, dit-il, sur la rive gauche d'une riviere de même nom, & le petit nombre de ses Habitans n'empêche pas qu'elle ne soit distinguée par sa beauté. Elle est bâtie à l'Italienne, & partagée dans sa longueur par trois grandes rues paralleles, traversées de quatre autres avec la même régularité. La plûpart de ses Mai-

GEMELLI CARERI. 1695.

Départ de Bander Abassi.

Careri arrive à Daman.

(*) On passe sur les premieres Courses de l'Auteur, qui appartiennent, suivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il suffit de remarquer ici que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de son Ouvrage en François.

GEMELLI CARERI. 1695.

sons sont accompagnées d'un grand Jardin. L'air y est excellent. On y respire le matin une délicieuse fraîcheur, qu'on ne sent point à Goa, qui est plus au Sud ; quoique sur toute cette Côte, le Printems & l'Eté arrivent dans le même temps. Cette Ville a quatre bons Bastions à la moderne ; mais elle est mal fournie d'artillerie. Sa figure est irréguliere, & son circuit d'environ deux milles. Au lieu de Fossé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de la Riviere baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une est à Pont levis.

Description de cette Ville.

Daman est défendue par une bonne Garnison. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent soin de ses revenus. Les Habitans sont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pere blanc & d'une Mere noire, avec un assez grand nombre de Gentils & de Mores, ausquels l'exercice public de leur Religion est interdit. Les Jésuites, les Recollets & les Augustins y ont de fort belles Maisons. Sur l'autre bord de la Riviere, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'est plus qu'un amas de misérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port est entre les deux Villes ; mais il ne peut recevoir les Vaisseaux & les Barques mêmes, qu'avec la haute marée ; & le Courant du reflux y est si rapide, qu'il est impossible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défense, du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois Bastions, qui sont munis d'une assez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs ; & plus loin, un Village de Gentils.

Pendant le séjour que Careri fit à Daman, il ne put résister à la curiosité de voir Surate, qui n'en est qu'à soixante & dix milles. Ensuite ayant remis à la voile pour Baçaim, à quatre-vingt milles de Daman, il passa le lendemain devant le Fort de Trapour, assez habité pour contenir deux Couvens. A dix milles de Trapour, Les Portugais ont un autre Fort, nommé *Aseri*, qui passe pour imprenable, par sa situation sur le sommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui est taillé obliquement dans le Roc. Sa Garnison n'a presque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec lesquelles on est persuadé qu'elle peut se défendre contre une armée, en les jettant du sommet de la Montagne (33). De-là, Careri passa devant le Fort & le Village de Magn, qui sont suivis de plusieurs autres lieux habités, après lesquels il vit l'Isle de la Vache, d'environ trois lieues de tour. La nuit suivante, son Vaisseau mouilla devant le Canal, qui est formé par l'Isle de Salsette & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais sont en possession depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois milles de circuit. Elle devoit avoir huit Bastions, dans son ancien plan ; mais la plûpart sont demeurés imparfaits. Les murailles ont un simple terreplein, du côté du Nord, & sont encore moins défendues du côté du Sud, parce qu'il est moins exposé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peste, dont les ravages n'y avoient cessé que depuis peu d'années : mais ses rues sont larges & régulieres, & l'on y voit quantité de belles maisons. Son Port est à l'Est, fermé par l'Isle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal su-

Fort de Trapour & d'Aseri.

Baçaim & sa situation.

(33) Careri, Tome III. pages 41 & précédentes.

périeur, auquel on appelle de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaises y fait aussi sa résidence; & son autorité, qui s'étend sur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (34). A quinze milles autour de Baçaim, on ne rencontre que des Maisons de plaisance & des Jardins agréables, où les cannes de sucre & les meilleurs fruits sont en abondance. Ce secours est nécessaire aux Habitans, contre les chaleurs insupportables du Pays, & surtout pour se garantir du *Carazzo*, maladie pestilentielle, qui infecte souvent cette Contrée, jusqu'à dépeupler, en peu d'heures, des Villes entiéres. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang sur la Côte, il est si mal pourvû de Jurisconsultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profession, lui proposerent de le marier avec une jeune personne, riche de vingt mille piastres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Noblesse; Office qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu considérable : mais, cent mille piastres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à sa Patrie pour le reste de ses jours (35).

GEMELLI CARERI. 1695.

Carazzo, espece de peste, & ses effets.

L'Isle de Salsette, qui est située devant Baçaim, lui auroit inspiré peu de curiosité, si, depuis son arrivée aux Indes, il n'eût entendu parler du Temple de Canarin, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vûe de ce Monument ne servit qu'à l'augmenter, c'est à lui-même qu'il faut laisser peindre son admiration & les circonstances de son Voyage.

Isle de Salsette.

Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple, est une des plus grandes merveilles de l'Asie. On croit que c'est un ouvrage du grand Alexandre, parce que le travail en est si surprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui. Ce qui m'étonne beaucoup, c'est qu'il ait échappé, jusqu'à moi, aux recherches de tous les Européens, surtout à celles d'un Voyageur aussi curieux que Pietro della Valle; car il est moins étonnant que Tavernier, qui trafiquoit des pierreries & qui voyageoit en Marchand, ait eu peu d'ardeur pour les Antiquités de l'Asie.

Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Temple; mais quelques amis me conseillerent de prendre par *Deins*, comme la plus commode des deux routes. Leur avis me fit passer, dans une Barque, au Village de Gormandel, qui est situé dans l'Isle, & dont les maisons sont bâties sur les deux revers d'une Montagne. De-là, continuant de suivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de Baçaim, d'environ six milles. L'Agent des Religieuses de Sainte Monique de Goa, ausquelles ce Village appartient, n'ayant pû me procurer les commodités qu'on m'avoit fait espérer, je fus obligé de me contenter d'un mauvais Cheval, sur lequel je me mis en route, accompagné d'un seul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de Singes, de Lions, de Tigres, & de Bêtes venimeuses. En passant dans un Village où je me proposois de manger, je ne trouvai qu'un peu de riz à demi bouilli dans de l'eau simple. Ce Village étoit composé de quatre cabanes, dans l'épaisseur d'un Bois. Je vis, dans la route, des Oiseaux fort extraordinaires; les uns tout-à-fait verds, & de la grosseur d'une Grive; d'autres plus gros, & fort noirs, avec la queue

Voyage de Gemelli au Temple de Canarin.

Route qui l'y conduit.

(34) Page 43.

(35) Page 50.

GEMELLI CARERI. 1695.

d'une prodigieuse longueur; d'autres rouges & verds, de la grosseur d'une Tourterelle; enfin, qantité d'especes différentes, qui ne sont pas connues en Europe. Après avoir fait huit milles dans cette solitude, j'arrivai au pied d'une fort grande Roche, où je quittai mon Cheval, pour monter à la suite de mon Guide. C'est au sommet, du côté de l'Orient, qu'est taillé le grand Temple (36).

Merveilleuse description de ce Temple.

Careri en donne la description. Il rencontra d'abord deux grands pilastres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers est quarré, le second octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diametre est de six palmes, & leur distance mutuelle de quinze. Ils sont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour soutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, sur quatre de grosseur. Ce Portique conduit dans une espece de grande Salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, sur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en quarré. Elles menent dans un lieu plus bas. Au-dessus de ces portes est une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes; & sur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le Roc. A la même hauteur, on distingue trois petites Grottes, toutes d'environ six palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu est la plus grande. Il est assez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pû servir.

Grottes sans nombre, qui lui servent d'Avenues.

Careri, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte, ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diametre, & de quinze de hauteur, avec une corniche quarrée. La premiere Idole, qu'il y apperçut, est taillée dans le Roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque chose, qu'il eut peine à discerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, ressemble à celui du Doge de Venise. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux Statues, en posture soumise, dont les bonnets ont la forme d'un pain de sucre. Plus haut, c'est-à-dire, au-dessus de leurs têtes, il distingua deux petites Figures, taillées aussi dans le Roc, de la forme dont on peint les Anges en l'air; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton sur les mains. Deux enfans, qui sont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en priere, & portent, sur leurs épaules, une espece de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un second dôme d'une seule pierre, & de la même forme que le précédent; mais le sommet en est rompu. Careri se feroit imaginé que ces deux Grottes avoient pû servir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût apperçu la moindre ouverture, par laquelle on eût pû faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres: mais il vérifia, par ses recherches, que les pierres ne sont pas creuses. Autour de la seconde Grotte, il vit quatre grandes Figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche un espece d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & sur la tête, les mêmes sortes de bonnets & les mêmes petites Figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites Figures assises, & six autres fort grandes, avec trois moyennes, qui sont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même; mais

(36) Pages 57 & précédentes.

celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit. De l'autre côté, on distingue seize Figures, toutes assises, avec les mêmes bonnets sur la tête, & les mains croisées sur l'estomac. Une des seize a, près d'elle, deux petites Figures debout, & deux autres au-dessus.

En avançant vers le Septentrion, à peu de distance de la derniere Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes ses dimensions, qui contient une espece de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une Statue assise, les jambes croisées à la maniere des Orientaux, les mains jointes sur l'estomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & sur la tête de laquelle on distingue deux Enfans aîlés. Au-delà de cette Grotte, sur la même façade, qui s'étend plus de soixante palmes au dedans de la Roche, on trouve deux Statues assises de même, avec leurs mains sur l'estomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui sont debout, paroissent n'être là que pour les servir.

Entrée du Temple.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne servent que d'avenues au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de Statues, les unes assises, les autres debout, dont une seule est plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'éleve en dôme, sur la surface duquel on voit, en relief, plusieurs caracteres qui paroissent inexplicables. En entrant dans le premier Vestibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre de chaque côté, une colomne de soixante palmes de hauteur avec ses chapiteaux, & de six de diametre. Celle, qui se présente à droite, offre deux Lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux Statues. Après avoir passé ces deux colomnes, on trouve, sur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes Statues debout, qui se regardent mutuellement. Plus loin, on apperçoit, du même côté, deux autres Statues, d'une grandeur prodigieuse, & une troisiéme sur la droite; toutes debout, avec plusieurs petites Figures autour d'elles. Une Grotte voisine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où sont les Lions, sans autre Statue, on voit deux grands Vases, sur des pieds d'une grandeur proportionnée.

Colomnes & figures.

De-là, on passe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, sur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'élévation sur le terrein, & que celles des côtés en sont élevées de cinq palmes. L'espace interieur offre quatre colomnes, travaillées de la Roche même, hautes de douze palmes, entre l'espace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on distingue quelques lettres inconnues à Careri, que le temps a rongées, comme le reste de l'ouvrage. Outre diverses petites Figures, qui se présentent sur les côtés, on voit debout deux Statues gigantesques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

Caracteres inconnus à Careri.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut sur huit de large, on trouve, sur la droite, quatre Statues debout, dont l'une représente une Femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites,

Ce qu'il voit dans le Temple.

GEMELLI CARERI. 1695.

les unes aſſiſes, les autres debout, tenant auſſi quelque choſe dans les mains, qu'elles ne laiſſent pas d'avoir croiſées ſur l'eſtomac. A la gauche, on voit quatre autres Statues, deux deſquelles ſont de Femmes, avec de grands anneaux aux pieds, & ſeize petites Statues aux côtés, les unes aſſiſes, les autres debout, dans la même poſture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis-à-vis, avec trois petites, qui ſont debout. Sur le ceintre de la porte, eſt une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'eſt-à-dire, auſſi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en maniere d'Architrave; & cette pierre eſt ſoutenue, en dedans, par deux colomnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inſcription, en caracteres auſſi peu connus que la premiere.

Sa forme.

Le Temple eſt en voûte; & ſa largeur, comme on l'a déja fait obſerver, eſt de quarante palmes, ſur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrêmité. Trente-quatre colomnes, outre celles de l'entrée, y forment trois eſpeces de Nefs. Dix-ſept ont des chapiteaux, & des figures d'Eléphans au-deſſus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'eſpace, qui reſte entre les colomnes & la roche, c'eſt-à-dire, la largeur des Nefs de chaque côté, eſt de ſix palmes.

Tout ce qu'on a décrit juſqu'à préſent, eſt taillé dans le Rocher même, ſans addition d'aucune autre matiere aux Statues, & ſans la moindre partie qui puiſſe ſe détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui ſervoient peut-être de degrés à quelque Edifice. Careri, étant ſorti de ce lieu myſtérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & trouva deux Citernes d'aſſez bonne eau de pluie. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de ſeize palmes en quarré, d'où l'on paſſe dans une autre, de même grandeur; & de cette derniere, dans une troiſiéme, de douze palmes. Il vit, dans la premiere, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colomnes, près d'une petite Citerne.

Suite des Grottes, & d'autres lieux myſtérieux.

Autre Temple.

A peu de diſtance de ces Grottes, ſon Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle Place, autour de laquelle regne une eſpece de Parapet, ſur lequel on peut s'aſſeoir, avec une Citerne au milieu. On entre ſous la premiere voûte, par cinq portes taillées dans le roc, entre leſquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à l'exception de celle du milieu, ſont élevées de deux palmes au-deſſus du rez-de-chauſſée. Des deux côtés de la voûte, qui eſt auſſi longue que le Temple même, on voit pluſieurs Statues. Celles du côté gauche ſont aſſiſes, & celles de l'autre côté ſont debout. Toute la façade offre auſſi quantité de ces Statues aſſiſes & debout.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, ſur ſix de largeur; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimenſions. Tout l'eſpace du Temple eſt de ſoixante palmes en quarré; mais, par une aſſez étrange diſproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cens Figures, grandes & petites, aſſiſes & debout. De celles qui ſont debout, à droite, deux ſont beaucoup plus grandes que les autres; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui eſt apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui

est debout aussi. Mais elles sont toutes en assez mauvais état, & fort altérées par le temps. A chaque côté du Temple est une Grotte, de quatorze palmes en quarré; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes.

Gemelli-Careri. 1695.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme aussi une petite, avec son petit mur. La grande a vingt palmes de long, sur dix de large; & la petite en a dix en quarré. Toutes ces Grottes ont leurs petites Citernes. Plus loin, sur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux colomnes au-devant, deux petites Grottes & trois Citernes; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on passe encore dans une autre, qui est contigue à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec sa Citerne. Careri juge que tous ces lieux secrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menoient, dans ces lieux, une vie solitaire & pénitente.

Divers autres Monumens.

En descendant quinze marches, taillées dans le Roc, on arrive dans une Place de trente palmes en quarré, au bout de laquelle on apperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les espaces sont taillés en forme de pilastres. Sur la gauche, on rencontre quatre Statues, deux assises, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé d'une Citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur sur six de large, après avoir passé d'abord par un espace de quarante palmes en quarré, qui a, sur la droite, une petite Chambre fort obscure, de douze palmes. Toutes les parties de ce Temple sont un peu sombres. Il s'éleve, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On descend encore cinquante marches; après lesquelles on trouve une Place unie, taillée dans le Roc, qui n'est pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laissent neuf espaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette Place, une grande Idole assise, la tête découverte, & deux autres grandes Statues debout, entourées aussi de plusieurs petites. On entre ensuite dans ce Temple, par trois portes, hautes de douze palmes, & larges de six, avec deux fenêtres au-dessus. Il a cent palmes de long, sur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui regne autour, en forme de collatérale, est soutenue par dix pilastres quarrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à sept de la façade, & du côté gauche du Temple, font le nombre d'onze, destinées, suivant l'opinion de Careri, à servir de logement aux Prêtres. Dans une Niche de dix pieds en quarré, qui fait le fond du Temple, on voit une grande Idole assise, avec deux Statues debout à sa droite, & une autre assise à sa gauche, près de laquelle il y en a deux aussi debout, & plusieurs petites à l'entour.

On remonte vis-à-vis, par dix marches, pour entrer dans une petite Grotte, soutenue par deux colomnes. De-là, par une petite porte, large de quatre palmes & haute de dix, on passe dans une autre Grotte de quinze palmes en quarré; & de suite, dans une autre de douze, où l'on trouve une grande Idole assise, les mains croisées sur l'estomac. On descend vingt

GEMELLI CARERI. 1695.

marches, & l'on arrive dans une Place, d'où l'on entre à gauche, en montant quatre degrés, dans une voûte qui contient quatre pilastres, hauts de douze palmes, par les espaces desquels on passe dans trois petites Grottes. Vingt marches plus bas encore, on trouve d'autres Grottes, avec leurs petites Citernes (37).

Admiration de Careri.

Careri (38) paroît avoir emporté, de ce lieu, beaucoup de surprise & d'admiration; mais il n'ose se livrer à ses conjectures. Proche du Village de Canarin, qui donne son nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le dessous n'est pas moins rempli de Grottes & de Citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, assise sur ses jambes croisées.

Description de l'Isle de Salsette.

L'Isle de Salsette, qui renferme ces merveilleux restes de l'Antiquité, a vingt milles de long, quinze de large, & soixante & dix de tour. Comme elle est fort basse, on s'est servi de la Mer pour y faire plusieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des Cannes de sucre, du Riz, & la plûpart des fruits de l'Inde. Elle n'est séparée, de la petite Isle Angloise de Bombay, que par un Canal, qu'on passe à pied sec dans la basse marée. Le soin, que les Anglois ont apporté à se fortifier dans cette Isle, n'a pas permis aux Portugais de laisser Salsette sans défense. Ils y ont les Forteresses de Bandora & de Versava, & cinq autres petits Forts aux environs de Tana. Les Insulaires, qui sont un mêlange de Gentils, de Mores & de Chrétiens, vivent daus une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, auxquels ils sont forcés de donner non-seulement toutes les productions de leurs Terres, mais le fruit même de leur industrie & de leur travail. Ils sont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fournissent aux Portugais le plus beau linge qu'ils ayent dans les Indes. Leur habillement consiste dans un linge, dont ils se couvrent le milieu du corps, & dans une petite camisole qui ne passe pas le nombril. On compte, dans l'Isle, trois Couvens (39); mais les Jésuites en possedent la meilleure partie, c'est-à-dire, presque toute la pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (40).

Mort tragique de Machado Brito, Amiral Portugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado de Brito, Amiral de la Flotte Portugaise, & célebre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées sur les Arabes de Mascate. Cette nouvelle affligea sensiblement Careri, qui se souvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permission de satisfaire, en deux mots, sa reconnoissance & sa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde; & ses Ennemis mêmes

(37) *Ibid.* pages 70 & précédentes.

(38) Il répéte qu'on attribue ce prodigieux Ouvrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion là. Il ne sçait, dit-il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puisque les Vicerois de Goa viennent souvent le visiter: mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid.* pages 64 & 70.

(39) Dominiquains, Augustins & Cordeliers.

(40) Page 76.

ne

ne purent lui refuser de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche assassinat (41).

GEMELLI CARERI. 1695.

Ville de Chaul.

Careri partit de Baçaim, & mouilla, quatre jours après, devant Chaul, autre Ville Portugaise, située dans une Plaine, à six milles de la Mer, sur le bord d'une Riviere, que la marée rend capable de porter toutes sortes de Vaisseaux jusqu'au Port. Elle est défendue par divers ouvrages, comme l'entrée du Port l'est par le Fort de *Morro*, bâti sur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de six milles en longueur. Depuis cette Ville jusqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante milles, & toute cette Côte étoit alors soumise au fameux Sevagi, dont on a lû la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaisseau, qui portoit Careri, s'étant rangé sous le Pavillon d'une Flotte Portugaise, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureusement avec elle, au Port de Goa.

Etat où Careri trouve Goa.

Cette grande & magnifique Ville étoit alors peu differente de l'état qu'on a représenté, dans les dernieres peintures de la décadence des Portugais; & Careri n'en rapporte rien, que plusieurs autres Voyageurs n'eussent observé avant lui. Mais après y avoir satisfait sa curiosité, pendant quelques semaines,

(41) Cet événement mérite d'être rapporté, parce qu'il ne se trouve que dans Careri. Brito s'étoit attiré, par quelques indiscrétions de langue, la haine de la Noblesse de Goa, surtout celle des Melos, famille illustre & puissante. Ses Ennemis conspirerent contre sa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la maniere, le lieu & le temps de l'assassinat, ils firent plusieurs meurtrieres, dans les Maisons du Quartier, & dans la Paroisse même de Saint Pierre. L'Amiral, ne pouvant soupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on l'eût averti de s'en défier, sortit seul dans son Palanquin, accompagné d'un seul Esclave, qui portoit son Palanquin. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fusil, qui ne lui fit qu'une legere blessure. Il sortit de la Voiture; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fierement à qui l'on en vouloit. A toi, répondit Tristan de Melo, en sortant de la Maison, & déchargent sur lui un gros mousqueton. L'Amiral évita le coup en baissant le corps; & mettant l'épée à la main, il poussa cinq bottes à son Ennemi, mais inutilement, parce que Tristan étoit couvert d'une côte de maille; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup sur la tête, & de lui couper le visage d'un revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds sur la gorge, comme pour lui enfoncer son épée dans le ventre. Tristan lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreusement. Dans le même temps le fils de Tristan sortit avec un autre Mulâtre, & tous deux ils tirerent, sur l'Amiral, deux coups de mousqueton, qui lui mirent plusieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura sur pied & se tint en défense. Aussi-tôt, un Esclave, s'avançant par derriere, lui perça le côté d'une zagaie: mais ce Misérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit suivante. Machado, qui commençoit à perdre ses forces, rentra dans son Palanquin. Un Prêtre, du nombre des Assassins, sortit encore avec un mousqueton, pour l'achever: mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit se confesser. Machado regretta génereusement ses offres; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même secours, il lui serra la main, en prononçant ces mots; que le sang de Jesus-Christ me soit propice! Il expira aussitôt. On lui trouva trente balles dans l'estomac. Tout le Monde, admirant son courage, demeura persuadé qu'il avoit plus d'esprits vitaux, que les autres hommes, puisqu'avec tant de blessures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient presque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour suivant, accoururent pour vanger leur Chef: mais un Officier leur ordonna de la part du Roi de s'arrêter, & Tristan de Melo eut le temps de se faire porter, sur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, azyle inaccessible, aux Officiers de la Justice. *Ibid. pages 82 & précédentes.*

Gemelli Careli. 1695.

il ne put résister à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à Galgala. En vain ses amis lui exposerent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où sa vie devoit être exposée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le transport de ses provisions & de quelques ustenciles nécessaires sur la route; avec un Indien de Golconde, qui sçavoit plusieurs Langues, pour lui servir d'Interprête.

Voyage qu'il entreprend au Camp Mogol de Galgala.

Il passa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de Visapour, dont le Grand-Mogol étoit alors en possession. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Armenien & un More, qui s'étoient joints à lui, trouverent le moyen de faire transporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-temps dans une cabane abandonnée. Enfin, les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur rendre ce service jusqu'au Village d'*Arcolna*. Ils y passerent une nuit fort incommode, sous des Cocotiers, sans cesse troublés par les tambours & les cris des Idolâtres, qui célébroient la fête de Siminga, c'est-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour se faire servir des Gentils, que l'argent, ni les prieres, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui se laisserent charger, comme des Anes, après avoir été bien battus (42).

Arcolna.

Ponda & son Temple.

Laissons, à Careri, l'honneur de cette narration. La chaleur étoit si violente, qu'il falloit se reposer presqu'à chaque moment, & se rafraîchir avec des Melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes le premier jour à Ponda, Ville éloignée de douze milles. Un fameux Temple s'y attira notre curiosité. On entre dans la Cour par un Pont couvert, & l'on y monte par deux Escaliers. A droite, elle présente un Edifice octogone, environné de sept rangs de petites colomnes, avec leurs chapiteaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une sert d'entrée. On voit, à gauche, un Bâtiment tout semblable, mais qui n'est point encore achevé. La rue est entourée de Boutiques, qui forment un Marché perpétuel. C'est au fond de cet espace, qu'on découvre le Temple. On entre d'abord dans une espece de Vestibule, plus long que large, dont le toît est soutenu, de chaque côté, par six colomnes, & qui est environné de bancs où l'on a la liberté de s'asseoir. De-là, on passe dans une seconde Salle, un peu moins grande; & sur la droite, on trouve le Temple, qui n'est qu'une Chambre fort bien peinte, & remplie de diverses Figures, dont la tête est couverte d'une espece de Thiare. La principale a quatre mains: des deux premieres, elle tient un bâton, de la troisiéme un miroir; & la quatriéme est appuyée sur sa hanche. On voit, à son côté, plusieurs Figures de femmes, qui portent, sur la tête, cinq vases les uns sur les autres. Le reste du spectacle consiste dans un grand nombre de Monstres, tels que des Cheveaux aîlés, des Coqs, des Paons, & d'autres Animaux, distingués par des attributs qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple se termine par une petite Chambre ronde & obscure, au pied d'une petite Tour. On y voit une longue pierre, ornée de sculpture, & couverte comme un tombeau. Derriere le Temple, on trouve un de ces grands arbres, qui font l'objet de la vénération des Banianes; & sous cet arbre, une sorte d'étang, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent se purifier.

(42) *Ibid.* page 152.

Ponda n'est composée que de misérables cabanes ; mais la Forteresse, qui se nomme Mardanghor, est capable de défense, & n'est jamais sans une garnison de quatre cens hommes. Nous y eûmes le triste spectacle d'une femme, qui se fit brûler avec le corps de son mari. Comme nous ne devions trouver, sur toute la route, que des Bœufs pour voiture, j'achetai, à Ponda, un Cheval qui me coûta six roupies. Nous fîmes huit milles jusqu'au Village de Chianpon, qui est accompagné d'un Fort. De-là, marchant au travers des Bois, nous arrivâmes au bord d'un Canal, que nous passâmes dans une petite Barque, & nous entrâmes sur les Terres d'un Prince Gentil, nommé Sonda Kirani Karagia, Seigneur de quelques Villages situés dans les Montagnes. Après avoir fait neuf cosses, qui reviennent à dix-huit milles d'Italie, nous passâmes la nuit dans le Village de Kakoré, sous la voûte d'un Temple, où nous vîmes, sous un petit dôme, un Vaisseau de cuivre, soutenu d'une base de pierre, sur laquelle étoit un masque d'homme, du même métal, qu'on y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quelque Héros du Pays.

Forteresse de Mardanghor.

Chianpon.

Kakoré.

Le lendemain, nous passâmes dans des Bois fort épais. Les Singes s'y faisoient voir en troupes, sautant d'un arbre à l'autre, & tenant leurs Petits si ferme, que toutes les pierres qu'on leur jettoit ne purent en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée, qui sont tous Idolâtres, leur rendent une sorte de culte, & ne permettent point qu'on les tue ; ce qui les rend si familiers, qu'on les voit entrer librement dans les Villages, & jusques dans les maisons. Après une marche de huit cosses, nous arrivâmes au pied de la Montagne de Bagalatte, où les Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du passage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois, pendant huit autres milles, qui nous conduisirent au sommet de la Montagne ; & nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point esperer de logement dans un lieu si désert, nous fûmes obligés de passer la nuit dans l'épaisseur du Bois. Le jour suivant, nous eûmes à traverser un Pays encore plus couvert, où je vis, pour la premiere fois, une espece de Poules sauvages, dont les plumes & la crête tirent sur le noir. Elles se présentoient en si grand nombre, que je les aurois crues domestiques, si l'on ne m'eût assuré que nous étions fort éloignés de toutes sortes d'habitations. Quatorze cosses nous firent arriver au Village de Bombnali, où la Garde n'exigea rien pour notre passage. La route, que nous fîmes le lendemain, étoit bordée de Bois plus agréables. Après avoir fait huit cosses, nous traversâmes le Village de Chiamkan, célébre par sa Douane & son Marché. Quatre cosses plus loin, nous arrivâmes à Sambrane, où nous passâmes la nuit. C'étoit la résidence du Prince Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications, qu'un mur de sept ou huit pieds de haut : mais on nous fit juger de sa puissance, en nous assurant que le Marché de ce seul Village lui rapportoit annuellement près de quinze cens mille écus.

Familiarité des Singes.

Montagne de Bagalatte.

Bombnali.

Sambrane.

Deux cosses au-delà de Sembrane, nous rentrâmes sur les Terres du Grand-Mogol. J'étois à me reposer proche du Fort de la Ville d'Alcal, lorsqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre, si je n'eusse vû paroître

Fort & Ville d'Alcal.

GEMELLI CARERI. 1695.

aussi-tôt un Convoi de trois cens Bœufs, qui portoient des provisions au Camp de Galgala. J'obtins la protection des Officiers. Mais, pendant le temps qu'ils prirent pour se rafraîchir, j'entrai dans un Temple voisin, où je vis une Idole, composée du corps d'un Homme, de la tête d'un Singe, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par-dessus la tête, & dont le bout servoit à soutenir une petite Cloche. Elle avoit une main sur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorsque je ne me croyois point observé, je brisois toutes les Idoles (43) qui tomboient sous mes mains.

Zéle pieux de Gemelli.

Je partis, le jour suivant, avec la Caravanne; & nous fîmes six cosses, pour arriver au Village de Kankré, d'où cinq autres cosses nous conduisirent à Etqui, Ville composée de cabanes, mais dont le terroir est excellent. La journée suivante fut de cinq cosses, jusqu'au petit Village d'Onor, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traversé un Bourg nommé *Tikli*. Le lendemain, nous fîmes cinq autres cosses, au travers d'un Pays fort agréable, jusqu'à Mandapour, où les Officiers du Convoi prirent le temps de se rafraîchir. C'est une Ville, qui n'a qu'une muraille fort basse, mais qui est défendue par un bon Fort, de pierre de taille & de chaux. L'après-midi, notre marche fut de deux cosses, jusqu'à Betché, où nous passâmes la nuit.

Bourg de Tikli.

Kodelki.

Le jour suivant, après avoir fait trois cosses, nous traversâmes un grand Village, nommé Kodelki, où je fus surpris de trouver du raisin meur. Trois autres cosses nous firent arriver à Edoar, la meilleure de toutes les Villes que j'aye rencontrées dans ce Voyage. Sa premiere enceinte renferme un Fort & un Marché. La seconde offre un second Fort, environné d'un grand nombre de maisons, qui composent la Ville. Elle est fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. Après dîner, nous fîmes cinq cosses, jusqu'au Bourg de Mouddol, qui est situé sur le bord d'une Riviere.

Matour.

Camp Mogol de Galgala.

Il ne nous restoit que sept cosses jusqu'à Galgala. Nous les fîmes le jour suivant; & vers la moitié du chemin, nous traversâmes un Bourg muré, qui se nomme Matour. Il fallut traverser la Riviere de Kichina, pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chrétiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur disoient réguliérement la Messe. François Borgia, leur Capitaine, Vénitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indoustan, me conduisit à sa Tente. Il y fit battre cruellement, sous mes yeux, deux Mahométans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de son autorité me surprit beaucoup, dans une armée de Mogols; mais ma surprise augmenta, lorsqu'après avoir été relâchés, les deux Mahométans vinrent le remercier de leur châtiment.

Soldats Chrétiens, & leur privilege.

Nombre des Troupes Mogoles.

Borgia me dit que cette Armée impériale étoit composée de soixante mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie; qu'il y avoit pour le bagage, cinq mille Chameaux, & trois mille Eléphans; mais que le nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini; & que tout le Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui donnoit trente milles de

(43) *Ibid.* page 172.

tour. Les ſeules Tentes du Grand-Mogol, avec celles de ſes femmes & de ſes principaux Officiers, en avoient trois milles. On y entroit par trois portes; l'une qui ſervoit au Quartier des femmes, & les deux autres pour le Monarque & ſa Cour. Les Marchés étoient au nombre de deux cens cinquante, diſtribués dans toutes les Parties du Camp.

GEMELLI CARERI. 1695.

Audience que Gemelli obtient du Grand-Mogol.

Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une Audience particuliere du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eunuque de ſes amis. Ils me firent entrer, dans la premiere Cour du Quartier impérial, où je vis, ſous une Tente, des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & pluſieurs autres inſtrumens, qui ſe font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer auſſi une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains dorées. C'eſt l'Enſeigne impériale, qu'un Eléphant porte dans les marches. Je paſſai de-là dans une ſeconde Cour, où j'admirai la richeſſe des Tentes, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de ſoie. L'Eunuque m'y introduiſit. J'y trouvai le Monarque de l'Indouſtan, aſſis ſur de riches tapis, & légérement appuyé ſur des oreillers tiſſus d'or. Après avoir fait ma révérence à la maniere des Mogols, je m'approchai de lui, avec le Chrétien, qui devoit me ſervir d'Interprête. Il me demanda ſucceſſivement de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, qu'elle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans ſon Camp, & ſi je voulois prendre quelque engagement à ſon ſervice? Je lui répondis, dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis deux ans, pendant leſquels j'avois viſité l'Egypte, la Turquie & la Perſe; que je n'étois venu dans ſon Camp, que pour y voir le plus grand Monarque de l'Aſie, & la ſplendeur de ſa Cour; & que j'aurois fait mon bonheur de le ſervir, ſi d'importantes raiſons ne me rappelloient dans ma Patrie, auſſi-tôt que j'aurois vû l'Empire de la Chine. Il me fit diverſes queſtions ſur la guerre de Hongrie, auxquelles je répondis ſuivant les dernieres informations que j'en avois reçues en Perſe; & l'heure de l'Audience publique approchant, je fus congedié avec quelques marques de bonté. Je retournai dans la ſeconde Cour, qui étoit fermée, dans une aſſez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix palmes de hauteur. On voyoit, du côté des Appartemens impériaux, la Tente d'audience, ſoutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit revêtu d'une toile rouge ordinaire; & le dedans, d'une toile plus fine, avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette Tente j'eus le temps de diſtinguer un échaffaut quarré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une baluſtrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifiques tapis. A ſix palmes de diſtance, j'en vis un autre, élevé d'une palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, qui s'élevoient juſqu'au ciel de la Tente. C'étoit ſur ce ſecond échaffaut qu'étoit le Trône. Je crus diſtinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit quarrée. On y montoit par un petit eſcalier d'argent; & l'on voyoit deſſus, trois oreillers, deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y rendit à pied, s'appuyant ſur un bâton fourchu par le haut. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Omhras & d'autres Courtiſans. Sa Cabaye étoit blanche, & relevée ſous le bras droit, à la maniere des Mahométans, pour

Ce que ce Prince lui demande, & ce qu'il répond.

Obſervations de Gemelli dans le Quartier impérial.

GEMELLI CARERI. 1695.

se distinguer des Gentils, qui l'attachent sous le bras gauche. Son *Tchira*, ou son Turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, sur laquelle brilloit une très-grande émeraude, au milieu de quatre petites. Sa ceinture, qui étoit de soye, cachoit sur le côté droit un poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nuds, & des souliers à la moresque. Deux Officiers chassoient les mouches, autour de lui, avec des queues de cheval blanches. Un autre portoit un Parasol verd, pour le garantir du Soleil.

Figure du Grand Mogol Aureng-zeb.

Aureng-zeb étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air délicat. Une vieillesse de quatre-vingt ans commençoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, sembloit recevoir un nouvel éclat de la couleur olivâtre de son teint (44).

Lorsqu'il se fut assis, on lui présenta son cimeterre & son bouclier, qu'il mit à sa gauche sur le Trône. Ensuite il fit signe, de la main, qu'on pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Secrétaires reçurent toutes les Requêtes qui leur furent présentées, & les lui remirent successivement, en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à son âge, il écrivoit ses réponses, sans lunettes, & qu'il parut prendre plaisir à cette occupation.

On fit passer les Eléphans en revûe devant le Trône. Lorsque les Cornakias, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de ces Animaux, pour laisser voir au Monarque si les Omhras, qui étoient chargés de les nourrir, s'en aquittoient fidélement, ils leur faisoient tourner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obligeoient de faire autant de fois une espece de révérence, en élevant & baissant leur trompe. Les Princes de la Famille royale arriverent pendant cette cérémonie, & s'assirent sur les degrés du trône, après avoir fait au Monarque deux révérences, à chacune desquelles ils portoient la main sur la tête, à terre, & sur l'estomac. Ceux qui ne sont pas du sang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la Tente, on voyoit cent Mousquetaires sur les armes, & quantité de Massiers, vêtus de différentes couleurs, qui portoient, sur leurs épaules, des bâtons garnis de pommes d'argent. Plusieurs Portiers, le bâton à la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec de larges manches, & des colliers pointus qui pendoient par derriere, portoient les Enseignes impériales au bout de leurs piques. Celui du milieu portoit un Soleil; les deux, qui le suivoient de chaque côté, deux mains dorées; les deux suivans, deux queues de cheval teintes en rouge; & les quatre autres, quelque chose de plus mystérieux, qui étoit couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées sous les armes plusieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'Eléphans, qui portoient de grands Etendarts; & les tambours battirent pendant toute l'Audience. Lorsqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le chemin par lequel il étoit venu. Les Princes se retirerent, les uns dans de riches Palanquins, & d'autres sur de superbes Chevaux, dont les harnois étoient d'or, & couverts de pierres précieuses. Les Omhras, qui avoient toujours été debout, sortirent à pied de l'enceinte, & trouverent à la porte

(44) *Ibid.* page 186.

leurs Voitures ou leurs Eléphans. Le Kutual, qui ſemble exercer l'office de Grand Prevôt de l'Armée, partit à Cheval, précédé d'un More à pied, qui ſonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont le ſon reſſemble à celui du cornet des Pâtres d'Italie (45).

Après ce détail, qui s'accorde aſſez avec le récit de nos plus célébres Voyageurs, dans les deſcriptions qu'ils ont données de l'Indouſtan, Careri s'étend ſur l'Hiſtoire de cet Empire, & ſur les grands événemens qui avoient conduit Aureng-zeb ſur le Trône : mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très court, qu'il avoit fait à Surate, & dans celui qu'il faiſoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs Uſages eſt tiré de Tavernier, qu'il nomme quelquefois, & d'autres Relations, où tout le Monde peut puiſer les mêmes lumieres. Il mérite plus d'attention, lorſqu'il parle ſur le témoignage de ſes propres yeux.

Sikandar, Roi détrôné de Viſapour.

J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer l'occaſion de voir le Roi de Viſapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de me conduire au Quartier impérial, pour ſatisfaire ma curioſité. Je montai à Cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, que le Roi vînt rendre ſon hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heures, je vis arriver ce malheureux Prince, qui ſe nommoit Sikandar. Il paroiſſoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & ſon teint olivâtre; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de ſon Royaume & de ſa liberté, pour avoir donné paſſage à l'armée de Sevagi; quoiqu'il n'eût pû l'arrêter, quand il l'auroit tenté. Auſſi ce reproche n'avoit-il été qu'un prétexte; & les Mogols, qui cherchoient depuis long-temps l'occaſion de ſoumettre le Royaume de Viſapour, comme ils trouverent enſuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y porter une guerre ſanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Priſonnier; & pour lui conſerver un reſte de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un million de roupies.

La ſaiſon, qui étoit déja fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occaſion de partir pour la Chine; mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à reprendre le chemin de Goa, il ſe vit abandonné de ſon Interprête & de ſon Eſclave, qui diſparurent ſans avoir reçu le moindre ſujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la réſolution de s'expoſer ſeul, dans une route infeſtée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il ſe flattoit néanmoins de trouver le ſoir, à Edoar, la Caravanne de Bardes, ou quelque Portugais de Goa : mais il eut le chagrin de voir ſes eſpérances trompées. Ce Voyage, qui le fit paſſer par quelques Places qu'il n'avoit pas vûes dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ſes termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

Retour de Careri à Goa.

J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Rodelki; & preſſé par la faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes ſignes, au premier Gentil que je

(45) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'eſt borné ici à diverſes circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Relations dont on a déja donné l'Extrait.

rencontrai, le besoin que j'avois de quelque soulagement. Mais, au lieu de farine de bled, le Fourbe me le fit de *Nachin*, espece de semence noire, qui fait tourner la tête, & dont le goût, d'ailleurs, est extrêmement mauvais. Je ne laissai pas d'en dévorer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'eusse rien mangé depuis mon départ de Galgala, il me fut impossible de l'avaller, lorsqu'il eut commené à se refroidir. Le soir, j'arrivai près d'un Temple d'Idoles, où je passai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, jusqu'au soir : mais un besoin naturel m'ayant fait descendre de Cheval, je la perdis de vûe dans l'obscurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retomber sur ses traces. Ainsi, je me trouvai seul en pleine campagne, sans la moindre provision, exposé aux injures de l'air, & fort allarmé par la crainte des Voleurs. Ma seule ressource fut d'attacher mon Cheval au premier arbre, & de me fourrer dans des brossailles. Au point du jout, je suivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bien-tôt à *Beligon;* mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit, & je compris qu'elle étoit déja fort éloignée. Beligon est une Ville fort peuplée, où le Commerce est florissant, mais dont toutes les Maisons ne sont que de terre & de chaume. Elle est défendue par une bonne Forteresse, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large fossé, plein d'eau, avec une nombreuse garnison. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduisit à Chiapour, qui n'est éloigné de Beligon que d'un mille, & j'y trouvai une Caravanne, qui étoit en chemin, pour Bardes. Les Canarins de cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort humainement; & ma foiblesse leur faisant juger de mes besoins, ils se hâterent de m'offrir du riz & des poules, mais sans pain, parce qu'ils n'en ont pas l'usage. Ensuite, il fallut partir, sur le champ, avec eux; & quoiqu'un de leurs jeunes gens prît la peine de me soutenir sur mon Cheval, j'eus beaucoup à souffrir pendant tout le jour. Nous passâmes la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé Gambiot, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un Raja du même nom. Le Grand-Mogol laisse à ces Seigneurs la propriété de ces Pays stériles, sans autre condition qu'un tribut annuel.

Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traiterent avec une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le soir nous n'eûmes pas d'autre logement qu'une Montagne nue & déserte, où je ne pus me procurer le moindre rafraîchissement. Le jour suivant, nous descendîmes une roide & longue Montagne, qui fait partie de celles de Balagate, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux Etats de Sevagi. Ses Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans plusieurs endroits des Bois, se rassemblerent enfin pour visiter la Caravanne; & me reconnoissant pour Européen, ils me demanderent, par des signes fort bizarres, si je sçavois tirer le canon ou le mousquet. J'employai aussi des signes, pour leur faire comprendre que je ne sçavois rien d'utile à leur service. Ils me laisserent la liberté de passer,

par

Gemelli Careri. 1695.

par respect apparemment pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques milles, nous ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaste Plaine & le bord d'un Etang, où nous passâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche, jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la derniere Douane du Grand-Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, qu'il falloit payer mon passage, sur le pied des Bêtes de la Caravanne. Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette raillerie, parce que les Canarins leur firent comprendre que je trouverois de la protection à Goa, dont cette Douane n'est pas éloignée.

Il me restoit peu de chemin jusqu'à Tivi, d'où je me rendis au Fort Saint Michel; & traversant le Canal, je me retrouvai heureusement dans Goa, lorsque je commençois à douter si la vie ne m'abandonneroit pas en chemin. Mes amis me blâmerent beaucoup de n'avoir pas suivi leur conseil. Je leur répondis, en gémissant de mon indiscrétion : *Heu! patior telis vulnera facta meis* (46)

Après avoir rétabli soigneusement sa santé, Careri s'embarqua sur un Vaisseau, nommé le Saint Rosaire, & commandé par le Capitaine Jérôme Vasconcellos, qui devoit faire voile à la Chine. Il observe combien les Jésuites sont respectés dans les Indes. Plusieurs Missionnaires de cet Ordre s'étant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la visite du Viceroi (47).

La navigation de Careri lui procura la vûe d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoissoit que les noms, & sur lesquelles il ne laisse pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pu devoir à ses propres observations. On croit devoir passer légerement sur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs; à l'exception néanmoins d'une relation de Borneo, Isle si peu connue, que tout ce qui la regarde semble mériter d'être précieusement recueilli. Le Pere Antoine Vintimiglia, Théatin de Palerme, premier Missionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Isle, ayant fait le récit de son entreprise au Roi de Portugal, dans une Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour seconder son zéle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également respectable & curieux, de la main d'un si vertueux Missionnaire.

Eclaircissemens du Pere Vintimiglia, sur l'Isle de Borneo.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-temps le Port de Banjar-Massin, dans l'Isle de Borneo, lorsque le Roi de cette partie de l'Isle déclara au Capitaine Manuel de Aranjo Garcès, qu'il souhaitoit de voir dans son Port un Comptoir Portugais, & qu'outre les secours par lesquels il étoit résolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Eglise pour l'exercice du Christianisme. Ces offres firent peu d'impression sur le Gouvernement de Macao, qui sçavoit, par une longue expérience, combien il falloit se défier de l'inconstance des Mahométans. Cependant André Coelho Victra, Gouverneur de la Ville, se crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'Acosta, Viceroi des Indes; & cet avis ayant été considéré d'un au-

(46) *Ibid.* pages 319 & précédentes. (47) Page 330.

GEMELLI CARERI. 1695.

tre œil à Goa, Dom Rodrigue donna aussi les ordres nécessaires pour l'Etablissement qu'on desiroit à Borneo. Joseph Peinheiro, riche Marchand de Macao, qui se trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une si belle entreprise; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepta la partie qui regardoit la Religion. Ils arriverent à Banjar-Massin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage sur quelques Vaisseaux Siamois & Portugais, sous le faux prétexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentit point le zèle du Missionnaire. Quoique les circonstances lui parussent peu favorables pour l'établissement du Comptoir, il employa tout le temps dont les Marchands de son Vaisseau eurent besoin pour le charger de poivre, à se concilier, par des caresses & de petits présens, l'affection des Beajous; noms qu'il donne aux Idolâtres de l'Isle. Mais les Mahométans s'offencerent de cette familiarité, jusqu'à presser le départ du Vaisseau, pour se délivrer bientôt d'un Etanger, dont ils soupçonnoient les intentions. On est obligé de supposer ici que le Roi, dont les Portugais avoient esperé la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ses engagemens. Le Pere Vintimiglia n'en desiroit pas moins d'être abandonné au secours du Ciel, dans quelque endroit désert de l'Isle, d'où il se flattoit de pouvoir lier une communication secrette avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaisseau lui représenterent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcerent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année suivante (48).

Ils retournerent à Macao; & le pieux Missionnaire, qui avoit laissé son cœur à Banjar-Massin, ne s'occupa, dans l'intervalle, qu'à rassembler tous les moyens qui pouvoient lui rouvrir l'entrée d'un lieu si cher à son zèle. Il n'en trouva pas de plus sûr que d'acheter quelques Esclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour se les attacher par ce bienfait. Au retour de la saison, il partit avec cette escorte. Le Ciel, qui favorisoit ses desseins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouva les Beajous de l'Isle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Riviere, sans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Massin, où le Mahométisme étoit la Religion dominante. Il ne se fit accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés; & s'éloignant du Vaisseau Portugais, sous leur conduite, il prit avec eux des mesures convenables à son dessein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ses Guides, le visiterent dans sa Barque; & leurs Princes mêmes, qui faisoient leur résidence dans l'intérieur du Pays, marquerent le même empressement pour les voir. Les deux principaux portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis Coetinho, qui commandoit le Vaisseau Portugais, ne fit pas difficulté de se livrer, avec le Missionnaire, à la bonne foi de ces Princes Idolâtres. Ils remonterent la Riviere ensemble, jusqu'au centre de l'Isle. Dom Louis y passa quarante jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après son départ, le Pere Vintimiglia, consacrant le reste de sa vie à la culture de cette nouvelle Eglise, baptisa, dans l'espace de

Succès de l'Evangile.

(48) Page 337 & précédentes.

six mois, dix-huit cens Beajous ; & l'année suivante, Dom Louis y trouva des enfans aussi-bien instruits, que s'ils eussent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens.

Gemelli Careri. 1695.

Idée que le Pere Vintimiglia donne de Borneo.

L'Isle de Borneo, suivant l'idée que le même Missionnaire en donnoit au Roi de Portugal, est coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de dix-huit cens cinquante milles de tour (49). Toutes ses Côtes sont occupées par des Mores, & divisées en plusieurs Royaumes : mais l'intérieur du Pays est possedé par les anciens Insulaires. Depuis près de deux siécles que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Christianisme n'étoit point encore parvenue jusqu'à eux, parce qu'on les croyoit trop barbares pour être capables de raisonnement & de persuasion.

Port de Banjar-Massin.

Les plus puissans des Rois Mores sont ceux de Buyer, ou Banjar-Massin, & de Succadana. Les Beajous ne reconnoissent pas proprement de Rois, & ne sont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers : mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre plusieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Massin étoit le seul où les Portugais de Macao envoyassent réguliérement leurs Vaisseaux, pour le commerce des Drogues. Il est formé par une grande Riviere d'eau douce, de trois mille de largeur, où l'on trouve quatorze brasses de fond à l'embouchure. En la remontant l'espace de quatre jours, on y rencontre trois petites Isles, dont la plus grande a deux milles de long. Les Portugais sollicitoient, depuis long-temps, la permission d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Pere Vintimiglia exerçoit son zèle parmi les Beajous : mais cet Etablissement eut une funeste fin. Il avoit fallu se soumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit imposées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir constamment un fond de quarante mille Piastres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaisseaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, sous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance ; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrerent armés dans trois des quatre Vaisseaux, où de leurs crits empoisonnés, ils firent une sanglante boucherie des Officiers & des Matelots. A peine en échappa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatriéme Vaisseau de leur fureur. Manuel Araujo de Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui se proposoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main-basse sur les plus ardens, qu'il avoit déja eu l'imprudence de recevoir à bord ; & s'étant servi fort heureusement de son Artillerie, pour écarter les autres, il se hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni sauver le Directeur & ses Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique Avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaise du Commerce de Borneo.

Massacre des Portugais.

Massacre des Hollandois.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du Poivre. Les Mores tuerent leur Directeur, d'un petit dard empoisonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs Sarbacanes. Son Successeur ayant de-

(49) Des milles d'Italie.

GEMELLI CARERI. 1695.

mandé raison de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une Maison de Campagne, avec tous ses Parens, & qu'on étoit disposé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette Famille rebelle. L'ardeur de la vangeance le fit donner dans le piege. Il se laissa conduire par des Traîtres, qui le livrerent lui-même à ses Ennemis, & qui aiderent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du Comptoir. Deux Vaisseaux de leur Nation, qui se trouvoient alors dans la Riviere, se mirent à couvert par la fuite (50).

Productions de Borneo.

Le Pere Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans sa Lettre, des propriétés du Pays & du caractere des Habitans. L'Isle de Borneo produit, de toutes parts, une grande abondance de riz, qui passe pour le meilleur des Indes. Elle n'est pas moins fertile en fruits. La casse & la cire y sont des richesses aussi communes que le poivre blanc & noir, que les Insulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & plusieurs excellentes teintures; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & sur-tout du bois d'aigle & de

(50) Les Hollandois avoient été reçus long-temps auparavant à Succadana, autre Port de la même Isle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Banjar-Massin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumieres à tirer de leurs délibérations, sur des lieux si peu connus. Quiai Arca, Commandant de Landa, m'a donné, dit l'Auteur du Mémoire que je cite, la connoissance du cours de la Riviere, & m'a montré jusqu'où l'on peut la remonter. Il m'a dit aussi qu'on peut aller jusqu'à Teie, qui est sur la Riviere de Lawe, où l'on trouve une autre petite Riviere, qui coule vers Landa. Je crois que si l'on faisoit quelques présens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teie. Le même Quiai Arca m'a parlé d'un lieu, nommé Sabong, qui est au Nord de Sambas, & sous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour, à Laeda, ou bien à Manpana, qui est au Sud de Sambas, ainsi qu'il me l'a aussi dit. Il y a aux environs de Sambas, beaucoup d'or, qui n'est pas fort bon, & des pierres de Bezoard, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, parce qu'il se commet beaucoup de fraudes dans ce Commerce. Les Piastres y sont recherchées. Il y a, près de Sombes, une Riviere, dont on dit qu'un bras se rend dans celle de Landa. On a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & les pourceaux aussi. Au fond, si nous pouvions nous établir à Sambas, il ne faudroit pas trop s'embarrasser de Banjar-Massin, parce que les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un Pelo, y ont tout gâté. Ils tirent tout ce qui y est, & y portent assez tout ce qu'il y faut, parce qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne pourrions donner.... Je suis allé à Crimata, pour acheter des Outils, avec d'autres choses qui sont recherchées à Sambas.... Si le dessein de s'établir à Sambas réussit, on n'aura point assez d'or pour acheter de grosses parties de diamans. Mais on m'a dit qu'on peut avoir du sable d'or de Sey & de Calantan. Le Roi de Sambas fait tous ses efforts pour s'accommoder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des Diamans. On trouve, dans les Pays de Calca, de Scribas, & de Melanouge, beaucoup d'or, de Bezoar & de Perles; ce qui me fait prendre la résolution d'aller visiter ce Pays-là; car il faut de l'or pour faire le Commerce des Diamans, qui est notre principale vûe.... La Riviere la plus commode, pour aller à Landa, est celle de Moira Landa, par où les Jonques y vont. Il est vrai, qu'en basse-marée, elle n'a que deux pieds d'eau à son embouchure : mais au-delà, elle a six ou sept pieds de profondeur; & cela dure jusqu'à Landa, ou du moins il ne s'en faut que sept ou huit lieues, d'où l'on fait le reste du chemin avec des Pirogues. La Riviere de Monpana est étroite & sans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuse. Celle de Sambas est plus profonde. *Pages 193 & précédentes.*

sandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuse grandeur, qui ne sont composées que de bois propre à la construction des Vaisseaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de résine.

Gemelli Careri. 1695.

Les Insulaires négligent les métaux, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramassent l'or en poudre, qui se trouve dans le sable de plusieurs Rivieres. Ils ont quantité de ces nids d'Oiseaux, dont les Chinois & d'autres Peuples de l'Orient font les délices de leurs Tables, & qu'ils croyent capables d'aider à la génération. La maniere de les recueillir est d'aller le long des Rochers où ils se trouvent, & de les faire tomber dans les Bateaux avec de longues perches. Les Indiens volupteux achetent, pour le même usage, les nâgeoires des Requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Animaux singuliers.

Borneo surpasse toutes les autres Isles, par la variété, comme par la beauté de ses Oiseaux. Entre ses Animaux, à quatre pieds, elle en a plusieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui ressemble parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout par celles qui procédent des passions, porte dans le Pays le nom d'Orang-Outang. Les Portugais lui donnent celui de Beajou, comme aux anciens Habitans de l'Isle, parce qu'ils ne le croyent pas beaucoup plus Sauvage (51). On voit, à Borneo, des races de Singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui se nomment *Oncas*, & qui sont les plus estimés. Ils ont une raie noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui descendant sous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces Singes, le meilleur Bezoar du monde. Les Chasseurs observent de les blesser légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & pendant que leur blessure les rend foibles & malades, la pierre se forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (52). L'Isle produit une autre espece d'Animaux singuliers, dont la fourrure est fort semblable à celle du Castor.

Bezoar des Singes.

Mœurs & Religion des Beajous.

Les Mœurs & la Religion des Beajous sont remplies de superstitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs bois odoriférans, sont adressés à un seul Dieu, qui tient dans ses mains la récompense & les punitions. Ils croyent une vie future, puisqu'ils reconnoissent un Paradis pour les Justes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'usage, plutôt qu'aucune Loi, les assujettit à n'épouser qu'une seule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le Mariage, comme un crime odieux, qu'ils punissent de mort, sans aucune exception en faveur des hommes. Aussi la modestie est-elle également le partage des deux Sexes, sur-tout des jeunes filles, que leurs Maris ne voyent jamais avant le jour de leur union.

Les Beajous sont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroissent fort sensibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va jusqu'à

(51) Careri en vit un, dont la pance étoit si grasse, que ne pouvant se lever sur ses jambes, il étoit contraint de se traîner sur les fesses. Lorsqu'il changeoit de place, il emportoit sa natte avec lui, pour se coucher dessus. *Page 394.*

(52) *Ibid.* page 395.

Gemelli Careri. 1695.

s'entre-céder mutuellement tout ce qui reste dans leurs Campagnes, lorsque chacun a recueilli, de son propre travail, ce qu'il croit nécessaire à la subsistance de sa famille. Ils ont de la noblesse dans leurs plaisirs. Leur principale gloire consiste à se distinguer à la Chasse, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils polissent, & qu'ils portent à leur ceinture. Les Paysans font des toiles d'écorce d'arbre, qui deviennent aussi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais, ces arbres croissant dans les terres Mahométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écorce sans s'exposer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nuds, à l'exception de la ceinture. Les autres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de différentes couleurs; & pour se garantir la tête du Soleil ou de la pluie, ils ont un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de sucre, à bords pendans. Leurs armes sont des poignards, peu différens du Cangiar des Mores, & des Sarbacanes de huit pieds de long, avec lesquelles ils soufflent de petites fléches armées d'une pointe de fer, qui est souvent empoisonnée d'un suc mortel. Ils se servent aussi de petites boules de terre, pour tuer les Oiseaux. En général, les Beajous sont bazanés, de belle taille & naturellement robustes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Isle, & qui cherchent sans cesse à tenir les Beajous dans l'oppression, forment une Nation inconstante, orgueilleuse, perfide, & généralement livrée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne se servent que sur Mer. La plûpart ne se couvrent que le milieu du corps; mais les principaux ont, de la ceinture en bas, une espece de demie juppe, & portent un mouchoir autour de la tête. Pendant la pluie, ils ont aussi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations sont presque toutes sur le bord des Rivieres, & ne sont composées que de maisons de bois, comme celles des Beajous, élevées sur cinq piliers, pour y être en sûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur séjour ordinaire, sur les Rivieres mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richesses. Le Roi de Benjar-Massin est misérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & sa puissance est médiocre, depuis qu'elle est divisée entre plusieurs Branches, dont la Famille royale est composée (53).

Mort du Pere Vintimiglia.

Avec une recrue de Missionnaires, le Pere Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permission d'honorer quelques Princes Beajous du titre de Dom, pour les engager à servir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroissoient si sensibles. Mais il touchoit alors au terme de ses travaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en 1691; & cette nouvelle fut confirmée par la vûe de ses ornemens d'Eglise & de ses Livres, que les Beajous renvoyerent aux Européens de Banjar-Massin (54).

(53) *Ibid.* pages 398 & précédentes. (54) Page 401.



GEMELLI CARERI. 1695.

§ III.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par terre.

Conseils que Careri donne à ceux qui font le Voyage de la Chine.

LEs remarques de Careri, sur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pû voir de ses propres yeux, on en doit conclure qu'elles sont tirées des anciennes Relations. Il paroît faire cet aveu lui-même, pour faire sentir la difference de ce qu'il promet à ses Lecteurs, en le transportant dans le vaste Empire de la Chine, où son Vaisseau jetta l'ancre, au Port de Macao, le quatre d'Août. Mais, avant que d'entrer dans le récit de ses propres observations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les provisions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. » On ne doit porter » à la Chine que des ouvrages de cristal, tels que des Lunettes, des Té» lescopes, des Montres, & particuliérement des Estampes, enluminées ou » non, que les Chinois estiment beaucoup, parce qu'ils ne comprennent » point comment on peut ombrer ainsi le papier, & dessiner les petites » choses avec une si parfaite exactitude. On ne doit s'embarrasser d'aucune » autre marchandise, pour une Région où rien ne manque. Celui qui veut » négocier avantageusement à la Chine, doit être bien pourvû de piastres, » pour acheter des productions du Pays, telles que de la soie, & diver» ses étoffes de la même matiere. On y trouve, à très grand marché, des » brocards brochés d'or, non avec de la soye, comme en Europe, mais » avec de très petits filets de papier doré, dont l'art surprend ceux qui les » voyent pour la premiere fois. On peut faire encore un profit considéra» ble sur une sorte de Blanc, à l'usage des Dames, qu'on nomme com» munément Blanc d'Espagne, & qui vient de l'Isle de Borneo. Il se trans» porte au Japon, où les Dames l'acherent fort cher, & l'employent jus» ques sur leurs jambes. On gagne quarante pour cent, à rapporter en Es» pagne des lingots d'or raffiné de la Chine. Ces lingots sont de differens » prix, depuis trois cens écus jusqu'à mille. Il ne faut pas négliger non » plus le commerce des autres métaux, c'est-à-dire, du Cuivre, du Tut» tanague & du Calin, qui a la pureté de l'argent & la blancheur de l'é» tain fin. On l'a pris quelquefois, en Europe, pour de l'argent; & les Por» tugais des Indes en font de la Monnoye, de la Batterie de cuisine, des » Bracelets, des Bagues & d'autres bijoux. Ceux qui portent du Vif-argent » de la Chine à la Nouvelle Espagne, y trouvent trois pour un de profit, » parce qu'il est absolument nécessaire pour raffiner l'or & l'argent. Il y a » beaucoup à gagner aussi sur le musc, sur la civette & sur le sucre fin. La » porcelaine de toutes les especes, les éventails, les boëtes, les cabinets, & » tous les meubles vernis, rapportent un profit certain dans toutes les par» ties de l'Europe. Quelques-uns sont ornés d'ivoire & de pierres précieu» ces, & quelquefois même de cloux d'or. Mais ces ouvrages se font en» core plus plus parfaitement au Japon (55).

(55) Careri, Tome IV. page 51.

GEMELLI CARERI. 1695.

Remarques sur le caractere de Careri.

On ne pense point à rentrer ici dans une matiere épuisée, ni même à donner le jugement de Careri (*) sur l'Empire de la Chine, & sur les observations qui lui sont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais, comme on ne peut refuser des éloges à sa fidélité, dans les occasions où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ses récits avec quantité de graves témoignages qu'on s'est déja fait honneur d'employer, il paroît mériter un peu de confiance sur d'autres points qu'il a traités seul, & pour lesquels on n'a que sa bonne foi pour garant. Tels sont ses Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankiansu; Relations d'autant plus intéressantes, que les autres Voyageurs ayant fait ces deux routes par eau, elles présentent de nouveaux objets, qui distinguent beaucoup la sienne. Ainsi, passant sur son arrivée à Canton, où l'on se contente d'observer que les Missionnaires, alors divisés par les fameux differends dont on a donné l'histoire (56), le prirent d'abord pour un Espion de Rome, il suffit d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches que le Viceroi de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui se passe dans la Province,

Il est soupçonné d'être un Espion du Pape.

» Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire à la Cour, augmenta beaucoup les » soupçons des Missionnaires. Il acheva de leur persuader que j'étois un » Emissaire du Pape, envoyé à la Chine pour m'informer de leurs démêlés. Je crois que ces idées aiderent à lever les obstacles, qu'ils auroient » pû faire naître à mon Voyage; car les Religieux Portugais ne vouloient pas souffrir qu'aucun Européen se rendît à la Cour, sans leur consentement. Ils me donnerent, pour Guide, un Chrétien Chinois, » homme d'âge mur, qui me loua ses services pour un Tael par mois (57).

Voyage qu'il fait par terre de Nankin à Pekin.

C'est donc à Nankin qu'il faut se transporter avec Careri, pour lui voir prendre la résolution de se rendre, par Terre, jusqu'à une demie journée de Pekin: mais le détour est si grand par eau, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aima mieux risquer la fatigue du chemin de Terre. Il n'eut à passer que le Fleuve de Kian, auquel il donne deux milles de largeur, pour se rendre à Pukeou, Ville située sur la gauche du Fleuve, où il avoit fait louer, à juste prix, des Chevaux pour sa route. Cette Ville est ceinte d'un mur de dix milles de circuit, qui renferme des Collines, des Montagnes & des Plaines inhabitées. Elle a peu de maisons, parce que ses Habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs. Aussi sont-ils fort peuplés & d'une longueur extraordinaire.

(*) Il a été cité plus d'une fois, dans la description de cet Empire.

(56) *Voyez* la Relation de Mezza-Barba, au Tome VII. de ce Recueil.

(57) Careri, Tome IV. page 43. Il se fit vêtir à la Chinoise: mais, pour entrer dans ses vûes, nommons quelques Missionnaires, auxquels il crut devoir de la reconnoissance. Le Pere Turcotti, Supérieur des Jésuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit-il, qui étoit Milanois, passa, aux dépens de la Cour d'Espagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Mission, à Ternate, & fait prisonnier par les Hollandois, qui le conduisirent à Batavia, d'où il obtint la liberté de passer à Macao, sons la protection de la Couronne de Portugal. Ensuite il fut employé à la Mission de Canton: mais l'Eglise & la Maison des Jésuites y étoient pauvres. Careri ne fut pas moins bien reçu de M. Sosse, Missionnaire François, & des Religieux Espagnols de l'Observance, qui faisoient aussi leur Mission dans Canton, & son Fauxbourg. Ils y avoient deux Eglises, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Espagne.

Gemelli Careri. 1695.

Careri se mit en chemin, le Dimanche quinze d'Octobre, accompagné d'un Chinois Chrétien, qui avoit pris ses grades, dans l'espérance de s'élever à la dignité de Mandarin, mais qui manquoit d'argent, sans lequel on n'accorde point d'Emplois à la Chine. Ils marcherent tout le jour dans un Pays fort habité, dont toutes les Habitations sont néanmoins assez petites jusqu'au Village de Tansikan, où ils arriverent le soir. Pendant toute cette marche ils avoient rencontré une foule de Passans, montés sur des Mules & des Asnes, & quantité de petites Charettes avec une seule roue, tirées par deux hommes, & chargées de trois ou quatre ballots, que deux Mules ne porteroient pas dans un long Voyage. S'étant remis en chemin le jour suivant, ils rencontrerent deux Soldats Tartares, ausquels ils ne firent pas difficulté de se joindre. Suykeou, premier Village qu'ils rencontrerent, est environné d'un mur, qui a plusieurs milles de circuit. Ensuite ils traverserent une Montagne, au sommet de laquelle on trouve un Monastere de Bonzes. Après avoir fait quinze milles, ils s'arrêterent, pour dîner, au Village de Takiauren, d'où quinze autres milles les firent arriver à celui de Tachiampou.

Lieux & circonstances de sa route.

Tansikan.

Tachiampou.

Le 17, ils dînerent à Kalempou, d'où ils allerent passer la nuit à Xuanipou. Cette journée fut encore de trente milles. La dépense des Auberges est fort modique : mais ceux qui veulent des liqueurs fortes, sont obligés de les payer à part. Careri, ne s'accommodant point des mets Chinois, qui consistent dans des herbes à demi cuites, étoit ravi de pouvoir trouver du moins une bonne Poule pour deux sols ; & payant ses Hôtes, comme s'il eût mangé des herbes, il se faisoit préparer des alimens plus solides, par deux Valets qu'il avoit à sa suite. Le 18, on le fit dîner à Linxouayxien, grande Ville, environnée de murailles, & baignée d'une Riviere navigable, qui forme plusieurs Lacs aux environs. On la passe sur un Pont de Bateaux, & sur l'autre Rive on trouve un grand Bourg. La journée fut de trente-deux milles, jusqu'au petit Village d'Ynangian. Le lendemain, après avoir fait quelques milles dans une belle Plaine, on s'arrêta vers midi à Couchen, Ville riche & bien peuplée, qui doit ces deux avantages au Commerce de la Riviere. On y trouve particuliérement un grand nombre de Faucons, dressés pour la chasse, qui se transportent dans toutes les parties de l'Empire. Le soir, on entra dans Xuaneian, après une journée de trente-cinq milles.

Xuanipou.

Linxouayxien.

Le 20, on fit environ vingt milles, dans des Plaines soigneusement cultivées, pour aller dîner à Nansoucheu, Ville déserte, quoiqu'elle ait trois milles de circuit, & qu'elle soit sur la même Riviere, mais accompagnée d'un Fauxbourg très peuplé. La brutalité d'un des Soldats Tartares, qui frappoit cruellement les Muletiers, obligea Careri & le Docteur Chinois de passer la nuit dans ce lieu. Le 21, d'autres effets de la même cause les ayant fait partir fort tard, ils ne purent faire que vingt-cinq-milles, jusqu'au petit Village de Senfoun. Le 22, après avoir fait quinze milles avant le jour, on s'arrêta pour dîner à Taouchiany, & l'on en fit quinze autres, pour arriver à Souchen, derniere Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. Elle est grande, & bordée par un Fleuve rapide, que Careri nomme Xouanxo, ou le Fleuve jaune, parce que ses eaux sont toujours troubles & pleines

Nansoucheu.

Taouchiany.

GEMELLI CARERI. 1695.

de boue. Les Fauxbourgs sont beaucoup plus grands que la Ville & mieux peuplés. On y passe le Fleuve. En descendant du Bateau, Careri fut agréablement surpris de rencontrer le Pere Sisaro, Milanois, nommé à l'Evêché de Nankin, qui alloit se faire sacrer à Macao. Le 23, il partit quatre heures avant le jour; & passant bientôt une grande Riviere, sur un Pont de pierre, il fit vingt milles jusqu'à Nouzan. L'après-midi, il passa la Riviere à Ukiankyai. Les Habitans de cette partie de l'Empire sont merveilleusement endurcis au froid. Careri, qui le supportoit moins patiemment, ne partoit pas volontiers si matin. On fit, ce jour-là, trente-cinq milles jusqu'à Chiachotien, où l'usage des Hôtelleries est de tenir toujours prêt un vase plein d'eau chaude, pour y faire cuire des fêves & d'autres légumes à l'arrivée des Voyageurs. Il ne croît point de riz dans cette Province. Careri sentoit la rigueur du froid, malgré sa robbe & ses bas fourrés; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre cause de cette stérilité, que le climat. Les Habitans y suppléent avec diverses especes de grains, dont ils font une sorte de pain, mêlé de beaucoup d'oignon. Ils le font cuire à la fumée, sur des bâtons, qu'ils étendent sur une chaudiere bouillante. Mais ce n'est qu'une pâte, qui a la pésanteur d'une pierre sur l'estomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, des morceaux de pâte bouillie, coupés fort délicatement. La soupe au fêves, qu'ils appellent Tanfou, est un de leurs mets les plus délicats, parce qu'ils trempent leurs viandes dans cette misérable sauce. Elle est composée de petites fêves blanches, pilées & réduites en pâte.

Nouzan.

Chiachotien.

Nourriture des Habitans.

Le 24, Careri & le Docteur Chinois arriverent de fort bonne heure à Kiayxoy, pour aller dîner à Zouxien, petite Ville entourée de murailles, dont le Fauxbourg offre un grand Bâtiment quarré, rempli de Pagodes & de Bonzes. Les Idoles y sont monstrueuses. On a la liberé de s'y promener, dans un beau Jardin, planté de grands arbres. Le soir, après avoir fait trente milles, on passa la nuit à Tutansien. Le jour suivant, on traversa de bonne heure la Ville de Jenkiefu, qui appartient à la Province de Xanton. Elle est située dans une Plaine, & ses murailles forment un quarré de quatre milles. On dîna dans le Village de Cauxio, pour aller passer la nuit, après une marche de trente milles, dans le Fauxbourg de Wenkiankien. Cette Ville est mal peuplée pour son étendue, qui renferme trois milles en quarré; mais on voit, dans cet espace, quantité de Jardins & de Champs.

Zouxien.

Tutansien.

Wenkiankien.

Le lendemain, après avoir fait quelques milles, on se reposa dans le Faubourg de Tun-pin-kien, d'où l'on traversa cette Ville, qui est longue d'un mille & demi, sur un mille de large. La journée fut de trente, jusqu'au petit Village de Kieu-xien. Le 27, à la pointe du jour, on passa par Tungo-kia, Ville assez déserte, où l'on fut obligé de traverser la riviere de Tungo, sur un mauvais Bateau, parce que le Pont tomboit en ruines; & le dîner se fit à Tuncheny, d'où l'on se rendit le soir à Chipinkien, après avoir fait trente-quatre milles. Comme ce Pays n'a point de Montagnes, où les Chinois puissent enterrer leurs Morts, ils plantent, dans la Plaine, des quarrés de Cyprès ou d'autres arbres, au milieu desquels ils placent les Tombeaux. Chaque Hôtellerie entretient une Sentinelle, qui par le bruit qu'elle fait continuellement, avec deux bâtons qu'elle frappe l'un contre l'autre, interrompt le sommeil des Voyageurs.

Tun-pin-kien.

Chipinkien.

On dîna, le 28, à Sintien; d'où passant par Kautancheu, Ville peu habitée, on arriva le soir à Jau-chiaen, après une marche de trente milles. Le lendemain, on passa de bonne heure à Ghinxiana, & vers midi à Kouchipo. Ensuite, passant par Takto, Ville fort peuplée dans une enceinte de trois milles, & plus encore dans ses Fauxbourgs, on y traversa une Riviere, pour entrer dans la Province de Pekin, où l'on passa la nuit à Liou-Chimiaou. Cette journée fut de trente-quatre milles. Le Mardi, premier jour de Novembre, on arriva de bonne heure à Kincheu, d'où l'on alla dîner à Liou-Chimiaou; & de-là, passant Fuchenkié, dont les murailles & les maisons sont de terre, on acheva une journée de trente-trois milles à Fukiang. Le 2, on passa, de grand matin, la Riviere qui baigne les murs de Chienchiena; & traversant cette Ville, qui a peu d'Habitans, on rencontra bientôt une autre Riviere, qui sert de fossé à la Ville de Tangaxia. Il fallut traverser aussi cette Ville, pour aller dîner à Chiankelin, d'où l'on alla passer la nuit à Xokienfu. Dans une enceinte de quatre milles, cette Ville n'a que deux rues, dont les maisons soient entiéres. Tout le reste n'offre que des Champs, & des ruines d'anciens Edifices. En sortant des murs, Careri prit plaisir à voir passer une Procession d'Idolâtres. Quantité d'hommes & de femmes portoient des banderolles peintes, dont les Figures représentoient des Serpens, des Pantheres & d'autres Monstres. Deux jeunes garçons battoient d'un tambour de cuivre, & deux autres sonnoient d'une sorte de trompettes, dont ils tiroient des sons fort lugubres. Quelques-uns portoient une Figure monstrueuse, assise dans un fauteuil. Ensuite on voyoit paroître un grand cercueil, soutenu par plusieurs hommes, & couvert de petites Idoles de terre, les unes assises & d'autres debout, toutes affreuses par leur forme, surtout les deux principales, qui étoient assises au milieu. Un Maître de Musique marchoit à la tête, avec un papier à la main, dont il battoit la mesure, pour régler le chant du Convoi. Tous les Paysans, que le hasard ou la curiosité amenoit au passage, se mettoient à genoux, avec d'autres marques de respect : mais les personnes, un peu distinguées, par le rang ou la naissance, rioient de ces misérables superstitions, & sembloient plaindre l'aveuglement du Peuple. Careri & le Compagnon de son Voyage arriverent le soir à Rechilipou, après avoir fait trente milles.

Kautancheu. Chimiaou. Tangaxia. Xokienfu. Procession Chinoise. Rechilipou.

Le 3 de Novembre, ils dînerent à Jinkieouxien. Ensuite, traversant Maouchio, Ville médiocre, qui est environnée de Lacs & de Marais, ils firent huit milles dans cet humide Canton, pour arriver au Fauxbourg de Xiounxien. La Ville n'a que deux milles de tour & n'est pas fort habitée. Careri s'apperçut ici, pour la premiere fois, que les femmes n'y étoient pas coëffées comme dans les autres Provinces. Elles tressent leurs cheveux; & les assemblant derriere leur tête, elles les couvrent d'un petit bonnet de soie noire, qui est arrêté par un poinçon. Les plus riches les ont noués au sommet de la tête, & couverts d'un bonnet de soie & or, avec un ruban d'or, large de trois doigts, qui leur ceint la tête. C'est ici qu'on commence à voir aussi des Païsans Chinois le long des grands chemins, avec une perche sur l'épaule & un panier à chaque bout, pour ramasser la fiente des Animaux, dont ils engraissent leurs Terres. D'autres, armés de ra-

Xiounxien. Parure des femmes du Pays.

Gemelli Careri. 1695.

Sankinxien.

teaux, s'empressent de ramasser les feuilles des arbres & les moindres pailles, pour s'en chauffer, dans un Pays où le bois est fort cher. Cette journée fut de trente-deux milles. Le 4, les deux Voyageurs suivirent la Riviere de Xiounxien; jusqu'à Pecouxo; & de-là ils arriverent, le soir, au Fauxbourg de Sankixien, après avoir fait trente milles. Ils passerent, le 5, par Chiocheu, Ville fort peuplée, dans une assez grande enceinte, & dans ses Fauxbourgs. Ils dînerent à Liolixoa, d'où s'étant rendus à Lean-xien-cié, ils allerent passer la nuit à Chian-Singhien, après une journée de trente-deux milles. Elle fut extrêmement fatiguante, par la difficulté de passer continuellement entre un grand nombre de Chameaux, de Chariots & d'autres Voitures, qui vont à Pekin ou qui en reviennent. On trouve, de mille en mille, sur cette route, un Corps-de-Garde, qui n'est qu'une Loge de terre, où plusieurs Soldats veillent, chaque nuit, à la sûreté des Voyageurs. Le Dimanche, 6 de Novembre, après avoir côtoyé des Montagnes escarpées, pendant l'espace de vingt milles, Careri entra heureusement dans Pekin. Il avoit employé, depuis Canton, deux mois & onze jours à ce Voyage. Les Chinois, dit-il, comptent, de Canton à Pekin, cinq mille quatre cens lys, de ceux dont chacun fait deux cens soixante pas. Il en avoit fait trois mille deux cens cinquante par eau jusqu'à Nankin, & deux milles cent cinquante par terre (58).

Chian-Singhien.

Arrivée de Careri à Pekin, & longueur de son Voyage.

Comment il est reçu des Jésuites.

Il alla descendre chez les Jésuites Portugais, qui avoient alors leur Maison dans la Ville des Tartares. Le Pere Philippe Grimaldi, Vice-Provincial, & Président des Mathématiques, le reçut avec beaucoup de civilité : mais il lui déclara que sans la participation de l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accorder un logement; & que les Jésuites craignoient d'autant plus de violer les ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de ses Pages, ausquels le Pere Pereira enseignoit la Musique de l'Europe, ils les regardoient comme deux Espions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce qui se passoit dans leur Maison. Ce Missionnaire, & tous les autres, parurent fort étonnés qu'on eût conseillé à Careri de se rendre à Pekin, sans y être appellé par l'Empereur. Il leur répondit qu'il avoit visité, avec la même hardiesse, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perse & du Grand-Mogol, qui n'étoient pas moins puissans, ni moins jaloux que l'Empereur de la Chine. Cet Empire, lui dit le Pere Grimaldi, se gouverne par une politique fort differente. La dispute fut longue avec tous les Missionnaires; & Careri prit congé d'eux, en les assurant qu'il ne cherchoit point à voir des Forteresses, ni rien qui pût causer de la défiance aux Chinois.

Le Pere Grimaldi le mene à la Cour.

Ce premier refus des Jésuites sembloit lui annoncer qu'il avoit peu de faveur à se promettre de leur amitié. Son Interprête lui fit trouver un logement dans la Ville Chinoise, où, pendant quelques jours, il ne s'attacha qu'à prendre une idée générale de la situation, de la forme & de la grandeur de Pekin. Mais il fut agréablement surpris de voir arriver un de ces Domestiques, que les Chinois nomment *Millavige*, qui venoit l'avertir, de la part du Pere Grimaldi, que ce Missionnaire desiroit de le voir. Il se hâta d'aller au College Portugais.

(58) *Ibid.* page 120 & précédentes.

Gemelli Careri. 1695.

Careri accusé d'imposture.

Après les descriptions qu'on a données du Palais impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à représenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le soupçonne de s'être attribué faussement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (59), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, passe ici pour un détail inutile.

Récit qui paroît le justifier.

Je trouvai, dit-il, le Pere Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de Martes Zibellines, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Il me dit qu'il y avoit une occasion, favorable pour moi, d'entrer avec lui dans le Palais; parce qu'il devoit présenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'année *1696*, qu'il avoit composé lui-même en Chinois, & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être souvenu de moi, & du présent qu'il me fit d'un de ces Calendriers. Je montai aussi-tôt à Cheval, pour le suivre. Après avoir passé la premiere enceinte, où les Jésuites François avoient leur Maison, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous laisserent passer librement; & traversant une vaste Cour, entre plusieurs hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la premiere Salle d'un des côtés, par un escalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous descendîmes ensuite par une porte du même côté; car la porte & l'escalier du milieu, qui sont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, ne sont que pour la personne de l'Empereur. Au reste, cette Salle étoit si grande, qu'outre l'appui de ses murs, elle étoit soutenue par des colomnes de bois, peintes & dorées comme le platfond. La Cour, où nous descendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux sur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes ensuite dans une autre Salle, assez semblable à la premiere; & nous passâmes successivement, par d'autres Cours, à la troisiéme & à la quatriéme, qui surpassoit toutes les autres par la magnificence de son architecture & de ses ornemens.

Lieux par lesquels il passe.

Faveur qu'il reçoit du Pere Grimaldi.

Comme le Pere Grimaldi portoit le Calendrier dans une boëte couverte de soie, accompagné de plusieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé dans la troisiéme Cour, au-devant du Missionnaire, un Officier qui reçut de lui ce présent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres suites. Mais le Pere Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui lui avoient servi de cortége, me dit qu'il jugeoit à propos de me présenter à l'Empereur, & que si je voulois attendre dans le lieu où nous étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enseigna, dans l'intervalle, les formalités que je devois observer. En effet, une heure après, nous fûmes avertis par un Officier, qu'il étoit temps d'avancer. Nous traversâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de différentes structures, qui surpassoient en magnificence la derniere Salle, bâtie sur les portes de communication. Les nouvelles portes, par lesquelles nous passions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes, bien pro-

(59) *Voyez* la Description de la Chine, au Tome VI de ce Recueil. Malgré les objections, il n'est pas vraisemblable qu'il eût osé publier son récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

GEMELLI CARERI. 1695.

portionnées, & bâties de marbre blanc. Une des Cours étoit traversée par un ruisseau, sur lequel on passoit par plusieurs petits ponts de marbre blanc. En général, la beauté de ce Palais consiste dans la multitude de ses Edifices, de ses Cours & de ses Jardins, dont l'ordre & la structure méritent une véritable admiration.

Il est admis à l'Audience de l'Empereur.

Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme quarrée, avec cinq bases l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une balustrade de très beau marbre blanc. On voyoit, sur la cinquiéme, un magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & soutenu par de grosses colomnes : c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit assis à la Tartare, sur un Sopha élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'étendoit sur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des Livres, de l'encre, & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de soie, couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & surtout deux fort grands sur l'estomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eunuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais sans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans.

Circonstances de cet événement.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous courûmes, avec assez de vîtesse, jusqu'au fond de la Salle, qui étoit vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras pendans. Ensuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains sur la tête, que nous baissâmes trois fois jusqu'à Terre. Nous nous relevâmes, pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fûmes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adressa au Pere Grimaldi, pour me demander, par sa bouche, des nouvelles de l'Europe. Je répondis, suivant mes lumieres. Il me demanda si j'étois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces deux Professions n'avoit fait mon étude. Il voulut sçavoir si j'entendois les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoissance, quoique j'en eusse appris quelque chose dans ma jeunesse. Le Pere Grimaldi ne m'avoit pas dissimulé que si je me reconnoissois un peu de capacité, dans quelqu'une de ces Sciences, je serois infailliblement retenu au service de la Cour. Enfin, nous fûmes congédiés, & nous nous retirâmes sans cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Camhi*, qui signifie le Pacifique, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trente-cinquiéme année de son regne. Je lui trouvai la taille bien proportionnée, le visage gracieux, les yeux vifs, & plus grands qu'on ne les a communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point la beauté naturelle de son visage (60).

Depuis les temoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Pere Grimaldi, son estime & son respect étoient devenus si sinceres pour les Jésuites, qu'il ne perd pas une occasion de faire éclater ces deux sentimens. Ce qu'il ra-

(60) *Ibidem*, pages 140 & précédentes. On laisse au Lecteur la comparaison de ce récit, avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

conte de leurs Etablissemens & de leur zèle ne se trouve dans aucun autre Voyageur.

Gemelli Careri. 1695.

Etat des Jésuites de la Chine.

Ils avoient, dit-il, trois Eglises dans Pekin; l'une dans la premiere enceinte du Palais, pour les Peres de France, dont le Pere de Fontenay étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. Gerbillon, Bouvet & Visdelou, avec un Pere Allemand, nommé Kilian Stumps, tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis environ neuf ans, malgré les oppositions que les Peres Portugais du même Ordre avoient apportées à leur établissement. Ils s'étoient acquis l'estime & l'affection de l'Empereur, jusqu'à se voir logés dans son Palais, où ce Prince leur faisoit bâtir alors des Appartemens commodes. La seconde Eglise étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui se nomme *Toutang*, où le Pere Sisaro, créé depuis peu Evêque de Nankin, avoit sous lui deux autres Jésuites, le Pere Thomas de Namur, & le Pere Soarez. Dans la troisiéme, qui étoit la plus ancienne & la plus belle, le Pere Grimaldi, Supérieur & Vice-Provincial, faisoit sa résidence, accompagné des PP. Pereira, Rodriguez, & Ossorio. Elle étoit située dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le nom de Sitang. L'Empereur donnoit, pour l'entretien de cette Maison, une certaine quantité de riz, d'huile, de sucre, d'épices, de sels, de pois, & d'autes alimens, qui montoient, pour chaque Missionnaire, à la valeur de cent vingt-cinq piastres, & qui, joint au revenu de quelques Boutiques, les mettoient en état de mener une vie commode, sans aucun secours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort pauvrement, malgré les pensions qu'ils recevoient de France; parce qu'à la Cour de Pekin tout est d'une extrême cherté. L'Empereur leur demandoit souvent, s'ils avoient quelque besoin. Ils répondoient modestement qu'ils n'avoient besoin de rien. Careri observe que lorsque ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maisons, ils étoient obligés d'en faire sortir tous leurs Domestiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de suspect.

Leur revenu.

Précautions de l'Empereur lorsqu'il visitoit leurs Maisons.

Ces Peres me dirent, ajoûte Careri, que leur vie étoit rude & fatiguangante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés de se rendre, chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Empereur, pour instruire ce Monarque, ou pour y recevoir ses ordres. Ils y étoient retenus jusqu'à midi. Les autres étoient employés à faire des instrumens de Mathématiques, à racommoder des Horloges, & souvent à faire des courses pénibles. Le Pere Grimaldi portoit envie à la condition des Galériens, parce qu'ils ont du moins quelques heures de repos. Un exemple fera juger de la justice de ses plaintes. Il étoit tombé de sa Mule, en revenant du Palais; & n'ayant pû se dégager d'un étrier, il avoit été traîné l'espace de deux cens pas, avec tant de danger pour sa vie, qu'un œil lui étoit presque sorti de la tête. Mais il avoit été parfaitement guéri, par les soins d'un Chirurgien que l'Empereur avoit eu l'attention de lui envoyer (61)

Leurs fatigues.

Ces ardens Missionnaires servoient leur Protecteur avec une assiduité si constante, qu'en Hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédomma-

Leur zèle.

(61) *Ibidem*, pages 199 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

gement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au salut desquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin, des Exorcistes, qu'ils payoient pour baptiser les enfans exposés, qu'on jettoit devant les portes de la Ville, & dont la plûpart y périssoient misérablement. On en avoit baptisé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui se trouvoient exposés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magistrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

Jugement de Careri sur les Missions de la Chine.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens, dont les Missionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque assistance. Careri paroît persuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation aux Jésuites de Pekin, qui s'opposoient continuellement aux complots des Ennemis du Christianisme. » Il n'y a, dit-il, que cet Ordre, qui soit capable d'y maintenir les autres, parce que, les Chinois n'aimant les Européens que par intérêt, il faut, pour leur plaire, sçavoir de tout, comme les Jésuites, composer leur Calendrier en trois langues, avec le mouvement des Planettes & des principales Etoiles; observer les Eclipses, raccommoder des Horloges, faire des Instrumens de Mathématiques, travailler à la distillation; en un mot, n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. C'étoit à l'aide des Arts & des Sciences, que la Mission se soutenoit. Elle étoit exercée, non-seulement par les Jésuites, mais par des Prêtres ou des Clercs François, par seize Cordeliers, dix Dominiquains & cinq Augustins, tous Espagnols, entretenus par les libéralités du Roi d'Espagne. Les Clercs François vivoient, en communauté, des fonds qu'ils ont en France, & dont le revenu étoit partagé entre les Missions de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tonquin. Les plus mal pourvûs étoient les Clercs Portugais, dispersés dans l'Empire, au nombre de quarante. Ils n'avoient pas d'autre fond qu'un leg de l'Evêque de Munster, & quelques petites contributions qui leur venoient du Portugal. Ce double secours ne suffisoit pas pour leur entretien; & celui qu'ils tiroient des Chrétiens Chinois étoit un foible supplément, parce que ce n'étoient pas les Mandarins & les personnes riches, qui embrassoient la doctrine austere de l'Evangile. Ils ne laissoient pas de soutenir leur Droit de Patronage sur la Chine; car les Portugais ne permettoient pas que les Missionnaires des autres Nations passassent dans cet Empire, par un autre chemin que celui de Lisbonne; & cet entêtement alloit jusqu'à leur faire prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, qui ne pouvoit y envoyer, de ses Etats, un assez grand nombre d'Ouvriers évangeliques, ni même y fournir à leur entretien. Si le Roi d'Espagne n'étoit pas entré dans les frais de cette Mission, les Portugais y auroient fait peu de progrès, & ne s'y seroient pas long-temps soutenus.

Ouvrages composés en Chinois par les Missionnaires.

Careri apprit, avec admiration, que les Missionnaires de la Chine avoient imprimé, en langue du Pays, plus de cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Œuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient, dans Pekin, une nombreuse Bibliotheque de Livres Européens & Chinois. Il vit, entre leurs mains, une Mappemonde, en caracteres Chinois, dont la singularité le surprit. Elle étoit de forme quarrée,

rée, parce que les Chinois s'imaginent que le Monde a cette forme (62). Mais il ne nous apprend pas si c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Missionnaires, qui pouvoient avoir flatté, par complaisance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens.

Gemelli Careri. 1695.

Réflexion sur l'ouvrage de Careri.

Outre la loi, qu'on s'est imposée, de ne pas revenir à des sujets qu'on a déja traités avec une juste étendue, personne ne peut supposer que pendant quelques semaines de séjour à Pekin, Careri ait trouvé le temps & l'occasion d'y faire toutes les remarques dont son Ouvrage est rempli. Il les doit sans doute aux anciens Voyageurs. Ce fut la violence du froid, qui le détermina tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raison, qui lui avoit fait prendre les Voitures de Terre, pour venir de Nankin, lui fit apprendre, avec joie, qu'il y avoit une route encore plus courte pour retourner à Canton, en se rendant, par Terre, à Nankiansu, d'où il ne lui resteroit, par eau, qu'environ le tiers du chemin. Ce changement flattoit aussi sa curiosité, & lui donnoit l'espérance de grossir son Journal par de nouvelles observations. En effet, le Pays, qu'il avoit à traverser, ayant été peu connu des autres Voyageurs, ausquels on a presque toujours vu suivre la route ordinaire des Canaux, son Voyage jusqu'à Nankiansu devient un article intéressant, pour la connoissance de cette partie de la Chine. Il pria le Pere Grimaldi de lui faire trouver trois Mules, qu'on lui avoit conseillé de préférer à toute autre Voiture. Le prix du marché ne fut que d'environ sept piastres & demi : ce qui lui parut fort modique, pour un Voyage, qui devoit être de trente-quatre jours.

Plan de son retour à Canton.

Eloge du Pere Grimaldi.

Les civilités, qu'il reçut du Pere Grimaldi, l'obligent, dit-il, de s'en acquitter par un juste éloge. Il y avoit trente ans que ce Missionnaire demeuroit à la Chine. Comme il étoit fort aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit visité plusieurs autres parties du Monde; & dans ces courses il avoit toujours essuyé quelques disgraces. Il s'étoit vû réduit à l'esclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, assiégée par Sevagi, & par conséquent exposé à perdre la vie ou la liberté. Aussi personne n'étoit-il plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Asie, sur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoise; d'autant plus qu'il en sçavoit parfaitement les langues. Careri le pressa de rendre ce service au Public. » Il répondit qu'ayant lû, dans son dernier Voyage en » Europe, tant de faussetés, qu'on avoit publiées de la Chine, il n'avoit » voulu rien faire imprimer, pour ne pas donner le démenti à tant d'Au- » teurs, particuliérement aux Hollandois, qui avoient mis sous presse leur » fameuse Ambassade, dont lui-même étoit l'Interprête auprès de l'Empe- » reur, à Pekin, & dans laquelle, si l'on excepte la description des Villes, » on trouve plus de mensonges que de lignes. Il donnoit, pour raison de » cette infidélité, qu'ayant amené avec eux, des Provinces Méridionales, » quelques Interprêtes Chinois, qui n'avoient jamais vû la Cour, & qui » ne sçavoient pas la langue Portugaise, tout ce qu'ils avoient recueilli par » une si mauvaise voye étoit ou faux ou mal expliqué, & que par consé- » quent ils n'avoient écrit qu'au hasard (63).

Son jugement sur l'Ambassade des Hollandois.

(62) *Ibid.* pp. 202 & précéd. (63) *Ibidem*, p. 461. *V.* la Préface du Tome X. de ce Recueil.

GEMELLI CARERI. 1695.

Ceinture impériale du Pere Grimaldi.

Entre plusieurs autres faveurs, dont Careri fut comblé par ce grand Missionnaire, il compte celle d'avoir vû, dans sa Chambre, une ceinture dont l'Empereur lui avoit fait présent. Elle étoit jaune, & garnie d'une très belle guaine de peau de poisson. On doit se rappeller que ce présent du Monarque de la Chine est si respecté des Grands & du Peuple, que sans distinction de rang ou de qualité, chacun est obligé, à sa vûe, de se mettre à genoux & de toucher la terre du front, jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui le porte, de le couvrir ou de se retirer. Le Pere Grimaldi apprit lui-même, à Careri, l'usage qu'il en avoit fait un jour, pour l'honneur & l'intérêt de la Religion.

Usage qu'il en fait.

Un Mandarin, ayant demandé au Pere Jacque Torin de Valence, Missionnaire de l'Ordre de Saint François, une Montre qu'il n'avoit point obtenue, porta si loin son ressentiment, qu'il eut la hardiesse de faire afficher, dans la Ville où ce Religieux avoit son Eglise, une déclaration, par laquelle il avertissoit le Public, » que la Religion Chrétienne étoit fausse, » & qu'elle enseignoit un mauvais chemin pour le salut éternel. Les Chré- » tiens Chinois en conçurent une vive allarme; & le Missionnaire, avec » l'ardeur d'un Espagnol, déchira publiquement l'affiche. Comme les ordres des Mandarins sont extrêmement respectés à la Chine, cette affaire eut d'autres suites, qui mirent le Pere Torin dans la nécessité de se réfugier à Canton. Le Pere Grimaldi, que le hasard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de respect que tous les Grands sont obligés de rendre aux Favoris de l'Empereur, crut l'occasion favorable pour venger la Religion & ses Ministres. » Lorsque le Mandarin vint lui faire la révé- » rence, il le reçut avec le bout de sa ceinture en main, en lui reprochant » sa violence, le peu de cas qu'il faisoit de ses Freres, & l'audace qu'il avoit » eûe de blâmer la Doctrine de l'Evangile, tandis que l'Empereur honoroit » les Chrétiens jusqu'à leur faire le plus respectable présent de l'Empire. Le » Mandarin, humilié, frappa tant de fois la terre de sa tête, que tous les » Missionnaires témoins de cette scène prierent le Pere Grimaldi de ne pas » pousser le châtiment plus loin. Il dit au Mandarin de se lever, & de trai- » ter mieux ses Freres à l'avenir, s'il ne vouloit pas que la Cour fût in- » formée de son attentat, & que la punition fût proportionnée à l'of- » fense (64).

Passeport qu'il accorde à Careri.

Careri obtint, du Pere Grimaldi, un Passeport, qui ne marquoit pas moins combien l'autorité de ce Missionnaire étoit respectée dans l'Empire. Il portoit que le Seigneur Careri étant chargé de quelques Livres pour le service de l'Empereur, personne n'eût la hardiesse de le chagriner, & qu'au contraire on lui accordât toutes sortes de secours. En effet, le Pere Grimaldi lui donna le Calendrier qu'il avoit déja composé pour l'année suivante, & quelques autres Livres en langue Tartare (65).

(64) *Ibid.* page 464.

(65) Le Pere Offorio lui fit avoir, à juste prix, une quantité considérable de musc. Ce qu'il ajoûte paroît fort singulier : » Celui de » la Chine est, dit-il, le meilleur de tous; » & l'on en peut connoître l'activité en le » tenant un peu de temps sous le nez, puis- » qu'il en fait sortir le sang.... L'Animal » d'où l'on tire *cette sorte de musc*, est de » la grandeur d'un Chat. Après l'avoir tué, » on le pile tout entier dans sa peau, & on » l'y laisse pourrir. On fait ensuite, avec la » même peau, de petites bourses, qu'on » remplit de cette chair broyée. Les Chinois

Gemelli Careri. 1695.

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partit du Pekin. Laissons-lui le récit de sa route & de ses observations. Je passai, dit-il, par le Bourg de Lou-pou-xaou, qui n'a que deux portées de mousquet de longueur & une de largeur; mais ses portes sont ferrées, & ses murs d'une force à toute épreuve. Assez proche, on traverse la Riviere sur un beau Pont de pierre, d'un demi-mille de long, bordé, de deux en deux pas, de petits Lions de pierre. Nous passâmes la nuit à Lean-xien-xié, après avoir fait soixante-dix lys. Je trouvai, dans cette Ville, un Seigneur Tartare, suivi d'un Page & d'un Laquais, & plusieurs autres personnes qui se proposoient de faire la même route. Nous convînmes de la faire en compagnie.

Retour par terre jusqu'à Nankianfu.

Lean xien-xié.

Le 23, à peu de distance d'une Ville nommée Tantien, je vis un beau Couvent de Bonzes, qui porte le nom de Xien-ghen-son, & qui est accompagné de plusieurs Temples, dans une enceinte de hautes murailles. La curiosité m'y ayant conduit, j'observai dans le premier Temple, une grande Idole dorée, à la maniere Orientale avec plusieurs petites, qui occupoient chacune leur niche autour du mur. Dans le second, on voyoit trois Femmes, assises sur un Lion & deux Dragons. Le troisiéme, offroit une Idole monstrueuse, qui joignoit aux pieds & aux mains ordinaires vingt autres mains de chaque côté, deux pieds levés en l'air, & cinquante têtes l'une au-dessus de l'autre. Les cours & les édifices étoient en grand nombre, avec des allées de fort beaux arbres. Nous dînâmes à Lixoa, & nous arrivâmes le soir à San-kon-xien, après cent treize lys de marche.

Tantien.

Temple de Xien-ghen son.

Le 24, pendant une heure de repos, que nous prîmes dans le Bourg de Pekouxiou, je vis passer devant les murs un Convoi de Bonzes, qui marchoient deux à deux, avec des Chapes sur les épaules; les uns sonnant de certains instrumens, qui sont particuliers à leur Secte; les autres portant des Parasols, ornés de longues banderolles de soie. Nous passâmes ensuite par Xiou-xien, Ville déserte, mais dont le Fauxbourg est fort grand & fort peuplé; nous avions fait quatre-vingt lys: les commodités, qu'on trouve dans ce Fauxbourg, nous tenterent d'y passer la nuit. Le lendemain, un excellent Poisson, qu'on pêche dans les lacs voisins, nous fit descendre à Chiopeconou, Bourg peu éloigné de Xiou-xien; & pendant qu'on nous préparoit à déjeûner, j'observai, proche du Pont, une inscription fameuse, qui contient le récit d'un célébre événement. Nous passâmes ensuite par Ginkiem-xien, qui n'est considérable que par un circuit de murs, d'environ deux milles, & par un fossé plein d'eau. Cette journée fut de cent vingt lys, après lesquels nous nous arrêtâmes le soir à Rechilipou. Le 26, nous fîmes encore cent vingt lys, jusqu'à Fukian-y. Notre route n'ayant pas été différente jusqu'ici, de celle que j'avois faite en venant de Nanquin, je n'ai nommé que les lieux où notre Caravanne s'arrêtoit matin & soir, avec la distance des lys (66).

Convoi de Bonzes.

Xiou xien.

Fukian y.

Le 27, nous dînâmes à Manxo; & le soir, après avoir fait cent trente lys, nous passâmes la nuit à Liou-chi-miaou. Le froid étoit extrême; & ne

Manxo.

» en font un grand commerce, mais ils l'alterent souvent. *Page 466.* Careri est le seul Voyageur qui parle de ce musc extraordinaire, & de cette maniere de le composer, qui ne doit pas le paroître moins.

(66) Il paroît même que les différences, qui se trouvent à la suite, ne viennent que de quelques chemins de traverse, qui abrégeoient souvent les journées, car on retrouve plus d'une fois les mêmes noms.

Chipin-xien.

trouvant ni bois, ni charbon, sur cette route, nous n'avions, pour nous chauffer le soir, qu'un feu d'herbes séches & de paille. Le 28, après avoir dîné à Couchipi, nous arrivâmes à Gaou-chien. La journée fut de cent vingt lys; & celle du lendemain de cent dix, jusqu'au Fauxbourg de Chipin-xien. Celle du 30 fut de cent vingt. Nous dînâmes à Touncen-y, & nous passâmes la nuit à Kien-xien.

Chiago cheou.

Le Jeudi, premier jour de Décembre, nous passâmes dans Xangua-biena, & nous arrivâmes le soir à Chiago-cheou, après une marche de cent dix lys. La Plaine, où nous n'avions pas encore cessé de marcher, paroissoit bien cultivée; & j'observai que pour rompre mieux la terre, les Laboureurs joignoient une plaque de fer ronde au soc de la charrue. Le 2, nous nous arrêtâmes dans le Fauxbourg de Votian Chian-xien; & le soir, après avoir fait quatre-vingt-dix lys, nous passâmes la nuit dans Cauxio. Le 3, nous dînâmes à Genki-fu, Ville marchande & bien peuplée, que ses fossés & ses murs rendent capable d'une bonne défense. Le Pays est si rempli de Faisans, que quatre de ces Animaux ne nous revinrent pas à vingt-cinq sous. Cette journée ne fut que de soixante lys, qui nous firent arriver de bonne heure à Tour-tan-tien.

Cauxio.

Temple de Zouxien.

Le 4, en passant par Zouxien & son Fauxbourg, j'eus la curiosité d'y visiter un beau Temple, où l'on entre d'abord par une Place quarrée, ornée de fort hauts cyprès, & longue d'une portée de fusil. De-là on passe dans une cour, peu différente de cette Place, c'est-à-dire, murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle, on découvre trois Portes, qui conduisent dans autant d'autres cours, fermées aussi de murailles. A la Porte du milieu répondent intérieurement trois autres Portes, proche desquelles on voit le tombeau & l'épitaphe d'un Seigneur Chinois, soutenus par un fort grand Crocodile. Les deux autres cours n'ont qu'une seule Porte. Celle du milieu est plantée de cyprès, dont les allées conduisent au Temple. C'est un bel édifice, où l'on voit deux grandes Idoles, l'une dans la Niche principale, & l'autre à côté; toutes deux assises, & contemplant quelque chose de mystérieux qu'elles ont entre les mains. De leur tête pend un Diadême à l'antique, orné de quantité de petites boules de diverses couleurs. Assez proche de ce Temple, on en trouve un autre, de moindre grandeur, dont l'Idole est une Femme assise, qui a, sur la tête, cinq Oiseaux en sculpture, avec de longues queues, & les aîles ouvertes, dans l'action de s'envoler.

La cour, qui est à gauche de celle du milieu, a pour Idole une Statue assise, avec une longue barbe, telle que nos Peintres la donnent à Saturne. Derriere elle, est une Femme, dont la tête soutient trois Oiseaux. Près de la Porte, du côté intérieur, plusieurs autres Statues, difformes & bien armées, semblent veiller pour en défendre l'accès. La cour, qui est à droite, contient deux Temples, & deux galeries couvertes, environnées de cyprès & bordées d'Epitaphes.

Chia-xo-tien.

De Zouxien, nous allâmes dîner à Kiny-xoy-té, après avoir traversé Uya, dont le Fauxbourg nous surprit par sa beauté. Nous finîmes le soir, à Chia-xo-tien, une journée de cent vingt lys.

Le 5, nous dînâmes à Chiakouchiau; & jusqu'à Nivi-y, où nous arrivâmes après avoir fait cent vingt lys, nous vîmes une si grande abondance

de Lievres, qu'ils ne s'y vendent que deux sous. Le 6, notre dîner se fit à Louyala, où l'on passe une Riviere sur un fort beau Pont. Dans l'après midi, nous traversâmes, dans un Bateau, le Fleuve de Soucheou, dangereux par sa rapidité; & le soir, après avoir fait cent dix lys, nous arrivâmes à Sanpou. On ne feroit pas mauvaise chere, sur cette route, si les Voyageurs Chinois étoient disposés à payer quelque chose au-delà du prix reglé. Mais ils ont tant d'aversion pour la dépense, qu'ils se réduisent plus volontiers à leurs herbes, accompagnées d'un peu de mauvais Porc, & de quelques Poules, souvent corrompues. Un Etranger, qui ne veut pas s'assujettir à ce régime, est obligé de faire tuer, devant ses yeux, les Animaux dont il veut manger, & de les payer beaucoup plus cher.

GEMELLI CARERI. 1695.

Sanpou.

Œconomie Chinoise.

Le 7, une pluie, fort abondante, qui obligea la Caravanne de partir fort tard, ne lui permit pas de passer Faucian, & de faire plus de quarante lys. Le jour suivant, elle alla dîner à Couchen, & de-là coucher à Leanchen, par une marche de quatre-vingt lys. Le 8, on laissa la route de Nankin, dans laquelle on étoit retombé; & passant la Riviere de Xouayxo, dans un Bateau, on dîna fort tard à Chian-chin-goy, d'où l'on alla passer la nuit à Funian-fu, après quatre-vingt-dix lys de marche. Cette Ville est sans murailles; mais elle est grande, & distinguée par la beauté de ses Places. Les Tribunaux de Justice y ont aussi beaucoup d'éclat. On voyoit, aux Portes, un grand nombre de Prisonniers, avec une chaîne aux pieds, & une cangue du poids de cent livres autour du cou. La Caravanne prit un jour de repos, le 9, & Careri en profita pour se rendre, en Chaise, à Xouanchen, Ville peu éloignée, dont le côté, qui regarde le Nord, est fermé par la cime des Montagnes voisines. Aussi n'est-elle habitée que de ce côté-là; & le reste, qui est environné d'un beau mur, n'a que des Champs cultivés.

Funian-fu.

Xouanchen.

Le 10, après avoir dîné à Hin-kie-kien, & fait quatre-vingt-dix lys, dans des Montagnes, entre-coupées de Plaines, on s'arrêta le soir à Tingan-xyen. Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit; & dans toute sa longueur, elle n'a qu'une rue qui puisse passer pour bien peuplée. Le 11, on s'arrêta, pour dîner, à Chiau-chiaou-yen, & l'on arriva le soir à Patein. Les Hôtelleries commencent ici à devenir si mauvaises, que Careri fut obligé de coucher dans la même Chambre que l'Officier Tartare: incident qui mériteroit peu d'attention, s'il ne donnoit occasion d'observer que par un usage fort bisarre de sa Nation, » le Tartare, après s'être mis » au lit, se fit battre sur le ventre par son Page, comme sur un Tam- » bour, pour s'endormir plus facilement; & qu'une insomnie, apparem- » ment, l'obligea de recommencer cette musique trois heures avant le » jour (67). La marche avoit été de cent lys.

Tingan xyen.

Usage bisarre des Tartares.

Le 12, on passa par Tianpou, d'où l'on alla dîner à Leauxien. Un Mandarin, qui traversoit cette route, fit admirer à Careri la magnificence de ces grands Seigneurs Chinois, qui lui parut, dit-il, fort supérieure à celle des Vicerois de l'Europe. » Il étoit précédé d'un grand nombre de Cha- » riots, escortés par des Soldats. Quantité d'Officiers suivoient en Chaise. » Les Pages & les principaux Domestiques étoient à Cheval. Ensuite, on

Magnificence des Seigneurs Chinois dans leurs marches.

(67) Page 476.

GEMELLI CARERI. 1695.

» voyoit paroître le Mandarin dans une Chaise portée par huit hommes, » environnée d'une multitude de Gardes, avec plusieurs petits Drapeaux, » entre lesquels on en distinguoit un fort grand. Les Valets & d'autres » Soldats formoient le cortége, au nombre de plus de mille hommes (68) «. On arriva le soir, après une marche de cent lys, dans la Ville de Louchifou, qui n'a pas un tiers de mille de longueur, mais dont les Fauxbourgs sont grands & fort peuplés. Le 13, on traversa des Plaines bien cultivées, pour aller dîner à Paxoy; & le soir, après cent lys, on entra dans Tanchen, grande Ville, & riche par son commerce, quoiqu'ouverte & sans aucune défense. Il fallut traverser une Riviere, qui la divise, pour aller passer la nuit dans le Fauxbourg. Le 14, on arriva de bonne heure à Louchichinxien, Ville qui n'a de considérable que ses murs. On alla dîner à Nanzian, d'où l'on eut à traverser quelques Montagnes pour entrer dans une Plaine bien habitée. On trouve, dans ces Montagnes, une espece de Truffes, que les Chinois nomment Mati; petites, de la figure d'une rave, & du goût de nos Châteignes. Après avoir fait cent lys, on arriva, le soir, à Tacouon.

Tanchen.

Truffes Chinoises.

Le Samedi, 15, on traversa d'autres Montagnes & plusieurs Plaines pour aller dîner à Toun-chin-xien, Ville riche & fort peuplée, que ses Fauxbourgs surpassent encore en étendue. Careri fut frappé de l'industrie des Chinois, qui, pour faire croître certaines Plantes, en Hyver, les insérent dans des navets suspendus par un fil, avec un peu de terre dans le trou, & les y arrosent tous les jours d'eau tiede. Il vit germer fort heureusement les graines. Après avoir fait cent lys, la Caravanne arriva le soir à Taouche-ny.

Industrie des Chinois pour faciliter la végétation en Hyver.

La route du jour suivant se fit dans des Forêts de Cyprès, le long des Montagnes, qu'on avoit sur la droite. On dîna dans Saloucheou. De-là, traversant une Plaine de plusieurs milles, remplie de Maisons de Campagne, de beaux Jardins & de Fermes, on s'arrêta, le soir, à Zenzyanxyen, Ville fermée de murailles fort basses, & ruinée dans plusieurs Quartiers. Cette journée ne fut que de quatre-vingt-dix lys. On alla dîner, le 16, à Scou-chi-y, par une route de la même beauté; & dans le cours de l'après-midi, on traversa Tayn-xou-xyen, Ville longue de deux milles, & d'un riche commerce, qu'elle doit à la commodité d'une petite Riviere. Après avoir fait cent lys, on s'arrêta dans Fuxian-y, derniere Place de la Province de Nankin, où l'on étoit entré depuis Soucheou. Le 17, on traversa un coin de la Province de Houquam, par des Plaines cultivées, & peu éloignées des Montagnes. On dîna dans Tin-san-y; & la journée, qui fut de cent lys, se termina dans un Fauxbourg de Xouan-may-xien, Ville murée, de trois milles de circuit. Le 18, on s'éloigna des Montagnes, pour aller dîner à Kounlounga, Ville sans murailles, mais de grand commerce, & située sur une petite Riviere. Le soir, après avoir fait quatre-vingt-quinze lys, on passa la nuit à Siau-chi-cheou. Cette Ville est sur la Rive du Kian, qui sépare la Province de Houquam de celle de Kiansi. Elle est petite & sans murailles, mais fort peuplée, & riche par son commerce.

Zenzyan-xyen.

Xouan may-xien.

(68) *Ibidem.*

Gemelli Careri. 1695.

Le 19, il fallut embarquer les Mules & l'équipage, pour traverser le Kian, qui n'a pas moins de deux milles de large. On trouve, sur l'autre rive, la grande Ville de Kiou-kia-fou, dont les murs néanmoins renferment plus de champs que de rues, dans un circuit de huit milles. Le Fauxbourg, qui a trois mille de long, est également riche & peuplé. Il est séparé de la Ville par un Lac, d'où sort une petite Riviere. Après avoir fait soixante lys, on s'arrêta, pour dîner, à Toujoueny, Ville située dans les Montagnes. Il est impossible de s'imaginer la quantité d'excellent Poisson, qu'on prend dans les Rivieres & les Lacs de cette Province. Les Voyageurs s'en ressentent, par la bonne chere qu'ils ne cessent pas d'y trouver. L'Esturgeon est un mets des plus communs. La journée du 20 fut moins agréable, au travers des Montagnes, qui ne permirent pas de faire plus de quatre-vingt-dix lys. On dîna dans Ouchienen, on traversa Tengan-xien, petite Ville presque déserte, & le soir on arriva au Fauxbourg d'Ynanpou. Le 21, on ne trouva que des Plaines cultivées & d'agréables Collines, jusqu'à Sinkien-xien, où l'on passa une Riviere, qui en est éloignée d'un mille, pour aller dîner à Saniarou. Il fallut repasser ici la même Riviere en bateau, mais sans rien payer, parce que les lieux voisins entretiennent des Bateliers pour la commodité du Public. La journée fut de cent lys, qui se terminerent le soir à Coxoa.

Kiou kia fou.

Abondance d'excellent poisson.

Coxoa.

Enfin, le 22, après avoir fait trente-deux milles, on arriva dessous les murs de Nankianfou, qui sont environnés d'un grand Fleuve ; & passant d'une rive à l'autre, Careri se fit conduire à la Maison d'un Jésuite, que son zèle attachoit à cette Mission. Mais ayant appris, avec chagrin, qu'il étoit alors à Canton, il ne perdit pas un moment pour louer une Barque, & pour continuer son Voyage. Il compte trois mille deux cens treize lys, de Pekin à Nankianfou (69).

Jésuites de Nankianfou.

Quoique le reste de sa route doive être par eau jusqu'à Canton, il suffit qu'elle soit differente de celle qu'on a vû prendre à la plûpart des autres Voyageurs, pour en faire desirer une description, que sa singularité rend précieuse aux Géographes. Après avoir fait acheter des provisions, il partit le 26 de Décembre ; & sa premiere journée ne fut que de trente lys, jusqu'à Serimi. Le lendemain, il en fit cinquante, jusqu'à Chiangoutou. Le 28, il en avoit fait quatre-vingt, lorsque se trouvant encore éloigné de la Ville où il devoit passer la nuit, il aima mieux s'arrêter sur la rive, que de s'exposer, dans les ténébres, aux dangers de la navigation. Le 29, il fit le même nombre de lys jusqu'à Xopou. Il en fit encore autant, le lendemain, jusqu'à Chiakianxyen, Ville environnée de murs jusqu'au sommet des Montagnes. Le 31, un vent de Nord lui fit faire cent quarante lys, jusqu'à Kinang-fou. Cette Ville avoit un Missionnaire Cordelier, nommé le Pere Ybanes, qui vint passer, avec lui, une partie de la nuit dans sa Barque.

Remarques sur la suite de cette route.

Le Dimanche, premier jour de Janvier *1696*, il fit quatre-vingt-cinq lys, pour arriver le soir à Juyn-fou. Le lendemain, après en avoir fait soixante & dix, il s'arrêta devant les murs de Pekiazoun. Les eaux sont basses dans cette partie de la Riviere de Nangan-fu, quoiqu'elle en reçoive une autre à

1696.

(*69*) *Ibid.* page 484.

Gemelli Careri. 1696.

Cancheou-fou. On s'arrêta, le 3, devant Houenlon, après avoir fait cent vingt lys; & le 4, à Tankian, sans en avoir fait plus de soixante & dix. Le 5, on n'en fit aussi que quatre-vingt-dix, pour arriver de bonne heure à Cancheo-fou. Careri vouloit y voir plusieurs Missionnaires, Directeurs d'une Eglise florissante. Il y trouva, pour Supérieur, le Pere Brillon, Jésuite François; & sous son gouvernement, le Pere Provana, de Turin, le Pere Vanderbuk, Flamand, & le Pere Amiani, Piémontois. Sa joye fut extrême, de se trouver avec des amis d'un mérite si distingué. La Fête de l'Epiphanie, qui tomboit au jour suivant, amena le soir à l'Eglise un grand concours de Chrétiens Chinois, qui firent entendre, pendant toute la nuit, le bruit de leur Musique & de leurs Instrumens. Careri passa la Fête avec les Missionnaires, & rentra, le 7 après midi, dans sa Barque.

Jésuites & Chrétiens de Cancheo-fou.

Les détours de la Riviere ne lui permirent pas de faire plus de vingt lys, jusqu'au soir. Il s'arrêta dans le Fauxbourg de Cancheou-fou, qui s'appelle Namen, & qui est éloigné, de la Ville, d'un mille par Terre. La vûe d'un beau Temple, qu'on découvre dans une vaste campagne, lui fit oublier qu'il avoit besoin de repos. Il s'y fit conduire; & pour premier spectacle, il y vit une grande Idole, armée d'une épée dans chaque main, avec deux autres Statues, qui sembloient prêtes à la servir. On le fit passer dans une grande cour, d'où il entra dans un autre Temple, qui contenoit aussi une grande Idole, mais richement dorée, avec une épée à la main, & deux autres Statues à ses pieds. Aux deux côtés de la porte, diverses Figures de taille gigantesque, armées & difformes, sembloient en défendre l'entrée.

Temple de Namen.

Le 8, il fit quatre-vingt lys, pour arriver à Kiounion, Ville où l'on tient une grosse Garde. Elle est à l'entrée des Montagnes de Nanganfu, où la Riviere, ne faisant que serpenter, rend le chemin plus long du double que par Terre. Le 9, après avoir fait encore quatre-vingt lys, il arriva devant Lanzoun, où l'on tient une autre Garde; & de-là, soixante & dix lys le rendirent, le jour suivant, à Nanganfu. Il y reçut tant de caresses d'un Missionnaire Mexiquain, nommé le Pere de la Piñola, que, sans se faire trop presser, il consentit de passer deux jours avec lui. Les difficultés de la Riviere l'obligeant ici de quitter sa Barque, pour faire une journée de chemin par terre, il loua trois Chaises, & plusieurs Portefaix pour son bagage (70). Le 12, il fut porté, avec beaucoup de peine, sur une Montagne escarpée, au milieu de laquelle on trouve un Temple, qui sépare deux Provinces. C'est dans ce lieu que le Viceroi, le Général de la Milice Tartare, & le Commandant particulier de celle du Pays, prennent possession de leurs Emplois, en y recevant les Sceaux, qui leur sont envoyés par des Députés de Canton. L'Edifice, où l'on voit un grand nombre de Bonzes, est divisé dans sa hauteur en deux parties, qui forment deux Temples l'un au-dessus de l'autre. Le plus bas contient une Idole assise, dorée, de figure gigantesque, & sans barbe. En montant quelques degrés, on se trouve dans le Temple supérieur, qui offre une autre Idole, avec une couronne sur la tête, & un manteau royal sur les épaules. Elle est assise, & deux autres Statues sont

Nanganfu.

Missionnaire Mexiquain.

Montagne & Temple, que Careri visite.

(70) Il lui en coûta cent soixante ziens, pour chaque Chaise, & quatre-vingt ziens pour chaque Portefaix. Il remarque qu'à Nanganfu, une Piastre vaut mille & quelques ziens.

courbées

courbées à ses pieds. Sur la droite, on voit celle de *Chianlaole*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore aujourd'hui, comme le Protecteur des Tribunaux de Justice.

Graine qui donne une excellente Huile.

Cette Montagne, & celle qui est proche de Nanyounsu, produisent de petits arbres, dont le fruit, qui est rond, noir, & de la grosseur d'une noix, se nomme Mouzou. Il porte une graine, dont les Chinois tirent une excellente huile, qu'ils appellent Mouyeou, c'est-à-dire, huile d'arbre, pour la distinguer de quantité d'autres huiles qu'ils tirent des herbes & de diverses semences, mais qu'ils n'employent que pour les lampes.

Honneurs accordés aux femmes des Seigneurs Chinois.

En descendant de la Montagne, Careri rencontra les Equipages de plusieurs personnes de distinction, & dans ce nombre, la femme d'un grand Mandarin, à laquelle il fut surpris de voir rendre les honneurs qu'il croyoit réservés pour les hommes. Elle étoit précédée de quantité de personnes à Cheval, & de divers Officiers de Justice, avec leurs baguettes à la main, qui faisoient arrêter tous les Passans, à Cheval ou en Chaise. Huit hommes la portoient dans un riche Palanquin, & ses Demoiselles la suivoient dans d'autres Voitures. Ce retardement, & celui du dîner, n'empêcherent pas Careri d'arriver à Nanyounsu deux heures avant la nuit. Mais il observe que les Porteurs Chinois ne le cedent point, pour la vîtesse, aux Chevaux Tartares. Ils font, dit-il, cinq milles, au trot, par heure. D'ailleurs, cette journée, qu'on compte pour douze lieues, n'est que de huit; ou de cent quatre lys. C'est ce qui arrive à la Chine, dans tous les chemins royaux, pour l'avantage des Couriers. Les lys sont longs dans un endroit & courts dans un autre (71).

Missionnaire de Nanganfu.

Le Pere de Ribeïra, Missionnaire de Nanganfu, traita Careri avec beaucoup de politesse & d'affection; mais il ne put lui fair trouver, qu'à grand prix, une Barque pour Canton, parce qu'on attendoit plusieurs grands Officiers de l'Empire. Deux femmes, avec leurs enfans sur leurs épaules, furent les seuls Matelots, qui lui offrirent leurs services. Le lendemain, il fut étonné de les voir ramer, dans cet état, avec autant de force que des hommes. Après avoir passé deux Ponts, qui joignent deux petits Fauxbourgs avec la Ville, il fit vingt lys jusqu'à Peyentau, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Le 14, il en fit soixante. La grandeur de sa Barque, qu'il n'avoit pû choisir plus commode, l'obligeoit de s'arrêter dans les endroits qui avoient peu d'eau. La journée du 19 ne fut pas plus longue jusqu'à Sin-chian-chieny, que celle de la veille ne l'avoit été jusqu'à Xouatan; mais le lieu devient plus profond, parce qu'il reçoit à Kiankeou une autre Riviere qui vient des Montagnes. Careri, étant arrivé de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait cent vingt lys, se rendit à la Maison des Jésuites, qui n'étoit occupée que par un seul Missionnaire. Il employa la matinée du jour suivant à visiter la Ville. Le circuit de ses murs est d'environ quatre milles, sans y comprendre les Fauxbourgs. Ses rues sont droites, longues, bien pavées, & remplies de riches Marchands. Elle a, du côté du Midi, une Riviere navigable, qui vient de l'Ouest, & qui s'unit à la grande. Careri rentra dans sa Barque au milieu du jour, &

Ville de Chiacheoufou.

(71) *Ibid.* page 487.

GEMELLI CARERI. 1696.

ne fit pas plus de quarante lys jusqu'au Village de Perou. Le Vendredi, 20, il en fit cent dix, jusqu'à la Garde de Vanfucan; & le lendemain, cent quarante, qui le conduisirent à Xiakeou. Le 22, il passa la seconde Gorge des Montagnes, sur lesquelles il vit un grand Temple, & plusieurs petits, entre les Rochers & l'ombre des arbres. La chaleur étoit fort vive, quoiqu'on fût alors au cœur de l'Hyver : mais il attribue cette diversité aux differens climats de la Chine. Depuis les Montagnes de Pekin jusqu'à Nanganfu, on éprouve un froid perçant; & depuis cette Ville jusqu'aux Côtes Méridionales, on est incommodé de la chaleur. Vers le soir, Careri vit passer avec admiration, trois Barques pompeuses, qui portoient plusieurs grands Mandarins. Il ajoûte que les Missionnaires sont obligés au même faste, pour faire la Mission avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chrétiens Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures (72). Après avoir fait cent quarante lys, il arriva devant Quantikeou.

Temple de la seconde Gorge des Montagnes.

Les Chrétiens Chinois aiment le faste.

Le 23, on sentit une chaleur insupportable : mais elle n'empêcha point les deux femmes, qui servoient de Matelots à Careri, d'arriver, le soir, à Lichi-iven, c'est-à-dire, d'achever une journée de cent lys, après avoir laissé à gauche la Ville de Scoutan, qui est environnée de quantité d'arbres & fort peuplée. On partit, le lendemain, quatre heures avant le jour, pour entrer de bonne heure dans Quancheu-fu, ou Kouancheoufou, que les Portugais ont nommée Canton. Le Soleil n'étoit pas encore levé, lorsque Careri quitta sa Barque à Fuchian. Il y prit une Chaise, pour se rendre chez le Pere Capaccio, Jésuite & Chef de cette Mission : mais il fut obligé de faire plus de trois milles, avant que d'arriver chez lui, sans cesse au milieu de diverses sortes de Manufactures, & de riches Boutiques, où toutes les marchandises & les provisions de la Chine paroissent rassemblées. Cette Ville, qui est sans murailles, & qui passeroit, en Italie, pour un Village, a cinq milles de longueur & trois de large. Elle est traversée par la Riviere, & le nombre des Barques égale celui des Maisons. C'est un Mandarin qui la gouverne, mais sous la dépendance des Tribunaux de Canton. Tous les Missionnaires assurent qu'elle contient un million d'Habitans (73).

Grandeur & richesse de Fuchian.

Careri ne put éviter de reprendre sa Barque, pour achever sa derniere journée, qui fut de quatre-vingt lys. Il entra, le soir, dans Canton. Les Missionnaires de l'Ordre de Saint François avoient perdu l'espérance de le revoir. Ils le croyoient dans quelque Prison, sur la route, ou même à Pekin; d'autant plus qu'ignorant la langue du Pays, & n'ayant que deux Domestiques Chinois, qui ne sçavoient pas le Portugais, il leur paroissoit impossible qu'il eût pû se faire entendre dans le changement de tant de Barques, & justifier la témérité de son entreprise. Mais il apprit, dit-il, par une heureuse expérience, que dans l'opinion du commun des Hommes, la crainte grossit toujours les dangers. Il compte, de Nankianfu à Canton, deux mille cent soixante-dix-neuf lys; & les joignant aux trois mille deux cens treize de Pekin à Nankianfu, il fait monter toute cette route à cinq

On est étonné de revoir Careri à Canton.

(72) *Ibid.* page 490.

(73) *Ibid.* page 492.

mille trois cens quatre-vingt-douze lys, qui font, dit-il, mille quatre cens deux milles d'Italie (74).

Gemelli Careri. 1696.

Son dessein, en revenant à Canton, étoit de passer à Emouy, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit au Port de Macao un Vaisseau des Philippines, il se laissa facilement déterminer à saisir cette occasion, par trois Marchands Espagnols des mêmes Isles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piastres en marchandises. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardiesse, ou par quel bonheur, il avoit passé à Canton, & de-là jusqu'à la Cour, sans payer aucune sorte de Passeport; tandis que pour la seule entrée de Canton, le Xupu, ou le Chef de la Douane, avoit pris d'eux trente piastres. Peu de jours après son arrivée, M. de Sesse, Prêtre François, & Missionnaire Apostolique, à la Chine, partit pour l'Europe (75).

Ce qui le détermine à partir de Macao.

Pendant quelques semaines, que Careri fut obligé de passer à Canton, il fut témoin des Fêtes de la nouvelle année, que les Chinois commencent, dit-il, à la nouvelle Lune la plus proche du 5 de Février, au quinziéme degré du Verseau, parce que ce Signe divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du Solstice & de l'Equinoxe. Ils prétendent que ce jour-là le Soleil entre dans un signe qu'ils nomment Lic-chioum, ou la résurrection du Printems. D'autres réjouissances, entre lesquelles Careri admira beaucoup la Fête des Lanternes, lui offrirent des amusemens continuels. Cette belle Fête, dont on a donné une curieuse peinture dans la description de la Chine, lui fit regretter de ne pouvoir se trouver placé sur quelque Tour, assez haute, pour y voir toutes les parties de l'Empire d'un seul coup d'œil. Il lui semble, dit-il, que dans une nuit où tous les Habitans d'une si grande Région allument des lanternes peintes & font des feux d'artifices, qui représentent diverses figures d'Animaux, il auroit vû la plus belle illumination dont on puisse se former l'idée (76).

Ses observations à Canton.

Lorsqu'il se fut rendu à Macao, pour l'embarquement, sa curiosité le conduisit à la célébre Forteresse du Nord. Le Capitaine de garde lui en refusa l'entrée. Il en fit ses plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le consoler, » qu'il ne devoit pas regarder ce refus comme une » insulte, mais comme un trait de prudence du Capitaine, qui ne vouloit » pas laisser voir le mauvais état de l'artillerie du Fort. Ils ajoûterent qu'elle » étoit en petit nombre, & presqu'entiérement démontée; ce qui venoit » de la pauvreté de la Ville (77).

Etat du Fort de Macao.

(74) Page 493.

(75) Page 494.

(76) Page 511.

(77) Careri en prend occasion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoya au Roi Jean IV, de Portugal, un grand présent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. » Joseph de » Sainte Therese étoit si prévenu pour cette » artillerie, qu'il auroit avancé toutes sortes de mensonges en sa faveur. Elle étoit » peut-être du nombre des trois mille pièces qu'il dit que les Portugais trouverent » à Malacca, lorsqu'ils s'en rendirent les maî» tres : autre extravagance, puisque plu» sieurs des meilleures Places de l'Europe » n'en fourniroient pas tant, & que Malacca, enfin, n'étoit qu'un petit Village com» posé de Maisons de terre, de bois & de » feuilles de Palmier, & que le Château mê» me qu'on y a joint est si petit, qu'il ne » pourroit pas contenir tant de canons, s'ils » n'y étoient mis les uns sur les autres. Mais

GEMELLI CARERI. 1696.

Isle verte, appartenante aux Jésuites.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Isle, qui se nomme l'Isle verte, & qui appartient aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille; & quoiqu'elle ne soit qu'un Rocher stérile, ils y ont une Maison de récréation assez commode, qui est environnée de quelques arbres fruitiers. Careri, s'y étant fait transporter dans une Barque, y trouva un Frere du même Ordre, aussi respectable par ses Avantures, que par sa qualité de Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir, de sa bouche, la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avoit eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages. Il n'y avoit pas plus de trois ans qu'une Patache de la Côte de Coromandel étant partie de Cavite, Port de Manille, avec soixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre lesquels étoit le Frere Jésuite, le Pilote, qui ne connoissoit pas deux bancs, situés vis-à-vis des Isles Calamianes, avoit échoué sur l'une, & le Bâtiment s'étoit brisé. Une partie des Passagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour passer successivement dans l'Isle la plus voisine, dont ils n'étoient éloignés que de deux milles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai leur fit entreprendre de passer dans une autre Isle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arriverent tour à tour. Elle étoit fort basse, très petite, sans bois & sans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours, ils se virent forcés, par l'excès de leur soif, à boire du sang de Tortue. Enfin, la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se servirent des planches de leur caisson, pour faire des fosses, jusqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent étoit un peu salée; mais il suffisoit qu'elle ne fût pas nuisible à leur vie. La Providence leur fournissoit abondamment des Tortues, parce qu'elles venoient pondre alors sur le rivage; & profitant de la saison, ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver, dans l'Isle, une espece de grands Oiseaux de Mer, nommés par les Portugais *Paxaros Bobos*, ou sots Oiseaux, qui venoient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces Animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les Tortues & les Paxaros Bobos leur firent des provisions régulieres pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'aviserent d'écorcher les Oiseaux, & d'en coudre les peaux ensemble, avec quelques éguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits Palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En Hyver, pour se défendre du froid, ils se retiroient dans des Grottes qu'ils avoient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent, sans aucun changement dans leur situation. Ils voyoient passer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des séches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris &

Récit qu'on y fait à Careri d'une étrange avanture de Mer.

» chacun, ajoûte Careri, est maître d'écrire » ce qu'il lui plaît: & si l'on s'égare quel- » quefois, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse » dire la vérité sur d'autres points. *Pages 530 & 531.*

leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugerent même, par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Isles, & qu'ils n'étoient pas seuls malheureux. Cependant, ils avoient commencé à s'apperçevoir que les Oiseaux épouvantés ne venoient plus en si grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le desespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardiesse à la braver. Des planches que la Mer avoit jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un Coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de Tortues. Ils se servirent des nerfs de Tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux, cousues ensemble, leur composerent des voiles. Avec une si foible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'Oiseaux, de Tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite, à la vûe de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causerent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils avoient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux, que sa femme avoit cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une legéreté, qui ne pouvoit passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisoit ce récit à Careri, étoit encore, dans l'Isle verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues (78).

GEMELLI CARELI. 1696.

Difficulté pour les Etrangers à partir de Canton.

La Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre (79), Dom Antoine Basarte, qui la commandoit, éprouva combien le crédit de la Nation Portugaise étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à se faire accorder la permission de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenue du Gouverneur de Macao. Il fallut solliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoise, qui ne se laisserent fléchir qu'en recevant environ cinquante

(78) *Ibid.* pages 534 & précédentes.

(79) Avant que de quitter la Chine, Careri se croit obligé d'avertir le Public, » que c'est à grand tort que l'Auteur de la » Relation de l'Ambassade Hollandoise, à » Pekin, attaque l'honneur des Dames Chi- » noises. Il a certainement rêvé, en rappor- » tant qu'il y a des Courtisanes publiques à » la Chine, & qu'elles sont conduites, dans » les Villes, sur des ânes, par ceux qui en » font le trafic, & qui vont criant, qui en » veut? comme des autres choses nécessai- » res à la vie. Il a même poussé la rêverie » jusqu'à faire graver, & mettre dans son » Livre, la figure d'une de ces Femmes. Il » est certain que dans tant d'Empires & de » Royaumes, que j'ai visités, ni même chez » les Mores, qui sont plus barbares que les » autres, je n'ai rien vû de pareil. Quant à » la Chine, ayant été dans les deux Cours » de Nankin & de Pekin, je n'ai jamais en- » tendu parler d'un tel trafic, loin de l'a- » voir vû. C'étoit avec beaucoup de raison » que le Pere Grimaldi, qui avoit été l'In- » terprête de cette Ambassade, me disoit » que l'Auteur de la Relation avoit écrit » plus de mensonges que de paroles. *Ibid. pages 535 & 536.*

Gemelli Careri. 1696.

pistoles, au-delà du payement de tous les droits. Le jour même du départ, ils se rendirent à bord, sous prétexte d'examiner si l'on n'y avoit point embarqué quelque sujet de l'Empire, & si l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandise sur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes. Les Marchands en avoient quelques-unes, pour lesquelles ils furent obligés de composer. A force de piastres, la Patache sortit heureusement du Port.

Route de Canton aux Philippines.

Dans une route, qui n'a rien d'intéressant, on ne s'attachera qu'aux circonstances qui peuvent être de quelque utilité pour la Navigation. Basarte, ayant fait metttre à la voile le Mardi, 10 d'Avril, se trouva dégagé, le jour suivant, de tous les Canaux des Isles, & passa le soir ptès d'un Rocher blanc, fameux par quantité de naufrages. Le 12, après avoir porté jusqu'alors à l'Est, pour éviter les seches, qui s'étendent à plus de douze milles en Mer, il fit gouverner à l'Est-Sud-Est, qui est la véritable route de Manille. Mais le vent devint si contraire, & les calmes lui succederent si souvent, pendant neuf jours, qu'on avança peu jusqu'au 21. Ensuite, quelques variétés de l'air & des Courans n'empêcherent point d'arriver, le 27, à la vûe de la Terre d'Iloccos, qui appartient à l'Isle de Manille. Le 28, on suivit les Côtes de cette Isle; & le lendemain, on découvrit le Cap Bolinao, & Pangasinan, Capitale de la Province. Le 29, on continua de côtoyer la Terre; mais, pendant les trois jours suivans, on fut retardé par un calme, qui fit trouver beaucoup de difficulté à passer deux petites Isles, qu'on nomme las dos Ermanas, ou les deux Sœurs. On arriva, le 2 de May, devant Praya-Onda, où les Espagnols ont un petit Fort, avec une garnison de vingt hommes, & un Couvent de Dominiquains, pour l'instruction des Indiens. Le 3; on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; espece de Phénomène, que les Espagnols nomment Manga, & qui differe de la trombe d'eau. » Quelques-uns, observe Careri, prétendoient qu'il se forme comme l'Arc-en-ciel; mais ils » ne vouloient pas convenir qu'il est composé de plus grosses goutes (80)«. Il devint comme le présage d'une violente tempête, qui commença vers minuit, & qui exposa la Patache au dernier danger, jusqu'à la moitié du jour suivant. Ensuite on doubla le Cap, nommé Caponer, de deux petits Rochers qui forment sa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le soir, on mouilla devant la Baye de Mariouman, dont l'entrée est redoutable par un grand nombre de seches. Il restoit à doubler le Cap de Batan, qui est suivi des Rochers qu'on appelle las Porcas y Porquitos, c'est-à-dire, les Truies & les petits Cochons. On en distingue deux grands & cinq petits, qui sont peu éloignés de l'Isle *Mirabila* ou de Maribales, & une autre, qui se nomme *la Monja*, ou la Religieuse. C'est après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Isle de Maribales & la Pointe du Diable. Les Habitans de l'Isle doivent allumer un fanal, pour empêcher que les Vaisseaux n'approchent trop de terre, dans l'obscurité de la nuit. Mais l'épaisseur des ténébres ne leur ayant pas permis d'appercevoir la Patache, Basarte fit lui-même allumer des feux, qui lui attirerent aussi-tôt un Guide. On continua

Phénomène maritime.

Careri arrive à Manille.

(80) Tome V. page 9.

d'avancer toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, on se trouva devant le Château de Cavite (81).

Careri, trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de Mai, tandis que la suite de son Journal lui donnoit Mardi 8, fait, sur cette différence, les réflexions communes à tous les Voyageurs.

Il passa près de deux mois dans cette fameuse Ville, occupé de ses observations, dont on lui a déja fait honneur dans la description des Philippines. Comme la suite de son Voyage compose un Article fort distingué, par l'avantage qu'il a de continuer le seul Journal qu'on ait publié en François, de la route des Philippines au Mexique, on demande grace ici, plus que jamais, pour un récit moins agréable qu'instructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même : » Il n'y a point, dit-il, de navigation plus » longue & plus dangereuse que celle des Isles Philippines à l'Amérique; » soit par les Mers immenses qu'il faut traverser sur presque la moitié du » Globe, avec un vent toujours contraire; soit par les terribles tempêtes » qui se succedent les unes aux autres, & par les mortelles maladies qui » arrivent dans un Voyage de sept à huit mois, par diverses latitudes, dans » des climats, tantôt froids & glacés, tantôt d'une chaleur excessive; révolutions capables de détruire un homme d'acier. Ainsi, quel doit être » le danger d'un homme de chair & d'os, qui ne trouve, en Mer, que » de fort mauvaises nourritures (82) «. Il seroit trop fatiguant, sans doute, d'entrer dans le détail d'une si longue course, à laquelle Careri donne, jusques dans son Titre, le nom d'ennuieuse & d'épouvantable. Mais on se croit obligé, du moins, d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus singulier.

Ses réflexions sur le Voyage des Philippines au Mexique.

Les Habitans de Manille ayant obtenu, de la Cour d'Espagne, la liberté de charger un Galion & d'en faire partir un autre, pour lui servir de Convoi, en payant, pour chacun, soixante & quatorze mille piastres, prenoient souvent le parti de n'en envoyer qu'un, pour se dispenser d'en payer deux: mais ils le construisoient si grand, qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient, qui leur avoit quelquefois réussi, avoit aussi trompé plus d'une fois leurs espérances. Une si grande Machine, ne pouvant être liée assez fortement, pour résister aux furieuses tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'essuyer, couroit toujours risque de se perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion, nommé le Saint Joseph, dont la quille avoit soixante & deux coudées de longueur, & qui étoit d'une largeur proportionnée, avoit péri, en 1694, avec tout l'Equipage & toute la Cargaison. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre, nommé le *Santo-Christo*, venoit de les réduire à la derniere misere. Ces malheureuses leçons avoient interrompu leur Commerce; & la Cour avoit fait acheter, pour le transport des Effets du Roi, un Vaisseau de quarante-cinq coudées de quille, qui avoit été construit à Bagatao.

Prélude de son départ.

C'étoit sur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco, le 24 de Juin; temps fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorsqu'il se croyoit prêt à partir, le Général fit assembler les Pilotes & les autres Officiers, pour

Sur quel Bâtiment il s'embarqua.

(81) *Ibid.* pages 10 & précédentes. (82) *Ibid.* page 254.

GEMELLI CARERI. 1696.

sçavoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaisseau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Espagne. La plûpart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'est-à-dire, de n'en laisser qu'un à ceux qui comptoient d'en emporter deux, & de faire supprimer toutes les provisions extraordinaires. L'usage, pour cette route, est de porter l'eau dans des jarres, suivant la quantité de monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne peuvent suffire dans une navigation de sept à huit mois, on se repose sur les pluies, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, sur les côtés du Vaisseau, deux especes de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment jusqu'au fond, à la maniere des Mores. Quoique le succès en parût certain, on les détruisit, sous prétexte d'entrer dans les vûes du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandises; sans considerer que les Pourvoyeurs, comptant sur ces citernes, n'avoient pas embarqué une assez grande quantité de jarres, & que dans le peu de temps qui restoit, il n'étoit pas facile d'en rassembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui, malgré les défenses de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conservation de l'Equipage & des Passagers, qu'ils exposoient à mourir de soif dans des Mers si vastes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Espagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un seul Vaisseau qui fît le Voyage d'Acapulco, la plûpart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur passage à force de recommandations. Careri, malgré sa qualité d'Etranger, dut cette faveur à la satisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée plusieurs fois dans son entretien. On lui avoit fait voir la cabine, qui devoit, dit-il, lui servir de Prison pendant six mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point se charger de sa nourriture, il fut obligé de faire diverses provisions à Cavite. Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, est de cinq ou six cens piastres; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piastres pour celle du Gardien des marchandises & pour sa cabine (83).

Précautions pour l'eau du Voyage. — *Infidélité des Officiers Espagnols.* — *Prix qu'on paye pour la route.*

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois suivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit si précieuse, que, pour suppléer à celle qu'on avoit déja consommée, on envoya la Chaloupe aux sources du Mont Batan. Careri se fit un amusement de s'y embarquer, avec le Major Vincent Arambolo. Ils descendirent dans un endroit du rivage, où les fleches des Noirs, qui sont continuellement à la chasse dans les Bois, ne pouvoient pas les atteindre: mais ils eurent le plaisir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des Chiens, pour faire partir les Bêtes sauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chasser avec eux; & les Matelots, qui faisoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la semaine, avec une chaleur incommode & des pluies orageuses, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour passer entre

Départ. — *Careri descend au Mont-Batan.*

(83) *Ibid.* pages 250 & 251.

l'Isle

l'Isle de Maribeles & le Mont Batan ; & le soir, après avoir doublé la Pointe de Maricondon & de Simbones, on s'éloigna heureusement de l'écueil de Fortune. Le 12, à midi, on laissa, par derriere, l'Isle déserte d'Ambil, & celle de Luvan, qui en est proche. On laissa de même, avant la nuit, le Cap de Saint Jacques, qui ferme la Baye de Balayan. Le 13, on côtoya l'Isle de Mindoro, le long d'une chaîne de hautes Montagnes, habitées par des Manghians sauvages, qui n'ont pas encore été subjugués. Les Missionnaires Jésuites, qui étoient à bord (84), assurerent Careri, que ces Insulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité, si elle est réelle, ne les rend pas plus féroces. Ils commercent avec quelques Indiens Tributaires, qui vivent rassemblés dans des Villages, sur les bords de l'Isle, & sous les soins des Augustins Déchaussés. On tire, de ces Manghians, du Ganuet, espece de chanvre noir, de l'Or, de la Cire & des Perroquets, en échange pour du riz & d'autres marchandises. L'Isle est remplie de Buffles, de Cerfs, & de Singes, qu'on voyoit en troupes sur le rivage. Le 14, on fut arrêté, par la force du vent contraire, devant l'Isle de Maricavan, où l'on passa tout le jour ; & lorsqu'on entreprit de remettre à la voile, on se vit repoussé, avec autant de danger que de violence, jusqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire plusieurs bordées pour doubler le Cap. On laissa d'abord, à droite, une petite Baye voisine ; ensuite, une plus grande, qui se nomme Varadero vejo ; puis le Détroit, entre la Pointe de Mindoro & l'Isle de Maricavan, proche de la Baye de Bagnan, dans l'Isle de Manille, où sont les Forts de Guarnio, Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap, on entra dans le Varadero. Tous les Vaisseaux, qui vont au Mexique, s'arrêtent dans ce Port, pour y faire de l'eau & du bois. C'est une Baye en demi cercle, formée par un bras courbé de l'Isle Mindoro, & par d'autres Isles. Le plus grand danger du passage vient de deux Courans opposés, dont l'un a sa direction vers Maribeles, & l'autre vers le Détroit de Saint Bernardin. Careri descendit à terre, pour se donner le plaisir de la chasse ; mais il ne put entrer dans des Bois, que leur épaisseur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

Insulaires de Mindoro, qui ont des queues.

Varadero vejo.

Le 17, après avoir embarqué deux cens jarres d'eau, on remit à la voile avec un vent frais, qui fit bientôt laisser à droite, proche de Mindoro, sept petites Isles nommées Baco, désertes, mais fort agréables par leur verdure ; & plus loin, à gauche, le Cap de Galvan, dans l'Isle de Manille. Vers le soir, on passa facilement entre les petites Isles du Mestre-de-Camp, proche de celles qu'on nomme les deux Sœurs, & de-là, sous trois autres, qui portent le nom de Vicerois, toutes remplies d'arbres, mais inhabitées. Le 18, avant le jour, on n'eut pas plus de peine à passer entre les Isles de Bouton & la pointe de l'Isle de Marinduque. Cette Isle qu'on laisse à gauche, est abondante en fruits, & en racines fort nourrissantes. On voit, à sa pointe, une petite Isle, nommée le petit Bouton, derriere laquelle en est une autre, qui se nomme Simarre, habitées toutes deux par des Indiens civilisés. Avec le Cap à l'Est, on appercevoit, sur la droite, dans un grand éloignement, les Isles de Romblon, de las Tablas & de Sibugan, qui sont habitées. Toute

Diverses Isles.

(84) C'étoient les Peres Grigoyen, Borgia, & Martinez.

GEMELLI CARERI. 1696.

la route, depuis Manille, est un dangereux labyrinthe d'Isles, de quatre-vingt lieues de long, jusqu'à l'Embocadero (85).

Le Mercredi, 16, on fut pris d'un calme, qui dura jusqu'au lendemain. Mais, le 18, on passa le Détroit que forment les Isles de Borias & de Masnate, célebres par leurs Mines d'or, & par cette espece d'Oiseaux extraordinaires, qu'on nomme Tavons. De-là, s'avançant vers l'Isle de Ticao, qu'on ne cessa point de côtoyer pendant toute la nuit, on mouilla le matin dans le Port de Saint Hiacinthe, vis-à-vis de Sursegon. Le Gouverneur d'Alvay y fit apporter à bord quantité de rafraîchissemens. Toutes ces Isles sont habitées, & l'on y trouve des Missionnaires de differens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de Tieno, Careri descendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maisons de bois, reste d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Eglise & la demeure des Missionnaires ne sont pas mieux bâties : mais ils passent la plus grande partie de l'année dans l'Isle de Masnate, pendant que les Insulaires de Ticao se retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le Ganuet & les Gavas.

Missionnaires des Isles.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Passagers à bord, pour sçavoir, par ses propres yeux, si personne ne s'étoit embarqué sans permission, parce que le tribut est de vingt piastres par tête pour le Roi. Il se trouva seize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre sans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes sur le Vaisseau. Un supplément de cinq cens cannes de Bambou, de la grosseur de la cuisse, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplir d'eau, sembla rassurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmé. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la variété des fruits qu'on y avoit apportés des Terres voisines ; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de Porcs & de Poules qu'on ne se lassoit pas d'y rassembler (86).

Revûe qui fait renvoyer seize hommes.

Supplément d'eau.

Le vent fut si contraire jusqu'au 31, qu'on n'osa tenter, avant ce jour, de sortir de l'*Embocadero*, où l'on a besoin de le trouver très favorable, pour surmonter l'impétuosité du Courant. Cette fameuse entrée des Détroits est longue de huit lieues, sur quatre, cinq & six de largeur. D'un côté, elle est fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Isles de Borias, de Ticao & de Masnate, par les six Isles des Oranges, qui sont inhabitées, par l'Isle de Capoul, que les Indiens nomment Ava, par celle des Alupores, enfin par la Côte Occidentale de Palape ; & de l'autre côté, par les Isles de Maripipi, de Tagapola, de Mongol, de Kamandon & de Limbaguayan, qui, toutes ensemble, rendent le passage également dangereux & difficile, quelque route qu'on se propose. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on acheve de déboucher, est encore plus effrayant. Il est fermé par le Cap de Malpal, dans l'Isle de Caboul au Sud, par la petite Isle de Kalentan, qui a qelques seches vers la pointe de Tiklin, & par l'Isle de Manille au Nord. Sa largeur n'est que de deux lieues, & pendant l'espace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui

Difficultés & périls de l'Embocadero.

(85) *Ibid.* page 262. (86) Page 265.

ſuffit pour le paſſage d'un Galion. Auſſi les Pilotes ſe gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui ſe trouvent entre les Iſles des Oranges, de Capoul & de Samar (87).

Avec un bon vent du Sud-Eſt, ceux du Galion ſe promirent d'être bientôt délivrés de tous les dangers. Mais, lorſqu'ils ſe croyoient prêts à ſortir, il ſurvint une pluie ſi violente, avec une marée contraire, tandis que la Lune étoit ſur l'horiſon, que malgré la faveur du vent, ils ſe trouverent dans l'impoſſibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau ſur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Détroit avant midi. N'oublions pas d'obſerver qu'en débouchant, on laiſſa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Iſle de Manille, le Mont de Buleſſan, qui contient le Volcan d'Alvay; enſuite le Rocher de Saint Bernardin, au treiziéme degré de latitude Septentrionale; & que vers le ſoir, on laiſſa, ſur la droite, le Cap du Saint Eſprit, qui eſt la pointe la plus Orientale de la Côte de Palpa, au douziéme degré trente minutes, & la premiere qu'on découvre en venant de la Nouvelle Eſpagne (88).

Plan & diſpoſition de la route.

On ne ſe vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des tranſports de joye, tout le Monde prêta la main à ſerrer les cables ſous les Ponts, parce qu'ils ne devoient plus ſervir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieuſement. On ſe trouva le lendemain, par le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait obſerver qu'en venant de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, on ne ceſſe point de faire route ſur le même parallele de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui eſt au dix-ſeptiéme, gagnant au treiziéme, on fait heureuſement le Voyage ſur une même ligne, avec le vent en pouppe, & une Mer fort unie. Delà vient que les Eſpagnols ont donné, à cet eſpace, le nom de Mer pacifique. On arrive ainſi, dans l'eſpace de ſoixante ou ſoixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Iſles, à la Nouvelle Eſpagne, eſt d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuſe. Careri la nomme *endiablée :* ſi l'on ne veut pas être repouſſé en arriere, comme il arrive ſouvent, il faut néceſſairement s'avancer juſqu'à la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber enſuite, lorſqu'on commence à rencontrer les marques, qui ſont différentes ſortes d'herbes que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus favorables. Les Pilotes du Galion propoſerent de paſſer les Iſles Marianes, au dixneuviéme degré vingt minutes; quoiqu'on les paſſe ordinairement par les vingt juſqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloit gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de ſûreté pour le paſſage. Cet avis fut embraſſé, & l'on mit le Cap à l'Eſt Nord-Eſt.

Furieuſe Mer.

Idée des Pilotes.

Le froid étoit déja ſi fort, que le même jour on diſtribua, aux Matelots,

(87) Page 268.

(88) Page 269.

GEMELLI CARERI. 1696.

l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Plusieurs calmes, qui se succéderent les jours suivans, firent commencer aussi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés dans la supposition d'une fort mauvaise route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuse jusqu'au Samedi, premier de Septembre; on eut plusieurs pluies abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les vaisseaux vuides se trouverent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Est souleva si furieusement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé plusieurs fois sur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues jettoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impossible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoit de si terribles secousses, que les plus vieux Matelots en paroissoient effrayés. » On exposa l'Image de Saint François Xavier; & le Général fit un » vœu, du prix de la grande voile, qui valoit deux cens piastres. Le vent » devint favorable, & ce changement fut attribué à l'Apôtre des Indes «. Quatre jours après, on eut la vûe des Isles Marianes: mais le vent ne permit pas au Pilote de les passer au dix-neuviéme degré vingt minutes, comme il se l'étoit proposé. Careri observa que de quatre Isles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue selle de Cheval; & que la seconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle Griga, dans les Cartes, & dont le sommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (89).

Piété des Espagnols dans le péril.

Careri passe vers Marianes.

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Isles, on ne s'arrêtera point à des éclaircissemens, superflus, après la description qu'on en a donnée; & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Careri, puisqu'il n'a pû les devoir qu'au témoignage des Espagnols de son Bord. Mais c'est ici qu'il répete le nom d'Epouvantable, qu'il a donné à son Voyage, & que pour y préparer ses Lecteurs, il observe que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jésuites n'avoient vû dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut si frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (90).

Phénomène qui lui paroît prodigieux.

Le 11, à vingt-deux degrés trente-sept minutes, on observa cette étrange variation de l'Aiguille qu'on a déja fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, jusqu'à présent, n'ont pû donner aucune explication. Elle commence du Cap-Saint Bernardin, entre douze & treize degrés; & pendant le cours de mille lieues, qui font à peu près la moitié du chemin, elle va toujours en augmentant, jusqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue jusqu'au Cap Mendocin, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle est au Nord-Est; & dans un autre, au Nord-Ouest; moindre dans un lieu, plus grande dans un autre; & de-là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne sçauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on supposeroit dans les Isles, puisque l'éloignement est de mille lieues. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le

Etrange variation de l'Aiguille aimantée.

(89) Page 275.

(90) Page 286.

véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (91).

GEMELLI CARERI. 1696.

Le 12, on passa, de la Zône torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes; & portant au Nord, avec un vent Est Nord-Est, on prit, pendant les deux jours suivans, un si grand nombre de ces Poissons, que les Espagnols nomment *Cachoretas*, ou Faons, que les Matelots en étoient rebutés. Le 15, on prit quatre Requins. Le Général en ayant fait ouvrir un, on fut surpris de lui trouver, dans le ventre, sept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite aussi-tôt qu'on les eut jettés dans les flots. Quelques-uns prétendent qu'après leur naissance, la Mere les avalle, pour les élever, & que son ventre leur sert comme de nid. On ajoûte qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui se conservent dans une ouverture, qu'on trouve à la Mere au-dessous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraie, que les petits œufs éclosent dans le ventre des Meres. Il sçait, dit-il, par le témoignage de plusieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les Requins, des œufs & des Petits. Un Basque, qui avoit passé une partie de sa vie à la pêche de la Baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit aussi qu'il avoit trouvé plusieurs fois de petites Baleines dans les grosses (92). L'Equipage du Galion fit servir les trois autres Requins à son amusement. Personne ne souhaitant d'en manger, on donna la liberté au plus grand, avec une planche qu'on lui avoit attachée à la queue; & tout le monde prit beaucoup de plaisir à le voir courir sur la surface de l'eau, sans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés ensemble par la queue: on creva les yeux à l'un, & les ayant jettés tous deux dans la Mer, on eut long-temps le spectacle d'un combat fort plaisant, entre l'Aveugle, qui résistoit de toute sa force, & l'autre, qui se croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour se dégager (93).

Poissons nommés Cachoretas.

Requins.

Comment ils font leurs Petits.

Amusement que l'Equipage tire de trois Requins.

Les observations des hauteurs & les différences du vent font la seule richesse du Journal, jusqu'au vingt-neuviéme degré trente minutes de latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vûe de ces écueils, dont tous les Vaisseaux n'ont pas le bonheur de se garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumieres & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faisoit succéder des Danses, des Comédies & des Festins (94). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on se crut proche d'une Isle, nommée *Ricca-d'oro*, que les Cartes placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour suivant fut malheureusement distingué par une affreuse tempête, qui causa beaucoup de désordre dans le Galion. Il paroissoit surprenant que si loin de la terre, on n'eût pas cessé de voir des Oiseaux de Mer: mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût appaisée, lorsqu'un Matelot vit arriver un Serin sur les cordages du Vaisseau. On le prit sans peine, & le Général n'épargna rien pour le conserver dans une cage. Mais il étoit si maigre & si fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du sable dans l'estomac. Chacun raison-

Tempête.

Un Serin vient se percher sur les cordages.

(91) Page 287.
(92) Page 288.
(93) Page 289.
(94) Page 290.

GEMELLI CARERI. 1696.

D'où il étoit venu.

Isles Ricca d'oro & Ricca de Plata.

Isles de Salomon, ce qu'on en raconte.

Recherches pour les découvrir.

na, suivant ses lumieres, sur le lieu dont on pouvoit supposer qu'il étoit parti; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Isle éloignée de trente lieues au Sud, d'où l'on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés sept minutes. Les Pilotes Espagnols assurent que les Isles Ricca d'oro & Ricca de Plata, & plusieurs autres, qu'ils placent aux environs, sont les véritables Isles de Salomon. Careri leur refuse jusqu'à l'existence. Depuis si longtemps, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a cherchées par l'ordre du Roi d'Espagne, sans avoir pû les trouver. A la vérité, un Galion, qui faisoit la même route, fut jetté, par la tempête, sur le rivage d'une Isle inconnue. On raconte même que les Cuisiniers de ce Bâtiment, ayant pris un peu de terre dans l'Isle, pour réparer leur foyer, furent surpris, à la fin du Voyage, d'y trouver un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu; & que sur cette découverte, qui fut communiquée à la Cour d'Espagne, le Viceroi du Mexique reçut ordre d'équiper une Flotte pour chercher la même Isle, dont le Pilote du Galion avoit pris la hauteur. Cette avanture est peut-être fabuleuse: mais il paroît certain qu'en 1595, Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao pour découvrir les Isles de Salomon, & qu'après un Voyage long & pénible, il arriva dans une Isle de la Nouvelle Guinée, au Sud de la Ligne, où il mourut avec une partie de son Equipage. Isabella Barretti, son épouse, qui l'avoit accompagné dans cette course, partit de l'Isle au mois de Février 1596, pour se rendre à Manille. Elle y arriva heureusement, avec un seul Vaisseau, reste d'une Flotte entiere que l'Espagne avoit perdue dans une vaine recherche.

Trente ans avant le passage de Careri, Dom Antoine de Medina, comptant sur l'expérience qu'il avoit acquise dans ces Mers, avoit offert ses services à la Cour pour la même entreprise. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire passer aux Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui se rendoit à Manille dans le même Galion, ne se vit pas plutôt éloigné de la Nouvelle Espagne, qu'il le priva du Commandement, pour le rendre à celui qui avoit amené le Galion de Manille. Medina, désesperé de cettte humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il passa secrettement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ses plaintes. Mais, personne n'ayant entendu parler de lui, depuis son départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (95).

Pluies qui réparent l'épuisement de l'eau à bord.

Careri ne fait pas grace, à ses Lecteurs, de la moindre circonstance, dans un récit, qui n'en fournit pas souvent d'intéressantes. Mais continuant de supprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à ressentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera seulement, jusqu'au 12, que les pluies étoient quelquefois assez abondantes, pour rendre, dans l'espace d'un jour ou deux, toute l'eau qu'on avoit consumée. Le 14, à trente-sept degrés, on résolut

(95) Pages 295 & précédentes.

de se tenir entre la latitude de trente-six & de quarante-deux, qui est la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait valoir la nécessité de cette observation, parce que les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui servent de signe, se trouvant ensuite sous le vent, depuis la Côte du Cap Mirdo jusqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'est ce qui étoit arrivé, depuis six ans, à une Patache de Manille, qui s'étant élevée jusqu'au trente-cinquiéme degré, & n'ayant pû s'y soutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les Signes. Tout l'Equipage seroit mort de faim, si le Ciel ne l'eût conduit dans une Isle inconnue, à la hauteur de dix-huit degrés vingt minutes, qui fut nommée Saint Sebastien, du jour qu'elle fut découverte. Ces Malheureux affamés y tuerent quantité d'Oiseaux, qu'ils salerent dans des vaisseaux de terre, & firent provision d'eau dans un Lac. L'Isle est petite, platte, & remplie de beaux arbres (96).

Gemelli Careri. 1696.

Observation nécessaire

Il ne faut pas douter, observe Careri, que dans les temps passés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuse & plus terrible. En 1575, le Galion le Saint-Esprit se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le Saint Philippe, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célebre par la perte de deux Galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même Voyage depuis plus de deux siecles. Le naufrage du Saint Joseph & du Santo-Christo en étoit une preuve récente; sans compter que la plûpart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvent dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux, qui ne peuvent être bien représentés. » Outre la » faim & la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le » Vaisseau est rempli de petits Insectes, qui s'engendrent dans le biscuit, » & dont le mouvement est si vif, que lorsqu'ils ont commencé à paroître, » non-seulement ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, les lits & les plats » où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres ver» mines de toutes couleurs succent le sang. Les Mouches tombent, en mon» ceaux, sur les tables & dans les alimens, où nâgent déja quantité de pe» tits vers, de differentes especes (97).

Anciens dangers de cette navigation.

Peinture des maux qu'on y souffre.

Careri éprouva une partie de ces miseres. Le Gardien, avec lequel il avoit fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de propreté. Mais lorsqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Armenienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le Poisson n'étoit assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servoit des tranches de Vache, ou de Buffle, sechées au Soleil, & si dures, qu'il est impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une piece de bois, dont elles sont peu differentes, ni les digerer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit, à midi, un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le Biscuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit avaller un grand nombre de petits Insectes

Comment Careri fut traité.

(96) Page 298.

(97) Page 304.

GEMELLI CARERI. 1696.

dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poiſſon rance; à moins qu'on eût pris aſſez de Cachoretas pour en diſtribuer à tout l'Equipage. On préſentoit un potage d'une eſpece de petites féves, ſi pleines de vers, qu'on les voyoit nâger ſur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de ſucre; mais en ſi petite quantité, qu'elle irritoit la ſoif, au lieu de ſervir à l'appaiſer (98).

Les Eſpagnols juſtifiés par la néceſſité.

D'un autre côté, Careri plaignit ceux qui s'étoient engagés à tenir des tables, parce que la longueur du Voyage les force à cette œconomie. Ils dépenſent des milliers de piaſtres à faire les proviſions néceſſaires de viandes, de poules, de biſcuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en ſi grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage juſqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots conſomment autant que les plus riches Paſſagers. Tous les vivres ſe corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui ſont d'un ſecours extrême pour tout le monde. Entre trente-ſix & trente-ſept dégrés, on vit paroître des Pigeons, & cette vûe ſeule fut une eſpece de ſoulagement pour l'eſtomac. D'ailleurs, elle donnoit l'eſpérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginerent que ces Oiſeaux avoient été enlevés, par le vent, hors d'une Iſle qu'on appelle Donna Maria-Laxara, du nom d'une jeune Eſpagnole, qui ne pouvant ſupporter les incommodités de ſon Vaiſſeau, ſe jetta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve, dans cette Iſle, un ſi grand nombre, qu'ils obſcurciſſent le jour. Ce ne ſont pas des Pigeons de terre, quoiqu'ils en ayent le bec & les plumes. Leurs pattes, qui ſont celles d'un Canard, leur fait donner le nom de Pigeons de Mer. L'Iſle eſt à trente & un degrés de hauteur (99).

Iſle Donna Maria-Lazara.

On avance juſqu'à la hauteur du Japon.

Le 13 de Novembre, on ſe trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occaſion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Iſle, dans les entretiens qu'il avoit à bord (1). Sa mémoire mérite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne ſur la foi des Eſpagnols du Vaiſſeau. Mais ſon récit devient inutile, & ſes fautes ne demandent pas d'être relevées, après la deſcription qu'on a déja donnée dans ce Recueil. On y reconnoît ſeulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à ſes lumieres.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec ſes branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté à cette diſtance, par des Courans d'une extrême étendue. L'obſervation du Soleil faiſant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaiſſeau étoit environné de Tons. C'eſt une opinion commune, que ces poiſſons ne s'éloignent pas de terre: cependant on continua de porter à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'au Dimanche, ſans découvrir aucune appa-

Les Tons ſont toujours proches des Terres.

(98) Pages 306 & précédentes.

(99) Pages 306 & 300.

(1) Il reproche, à Maffée, deux erreurs: l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il s'étend juſqu'au quarantiéme: l'autre, beaucoup plus groſſiere, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoiqu'il en ſoit à plus de mille. *Ibid.* page 312. Mais Careri & les Eſpagnols pouvoient-ils douter alors ſi le Japon eſt une Iſle?

rence

GEMELLI CARERI. 1696.

rence de Côte. Les Indiens, & les Espagnols nés à Manille, où l'on sue continuellement, ne pouvoient supporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit passer, devant le Galion, environ cinquante Canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Isle : mais ils ne furent que les Avant-coureurs d'une grêle violente, spectacle que Careri n'avoit pas eu depuis son départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, chercherent à se mette à couvert jusques dans les cages aux Poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On se trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'est-à-dire, qu'on avoit perdu presqu'un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient crus à quatre-vingt-dix lieues de terre, & quelques-uns à soixante, au-dessous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid insupportable & beaucoup de grêle; & les jours suivans, on essuya les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à désesperer de voir les signes, parce qu'on avoit déja fait le chemin que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de terre. Il s'éleva un vent furieux; & la Mer étoit dans un si prodigieux mouvement, que douze hommes suffisoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible situation dura jusqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour; & Careri admire qu'au milieu des souffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une Gale canine, causée par l'usage des viandes corrumpues.

Grêle qui étonne Careri.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques signes de terre : mais d'autres raisons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots se livrerent à la joie, lorsqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une grosse racine en forme d'oignon, qu'ils crurent arrachée de l'embouchure de quelque Riviere par la violence des flots. Aussi-tôt, par un ancien usage, qui leur donnoit droit de Jurisdiction, ils prirent une cloche, qu'ils porterent à la proue; & les Juges, qu'ils avoient élus, publierent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaisseau. Ce Tribunal se nomme la Cour des Signes. On chanta le *Te Deum*; on se félicita mutuellement, au son des tambours & des trompettes, comme si l'on étoit arrivé à la vûe du Port; quoiqu'il restât plus de sept cens lieues de chemin. Careri attribue des réjouissances si mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à se flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers signes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piastres des Particuliers. Le même jour, on vit un poisson que les Espagnols nomment Lobillo. Il a la tête & les oreilles d'un Chien, & la queue telle qu'on la donne aux Sirenes. Au même instant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de sucre, avec sa racine. Ces deux spectacles ne permettant plus de douter qu'on n'approchât de terre, on changea la route de l'Est au Sud-Est-Quart d'Est, comme on ne doit point y manquer, lorsqu'on rencontre les signes.

Cour des Signes, établie dans les Galions Espagnols.

Lobillo, Poisson singulier.

Une pluie violente & le vent contraire firent suspendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes : mais, le 7, on éleva un

GEMELLI CARERI. 1696.

Jugemens de la Cour des Signes.

dais pour les Juges ; & le Président, avec deux Assesseurs, vêtus d'habits ridicules, prirent gravement place sur leur Tribunal. Ils commencerent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Ensuite, ils passerent au Jugement des Passagers. L'Ecrivain lisoit l'accusation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort : mais cette peine étoit changée sur le champ en amende pécuniaire ; ou, suivant les facultés du Coupable, en chocolat, en sucre, en biscuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu sans pitié à coups de corde. Un badinage si cruel a coûté quelquefois la vie à de misérables Passagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puissent arrêter l'emportement de l'Equipage. La qualité de Jurisconsulte n'attira point d'indulgence à Careri. Il fut accusé d'avoir pris trop de plaisir à manger des Cachoretas. Cette fête bizarre dura jusqu'à la nuit, & les amendes furent distribuées entre les Matelots (2).

Le 8, on vit des Serpens, que Careri suppose entraînés par le cours des Rivieres. On étoit alors à trente-sept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôté depuis l'Embocadero ; & tous les signes s'accordant à faire esperer la vûe de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis plusieurs mois, à fond de cale. Careri observa soigneusement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la grosseur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut ; creuse, comme les oignons en graine, auxquels sa racine ressembloit aussi vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'Algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longeur, & de couleur jaunâtre. Quelques Espagnols, ne considérant point la nature des herbes qui croissent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la partie grosse ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que la grosse, qui fait le haut de la plante pût se dresser ; quoiqu'ils vissent, sur la partie menue, quantité de coquillages, patce que cette herbe croît sur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vûes. Il en goûta. Son palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en remplissent avidement l'estomac (3).

Description d'une Plante extraordinaire de Mer.

On commence à voir la terre. Isles de Sainte Catherine.

Le 15, en gouvernant au Sud-Est avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-six degrés, l'Isle de Sainte Catherine, éloignée d'environ douze lieues de la Terre-ferme, un peu au-delà de la Baye de Toque. On compte cinq petites Isles, dont Sainte Catherine est la plus grande. Personne n'ayant pû la méconnoître à des marques si certaines, la joye produisit des effets surprenans. Qu'on les trouvera justes, s'écrie Careri, avec un reste d'impression que cette idée réveille encore, si l'on considére que depuis tant de mois nous n'avions vû que le Ciel & l'eau ! On revit la terre, le jour suivant, avec un renouvellement de transports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet espace, ne pouvoient se consoler d'avoir résisté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vûe des Côtes.

(2) Pages 403 & 406.

(3) Pages 407 & 408.

Gemelli Careri. 1696.

Le Capitaine du Galion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine, & un Enseigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, sans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Espagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, sous quinze ou seize Capitaines, qui achetent ce poste, & qui sont réformés en arrivant à Manille. Careri n'observa, dans le Voyage, que deux maladies dangereuses : le Berban, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le Scorbut ordinaire (4).

Isle de Canisas.

Le 20, on se trouva devant l'Isle de Canisas, ou des Cendres, qui n'est qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, sur quatre & six de largeur; mais, à si peu de distance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Ouest, on laissa l'Isle de Guadaloupe. La route ayant été changée au Sud-Est-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaisseau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Isle de Cerros, éloignée de dix-sept lieues du Continent. Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une selle de Cheval. Le 22 & les jours suivans, on remit au Sud-Est, pour s'approcher de la Terre, qui s'étend Sud-Est & Nord-Ouest, depuis Acapulco jusqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit distribuer des mousquets à tout l'Equipage, pour se défendre des Ennemis que les Galions rencontrent souvent sur la Côte de Californie; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandises qui n'étoient pas au fond du Vaisseau, pour en payer les droits établis. La Terre se fit voir le jour de Noel avant la nuit : mais on ne fit que la suivre jusqu'au vingt-troisiéme degré vingt-trois minutes, où l'on passa de la Zône tempérée dans la Zône torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on se trouva devant le Cap de Saint Luc, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parce qu'on n'y trouve aucun vestige d'arbres sur ses Montagnes (5).

Précautions du Général.

Observations sur le Cap Saint Luc & sur les découvertes des Espagnols.

Il observa qu'un Galion, nommé le Saint Augustin, qui se perdit dans le Port de los Reyes, fit la premiere découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de Monterey, qui gouvernoit la Nouvelle Espagne, y envoya Sebastien le Basque, avec deux gros Vaisseaux, qui reconnurent toute la Côte, jusqu'au Cap Mendocin, & les Isles voisines. Sébastien en fit une Carte, que Careri se vante d'avoir vûe; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la disposition à recevoir les Espagnols, il descendit au trente-septiéme degré, dans un Port qu'il nomma Monterey. Mais, à la hauteur de trente-deux degrés, il fut moins satisfait des Indiens de la Baye de Saint Quentin, qui sont aussi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Espagnol, qui étoit de ce voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, représente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvû d'eau & de bois, dont les Montagnes sont remplies d'Ours, de Cerfs & d'autres Animaux. Il y place une Riviere fort rapide, & profonde de six brasses, plus navigable qu'une autre, qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet

(4) *Ibidem*, page 410.

(5) Page 413.

GEMELLI CARERI. 1696.

pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoûte que le Port de los Reyes est fort bon; que celui de Dom Gaspard, au trente-huitiéme degré, ne l'est pas moins; & qu'il s'en trouve plusieurs autres de la même bonté, sur toute la Côte. L'Escadre employa plusieurs mois à faire ce Voyage, jusqu'au Cap Mendocin, qui est au quarante & uniéme degré vingt minutes, & dont le sommet est toujours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pû résister au froid, ceux qui éviterent la mort se virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de terre, qu'ils nommerent le Cap Blanc, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de Laguna, Viceroi de la Nouvelle Espagne, y envoya une autre Escadre, qui ne passa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal qu'on nomme la Mer vermeille, elle y fit cent quatre-vingt-deux lieues jusqu'au vingt-neuviéme degré, où elle ne lui trouva que sept lieues de largeur. La vûe de quantité de sables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui sembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à son retour, donna naissance à deux opinions fort opposées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Isle; tandis que les séches, le raprochement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faisoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Espagnols, en 1696, lorsque Careri voulut tirer d'eux plus de lumiere (6). Il y avoit, dit-il, dans son Vaisseau, un Religieux de Saint Jean de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Escadre, & qui racontoit hardiment que le Commandant avoit mal exécuté les ordres du Roy. Il avoit passé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de son commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choses de vil prix. Ensuite, pour vanger, à son départ, la mort d'un de ses gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mousquets, & le fit tirer sur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient rassemblés sans aucun dessein de l'offenser. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de Saint Barnabé, sur la rive duquel il avoit formé une espece de

(6) On a vû, dans un autre endroit de ce Recueil, que les Espagnols établirent ensuite des Missions en Californie, & que les Galions y trouvent aujourd'hui des rafraîchissemens. C'est à l'article des Voyages, au Nord, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & tout ce qui regarde le célébre passage qu'on cherche depuis long-temps avec si peu de succès. Mais il est juste ici de faire honneur à Careri de toutes ses recherches.

» Les Espagnols, dit-il, ajoûtoient que » la Terre-ferme de l'Amérique, confine » avec la grande Tartarie; & les Jésuites de » Pekin, de Macao, & de Canton, m'ont » dit que pendant que le Pere Martinez étoit » Missionnaire à Pekin, on lui amena une » Esclave Mexiquaine, Chrétienne; que » l'ayant entendûe à confesse, l'ayant interrogée sur son Esclavage, elle lui dit » qu'elle avoit été faite Esclave, très jeune, » au Mexique; que de-là, elle avoit été » conduite, par terre, dans la grande Tartarie, d'où elle étoit venue à la Chine, & » que dans ce long Voyage, elle avoit quelquefois été sur l'eau, mais seulement pour » passer quelque Canal ou quelque Détroit, » & pour deux jours au plus de traverse. Les » Espagnols étoient persuadés que ce Détroit étoit celui d'Anian, par lequel on » prétend qu'un Navire Hollandois a passé » dans la Mer Septentrionale. *Ibid. page 418.*

Camp, dans des Cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familiérement. Ils dévoroient tout ce qui leur étoit offert ; mais ils refusoient absolument de couvrir leur nudité (7).

Conclusion du Voyage.

Après avoir doublé le Cap de Saint Luc, on ne fut pas long-temps à découvrir la Terre de la Nouvelle Espagne, au-delà du Cap de Coriente. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la résistance des Courans, & de la crainte de tomber sur des seches, qui sont en grand nombre dans ce dernier Cap. Cependant il falloit mettre à terre le Courrier destiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premieres nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain suivit-on la Côte, pendant quelques jours, le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui se nomment Sancrela, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de Serpens, de diverses couleurs, entraînés par le courant des Rivieres. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déja informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de Chiamela, qui ne manque point d'y dépêcher un Courrier, aussi-tôt que les Sentinelles, qu'il a sur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaisseau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaisseau ennemi comme ceux de l'Espagne, on commence à faire des prieres dans toutes les Eglises de Mexico, jusqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on sonne toutes les cloches, avec d'autres réjouissances, qui continuent jusqu'à ce qu'un troisiéme Courrier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion est entré dans ce Port.

1697. Comment on est averti, à Mexico, de l'arrivée du Galion.

Ports de la Nativité, & de Chiamela.

C'étoit à la Nativité, que la Chaloupe avoit pris terre, Port situé à dix-neuf degrés trente-trois minutes, qui a de l'eau pour toutes sortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Coriente jusqu'à la Nativité, porte le nom de Nouvelle Galice, & n'est habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco ; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au soir, on se trouva devant le Port & le Village de Salagua, où l'on fait beaucoup de sel ; & le lendemain, après avoir passé le Port & le Volcan de Colima, on arriva, le soir, à la Côte de Môtines. Ce Pays est fort désert, quoique le Ciel y soit toujours sans nuages, & que pendant la nuit les Etoiles y jettent une lumiere incroyable, surtout après le temps des pluies, qui commencent au mois de Juin, pour durer jusqu'à fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre ensuite est celui de Seguataneio ; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. Salina, petite Place, éloignée de quelques lieues dans les Vallées, le Port de Patatan, la Côte del Calvario, & celle de Coynccia, sont les derniers lieux que Careri nomme jusqu'à la Baye d'Acapulco.

Ciel des Môtines.

Combien Careri avoit fait de lieues depuis Manille.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage, qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut sçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés ; mais ils ne

(7) *Ibid.*

Gemelli Careri. 1697.

s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avoit pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, assura qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'étoit cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guéres plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuye pas la moindre tempête (8)! Ici l'admiration de Careri, pour sa propre hardiesse, le jette dans une comparaison singuliere des Anciens & des Modernes. » Ceux, dit-il, » qui s'efforcent d'élever jusqu'au Ciel, les belles actions des Anciens, au » préjudice des nôtres, doivent moins passer pour d'équitables Juges, que » pour des Esclaves d'une ridicule prévention. Quand le bon Homere ra- » conte les Voyages d'Ulysse, qui ne s'imagineroit pas que le Souverain » d'Itaque a parcouru de vastes Mers & des Pays fort éloignés? Cependant, » si l'on en juge, avec un peu de connoissance, on conviendra qu'il ne faut » presque pas plus de temps pour les faire, que pour en lire la description » dans l'Odyssée. Un Voyageur moderne ne prendra point une haute idée des » peines du pieux Enée, dans son Voyage de Troie au rivage d'Italie, quoi- » que Virgile déploye toute la force de sa Poésie, pour exciter l'admiration » & la pitié en faveur de son Héros. Mais que doit-on penser de la folie » d'Alexandre, qui pleure de ce qu'il ne lui restoit plus d'autre Monde à » conquérir, après avoir subjugué une petite partie de l'Asie? Quel eût été » son étonnement, si son Maître Aristote, devenu meilleur Géographe, eût » pris la peine de lui apprendre, au juste, tout ce qu'il avoit encore à con- » quérir, pour se croire le Maître de ce vaste Univers? Qu'on fasse revivre » aujourd'hui les Poétes & les Historiens de l'Antiquité, & qu'on juge quelle » seroit leur confusion, d'avoir épuisé leurs expressions les plus pompeuses » pour louer des actions assez communes. Après les avoir traitées de divines » & de célestes, que leur resteroit-il à dire, pour le juste éloge de nos dé- » couvertes, & de tous les grands hommes, ausquels ces derniers siécles » en ont eu l'obligation? Si les Anciens ont donné tant de louanges à de » moindres vertus, c'est qu'étant rares autrefois, elles causoient plus d'ad- » miration; au lieu qu'étant aujourd'hui fort communes, à peine s'attirent- » elles de l'attention (9).

Ses réflexions à l'honneur des Voyageurs modernes.

§ IV.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous.

Son Voyage d'Acapulco à Mexico.

LA description particuliere d'Acapulco, & les recherches de Careri sur l'Etablissement des Espagnols dans la Nouvelle Espagne, doivent être réservées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Réduisons-nous à le suivre ici jusqu'à la fin de sa course, pour remplir son dessein, & justifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à sa Relation.

Après avoir loué trois Mules pour la somme de trente piastres, & s'être engagé à payer, par jour, six réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Passeport du Gouverneur, sans lequel il n'auroit pû passer la Garde qui est à demie lieue d'Aca-

(8) *Ibidem*, pages 443 & précédentes.

(9) Tome VI. pages 7 & précédentes.

pulco. Il ne fit que trois lieues, jusqu'au soir, par de très hautes Montagnes, qui le conduisirent à l'Hôtellerie d'Attaxo. Ce lieu n'est composé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne palissade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les siens à la petite chasse qu'il fit en se promenant dans un Bois voisin. Il ne s'arrête à cette circonstance, que pour faire observer qu'il y tua quelques Chiachialacas, Oiseau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui est un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaisseur des Bois d'Attaxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, sans que personne se donne la peine d'en aller recueillir les fruits. Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort désert, en traversant des Forêts de bois de teinture, à l'Hôtellerie de Lexido, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïz. Les Chevaux & les Mules en sont nourris comme leurs Maitres. On se remit en chemin le jour suivant, pour faire quatre lieues dans un pays moins sauvage, par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de dos Arroyos. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit sauvage, nommé Chiokiaccos, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des cerises, qui lui parut délicieux par sa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, & ses feuilles sont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, jusqu'à los Posuelos. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraîchissemens dans une Hôtellerie peu éloignée, sur une Montagne nommée del Peregrino, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte, pendant une lieue entiere, sur la roche vive, & qu'on descend presque aussi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Riviere du Perroquet. On la passoit alors à gué; mais, en Hyver, lorsqu'elle est grossie par les pluies, on la passe sur un radeau de planches, croisées les unes sur les autres, & soutenues par un grand nombre de callebasses. Un Indien se jette à l'eau, le tire d'une main & nâge de l'autre. Après avoir passé la Riviere, on acheva cette journée, qui fut de six lieues, jusqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on se reposa dans un Village, nommé los dos Caminos, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y sont fort empressés à servir leurs Hôtes, & les aident, avec beaucoup de zèle, à monter & descendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle se nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'Accaguisotta, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuse visite des marchandises & du bagage. Le jour suivant, on fit quatre grosses lieues, pour arriver à Trapiche de Massatlan, lieu célebre, dans ces Montagnes, par un beau Pressoir à sucre, par le bon pain de froment qui s'y mange, & par une Mine d'argent qui n'en est pas éloignée. Le reste de la journée fut de deux lieues, jusqu'au Village de las Pataquillas, composé d'un petit nombre de maisons au pied de la Montagne. Ce climat, fort different de celui d'Acapulco, est très froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut surpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Messe dans le Village de Cilpancingo, lieu assez commode, & situé dans une Plaine fort abon-

Gemelli Careri. 1697.

Attaxo.

Oiseau nommé Chiachialacas.

Lexido.

Dos Arroyos.

Radeaux soutenus par des Calebasses.

Trapiche de Massatlan.

Cilpancingo.

Gemelli Careri. 1697.

dante en maïz. Les filles de ce Canton, pour se garantir le visage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues jusqu'à Zumpango, Village situé dans une Vallée que les Espagnols nomment Canada, longue de huit lieues, sans aucune apparence d'arbre (10).

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui ressemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Balsas, Riviere qu'on passe sur des Radeaux, & qui se rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obscure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo, dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y sentit, pendant l'espace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri sçut dans la suite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renversée, & qui se fit sentir encore, le jour suivant, avec un bruit semblable à celui de canon. A la pointe du jour, on se hâta de faire quatre lieues jusqu'à Rancho de Palula, comme si l'on eût esperé d'éviter le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on se rendit le soir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit six lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là, six autres, jusqu'au bord d'une grosse Riviere, qu'il fallut passer à gué dans l'obscurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacusac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y est si favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on est obligé de fournir à tous leurs besoins.

Tremblement de Terre.

Amacusac. Police en faveur des Etrangers.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri observa curieusement dans l'Hôtellerie, un Teponaste, espece de tambour dont les Indiens se servoient avant l'arrivée des Espagnols, composé d'un tronc de bois creux, long de trente-six pouces & fermé de peau par les deux bouts. La force du son lui fit juger qu'on devoit l'entendre à la distance d'une demie lieue. On passa, le lendemain, par Cucitepech, après avoir fait une lieue; & l'on en fit trois autres, qui aboutirent à passer la nuit en pleine campagne, parce que le passage de deux grosses Rivieres avoit retardé la marche.

Teponaste, Ancien tambour Indien.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une lieue à faire, pour arriver à Cornavacca, Capitale de la Prévôté de ce nom, qui appartenoit alors au Marquis del Valle, & qui s'étend jusqu'au Village d'Amacusac. Cette Ville est également riche par son Commerce & par la bonté du terroir. Une demie lieue plus loin, on passa par le Village de Tattenango, d'où l'on se rendit, par une lieue de chemin très rude, au sommet de la Montagne de Cornavacca. Les Habitans du petit Village de Guisilac, qui est situé sur cette hauteur, tirent d'une Plante, nommée Maghey, une ligueur, qu'ils font fermenter avec certaines herbes, & qui devient si violente, qu'elle enivre comme le vin. L'impôt, qu'on avoit mis sur cette boisson, rendoit autrefois cent mille piastres au Trésor royal de Mexico; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivresse, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait,

Cornavacca, Ville riche.

Les Espagnols sacrifient l'intérêt au bon ordre.

(10) *Ibid*, pages 26 & précédentes.

ou

ou du miel délayé dans l'eau (11). Après avoir fait trois lieues de plus, son Muletier lui fit passer la nuit au milieu d'une affreuse Montagne; sans autre vûe que d'éviter la dépense, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faisoit paître à l'aise dans ces lieux déserts. Il tomba tant de neige jusqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à descendre la Montagne, par un chemin escarpé, qui dura quatre lieues & demie jusqu'à S. Augustin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui restoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort grosse pluie. Enfin, passant par une chaussée qui regne sur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Espagne (*).

Gemelli Careri. 1697.

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu d'une Vallée fort unie, qui a quatorze lieues d'Espagne de long, du Nord au Sud, sept de large, & quarante de circuit. Mais en la mesurant, dit-il, par le haut des Montagnes qui l'environnent, on la trouveroit de soixante & dix, & même de quatre-vingt-dix lieues; situation charmante, si Mexico n'étoit pas sans cesse inondée des eaux de ses Lacs, qui se remplissent de la vaste quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (12). Mais comme on n'a pas dessein de s'arrêter à des descriptions, qui paroîtroient ici déplacées, on passe sur tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri, c'est-à-dire, le reste du cercle qu'il avoit à remplir, pour achever ce qu'il nomme le Tour du Monde.

Description de Mexico, renvoyée aux Tomes suivans.

Son Voyage, aux Mines de Pachuca, semble demander néanmoins d'être excepté, non-seulement parce qu'il le fait entrer dans le cours de sa route, mais parce qu'il s'en fait un mérite particulier, qu'on ne lui conserveroit pas facilement dans une descriptiou générale, où l'on seroit obligé de le confondre avec les observations des autres Voyageurs, & de le dépouiller de ses principales circonstances.

Voyage de Careri aux Mines de Pachuca.

Après avoir joui, pendant quelques semaines, de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisoient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations ausquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut me servir de Guide, pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au Village de Techischeac. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hospice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui se termina par quelques coups de canne, que le Curé donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faisant une lieue jusqu'au Village de Guipuple, j'allai passer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée Tusantlalpa, où je tuai quelques Lievres. J'en aurois pû tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & si l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux ne s'étoit communiquée jusqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on croit avoir, dans le Pays, qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des Chevaux morts (13).

Lievres en horreur aux Mexiquains.

(11) Page 30.
(*) Page 31.
(12) Page 121.
(13) Page 126.

GEMELLI CARERI. 1697.

Le 23, après avoir fait six lieues dans un Pays mêlé de Plaines & de Montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empressement de voir les Mines, je me fis conduire, le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La premiere, nommée de Santa Cruz, avoit plus de sept cens pieds de profondeur; & la seconde, qui se nomme Navarro, en a plus de six cens. On tiroit l'argent, dans la premiere, avec des Malacates, espece de roues, soutenues sur un long essieu, autour duquel on employe, pour corde, une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal, & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre Mules, attachées à l'essieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate, montée à la même ouverture, servoit, par le même méchanisme, à vuider l'eau, qui ne manqueroit pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

Mine de Santa Cruz.

Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, ausquels des chevilles dispersées servent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement. Je passai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres, dont les chevilles & les entailles étoient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: mais, le soir, on leur permet d'emporter autant de mineral qu'ils le peuvent d'une seul charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, sous terre, un passage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés: mais après tant de fatigue, ils commençoient à se trouver si proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mine de Navarro.

Je me fis mener, le jour suivant, à quelques lieues de ces deux Mines, pour visiter celles de la Montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux, fut une petite Ville, dont toutes les maisons étoient composées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit environ douze mille Habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de mille Mines, dans l'espace de six lieues; les unes, qui sont abandonnées; d'autres, où l'on s'exerce sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve. Mais ces dernieres sont visitées secrettement par quantité d'Indiens, qui dérobbent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enseveli quinze, qui avoient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite (14).

Mines de la Montagne, & Ville voisine.

On me conduisit, de cette Mine, à celle qui porte le nom de la Trinité, parce qu'elle en renferme trois, qui se nomment Campechiana, Joya & Pignol. Mais, quoique les trois bouches soient differentes, elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi, qui en

Mine de la Trinité.

(14) Page 138.

Gemelli Careri. 1697.

connoissoient parfaitement la richesse, m'ont assuré que depuis dix ans on en avoit tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille Ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize Malacates pour la vuider; & la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

Mine de Saint Mathieu.

A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui se nomme Saint Mathieu, & qui rendoit un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquiéme arbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort impatient de remonter : mais un Mineur, qui me servoit de guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les Ouvriers faisoient sauter, avec leurs instrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux : mais ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étois exposé, & commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhaloit dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures; & j'arrivai fort fatigué à la lumiere du jour. Tout ce que j'avois vû d'affreux se retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action si folle : jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares; & l'on m'auroit offert inutilement deux ou trois mille piastres, pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avoit fait descendre (15). La profondeur de ces Mines vient de la méthode du travail, qui se fait toujours perpendiculairement jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement; & lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la premiere ligne.

Careri descend dans la Mine.

Excès de son effroi.

Comment se fais la séparation du Métal.

Je ne me refusai pas le plaisir de voir comment se fait la séparation du métal. On brise, à coups de marteaux, la pierre qui sort de la Mine. Ceux qui sont chargés de cette opération connoissent, par une longue expérience, les morceaux qui sont pour le feu, & ceux qui renferment le vif-argent. On les met dans des sacs séparés. Les pierres de métal sont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui ressemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands

(15) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

soufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, soufflent dans le fourneau; & pendant l'espace de six heures, on y met de nouveau métal, à mesure que le premier fond. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laisse couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau, on continue d'y jetter du métal crud, du plomb & du charbon, pour en faire ce que les Ouvriers nomment d'autres Plaques. Après en avoir fait cinquante ou soixante, qui sont ordinairement l'ouvrage d'une semaine, on les met dans un autre fourneau, pour en séparer le plomb. Ce second fourneau ressemble à nos fours, avec une fosse au milieu, remplie de cendres mouillées & battues, pour recevoir l'argent pur. On l'échauffe d'abord avec un feu de bois, d'un troisiéme fourneau voisin, qui se nomme le fourneau à rafiner. Aussi-tôt que les plaques sont prêtes à fondre, on applique au fourneau deux grands soufflets, qui augmentent l'ardeur du feu. Pendant la fonte, l'argent pur coule dans la fosse; & l'on tire, avec un croc de fer, le plomb, ou la terre, qui venant à se refroidir, n'a plus qu'une apparence d'écume, ou de pierre de Ponce. On garde l'écume de la premiere & de la seconde fonte, pour en faire le même usage dans le fourneau où l'on fond les pierres en poudre.

Poids des Plaques d'argent.

Les Plaques d'argent pur sont de quatre-vingt ou cent marcs. On les porte à l'Essayeur du Roi, qui examine si le métal est au titre, & s'il peut être converti en monnoie. On attend son jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit est d'un cinquiéme. Tous les Cantons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui sont un Trésorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever de les rafiner; & lorsqu'elles sont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les séparer.

Comment on y employe le Mercure.

Si la pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très fine, on la passe, pour la mettre ensuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du sel, & de l'écume de cuivre. On y ajoûte le Mercure; & toute la masse est remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, jusqu'à ce qu'il soit répandu dans toutes ses parties. On en fait alors un monceau, qu'on met sous un toît ouvert de tous côtés, avec une marque qui fasse connoître le jour qu'on l'a mis dans cette situation. Le principal Ouvrier visite chaque jour les monceaux. En lavant un peu la pâte, il connoît, par l'argent qui reste dans le vaisseau, & par la chaleur extérieure de toute la masse, la quantité de Mercure & d'écume qu'il faut ajoûter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & demande qu'elle soit refroidie avec la bourbe des Rivieres voisines. Lorsqu'elle est trop froide, on y ajoûte de l'écume de cuivre. Le Mercure, n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qualité : mais l'expérience fait voir que si la pâte est couleur de son, il y faut ajoûter du Mercure; qu'elle est en bon état, lorsqu'elle est couleur de perle; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut

aquérir plus de perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, suivant la qualité du métal.

On lave ensuite ces masses dans un lavoir, avec des roues de bois, qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée passe, par trois tuyaux, dans trois vaisseaux l'un au-dessous de l'autre. L'argent, qui coule du premier, s'arrête dans le second ou dans le troisiéme, duquel l'eau sort par un tuyau, & se rend dans un réservoir, où les Femmes trouvent toujours quelques particules d'argent. On met celui, qui reste au fond des vases, dans une chausse de toile, qu'on presse pour en faire sortir le Mercure. Cependant, comme il n'en sort pas plus de la cinquiéme partie, on met ordinairement plusieurs balles de cette pâte molle, chacune d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec de petites barres sur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tombe, lorsqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, remplie d'eau jusqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien ne puisse s'évaporer. On fait ensuite un grand feu de charbon, sur la cloche supérieure, jusqu'à la faire rougir; ce qui marque que le Mercure est séparé, & que l'argent s'est réuni dans un seul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'essai. On le purifie au feu nouveau, s'il ne l'est pas assez; & l'on y met la marque établie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquiéme, & combien il a de grains d'or au marc.

Voyes plus courtes, mais plus cheres.

L'argent pourroit être séparé, en moins de temps, par le feu seul; mais il s'en perdroit trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beaucoup plus de dépense, pour faire cette séparation avec le Mercure, parce que devant venir de l'Espagne ou du Pérou, il se vend très cher. On paye quatre-vingt piastres du quintal, qui ne sert à séparer que mille marcs d'argent, & quelquefois jusqu'à trois cens piastres: non que le Roi le vende si cher, mais les Officiers royaux cherchent à tirer parti du besoin qu'on en a; & cette disette de vif-argent cause beaucoup de préjudice à Mexico. Aussi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Espagne, que dix pour cent; au lieu, qu'au Pérou, il prend vingt à la rigueur, parce que le vif-argent y est à meilleur marché. Dans ces Régions, on ne se servoit autrefois que de Mercure & de Sel, pour séparer l'argent; mais cette opéraion demandoit une année entiere. Un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe sur le champ la masse.

Invention d'un Dominiquain.

Avantages de ceux qui découvrent une Mine.

Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquiéme du produit. Mais, s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine, ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors, il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais, si la Mine, qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixiéme partie de ce qu'il tire; & si l'eau venoit de la Mine supé-

GEMELLI CARERI. 1697.

rieure, le Propriétaire de cette Mine est obligé de la faire vuider.

Fabrique de la Monnoie à Mexico.

Tout l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On assure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui passe par des voyes indirectes; & qu'on en frappe aussi, tous les ans, sept cens mille marcs en piastres. Les Propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquiéme, qui est le droit de la premiere déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Mais quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoie, on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

Séparation de l'or & de l'argent.

Comme on a fait observer qu'il se trouve un peu d'or dans l'argent, le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait dissoudre dans l'eau-forte; l'or reste au fond, comme de la poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaisseaux de verre, dont les bouches se joignent. On les échauffe: l'eau se retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Ensuite l'or est fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Essayeur, comme l'argent.

Titre de l'un & de l'autre.

Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Voilà, continue Careri, ce que j'ai vû moi-même, ou ce que j'ai appris de Dom Philippe Rivas de Seville, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'office d'Essayeur (16). Je partis fort satisfait de Pachuca, & je fis, d'abord, sept lieues dans une Plaine, qui me conduisit au Village de Tesayucca; d'où j'allai passer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jésuites (17). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Voyage de Careri aux Cous, ou aux Pyramides.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

Je montai à Cheval, dit-il, & traversant le Lac de Saint Christophe, je me rendis à la Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui signifie, en langue Mexiquaine, lieu des Dieux & des adorations, où je passai la nuit chez Dom Pedro d'Alva, petit-fils de Dom Juan d'Alva, descendu des Rois de Tescuco.

Pyramide du Nord & sa figure.

Ce Seigneur me fit voir le lendemain, les *Cous*, ou les Pyramides, qui ne sont pas à plus d'une lieue de sa Terre. Je vis premiérement, celle du Nord, qui a, sur deux de ses côtés, environ six cens cinquante palmes de lon-

(16) Pages 159 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

(17) Il contient plusieurs lieues de terres, cultivées par plus de six mille Noirs mariés, dont chacun se vend trois cens & quatre cens piastres. On y compte cent quarante mille, tant Brebis que Chevres, cinq mille Chevaux, mille Bœufs ou Vaches, &c. *Pages 149 & 150.*

gueur, & cinq cens sur les deux autres. Elle porte le nom de la Lune. Je n'avois pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvoit être de deux cens palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet offroit autrefois une fort grande Statue, de forme grossiere, qu'un Evêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reste de l'ancienne Idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la Pyramide. Ces grandes masses renferment des voûtes, qui servoient de tombeaux aux Rois du Pays. Quantité de petits Monts, dont elles sont environnées, paroissent avoir été les tombeaux des Seigneurs Mexiquains. Le chemin, qui conduit à ces Monumens, conserve encore le nom de Micaotli, qui signifie chemin des Morts.

Pyramide du Midi.

Je tournai ensuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la derniere. Elle a mille palmes de longueur, sur deux de ses faces; &, sur les deux autres, environ six cens cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus, que celle de la premiere. La Statue du Soleil, qui étoit au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, dans sa chûte, elle est demeurée vers le milieu de la Pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'estomac, qui contenoit la figure du Soleil; & tout le reste du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faisoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole.

Observations sur ces Monumens, & leur origine.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'usage du fer, tailloient des pierres si dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans aucune machine, & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Careri, attribuent la construction de ces Pyramides aux Ulmuques, qui amenerent, de l'Isle Atlantide, une seconde Colonie d'Habitans dans la Nouvelle Espagne (18). Elles sont du moins très anciennes; Careri jugea, par ces prodigieuses ruines, qu'on remarque aux environs, par quantité de Grottes, & par d'autres marques, qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu. Il retourna, le lendemain, à Mexico, par la même route.

Route de Careri à la Vera-cruz.

C'est dans celle de la Puebla & de Vera-cruz, qu'il est temps de le représenter, pour le conduire en Espagne, & jusqu'à Naples, où il avoit commencé son cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Espagne, le Jeudi, 10 d'Octobre, dans le dessein d'aller s'embarquer, à Vera-cruz, sur le Vaisseau d'avis qui part réguliérement pour la Havane, & de passer de-là aux Canaries. Deux lieues le conduisirent au Village de Mexicalsingo, où

(18) Ils fondent cette conjecture sur les Histoires Indiennes, qui disent que ces Ulmuques sont venus, par Mer, de l'Orient; & sur l'autorité de Platon, qui dit, d'un autre côté, que les Habitans de l'Isle Atlantide tiroient leur origine des Egyptiens, chez lesquels cette maniere d'élever des Pyramides étoit en usage. On sçait que les Carthaginois poussoient leur navigation jusques dans une Isle fort éloignée des Colonnes d'Hercule, & que plusieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Sénat de Carthage en fit défense pour la suite, de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fît oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains ayent élevé des Pyramides, comme les Egyptiens; & que sur les Obelisques de l'Egypte, il y eût, suivant le récit d'Ammian Marcellin, des Animaux & des Oiseaux, *etiam alieni mundi. Ibid. pages 211 & 212.*

Gemelli Careri. 1697.

Alcaldie de Chalco. Son Lac & sa Riviere.

passe un Riviere, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui est d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit ensuite une lieue, dans une Plaine montagneuse, pour arriver à Istapalapa, & quatre autres jusqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'est un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes sortes de provisions à la Capitale. La Riviere est si rapide, entre Chalco & & Mexicalsingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour suivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de Rio-frio. Il y arriva le soir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne; & le lendemain, il en fit deux autres jusqu'à l'Hôtelleri de Tesmolucca, pour descendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maisons champêtres, qu'il traversa pendant trois lieues, jusqu'au Village de Saint Martin. Tlascala n'en étant qu'à trois lieues, il ne résista point à la curiosité de voir les restes de cette ancienne Ville, qui a toujours résisté, dit-il, aux armes de l'Empire du Mexique. Mais il regretta d'avoir fait ce détour, lorsqu'après avoir traversé quelques Plaines marécageuses, il rencontra une Rivière, qu'il fut obligé de passer à gué. D'ailleurs Tlascala n'ayant rien de plus considérable qu'un Couvent de Cordeliers, son regret en devint encore plus vif, & le fit partir, dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'est est éloignée que de cinq lieues. Cette Ville, nommée proprement la Puebla de los Angelos, fut bâtie par les Espagnols en 1531, & tire son nom d'un songe de la Reine Isabelle, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ses Edifices sont de pierre & de chaux. Les rues, sans être pavées, sont d'une propreté singuliere, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de souffre, du côté de l'Occident, de nitre & d'alun vers le Nord, & tout-à-fait douces à l'Est & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quatre-vingt mille piastres, & celui du Chapitre à deux cens milles. On fit voir à Careri, dans un Cabinet de rareté, une pierre d'aiman, de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui enlevoit dix livres de fer. Les Eglises & les Couvens, dont il fait la description, donnent une haute idée de la grandeur & de la richesse de cette Ville (19).

Ancienne Ville de Tlascala.

La Puebla de los Angelos.

Ses richesses.

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues jusqu'au Village d'Ancotoque, & cinq jusqu'à celui d'Arassingo; d'où il n'en reste que deux, pour arriver à Quachioula. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village nommé Saint Augustin, une Pyramide qui ressembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduisirent à Istaqua. Le 23, il eut à traverser d'affreuses Montagnes, d'où l'on descend, pendant l'espace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le besoin qu'il eut de se reposer au Village d'Aculsingo, qui est environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaise route, au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu, deux fois, une même Riviere à passer. Le 24, il se détourna beaucoup du chemin, pour éviter de passer à gué la Riviere blanche; & l'ayant passée sur un Pont, il tra-

Pyramide de Saint Augustin.

(19) *Ibid.* pages 24 & précédentes.

versa

verſa la Ville d'Orizava, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui le conduiſit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige; mais ſes feux & ſes glaces n'avoient rien de ſi dangereux que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverſer, & d'où ſes Montures ne ſe tirerent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en paſſer une troiſiéme avec les mêmes dangers, & de-là une groſſe Riviere, d'où l'on arriva le ſoir, après une marche de cinq lieues, à Cordova, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville eſt habitée par quantité de riches Marchands, la plûpart Eſpagnols, que l'agrément de ſa ſituation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

Gemelli Careri. 1697.

Volcan d'Orizava.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des Perroquets de diverſes eſpeces, & quantité de Coqs d'Inde ſauvages, qui ne laiſſent pas de ſe tenir tranquillement perchés ſur les arbres. Saint Laurent de los Negros, où l'on s'arrêta pour dîner, eſt un lieu ſitué au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu deſquels on ſe croit dans la Guinée: mais ils n'avoient rien de farouche, & leur occupation commune eſt l'agriculture. Ils tirent leur origine de quelques Négres échappés, auſquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres; ce qu'ils obſervent fidélement. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voiſine eſt habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui menent une vie fort ſauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maiſon de Mulâtres, ſans aucune proviſion. La Montagne voiſine auroit pû fournir des fruits en abondance; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En ſortant de ce lieu, Careri ſe trouva dans le dernier danger, au paſſage d'une Riviere; ſans compter qu'il faillit de perdre ſes Manuſcrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit ſur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une eſpece de Palmiers, dont les fruits ſont une ſorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos Amandes. Il paſſa pluſieurs petits Lacs à gué, parmi des herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on paſſa la nuit dans le Village d'Aſparilla. Le lendemain, on fit deux lieues juſqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Eſpagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lû de l'Oiſeau nommé Carpentero, à qui le ſeul inſtinct fait découvrir une herbe qui caſſe nettement le fer. Mais, en ſe vantant d'en avoir fait l'expérience, ſon garant confeſſoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voiſines.

Saint Laurent de los Negros, & ſon origine.

Aſparilla.

Xamapa.

Herbe qui caſſe le fer.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera cruz. Il y trouva la plus groſſe partie de ſon bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit ſe l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaiſſeaux particuliers qui viennent à la Nouvelle Eſpagne, eſt petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Eſpagnols,

Careri arrive à Vera-cruz. Idée qu'il donne de cette Ville.

Gemelli Careri. 1697.

qui ne s'y arrêtent même que pendant le séjour des Flottes, parce que l'air y est fort mauvais, & qui passent le reste de l'année dans l'intérieur des Terres. Sans nous arrêter à sa description, qui n'appartient point à cet article, suivons Careri dans son embarquement pour la Havane, où il se promettoit de joindre les Galions, & de se rendre avec eux à Cadix. Dom François Loranz y Rada, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir sur un petit Vaisseau, arrivé de Maracao, qui se disposoit à remettre à la voile.

Chasse dont il fait son amusement.

Il ne laissa point d'essuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un si triste lieu. Il faisoit, dit-il, son amusement de la chasse. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des Faisans, aussi gros que des Coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir sur la tête, il passa une grande Riviere, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'est un réduit de Pêcheurs, dont les maisons ne sont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Riviere étant remplie de Crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Espagne, on assura Careri que les Chiens de cette Contrée, qui veulent passer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous, & vont promptement traverser la Riviere dans un autre (20).

Instinct singulier des Chiens du Pays.

Il revint à Vera-cruz, chargé de Faisans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à son adresse. Dans une autre chasse, il visita la Ferme de Saint Jean, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverses sortes de fruits, & un petit Bois plein d'Oiseaux & d'Animaux sauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduisit dans un Bois voisin de la Riviere, il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre, courut aussi-tôt sur cet Animal, & le saisissant par un pied, sans autre précaution, il en fut dangereusement blessé. A l'observation commune, que les Sangliers de l'Amérique ont sur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une espece de nombril, Careri ajoûte qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en sort une si mauvaise odeur, que si elle n'est pas coupée aussi-tôt qu'ils sont morts, elle infecte toute la chair, de maniere à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de Garapattas, espece de vermine qui se trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'insinue si loin dans la chair, qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Observations sur les Sangliers.

Particularités que Careri apprend sur le Mexique.

Les moindres circonstances qui regardent une Ville aussi célebre, mais aussi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroissent importantes. Il visita tous les Couvens. Celui des Peres de la Merci, quoique peu distingué par ses édifices, offre un très beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ses Dortoirs. Celui des Dominiquains est fort pauvre. Les Augustins sont aussi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de se bâtir une Eglise.

Enfin, Careri observe que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand Cortez, premier Conquérant de la Nouvelle Espagne, aborda sous les auspices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il se croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoissance s'est conservée de pere en fils, dans cette Région, & qui sont tirées de qua-

(20) Pages 234 & précédentes.

-tre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Dom Charles Fiquenza (*).

Le Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui avoit été découverte par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître plusieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, sans y avoir pû former d'établissement, résolut d'employer, à cette entreprise, des forces capables d'en assurer le succès. Il fit partir, le 15 Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaisseaux. Ensuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'assurer de sa personne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui composoient son armée, triompha des artifices de ses Ennemis.

Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Son premier exploit fut la prise du Village de Tabasco. Elle ne se fit pas sans résistance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vû de Chevaux, s'imaginassent que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un seul Monstre. Cortez se rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ses troupes débarquerent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné à cette Place. Les Espagnols y passerent quelques mois, sans pouvoir surmonter les oppositions des Indiens. Mais Cortez prenant la résolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ses Vaisseaux, pour faire perdre à ses gens toute espérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur salut que de leurs épées. Il partit, le quinze d'Août, avec quatre cens Soldats, après avoir laissé, à Vera-cruz, une Garnison capable de la défendre. Le hasard, qui paroît avoir été son seul guide, le conduisit dans la Province de Tlascala. Il en combattit plusieurs fois les Habitans. Ses Soldats guérissoient leurs blessures & celles de leurs Chevaux, avec de la graisse tirée des intestins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demanderent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Espagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançassent point jusqu'à sa Capitale. Cortez entra, dans Tlascala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offrirent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Esclaves qu'ils engraissoient dans leurs Prisons, pour les sacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas rassuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambassadeurs, avec de riches présens, en or & en pierres précieuses, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcerent de gagner la confiance des Espagnols. Mais Cortez, informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une exécution si sanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troisiéme Ambassade, pour justifier ses intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Espagne, avec de grands présens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange

Ruse qu'il employe pour animer ses gens.

Il entre dans Tlascala.

(*) C'est la singularité de cette source, & le mérite que Careri se fait de l'avoir consultée, qui fait donner place ici, à ce fragment historique, pour faire honneur à son Journal. Les mêmes événemens paroîtront avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.

GEMELLI CARERI. 1697.

confusion, qui venoit autant de la disette des vivres que de l'approche de ses Ennemis. Cortez persistant dans le dessein d'y marcher, traita les Ambassadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, sentant la nécessité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, son propre Neveu, Seigneur de Tescuco, & quantité d'autres personnes de distinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, jusqu'à la chaussée de Mexico, où Coadluvacca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt suivis de Montezuma même, qui sortit de sa voiture, aussi-tôt qu'il apperçut le Général Espagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit présent d'un collier de fausses perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de se retirer : mais il laissa ordre, aux principaux Seigneurs de sa suite, de conduire le Général au Palais d'Axayiaca, son Pere, qui contenoit ses Idoles & son trésor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Espagnoles. Il ne fit pas difficulté de se trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait présent d'un collier d'or, il ordonna que tous ses gens fussent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitiéme jour de Novembre. L'Empereur du Mexique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts, sa barbe noire & peu épaisse. Les Espagnols admirerent sa magnificence. Lorsqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de sa Cour lui composoient un cortege, d'une richesse éblouissante, & deux des principaux portoient, devant lui, des masses d'or, pour symbole de sa justice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ses exercices de Religion, eut la curiosité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chaussées, qui avoient des Ponts-levis d'espace en espace. Il lui montra aussi le Temple de deux Freres, qui faisoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepuca, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

Montezuma vient au-devant de lui.

Entrée de Cortez dans Mexico.

Portrait de Montezuma.

Temple qu'on lui fait voir.

Dieux de la Guerre & de l'Enfer.

Quelques Espagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Eglise, trouverent, dans un appartement du Palais d'Axayiaca, une porte qui paroissoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduisit dans plusieurs chambres, qui contenoient une immense quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, sans avoir touché au trésor. Il étoit résolu de s'assurer de l'Empereur même; mais le petit nombre de ses troupes lui faisant craindre quelque fâcheuse révolution, il vouloit se concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

Trésor que Cortez épargne.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Espagnol, nommé Jean de Escalante, & quelques Soldats de la même garnison. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faisant reconnoître que ces redoutables Etrangers, auxquels ils avoient donné jusqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient

ſujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter ſon deſſein. Il ſe rendit au Palais de Montezuma, ſans autre ſuite que cinq de ſes plus braves Officiers. Là, ſous le prétexte d'une conférence ſécrette, il eut l'adreſſe d'éloigner ceux de ce Prince; & lorſqu'il ſe vit ſeul avec lui, non-ſeulement il lui reprocha fiérement d'avoir manqué de foi aux Eſpagnols, mais il lui déclara que ſon deſſein étoit de le tenir Priſonnier, pour s'aſſurer de ſa parole; & tirant l'épée, il le menaça de la mort, au moindre ſigne de réſiſtance. Ce malheureux Monarque s'humilia juſqu'à s'excuſer. Il promit toutes ſortes de ſatisfactions. Il offrit, pour ôtages, ſon fils & deux de ſes filles. Mais, Cortez ayant repliqué que ſa perſonne étoit néceſſaire à la ſûreté des Eſpagnols, la vûe des cinq Officiers, qui s'approcherent auſſi l'épée à la main, & les exhortations de l'Interprête, qui l'allarmerent ſérieuſement, pour ſa vie, le déterminerent à prendre, ſans bruit, une voiture fermée, dans laquelle il ſe laiſſa conduire au Palais d'Axayiaca, où il fut enfermé ſous une bonne garde. Cortez ne laiſſa pas d'y admettre les Seigneurs, & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître, les yeux baiſſés, & tournant la tête, pour éviter d'en être vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Enſuite, après avoir fini leurs complimens où leurs affaires, ils ſortoient avec les mêmes marques de reſpect ou de terreur. Careri n'explique point ſi c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

Comment il ſe ſaiſit de la perſonne de Montezuma.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Eſcalante. Il les fit brûler vifs; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, ſans paroître ſenſible à cette indignité, demanda un jour la permiſſion d'aller à la chaſſe, &, dans une autre occaſion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ſes Sujets, l'idée qu'il fût Priſonnier. Cortez y conſentit; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque ſoulevement de la part du Peuple.

Maſſacre de pluſieurs Princes.

Cacamatzia, Neveu de l'Empereur, & Roi de Teſcuco, ne pouvant être trompé ſur le miſérable état de ſon Oncle, entreprit de s'élever ſur le Trône impérial, & communiqua ſon deſſein aux Princes d'Iztapalapa, de Jacuba & de Cayoacan, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureuſement découvert; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fuſſent tous arrêtés, les Eſpagnols ſaiſirent ardemment cette occaſion d'augmenter leur puiſſance, en feignant d'exécuter ſes ordres. Lorſque ces quatre Princes furent Priſonniers, Cortez ne différa plus à preſſer ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Eſpagne. Il lui laiſſa néanmoins la liberté de délibérer ſur cette propoſition, avec les principaux Caciques. Mais ſes meſures lui répondoient de la réſolution du Conſeil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ſes Vaſſaux, ne puſſent retenir leurs larmes. Cortez, qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut ſçavoir d'où ils tiroient tant de richeſſes. Quelques Officiers Eſpagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où ils rapporterent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du ſable de leurs Rivieres, & Montezuma ne ſe fit pas preſſer, pour céder, à ſes nouveaux Maîtres, tout le tréſor de ſon pere, qui étoit renfermé dans

Hommage rendu à l'Eſpagne.

Gemelli Careri. 1697.

l'appartement que les Espagnols avoient eu la modération de respecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produisit la valeur de six millions de piastres, dont on leva un cinquiéme pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquiéme, & tout le reste fut partagé entre les Soldats.

Partage de l'or des Mexiquains.

Montezuma, qui ne voyoit plus de sûreté que dans une dépendance absolue, offrit, à Cortez, une de ses filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Espagnols obtinrent, du moins, une partie du Temple, séparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Messe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, se voyant menacés de leur ruine, eurent la hardiesse d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il se forma un parti si puissant contre les Espagnols, que Montezuma, lié désormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conseilla de sortir de la Ville, avant que les Rebelles eussent achevé de s'y rassembler. Cortez commença peut-être à se repentir d'avoir fait briser sa Flotte. Il s'efforça d'appaiser les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du temps pour faire construire trois Vaisseaux, sur lesquels il fit entendre que les Espagnols étoient disposés à s'embarquer.

Les Prêtres exhortent le Peuple à la guerre.

Telle étoit leur situation, lorsque Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présens à la Cour d'Espagne, sans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaisseaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt piéces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui porterent dépeinte sur de la toile de Maghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conseil de Cortez même, qui n'attendoit du secours que d'une armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de se saisir, pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conseil avec ses Officiers, & se hâta d'écrire à Nervaez. Il lui représentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le service du Roi, il ne devoit pas seconder la fureur d'un Peuple, prêt à se soulever, ni penser à délivrer Montezuma, dont l'emprisonnement faisoit l'unique sûreté des Espagnols. Il offroit enfin de lui remetre tout ce qu'il avoit conquis, & de se retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propositions si justes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui sembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ses troupes. A son approche, Cortez laissa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du secours aux Caciques de Tlascala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Narvaez, avec le reste de ses forces, & six mille Indiens armés de piques, il se promit la victoire, de la justice de sa cause autant que de son courage. Il arriva le soir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé sans défiance,

Obstacles de la part des Espagnols mêmes.

Cortez les surmonte.

Après avoir encouragé ses gens, il passa, dans la plus grande obscurité de la nuit, un ruisseau, dont ses Ennemis croyoient s'être fait une barriere. Il les surprit, il les défit entiérement; & pour comble de bonheur, il se saisit de Nervaez & toute l'artillerie. Une victoire si complette lui devint encore plus avantageuse par ses suites. Les vaincus lui prêterent serment de fidélité. Il se saisit des dix-neuf Vaisseaux; & tous les Espagnols se trouvant réunis sous ses ordres, à l'exception du seul Nervaez, qu'il laissa, sous une bonne garde, dans Vera-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes.

Soulevement de Mexico.

Mais, au milieu de son triomphe, il apprit que Mexico s'étoit soulevé, & qu'Alvarado, serré de près dans le Fort, avoit besoin d'une prompte assistance. La nécessité de conserver ce poste le fit partir aussi-tôt avec treize cens hommes de pied, environ cent Chevaux, & deux mille Indiens de Tlascala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à se voir caressé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de son gendre. Mais la correspondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaez, étoit un crime que les Espagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refusa de lui parler, dans la cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le recevoir. Un affront si sanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit investir le Palais, par un grand nombre d'Indiens armés de fléches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Espagnols se retirerent en bon ordre dans leur Fort, mais le combat ayant recommencé le jour suivant, il se virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura plusieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils résolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Espagnol à Montezuma, pour le supplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ses Sujets, avec promesse de sortir sur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refusée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut sur son ressentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonnet les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le peuple pouvoit entendre sa voix: mais plusieurs Caciques, s'approchant aussi-tôt de sa personne, lui déclarerent qu'il ne méritoit que l'indignation de ses Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine entiere des Espagnols, avoient fait choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuse déclaration, que le malheureux Montezuma se vit couvert d'une grêle de fléches & de pierres, dont il reçut plusieurs blessures mortelles, qui terminerent bientôt son regne & sa vie.

Mort de Montezuma.

Cortez se promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propositions de paix aux Rebelles, sans autres conditions que la liberté de sortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le seul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés sous le regne d'un Usurpateur. Mais, pour unique réponse, ils tomberent le lendemain avec tant de furie, sur les Espagnols, qu'ils en tuerent un grand nombre. Cortez en tira vangeance, par une sortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir massacré des milliers d'Indiens.

GEMELLI CARERI. 1697.

Cortez est forcé de se retirer.

Ensuite, désespérant de résister à tant d'Ennemis, il prit la résolution de sortir de Mexico, à la faveur des ténébres. Sa premiere démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezuma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Prisonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit rassemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il sortit du Fort avec tous ses gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverser plusieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il passoit sur les digues. Ils l'attaquerent si vigoureusement, qu'ils lui tuerent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appésanti par quelques blessures, évita de tomber entre leurs mains, en faisant un saut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit jusqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir passé le dernier Pont, se rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le secours des Guides de Tlascala, & sans cesse poursuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le surprendre dans l'obscurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire penser commodément ses Blessés. On y a bâti, dans la suite, l'Eglise de Notre-Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triste, en mémoire du massacre, surtout de ceux qui avoient plutôt pensé à défendre leur or que leur vie. On continua de se retirer, en faisant face aux Mexiquains: mais la Bataille, qui se donna le 14, proche d'Otumba, coûta tant de monde aux Espagnols, que dans la revûe qu'ils firent le jour suivant, ils ne se trouverent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlascala, quoique les Indiens auxiliaires fussent réduits à douze cens hommes.

Embarras de sa fuite.

Quanhlimoc, proche parent de Montezuma, étoit monté sur le Trône par les suffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir sa domination, sans paroître inquiet des résolutions de Cortez, qu'il crut assez humilié par sa fuite. Cependant l'Armée Espagnole se trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Riviere de Panuco, sur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Espagne, & dans les Isles de la dépendance de cette Couronne, pour solliciter du secours, & pour se procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps, de Vera-cruz, quelques Avanturiers Espgnols, amenés par des espérances de fortune, qui le mirent en état de marcher vers Tescuco; & les Caciques de Tlascala, moins attachés à sa Nation qu'à sa personne, lui rassemblerent un Corps de dix mille Indiens. Ces secours imprévus le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Tescuco ne balança point à le recevoir & lui fit présent d'un Etendart d'or. Quelques jours après, il vit son armée grossie d'une autre recrue d'Espagnols, qui étoient arrivés dans un Vaisseau particulier. Avec des forces si nombreuses, il commença par subjuguer tous les environs de Mexico, dans le dessein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le siége de cette Ville. Une revûe générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver sept cens trente-quatre Espagnols, & plus de vingt mille Indiens, sans y comprendre ceux qui suivoient l'armée, dans l'espérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de sa Nation, qu'il distribua sur des Barques de douze

Les Espagnols sont renforcés.

Ils retournent à Mexico.

douze Rameurs. Le reste fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlascala reçurent ordre d'aller faire le siége d'Istapalapa, de Cuepacan & de Tacuba, pour se faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepech, qui fournit Mexico d'eau. Cortez se mit lui-même sur une Barque; & dans plusieurs courses, qu'il fit sur le Lac, il détruisit quantité de Canots Indiens. Il délivra Consalve de Sandoval, qui se trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis; & l'ayant envoyé à Teguaquilla, pour se rendre maître de la chaussée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadaloupe, il résolut d'entreprendre sérieusement le siege de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

Exploits de Cortez.

Les Espagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrein qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maisons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténébres, pour ouvrir des fossés, où leurs Ennemis se précipitoient, sans se défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux sur la diminution de ses troupes, & sur le danger du retardement, se détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il divisa ses gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & se mettant lui-même à la tête du premier, il marcha jusqu'à la Place de Tlatcluco, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui est aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais son ardeur l'ayant emporté trop loin, sur une chaussée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea si malheureusement dans la boue, qu'il y fut blessé, & que soixante de ses Soldats y furent faits Prisonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de succès. Après avoir essuyé long-temps les fléches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maisons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Prisonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes sauvages; à la réserve des bras & des jambes, que les Mexiquains réservoient pour les manger. Ils en écorchoient aussi le visage & la barbe, pour se faire une espece de masque, de cette peau, dans leurs Fêtes solemnelles.

Siége de Mexico.

Après des pertes si difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlascala, de Tescuco & de quelques autres lieux, se retirerent dans leurs Cantons; & les Espagnols demeurerent seuls à la garde des postes, dont ils s'étoient saisis. Les uns s'occupoient à remplir les fossés de terre & de bois, pour se faire un passage, & les autres veilloient autour d'eux pour les soutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les estacades, dont les Mexiquains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux, poussés nuit & jour avec une ardeur infatiguable, avancerent assez heureusement pour ranimer les troupes de Tlascala & de Tescuco. Elles revinrent au secours des Espagnols. Mais Cortez ne se lassoit pas de proposer la paix. Il députa quelques Prisonniers au nouveau Monarque, pour renouveller des offres qui avoient été vingt fois rejettées. Enfin, n'espérant plus rien de la douceur, & voyant ses forces rétablies par le retour de ses Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ses ordres, il pénétra lui-même jusqu'au grand Temple,

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Gemelli Careri. 1697.

Il pénétre dans la Ville.

sur lequel il arbora ses Etendarts. Les trois corps se réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardiesse & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, se virent forcés de se retirer dans la partie de la Ville, où les Maisons étoient environnées des plus larges Canaux. Mais, dans le passage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Espagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlateluco.

Fureur des Indiens.

Cortez reçut, dans le même-temps, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaisseau nouvellement arrivé d'Espagne. Cet accroissement de forces, & la confusion de ses Ennemis, ne l'empêcherent point de leur faire proposer, encore une fois, la paix : mais après avoir paru délibérer, pendant une cessation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais sur les Espagnols ; & bravant la mort sous toutes sortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mousquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendroit rien d'eux, aussi long-temps que l'Empereur se croiroit en sûreté dans son poste. Il détacha Christophe de Sandoval, pour l'assiéger avec les Barques. Cette résolution fut suivie d'un si prompt succès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques, que se défiant de la constance de ses Sujets, il se mit dans un grand Canot, avec ses femmes & ses meubles les plus précieux, pour s'échapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit suivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit sans résistance & qui le conduisit à Cortez. On respecta ses trésors, & surtout ses femmes, pour lesquelles il paroissoit fort allarmé. Cortez étoit sur le haut du Temple, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'on l'eut informé que l'Empereur étoit Prisonnier, il descendit avec autant de surprise que de joye, dans la résolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit possible, ce cœur farouche, par ses caresses & ses bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en versant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon Peuple. Puisque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la misérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez. Tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'estime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de distinction, à Cuyoacan, sous l'escorte de Sandoval. Les Lettres, que Careri donne pour sa source, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de siége. Elles ajoûtent que l'Empereur Quanhtimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans ; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le visage long (*).

L'Empereur est fait Prisonnier.

Gloire de Cortez.

Cortez prit, pour Armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une bordure chargée de sept têtes de Rois. Aussi-tôt qu'il eut fait transporter tous les Cadavres, dont les rues étoient remplies, son premier soin fut de faire donner la question au Seigneur de Tescuco, pour lui faire déclarer ses trésors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-

(*) Cortez le fit pendre ensuite, avec le Prince de Tacoba, son Neveu.

vingt-six mille piastres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, sans doute, effacée par l'attention de son Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Ensuite, pendant que ses Capitaines étendirent la domination Espagnole, dans les diverses parties du même Empire, il dépêcha deux Vaisseaux, en Espagne, pour offrir, au Roi, un présent de deux millions deux cens mille piastres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-chambre du trésor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquise. Careri observe qu'il fit supplier le Roi de ne point envoyer de Jurisconsultes au Mexique, parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomenter les dissensions des Habitans.

Les trésors qu'il envoye à la Cour d'Espagne, sont pris par les François.

D'Avila & Quinonez, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Isles Terceres, par un Corsaire François, nommé Florin. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ses trésors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richesses qu'on lui apportoit, dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, sans m'en laisser une part : je voudrois qu'ils me fissent voir le Testament d'Adam, qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Espagne ; & sur ses représentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-seulement le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des trésors & des terres, entre les Conquérans, avec le plein pouvoir de faire les mêmes dispositions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer, à ce Prince, de riches présens, entre lesquels on vante une coulevrine d'or & d'argent, nommée le Phœnix (21). Cependant, les accusations de ses Ennemis, & quelques recherches de sa conduite, qui passerent à la Cour, le firent priver de son Gouvernement. Il se rendit en Espagne, où l'éclat de son mérite ayant eu plus de force que ses raisons, pour le justifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquisat Del-valle, qui vaut aujourd'hui soixante mille piastres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Espagne, & de la Mer du Sud ; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le visita dans une maladie. Il retourna, dans la suite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire construire des Vaisseaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui doit celle de la Californie, qui exposa sa vie à mille fâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piastres. L'espérance de se faire payer de cette somme le conduisit en Espagne : mais loin de réussir dans ses prétentions, il reçut défense de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné sa conduite. Cette disgrace ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au siége d'Alger ; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Castilleja de la Costa, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de soixante & deux ans. Son corps fut porté, suivant ses dernieres dispositions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lévre inférieure (22).

Sa disgrace.

Il découvre la Californie.

Sa mort.

(21) On y lisoit ces trois Vers Espagnols :
Ave Nacio sin par,
Yo en serviros sin segundo,
Y vos sin ygual en el mundo.

(22) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

Gemelli Careri. 1697.

Careri, ne croyant pas ses informations moins singulieres, sur les Conquêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Espagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer dans son Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de son travail & de ses lumieres (23).

Circonstances que Careri recueille sur la Conquête du Pérou.

Les Espagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année 1525, sous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux Vaisseaux, avec le secours d'un Prêtre de Panama, nommé Luqué. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à soutenir sur le rivage, Almagro perdit un œil. Ensuite, continuant leur voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient sur des arbres, comme les Cygognes. Pizarre passa de-là dans l'Isle de Galloe. D'Almagro l'y suivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbez, Pierre de Candia, qui revint ébloui des richesses de cette Contrée. Pizarre, engagea aussi-tôt son Associé à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Espagne, avec sa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il se promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-seulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Castille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Consalve & de Ferdinand, ses freres : mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armerent ensemble une Escadre, dont Pizarre commanda deux Vaisseaux. Leur navigation fut heureuse jusqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils se virent obligés de descendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Isle de Puna, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guascar Inga, frere aîné, mais Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince : mais n'ayant pû lui faire agréer ses offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus disposé à la paix. Pizarre descendit au rivage, dans l'obscurité de la nuit, passa la Riviere & mit les Indiens en déroute. Il laissa quelques troupes dans ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Ataliba, il répondit, civilement, qu'il ne pensoit qu'à lui offrir les services des Espagnols. Ensuite, ayant marché jusqu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défense de ce Prince; avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui demander, encore une fois, son amitié. La réponse, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit se tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba se mit en marche avec toute son armée. Il étoit porté dans une chaise d'or, garnie de plumes de Perroquets. Sa tête étoit rasée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoisie; &

Bonheur de Pizarre & d'Almagro.

(23) On doit sentir que ces informations particulieres de Careri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations authentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injustice à les supprimer tout-à-fait.

ses oreilles paroissoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à soutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoissoit déja plus de bornes, lui envoya proposer de payer un tribut à l'Espagne. Cet outrage fit commencer aussi-tôt la guerre. Les Espagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant sur eux avec une impétuosité qui les effraya. Ataliba fit en vain ses efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de sa chaise d'or, & fait Prisonnier. Une victoire, qui coûta si peu, fit passer, dans un instant, d'immenses trésors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour sa liberté, une Salle remplie de vases d'or & d'argent, que les Espagnols accepterent; mais ils ôterent ensuite la vie à ce malheureux Monarque, sollicités par Guascar, qui étoit aussi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que l'Empereur son frere. Aussi-tôt qu'il eut livré de grosses sommes, dont on étoit convenu pour sa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre sa mauvaise foi, & demandant d'être mené Prisonnier à l'Empereur d'Espagne. Ainsi, sans répandre beaucoup de sang, une Région de mille trois cens lieues d'étendue, se trouva conquise par la mort des deux freres, & les armes Espagnoles ne rencontrerent plus d'opposition.

Tragique fin des Conquérans.

Après ce récit, dont plusieurs circonstances manquent en effet aux anciennes Relations, Careri donne, avec la même confiance, celui des cruelles divisions qui s'éleverent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avares Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent soixante Capitaines, qui s'entr'égorgerent, avec une fureur, sans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Ecclésiastique ait été seule capable de terminer ces sanglantes Tragédies. Consalve Pizarre étoit devenu Maître absolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui disputer le gouvernement. Il avoit rejetté les Vicerois, envoyés par la Cour. Charles-Quint, irrité de cette insolence, fit patir, d'Espagne, Pierre Gasca, Prêtre, avec un pouvoir sans bornes, & des Blancs-signés pour toutes sortes d'occasions. Gasca, n'ayant pû se faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ses troupes, & le fit Prisonnier à Xaguixaguana, avec douze de ses principaux Partisans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier supplice, comme s'ils eussent pris les armes contre la personne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, sur une Mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée sur une colomne, avec cette Inscription : » C'est ici la tête du traître Consalve Pizarre, qui a livré » bataille dans la Vallée de Xaguixaguana, contre l'Etendart royal, le Lundi » 9 d'Avril 1548 «. Gasca, étant retourné en Espagne, présenta un million & demi de piastres à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompense, à l'Evêché de Placentia (24).

Un Prêtre finit les troubles.

Careri passe de Vera-cruz à la Havane.

Careri s'embarqua, le 14 de Décembre. En faisant route par le Canal de l'Ouest, il observa que le Château est petit, & que le Gouverneur y est aussi mal logé que ses Soldats. On doit s'y garder de quantité de seches, dont il est environné; surtout pendant les vents du Nord, qui empêchent

(24) Pages 298 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

de sortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, jusqu'au 29, qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légere idée de cette Ville. Elle est située, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure est ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ses murailles ne sont que de terre, du côté de l'Isle; mais elle est bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Espagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté singuliere des femmes de la Havane, & la vivacité d'esprit, qui est le partage des hommes, en rendroient le séjour agréable, si les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piastres suffisent à peine pour la dépense de chaque jour, surtout pendant que les Galions y sont à l'ancre. Quoique le climat soit assez temperé, le bled avoit cessé d'y croître depuis quelque temps, sans qu'on en pût trouver la raison; & le pain, n'y venant que par Mer, se vend à fort haut prix. Mais on y supplée par une racine nommée *Jucca*, qui ne produit ni feuilles, ni semence, & dont il suffit de planter des morceaux pour les faire croître (25). La Ville a deux de ses faces sur les Ports, où les Vaisseaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défense consiste dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, se nomme del Motto; le second, à droite, la Punta; & le troisiéme, la Fuera.

Idée de la Ville & du Port.

Embarquement des Piastres, & bonne-foi de ce Commerce.

Careri se fit un spectacle agréable de l'embarquement des caisses de piastres. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille seulement. On faisoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Porto-bello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être observée. Lorsque les Marchands sont convenus de prix, ils se délivrent mutuellement les ballots de marchandises & les caisses de piastres, sans inspection & sans compte, avec une confiance absolue pour les Mémoires d'échange. On ouvre ensuite les ballots & les caisses, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque chose de manque ou d'excédant, les Compagnies de Séville & de Lima en tiennent compte aux Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piastres, pour diverses marchandises qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

La Persequida, Perle singuliere, & son Histoire.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jésuite, au Maître *de la Plate* de l'Amiral, une perle de soixante grains, & de la figure d'une poire, pour la présenter au Roi. Un Négre, Esclave d'un Prêtre, l'avoit prise dans une Isle voisine de Panama; & son Maître en avoit refusé soixante & dix mille piastres du Viceroi du Pérou, sous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec sa perle, qu'il nommoit la Persequida: mais étant mort lorsqu'il se disposoit à s'embarquer sur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui assura Careri qu'elle étoit plus grosse que la Peregrina, mais d'une moins belle eau. Le Négre n'avoit eu que la liberté, pour récompense.

Deux fruits particuliers à la Havane.

Careri vit, à la Havane, deux sortes de fruits, qui ne croissent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui se nomme Guanavana. Il est verd, en dehors, avec quelques pointes épineuses. L'inté-

(25) Page 312.

rieur est rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'est pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Espagnols appellent Camitto, ressemble à l'Orange par le dehors; mais sa poulpe est blanche & rouge. La saveur en est douce. Les feuilles sont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (26).

Perdrix à tête bleue.

Il donne un exemple remarquable, de l'esprit d'interêt qui regne parmi les Officiers Espagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marstronza représenta, au Général, qu'il y avoit peu de sûreté pour la navigation, si la Flotte partoit aussi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour suivre le Réglement du Conseil des Indes, qui portoit défense d'y charger aucune sorte de marchandises. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'assemblerent là-dessus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéressés, qu'il falloit remplir entiérement le fond de cale. Alors le Général fit déclarer solemnellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit nécessaire, pour le service du Roi, que les Galions fussent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, suivant Careri, mais dont tous les Officiers profiterent avidement, pour faire transporter à bord quantité de marchandises (27).

Ruse des Officiers Espagnols pour leur intérêt.

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à sortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, sur dix-huit ou vingt de largeur. Le reste de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri observe, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-six degrés quatorze minutes, où l'on eut la vûe des Terres d'Espagne, neuf Pilotes, qui étoient sur les Galions, demeurerent trois jours sans pouvoir distinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne sortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaisseau François, dont ils reçurent des instructions. La joie fut si vive alors, sur toute la Flotte, que le lendemain, en entrant dans la Baye, on salua, d'une décharge de l'artillerie, l'image de Norte-Dame de la Regle, qui est honorée dans un Couvent voisin. De-là, laissant à gauche Rota, qui appartient au Duc d'Arcos, on mouilla dans los Puntales, cinquante quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. » L'arrivée d'une » Flotte si riche fut un jour de triomphe pour les Habitans de Cadix. Elle » leur fit oublier la perte de tant de millions, que le pillage de Carthagene » avoit coûté à l'Espagne. Les toîts des maisons, & les clochers des Eglises, » étoient couverts de drapeaux. Une foule innombrable de peuple faisoit » retentir le rivage de cris de joie; & toutes les cloches servoient comme » d'écho, à leurs acclamations (28).

Ignorance de neuf Pilotes de cette Nation.

Arrivée de Careri à Cadix.

Careri donne, suivant son usage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-six degrés trente minutes de latitude, & son Port lui parut le plus fréquenté de l'Europe; ce qui n'est pas surprenant, dit-il, si l'on considere que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin,

Idée générale de cette Ville.

(26) Page 326. (27) Page 327. (28) Pages 351 & précédentes.

que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Isle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irréguliere; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entiérement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Isle, qui n'a pas plus de trois milles de terroir, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme Sainte Catherine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un sur l'Isle de Mata-Gorda, & l'autre proche de Puerto-real; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ses bords, & la multitude continuelle de Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une des plus agréables Perspectives du Monde.

Isle où Cadix est située.

Il y vit arriver, dans l'espace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandises, que diverses Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainsi la plus grande partie des trésors, qui viennent sur les Galions, entrent dans la bourse des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des seuls Ports de Hollande. Mais la satisfaction, que Careri trouvoit dans ce spectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ses freres, avec ce seul motif de consolation, que ce frere l'avoit institué son héritier (29). Il ne pensa plus qu'à retourner dans sa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuser au Comte de los Rios y Cordun, de se rendre avec lui, dans sa Felouque, au Port de Sainte Marie, pour y saluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalousie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie est située à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, jusqu'à la Chartreuse de Xeres; & la plûpart de ses Habitans sont des Marchands fort riches.

Careri hérite de son frere.

Port de Sainte Marie.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverser l'Espagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, situé à l'embouchure du Guadalquivir, sur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ses principales observations dans cette route, rien n'oblige ici de les supprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois, par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Port de Saint Lucar.

Je m'embarquai, dit-il, sur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, jusqu'à minuit, six lieues, avec vent & marée. Cette Riviere est fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au soir, à la Puebla, & bientôt ensuite à Correa; deux Villages situés sur la droite de la Riviere, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous passâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc

Route de ce Port à Seville.

(29) Page 362.

de

de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or; & de-là, nous entrâmes dans Seville.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalousie, après avoir entendu répeter sans cesse, qu'on n'a rien vû de merveilleux, si l'on n'a pas vû Seville, me fit chercher, dès le même jour, à satisfaire ma curiosité. On me conduisit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux suffisent pour les arroser chaque jour & soir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve, à l'entrée, deux colomnes très hautes, avec deux Statues fort maltraitées par le temps, dont l'une représente Hercule, & l'autre Jules-César; mais l'Inscription *Plus ultrà*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'elles ne sont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Espagnols paroissent en douter, & qu'elles sont postérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville est située dans une Plaine, à quarante-sept degrés trente-six minutes. Sa figure est presque ronde, & son circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'Hommes, trente-six de l'autre sexe, & douze Hôpitaux. Les Eglises & les Maisons s'y font admirer par leur beauté; mais les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, & fort semblables à celles des Villes Moresques.

Observation de Careri sur Seville.

Il y a peu de Places, de cette importance, dont les murs soient aussi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux sont ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui se joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de considérable qu'une Chartreuse, & le Palais de l'Inquisition. En général, Seville ne le céde point à Madrid, pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (30).

L'Alcaçar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, est un Monument d'une singuliere construction. De la premiere cour, qui est fort grande, & dont les Edifices servoient de logement aux Officiers, on passe par un Portique, soutenu de trente-deux petites colomnes de marbre, qui conduit aux Bains. Ensuite on trouve une seconde cour, environnée de très beaux Appartemens. Tout en est majestueux; quoiqu'il soit aisé de remarquer que les stucs & les dorures sont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le dessein à la Reine Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis est une assez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on passe dans une autre, & de suite dans une troisiéme, pour descendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colomnes de marbre, & de sept chambres. Dans une de ces chambres, on observe particuliérement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

Alcaçar, ancien Palais des Rois Mores.

Sa description.

De la seconde Salle, on passe, par une porte de fer, dans une Place, ou une espece de cour, dont le centre offre un bassin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, descendant par deux escaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort hauts & fort touf-

(30) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

fus (31). Plusieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, représentent des Musiciens, avec des instrumens entre les mains. La terre y est remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroissent point avoir eu d'autre usage que de mouiller ceux qu'on vouloit surprendre par cette badine invention. Plus loin, sur la droite, on arrive successivement à deux autres Places, remplies de Mirthes, qui sont taillés avec beaucoup d'art. De-là, on passe dans un lieu muré, qui contient huit Parterres, remplis de toutes sortes de plantes, avec des espaliers de Mirthes à l'entour, & de larges Promenades qui les séparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre sous une arcade, avec plusieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on se rend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruine, faute de réparation, & quoique soutenue par quantité de Mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal bâti, près duquel est un autre bassin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, plusieurs Parterres pleins de roses & d'autres fleurs; un autre, d'Orangers & de Limoniers, & un Jardin potager, séparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire est enfermé de grands murs, avec des tours d'espace en espace.

Autres édifices publics.

On ne s'attachera point, avec Careri, à la description des Couvens de Seville : mais on le suit volontiers à la Bourse, ou la Maison du Commerce des Indes. C'est un grand Edifice, bien voûté, & soutenu par des piliers de pierre de taille. Il est habité par un Prieur & deux Consuls, qui administrent la Justice aux Marchands, sous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'Office est aussi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenses des Ministres. De-là, Careri passe au Palais Archiépiscopal, qu'il représente comme un Edifice d'architecture ordinaire, mais vaste, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piastres de revenu (32). Ce qu'on y voit de plus curieux est la Chapelle, & ses magnifiques ornemens. L'Eglise Archiépiscopale, qui en est fort proche, passe pour le modéle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur est extraordinaire. Elle a cinq portes dans sa longueur, c'est-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontispice, qui n'est pas encore achevé; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverse un Parterre d'Orangers, environné de demies colomnes, & de chaînes de fer. L'Eglise est divisée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte jusqu'à soixante & quinze Autels; mais le grand, qui est fait en demi-cercle, est d'un travail incomparable. Careri observe, comme une singularité fort remarquable, que le Cierge Pascal pese vingt-cinq arobes, qui font six cens vingt-cinq livres d'Espagne. Le Chapitre de cette Eglise est composé de quatre-vingt-quinze Chanoines, outre les Officiers & les Musiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour est un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toujours en rétrécissant, & de plus

(31) Il faut supposer apparemment que le fond du terrein est fort inégal.
(32) Page 371.

de deux cens pieds de haut. L'escalier en est si large & si commode, qu'on y peut monter à Cheval jusqu'aux cloches.

Gemelli Careri. 1698.

Ecole Espagnole de Marine.

Saint Elme est une Maison où l'on reçoit les Enfans, pour leur enseigner la Marine, & qui, pour symbole de son institution, offre un Navire au milieu de sa cour. C'est de-là qu'on tire quantité d'Eleves, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils sont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Administrateurs, les gages qu'ils reçoivent du Roi ou des Marchands.

Aqueduc Romain.

On voit, à peu de distance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui passe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on passe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ses Voyages, sur le modéle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jérusalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, est composé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'administration de la Justice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Trésor. Les Tribunaux de la Justice ordinaire sont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'édifice, & par celle d'une cour environnée de belles colomnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candelejo, un buste du Roi Philippe le Cruel, dont on lui raconta l'histoire suivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, seul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Espagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & son courage, ou son bonheur, lui firent tuer son Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Assassin fût découvert, & que l'on procédât contre lui avec la derniere rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pousser plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une personne du premier rang. Cette réponse n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la justice, l'Alcalde, pressé par de nouveaux ordres, eut la hardiesse de faire décapiter son Souverain en effigie. Le buste, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conserver la mémoire de cet événement (33).

Avanture du Roi, Pierre le Cruel.

Route de Seville à Madrid.

De Seville à Madrid, la route se fait par terre, & Careri n'y laissa rien passer sans observation. Un carosse, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois personnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piastres. Il ne fit, le premier jour, que cinq lieues jusqu'à Castel-blanco, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverser une fâcheuse Montagne, d'où il se rendit à Santa Olalia, après une marche de sept lieues. Celle qui la suivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à Fuente de Gantor, gros Village, qui contient trois Couvens. Ils arriverent à Monastero, premiere Place de l'Estremadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour se rendre à Los Santos, Ville royale, d'où ils allerent passer la nuit, deux lieues plus loin, à Villa-franca. Six lieues les conduisirent ensuite à Merida, Ville remplie de cette sorte de Nobles que les Espagnols nomment Solariegas, c'est-à-dire,

(33) Pages 378 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre sur la Riviere de Guadiana, long d'un demi mille, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux carosses. Careri ne manqua point d'y visiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent, sur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour suivant, après avoir fait deux lieues, ils passerent par trois Villages, pour arriver à Médekin, d'où ils allerent passer la nuit à Miajadaos. Le lendemain, ils firent trois lieues jusqu'à Santa Cruz. De-là, passant à la vûe de Truxillo, ils arriverent à Tordesillas. La chaleur étoit excessive, dans les Montagnes escarpées qu'ils furent obligés de traverser; & trois lieues plus loin, ils passerent par las Casas de Mirabere. Ensuite deux lieues les firent arriver sur le bord du Tage, qu'ils passerent sur un grand Pont de pierre, pour se rendre le soir dans Almarez. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une Plaine bien cultivée, jusqu'à la Calzada d'Oropesa. Le Pays, dans lequel ils entrerent le lendemain, est également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils passerent par Orogko, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place est située sur une Colline, mais sans autre défense que de mauvaises murailles. Quatre lieues plus loin, après avoir traversé une Forêt, on passa devant l'Hôtellerie de Venedos, dangereuse & célebre par sa situation, qui l'expose au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuse avanture fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à Talavera, Ville renommée par sa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait six, ils s'arrêterent, le soir, à Santa Olalia. La route ne leur offrant plus que des Jardins d'Oliviers, & de bons Villages, ils n'y trouverent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à Casa Rubia, & l'autre à Mostobes. Le troisiéme, ils entrerent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (34).

Idée que Careri donne de Madrid.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Espagne. » Quoiqu'elle ne soit, dit-il, qu'à quarante degrés dix minutes de latitude, la chaleur y est insupportable en Eté, & le froid en Hiver. Sa figure » est presque ovale; ce qui ne lui donne pas moins de cinq milles de circonférence, tandis qu'elle n'en a qu'un de longueur. Elle n'est parvenue » à cette grandeur, que depuis qu'elle est devenue la résidence de ses Rois. Ses » murs sont de terre, & fort bas. Les rues sont toujours fort sales, parce » qu'on y jette toutes les ordures des maisons. En Hyver, cette incommodité ne fait qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche exprès pour emporter » ces immondices, & qui ne pouvant trouver de passage, empoisonne par » sa puanteur. D'ailleurs, la plûpart des maisons sont mal bâties, & de simple charpente. Tout ce qui sert à la vie est fort cher dans Madrid. Le vin » y est très mauvais. Enfin Careri n'y loue que le pain & le Mouton, qui » lui parurent excellens (35) «. Il y trouva deux modes nouvellement établies: l'une, de faire courir quantité de Laquais devant les carosses; l'autre, de porter des Perruques, & de les charger de tant de poudre, qu'on ne doit pas chercher, dit-il, d'autre cause de la cherté du pain. Entre les principales curiosités de la Ville, il nomme la Bibliothéque du Duc d'Uzeda, qui,

Bibliothéque du Duc d'Uzeda.

(34) Pages 384 & précédentes.

(35) Page 387.

pour la grandeur du vaisseau, le choix des Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le céde point aux meilleures de l'Espagne. Tout ce qu'il ajoûte, à ce récit, est connu par les Relations des autres Voyageurs.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'Escurial, où sa curiosité lui fit faire quelques observations singulieres, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre de Chaves, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Espagnols se faisoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

Voyage à l'Escurial.

Nous dînâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le soir à l'Escurial, après avoir passé par Culminarego. Le Pere Recteur du College s'empressant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontispice de pierre de taille; & passant dans une seconde, nous admirâmes les Edifices dont elle est environnée, mais particuliérement une très belle façade d'Eglise, ornée de six Statues, qui représentent les Prophétes. L'Eglise est composée de trois nefs, soutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On est frappé de la magnificence du grand Autel, qui est orné d'un double rang de colomnes, du marbre le le plus fin, & de fameuses peintures. En montant dix-sept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colomnes de jaspe, qui ne sert que de revêtissement pour un autre, de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe second. A gauche, est l'Oratoire du Roi. Toutes les voûtes sont peintes par le Jordan. On montre, dans une armoire, une grande Statue d'argent, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui contiennent diverses reliques.

Eglise.

Tombeaux des Rois.

On nous fit voir ensuite les Tombeaux des Rois & des Reines fécondes, dans un lieu séparé de celui qui renferme les Rois & les Reines stériles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux des Rois d'Espagne, qu'on y a déposés jusqu'à ce jour, sont incrustés de marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacristie, pour nous montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuses, de franges d'or & de broderies. On nous fit admirer surtout un grand Tabernacle d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait présent au Roi d'Espagne. Mais, l'or & l'argent semblent perdre leur prix, dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes sortes de pierreries sont prodiguées.

Manuscrits de Sainte Therese.

Nous fûmes conduits dans une petite chambre voisine, où pour richesses, on nous montra quelques Manuscrits de Sainte Therese, & quantité de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle on prétend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous passâmes ensuite, est ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir jusqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piastres; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui sont placées dans les nefs. Proche du grand escalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui représente la Bataille de Saint Quentin.

Bibliothéque.

Nos Guides nous inviterent ensuite à passer dans la Bibliotheque, où

GEMELLI CARERI. 1698.

l'ordre des Livres ne forme point un spectacle moins agréable que leur multitude. Les Espagnols se plaignent qu'on y a pris quantité de Manuscrits Arabes, sans que personne ait jamais sçû qui l'on doit accuser de ce vol (36). Les Peintures y sont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu est si active, qu'elle opere au travers d'un corps solide. L'Appartement du Roi, qui n'est pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, est orné, dans toutes ses chambres, des meilleures Peintures des deux derniers siécles. De la chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel.

Perte des Manuscrits Arabes.

Grandeur & beauté du Couvent.

On compte, dans le Couvent de l'Escurial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il est habité par trois sortes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins sont une autre curiosité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & plusieurs beaux Viviers, remplis de poisson. On sçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faisant abbattre une Eglise qui lui étoit dédiée. Les Espagnols assurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui est de quarante-six mille piastres (37).

Son origine.

Retour de Careri à Naples.

Careri quitte l'Espagne, traverse les Pyrenées & toute la partie de la France, qui est entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête si peu, que toutes ses observations se sentent de la rapidité de sa course. Gênes le retient plus long-temps, pour y attendre, de Cadix, ses Manuscrits & son bagage. Il acheve son Voyage, par terre, jusqu'à Naples, sa chere Patrie, où il arrive heureusement le 3 de Décembre 1598. L'habitude & le goût des descriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui se sont trouvées sur son passage, il finit son Journal par celle même de Naples (38).

§ V.

Conseils importans pour les Voyageurs.

Pour se distinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoûte, au récit de ses courses, divers conseils, qu'il donne pour le fruit de son expérience, & qu'il croit nécessaires à l'instruction de ceux qui entreprendront de marcher sur ses traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages; ensuite il établit six ou sept regles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par son exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de constance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui est pas moins nécessaire que le courage. Sa premiere attention doit tomber sur le choix de sa route, en consultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. Si j'avois eu cette précaution, observe Careri, avec une honnête franchise, qui lui fait reconnoître ses fautes, je n'aurois peut-être pas pris ma route vers l'Orient; & prenant au contraire la route opposée, j'aurois fait mon tour du Monde avec plus de commodité, plus de sûreté & moins de lenteur.

(36) Page 398. (37) Page 490. (38) Pages 496 & précédentes.

II. On doit être bien pourvû d'argent, parce que les dépenses vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y est attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du nécessaire, ne peut faire un grand nombre d'observations, qui l'obligent souvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent sa route; sans compter qu'il est quelquefois utile de faire de petits présens, pour s'attirer du respect, & pour se faire ouvrir des lieux dont l'accès n'est pas libre à tout le monde. C'est avoir de l'argent, que d'en porter la valeur en marchandises.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & sur-tout de Chirurgie, autant pour sa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien n'apporte plus d'avantages, que de sçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir aussi quelque connoissance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Careri confesse qu'il est fort peu content de lui-même, sur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoissance des Animaux, qu'il croit bien plus facile; & qu'on soit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit sçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'usage de l'Astrolabe & celui de la Boussole, pour mesurer la hauteur Pôlaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Histoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & se trouver bien fourni des meilleures Cartes, sur-tout de celles qui sont imprimées en soie blanche, parce qu'elles ne sont pas sujettes à se couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il est possible, une courte description de chaque Pays; soit qu'on soit capable de la faire soi-même par de fidéles Extraits, soit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heureux le Voyageur qui sçait un peu de dessein! Il a sans cesse l'occasion de s'en servir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal singulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresse, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion, & un quart de cercle avec ses divisions. Mais, pour ne rien faire sans principes & sans méthode, il doit sçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perspective, & surtout de Géométrie pratique, qui lui apprendra l'art de mesurer les hauteurs inaccessibles & leurs distances. Une bonne lunette d'approche est aussi d'une utilité continuelle; & même un Telescope, pour observer les Etoiles quand on passe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Careri, d'un honneur éternel, c'est de sçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il est indispensable de parler plusieurs langues, particuliérement celles qui servent au Commerce, telles que la Françoise, l'Italienne, l'Espagnole, la Portugaise & l'Esclavone, à la faveur desquelles on trouve partout des Interprêtes. L'argent peut suppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il se fait entendre des plus sourds: mais on n'en est que plus exposé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui, qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, sera réduit, s'il a quel-

GEMELLI CARERI. 1698.

que prudence, à se faire accompagner d'une personne qui possede celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver, non-seulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir sans cesse, un Confident de ses plaisirs & de ses peines, mais servira même à lui faire tirer plus d'instruction de la dépense & des travaux du Voyage.

Careri, supposant à son Disciple toutes les qualités naturelles & acquises qu'on vient d'expliquer, lui apprend ensuite le moyen de les mettre en usage. Il se trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'observer ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui mesurant les objets par la courte étendue de leurs lumieres, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement, le Naturaliste aux Plantes & aux Animaux, le Géographe aux distances & aux situations, l'Historien aux événemens passés, l'Antiquaire aux monumens des siécles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiste à l'objet de sa profession. Ce n'est pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la Postérité autant que pour soi-même, & rendre ses Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité & du sçavoir. Le genre de vie, auquel il s'est attaché, l'oblige d'observer, sans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il passe; c'est-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les Montagnes, les Vallées, les Rivieres & les Ponts, la fécondité du terroir, les distances des lieues, les Mines & les Carieres, les Bois, les Plantes médicinales, les arbres propres à la construction des Vaisseaux, la qualité des fruits, les Animaux, la situation de la Mer, les Ports, les Caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber son attention & ses remarques sur les murs, les fortifications & les édifices; sur les magasins, l'artillerie & la garnison, du moins, lorsqu'il le peut sans danger; sur les coûtumes & les mœurs des Habitans; sur leur caractere, leur tempéramment, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remedes & leurs alimens communs; sur leur richesse & leur pauvreté, leur maniere de se vêtir, de se meubler, de converser, d'élever les enfans; sur leurs sciences, leurs arts, & leurs méthodes; sur leurs poids, leurs mesures, leurs monnoyes & leur commerce. C'est un soin utile, que celui de conserver des monnoyes de chaque espece, pour se mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particuliérement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'administration de la Justice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui soit contraire au droit commun, quelque usage ou quelque établissement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuse; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du lustre à leur Histoire. Enfin, dans les Pays Chrétiens, comme dans les Mahometans & les Idolâtres, il faut rechercher soigneusement l'origine de la Religion, & les changemens qu'elle a soufferts, observer les différentes Sectes, tenir compte des Temples,

Objet d'un véritable Voyageur.

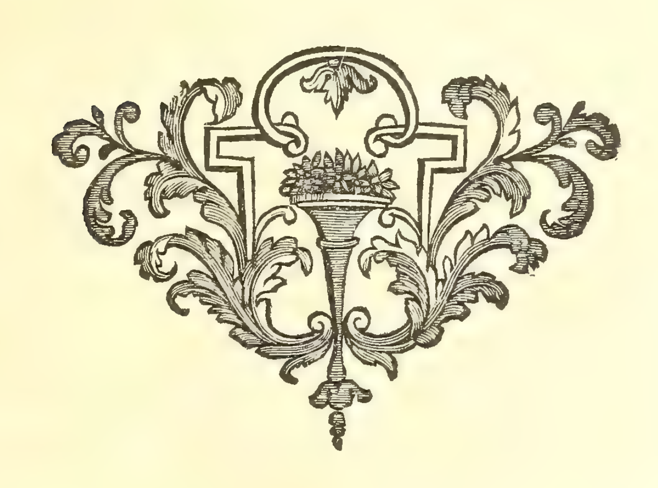
Gemelli Careri. 1698.

ples, des Séminaires, des Ecoles, des Chapitres, des Rites, des Cérémonies, de l'antiquité des Evêchés, des Saints Protecteurs, des Reliques les plus considérables, du nombre & de la richesse des Ecclésiastiques, & même des plus fameux Tableaux.

Moyens qu'il doit employer.

Comme il est impossible qu'un Voyageur fasse toutes ces observations par ses propres yeux, il cherchera les moyens de se lier avec les gens de Lettres, s'il s'en trouve dans le Pays, ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points, sur lesquels ils ne paroîtront pas s'accorder; précaution toujours nécessaire pour éviter l'erreur, surtout, lorsque n'entendant point la langue, on est réduit au ministere des Interprêtes. Il écrira, chaque jour au soir, ses remarques; parce que dans une si grande variété de soins & d'objets, la mémoire peut manquer. Ceux, qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à quelque ami d'une droiture éprouvée. Careri, menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr tous les Manuscrits dont sa Relation est composée, regretta quelquefois très amérement de n'avoir pas suivi ce conseil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire sentir mieux l'importance (39).

(39) Careri, Tome VI. pages 505 & suivantes.



VOYAGE
DE LA BARBINAIS LE GENTIL, AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

CE Voyage (40) ne seroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de supprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le seul que la Nation Françoise ait fait autour du Monde, ou le seul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne se fait connoître, d'ailleurs, que par son titre, & par une Epitre dédiée à M. le Comte de Morville.

Départ de Cherbourg.

Il partit de la Baye de Cherbourg le 8 d'Août 1714 (41). C'est le seul de tous les Voyageurs, qui fasse profession de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu, écrit-il à son Correspondant, de » sçavoir quel vent souffloit. Je vous dirai, seulement, qu'il étoit très favo» rable pour le Voyage des Isles Canaries. Cette déclaration ne doit pas faire esperer beaucoup de remarques maritimes; & la Barbinais se borne effectivement à la description des lieux & des mœurs.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaisseau fut obligé de relâcher à l'Isle de Sarc, qui n'est éloignée de celle de Guernesey que d'environ trois lieues : mais le temps redevint si beau, qu'ayant fait voile le 4, il se trouva, le 15, près de la petite Isle Gratiosa. Les Isles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux à la Barbinais, qu'une Dame Espagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'Oratoria, & que la singularité de son Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de pitié. Elle étoit Niece du Marquis d'Asialcazar, & Veuve du Comte de la Gomere. » On n'a jamais vû de beauté plus parfaite : mais, » avec les plus beaux yeux du monde, elle étoit aveugle; & cette disgrace » venoit de l'impuissance de son Mari, dont les forces ne répondoient pas » à ses desirs. Il avoit eu une autre Femme, à qui l'on assuroit que cette » foiblesse avoit causé la mort. La seconde, craignant le même sort, sur» tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monastere; » & le Comte, dont elle étoit aimée avec une extrême tendresse, étoit » mort du chagrin de leur séparation (42).

Avanture singuliére de la Comtesse de Gomere.

Circonstance du Baptême de Mer.

En passant la Ligne, le 28 de Septembre, la Barbinais se vit initié, dit-il, avec les formalités ordinaires, aux mysteres de la Navigation : mais il

(40) Edition d'Amsterdam, 1728, chez Pierre Mortier, 2 vol. *in*-12, avec des Figures & des Plans. Il est assez bien écrit, en Lettres qui portent la datte du temps & des lieux. Il n'échappe rien à l'Auteur, qui puisse faire mal juger de son esprit & de sa bonne foi.

(41) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occasion & le dessein de son Voyage, on juge, sur la suite, qu'il s'étoit embarqué sur un Armateur

(42) La Barbinais, Tome I. page 6.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1714.

nous apprend qu'après avoir été arrosé d'eau, on le fit jurer qu'il ne coucheroit jamais avec la Femme d'un Pilote; circonstance, qu'aucun Voyageur n'a rapportée dans les Baptêmes de Mer. La premiere terre qu'il vit sur la Côte du Brésil fut l'Isle Grande, où le Vaisseau mouilla, le 12 de Décembre, dans un Havre sans nom, après avoir failli d'échouer sur un banc de sable, qui est entre l'Isle & la Terre-ferme. Il fait la description de cette Isle. Elle est située sous le Tropique du Capricorne, à deux lieues du Continent de l'Amérique, & son circuit est de quatorze lieues. On la nomme aussi l'Isle de Saint Georges. Il y regne un Printems éternel. Son terrein est élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en plusieurs endroits, des Bosquets fort agréables. La Barbinais monta seul au sommet d'une Montagne, dont le pied s'avance jusqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaisseur du Bois, il parvint au sommet : mais s'étant égaré au retour, il descendit sans tenir de route certaine; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au hazard. Enfin, il se retrouva sur le rivage, mais fort loin du Vaisseau & de ses Compagnons. Le fruit de sa curiosité fut d'avoir observé des arbres d'une grosseur extraordinaire; d'avoir vû quantité d'Orangers & de Citroniers, qui croissent sans culture, des Singes de la grosseur d'un Veau, qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange; des Caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Isle, est un petit ver, qui s'insinue sous les ongles du pied & de la main. Il y cause une demangeaison douloureuse. La chair devient blanche; il s'y forme une tumeur; & le seul reméde est d'ôter doucement le ver, avec la pointe d'une aiguille. S'il reste, dans la plaie, quelque partie de son corps, il y survient une inflammation, dont les suites peuvent être funestes.

Description de l'Isle Grande ou Saint Georges.

La pêche est abondante autour de cette Isle, & le Poisson excellent; mais l'épaisseur des Bois ôte le pouvoir de chasser. Cependant le Vaisseau François manquoit de vivres; & l'expédition de M. du Guay-Trouin, à Rio de Janeïro, étoit encore si récente, que la prudence ne permettoit pas de s'y présenter. On fut réduit à chercher quelques provisions, dans les Habitations de la Terre-ferme. La Barbinais, ayant été détaché pour cette expédition, fut surpris que dans une Cabane, où il ne fit pas difficulté d'entrer, plusieurs Femmes prirent aussi-tôt la fuite, en poussant de grands cris. » Je les suivis, dit-il, pour » les rassurer : mais leur crainte en devint plus pressante, parce que j'é- » tois accompagné de quelques jeunes gens, dont la vivacité n'annonçoit » pas des intentions aussi réglées que les miennes. Les cris, qui ne dimi- » nuoient point, réveillerent un homme, dont l'aspect grave & composé » nous fit juger qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à cette scêne. Il nous dit, » d'un ton brusque, que nous n'étions point en France, où les femmes & » les hommes ont une liberté sans bornes; & que les Portugais n'en accor- » doient pas tant à leurs femmes. Cependant, nos politesses l'ayant rassuré, » il nous apprit, assez civilement, qu'il y avoit, à peu de distance, une pe- » tite Ville, nommée *Villa Grande*, où nous pouvions trouver des vivres. » Nous nous y rendîmes aussi-tôt. Mais la pauvreté n'y régnoit pas moins » qu'à la Campagne (43).

Avanture de la Barbinais avec quelques Portugaises.

(43) *Ibidem*, pages 12 & 13.

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1714.

Généroſité d'un Chirurgien François.

Dans le même temps, un François, nommé la Borde, qui demeuroit à Paraty, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaiſſeau de ſa Nation avoit peine à trouver des proviſions ſur la Côte. Il ſe hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poiſſon ſalé, avec une ſomme d'argent, & des excuſes de n'avoir oſé venir lui-même; parce que, depuis la priſe de Rio de Janeïro, les Portugais ayant rompu tout commerce avec les François, dans leurs Colonies, il craignoit qu'ils ne priſſent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il poſſedoit. Sa généroſité cauſa des tranſports de joye dans tout l'Equipage, qui commençoit à ſouffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnoiſſance; & ſi les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu, (ce qu'il ne croit guéres, dit-il,) le Ciel n'a pas laiſſé cet honnête Chirurgien ſans récompenſe (44). Paraty eſt une petite Ville, où deſcend une grande partie de l'or, qui vient des Mines, & qu'on tranſporte enſuite à Rio Janeïro. Elle n'eſt éloignée de l'Iſle Grande que d'environ dix lieues.

Exemple d'une cruelle vangeance.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une ſcène fort tragique, dont la Barbinais juge le récit important pour la connoiſſance du cœur humain, qui eſt malheureuſement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville, ſe haïſſoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée juſqu'à leurs Eſclaves, & les mettoit tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il ſe mit à leur tête; & leur ayant fait inveſtir la Maiſon du Sergento, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille de ſon Ennemi furent tuées à la premiere décharge. Ce triſte ſpectacle toucha ſi vivement le Sergento, que ne conſultant plus que ſon deſeſpoir, ſans conſidérer l'inégalité des forces, il fondit, ſur le Colonel, avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui: mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'aſſiſtance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire maſſacrer ſur le champ, c'étoit pour ſe raſſaſier du plaiſir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher; & le voyant réſolu, malgré ſes menaces, d'écouter la Confeſſion de ſon Ennemi, il lâcha, ſur lui, ſon piſtolet, dont il ne fit que lui caſſer le bras. Enſuite, plongeant ſon épée dans le corps du Sergento; va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vangeance ſeroit imparfaite, ſi tu jouiſſois du Paradis (45).

Conſpiration ſur le Vaiſſeau.

Le Vaiſſeau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une conſpiration, formée à bord, qui faillit de cauſer la ruine du Vaiſſeau, donne occaſion à la Barbinais de laiſſer comme échapper le ſecret de ſon Voyage. » On ſçait, » dit-il, que ſuivant les ordres du Roi & les conventions entre la France » & l'Eſpagne, ceux qui vouloient armer, pour le Pérou, étoient obligés de » tenir leur entrepriſe ſecrette. Notre Armateur avoit pris une Commiſſion » Angloiſe, ſous le nom d'un Anglois, qui ne devoit avoir que le titre de » Capitaine, ſans en exercer les fonctions. Cette précaution nous avoit en-

(44) Page 14. (45) Page 16.

» gagés aussi à prendre des Matelots Anglois, dont le nombre étoit presqu'égal à celui des François. Il se passoit peu de jours, sans quelque dispute entre les deux Nations; & les Officiers marquoient peut-être trop de faveur pour leur Patrie. Les Anglois prirent la résolution d'en tirer vengeance, & de tuer tous les François, à l'exception de ceux qu'ils jugerent les plus propres à les seconder dans leurs entreprises. Ils devoient jetter ensuite une partie des marchandises qui donnoient trop de pésanteur au Vaisseau, & forcer le Capitaine Anglois de leur servir de Chef, dans le métier de Corsaires, qu'ils se proposoient d'embrasser. Un jeune homme de Guernesey, révela ce complot au Capitaine; & malgré les préventions nationales, il eut assez de probité pour en donner avis aux François. Les Officiers s'assemblerent. Après une sérieuse délibération, le Contre-maître & le Capitaine d'armes reçurent ordre de tenir des armes prêtes, & de prendre toutes sortes de précautions contre une révolte. On fit assembler l'Equipage. On se saisit des Mutins, qui, ne se défiant de rien, furent arrêtés sans résistance. Leur crime sembloit mériter la mort: mais on se contenta de les faire lier sur des canons, & de leur faire donner, à chacun, cent coups de corde. Les plus emportés furent mis aux fers. Rien n'est plus dangereux, conclut l'Auteur, que de rassembler, pour les Voyages de long-cours, des Equipages composés de différentes Nations. C'est nourrir une guerre intestine, d'autant plus dangereuse qu'elle ne peut être arrêtée que par des remédes violens (46).

La Barbinais le Gentil.

1714.

Punition des Conjurés.

On eut toujours les vents contraires, jusqu'au Cap le plus méridional de l'Amérique. Il ne faut point attendre, de la Barbinais, de nouveaux éclaircissemens sur les Détroits (47). Une tempête jetta son Vaisseau, jusqu'au soixantiéme degré trente minutes du Sud. Toutes ses autres remarques sentent peu l'homme de Mer. Il écrivit ensuite à son ami: » Vous aviez alors l'Hyver, vous autres Européens; & nous étions dans la belle saison, c'est-à-dire, au milieu de l'Eté: cependant je n'ai jamais ressenti de froid plus cuisant. Le 17 de Janvier, nous observâmes qu'il n'y avoit que trois heures de nuit; ce qui nous consoloit beaucoup, car la tempête effraye moins, pendant le jour, que dans les ténébres. Ajoûtez, aux incommodités d'un climat si froid, celle d'avoir une grande partie de nos Pilotes & de nos Matelots attaqués du scorbut.

1715.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

Après une navigation de six mois, ils découvrirent les Montagnes, que leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio, & bientôt après, l'Isle de Sainte Marie, dont le terrein est fort bas. Cette Isle n'est qu'à dix lieues de la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye, ils y apperçurent quantité de Vaisseaux, à l'ancre devant la Ville; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement, nommé Talcaguena, d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour saluer le Gouverneur.

Son arrivée à la Conception du Chily.

On ne s'arrête avec eux, dans ce Port du Chily, que pour continuer de recueillir ce qui leur est personnel, ou ce qui n'appartient du moins qu'à

(46) Pages 19 & précédentes.

(47) Rien n'est moins exact. Il nomme le Détroit de le Maire, *Détroit de Mair.* Il prétend que c'est un Capitaine nommé Hoorn, qui a donné son nom au Cap qui le porte; quoique personne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoorn, d'où étoit le Maire.

La Barbinais le Gentil.

1715.

leur entreprise. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. Nous sommes ici peu tranquilles, lui écrit-il, après avoir passé quelques mois à la Conception. Je n'ai vû, jusqu'à présent, que des contre-temps fâcheux, & des embarras, qui naissent les uns des autres. Assurément, si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de notre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à notre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amere ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts : cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent duppe de son ambition, & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire ! Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats, depuis deux ou trois ans, & qui, se flattant qu'il ne viendroit plus de Vaisseaux, ont négligé la vente de leurs marchandises, se voyent ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjonctures. Le rabais des especes leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité, chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes, à Bayonne, à Marseille, & surtout à Saint Malo ; avec cette différence, que les Armateurs de Saint Malo, plus prudens que tous les autres, ont intéressé, dans leurs entreprises, des Négocians de Paris, de Lyon, & de divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce commerce, & qui se laissant éblouir par la fortune des Malouins, se sont imaginés, mal à propos, que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que la Cour d'Espagne, fatiguée d'un commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être exécutés que trop fidélement (48).

Observations sur leur Commerce dans la Mer du Sud.

Ces sages reflexions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de

(48) Pages 30 & précédentes.

France, dans quelques années fort célebres, feront prendre une meilleure opinion des lumieres de la Barbinais fur le Commerce, que celle qu'on a dû fe former jufqu'ici de fes talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent auffi le dégoût qu'il conçut pour fon entreprife, & la réfolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaiffeau de Cherbourg, pour s'embarquer fur un Navire de Bayonne, qui fe difpofoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, fe refroidiffant pour le Commerce, il en fentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour fon coup d'effai, il réfolut de faire le tour du Monde (49). Mais, avant fon départ il eut l'occafion d'exercer fon courage, lui & tous les François qui fe trouvoient alors dans la Baye.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1715.

La Barbinais fe dégoûte du Commerce.

Son projet de Voyage.

Ceux que l'efpérance de n'y plus voir arriver de Vaiffeaux, qui vinffent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir, dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fourniffoient toutes fortes de légumes. La chaffe, la pêche & l'agriculture faifoient leur unique occupation; & ce lieu, jufqu'alors inculte & défert, avoit pris une forme agréable par leurs foins. Ils y avoient même conftruit une Chapelle, qui fervoit de Paroiffe à leur petite Colonie; fans s'être beaucoup fouciés, à la vérité, d'en demander la permiffion à l'Evêque Efpagnol. Lorfque le Vaiffeau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Meftre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Préfident de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Françoife, une haine qu'il ne cherchoit pas même à diffimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en reffentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit que plus fier & plus injufte. Ils jugerent enfin qu'il étoit néceffaire pour leur fûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclater un peu de vigueur; & l'occafion s'en préfenta bientôt. Du Morier des Vaux, le plus ancien de leurs Capitaines, également eftimé des Efpagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, attribuée au chagrin d'avoir vû fes efpérances détruites par le nombre exceffif des Vaiffeaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de juftes honneurs à fa mémoire. Les Capitaines affemblés convinrent que le corps feroit porté de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe tendue de noir; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le fuivroient, avec un détachement de trente Matelots, qui devoient préceder le Convoi, pour faire une décharge de moufqueterie en divers endroits marqués; & que par intervalles, tous les Vaiffeaux le falueroient de leur canon. Cependant, pour garder quelque bienféance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines, qui lui demanderent la permiffion d'exécuter l'ordre du Confeil. A peine daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire defcendre à terre aucune perfonne armée, avec menace de charger ceux qui oferoient l'entreprendre. Les François s'affligerent peu d'un refus, qui fembloit autorifer tous leurs reffentimens. Ils n'en exécute-

Comment les François fe font refpecter d'un Gouverneur Efpagnol.

Mort & Funérailles d'un Capitaine François.

(49) *Ibidem.*

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1715.

Le Gouverneur Espagnol est forcé de s'adoucir.

rent pas moins leur projet; mais ils eurent la précaution d'armer soigneusement les Chaloupes. Lorsqu'elles approcherent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ses défenses, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit temps de s'opposer à la descente. Il pâlit, il trembla, de colere ou de crainte, & ses premiers mouvemens parurent impétueux; mais les seconds furent plus modérés. Les François étoient déja sur le sable, lorsqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y descendre. Tout le reste se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité; & cette leçon apprit, aux Officiers Espagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (50).

Révolte des Indiens pendant le séjour de la Barbinais à la Conception.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais passa au Port de la Conception, il fut convaincu, par ses propres yeux, que les François n'étoient pas les seuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Ustaris parût insupportable. Les Indiens de la Plaine, impitoyablement opprimés, prirent ce temps pour se soulever, & firent craindre aux Espagnols de se voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déja rapporté quelques exemples de ces révoltes; mais ils deviennent précieux pour l'Histoire, lorsqu'ils portent sur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéressant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible servitude, résolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangere, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'assemblerent, & firent courir une fléche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyerent aussi aux Indiens, qu'on nomme *Indos Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de differentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur assemblée. Cette conspiration fut si secrette, qu'elle ne pût être étouffée dans sa naissance. Un Hermite Indien, qui faisoit sa résidence à peu de distance de la Conception, avoit fait, sous divers prétextes, un amas considérable de fer, pour armer leurs lances. Son commerce ayant été découvert, il fut arraché de sa retraite & jetté dans un Cachot, où la force des tourmens lui fit trahir son secret. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les suites. Le Gouverneur trouva seulement, dans cette déposition forcée, un nouveau sujet de persécuter les Indiens qui étoient demeurés fidéles. Il ordonna, aux Espagnols, de charger leurs Vassaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la derniere rigueur. La plûpart de ces Malheureux furent livrés à la Justice, sans excepter ceux dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs services; & toutes les Prisons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition sur les innocens, pour causer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils auroient exercé leur premiere fureur sur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, si la crainte des Vaisseaux François ne les eût retenus. Plusieurs Capitaines firent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allerent offrir leur secours au Gouverneur, en ajoûtant qu'ils se croyoient obligés, par la bonne intelligence qui regnoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conserver à l'Espagne la possession du Pays. Ce fier Espagnol rejetta leurs offres,

Avec quelle rigueur ils sont traités.

Faux orgueil du Gouverneur.

(50) Pages 38 & précédentes.

&

La Barbinais le Gentil.

1715.

& leur répondit, avec sa hauteur ordinaire, que sa Nation avoit assez de courage & de forces pour défendre & garder ses Conquêtes (51).

Cependant, le desordre croissant de jour en jour, cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir sécretement ses meilleurs effets. Comme sa conduite le rendoit odieux aux Espagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ses précautions faisant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril pressant, le Peuple s'assembla, pour délibérer sur la défense de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette assemblée tumultueuse se sépara sans avoir pris aucune résolution. Les plus sages, convaincus de l'extrêmité du danger, prirent le parti d'implorer le secours des François, & de se ménager une retraite sur les Vaisseaux du Port. Le Gouverneur, qui ne put ignorer long-temps cette allarme, voulut donner des marques de vigueur, pour rétablir sa réputation. Il condamna, au supplice, plusieurs Indiens innocens, que la fausse terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magistrats refuserent de confirmer une Sentence, dont ils connoissoient l'injustice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot, & portés au lieu de l'exécution sur des claies, par des Religieux, qui les exhorterent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. » Ils étoient innocens, dit-il, de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur d'une mort qu'ils n'avoient pas méri- » tée, se joignoit la triste circonstance de se voir ôter la vie, dans leur » propre Pays, par des Usurpateurs, qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils emportoient seulement la consolation de » ne pas mourir dans l'Idolâtrie. Un jeune homme, de leur nombre, de- » manda un Crucifix, lorsqu'il se vit attaché au poteau; & prenant le Ciel » à témoin de son innocence, il attendrit ses Bourreaux mêmes, par un » discours fort touchant. Les corps de ces misérables victimes furent cou- » pés en quartiers, pour être exposés sur les grands chemins (52). Mais ce » spectacle ayant poussé la fureur des Rebelles au comble, ils ne tarderent » point à signaler leur vengeance par le massacre d'un grand nombre d'Es- » pagnols, auxquels ils ne voulurent accorder aucun quartier (53). Telle étoit l'état de cette querelle, lorsque la Barbinais partit de la Conception.

Il condamne plusieurs Innocens au supplice.

Circonstances touchantes de leur mort.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou, dont il donne le Plan & la Description : mais, remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui est pas personnel, on ne veut le suivre, au Port d'Arica, qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner, que pour observer, avec lui, que le mauvais air de cette Place ayant toujours été funeste aux François, elle en a tiré le nom de leur Tombeau (54). Cependant, il est persuadé qu'ils doivent en accuser moins les maladies, qui régnent dans la Ville, que la qualité du vin, qui est violent & fumeux, & dont ils usent avec excès. Delà, s'étant rendu au petit Port d'Ylo, à quarante lieues d'Arica, son premier soin fut de visiter une Vallée voisine, où les François avoient eu la liberté de faire bâtir plusieurs Magasins, dont le dernier tremblement de terre avoit renversé la plus grande partie. Il y apprit qu'à quarante lieues

Arica, Tombeau des François.

(51) Page 43.
(52) Pages 46 & précédentes.
(53) Pages 47 & précédentes.
(54) Page 60.

La Barbinais le Gentil.

1715.

Villes affectionnées à Philippe V.

d'Ylo, du côté des Montagnes, on trouve deux Villes, nommées Mochegoa & Villa-Hermosa d'Arequipa, dont la seconde s'est signalée au commencement du regne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux, & les Hommes envoyerent de très grosses sommes à ce Prince, pour l'aider à soutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne sont pas moins fameuses par leurs vins, qui passent pour les meilleurs & les plus délicats du Royaume.

Voyage de la Barbinais dans l'intérieur des Terres.

Après avoir passé quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retardement de son Vaisseau, pour entreprendre un petit Voyage, par terre, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de se défaire avantageusement de quelques marchandises. Mais on lui conseilla de s'avancer d'abord jusqu'à Pisco, petite Ville, qui n'est éloignée, de Lima, que de cinquante lieues. Ce seroit appauvrir trop son Journal, que de supprimer ici ses observations; d'autant plus qu'elles ne sont pas d'une nature, qui puisse les faire rappeller, avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Pisco, dit-il, fut abîmé, en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit située sur le rivage, & la Mer se retira presqu'à deux lieues de ses bornes ordinaires. Les Habitans, surpris d'un évenement dont ils ne connoissoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardiesse de retourner sur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuosité qu'elle les engloutit, sans que la vîtesse de leurs Chevaux pût les dérobber à la mort. Pisco fut submergée, & l'eau se répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre, est le même lieu où la Ville étoit autrefois assise. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de sa situation en a fait le séjour de toute la Noblesse voisine. Le Commerce étoit assez florissant à Pisco, lorsque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandises avec autant d'avantage, & même avec plus de sûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de déclarer leur cargaison aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au profit du Viceroi & de ses Officiers. D'ailleurs, ils couroient de grands risques de la part du Viceroi, qui avoit des ordres positifs de sa Cour, de ne pas les souffrir au Pérou, & qui pouvoit, sur le moindre prétexte, confisquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaisseaux, & se justifier de sa désobéissance, en faisant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Espagne (55).

Pisco abîmé par un tremblement de terre.

Etat de la Province de Chincha.

La Barbinais partit de Pisco, le 4 de Septembre, & se trouva bientôt dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'est aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son étendue, plus de deux mille familles. On comptoit alors plusieurs millions d'Habitans, dans une Province à présent si déserte, qu'à peine y reste-t-il cinq cens familles. Cet exemple, observe la Barbinais, doit faire juger combien les Espagnols en ont détruit. Aussi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le sang d'un nombre infini de Malheureux.

(55) Page 73.

Il vit, sur la route, les vestiges de ces Géants, renommés dans l'Histoire du Pérou, qui furent frappés de la foudre, pour un crime dont le Ciel s'est réservé souvent la vengeance. Les Espagnols ont pris long-temps, pour des Fables, ce que les Indiens en racontoient : mais ils ont cessé, dit-il, d'en douter, par les mêmes raisons, sans doute, qui paroissent l'avoir persuadé lui-même. » Pendant un déluge, dont tout le Pays fut inondé, les Indiens » se retirerent sur les plus hautes Montagnes, pour attendre que toutes les » eaux fussent écoulées. Lorsqu'ils descendirent dans la Plaine, ils y trou» verent des hommes d'une taille démesurée, qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux, qui échapperent à leur barbarie, furent obligés de chercher » un azyle dans les Cavernes des Montagnes qu'ils avoient quittées. Après » s'y être tenus cachés pendant plusieurs années, ils virent paroître au mi» lieu des airs un jeune homme qui foudroya les Géants ; & par la défaite » de ces cruels Ennemis, ils se retrouverent Maîtres de leurs anciennes » demeures. Mes Guides, ajoûte la Barbinais, me montrerent plusieurs mar» ques de la foudre, imprimées sur un Rocher, & des os d'une grosseur ex» traordinaire, qu'ils regardent comme les restes de leurs Géants. On n'a » pû sçavoir en quel temps ce déluge est arrivé. C'est peut-être un déluge » particulier, tel que celui de la Thessalie (56).

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1715.

Fable des Géants Peruviens.

On trouve, dans la Province de Chincha, plusieurs Tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient assez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes ; quatre vases d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs pieces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniere d'inhumer les Morts. Le Pays est un peu moins aride que dans les Provinces voisines ; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arrosent. Ce sont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuosité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'est jamais profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras ; mais leur cours n'en est que plus rapide.

Tombeaux antiques.

La Barbinais arriva le premier jour, au soir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs trésors. Il portoit, avec lui, toutes ses provisions, jusqu'à son lit. Lorsqu'il voulut souper, il fut surpris de voir que la chaleur les avoit corrompues ; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de se remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui se nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut singulier. Elles ont une petite Casaque, qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête est ronde & platte, & n'a pas moins de six à sept pouces de diamétre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe : mais dans quelque nécessité qu'une Indienne de Chincha se trouve, elle ne se défait point de ce bisarre ornement.

Route de la Barbinais.

Parure qui consiste en Epingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec si peu d'obstacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbi-

(56) Page 75.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1715.

nais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour passer sur un Pont, qui étoit au sommet de la Montagne, sans quoi je serois forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long temps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant par des sentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-dessous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel! quel Pont! sa vûe me fit frémir, & ce souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens se précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espece de rets, couvert de planches & de sable. Tel est le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les Mules passerent d'abord avec leur charge: mais la résistance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit assez leur frayeur. Pour moi, je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, & sans oser jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté (57).

Description d'un Pont terrible.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je passai au pied d'une autre Montagne, dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la Mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y passer de front. Le sommet de la Montagne, s'avançant au-dessus, semble prêt à s'écrouler; & l'on remarque, à ses ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce Passage, El mal passo d'Ascia, du nom d'une mauvaise Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié, si je racontois tout ce que j'eus à souffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverses sortes d'Insectes. Je traversai des Montagnes de sable si brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun Oiseau; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la grosseur d'un Mouton, qui se perche sur les Montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célébre, dans toutes les Relations du Pérou, sous le nom de Condur ou Condor (58).

Chemin singulier.

Déserts affreux.

Condur, Oiseau de la grosseur d'un Mouton.

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachanamac, qu'on donne à cette Province, est celui de la principale Divinité des Indiens, c'est-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui existe; que sa Capitale étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son

(57) Page 89 & précédentes.

(58) Pages 91 & précédentes.

enceinte, plus d'un million d'ames, & qu'elle fut long-temps le théâtre de la guerre & de la cruauté des Espagnols. Il n'eut pas besoin d'autre témoignage que celui de ses yeux, » lorsque passant au milieu des débris de cette » grande Ville, il n'y apperçut que des ruines & des os entassés. Les rues » en sont belles & spacieuses; mais il regne, parmi ces masures, un silence qui remplit le cœur d'effroi, & rien ne s'y présente à la vûe, qui » ne soit véritablement affreux. La passion de l'or a poussé les Espagnols » jusqu'à tirer les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les trésors qu'ils » croyoient ensevelis avec eux. Dans une grande Place, qui paroît avoir été » la plus fréquentée de cette Ville, je vis, ajoûte la Barbinais, plusieurs » cadavres que la qualité de l'air & de la terre avoit conservés sans corruption. Ils étoient épars de divers côtés. On distinguoit aisément tous les » traits de leurs visages; mais ils avoient la peau plus tendue & plus blanche, que ne l'ont ordinairement les Indiens (59).

La Barbinais le Gentil.

1715.

Etranges Mines de la Ville de Pachanamac.

Cadavres conservés.

Après avoir poussé sa route jusqu'à Lima, dont il donne une courte description, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Pisco par le même chemin, & par conséquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il a déja décrit. » Le 10, à » huit heures du soir, la Nouvelle Pisco fut ébranlée. Dans un instant, dit la » Barbinais, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; » mais la peur, qui donne quelquefois des aîles, m'avoit lié les pieds. Je » n'arrivai qu'avec peine sur la Place de la Ville, où tout le monde s'étoit » retiré. Un quart d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit » en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussiere, avec » un bruit effrayant. La plûpart des Habitans se retirerent sur les Montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre » s'agitoit à tous momens. Nous n'étions, dans la Ville, que trois ou quatre » François, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, & qui ne » sentions pas moins le péril qu'il y avoit à les habiter. Tout le monde » craignoit une nouvelle irruption de la Mer, telle qu'on se souvenoit de » l'avoir éprouvée, il y avoit vingt-huit ans. Les Espagnols & les Indiens » n'ayant point la hardiesse d'aller reconnoître l'état du rivage, nous prîmes » cet emploi vers le jour. Mais la lumiere ne reparut, que pour augmenter l'allarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant » recommencé avec plus de violence, on publia aussi-tôt que la Mer venoit de se retirer. Cette nouvelle étoit fausse; mais la crainte & l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus » qu'à la fuite. Les cris augmentoient la terreur. Je me préparois à fuir » aussi, & j'étois déja monté à Cheval; quand, par un trouble d'esprit, » plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de » la Mer, avec deux autres François. J'ai souvent éprouvé qu'une frayeur » excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la » Mer tranquille, & le rivage dans sa situation ordinaire. L'ardeur de

1716.

Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

(59) *Ibidem*, & page 92.

La Barbinais le Gentil.

1716.

» guérir les Habitans de leur crainte nous fit pousser nos Chevaux avec » beaucoup de vîtesse, en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. » Ceux qui attendoient notre retour, pour se déterminer, nous entendirent » si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils » abandonnerent la Ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes » plus qu'un petit nombre de Vieillards, que la foiblesse de l'âge avoit re- » tenus, & qui regardoient déja les ruines de leurs maisons comme leurs » tombeaux (60).

Circonstances curieuses qu'il observe.

Cependant, il paroît qu'on en fut quitte pour quelques nouvlles secousses, qui acheverent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Batbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances, qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les Animaux parurent saisis de frayeur. Les Chevaux hannirent, rompirent leurs licols, & sortirent de l'Ecurie. Les Chiens aboyerent. Les Oiseaux épouvantés, & presqu'étourdis, se jetterent dans les maisons. Les Rats & les Souris sortirent de leurs trous. 2. Les Vaisseaux, qui étoient à l'ancre, furent si violemment agités, qu'il sembloit que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un Vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisoit partie de la Terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devroit ressembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la Mer étoit unie, & ses flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre, Enfin, les Habitans assuroient que dans ces accidens, si la caverne terrestre, où le feu est renfermé, va du Septentrion au Midi, & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les Maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que si ce feu souterrein prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cinq lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-delà, du Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entiérement renversés (61).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée Guaura, située dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde, à moins d'une lieue du petit Port de Guacho (62), où il s'étoit rendu sur le Vaisseau qui devoit faire voile à la Chine. » Une

Guaura, charmant séjour.

» Riviere coule au milieu de Guaura. Les maisons y sont commodes & bien » bâties. Les femmes sont belles & affables, & les hommes n'y connoissent

(60) Pages 120 & précédentes.
(61) Pages 121 & 122.

(62) A onze degrés quarante minutes de latitude du Sud.

» point l'orgueil & la jalousie, deux vices ordinaires de leur Nation.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Il ajoûte que si l'on considere le climat, la fertilité du Pays & le caractere des Habitans, on peut nommer ce petit canton les délices du Pérou (63). Mais son destin & ses engagemens l'appelloient à de nouvelles courses. Il n'y pensoit pas sans quelque frayeur, car on lui annonçoit qu'il seroit privé, pendant trois mois, de la vûe même des Terres. Ses Pilotes, peu versés dans la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient par sur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas si long-temps exposés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de passer promptement la Ligne. Les autres soutenoient au contraire que la route de l'Ouest-Nord-Ouest étant la plus courte, cette raison devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la premiere devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, seul mal au reste que les François essuyerent dans une si longue course, fut d'autant plus continuel, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient observer la latitude. Mais ils raisonnerent beaucoup sur les Courans, qui sont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours: sur quoi la Barbinais remarque qu'ils sont d'une ressource merveilleuse pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

Embarras des Pilotes François.

Ils se trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril, en continuant de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, on vit des Oiseaux, de toutes les especes qui sont communes sur Mer: mais il parut bien plus surprenant de voir un Hibou, qui vint se percher sur les mâts. On le prit, on le mit en cage; il passa quinze jours sans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'usa que pour voltiger long-temps autour du Vaisseau, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces, par la faim ou la lassitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette distance des Terres? Car il n'est pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la crasse d'un Vaisseau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre? L'opinion la plus commune est que les Isles, qu'on trouve marquées sur les Cartes, sont beaucoup plus à l'Est, qu'il n'a plû aux Géographes de les placer; c'est ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un seul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Boccage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt degrés de longitude, & à quatre degrés de latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de plusieurs bancs de sable, auquel il donna le nom de l'Isle de la Passion (64). Ce morceau de Terre est le seul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer, au-delà de la Ligne, en suivant cette route. Ainsi la Barbinais s'est fait une question, qu'il est obligé de laisser sans réponse.

Hibou pris en pleine Mer.

Raisonnemens sur cet incident.

Entre les différentes especes d'Oiseaux, qui voloient autour du Bord, on en distingua de plus gros qu'un Oye, qui avoient sept pieds de longueur,

Chasse agréable.

(63) Pages 126 & 128.

(64) Page 132.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

d'un bout de l'aîle à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort aigues. La maniere de les prendre fut un agréable amusement pour l'Equipage. On jettoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de Poisson. L'Oiseau venoit fondre sur cette proie trompeuse, & demeuroit pris, tantôt par le gosier, tantôt par les dents, malgré ses efforts pour se dégager. Cette espece de chasse fut le grand amusement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déja fait treize cens trente-huit lieues, depuis le 4 de Mars jusqu'au 29 d'Avril, six trombes d'eau, qui se formerent tout à la fois autour du Navire, à la distance d'un quart de lieue, avec un bruit sourd, semblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal souterrein. Ce bruit, croissant par degrés, ressembla bientôt au sifflement des cordages d'un Vaisseau, lorsqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnoit, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-dessus de la surface de la Mer. Il paroissoit, au-dessus de ce bouillonnement, un brouillard, ou plutôt une vapeur épaisse, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une espece de Canal, qui montoit à la nue. Le Canaux, ou les manches de ces trombes, se plioient, à mesure que le vent chassoit les nues ausquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulsion, non-seulement ils ne se détachoient pas, mais il sembloit qu'ils s'allongeassent pour les suivre, en s'étrécissant, ou grossissant, lorsque le nuage s'élevoit ou se baissoit. Ce spectacle causa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de l'air, fait crêver les trombes & les dissipe. Mais avant qu'on eût employé ces remédes, c'est-à-dire, dans l'espace de dix minutes, on vit les Canaux se rétrecir, se détacher de la superficie de la Mer, & se dissiper entiérement (65).

Six trombes d'eau, qui paroissent à la fois.

Explication qu'en donne l'Auteur.

Le

(65) Pages 135 & précédentes. Après cette Description, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénomène, qu'il ne trouve point assez éclairci; & ses idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il observe d'abord que la plûpart des Physiciens se sont trompés, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infaillible de tempête. Qu'on fasse attention, dit-il, au passage où elles se firent voir. C'est dans la Mer pacifique, où les vents soufflent presque toujours du même côté, & qui est renfermée entre les deux Tropiques. Elles furent précédées & suivies d'un vent égal & leger. Les Pilotes l'assurerent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vûes dans plusieurs Mers, n'avoient causé aucune tempête, mais très souvent une pluie abondante, sans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régne partout l'horison; car il ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne soit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il se forme; & c'est apparemment ce tourbillon, qui cause le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête est locale. Les Canaux de nue, qui se forment sur Mer, ressemblent, par leur cause, à ceux qui se forment sur terre; mais les effets en sont différens. Le tourbillon, qui est renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage sur terre, où il laisse souvent d'affreuses marques de son passage: au lieu que sur Mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaisseau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur suppose qu'une nue peut, en tombant sur une autre, former un véritable Eolipyle, qui se fait jour par la nue inférieure, & qui pousse, contre la Mer, un tourbillon de vent capable d'exciter un bouillonnement sur l'eau. Ce tourbillon, dont la chûte est perpendiculaire, produit deux effets différens: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compression violente, il forme une espece de

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte, on eût la vûe de l'Isle Guaham (66); & pour comble de joie, trois Vaisseaux François, de l'Escadre Marchande qu'on avoit laissée au Pérou, furent le premier spectale qni s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vus exposés aux dernieres extrêmités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaisseau nommé *le Martial*, commandé par la Villepoulet, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaisseau qui se nommoit *le Maillebois*; elle avoit brisé le grand mât, & le Capitaine, en ayant été frappé, étoit mort sur le champ. Le troisiéme Vaisseau, nommé *la Bienséance*, avoit beaucoup souffert par la disette d'eau, & par le scorbut, dont presque tout l'Equipage étoit attaqué.

Rencontre de trois Vaiss. ux François, à l'Isle de Guaham.

La Barbinais descendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Françoise au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son récit est une bonne peinture de l'état présent des Espagnols dans cette Isle. » On nous fit passer, dit-il, par un guichet, qui servoit de porte-cochere » au Palais, & nous entrâmes sous un Portique, où nous vîmes quelques » fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tam- » bour. Quarante Soldats, rangés en haye sur l'escalier, nous reçurent avec » toute la gravité de leur Nation; & l'Officier nous introduisit, d'un air » de cérémonie, dans l'appartement du Viceroi. Le visage ouvert & con- » tent, que ce Seigneur prit à notre arrivée, nous fit juger qu'il n'étoit pas » fâché qu'elle lui procurât du pain & du vin; secours dont il nous avoua » qu'il manquoit depuis long-temps. Le mot de Palais doit faire naître une

Etat présent des Espagnols dans cette Isle.

de creux, dans le centre du lieu où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette fosse, il éleve les eaux au-dessus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; & par une sorte d'élasticité, elles s'élevent d'environ un pied au-dessus de la surface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui descend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui semble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte jusqu'à la nue. Elle est plus claire ou plus obscure, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croyent, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce Canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'est-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui est autour de l'extrêmité du Canal, la force à remonter jusqu'à la nue, par ce même Canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement rarefié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour dissiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne serviroit à rien; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque maniere qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraisemblance à supposer que la matiere de ces trombes n'est qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps continu, jusqu'à la surface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénomène, sur les Vaisseaux, ne sçauroit être de les submerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement sur le tillac, mais d'emporter seulement quelques voiles ou quelques mâts; parce que la trombe rencontrant ces corps solides sur sa route, il en sort un tourbillon violent, dont l'effet est soudain, mais de peu de durée. Il est certain, par conséquent, que les gens de Mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon; surtout, si la trombe est voisine, car alors ce bruit fait sur la nue, où elle est attachée, le même effet que le son des cloches sur celle qui renferme le tonnerre.

(66) L'Auteur observe que la variation de l'Aiguille est une bonne régle pour trouver les Mariannes. Elle y est de six degrés & demi vers le Nord-Est. *Page 144.*

La Barbinais le Gentil. 1716.

» grande idée de sa demeure : mais il faut sçavoir que ce qui s'appelleroit
» Chaumiere en Europe, porte ici le nom de Palais. Celui de Guaham
» est couvert de paille & de feuilles de Palmier. Il consiste en trois Salles,
» dont les deux premieres étoient pour le Viceroi, & l'autre pour une troupe
» de jeunes Indiennes, qu'il faisoit élever : bonne œuvre, qu'il pouvoit
» faire sans scandale, parce que son grand âge le mettoit à couvert de la
» censure. Nous visitâmes aussi deux Missionnaires Jésuites, qui me parurent
» de saints Personnages. Ce n'est pas assurément l'ambition, qui les attire
» dans une Isle où ils menent une vie très austere (67).

Ils s'efforcent de la peupler.

On est surpris que la Barbinais mette une garnison de trois cens Soldats dans l'Isle de Guaham, tandis que les Voyageurs prudens n'en font monter le plus grand nombre qu'à soixante. Mais il ajoûte que cette Milice a la liberté d'épouser des femmes de l'Isle, & qu'on souhaiteroit, s'il étoit possible, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens diminue de jour en jour; & de quinze mille, qui restoient après la conquête, on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (68). Cependant, au départ des François, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Espagnols. Tous les Soldats de l'Isle, ennuyés de vivre dans un Désert, vouloient s'embarquer. Le Vaisseau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer son Equipage, après avoir remboursé le Gouverneur de quelque argent qu'il feignit de leur avoir prêté, & qui n'étoit, au fond, que le prix de leur liberté (69).

Incertitude des François sur le Port où ils doivent aborder à la Chine.

En approchant de la Chine, il restoit à se déterminer sur le Port où l'on devoit aborder. L'alternative des deux seuls partis, dont on eut le choix, étoit également désavantageuse. » Celui d'aller à Canton avoit ses
» inconvéniens, par le grand nombre d'Européens qu'on s'attendoit d'y
» trouver; & celui de se rendre à Emouy, dans la Province de Fokien,
» avoit ses risques, parce que peu de Vaisseaux Européens y abordent, &
» que ce Port ne convient, au plus, qu'à ceux qui veulent retourner dans
» les Mers du Sud. Le Capitaine ne laissa pas de préferer Emouy, suivant les
» instructions de ses Armateurs. On lui représenta inutilement qu'ils avoient
» été mal informés; & que l'ordre, qui regardoit Emouy, supposant que ce
» Port étoit plus favorable au commerce que celui de Canton, ils lui sçauroient
» bon gré de ne l'avoir pas suivi, lorsqu'ils apprendroient par quel
» motif il s'en étoit écarté.

Ils se déterminent pour l'Isle d'Emouy.

On mit à la voile, le 7; & jusqu'au vingt-deux de Juin, on fit quatre cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest. On eut alors la vûe du Cap Enganno, Promontoire des Philippines; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaisseaux changerent de route. La variation, depuis l'Isle de Guaham, avoit toujours diminué, jusqu'à un degré trente minutes, vers le Nord-Est. On fit route à l'Ouest, après la séparation. La Barbinais fut surpris du nombre infini de petites Isles, qu'on rencontra les deux jours suivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vûe de l'Isle Formose. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Isle, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu,

Leur route.

(67) Page 146. (68) Page 150. (69) Page 155.

quelques écueils, au Nord-Est du Pic; d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus (70), & que les Courans portent au Nord-Est d'une maniere sensible. Le 26, à vingt-trois degrés seize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-sept degrés quatre-vingt-quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivieres de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voisinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria quelques Pêcheurs, qui se présentoient en grand nombre, de servir de Guides au Vaisseau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y consentirent de bonne grace : mais ils répéterent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'est-à-dire, Emouy n'est pas bon. L'entrée du Port est remarquable, par une Montagne fort haute, sur laquelle est une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Isle, percée à jour, qui n'est qu'à six lieues de l'entrée de la Baye (71).

Nouveaux écueils de l'Isle Formose.

Le Vaisseau François mouilla, le même jour au soir, devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Riviere de Changehen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Arrivée du Vaisseau dans la Baye d'Emouy.

Un séjour de plusieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Isle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractere & les usages des Chinois. Tout le reste de son Ouvrage n'est qu'un Recueil de ses observations. Mais, après celles qu'on a lûes au septiéme Tome de ce Recueil, & qui sont le fruit de deux siécles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Missionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus suspecte que les lumieres, il ne faut pas attendre de supplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amusement.

Observations de la Barbinais.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célebre Jésuite, qui conseilla aux François de ne pas souffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorsqu'il en seroit insulté; mais de ne pas se servir de son épée, parce que l'effusion du sang est un crime capital dans cet Empire. Il se fit, dit-il, un devoir de suivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fournissoit des occasions de le pratiquer. » Quoique les Chinois » soient d'un naturel lâche & timide, ils sont malins; ils insultent volon- » tiers les Etrangers «. Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroissent ridicules. Ceux d'Emouy se confirment, dans cette aversion, par le commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Philippines. Ils y sont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquisition sont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant embrassé le Christianisme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagemens, lorsque l'interêt cesse de les y attacher (72). Il paroît aussi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaison, le pressa un jour de l'aller voir, & lui montra une Attestation d'un Ministre Anglois, qu'il croyoit capable

Conseil qu'il reçoit de tous les Chinois à coups de cannes.

Raisons qui nous rendent odieux aux Insulaires d'Emouy.

(70) Pages 157 & précédentes. (71) Page 159. (72) Page 191.

La Barbinais le Gentil. 1716.

de lui donner beaucoup de confiance pour son amitié. Elle étoit en langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que si quelque malheureux Européen étoit forcé, par son mauvais sort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertissoit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (73). Quel effet ces perfidies ne doivent-elles pas produire, lorsqu'elles viennent à se découvrir?

Dîner à la Françoise, donné par un Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaisseau, & voulut les traiter à la Françoise. La Barbinais donne la description de cette Fête. » Deux Chinois, en habit de cérémonies, les conduisirent chez le Marchand, qui se nommoit Empsia. Plusieurs jeunes » gens, grotesquement vêtus, s'y disposoient à les ennuyer par la représentation d'une Comédie Chinoise. Six tables les attendoient sous un Portique, sans nappes & sans assiétes, entourées seulement de tapis brodés » de soie, qui pendoient jusqu'à terre. La curiosité conduisit l'Auteur à la » Cuisine, où il vit une chambre pavée de charbons enflammés, par compartimens, & une troupe de Cuisiniers armés de longues fourches, au » bout desquelles ils avoient embroché des Canards, des Poules, & des » Cochons-laits, qu'ils promenoient gravement sur les charbons, pour les » rôtir. On se mit à table, après de longs complimens; & l'on y servit » plusieurs plats vuides, réservés pour les viandes rôties, que les Cuisiniers, toujours armés de leurs fourches, apporterent à l'entrée du repas. » Un Ecuyer tranchant vint découper les viandes, avec des mains si sales » & si dégoûtantes, que les Convives n'oserent y toucher. La Comédie » avoit commencé, dans le même lieu, par les fanfares d'une espece de » cornet à bouquin, par le tintamarre de plusieurs bassins d'airain, & d'un » tambour de peau de Buffle, enfin par des danses fort grotesques. Après » le premier service, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de grandes » jattes de porcelaine, avec de petits bâtons, qui servent de fourchettes » aux Chinois. Leur boisson chaude n'accommodant pas les François, ils » avoient eu la précaution de faire apporter du vin du Pérou: mais leur » Hôte, accoûtumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur rendre un grand » service en le mettant près du feu. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent » fumer le vin dans leurs verres (74)!

Avantures de quatre Missionnaires.

A l'occasion du Pere Laureati, Missionnaire Jésuite, & Mandarin de la Chine, dont l'assistance délivra les François d'un grand embarras, la Barbinais nous apprend les disgraces de quatre Missionnaires d'un autre Ordre, qui vinrent se refugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Malgré l'Ordonnance impériale, qui portoit défense à tous les Européens d'entrer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient osé s'embarquer dans une Jonque Chinoise, qui partoit de Manille, pour se rendre dans la Province de Fokien. Leur espérance avoit été d'échapper plus facilement, par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit

(73) Page 192.

(74) Pages 208 & précédentes.

ſecrétement à terre, ſans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de ſa promeſſe. Après les avoir fait deſcendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoiſe, & les avoir livrés aſſez fidélement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laiſſés ; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de ſe ſaiſir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le ſoin. Mais il fut la dupe de ſon avarice & de ſa mauvaiſe foi. Les Mandarins l'obligerent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Miſſionnaires, & lui donnerent ordre de les faire comparoître dans l'eſpace de deux jours, ſous peine de la confiſcation de ſon Vaiſſeau. Il ſe hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut extrême, en apprenant ſa trahiſon ; mais s'étant raſſurés lorſqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaiſſeau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de ſe laiſſer conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant, ils retomberent dans leurs allarmes, à la vûe du Pere Laureati ; & leur moindre crainte fut de ſe voir traverſés dans le deſſein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. » Telle eſt, ſuivant la remarque de l'Auteur, la prévention de tous » les Miſſionnaires contre les Jéſuites. Le Pere Laureati, qui ne l'ignoroit » pas, ne ſe trouva pas moins embarraſſé ; parce qu'il étoit queſtion de » protéger quatre perſonnes, qui n'avoient pas reſpecté les ordres de l'Em- » pereur. S'il leur arrive quelque choſe de fâcheux, diſoit-il, ils m'accu- » ſeront d'en être l'auteur ; & ſi je leur rends ſervice, comme la charité » m'y oblige, ils ſe vanteront que je n'ai pû leur nuire. La ſuite juſtifia » ſes idées : cependant il leur promit ſon ſecours (75).

La Barbinais le Gentil. 1716.

Ils ſont trahis par un Capitaine Chinois.

Leurs préventions contre les Jéſuites.

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins euſſent décidé de leur ſort. Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur paſſage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr ; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la ſuperſtition barbare des Chinois. Dans l'extrêmité du péril, les Chefs du Vaiſſeau s'étoient aſſemblés ſur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverſes ſortes d'encenſemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché deſſus, la tête appuyée ſur un grand chapeau de paille. Enſuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé ſur le haut de la poupe ; & s'armant d'une canne de Bambou, il l'avoit fait tourner autour des Aſſiſtans, avec tant de force & de vîteſſe, qu'il ſembloit vouloir les aſſommer. Cependant, ils ne paroiſſoient pas craindre ſes coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils ſoient bleſſés en l'honorant. Les Miſſionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement bleſſés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il ſe recoucha ſur la natte, & traça ſur le riz divers caracteres : mais, ſoit qu'ils fuſſent mal formés, ou qu'ils n'annonçaſſent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus claire-

A quel danger la ſuperſtition les expoſe.

(75) Pages 198 & précédentes.

La Barbinais le Gentil.

1716.

ment. Alors il prit un papier, sur lequel il écrivit, avec le sang qui dégoutoit de sa langue, d'autres caracteres, qui faisoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises, tantôt une charge de riz, pour diminuer successivement la charge du Vaisseau. Pendant ce désordre, les Missionnaires étoient en prieres, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur supplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fussent aussi jettés à la Mer (76). On s'est arrêté à ce récit, parce qu'on n'a rien vû qui lui ressemble, dans l'article des superstitions Chinoises. La Barbinais ajoûte lui-même qu'il auroit eu peine à le croire, si le Pere Laureati ne l'avoit assuré qu'il avoit eu le même spectacle en allant aux Philippines (77).

Eloge & caractere du Pere Laureati, Jésuite Italien.

Ce Mandarin Apostolique servit les quatre Missionnaires avec tant de zèle, que non-seulement il obtint l'oubli de leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laisserent pas, comme il l'avoit prévû, de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient essuyés. Les François, qui avoient mis son caractere à l'épreuve, lui rendoient plus de justice. » Ils n'avoient jamais vû de Vieillard plus aimable & plus gai. » Avec beaucoup de vivacité d'esprit, il avoit une parfaite connoissance des » belles Lettres, une mémoire surprenante, un jugement ferme & solide, » & un attachement inviolable aux intérêts de sa Compagnie. Il y avoit » vingt-deux ans qu'il étoit parti de Rome, pour venir prêcher l'Evangile » à la Chine. Ses Supérieurs l'avoient d'abord envoyé dans une Province » Septentrionale, où sa patience & l'austérité de ses mœurs avoient levé » quantité d'obstacles, qui s'étoient opposés à l'établissement de la Foi. Ensuite, étant passé aux Philippines, dans le dessein d'y établir une Mission » pour l'Amérique, il avoit lié une étroite amitié avec M. de Tournon, » Patriarche d'Antioche, qui étoit arrivé dans le même temps à Manille. » Il l'avoit accompagné jusqu'à Canton : mais les différends, qui s'éleverent entre les Missionnaires, lui firent prendre le parti de se retirer dans » le fond d'une Province, pour éviter d'être le complice ou le témoin du » Schisme dont l'Eglise Chinoise étoit menacée ; & lorsqu'un ordre de la » Cour eut banni particuliérement les Dominiquains, & d'autres Ecclésiastiques, qui s'étoient établis dans l'Empire sans la participation de l'Empereur, il les avoit secourus par son crédit (78).

Réflexions sur les honneurs dont les Jésuites jouissent à la Chine.

Gardons-nous de supprimer, là-dessus, les réflexions de la Barbinais. J'ai souvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jésuites ont à la Chine, comme opposée à la Doctrine de l'Evangile, qui prescrit l'humilité à ses Ministres. Il est certain que si les Missionnaires, de quelque Société qu'ils soient, abusent de leur pouvoir, ou si l'ambition seule leur fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils sont condamnables : mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne se prennent que par les yeux. Le seul nom de Mandarin les intimide. Un Missionnaire, paré de ce titre, est à couvert des

(76) Pages 200 & précédentes. (77) *Ibidem*. (78) Pages 209 & 210.

insultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'insinue bien mieux dans l'esprit d'une Nation Idolâtre & superstitieuse, lorsqu'elle est prêchée par des hommes dont le caractere & la dignité sont respectables. Au reste, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge (79), & qu'ils n'exercent aucune Magistrature : mais comme ils ont la sauve-garde de l'Emperenr (80), & son amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du respect & les traitent comme leurs égaux ; ce qui suffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (81).

La Barbinais le Gentil.

1716.

Comment le Pere Laureati est traité.

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permission qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati jusqu'à l'extrêmité de l'Isle. Nous rencontrâmes, sur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, escorté de soixante hommes à cheval & de ses Bourreaux. Aussi-tôt qu'il eut apperçu la Chaise du Pere Laureati, il mit pied à terre, pour le venir saluer. Tous ses gens mirent bas les marques de leur Jurisdiction, & se tinrent en haie, les bras croisés sur l'estomac. Le Missionnaire le reçut fort civilement, mais d'une maniere, néanmoins, qui faisoit sentir quelque supériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins, qui présenterent, au Pere Laureati, des rafraîchissemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes sur les bords du Canal qui sépare l'Isle d'Emouy de la Terre-ferme. C'est un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, sur le bord de la Mer, un grand Monastere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un festin : mais le Pere Laureati, n'étant pas disposé à s'y arrêter, s'embarqua sur le champ avec toute sa suite, composée de dix-huit personnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, suivant l'usage de la Chine (82).

Avanture des François d'Emouy, pour servir de leçon aux Négocians.

L'absence de ce Missionnaire fit sentir vivement, aux François, l'obligation qu'ils avoient eue à ses bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractere ; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaisseau, ayant surpris un Chinois, qui mettoit la main dans sa poche pour le voler, le repoussa brusquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déja tiré. Le Chinois demanda du secours à la Populace par ses cris. Quantité de Furieux tomberent sur le Pilote, qui étoit sans armes, déchirerent ses habits & l'accablerent de coups. Il se jetta dans la Mer, pour se sauver à la nage jusqu'au premier Bateau : mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre ; il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en servit avec tant d'adresse & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il blessa l'auteur de la querelle. La blessure étoit legere, mais com-

Courage d'un Pilote François.

(79) Ils n'ont jamais possedé que la dignité de premier Président du Tribunal des Mathématiques.

(80) C'est une ceinture jaune.

(81) Pages 212 & précédentes.

(82) Page 313.

La Barbinais le Gentil.

1716.

me l'effusion du sang est un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vû couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laisserent le champ de bataille au Pilote.

Il est maltraité.

La Barbinais croit ce récit nécessaire, pour l'instruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lévres & ses joues étoient déchiquetées, par les ongles de ses Ennemis; armes dangereuses, & les seules dont ils fassent usage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprête vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des suites fâcheuses, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déja porté ses plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux exposé de la querelle. Cette circonstance allarma les François. Ils sçavoient que les Mandarins étoient capables de saisir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte. On l'avoit désarmé, pour le carener. La résolution qu'on prit, au Conseil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter aussi leurs plaintes & demander justice. Ils furent suivis d'une populace furieuse, qui, les regardant comme des Criminels, deja livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la bastonade à laquelle ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur dessein, s'étoient assemblés pour éluder la justice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après lesquelles ils firent appeller le Chinois blessé : mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le présenterent aux deux François; & pour exciter la compassion des Spectateurs, ils le faisoient porter par quatre hommes, comme si la blessure, qu'il avoit à la tête, avoit déja pû lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruse, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le sang en couloit de toutes parts, & couvroit toute sa robbe (83).

La Barbinais demande justice aux Mandarins.

Comment il est reçu au Tribunal.

Plusieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Vestibule, l'introduisirent en jettant de grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée aussi-tôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de se passer : mais une heure après, ils furent appellés, & les Bourreaux se préparerent à leur servir d'escorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déja leurs voix lugubres, je demandai, à l'Interprête, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'usage assujétissoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Justice. Je refusai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous reclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander justice. L'Interprête leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obstacles. Notre délicatesse leur parut propre à favoriser ce dessein. Ils ordonnerent qu'on fît paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité nécessaire aux informations. Ils sçavoient qu'étant brisé de coups, il ne pouvoit être aisément transporté. Mais nous continuâmes de

(83) Pages 217 & précédentes.

demander

demander audience, avec menace d'aller fraper sur le tambour du Gouverneur (84), si elle nous étoit refusée.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Deux heures se passerent, dans ces contestations. Enfin, surpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils supprimeroient la premiere condition, mais que nous n'en paroîtrions pas moins devant eux, dans la posture ordinaire des Chinois, c'est-à-dire, que nous leur parlerions à genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette soumission, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit exposé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins se relâcherent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de siéges, & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes assis, sous un dais de damas bleu, garni de crêpines blanches, chacun avec une table devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement sur une autre table, au fond de la Salle. Nous les saluâmes à la Françoise, & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peuple avoit faite à notre Nation, dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accusé d'avoir voulu visiter des femmes, dans une rue écartée; que le désordre n'avoit pas eu d'autre cause; & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand, dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé de le détruire. Quelle apparence qu'une homme assez sérieux, qui ne sçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes si loin du Comptoir, surtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inspirer de la défiance? Les Mandarins feignirent de ne pas sentir la vérité de cette réponse; & s'obstinant sur la même accusation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers. Nous perdîmes l'espérance d'obtenir d'eux plus de justice: mais comme il nous suffisoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre sûreté, en ajoûtant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'insolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec assez de hauteur, qu'ayant apporté, dans leur Port, l'esprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas disposés à souffrir des insultes, & qu'il étoit de leur interêt de n'en pas faire l'expérience (85).

Avantage qu'il tire de sa fermeté.

Comment cette affaire se termine.

La Barbinais conclut ce récit par deux conseils, dont il ne releve pas moins l'importance. »1°. A la Chine, dit-il, il faut témoigner autant de fermeté » qu'il est possible, & ne jamais souffrir que les Mandarins donnent atteinte » aux privileges que l'Empereur accorde aux Etrangers «. Leur pouvoir est limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il ne faut rien omettre pour imposer du respect au Peuple; & comme il se prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificence dans les habits, ni l'air grave & composé (86).

Deux Conseils pour les Negocians.

La Barbinais, laissant les affaires du Commerce aux Marchands de son Vaisseau, prit le parti de se retirer, avec un ami, dans une petite Isle,

La Barbinais se retire dans un Monastere de Bonzes.

(84) *Voyez* l'Article des Usages de la Chine, au Tome VI. de ce Recueil.

(85) Pages 221 & précédentes.

(86) Pages 222 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

voisine d'Emouy, nommée Cobonsour. Il se logea dans un Monastere de Bonzes; & cette solitude lui facilita le moyen de s'instruire des mœurs & des usages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec plusieurs Missionnaires, autant que par les conversations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus superstitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains signes, à l'aide desquels ils s'entendoient aisément. La plûpart de ses observations se sentent si fort de leur principale source, c'est-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Missionnaires, qu'on y reconnoît souvent jusqu'à leurs expressions, telles que le Pere du Halde les employe dans son Recueil historique de la Chine; & cette remarque ne deshonore point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuses sur la Province de Fokien, qui compte l'Isle d'Emouy dans sa dépendance. Sa situation, dit-il, est très commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux nécessaires pour la construction des Vaisseaux. Ses Peuples sont presque les seuls, qui sortent de la Chine, & qui fassent voile sur les Mers du Japon. Leurs Vaisseaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables. » Rien ne prouve mieux la mauvaise politique d'Espagne, qui se prive de ses plus beaux revenus, en » permettant, aux Chinois, le Commerce de ces Isles. Le Galion d'Acapulco n'apporte des millions de piastres aux Philippines, que pour acheter » des marchandises Chinoises; ce qui fait entrer à la Chine des richesses » surprenantes : tandis que les Hollandois, plus prudens, payent les marchandises de la Chine en denrées équivalentes, c'est-à-dire, en épiceries » qu'ils tirent de leurs propres Etablissemens, en draps de Hollande, &c, » & ne laissent sortir l'argent de Batavia que pour être transporté en Europe«.

Situation de Fokien & d'Emouy.

Quoique la Province de Fokien soit la moins étendue de l'Empire, elle est riche & très peuplée. Sa Capitale est Focheou; Ville fameuse par la beauté de ses Temples, & par le séjour du Pere Laureati, qui en gouvernoit l'Eglise. Les Missionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors, à Changcheou, Ville considérable de la Province, sur la Riviere de Chang.

Ville ou Château d'Emouy.

Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'est un Château considérable par le nombre de ses Habitans, & par la résidence d'un Tito, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Isle, où cette Place est située à vingt-quatre degrés dix minutes de latitude du Nord, n'a pas moins de dix-huit lieues de circuit. Son Port est capable de contenir plus de mille Vaisseaux. La Barbinais y crut voir, à son arrivée, une espece de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'usage de la Boussole aux Chinois, long-temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoissance, & qu'ils entendent fort mal la Navigation.

Comment les Chinois navigent.

Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la situation des Montagnes leur sert à se reconnoître sur Mer. Il voulut sçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait plusieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit sa route. » Je » vais, lui dit le Pilote, chercher l'Isle que vous nommez Formose, &

(87) Pages 239 & 240.

» j'en ai connoissance avant que d'avoir perdu entiérement de vûe nos » Montagnes. Si la Mer est trop agitée, je louvoye toute la nuit. Si elle » est calme, je demeure à l'ancre. Au point du jour, je fais voile; & quand » je découvre les Philippines, ou les Babuyanes, je vois encore les Isles, qui » sont entre Formose & ces dernieres. Si le brouillard me dérobbe la vûe » de la Terre, j'amene mes voiles. Il n'y a qu'un vent furieux qui puisse » me causer de l'embarras (88) «. Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoissance de la Boussole, pourquoi ne l'ont-ils plus? surtout, lorsque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées?

La Barbinais le Gentil. 1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmis, ou d'un Essain d'Abeilles. Ses Habitans sont dans un mouvement continuel. Elle a six milles de circuit. Les Maisons communes y sont basses; mais on distingue les Palais des Mandarins, par les colomnes qui en soutiennent le toît, & qui sont plus hautes & plus grosses, à proportion du rang.

Parti que la Barbinais prend sur les disputes des Missionnaires.

La Barbinais n'entreprend point de décider si les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, souverain, parfait, sans commencement & sans fin; ou si leur culte se borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui supposent, de produire & de conserver tout ce qui existe. C'est, dit-il, le fondement de toutes les disputes qui partageoient alors les Missionnaires, & dans lesquelles il n'a point la témérité d'entrer (89). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut représenter ce qu'il a vû de ses propres yeux dans les Temples du Pays, & laisser juger à ses Lecteurs si les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (90).

Il raconte ce qu'il a vû dans les Temples.

Confucius, qu'il suffit de nommer ici pour le faire connoître, a son Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, sa Statue environnée de celles de plusieurs de ses Disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magistrats de la Ville s'y assemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit sacrifice, different de celui qu'ils appellent solemnel. Ce n'est point à ces sacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, soit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclaircissement qu'il se propose: mais ils décrit, sans partialité, les circonstances du sacrifice solemnel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, & auquel tous les Lettrés doivent assister. En un mot, c'est une peinture extérieure qu'il veut donner.

Sacrifices qui se font à Confucius.

Le Sacrificateur, qui est ordinairement un des Lettrés, se dispose, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abstinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange, sur les tables du Temple,

(88) Page 244.

(89) Dans l'embarras, où les Jésuites étoient alors, pour satisfaire la Cour de Rome, sans offenser l'Empereur de la Chine, ils publierent, à Pekin, une Relation Historique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite. La Barbinais se procura cette curieuse Piece; & se l'étant fait traduire en Portugais, il la traduisit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(90) Comparez ce récit avec celui qui est tiré des Relations des Missionnaires, au Tome VII. de ce Recueil.

La Barbinais le Gentil.

1716.

les piéces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de soie. On y met la Statue de ce Philosophe, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en caractéres d'or. Le Sacrificateur éprouve les Porcs & les Chevres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au sacrifice. Ils les rejettent, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole ensuite. Le sang, & le poil des oreilles, sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant, au chant du Coq, on donne le signal. Le Sacrificateur, suivi des Assistans, se rend au Temple. Après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains; tandis que les autres Ministres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des braziers préparés à la porte du Temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix: qu'on offre le poil & le sang des Bêtes immolées. A ces mots, tous les Assistans se levent; & le Prêtre, suivi de ses Ministres & de toute l'Assemblée, porte le vase avec beaucoup de modestie & de gravité. Il enterre les poils & le sang des Bêtes, dans une cour qui est devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit: Que l'esprit du grand Confucius descende. Aussi-tôt le Prêtre éleve un vase plein de vin, & le répand sur une Figure humaine, faite de paille, en disant ces mots: » Vos vertus sont grandes, amirables, » excellentes, ô Confucius! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec équi- » té, ce n'est que par le secours de vos Loix & de votre Doctrine incom- » parable. Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre offrande est pure. » Que votre esprit vienne donc vers nous, & nous réjouisse par sa présence. Le Maître des Cérémonies dit ensuite, à haute voix, *Civi*, c'est-à-dire, mettons-nous à genoux; & peu de temps après, il dit *Ki*, qui signifie, levons-nous. Le Prêtre lave encore une fois ses mains, & un de ses Ministres lui présente deux vases; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une piece d'étoffe de soie. Le Maître des Cérémonies dit alors; Que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius; c'est-à-dire, de l'Autel où il suppose que l'Esprit réside. Le Prêtre se met à genoux; & tandis que les Musiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philosophe, il prend la piece de soie, l'éleve, & l'offre à l'Esprit. Il prend de même le vase de vin; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit successivement; *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle ensuite la piece d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adresse ce discours à Confucius: » Depuis que les hommes ont commencé » à naître, jusqu'à ce jour, quel est celui d'entr'eux qui a pû surpasser ou » même égaler les perfections & les vertus de ce Roi? L'Esprit de Con- » fucius est supérieur à celui des Saints du temps passé. Ces offrandes & » cette piece de soie sont préparées pour le sacrifice que nous vous faisons, » ô Confucius! Tout ce que nous vous offrons est peu digne de vous. » Le goût & l'odeur de ces mêts, que nous vous présentons, n'ont rien » d'exquis; mais nous vous les offrons, afin que votre Esprit daigne nous » écouter.

Le Sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prieres, dont la substance est qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans mêlange, & de la chair de Porc & de Chevre. Ensuite, supposant que son Esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : » mettez-vous à genoux ; approchez-» vous du Temple de Confucius, & buvez le vin de la félicité. Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Assistans, les viandes immolées ; après quoi, il fait une nouvelle priere, en ces termes : » Nous vous avons fait » ces offrandes avec plaisir, & nous nous persuadons qu'en vous les faisant, » nous recevrons toutes sortes de biens, de graces & d'honneur. En même temps, il distribue les viandes aux Assistans. Le sacrifice se termine en conduisant l'Esprit de Confucius, au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu (91).

La Barbinais le Gentil. 1716.

La Barbinais ne se borna point à ce grand spectacle, qui faisoit le principal sujet de discorde. Il voulut voir aussi les sacrifices solemnels, qui se font aux Ancêtres des Familles, & sur la nature desquels les Missionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple superbe aux Esprits de ses Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conseilla lui-même à la Barbinais d'y assister.

Sacrifices qui se font aux Ancêtres.

J'allai au Temple, dit-il ; & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonstances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être présens, s'étoient assemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur, étoit accompagné de deux Ministres, appellés Fuchi, & de plusieurs autres personnes, qui devoient aussi servir au sacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils avoient vécu en continence, sans manger de viande & sans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les tablettes y étoient exposées sur une grande table en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, sur un coin de l'Autel, une Figure humaine de paille, qui représentoit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faisoit particuliérement ce sacrifice. Les tables étoient couvertes de mets differens, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, & diverses sortes de poisson.

Sacrifice pour les Ancêtres.

Aussi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ses mains ; & s'approchant de l'Autel, avec tous ses Ministres, il exposa les tablettes à la vûe du Peuple. Tous les Assistans se mirent à genoux, & se prosternerent le visage contre terre. Le Maître de Cérémonie dit à haute voix : » Nous qui » sommes des Enfans respectueux envers nos Peres, nous vous servons, nous » vous honorons aujourd'hui, & nous vous supplions de venir au milieu de » nous, pour recevoir nos vœux & nos offrandes. Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de suite, & s'étant relevé autant de fois, le Maître de Cérémonie cria : » Que le Sacrificateur vienne s'approcher de l'Autel, & qu'il se » prosterne devant les Esprits. Les Esprits sont déja descendus. Qu'on leur » offre les viandes. Un des Ministres prit alors un vase plein de vin, & le

Diverses Prieres.

(91) Pages 139 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1716.

mit entre les mains du Sacrificateur, qui le répandit sur la Figure humaine de paille. Le Peuple avant recommencé à se prosterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits.

Promesses de la part des Ancêtres.

Le Maître des Cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une voix plus forte : » Buvez le vin de la félicité. Qu'il soit la source des biens & des » faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette priere : » Illustes Ancêtres, » vous avez commandé, au Maître des Cérémonies, de nous promettre de » votre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos Descendans » les dons magnifiques du Ciel, & qui nous donnez des moissons abon- » dantes, une longue vie, &c. Ensuite, chacun se mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéissoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Ministres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent distribués aux Assistans, & le Maître des Cérémonies termina ses fonctions par ce discours : » Soyez sûrs qu'en récompense du Sacrifice que vous venez d'of- » frir, vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens & de richesses, » une heureuse & abondante lignée, une longue vie, le repos & la paix. Le Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de monnoie. Avant que de sortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de génuflexions (92).

Description de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte description de la grande Pagode d'Emouy, avec le soin d'avertir qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple est situé à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui se termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme devant le Frontispice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Edifice est de trente toises. Le Portail est d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaste Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'éleve un Autel, qui soutient une Statue colossale de bronze doré, assise, & les jambes croisées. Quatre autres Statues, qui sont dans la même posture, autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur ; mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, & porte en main son symbole. L'un tient un Serpent, qui fait plusieurs replis autour de ses bras ; l'autre, un arc bandé ; le troisiéme, une hache d'armes, & le dernier une espece de guitarre.

Instrumens de Musique.

En sortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quarrée, & pavée de longues pierres grises, dont la moindre à dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui se terminent en dômes, communiquent par un corydor qui regne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamétre, élevée sur une fort belle charpente (93). Dans le second, on voit un Tambour, d'une grosseur démesurée, qui sert aux Bonzes, pour annoncer

(92) Page 244 & précédentes.

(93) Le battant des cloches Chinoises est en dehors, & de la forme d'un marteau.

les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & servent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour isolée, qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarrée. La voûte est ornée de Mosaïques, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des Animaux & des Monstres. Les colomnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois vernissé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des Oiseaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte. A l'une des extrêmités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. A l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idole titulaire du Temple. C'est la Déesse *Coanginpussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze dorée, qui lui sert de base. Elle tient un jeune Enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Autres Instrumens.

Les Bonzes ont tracé, sur les murs de ce Temple, divers caracteres hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à fresque, qui représente un Etang de feu, où plusieurs hommes semblent nager; les uns portés sur des Monstres, les autres environnés de Dragons & de Serpens aîlés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher escarpé, sur lequel la Déesse du Temple est assise, tenant dans ses bras un Enfant, qui semble appeller tous les Malheureux qu'il regréte de voir dans les flammes : mais un Vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du rocher. Les Bonzes refuserent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda sur ce Tableau. Il vit, derriere l'Autel, une espece de Bibliothéque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

Figures Hiéroglyphiques.

Lorsqu'il fut descendu de ce Temple, on lui fit traverser la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs sont lambrissés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, il arriva dans une grande Salle, qui est le Réfectoire des Bonzes. On le fit passer delà dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au grand Temple. On y monte par un large escalier de pierre. L'intérieur est particuliérement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les deux Instrumens de Musique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale est sur l'Autel; mais on ne la voit qu'au travers d'une gaze très fine, qui forme une espece de rideau. Le reste de l'Edifice consiste en plusieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Bosquets sont pratiqués sur le côteau de la Montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (94).

Ornemens du grand Temple.

(94) Pages 173 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Les François visiterent souvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à satisfaire entiérement sa curiosité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'est pas introduit; surtout, dit-il, si l'on n'est pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous de rigoureuses peines, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, se vangent d'une curiosité trop indiscrete. Le Pere Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de sa résidence, il y avoit un fameux Monastere des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez son pere, suivie de deux femmes, & portée, suivant l'usage du Pays, dans une chaise couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa priere. Leur Chef se cacha derriere l'Autel, vit cette jeune personne, & conçut pour elle une passion si vive, qu'ayant fait arrêter sur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il se saisit d'elle, malgré ses cris & ses larmes. Le Docteur apprit bientôt que sa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit disparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit sortie, après avoir fait sa priere. Mais, élevé dans le mépris de la superstition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adressa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes se virent forcés de se justifier. Ils se flatterent de mettre le Peuple dans leurs interêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à son sang, par une si belle alliance. Mais le Général Tartare, méprisant ces Fables, se rendit au Monastere, en examina soigneusement tous les réduits, & trouva, dans un lieu souterrain, plus de trente femmes, entre lesquelles le Docteur reconnut sa fille. Aussi-tôt qu'elles furent sorties de leur prison, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Ministres (95).

Incontinence des Bonzes.

Témoignage que la Barbinais rend aux Bonzes de Colomfou.

La Barbinais, qui faisoit son séjour dans une Communauté de Bonzes, n'y apperçut rien de si révoltant. » Leur culte, dit-il, ne s'étend pas fort » loin. Uniquement occupés de l'entretien des lampes, ou du soin de re- » cevoir ceux qui viennent faire leurs prieres, ils menent une vie molle & » oisive. Ils n'ont aucun revenu fixe. Ils vont, de porte en porte, une clo- » chette à la main, mandier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chi- » nois fait quelque fête, à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans sa maison, » il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent » l'Idole par les rues : ils marchent deux à deux, tenant à la main plusieurs » banderolles garnies de sonnettes, & le Peuple les suit, par curiosité plu- » tôt que par dévotion. Au jour de la nouvelle & de la pleine Lune, ils » se levent pendant la nuit, pour réciter des prieres. Il m'a semblé qu'ils » répétoient toujours la même chose, avec autant de modestie & de dévo- » tion, que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affec- » tent une grande humilité dans les complimens qu'ils se font entr'eux. Ils

(95) Page 179.

» se prosternent les uns devant les autres. Mais comme ils se traitent ensui-
» te, & que le plus souvent ils s'enivrent, la visite, qui commence par des
» civilités, finit presque toujours par des invectives mutuelles.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Ce sont-là, continue l'Auteur, des détails que j'ai sans cesse devant les yeux, depuis que j'habite le Monastere de Colomfou. Les Bonzes m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, sous le bon plaisir des Mandarins. Il y a quelques jours que je faillis d'être étouffé dans mon lit, par la fumée d'un sacrifice. Je sortis brusquement de ma chambre, & le premier objet que j'apperçus fut une table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poisson, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans son urne sacrée. Je jugeai d'abord qu'il faisoit quelque important sacrifice; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faisoit à ma porte. Je lui en demandai la raison : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Isle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de fléchir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caracteres hiéroglyphiques, qu'il avoit tracés sur ma porte, par lesquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le désabuser; mais je n'y réussis pas. Cependant, m'étant informé du sujet de son chagrin, j'appris que nos Matelots venoient chaque jour dans la petite Isle de Colomfou, où l'on avoit dressé un Tente, pour mettre à couvert les ustanciles du Vaisseau, & que s'imaginant plaire au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille de ses meilleurs Chevreaux une grosse épingle de fer, qui pénétroit jusqu'au cerveau. Ces animaux en mouroient bien-tôt; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuse, dont il accusoit le Dieu des François, les jettoit à la voirie. Les Matelots se hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de sa simplicité.

Simplicité d'un Bonze.

Les François en profitent.

Le Pere Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particuliérement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & son âge étoit de soixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faisoit tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangere dans l'Empire : mais il n'avoit aucune disposition à l'embrasser. Il avoit tout l'orgueil & le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit souffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas son Empire au centre du Monde; & quelques Jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre, dans une Carte Chinoise, qu'il leur fit faire à Pekin. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située comme il le desiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrettement, à ses Ouvriers, de le contrefaire; & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de sens froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages?

Traits curieux racontés à la Barbinais, sur l'Empereur Kamhi.

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enyvrer, pour

La Barbinais le Gentil.
1716.

connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui passoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient soin de fournir constamment sa table. Il s'enyvra. Les vapeurs de l'yvresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'Antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigriroit encore son humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ses plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal, ajoûta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un Cachot, comme si l'ordre venoit de lui. Laissez-moi le soin du reste. Les Eunuques approuverent cette idée, pour leur propre interêt. L'Empereur, surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avoit conduit, par son ordre, dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel, qui attend l'Arrêt de son supplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit ce Prince? quel crime as-tu commis? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le Mandarin. Je sçais seulement que Votre Majesté m'a fait jetter dans un noir Cachot, & que lorsqu'on m'en a tiré, j'attendois la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejettant, sur les fumées de l'yvresse, une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette Avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (89).

Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que se promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appellé un Mandarin de sa suite, qui passoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi? Le Mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison étoit impossible. Eh bien, répliqua Kamhi, je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son Souverain (90).

1717.
Départ de l'Isle d'Emouy.

Après avoir passé environ sept mois dans l'Isle d'Emouy, le Vaisseau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'espace d'un mois il arriva heureusement à la vûe de plusieurs Isles, qui forment l'em-

(89) Pages 308 & précédentes. (90) *Ibidem.*

bouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perspective charmante, par la verdure des arbres dont elles sont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne » qu'on ose se guider sur les vûes, ou les perspectives, d'une » Terre qu'on dessine sur Mer. Il avoit des Plans, levés par de très habiles » gens; & les Terres, les Montagnes, &c. ne paroissent point à ses yeux » telles qu'elles étoient dessinées. Il est persuadé, dit-il, que si deux In- » génieurs levent, dans deux Vaisseaux différens, le Plan d'une même » Terre, ce Plan ne paroîtra pas le même, si la distance des deux Vaisseaux » est seulement d'une demie lieue. Ainsi, pour se servir utilement de tous » les Plans qu'on porte ordinairement sur Mer, il faudroit que le Vaisseau, » où l'on est, se trouvât précisément au même point que celui sur lequel ils » ont été levés; ce qui lui paroît impossible. Il croit aussi que depuis la » Chine jusqu'au détroit de Malaca, la sonde & la latitude sont les meil- » leurs Guides. Il faut peu se fier aux Courans, qui sont variables suivant » les saisons, & qui n'ont pas toujours la même force (91).

La Barbinais le Gentil.

1717.

Plans levés en Mer, toujours incertains.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François se virent dans la nécessité de commettre une action qu'ils se reprocherent amérement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la générosité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vû jusqu'à présent que les autres Européens se piquent de la même délicatesse. Ils se trouverent tout d'un coup à quatre brasses de profondeur, sans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre : mais, une heure après, tandis qu'on déliberoit sur le péril présent, on s'apperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie brasse, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaisseau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la soumission. » Enfin, la nécessité, confesse l'Auteur, nous rendit injustes, » & nous empêcha même de considérer un autre péril, auquel nous allions » nous exposer. Nous tirâmes un coup de canon à boulet, sur un Brigan- » tin Malai, qui passoit entre la Côte de Sumatra & notre Vaisseau. Les » Malais amenerent aussi-tôt leurs voiles; & nous nous jettâmes, cinq ou » six, dans la Chaloupe, avec nos armes, sans sçavoir encore quel étoit » notre dessein. Je proteste, en particulier, que je fus poussé par un mou- » vement dont je ne fus pas le maître. Cependant, aussi-tôt que nous eû- » mes laissé le Vaisseau, on nous avertit, avec le Porte-voix, de prendre un » Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes le Brigantin, où nous ne vîmes d'abord que sept ou huit hommes, qui achevoient de charger quelques petits canons de bronze. Leur Chef nous ayant demandé, par divers signes, ce que nous desirions de lui, nous lui répondîmes, dans le même langage, que nous avions besoin d'un Pilote, pour nous conduire dans le Canal du Détroit. Une vieille Femme, qui se tenoit assise dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais Portugais, je lui expliquai nos intentions : mais lorsqu'elle les eut connues, elle feignit de ne les pas entendre.

Avanture singuliere, qui fait honneur aux François.

Dans quel danger ils se trouvent.

(91) *Ibidem*, Tome III. page 17.

La Barrinais le Gentil. 1717.

Leur combat sur un Vaisseau Malai.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu sur les Malais, s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas jetté l'ancre. Je les pressai de la jetter. Ils arrêterent ainsi ce Bâtiment, qui étoit déja hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes ensuite passer dans notre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit son Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des ôtages nécessaires à notre sûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, leur ayant fait jetter des cris, plusieurs autres Malais sortirent aussi-tôt du fond de cale, d'un air si furieux, » que nous ne pûmes douter qu'ils n'eussent formé quelque dessein contre nous. Nos regards se tournerent tristement vers notre Vaisseau; » & nous vîmes, avec douleur, qu'il nous étoit impossible d'en recevoir » du secours. Cependant le danger devenoit terrible. Quoiqu'on n'eût apperçu que sept ou huit hommes, en entrant dans le Brigantin, ils étoient » plus de soixante, qui commencerent à sortir tumultueusement du fond » de cale. La crainte d'être accablés par le nombre, si nous leur laissions » le temps de s'assembler, & de reconnoître l'inégalité de nos forces, nous » fit charger ceux qui étoient montés les premiers. Ils tirerent leurs poignards, pour se défendre; & dans le même temps, nous vîmes paroître » derriere nous, d'autres Malais, qui s'étoient cachés dans la chambre de » poupe. Heureusement, aucun des nôtres ne fit feu sur eux; & nous contentant de les repousser par le mouvement de nos sabres, nous les contraignîmes, après une légere résistance, de rentrer tous dans le fond de » cale. Quelques-uns néanmoins furent blessés. Nous ôtames, de la chambre de poupe, un assez grand nombres d'armes, dont il n'avoient pas eu » le temps de se servir dans leur surprise, & nous fermâmes soigneusement » les écoutilles. Notre dessein n'étoit pas de leur nuire; & nous gémissions » au contraire de nous voir forcés à la violence : mais ils nous auroient infailliblement massacrés, si nous avions perdu le temps à vouloir les convaincre de la droiture de nos intentions.

Combat imprévu.

Secours que les François tirent de leurs Captifs.

Le calme paroissant rétabli, nous transportâmes, dans notre Chaloupe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles consistoient en quantité de lances, & six petits pierriers de fonte, que nos Ennemis auroient pû faire servir contre nous, pendant notre retour au Vaisseau. Leur Capitaine, que nous emmenions malgré lui, ne laissa point de donner divers ordres à ses Matelots, pour la sûreté de notre route; & nous partîmes sous sa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amérement. La Vieille seule nous regardoit d'un œil sec, & me dit hardiment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit sûre que si nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injustice de l'arracher du sein de sa Patrie, & de la réduire à l'esclavage. Cette fermeté m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne pensions en effet qu'à tirer, de son fils, un secours qui nous étoit nécessaire, dans le dessein de le récompenser de ses peines, & de lui restituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Ensuite, lui ayant demandé quel étoit son Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que son fils avoit armé le Brigantin, pour transporter du riz à l'Isle de Java, & que

la plûpart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Passagers.

Le Capitaine Indien perd son Brigantin.

En arrivant au Vaisseau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conseilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fusil plus loin. Nous y passâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes surpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténébres. Le Capitaine Indien poussa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de son Vaisseau, dont il ne douta point que les Passagers Malais ne se fussent saisis dans son absence. Il fit des plaintes si touchantes, que par compassion, & pour ne pas nous rendre coupables d'une autre injustice, nous nous rendîmes à la priere qu'il nous fit, de le mettre au rivage, à la derniere Pointe de Sumatra. La joie, de se revoir en liberté, parut diminuer son inquiétude. On lui donna vingt piastres, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, & deux flaccons d'eau-de-vie, avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour se défendre des Bêtes farouches, qui sont en grand nombre sur cette Côte. On lui rendit ses pierriers & ses lances. Enfin, lorsqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaisseau, plusieurs François eurent la générosité de lui servir d'escorte. Je fus de ce nombre.

Rencontre d'un Seigneur de Sumatra.

Nous nous armâmes chacun d'un fusil & d'un sabre, & nous fîmes route vers le rivage; tandis que notre Vaisseau continua la sienne à petites voiles, pour doubler la derniere pointe du Sud de l'Isle. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fusil. Mais un grand banc, dont le rivage est bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une lieue, sans pouvoir y descendre. Notre impatience étoit fort vive, surtout à la vûe de plusieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presqu'à la pointe du Sud, lorsque nous apperçûmes une petite Galiote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que six François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaisseau, craignirent que nous ne fussions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment, lorsqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne douterent pas qu'ils n'y fussent même excités par les Malais, que nous tenions encore sous le joug. On se hâta d'armer la Chaloupe, où la plûpart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre secours. Mais comme nous étions poussés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtiment ras & sans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au milieu desquels on distinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fusils, dont nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils se virent aborder, leur fit croire sans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vûe, sauta légerement dans la Galiote. Nous doutâmes, d'abord, si ce n'étoit pas pour animer ces Insulaires au combat; mais après quelques discours qu'elle parut leur tenir, nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa tête, & nous saluer à la maniere des Maures. Il étoit revêtu d'une longue robbe, de toile des Indes. Un grand chapeau, tissu de joncs, garantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

Générosité d'une Femme Indienne.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1717.

Sa fierté en quittant les François.

Nos Malais nous prierent alors de les laisser passer tous dans cette Galiotte, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils esperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demanderent de nous. Leurs provisions & leurs armes furent transportées à leur suite, par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eurent quitté le Canot, nous fîmes des excuses civiles au Capitaine; mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus sensible à l'offense qu'aux réparations, malgré le service qu'elle venoit de nous rendre, garda de même un profond silence, tous deux apparemment pour se vanger de leur perte par nos remords; car ils avoient pû remarquer que nous étions vivemenr touchés du mal que nous leur avions causé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile, après notre retour, nous ignorons si ces malheureux Indiens retrouverent le Brigantin, & nous ne sçavons pas mieux si la force de la nécessité peut nous avoir justifiés devant le Ciel (92).

Observations de l'Auteur sur le Détroit de la Sonde.

La Barbinais, se formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumieres importantes sur le reste du même Passage. Après avoir observé que l'Isle de Sumatra forme trois Détroits considérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Isle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Isle de Java, il représente son Vaisseau à trois lieues de l'Isle de Lucipara, Est-Quart de Nord-Ouest, sur six brasses de fond, & dans l'embarras pour faire sonder le banc de sable, dont cette Isle est environnée. Le banc se trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'est marqué sur les Cartes : » mais si » c'est une erreur des Géographes, elle ne doit pas, dit-il, leur être re» prochée comme un défaut; car en marquant le danger plus proche, » ils ont peut-être voulu réveiller la prudence des Pilotes «. On trouva trois brasses & demi de profondeur, sur les acoves de ce banc. Pour ne rien donner au hasard, un Vaisseau doit se faire précéder ici de sa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les sondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Ouest. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Isle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Ouest. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Ouest; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Est, pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Isle aux grands arbres, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. » Ce banc est beaucoup plus éloigné de l'Isle, » qu'il n'est marqué dans les Cartes. Il faut même que les Courans portent » au Sud avec une rapidité surprenante, puisque suivant l'estime, on croyoit » n'avoir fait que sept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes » en marquent dix-huit (93).

Conseil qu'il donne aux Navigateurs.

(92) *Ibid.* pages 32 & précédentes.

(93) Page 35.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles las Hermannas, à si peu de distance, qu'on y auroit pû jetter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra : mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Isles de las Hermannas.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles las Hermannas jusqu'à ce Détroit, est moins grande qu'elle n'est marquée dans les Cartes. On vit bientôt aussi l'Isle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque ressemblance avec un bonnet. Elle sert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit est d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt brasses de profondeur, sans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaisseau, surpris par le calme, ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement sur cette Isle (94).

Isle de la grande Toque.

A si peu de distance de Batavia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puissances de l'Europe, il étoit naturel que les François allassent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire esperer toutes sortes de rafraîchissemens. » Cependant ils n'eurent pas même la pensée d'y aborder, » dans la crainte que la jalousie du Commerce ne portât les Hollandois à » leur faire quelque insulte. Ces fiers Marchands ne souffrent qu'avec peine » que les autres Nations de l'Europe entreprennent de passer par le Détroit » de la Sonde. Ils se sont acquis un empire si redoutable dans ces Mers, » qu'ils croyent pouvoir tout y commettre impunément. La Barbinais s'é» tonne que les François, les Anglois, les Espagnols & les Portugais » n'ayent point encore cherché à tirer vengeance des injures qu'ils ont re» çues de cette ambitieuse Nation, & qu'ils ayent souffert qu'elle soit deve» nue si puissante (95).

Raisons qui éloignent les François de Batavia.

On se détermina donc, dans un Conseil, à chercher du secours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de si dangereux amis ; & cette résolution nous procure ici quelques lumieres sur une Côte, dont on avoit peu de connoissance. Le 22, les Courans ayant suppléé au vent, pour faire avancer le Vaisseau dans le Détroit, il se trouvoit à midi par les six degrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & plusieurs Habitations sur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vastes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne sont pas fort hautes, du côté du Détroit ; mais elles sont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroissent bien cultivés.

Ils cherchent du secours parmi les Barbares.

L'ancre ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers se mirent

(94) Pages 39 & précédentes. (95) Page 40.

La Barbinais le Gentil.

1717.

Voyage nocturne de la Barbinais.

dans le Canot, à neuf heures du soir, pour visiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluye nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à descendre. Cependant l'air étant devenu plus serein, & la Lune nous prêtant sa clarté, nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes, par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vûe de plusieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverses Bêtes féroces, dont nous sçavions que l'Isle est remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché sa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mette en défense contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumerent un grand feu. Nous séchâmes nos habits; & quelques flaccons de vin, que nous avions apportés, ranimerent nos forces & notre courage. Il y avoit, sur le rivage, un Bois fort épais, d'où sortoit un ruisseau d'eau fade & saumache. Nous en pouvions esperer de plus douce, en remontant sur les bords; mais un bruit affreux, que nous entendîmes dans le Bois, & qui paroissoit venir d'une légion d'Animaux, ne nous inspira point l'envie de tenter cette avanture. Ceux qui n'étoient point armés rentrerent dans le Canot, pour s'exercer à la pêche; tandis qu'examinant les traces imprimées sur le sable, nous nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de Tortue. Mais, quoique cette Baye nous eût paru fort poissonneuse, nous n'y prîmes aucune espece de poisson. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois, qui abordent quelquefois à cette Côte, enlevent les Bestiaux qu'ils y trouvent; ce qui porte les Insulaires à se retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées, ou sur les Montagnes.

Isle du Prince.

Le 23, les François s'avancerent jusqu'à la derniere Pointe de l'Isle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'Isle du Prince. Leurs Instructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau: mais cette Isle déserte ne leur promettant point d'autres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Isle, qui n'est séparée de Java que par un Canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla, sur vingt brasses, à une demie lieue de l'Isle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade sur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit plusieurs Bateaux, qui traversoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du passé obligeant les Matelots François de se tenir sur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot se rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage, ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par cascades, du haut d'une Montagne.

Les François relâchent dans une Isle voisine.

Leur Commerce avec les Insulaires.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Isle, avec la Chaloupe, & nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi nuds; les uns armés

d'un poignard, les autres d'une longue lance. Ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos caresses servirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin ; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Bœufs ; & que nous y ferions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou six petites Rivieres, qui se jettoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promesses étoit de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, où nous sçûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlevés par les Hollandois ; & la peur, ou l'expérience, leur fait attribuer le même dessein à tous les Etrangers (96).

La Barbinais le Gentil. 1717.

Cependant la satisfaction, qu'ils marquerent de nos caresses & de nos présens, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous Le Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la Côte opposée, cinq Rivieres, dans l'espace d'un quart de lieue : mais quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de branches, qui viennent de la même source. Le Canal n'a que douze ou quinze brasses de profondeur, du côté de l'Isle. Son rivage est couvert de fort beaux coquillages. Du côté de Java, il est resserré par un banc de sable, qui s'étend à la moitié de sa largeur, & qui rend le passage si étroit, que les Vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes, dans la Chaloupe, six hommes avec leurs armes, ausquels on défendit de toucher à terre ; & nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivieres étoit fort saumache. Nous en traversâmes trois, avec nos fusils sur nos têtes. En arrivant au bord de la quatriéme, nous apperçûmes, sur l'autre rive, une troupe d'Indiens, qui sembloient tenir conseil. L'Officier, qui nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des signes, à venir vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à passer la Riviere. Il y avoit du risque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous pouvions être attaqués au passage. Cependant l'espérance de tirer d'eux quelque secours nous fit mépriser le danger. La moitié de notre troupe passa la Riviere ; tandis que le reste, observant les mouvemens des Indiens, étoit prêt à les saluer d'une décharge, s'ils menaçoient nos gens de la moindre insulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les suivre, parce que le jour baissoit, & qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au passage des Rivieres, qu'il falloit traverser à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient se tenir cachés pour nous surprendre. Ainsi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu ; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à descendre. Ils ne nous avoient pas vûs traverser les Rivieres, parce que depuis les Bois jusqu'au Canal, ils n'avoient pas cessé de marcher entre les herbes, dont tout cet espace étoit couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du Tabac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes ; & la reconnoissance

Lumieres qu'ils tirent d'eux.

La Barbinais cherche de l'eau avec danger.

Il traverse plusieurs Rivieres.

(96) *Ibidem*, page 47.

La Barbinais le Gentil.

1717.

les fit monter au sommet des Palmiers, qui étoient en grand nombre sur le rivage, pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (97).

Son jugement sur les noix de Cocos.

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la premiere fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour consoler, par ce présent, le reste de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaise eau, & qui attendoit des rafraîchissemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçûes moins joyeusement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arrosé de tant de Rivieres, & planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu d'eau douce. Mais si les Officiers ne souhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient aussi que l'Aiguade fût assez proche, pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par leur derniere navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un lieu commode, où la peine du transport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit se délivrer.

Eau de la petite Isle.

Cette raison obligea la Chaloupe de passer une seconde fois dans la petite Isle. Elle y descendit, d'un côté opposé à celui qu'elle avoit visité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaisseau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Riviere, dont l'eau étoit douce & facile à charger. Un Bois voisin offroit diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au Vaisseau. Mais comme les Indiens ne paroissoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de se débander. Le 24, on fit six Voyages, avec succès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'osant encore paroître, envoyerent quelques petits Enfans, pour juger de ce que leur Isle avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevroient. On leur fit un si bon accueil, que les Peres, venant bientôt eux-mêmes, apporterent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la grosseur d'un Lievre, qu'ils sçavent prendre à la course (98). Les Officiers du Vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la Chasse, en observant néanmoins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Isle, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne différent pas moins par la grosseur. Les plus grosses sont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admira pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de plusieurs autres Oiseaux, dont on ignoroit les noms. La Barbinais vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui causerent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit platte, & si bien percée au milieu, qu'on y auroit pû passer une aiguille sans le blesser. Ses aîles étoient fort

Multitude d'Animaux qui s'y trouvent.

Lézards volans.

(97) Pages 51 & précédentes.

(98) Page 53.

déliées, & ressembloient à celles du Poisson volant. Il avoit, autour du cou, une espece de fraise, semblable à celle que les Coqs ont au-dessous du gosier. On prit quelques soins, pour conserver un Animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (99).

La Barbinais le Gentil.

1717.

Abondance des Tortues.

Enfin, les Indiens oserent se joindre aux François. Ils apporterent familiérement des œufs & des Poules. Ils prêterent des vases de terre, pour les faire cuire. La pêche, qui devint l'amusement de tout l'Equipage, ne tarda point à fournir des Poissons de toute espece. On prit, d'un seul coup de filet, sept Tortues de Mer, qui s'y trouverent enveloppées, & plus de deux cens autres Poissons, dont les uns ressembloient à nos Turbots, & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour suivant. On en fit une grosse provision, pour le reste du Voyage. Ce poisson, se nourrissant de sa propre substance, ne cause aucun embarras dans un Vaisseau (1).

Voyage de la Barbinais dans l'Isle.

La Barbinais eut la hardiesse de pénétrer dans l'Isle, avec cinq ou six de ses Amis. L'épaisseur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrerent par divers sentiers, qui les conduisirent à l'entrée d'un Village, divisé en deux grandes rues, tirées au cordeau : les Maisons étoient uniformes, bâties à distance égale, & de la même élévation. Chacune étoit soutenue sur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toît étoit plat & quarré. Dans l'intervalle d'une Maison à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toît de ses branches, donnoit un ombrage frais, & nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une espece de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toît étoit soutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite symétrie (2).

Habitations des Insulaires.

Les Habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maisons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles consistoient dans une petite chambre quarrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de Tisserand, en composoient tous les meubles. Les François ne toucherent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquerent, au-dehors, un édifice plus spacieux & plus élevé que les autres. Ils jugerent que c'étoit la Mosquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curiosité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un espace quarré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire semblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, sur une de ces tables, plusieurs Manuscrits en caracteres Arabes,

La Barbinais visite leur Temple.

Il y prend des Manuscrits Arabes.

(99) Page 55. (1) Page 56. (2) Page 59.

La Barbinais le Gentil. 1717.

couchés les uns sur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la résolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos observations s'attachoient à d'autres singularités, nous fûmes avertis, par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit sortir aussi tôt de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou six Indiens, qui venoient par un sentier fort couvert. Ils prirent la fuite, à notre vûe. Leur frayeur ne servant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes un autre Village, si peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maisons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins désertes. Quoique l'épaisseur du Bois, ne permit point à la vûe de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vû tant de Gibier. Les Paons sont des oiseaux fort communs dans cette Isle. Je remarquai, sur la terre, des traces de Bœufs & de Chevres; mais je crus y distinguer aussi celles de plusieurs Bêtes féroces; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maisons, que pour se mettre à couvert de ces dangereux voisins (3).

Autre Habitation.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

En retournant au rivage, les François y trouverent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, sec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toile grise, & la tête d'un morceau de mousseline, en forme de Turban. Ils paroissoient l'écouter avec une attention mêlée de respect. Mais leur surprise étant devenue fort vive, à la vûe de six Etrangers armés, ils se regarderent long-temps, comme pour se consulter. Nous ne leur laissâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune résolution. Après avoir salué leur Chef, à la maniere Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inspirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous souhaitions d'acheter quelques Bestiaux: mais quoiqu'ils ne pussent se tromper à nos signes, puisque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laisserent sur le rivage, que nous suivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

Comment ils se retirent.

Nouvelle visite de l'Isle.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Isle ne contînt d'autres provisions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Insulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit plusieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Isle, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite,

(3) Pages 62 & précédentes.

à notre approche, le Chef du premier Village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi : mais, se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrerent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous proposoient de troquer pour des Mouchoirs de coton. Leur teint est fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écrasé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches, dans le dessein de les porter en France, où cet Animal seroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un Liévre (4). Nous renouvellâmes inutilement nos instances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Les François y sont bien reçus.

Figure des Femmes.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Isle, & qu'ils paissoient sur les Montagnes de Java. Si la saison nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manieres, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les provisions dont nous avions besoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Espérance, & d'être obligés de relâcher à l'Isle de Bourbon (5). Notre expérience sera du moins une leçon, pour les Vaisseaux François qui visiteront la même Isle.

Leçon pour les Vaisseaux François.

Comme c'est pour entrer dans cette vûe, qu'on s'est attaché à suivre ici la Barbinais, on regrette qu'il ne fasse pas connoître cette Isle par son nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du sien, s'il ne lui en trouvoit pas sur ses Cartes. Il se contente de fixer le point de son départ à l'Isle du Prince, qu'il place à six degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degres trente minutes de longitude (6).

Situation de l'Isle du Prince.

Une furieuse tempête, que la superstition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le seul accident qui retarda la navigation jusqu'au 13 d'Avril. La saison étant si avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour sa décharge, tourna ses voiles vers l'Isle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-six minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, observée au Coucher du Soleil, se trouva de quatorze degrés vers le Nord-Ouest (7). Le 20, on eut la vûe de l'Isle Bourbon, à la distance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Isle de France, devant laquelle on passa vers le soir, à quatre lieues de distance, se fit remarquer par ses hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la supputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la distance, entre ces deux Isles, n'est pas si grande qu'elle est marquée sur les Cartes. On fit route à l'Ouest, pour mieux reconnoître l'Isle de Bourbon ; & lorsqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays

Tempête.

Erreur de distance entre les Isles de Bourbon & de France.

(4) Page 67.
(5) Page 68.
(6) Page 70.
(7) Page 82.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

brûlé & le Quartier de Sainte Susanne, on suivit la Terre, à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint Denis, où est le Quartier du Gouverneur.

1717.

Observations de la Barbinais sur l'Isle de Bourbon.

Cinq mois de séjour, dans cette Isle, donnerent de l'exercice aux observations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens personnes libres & onze cens Esclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que six familles, dont le sang fut sans mêlange, parce qu'elles s'étoient préservées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Metices. Cependant l'Auteur observa que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaisseaux, pour s'établir dans l'Isle, produisent des enfans moins bazannés. Le sang se purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui causa de l'admiration. Tous les visages de ceux qui la composoient lui parurent de couleur différente; & sa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta, depuis la Trisayeule jusqu'à l'arriere Petite-fille, cinq générations. La Trisayeule, âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagascar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle-ci, Quarteronne; la quatriéme, Quinteronne; enfin la derniere étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur distribue. L'Isle produit deux moissons, chaque année; mais le bled ne s'y conserve pas plus d'un an. Il se corromproit même, dans cet espace, si le grain étoit séparé de l'épi. Aussi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs, l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faisoit préferer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fissent pas construire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois est si commun (8). Quoique le terrein soit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boissons assez fortes; l'une de miel, dont l'usage trop fréquent est pernicieux, & l'autre, qui se nomme Sangorin, du suc des cannes de sucre. Mais, quoiqu'elle puisse enivrer aussi, l'excès n'en est pas si dangereux. L'air de l'Isle est fort sain, & ses Habitans parviennent à l'extrême vieillesse. Vers le mois de Décembre, il se leve un vent impétueux, qui enleve tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & sur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, jusqu'à déraciner les arbres & renverser les maisons : mais on a remarqué que lorsqu'il manque une année, les Insulaires sont exposés à des maladies épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils sont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer sont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à sa sûreté. On étaye les maisons & les arbres fruitiers. S'il se trouve un Vaisseau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & se hâter de prendre le large.

Etrange variété des teints.

Qualités du Climat.

(8) Page 92 & précédentes. Toutes ces observations doivent être rapprochées de celles qu'on a lûes dans les Tomes VIII & IX de ce Recueil.

LA BARBINAIS LE GENTIL.

1717.

L'Isle est divisée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui se nomme Saint Paul, est le plus étendu & le plus peuplé. Il est situé au pied d'une Montagne fort escarpée, & ses Habitations sont bâties sur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ses Plantations sur la Montagne. On y monte par un sentier fort rude, & l'on trouve, sur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réserve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le sejour de la Barbinais, il restoit encore assez de terrein, pour deux cens habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de sucre, & divers fruits, tels que des bananes, des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

Principaux Quartiers de l'Isle.

Le Quartier de Saint Denis, est à sept lieues de Saint Paul, du côté de l'Est. Il est moins peuplé, quoique le séjour en soit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de Sainte Marie, qui n'est pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile est celui de Sainte Susanne, qui est à quatre lieues de Saint Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au lieu que pour aller de Saint Denis à Saint Paul, on est obligé de prendre par Mer. Cependant les Négres traversent quelquefois des Montagnes qui paroissent inaccessibles. On peut ne faire que la moitié du chemin par Mer, en descendant au lieu qui se nomme *la Possession*, d'où l'on peut aller, à cheval, jusqu'à Saint Paul, par une Plaine assez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aisément le tour de l'Isle en suivant le bord de la Mer; mais il est impossible de la traverser dans l'intérieur, & cette entreprise n'a jamais été tentée que par quelques Esclaves fugitifs, qui se sont retirés dans les Bois, où l'on ignore jusqu'à leur existence. L'Isle de Bourbon n'est habitée que d'un côté. La partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de souffre & de bitume. La Barbinais juge même que cet embrasement s'est communiqué à toutes les parties de l'Isle. En creusant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (9). Il attribue la fertilité des Plaines, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrens, qui s'enflent beaucoup en Eté, mais qui ne causent aucun ravage en roulant vers la Mer, parce que leur lit est profond, & que les bords en sont escarpés. La Nature, dit-il, donne ce secours aux Habitans, pour suppléer au défaut des Fontaines qui leur manquent. Il est rare qu'on en puisse creuser, dans une terre si séche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fournissent presque rien. On est obligé de chasser les Troupeaux dans les Montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime sa marque à ses Bestiaux; & la bonne foi, qui regne entre ces Insulaires, les met à couvert du vol (10).

Elle est brûlée par les feux d'un Volcan.

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre; mais les Vaisseaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permission d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers, fort communs aussi dans l'Isle de Bourbon, se sont retirés au sommet des Montagnes. On y avoit ap-

Tortues de terre.

Animaux qu'on y a portés.

(9) Page 96 & précédentes.

(10) Page 97.

La Barbinais le Gentil.
1717.

porté des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Pintades : mais les Lapins n'ont pu s'y creuser des retraites ; les Cailles, véritables Oiseaux de passage, ne s'y sont pas long-temps arrêtées, & les Perdrix ont aussi disparu. Il n'est resté que les Pintades, qui se sont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Est, dans une petite Plaine, qui se nomme la Plaine des Coffres, on trouve un Oiseau bleu, de couleur fort vive & d'assez bon goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'Oiseau bleu. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août, qui sont l'hyver du Pays, on voit descendre, des Montagnes, une espece de Grive, qu'on prend avec un nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui passant autour du cou. Elle est si peu farouche, qu'elle vient souvent se reposer sur le bras du Chasseur. On l'abbat du moindre coup ; parce que se nourrissant de riz & de caffé, elle est si grasse qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une espece de Chauve-souris, de la grosseur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Insulaires lui vantoient le goût : mais, en ayant mangé par surprise, il en trouva la chair extrêmement délicate ; c'est, dit-il, un de ces Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Isle ne produit aucun reptile venimeux. Le roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui sont accoutumés à se faire des retraites souterraines ne peuvent s'y creuser des trous : mais il paroît oublier que cette raison est sans force pour l'Araignée, qui n'a aucun venin dans l'Isle de Bourbon. Il en a vû d'aussi grosses qu'un œuf de Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre ; de sorte que dans les Bois, il faut se frayer le chemin avec de longues perches. Elles sont si laborieuses, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, si l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces grosses Araignées (11).

Comment on y prend les Grives.

Raison pour laquelle il n'y a point d'Animaux venimeux.

Principaux arbres.

Entre les plus beaux arbres de cette Isle, on compte ceux qui se nomment Nattins, ou Bois de Nattes ; les Ebeniers, dont le bois est fort luisant ; & le Benjoin, qui produit une gomme odoriférante, dont on se sert, au défaut de Godron, pour le radoub des Vaisseaux. L'arbrisseau le plus commun est le Cotonnier, & son coton est plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute sorte d'ouvrages de Menuiserie.

Retour de l'Auteur en France.

Le retour de la Barbinais, par le Brésil, allonge son Journal, sans l'enrichir beaucoup ; mais cette route le faisant retomber dans la ligne, qui l'avoit conduit à la Mer du Sud, il acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il nomme le Tour du Monde (12).

(11) Pages 104 & précédentes.

(12) La nécessité de réparer son Vaisseau l'ayant arrêté plusieurs mois au Brésil, il ne partit, de Saint Salvador, que vers la fin de Mars 1718, & sa navigation fut heureuse jusqu'à la vûe de l'Espagne. Mais il ajoûte quelques éclaircissemens curieux sur la situation des Armateurs, du nombre desquels il

il étoit. Notre embarras, dit-il, fut extrême, en approchant de l'Europe. » Nos marchandises de la Chine nous fermoient l'entrée de nos propres Ports. Notre voyage au Pérou, donnoit aux Espagnols une espece de droit de confisquer notre Vaisseau. On ouvrit certains paquets des Armateurs Propriétaires, où l'on trouva ordre d'aller à Saintonge, petit Port de Biscaye : mais les vents nous pousserent, malgré nous, au Cap d'Ortegal, & nous obligerent d'entrer, le 30 de Mai, dans le Port de Viveros, sur la Côte de Galice. Comme il n'est pas fortifié, & qu'il auroit été difficile aux Espagnols de nous y faire insulte, nous résolûmes d'y attendre le retour de notre Directeur, qui partit, deux heures après notre arrivée, pour aller recevoir, à Bayonne, les ordres des Propriétaires. Dans l'intervalle, nous fûmes menacés par le Marquis de Richebourg, Gouverneur de Galice, qui faisoit sa résidence à la Corogne ; mais il lui auroit été impossible de nous prendre dans un Port sans canon, sans Barques, & sans Frégates. Le Directeur revint un mois après, & nous apporta l'ordre d'aller à Genes ; ce qui étoit fort mal imaginé ; car porter des soies en Italie, c'étoit porter de l'eau à la Mer. Mais les Armateurs, ayant fait presque tous Banqueroute, pendant notre Voyage, avoient cédé à leurs Créanciers l'intérêt qu'ils avoient dans le Vaisseau ; & ceux, qui n'avoient point eu ce malheur, craignant que tout le Vaisseau ne fût sequestré, vouloient le mettre à couvert dans un Port étranger. Cependant les Créanciers furent informés de leur dessein, & se trouverent à Genes, lorsque le Vaisseau y jetta l'ancre. La Barbinais, qui avoit pris le chemin de Terre, pour se rendre de Viveros à Genes, n'y arriva que pour être témoin d'un Procès, dans lequel il ne voulut point entrer. L'horreur qu'il avoit pour la chicane lui fit pratiquer, dit-il, l'Evangile à la lettre, & céder son manteau à ceux qui le demandoient. *Ibidem, pages 183 & précédentes.*

La Barbinais le Gentil.
1717.



HISTOIRE NATURELLE
DES
INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



SI l'on se rappelle que dans un si grand nombre de Journaux & de Descriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs sur les productions particulieres de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la conclusion d'un si long travail, on ne s'est proposé de réserver que leurs Observations générales, c'est-à-dire, celles qui sont communes à la plûpart de ces belles Contrées; il ne paroîtra point surprenant que ce qui reste à traiter soit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoîtra mieux que jamais combien cette distribution étoit nécessaire, pour éviter une longueur excessive, dans un sujet qui formeroit plusieurs Volumes, si toutes ses parties étoient rassemblées. C'est au Lecteur qu'on laisse le soin de les rapprocher, pour satisfaire sa curiosité, ou pour faciliter son instruction; ce qui lui sera toujours aisé en consultant les Tables. On n'a donné, jusqu'à présent, que celles des Chapitres & des autres Divisions; mais on ne manquera point d'en joindre une des Matieres, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui se trouvent dispersées dans les Descriptions.

§ I.

Saisons de l'Année (*).

SAISONS DE L'ANNE'E. Rapport des Saisons entre les Climats de la Zône torride & des Zônes tempérées.

Leur différence.

COMME l'Hyver & l'Eté sont les plus différentes Saisons de notre Climat, c'est la Saison séche & la Saison humide, qui sont les plus opposées dans la Zône torride & dans les Régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'Eté & d'Hyver, parce qu'elles se succédent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'Eté, dans le Climat voisin de chaque Pôle, lorsqu'on a l'Hyver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au Nord de l'Equateur, lorsque le temps est venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits seulement. Mais il y a cette différence, entre la Zône

(*) On peut rapprocher d'ici quelques remarques de Gautier Schouten, que d'autres raisons ont fait placer à la fin de son article, pages 303 & suivantes. Celles qu'on donne ici sont tirées de tous les Voyageurs, particuliérement de Dampier.

torride & les Zônes tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la Saison de l'Hyver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer son Pôle; de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zône torride, quoique du même côté de la Ligne, plus le Soleil est éloigné, plus le temps est sec. A mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies suivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a passé l'Equinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

Saisons de l'Année.

La Saison humide, au Nord de l'Equateur, dans la Zône torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue jusqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La saison séche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la description de leurs Phénomènes.

Temps déclaré des Saisons dans la Zône torride, au Nord de l'Equateur.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On observe néanmoins que les deux saisons ne commencent pas toujours en même-temps, & que tous les Pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de temps sec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui sont sous la Ligne ou qui en sont voisins, ont le fort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui sont les plus exposées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au temps sec. Au contraire, les grandes Bayes, ou les détours de terre, particuliérement sous la Ligne, sont plus sujets à la pluie. Cependant cette régle n'est pas sans exception. Le temps semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paroissent sujettes elles-mêmes à beaucoup de variation.

Différence prise des lieux.

Commençons par les Côtes les plus séches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de Mars jusqu'à celui d'Octobre; & c'est aussi la saison séche du Pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plûpart des autres Pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornados, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troisiéme degré de latitude Méridionale jusqu'au trentiéme, il ne pleut jamais, ni sur Mer, jusqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni sur Terre du côté de la Mer, sans qu'on sçache précisément à quelle distance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'espace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guéres après dix. La nuit amene aussi des rosées. Cette Côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Ouest, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au Midi. Mais il y a cette différence, que les vents reglés de Côte, du

Exemples sur les Côtes séches.

SAISONS DE L'ANNÉE.

côté de l'Amérique, soufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la disproportion des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur excessive des Andes, ou des Cordelieres, est cause sans doute que le vent d'Est ne se fait sentir qu'à deux cens lieues de terre. Dans la Mer pacifique, tandis que le vent général regne jusques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes si hautes. Or, si celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carriere, on doit se persuader aisément qu'elles sont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puissent atteindre la Côte, & que le temps sec ne vient que de-là. Le gisement des Côtes est le même, & les mêmes vents y regnent : d'où viendroit la différence du temps, demande Dampier, si ce n'est de celle des Montagnes ? On sçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui se déchargent de-là dans la Mer Atlantique; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud sont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de Février; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples sur les Côtes humides.

Passons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, jusqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Ouest. C'est un Pays extrêmement humide, sujet à de terribles Tornados & à des pluies excessives, sur-tout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette Côte est si proche de la Ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une Côte pluvieuse, puisqu'on a posé, pour principe, que la plûpart des lieux voisins de la ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles soient plus abondantes. Son gisement doit le faire juger, autant que sa situation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Ouest, parallelement avec la Ligne. Suivant les observations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire sur ces circonstances prises à part, que lorsqu'elles se trouvent réunies.

Causes étrangeres.

D'ailleurs, on ne sçauroit douter qu'il n'y ait aussi des causes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui servent du moins à tempérer la violence des pluies, comme on le voit sur d'autres Côtes. Il n'est pas besoin d'autre exemple que la Côte opposée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Brésil, qui est du côté du Sud. Le gisement de cette Côte est à peu près semblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont paralleles, & différent très peu dans leur distance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Ouest, & l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repousse la marée; & qui semble être l'ef-

fet de deux vents contraires. L'autre est exposé au vent reglé général, & ne manque jamais de Brise. La premiere a ses Tornados & ses grandes pluies, dans la saison humide, c'est-à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre lesquels ceux de Juillet & d'Août, sont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est Nord-Est, ou au Sud-Est, est bien moins sujette aux pluies. Cependant, comme elle est proche de la Ligne, elle en a sa part, mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la Ligne; & par conséquent sa saison pluvieuse tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la saison séche entre Avril & Octobre. Ces saisons y regnent jusqu'à six ou sept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier dégré de la partie du Sud, qui soit sujet au même temps que la Guinée, quoique le reste de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

SAISONS DE L'ANNÉE.

La raison, qui fait donner, par les Européens, le nom de Saison séche à l'Eté, & de Saison humide à l'Hyver, c'est que la moisson se fait dans la saison séche, surtout dans les Plantations où l'on recueille le sucre. Les cannes de sucre sont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en ayent moins de jus, il est incomparablement plus doux que dans la saison humide, où quelque mûres que soient les cannes, non-seulement elles rapportent moins de sucre, mais le sucre n'en est pas si bon, & coûte plus de peine à préparer. Aussi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noel à faire le sucre, lorsque les cannes sont mûres, après la saison séche; au lieu que dans les Climats Méridionaux, tels que celui du Brésil, on y travaille au mois de Juillet. On connoît aussi quelques endroits, proche de la Ligne, dans la partie du Nord, où les saisons sont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel est le Pays de Surinam. Au reste, quoique la saison séche soit le temps ordinaire de cueillir les cannes, & la saison humide le temps propre à les planter, cet ordre n'est pas suivi si constamment que chacun n'ait égard aussi à sa commodité; d'autant plus qu'en tout temps de l'année, on peut les planter avec succès, surtout après une pluie modérée, qui tombe souvent dans le cours même des saisons séches.

Saison qu'on choisit pour les Moissons.

Que les Bayes soient plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre, c'est sur quoi tous les exemples paroissent s'accorder. En Amérique, il pleut excessivement dans la Baye de Campêche, surtout aux mois de Juillet & d'Août; tandis que toute la Côte, depuis le Cap Catoche jusqu'au Cap Condecedo, qui est plus exposée au vent réglé, n'est pas de la moitié si pluvieuse. Le Golfe de Honduras a des pluies excessives, comme toute la Côte, entre le Cap Gratia-di-Dios & Carthagene; mais sur la Côte de Caraccos, & vers le Cap de Vela, où les vents sont plus frais, les pluies sont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes, qui sont entre ces deux points. Celle de Mericaya, par exemple, qui est un peu à l'Est du Cap la Vela, est plus sujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama, sont une autre preuve, surtout au Midi de la Baye, depuis le Golfe Saint Michel, jusqu'au Cap Saint François, où les pluies continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Novembre, & sont de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet &

Les Bayes, plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre.

SAISONS DE L'ANNE'E.

d'Août. On nomme aussi plusieurs petites Bayes, à l'Ouest de celle de Panama, qui se ressentent extrêmement de la saison humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Ouest de celle-ci, où la Côte est plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y sont terribles.

Grandes pluies de quelques endroits des Indes Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies sont fort grosses. Tels sont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec sa partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui est au Couchant du même Golfe, & dont les terres sont plus basses & plus unies, le temps est plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres sont montagneuses, est sujette à de grandes pluies; sur quoi l'on observe, en général, que les parties Occidentales des Continens sont plus sujettes à la pluie que les Orientales, à l'exceprion des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déja rapporté la sécheresse de celles-ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les Montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Ouest, jusqu'à la Riviere noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours sur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le Pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la Mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils se dissipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Bestiaux ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans sa saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Isle. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourage; au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes sont voisines de la Mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison séche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide. La petite Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Isle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'est moins que la Terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zône torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le temps est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nuées semblent avancer sur Mer, elles retournent souvent en arriere, comme attirées ou retenues par une cause ignorée. On lit, dans toutes les Relations, que les Matelots qui font voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embar-

Pluies plus ordinaires sur les Montagnes.

ras, & disent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reste, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voisinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes distances, il ne pleuve beaucoup aussi sur Mer.

Saisons de l'Anne'e.

Il pleut plus la nuit que le jour.

Enfin, l'on a toujours observé que dans la saison humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il est rare que la nuit se passe, sans une ou plusieurs grosses pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'est ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaisseur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Observations utiles.

Un Ecrivain, dont les récits sont toujours accompagnés d'utiles Observations, se trouvant aux Indes Orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particuliérement à l'étude des saisons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en séches & pluvieuses, avec autant de justesse que nous les distinguons en saisons d'Hyver & d'Eté : mais, ajoûte-t-il, comme le changement de l'Eté en Hyver, & de l'Hyver en Eté, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve les saisons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre; on voit aussi, dans les Indes, sur la fin de la saison séche, de petites pluies passageres, qui précédent les mois où elles regnent avec une violence extrême; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zône torride, qui sont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême; & souvent même il est contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique : de sorte que pendant le regne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zône torride, il peut néanmoins faire un temps sec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zône torride, peut l'être aussi généralement à l'égard du chaud & du froid; car, pour toutes ces qualités, il y a sans doute une différence qui naît de la situation particuliere du Pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'est ainsi que la Baye de Campêche, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la foiblesse & de la rareté des Bises : cependant, si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera qu'étant près des Tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs, que ceux qui sont proche de l'Equateur.

Chaleur excessive près des Tropiques.

C'est ce qu'on éprouve dans plusieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui sont près des Tropiques, sont toujours les plus chaudes, particuliérement à trois ou quatre dégrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en

SAISONS DE L'ANNÉE.

peut apporter plusieurs raisons, indépendamment de la situation particuliere du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la nuit est toujours de la même longueur; au lieu que sous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faisant une différence de trois heures sur la nuit & sur le jour, ne peut manquer de produire un effet considérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui sont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorsqu'il a passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & passer encore une fois. Ainsi les Habitans de ces Pays ont le Soleil, comme sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorsque le Soleil vient sous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrés, d'un côté, jusqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans le peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne sçauroit être égale à celle du voisinage des Tropiques, où il continue si long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps sur l'horizon chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'est qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur est excessive pendant les mois humides, particuliérement lorsque le Soleil se dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont passé quelques années au Tonquin, qui est à peu près dans cette position, rendent témoignage que c'est un des Pays les plus chauds qu'ils ayent jamais vûs. Les pluies y sont aussi très abondantes, quoiqu'il se trouve divers endroits dans la Zône torride où elles le sont encore plus, & qui sont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La saison humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, qui se termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laissent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

Irrégularité des Saisons dans leur retour, & leur durée.

On convient néanmoins que ces différentes saisons ne sont pas si régulieres dans leur retour, qu'il ne différe quelquefois d'un mois ou six semaines. Elles ne se ressemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies sont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles sont plus modérées. Dans certaines années, elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps; ce qui nuit beaucoup au riz, ou qui retarde du moins son accroissement. On a remarqué plusieurs fois que dans les Pays de la Zône torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraissent la terre. Si la saison humide est plus séche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivieres, la récolte est médiocre; & si le riz, qui est le pain des Habitans, manque dans des Pays si peuplés, il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres Régions. Delà vient que dans ces temps de nécessité, les Pauvres se trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour se

conserver

conserver la vie, & que si cette ressource leur manque, ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage, d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, est ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales, & particuliérement sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine est plus fréquente & cause quelquefois de furieux ravages. En général, ces deux Contrées sont fort séches. Elles n'ont pas de grandes Rivieres, qui puissent engraisser la terre, & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque, comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite, la désolation des Habitans est incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuses peintures, des extrêmités dont ils ont été témoins. Ils ont vû périr des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les Campagnes. Les plus heureux sont ceux qui conservent la force de gagner quelques Villes maritimes, habitées par les Européens, pour se vendre eux-mêmes, après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans; quoique sûrs d'être transportés à l'instant hors de leur Patrie, & de ne la revoir jamais.

SAISONS DE L'ANNE'E.

Il y a cette différence, entre ces deux Pays & les terres plus basses, que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux soient trop grosses pour leur situation. Dans ces fâcheuses circonstances, les Habitans font des digues, pour contenir les Rivieres dans leurs bornes, & creusent des fossés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans, surtout lorsqu'ils arrivent hors de leurs saisons; car les inondations régulieres ne causent aucun mal, & laissent au contraire un limon qui engraisse les terres. Dans les sécheresses extraordinaires, les Contrées basses ont l'avantage de pouvoir être arrosées par des Canaux qu'on tire des Rivieres; & la nécessité l'emporte, alors, sur la paresse naturelle aux Indiens.

§ II.

Vents Alisés, & autres Vents.

Différences des Vents.

Les Vents, que les François nomment *Alisés*, les Anglois *Vents de Commerce* (1), & qu'on appelle aussi Généraux ou Reglés, sont ceux qui soufflent constamment d'une pointe ou d'un trait du Compas, c'est-à-dire, d'un certain endroit de l'horizon, particuliérement depuis le trentiéme degré de latitude du Nord, jusqu'au trentiéme degré de latitude du Sud. Cependant, on en distingue plusieurs sortes: les uns, qui soufflent de l'Est à l'Ouest, les autres de l'Ouest à l'Est, du Sud au Nord, &c. Quelques-uns soufflent réellement, toute l'année, d'un même endroit; d'autres, soufflent d'un côté, pendant la moitié de l'année, & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore soufflent six mois d'un côté, & changeant ensuite de huit ou dix rhumbs

(1) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot Alisé est assez obscure. Quelques-uns le font venir de *Lisiere*, parce que l'espace où ces Vents regnent, fait une sorte de Lisiere autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis*, qui a signifié doux & uni.

VENTS.

au plus, y continuent six mois; après quoi, ils reprennent leur premiere direction; tels sont tous les Vents alisés changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans la saison qui lui est propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer, différent beaucoup des précédens. Les uns soufflent le jour & les autres la nuit, avec tant de constance & de régularité, que jamais ils ne manquent de se suivre.

Vents alisés généraux.

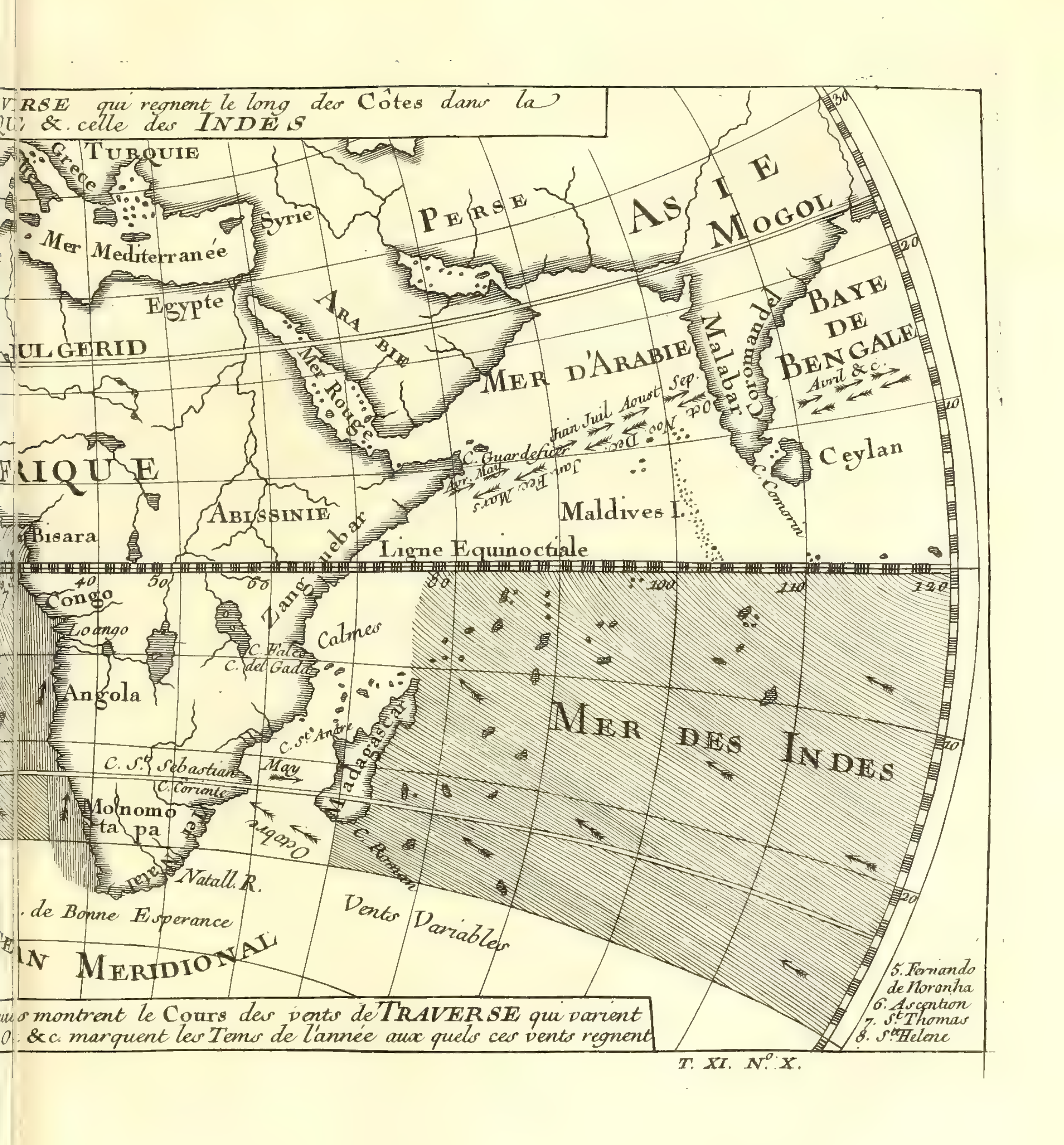
Mais le Vent alisé, sur Mer, est un Vent général, auquel on peut donner ce nom, par opposition aux autres Vents alisés, fixes ou changeans, qui semblent dépendre d'une cause accidentelle; parce que la cause de ce Vent général, qui est peu connue (2), semble fort réguliere. Ces Vents généraux ne se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui sépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord : mais ils ne soufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne soufflent que sur l'Océan, sans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, surtout du côté de l'Ouest : car, de celui de l'Est, le vent d'Est, qui est le véritable alisé, s'étend presque jusqu'à la Côte, ou s'en approche assez pour y être surpris par le Vent de terre. Il reçoit souvent aussi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, surtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable alisé ne se trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cens lieues de la Côte : mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il souffle jusqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

Vent alisé de l'Océan Atlantique.

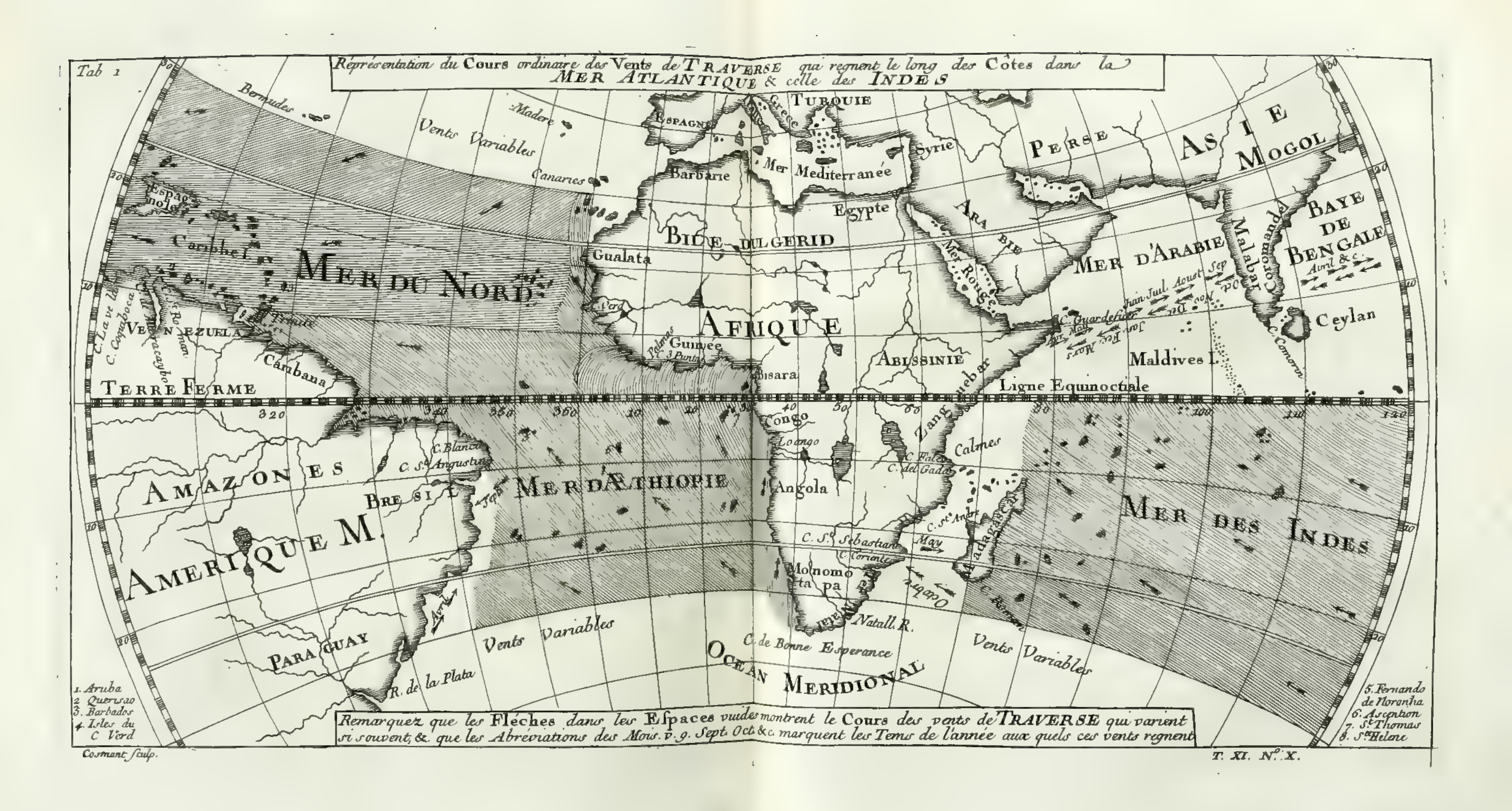
En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, on trouve presque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en sortant de la Manche avec le vent au Nord-Est, il continuera jusqu'à ce qu'on trouve le véritable Alisé; mais c'est sur quoi l'on ne peut faire aucun fond : au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il est fixe, le temps est presque toujours beau, si le Soleil est dans un Signe Méridional. Mais si le Soleil se trouve dans un des Signes Septentrionaux, le temps est ordinairement couvert. Au contraire, sur la Mer Atlantique, dans la bande du Sud, lorsque le Soleil est dans les Signes Septentrionaux, le temps est clair; comme il est couvert, lorsque le Soleil est dans un Signe Méridional.

(2) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent alisé d'Est, qui souffle continuellement entre les deux Tropiques, est causé par le mouvement circulaire de la Terre, & par la rarefaction perpétuelle & violente de l'air, sous la Zône torride, qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Est, doit recevoir des variations, qui causent un Nord-Est & un Sud-Est reglés sous la Zône torride; & ce sont ces Vents qu'on appelle proprement Alisés. On y peut mettre aussi le Vent d'Ouest, qui souffle réguliérement hors des Tropiques, de part & d'autre, jusqu'au quarantiéme degré de latitude, & qu'on croit causé principalement par le reflux d'air, qui doit s'ensuivre de ce Vent d'Est, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne soufflent réguliérement que sur les grandes Mers, parce que sur la Terre, ou sur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la situation des Côtes, & par d'autres causes particulieres.


Tab. 1.
Représentation du Cours ordinaire des Vents de TRAV
MER ATLANTIQU
Bermudes
Madere
Vents Variables
Espagne
Canaries
Barbarie
Espagnole
Caribbes
Mer du Nord
Gualata
C. Verd
Venezuela
Trinité
Caribana
Terre Ferme
Palmas
Guinée
C. 3 Puntas
C. Blanco
C. S. Augustin
Amazones
Bresil
Mer d'Æthiopie
Amerique M.
Paraguay
Vents Variables
R. de la Plata
1. Aruba
2. Querisao
3. Barbados
4. Isles du C. Verd
Remarquez que les Fléches dans les Espaces vu
si souvent, &. que les Abréviations des Mois. v. 9. Sept.
Cosmant sculp.


RSE qui regnent le long des Côtes dans la
& celle des INDES
TURQUIE
Grece
Mer Mediterranée
Syrie
PERSE
ASIE
MOGOL
Egypte
ARABIE
ULGERID
Mer Rouge
MER D'ARABIE
Malabar
Coromandel
BAYE DE BENGALE
Avril &c.
Juin Juil Aoust Sep.
Oct.
Nov. Dec.
Jan. Fev. Mars
Avr. May
C. Guardefuer
Ceylan
C. Comorin
Maldives I.
FRIQUE
ABISSINIE
Bisara
Zanguebar
Ligne Equinoctiale
40
50
60
80
100
110
120
30
20
10
Congo
Loango
Angola
Calmes
C. Falca
C. del Gada
C. St. Andre
Madagascar
MER DES INDES
C. St. Sebastian
May
C. Coriente
Monomotapa
Octobre
C. Roman
Natall R.
de Bonne Esperance
Vents Variables
AN MERIDIONAL
montrent le Cours des vents de TRAVERSE qui varient
& c. marquent les Tems de l'année aux quels ces vents regnent
5. Fernando de Noronha
6. Ascention
7. St. Thomas
8. Ste. Helene

T. XI. N°. X.


Tab 1
Représentation du Cours ordinaire des Vents de TRAVERSE qui regnent le long des Côtes dans la
MER ATLANTIQUE & celle des INDES
MER DU NORD
AFRIQUE
ASIE
MOGOL
PERSE
MER D'ARABIE
BAYE DE BENGALE
MER D'ÆTHIOPIE
MER DES INDES
AMERIQUE M.
AMAZONES
BRESIL
PARAGUAY
TERRE FERME
OCEAN MERIDIONAL
Vents Variables
Ligne Equinoctiale
Remarquez que les Fléches dans les Espaces vuides montrent le Cours des vents de TRAVERSE qui varient si souvent, & que les Abréviations des Mois. v. g. Sept. Oct. &c. marquent les Tems de l'année aux quels ces vents regnent
1. Aruba
2. Querisao
3. Barbados
4. Isles du C Verd
5. Fernando de Noronha
6. Ascention
7. St. Thomas
8. Ste. Helene
Cosmant sculp.
T. XI. N°. X.

C'eſt le vent Eſt-Nord-Eſt qu'on trouve vers le vingt-huitiéme degré de latitude, ſurtout quand le Soleil eſt au Midi de la Ligne : mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Eſt-Quart-de-Sud, ou à l'Eſt-Sud-Eſt. Ces vents, ſoit qu'ils ſoient au Nord ou au Sud de l'Eſt, ſoufflent avec modération depuis leur premiere rencontre au trente ou vingt-huitiéme degré, juſqu'au Tropique, où ils ſoufflent avec plus de force, particuliérement depuis la latitude du vingt-troiſiéme degré juſqu'à douze ou quatorze, où ils ſoufflent conſtamment entre l'Eſt Nord-Eſt & l'Eſt. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne ſont pas ſi frais, ni ſi fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud ſoufflent fort ſouvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt : mais aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent reglé ſouffle entre le trois & le quatriéme degré. A meſure que le Soleil reprend ſa courſe vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, juſqu'au mois de Juillet, auquel ils ſe retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil eſt dans les Signes Méridionaux, c'eſt le meilleur temps de l'année pour paſſer de la Ligne au Sud; car, outre l'avantage du Vent aliſé, qui conduit un Vaiſſeau proche de la Ligne, le vent eſt alors plus certain & plus frais, le temps plus beau; & les vents, qui en d'autres ſaiſons ſont entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud-Oueſt, tournent au Sud-Eſt. Mais, dans nos mois d'Eté, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élevent ordinairement contre le vent reglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cauſe s'appaiſe tout d'un coup, ou tourne au Sud, ſans qu'on puiſſe s'aſſurer qu'il y demeure trois minutes.

VENTS.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des Tornados, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, juſqu'environ trois cens cinquante-quatre degrés de longitude Oueſt; car, plus loin, du même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Eſt, lors même qu'on paſſe la Ligne; & c'eſt alors un vent frais. Auſſi, du côté de la Guinée, les plus habiles Marins font route au Sud de la Ligne, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de paſſer la Ligne. En venant des Indes Orientales, les Anglois paſſent auſſi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour trouver, au Sud-Eſt, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en allant aux Indes, ils font leur route Sud, depuis l'Iſle de Saint Jago, où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Conduite des habiles Marins.

Les vents près de la Ligne, dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud, différent de celui-ci. Cependant, ils y ſont auſſi Méridionaux, & par conſéquent différens de ce qu'ils ſont dans les Parages plus éloignés; car, à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne, les vents ſont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens, ou du moins de fort petits vents, & quelquefois des tourbillons, dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche de la Ligne, les vents ſont au Sud, à cent trente lieues des Côtes. Là, il ne ſouffle que de petits vents, mais reglés. Le temps y eſt beau entre Mars & Septembre; mais, vers Noel, les Tornados y exercent leur empire.

Obſervations ſur les vents de différentes Mers.

VENTS.

Cependant, dans l'une & l'autre de ces deux Mers, proche, ou même sous la Ligne, les vents sont souvent au Sud; mais ils ne soufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud, excepté vers les Terres. On a déja remarqué que dans la Mer Atlantique, les vents de Sud & Sud-Ouest soufflent quelquefois jusqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale.

Effet du Cap Verd en Afrique, & du Cap Blanc au Brésil.

On ne doit pas s'étonner que les vents de Sud regnent constamment près de la Ligne, entre le Cap Verd en Afrique, & le Cap Blanc du Brésil, si l'on considere que ces deux Promontoires, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler, & qu'il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage, à deux ou trois degrés de la Ligne, est fort sujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits vents des autres Mers, qui ne sont pas si resserrées, cette Mer y est beaucoup plus sujette que toute autre, surtout du côté de l'Est, depuis le fond de la Côte de Guinée jusqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Ouest. Dampier l'attribue, non-seulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, est rarement exempte de mauvais temps, surtout depuis Avril jusqu'en Septembre. Mais lorsque le Soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y est moins fâcheux.

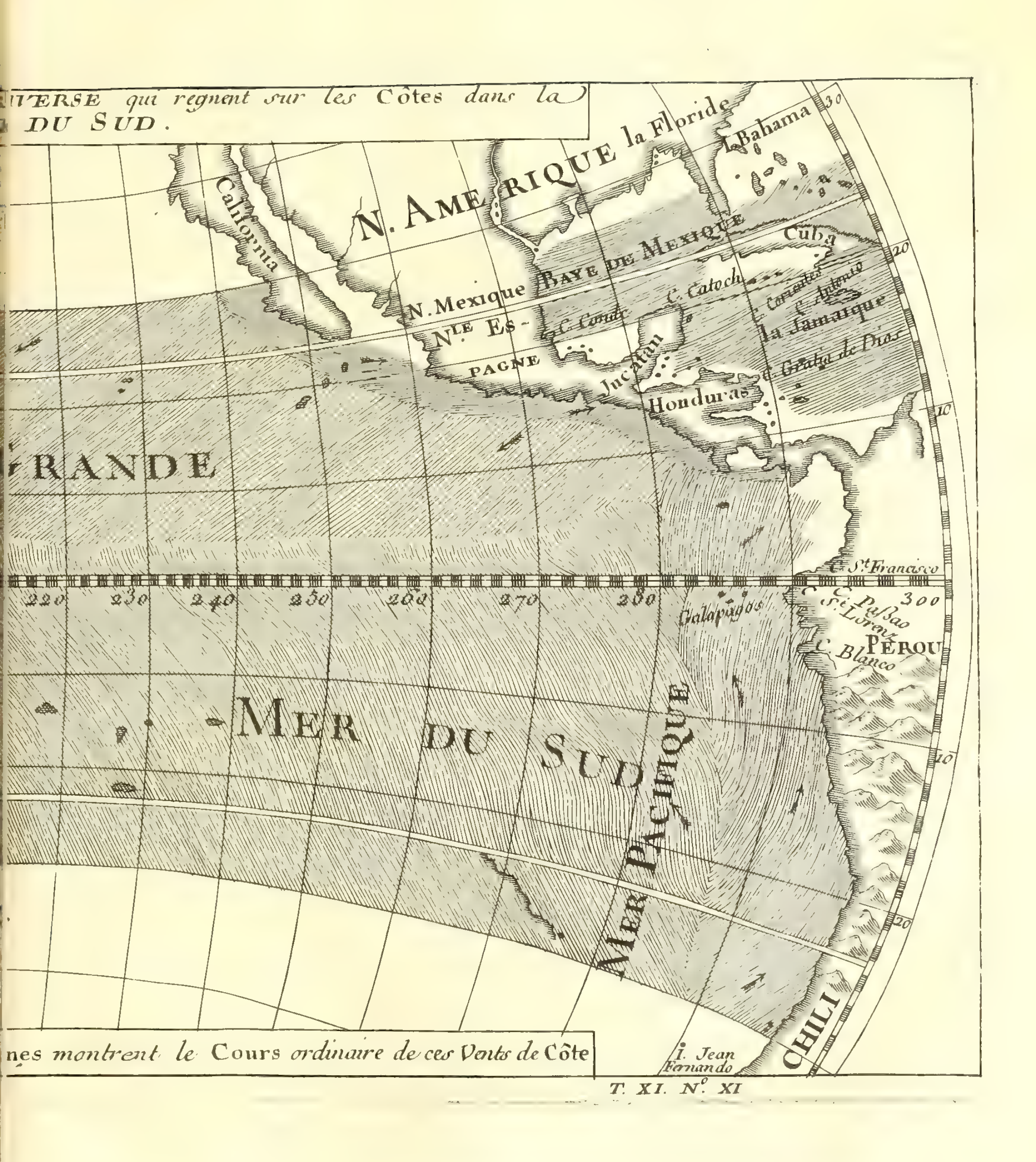
Méthode des Anglois & des Hollandois.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-seulement les calmes & les tourbillons sont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un assez beau temps. Delà vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de passer la Ligne dans une distance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-Est, ou Sud-Sud-Ouest, ou plus à l'Est ou à l'Ouest, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Est ou à l'Ouest du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Ouest, quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Ouest, qui retarderoient également leur course. Les Portugais, dans leurs Voyages au Brésil, en usent de même, & font voile au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Augustin, qu'il n'est jamais prudent de vouloir passer à peu de distance.

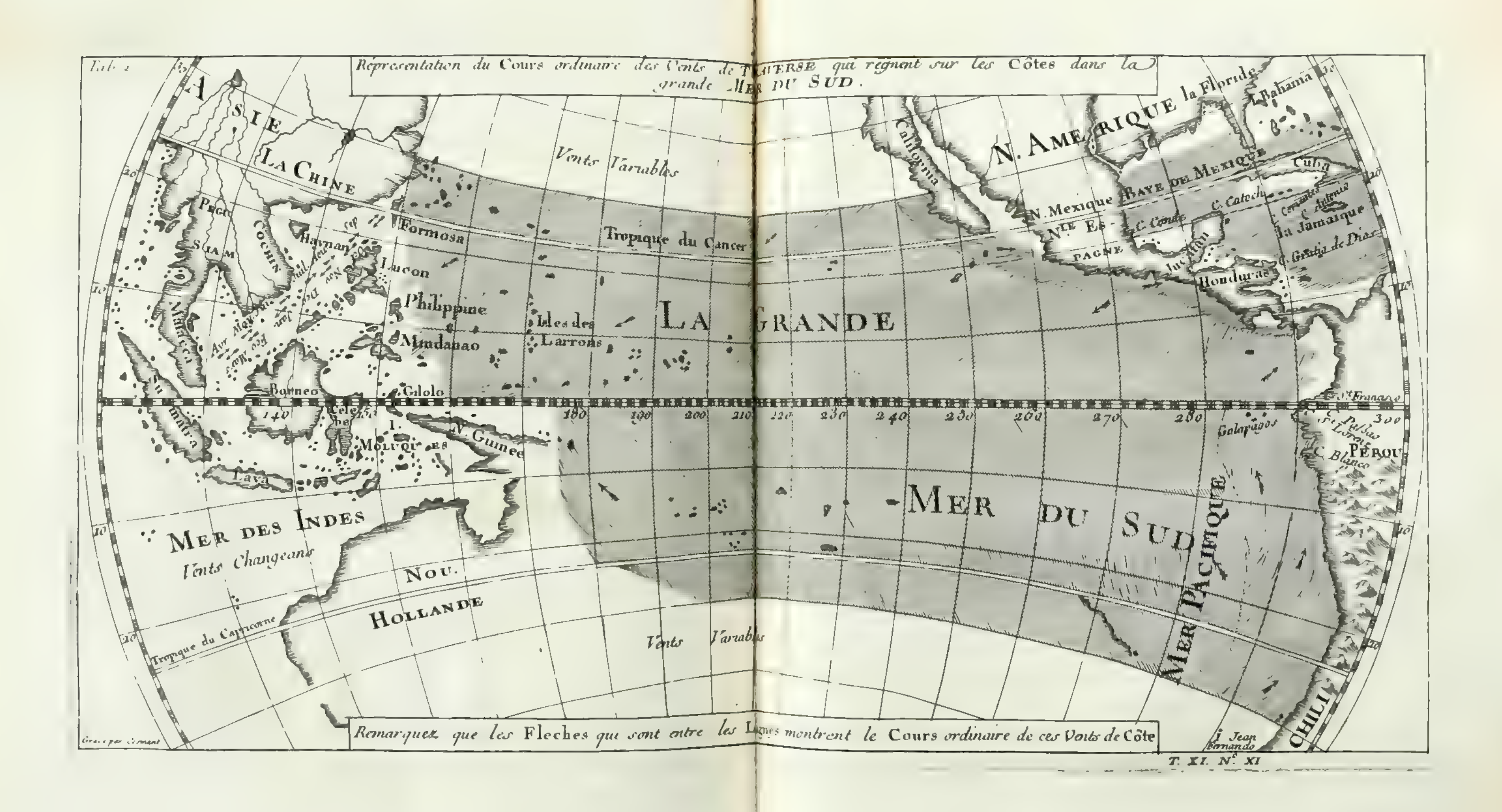
Difficultés du retour de Guinée.

Les Anglois qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Ouest, font ordinairement leur route sans s'assujettir à toutes ces précautions: mais, à leur retour, ils passent la Ligne jusqu'au trois & quatriéme degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud-Sud-Est & Sud-Sud-Ouest. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-six degrés dans le même parallele, avant que de repasser la Ligne, c'est-à-dire, presqu'à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns poussent jusqu'à quarante degrés, pour repasser la Ligne, & trouvent là des vents forts; au lieu que s'ils faisoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'espérance de raccourcir le voyage, ils rencontreroient, ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Ouest, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux; sans compter les Tornados, surtout aux mois de Mai, de Juin,


Tab. 2.
Représentation du Cours ordinaire des Vents de T
grande M
ASIE
LA CHINE
Vents Variables
PEGU
SIAM
COCHIN
Haynan
Formosa
Tropique du Cancer
Lucon
Philippine
Malacca
Iles des Larrons
LA
Mindanao
Borneo
Gilolo
Sumatra
Celebe
I. MOLUQUES
N. Guinee
Lava
140
150
180
190
200
MER DES INDES
Vents Changeans
NOU.
HOLLANDE
Tropique du Capricorne
Vents Varia
Remarquez que les Fleches qui sont entre les
Gravé par Cosmant.


VERSE qui regnent sur les Côtes dans la
DU SUD.
N. AMERIQUE la Floride
L. Bahama
Californie
BAYE DE MEXIQUE
Cuba
N. Mexique
Nle Es-
PAGNE
C. Catoch
C. Conde
Jucatan
C. Corientes
C. Antonio
la Jamaique
C. Gratia de Dias
Honduras
RANDE
C. St. Francisco
220
230
240
250
260
270
280
300
Galapagos
C. Passao
C. St. Lorenz
C. Blanco
PEROU
MER DU SUD
MER PACIFIQUE
CHILI
I. Jean Fernando
30
20
10
nes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte

T. XI. N°. XI


Representation du Cours ordinaire des Vents de TRAVERSE qui regnent sur les Côtes dans la grande MER DU SUD.
ASIE
LA CHINE
Pegu
SIAM
COCHIN
Haynan
Formosa
Lucon
Philippine
Mindanao
Borneo
Gilolo
Moluques
N. Guinee
Java
Iles des Larrons
Vents Variables
Tropique du Cancer
LA GRANDE
MER DU SUD
MER PACIFIQUE
MER DES INDES
Vents Changeans
NOU. HOLLANDE
Tropique du Capricorne
N. AMERIQUE
la Floride
Bahama
Californie
BAYE DE MEXIQUE
Cuba
N. Mexique
la Jamaique
Honduras
Jucatan
Galapagos
PEROU
C. Blanco
CHILI
J. Juan Fernando
140
180
190
200
210
220
230
240
250
260
270
280
300
Remarquez que les Fleches qui sont entre les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte

de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui passent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repassent à distance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent; parce que dans ces Mers il n'a pas d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

VENTS.

Les Passages sont plus aisés dans de plus grandes Mers.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan oriental & la Mer du Sud, on passe avec moins de difficulté. Ces Mers sont d'une si grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvéniens inévitables dans l'Atlantique. A l'égard des vents, entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Océan oriental & dans la Mer du Sud, ils sont, du côté du Sud, à l'Est-Sud-Sud-Est; & du côté du Nord, à l'Est-Nord-Est. Ce sont toujours des vents frais, surtout dans la Mer du Sud, à un ou deux degrés de la Ligne, Nord comme Sud, jusqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents alisés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne sont, ni si frais, ni si certains, ni si généraux qu'ils le sont ici. Lorsqu'une fois on a gagné le vent reglé, & qu'on est hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaste étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment là-dessus le témoignage de Dampier; & Dampier confirma lui-même sa premiere expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Isle de Guaham.

Expérience confirmée.

Vent au Midi de la Ligne.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, son ancien Capitaine, ne lui en laissa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Isles Gallapagos; & de-là, faisant route à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il eût gagné le véritable alisé à l'Est-Sud-Est, il changea sa route, alors, directement au Sud, sans passer la Ligne, & par conséquent sans le secours du vent reglé, jusqu'au Midi du Tropique.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent reglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est-Quart-d'Est: mais il est moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du même Océan, qui est Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent si reglé, il est plus sujet aux calmes; & vers la Côte, il l'est à d'autres vents qui changent avec les Saisons.

Vents alisés des Côtes, fixes ou changeans.

Les vents alisés des Côtes sont fixes ou changeans. Les Côtes, sujettes aux vents alisés fixes, sont celles du Midi de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée.

Alisés fixes.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou sont dans la même latitude, toutes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne soient pas absolument paralleles, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents sont entre le Sud-Ouest & le Sud; & sur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud-Est. Mais on doit observer que les vents reglés, qui soufflent sur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne soufflent jamais directement sur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faisant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'à proportion que le Pays se détourne à l'Est ou à l'Ouest du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne man-

Côtes du Pérou & d'Afrique.

VENTS.

quent point de changer ; au lieu que le vent alisé de la Côte Septentrionale d'Afrique, souffle à deux ou trois pointes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui soufflent constamment toute l'année, sur les Côtes du Pérou & sur celles d'Afrique, sont forts, & soufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent sujet à changer. Au Pérou, ils soufflent jusqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puisse remarquer leur changement : mais ensuite, à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, jusqu'à la distance d'environ deux cens lieues, où il se fixe à l'Est-Sud-Est, qui est le véritable alisé. Entre Angola & le Brésil, les vents sont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud, ils demeurent fixes au Sud-Sud-Ouest ou au Sud-Ouest, pour vingt-huit ou trente degrés de longitude.

Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont aussi leurs vents reglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud, celles-ci ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Ouest. Suivant le cours des vents généraux, le vent devroit être d'Orient sur ces Côtes ; au lieu qu'il est tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord, sur la Côte du Mexique, il est constamment presque d'Ouest sur toute la Côte ; du moins lorsqu'il ne se trouve pas repoussé, comme il l'est quelquefois, par les Tornados, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même observation sur les Côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en sont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes, qui continuent l'espace de deux ou trois jours. Ces calmes n'arrivent ordinairement vers les Côtes d'Angola & du Mexique, qu'après un tourbillon.

Mêmes paralleles.

Les Côtes du Mexique & de Guinée, comme celles d'Angola & du Pérou, sont dans le même parallele ; & les vents y sont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama, au huit ou neuviéme degré de latitude Septentrionale, la partie de Guinée, dont on parle ici, commence près du vieux Callabar, vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Ouest de ces deux endroits, pendant quelques centaines de lieues. Ce n'est pas sur une même pointe de Compas, parce qu'il s'y trouve de petites pointes de terre, des Bayes & divers détours : cependant les vents reglés qui soufflent sur ces Côtes, à deux pointes de la Mer, soufflent aussi de l'Ouest, & réguliérement, sur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte est celle où le vent donne, & la partie Occidentale en est à l'abri : cette vérité, observe Dampier, est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer, parce qu'ils la jugent opposée au cours ordinaire des vents, qu'ils ne la reconnoissent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique, qui est entre le Cap Verd, au quatorziéme degré de latitude Septentrionale, & le Cap Boyadar au vingt-septiéme, est sujette aux vents de Nord, ou entre Nord & Nord-Est ; vents qui sont toujours très frais. De-là vient que les Vaisseaux, qui font le Voyage de la Guinée, tâchent de se maintenir près de cette Côte, & doublent souvent les Caps. Lorsqu'ils sont arrivés au Midi du Cap Blanc, qui est vers les vingt & un degrés de latitude, ils se trouvent quelquefois fort incom-

modés d'un sable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en sont couverts.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne, qui est vers six degrés du Nord, le vent reglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap Sainte Anne jusqu'au Cap Palmas, vers quatre degrés, il est au Sud Ouest; & de ce Cap au détour de la Côte de Guinée, il est à l'Ouest-Sud-Ouest. C'est ici qu'il commence à passer au Sud; & jusqu'au Cap Lopes, qui est au Midi de la Ligne, il est au Sud-Ouest, comme dans tout le reste de cette Côte, jusqu'à trente degrés du Sud.

Alisés de Côte changeans.

Entre les Côtes où les vents ont des changemens réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui est entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Brésil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, toute la Côte depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru jusqu'à présent dans ce Recueil. Sur la Côte du Brésil, où l'on n'a pû se dispenser de suivre quelques Voyageurs, les vents sont à l'Est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars jusqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Ouest, entre Mars & Septembre.

Côte d'Afrique jusqu'à la Mer rouge.

Depuis le Cap de Bonne-Espérance, du côté de l'Est, jusqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, sont constamment entre Ouest & Nord-Ouest jusqu'à trente lieues des Côtes, mais toujours plus forts au Nord-Ouest. Lorsque le vent passe au Nord-Ouest, c'est d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents sont à l'Est, entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, avec un beau temps. Les vents d'Est-Nord-Est sont frais; mais ceux d'Est-Sud-Est ne sont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles.

Du Cap des Courans jusqu'à la Mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier; le plus souvent au Nord, mais sautant quelquefois de rhumb en rhumb jusqu'à faire le tour du Compas. Les plus forts sont au Nord; la plûpart violens, orageux, avec des bourasques de pluie. Avant les tempêtes, la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est & Nord-Nord-Est, & le temps fort beau. Depuis Mai jusqu'en Octobre, ils sont Méridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaisseaux qui passent vers cette Côte, dans l'espace de ces trois mois, doivent s'en garder à plus de cent lieues, s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois six semaines entieres : mais à cent lieues de la Côte, on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge, proche du Cap de Guardafu, les vents sont presque toujours forcés, & le temps est gros, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le temps est fort beau, avec un vent frais en Mer, à dix ou douze lieues du Cap.

Alisés de la Mer rouge.

Dans la Mer rouge, les vents sont forts au Sud-Ouest, entre les mois de

VENTS.

Mai & d'Octobre; & le Courant est si rapide, que pendant tout cet intervalle on est forcé de ranger la Côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre, le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est. Il continue, dans cette direction, jusqu'au changement de la Mousson, qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors, il passe pour quelque-temps au Nord, ensuite à l'Est, & de-là au Sud, où il se fixe.

Alisés des Indes Orientales.

Le changement des vents, dans cette partie du Monde, ne s'étend pas seulement le long de cette Côte, mais aussi depuis le Golfe de Perse jusqu'au Cap de Comorin; & depuis ce Cap, sur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca; & du côté de l'Est, jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent reglé ne souffle pas exactement du même trait de Compas. On a déja fait observer que ces sortes de vents soufflent de biais, sur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne sont pas sur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette régle néanmoins ne se trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes; mais elle regarde surtout une Côte assez droite, & d'une situation presqu'égale; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent différe beaucoup des deux côtés, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs saisons, qui sont Avril & Septembre. Ils passent tous, en même temps, à leurs points opposés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mousson, dont l'une, qui s'appelle Mousson d'Est, commence au mois de Septembre & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mousson d'Ouest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la Côte. La Mousson d'Est amene le beau temps, & celle d'Ouest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plûpart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, surtout ceux qui sont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de changemens & de saisons. Les Isles qui sont sous la Ligne, & au Midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même temps.

Comment ils forment les Moussons.

Différence entre les Moussons au Nord & au Sud de la Ligne.

La différence qu'on remarque, entre les Moussons au Nord, & les Moussons au Sud de la Ligne, c'est qu'au mois d'Avril, lorsque la Mousson d'Ouest commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Ouest commencent au Midi: c'est ce qu'on a nommé Mousson Sud-Sud-Ouest. Ensuite, au mois de Septembre, lorsque la Mousson d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Est souffle du côté du Sud, & se nomme Mousson Nord-Nord-Est. La Mousson d'Ouest est accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mousson Sud-Sud-Ouest, qui regne en même temps dans la latitude Méridionale, amene le beau temps: & comme la Mousson d'Est amene le beau temps dans la bande du Nord, la Mousson Nord-Nord-Est, qui regne en même temps dans la bande du Sud, amene le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents ne changent

gent pas toujours en même temps, les mois de Septembre & d'Avril passent néanmoins pour les mois du changement, & sont ordinairement sujets aux deux sortes de vents. Ainsi les Moussons soufflent réguliérement tour à tour; & c'est à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Avantages des Navigateurs.

Il seroit difficile de concevoir comment le Commerce pourroit se faire dans ces Mers, sans cette admirable disposition de la nature. La plûpart des Royaumes Indiens, où il se fait, sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre git tellement Nord, qu'il est impossible aux Vaisseaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorsqu'on veut aller loin à l'Est. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y seroit exposé sans cesse aux calmes & aux Tornados. Si l'on passoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de succès à se promettre; car cette partie de la Mer, qui est au Midi de la Ligne, est sous l'empire du véritable vent reglé, qui ne manque presque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, jusqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y est point assez large, pour aider à cette supposition. Les Vaisseaux Européens qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. sont obligés de prendre la Mousson d'Ouest; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils ayent la commodité de faire leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans le vent reglé; ce qui leur fermeroit la route, s'il étoit aussi reglé qu'il l'est en d'autres Mers. Ainsi, sans la succession constante des Moussons anniversaires, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Ouest; mais on seroit forcé d'y demeurer, ou d'employer plusieurs années à revenir d'un Port, d'où l'on peut revenir en six semaines. Il est vrai, que pour les Ports, qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre la Mousson, à l'aide des brises, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent nécessairement d'autres secours.

Les Mers du Sud, les Côtes de Brésil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui est entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent servir contre le vent alisé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long-cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi soufflent toujours, les Vaisseaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Ouest jusqu'à ce qu'ils soient hors du vent reglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Est-Sud-Est, le véritable vent reglé, qui les mene aussi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, où le vent de Côte est à l'Ouest, on court au large jusqu'au véritable vent reglé, qu'on rencontre à l'Est-Nord-Est; & de-là on fait route au Nord, jusqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lû, dans les Relations précédentes, que les Vaisseaux qui vien-

VENTS.

nent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord jusqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amene à la Côte? De même, tous les Vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt passé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent reglé, pour faire de-là leur route à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir repassé la Ligne, ils portent Nord, avec le vent à l'Est-Nord-Est, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Nord du vent reglé, d'où ils font route à l'Est. Tel est l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer.

Brises, ou vents frais de Mer & de Terre.

Ce qu'on vient de nommer les Brises, ou les vents frais de Mer & de Terre, ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer, en général, ne sont que des vents de Côte reglés: mais ils différent de tous les autres vents reglés, en ce que les autres soufflent jour & nuit avec la même force, au lieu que ces vents frais de Mer soufflent le jour & cessent la nuit. On y remarque encore cette différence, que tous les autres vents reglés, ceux qui varient comme ceux qui ne varient point, soufflent toujours à peu près d'une même pointe; au lieu que ces vents frais ou ces Brises de Mer, en se levant le matin, soufflent presque toujours, à peu près comme les vents de Côte reglés, du même trait de Compas: mais, vers midi, ils s'éloignent de deux, trois, ou quatre pointes de la Terre, & soufflent presque directement dans la Côte; surtout lorsque le temps est beau, car c'est alors qu'ils sont plus reglés.

Cours des Brises de Mer.

Ils se levent ordinairement vers neuf heures du matin, mais quelquefois plutôt ou plus tard. D'abord, ils s'approchent de terre avec une douceur, &, pour employer les termes de Dampier, » d'un air languissant, qui feroit » croire volontiers qu'ils appréhendent de se rendre incommodes. Ils s'arrêtent. Il semble qu'ils soient prêts à se retirer. La vûe de tous ces mouvemens forme un spectacle agréable sur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'espace de Mer, qui est entre le vent & la terre, est uni comme une glace. Il commence à friser doucement l'eau, en la faisant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il souffle un peu plus fort; & ses forces augmentent par degrés jusqu'à midi. Il est alors au plus haut degré, dans lequel il continue jusqu'à deux ou trois heures: mais, vers midi, lorsque le temps est beau, il saute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ses forces; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, suivant le temps, il cesse tout-à-fait, jusqu'au lendemain.

Leur régularité.

On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour est attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'est que dans la saison humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils se levent le matin & se retirent vers le soir: mais ils sont plus forts, ils se levent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anses. Les Isles, qui sont le plus à l'Est & à l'Ouest, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on observe que la vraie Brise de Mer ne se détourne pas tant, si ce n'est à peu de distance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au-delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

VENTS. Cours des Brises de terre.

Le vent, qu'on appelle Brise de terre, est directement contraire à la Brise de Mer. L'une souffle droit dans la Côte, & l'autre de la Côte. L'une se leve de jour & se repose la nuit; l'autre ne souffle que la nuit & se repose le jour. Aussi-tôt que la Brise de Mer a fini son cours, le même ordre de la Providence fait sortir l'autre de sa retraite, pour commencer son office, & rafraîchir l'air, jusqu'au lendemain, par une douce agitation. Il n'est pas aisé de marquer le temps de son lever, ni celui de sa durée. L'un & l'autre dépendent de la saison, de la disposition de l'air, ou de quelque autre cause accidentelle. On donne, à ces vents, le nom de Brises de terre, parce qu'ils soufflent de terre, quelle que soit la situation de la Côte. Ils soufflent non-seulement près du rivage, mais dans quelques parties de la Mer assez éloignées, surtout à l'Isthme de Darien. Ils se font sentir rarement sur les pointes. Les plus forts se trouvent ordinairement dans les Golfes ou les grandes Bayes, dans les grands Lacs intérieurs, & dans un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud, les Bayes de Panama, de Guaiaquil, de Paita, &c, ont leurs Brises de Terre & de Mer : mais en plusieurs endroits, particuliérement dans la Baye de Paita, la Brise de Terre ne se leve qu'à minuit. Elle y est toujours fraîche, jusqu'à sept ou huit heures du matin; & son retour est constant pendant toute l'année; au lieu que dans le Golfe de Panama, elle n'est pas si certaine dans la saison humide que dans la saison séche.

Leurs différences.

Détours des Côtes.

Suivant les détours des Côtes, ces vents de Terre sont aussi plus forts ou plus foibles. Sur la Côte de Guinée, entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas, ils sont à l'Est, & continuent frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les Brises de Mer y sont au Sud-Sud-Ouest. Sur la Côte d'Angola, la Brise de Terre est à l'Est-Nord-Est, & celle de Mer à l'Ouest-Sud-Ouest, toutes deux régulieres. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique, dans la Mer du Sud, celle de Terre souffle presque généralement, de la Côte, en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales, les Brises de Mer & de Terre ne sont pas moins réglées dans les grandes Isles, que dans le Continent; mais quelquefois elles y soufflent de biais. En général, les Brises de Terre sont fort froides, & beaucoup plus que celles de Mer; quoique celles-ci soient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle est, soit d'un grand soulagement pour ces Climats chauds, où le fort de la chaleur est dans l'intervalle des deux Brises, lorsque le temps est ordinairement calme. On a peine à respirer, jusqu'au premier souffle de ce vent, qui se leve pour rafraîchir l'air. De même, lorsqu'il tombe, vers le soir, on sent une extrême chaleur, jusqu'à l'arrivée du vent de Terre, qui ne se leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui se couchent nuds, sur des nattes, & quelquefois à l'air, pour y trouver du rafraîchissement, se trouvent le lendemain transis de froid, & gagnent des flux de sang, qui en font périr un grand nombre.

Vent nommé Popogayos.

Sur la Côte Méridionale du Mexique, entre le Cap Blanc, au neuviéme degré cinquante-six minutes de latitude du Nord, & Realejo, à onze degrés de la même latitude, c'est-à-dire, dans une distance d'environ quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Espagnols ont nommé Popogayos,

VENTS.

& qui ne se fait sentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit, sans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même six ou sept de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent.

Vent nommé Terrenos.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre, mais qui ne ressemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits sous le même nom. Les véritables Brises de Terre ne soufflent que la nuit, en y comprenant le soir & le matin; & ceux-ci soufflent trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids: ceux-ci sont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils sont à l'Ouest, & ne soufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui est le temps de la Mousson d'Ouest, quoique la véritable Mousson de cette Côte soit alors Sud-Ouest. Aussi-tôt que ces vents commencent à souffler, non-seulement les Européens se tiennent à couvert, mais ils ferment soigneusement leurs portes & leurs fenêtres; & dans cette retraite même, ils s'apperçoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils ressentent dans leur tempéramment. Quoique cette chaleur soit excessive, elle n'excite aucune sueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, surtout celle du visage & des mains; & la plûpart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents se font sentir aussi sur la Côte de Malabar, mais dans une autre saison, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui est aussi la Mousson d'Est ou Nord-Est: car le vent d'Est, véritable Mousson de cette saison, vient alors de terre, sur cette Côte, qui est au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en est à l'Orient.

Il est fort dangereux.

Ses effets au Golfe Persique.

Le Golfe Persique n'est pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y souffle aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, pendant la Mousson de l'Ouest, & qu'il y est encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui se trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & se retirent à Ispahan. Ceux que la nécessité de leurs affaires y retient, passent le temps dans des cuves pleines d'eau, pour se garantir des mauvaises impressions de l'air.

Harmatan.

On nomme plusieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Eléphans; mais c'est ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan est un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à souffler entre la fin de Décembre, & le commencement de Février, sans que jamais il arrive plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maisons, les Ponts des Navires, & les côtés qui sont au-dessus de l'eau, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-temps qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Etrangers, sont obligés de tenir leurs Maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs Bestiaux, qui ne sont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres, exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités

Description de ses effets.

nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, & d'une force égale; sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Pendant toute sa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne cesse pas d'être fort couvert. Aussi-tôt qu'il expire, le vent alisé, qui, sur cette Côte, est toujours Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest, recommence à souffler; & le temps redevient clair & serein.

Vents.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les distinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus voisines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la saison qui leur est propre. Il se passe quelquefois des années sans aucune tempête; & quelquefois, elles sont aussi moins furieuses. Lorsqu'elles sont de la derniere force, elles en durent moins long-temps.

Typhon.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, est peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales: ils ont les mêmes présages & les caracteres; c'est-à-dire, le nuage diversifié par une affreuse variété de couleurs, un vent, au Nord-Est, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela suivi d'un calme, auquel succéde un vent au Sud-Ouest, aussi véhement que le premier. Le Typhon & l'Ouragan arrivent dans la même saison de l'année, c'est-à-dire, pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Aussi remarque-t-on que les Régions, où se forment ces Méteores, sont au Nord de la Ligne, quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude (3).

Le plus mauvais temps, dans les Mers des Indes Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. C'est alors que la Mousson ordinaire d'Ouest souffle presque sans interruption, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mousson produit une horrible tempête, qui en fait la derniere

(3) Voici la peinture qu'un célébre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit-il, sont une espece de violens tourbillons, qui regnent sur diverses Côtes des Mers Orientales, aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorsque la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toujours précédés par un temps beau, clair & serein, accompagné de vents doux & modérés, qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent, il paroît une grosse nuée, au Nord-Est, qui est fort noire près de l'horizon, mais d'une couleur rougeâtre enfoncée, vers la partie supérieure, & plus brillante encore au-dessus; tandis qu'à ses extrêmités, elle est pâle, & d'une couleur blanchâtre, qui éblouit les yeux. Cette nuée est véritablement affreuse. Elle se fait quelquefois voir l'espace de douze heures, avant la naissance du tourbillon. Lorsqu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, on peut s'attendre, à coup sûr, que le vent ne tardera point à souffler. Il se leve impétueusement, & souffle au Nord-Est, avec une véhemence terrible, pendant environ douze heures, accompagné de furieux coups de tonnerre, de gros & fréquens éclairs, & d'une pluie extrêmement violente. Lorsqu'il commence à s'abbattre, la pluie cesse aussi tout d'un coup, & le calme succede pour une heure ou deux: mais ensuite, le vent, devenant à peu près Sud-Ouest, souffle avec autant de violence & aussi long temps de ce côté-là, que pendant qu'il étoit Nord-Est. *Dampier, Tome III. page 39.*

VENTS. Elephanta. ſcène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On ſe met enſuite en Mer, ſans craindre d'autres tempêtes dans cette ſaiſon. Ce vent furieux ſouffle directement dans la Côte, & bouche, par conſéquent, les Havres. Ils arrivent ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons ſur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

Tornados. Pluſieurs Mers ſont ſujettes aux Tornados, ſurtout près de l'Equateur; mais elles le ſont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'eſt pas tant à quelque diſtance conſidérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y eſt moins ſujette que la Terre. Lorſqu'on eſt près de la Côte, dans la Zône torride, on voit ſouvent pleuvoir ſur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps eſt clair & ſerein ſur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues ſemblent avancer ſur la Mer, elles retournent ſouvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu ſecrette; & lorſqu'elles avancent en effet, elles ſe diſſipent inſenſiblement. Auſſi, les Matelots, qui font voile à quelque diſtance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre*, diſent-ils, *va le dévorer*. Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'eſt rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils ſe forment d'abord de la terre. Maniere dont ils ſe forment. On voit ſouvent une petite nuée s'élever au-deſſus d'une Montagne, & groſſir ſi prodigieuſement, qu'elle cauſe deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorſqu'elles paroiſſent la nuit. Dans ces latitudes, l'uſage des Matelots eſt de ſe coucher ſur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la ſienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour ſe couvrir. S'ils ſont ſurpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils ſçavent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de ſuite; au lieu que pendant le jour, c'eſt une affaire d'une heure au plus. Mais il eſt toujours ſurprenant qu'une ſi petite nuée puiſſe produire tant de pluie. Si l'on eſt à la vûe de la Côte, les nuages paroiſſent fort épais ſur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie ſemble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaiſſeau, c'eſt-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que ſur le Vaiſſeau même, & le temps y paroît aſſez clair.

§ III.

Marées & Courans.

MARÉES ET COURANS. ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte; faculté de l'Océan, qui ſemble être univerſelle, quoiqu'elle ne ſoit pas également réguliere ſur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer, qui differe des Marées dans ſa durée, comme dans ſon cours.

MARÉES ET COURANS.

Comparaison des Marées aux vents de Mer & de Terre, & des Courans aux vents de Côte.

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer soufflent de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi reglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Les Courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents reglés de Côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents reglés de Côte ont beaucoup d'influence sur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de sçavoir le temps des hautes marées; & cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les Mers de l'Europe, où les marées sont plus régulieres, que dans toute autre Mer. Mais on se borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, jusqu'à présent, les Relations dans cet Ouvrage.

Principes généraux.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des Rivieres ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les Côtes qui ont le moins de Rivieres ou de Lacs, elles sont plus petites, ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivieres, elles ne laissent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont le passage est étroit. D'ailleurs, elles ne sont jamais si fortes ni si hautes, autour des Isles, qui sont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en sont voisines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Marées les plus irrégulieres des Indes Orientales.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, les marées ne sont guéres plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne sont pas si régulieres qu'en Europe. Les plus irrégulieres sont celles du Tonquin, vers le vingtiéme degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-septiéme degrés du Sud. A peine y peut-on discerner les basses marées. Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Transactions philosophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq brasses; le flux à l'Est-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Ouest-Quart-de-Sud.

Marées extraordinaires de la Nouvelle Hollande.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il passa sur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorsque le Vaisseau fut carené, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troisiéme marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement surpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée suivante; & la plûpart s'imaginerent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable. Ils ne revinrent de cette consternation qu'à la sixiéme marée, lorsqu'ils la virent monter assez haut pour soulever le Navire. La marée suivante se trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle est fort irréguliere sur cette Côte. Dampier ajoûte, qu'il n'y a ni Riviere, ni

MARÉES ET COURANS.

Lac, qui puisse causer son irrégularité, ni son excessive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cause, ce grand détour de terre, qui se trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai aussi, suivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque passage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette supposition ne paroîtra pas la moins vraisemblable, si l'on considere que le flux est extraordinaire, du côté de l'Est, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Isles au Nord. C'est ce qu'on découvre sensiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a nécessairement quelque plus grand réceptacle qu'une Riviere ou un Lac. L'apparence qu'il y a quelque passage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorsqu'on observe que la marée passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Isles au Nord ; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant presque jusqu'à la Ligne, & lui servant de barriere de ce côté-là, il s'ensuit qu'elle doit avoir quelque autre passage.

Marée du Détroit de Malacca.

Dans le Détroit de Malacca, la marée monte à l'Est & descend à l'Ouest. Le flux & le reflux y sont d'environ six pieds, dans les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, le cours de la marée est régulier. Elle monte au Sud & descend au Nord ; & dans les grandes Rivieres de cette Côte, surtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux est de six pieds.

Du Golfe de S. Michel dans la Mer du Sud.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivieres, on connoît des lieux où le flux & le reflux sont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels sont le Golfe de Saint Michel & la Riviere de Guaiaquil. Le Golfe de Saint Michel a plusieurs grandes Rivieres, qui se déchargent toutes dans une espece de Lac, large de deux ou trois lieues, & séparé de la Mer, par de petites Isles basses, entre lesquelles il y a des Canaux, par où la marée passe dans le Lac, & de-là dans les Rivieres. Elle reflue de même ; & souvent toutes les Isles en sont inondées, jusqu'au sommet des arbres. Les Rivieres, qui se jettent dans ce Lac, sont assez étroites. Leurs rives sont escarpées, & ne sont guéres plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivieres sont le seul réceptacle de la marée, il n'est pas surprenant qu'elle y monte & descende de dix-huit & vingt pieds. Il en est à peu près de même de la Riviere de Guaiaquil, excepté que les lagunes y sont plus larges. La marée y monte & descend de seize pieds. De plusieurs autres grandes Rivieres, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point où la hauteur du flux & du reflux soit si remarquable.

De la Riviere de Guaiaquil.

Si la Mer du Sud communique, sous terre, à celle du Nord?

On a déja remarqué que ces grandes marées du Golfe S. Michel ont fait penser à quelques Observateurs, qu'il y a, sous terre, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de Darien est une espece de Pont, sous lequel la Mer a son flux & son reflux, comme sous le Pont de Londres. D'autres, pour confirmer cette opinion, assurent qu'on ne cesse pas d'y entendre d'étranges bruits ; dont ils ne cherchent point d'autre cause ; qu'en faisant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieusement agités, & quelquefois brisés contre les Isles, par la violence de

cette

cette agitation ; qu'en d'autres temps, ils sont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, sous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Isles de la Baye sont couvertes d'eau ; que le Pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteste contre ce récit :

MARÉES ET COURANS.

Expériences & réflexions de Dampier.

» Il est assez étrange, dit-il, que mes Compagnons & moi, nous n'ayons » rien observé d'approchant. J'ai passé deux fois cet Isthme ; & la seconde » fois, j'y demeurai vingt-trois jours, sans y entendre aucun bruit souter- » rain. J'ai fait voiles aussi, dans la Mer du Sud, pendant près de trois » années, desquelles j'ai passé quelques mois dans la Baye de Panama ; & » lorsque j'en fus parti, notre Equipage y demeura plus long-temps. Ce- » pendant, loin d'y trouver de si terribles gouffres, nous observâmes que » la Navigation y étoit aussi douce que sur aucune autre Mer. Dans mes » entretiens, avec les Indiens & les Espagnols, je n'ai rien appris de con- » forme à toutes ces idées. Je sçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a pas » fait difficulté de les adopter : mais on peut lui reprocher trop de crédu- » lité ; ou, si l'on juge de sa santé, par cette Relation, qui est imparfaite » & mal soutenue, on doit juger qu'il se portoit mal dans ce Voyage. A » l'égard des marées, qu'on représente si grandes dans toute cette Mer, on » exagere beaucoup, & je ne connois que le Golfe Saint Michel, où le flux » & le reflux soient excessifs, jusqu'à couvrir les petites Isles, & n'y lais- » ser que le sommet des arbres à découvert. Mais ces Isles sont fort bas- » ses, & ne produisent que de petits arbres en comparaison des Isles de » la Baye de Panama, où la Ville de ce nom seroit bien-tôt submergée si » les Isles de la Baye pouvoient l'être. Les Isles des Perles, qui sont bas- » ses & plates, ne le sont jamais. Le flux & le reflux n'y sont que d'envi- » ron dix ou douze pieds, dans les plus grandes marées ; sans excepter les » parties Méridionales, qui sont presqu'opposées au Golfe Saint Michel, & » qui n'en sont éloignées que de treize ou quatorze lieues. Cependant la » marée y monte plus haut, de deux ou trois pieds, qu'aux environs de Pa- » nama, ou dans tout autre endroit de la Baye.

Marées moins hautes, autour des Isles éloignées de terre.

On a fait observer que les marées sont moins hautes, dans les Isles éloignées du Continent. Aux Isles Gallapagos, qui en sont à près de cent lieues, le flux & le reflux ne sont que de deux ou trois pieds, plus ou moins, suivant que la Côte a plus ou moins de Bayes ou de Rivieres. A *Guaham*, une des Isles Mariannes, la marée ne monte que deux, ou trois pieds au plus. Dans la Baye de Panama, elle est plus réguliere, qu'en tout autre endroit des Côtes du Pérou & du Mexique. Elle monte à l'Est, & descend à l'Ouest, d'environ cinq pieds, comme sur tout le reste de cette Côte.

A Rialejo, elle est de huit ou dix pieds ; & de même aux environs d'Amapalla, où elle monte à l'Est & descend à l'Ouest. Dans le Golfe Dolce & la Riviere de Necoya, elle monte jusqu'à dix ou onze. Elle est moins haute sur la Côte du Pérou, particuliérement entre le Cap Saint François & la Riviere de Guaiaquil, où elle monte au Sud & descend au Nord. Autour de l'Isle de Plata, elle est de trois ou quatre pieds ; mais depuis le Cap Blanc, qui est au troisiéme degré, jusqu'au trentiéme de latitude mé-

ridionale, elle n'eſt que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & deſcend au Nord.

MARÉES ET COURANS.

Differences entre les Courans & les Marées.

Paſſons à la deſcription des Courans. Ils différent des marées à pluſieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avançent & refoulent deux fois, en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une ſemaine, ou quelquefois d'avantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent juſqu'à ſix mois d'un côté & ſix de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; enſuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées ſe fait généralement ſentir près des Côtes; au lieu que les Courans en ſont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, parce que les marées pouſſent du côté de terre.

Les vents reglés gouvernent les Courans.

C'eſt une obſervation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents reglés dominent, le Courant eſt reglé par le vent, & prend la même direction. Mais ſa force n'eſt pas toujours égale; & le mouvement n'en eſt pas ſi ſenſible en haute Mer, que près des Côtes, ſurtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Iſles, les Courans ſe font auſſi plus ou moins ſentir, ſuivant leur expoſition aux vents reglés. Au reſte, il eſt certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui ſouleve les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, ſous leur ſurface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'eſt pas extraordinaire de voir deux Courans oppoſés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un ſur l'autre.

Courans des Indes Orientales.

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, eſt de l'Eſt à l'Oueſt; & pendant l'autre partie, elle eſt directement oppoſée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune: ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne ſont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans, en haute Mer, qui ne ſuivent pas ces regles, l'exception eſt rare; & l'on ſe contente de la remarquer ici, ſans entreprendre d'en trouver la cauſe (*).

Courans de la Côte d'Afrique.

Sur la Côte de Guinée, le Courant ſe porte à l'Eſt, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango juſqu'aux vingt-cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réſerve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, depuis les trente degrés juſqu'aux vingt-quatre du Sud, il ſe porte à l'Eſt-Nord-Eſt, depuis le mois de Mai juſqu'à celui d'Octobre; & le vent eſt alors Oueſt-Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt. Mais depuis Octobre juſqu'au mois de Mai, lorſque le vent eſt entre Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud-Eſt, la direction du Courant eſt à l'Oueſt. Ce qui doit s'entendre, de cinq ou ſix lieues de terre juſqu'environ cinquante; car plus près de la Côte, on n'a que la marée, ſans Courans; & cinquante lieues au-delà des terres, le Courant ceſſe tout à fait, ou devient imperceptible.

Côte des Indes au Nord de la Ligne.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant ſuit la Mouſ-

(*) Chaque Relation de ce Recueil contient quelques remarques ſur ces Courans particuliers.

son ; mais il ne change pas tout à fait si-tôt, & la différence est quelquefois de trois semaines, ou plus. Ensuite, il ne change point, jusqu'à ce que la Mousson soit fixe du côté contraire. Par exemple, la Mousson d'Ouest commence au milieu d'Avril ; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai ; & la Mousson d'Est commence vers le milieu de Septembre, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre. Marées et Courans.

Aux Isles Gallapagos, dans la Mer du Sud, on trouve un Courant fort incommode, quoique d'une force médiocre ; & les Voyageurs, qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus loin, où les vents du Sud regnent, les Courans ne soient plus rapides. Courans de la Mer du Sud.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer, sont ceux des Caps Saint François, de Passao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce dernier Cap en a de fort violens, qui ont leur direction au Nord-Ouest, & qui apportent d'autant plus d'obstacle à la Navigation, que le vent y soufflant presque toujours avec force, on est souvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoissent moins ceux de la Côte du Mexique, parce qu'ils y prennent soin de se tenir ordinairement dans l'étendue des marées. A la Côte de Guatimala, entre douze degrés cinquante minutes, & treize degrés, Dampier rencontra un Courant qui se portoit au Sud-Ouest, & ne douta point qu'il ne suivît le vent ; sur le principe général que près des terres, les Courans sont gouvernés par le vent reglé de Côte.

Dans ce petit Recueil d'Observations, fondées sur l'expérience de quelques habiles Navigateurs, on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoissances qui appartiennent au même sujet. Mais il ne sera pas sans utilité, pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature, qui se trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage. Utilité de ces Observations.

§ IV.

Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions.

Il est à propos de répéter, que le soin qu'on a pris constamment de joindre à la description de chaque Pays, ses productions particulieres, ne laisse à nommer, ou à décrire ici, que celles qui sont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre Alphabétique. Arbres, Plantes et Fruits des Indes Orientales.

Aavora est le nom d'un arbre, & de son fruit, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, & qui croît avec plusieurs autres, en maniere de bouquets, contenus ensemble dans une grande gousse. La chair renferme un noyau très dur, osseux, gros comme un noyau de Pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui est astringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre. L'Aavora.

L'*Abhal* est une espece de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur de celui du Cyprès, & de couleur rousse. On le regarde comme un puissant Emmenagogue, qui sert aussi, dit-on, pour hâter l'expulsion des Fœtus morts dans la matrice. L'Abhal.

L'*Achia* est moins un arbre qu'une sorte de grande canne, qui se confit L'Achia.

ARBRES PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

jaune & en verd, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epiceries, & d'autres ingrédiens.

L'Adhatoda.

L'*Adhatoda* est une espece de Noyer, dont les feuilles croissent opposées les unes aux autres. Le calice de la fleur est oblong, & composé d'une seule piece; la fleur est du genre des Monopetales irréguliers, divisée en deux levres. Sa partie supérieure est courbée en forme d'arc, & ses levres sont retournées vers le bas. Son ovaire se change en un fruit dont l'écorce est ligneuse, & est partagé en deux cellules, qui contiennent une semence applatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhal, la vertu d'expulser le fœtus mort, & c'est ce que signifie son nom.

L'Agathy.

L'*Agathy* est un arbre d'environ trente pieds, dans sa plus grande hauteur, & de cinq ou six pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du sommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire, d'un goût astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois, qui est fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une incision, dans l'écorce, en fait sortir une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit en gomme peu de temps après.

L'Agoucla.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, est un grand arbre, qui ressemble, d'ailleurs, à l'Olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune, ou noirâtre, résineux. Il rend, quand on l'approche du feu ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve sous l'écorce de l'Aloes, & qui par conséquent ne le regardent point comme un arbre particulier(*), ignorent qu'il n'est point amer, & que le bois d'Aloes l'est beaucoup. Il n'a qu'une legere âcreté, qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-temps. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particuliérement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les Grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il fait suer. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

L'Ahate de Pauncho Recchi.

L'*Ahate de Pauncho Recchi*, arbre commun dans les Indes, surtout aux Philippines, dont on le croit originaire, est d'une grosseur médiocre, d'environ vingt pieds de haut, couvert d'une écorce fongueuse, dont le dedans est rouge. Son bois est blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier sont verdâtres, sans odeur, d'un goût amer, & un peu austere. Ses branches, qui sont en petit nombre, sont couvertes d'une écorce verte, parsemée de petites taches couleur de cendre; sa racine est jaunâtre, extrêmement fibreuse, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles sont oblongues, unies & rases, posées alternativement; la partie de dessus est verte & luisante; celle de dessous l'est beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froissées dans les mains, mais sans aucune odeur. Les fleurs sont attachées, par des pédicules, aux

(*) *Voyez*, ci-dessous, le même Arbre, entre les Plantes du Japon.

plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & composées de trois feuilles épaisses, triangulaires, semblables à du cuir, blanches par dedans, & d'un verd pâle en dehors. Lorsqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit sort des étamines de la fleur; & dans sa maturité, il est de la grosseur d'un citron, verd & frisé par dehors, blanc en dedans, plein d'une poulpe succulente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de son fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cataplasmes avec du sel, font suppurer les tumeurs malignes. Son fruit est apéritif & rafraîchissant.

Arbres, Plantes et Fruits des Indes Orientales.

L'*Ahegast* est un grand arbre, qui produit un fruit qu'on abandonne aux Oiseaux, mais dont les racines servent à teindre en bel incarnat. On n'abbat pas l'arbre pour les prendre. L'usage est de les couper seulement d'un côté, & de leur laisser le temps de repousser.

L'Ahegast.

L'*Alafreira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Saffran dans les Indes. Sa fleur à le pied jaune, quoique ses feuilles soient blanches. Elle sert aux mêmes usages que le Saffran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre, est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'Alafreira.

L'*Aloes* des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la Médecine, est assez semblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paroissent rompues. Il porte une tige semblable à celle de l'Anthérique. La plante entiere répand une odeur très forte. Elle est d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'Aloes croît en abondance dans toute l'Inde.

L'Aloes.

L'*Alpam* est un fameux arbrisseau, dont le tronc se divise en deux ou trois tiges. Il est couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, sans odeur, & d'un goût acide, astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout sens. Les feuilles sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigue, d'un verd foncé en dessus, & pâle en dessous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'est pas desagréable, mais leur goût est un peu âcre. Les fleurs, qui sont couleur de pourpre foncé, & sans odeur, croissent sur des pedicules foibles & ronds, & sont quelquefois deux ou trois ensemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou petales, assez larges, très pointues par le bout, qui sont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui se croisent l'une sur l'autre. Aux fleurs succédent des cosses pointues, rondes, & pleines d'une poulpe charnue, sans aucune semence visible. L'Alpam est toujours couvert de feuilles. Il croit dans les terreins sablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulceres & les maladies de la peau. Le suc de ses feuilles & celui de sa racine sont des Antitodes fort vantés.

L'Alpam.

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Ambalam.

L'*Ambalam* eſt un grand arbre, qui croît dans les lieux ſablonneux, & dont le tronc eſt ſi gros, qu'à peine un homme peut l'embraſſer. Sa racine eſt longue & fibreuſe; ſon bois, liſſe, poli, & couvert d'une épaiſſe écorce. Les plus grandes branches ſont de couleur verte, & couvertes d'une pouſſiere bleue. Chaque feuille eſt compoſée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irréguliere. Des jets que pouſſent les plus grandes branches, il ſort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les jets, un goût amer & acide, approchant de celui du fruit du Manguier, & une odeur forte & acide. Les fleurs ſont blanches, petites, & ſemblables à de petites étoiles. Elles ſont compoſées de cinq ou ſix petales, minces & pointus, un peu durs & luiſans. Lorſque les boutons des fleurs viennent à pouſſer, l'arbre ſe dépouille de ſes feuilles, & ne les reprend que lorſque le fruit paroît.

L'Ambaré.

L'*Ambaré*, arbre qui quitte ſes feuilles, eſt d'une hauteur médiocre. Il produit un fruit de même nom, dont la figure & la groſſeur ſont celles d'une petite Pêche, & qui a, comme elle, un petit noyau. Il eſt employé à l'aſſaiſonnement des viandes, auxquelles il donne un goût qui approche de celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* eſt un arbre dont on diſtingue deux eſpeces : l'une de la grandeur du Neſflier, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Poirier. Son fruit approche de la Noiſette. Il eſt terminé par pluſieurs ongles, & il a le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréable. On le confit, avant & après ſa maturité, & on le mange avec du ſel. L'autre eſpece eſt de la même grandeur; mais ſes feuilles ſont plus petites que celles du Pommier, & ſon fruit plus gros. Les Indiens font bouillir ſon bois avec le Sandal, & en donnent la décoction contre les fievres.

L'Ambon.

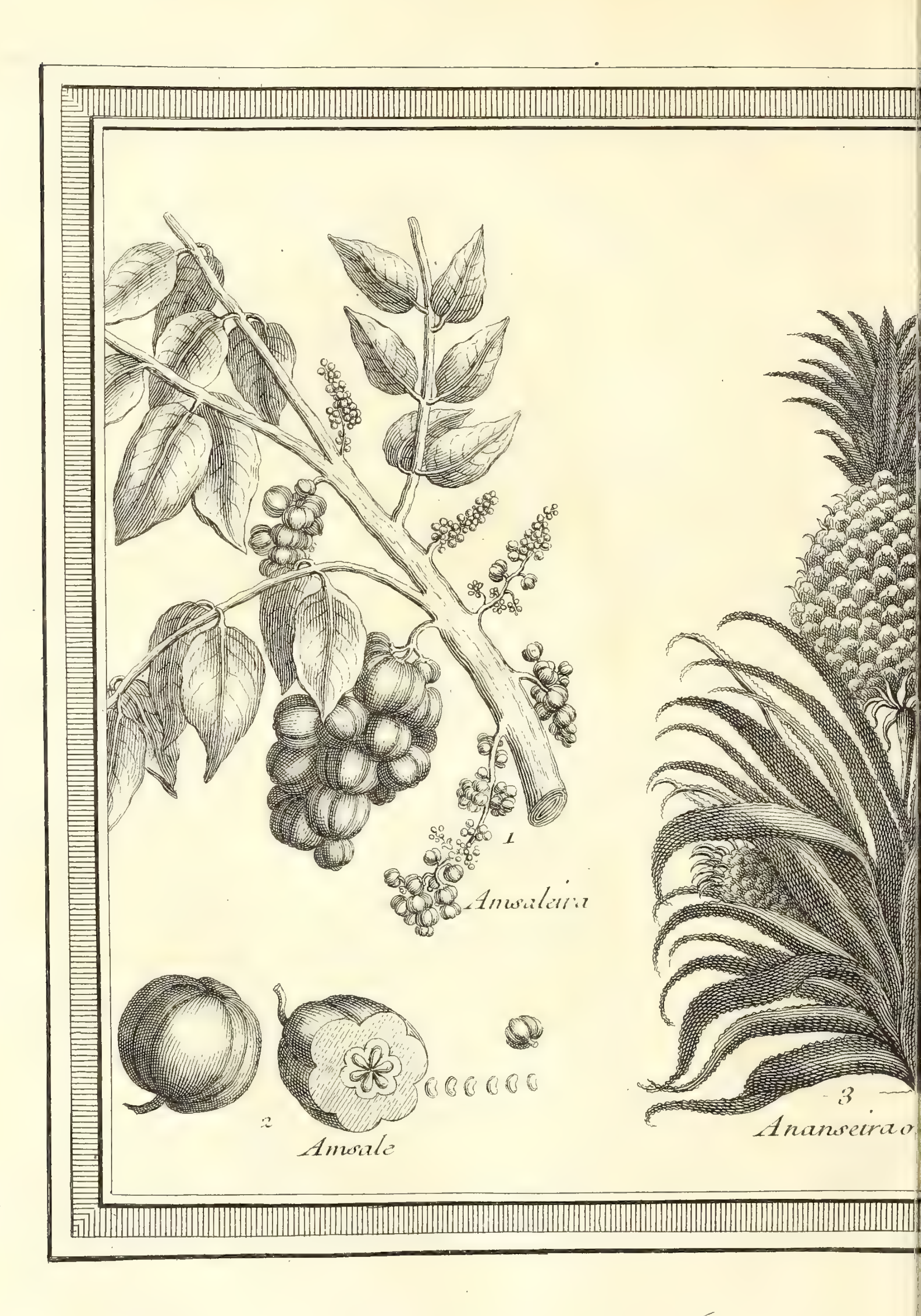
L'*Ambon* eſt de la forme du Neſflier : mais ſon fruit, qui eſt délicat & ſavoureux, approche de la figure des Prunes blanches. Il contient un noyau, de la groſſeur d'une Noiſette, auquel on attribue l'étrange pouvoir de faire tourner l'eſprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard aſſure qu'en ayant imprudemment goûté, il ſe ſentit la raiſon troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cauſe de mortelles maladies.

L'Amſaleira.

L'*Amſaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croît au gros des branches, & qui reſſemble à la Pomme d'or. Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans eſt blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Epine vinette. Il meurit aux mois de Février, de Mars & d'Avril.

L'Anananſeira.

L'*Anananſeira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, eſt peu différent de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque reſſemblance avec l'Artichaut. Sa grandeur commune eſt d'une Palme de long, ſur une demie de diamétre. Mais ſa poulpe jette une odeur de muſc. Elle eſt dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorſqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du ſucre. La paſſion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il ſoit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de ſucre. Il eſt d'ailleurs fort ſain, quoique ſi chaud, qu'un couteau qu'on y laiſſeroit l'eſpace d'un jour en perdroit tout-à-fait ſa trempe.


1
Amsaleira
2
Amsale
3
Ananseirao



T. XI. N.° I.


1
Amsaleira
2
Amsale
3
Ananseira ou Ananas
4
Anoneira
Anona
5

T. XI. N.º I.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Anavinga.

L'*Anavinga* est un arbre de grandeur moyenne, qui est toujours verd, & dont le fruit, est mûr au mois d'Août. Le suc de ce fruit, pris en décoction, excite la sueur, chasse les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. De la décoction des feuilles, dans de l'eau, on fait un bain salutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations.

L'Angolam.

L'*Angolam* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de grosseur, qui croît sur les Montagnes, & parmi les Rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du Cerisier, & dure très longtemps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la Royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadême. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des Hydropiques. Sa racine, en poudre, passe pour un spécifique contre la morsure des Bêtes venimeuses.

L'Angsana.

L'*Angsana* est un arbre dont on ne donne point la description, mais qui est employé dans la Médecine. Sa partie utile est une liqueur, qui en découle par incision, & qui se condensant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'est dans cet état qu'elle se vend chez nos Droguistes. On attribue, à cette gomme, une qualité astringente, & beaucoup de vertu pour les Aphtes.

Anis des Indes, recherché des seuls Hollandois.

Anis. Les Hollandois achetent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît sur de petits Buissons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle ressemble à l'Anis par l'odeur & le goût. Ils sont les seuls Européens qui ayent du goût pour cette espece de fruit; ou, si les Anglois s'en servent quelquefois pour leur *Punch*, c'est lorsqu'ils y sont forcés par le besoin. Mais les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia, & le font distiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; sans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine souvent les meilleures constitutions (1).

L'Anoneira & l'Anone.

L'*Anoneira* est un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anone*, dans les mois de Février, de Mars, & d'Avril. Ce fruit est de la grosseur d'une Poire. Il est rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une substance molle, douce & agréable, qui se mange avec une cuilliere. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette description, ajoûte qu'il n'a nulle sorte de ressemblance avec aucun fruit de l'Europe.

L'Areka.

L'*Areka*, qu'on mêle avec le Bethel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la Noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matiere blanche & visqueuse,

(1) Un Voyageur assure qu'elle est en fort grande estime dans toutes les Indes Orientales. *Dampier, Tome III. page 70.* Les Indiens, dit-il ailleurs, la regardent comme un cordial, d'une vertu particuliere, surtout, comme il l'apprit, lorsqu'on y a fait infuser des Serpens & des Scorpions. *Ibid. page 59.*

Arbres, Plantes et Fruits des Indes Orientales.

dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'Areka sans en avoir ôté cette matiere visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient pris du vin avec excès : mais cette ivresse dure peu. Si l'Areka commence à vieillir, cette mucosité se desseche ; le fruit perd sa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Comment le Bethel & l'Areka se mêlent dans l'usage.

Pour mâcher le Bethel, on en prend deux ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoûte la quatriéme partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avalle point le suc. Cette préparation, qu'on nomme simplement le Bethel, rougit la salive, la langue & les levres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mêlange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédiens sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimoit un, la salive demeureroit verte, & ne deviendroit jamais rouge.

Outre le beau vermillon que ce mêlange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habituellement l'usage peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens, qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices (2).

L'Asjogam.

L'*Asjogam* est d'une grosseur médiocre, & s'éleve d'environ vingt pieds. Le jus de ses feuilles, mêlé avec de la graine de Cumin pulvérisée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du sucre, pour rectifier & purifier le sang.

L'Asutinat.

L'*Asutinat*, fruit d'un arbre ignoré, est une graine fort chaude, qui est en usage pour les assaisonnemens, dans toutes les Indes.

L'Ateira & la Pomme de Canelle.

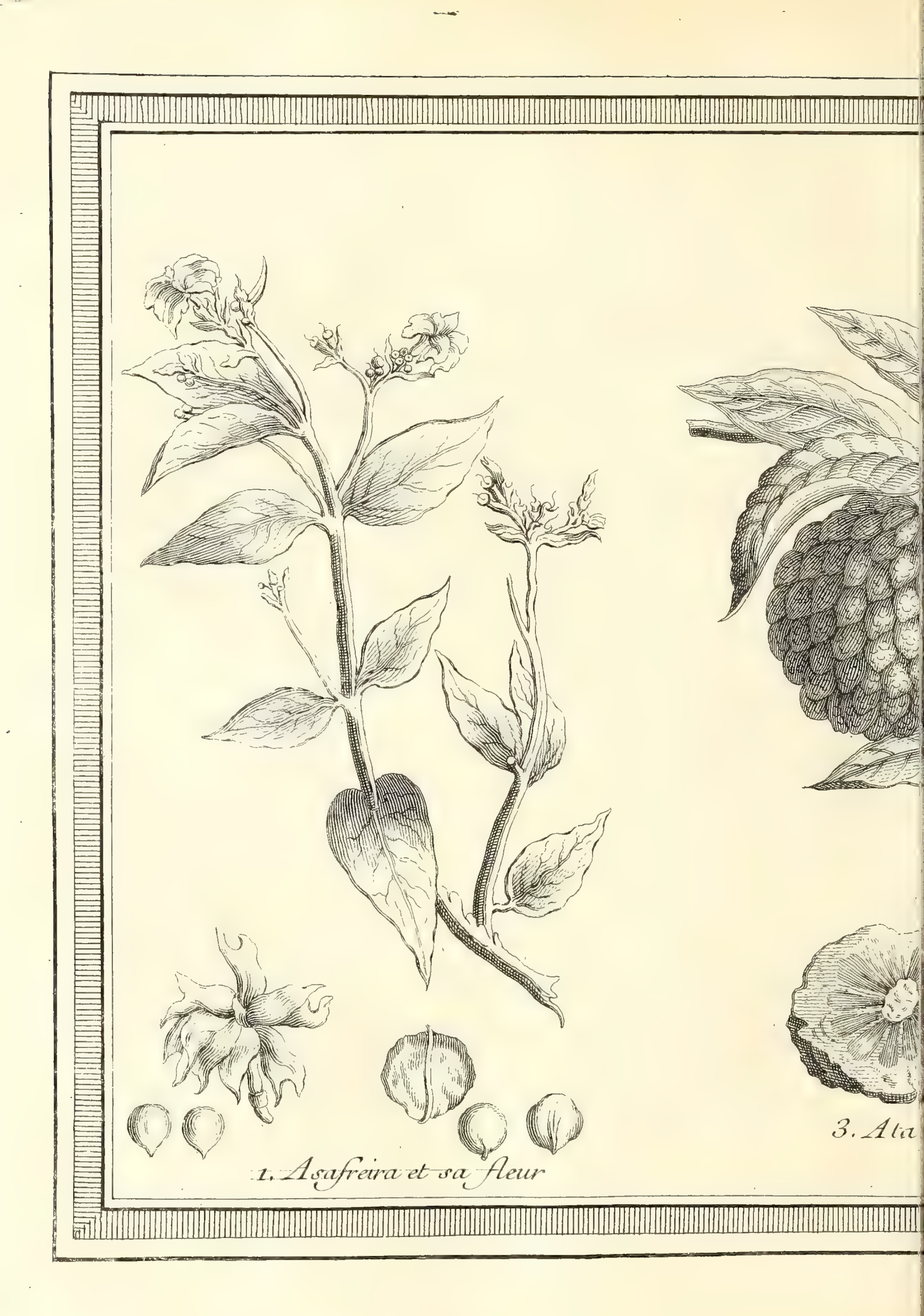
L'*Ateira*, qui est de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Canelle*. Il ressemble à la Pomme de Pin ; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une substance si molle qu'on le mange avec la cuilliere. Il est plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur est celle de l'Ambre & de l'Eau-rose, mêlés ensemble. Il est dans sa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le Badukka.

Badukka est le nom d'un Arbrisseau médecinal, dont les feuilles donnent un suc, qui mêlé avec de la graisse de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction des fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative, dont la fumée déterge les ulceres de la bouche. Mais sa pro-

(2) Dellon, Tome I. page 196.

priété ,



1. Asafreira et sa fleur



T. XI. N.° II.



1. Asafreira et sa fleur

4. Beteleira, sa feuille est le Betel

T. XI. N.° II.

priété, la plus singuliere, est que son fruit, pris dans du lait, rend impuissant.

Arbris, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Bahel Schulli.

Le *Bahel Schulli* est un arbrisseau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en distingue une autre espece, qui vient dans les sables, & dont les feuilles, comme les tiges, sont d'un verd gai. Ses fleurs sont blanches, tirant un peu sur la couleur d'azur.

Le Bambou, ou Mambou.

Le *Bambou* ou *Mambou*, si célébre & tant de fois nommé dans toutes les Relations des Indes Orientales, est une sorte de gros roseau, qui croît en maniere d'arbre, quelquefois jusqu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élevent droit vers le Ciel. Ses feuilles sont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc est de la grosseur de la cuisse humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambu*, c'est-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Persans & les Mores, lui donnent le nom de Tabaxir, qui signifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médecinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'employe pour la fievre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrettes. Dans la plûpart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette substance. Mais leur tronc & leurs grosses branches servent, partout, à mille usages, qui ne demandent point d'être répétés.

Le Bandura.

Le *Bandura* est un arbre, qui n'a de remarquable qu'une sorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il est attaché à l'arbre, par une feuille, & presque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de sa racine sont astringentes.

Le Basaal.

Le *Basaal* croît dans des lieux sablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an; ce qui dure jusqu'à sa quinziéme année. La décoction de ses feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, est un gargarisme éprouvé pour les maux de gorge.

Le Baxana.

Le *Baxana* est un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes sortes de Poisons; mais dans le voisinage d'Ormuz, son fruit suffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que son ombre y est mortelle, si l'on y passe seulement un quart d'heure.

Le Belilla & le Belilli.

Le *Belilla* n'est qu'un arbrisseau, qui porte des baies. Sa racine est fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteuses. Quelques-uns croyent que c'est du suc de cet arbrisseau, mêlé avec d'autres ingrédiens, qu'on compose le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, sous la forme d'un suc épaissi, & qui passe pour un antidote égal à la Thériaque. Il est infaillible aussi pour les Hemorrhagies.

Le Belutta.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puissamment la sueur.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Benjoin.

L'arbre qui produit le *Benjoin* eſt grand, touffu, & ſes feuilles reſſemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une ſorte de Gomme, qui eſt le Benjoin, nommé *Lov*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des inciſions & des fentes, pour en tirer plus de cette eſpece d'encens, qui eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient, par le cas qu'on fait de ſon odeur, & de ſes uſages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur Benjoin, qui eſt noirâtre. Le blanc, qui ſort des vieux arbres, eſt bien moins eſtimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent enſemble.

Bethel.

Le *Bethel*, ſi ſouvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'uſage de chaque Pays y fait mettre, demandroit une longue explication pour réunir toutes ſes qualités. Cette fameuſe feuille eſt celle d'un arbriſſeau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle reſſemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes; mais ſon goût eſt aromatique. Elle eſt naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le ſecret de faire blanchir les feuilles de Bethel, en les renfermant dans de petits coffres, compoſés d'un tronc récent de Bananier, & les arroſant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que de celles qui ſont parfaitement blanches. [Rapprochez cette deſcription de celle de l'Areka.]

Le Bilimbeira.

Le *Bilimberia* eſt un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui ſe nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure eſt celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire ſur l'aigre, les rend propres à ſervir d'aſſaiſonnement, & à confire. Tout ſe mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi ou Bilingbiug.

Le *Bilimbi* ou *Bilingbing*, petit arbre, qui ne s'éleve gueres au-deſſus de dix pieds, & dont le fruit eſt une eſpece de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintambaru.

Le *Bintambaru*, Arbuſte, ou grande Plante, qui abonde en ſel purgatif. Son ſuc eſt laiteux, & picote vivement la langue & le goſier.

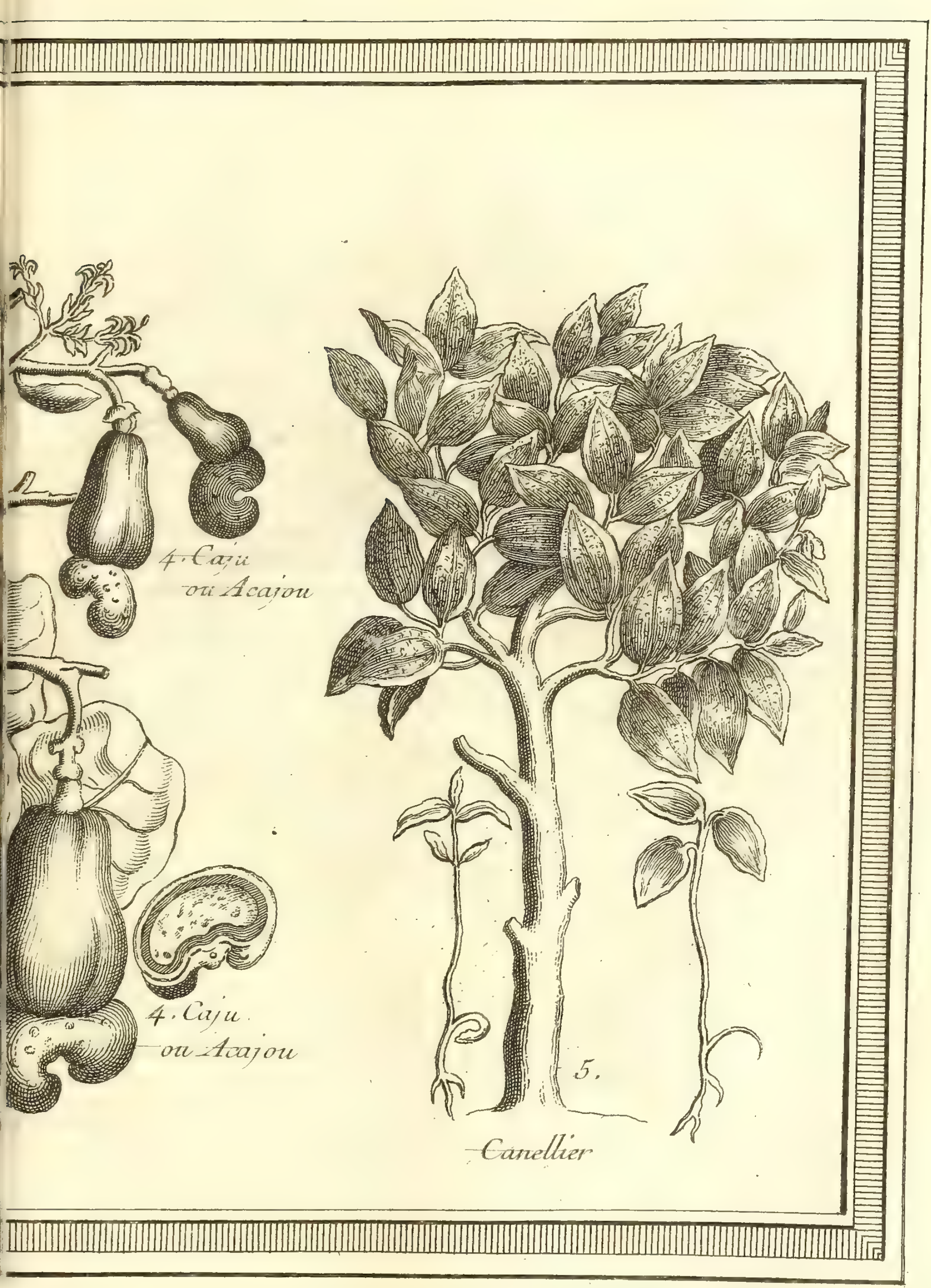
Le Brindeira, & les Brindons.

Le *Brindeira* eſt de la grandeur du Poirier, avec des feuilles plus petites. Les Brindons, qui ſont ſes fruits, & qui meuriſſent dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, reſſemblent aux Pommes d'or de l'Europe; mais ils ont la peau dure, & la poulpe rouge, viſqueuſe, tirant ſur l'aigre, avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la poulpe, pour en avaller le ſuc; & l'écorce s'employe pour les ſauces.

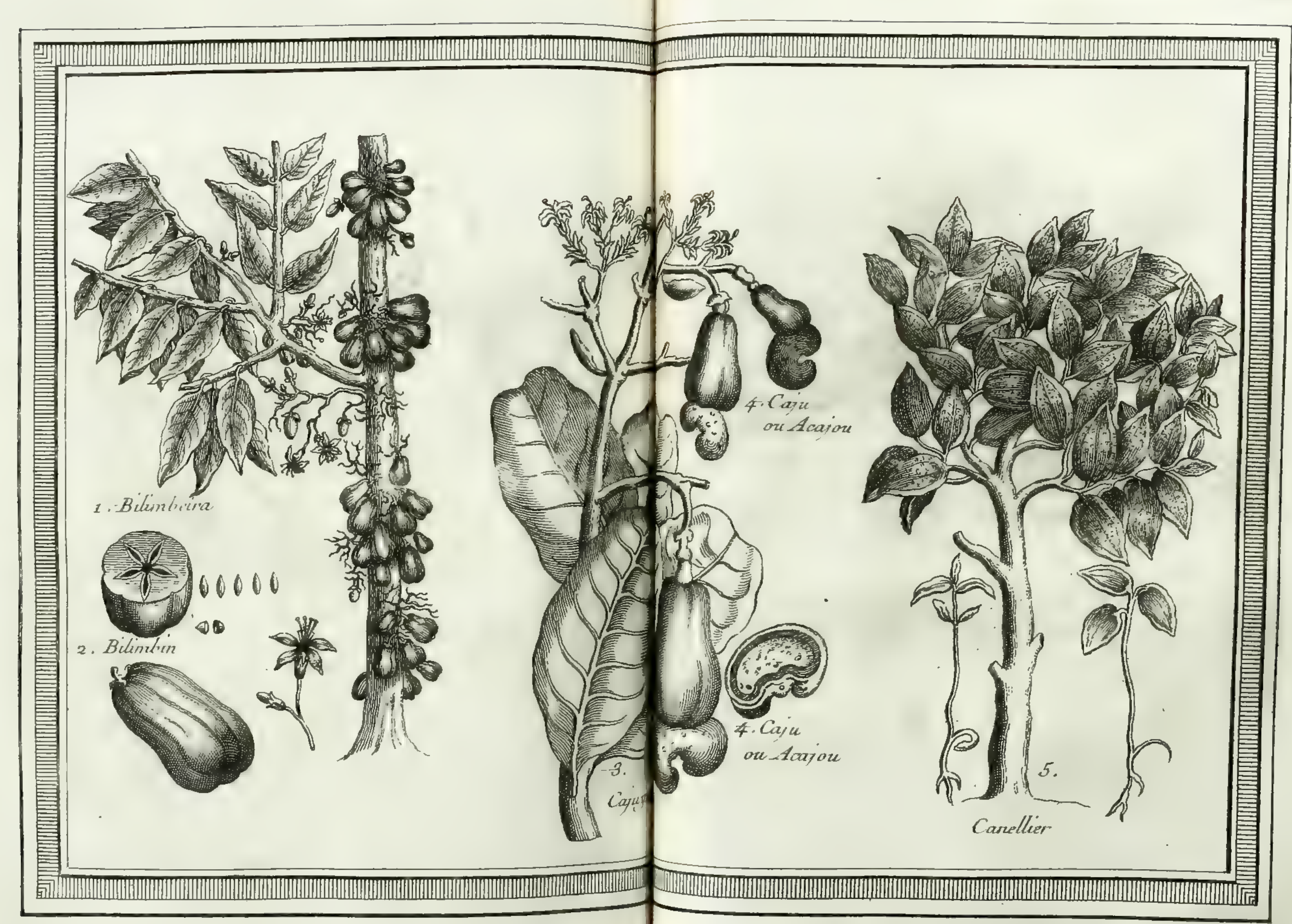
Le Cajan.

Le *Cajan* eſt une ſorte de Buiſſon, qui ne prend jamais une hauteur d'arbre, mais qui n'en eſt pas moins eſtimé par ſes pois rougeâtres; ils croiſſent quatre à quatre dans des gouſſes, & ſont une fort bonne nourriture. Ses feuilles, en apozeme, ont la vertu d'arrêter le flux immoderé des Hemorroïdes. Broyées avec le Poivre, elles nettoyent les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz, & convertie en liniment avec du beurre, eſt un excellent remede pour les laſſitudes douloureuſes aux jointures. On en fait auſſi une liqueur ſalutaire dans la petite


1. Bilimbeira
2. Bilimbin
3.
Cajuy



T. XI. N.° III.


1. Bilimbeira
2. Bilimbin
3.
Caju
4. Caju
ou Acajou
4. Caju
ou Acajou
5.
Canellier

T. XI. N.° III.

verole. Il ne faut pas confondre le *Cajan* avec le *Cajan-heba*, Plante rampante, qui s'attache aux arbres comme le Lierre, & que les Indiens appliquént broyée sur les fractures.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Cajepur.

Le *Cajeput* est un arbre, d'où l'on tire une huile aromatique, du même nom.

Le Cajuyera, & l'Acajou.

Le *Cajuyera* n'est pas un arbre fort haut; mais le grand nombre de ses branches & l'abondance de ses feuilles le rendent fort touffu. Son fruit, qui se nomme *Acajou*, ressemble en dehors à une Pomme jaune & rouge. Sa proprieté, la plus singuliere, est que tous les autres fruits ayant le noyau en dedans, il le porte dessus, comme une espece de Cimier verd. On attribue, à son odeur, la vertu d'augmenter & de rafraîchir la mémoire. L'amande crue de son noyau a le goût d'une Noix nouvelle. Rôtie, elle prend celui de l'Amande commune. Le temps de la maturité, pour ce fruit, arrive entre Février & Mai. En le coupant par quartiers & le mettant tremper dans l'eau fraîche, on en tire ensuite un suc très rafraîchissant, qui est regardé comme un spécifique pour les obstructions de l'estomac.

Le Calaba.

Le *Calaba* est un arbre gommeux, dont la fleur est une sorte de rose, composée de plusieurs petales, placés dans un ordre circulaire. Il s'éleve de son fond un Pistil, qui devient ensuite un fruit spherique, charnu, & qui contient un noyau de la même forme. C'est du tronc & des branches, qu'il sort une gomme claire, à peu près semblable au mastic, dont on lui donne le nom, & aux usages duquel on le substitue.

Le Calamba.

Le *Calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait pour les ouvrages de marqueterie. C'est une espece d'Aloës, suivant Pyrard, qui distingue deux sortes d'Aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *Calamba*, & l'autre *Garoa*. Il se vend assez cher, surtout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les Grands se font honneur d'en brûler, pour le faste autant que pour l'excellence du parfum. Sa couleur est verdâtre.

Le Calame, ou Roseau aromatique.

Le *Calame*, ou *Roseau aromatique* est une sorte de Roseau, qui contient une matiere spongieuse & jaunâtre, dont on se sert contre les foiblesses de nerfs, & que les femmes Indiennes employent particuliérement contre les vapeurs. Après les grandes chaleurs du Pays, on en fait aussi prendre aux Chevaux, avec de l'ail, du sel, du sucre & du beurre; mêlange qu'on nomme *Arata*, & dont on vante beaucoup la vertu. La tige de cette Plante est mince & remplie de nœuds. Elle se fend en éclat, qua d on veut la rompre. Elle est coriace sous la dent, astringente, & d'un goût aigre, mêlé d'amertume.

Le Calesiam.

Le *Calesiam* est un grand arbre, dont le bois est de couleur purpurine obscure. Il est uni & flexible. Ses fleurs croissent en grappes, à l'extrêmité des branches, & sont assez semblables aux fleurs de la Vigne. Elles sont succedées par des baies en grappes, de figure oblongue, rondes, plates, vertes, couvertes d'une écorce mince, pleines d'une poulpe succulente, mais insipide, qui contient un noyau verd, oblong, plat, dans lequel est une amande blanche & sans goût. L'écorce du Calesiam, pulvérisée & réduite en Onguent, guérit le spasme cynique & les convulsions causées par de grandes

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

douleurs. Le suc de la même écorce dissipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dyssenterie. Les Indiens employent le bois à faire des manches de couteau & des poignées de sabre.

Le Camphrier.

Le *Camphrier* est un arbre assez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme aussi estimée que celle des mêmes arbres dans l'Isle de Borneo. Il a les feuilles alternes, assez semblables à celles du Laurier, roides, vertes, & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs*, qui naissent des aisselles des feuilles, sur de petites branches, sont blanches, à cinq petales, & quelquefois à six. Ses fruits sont des baies, composées, comme le fruit du Canelier & du Chêne, d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une semence huileuse, de la grosseur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans sa parfaite maturité, est d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met sur le feu dans une Cucurbite bien bouchée, & la matiere du Camphre se sublime & se rassemble en masse. Mais celui de l'Isle de Borneo découle naturellement de son arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

Le Caniram.

Le *Caniram* est un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embrasser le tronc. Son écorce est ordinairement rougeâtre; mais les petites branches sont d'un verd sale, pleines de nœuds, & leur écorce est amere. Ses feuilles, qui sortent deux à deux de chaque nœud, sont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, sortent des fleurs disposées en Ombelle, composées de quatre, cinq ou six petales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais assez agréable. Son fruit est une pomme ronde, lisse, de couleur d'or, dont la chair, dans sa maturité, est blanche, mucilagineuse & couverte d'une écorce épaisse & friable. Cette chair, & la semence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du Caniram prise en décoction, est bonne pour le cours de ventre & pour les fievres pituiteuses. Son écorce, pilée & paîtrie avec de l'eau, arrête les dyssenteries bilieuses. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est que le suc de ses feuilles, qui, pris moderément en décoction, est aussi très sain, cause tous les effets du poison, & même la mort, lorsqu'on en boit trop.

Le Cara Schulli.

Le *Cara Schulli* est le nom d'un Arbrisseau, qui ressemble beaucoup au Caprier. Pulverisé au feu, & mêlé avec du vinaigre, il dissout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le seul broyement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui se nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abscès. La décoction de sa racine est vantée pour la suppression d'urine. Celle de ses feuilles, prise intérieurement avec une petite quantité de riz, est excellente pour les tumeurs œdemateuses.

Le Caramboleira & la Carambola.

Le *Caramboleira* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de ressemblance par ses feuilles. Son fruit, qui se nomme *Carambola*, est jaune en dehors, dans sa maturité. Sa poulpe, qui ressemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, est blanche & d'un goût tirant sur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du sucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs plusieurs fois l'année.


3
Taranja
1
Caramdeira
Car
2
Carambes
5
Caramboles



T. XI. N°. IV.


3
Taranja
1
Caramdeira
4
Cocotier 6
7 Cocos
2
Carambes
5
Caramboles

T. XI. N°. IV.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Caramdeira.

Le *Caramdeira* est un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Oranger. Son fruit est une sorte de Raisin, dont la couleur tire, en dehors, sur le rouge, quoique l'intérieur soit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'est comparable à rien de connu en Europe. Le temps de sa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Le Gardamome.

Cardamome. On a déja remarqué que le Cardamome ne se trouve que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ six à sept lieues, & qu'on n'a besoin, ni de le semer, ni même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui ont poussé pendant les pluies, & que le Soleil desséche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes disposent la terre à produire les arbrisseaux, qui portent le Cardamome. On le transporte en Perse, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'est pas content d'un ragoût, s'il n'est assaisonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.

Le Carin-Curini.

Le *Carin-Curini*, Arbrisseau dont les fleurs sont en casque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune desquelles est une semence plate, arondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorsque cette semence est mure, elle est jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuse, & tout-à fait insipide. La décoction des feuilles & de la racine brise le calcul. Leur décoction guérit la dysurie; & leur infusion, dans l'eau chaude, appaise la toux & les douleurs du calcul.

Le Carrapouli.

Le *Carrapouli* est un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la grosseur & le goût d'une Cerise.

Le Cassummuniar.

Le *Cassummuniar* est une racine de la grosseur du petit doigt, célebre jusqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petits morceaux de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourés de cercles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle se tire : mais elle est estimée comme un puissant remede pour les maladies des nerfs, pour la paralysie, les convulsions, la colique, les tranchées & les affections hysteriques.

Le Cattu-Schiragam.

Le *Cattu Schiragam* est un Arbrisseau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il dissipe les pustules. Sa graine, prise en poudre dans de l'eau chaude, chasse les vents & tue les vers.

Le Champakam.

Le *Champakam* est un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ses fleurs, une distillation spiritueuse, d'une odeur très agréable. Sa racine & son écorce, desséchées & pilées, sont un maturatif fort vanté. On fait aussi, de ses fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le Charameis.

Le *Charameis*, Arbre dont on distingue deux especes : l'une de la grandeur du Nefflier, dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier, & sont d'un verd clair. Son fruit naît en grappe, & ressemble à une Aveline; mais il se termine en plusieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mur, ou confit au sel avant sa maturité. C'est un fort bon assaisonnement. L'autre espece donne un fruit

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une sorte de lait; & son écorce, broyée avec de la moutarde, est un purgatif fort salutaire pour les Asthmatiques.

L'arbre aux Chandelles.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une sorte d'écorce fort deliée, & longue de deux palmes, qui pousse des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment plusieurs petits grains, semblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, seuls, ou avec le riz.

Le Coapoiba.

Le *Coapoiba* est un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il ressemble aussi par la figure. Son écorce est de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles sont fermes, de figure oblongue; & si l'on rompt leur queue, il en sort une liqueur laiteuse. Ses fleurs ont chacune leur pedicule. Elles sont de la grosseur d'une Rose, composées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globule, rouge, résineux, de la grosseur d'un pois, qui donne une résine aussi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit est contenu dans une capsule, comme celle du gland.

Le Cogada Pala.

Le *Codaga Pala* est un Arbre, commun dans le Malabar, dont l'écorce pulvérisée & prise dans du lait aigre, arrête infailliblement le cours de ventre & le flux hémorrhoïdal. Sa racine, réduite en poudre, & cuite dans l'eau de riz, est excellente en cataplasme pour l'Esquinancie & toutes sortes de tumeurs, même pour la Goutte.

Le Codi Avanam.

Le *Codi Avanam* est un Arbrisseau, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le suc, pris dans du vin, est un remede excellent pour la Diarrhée. Cuit aussi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Corroboratif fort puissant, pour l'épuisement des forces.

Cœur Indien.

Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, est le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à son fruit, qui est en effet, un pois d'une beauté singuliere. Il est en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'éleve à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges sans poil, & cannelées, qui ont besoin d'être soutenues. Les feuilles sont d'un beau verd, & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante, ni la couleur de ses fleurs, auxquelles succedent des gousses qui contiennent les pois.

Le Congnare.

Le *Congnare*, autre Arbre d'une grande hauteur, & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue, est distingué par ses feuilles, qui sont rondes, chacune avec un petit pignon. Son fruit est une espece de petites Prunes, d'un goût délicieux. Il est fort estimé à Goa. Comme il porte, dans toutes les Saisons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré, aussi continuellement que l'Oranger, de fleurs, les unes en boutons, d'autres ouvertes, d'autres nouées, & de fruits dans tous les degrés, jusqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier.

Le *Cotonnier*, ou l'Arbre qui porte le Coton, aux Indes Orientales, differe peu de celui dont on a donné la description entre les Plantes d'Afrique. Cependant, on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Erable, & ses fleurs sortent comme les boutons de Roses. Ce n'est qu'après la chûte de la fleur, que les

boutons grossissent, & que par un nouvel épanouissement, ils produisent le Coton. Il s'y trouve une semence, que les Indiens mettent soigneusement en terre, & qui leur donne de nouveaux arbres, dont ils ne cessent pas de tirer la matiere de ces belles toiles, qui leur font mépriser celles de Lin & de Chanvre (3).

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Cowalam.

Le *Cowalam* est un grand Arbre dont le fruit ressemble à une Pomme ronde. L'écorce de ce fruit, qui est épaisse & verdâtre, en couvre une autre, dure, ligneuse & renfermée dans une substance visqueuse, humide, jaunâtre, acide & douçâtre, dans laquelle on trouve des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un suc gommeux & transparent. Lorsqu'il est mur, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laissent pas de le confire verd, dans le miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croyent excellent pour la Diarrhée & la Dyssenterie.

Le Cuciombi, ou Cumuc.

Le *Cuciombi* ou *Cumuc*, Arbrisseau qui s'attache aux arbres comme le Poivrier, produit, surtout à Java, & sur la Côte de la Sonde, une sorte de Cubebes, que les Indiens appellent *Cuba-Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le transportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les raisins, & chaque grain a sa queue particuliere. Les Insulaires de Java ont eu long-temps la précaution de ne le vendre que bouilli, dans la crainte qu'on ne le fit croître ailleurs. On l'employe contre les plus dangereux rhumes, & pour débarrasser la poitrine de toutes sortes d'humeurs. Les Mores s'en servent, comme du Talassa, pour s'exciter aux plaisirs de l'amour.

Le Cudu Pariti.

Le *Cudu-Pariti* est un Arbrisseau, qui s'éleve de dix ou douze pieds, & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles, en cataplasme sur la tête, procurent le sommeil & dissipent les vertiges; & son fruit, broyé dans de l'eau, arrête la dyssenterie.

Le Cumana.

Le *Cumana* est un Arbre, qui ressemble beaucoup au Mûrier, par sa forme, & dont le fruit, qui est aussi une espece de Mûre, sert à la composition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois est si dur, qu'on en tire du feu comme d'un caillou.

Le Cumbulu.

Le *Cumbulu* est un grand Arbre, commun au Malabar, dont la racine, prise en décoction, passe pour un excellent febrifuge.

Le Currutu-Pala.

Le *Currutu-Pala* est un Arbrisseau, dont l'écorce, du moins celle de sa racine, broyée dans l'eau chaude, arrête la Diarrhée & soulage la Dyssenterie.

(3) Gautier Schouten, observe que les Plantes qui portent le Coton, dans les Indes Orientales, different beaucoup l'une de l'autre. » Celle, dit-il, qui est comme une herbe, a une queue qui est presque comme du bois, & toute couverte d'une rude écorce roussâtre. Elle s'éleve à deux pieds de terre, & se divise en plusieurs petites branches, dont les feuilles sont à peu près comme celles de la Vigne, excepté qu'elles sont un peu plus petites. Les fleurs tirent sur le jaune, & sont un peu rouges dans le milieu, d'où sortent des fruits ronds, à peu près de la grosseur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en figure d'Etoiles. Lorsque le fruit est mur, le Coton y paroît & en sort. On le recueille & on le prépare. Les feuilles des arbres, qui portent le Coton, sont presque semblables aux précédentes; mais elles sont ordinairement plus douces & plus unies. Le Coton d'arbre n'est pas si fin que le Coton d'herbe. *Tome II. pages 264 & 265.*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Durion, ou Durian.

Le *Durion*, ou *Durian*, est un Arbre de la grosseur du Pommier, dont le fruit, qui se nomme aussi Durion, est fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit est fort gros, & ne croît qu'au tronc, comme le Jaka, ou aux grosses branches & dans leurs parties les plus voisines du tronc, comme le Coco. Sa grosseur est à peu près celle d'une Citrouille. Il est couvert d'une écorce verte, épaisse & forte, qui commence à jaunir dans sa maturité : mais il n'est bon à manger, que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui est alors parfaitement mur, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits espaces, qui renferment une certaine quantité de poulpe, suivant la grandeur des cavités; car elles sont plus ou moins grandes. La plus grosse partie du fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis : mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la premiere fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur paroît pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne se garde qu'un jour ou deux, après lesquels il devient noirâtre & se corrompt. Chaque portion de la poulpe a un petit noyau, de la grosseur d'une feve, qui se mange grillé, & qui a le goût de la Chateigne. En général, le Durion & le Jaka se ressemblent beaucoup par la grosseur & la figure; avec cette différence, néanmoins, que la poulpe du premier est blanche, & que celle de l'autre est jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins estimé.

Le Dutroa, ou Datura.

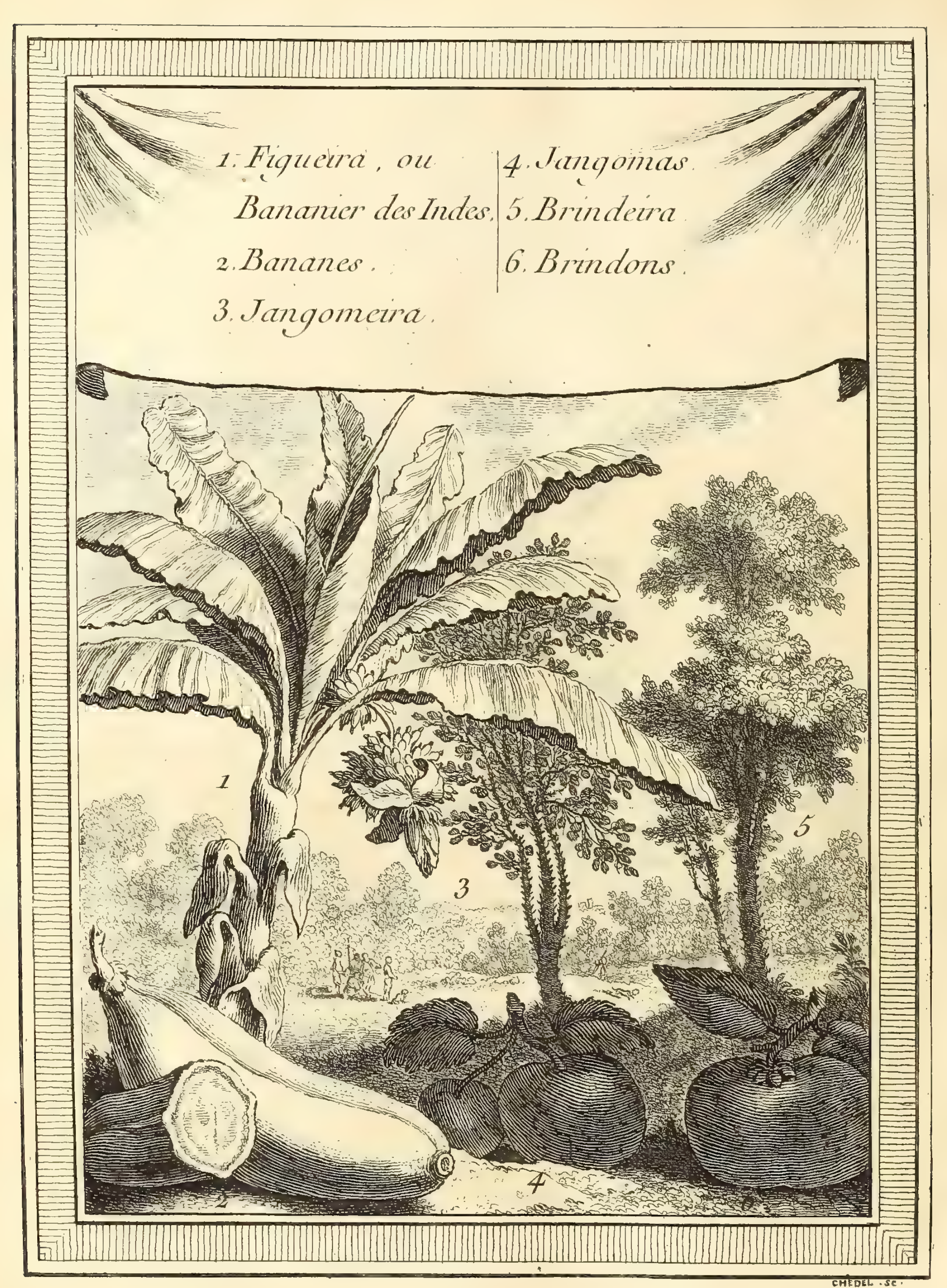
La Plante, qui se nomme *Dutroa*, ou *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'éleve comme un Buisson. Ses feuilles sont pointues, découpées, blanches; & lorsqu'elles tombent, elle font place à une tête ronde, qui naît, & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mets, & prise dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en poussant des cris, ceux qui en mangent une certaine quantité. Si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout-à-fait hébêté, pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans sçavoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil, qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs Maris ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* est un Arbrisseau, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur du Pois chiche, couvert d'une écorce déliée, cendrée & noire, avec une coque mince au-dessous, qui contient un noyau assez solide, couvert d'une membrane noire & déliée. Il ressemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de résister au venin, & d'excellentes qualités pour l'estomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui est de la figure & de la grosseur de la Cubebe. L'un & l'autre sont aromatiques. On les croit originaires des Isles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part aussi bien que dans l'Isle de Java. La grosseur de son fruit y est celle du poivre à queue. Son écorce est tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, fort estimé pour le rhume, pour la foiblesse d'estomac, & pour le cours de ventre.

Le


1. Figueira, ou Bananier des Indes.
2. Bananes.
3. Jangomeira.
4. Jangomas.
5. Brindeira.
6. Brindons.
1
2
3
4
5
CHEDEL Sc.

Tom. XI. N.° V.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Figueira, ou Bananier des Indes.

Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, est moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les Indiens s'en servent au lieu de plats & d'assiétes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvellant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier, sur lequel ils écrivent. Cette Plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roseaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorsqu'elle a fourni soixante, soixante & dix, & jusqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejetton. On distingue deux sortes de Bananes Indiennes : les unes de la longueur d'une palme, grosses & rondes comme un œuf, qui se nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en est aussi doux que celui des Figues sauvages. Elles sont fort nourrissantes, lorsqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de sucre. Leur poulpe est d'un blanc roussâtre, & pleine d'une petite semence tendre & noire, qui se mange aussi. On a soin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & meurir dans les Maisons, comme les Melons d'hyver. Les Bananes de la seconde espece s'appellent Bananes de Jardin. Elles sont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres, qui sont naturellement froides; mais elles sont moins grandes, quoiqu'elles ayent les mêmes semences. On les mange crues. Les unes & les autres meurissent dans le même temps.

Le Figuier d'Inde.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, a la feuille du Noyer, & n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figuier de l'Europe. Il jette un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre usage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui sert, au lieu de poix & de suif, à noircir les Navires. Ce que cet arbre a de plus admirable, c'est que ses branches, comme celles du Paletuvier, après avoir poussé en hauteur, jettent une petite racine à la cime, se courbent ensuite d'elles-mêmes, & s'introduisent en terre, d'où elles produisent d'autres arbres, qui rempliroient bientôt un Pays si l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'est utile qu'à brûler.

Le Galanga.

Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, est une Plante qui ne s'éleve que de quinze ou vingt pouces, & qui croît sans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance, & ses fleurs sont blanches. On en distingue deux sortes; l'un petit, qui vient originairement de la Chine, & dont l'odeur est fort bonne; l'autre, qui est plus grand, avec peu d'odeur, & qui se nomme *Lanquas*. Les Indiens en transplantent de la premiere espece, font de ses racines une espece d'Achar, ou de Salade, & les employent en divers remedes, pour certaines maladies. Elles sont grosses & longues. Elles ont beaucoup de nœuds, comme la tige, qui est une espece de Roseau. Elles sont rouges en dehors, & blanches en dedans. Leur goût tire sur celui du Gingembre.

Gingembre des Indes Orientales.

Le *Gingembre* des Indes Orientales est une Plante, dont la tige sort de terre à la hauteur de deux ou trois empans, & n'est pas plus grosse que nos petits Roseaux. Ce sont ses racines, que les Indiens mangent, ou vertes, en maniere de salade, ou confites au sel & au vinaigre. Il paroît que le nom de Gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine *Gingibil*.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre au Goudron.

L'Arbre au *Goudron*, c'eſt-à-dire, d'où coule une eſpece d'huiſe, qui ſert à tous les uſages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il ſoit connu des Européens ſous un autre nom.

Le Hermia.

Hermia eſt le nom d'un Arbriſſeau; & celui de ſon fruit, qui reſſemble au Poivre, en figure & en groſſeur, & qui eſt attaché comme lui, à un pedicule fort court. Mais ſon écorce eſt agréablement rayée de couleur rougeâtre & citrine; & ſon goût eſt aromatique, tirant ſur celui du Girofle. Il contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. On l'employe pour fortifier l'eſtomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le Jacaranda & le Manipoy.

Le *Jacaranda* eſt un Arbre dont on diſtingue deux eſpeces; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc eſt ſans odeur, & ſemblable au Prunier. Ses feuilles ſont petites, pointues, luiſantes en-deſſus & blanches en-deſſous, réguliérement oppoſées l'une à l'autre. Chaque rameau pouſſe pluſieurs rejettons, qui portent, pendant pluſieurs jours, des boutons de la groſſeur d'un noyau de Ceriſe, diſpoſés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant ſe diviſent en cinq feuilles inclinées en bas, qui repréſentent en dedans une petite robbe de ſoie, couleur d'olive luiſante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, preſque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, pouſſant de ſon milieu pluſieurs étamines blanches, terminées par d'aſſez grands ſommets jaunes. A ſes fleurs ſuccedent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irréguliere, boſſu, tortu, inégal, panchant par ſa peſanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une ſubſtance verte, tirant ſur le blanc, dont on ſe ſert pour les uſages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit Manipoy, & le mangent cuit. L'autre eſpece de Jacaranda a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il paſſe pour ſudorifique, & ſon fruit pour ſtomachal.

Le Jambo.

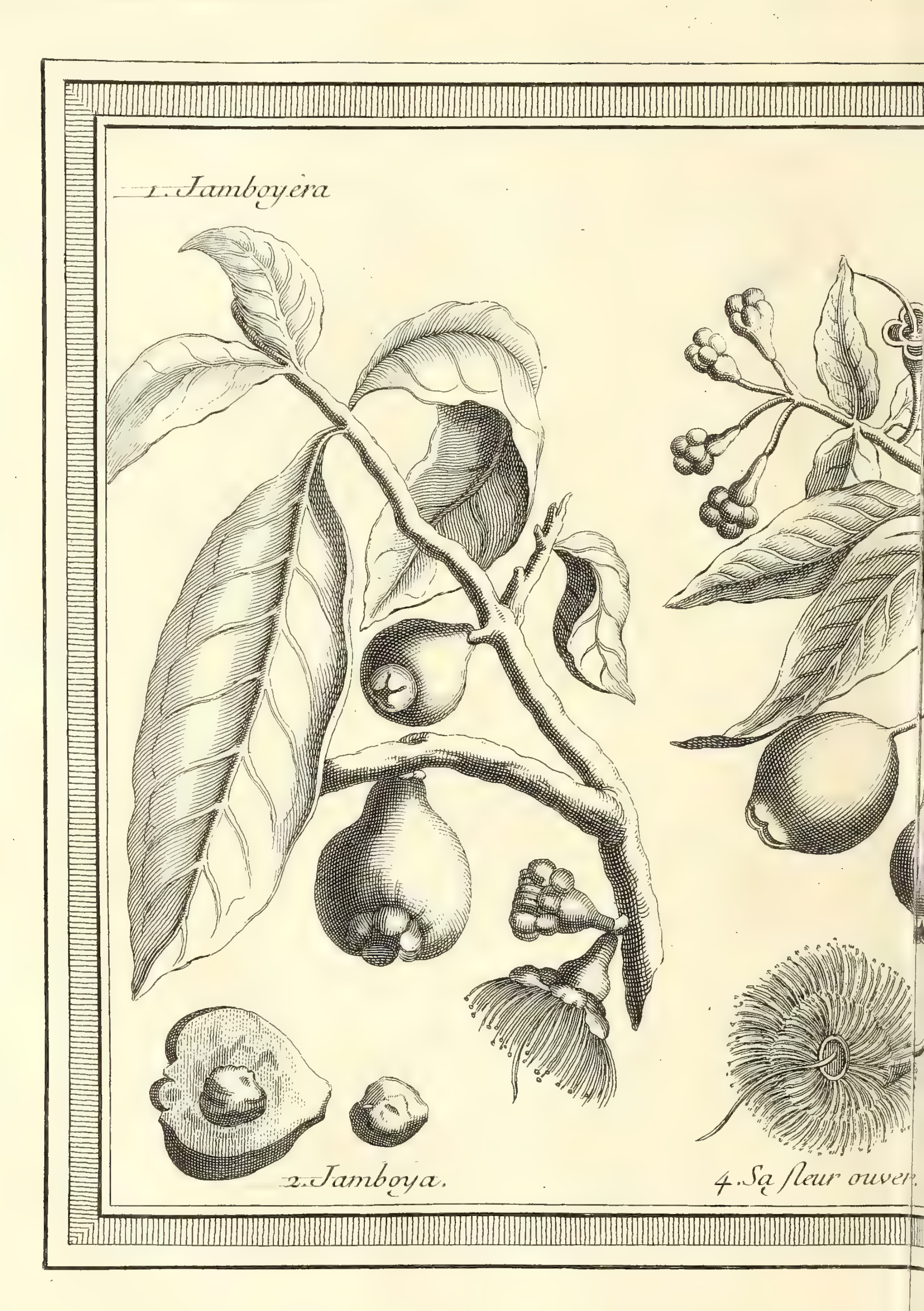
Les *Jambos* ſont des Arbres fort hauts, dont les feuilles ſont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, ſont de la groſſeur d'une petite pomme, dont ils ont auſſi le goût; mais leur odeur eſt celle de l'Eau-roſe. L'écorce en eſt jaunâtre, & le dedans de couleur canelle. On y trouve deux noyaux, qui ſont détachés de la poulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur ſaiſon dure juſqu'en Avril.

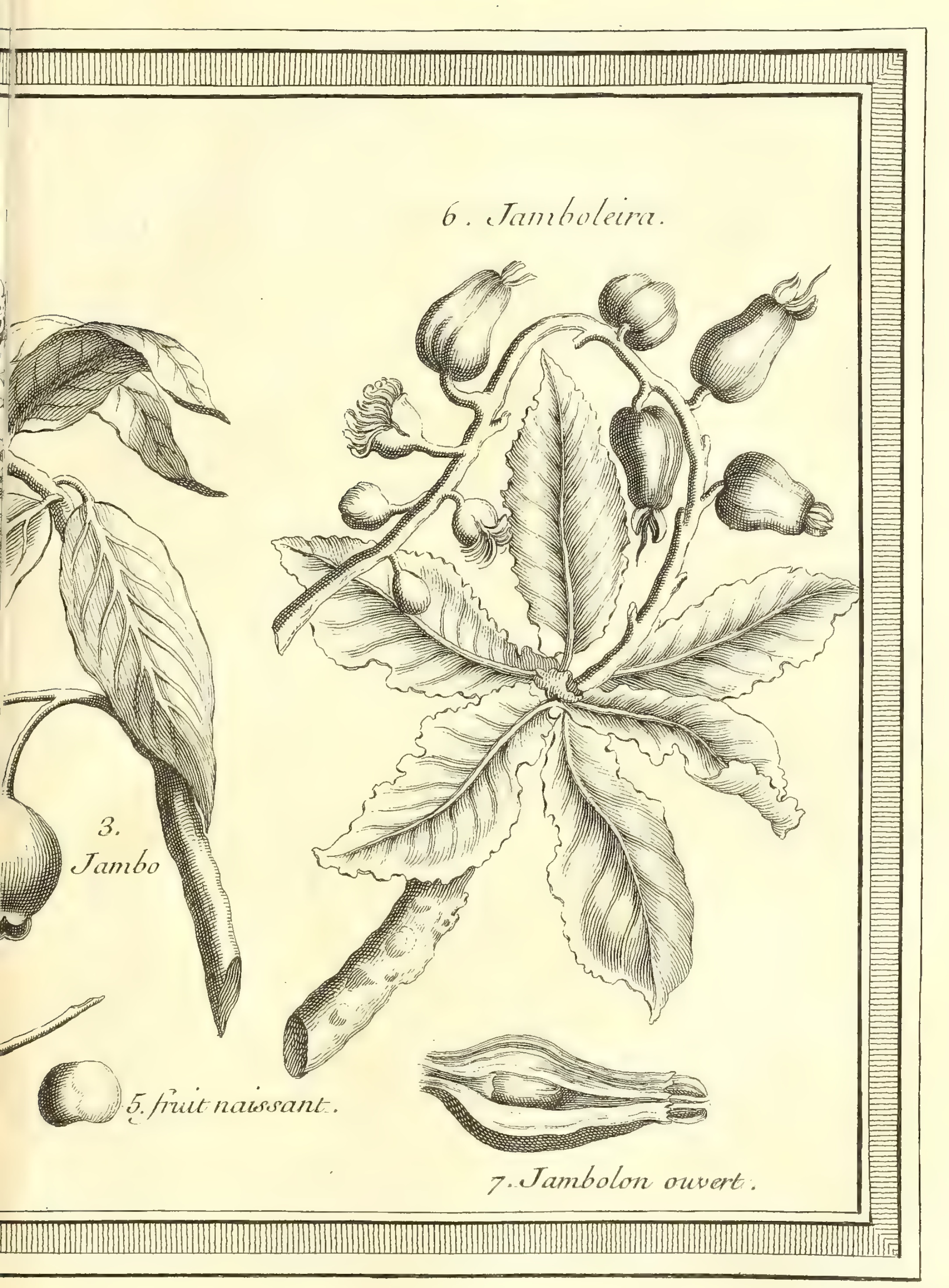
Le Jamboleira & les Jambolons.

Le *Jamboleira* eſt un Arbre ſauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolon*, eſt fort eſtimé des Indiens. Il pend aux branches, comme nos Ceriſes & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'uſage des Indes eſt de le manger au ſel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur ſanté, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les Jambolons meuriſſent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le Jamboyera.

Le *Jamboyera* eſt un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille eſt petite, & dont la fleur reſſemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire; rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Ceriſes. Sa ſaiſon eſt en Janvier, Février & Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet eſpace.


1. Jamboyera
2. Jamboya.
4. Sa fleur ouver.



T. XI. N.° IX.


1. Jamboyera
6. Jamboleira.
3. Jambo
2. Jamboya.
4. Sa fleur ouverte.
5. fruit naissant.
7. Jambolon ouvert.

T. XI. N.° IX.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Jangomar.

Le *Jangomar* eſt un Arbre hériſſé d'épines, & de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille reſſemble auſſi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire ſur celui du ſorbier, eſt de couleur jaune dans ſa maturité, d'un goût de Pruneau, âpre & aſtringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

Le Jangomeira & les Jangomas, ou Fruits d'Adam.

Le *Jangomeira* eſt un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce eſt remplie d'épines. Ses fruits, qui ſe nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils reſſemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur eſt pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit eſt un mêlange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Neſle. Sa ſaiſon eſt dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le Jaqueira, & le Jaca.

Le *Jagueira* eſt un arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles ſont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, eſt le plus gros qu'on connoiſſe au monde. Un ſeul fait la charge d'un homme. Il ſe trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diametre. Les branches de l'arbre ne ſuffiſant point pour ſoutenir un ſi grand poids, l'induſtrieuſe nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il ſoit plus gros & plus commun, dans l'Iſle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre-ferme & dans d'autres Iſles. L'odeur qu'il exhale, dans ſa maturité, fait découvrir les lieux où il ſe trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce eſt mêlée de jaune & de verd. Elle eſt épineuſe. L'intérieur offre pluſieurs portions jaunes, dont la poulpe eſt très douce, & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marons lorſqu'il eſt rôti. La ſaiſon de ce fruit dure, depuis le mois de Mars, juſqu'à celui de Septembre.

L'Ikara-Mouli.

L'*Ikara Mouli* eſt une racine extrêmement chaude, dont on uſe dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigeſtion. Quelquefois elle cauſe le vomiſſement. On s'en ſert auſſi contre le venin; & l'on aſſure que préſentée aux Serpens dans ſa fraîcheur, elle les fait fuir.

Indigo des Indes Orientales.

Il croît de l'*Indigo* dans pluſieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corſa, dans l'Indouſtan, à une ou deux journées d'Agra, paſſe pour le meilleur. Il en vient beaucoup auſſi dans le Pays de Surate, ſurtout vers Sarqueſſe, à deux lieues d'Amandabath. C'eſt de-là qu'on tire particuliérement l'Indigo plat. Il en croît de même nature, & à peu près de même prix, ſur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui eſt de quarante-deux ſerres, ou trente-quatre & demie de nos livres, ſe vend depuis quinze juſqu'à vingt roupies. Il s'en fait auſſi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voiſinage d'Agra ſe fait par morceaux, en forme de demi-ſphère. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-ſix lieues de Brampour, & dans pluſieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoiſe le fait tranſporter à Maſulipatan; mais on a tous ces Indigos à meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

Sa deſcription.

On ſeme l'Indigo, aux Indes Orientales, après la ſaiſon des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle eſt plus fine. Il a de petites branches, qui ſont de vrai bois. Il croît juſqu'à la hauteur d'un hom-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

me. Les feuilles ſont vertes, pendant qu'elles ſont petites, mais elles prennent enſuite une belle couleur violette, tirant ſur le bleu. La fleur reſſemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senegré.

Sa préparation.

L'uſage général des Indiens eſt de le couper trois fois l'année. La premiere coupe ſe fait, lorſqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette premiere récolte eſt ſans comparaiſon meilleure que les deux autres. Le prix de la ſeconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troiſiéme, d'environ vingt pour cent. On en fait la diſtinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui ſe fait de la premiere coupe, eſt d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du ſecond eſt plus vive auſſi que celle de la troiſiéme. Mais, outre cette différence, qui en fait une conſidérable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges.

Après avoir coupé les Plantes, ils ſéparent les feuilles de leurs petites queues, & les font ſécher au Soleil. Ils les jettent dans des baſſins faits d'une ſorte de chaux, qui s'endurcit juſqu'à paroître d'une ſeule piece de marbre. Ces baſſins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau ſaumache, on acheve de les remplir des feuilles ſeches, qu'on y remue ſouvent, juſqu'à ce qu'elles ſe réduiſent comme en vaſe, ou en terre graſſe. Enſuite, on les laiſſe repoſer pendant quelques jours; & lorſque le dépôt eſt aſſez fait pour rendre l'eau claire par-deſſus, on ouvre des trous, qui ſont pratiqués exprès autour du baſſin, pour laiſſer écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vaſe. Chaque ouvrier ſe place, avec ſa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la groſſeur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'eſt-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de tranſporter l'Indigo d'Aſie, en Europe, ont ſoin de le faire cribler, pour ôter la pouſſiere qui s'y attache. C'eſt un autre profit pour eux, car ils la vendent aux Habitans du Pays, qui l'employent dans leurs teintures. Ceux, qui ſont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur viſage, avec le ſoin continuel de tenir les conduits de la reſpiration bien bouchés, & de ne laiſſer, au linge, que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie-heure; & tous ces préſervatifs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur ſalive ne ſoit quelque-temps bleuâtre. On a même obſervé que ſi l'on met un œuf le matin, près des cribleurs, le dedans en eſt tout bleu, le ſoir lorſqu'on le caſſe.

A meſure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expoſe au Soleil pour les ſecher. Les Marchands, qui achettent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'aſſurer qu'on n'y a pas mêlé du ſable. L'Indigo ſe réduit en cendre, & le ſable demeure entier. Ceux qui ont beſoin de graine, pour en ſemer, laiſſent, la ſeconde année, quelques pieds ſecher ſur

l'herbe, les coupent & en recueillent la semence. Quand la terre a nourri l'Indigo pendant l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer, avant qu'on y en seme d'autre.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Kaka-Moulon, ou *Mullu*, est le nom d'un Arbre à siliques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabetes & la Gonorrhée. Le Kaka-Moulon.

Le *Kaka-Toddali* est un Arbrisseau, dont la racine & le fruit verd, frits dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ses feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui passe pour salutaire dans l'Anasarque, la Cachesie, les tumeurs œdemateuses aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de sérosités. Le Kaka-Toddali.

Le *Kasiava-Maram* est un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles bouillies, dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les pustules aqueuses. Sa racine, bouillie aussi dans l'huile, appaise les douleurs de la Goutte. Le Kasiava-Maram.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre, commun au Malabar, est toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ses feuilles guérit la Lepre & préserve les cheveux de blanchir. On fait aussi, contre la Lepre, une pâte de son écorce avec du sucre. Le Katou-Cona.

Le *Katu-Naregam* est un autre grand Arbre, qui porte une sorte de limons fort petits, & dont les feuilles rendent un suc, qui passe pour une Errhine excellente dans les maux de tête. Pris avec du poivre, du gingembre & du sucre, il guérit les maladies du Poumon, qui viennent du froid. Le Katou Naregam.

Katuti-jetti-pou est le nom d'une Plante vantée pour résoudre les Empyemes & les autres abscès internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulsions & l'hydropisie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une espece de Thé, qu'ils prennent en infusion. Le Katitu-jetti-pou.

Le *Kedangu* est un Arbrisseau, dont les feuilles servent à faire des Bains, qui discutent toutes sortes de tumeurs. Le suc de ses fleurs est un excellent remede, pour l'Epilepsie & pour les Aphtes des Enfans. Le Kedangu.

Le *Libby* est un Arbre qui ressemble beaucoup au Palmier, & qui en est peut-être une espece. Il croît près des Rivieres, où l'on en trouve des Bois de cinq ou six milles de long. Les Pauvres en tirent une espece de Pain, qui ressemble au *Sagu* des Isles Moluques. L'écorce & le bois sont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long-temps, avec un Pilon de bois, dans un grand Mortier, ou dans une Cuve. Ensuite, la mettant dans un linge, qu'on tient sur la Cuve, on verse de l'eau dessus, avec le soin de la remuer, pour en faire passer la plus fine substance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve se repose bien-tôt, & forme un épais sédiment, dont on fait une espece de pain, en tourteaux, qui est de fort bon goût. On en fait aussi, comme du Sagu des Moluques, une sorte de Dragées seches, qui se transportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croissent point, & qui mangées avec du lait d'amandes, passent pour un spécifique contre le cours de ventre. Le Libby.

Le *Makarekau*, bel Arbre, par sa hauteur & son étendue, n'est pas moins remarquable par son utilité. Ses racines sont réellement hors de terre, où Le Makarekau.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotis & des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Elles sont longues, grosses, belles & polies. Lorsque les Indiens, surtout aux Maldives, ont besoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laissent pas ordinairement plus de quatre, pour soutenir l'arbre, qui, sans être endommagé, en pousse d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied, grosses, blanches, doubles, & jettent une odeur très douce. Le fruit est de la grosseur d'une Citrouille, rond, couvert d'une peau dure, & divisée par quarreaux, qui pénétrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros du fruit ne se mange point; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux, sur lesquelles on peut écrire, avec de l'encre, comme sur du parchemin. Le bois est humide, poreux, & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le Mangostan.

Le *Mangostan* est un excellent fruit d'un Arbre de même nom, surtout dans l'Isle de Java, où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la Grenade, mais il est beaucoup plus petit. La peau extérieure, ou l'écorce, est un peu plus épaisse que celle de la Grenade, mais plus molle, quoique plus cassante. Sa couleur est d'un rouge obscur, & celle de la poulpe est d'un cramoisi foncé. Elle est divisée en trois ou quatre portions, chacune de la grosseur du bout du pouce, qui se séparent aisément, & qui sont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu astringente, qui la fait conserver seche, pour le flux de ventre.

Le Manguera & le Mangue.

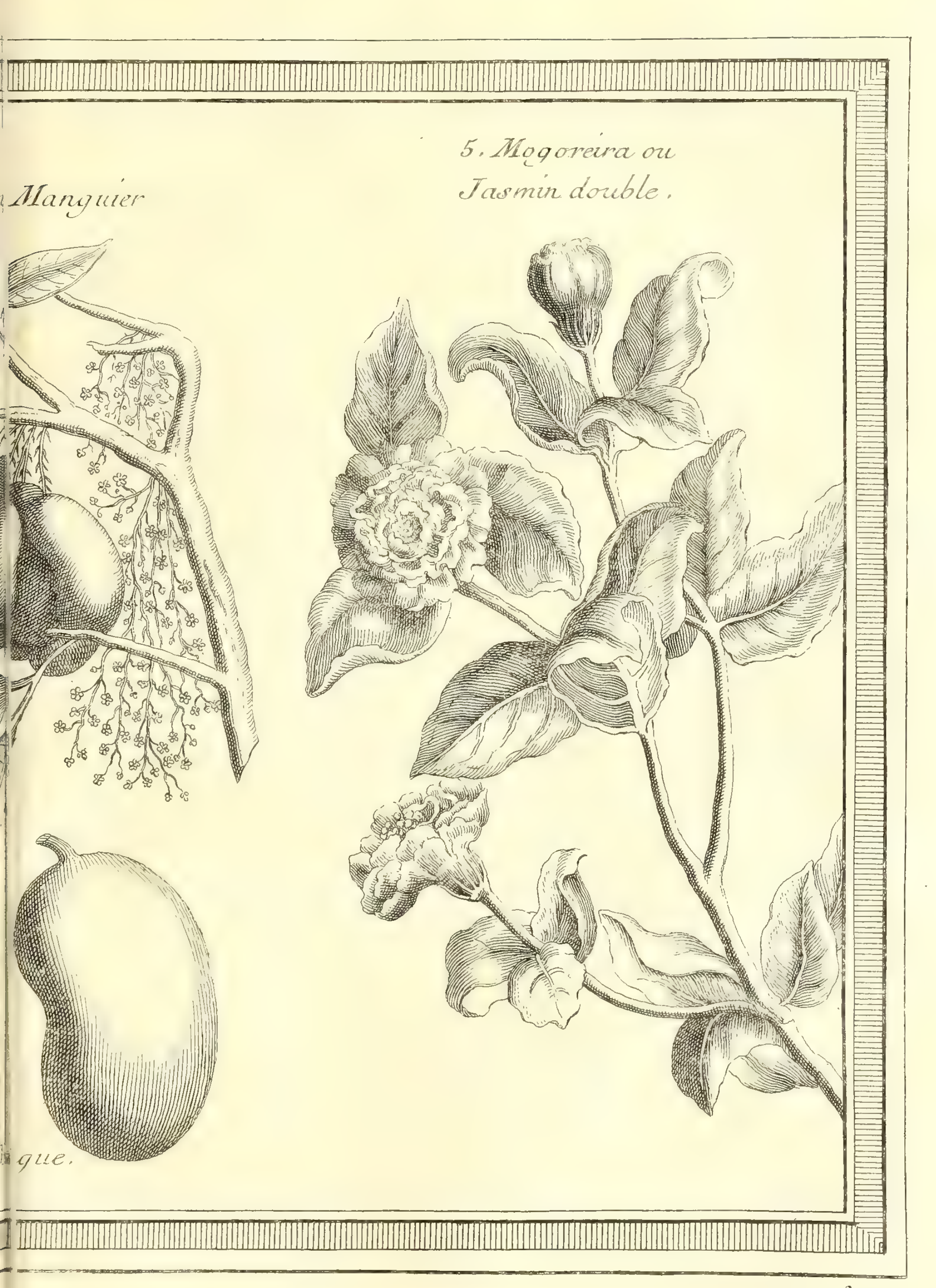
Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, semble occuper le troisiéme rang après le Cocotier & le *Betleira*, dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (4). Il est de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il est verd en dehors; & lorsqu'il est dépouillé de son écorce, sa poulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs especes, dont le goût est différent; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres; mais ils surpassent tous, en délicatesse, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il ne connoît rien de si délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité est dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (5). Leur qualité est fort chaude. L'usage est de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laisser meurir dans les Maisons; ce qui ne demande pas plus de deux

(4) Philippe de la Sainte Trinité, p. 385.

(5) Le même Voyageur observe, en général, qu'il y a fort peu d'Arbres, dans les Indes Orientales, qui ne demeurent verds, pendant toute l'année, parce que les feuilles n'en tombent pas toutes à la fois, mais successivement, & que les uns naissent pendant que les autres tombent.



1. Jaqueira
3 Mangueira o
2. Jaqua
4. M


Manguier
5. Mogoreira ou
Jasmin double.
que.



1. Jaqueira
3 Mangueira ou Manguier
5. Mogoreira ou
Jasmin double.
2. Jaqua

T. XI. N.° X.

ou trois jours. On les confit, soit au sucre, soit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une espece de salade, qu'ils nomment *Achar*, pour laquelle les Portugais ne sont pas moins passionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiserie.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Marotti.

Le *Marotti* est un grand Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile qu'on en tire guérit les maladies prurigineuses, & les humeurs âcres, qui nuisent aux yeux.

Le Melocorcopali.

Le *Melocorcopali* est le nom d'un Arbre & celui de son fruit, qui est une espece de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Cerise. L'Arbre ressemble au Coignassier, en grandeur & par ses feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins, semblables à ceux du Raisin, lâche modérément le ventre.

Le Mangoreira.

Le *Mangoreira* est un Arbrisseau, que les Portugais nomment Jasmin d'Arabie, d'où il peut avoir été transporté, & qui ne se trouve néanmoins que dans l'Indoustan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jasmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jasmin n'a que six feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

La Molucane.

La *Molucane* est une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds jusqu'à sept, & qui tire son nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés si salutaires. Elle est d'un beau verd. Sa tige est menue, tendre, un peu creuse, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui provignent lorsqu'on les laisse ramper; de sorte qu'une seule Plante occupe quelquefois beaucoup d'espace. Ses feuilles ressemblent à celles du Sureau, mais sont molles, tendres, & dentellées à l'entour. Sa fleur est semblable à celle de la Citrouille, mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce & ses feuilles sont de puissans vulnéraires. Elles guérissent les ulceres les plus invéterés & les plus malins. Elles adoucissent les douleurs. Elles arrêtent le sang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remede des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies.

Le Morankgast.

Le *Morankgast* est un fort grand Arbre, dont les rameaux s'étendent beaucoup, & dont les feuilles sont rondes & petites. Le fruit est une longue gousse, qui est remplie d'une sorte de féves. Les Indiens, surtout aux Isles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le Moringa.

Le *Moringa* ressemble au Lentisque, par la grandeur & par ses feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois est aisé à rompre. La couleur de ses fleurs est verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la grosseur d'une Rave, orné de huit angles de couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, divisé en plusieurs loges, contenant de petites semences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit se mange cuit, & se vend, au Marché, comme les féves en Europe. La racine de l'Arbre est estimée

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

contre les poisons, les maladies contagieuses & les morsures des bêtes venimeuses.

Le Morrenor & le Cunane.

Le *Morrenor*, Arbre fort petit, donne un assez gros fruit, qui se nomme *Cunane*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Le Moullava.

Moullava est le nom d'une Plante siliqueuse, qui donne une fleur composée de cinq petales jaunes, & une silique, qui renferme ordinairement quatre semences. C'est le parfum des Pauvres Indiens. Ils reçoivent la fumée de ses feuilles par le nez, pour se guérir des vertiges & du mal de tête.

Le Nagam.

Le *Nagam*, qui est fort grand, porte des siliques. Il est fort commun, dans presque toutes les Contrées des Indes. Le suc de ses feuilles, mêlé avec de l'huile de noix d'Inde, forme un onguent qu'on employe contre les enflures, surtout celles de ventre.

Le Nandi-Ervatam.

Le *Nandi-Ervatam* est un Arbrisseau, dont toutes les parties sont laiteuses. Son suc, mêlé avec de l'huile, passe aux Indes pour un spécifique contre les maux d'yeux, lorsqu'on s'en frotte la tête; & sa racine mâchée calme le mal de dents.

Le Nedum-Schetti.

Le *Nedum Schetti* est un autre Arbrisseau, dont les baies bouillies dans l'huile, forment un onguent souverain pour les maladies prurigineuses.

Le Negundo.

Le *Negundo* est un grand Arbre, dont on distingue deux especes; l'une mâle, & l'autre femelle. Le mâle est de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles sont semblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre est de la même grandeur, mais ses feuilles sont plus larges, plus rondes, & sans dentelures, semblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, dessus ces feuilles, une espece d'écume blanche, qui en est sortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & sont succédées par des fruits semblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au Negundo. Ses feuilles, ses fleurs, & ses fruits cuits & pilés avec de l'huile, passent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écrasées détergent & guérisent les vieux ulceres. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le Nilica-Maram.

Le *Nilica-Maram* est une espece de Prunier Indien, dont le fruit & les premieres feuilles, sechés, pulverisés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, sont excellens pour la dyssenterie. Il se prend, avec le même succès, en décoction dans la fievre chaude. Bouilli avec du sucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, distillée du fruit, est une boisson salutaire dans la chaleur excessive du foie.

Le Nir Notsjil.

Le *Nir Notsjil*, autre Arbrisseau, est respecté, au Malabar, par la vertu qu'on attribue à ses feuilles de guérir la verole. On les prend, dans cette vûe, sechées, & pulvérisées avec du sucre, dans une infusion de riz. On fait aussi, des racines & des feuilles bouillies dans l'eau, un bain dont on vante singuliérement les effets pour la Phrenésie, la Manie, & d'autres affections Cephaliques. Avec sa racine, bouillie dans de l'huile, on compose un liniment contre la Goutte.

Le Niruala.

Le *Niruala* est un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & sablonneux, sur le bord des

des Rivieres. Le suc de ses feuilles, reçu sur un linge, qu'on applique sur les aînes, provoque infailliblement l'urine.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Noela-tali.

Le *Noela-tali* est une Epine vinette à feuilles d'oranger. L'arbre est d'une grosseur moyenne. On fait, de son écorce, des cordes, qui ressemblent à celles de chanvre. Son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

L'Œpata.

L'*Œpata* est un grand Arbre, qui croît sur les bords de la Mer, parmi le sable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une espece de mets, qu'ils nomment *Caril.* Ils en font aussi, avec les feuilles d'*Adambog*, un cataplasme excellent pour mûrir & dissiper la rougeole & la petite vérole, & pour amollir toutes sortes de tumeurs.

L'Oloturion.

L'*Oloturion* est une sorte d'Ortie, d'une nature si caustique & si venimeuse, qu'il suffit d'y toucher, pour sentir une ardeur semblable à celle qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fievre, si l'on n'y applique point aussi-tôt de l'ail pilé, que l'expérience a fait connoître pour remede. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs Contrées des Indes, de mêler le suc de cette Plante avec l'Arrack, ou l'eau-de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phtisie. D'autres font cuire l'Oloturion dans de l'eau de Mer, y mêlent du suc de limon, & son écorce hachée fort menu, & mettent ce mêlange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'Oloturion entre les Zoophites.

Le Pocatsjetti.

Le *Pacatsjetti* est un Arbrisseau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées sur les ulceres, en dissipent les excrescences & les chairs fongueuses. Prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent les accès des fievres intermittentes.

Le Pagna.

Le *Pagna*, Arbre fort haut, produit pour fruit une matiere blanche, qui est une espece de coton, divisé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matiere ne se file point; mais elle sert à faire des coussins & des matelats.

Le Paiparoca.

Le *Paiparoca* est un Arbrisseau, qui porte des baies rondes, plates, velues, dans lesquelles on trouve réguliérement quatre noyaux. Il est toujours verd. On fait de ses feuilles, de ses racines, & de son fruit, bouilli dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte.

Le Pala.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des siliques à cinq pieces, pleines d'un suc laiteux, fort étroites & fort longues, est renommé par la vertu de son écorce, qui, broyée & prise en décoction, relâche le ventre. Prise avec une addition de sel & de poivre, elle fortifie l'estomac, chasse les vents, & calme la chaleur excessive du foye.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en distingue plusieurs especes, mais qui portent peu de fruit. Celle que les Portugais ont nommé *Palmera de Tranfolin*, a ses fruits mûrs au mois de Mai. Ils sont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La premiere écorce, qui est noire, sert à faire des cordes. L'interieur n'est pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin est composé de trois petites Noix en triangle; & si l'on en presse la poulpe, qui est fort blanche, il en sort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins

Le Palmera Tranfolin.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles sont plus grandes, plus serrées entr'elles, & forment une sorte de balai. Les Portugais s'en font des Parasols, qu'ils nomment *Sombreiros*. Le Tary, qui distille du Transolin est naturellement très froid.

Le Palmier de Bergios.

Le *Palmier des Bergios*, ou *des Singes*, a les branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle ordinairement une discipline. On fait de très beaux chapelets de son fruit; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés, qu'ils ne le seroient par le plus habile Graveur (6).

Le Panoma.

Le *Panoma*, que les Européens nomment, par excellence, Bois des Moluques, est de la grandeur d'un Coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la Mauve, & son fruit à une Aveline; mais il est plus petit, & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver soigneusement; & ceux, qui en élevent dans des Jardins, n'en accordent pas aisément la vûe aux Etrangers. Son bois est fort purgatif. S'il purge trop, on tempere son action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il résiste au venin, & remédie à toutes les blessures ou les morsures empoisonnées. On ne le vante pas moins pour les fievres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropisie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appétit. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y est rare & cher.

Le Papeira & ses Papaies.

Le *Papeira* ne s'éleve pas de plus de vingt Palmes, & n'en a pas plus d'une de diamétre. Son bois est si tendre, qu'on coupe facilement le tronc, avec un simple couteau. La feuille n'est pas moins large que celle des Courges. Les *Papaies*, qui sont ses fruits, pendent comme des grappes de raisin, & mûrissent les unes après les autres. Les Portugais les nomment *Melons des Jésuites*; & Careri en donne, pour raison, que ces Peres les aiment jusqu'à s'en faire servir tous les jours à dîner (7). Elles ressemblent assez aux Pommes d'amour; mais elles croissent deux à deux, & leur grosseur l'emporte du triple. Elles sont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Sureau. L'Arbre ne cesse pas de produire, pendant toute l'année.

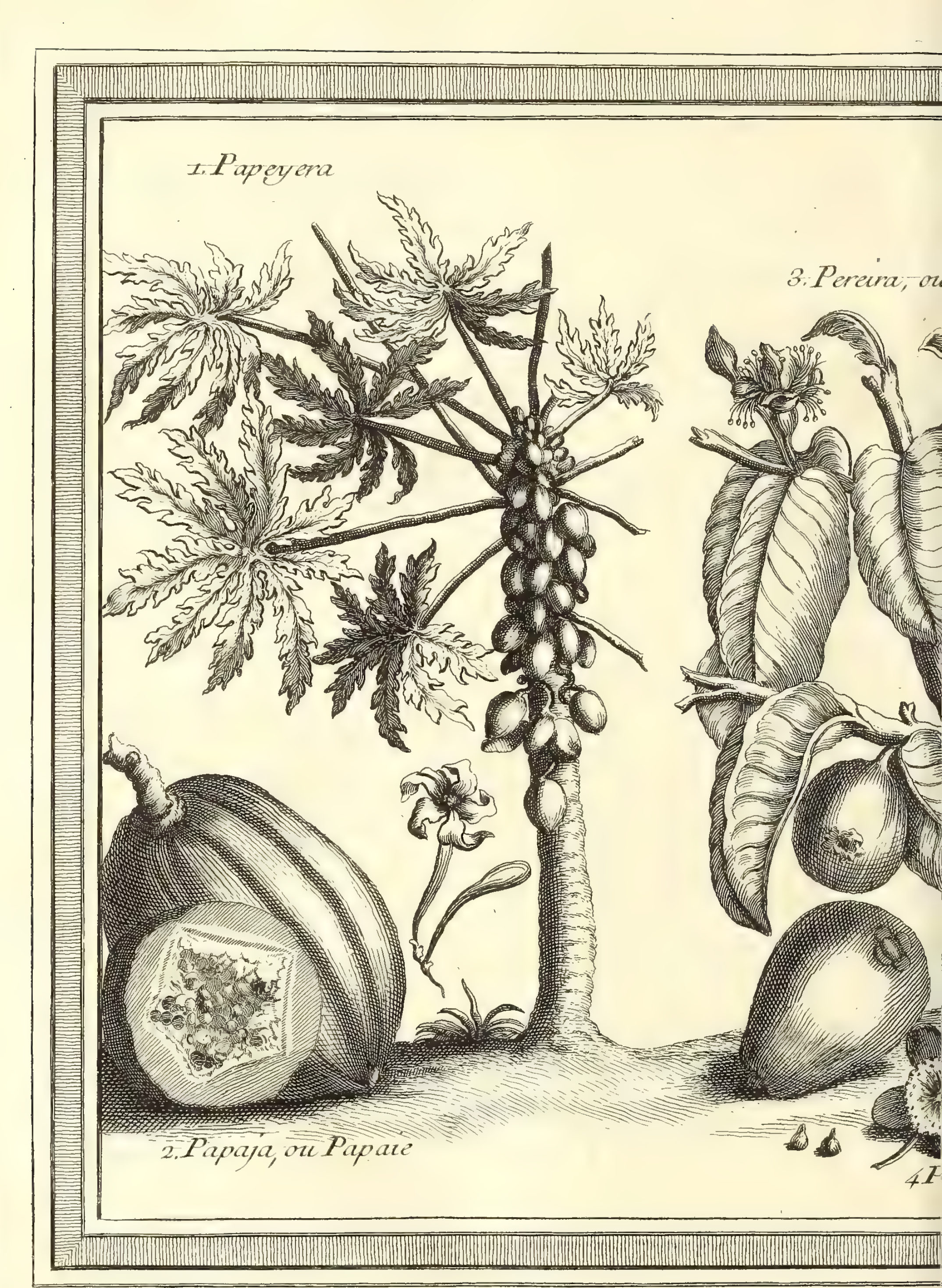
Le Papo.

Le *Papo* est de moyenne hauteur. Il a les feuilles semblables à celles du Figuier. Son fruit sort, comme le Coco, du haut du tronc, au pied des branches. Il est proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe ressemble à celle du Melon, avec des tranches marquées sur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant sa maturité, on l'employe aux potages, comme la Citrouille.

Le Pereyra.

Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'est pas un Arbre fort grand, mais ses branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles assez petites. Son fruit est verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blan-

(6) *Voyez* l'énumération des autres especes de Palmes des Indes, *pages 208 & suivantes*.
(7) Tome III. page 140.



gravé par L.te Jerdiau



T. XI. N.° VIII.



gravé par Sr Tardieu

T. XI. N.° VIII.

châtre en dedans, & d'une substance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre. On en fait de très bonnes confitures, seches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le Pin.

Le *Pin* sauvage est un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ses fruits ont quelque ressemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croissent sur les bosses, les nœuds, & les excrescences de l'Arbre, où ils prennent une sorte de racine, qui les fait pousser droit vers le Ciel. Cette racine est courte & épaisse. Les feuilles en sortent, les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont assez épaisses, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures sont tellement serrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, jusqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau sert à nourrir la racine. Lorsqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-dessus de la racine; ce qui en fait sortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vase, pour se désalterer.

Le Plantain.

Le *Plantain* des Indes Orientales ressemble beaucoup au Bananier, & ne se distingue que par son fruit, qui est beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, sans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'Arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'apperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils sont quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr, que l'arbre s'altere; mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place. En sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres entre les premieres, &, peu après, deux encore, qui sont suivies par d'autres, dans le même ordre, jusqu'à la fin du mois, où l'on apperçoit un petit corps de la grosseur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premieres n'ont pas d'abord plus d'un pied de long, sur un demi pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles poussent en dedans, les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en voir pousser de jeunes au sommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans sa perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un pied & demi de large. Elles vont en diminuant jusqu'au bout, & se terminent par une pointe ronde. Leur tige est alors de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre, paroît renfermer la moitié du tronc, comme une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau, qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles, qui viennent en dedans, sont opposées aussi l'une à l'autre, mais de ma-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

niere que si les deux, qui sont en dehors, poussent au Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à l'Ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi, le tronc de cet arbre, comme celui du Bananier, paroît composé de plusieurs peaux, qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premiérement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse, de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune, dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse Saucisse; & le fruit, qu'elle renferme, n'est pas plus dur que le Beurre ne l'est en Hyver. Il est du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute sa grandeur, mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire, avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gousse, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six Plantains mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de Pauding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches, & sechés au Soleil, ils se gardent long-temps, & se mangent comme des Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtissent, le coupent en pieces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *Lambs-wool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloise, composée de pommes & de l'espece de Biere qu'on nomme *Ale*. Le même Voyageur ajoûte que dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur de Plantain se fait autrement. On prend dix ou douze Plantins mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'espace de dix heures, les sucs du fruit faisant fermenter & écumer ce mêlange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt-quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort venteuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

Plantain dont on fait des habits.

Dans l'Isle de Mindanao, les Habitans ont trouvé le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des Indes. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de-

terre, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On leve les écorces extérieures, qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au Soleil, l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se seche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filets, qui s'enlevent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pieces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la trême sont de même matiere & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur, lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Autre espece de Plantains.

Il y a, dans la même Isle, une autre espece de Plantains, plus courts & moins estimés que les autres, pleins de petits pepins noirs, qui sont incorporés avec la poulpe du fruit.

Description du Poivre.

L'Arbrisseau qui porte le *Poivre* est ravissant. Ses feuilles ressemblent à celles du Lierre. On le plante toujours, soit au pied de quelques murs, soit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorsque le Poivre est fleuri, il sort, du bouton, en petites grappes, à peu près comme les Groseilles. Ses grains, qui sont d'abord verds, deviennent insensiblement d'un rouge très vif, à mesure qu'ils mûrissent. Aussi-tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au Soleil, où, se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point, dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. Toute sorte de Poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait secher, & le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre maniere de le rendre blanc, lorsqu'il est déja sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il est humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force (8).

Sa culture.

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'Isle de Botton, s'attacha particuliérement à s'instruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes, qui croissent à l'entour. Le rejetton croît, sans por-

(8) Dellon, *ubi suprà*, page 188.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ter de fruit, jusqu'à la troisiéme année, qu'il commence; & la quatriéme en rend une grande abondance. Il se trouve des Plantes, qui en donnent jusqu'à six & sept livres : mais, il n'est jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premieres portées, qui, l'une portant l'autre, passent pour égales. Dans les trois portées suivantes, c'est-à-dire, jusqu'à la sixiéme, qui est la neuviéme année de son plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la grosseur de son fruit diminue aussi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte presque plus, & le Poivre est fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On est obligé de planter d'autres rejettons : par où l'on doit juger, observe Beaulieu, quelle est l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre se recueille sans travail. » Quelque » jeune qu'il soit, ajoute-t-il, il porte peu, ou point du tout, s'il n'est soi- » gneusement cultivé & sarclé; j'en ai vû plusieurs Plantes, négligées dans » les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premieres années demandent des soins extrêmes, pour arrêter la naissance des herbes, dans un climat fort humide, non-seulement par les pluies, mais encore par les abondantes rosées, qui ne manquent jamais la nuit, » & qui sont telles, que si l'on va se promener, avant le lever du » Soleil, dans les Champs où l'on néglige d'arracher les herbages, on en » sort aussi mouillé que du fond de l'eau. Lorsque le Poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui servent d'appui; afin que les branches ne lui dérobbent rien des rayons du Soleil, qui lui sont plus nécessaires qu'à toute autre Plante. Il faut aussi prendre soin, lorsque la grappe est formée, qu'elle soit suspendue sur quelque petit bout de branche, ou quelque estoc, dans la crainte que sa pesanteur ne fasse retomber la Plante, qui est d'elle-même assez tendre, surtout dans le temps de sa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la Plantation toute sorte de Bétail, surtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarrassant parmi les Plantes, ruinent les espérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la distance, entre les Plantes, soit telle qu'on puisse tourner à l'entour; parce qu'aussitôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroissent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il est noué. Il est gros & verd, dans le mois d'Août, & sa force est déja fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en salade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une sauce de vinaigre, qui le conserve une année entiere. Il est rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il est tout-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant, cette regle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait secher au Soleil, qui est alors très ardent, jusqu'à ce que d'eux mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour secher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, en-

ſuite, la ſéparation ſe fait en un jour ou deux. Il ſe rencontre, ſur la Plante, des grains qui ne rougiſſent & ne noirciſſent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens ſont fort attentifs à les cueillir, & à les amaſſer, pour les uſages de la Médecine (9). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent auſſi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à pluſieurs eaux, avec du ſable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conſerve ſa blancheur naturelle.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le meilleur Poivre eſt ordinairement celui qui ſe vend par meſure, & non au poids; parce qu'il n'eſt pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni ſable, ſans s'expoſer à faire voir la tromperie en le meſurant. La meſure des Marchands eſt le *Nali*, qui contient ſeize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui eſt de quatre cens cinquante livres, poids de marc. Cette meſure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, juſqu'au temps de Beaulieu, avoit été de ſeize Piaſtres; & jamais, dit-il, il n'avoit paſſé vingt (10).

Deux ſortes de Poivre.

On diſtingue deux ſortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & ſe vend dans les Villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient auſſi des Terres de Viſapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'employent point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverſes ſortes de marchandiſes, telles que du coton, de l'opium, du vermillon, & du vif-argent. C'eſt ce gros Poivre, qu'ils tranſportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en ſort peu de l'Aſie, où il s'en conſomme beaucoup, ſurtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Mores ſe font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; ſans compter que la chaleur du gros Poivre incommode la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlevent ſur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piaſtres les cinq cens livres; & que ſur les marchandiſes, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoûte qu'il ſeroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piaſtres; mais, à ce prix même, ce ſeroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui eſt aſſez commun dans toutes les Indes, ſurtout dans les Etats du Grand-Mogol, y eſt ordinairement à fort bon compte; & ſon bois ſe vend toujours deux tiers de moins.

Ce que le Poivre coûte aux Hollandois.

Pommier d'Inde.

Le *Pommier d'Inde* porte un fruit, qui n'eſt pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau auſſi dur que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre eſt petit, & n'a que de très petites feuilles.

Le Ponc.

Le *Ponc* eſt un Arbre des Indes, dont le bois ſert à faire des Cabinets,

(9) Il paroît ici que Dellon ſe trompe, lorſqu'il aſſure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. On remarquera auſſi quelque erreur dans la maniere dont il prétend qu'on blanchit le Poivre blanc.

(10) Beaulieu, dans Thevenot, p. 81.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

& d'autres Ouvrages, qui doivent être vernis. Il est doux, & assez semblable au Sapin. *Voyez* d'autres remarques sur le Ponc, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le Ponga.

Le *Ponga* est un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit est attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & son calice est couvert de piquans. Il est d'abord verd; ensuite, rougissant, il se remplit d'un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres. On en fait des cataplasmes, pour hâter la suppuration des tumeurs.

Le Pongelion.

Le *Pongelion* est un grand Arbre. On pile & l'on cuit son écorce, pour en tirer une huile, qui sert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuses. Il découle, de l'arbre, un suc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chasser les vents du corps.

Le Ponna.

Le *Ponna* croît dans les lieux sablonneux. Les amandes de son fruit rendent, par expression, une huile à brûler, qui sert aussi d'onction pour donner de la souplesse aux membres.

Pourpier des Indes.

Tous les Pays secs, qui se trouvent entre les Tropiques, sont couverts d'une espece de véritable *Pourpier*, qui, devenant sauvage, est extrêmement pernicieux aux autres Plantes, surtout lorsqu'elles sont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun usage; quoiqu'il soit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement si chaud, on en pût faire une fort bonne salade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance, dans les Etangs, une herbe qui flotte sur la surface de l'eau, & dont les feuilles sont vertes, étroites, longues & épaisses. Les Indiens, particuliérement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croyent fort saine. Ils la font entrer dans la composition du Balachaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond est un mêlange de Chevrettes & d'autres petits Poissons, avec une saumure d'eau simple & de sel, qu'ils tiennent dans un vase de terre bien bouché. Les Poissons, qui ne sont pas vuidés, forment bientôt une espece de bouillie, dont on tire le jus, qui se nomme *Nukc-mum;* & la pâte, qui reste, est le Balachaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le Nukc-mum est d'une couleur brune, tirant sur le gris, & fort claire. Il sert d'assaisonnement pour la Volaille, non-seulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au *Soy* du Japon. Aussi l'opinion commune des Indes est-elle, qu'il entre du poisson dans la composition du Soy; quoiqu'on lise, dans plusieurs Relations, qu'il n'est composé que de froment & d'une sorte de feves, mêlées avec de l'eau & du sel.

Herbe des Etangs.

Composition du Balachaun.

Le Nukc-mum comparé au Soy du Japon.

Le Pucho, ou Costus Indicus.

La Plante que les Médecins nomment *Costus Indicus*, les Malais, *Pucho*, & les Arabes *Cost*, ou *Cast*, a des fleurs blanches d'une odeur assez forte. Elle ressemble beaucoup au Sureau. C'est le bois & les racines qui font le vrai *Costus*, dont il se fait un grand trafic en Perse, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en est blanc, & le dehors gris.

Le Pumplenose.

Le *Pumplenose* est un fruit de la grosseur du Citron. Son écorce est extrêmement épaisse, tendre, & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade,

de, quantité de grains, de la grosseur d'un petit grain d'orge, qui sont remplis de jus. Le goût en est fort agréable. Quoique ce fruit soit assez commun aux Indes Orientales, il n'est nulle part si fin que dans l'Isle de Sumatra. Le temps de sa maturité est vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas, qu'ils s'en font apporter une quantité considérable dans leur Etablissement de Madras.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Puna.

Le *Puna* est un Arbre si droit & si haut, qu'il peut servir à mâter des Vaisseaux. Il produit un fruit rouge, qui renferme, dans une grosse écorce, douze ou quinze grains de la grosseur des glands & du goût des Pignons. On les mange cuits, parce qu'autrement ils causent des maux de tête.

Le Quil, ou Quirpele, ou Bois de Serpent.

La Racine de *Quil* ou *Quirpele*, que les Portugais ont nommée *Pao de Cobra*, & les Hollandois *Bois de Serpent*, est d'un blanc, qui tire un peu sur le jaune, fort dure & fort amere. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin de Palmier, pour s'en servir contre les fievres chaudes, contre les morsures des Serpens, & contre la plûpart des venins. Elle tire son nom Indien d'un petit Animal, de la grandeur & de la figure d'un Furet, qui est ennemi des Serpens, jusqu'à les attaquer, lorsqu'il en voit; & qui court, à cette racine, pour en manger, aussi-tôt qu'il se sent blessé dans le combat.

Le Rima, autre Arbre à pain.

Le *Rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le Sagu, est un autre arbre à Pain, mais connu seulement dans les Isles Marianes. Sa tête est large, & touffue. Ses feuilles sont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches, comme les Pommes. Il est de la grosseur d'un pain d'un sou & de forme ronde. L'écorce en est épaisse, forte, jaune & lisse. Les Insulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent, dans sa maturité, pour le faire cuire au four, où l'écorce se grille & noircit. On en ôte alors la surface, après laquelle il reste une peau mince & tendre, qui couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également: mais il demande d'être mangé frais; car dans l'espace de vingt-quatre heures, il devient sec, & de mauvais goût.

Le Riz.

La Plante du *Riz*, qui est la principale nourriture des Pays Orientaux, s'y éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges, fort divisés & chargés de graines oblongues & plates. Les épis sont barbus, & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche, & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes Orientales que le Riz a passé dans les autres parties du Monde. Il est très fécond; mais il aime les terres humides, & croît même dans les eaux; ce qui paroît dans plusieurs endroits des Indes, où les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'Eté, & l'on en fait la derniere récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il soit plus employé en aliment qu'en remedes, on le croit bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de sang, & dans plusieurs autres maladies; mais on recommande alors que l'eau, ou le lait, dans lequel on le fait

cuire, soit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction legere de riz avec de l'eau, comme d'un vehicule pour divers remedes. On fait, aux Indes, plusieurs sortes de pains avec le riz; & c'est un sentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi, par la distillation, une espece de liqueur, qui se nomme *Arrack*, comme l'Eau-de-vie de Palmier: mais répétons qu'*Arrack* est un nom Générique, que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vû, dans la description de la Chine, du Japon, & de plusieurs autres Contrées, la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

Le Saamouna. Le *Saamouna* est un bel Arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu, il est relevé de plus du double, & de la grosseur d'un Vaisseau. Le bois est épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux, comme le Liege. Ses feuilles sont oblongues, veineuses, dentelées, attachées cinq à cinq à d'assez longues queues. Ses fruits sont des gousses oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre, pendant qu'elles sont vertes, & l'on en tire un suc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vûe, & pour arrêter les larmes involontaires.

Le Sabdariffa. Le *Sabdariffa* est une espece de Kermia, qui pousse une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles aussi grandes que celles de Vigne, partagées en plusieurs parties, & dentelées. Ses fleurs sont grandes, d'un blanc pâle & d'un purpurin noirâtre, & ressemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur succede des fruits oblongs, pointus, remplis d'une semence ronde, qui se mangent comme un légume.

Le Sagumanda, ou le Sagu, arbre à Pain. L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'est de son tronc même qu'on fait une espece de pain, en rapant (11) le bois, qui n'est qu'une moëlle un peu dure; & le faisant détremper dans l'eau, on en compose une espece de tourteaux, ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre usage, & dans lesquelles on les fait secher au Soleil, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que le biscuit de Mer. On fait cuire aussi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela ses parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie est si gluante, & file avec si peu d'interruption, qu'à la distance de quatre ou cinq pieds du vase, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on enleve,

(11) Dampier, qui donne la description du même Arbre, dans l'Isle de Mindanao, dit que les Insulaires l'appellent Libby, que l'écorce & le bois sont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils sont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu; & qu'on en tire toute la moëlle, pour la battre avec un pilon de bois, dans une grande cuve; qu'on la passe ensuite dans un linge, sur lequel on verse de l'eau, qui emporte la plus fine substance, & que c'est de ce qui passe ainsi au travers du linge, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandois, en supposant que chaque Isle a sa méthode particuliere.

aient à la masse par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à mesure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment. C'est celui de la plûpart des Isles Orientales, qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle. Quelques Voyageurs le croyent bon contre l'hydropisie, & contre plusieurs autres maladies.

Le *Sagumanda* n'est pas fort haut; mais son tronc est épais. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du Cocotier. Dans la jeunesse de ces arbres, on coupe une de leurs plus grosses branches, & l'on applique, à l'endroit de l'incision, une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre. Elle sert de bassin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la saison, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de Sagouar. Elle est d'une douceur, qui surpasse celle du miel, & d'abord assez mal saine. Mais on y en mêle une autre, nommée Houbat, composée du suc de diverses herbes, qui lui donnent une sorte d'amertume. Avec cette préparation, le Sagouar est assez sain, pour ceux qui en usent sobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boisson, aux Moluques & dans l'Isle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le visage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du sucre & de l'arrack, qui est l'Eau-de-vie des Indes.

Le Sandal.

Le *Sandal* est un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit assez semblable aux Cerises, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui est sans goût. Le bois de Sandal est dans une haute estime aux Indes. On distingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croissent en abondance dans les Isles de Timor & de Solor, sont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires. Quoique les Indiens fassent peu d'usage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le transporte dans les autres Pays, où il sert aux usages de la Médecine.

Le Savonier.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, est un grand arbre, du nombre de ceux qui se dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une espece de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un Savon très blanc, qui est fort utile pour laver la soie, & que les Indiens employent à cet usage.

Le Scararagam.

Le *Scararagam* est un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la grosseur des Noix. Ils se nomment *Undis*, & sont d'un goût fort agréable.

Le Schagri Cottam.

Le *Schagri Cottam* est une espece de Cornouiller, dont le fruit mêlé, avec du sucre, rafraîchit délicieusement. On employe le suc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction est excellente, en gargarisme, pour resserrer la luette.

Le Schetti & le Bem-Schetti.

Le *Schetti* est un Arbrisseau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & prise dans l'eau froide, appaise l'ardeur des fievres chaudes, & les cha-

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

leurs internes. Elle arrête aussi le crachement de sang. Cette Plante est différente du *Bem-Schetti*, qui en est une autre assez approchante, mais dont le fruit est d'un goût farineux & plus douçâtre.

Le Schulli.

Le *Schulli* est un Arbrisseau, dont on distingue deux especes; le *Pema Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médecinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, dissipent les tumeurs des parties génitales.

L'Arbre sensible.

On trouve, en plusieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Sensible*, dont le fruit commence à sauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour se trouvant assis, près de Cochin, sous un de ces arbres, avec quelques-uns de ses Compagnons, » ils ne » furent pas peu surpris, pour ne pas dire effrayés, lorsque ce fruit mer- » veilleux, qu'ils ne prirent d'abord que pour une feuille, vint à se gros- » sir, à se mouvoir, & même à faire plusieurs sauts, lorsqu'ils y eurent » touché (12).

Le Simbor.

Le *Simbor* est une Plante de forme singuliere, qui représente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner aussi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matiere mollasse & fongueuse, dont elle sort. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre, pour croître; il suffit de la placer sur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle est verte en Eté, comme en Hyver. Ses feuilles ressemblent à celles de nos Lys blancs. Leur substance est visqueuse, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & résolutives, sans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le Siouanna.

Le *Siouanna* est un Arbrisseau fort agréable à la vûe. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ses vertus résident dans sa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

Le Tagera.

Le *Tagera* est une Plante assez haute, dont les feuilles broyées & appliquées sur les piquûres des Abeilles, des Moustiques, & des autres grosses Mouches, calment promptement les douleurs. Ses semences s'employent broyées pour les pustules & les ulceres.

Le Talassa.

Le *Talassa* est une Plante, qui ne produit, ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diversement, pour assaisonner les sauces. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupté.

Le Taliir-Kara.

Le *Taliir-Kara* est un grand Arbre, dont le tronc est blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuse & cendrée. Sa racine est aussi blanchâtre; mais l'écorce en est obscure, forte, & d'un goût astringent. Bouillie, dans de l'eau, elle forme une boisson, qui pousse puissamment, par les sueurs, & qui évacue les humeurs âcres & salines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les Tamarins.

Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point sur ce nom, croissent dans presque toutes les parties des Indes, & sont parti-

(12) Voyages de Gautier Schouten, Tome I. page 476.

culiérement fort communs au Bengale. Ce sont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc est bien fait. Les branches s'élevent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les transplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Carrefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais sur la fin elles deviennent ameres. Il en sort un fruit, longuet & un peu courbé, dans une gousse à peu près semblable à celle de nos féves, qui paroît d'abord verte, & qui devient ensuite grise, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit se retire sous les feuilles, & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet Astre. Chaque gousse contient trois ou quatre petites féves, qui tirent sur le brun, & qui sont enveloppées d'une espece de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle, qui se nomme Tamarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'apprêt de leurs viandes. On en sale. On en fait des confitures au sucre, qui se transportent dans tous les Pays du monde, & cette maniere de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gousses & à les paîtrir ensemble; après quoi l'on y jette du sucre; & sans autre façon, l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigrelet, qui les rend assez agréables; & leur principale vertu est de purifier le sang.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Le Tamaris.

Le *Tamaris*, espece de Tamarin, est un Arbre assez haut, dont le fruit est une sorte de grosses féves, qui renferment des graines dont la figure est aussi celle des féves. L'écorce en est fort rude; & la substance même du fruit étant très aigre, sert d'assaisonnement. Les feuilles sont petites & longues, & les fleurs ramassées en grappes.

Le Tani.

Le *Tani* est une espece de Prunier, qui porte un fruit, en forme de Poire, de la grosseur d'une bonne Prune, dont la poulpe est verte, & pleine de suc, mais d'un suc insipide. Il est couvert d'une peau unie, rouge & luisante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidemique.

Le Tapia.

Le *Tapia* est un Arbrisseau dont le bois est couvert d'un écorce lisse & cendrée. Il est rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles sont trois à trois sur une queue. Elles sont vertes, lisses, unies & luisantes. Sa fleur est composée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pedicule court, affermies dans leur longueur par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles sont accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la grosseur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en est doux, mais l'odeur dégoutante. Ses feuilles broyées sont un excellent remede pour les inflammations, surtout pour celles de l'Anus, qui sont communes dans le Pays.

Le Taranja.

Le *Taranja* est un Arbre qu'on croit transplanté d'Afrique aux Indes, où il s'est extrêmement multiplié. Il est petit & épineux. Son fruit est rond, avec l'écorce jaunâtre. Le dedans est rouge, & du goût de l'Orange,

quoique la poulpe soit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Ce qu'on a dit du Cocotier, dans la Description du Malabar, où cet Arbre est plus remarquable, qu'en tout autre lieu, par sa beauté & par son abondance, n'empêche point que se trouvant aussi dans la plûpart des autres Pays des Indes, où il tient le premier rang par son utilité, il ne demande ici quelques nouvelles observations. On croit devoir nommer aussi quelques autres especes de Palmiers, qui ne sont pas comprises dans l'énumération qu'on a déja donnée de ces Arbres.

Tenga ou Cocotier.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga*, & les Portugais celui de *Palmera de Cocos*. On a dit, que sans emprunter d'autres secours, on trouve dans le bois, les feuilles & le fruit de cet arbre, de quoi former, mettre à la voile, & charger un Vaisseau, de quoi bâtir & meubler une Maison, & de quoi nourrir & vêtir ses Habitans : mais on n'a pas remarqué que ses feuilles servent aussi de papier pour écrire, & qu'on file la premiere écorce de son fruit, pour en faire des cordes. Cette premiere écorce est jaune dans sa maturité. C'est de la seconde, qui est dure, qu'on fait des vases pour toutes sortes d'usages. La poulpe intérieure est une chair blanche, de l'épaisseur d'un demi doigt, dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre, on trouve une eau de la clarté du cristal, qui est une liqueur excellente. On fait, avec ce fruit, diverses sortes de confitures. On en tire de l'huile, pour assaisonner les alimens, & pour brûler dans les lampes. Si l'on presse simplement la poulpe, il en sort une espece de lait, qui sert à faire cuire le riz & à diverses sortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait distiller de l'arbre, par l'incision des branches, se nomme *Tary*, *Toddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, suivant la différence des lieux, & celle de ses qualités ou de sa préparation. Le Tary, qui est la premiere & la plus naturelle, est doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raisin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Astre, ou pour avoir été trop long-temps conservé, il s'aigrit, & c'est alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On est obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, sans quoi sa froideur causeroit de violentes tranchées. Du Sory distillé, on tire une sorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorsqu'il commence à s'alterer. Distillé deux ou trois fois, c'est de l'Eau-de-vie. En le faisant bouillir, il donne cette espece de sucre noir, qu'on nomme Jagra. Enfin, le revenu des Cocotiers est le meilleur qu'on puisse avoir dans les Indes. Ils croissent droits, jusqu'à soixante palmes de hauteur; & leur grosseur est égale, depuis le pied jusqu'au sommet.

Le Thamalapatra, ou Folium Indum.

Thamalapatra est le nom d'un Arbre, dont les vertus sont estimées jusqu'en Europe, puisqu'on en fait entrer les feuilles dans la composition de la Thériaque. Nos Apoticaires les nomment *Malabastrum*, ou *Folium Indum*.

Le Theca.

Le *Theca* est comme le Chêne des Indes. C'est un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entieres. Les Indiens Idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir & réparer leurs Temples. Ils tirent, des feuilles, une liqueur, qui leur sert à teindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du sucre,

pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, sont un autre remede, qui évacue les eaux des hydropiques.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Saint Thomas.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il est d'une beauté admirable, par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du Lierre, & surtout par ses fleurs, qui sont autant de Lys violets, d'une excellente odeur.

L'Arbre Triste.

L'Arbre *Triste*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes, dont Philippe de la Trinité fait la description suivante. (« On le nomme Triste, parce qu'au même temps que les autres semblent se réjouir, » en épanouissant leurs fleurs à la venue du Soleil, celui-ci perd les siennes. » Elles sont semblables au Jasmin blanc, excepté qu'elles ont le pied jaune. » Cet arbre est d'une médiocre hauteur. Ses feuilles sont petites, un peu » âpres, & d'un verd foncé.) Cette description paroît convenir au Saffran d'Inde.

Le Tsjaskela.

Le *Tsjaskela* est une espece de Figuier, dont l'écorce sert aux Indiens à faire des cordes, pour leurs arcs. Ils en tirent aussi la couleur rouge, qui sert à la teinture des draps de Cambaye.

Le Valli.

Le *Valli* est un Arbrisseau, qui s'attache à tous les arbres voisins, & dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. La longueur de ses gousses est d'un pouce, sur autant de circonférence. Elles sont plates, & contiennent deux ou trois semences, séparées par une cloison étroite. Ses féves, après avoir été sechées par le Soleil, sont de couleur cendrée, & d'un goût fort desagréable. Mangées crues, elles causent une diarrhée douloureuse. Les feuilles, en cataplasme, guérissent l'Eresipelle; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des Cordes.

Le Venen.

Le *Venen* est un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde, qui est épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros, & contient, sous une écorce qui ressemble à celle du coing, une poulpe rougeâtre, dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait, de ses fleurs, une eau fort odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une sorte de liqueur.

Le Vettagadou.

Le *Vettagadou* est un Arbrisseau baccifere, qui porte une fleur pentapetale, blanchâtre & sans odeur. Ses baies sont rondes, d'un pourpre pâle, & contiennent cinq graines solides & triangulaires, qui sont d'abord blanches, ensuite rougeâtres, & qui deviennent blanches. L'arbre est toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an.

Le Vez Cabouli.

Le *Vez-Cabouli* est une Racine médecinale, qui nous vient, avec d'autres Drogues, par la voye de Surate. On en fait aussi quelque usage pour la teinture.

Le Zerumbet.

Le *Zerumbet* seroit tout-à-fait semblable à la Plante du Gingembre, si ses feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se seche, ou se confit au sucre. Elle a plus de vertu, & le goût plus fin, que le Gingembre.

Le Camchain, & le Camkit.

Entre diverses sortes d'Oranges, le *Camchain* & le *Camkit* sont dans une haute estime; surtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le Camchain est de couleur jaunâtre. Sa peau est épaisse & rude: mais rien n'approche de l'odeur & du goût de sa chair,

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

qui est aussi jaune que de l'Ambre. Elle est si saine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkit est rond, & plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur est un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux : mais il est mal sain, surtout pour ceux qui ont l'estomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cause des tranchées douloureuses à ceux qui l'ont déja. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Février.

La Canelle.

Observons sur la *Canelle*, qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déja remarqué, dans la description de cette Isle, que l'arbre, qui la porte, ressemble beaucoup à nos Saules (13), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la premiere & la seconde. Ajoûtons que celle-ci est incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troisiéme, parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'Arbre ; & cette division demande tant de soin, qu'on en fait comme un métier, qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Canelle coûte plus aux Hollandois qu'on ne se l'imagine. Le Roi de l'Isle, qu'on appelle Roi de Candi, du nom de sa Capitale, & qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choisir le temps de la récolte, pour les surprendre, ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cens hommes de guerre, pour la défense d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travailleurs sont nourris pendant le reste de l'année ; sans compter la dépense des Garnisons habituelles de Colombo, Point de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de plusieurs autres Places que la Compa-

(13) Schouten, qui s'étoit fait une étude particuliere, en donne cette description : » Ces Arbres merveilleux, dit-il, sont à » peu près semblables à l'Orange. Le tronc » & les branches en sont pourtant plus fins, » moins noueux, & montent plus droit. Les » feuilles ressemblent presqu'à celles du Laurier. La fleur en est blanche, & d'une odeur » très agréable. Ils produisent un fruit à peu » près de la grosseur de l'Olive. Les Singes » & les Oiseaux en mangent beaucoup. On » en tire une huile, qu'on tient fort médicinale. Presque tout ce qui en tombe à » terre germe, & produit de jeunes Arbres. » Lorsqu'ils sont assez grands, on coupe les » vieux, pour donner de l'air aux nouveaux. » Ils ont une double écorce. Celle du dehors » est fine, & on les pele pour l'ôter. Ensuite on en tire, par longs morceaux, l'écorce intérieure, qui est proprement la Canelle, qu'on fait secher au Soleil, & qui, en » sechant, se met d'elle-même en rouleaux, » & devient d'une couleur tirant sur celle » de rose. La curiosité m'ayant porté à peler un Arbre, je trouvai cette écorce glissante, grasse, verte, sans goût & sans » odeur, ou du moins en ayant très peu. » Un Arbre ainsi pelé demeure deux ou trois » ans avant que de se couvrir d'une nouvelle écorce, & semble périr pendant quelque temps ; mais il reprend enfin sa vigueur. La plus excellente Canelle se recueille entre Point de Galle & Negumbo, » où l'on en trouve des Forêts entieres ; » outre les Caneliers qui sont semés en divers » lieux dans les Campagnes incultes.

» On distingue la Canelle en fine, médiocre & grossiere. La derniere vient des Arbres, qui sont gros & déja vieux. On bâtit des Maisons du bois de ces Arbres, & » l'on en fend pour faire du feu. Il rend » une odeur admirable en brûlant. Quoique » la Canelle passe pour chaude au troisiéme » degré, les racines de l'arbre ne laissent pas » de rendre une eau très odoriférante, & » même une espece de Camphre. Les Insulaires de Ceylan ont l'art de travailler l'écorce verte, c'est-à-dire, la véritable Canelle. Ils en font entrer dans les Cabinets, » les Armoires, les petits Coffres. Ils sçavent même en revêtir des Cannes ; & l'on » m'en donna une dont l'ouvrage étoit d'une » finesse inimitable. *Tome II. pages 29 & suivantes.*

gnie

gnie de Hollande occupe autour de l'Isle. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la Canelle. L'Arbre produit, pour fruit, une sorte d'Olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettoient dans une chaudiere, avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matiere, après l'avoir laissée refoidir, étoit une pâte, assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une espece de Camphre. De cette pâte, ils faisoient des cierges, pour l'office de l'Eglise aux principales Fêtes; & l'odeur de Canelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoient à Lisbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois ayent suivi cette méthode.

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

Les Portugais tiroient aussi de la Canelle, des terres voisines de Cochin; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non plus que des Girofliers, qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les uns & les autres sont comme autant d'Avortons, ou de productions sauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epiceries.

Le Chiampim.

Le *Chiampim*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit; & dans cet état, elle prend une consistence très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, est une espece de petit Platane. On distingue une autre espece de Chiampim, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renversées en dessous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante basse.

Le Findolim.

Le *Findolim*, Plante qui porte une fleur rouge, donne ensuite un fruit de la même couleur, & de la grosseur du Limon.

L'Ignama Cona.

L'*Ignama Cona* est un fruit dont la chair est fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il est beaucoup plus grand, & son poids ordinaire est de plusieurs livres. Il ne ressemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Igname*, qui est le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Isles d'Amérique, & qui conserve son goût de Chateigne, de quelque maniere qu'il soit apprêté.

L'Igname.

Le Mazarikan.

Le *Mazarikan* est une fleur, qui est aussi verte que sa Plante.

Noix muscade.

Tous les Voyageurs observent, de la *Noix muscade*, que son Arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande sans secours, on assure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Isles Méridionales, un grand nombre d'Oiseaux, qui les avalent entieres, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digerées. Elles tombent à terre; & la matiere visqueuse, dont on les suppose couvertes, sert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendroit pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plûpart de ces oiseaux sont de l'espece de ceux que les Européens nomment Oiseaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Manu-*

Arbres, Plantes, et Fruits des Indes Orientales.

codiatas. Ils passent en troupes, comme nous voyons passer les Grives, pendant la vendange. La Noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les Fourmies, dont les Isles sont remplies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiseaux de Paradis n'ont pas de pieds (14); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vû avec des pieds, & qu'on lise dans nos Histoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui sont communes aux Oiseaux (15). C'est proprement dans les six petites Isles de Banda, & dans l'Isle de Damme, que croît la Muscade; comme le Girofle, dont on a donné aussi la description dans un autre article, vient dans l'Isle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plûpart des autres Isles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

L'Omlan.

L'*Omlan* est un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur est longue, belle, & d'une agréable odeur.

Le Pachaa.

Le *Pachaa* est une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante basse & verte, presqu'aussi odorante que la fleur.

Le Padolim.

Le *Padolim*, Plante verte, produit une fleur blanche de même nom, & un fruit assez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe.

Le Quegadam Cherosa.

Le *Quegadam Cherosa* est une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la Plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales; mais on s'est attaché à recueillir celles qui se trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déja trouvé place dans les Histoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient seul un plus grand nombre. Chacun peut le consulter. Cet Ouvrage a été dressé, en douze Tomes *in folio*, avec des Figures, par *Van-Reede*, & *Cascarius*, sur les Mémoires du Pere Matthieu de Saint Joseph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier sont d'*Arnoult Syen*, fameux Botaniste de Leyde; & les autres, de *Commelin*. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, sous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la maniere dont ils sont rapportés par les Ecrivains en Botanique (*).

(14) Ajoûtez que les Marchands employent l'art, pour aider à l'erreur.

(15) Ils ressemblent beaucoup à l'Hirondelle; mais ils sont plus gros.

(*) Amsterdam, 1678, chez Sommeren & Van-Dick.



§ V.

Drogues, Pierres précieuses, & Soyes des Indes Orientales.

Drogues des Indes Orientales.

Recueillons, d'un grand nombre de Voyageurs, le nom de la plûpart des Drogues qui se transportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux, qui souhaiteront d'être mieux instruits, peuvent se procurer le Traité Espagnol *des Drogues & des Remedes des Indes* (*).

Le *Podi* est une sorte de Farine, ou de fleur de Farine, qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba*, ou *Flors* est une Racine dont on assaisonne les mets, & qui sert aussi à la teinture du coton.

Le *Cajuasti* est un bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu, & l'on s'en frotte le corps, pour l'odeur, autant que pour la santé; car, il n'y a point de Peuples qui soient aussi passionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Cantior* est un fruit de la nature des Topinambours & des Trufles, dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaon* est une Racine amere, qui a de puissans effets contre diverses maladies. Mais elle est si commune, qu'elle n'en est pas plus cher.

Le *Pontion* croît sur la Côte de Coromandel; & comme il est plus rare, ou moins bon, dans d'autres lieux, sa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

Le *Gato-Gamber* est un fruit semblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cambaye, sur la Côte de Coromandel, & sur toutes celles de la Sonde.

Le *Ganti* est une Racine, qui ressemble à celle du Gingembre, & qui se vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabani* est une espece de Senevé, qu'on trouve en abondance dans tous les marchés des Indes.

Le *Doringi* est une graine carminative & vermifuge, si douce d'ailleurs & si bienfaisante, qu'on la fait prendre en portion legere aux Enfans naissans.

Le *Tianco* est un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Carassani*, sont autant d'especes d'*Amfion*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodiam* est la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne se sert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui se nomme *Jentanierau*, en Malay, croît en Perse, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand usage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Daontaio*, ou sept feuilles, pour les rhumatismes, auxquels ils sont fort sujets, & qui leur causent de vives douleurs, parce qu'ils sont presque toujours nuds.

(*) Edition de Burgos, 1578, *in*-4°.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Le *Sari* eſt une certaine fleur de Farine, dont on ſe frotte le corps, pour ſe garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedovaia*, ſont des Racines que les Indiens broyent, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, qu'on nomme *Guduan* dans quelques parties des Indes, eſt un fruit de la groſſeur du Gland, qui s'employe contre diverſes ſortes de maladies, ſurtout contre les morſures venimeuſes & contre le poiſon. Il eſt également rare & cher.

Le *Jalave* eſt le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en ſert dans les potions médecinales. Il eſt de la groſſeur du Sambaia.

Le *Paravas* eſt une Herbe rafraîchiſſante, d'un prix qui répond à ſa rareté. Son uſage eſt pour rafraîchir le ſang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* eſt une Racine ſemblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette ſeule différence qu'il eſt blanc. On s'en frotte le corps. Il eſt rafraîchiſſant & fort ſain. On l'employe pour les chaleurs du foye.

L'eſpece de petites féves, qui ſervent de poids pour peſer l'or, l'argent, & les autres métaux, ſe nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles ſont d'un beau rouge, avec une tache noire ſur le côté. On n'en fait pas d'autre uſage, parce qu'elles ſont fort ameres, & qu'on les croit même venimeuſes.

Gomme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tick*, au Pegu, où le Commerce en eſt conſidérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils employent à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle eſt moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmis aîlées, qui ſuçant la Gomme lorſqu'elle découle des Arbres qui la produiſent, la rendent enſuite ſur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorſque toutes les branches ſont couvertes de cette matiere, on les rompt, pour les faire ſecher. La Laque s'en ſépare, auſſi-tôt qu'elles ſont ſeches, & ſe ſoutient, par ſa conſiſtance, en forme de roſeaux. Dans cet état, elle eſt, ſuivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmis aîlées font la Laque par terre, en petits tas, qui ſont quelquefois, dit-il, de la groſſeur d'un tonneau; au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverſes ſortes d'Arbriſſeaux. De-là vient, ajoûte-t-il, que celle du Bengale eſt plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il ſe mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne deſavoue pas qu'elle eſt en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la tranſporter en Perſe, où elle ſert auſſi à la teinture. Ce qui en reſte, après en avoir tiré la couleur, ne s'employe que pour revêtir diverſes ſortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorſqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Eſpagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achetent tous les ans cent cinquante caiſſons. Elle ne leur revient pas à plus de dix ſous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix ſous l'once, quoique fort mêlée de Réſine.

Baron, d'après lequel on a donné la description du Tonquin, assure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, si l'on excepte, dit-il, ceux du Japon, qui passent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres. Le Peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, surtout dans la saison de l'Ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistence de la crême: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Aussi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de Papier, pour la tenir fraîche & lui faire conserver sa couleur naturelle. Les Cabinets & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espece de Sapin, qui se nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & souvent, lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que de son temps, les Anglois, qui faisoient le Voyage du Tonquin, se faisoient accompagner d'un habile Menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisoient vernir ensuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, jusqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le Ponc. Enfin, l'on ajoûte que les Maisons, où l'on travaille à la Laque, sont très mal saines; ce qu'on regarde comme l'effet d'une espece de poison, qui est renfermé dans cette Gomme, & qui pénétre par les narines, jusqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de pustules & d'ulceres; quoique l'odeur de la matiere, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de désagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la saison seche, ou pendant le souffle des vents du Nord, qui seche beaucoup; parce qu'ils mettent plusieurs couches de vernis l'une sur l'autre, & que la derniere doit toujours être seche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque soin qu'il ait été conservé, il devient noirâtre aussi-tôt qu'il est exposé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédiens qu'on y mêle, relevent l'éclat de sa couleur. La derniere couche n'est pas plutôt seche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne consiste qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend aussi luisante que le verre. On fait aussi, de la Laque, une colle, qui passe pour la meilleure qu'on connoisse au Monde.

Bois de Ponc.

Sucre & Tabac.

Les Sucres en cassonade sortent particuliérement du Bengale. C'est une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poisons du Monde. Il se fait aussi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne se rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains sont ordinairement de huit à dix livres.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

en si grande abondance, qu'on en laisse perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en sont différentes.

Opium.

Le meilleur Opium vient de l'Isle Celebes, quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées; surtout aux environs de Brampour, dans l'Indoustan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre.

Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les Hollandois ont un Magasin à Choupar, qui est quatorze lieues au-dessus de Patna; & de là, ils font transporter leurs Salpêtres rafinés, par la Riviere, jusqu'à leur Comptoir d'Ouguely. Ils avoient fait venir des chaudieres de Hollande, & pris des Rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération; mais elle ne leur a pas réussi, parce que les Indiens, irrités de se voir ôter le gain du rafinement, refuserent de leur fournir du petit lait, sans lequel il est impossible de blanchir le Salpêtre, qui n'est pas estimé, néanmoins, s'il n'est d'une blancheur transparente (16).

L'Ambre gris.

On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Parties de l'Océan. Cette production de la Nature est réservée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paroît réservé au seul rivage de la Prusse Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il se trouve souvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuse grosseur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on sçait qu'à la Chine, c'est un usage, dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des sommes considérables.

Le Musc.

On a déja remarqué, dans la Description du Royaume de Boutan (17), que c'est de cette Contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le Bezoar.

Le plus estimé de tous les *Bezoars* est celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déja fait observer aussi (18), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Est de cette Contrée, qui broutent un Arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'est du moins, à cette raison, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoissent, en tâtant une Che-

(16) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, fauve, ou blanchâtre; & que celui qui se fait de simple terre est le meilleur. Voici la méthode des Indiens : » Ils » creusent un grand puits, comme un puits à » Sel, qu'ils remplissent d'Argile & de Terre nîtreuse, & d'eau claire. Ils les mêlent & paîtrissent ensemble, jusqu'à ce » qu'elles soient devenues comme une bouillie, & que l'eau en ait tiré tous les Sels. » La matiere la plus grossiere s'étant précipitée, on prend le plus clair, & on le » met dans un autre grand trou, mais un » peu plus petit que le premier, où cette » matiere claire s'étant de nouveau précipitée, on prend encore le plus clair, qui » surnâge, & qui est une eau toute nîtreuse. On la fait bouillir dans une poële de » fer; on l'écume souvent; enfin, il ne demeure que la substance du Salpêtre. *Tome II. page 267.*

(17) *Voyez* dans l'Article de ce Pays, la figure & la description de l'Animal, qui porte le musc. *Tome IX.*

(18) *Voyez* les Voyages aux Mines de Diamans. *Tome IX.*

vre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars se rendent au milieu, & l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'ayent pas moins de vertu que les gros. Mais on y est souvent trompé. L'imposture a trouvé le secret de les grossir, avec une pâte composée de gomme & d'autres matieres, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruse; l'un est de peser le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiede : si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu : si le fer y entre & le fait rissoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six Bezoars pesent un once, la valeur de cette once sera depuis quinze jusqu'à dix-huit francs; mais un seul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Un Voyageur, qui n'est point indigne de confiance lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux (19), racente qu'ayant fait plusieurs Voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-temps sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres se trouvent. Enfin, l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soixante mille roupies à quelques Agens des Compagnies de Hollande & d'Angleterre, disposa les Marchands, qui avoient fait cette vente, à lui marquer de la reconnoissance. Il leur demanda quelques-unes des Chevres, qui portent le Bezoar. Cette proposition les surprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu, sous peine de mort, d'en faire sortir de la Province. Cependant, continue le même Ecrivain, » ils revinrent, environ quinze jours après, lorsque je ne pensois plus à eux; & m'ayant » demandé si mes Domestiques étoient Etrangers, ils parurent apprendre, » avec plaisir, que je n'avois, autour de moi, que des Persans. Ils se reti» rerent, sans autre explication; mais, une demie heure après, je les vis » reparoître, avec six Chevres, que je considérai à loisir. Ce sont de fort » belles Bêtes, très hautes, & d'un poil aussi fin que la soye. Le Chef de » ces Marchands me pria de les accepter. Je fis difficulté de les recevoir en » pur don, & je demandai ce qu'elles pouvoient valoir. Après s'être fait » presser long-temps, il m'étonna beaucoup, en me disant qu'une des six » Chevres valoit cent roupies, que deux autres en valoient quatre, & qu'il » estimoit les trois dernieres à 4 roupies & $\frac{1}{4}$. Je voulus sçavoir ce qui cau» soit cette différence. On me répondit que l'une n'avoit qu'un Bezoar, & » que les autres en avoient, ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on me » fit voir sur le champ, en leur battant le ventre. La premiere en avoit un, » de belle grosseur; & les cinq autres en avoient entr'elles, dix-sept, & un » demi, qu'on auroit pris pour la moitié d'une noisette. Comme il n'étoit

Observations sur le Bezoar de Golkonde.

(19) Tavernier, Tome IV. page 80 & suivantes. Edition *in*-12, de Paris, 1724.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

» qu'à demi formé, le dedans ressembloit à une crotte molle de Chevre.

Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient, produisent des Bezoars, entre lesquels il s'en trouve, qui pesent quelquefois jusqu'à dix-sept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas ; & six grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet, pour les maladies auxquelles ils sont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut distinguer celui des Singes, qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il est extrêmement rare. Il vient particuliérement d'une espece de Singes, qui n'est connue que dans l'Isle Celebes. Ce Bezoar est rond, au lieu que l'autre est de diverses figures. Les Portugais en donnent jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation, parce que le regardant comme un puissant Antidote, il les rassure contre la crainte du poison, dont ils se croyent sans cesse menacés, de la part les uns des autres.

Pierre du Porc-Epi.

La Pierre du *Porc-Epi*, qui se forme dans la tête de cet Animal, est encore plus recherchée que le Bezoar. Elle se vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau, un quart d'heure seulement, elle lui communique une amertume, qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois aussi, dans le ventre, une autre Pierre, qui n'a pas moins de vertu ; avec cette différence, que celle-ci ne perd rien de son poids, ni de sa grosseur, en trempant dans l'eau, & que l'autre souffre quelque déchet.

Pierre de Serpent.

La Pierre de Serpent est à peu près de la grandeur d'un liard de France. Elle tire quelquefois sur l'ovale ; c'est-à-dire, qu'étant épaisse au milieu, elle devient mince sur les bords. On prétend, aux Indes, qu'elle se forme sur la tête d'une espece particuliere de Serpens. Nos Voyageurs les plus sensés soupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naissance à cette opinion, & jugent que ce n'est qu'une composition de quelque drogue ; d'autant plus qu'on ne l'achete que des Bramines. Mais il paroît certain qu'elle est d'une excellente vertu, pour toutes les morsures des Animaux venimeux. On fait, à la partie affligée, une incision, pour en faire sortir le sang ; & lorsque cette Pierre y est appliquée, elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin, qui s'amasse autour d'elle. Ensuite, pour la nettoyer, on prend du lait de femme, ou de vache, dans lequel on la fait tremper l'espace de dix ou douze heures, & qui reçoit une couleur d'apostume. Les Indiens employent deux moyens, pour connoître si la Pierre de Serpent est de bonne qualité : l'un est, de se la mettre dans la bouche ; elle saute aussi-tôt, lorsqu'elle est bonne, & d'elle-même elle s'attache au palais : le second moyen est de la mettre dans un verre d'eau, qu'elle fait bouillonner sur le champ, lorsqu'elle n'est point falsifiée. On voit monter, de la Pierre qui est au fond, une sorte de petites vessies jusqu'à la surface de l'eau.

Pierre de Serpent au Chaperon.

La *Pierre de Serpent au Chaperon*, passe aussi pour un Antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espece de Serpent, qui a réellement une sorte de Chaperon, pendant derriere sa tête ; & c'est derriere ce Chaperon, qu'on trouve la Pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens, qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une Pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avalle, pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les Serpens à Chaperons sont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique.

La

Drogues des Indes Orientales.

La Semencine.

La *Semencine*, cette fameuse poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en dragées, vient d'une herbe, qui croît dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les Indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet usage. C'est dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particulierement la Semencine.

Pierres précieuses des Indes Orientales.

Les Rubis.

Deux Contrées d'où ils se tirent.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de Pierres précieuses; le Royaume de Pegu & l'Isle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée Capelan, à douze journées, au Nord-Est de *Siren*, qui passe pour la Capitale de cet Etat. C'est la Mine d'où se tire le plus grand nombre de Rubis, d'Epinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topases jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Ametistes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre espece, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu jusqu'au Royaume de Cambalu, il se trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Epinelles, de Saphirs & de Topases. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produisent aussi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altere pas si vîte que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'étoit attaché particuliérement à la connoissance & au Commerce des Pierres précieuses, assure qu'il ne sort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t'il une de trois ou quatre carats, qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du Roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les Rubis se vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui est à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{7}{8}$ de carat. Un Rubis, qui passe six Ratis, n'a plus de regle pour le prix. Le même Voyageur observe qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les distingue que par la couleur même. Ainsi, dans le langage des Pegouans, le Saphir est un Rubis bleu, l'Amethiste un Rubis violet, la Topase un Rubis jaune, &c.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire des Rubis & d'autres Pierres colorées, est l'Isle de Ceylan; surtout une Riviere de cette Isle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la grossissent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chûte, elle devient, au contraire, fort basse, les Insulaires font de longues recherches dans le sable, où ils

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topases. Toutes les Pierres de cette Riviere sont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

Les Turquoises.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux Mines; l'une, qui se nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord-Ouest, près du gros Bourg de Nichabourg; l'autre, qui n'en est qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoises de la seconde Mine, sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc; aussi se donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier siécle, le Roi de Perse avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfevres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, il se servoit, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoises de cette Mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des chatons, suivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Si les Indes Orientales ont des Emeraudes?

Quoique les Emeraudes ne soient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'est une ancienne erreur de se figurer qu'elles en viennent originairement, & que la plûpart des Jouailliers se trompent encore aujourd'hui, lorsque voyant une Emeraude de couleur haute, tirant sur le noir, ils la nomment une Emeraude Orientale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connoît, dans toute l'Asie, aucun lieu d'où elles se tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il croit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les Emeraudes venoient d'Asie en Europe; mais elles étoient sorties des sources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en assurant que les Amériquains, avant que nous les eussions connus, trafiquoient dans les Isles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui se trouvent dans l'Orient, leur faisoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet usage dure encore; & les Péruviens passent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaisseaux, dans lesquels ils ne portent que de l'argent, & des Emeraudes brutes. Ils ont même cessé d'y porter des Emeraudes, depuis qu'ils les envoyent toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier siécle, qu'elles ne se donnassent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne se seroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens étant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de soye, & des tapis de Perse, quoiqu'ils ne puissent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défense en est portée si loin, que si quelqu'un obtenoit la permission de retourner de Goa en Espagne, par la Mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre vingt, ou cent pour cent, jusqu'aux Philippines, sans pouvoir faire aucun Commerce, & de se soumettre à la même Loi, des Philippines, jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Principales Pêcheries des Perles dans l'Orient.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissemens qu'on a donnés, dans plusieurs articles, sur les Mines de Diamans & sur la Pêche des Perles. Ce-

pendant on doit observer que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, sont, 1°. celle de *Bahren*, dans le Golfe Persique : elle appartient au Roi de Perse, qui entretient, dans l'Isle de ce nom, une Garnison de trois cens hommes, pour le soutien de ses droits. 2°. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, sur la Côte de l'Arabie Heureuse. La plûpart des Perles, qui se pêchent dans ces deux lieux, se vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune a son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balsora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie se vendent à Bander-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau, qui tire sur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y est persuadé que les Perles, dont l'eau est un peu dorée, conservent toujours leur vivacité; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans sans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la sueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occasion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui est demeuré en possession de Mascate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ses trésors une des plus belles Perles du monde. Elle est moins estimable, pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur, & pour l'excellence de son eau, qui la rend presque transparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Isle de Ceylan. Ses Perles sont les plus belles qu'on connoisse, pour l'eau & la rondeur; mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui se nomme simplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célébre aujourd'hui que celles du Golfe Persique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles assez grosses & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un si grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point de si grand poids que dans celles d'Occident; sans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Asie payent, bien mieux que les Européens, non-seulement les Perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Observation sur la couleur jaune des Perles.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des Perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plombeuse, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les Pêcheurs vendant les huitres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huitres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'alterent jusqu'à devenir puantes, & la Perle est jaunie par l'infection. Cette observation paroît d'autant plus vraie, que

dans toutes les huitres, qui ont conservé leur eau, les Perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six jours plutôt que celles du Golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire, au dixiéme degré de latitude du Nord, qu'à l'Isle de Bahren, qui est presqu'au vingt-septiéme. Aussi se trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres observations sur le temps & les conditions de leur Pêche.

On a donné, dans d'autres Articles, une assez curieuse description de la Pêche du Sein Persique & du Cap de Comorin: mais on y doit ajoûter que dans les Mers Orientales, elle se fait deux fois l'an; la premiere aux mois de Mars & d'Avril, & la seconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles se fait depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais il se passe des années sans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'assurer auparavant du succès. Ils envoyent, sur les bancs de la Pêcherie, sept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huitres. On les ouvre; &, s'il ne se trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq *Fanos* de Perles, c'est-à-dire, d'environ un demi écu de notre monnoie, on conclut que la Pêche ne sera pas assez bonne pour compenser les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

Comment les huitres Perlieres s'achetent.

Les Marchands sont obligés d'acheter les huitres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils y trouvent. Les grosses Perles sont rares, surtout à la Pêcherie de Ceylan. La plûpart sont des Perles à l'once, & à piler. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats passent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huitre vaut jusqu'à sept Fanos, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piastres. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit sur chaque Barque. Les Hollandois, qui leur ont succédé, tirent huit piastres de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté jusqu'à dix-sept mille deux cens piastres, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cet intervalle, quelques petits Bâtimens pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, sont les plus pluvieuses.

Comment les Perles se vendent.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui est de quatre grains, c'est-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, surtout dans l'Indoustan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pesent par Katis, qui est un huitiéme moins que le Carat. En Perse, on les pese par *Abas*; & l'Abas ne differe du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que se faisoit le plus grand

négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topases & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportoient de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien montrer de beau, sans s'exposer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour se rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes, ont pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe: mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, suivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

Pierres précieuses des Indes Orientales.

C'est dans l'étendue des Etats du Grand-Mogol que se font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la Soye & du Coton dans presque toutes les Parties de l'Orient, il semble que l'industrie & l'ardeur du travail soient le partage des Sujets de ce vaste Empire (20). Le seul Village de Kasambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achetent six ou sept mille. Ils en enleveroient davantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'opposition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Palestine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kasambazar est jaunâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une lessive, composée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la Soye de Palestine.

Soyes des Indes Orientales.

Couleur naturelle des Soyes crues.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, surtout dans les deux cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses especes de beaux tapis, soye & or, ou soye, or & argent, ou tout de soye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'est-à-dire, faites au pinceau, se fabriquent particuliérement dans le Royaume de Golkonde, surtout aux environs de Masulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plûpart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux Cantons extrêmement favorables pour les blanchir, à cause des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui se trouvent dans le voisinage; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de Limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambassadeur Persan, qui revenoit de la Cour du Grand Mogol,

(20) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement comprise sous le nom d'Indes Orientales.

Soyes des Indes Orientales.

présenta au Roi, son Maître, une Noix de Cocos, de la grosseur d'un œuf d'Autruche, dont on tira un turban long de soixante aunes, & d'une toile si fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoûte qu'il apporta lui-même, en France, une once de fil, dont la livre coûtoit six cens Mamoudis (21), & que toute la Cour fut surprise de voir un fil, si délié, qu'il échappoit presqu'à la vûe. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en passe guéres de non filés en Europe, parce que cette Marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Balsara, & quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés, la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les especes qui servent à faire des méches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos Climats.

§ VI.

Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager.

Voitures des Indes Orientales.

On ne connoît point, aux Indes, l'usage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout se transporte sur des Bœufs, & sur des Chameaux, ou dans des Charettes traînées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf est de trois cens ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels, dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la Nature en a refusé. Les Chameaux sont particuliérement destinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand-Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bons Fossés, ou accompagnés d'un Réservoir d'eau, en forme d'Etang, pour les arroser. Cet usage est très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses Caravanes, dans des Passages étroits, sans se voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduisent les Bœufs n'ont pas d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs sous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnoissent tous un Chef, qui tranche du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à se rencontrer, il s'éleve souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étoient nuisibles au Commerce & au transport des vivres, dans ses Etats,

(21) Un Mamoudi valoit, de son temps, douze sous de France.

fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

Voituriers des Indes, & leurs usages.

On fera mieux comprendre cette maniere de voiturer dans les Indes, si l'on observe qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que sous des Tentes, & dont l'unique métier est de transporter les dentées d'un Pays à l'autre. La premiere ne se mêle que du bled; la seconde du riz; la troisiéme, des légumes; & la quatriéme du sel, qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre distinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la premiere, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un écu, & leur font, le long du nez, une raie, sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisiéme, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatriéme portent, pendue au cou, dans un sac, une masse de sel, qui est quelquefois de huit ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur priere. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boëte d'argent, de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent aussi à leurs Bœufs, du moins à ceux pour lesquels ils ont une affection particuliere. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six tours, de la ceinture en bas; ce qui la feroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverses couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainsi pour une étoffe à ramage.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentes. Ils sont suivis de leurs Prêtres, qui élevent, dans la Plaine où ils sont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le Bœuf, qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Caravanes de Charettes.

Les Caravanes de Charettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette est traînée par dix ou douze Bœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui sont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traversent la Voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

Montures pour les Voyages.

La maniere commune de voyager est sur des Bœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure est assez douce: mais lorsqu'on en achete un, pour le monter, on prend garde que ses cornes n'ayent pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étoient plus longues, il seroit à craindre qu'en se débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du Cavalier. Ces Animaux se laissent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'ayent, pour mords, qu'une corde passée

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

par le tendon du muffle ou des narines. Dans les terres unies & sans pierres, on ne les ferre point : mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une grosse bosse sur le dos ; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette sur le cou pour les atteler.

Carosses Indiens.

Les Indiens ont aussi, pour leurs Voyages, de petits Carosses fort legers, qui peuvent contenir deux personnes ; mais on s'y met ordinairement seul, pour y être plus à l'aise, & pour avoir ses meilleures hardes avec soi. On y trouve une Cave, qui sert à porter les provisions de bouche. Ils ne sont traînés que par deux Bœufs (21). Les coussins, les rideaux & les autres commodités, y sont fournis abondamment ; mais ces Voitures ne sont pas suspendues. On ne sera pas surpris que les Bœufs, qu'on y attele, coûtent jusqu'à cinq cens roupies, si l'on considere qu'ils sont capables de faire des Voyages de soixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paîtrie avec du beurre & du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés, & trempés une demie-heure dans l'eau. Le loyer d'un Carosse est ordinairement d'une roupie par jour.

Palankins de Voyage.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds & large de trois, avec un petit balustre qui regne à l'entour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, soutient la couverture du Palankin, qui est de satin, ou de brocard ; & lorsque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend soin d'abaisser cette espece de toît. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour seconde défense contre l'ardeur du Soleil, surtout lorsque le Voyageur se tourne & se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la Canne sont attachés aux deux extrêmités du Palankin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes, à chaque bout, portent la Voiture sur leurs épaules, & marchent plus vîte que nos Porteurs de Chaise. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui se relaient, & qui font jusqu'à treize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne sont que de quatre roupies par mois.

Escortes.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au-dessus du commun, est de se faire escorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de fleches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs ; & leur office est non-seulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller aussi pour leur défense. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Vivres.

Les Villages Mahométans sont assez bien pourvus de Poules, de Pigeonneaux, & même de grosse viande ; mais dans les lieux, qui ne sont habités que par des Banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui

(21) *Voyez* la Figure, au Tome IX.

n'y

n'y sont pas accoutumés, de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

Cherafs, ou Changeurs pour les Monnoies.

Dans les Indes, un Village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui se nomment *Cherafs*, & qui servent de Banquiers pour les remises d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent sont exposés au risque de le perdre, lorsque les Voyageurs sont volés. Ils ont, d'ailleurs, un usage fort incommode pour les payemens. Leur maxime est toujours qu'une piece ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus legeres. Si l'on n'explique pas soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pieces, sur lesquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hasard en faisoit découvrir une piece, dans le payement qu'on a reçu, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On seroit obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le Faux-Monnoyeur fût découvert; & son châtiment seroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux Cherafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un payement sans leur avoir fait examiner les especes, leur droit, pour ce service, est d'un seiziéme pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui restent sur la pierre de touche où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens: c'est de les tirer, avec une petite balle, composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant, au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pû ramasser.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui sortent du trésor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude est impossible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particuliere de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sarquet*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu de charbon. Lorsque les pieces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une, où l'on apperçoive la moindre marque d'aloi, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au trésor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, sans les percer. On en voit qui ont sept ou huit de ces trous, c'est-à-dire, qui sont entrés sept ou huit fois au trésor. Elles sont renfermées par mille, dans des sacs, avec les Sceaux du Grand Trésorier, auxquels on ajoûte depuis quel temps elles sont battues.

§ VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon

INTRODUCTION.

IL manqueroit une partie essentielle à l'Histoire des Plantes orientales, si l'on n'y joignoit pas celles du Japon; & je les dois d'ailleurs à ma promesse, après m'être dispensé, par de justes raisons, de les donner dans la Description de cette Contrée. L'excellence de leur source, c'est-à-dire, le mérite de Kæmpfer, qui les a recueillies particuliérement dans un Ouvrage Latin, sous le titre d'*Amenités Etrangeres* (1), d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Histoire du Japon les a publiées dans notre Langue, est un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES BACCIFERES. Diverses especes de Lauriers.

Le Japon a plusieurs especes de Laurier, qui portent en général le nom de *Tsus-no-ki* (2). Celui qui se nomme particuliérement *Kuro-Tsons*, ou *Proh-Tsons*, est un Laurier à grosses baies, d'un pourpre obscur, dont les feuilles sont quelquefois fort larges, quelquefois étroites & ondées. L'Aka Tsutsu en est un autre, à feuilles larges & à baies rouges assez grosses.

Le Ssio, Camphrier du Japon.

Le *Ssio*, nommé vulgairement *Kus-No-ki*, ou *Nambok*, est un Laurier qui donne du Camphre, sur-tout par ses racines. Il est de l'épaisseur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre, dans la Province de Saxuma & dans les Isles de Gotto, où il croît uniquement, par la décoction des racines & du bois, coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le sublime ensuite, il est plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo, qui se tire des arbres par de simples incisions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonois a peu de branches. Son écorce est dure & d'un gris obscur; mais celle des jeunes branches est bise, gluante & s'éléve aisément. La moële en est dure & ligneuse. Le bois est naturellement blanc; mais, en se séchant, il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu serré, il a des fibres assez dures, qui le rendent propres à faire des Cabinets; mais, à mesure que sa résine s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon sont de la racine de cet Arbre, & de celle du *Fatz-no-ki*. Les veines & les nuances de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Suivons l'Auteur dans sa Description. Les feuilles du Camphrier Japonois, tiennent à des pédicules assez longs, qui rougissent un peu, après avoir été verds d'abord. Elles sont toujours seules, sans ordre, membraneuses, de forme tirant sur l'ovale, pointues à l'extrêmité, ondées sur les bords, sans être dentelées; avec beaucoup de fibres, d'une couleur plus pâle. Le dessus est d'un verd foncé, mais luisant; le dessous a la couleur de l'herbe & la douceur de la soie. Le nerf, qui est prominent des deux côtés, est d'un verd blanchâtre, & jette ses rameaux en arc, le long de la feuille. De ces rameaux, il en sort d'autres plus déliés. L'extrêmité

(1) *Amœnitatum exoticarum, &c, Fasciculi quinque.* Lemgoviæ, chez Meyer, 1712, in-4°.

(2) Tsus, signifie un Laurier; Ki, Plante ou Arbre; & No est l'Article. Ainsi, Tsus-No-Ki veut dire Plante de Laurier.

des fibres forme assez souvent de petits poreaux, qui sont particuliers à cet arbre. Lorsqu'il est dans toute sa grandeur, il commence à pousser de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naissent, aux extrêmités des petites branches, sous les pedicules des feuilles; & leurs propres pédicules sont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, forts menus, divisés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les six autres disposées en rond, autour des premieres. A mesure que le calice augmente, la graine meurit; & dans sa maturité, elle est de la grosseur d'un pois, luisante & d'un pourpre foncé. Sa figure est ronde, allongée comme une poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant sur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noiau, de la grosseur d'un grain de poivre, dont l'écorce est d'un noir luisant, & qui se sépare en deux. Il est de nature huileuse, & d'un goût fade.

Le Na, ou Nagi.

Le *Na*, qu'on nomme vulgairement (3) *Nagi* & *Tsikkburasiba*, est une espece de Laurier fort rare (4), qui passe au Japon pour un arbre de bon augure. Il conserve ses feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le transporte dans les Maisons, & jamais on ne l'expose à la pluie. Sa grandeur est celle d'un Cerisier. Le tronc en est fort droit. Son écorce est de couleur bai-obscur. Elle est molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique. Son bois est dur, foible & presque sans fibres; sa moëlle est à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieillesse de l'arbre. Les feuilles naissent deux à deux, sans pedicules. Elles n'ont point de nerfs, leur substance est dure; enfin elles ressemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés sont de même couleur, lisses, d'un verd obscur, avec une petite couche de bleu, tirant sur le rouge, larges d'un grand pouce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, sortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laissent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu-près de la figure d'une Prune sauvage, & d'un noir purpurin dans sa maturité. La chair en est insipide & peu épaisse. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la grosseur d'une Cerise, dont l'écaille est dure & pierreuse, quoique mince & fragile. Elle contient un noiau, couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais surmonté d'une pointe, qui a sa racine dans le milieu du noiau même.

L'Ajikuba.

L'*Ajikuba*, est un grand Arbrisseau, dont les rejettons sont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une substance grasse. Sa feuille est semblable à celle de l'Yeuse, un peu tournée. Sa fleur, portée sur un assez gros pistile, est tripetale, d'un pourpre tirant sur le rouge, & presque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit est rouge, oblong, assez gros, d'une chair blanche & douçâtre, qui renferme un noyau dur, & d'un goût âcre.

(3) Il faut se rappeller que les caracteres Chinois sont en usage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en soit un peu différente. Ainsi, le premier nom est celui dont les Lettrés Japonois se servent pour exprimer le caractere Chinois, qui marque la Plante.

(4) Kæmpfer le définit, *Laurus, julifera, folio specioso enervi*.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Taraïjo.

Le *Taraijo*, vulgairement *Onimatsi*, est une espece de Laurier-Cerise, dont les fleurs sont à quatre petales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramassées en grand nombre sous les aisselles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre semences, est rouge, de la grosseur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conserve toujours sa beauté.

Le Sankitz.

Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma - Tadsi - Banna*, est un petit *Chame-Cerasus* à feuilles de Cerisier sauvage, disposées en rond. Ses fleurs sont pentapetales, & ressemblent à celles du Muguet. Son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & styptique, avec un noiau blanc, dur & transparent.

Le Quackitz.

Le *Quackitz*, vulgairement *Tianna-Tadsi-Banna* est un autre *Chame-Cerasus*, qui ne quitte jamais ses feuilles. Ses fleurs & son fruit ressemblent à ceux du Sankitz. Mais on en distingue une espece qui a ses feuilles semblables à celles du Saule, excepté qu'elles sont semées de petites bulles. Sa fleur, semblable à celle du Dulcamara, est portée sur des petales recourbés en arriere.

Le Nandsjokf.

Le *Nandstokf*, vulgairement *Nattin* ou *Nandin - Tsikku*, est un Arbrisseau d'environ la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roseau. Ses branches sont disposées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles sont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du saule. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales, semblables à celles du Solanum ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies sont rouges, de la grosseur d'un pois, & contiennent deux semences de figure hemisphérique.

Le Nysimi-Motsi.

Le *Nysimi - Motsi*, vulgairement *Tanua - Wattasi*, n'est que le Troesne commun.

Le Jubeta.

Le *Jubeta* est un Arbre de la grosseur du Prunier, dont les fleurs & les baies ressemblent à celles du Troesne. Son écorce est verdâtre. Ses feuilles sont en grand nombre, disposées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & sujettes à se flétrir bientôt. Le noyau est blanc, d'un goût astringent & caustique. Ses baies passent pour venimeuses.

Le Kooki.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuko* & *Numi-Gussari*, est un Troesne épineux, dont les feuilles sont en très grand nombre, ovales, & longues d'un pouce, sans aucune découpure. Ses fleurs, qui naissent une ou deux sur chaque pedicule, sont de couleur purpurine, à cinq petales, & ressemblent à la fleur d'Hyacinthe. On se sert en Médecine, de ses baies & de ses semences, aussi-bien que de ses feuilles, dont l'infusion se boit en maniere de Thé.

Le Fechofatz.

Le *Fechofatz*, est un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feuilles, qui naissent en grand nombre à l'extrêmité des petits rameaux, sont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, & terminées en ovale, épaisses, dures, & légérement crénelées. Ses fleurs sont ramassées en épis. Ses baies sont rouges, & de la grosseur d'une Cerise. Le goût de leur chair est sauvage; & celui du noyau, qui est partagé en deux, est astringent.

Le Kemboku.

Le *Kemboku*, vulgairement *Rumgambokf* & *Sakaki*, est un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs ressemblent à celles du

Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent seules, sur un pedicule. Elles sont pointues, & de la grosseur d'un grain de poivre. Les semences ressemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût est un peu amer, & fort astringent. Cet arbre est consacré aux Idôles.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Fisakaki.

Le *Fisakaki*, est un arbrisseau qui ressemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croissent le long des branches, sont rouges, à cinq pétales, & en forme de cloches. Elles font place à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genevrier, & qui contiennent plusieurs semences dures. Cette Plante se cultive pour sa beauté. On en distingue une espece, dont la fleur est blanche, & les baies pleines d'un suc de couleur pourpre.

Le Sasjebu.

Le *Sasjebu*, est un arbrisseau dont la figure & les feuilles différent peu de celles du Fisakaki. Mais les fleurs sont monopetales, de figure conique, de la grosseur d'un grain d'orge, blanches, semées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui ressemblent assez à celles du raisin des Bois, sont de couleur purpurine, sans enveloppe, grosses comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment plusieurs semences.

L'Okamni.

L'*Okamni*, vulgairement *Iso-Fisakaki*, est un arbrisseau, dont les rameaux sont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles, sont d'un pouce & demi de long, ovales, épaisses, dures, foiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, sont petites, à quatre petales, & d'un blanc incarnat; les baies sont rondes, purpurines, pulpeuses, contenant des semences rousses & brillantes.

Le Sjiroggi.

Le *Sjiroggi*, est un arbrisseau, dont l'écorce est raboteuse, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrêmités, sans découpure. Ses fleurs placées sur des pedicules disposés en ombelle, sont en grand nombre, petites & pentapetales. Ses baies, en Hyver, après la chûte des feuilles, sont d'un beau rouge, moins grosses qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuse & amere. Ses graines sont triangulaires, & de la grosseur de celles du Carvi. On distingue un autre *Sjiroggi*, nommé vulgairement *Namome*, petit arbre dont les feuilles sont creuses dans leur longueur, recourbées, & très légérement dentelées à leur bord. Ses baies sont à-peu-près de la grosseur d'une Cerise; & ses semences, qui sont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin.

Le Sinsan.

Le *Sinsan*, vulgairement *Mijamma-Skimari* (5), est un grand arbre, dont les feuilles, disposées en rond, autour des petites branches, sont longues d'environ trois pouces, épaisses, pointues, légérement ondées, sans découpure à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur mordicante. Ses fleurs sont à quatre & cinq petales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la grosseur de celles de l'Aube-Epine, renfermant quatre semences blanches, fendues en deux, & semblables à celles de l'Oranger.

Le Come-Goomi.

Le *Come-Goomi*, vulgairement *Mantus*, est un arbrisseau qui ressem-

(5) Mi-Jamma, signifie Sauvage.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

ble au Troesne, & qui a l'apparence du Buis. Il est haut de trois pieds. Ses feuilles sont ovales, terminées en pointes, ramassées par pacquets, & sentent les excrémens humains. Ses fleurs ont la figure de celles du Jasmin, & sont découpées en long, avec six ou sept levres, & plus même, suivant la bonté du terrein. Ses fleurs sont d'un pourpre foible, & entrelassées dans les pacquets de feuilles.

Le Jamme Go Gemme.

Le *Jamma Go-Gomme*, est un arbrisseau, qui croît sur les Montagnes, & qui est fort branchu. Ses feuilles, semblables à celles du Thé, sont opposées entr'elles. Ses fleurs sont petites, purpurines, & découpées en quatre levres. Ses baies sont de la grosseur de la Coriandre, & renferment quatre semences.

Le Kensin.

Le *Kinsin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (6), est un arbre, qui s'éleve en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois brasses, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier-rose. Son fruit est oblong, partagé en deux, ressemblant par sa partie supérieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fon-Maki* (7), est un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois est fort estimé, pour en faire des Coffres & d'autres Vaisseaux, parce qu'il est blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaise odeur, lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude ; ce qui l'a fait nommer aussi Ksa-Maki, ou Maki fetide.

Le Tsio-Tei.

Le *Tsio-Tei*, vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*, est un Myrthe sauvage à longues feuilles ; le même, suivant Kæmpfer, que le Myrthe commun d'Italie de Gaspar Bauhin.

L'Ojo.

L'*Ojo*, vulgairement *Tsuge*, est un grand Buis à feuilles ovales, terminées en pointe, & un peu dentelées. Ses fleurs sont blanches, à quatre petales ronds, garnies d'un calice, & de la grosseur d'une graine de Coriandre. Ses baies sont rondes, couleur de pourpre foncé, renfermant deux, trois, ou quatre semences, qui sont grosses & figurées comme celles du Carvi. On distingue une Tsuge, qui est un petit Buis, dont les feuilles se terminent en pointe par les deux extrêmités.

Le Koo-Kotz.

Le *Koo-Kotz*, vulgairement *Firaggi*, n'est pas différent de notre Houx commun.

Le Sankira.

Le *Sankira*, vulgairement *Quakera*, est le *Smilak* (8), dont la racine, connue par ses vertus, est grosse, dure, noueuse, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en dehors, blanche au-dedans, & d'un goût fade. Cette Plante, quand elle ne trouve rien qui la soutienne, ne s'éleve que d'une ou deux coudées : mais lorsqu'elle rencontre des Buissons, elle devient beaucoup plus haute. Ses branches sont ligneuses, de la grosseur d'un tuiau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces, & changeant de direction après chaque nœud, d'où sortent deux tendrons semblables à ceux de la Vigne, par lesquels la Plante

(6) *Ime* signifie Faux.

(7) *Fon*, signifie vrai.

(8) Kæmpferr le définit, *Smilak minus spinosa, fructu rubicundo, radice virtuosa ; China dicta.*

s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Les feuilles, qui n'ont presque point de pedicules, sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diametre, minces, sans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, sont disposées en ombelle, environ dix petites fleurs, de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de Coriandre, à six petales & six étamines, dont la pointe est d'un blanc qui tire sur le jaune. Le sommet du pistil, qui occupe le milieu de la fleur, est couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui ressemble à la Cerise par sa figure, sa grosseur & sa couleur; mais il est sec, farineux, & d'un goût austere. Les semences sont au nombre de quatre, cinq ou six, de la grosseur d'une Lentille, en forme de Croissant; noirâtres en dehors lorsqu'elles sont séches; blanches en dedans; d'une substance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougeres.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le So-No-Ki.

Le *So-No-Ki*, vulgairement *Fira* & *Firasi*, est un Raisin des bois (9), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles du petit Buis (10). Ses fleurs sont à quatre petales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit est rouge, de la grosseur du Poivre, d'un goût doux & fade, contenant trois pepins un peu amers.

Le Siso.

Le *Siso*, vulgairement *Murasakki*, est une Plante d'un pied de haut, dont la racine est très fibreuse, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & disposées en rond autour des branches. Cette Plante sert à teindre la soie en pourpre.

Le Fakkubukon.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Fekuso-Kadsura*, est une Plante rampante, & semblable au Liseron. Sa feuille est longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & sans découpures. Sa fleur est ramassée en grappe, formée en tuiau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, semblable à celui du Dulcamara, est plein d'un suc très fétide, & contient un petit nombre de semences.

Le Murasaki.

Le *Murasaki* commun, est une Plante à tige ronde, dont les feuilles sont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaisses, pointues, & sans découpures. Il sort de leur aisselle un épi de fleurs, long de quatre doigts; & ces fleurs sont éloignées l'une de l'autre, sans pédicule, de la grosseur d'une graine de Coriandre, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq petales. Elles ne s'ouvrent jamais.

Le Nin-Too.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadsura*, & *Kin-Ginqua* (11), est le Periclymenum commun (12), à baies purpurines ou noires.

Le Kenkoo.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadsura*, & *Oreni-Kadsura*, est une Plante dont se fait le Papier, & dont on a déja parlé dans la description du Japon.

Le Ksëi.

Le *Ksëi*, vulgairement *Jodoriki*, est un Gui à baies rouges, dont les feuilles sont semblables à celles du Kenkoo, & viennent une à une, alternativement opposées. Le nom Japonois signifie toute Plante parasite, &

(9) *Vitis Idæa.*
(10) *Chamæ-Buxus.*
(11) C'est-à-dire, fleur d'or & d'argent.
(12) Autrement, *Caprifolium non perforatum.*

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

par excellence le Gui. Kæmpfer n'en vit, au Japon, que dans un Bois de Melese, de la Province de Mikowa. Aussi les Païsans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz*, c'est-à-dire, Gui de Melese.

Le Sansjo. Le *Sans-jo*, vulgairemement *Foo-Dsukki*, est le véritable (13) Alkekenjo.

Le Kiro. Le *Kiro*, ou *Kirjo*, vulgairement *Omotto*, est un Pied de veau qui n'est point âcre, dont la feuille est grande, & ressemble à celles du Lys. Sa racine est grosse & longue, charnue, fibreuse, un peu amere. Ses fruits sont rouges, de la grosseur & de la figure d'une petite Olive, & d'un très mauvais goût. Cet Arbrisseau sert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku. Le *Konjaku*, ou *Kusako*, vulgairement *Konjakfdama*, est un *Dracunculus*, dont la tige est marquée de taches vertes; la feuille longue, & partagée en lobes inégaux; la racine, longue, chaude, & purgative.

Le Nansoo. Le *Nansoo*, vulgairement *Osoni* & *Dammakonjakf* (14), est un Dracunculus à grandes feuilles pointues, dont les baies sont très chaudes.

Le Foto. Le *Foto*, vulgairement *Jebi* & *Budo*, est une espece de Vigne, dont le raisin est charnu, & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu. Le *Ganebu*, est une espece de Vigne, à petites grappes, dont les grains sont noirs & semblables aux baies du Genevrier. Le goût en est doux, & le suc couleur de pourpre.

Le Jamma-Budo. Le *Jamma-Budo*, est une Vigne sauvage, dont les grappes sont petites, & les grains de la grosseur des raisins de Corinthe, sans pepins. Elle sert à garnir les Berceaux.

Le Niwa-Toka, & ses différentes especes. Le *Niwa-Toka*, ou *Ton ga*, est le Sureau commun, dont on distingue néanmoins plusieurs especes: 1°, le *Tadsu*, qui est un Sureau à grappes; 2°, la *Jamma-Toosimi*, qui est le Sureau aquatique, à fleur simple: sa moële sert de méche, pour les chandelles; 3°, le *Mitse*, ou *Jamma Simira*, autre Sureau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure cônique, & un peu applaties.

Le Foo, & différentes sortes d'Itzingo, ou de Fraisiers. Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairerement *Itzingo*, est la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Fasso-Itzingo*, porte un fruit rougeâtre, qui se mange. Le *Ki-Itzingo*, est une sorte de Framboisier à fruit jaune, d'un goût désagréable. Le *Kutz-Nawa-Itzigo*, est le Fraisier commun à fruit rouge, qui n'est pas bon à manger, dans les Isles du Japon. Le *Quanso-Itzigo*, est un autre Fraisier, dont le fruit est de la grosseur d'une Prune, & ne se mange pas non plus.

Le Soo, ou Mûrier du Japon. Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, est une sorte de Mûrier, dont on distingue deux especes, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir.

Le Den. Le *Den*, ou *Lootz*, vulgairement *Sendam* & *Kindeis*, est proprement l'arbre que nous nommons *Azederac*, & le faux Sycomore de Mathiole.

Le Kuroggi. Le *Kuroggi*, est un grand Arbre sauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux pouces, & légerement dentelées. Ses fleurs sont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le pistil. Il a plusieurs fleurs, sur un seul pedicule. Les petales

(13) *Solanum Vesicarium.*
(14) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Sio*.

extérieures

exterieures sont écailleux & recourbés. Ses baies sont plus grosses qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

L'Akai-Sindjo.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, est un Arbrisseau d'une coudée de hauteur, qui pousse, dès sa racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies sont rondes, un peu applaties, moins grosses qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chaire molle & pleine de suc, avec un noyau de la couleur & de la grosseur d'une graine de Coriandre.

Le Jesura.

Le *Jesura*, est un Arbrisseau, d'environ trois coudées de haut, qui ressemble au *Philirrea*. Ses feuilles sont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies sont de la grosseur d'un Pois, rouges & charnues.

Le Kotai.

Le *Kotai*, vulgairement *Gommi*, est un Olivier sauvage, semblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au Printemps; différent du Sim-Kotai, ou Akin-Gommi, qui est un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne.

Le Naatsme.

Le *Naatsme*, est une espece de *Paliurus*, que Kæmpfer prend pour celui de Prosper Albinus. Son fruit est de la grosseur d'une Prune & d'un goût austere. On le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrêmités.

Le Midsikki.

Le *Midsikki*, vulgairement *Ume-Madakker*, est un Arbrisseau à feuilles de Prunier sauvage. Ses baies, qui croissent en très petites grappes à l'extrêmité des rameaux, sont rouges, de la grosseur d'une graine da Coriandre, & renferment plusieurs semences rousses & triangulaires.

L'Abrasin.

L'*Abrasin* est un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois ressemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moële. Ses feuilles ont de longs pédicules, sont grandes, & ressemblent à celles de la Vigne. Les unes sont entieres, les autres profondément découpées en trois parties, qui se terminent en pointe. Leur base est ronde, le bord lâche & ondé. Les extrêmités des rameaux sont garnies de longs pedicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq petales, de figure ovale. Son fruit est de la grosseur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des semences semblables à celles du Ricin, desquelles on tire une huile pour les lampes.

Le Jaatzde.

Le *Jaatzde* est un arbrisseau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs sont blanches, à cinq petales. Ses baies sont moins grosses qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur sommet, une espece d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur.

Le Finna.

Le *Finua*, vulgairement *Tooguena*, ou *Karaji* & *Karagasju*, est le Ricin commun de Gaspard Bauhin.

Le Modoras.

Le *Modoras* est exactement ce qu'on nomme en François Bonnet de Prêtre (15); & l'*Iso Kuroggi* en est une autre espece, à larges feuilles.

Le Nisi Kingi.

Le *Nisi-Kingi* est un Arbrisseau qui se cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui est rouge, & de la grosseur d'une Cerise, croît en grappe. On en distingue une autre espece, dont les jeunes gens attachent les sommités, par galanterie, à la porte de leurs Maîtresses.

(15) C'est l'*Evonimus*.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Kuro Ganni.

Le *Kuro-Ganni* eſt un Arbre dont le bois, ſuivant la ſignification de ſon nom, approche de la dureté du fer. Ses feuilles, qui ſont ſans poils & ſans découpure, reſſemblent à celles du Telephium commun. Ses baies ſont de la groſſeur des petites Prunes ſauvages. On en diſtingue une eſpece, qui ſe nomme *Kuro-Kaki*.

Le Tobira.

Le *Tobira*, grand Arbriſſeau, reſſemble par la forme au Ceriſier (16); & ſa fleur, à celle de l'Oranger, avec l'odeur de celle du Sagapenum. Ses branches ſont longues, & partagées, dans un même endroit, en pluſieurs rameaux. Son bois eſt mou, ſa moële groſſe, ſon écorce raboteuſe, d'un verd brun, graſſe, ſe ſéparant aiſément, & donnant une réſine blanche & viſqueuſe. Ses feuilles, dont le pedicule eſt court, ſont diſpoſées en rond autour des petites branches. Elles ſont longues de deux ou trois pouces, fermes, graſſes, étroites par le bas, rondes, ou ovales à l'extrêmité, ſans découpure, & d'un verd foncé par deſſous. Ses fleurs, dont le pedicule a près d'un pouce de long, ſont ramaſſées en bouquets à l'extrêmité des rameaux, & font paroître l'arbre, au mois de Mai, comme couvert de neige. Elles ſont à cinq petales, ſemblables, en figure & en grandeur, à celles de l'Oranger, & d'une odeur très agréable; avec cinq étamines, de même couleur que la fleur, mais rouſſes à leur pointe, qui eſt aſſez longue, & un piſtil court. Ses fruits ſont parfaitement ronds, plus gros qu'une Ceriſe, rouges, marqués de trois fillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profondes, couvertes d'une peau forte, biſe, & graſſe. Ses ſemences, au nombre de trois, ſont rouſſes, à pluſieurs angles; & leur ſubſtance intérieure eſt blanche, dure & d'une odeur très fetide.

Le Too, & ſes eſpeces.

Le *Too*, vulgairement *Momu*, eſt proprement le Pécher dont on diſtingue pluſieurs eſpeces; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher ſauvage (17), qui reſſemble aſſez à l'Arboiſier de Gaſpar Bauhin; & le *Ri*, vulgairement *Sſu-Momu*, qui eſt un Pêcher, dont le fruit eſt aigre, & rougit dans ſa maturité.

Le Kjoo.

Le *Kjoo*, eſt une eſpece d'Abricotier, dont le fruit eſt gros. On le nomme vulgairement *Anſu*, & *Kara-Momu*, qui ſignifie Momu du Catay.

Le Bai, & ſes eſpeces.

Le *Bai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, eſt un Prunier ſauvage, épineux, dont le fruit, qui eſt gros, ſe confit avec de la Biere du Japon, & ſe tranſporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* eſt un autre Prunier ſauvage, dont l'écorce eſt noire, le bois peſant & dur, la moële ligneuſe, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la maniere des Menuiſiers. Son fruit eſt d'un pourpre foncé, & ſe mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne ſe détache point. Le *Ruko* eſt le Prunier commun des Jardins, dont on diſtingue auſſi pluſieurs eſpeces, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent auſſi dans la compoſition de l'Atſiaer. Le *Jaſ-*

(16) Kæmpfer le définit, *frutex arboreus, ſagapeni fatoris, flore Mali Aurantiæ, fructu polyſpermo, Ceraſi facie.*

(17) Kæmpfer le définit: *Malus perſica ſylveſtris, fructu resballo granulato, oſſe in oblongum rotundo, nucleo integro.*

Jibo eſt un autre Prunier, dont la fleur eſt rouge. Un autre, qu'on nomme Mogotto, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins ; & plus l'arbre eſt vieux & tortu, plus ſes fleurs ont d'agrément.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Je-Jo-O, & ſes eſpeces.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, eſt un Ceriſier à fleur ſimple, dont le fruit eſt d'un goût auſtere. Le Japon a d'autres Ceriſiers : 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Ceriſier ſauvage, dont la fleur eſt double, & devient auſſi large que les roſes par une ſoigneuſe culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorſqu'ils ſont en pleine fleur au Printems. 2°. L'*Ito-Sakira*, qui pouſſe des branches dès ſa racine. 3°. Le *Niwa-Sakira*, qui eſt un Ceriſier nain, a la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur ſimple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko-Sjoï-Sakira*, qui eſt de médiocre grandeur, & dont la fleur eſt incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Roſe.

PLANTES POMIFERES ET NUCIFERES.

Le Biwa.

Le *Biwa* eſt un Arbre dont la feuille reſſemble à celle du Muſcadier, & la fleur à celle du Neflier, ramaſſée en épi & en grappe. Son fruit reſſemble au Coing. Sa chair, qui eſt pulpeuſe & d'un goût vineux, contient pluſieurs noyaux, de la figure des Chateignes.

Le Ri.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, eſt un Poirier des Jardins, dont le fruit eſt gros & dur. On en diſtingue pluſieurs eſpeces. Les Poires ſont fort communes au Japon. Elles ſont ſi groſſes, que les plus petites ne peſent pas moins d'une livre ; mais il ne faut pas les manger crues.

Le Dai.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, eſt un Pommier cotonneux, dont le fruit eſt de médiocre groſſeur, rond, & d'une chair denſe.

Le Rai-Kin.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Ruko-Reikin* & *Reiko*, eſt un autre Pommier, dont le fruit eſt fort petit & d'un goût auſtere.

L'Umbatz.

L'*Umbatz*, vulgairement *Marmur*, eſt un Coignaſſier, dont le fruit eſt gros & oblong, preſqu'en forme de Poire. Mais ce ſont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon.

Le Dsjakurjo.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, eſt un Grenadier de Jardin ; Arbre rare ; & dont le fruit n'eſt point agréable.

Le Kan.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, eſt un Oranger, dont la feuille eſt aſſez grande. Son fruit, qui ſe nomme *Yo-Mikan*, eſt de médiocre groſſeur.

Le Juu.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, eſt une autre eſpece d'Oranger, dont le fruit eſt fort gros, inégal, & plein de foſſettes.

Le Kitz.

Le *Kitz*, vulgairement *Tatz-Banna*, eſt un Limonier, dont le fruit eſt rond, petit, & d'une ſaveur vineuſe.

Le Kin Kan.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Bonna*, eſt un autre Limonier, dont la poulpe eſt fort douce.

Le Ssi.

Le *Ssi*, vulgairement *Karatz-Banna*, ou *Gus*, eſt un Oranger ſauvage, dont le fruit eſt de fort mauvais goût (18). Ses branches ſont inégales & tortueuſes, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'eſt pas dur. L'écorce, qui eſt graſſe & d'un verd brillant, ſe ſépare ſans peine. Chacune des feuilles eſt compoſée de trois petites feuilles, qui ſe réuniſſent au centre, ſur un pédicule mince, long d'un demi pouce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles ſont ovales, longues d'un pouce, d'un

(18) Kæmpfer le définit, *Aurantia trifolia ſylveſtris, fructu citrino.*

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

verd foncé par-dessus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs ressemblent à celles du Neflier, & croissent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, sans pédicules. Elles ont cinq petales, d'un demi pouce de long; elles sont blanches, garnies d'un calice, & presque sans odeur. Le pistil est court, environné de plusieurs étamines courtes & pointues. Le fruit ressemble à l'Orange par la figure, & n'en differe intérieurement que par l'odeur desagréable & le mauvais goût de sa poulpe, qui est visqueuse. On fait sécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remede célébre au Japon, qui se nomme *Ki-Kolum*.

L'Itabu & l'Inu Itabu.

L'*Itabu* est un Figuier sauvage, dont le fruit est de couleur purpurine, & la feuille longue, de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & sans découpure. Un autre Figuier, nommé *Inu-Itabu*, porte un fruit insipide, & jette des racines qui tirent sur le roux. Ses branches sont courtes, grosses, courbées, revêtues d'une écorce rousse, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, sont fermes, dures, épaisses, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-dessus, & d'un verd clair par le dos, qui est garni, dans toute son étendue, d'une infinité de nervures entrelassées les unes dans les autres, d'une maniere fort agréable. Les fleurs ne se montrent point. Les fruits, dont le pedicule est court, gros & ligneux, sont de la grosseur & de la figure d'une Noix, mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair est blanche, fongueuse, garnie d'un grand nombre de petites semences blanches & transparentes, qui sont environnées d'une très petite fleur blanche à quatre petales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

Le Si.

Le *Si*, vulgairement *Kaki*, est un Figuier des Jardins, à feuilles de Poirier, & dont le fruit est d'un goût très agréable. L'Arbre est fort laid. Ses branches sont tortueuses & en petit nombre; son écorce, qui est brune ou noire, dans sa jeunesse, devient blanche & rabotteuse en vieillissant. Ses feuilles, dont le pedicule est court, ressemblent, en couleur & en figure, à celles du Poirier, mais sont plus longues, ovales, plates, & cotoneuses par-dessous. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles, aux mois de Mai & de Juin. Elles sont en forme de tuyau, de la grosseur d'un pois, un peu jaunes, environnées d'un calice divisé en plusieurs pieces, avec un pistil court & plusieurs étamines. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors; sa chair de couleur rousse, tendre, & d'un goût de miel. Ses semences ressemblent à celles de la Courge, & sont rangées en étoiles au milieu du fruit.

Le Figuier d'Europe, que les Portugais ont porté au Japon, y donne des fruits plus gros & de meilleur goût que les nôtres. Cependant, on n'y a pas pris soin de le faire beaucoup multiplier.

L'Ono-Kaki.

L'*Ono-Kaki* est une autre sorte de Figuier, dont les fruits ressemblent à l'Orange. On les fait sécher au Soleil, on les couvre de farine & de sucre, & c'est dans cet état qu'ils se vendent.

Le Kineri-Gaki.

Le *Kineri-Gaki*, differe peu des Figuiers précédens, par sa figure & celle de son fruit; mais ses Figues ne se conservent point, & ne peuvent être mangées que dans leur fraîcheur.

Le *Ssibu-Kaki*, autre Figuier, donne un fruit qui ne se mange point, mais qu'on enterre dans un pot, pour le faire pourrir & fondre; & dans le suc, qu'on passe soigneusement, on trempe le papier dont on fait des habits, pour le garantir de la pourriture. On s'en sert aussi pour teindre, en couleur baye, les toiles d'Orties & de Chanvre.

Arbres, et Plantes du Japon. Le ssibu-Kaki.

Le *Ssi*, vulgairement *Kutspinas*, est un Neflier dont la feuille est grande, la fleur très blanche, l'odeur très agréable, & la forme en tuyau, partagé en six levres, longues, étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une Rose. Son fruit, qui est exagone & de figure cônique, a la poulpe jaune, d'un goût desagréable, & remplie d'une infinité de petites semences, semblables à celles du Sesame. Cette poulpe sert aux teintures en jaune. Un autre Arbre, de même nom, a la feuille plus petite & la fleur blanche & double. Son bouton, lorsqu'il n'est point ouvert, présente la figure d'une belle coque de Limaçon, de figure oblongue.

Le Ssi.

Le *Sidom*, vulgairement *Sidomi-Notti*, est un Arbrisseau, qui par sa feuille & ses autres apparences ressemble au Prunier sauvage. Sa fleur est rouge, à cinq petales, avec un calice de figure cônique, duquel il sort, avant la chûte des petales, un fruit charnu.

Le Sidom.

Le *Sicku*, vulgairement *Ken*, & *Kenpocones*, est un Poirier, qui porte un fruit d'une figure extraordinaire, & d'un goût agréable, semblable à celui de notre Poire de Bergamotte. Ce fruit, dont le pedicule est fort long, se divise d'abord comme en deux branches, ensuite en plusieurs autres, opposées les unes aux autres, plus grosses qu'un tuyau d'orge, tortueuses, & longues d'un demi pouce, à l'extrêmité desquelles sont suspendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la grosseur d'un grain de Poivre, divisés en trois lobes, qui contiennent chacun une semence, assez semblable à celle du Lin, par sa couleur, son brillant & sa grosseur. Les feuilles de l'Arbre sont ovales, pointues, d'un verd clair, & finement dentelées.

Le Sicku.

Le *Ka*, vulgairement *Nassubi*, est le Pommier fou. Les Japonnois ont différentes sortes de Courges & de Melons. Le *Feo*, vulgairement *Nari-Trigango*, est une grande Courge, dont le milieu est étroit. Une autre espece, de même nom, & de figure ronde, a la poulpe dense. Le *Ko* en est une autre, dont le fruit est oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Sptoori*, *Tske-Uri* & *Tsutke-Uti*, en est une quatriéme espece, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte est une chair solide, qui a le goût du Concombre. On l'apprête avec le marc de Cerise, & c'est un mets des plus ordinaires. Son nom est *Connemon*.

Le Ka. Diverses sortes de Courges.

Le *Kwa*, vulgairement *Togwa* & *Kamo-Uri*, est un grand Melon de figure oblongue, dont la chair est serrée. Le *Ten-Kwa* est le grand Melon commun cannelé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awo-Uri*, est un autre Melon cannelé, mais plus petit que le précédent.

Melons.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, est le Concombre commun des Jardins, dont on distingue plusieurs especes : le *Ko-Kwa*, vulgairement *Soba-Uri*, en est une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en est une autre, oblongue, cannelée, tortue, terminée en pointe.

Concombres.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Ginkgo.

Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Itsjo*, eſt un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc eſt long, droit, gros & branchu. Son écorce eſt de couleur cendrée; ſon bois, lâche & foible; ſa moëlle, tendre & fongueuſe. Ses feuilles, qui naiſſent une à une, ou pluſieurs enſemble, ont un long pedicule : elles ſont étroites par le bas, & vont en s'élargiſſant comme la feuille de Capillaire; leur largeur eſt de trois ou quatre pouces, ſur la même longueur. Le bord ſupérieur eſt arrondi, avec des ſinuoſités inégales, & une profonde entaillure au milieu. Elles ſont minces, liſſes, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, ſans nervures. Les petites branches, qui ſont au ſommet de l'Arbre, portent des chatons, couverts d'une eſpece de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & ſorti de l'aiſſelle des feuilles, porte un fruit rond, ou oval, aſſez ſemblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa ſuperficie eſt inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui eſt blanche, pleine de ſuc, & d'un goût auſtere, contient une Noix, à laquelle elle tient ſi fortement, qu'on ne peut l'en ſéparer qu'en la faiſant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui ſe nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une piſtache, avec le double de ſa groſſeur. Le noyau qu'elle contient eſt blanc, un peu dur, & ſe mange au deſſert, parce qu'on le croit favorable à la digeſtion. Il s'employe auſſi dans divers ragoûts.

Le Kaja.

Les Provinces Septentrionales du Japon ont une autre eſpece de Noyers, qui ſe nomme *Kaja*, & qui croît fort haut. Ses fruits ſont des Noix oblongues, renfermées dans une poulpe de chair, qui ont la figure & la groſſeur des Noix d'Areka. Elles ſont d'un goût fort agréable, lorſqu'elles ſont ſeches; & d'aſtringentes qu'elles étoient, elles deviennent alors purgatives. L'huile qu'on en tire differe peu, pour le goût, de l'huile d'amande, & ſert également pour l'apprêt des alimens, & pour la médecine. On brûle leurs noyaux, pour en recueillir une vapeur graſſe, qui entre dans la compoſition de la meilleure Encre.

Le Fi.

Le *Fi*, vulgairement *Kaja*, eſt une ſorte d'Ifs, qui porte des Noix. C'eſt une eſpece de Kaja, commun dans les mêmes Provinces, & qui devient auſſi fort grand. Ses branches naiſſent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent preſque ſur un même plan. Son écorce eſt noirâtre, groſſe, odorante & fort amere. Son bois eſt ſec, leger, avec peu de moële. Ses feuilles, qui ſont ſans pedicules, reſſemblent beaucoup à celles du Romarin, mais ſont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obſcur par-deſſus, & clair par-deſſous. Son fruit, aſſez ſemblable aux Noix d'Areka, croît entre les aiſſelles des feuilles, où il eſt fortement attaché, ſans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printems, pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair, qui eſt molle, fibreuſe, verte, d'un goût balſamique & un peu aſtrigent, renferme une Noix ovale, garnie d'une pointe aux deux extrêmités, avec une coquille ligneuſe, mince & fragile. Son noyau eſt d'une ſubſtance douce & huileuſe, mais ſi ſtyptique, qu'il eſt impoſſible d'en manger, lorſqu'il eſt un peu vieux. On en tire une huile, que les Bonzes employent aux uſages de la Cuiſine.

Le Sui.

Le *Sui*, vulgairement *Sſi-No-Ki*, eſt un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur eſt hexapetale & ramaſſée en épis. Son fruit eſt une Noix, renfer-

mée dans une coque écailleuse, garnie de pointes, & de la grosseur d'une Aveline.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Koku & le Reki.

Le *Kas-No-Ki* est proprement le Chêne verd, dont les Japonois distinguent deux especes; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjuwa*, *Boku-Soku* & *Sjirakas*, dont le bois est blanc : l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois est roussâtre & fort dur.

Le Riitz.

Le *Riitz*, vulgairement *Kuri*, est le Châteigner commun, Arbre fort commun au Japon, surtout dans la Province de Chicugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a plusieurs sortes, dont la principale différence consiste dans la grosseur inégale de leurs Châteignes.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fasi-Bami* & *Fa*, est une espece de Coudrier, dont le fruit est oblong & sans barbes.

Le Sarfio.

Le *Sarfio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qui signifie Arbre de Fer, est un Arbre d'une grandeur extraordinaire, dont les feuilles, alternativement opposées, sont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaisses, & sans découpures. Son fruit, qui croît sans pedicules au sommet des petites branches, est de figure cônique. Il devient ligneux, en se desséchant, & se trouve intérieurement rongé, comme la Noix de Galle. Il est assez gros, dans sa fraîcheur, pour remplir la main. Les Singes l'aiment beaucoup; ce que le nom de Sarfio signifie.

Le Ta.

Le *Ta*, ou *Sa*, vulgairement *Tsja*, est un Arbre fruitier, dont les branches poussent sans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent semblables à celles du Cerisier, après avoir ressemblé, dans sa jeunesse, à celles de l'Evonyme. Sa fleur differe peu de la Rose des champs. La Capsule seminale, qui est comme ligneuse, s'ouvre dans sa maturité, & donne deux ou trois semences, dont chacune contient un seul noyau de la figure d'une Chateigne, & couvert d'une écorce fort semblable, mais plus petit.

Le Rjugan.

Le *Rjugan*, ou *Djugan*, vulgairement *Djugan-Nuki*, qui signifie Œil de Serpent, est un Arbrisseau Chinois d'origine, dont les branches sont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de Rose, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui est ramassé en grappes, est de la grosseur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonois trouvent délicieuse, a le goût d'une Cerise seche, qu'on auroit fait cuire au vin & au sucre. On distingue deux autres especes du même Arbre, qui se nomment *Roganna* & *Ritsji*.

PLANTES OLERACÉES ET FRUGIFERES.

Le Sju, ou le Ginseng.

Le *Sju*, ou *Sjin*, vulgairement *Nesji*, *Nindsin*, ou *Dsin-Dsom*, est une espece de Chervi des Montagnes. C'est le fameux *Ginseng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soasai*. Cette Plante, lorsqu'elle est nouvelle, n'a qu'une racine simple, qui ressemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la grosseur du petit doigt, charnue, blanchâtre, divisée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une odeur tirant sur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite armertume presqu'insensible. Lorsque la Plante s'est élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux au-

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

tres racines, semblables à la premiere; & dans sa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle est plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, cannelée & garnie de nœuds, desquels naissent les branches, alternativement opposées. Des pedicules, longs d'un pouce & demi, & sillonnés profondément jusqu'au milieu de leur longueur portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, suivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légerement dentelées; mais qui deviennent ensuite plus grandes, se partagent en plusieurs lobes & ressemblent entiérement à celles du Chervi. Les fleurs disposées en ombelle, chacune sur un pédicule séparé, sont blanches, à cinq petales, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Les étamines sont courtes, & s'élevent entre les petales. Le pistil est presque imperceptible. La semence ressemble à celle de l'Anis. Cette Plante se cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal est la Corée & la Tartarie. Comme sa principale vertu est de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'emploie dans presque tous les remedes & dans tous les cordiaux (19).

Le Kofuk.

Le *Kofuk*, vulgairement *Nisji* & *Jobu-Ninsin*, est le Panais de l'Europe; comme le *Jamma-Ninsin* est notre Panais sauvage.

Raves. Le Busei, le Rei, & le Farjo.

Le *Busei*, vulgairement *Aona*, est la Rave ronde des Jardins, ou Rave de Limousin. Le *Rei-Fuku*, vulgairement *Daikon*, est le grand Raifort, qui fait, au Japon, la principale nourriture du Peuple. Il se mange, crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cultive dans les champs, où il croît en abondance. Le *Farjo* est la petite Rave pyramidale de Bauhin.

Le Sadsin.

Le *Sadsin* est un *Lychnis* sauvage, à feuilles de Giroflée, dont la tige est d'environ un pied de hauteur, & les fleurs blanches à cinq petales. Sa racine est longue de trois ou quatre pouces, d'un goût fade, qui tire sur celui du Panais. Il se trouve des Imposteurs, qui la vendent pour du Ginseng.

Le Kekko.

Le *Kekko*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirakoo*, est une Raiponse, haute d'une coudée, à feuilles oblongues & dentelées, dont la racine est longue de quatre pouces, grosse & laiteuse. C'est la plus estimée, pour ses vertus, après celle du Ginseng. Ses fleurs, qui croissent au sommet de la tige, sont en cloche, d'un pouce & demi de diamétre, bleues, & découpées assez profondément en cinq parties. On distingue trois especes de cette Plante; l'une, qui a la fleur blanche & double; l'autre, dont la fleur est simple, d'un pourpre bleu, avec des cannelures couleur de pourpre, garnies de poils dans les intervalles, les pointes jaunâtres, & un pistil bleu, revêtu de poils. La troisiéme a la fleur double, d'un pourpre bleu.

Le Mondo.

Le *Mondo*, & *Biakf-Mondo*, vulgairement *Riuno-Figu*, est un Chiendent dont la fleur est hexapetale, en forme d'épi. Sa racine est fibreuse & bulbeuse. Un autre Chien-dent, nommé aussi *Riuno-Fige*, s'étend beaucoup & pousse continuellement des rejettons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au sucre. Le fruit est rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords sont cre-

(19) Desséchée & mise en poudre. La dose est d'un gros, ou un gros & demi.

nelés

nelés. Le *Temondo* eſt encore une autre eſpece, commune ſurtout dans la Province de Lexuma, & dont la racine eſt plus groſſe.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Boofu.

Le *Boofu*, autrement *Foſu*, & *Fumas-Kanna*, eſt le Liguſtique vulgaire.

Perſils.

On diſtingue pluſieurs ſortes de Perſils. Le *San-Boſu*, vulgairement *Jamma-Boſu*, eſt le Perſil des bords de la Mer, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie, mais ſont un peu plus graſſes. Le *Nadagi Nadaki* eſt le Perſil des Marais de Bauhin. Le *Kin*, vulgairement *Seri*, eſt le petit Perſil à feuilles de Morgeline. Le *Quaiko*, ou *Vikio*, vulgairement *Kureno Ommo*, eſt l'Anis commun. Le *Sſiro*, vulgairement *Tagara-Kinſo*, eſt le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Toogaras*, eſt le Poivrier commun des Indes.

Le Quaiko. Le Sſiro. Le Bansjo.

Le Doku-Quatz.

Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dosjen* & *Udo*, eſt un Arbriſſeau annuel, dont la racine eſt graſſe & charnue. Elle ſe mange, auſſi-bien que les premieres tiges. Ses feuilles ſont longues d'un pied, & partagées en lobes, diſpoſées en triangle. Ses fleurs ſont petites, & blanchâtres, à cinq petales.

Le Kjoo.

Le *Kjoo*, vulgairement *Sſonja*, eſt le Gingembre ſauvage, à larges feuilles, qui ſe nomme auſſi *Faſi-Kami* & *Kureno-Faſi-Kami*. On en diſtingue un autre, nommé *Djooska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'eſt pas fort, & dont la tige & les feuilles reſſemblent à celles du Roſeau.

Le San-Djoska.

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjoga*, eſt un *Orchis* dont la tige eſt haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur diſpoſée en épi. Sa capſule ſeminale, qui eſt de la groſſeur d'un pois, contient un grand nombre de petites ſemences.

Le Tſwa.

Le *Tſwa* eſt un Doronic, dont la racine eſt noueuſe, fibreuſe, & d'un mauvais goût. Sa feuille reſſemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige eſt nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs ſont jaunes, & ſemblables à celles du Chryſantheme. Sa ſemence eſt de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une ſaveur onctueuſe, mais très mauvaiſe.

Le Sco Kuſitz.

Le *Sco-Kuſitz*, vulgairement *Kuſaggi*, qui ſignifie Plante *Fetide*, eſt un grand Arbriſſeau, dont les feuilles, alternativement oppoſées, ſont grandes, & reſſemblent à celles de la Bardane. Elles ſe mangent. Ses fleurs approchent de celles du *Ledum*.

Le Boſſai.

Le *Boſſai*, vulgairement *Quai*, eſt un Jonc aquatique, dont on mange la racine, qui eſt fibreuſe & garnie de nœuds.

Le Siko.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, eſt le Phleos aquatique de la petite eſpece, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui reſſemble à la précédente, ſe mange auſſi.

Le Kai.

Le *Kai*, vulgairement *Tokoro*, eſt une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Coulevrée blanche. Sa racine reſſemble à celle du Gingembre & ſe mange. Ses fleurs, formées en épis, ſont blanches, hexapetales, & de la grandeur d'une ſemence de Coriandre, avec un piſtil au milieu.

Le Dſojo & le Tſukne Imo.

Le *Dſojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, eſt une herbe des Montagnes, qui monte aux Arbres. Sa racine, qui ſe mange, eſt groſſe, longue, charnue, fibreuſe, de figure inégale, ſuivant les lieux où elle ſe trouve. Sa feuille eſt

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

membraneuse, & ressemble à celle de la double feuille (20). Ses fleurs ne different point de celles du Lychnis; mais elles s'ouvrent peu; sont très petites & à six petales. Une autre espece, nommée *Tsjukne-Imo*, porte des baies; & ses semences croissent sous l'aisselle des feuilles.

L'U & Spen.

L'*U*, vulgairement *Imo*, & *Satai-Imo*, est un Phleos des Marais, semblable au grand Phleos aquatique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine est longue, grosse, charnue, fibreuse, avec des rejettons mousseux. Elle se mange, aussi-bien que la tige. Le *Spen* en est une autre espece, dont la racine se mange aussi.

Le Gobo.

Le *Gobo*, autrement *Umma-Busuki*, est proprement la grande Bardane, qu'on cultive, au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine se mange avant qu'elle ait poussé sa tige.

Le Sjooriku.

Le *Sjooriku*, vulgairement *Jamma-Gobo* & *Isjuwo-Sikki*, est une Plante sauvage, dont la racine se mange & ressemble au Navet. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles ressemblent à celles de la Patience; ses fleurs sont à cinq petales, blanches, & disposées en épi.

Oignons & Poireaux.

Le *Soo*, vulgairement *Fitomosi* est l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Ninniku*, est le Poireau commun à grosse tête. Mais le *Ku*, vulgairement *Miirra-Niira*, est un Poireau fendu, à feuilles de Jonc; & le *Kei*, vulgairement *Oi-Nira*, est un Poireau fendu à larges feuilles.

Le Kio.

Le *Kio*, vulgairement *Tsisa*, est la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en distingue deux autres especes, qui se nomment *Kukio* & *Rikio*.

Le Kantatz.

Le *Kantatz*, vulgairement *Futsu-Kusa*, est un Choux blanc crêpé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête se ferme rarement.

HERBES, LE'GUMES, ET MOUSSES.

Le *Bakin*, vulgairement *Uma-Biju* & *Siberi-Fiju*, est le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sei*, vulgairement *Futsina*, *Tsjugumigusa*, & *Tampopo*, est la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fuki-Sabuki*, est le Petasite commun. Le *Tas*, vulgairement *Koki*, est la Mousse en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubah* est l'herbe ou l'algue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, est le Champignon des champs, dont le pédicule est blanc, & la tête plate & tachetée. Il se mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, est un autre Champignon, bon à manger, blanchâtre, à tête pelée, à bord inégal & souvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour son excellence, a la tête noire par-dessous. Le *Sjorto*, est la Trufle du Japon, qui croît sous les Sapins. Le *Bokudsi*, vulgairement *Kikuragi* & *Ki-No-Mimi*, est un Champignon dont la tête est tachetée de blanc & de noir, & qui vient sous les vieux Arbres. Il se mange. Le *Si-Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Murasaki*, est une Mousse de Mer, de couleur purpurine, qui croît sur les Rochers, & qui se mange quoique d'une substance dure & membraneuse. Le *Sekisi*, vulgairement *Iwatagi*, est une Mousse, qui croît sur les plus hauts Rochers. Le *Seki-Qua*, vulgairement *Kokuro-Buto* & *Tokoro-Tengusa*, est un Algue des Rochers, capillaire, rameuse & jaunâtre, dont

(20) Ou Gramen Parnassi.

on fait, au Japon & à la Chine, une espece de Vermicelli, qui se nomme *Tokororen*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Aii-Nori*, est une Mousse de Mer, semblable à la Coraline, fendue en plusieurs endroits, dont la feuille est très menue. Le *Firomé*, autrement *Kombu*, est un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toise de longueur. Il croît sur les Rochers, baignés de la Mer, & nâge sur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitei*, vulgairement *Arame*, est un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'est pas dentelé. Le *Sisjoo*, vulgairement *Miru*, est une Mousse de Mer, branchue, en forme de Corralloïde. Le *Roku-Kaku*, vulgairement *Ino-Matta*, est encore une Mousse, plus grosse que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

Arbres, et Plantes du Japon.

Riz, Bled & autres Grains.

Le *Come*, ou *Wasi*, est le Riz en général. On en distingue deux especes; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Matzji-Gomme* & *Urursjine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui se nomme *Da*, vulgairement *Motsi-Gomme* & *Motsi-No-Jome*. Toutes sortes de blés, & l'orge en particulier, portent le nom de *Baku*, vulgairement *Muggi* & *O Muggi*. Le *Ko-Muggi* est le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, est le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokui*, vulgairement *Dsudsudama*, est la larme de Job. Le *Sioku*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi-Kibi*, est le Millet commun à grain jaune. Le *Sjokkuso*, vulgairement *Too-Kibbi*, est le Millet Chinois, transporté, au Japon, depuis plusieurs Siécles. Sa tige & ses feuilles ressemblent à celles du Roseau, & ses grains sont jaunâtres. Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, est un Panicum à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, est un Panicum à grain noirâtre. Le *Kjokuso*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (21), est un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, est une espece de Bled Sarasin, qui se seme. On en distingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui se nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo-Nome*; l'autre, qui croît dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui-Roo*, vulgairement *Midsu-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, est le Sesame, dont l'huile s'employe dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jeïsoku*, vulgairement *Kos*, est le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, est le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit sont blancs. Le *Sandsu*, vulgairement *Sora-Mame*, est la Féve des champs, dont le fruit est noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adsi-Mame* & *Kaadsi-Mame*, est le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur est grêle & purpurine; ses gousses sont courtes & larges. Sa semence est rouge & semblable au Pois chiche. Le *Toodsu* est un Haricot à grandes feuilles, dont les gousses sont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que son nom signifie. Ses fleurs sont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa semence est rouge, & plus grosse que la Féve des Jardins. Le *Reodsu* est un autre Haricot, dont la fleur est d'un beau pourpre, & dont la gousse ressemble à celle des Pois de Jardin. On distingue plusieurs autres sortes de Haricots; une, entr'autres, dont les Japonnois font une espece de bouillie, qui leur tient lieu de Beurre, & dont ils font une

(21) C'est-à-dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

sauce fameuse, qui se sert avec les viandes rôties. Ils nomment la bouillie *Miso*, & la sauce *Sooju*.

Le Koquan.

Le *Koquan*, vulgairement *Nemu-No-Ki*, c'est-à-dire, Arbre qui sommeille, est un Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Acacia, & dont les gousses sont pendantes; de-là vient ce dernier nom.

Le Quai.

Le *Quai*, vulgairement *Jens* & *Quai-Kaku*, est un Arbre dont le tronc est extrêmement gros. Ses feuilles sont garnies de quatre lobes, & ses gousses articulées. Kæmpfer juge que c'est le Tamarin; mais il est étranger, rare, & presque stérile au Japon.

Le Sokio.

Le *Sokio* est un très grand Arbre, dont les feuilles sont fort longues, & ont plusieurs lobes. Ses branches sont longues & minces. Il est étranger, comme le précédent, & presque stérile. Kæmpfer est porté à croire que c'est l'arbre de la Casse.

Le Kakusju.

Le *Kakusju*, vulgairement *Kawara-Fisagi*, ou *Adsja*, est un Arbuste à feuilles de Bardane, dont la fleur est monopetale, les siliques longues & menues, la semence petite, en forme de rein, & garnie de poils aux deux extrêmités. Il a peu de branches; mais elles sont fort longues. Le pistil de ses fleurs, qui sont de couleur pâle, & d'une odeur assez douce, se change en une silique pendante, ronde, & grosse comme un tuyau d'Avoine, dont on fait boire la décoction aux Asmatiques. Les feuilles, qui ont de chaque côté deux especes d'oreilletes, s'appliquent sur les parties douloureuses, & passent pour être amies des nerfs.

PLANTES REMRAQUABLES PAR LA BEAUTÉ DE LEURS FLEURS.

Le Sjiko.

Le *Sjiko*, vulgairement *Rintsjo* & *Rantsjoge*, est un Arbrisseau de deux coudées de hauteur, dont la feuille est pointue, & la fleur ramassée en ombelle au sommet des Rameaux. Elle est blanche & d'une très agréable odeur. On en distingue une espece, nommée *Jamma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Cariophylle* Aromatique.

Le Mokksei.

Le *Mokksei* est un Arbre, qui se cultive dans les Jardins, & dont la feuille ressemble à celle du Chateignier. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, sont petites, à quatre petales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jasmin.

Le Buke.

Le *Buke* est un petit Arbuste, dont la fleur est rouge, à cinq petales, & qui ressemble à l'Acacia d'Allemagne.

Le Teito.

Le *Teito*, vulgairement *Jamma-Buki*, est un Arbrisseau sauvage, qui ressemble au Cytise. Sa fleur est jaune, à cinq, six, ou sept petales, & semblable à la Renoncule. On en distingue un autre, dont la fleur est jaune & double.

Le Bioru.

Le *Bioru*, vulgairement *Bijo-Janagi*, est une espece de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (22).

Le Sini.

Le *Sini*, ou *Consusi*, vulgairement *Kobus*, est un Arbre sauvage, de la grandeur du Cerisier. Ses branches sont tortueuses. Son écorce sent le Camphre, & sa feuille ressemble à celle du Neflier : mais ses fleurs, qui naissent à l'entrée du Printems, sont des especes de Tulipes ou de Lys blancs. Leur pistil est gros & de figure cônique, environné d'un grand nombre d'étamines.

(22) Kæmpfer le définit : *Androsæmum constantinopolitanum, flore maximo Wheleri.*

Arbres, et Plantes du Japon.

Le Mokwuren.

Le *Mokwuren* est un Arbrisseau, qui porte des fleurs à peu près semblables aux précédentes, excepté qu'elles sont rouges.

Le Tecki-Tsyocku.

Le *Tecki-Tsyocku*, vulgairement *Tsutsusi*, est le Cistus des Indes, à feuilles du Ledum des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'est un Arbrisseau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs sont monopetales, & ressemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbrisseau est fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins. Il est tantôt à fleurs blanches, marquetées de longues taches rouges; tantôt à fleurs d'un violet blanchâtre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c.

Le Riuku-Tsutsusi.

Le *Riuku-Tsutsusi*, Plante qui vient des Isles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleur-de-lys, à petales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

Le Jedogawa-Tsutsusi.

Le *Jedogawa-Tsutsusi* est un Cytise fort célébre au Japon. Ses rameaux sont hérissés de pointes. Sa feuille est couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en distingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates.

Le Jamma-Tsutsusi.

Le *Jamma-Tsutsusi* est un Cytise des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vif incarnat, tachetées de points roux. On en distingue un autre à points rouges; & un troisiéme à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé.

Le Mijamma-Tsutsusi.

Le *Mijamma-Tsutsusi* est un Lys des Montagnes, dont les fleurs sont d'un rouge incarnat, & naissent abondamment avant & avec les feuilles. On en distingue un, dont la fleur est purpurine.

Le Kirisma-Tsutsusi.

Le *Kirisma-Tsutsusi* est un Arbuste fort touffu, & fort estimé. Sa fleur est de couleur écarlate. Il en est tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en sang.

Le To-Ken.

Le *To-Ken*, vulgairement *Satsuki*, est encore un Cytise, dont on distingue plus de cent especes différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en Automne. Ses fleurs sont rares, croissent une à une, & ne se ressemblent point. Les unes sont d'un bel incarnat, d'autres d'un écarlate un peu détrempé, d'autres blanches & doubles, d'autres d'un bel écarlate, d'autres couleur de pourpre, tirant sur le blanc.

Le Sakanandsio.

Le *Sakanandsio* est un autre Arbrisseau, qui porte aussi des Lys, mais plus larges, & qui est plus rare que les précédens.

Le Sa, ou Sjun.

Le *Sa*, ou *Sjun*, vulgairement *Tsubakki*, est un Arbrisseau à fleurs de Roses, dont le fruit est de figure pyramidale, & contient trois semences. On distingue le sauvage, qui est à fleur simple, & celui des Jardins, qui a la fleur double & plus belle. Il ressemble beaucoup à l'arbre du Thé.

Le San Sa.

Le *San-Sa*, vulgairement *Jamma-Tsubakki*, est un grand Arbrisseau, dont le tronc est court, & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. De leurs aisselles, il naît, en Automne, un ou deux boutons écailleux, de la grosseur d'une balle de fusil, qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à six ou sept grands petales rouges, en forme de rose de la Chine. Une espece de couronne, qui sort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & divisées en deux, avec des pointes jaunes. Cette Plante a un grand nombre de variétés dans

Arbres, et Plantes du Japon.

la couleur & dans la forme double ou simple de ses fleurs, qui lui font donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Sasanqua*, produit un fruit de la grosseur d'une Pistache. Ses feuilles préparées se mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction sert aux femmes, pour se laver les cheveux.

Le Sijo.

Le *Sijo*, vulgairement *Adsai* & *Adsiki*, est un Sureau aquatique, à feuilles d'*Hortula Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq petales, ramassées en grappes rondes.

Divers Sureaux. Le Fundan.

Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, est un Sureau dont la feuille est plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur est blanche à cinq petales, & ramassée en grappe ronde. Le *Kade-Mariqua* est un Sureau à feuilles étroites, alternativement opposées & dentelées. Ses fleurs ressemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utsugi*, est un autre Sureau, qui ne s'éleve que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naissent à l'extrêmité des rameaux, sont en grand nombre, & très semblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles sont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fon-Utsugi* a la fleur double & très blanche. Il sert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utsugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adsai*. De longs pedicules, qui naissent au bout des rameaux, & qui se partagent en cinq branches, vont embrasser la base d'une très belle fleur monopetale, découpée en cinq grandes levres ovales, qui laissent paroître un pistil à grosse tête, environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur est d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Utsugi* est un Sureau des Montagnes, dont la fleur est moins grosse & d'un rouge purpurin.

Le Sibi.

Le *Sibi*, vulgairement *Fokudsitqua*, *Fakusinda* & *Fakusitz*, est un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur jaune, & qu'on croiroit sans écorce. Ses feuilles sont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramassées en gros bouquets à l'extrêmité des rameaux, sont de la grosseur de l'Œillet, & de couleur de chair.

Le Riotsjo.

Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadsen-Kadsura* & *Nodsjo*, est un arbrisseau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille ressemble à celle du Rosier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq levres, semblables aux pétales de rose, est d'un très beau rouge.

Le Kingo & le Kos.

Le *Kingo*, vulgairement *Assagawo*, est un Lisot à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin; comme le *Kos* & *Kudsi*, vulgairement *Firagavo*, en est un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre se cultivent dans les Jardins.

Le Too.

Le *Too*, vulgairement *Fudsi* & *Fisji*, est un arbrisseau des Jardins, qui sert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles sont longues, sans découpures; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant suspendues, comme des grappes de raisin, font un charmant spectacle. Elles sont en papillons & sans odeur. De grandes places sont quelquefois ombragées, par une seule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki, qui est de la Biere de riz, pour les engraisser, & leur faire

produire des épis de trois ou quatre empans de long. On visite ces lieux par curiosité, & les Poëtes font des Vers à leur honneur. La couleur des fleurs est toute blanche, ou toute purpurine. Il y a un Too sauvage, dont les feuilles & les fleurs sont moins belles.

Arbres, et Plantes du Japon.

Le Saru-Kahe-Banna.

Le *Saru-Kahe-Banna* est un arbrisseau, dont les branches sont longues & en petit nombre, & les feuilles semblables à celles de la Réglisse. Ses fleurs, qui viennent en épis, sont jaunes à cinq pétales, dont l'un est plus petit, marqueté de points rouges, & les autres, disposés en croix. Les étamines sont au nombre de dix, & ont la pointe rouge.

Le Sui-Sin-Kadsira.

Le *Sui-Sin-Kadsira* est une clematis à fleur double; & l'*In-Sin-Kadsura* en est une autre, à fleur blanche de six pétales, la moitié du calice couleur de pourpre.

Le Kin, le Fupeo, & le Ki.

Le *Kin*, vulgairement *Mukinge*, est une espece de Mauve des Jardins, dont la fleur est simple & d'un bleu purpurin, une autre a la fleur double & bleuâtre. Le *Fupeo* est une espece de Guimauve, à feuilles de Figuier fort dentelées. Le *Ki*, vulgairement *Awoi*, est la Mauve-Rose, dont on distingue plusieurs especes.

Le Fujoo.

Le *Fujoo*, Plante célébre, est la Rose de la Chine, à fleurs éphemeres; rouge le matin, & tirant au pourpre à midi.

Le Foo, dont la feuille compose les Armoiries des Dairis.

Le *Foo*, vulgairement *Kiri*, est un arbre dont la fleur ressemble à celle de la Digitale. Son bois, leger & ferme, est employé à faire des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles sont fort grandes, cotoneuses, avec une oreillette de chaque côté. Ses fleurs, qui ressemblent à celles du Mufle de Veau, sont d'un bleu purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux pouces, à cinq levres crenelées, & d'une figure très agréable. On tire de ses deux semences, qui sont à-peu-près de la forme & de la grosseur d'une amande, une huile qui sert à divers usages; c'est la feuille de cet arbre, que les Dairis du Japon ont choisi pour leurs Armoiries. Elle est surmontée en chef, dans leur Ecusson, de trois épis de fleurs.

Le Go-Too.

Le *Go-Too*, vulgairement *Fi-Giri*, est un arbrisseau étranger, qui vient des Philippines & de la Corée. Sa feuille ressemble à celle de la Vigne. Sa fleur, qui est très belle, est à cinq pétales en forme de cloche, & d'un pouce de diamétre.

Le Saku Jaku.

Le *Saku-Jaku*, est une Pivoine femelle à fleurs simples, couleur de sang. Le *Botan*, qui est la grande Pivoine, a la tige ligneuse & droite, la feuille branchue & inégalement frangée; d'autres ont les fleurs pleines, & de couleur incarnate; d'autres ont les pétales longs, droits, & disposés en crête.

Le Foo Sen.

Le *Foo-Sen*, ou *Kinfu-Gua*, vulgairement *Ibara*, est notre Rosier commun, porté, au Japon, par les Portugais. Mais les Roses n'y ont pas l'odeur aussi agréable, qu'en Europe & dans l'Asie Occidentale.

Le Kei Quan.

Le *Kei-Quan*, vulgairement *Kei-Foge*, est apparemment l'Amaranthe, dont la fleur a plusieurs variétés. On estime particuliérement celle qui est à fleurs jaunes, avec des taches rouges, & dont la tige est raiée de même.

Le Joksan.

Le *Joksan*, vulgairement *Gibboosi*, est un Glaieul à feuilles de Plantain, dont la tige, qui est droite & haute d'un pied, porte à son extrêmité dix ou douze fleurs en lys, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pou-

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

ces. Elles viennent au Printemps. Une autre espece a la feuille étroite & fleurit en Automne.

Le Ran.

Le *Ran* est une petite Iris, dont la racine est fibreuse, la feuille semblable à celle du Roseau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'Ornithogale. Cette fleur a cinq pétales, de trois pouces de diamétre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No Ran.

Le *No-Ran* est une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige est grosse, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en distingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à petites fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en est encore une espece, dont les fleurs sont blanches, en masque, & dont la semence ressemble à de la farine. Les Japonois suspendent, au-dessus de leurs portes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-Warna.

L'*Angurek-Warna* est une plante parasite, dont les feuilles sont rares & semblables à celles des Roseaux. Sa fleur, qui est soutenue sur un pédicule mince, ressemble, par la disposition de ses pétales, à un papillon qui vole. Leur nombre est de six, & leur longueur d'un pouce, avec un raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katon-Ging.

Le *Katong-Ging*, vulgairement *Fouli-Lacra*, est une autre Plante parasite, dont la fleur ressemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du musc, ses pétales au nombre de cinq, sont couleur de citron, variées de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long, & la largeur d'une plume d'oie. Ils sont roides, gros, plus larges à l'extrêmité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, se courbent en forme de croissant & représentent les pieds. A l'opposite de la queue, une espece de trompe, courte & recourbée, ne représente pas mal la tête de cet animal. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'odeur de musc ne réside qu'à l'extrêmité du pétale, qui ressemble à la queue du Scorpion; & que s'il est coupé, la fleur demeure sans odeur.

Le Sekika.

Le *Sekika*, vulgairement *Kisinso*, est une espece de Saniale étrangere, qui ressemble au Cotyledon, ou Nombril de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, est garnie de plusieurs fleurs à cinq pétales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles sont couleur de Vermillon.

Le Sjiroi.

Le *Sjiré*, ou *Sjiroi*, est un Lys blanc, à feuilles de souci de Marais. Sa tige est grosse, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs sont au sommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diamétre & peu ouvertes. Les pétales en sont étroits, & marquetés en dedans de points rouges.

Divers Lys. Jamma-Ospiroi.

Entre plusieurs especes de Lys, le *Jamma-Ospiroi*, en est un sauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pédicules cannelés, qui embrassent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, est notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* est un Lys à fleur blanche monopetale, partagé en six lévres. Le *Kentan*, vulgairement *Oni-Juri*, qui signifie Lys du Diable, est un Lys Martagon, dont la tige est grosse & d'une coudée

coudée de haut, la fleur belle de quatre doigts de diamétre, garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin; sa racine est bulbeuse & se mange. Le *Kasbiako*, vulgairement *Konokko-Juri*, a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige est mince; sa fleur est magnifique, d'un blanc incarnat, marqueté de tache couleur de sang, avec les pétales courbés en dehors & terminés en pointe, & un pistil fort long, environné de cinq étamines. Le *Santan*, vulgairement *Fime-Juri*, est un Lys qui paroît tout couvert de sang, & dont la tige est environnée de feuilles étroites, en forme d'épi. Une autre espece, nommée Couronne Impériale, a la fleur rouge, très petite, marquetée de taches couleur de sang: une autre est couleur de feu, & se nomme *Fi-Juri*.

Arbres, et Plantes du Japon.

Le Lys.

Le *Seki-Kan*, vulgairement *Sibito-Banna*, est un Narcisse à fleur jaune, aussi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante est un vrai Poison. Le Seki-Kan.

Le *Kui-Symira* est une Astrodille, dont la tige est haute d'un pied, cannelée, & environnée, en forme d'épis, de fleurs à six pétales, de couleur tirant sur le pourpre. Le Kui-Symira.

Le *Jakan*, vulgairement *Karasu-Oogi*, & *Fi-Oogi*, est une plante à fleur de Lys, petite, rouge, & marquetée en dedans de taches couleur de sang. Une autre espece, qui se nomme *Siaga*, croît sur les Montagnes, & porte une fleur blanche, double, quelquefois d'un bleu détrempé. Le Jakan.

Le *Dandoqua* est la grande Canne sauvage des Indes, à larges feuilles, dont la fleur est d'un jaune éclatant. Le Dandoqua.

Le *Sjigogusa* est l'Iris commune, dont les fleurs ont plusieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Reso-Kjosa*, est l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît sur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanso* & *Wassingusa*, est l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kaki-Tsubatta*, est l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troisiéme est à larges feuilles, dont les fleurs sont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Saffran. Le *Fennasob* est une Iris, dont la fleur est d'un rouge purpurin; & le *Sissibi* en est une petite, à grandes fleurs doubles.

Plusieurs sortes d'Iris.

Le *Ssisen* est un Narcisse blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On distingue la grande & la petite espece. Le Ssisen.

Le *Sen-Sjun* est une Lychnis couronnée, dont la fleur est d'un verd blanchâtre, avec des pétales dentelés, & les extrêmités couleur de cendre. Une autre espece a la fleur toute blanche. Le *Senno* en est une aurre, dont les feuilles & le calice sont remplis de petits poils, la couleur de sang lavé, les pétales frangés, & les extrêmités de couleur violette. Le *Fusji Guro*, autre Lychnis couronnée à la tige, semée de nœuds d'un pourpre obscur. Sa fleur est petite, couleur de Vermillon, & ses pétales entiers.

Plusieurs Lychnis.

Le *Mokokf* est un arbre à feuilles de Telephium, à fleurs monopetales, dont le fruit ressemble à la Cerise, & dont les semences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur est moienne, son tronc droit, & sa grosseur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles ressemblent à celles du Telephium commun. Ses fleurs sont monopétales, partagées en cinq levres, de couleur pâle, Le Mokokf.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

de l'odeur des Giroflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Cerise, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, séche & friable, d'un goût un peu amer & sauvage.

Le Kiusai.

Le *Kiusai*, vulgairement *Sumire*, est la Pensée, que ses trois couleurs font nommer aussi Fleur de la Trinité.

Le Sju.

Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, est un Cytise à fleurs d'Anagyrise, couleur de pourpre, qui croissent sur de petits épis cannelés. Ses gousses, ou siliques, sont étroites & fort petites.

Le Tsoo Sju.

Le *Tsoo-Sju*, vulgairement *Ss-oFagi*, est une herbe des Jardins, d'une coudée de hauteur, de la figure de l'Hyssope commune & sans odeur. Sa fleur est à six pétales, & couleur de pourpre.

PLUSIEURS BELLES MATRICAIRES.

Le *Kik*, *Kikf*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara-Jamagi*, est une Matricaire, dont ont distingue plusieurs especes, sauvages & cultivées. *Jamagi* signifie Armoise. Ainsi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté singuliere & l'abondance de ses fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleurissent en différentes saisons. L'une se nomme *No-Gikf*; c'est la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur est jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Keitsjo*, vulgairement *Jomega-Taji*, est une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Été & jusqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille est grasse, longue, étroite, un peu âpre; sa fleur bleue, tirant sur le pourpre, un peu odorante; sa semence oblongue, serrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikf* est une Matricaire rampante des bois, dont la tige est mince & courte, & la fleur petite. Une autre espece, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sso Sjo* en est une autre des Jardins, à grandes feuilles simples, & dont la fleur tire sur le bleu. Une autre, à fleurs doubles, est variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diamétre. Une autre à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & sans odeur, semblable en grandeur & en figure à la Rose de Provins, ou Rose à cent feuilles. Une autre est à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diamétre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrêmités des petales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les petales.

Le Dsio-Gikf.

Le *Dsio-Gikf* est le Chrysanthême Peruvien de Dodonée, ou le grand Helenium des Indes de Gaspard Bauhin.

Le Sekki-Kan.

Le *Sekki-Kan* est un Arbrisseau d'une brasse de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de distance en distance, sont étroites, longues, épaisses, argentées par-dessous, pendantes, & sans découpure. Ses fleurs sont incarnates, & ramassées à l'extrêmité des rameaux par bouquets, de dix jusqu'à quinze, qui sortent d'une enveloppe commune. Elles sont monopetales, & découpées en sept grandes levres. On en distingue deux autres especes, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge.

Le Sen-Fuku.

Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Ogurenna*, est un Asser jaune, dont la tige est branchue, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa fleur approche de celle de la Persicaire à siliques.

Arbres, et Plantes du Japon.

L'Obai, ou Robai.

L'*Obaï* ou *Robai*, eſt une ſorte de Jaſmin à fleurs doubles. Son écorce eſt brune. Son bois foible & rempli de moëlle, ſes feuilles alternativement oppoſées, & terminées par une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui paroiſſent au mois de Février, avant les feuilles, & qui ſortent d'un calice écailleux, ſont d'un jaune pâle, & compoſées de deux ſortes de petales, dont les extérieurs ſont d'ordinaire au nombre de huit, longs d'un demi pouce, en oval; & les intérieurs, plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit & plus, marquetés de points couleur de ſang. L'odeur de la fleur tire ſur celle de la Violette, mais devient dégoûtante à la longue, & le goût en eſt très déſagréable. Cet Arbriſſeau, qu'on croit apporté de la Chine, eſt d'une beauté, qui le fait cultiver ſoigneuſement dans les Jardins.

Le Ren & le Feifo.

Le *Ren*, vulgairement *Hatſis*, eſt une Plante connue aux Indes ſous le nom de *Tarate*. C'eſt le Nenuphar Indien, & la Fêve d'Egypte de Proſper Alpinus. Ses tiges ſont d'une longueur extraordinaire & ſe mangent. Sa racine, qui eſt auſſi fort longue, s'étend en travers. Elle eſt de la groſſeur du bras, garnie de nœuds éloignés les uns des autres, & fibreux. Cette Plante paſſe pour ſacrée, & ſes fleurs ſervent à l'ornement des Autels. Le *Feifo* eſt un grand Nenuphar, dont la feuille eſt pointue comme une épée.

Le Somo.

Le *Somo*, vulgairement *Skimmi*, & par excellence *Fanna*, qui ſignifie *la Fleur*, eſt un Arbre ſauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narciſſe. Son écorce eſt aromatique. Il eſt de la grandeur du Ceriſier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles ſont diſpoſées en rond, autour des petites branches, & ſes fleurs ſont ſituées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & ſur les Tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets.

Plantes de diverses especes.

Le Sjo.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, eſt le nom général du Pin. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui tirent leur différence du nombre, de la ſituation, & de la figure de leurs feuilles, & qui ſe nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojono-Maatz*.

Le San.

Le *San*, vulgairement *Ssuji*, eſt un petit Pin-Cyprès, qui produit de la Reſine, & dont le fruit eſt écailleux, de figure ſpherique, & de la groſſeur d'une Prune. Ses ſemences ſont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie.

Le Scoſi.

Le *Scoſi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, eſt une Meleſe, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ſes feuilles en Hyver.

Genevriers. Le Moro.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, eſt un grand Genevrier, dont les baies reſſemblent à celles de la Sabine.

Le Si-Moro. Le Sſugi. Le Jempak.

Le *Si-Moro* eſt un Genevrier barbu, dont les barbes ſont écailleuſes, & les fleurs couleur de Saffran. Ses baies, ſemblables à celles de la Sabine, ſont à pluſieurs angles. Le *Nanqui-Sſugi* eſt le Genevrier de la Bermude, que ſa beauté fait cultiver avec ſoin. Le *Jempak* eſt un Genevrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprès, & qui jette une très mauvaiſe odeur.

Le Quai.

Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, eſt un Cyprès, rempli d'un ſuc gras, viſqueux, aromatique, de l'odeur du Genevrier. Son fruit eſt de la groſſeur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprès commun, qui croît auſſi au Ja-

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

pon, y jette par ses feuilles une odeur balsamique; & son fruit contient cinq semences, semblables au grain de froment.

Le Fa Ku.

Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kasiwa*, est un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Patience. Ses fleurs sont blanches, en épi, & terminent ses rameaux. Son fruit est hérissé de pointes.

Aristoloches. Le San Kadso. Le Senninsso.

Le *San-Kakso* est une Aristoloche, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur est de diverses couleurs. Une autre Aristoloche est le *Senninsso*, dont la fleur blanche, à quatre petales, est de l'odeur du Muguet.

Le Tsto-Megusa

Le *Tsto-Megusa* est une Joubarbe à fleurs jaunes, dont la feuille est pointue.

Le Tsisu.

Le *Tsisu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Gusa*, ou *Fooki-Gusa*, est la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens, dont on tire, au Japon, un remede célébre dans cette Contrée.

Le Fudsi-Bakama.

Le *Fudsi-Bakama* est une petite Plante, fort semblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine soutient, à son extrêmité, des bouquets de petites fleurs à cinq petales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond, & écailleux. Sa semence est en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre espece a la tige & les fleurs blanches.

L'Ominamisji.

L'*Ominamisji*, autrement *Sjiro-Banna*, qui signifie Fleur des Femmes, tire ce nom de sa beauté. Elle ressemble à la Verveine par ses feuilles. Sa tige, ronde & cannelée, pousse plusieurs branches, qui se terminent par des bouquets de fleurs rouges, semblables à celles du Sureau. Sa graine est ovale, & de la grosseur de l'Anis.

Le Tobi.

Le *Tobi*, vulgairement *Taranoo*, est une Plante, qui par l'épaisseur de ses feuilles, & par ses branches, qui sont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, ressemble, suivant la signification de son nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles sont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs sont d'un bleu clair, en forme de tuiau, & partagées en quatre levres.

Le Sitsisu-Ssoo.

Le *Sitsisu-Ssoo*, vulgairement *Ssusu-Kaki*, est un Marrube, dont la tige est droite, haute d'une coudée, & à peu près ronde. Ses fleurs, de la grosseur de celles de Lavande, sont d'un bleu clair, & fort serrées les unes contre les autres. Elles naissent des aisselles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & sa semence en a le goût. Sa tige est quarrée, sa fleur purpurine, faite en tuiau, & sa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Melisse.

Le Tsiosigusa.

Le *Tsiosigusa* est une Verveine, dont les fleurs sont en épis fort serrées, & semblables à celles de la Sauge.

PLUSIEURS SORTES DE LIERRES.

Le *Tsjoo*, vulgairement *Tsta*, est un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies sont oblongues & charnues. Le *Fotogi-Tsta* est le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In-Ssta* est le Lierre de pierre, ainsi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine est ligneuse, & sa feuille semblable à celle du Lierre nummulaire. Il se conserve toujours verd. Le *Tsta-Mongira* est un Lierre qui rampe à terre, & dont la feuille ressemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakusetz*, vulgairement *Kakidoro*, est une

Plante rampante, fort semblable au Lierre. Ses fleurs naissent parmi les feuilles, dès le bas de sa tige. Elles sont couleur de pourpre, à six petales. Ses semences sont rondes, un peu applaties.

Arbres, et Plantes du Japon.

Le Sjukaido.

Le *Sjukaido* est une espece d'Ozeille, haute d'une coudée, & d'un suc fort âcre. Sa tige est grasse, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles sont épaisses, & finement dentelées. Ses fleurs sont à quatre petales, couleur de chair, & d'une structure que Kæmpfer nomme singuliérement admirable.

Le Sasjo, & le Koo Seki, dont on fait le bleu d'outremer.

Le *Sasjo*, vulgairement *Katabami*, est l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Dodonnée. Le *Koo Seki*, vulgairement *Skigusa*, est une espece d'Ephemerum à feuilles de Muguet, dont la fleur est bleue, & ressemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & semblable aux aîles des Papillons. Ses feuilles sont sans pedicules. Ses fleurs servent à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du son de riz, qu'on humecte. On exprime ensuite le suc de cette masse, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait secher lorsqu'il est bien imbibé. On réitere plusieurs fois la même opération, & ce papier sert alors pour la couleur.

Le Fakkona-Ksa.

Le *Fakkona-Ksa* est un Capillaire célébre, qui naît sur la Montagne de Fakkona, & qui sert aux usages de la Médecine. Il est à feuilles de Coriandre.

Le Sin-Sioos.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Musiro*, est un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées.

Le Fibi.

Le *Fibi* est proprement la petite Lonchytis âpre. Mais on en distingue une autre, à feuilles frisées du Polypode.

Le Dsjemmai.

Le *Dsjemmai* est une Phyllitis à feuilles branchues, dont la racine se mange.

Le Secki Ji.

Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, est une Hermionite pierreuse, à feuille simple, oblongue, assez grande, fort large à sa racine, & se retrécissant jusqu'à prendre la forme d'un Epieu pointu.

Le Tsjo.

Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, est un Chanvre blanc, ou plutôt, n'est que la grande Ortie commune, qui fleurit au Printems: mais sa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa semence est d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile caustique.

Le Rio.

Le *Rio*, vulgairement *Tade*, est la Persicaire âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonois.

Le Koo.

Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, est une autre Persicaire, dont la tige est garnie de poils, haute de quatre pieds, divisée par articulations, & partagée, à son sommet, en plusieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille est grande, terminée en pointe, & sans découpure.

Le Kecquan-Mokf.

Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide* est un Erable, dont les feuilles sont petites, & variées de pourpre & de jaune.

Le Sco & Sansjo, Poivrier du Japon.

Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fatsi-Kami*, ou *Kawa-Fasi-Kami*, est proprement le Poivrier du Japon. Ce célebre Arbrisseau s'éleve d'environ deux toises. Son écorce est grasse, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi pouce de long. Son bois est leger, foible, & fort moëleux. Ses feuilles, dont le pedicule est très court, sont en forme d'aîles, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq tra-

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

vers de doigt, semblables, en partie, à celles du Frêne, ovales, d'un verd agréable, avec un bord un peu crenelé, & une côte tendre, qui les traverse dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles & au bout des petits rameaux, ont sept à huit petales, & autant d'étamines, dont le sommet est rond & jaune. Ses fleurs sont d'une figure à peu près ronde, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Après la chûte de la fleur, il paroît une ou deux capsules seminales, de la grosseur d'un grain de poivre, membraneuses, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules, roussâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laisser sortir une seule semence, ovale, un peu dure, de la grosseur d'un grain de Cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, sans saveur, mais seulement un peu chaude. Cet Arbrisseau a, dans toutes ses parties, mais principalement dans son écorce, ses feuilles & son fruit, un goût de Poivre, & de Pyrethre brûlant & aromatique. Ses feuilles nouvelles, son écorce séche, & surtout ses capsules seminales, s'employent dans les alimens au lieu de Poivre & de Gingembre. Les Médecins pilent les feuilles, dont ils font, avec de la farine de riz, un cataplasme résolutif, pour les parties attaquées de fluxions douloureuses. Il y a un *Sjo*, ou *Sansjo* sauvage, qui a une partie des mêmes vertus.

Le Baibokf.

Le *Baibokf*, vulgairement *Fusi*, est un Arbre des Montagnes, qui a de grandes & belles feuilles. Ses fleurs sont petites, blanches, à cinq petales, & ramassées à l'extrêmité des rameaux en épi de forme cônique. Ses feuilles jettent des excrescences, qui tiennent lieu de Noix de Galle aux Japonois.

Le Sjo-Ri.

Le *Sjo-Ri*, vulgairement *Kandsi-Kansi*, est le Mûrier dont on fait le papier, & qu'on a déja décrit, dans l'Histoire naturelle du Japon, avec le *Kadsi Kadsura*.

Le Kioh.

Le *Kioh*, vulgairement *Dara*, est un grand Arbrisseau sauvage, hérissé d'épines, dont les feuilles sont grandes, terminées en pointe, & finement dentelées. Ses fleurs sont blanchâtres, à cinq petales, & disposées en ombelle. Sa semence ressemble à celle du Lin.

L'Asjebo.

L'*Asjebo* est un autre Arbrisseau, d'une coudée de haut, & dont les branches sont très flexibles, les feuilles étroites, sans découpure, d'un goût amer & styptique. Leur décoction fait mourir les Mouches & les Vers. Ses fleurs sont monopetales, & très blanches.

L'Ibutta, & autres petites Plantes.

L'*Ibutta* est un Arbrisseau qui a les feuilles & l'apparence du Prunier sauvage, la fleur blanche & semblable à celle du Troesne. Le *Takusitsu*, vulgairement *Totaigusa*, est la petite Ejule commune. Le *Fan-Ru*, vulgairement *Fa-Kobi*, est la Morgeline commune. Le *Mundo*, vulgairement *Jamasuje*, est la Bentite commune. Le *Kakko*, vulgairement *Utsu-Bogusa*, est la grande Brunelle, sans découpure. Le *Gai*, vulgairement *Jamogi*, est la grande Armoise commune, qui se nomme *Futz* dans sa jeunesse, & dont les feuilles servent au Moxa, fameux remede qu'on a déja décrit. Le *Koo* est l'Armoise à petites feuilles. L'*Intsjin*, vulgairement *Fki-Jamogi* est l'*Abrotanum*, ou l'*Aurore mâle des champs*. Le *Ba*, vulgairement *Asa*, est un Chanvre qui se seme. Le *Kei* est un Chardon des Prés à larges feuilles. Le *Kei*, vulgairement *Akasa*, est l'Acroche des Bois, à grandes découpures. Le *Sei*, vulgairement *Nadnusa*, est le Tabouret, dont les feuilles sont aussi fort découpées.

Le *Teſſio*, vulgairement *Sotitz* & *Sodetz*, eſt l'eſpece de Palmier, dont on fait le Sagu. On prétend que l'humidité fait, ſur ſon bois, le même effet que le feu fait ſur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer au lieu de fumier, & que lorſqu'une de ſes branches ſe caſſe, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le *Sjuro*, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar; mais il eſt ſtérile au Japon. Le *Soo-Tſiku* en eſt une petite eſpece, dont les feuilles ſont pointues comme celles du Roſeau.

Arbres, et Plantes du Japon.

Palmiers du Japon.

Le Teſſio.

Le Sjuro

Le Soo Tſiku.

Le *Tſiku*, vulgairement *Tacke* & *Fatsku*, eſt le Roſeau qui ſe nomme Bambou dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême groſſeur, qui paroiſſent avoir duré pluſieurs Siécles. Ils y ſervent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles, & des murs même de Maiſon. Les rejettons de ſes racines ſe confiſent avec le vinaigre, le ſel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines ſont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous connoiſſons ſous le nom de Rottangs.

Le Tſiku, qui eſt le Bambou des Indes.

Rottangs.

Le *Rotſiku*, vulgairement *Naio-Dacke*, eſt le Roſeau amer des Indes, qui forme une eſpece d'Arbriſſeau. L'amertume eſt dans ſa racine. Le *Futſiku*, vulgairement *Futamma-Tacke*, c'eſt-à-dire, Roſeau fourchu, eſt un Arbriſſeau dont la tige forme deux fourches. Le *Sſi-Tſiku* eſt encore un Roſeau, qui croît en Arbriſſeau, & dont la tige eſt d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles ſont larges, courtes, pendantes & pliées. Le *Raanſia*, vulgairement *Satto-Dacke*, eſt une Canne de ſucre, rare au Japon, & cultivé ſeulement par les Curieux. Le *Dſo*, vulgairement *Saſa*, eſt un petit Roſeau bas, à feuilles étroites; ou plutôt un petit Arbriſſeau à feuilles de Roſeau. Le *Come-Saſa*, en eſt une autre eſpece, dont les feuilles ſont cannelées & plus larges. Le *Fackona-Saſa* eſt le même, avec cette différence, que ſes feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tſikkuſitz*, eſt un petit Roſeau branchu, en arbuſte, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. L'*I*, vulgairement *Aſſi*, & *Juſſi*, eſt le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles ſont larges, ſes tuiaux fermes, & Kæmpfer croit qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, eſt le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Sikiſo*, eſt une eſpece de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Riz, pour en faire des nattes, qui ſervent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* eſt un Jonc des Marais, à fleurs-de-lys, que ſa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en diſtingue trois autres eſpeces, qui ne différent que par la grandeur des feuilles. Le *Setz*, vulgairement *Suge*, eſt une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes ſe couvrent la tête à la promenade.

Autres Roseaux.

Le Raanſia, canne de ſucre du Japon.

Joncs.

Le *Kjoo*, vulgairement *Aſaſa*, eſt une eſpece de Nenuphar, à feuilles de Thora. Le *Ken*, vulgairement *Midſubaki*, en eſt une autre eſpece, à feuilles de Populago. Le *Fé*, vulgairement *Ukinguſa*, eſt la Lentille commune des Marais. On en diſtingue une autre, qui a les feuilles quarrées.

Nenuphar.

Le *Wanhom* eſt une Plante Siamoiſe, dont Kæmpfer croit avoir enrichi le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec ſuccès. C'eſt une ſorte de Plan-

Le Kaut'joor, ou le Wanhom, eſpece de Plantain.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

tain, dont la fleur est blanche, à six pétales, semblable à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à sa racine, la vertu de désobstruer les Hypocondres, d'échauffer l'estomac, de dissiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les visceres, & le genre nerveux. Elle porte le nom de Wanhom parmi les Siamois, qui la cultivent soigneusement; mais les Etrangers la nomment *Kantsjoor*.

ARBRES ODORIFÉRANS. Le Sin-koo.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo-Riki*, est un arbre odoriférant que Kæmpfer prend pour l'Aquila, ou Bois d'Aigle, espece d'Aloë, & dont il croit que ce sont les morceaux les plus résineux, & par conséquent ceux qui ont le plus d'odeur, ausquels on donne le nom de Calamba. Son tronc, dit-il, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & se partageant en deux branches. Ses feuilles naissent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, semblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, sans découpure; mais avec un gros nerf qui regne au milieu sur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & presqu'imperceptibles. Cette description est d'autant plus curieuse, qu'on n'avoit qu'une connoissance imparfaite de cet arbre. On savoit seulement, comme l'observe aussi Kæmpfer, qu'il ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquert l'odeur qui le rend si précieux, que lorsqu'il est tout-à-fait vieux.

Le Sindant. Le Baso. Le Tobé.

Le *Sindant*, vulgairement *Tauko* & *Bjaddon*, est l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que sur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Baso*, qui est le *Musa*, nommé Pisang par les Indiens, est rare & sterile au Japon. Le *Tobé*, ou *Karakatz*, est le Sumach des Arabes, & le *Roux* ou *Rhus*, à feuilles d'Orme, de Bauhin. Le *Tambre-Noki* est un Laurier sauvage, de la grandeur du Camphrier; de ses baies, couleur de pourpre noir & plus grosses qu'un pois, on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates sert à faire de petits bâtons parfumés, qui se nomment *Sencos*. Les Prêtres en brûlent sur les autels de leurs Dieux; & les Chirurgiens qui appliquent le Cautere Moxa, les emploient pour y mettre le feu.

Le Tamu-No Ki.

Le *Tamu-No-Ki* est un arbre, dont les feuilles sont droites, serrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles sont deux à deux, arides, oblongues, pointues par les deux bouts, d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs, à six pétales, sont d'un verd jaunâtre, soutenues par un calice découpé en six.

Le Taabi.

Le *Taabi* est un arbre dont les feuilles sont grandes, dentelées, & les rameaux garnis d'un épi de fleurs, long de trois pouces, avec plusieurs gousses à leur extrêmité.

Le Too-Sei.

Le *Too-Sei* est un arbre de grandeur médiocre, dont les branches sont fort tortueuses, & fort garnies de feuilles ovales, rudes, sans découpure. On pile son écorce, pour en faire de la glu.

Le Taamo-Sjibatta.

Le *Taamo-Sjibatta* est un arbrisseau dont la fleur est en forme de Lys, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier.

Le Mame.

Le *Mame*, ou *Mamelos*, est un arbrisseau dont les branches sont longues & droites, le bois dur, mais leger, jaunâtre & plein de moële. Ses feuilles ressemblent

ressemblent à celles du Cerisier. Ses fleurs sont blanches, pendantes, sans pédicules, ordinairement à huit pétales, qui sont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Arbres, et Plantes du Japon.

Le *Rengjo* est un arbrisseau, qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce est couverte de Tubercules. Ses fleurs sont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées jusqu'au de-là du milieu & raiées de rouge en dedans. Le *Ko-Gommi* est un autre arbrisseau, qui n'a pas une brasse de haut, dont les feuilles sont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, sans odeur, à cinq pétales, ramassées en bouquets, & environnées de cinq ou six petites feuilles. Le *Ko-Gommi Sakira*, en est une espece dont la fleur est blanche & pleine, semblable à une belle Marguerite.

Le Rengjo. Le Ko Gommi.

Le *Jo*, vulgairement *Janangs*, est une espece de Hêtre, qui sert à faire des Coffres, peu different d'un autre qui se nomme *Mids-Janaji*.

Le Jo.

Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, est un arbre qui approche du Saule, du moins par ses feuilles. Le *Kawa-Janogi* est un petit Saule noirâtre, dont les chatons sont garnis d'un duvet, qui sert de bourre aux Japonois. Le *Kuro-Nosji* est un arbrisseau des Montagnes, qui est de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs sont petites, à cinq pétales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le Rju. Le Kuro-Nosji.

Le *Boi*, vulgairement *Awu-Kadsira*, est un grand Lierre stérile. Le *Feitori-Ksa*, est un Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Teka-Radsura* en est un autre, à feuille oblongue, d'un verd obscur. Il ressemble au Lierre arbre.

Le Boi.

Le *Magubi* est un arbrisseau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce est d'un verd brillant. Ses feuilles croissent trois à trois.

Le Magubi.

Le *Gube* est une herbe fort haute, dont les branches sont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs sont en ombelle, à cinq pétales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno-Fanna*, grand arbrisseau qui ressemble au Syringa, a les fleurs ramassées en grappes, à cinq pétales, un peu odorantes, sans étamines & sans pistil. Le *Bantus* est une sorte de Jasmin à feuilles dentelées, dont les fleurs sont en épis, jaunes, à trois pétales.

Le Gube. L'Uno-Fanna. Le Bantus.

Le *Nonigi* est la grande Fumeterre, à racine creuse & à fleur bleue. Le *Keman-Sso*, ou *Narin*, est une herbe haute d'un pied, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Ancolie. Ses fleurs sont de couleur incarnate, formées de deux especes de capuchons, qui se terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure cônique, garni d'un pistil & de six étamines.

Le Nonigi. Le Keman Sso.

Le *Seki-Tsiku* est un Œillet simple à grandes fleurs. Le *Foosen*, ou *Kin-Soqua*, est l'*admirable Peruviane* de Rai, à fleurs blanches & rouges.

Le Seki-Tsiku & le Foosen.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenei*, & *Benino Fanna*, est une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue.

Le Koogua.

Le *Reisjun*, vulgairement *Bidsinsoo*, est une espece de Lychnis, qui tient du Pavot, dont elle a la tête Sa fleur est simple, & bleue, mais si belle, qu'on la conserve dans des caisses. Le *Neko-Fanna* est une sorte d'Anemone, dont les petales sont couverts de poil, en dehors, & d'un rouge obscur.

Le Reisjun. Le Neko-Fanna.

Le *Jamma-Kibjo* est une Plante, qui ressemble à la Gentiane. Ses tiges

Le Kibjo.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

sont d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tuiau, sont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans, avec des lignes bleues. Elles se ferment au coucher du Soleil, & se rouvrent à son lever. Le *Furiné* est un Knicus bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que sa fleur sert pour les couleurs.

Le Furiné.

Le Sso, & le Dsin, Basilics.

Le *Sso*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Gusa*, est une espece de grand Basilic. Le *Dsin*, vulgairement *Je* & *Fakkuso*, en est une autre espece, dont la semence donne une huile célébre, nommée *Jeno-Abra*.

Le Sun Giku. Le Gosi z. Le Jotei. Le Tenka. Le Sen.

Le *Sun Giku* est une Matricaire de la Corée, dont la fleur est double & très belle. Le *Gositz* est un *Thlaspi*, dont les feuilles sont opposées entre elles & sans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Ssi*, en est un autre, à feuilles de Patience, dont les tiges, comme celles du précédent, sont garnies de capsules. Le *Tenka*, vulgairement *Kona-Subbi*, est la Morelle des Jardins. Le *Sen* est une Herbe de la hauteur d'un pied, branchue & panchée vers la terre, dont les feuilles ressemblent à la Nummulaire, & servent à la teinture. Le *Sjaden* est un grand Plantain, à larges feuilles; comme le *Sansoo* en est un à feuilles étoilées, & le *Kawa-Ssobu* un autre à feuilles d'Iris, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

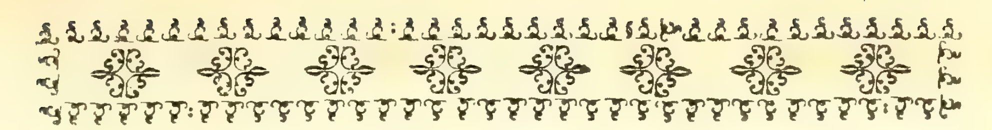
AUTRES PLANTES.

Le *Ketz*, vulgairement *Waribi*, est la Fougere, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Sinqua*, vulgairement *Ikingusa*, est la Stratiote commune, qui se cultive, dans des pots. Le *Doki* est un Pied de Veau cannelé, dont la feuille est en forme de doigt. Le *Koganneguſa* est un *Alleluia*, dont la tige est mince & branchue, les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keison-Kusa* est une Hermionite à très petites feuilles, ondées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwasiba*, est une Mousse des Rochers, qui ressemble à la Bruyere. Le *Matsebutz* est une grande Piloselle rampante & hérissée, dont les Japonois font une espece d'Armoisin, qu'ils nomment *Butz*.

Jenwa, ou Nids d'Oiseaux.

Enfin, Kæmpfer nous apprend que les nids d'oiseaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Jenwa*, ou *Joniku*, vulgairement *Jens*, sont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & composés de ces *Holothuries*, ou *Poissons plantes*, qui surnâgent sur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on sçache par son propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils sont en abondance au Japon: mais il ajoûte, en général, qu'outre les Plantes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en est peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne servent de nourriture aux Habitans.

FIN DU TOME ONZIE'ME.



TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

LIVRE TROISIE'ME.

Voyage aux Terres Auſtrales ou Antarctiques.

LIVRE QUATRIE'ME.

Voyages errans, c'est-à-dire, sans terme fixe.

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON.

AVIS AUX RELIEURS.

(Nota.) *Les Relieurs auront attention de mettre des Onglets aux Figures doubles qui ne doivent pas être ployées.*